441 ½

JANVIER—JUIN 1910 — TOME V

REVUE DE HONGRIE

TROISIÈME ANNÉE



BUDAPEST
IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ ANONYME ATHENAEUM
MCMX

M. Kir. Horthy Miklós-Tudományegyetem * A
KÖNYVTÁRA
SZEGED

JÓZSEF TUDOMÁNY-EGYETEM
Könyvtára
Szeged

50148

REVUE DE HONGRIE

TROISIÈME ANNÉE—TOME V.

JANVIER—JUIN 1910

TROISIÈME ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUIÈME TOME

JANVIER—JUIN

Livraison du 15 janvier.

Pages

LA TROISIÈME PUISSANCE (5), par M. GÉZA GÁRDONYI ... 1

FRANÇOIS DEÁK (1), par M. JULES DE WLASSICS, Président du Haut Tribunal Administratif ... 17

LES DERNIÈRES ANNÉES DE FRANÇOIS RÁKÓCZI II. (1), par M. IGNACE KONT, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Paris ... 32

NINI, par M. PAUL MARGUERITTE, de l'Académie Goncourt ... 47

UN GRAND ÉVÉNEMENT THÉATRAL, par M. J. ERNEST-CHARLES ... 53

PROMENADES EN HONGRIE — SZEGED, par M. HUBERT MORAND, Agrégé de l'Université de France ... 58

LA TRAGÉDIE DE RAVAILLAC (suite et fin), par MM. JÉRÔME ET JEAN THARAUD ... 69

LES PROLÉTAIRES (5), pièce de *Grégoire Csiky*, traduite du hongrois, par M. PAUL BERT DE LA BUSSIÈRE ... 91

CHRONIQUE DES THÉATRES. — *LA RENCONTRE* par *M. Pierre Berton* (Nemzeti Szinház). — *LE MÉTIER DE Mme WARREN*, par M. *Bernhard Shaw* (Magyar Szinház). — *LE MAIRE SÁRI*, par M. *Sigismond Móricz* (Nemzeti Szinház). — *LE CHARLATAN*, par M. *Emeric Földes* (Magyar Szinház). — *LE LYS*, par M. *François Molnár* (Vigszinház) ... 108

ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — *Perfectionnement de l'instruction des médecins.* — *Le comité de patronage des étudiants hongrois à Paris.* — *Alain Chartier en Hongrie* ... 114

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQE. — *La caisse d'épargne postale hongroise. Les sociétés d'économie politique de l'Europe centrale.* — *Le rôle de la femme dans la protection de l'industrie.* — *Expositon internationale d'horticulture à Budapest* ... 119

XXXIième BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST. — *Séance du comité.* — *Conférence de M. Lucien de Flagny sur la chanson française* ... 126

Livraison du 15 février.

Pages

LA TROISIÈME PUISSANCE (6), par M. GÉZA GÁRDONYI ... 129

LES TRISTES REINES DE LA MAISON D'ARAGON, par M. ALBERT DE BERZEVICZY, Président de l'Académie Hongroise, ancien ministre des Cultes et de l'Instruction Publique ... 145

FRANÇOIS DEÁK (2), par M. JULES DE WLASSICS, président du Haut Tribunal Administratif ... 170

LES DERNIÈRES ANNÉES DE FRANÇOIS RÁKÓCZI II. (suite et fin), par M. I. KONT, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Paris ... 183

QUELQUES ROMANS, par M. ÉMILE FAGUET, de l'Académie Française ... 205

LA MAISON DE BALZAC, par Mme CLAUDE D'HABLOVILLE ... 213

CHRONIQUE DES THÉATRES. — *LA CONVERSION DU CAPITAINE BRASSBOUND* (Nemzeti Szinház). — *LE FOYER DOMESTIQUE; LE POINT OBSCUR* (Magyar Szinház). — *LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE; LA PETITE CHOCOLATIÈRE* (Vigszinház) ... 227

ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — *Maintenon ou Montespan?* — *La Hongrie jugée à l'étranger.* — *Numéro jubilaire du Huszadik Század* ... 232

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS. — *Exposition jubilaire au Salon National.* — *L'inauguration de la Maison des Artistes.* — *Nouveaux tableaux chez Könyves Kálmán.* — *IIIme Exposition du Cercle des Impressionistes et Naturalistes Hongrois.* — *Exposition de l'art français graphique moderne au Musée des Beaux-Arts* ... 240

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE. — *Relèvement des tarifs sur les Chemins de fer du Sud.* — *Révision des taxes téléphoniques.* — *Établissements de crédit financier.* — *Emprunts municipaux* ... 246

XXXIIème BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST. — *Fête au bénéfice des inondés de Paris.* — *Conférence de M. Georges Dumas.* — *Prochaines conférences.* — *Fête française au Home Français de Budapest* ... 252

Livraison du 15 mars.

LA TROISIÈME PUISSANCE (7), par M. GÉZA GÁRDONYI ... 257

FRANÇOIS DEÁK (3), par M. JULES DE WLASSICS, Président du Haut Tribunal Administratif ... 271

L'ART, LA VALEUR DE L'ART, L'ÉDUCATION ARTISTIQUE (1), par M. BERNARD ALEXANDER, Professeur à l'Université de Budapest ... 289

LA CONSTITUTION DE BOSNIE-HERZÉGOVINE, par M. KORNÉL DE SZOKOLAY 303

LES HUSSARDS HONGROIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME (1), par Mme LA Ctesse H. REINACH-FOUSSEMAGNE ... 313

NIETZSCHE ET PETŐFI, par M. ABEL BARABÁS ... 327

LES PROLÉTAIRES (6), pièce de *Grégoire Csiky*, traduite du hongrois, par M. PAUL BERT DE LA BUSSIÈRE ... 332

REVUE LITTÉRAIRE. — *L'HISTOIRE DU LIDO DE VENISE*, de *Charles Malagola* — *T.-B. ISABEY*, de Mme de *Basily-Callimaki.* — *ESSAIS*, de *Ignotus.* — *LE JARDIN DIVIN*, de *M. Désiré Szomory.* — *DEUX NOUVEAUX LIVRES* de *M. I. Kont* ... 346

CHRONIQUE DES THÉATRES. — *L'IMPÉRATRICE ET REINE MARIE THÉRÈSE; CONNAIS-TOI* (Nemzeti Szinház). — *LUI; GYGÈS ET TUDO* (Magyar Szinház). — *LA MIDINETTE* (Vigszinház). 357

ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — *Après la tournée Blanche Toutain.* — *Un étudiant hongrois à Paris.* — *L'état sanitaire de Paris* ... 363

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE. — *Le développement de l'industrie et les brevets.* — *L'avenir des entreprises électriques de la capitale.* — *Le jubilé de M. Chorin.* — *L'assemblée générale de la Banque Commerciale* ... 371

REVUE DES REVUES PUBLIÉES EN HONGRIE ... 376

Pages

XXXIIIième BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST. — *Réunion du comité d'Administration. — Liste de souscription pour les victimes des inondations de la Seine. — Conférences de MM. André Lichtenberger, Hubert Morand et Mme Marguerite Chenu* ... 379

Livraison du 15 avril.

LA TROISIÈME PUISSANCE (fin), par M. GÉZA GÁRDONYI ... 385
FRANÇOIS DEÁK (fin), par M. JULES DE WLASSICS, Président du Haut Tribunal Administratif ... 398
L'ART, LA VALEUR DE L'ART, L'ÉDUCATION ARTISTIQUE (2), par M. BERNARD ALEXANDER, Professeur à l'Université de Budapest ... 418
LA PRESSE PÉRIODIQUE EN HONGRIE (1), par M. JOSEPH DE FERENCZY, Professeur à l'Université des Sciences Techniques de Budapest ... 432
LES HUSSARDS HONGROIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME (2), par Mme LA Ctesse H. DE REINACH-FOUSSEMAGNE ... 450
HÉLÈNE DUCHESNAY-DESPREZ, par M. C. D'ARJUZON ... 462
FÉMINISME ET MŒURS FRANÇAISES, par M. J. ERNEST-CHARLES ... 474
LES PROLÉTAIRES (7), pièce de *Grégoire Csiky*, traduite du hongrois, par M. PAUL BERT DE LA BUSSIÈRE ... 479
CHRONIQUE DES THÉATRES. — *CE QUE CHAQUE FEMME SAIT* (Nemzeti Szinház). — *TANTE ROSMARIN ; LA COLLINE DES GÉNÉRAUX* (Magyar Szinház). — *LE VÉTÉRAN* (Vigszinház). 496
CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS. *Œuvres de Géza Faragó. — Maîtres Hollandais. — Tableaux bibliques. — Exposition de Printemps au Salon National* ... 501
ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — *Discours prononcé par M. Victor Molnár à l'Uránia. — La Hongrie jugée à l'Étranger. — Le meeting d'aviation de Budapest. — Concert hongrois à Paris* ... 506
LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE. — *Émission de rente hongroise. — Conférences d'économie politique. — L'économie politique hongroise et la Turquie. — Assemblée générale de la Banque de Crédit. — Assemblée générale de la Banque hongroise d'Escompte et de Change. — Assemblée générale de la Société hongroise des rentes et du Crédit agricole* ... 515
REVUE DES REVUES PUBLIÉES EN HONGRIE ... 522
XXXIVième BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST. — *Fête au bénéfice des inondés de Paris. — Concert de Charité à Szeged. — Société française d'assistance en Hongrie* ... 525

Livraison du 15 mai.

LE BANQUIER ET LA MORT, nouvelle de M. SAMUEL RADÓ ... 545
LES MANIFESTATIONS SPORTIVES D'AVIATION ET LE MEETING INTERNATIONAL DE BUDAPEST, par M. ADALBERT DE PIVNY, Ingénieur R. H. au Ministère du Commerce, ancien élève de l'École des Ponts et Chaussées de Paris ... 553
L'ART, LA VALEUR DE L'ART, L'ÉDUCATION ARTISTIQUE (3), par M. BERNARD ALEXANDER, Professeur à l'Université de Budapest ... 563
LA PRESSE PÉRIODIQUE EN HONGRIE (fin), par M. JOSEPH DE FERENCZY, Professeur à l'Univertité des Sciences Techniques de Budapest ... 579
LES HARAS DE BÁBOLNA, par M. JOSEPH DE NÉMETH, Sous-chef de section au Ministère R. H. de l'Agriculture ... 598
LES HUSSARDS HONGROIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME (3), par Mme LA Ctesse H. DE REINACH-FOUSSEMAGNE ... 603
AU MOIS DE MAI, par M. J. ERNEST-CHARLES ... 621

Pages

LES PROLÉTAIRES (fin), pièce de *Grégoire Csiky*, traduite du hongrois par M. PAUL BERT DE LA BUSSIÈRE ... 627

REVUE LITTÉRAIRE. — *Navarre : HISTOIRE DE LA STÉNOGRAPHIE*, par M. LADISLAS GOPCSA ... 650

CHRONIQUES DES THÉATRES. — *PAPILLON, DIT LYONNAIS LE JUSTE ; FAUST* (Nemzeti Szinház). — *SHAKESPEARE SANS DÉCORS* (Conservatoire). — *LE CONCERT* (Magyar Szinház). — *THÉODORE ET Cie* (Vigszinház) ... 652

ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — *Le 60ième anniversaire de M. Bernard Alexander. — Les amies hongroises de Beethoven. — Les portraits de la reine Elisabeth. — Un étudiant hongrois en Savoie* ... 659

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE. — *Questions agricoles. — Le Programme de M. Marx. — Le développement de l'industrie textile hongroise. — Assemblée générale des Compagnies de transport de Budapest. — Association hongroise du froid. — Ateliers d'expériences. — Cent millions de dépôts. — Exposition d'Horticulture à Budapest* ... 670

REVUE DES REVUES PUBLIÉES EN HONGRIE ... 677

XXXVième BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST. — *Conférence de M. Jules Gautier. — Clôture des cours gratuits de français. — Liste supplémentaire de souscription pour les victimes des inondations de la Seine* ... 681

Livraison du 15 juin.

MIKSZÁTH ... 689

LES COLLECTIONS D'ART DE FEU LE COMTE JEAN PÁLFFY, par M. EUGÈNE DE RADISICS, Directeur du Musée des Arts Décoratifs ... 690

LA HONGRIE A L'EXPOSITION CYNÉGÉTIQUE DE VIENNE ... 702

L'ART, LA VALEUR DE L'ART, L'ÉDUCATION ARTISTIQUE (4), par M. BERNARD ALEXANDER, professeur à l'Université de Budapest ... 709

LE BOIS DE BOULOGNE, par M. ROBERT HÉNARD, attaché au Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris ... 727

LES HUSSARDS HONGROIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME (fin), par Mme LA Ctesse H. DE REINACH-FOUSSEMAGNE ... 737

TYPHON (1), pièce de M. MELCHIOR LENGYEL, adaptée du hongrois par M. ANDRÉ ADORJÁN ... 751

BULLETIN POLITIQUE ... 770

CHRONIQUE DES THÉATRES. — *La fin de la saison théâtrale. — Les reprises au Nemzeti Szinház. — Des Allemands au Vigszinház. — Les dernières nouveautés du Vigszinház. — Des Allemands et LE MILLIONNAIRE au Magyar Szinház* ... 772

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS. — *Le Grand Salon de Printemps. — L'École impressionniste. — Salon des Humoristes. — Exposition des Peintres, Sculpteurs et Architectes Suisses. — Estampes Japonaises* ... 777

CHRONIQUE MUSICALE. — *Le jubilé de Goldmark* ... 788

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE. — *M. Léon Lánczy et la question économique. — Chemins de fer privés. — L'augmentation du capital de la Société Anonyme Hongroise de Commerce. — La Bourse des valeurs hongroises* ... 791

REVUE DES REVUES PUBLIÉES EN HONGRIE ... 795

XXXVIième BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST. — *Tableau des cours gratuits* ... 799

Budapest, Imprimerie de la Soc. anon. »Athenaeum«.

IIIième ANNÉE. — TOME V. N° 1. 15 JANVIER 1910.

REVUE DE HONGRIE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANCAISE DE BUDAPEST

SOMMAIRE

I. — LA TROISIÈME PUISSANCE (5), par **M. Géza Gárdonyi** 1
II. — FRANÇOIS DEÁK (1), par **M. Jules de Wlassics**, Président du Haut Tribunal Administratif ... 17
III. — LES DERNIÈRES ANNÉES DE FRANÇOIS RÁKÓCZI II. (1), par **M. Ignace Kont**, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Paris ... 32
IV. — NINI, par **M. Paul Margueritte**, de l'Académie Goncourt ... 47
V. — UN GRAND ÉVÉNEMENT THÉATRAL, par **M. J. Ernest-Charles** ... 53
VI. — PROMENADES EN HONGRIE — SZEGED, par **M. Hubert Morand**, Agrégé de l'Université de France ... 58
VII. — LA TRAGÉDIE DE RAVAILLAC (suite et fin), par **MM. Jérôme et Jean Tharaud** ... 69
VIII. — LES PROLÉTAIRES (5), pièce de *GRÉGOIRE CSIKY*, traduite du hongrois, par **M. Paul Bert de la Bussière** ... 91
IX. — CHRONIQUE DES THÉATRES. — *LA RENCONTRE*, par M. Pierre Berton *(Nemzeti Szinház)*. — *LE MÉTIER DE Mme WARREN*, par M. Bernhard Shaw *(Magyar Szinház)*. — *LE MAIRE SÁRI*, par M. Sigismond Móricz *(Nemzeti Szinház)*. — *LE CHARLATAN*, par M. Emeric Földes *(Magyar Szinház)*. — *LE LYS*, par M. François Molnár *(Vigszinház)* ... 108
X. — ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — *Perfectionnement de l'instruction des médecins. — Le comité de patronage des étudiants hongrois à Paris. — Alain Chartier en Hongrie.* 114
XI. — LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE. — *La caisse d'épargne postale hongroise. — Les sociétés d'économie politique de l'Europe centrale. — Le rôle de la femme dans la protection de l'industrie. — Exposition internationale d'horticulture à Budapest* 119
XII. — XXXIIème BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST. — *Séance du comité. — Conférence de M. Lucien de Flagny sur la chanson française* 126

BUDAPEST

Bureaux de la *REVUE DE HONGRIE:* VI., Andrássy-ut 95.
Dépositaire: CH. GRILL (JULES BENKŐ)

PARIS

HACHETTE ET Cie — Messageries et Journaux — 8, RUE PAUL LELONG
H. LE SOUDIER — Service de la Librairie étrangère — 174, Bd ST-GERMAIN
HONORÉ CHAMPION — Libraire-Éditeur — 5, QUAI MALAQUAIS

VIENNE, GEROLD & CIE. — **BERLIN**, PUTTKAMMER & MÜHLBRECHT. — **LEIPSIC**, BROCKHAUS.
LONDRES, BAILLIÈRE TINDALL & COX. — **ROME**, FRATELLI BOCCA.
MADRID, FERNANDO FÉ. — **BRUXELLES**, N. LEBÈGUE ET CIE.
SAINT-PÉTERSBOURG, K. L. RICKER. — **NEW-YORK**, THE INTERNATIONAL NEWS CO.
BELGRADE, ERNST EICHSTÄDT. — **BUCAREST**, SOCEC & CIE.
SOFIA, IVAN PARLAPANOFF.

Könyvtára SZEGED

LITTÉRATURE HONGROISE, FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
HISTOIRE, POLITIQUE, ÉCONOMIE SOCIALE, PHILOSOPHIE, SCIENCES, BEAUX-ARTS
FINANCES.

La REVUE DE HONGRIE est une revue hongroise rédigée en langue française.

Elle publie des articles écrits par des hommes d'État, des littérateurs, des savants hongrois, et ayant trait à la Politique, à la Littérature, aux Sciences, aux Beaux-Arts, aux Finances, à l'Économie Sociale, à l'Histoire, etc.

La REVUE DE HONGRIE s'occupe de toutes les questions qui, à un point de vue général, peuvent, en mettant en relief les choses de Hongrie, intéresser l'étranger et notamment le lecteur français. Elle compte également des collaborateurs dans tous les pays et publie des articles d'un intérêt général qui lui donnent un caractère international.

La REVUE DE HONGRIE est une tribune ouverte à tous, elle restera indépendante de toute influence de parti.

La REVUE DE HONGRIE est l'organe de la Société Littéraire Française de Budapest.

LA REVUE DE HONGRIE

se réserve d'autoriser la reproduction ou la traduction de ses articles aux publications périodiques de la Hongrie et de l'étranger qui en auront fait la demande.

LA REVUE DE HONGRIE PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

PRIX DE L'ABONNEMENT:

HONGRIE ET AUTRICHE ..... Un an **25** cour. — Six mois **15** cour.
ETRANGER (Union postale.) ..... — **30** francs — **20** francs.

Prix de la livraison : 2 cour. 50 c.

Un numéro spécimen est envoyé franco sur demande.

LA TROISIÈME PUISSANCE.

(Suite. [1]) (5)

Mon cœur tressaillit, mon ami. Il tressaillit comme les vitres quand il y a du tonnerre.

Il y eut un moment de silence. Puis elle continua :

— Vous êtes un homme sincère, peut-être le seul de mes amis dont ni les yeux, ni la langue ne mentent. Dites-moi, pourquoi avez-vous tenté Dieu ?

— Vraiment, je ne sais pas, répliquai-je en hésitant. Puis . . . je vous demande pardon, mais . . . soyez tranquille, cela ne vous concerne pas.

Elle joignit les mains. Son visage m'implorait et elle dit :

— Dites-moi la vérité, je l'attends de vous. Comment cela est-il arrivé ?

— Je vais vous le dire, parce que c'est vous qui l'ordonnez et que cela vous intéresse beaucoup. Ce monsieur s'est approché de moi au restaurant et m'a salué comme une de ses connaissances. Voyez-vous, Marie, je n'ai jamais marché seulement sur la patte d'un chien, mais ce jour-là, j'étais de mauvaise humeur et je lui ai dit que je ne me souvenais pas de lui. Je vous assure qu'il est innocent et que moi, j'ai été méchant et injuste pour la première fois de ma vie.

— Mais il y avait une raison à cela, dit-elle en me regardant de ses yeux profonds. Pourquoi n'êtes-vous pas sincère ? Il devait y avoir une raison.

— C'est possible. La sympathie et l'antipathie chez les

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1909.

hommes sont soumises à la même loi que chez les animaux. Même chez les chevaux de fiacre, il arrive qu'en galopant l'un à côté de l'autre, l'un d'eux se mette en colère, hennisse et frappe le sol du pied. Les sentiments des hommes ont deux pôles comme l'aiguille aimantée. Nous nous sentons continuellement attirés ou repoussés. Ce monsieur Öveges m'était devenu insupportable.

— Vous ne voulez pas être sincère. Voyez-vous, je suis une jeune fille et je vais vous montrer ce que c'est que la sincérité.

Et me regardant toujours bien en face, elle continua :

— Lors de votre dernière visite, j'ai remarqué que vous étiez de mauvaise humeur en rentrant. Je ne pouvais vous demander pourquoi et cependant j'aurais bien voulu le faire. Lorsque nous nous sommes séparés, j'ai senti à votre poignée de main que j'avais contribué moi aussi à vous mettre de mauvaise humeur. N'est-ce pas ? Vous ne pouvez le nier.

— Bien, je ne le nie pas. Mais continuez.

— Tant que nous avons marché ensemble, vous avez eu des couleurs et vous avez été de bonne humeur ; au retour, vous étiez pâle et fatigué. Vous étiez froissé. N'est-ce pas ?

— Oui, répondis-je docilement.

— Voyez-vous, même si vous m'étiez aussi indifférent qu'un mollusque, je vous demanderais comment je vous ai froissé. Et si je vous avais fait du chagrin, je vous consolerais.

— Mais, chère Marie, je vous assure que . . .

— Bien, bien ; je sais que je ne vous ai pas froissé. Je me suis mal exprimée ; je voulais dire que j'ai été la cause de votre mauvaise humeur. Vous l'avez déjà avoué.

— Mais ceci . . .

— Attendez, je suis bavarde aujourd'hui et je ne vous laisse parler que par ellipses ! Sachez donc qu'après votre départ, une inquiétude s'est emparée de moi et j'ai envoyé la bonne chez le député pour vous chercher, ou plutôt pour vous dire de ne pas partir avant de m'avoir parlé. Mais vous aviez déjà pris le train.

— Il le fallait . . .

— Certes, il le fallait. Nous nous éloignons instinctivement de l'endroit où quelque chose nous froisse. Mais écoutez. J'ai appris l'algèbre et je sais chercher les nombres inconnus.

J'ai cherché quelle pouvait être la cause de votre mauvaise humeur. Le lendemain je l'ai trouvée en causant avec la femme du secrétaire. «Eh bien, lui dis-je, tu as bien amusé hier ton cavalier ! il était si maussade que cela a frappé tout le monde.» Elle, se voyant mise en cause, rappela ses souvenirs et me dit de quoi vous aviez parlé. Elle vous a dit que M. Öveges se berce d'un certain espoir à mon égard. Dites-moi sincèrement, mais très sincèrement — puisque vous m'avez adoptée comme sœur — que c'est pour cela que vous n'avez pas voulu vous souvenir de M. Öveges.

— Chère sœur, repondis-je en hésitant, pourquoi voulez-vous savoir cela ?

— Je vais vous enseigner la sincérité fraternelle : c'est parce que votre amitié m'est plus chère que celle de M. Öveges.

— Donc M. Öveges . . .

— Fait des tentatives. Je ne lui ai jamais donné aucune raison de compter sur moi. S'il m'a accompagné ce jour-là, c'est qu'il n'y avait personne autre pour le faire.

— J'espère que vous n'avez pas attendu que je vous accompagne aussi au retour ?

— Vous auriez pu le faire. Je sais que vous ne l'avez pas fait par convenance et je vous en remercie. Mais si vous me l'aviez demandé, si vous m'aviez parlé comme je vous parle, je vous aurais dit : que m'importe Gödöllő ! Marchons ensemble aussi au retour.

Elle se leva et sourit.

— Voilà tout, dit-elle. Maintenant, allons dans la cour sous les arbres. Ma tante va se réveiller bientôt et nous rejoindra.

J'étais assis là comme en extase. Sa conversation n'était-elle pas l'aveu de son amour ? La pensée que cette charmante créature, cette jeune fille intelligente et délicieuse dans son costume blanc, était à moi, me transportait.

Je me levai et je pris ses mains avec passion.

— Marie, dis-je, ma chère et ravissante sœur !

Je ne pouvais en dire davantage. Je mis sa main sur mon cœur et je serrai la jeune fille contre moi. Elle était là sur ma poitrine, les yeux fermés, muette. M'abandonnant à son charme, je l'embrassai délicatement, non seulement avec les lèvres, mais aussi avec le cœur.

Nous restâmes ainsi un moment ; mois je l'entourais de mes bras et elle restait penchée sur ma poitrine.

Doucement, elle se dégagea ; elle lissa ses cheveux et comme sortie d'un rêve, elle dit tranquillement.

— Allons au jardin.

Et nous ne dîmes plus mot de nos sentiments.

Elle me montra ses plantes, ses arbres. Elle connaît le nom de chaque fleur, l'époque de son épanouissement, sa nature. Elle sait celles que préfèrent les abeilles, les guêpes, les scarabées, qui se nourrissent du pollen. Elle sait celles qui aiment le soleil, celles qui aiment l'ombre, à quelle époque elles s'ouvrent et se ferment. Elle n'attrape pas les papillons qui se posent sur les fleurs ; elle ne tue aucun animal. Car c'est écrit dans les dix commandements de Dieu. La Bible ne dit pas : «Tu ne tueras pas les hommes», mais seulement : «Tu ne tueras pas».

J'écoutais ses paroles comme une musique que l'on entend parfois dans un rêve et je la regardais. J'observais le velouté de son visage, le rose de ses lèvres, la délicatesse de ses doigts, ses mouvements, sa sveltesse, la finesse de son pied. Et je pensais que cette jeune fille, faite de roses blanches, était à moi, à moi !

Sa tante nous rejoignit un peu plus tard. Elle aussi, avait entendu parler du duel. Elle raconta par quelles transes elles avaient passé. Depuis, elles ne reçoivent plus M. Öveges. La femme de chambre a l'ordre de dire qu'il n'y a personne.

Puis elle parla de sa jeunesse et d'un duel qui avait eu lieu à Füred (1), du bal de la Sainte-Anne, des modes d'alors et des jeunes filles qui, toutes, sont maintenant de vieilles femmes.

Mais ses paroles me faisaient l'impression du tic-tac d'un moulin. Ma pensée était uniquement occupée de Marie. Nos regards se rencontraient souvent et je me demandais pourquoi ses beaux yeux noirs étaient si profonds, si mystérieux ! Je sais pourtant le secret de ces yeux mystérieux.

Si mon histoire était un roman, je n'aurais qu'à mettre ici le mot : *Fin*. Mais la vie a d'autres romans, et ceux-là ne

(1) Ville d'eau sur le lac Balaton.

finissent pas au moment où les deux amoureux s'embrassent ; bien au contraire, ils ne font alors que commencer.

Nous ne nous étions jamais appelés que frère et sœur. On aurait pu prendre ce moment d'oubli où nous nous étions embrassés pour le signe d'une sympathie mutuelle ; et nous aurions pu nous séparer sans attendre l'un de l'autre autre chose qu'une correspondance anodine et rêveuse.

Il est vrai que le député et sa femme furent bien étonnés lorsque je les priai de faire chercher pour moi un petit appartement dans le voisinage.

— Je viendrai vous voir, leur dis-je. J'ai assez vécu en ermite. La société est ici fort agréable. Pourquoi ne m'amuserais-je pas aussi ?

Et le soir même, j'allai à Budapest et je chargeai un avocat de s'occuper de mon divorce.

Tu me demanderas pourquoi j'avais attendu si longtemps pour le faire. C'est que je voulais éviter les émotions douloureuses, les allées et venues d'une juridiction à l'autre, les mensonges insolents que je pouvais prévoir de la part de cette femme. Dans l'état où je me trouvais, je n'avais pas à craindre qu'elle jouât de nouveau la pécheresse repentante ; mais si les juges voulaient d'abord nous réconcilier, il était certain que cette femme, se prévalant de ce droit, susciterait de nouveau une scène pénible. Faudrait-il donner à mes enfants le spectacle de leur mère chassée par mes domestiques ? Cette pensée seule me fit frémir. Et pourquoi faire écrire sur du papier que je suis séparé de ma femme, puisque je le suis réellement et qu'il y a entre nous un océan de haine. Pourquoi le faire écrire sur papier timbré, puisqu'il est tout à fait impossible que je me remarie !

Voilà pourquoi je ne m'étais pas encore adressé à un avocat . . .

Me voilà donc à Gödöllő regardant la marche de la lune, observant les fleurs qui s'ouvrent et ne craignant plus, bien au contraire, désirant ardemment qu'une femme devienne de nouveau ma compagne.

Avec Marie, je ne parlais jamais de mariage. Je ne lui disais même pas que j'avais intenté une action en divorce.

Je tremblais toujours devant le septième sacrement, qui m'avait une fois couvert de sang. Mais c'était instinctif. J'étais

comme le lièvre qui a reçu du plomb et qui ne se risque plus à l'endroit où l'on a tiré sur lui.

Un après-midi, Marie me dit :

— Je voudrais connaître votre vie comme la mienne. Ne prenez pas cela pour de la curiosité féminine, mais plutôt pour la marque de l'intérêt qu'une sœur porte à son frère ; elle voudrait savoir ce qui s'est passé pendant leur séparation.

— Je vous remercie, répondis-je. Je veux bien vous raconter ma vie, si vous le désirez, mais il s'y trouve six ans dont je n'aime pas à parler.

Je vis à son regard que c'était justement ces six ans qui l'auraient intéressée. Elle aurait voulu savoir comment était *l'autre.*

Dans ma mémoire je ressentis à ce moment le reste de la douleur cuisante que m'avaient causée ces six années et je lui dis :

— Ces six années ont fait mûrir en moi la décision d'éviter le mariage comme un enfer.

Mon ami, à ces mots mon petit ange pâlit. Mais comme elle sut se dominer ! et avec quel calme elle répondit :

— C'est naturel. Lorsque j'ai fait votre connaissance et entendu votre histoire, je me suis dit tout de suite : Il ne se mariera plus jamais.

Sa voix ressemblait à la musique d'une messe des morts.

— Oui, répondis-je, d'une voix indifférente et en feuilletant son album, je l'avais juré à ce moment-là.

Je lui montrai la photographie d'une vieille dame très belle.

— Qui est-ce ?

— La mère de ma mère, répondit-elle tranquillement.

J'examinai longuement et avec intérêt cette vieille figure. Marie lui ressemblera.

Mais pourquoi ai-je examiné cette photographie si j'ai déclaré à Marie que je ne me remarierai plus jamais ?

C'est ainsi que l'homme se ment quelquefois à lui-même.

La conséquence naturelle de notre conversation eût été de prendre congé jusqu'au lendemain et d'envoyer le jour suivant une lettre polie qui m'aurait remplacé.

Non, mon ami. Le visage de la jeune fille était presque maladif ; en nous quittant, elle me prit longuement la main et me regardant en face, elle me dit :

— J'espère ne pas recevoir cette nuit ou demain matin une dépêche me disant que vous avez été forcé de partir.

Je la compris et mon âme rit et pleura à la fois. Mais je répondis sérieusement :

— Si vous aimez ma société autant que j'aime la vôtre, je n'aurai jamais d'affaires urgentes chez moi.

— Permettez-moi de ne pas répondre à cela, dit-elle en me jetant un regard attristé ; car, vous dire que j'aime votre société serait inconvenant de ma part ; dire le contraire ne serait pas conforme à la vérité.

Et elle regarda à terre.

Je continuai donc mes visites, comme les autres et je cherchais l'occasion d'être seul avec elle.

Nous ne parlions plus ni de mariage ni de sentiments. Mais elle rayonnait toujours de joie en me voyant et elle avait quelque chose de triste dans la physionomie lorsque je prenais congé d'elle.

Mon ami, quelle différence entre l'inclination des hommes mûrs et celle de jeunes gens ! T'es-tu jamais promené sous quelque fenêtre dans ta jeunesse ? N'est-ce pas une fièvre des sens qui enflamme alors les hommes ? Je me rappelle qu'à cette époque je n'étais qu'une marionnette que l'on meut par une ficelle entre les mains de la troisième puissance.

Si j'avais vu la troisième puissance jouer un rôle dans notre sympathie, cela m'eût attristé. Notre âme ne planait-elle pas dans les régions supérieures, lorsque nous échangions nos idées ? Alors nous nous contentions de nous serrer la main, de nous regarder dans une douce extase en ne parlant qu'avec les yeux.

Et nous nous appelions toujours frère et sœur.

Un jour, elle me dit :

— Savez-vous pourquoi vous m'appelez sœur ?

— Parce que c'est l'expression de mon sentiment, répondis-je simplement.

— Et ne pensez-vous pas que cela a peut-être un antécédent ?

— Un antécédent ?

— Oui, dans notre vie antérieure. Ne pensez-vous pas que nous ayons vécu auparavant ?

— Je n'y ai jamais pensé jusqu'à présent, mais si vous le dites, je veux bien le croire.

— Voyez-vous, rien n'est plus naturel. L'homme naît avec certains instincts. Ces instincts se manifestent par la sympathie ou l'antipathie que nous ressentons à une première rencontre. La personne qui nous inspire de l'antipathie était peut-être notre ennemie dans une vie antérieure, et celle avec qui nous sympathisons était peut-être notre parente ou notre amie. Je crois que nous avons été réellement frère et sœur. Notre sympathie éclate comme le chant d'un oiseau élevé dans la captivité et qui tout à coup ouvre le bec et fait entendre la mélodie cachée dans son cœur, sans qu'il l'ait entendue ou apprise. La sympathie est une mélodie de l'âme humaine qu'elle a apprise dans l'autre monde.

Cela vous paraît naïf, mais qui pourrait prouver le contraire ?

C'est ainsi que se passa l'été, en rendez-vous tranquilles et en conversations romanesques et ce fut bien l'été le plus heureux de ma vie. Plus je la fréquentais, plus j'acquérais la conviction que son âme était aussi calme que son visage était placide et que ses pensées auraient pu être inscrites dans le livre des sages, comme on met une fleur dans un livre. Quand on la retrouve après bien des années, on se rappelle que cette fleur avait de la couleur et du parfum.

Je ne pouvais plus attendre la fin de mon procès en divorce. Un soir de septembre, comme nous nous promenions dans le parc, nous restâmes sous un platane loin de la société et je lui dis :

— Comment se fait-il que vous ne portiez ni boucles d'oreilles, ni bague ?

— Pardonnez-moi, répondit-elle, si cela vous manque, mais, voyez-vous, je ne puis me débarrasser de cette idée que le port des bijoux est un reste de barbarie. Regardez les peuples les moins civilisés : les tziganes, les hottentots, les nègres : plus le rang de l'échelle sociale où ils se trouvent est bas, plus ils portent d'anneaux de cuivre et d'or. Regardez la riche

marchande de Kőbánya (1) ou certaines propriétaires rurales de province, vous verrez qu'elles succombent pour ainsi dire sous le poids des chaînes, des pierreries, des boucles, des bracelets et des pendants d'oreilles.

— Vous avez raison, Marie. Mais si une femme porte un bijou, non pas pour s'embellir, mais comme souvenir ou pour se rappeler une douce émotion.

— C'est différent. J'ai aussi un souvenir. Regardez.

Et elle approcha la main de son cou et tira de son sein une médaille attachée à une fine chaîne d'or ; autour de cette médaille à l'effigie de la Madone était soudée une bague en filigrane avec un diamant.

— Voyez-vous, dit-elle ; c'était à ma mère.

Elle baisa la médaille et me la montra. Puis elle la remit à sa place.

— Et si je vous demande d'accepter un souvenir de ce genre . . .

— Je l'accepterai, si la valeur en est minime.

— Elle l'est, lui dis-je. Mais vous l'accepterez ?

— Oui, très volontiers, puisque je vois que cela vous fera plaisir.

Je sortis alors de la poche de mon gilet deux bagues de fiançailles enveloppées dans du papier de soie et je les lui présentai en disant :

— Choisissez.

Les yeux de la jeune fille se mouillèrent de larmes. Elle ne disait rien : elle souriait seulement et pleurait. Elle mit ensuite la plus petite à son doigt, se jeta sur ma poitrine et m'embrassa. Alors nous nous donnâmes ce premier baiser qui se grave comme un souvenir éternel au plus profond de notre cœur.

Nous ne disions plus rien.

Le soleil s'était couché derrière les montagnes de Bude et le ciel ressemblait à un océan rosé. Elle posa son bras sur le mien et nous marchâmes ainsi heureux et tranquilles. L'herbe se couvrait déjà d'humidité ; la belle-de-nuit d'un violet pâle s'ouvrait ; on entendait sonner l'angelus du clocher de Besnyő.

Son bras sur le mien, elle priait ; j'avais ôté mon chapeau.

(1) Le Xe arrondissement de Budapest.





Tout en continuant notre promenade, nous restions silencieux. Arrivés sur la route, laissant la société loin derrière nous, je lui racontai tranquillement mon passé avec cette femme.

Elle m'écoutait attentivement, sans m'interrompre. Je ne lui racontai pas tous les détails de ma vie conjugale ; je lui dis seulement que cette femme n'était pas faite pour moi et que la passion ardente de ma jeunesse m'avait fait contracter ce mariage contre toute raison. Je lui parlai ensuite de mes enfants et je vantai leur douceur et leur gentillesse.

— Je les aimerai, dit-elle. Mais parlez-moi maintenant de votre mère qui sera aussi la mienne. Je ne la connais pas, mais je m'imagine que c'est une bonne vieille dame devant laquelle je m'agenouillerai, je lui demanderai son amour et sa bénédiction.

Je lui parlais avec émotion de ma mère. N'était-ce pas un moment pur et sacré ?

Tu peux juger par mon récit que nous n'étions pas sous l'empire de la troisième puissance.

Cependant nous y étions, mon ami, nous y étions. Cette troisième puissance revêt, s'il le faut, le froc des saints, elle se parfume d'encens, elle se couvre du voile des religieuses : elle entrera toujours déguisée par la porte de notre cœur.

. . . . . .

La société avec laquelle nous nous promenions nous attendait déjà sur la grande route. Tout le monde savait que nous aimions à rester ensemble, mais on croyait que c'était par amitié. Marie s'était obstinée si souvent et si longtemps à ne pas se marier, que le monde ne la regardait plus comme une jeune fille ; quant à moi, on savait que j'étais un homme qui s'est une fois brûlé et qui ne joue plus avec le feu.

La société fut donc un peu surprise en nous voyant nous donner le bras.

Pourtant personne ne souffla mot (cela relèvera le goût des gâteaux pendant le thé le lendemain !) ; je vis seulement dans les yeux de la vieille tante un blâme manifeste.

Marie mit son autre bras sur celui de l'actrice et nous continuâmes ainsi notre chemin, jusqu'à ce que celle-ci s'écria :

— Marie, qu'as-tu au doigt ! ?

— Tu le vois bien, répondit-elle en souriant.

Là-dessus la société s'anime : on nous félicite, on s'incline, on s'étonne.

Tu me demanderas si M. Öveges nous a également félicités. Il n'y était même pas. J'ai oublié de te dire que depuis le duel il n'était plus revenu à Gödöllő. Le député avait confié à sa femme ce que j'avais dit à mes témoins avant le duel ; elle en était restée stupéfiée et l'avait raconté à d'autres. Toute la société féminine de Gödöllő s'était révoltée contre M. Öveges et quelqu'un le lui avait probablement écrit. Pourtant ce pauvre benêt . . . Mais que le diable l'emporte !

Depuis ce jour nous pûmes rester ensemble plus souvent sans être remarqués. C'est un état bien doux que celui des fiançailles. On n'est pas encore marié, mais on a déjà une femme ; avant de s'embarquer pour la vie, on se promène, on jette un coup d'œil sur l'avenir et on se délecte du présent. Tout l'être de la femme est alors une douce promesse, une branche fleurie que le ciel vous présente. Tu ne peux savourer que son baiser, mais tu sens que tout son corps est à toi ; il n'y a que sa pensée qui s'unisse à la tienne, mais vos âmes n'en font plus qu'une.

Et dans cet heureux état, les nuages noirs s'amoncelaient au-dessus de ma tête.

Mon procès avait commencé. Dès la première audience, l'avocat posa cette question : qu'adviendra-t-il du quatrième enfant ?

Quel quatrième enfant ?

J'appris alors que ce n'étaient pas trois, mais quatre enfants qui portaient mon nom. Cela me causa une sensation pénible, plus pénible que si j'avais avalé un crapaud. Mais je restai maître de mes nerfs et je déclarai tranquillement que le quatrième enfant ne me regardait pas.

On me montre alors l'acte de baptême qui constate que l'enfant est venu au monde neuf mois après la séparation. Je hausse les épaules et réponds que ma femme avait en effet quitté alors mon appartement, mais que la vie commune avait cessé bien avant.

— Cela demande à être prouvé, dit le magistrat.

Je pâlis en écoutant cet argument de fous. Je sentis que j'étais tombé dans une ornière de la loi. J'appelle mon avocat et je lui demande pourquoi il se tait. On prend un avocat unique-

ment, parce que personne ne se reconnaît dans le maquis de la loi, si ce n'est un avocat. Le docteur en droit me déclare avec force regrets que la loi n'accorde pas seulement neuf mois à la femme, mais onze. Quel drôle de calendrier!

Je quitte le tribunal et sa justice et le désespoir m'envahit. Allais-je devenir un objet de risée? Laisserai-je voler l'héritage de mes enfants? Même si j'étais un ange, je devrais me révolter contre un pareil jugement.

Comme je marche dans la rue Bálvány, le visage retourné et serrant les poings, un fiacre s'arrête et j'entends que l'on m'appelle par mon nom.

C'était Marie et sa tante.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle effrayée.

— Je ne puis vous le dire maintenant, répondis-je presque malade, et peut-être pas même plus tard. Imaginez que je sois tombé dans un fossé, ou qu'une maison se soit effondrée sur moi, ou que tout l'univers se soit écroulé! Pourquoi vous affliger aussi?

J'aurais voulu m'enfuir loin d'elle, mais cet ange me supplia des yeux de rester. Oh! comme elle savait supplier! Je m'assis donc près d'elles dans la voiture.

Elles ne me tourmentèrent plus: nous parlâmes de choses indifférentes.

Mais en rentrant, Marie me fit la leçon. Elle posa sa main sur mon cœur et dit:

— Parle. Si tu as reçu la blessure ici, je te guérirai. Parle.

Elle me tutoyait pour la première fois.

— Comment vous raconter cette affaire, répondis-je tristement. Vous êtes une jeune fille et ceci ne regarde que les femmes.

— On peut tout me dire, répliqua-t-elle. Le dictionnaire contient deux cent quinze mille mots, et puis, je n'ai pas quinze ans.

Elle s'assit et me regarda d'un air sérieux et attentif.

Je lui racontai tout.

Elle m'écouta tranquillement jusqu'au bout. De temps en temps elle fronçait les sourcils ou bien elle secouait imperceptiblement la tête.

Lorsque j'eus fini, elle se leva, traversa la chambre, puis se plaça devant moi et dit:

— Si une femme tout à fait étrangère vous priait d'avoir pitié d'un orphelin et de permettre qu'on inscrive votre nom sur le registre des naissances, uniquement pour que l'enfant ne porte pas sur le front la honte de sa mère : dites, auriez-vous pitié? Le permettriez-vous?

— Oui, pour une femme étrangère.

— Et vous n'auriez pas pitié de celui que vos propres enfants vous amèneront et qui, malgré tout, est leur frère?

— Mais il ne s'agit pas de cela. Cet enfant grandira. Il dira toujours que je suis son père. Vous avez pourtant appris que le petit coucou chasse ses frères du nid.

— Cela n'arrivera pas. Dès que les enfants seront majeurs, ils comprendront sans explication, où commence le droit et où finit l'humanité. Ce quatrième comprendra qu'il porte seulement le manteau de saint Martin. On ne se targue pas de cet état. Quant à l'héritage, espérons que nous vivrons assez longtemps pour voir les enfants devenir citoyens. Alors vous partagerez entre eux tout ce que vous possédez et nous vivrons modestement de mon petit avoir.

Je me prosternai alors devant elle, comme devant un ange gardien qui aurait pris corps; elle m'embrassa sur le front et dit :

— Je vous jure que si vous quittez cette terre avant moi, je réaliserai tout de même vos intentions. Je ne garderai rien de votre fortune, je leur donnerai même la mienne.

Je te demande si une femme pareille est un être humain ? Non, c'est un ange dont on ne voit pas les ailes.

Mais au bout d'un instant je ne pus m'empêcher de sourire. Oh ! sainte innocence ! il ne te vient même pas à l'esprit que toi aussi, tu peux avoir des enfants avec qui nous partagerons ma fortune aussi bien que la tienne !

Toute une année s'écoula sans que mon procès fût terminé.

Auparavant, on obtenait le divorce en trois ou quatre semaines, surtout si l'on se convertissait à la religion unitarienne ; mais depuis la loi Wekerle qui règle la séparation, la procédure est tellement perfectionnée qu'on peut la faire traîner pendant des années.

Dès la sixième semaine, j'étais impatient et je grondais de colère. Mon avocat se cachait presque, lorsqu'il me voyait

et les tribunaux me connaissaient comme les comédiens connaissent l'huissier. Mais que pouvais-je faire ? que pouvaient-ils faire ? La loi dit ceci, la loi dit cela ! En fin de compte, si tu t'es marié et si ton union est malheureuse, tu n'as qu'à t'enterrer ; cela ira plus vite que le procès en divorce.

Ma bonne et chère fiancée chassait tous les jours les nuages de mon front.

— Patience, patience, disait-elle.

Et un jour elle récita en badinant ces paroles d'un livret d'opéra :

— Calme-toi, pauvre cœur, ne suis-je pas à toi ?

— Non, vous n'êtes pas à moi, répondis-je brusquement. C'est comme si vous étiez sur le bord opposé de la mer et qu'on ne veuille pas me donner de canot pour aller vous y chercher.

Ces entretiens avaient cependant une heureuse influence sur moi ; ils me tranquillisaient et m'égayaient. Tant que j'étais auprès d'elle, la tête ne me faisait pas mal. Mais on ne peut pas être toujours auprès de sa fiancée.

Enfin un jour . . . As-tu déjà lu la façon dont la foudre tue les moissonneurs ? Il n'y a ni tonnerre, ni éclairs, rien qu'une secousse formidable et les hommes, aveuglés et assourdis, s'en vont dans l'autre monde.

C'est ainsi que j'allais à la maison.

Le tribunal ne voyait pas de motif sérieux pour dissoudre mon mariage. Voilà dix ans que je ne vis plus avec cette femme et maintenant on décrète que ce n'est pas là une raison pour ne pas rester conjoints. Toute la procédure n'avait d'autre résultat que celui-ci ! Le petit garçon qui, toute sa vie, ne pourra m'appeler son père, fut déclaré, de par la loi, mon fils. Oui, le tribunal certifiait par écrit qu'il le savait mieux que moi.

J'ai lu dans les livres de différents voyageurs que celui qui est déchiré par un tigre ou un lion ne sent pas de douleurs. Il sent ses os craquer, ses chairs se déchirer, mais cette sensation est sourde, c'est comme s'il était en bois.

Ne sommes-nous pas ainsi dans les moments de grand malheur ? Nous ne pleurons, ni ne crions ; une espèce de torpeur envahit nos nerfs ; nous marchons dans la foule comme des somnambules, et nous parlons avec les hommes comme des automates.

Je me trouvais dans cet état.

Mon cerveau n'était plus capable de réfléchir ; toutes mes pensées se concentraient en une seule : quitter ce monde mesquin et sans âme.

Mon revolver était là dans le tiroir de ma table de nuit. Un bon revolver anglais de onze millimètres. Une balle y manquait, celle qui «dans ce temps très éloigné» avait traversé ma poitrine et qui se trouve peut-être encore aplatie dans le mur de l'hôtel Pannonia. Il en restait encore quatre. Et cette fois, je ne viserai pas ma poitrine.

C'était en plein jour, vers quatre heures, un après-midi du mois d'août.

J'ouvris le tiroir de mon bureau et je pris du papier à lettres.

Le soleil donnait sur mon bureau ; je m'aperçus alors que la bougie était allumée. Qui avait allumé cette bougie ? Moi-même, à l'instant. Nous avons de ces mouvements mécaniques. J'ai lu, au sujet d'un condamné à mort, qu'après avoir prié sous la potence, il avait essuyé soigneusement la poussière de ses genoux.

La première lettre, je l'écrivis à ma mère. Il est à remarquer que dans les grands malheurs, c'est toujours à notre mère que nous pensons d'abord. Lorsqu'il n'y a plus de remède, ni de pensée pour nous sauver, un cri se fait entendre des profondeurs de l'âme humaine, un cri presque imperceptible : nous appelons notre mère.

Je ne veux pas entrer dans les détails de cette lettre. Tu as assez d'imagination pour savoir mot pour mot ce qu'on écrit à sa mère avant d'entreprendre le grand voyage.

Dans l'appartement voisin on jouait la valse de *Faust*. Cela ne me dérangeait pas. Je n'entendis que le commencement. Ensuite j'écrivis à mes deux fils, à ma petite fille, leur donnant des conseils pour la vie. Mais je mis sur les enveloppes qu'ils ne devraient les ouvrir que lorsqu'ils auraient dix-huit ans.

Dans ces lettres, je n'expliquais pas le motif de mon suicide.

Aujourd'hui l'idée que j'aurais pu me séparer de mes enfants me paraît étrange ; mais à ce moment ils me faisaient l'impression d'êtres marchant derrière une vitre opaque. Ce n'étaient que des ombres.

J'écrivis ensuite à Marie.

Ma lettre était brève et sèche, comme un renseignement financier. Je disais à peu près ceci : «Chère et vénérée Marie, je ne puis vivre sans vous. Le tribunal ne veut pas prononcer le divorce. Je ne puis donc vous épouser. Je vous demande seulement de chercher et de saisir toutes les occasions de vous consoler. Ne voyez dans mon destin que l'impossibilité de renoncer à vous.

Si dans la vie, vous rencontrez jamais mes enfants, regardez-les et caressez-les d'une main maternelle.»

J'en étais arrivé là lorsqu'il me vint à l'idée que je devais écrire au préfet de police. Pour ne pas l'oublier, je notai sur un papier :

«Ecrire au préfet, pour dispense d'autopsie, non pas à cause de moi, mais pour ne pas blesser les sentiments de ma famille.»

J'entendis alors une toux rauque. Je me retourne. C'était le concierge qui se trouvait au milieu de ma chambre, avec ses vêtements de maçon sales et couverts de chaux.

— Pardon, dit-il, en me tendant une feuille de papier, j'ai frappé. Voici la feuille pour la déclaration de vos contributions. Vous devez y inscrire le montant de vos revenus. Je vous prie de me la rendre dans huit jours.

— Allez-vous en au diable, répliquai-je irrité et en frappant du pied.

Jamais de ma vie je n'ai rudoyé quelqu'un de cette façon.

Le maçon s'en va tout penaud. Je me lève brusquement et je ferme la porte en la faisant claquer.

A peine suis-je assis qu'on frappe encore.

Je n'y fais aucune attention.

Mais on frappe de nouveau et même très fort.

GÉZA GÁRDONYI.

(A suivre.)

FRANÇOIS DEÁK

(1)

Parmi les hommes politiques qui ont joué un rôle plus ou moins éminent dans l'histoire moderne de la Hongrie, le nom de François Deák est l'un des plus connus en Europe. Est-ce à dire que le grand public soit réellement au courant des détails de sa vie et de l'influence qu'il a pu exercer sur les destinées de son pays et, par contre-coup, aussi sur la politique générale ? Les plus avertis se rappelleront, tout au plus, que Deák eut une certaine part dans la genèse du *Compromis* de 1867 qui mit fin à l'hostilité tantôt latente et tantôt ouverte qui existait depuis des siècles entre la Hongrie et l'Autriche et détermina, après une éclipse d'une vingtaine d'années, la réapparition de la Hongrie comme facteur politique autonome sur le même plan que l'Autriche. C'est là sans doute l'œuvre la plus importante du génie politique de François Deák, mais elle ne se rapporte pour ainsi dire qu'à la dernière période d'une vie bien remplie et qui mérite à bien d'autres titres d'être généralement connue et étudiée à fond.

C'est ce que je me suis efforcé de prouver par l'étude qu'on va lire, qui cependant ne prétend pas être une biographie complète du grand patriote. Tout au plus tend-elle à mettre en évidence les traits essentiels de cette personnalité remarquable à tant d'égards.

Toutefois, on aurait tort de croire qu'il ne s'agit ici que de vieilleries sans intérêt actuel. Le chapitre intitulé *Deák homme d'Etat* démontre, au contraire, que la mise en pratique des stipulations du Compromis en question n'est pas complète. Bien

mieux, les événements politiques des dix dernières années en Hongrie sont nés du débat sur l'interprétation différente de ce pacte célèbre. Ainsi, l'œuvre de Deák est et restera longtemps encore ce qu'on appelle de l'actualité vivante, la base de la politique du pays.

Pensée dominante.

La vie de Deák et ses enseignements sont une manifestation de l'âme populaire magyare, comme des qualités morales et mentales les plus brillantes de sa race. Tout ce qu'il y a de bon, de noble, de sage, de vrai dans notre nation se trouve réuni dans son caractère, sans les défauts correspondants. C'est, pour ainsi dire, résumer en un seul homme toutes les nobles qualités abstraites d'une race. Sa prudence et sa pondération le tiennent également éloigné des extrêmes. Mais s'il y a cependant dans cette âme inaccessible aux faiblesses une étincelle de fanatisme — si j'ose me servir de ce mot — elle se manifeste par *sa foi dans la légalité, dans la force inébranlable du bon droit.* C'est là la directrice, immuable comme l'axe du monde, qui a guidé sa vie publique. Il ne suit jamais d'autre voie que celle de la droiture, de la légalité. Jamais l'idée de la force éternelle du bon droit n'a dirigé la conduite d'aucun homme d'État avec plus de constance.

Personne n'a mieux compris et mieux senti cette vérité irréfutable, à savoir que si l'on *tolère* aujourd'hui qu'il soit porté atteinte à un de vos droits, demain c'est un autre qu'on déclarera *aboli* et ainsi de suite. C'est cette idée de la solidarité intime de tous les droits de la nation qui règle toute son activité d'homme public, depuis ses débuts dans la carrière politique. Au plus fort des luttes constitutionnelles, il encourage ses amis en leur représentant que leur plus sûr allié sera toujours la loi et le droit. La continuité ininterrompue de la légalité est son mot d'ordre durant la période d'oppression qui va depuis l'échec de la guerre d'indépendance de 1849 jusqu'au Compromis de 1867. C'est grâce à cette continuité qu'il est toujours en mesure de distinguer nettement quels sont les points principaux sur lesquels il ne peut y avoir lieu à une transaction. Le principe de la *légalité* est l'unique axiome moral exempt de toute tendance

révolutionnaire, et il n'est *nullement opposé à la fidélité due au souverain.* Deák regarde la monarchie et le trône comme *l'incarnation de la légalité.* «Il est un principe éternel et immuable», dit-il, qui doit être maintenu dans son intégrité partout où règnent les lois : c'est que *celles-ci doivent être strictement observées et qu'elles ne peuvent être abrogées que par le pouvoir législatif autorisé.* Sans ce principe, il n'existe pas de lien moral capable d'assurer la structure solide de l'État. C'est le fondement le plus solide des droits du peuple aussi bien que du pouvoir du prince. L'histoire nous enseigne ce fait que c'est *la non-observation des lois qui a été «partout la source de tous les maux».* Il ne manqua jamais une occasion d'exhorter sa nation à n'abandonner en aucune occurrence le terrain de la légalité. «C'est là le boulevard indestructible, disait-il, derrière lequel nous pourrons toujours résister, même désarmés, *à la force armée.* Le sentiment de son bon droit donne à l'âme un calme qui lui permet d'attendre avec sang-froid les événements les plus graves et, ce qui est l'essentiel, de souffrir avec dignité, car c'est le sentiment de la légalité qui seul peut nous donner un maintien digne.»

En parlant de la pensée dominante de l'homme d'État, de celle qui a fait l'unité de sa carrière politique, quelques traits de sa jeunesse se pressent involontairement sous ma plume.

On ne peut guère indiquer avec tant soit peu de sûreté quels sont les faits ou les préceptes qui développent les qualités latentes dans l'âme de l'adolescent. Cette sorte d'investigation restera éternellement, semble-t-il, une énigme psychologique. Je suis, quant à moi, de ceux qui croient que l'éducation ne sert qu'à l'éclosion des qualités innées. Un poète anglais a dit : «Le père de l'homme fait, c'est l'enfant.» Les impressions d'enfance et de jeunesse ont une action puissante sur le caractère et l'intelligence de l'homme adulte. Quand même il ne saurait l'affirmer avec une certitude absolue, chacun de nous sent, néanmoins, lorsqu'il s'examine attentivement, quel est l'enseignement ou le fait qui a le plus contribué à faire germer dans son âme telle qualité ou tel défaut. Nous savons bien discerner quels sont les hommes qui ont donné une nouvelle direction à notre vie quel est l'enseignement qui a posé les fondements de notre vie intellectuelle et a donné naissance à nos facultés de réflexion.

En analysant la pensée directrice de la carrière politique de Deák, le respect du droit et celui de la légalité, et la grande force morale dont il est le représentant, il faut que je constate avant tout l'influence dominante qu'exerça sur l'âme de l'adolescent l'enseignement de l'illustre historien Georges Fehér. C'est de la bouche de ce grand érudit qu'il entendit notamment le précepte suivant : *de reverentia legibus debita.* C'est ce sujet que traita un jour devant la jeunesse des écoles le compilateur infatigable du *Codex Diplomaticus*, qui était à ce moment directeur général des études. Il insistait alors avec force sur ce fait que l'État a le devoir d'inculquer à la jeunesse le respect des lois, qui peut seul rendre fructueuse l'éducation des écoles publiques. Les lois sont comme une boussole. Pouvoir se fier aux bonnes lois et n'avoir rien à craindre, c'est ce qu'il y a de meilleur dans la vie, dit Cassiodore. Les lois sont la consolation de la vie, le soutien des faibles, le frein des puissants. Elles donnent la sécurité et augmentent la confiance.» Ces paroles de l'éminent historien se gravèrent profondément dans l'âme de Deák.

Il disait souvent que ce discours avait laissé une forte empreinte dans son âme. Il y revenait souvent et citait même textuellement des passages de ce discours sur le respect dû aux lois qu'il avait entendu dans sa jeunesse.

Sentiment dominant.

De même que le respect du droit, l'attachement à la loi fut *l'idée dominante* de Deák, *la confiance dans la force morale* fut le *sentiment prédominant* de sa vie morale.

Je ne connais point d'homme d'État qui ait été un adepte plus fervent et un apôtre plus ardent de la doctrine fondée sur la toute-puissance de la force morale. C'est à l'aide de cette force qu'il pense triompher de toutes les résistances. C'est là le second fil d'or qui relie en un ensemble harmonieux les différentes périodes de sa carrière d'homme d'État.

Les rapports qu'il fit à ses électeurs à la fin des sessions des Diètes de 1836 et 1840 font continuellement l'éloge de la force morale. Il déclare avec conviction dans ces documents à la

face du public que la force morale est le bien le plus précieux des peuples. Seules sont imposantes les réclamations qui s'appuient sur une base morale que rien ne peut démolir. Par contre, les manifestations d'une opinion versatile et instable passent sans laisser de traces. Il démontre avec conviction au peuple que le découragement et l'irrésolution sont les maladies qui rendent tout progrès impossible. *La versatilité, l'inconstance dans l'emploi de la force fait qu'elle se dépense en pure perte, sans atteindre jamais le but visé.* Il connaissait bien sa nation, aussi prompte à s'enflammer et à affronter tous les périls que prête à retomber promptement dans l'indifférence. C'est pourquoi il ne cessait de répéter à ses concitoyens qu'on ne doit jamais la victoire qu'à la persévérance, qui prend pour mot d'ordre, après chaque revers : «Recommençons toujours de nouveau !»

L'amour de la justice était le principal ressort de son âme. «Je vous déclare ici à la face de Dieu, dit-il lors de la discussion de l'impôt volontaire, dit «domestique», que devaient s'imposer les nobles, que la bénédiction de Dieu ne s'étend pas sur un pays qui ne respecte pas la justice.» Il ne cessait de répéter des maximes telles que celles-ci, qui étaient devenues dans sa bouche des devises constantes : »Si nous voulons être libres, soyons d'abord justes. Si nous voulons que nos supérieurs aient de l'équité à notre égard, ayons-en aussi envers nos inférieurs.»

Il avait pour maxime que la politique ne doit pas être en opposition avec l'équité et que la meilleure de toutes est une conduite *droite et honnête.* Rien ne saurait excuser *les manquements à la morale dans les luttes politiques.*

Lorsqu'on est guidé dans sa carrière par de telles *idées* et de tels *sentiments prédominants*, il est naturel qu'on choisisse le plus droit chemin pour se conduire dans la vie. Les habiletés, les ruses, les déguisements dont se composent, à ce qu'on dit, les armes de l'homme d'État ou du diplomate, n'avaient pas de prise sur la cuirasse de véritable sagesse dont Deák était armé.

Il n'existe, d'ailleurs, en politique qu'une seule espèce de sagesse. Dès qu'on en veut distinguer plusieurs sortes, on est bientôt forcé de reconnaître qu'il n'existe réellement chez les hommes d'État qu'une seule espèce de perspicacité. Il en

est de même pour l'honneur qui ne saurait supporter qu'on le différencie en honneur politique et privé, militaire et civique.

L'honnêteté en politique et dans la vie privée ne sont pas, de l'avis de Deák, deux qualités différentes qui puissent se faire des concessions mutuelles.

L'amour de la patrie fut son idéal, au sens le plus élevé du mot. «Je ne tiens pas pour un brave homme, je ne tiens pas pour un bon Hongrois, disait-il, celui qui ne préfère pas ce malheureux pays à tout autre, fût-ce le plus avantagé de l'Europe.»

Il sut aimer sa patrie de toute son âme, de toutes les forces de sa volonté. Il sut l'aimer pour elle-même. La plupart des hommes, même parmi les plus grands, ne savent pas faire abstraction de leur personnalité dans l'affection qu'ils portent à leur patrie. Deák n'a jamais travaillé pour lui-même, mais toujours pour son pays. Si le désintéressement existe ici-bas, sa vie en est le plus bel exemple. Il ne fit rien dans son intérêt personnel pendant sa carrière d'homme public. Sa vie morale fut exempte d'ambition, comme d'amour de la gloire et de vanité. Le roi lui-même ne put jamais lui faire accepter d'autre distinction qu'une cordiale poignée de main ou son portrait sans aucun encadrement. Tout ce que la reine put faire pour lui, ce fut de déposer une couronne sur son cercueil. «Je ne veux rien, dit un jour Deák, mais comme Votre Majesté doit, selon toute vraisemblance me survivre, je désire seulement qu'elle puisse dire, moi disparu, ceci : «Deák fut un honnête homme.»

Le roi l'avait déjà dit bien avant.

Après la première audience qu'il avait accordée à Deák, François-Joseph avait dit à un homme politique conservateur : «Voilà un homme foncièrement honnête et qui a une forte conviction.»

L'histoire de tous les temps n'offre que peu d'exemples d'un amour aussi désintéressé de la patrie, d'une pareille grandeur d'âme et de caractère et d'une sagesse aussi accomplie.

Grandeur de l'homme et de son caractère moral.

Deák appartient à ces grandes figures de l'histoire universelle chez lesquelles la perfection presque absolue se manifeste même dans les bornes relatives imposées à la nature humaine. Il peut y avoir, et il y a certes des degrés dans la grandeur. Deák est certainement de ceux qui touchent de plus près à la perfection, et il fait partie du groupe, peu nombreux, des représentants les plus accomplis de la force morale et intellectuelle. Il est de la race des *caractères représentatifs* d'Emerson, des *héros* de Carlyle. Deák est du petit nombre des élus qui sont aussi grands *comme hommes privés* que comme *hommes politiques ;* dont *l'esprit* est aussi élevé que *l'âme ;* dont *l'intelligence* est aussi puissante que *la force morale.* Il ne connaissait que la justice, la franchise, et le respect du droit. Il était reconnaissant du moindre bienfait et n'éprouvait aucun désir de vengeance pour le mal qui lui était fait. Il n'attendait ni récompense ni reconnaissance, mais il éprouvait une joie intime à calmer l'esprit de ses concitoyens par la persuasion et par la force de la raison. Les attaques, les reproches injustes ne parvenaient pas à troubler la noble quiétude de son âme. Il faisait du bien à tous ceux qui l'approchaient ; il ne faisait du tort à personne.

La lettre qu'il écrivit de Kehida au poète Michel Vörösmarty le 29 janvier 1826, exprime admirablement l'ardeur de son amour du prochain. Il y décrit avec l'accent saisissant de la vraie douleur l'incendie qui avait détruit la ville de Zalaegerszeg, chef-lieu de son département. Après une description pathétique des souffrances, du désespoir dont il avait été témoin lors de ce malheur public, il termine par ses mots : «Mais pourquoi t'affliger, toi aussi, par ce lugubre récit ? En dehors de notre compassion, il ne nous reste, à toi et à moi, que la douleur de ne pouvoir venir en aide, comme nous le voudrions, ni à ces infortunés-là ni à d'autres, et le chagrin de constater que ceux qui seraient en état de le faire, ne prennent pas garde, au sein de l'abondance, aux misérables qui les entourent, ou, s'ils les aperçoivent, les méprisent ; car ils pensent que c'est à leur mérite qu'ils doivent d'être riches et que les pauvres sont misérables, parce qu'ils ne méritent pas un autre sort.»

Il ne persécuta jamais personne, bien qu'il éprouvât un vif dégoût pour tout ce qui est bas et méprisable. Le scruteur d'âmes le plus sceptique n'aurait pu découvrir en lui le moindre indice de faiblesse de caractère. Au contraire, on était frappé de la grandeur d'âme qui semblait rayonner autour de lui. Son âme ressemblait à un bloc de marbre blanc sans la moindre tache.

Il avait le cœur très tendre. Il aimait ses parents, son prochain et la société des hommes.

Presque tous ses biographes ont noté qu'après la clôture de la session de la première Diète à laquelle Deák avait pris part, les députés, ses collègues, déclarèrent tous à l'envie, en rentrant dans leurs foyers : «Nous avons maintenant pour collègue un homme qui a l'âme d'un sage de l'antiquité et un cœur d'enfant.» Il était loin de considérer l'amitié comme une futilité chère aux niais, à l'instar de son contemporain, Napoléon 1er. Au contraire, la chaleur de l'affection qui va parfois jusqu'au plus noble dévouement, ne lui était pas étrangère.

On connaît les aveux hautains de Napoléon sur ce chapitre : »L'amitié n'est qu'un mot. Moi, je n'aime personne, pas même mes frères. Si j'aime un peu Joseph, c'est peut-être par habitude, et parce qu'il est mon aîné. Et Duroc ? Oui, je l'aime aussi. Mais pourquoi ? C'est que son caractère me plaît. Il est froid et décidé, et je crois que ce gaillard-là n'a jamais versé une larme.»

De même que le sentiment de l'amitié, Deák nourrissait dans son cœur celui de la piété, de la reconnaissance, de l'amour de la famille et celui du sol natal.

Maint homme d'État ne voit dans ces sentiments qu'un *obstacle dans la poursuite de ses grands projets.*

Il s'était lié dès sa jeunesse d'une étroite amitié avec le poète Vörösmarty déjà cité. Il lui écrivait de Kehida le 15 novembre 1825 : «Ne t'avise pas d'attribuer mon long silence au refroidissement de l'amitié que nous ne nous sommes pas jurée, à la légère, malgré le peu de temps que nous avons passé ensemble et ne me range pas, à cause de ma paresse, parmi les âmes ordinaires chez lesquelles l'amitié, conclue le verre à la main, s'évanouit aussi vite que le bruit du baiser qui l'a scellée.» Toutes ses lettres au même témoignent de la chaleur de son affection pour ses amis : «Dis à Fábián que je suis heureux de son bonheur comme si c'était le mien. Ecris-moi le plus tôt

possible. Renseigne-moi sur le sort de nos amis.» Il lui écrit encore de Kehida le 16 octobre 1827 : «Aime-moi avec mes défauts, c'est de cette façon que tu m'aimeras véritablement.»

Il s'était lié d'une tendre amitié avec Klauzál. (1) Il lui décrit son état d'âme lors de l'affaire Forintos. (2) «Je t'écris ces lignes le cœur brisé, et j'épanche dans ton sein l'amertume dont mon âme est remplie.»

Il le charge, en même temps, de faire lire sa lettre à ses amis ; il attend avec angoisse une réponse.

Les sentiments de la plus chaude amitié l'unissaient à Kölcsey, à Wesselényi, à Etienne Bezerédy, à Ladislas Szalay, au baron Sigismond Kemény, à Antoine Csengery. (3)

Il avait une affection toute paternelle pour M. Coloman de Széll.(4) Ce qu'il fit pour les enfants de Vörösmarty, ses filleuls, restés orphelins, témoigne hautement de sa noblesse d'âme. Quelle tendresse de sentiments révèle sa lettre de Kehida, du 9 juin 1844, dans laquelle il fait savoir à Vörösmarty qu'il accepte avec plaisir d'être parrain de son fils. Il y dit entre autres choses: «Embrasse pour moi ton petit garçon (Béla Vörösmarty) et que ce baiser te serve de gage que je reporte sur l'enfant tous les sentiments d'affection que j'éprouve pour son père depuis ma jeunesse et qui font la joie de ma vie.» Et il en fut ainsi. Il aima son filleul de toute la chaleur de son âme. Il avait le sentiment de la famille à un haut degré, ce dont témoigne l'intérêt qu'il montra toujours à son frère, à sa sœur et à son beau-frère Osztérhuber. Il était attaché de toute son âme à son comté natal ; or, s'il lui donna les plus douces joies, c'est aussi de là que vinrent ses plus amers chagrins. Voici en quels termes il exhale ses plaintes au sujet de l'affaire Forintos déjà mentionnée : «La douleur m'arrachait des larmes qui étouffaient presque mes paroles ; mes lèvres tremblaient et mon cœur saignait, parce que c'est de la part de mes amis que venaient les coups les plus sensibles et que, dans cette nombreuse assemblée, il ne se trouvait personne pour prendre ma défense.» Nous savons

(1) Homme d'État qui fut ministre du commerce et de l'agriculture en 1848.

(2) Forintos est le nom du candidat que les conservateurs du comitat de Zala avaient opposé à Deák. Ce dernier fut élu à une forte majorité, mais le sang ayant coulé aux élections, il refusa le mandat.

(3) Toutes ces personnes ont joué un rôle plus ou moins considérable dans les affaires publiques, la littérature, etc.

(4) Homme d'État qui fut président du Conseil des ministres de 1899 à 1903.

que Ladislas de Csányi (1) lui dit en pleine séance du Conseil général : «Prenez garde que le comitat ne cesse de vous respecter.» Jean Horváth lui reprochait de commettre un quadruple crime en refusant le mandat de député : de pécher contre Dieu, la patrie, le comitat et l'amitié. Son comté natal n'en demeurait pas moins pour lui la terre de prédilection. Il n'y avait guère de session du Conseil général à laquelle il ne prît part. Bien qu'il n'acceptât pas le mandat de député pour la Diète de 1843—44 et celle de 1847, c'est néanmoins du sein du Conseil général de son comté qu'il dirigea plus d'une fois la politique du pays.

Il passait, autant que possible, tous ses loisirs dans le comté de Zala. Lorsqu'il fut élu député en juin 1848 par une des circonscriptions de la ville de Debrecen, il avertit celle-ci en ces termes de sa décision d'opter pour le mandat que lui avaient confié ses concitoyens plus proches : «Mon comté natal, Zala, que j'ai déjà eu l'honneur de représenter, ou j'ai passé la plus grande partie de ma vie, qui a été mon berceau, et auquel m'attachent les liens les plus sacrés et les plus étroits, a de nouveau disposé de moi en me confiant le mandat de député.»

Eméric Szabó, député de Csáktornya, m'a raconté plus d'une fois que, lorsque des questions politiques importantes étaient à l'ordre du jour, il avait coutume de réunir autour de lui les députés de Zala ; il leur faisait part de ses vues et les renseignait sur ce qui allait se passer. Les députés de ce comté étaient tout fiers de recevoir, avant les autres, les conseils de Deák au sujet de l'attitude qu'ils devraient prendre à propos de telle on telle question politique.

Peu de jours avant que la maladie qui devait l'emporter prît un caractère alarmant, il écrivait au redacteur du journal *Zalai Közlöny* une lettre dans laquelle il l'avisait de l'envoi d'une somme d'argent en payement de billets de la loterie organisée en faveur de l'église de Pusztaszentlászló, à laquelle il abondonnait d'avance les lots qu'il gagnerait.

Toutes les vertus du *vir probus* éclatent dans cet homme qui servit le bien public avec tant de désintéressement. Seuls ces héros qu'en dehors de intérêt public, l'aiguillon de l'intérêt privé porte à l'action, sont impitoyables, ingrats et foulent aux pieds

(1) Homme d'État qui joua un grand rôle dans les événements de 1849 et fut martyr de ses convictions après l'échec de la guerre d'indépendance.

le bonheur de leur prochain. Ce n'est pas le cerveau seul qui dirige l'homme d'État désintéressé. La politique de la *raison* et celle du *sentiment* sont deux extrêmes opposés l'un à l'autre. C'est leur action réunie qui constitue la politique des *sages*.

C'est en vain que nombre de leurs contemporains se sont efforcés de démontrer que Széchenyi et Deák se sont tous les deux inspirés d'une politique où prévalait le froid calcul. Personne ne doute plus aujourd'hui que c'était là juger très mal le caractère et les sentiments de ces deux grands hommes d'État.

Une activité bienfaisante ne peut résulter que d'un heureux concours de l'intelligence et du caractère. C'est en cela que consiste la véritable grandeur de l'homme. La force intellectuelle seule, sans qualités morales, a rarement produit un résultat grand et durable.

Ce *concours bien équilibré* se trouve chez Deák au plus haut degré de la perfection que puisse atteindre la nature humaine.

Il fuyait l'ostentation et ne faisait jamais sentir envers qui que ce soit sa supériorité intellectuelle. C'était une âme modeste, repliée sur elle-même, semblable à la fleur appelée *mimosa*. Jamais peut-être dans aucun homme la noblesse de l'âme unie à l'élévation de la pensée n'a trouvé une expression plus naturelle, dépouillée de toute sensiblerie. Il faut lire ses lettres à son beau-frère, à sa sœur, à Vörösmarty, à Klauzál et à d'autres. Nous y verrons quel cœur aimant, quelle délicatesse de sentiments, quelle noblesse, il y avait dans l'âme de cet homme d'État toujours accessible aux conseils de la raison, de ce chef politique ignorant toujours les rêves chimériques et comptant exclusivement avec les réalités de la vie.

Il ne faut donc pas chercher dans l'intelligence de Deák l'unique raison de la supériorité de l'homme d'État ; son caractère occupe une place aussi importante que sa raison parmi les facteurs qui constituent sa grandeur. On peut dire de lui que toutes ses actions sont *autant de gradins creusés dans le roc de son individualité morale, elles nous révèlent la nature intime de l'homme que fut Deák.*

C'est cette union indissoluble du cœur et de la raison qui constitue son individualité. *Sa vie et son œuvre se valent.* Son désintéressement, son aversion pour le pouvoir, sa modestie et sa simplicité inspiraient le respect et l'attachement. On ne comprenait pas comment tant de trésors de délicatesse pouvaient

s'unir à une telle puissance du cerveau ; on était étonné de voir qu'il ne voulait jamais vaincre ses adversaires, mais seulement les persuader. On sentait que tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il proposait visait uniquement le bien public. Tout le monde savait qu'il ne nourrissait jamais d'arrière-pensées, que le seul mobile de ses actes était le désintéressement. Il a conquis les cœurs par sa simplicité sublime. Il a créé une intime communion de sentiments entre lui et la nation par la confiance absolue que ses sages conseils inspiraient à tous ses concitoyens.

Il savait avec un art merveilleux à inspirer de la confiance. Mais cet art n'était qu'une des plus nobles manifestations de sa *nature :* il n'y entrait pas l'ombre d'artifice oratoire.

Traits distinctifs de sa raison.

Ce qui caractérise *sa pensée,* c'est la sûreté du jugement, la justesse de ses déductions, sa simplicité et sa clarté logique Il n'y a rien de plus limpide — pas même l'eau d'une source vive — que la logique de Deák. Elle est plus pure que l'or et aussi vivifiante que l'air des montagnes. Mais il y a une chose qui caractérise mieux que toutes les métaphores la rectitude et la force de son jugement, c'est que sa sagesse revêt le caractère même de la vérité. Cette définition le peint mieux que les discours emphatiques et que toutes les figures de rhétorique.

Lorsque je me plonge dans la lecture de ses discours ou de ses écrits, également admirables de force persuasive, il me revient en mémoire quelques anecdotes sur sa jeunesse, recueillies par ses biographes. Je pense involontairement à ce modeste et docte bénédictin *Maurus Cinár* qui fut son professeur au lycée de Győr. Ce bon maître ne cessait de répéter à ses élèves : *Il ne suffit pas d'apprendre ce que renferment les livres, mais il faut surtout apprendre à penser : c'est* seulement *en arrivant à réfléchir qu'on aura fait de bonnes études.*

Je me souviens aussi de ce *pater Martinus* des frères des écoles Pies, qui fut le maître de Deák au collège de Nagy-Kanizsa. Lorsque le jeune Deák quitta l'établissement, le bon et savant

père Martin posa un baiser sur son front en lui disant : «Il viendra un temps où tu béniras ma dureté.» Ce qu'il appelait sa dureté, c'est le refus qu'il avait toujours opposé à son jeune pensionnaire, lorsque celui-ci le priait de l'aider à parfaire ses *pensums*. «Si je t'aide, lui disait-il, tu ne seras jamais un homme indépendant, tu ne sauras jamais penser par toi-même.» Quand Deák fut devenu ministre, en 1848, le vieux moine lui envoya ses félicitations en rappelant à sa mémoire les chagrins qu'il lui avait causés par ses refus de l'aider. Deák dit alors et il répéta maintes fois plus tard au cours de ses conversations : «Si je suis quelque chose, c'est en bonne partie au bon père Martin que je le dois.»

Dans ses belles études sur les représentants de l'esprit humain, Emerson trace, comme il suit, le tableau de la grandeur intellectuelle : «J'appelle un grand homme celui qui vit naturellement dans les sphères supérieures de la pensée, où d'autres ne s'élèvent qu'à grand'peine. Il lui suffit d'ouvrir les yeux pour voir les choses sous leur vrai jour et dans leurs rapports variés, tandis que les autres sont obligés de se donner beaucoup de peine et de déployer toutes leurs ressources pour éviter les nombreuses causes d'erreur.»

Ce passage d'Emerson s'applique à Deák comme s'il avait été écrit à son intention.

En effet, rien ne prouve plus clairement qu'il vivait dans les sphères élevées de la pensée que le vaste horizon qui se déployait devant sa vue toutes les fois qu'il étudiait une question un peu compliquée. Il en déduisait immédiatement dans leur ordre logique tous les effets pratiques. Tout le monde, alors, trouvait naturel l'avis qu'il émettait dont personne, cependant, ne s'était avisé auparavant ; parce que la clarté et la simplicité que Deák avait mises à exprimer sa pensée, pénétraient immédiatement jusqu'au fond des esprits même les moins perspicaces.

Quel que fût l'objet de la discussion, si l'on avait embrouillé la question en la présentant sous un faux jour, un coup d'œil lui suffisait pour aller au fond de la controverse, pour dissiper la brume et faire éclater soudain la vérité.

Bien qu'il eût cultivé les sciences, sa force mentale ne reposait pas sur des connaissances puisées dans les livres, mais dans la *sûreté de son coup d'œil*. Dans l'enchevêtrement des questions,

il distingue tout de suite ce qui est essentiel de ce qui n'est qu'accessoire, puis il montre où se trouve le nœud de la question, et l'auditeur, en suivant le fil de ses impeccables déductions, voit peu à peu la lumière se faire dans son esprit. Ses raisonnements reposaient sur des bases si solides que ses collègues reconnaissaient sur-le-champ qu'ils s'évertueraient en vain à les réfuter. Même lorsqu'ils n'étaient plus sous l'action directe de sa parole éloquente, plus ils y réfléchissaient, plus se fortifiait en eux la conviction que la question discutée ne pouvait être posée et résolue autrement que dans le sens indiqué par Deák.

En exposant ses raisons, il semblait à première vue qu'il n'ajoutât rien de nouveau, de telle sorte que ses collègues à la Diète étaient fondés à croire que le point de vue développé par lui était au fond le même que le leur, et qu'il était présenté seulement sous un jour plus avantageux, ainsi que les motifs qu'il avait mis en avant. Il s'entendait si bien à concilier les avis les plus opposés que plus d'une fois il arriva que des adversaires, en apparence irréconciliables, quittèrent la salle des délibérations complètement d'accord sur les principes les plus contestés. Au surplus, ils croyaient avoir eux-mêmes contribué à élucider la question. La raison en est *qu'il voyait toujours les choses sous leur vrai jour, qu'il embrassait d'un coup d'œil tous leurs rapports et qu'il évitait, par conséquent, force causes d'erreur.*

Dans les conversations particulières, il permettait volontiers aux autres de faire valoir leur esprit. Il ne faisait pas montre de supériorité à l'égard de ses interlocuteurs, mais il ne s'abaissait pas non plus au niveau de leur portée intellectuelle. Cette attitude qui lui était naturelle n'est trop souvent que calcul chez la plupart des hommes d'État. Dans le premier cas, elle éveille la sympathie, l'affection, la confiance ; dans le second, elle humilie, irrite et détourne les cœurs.

Ce n'est pas seulement à la tribune, ou lorsqu'il prenait la plume pour défendre l'intérêt public ou rédiger un projet de loi qu'il voyait toujours les choses sous leur *vrai jour*, c'est aussi dans *les controverses littéraires, scientifiques et autres, dont il ne faisait pas sa spécialité*, que se manifestait en lui ce privilège des grands esprits de reconnaître immédiatement la vraie valeur des choses. Ce n'est pas à la suite de pénibles recherches

qu'il arrive au résultat que le savant spécialiste n'atteint souvent qu'au prix de mille peines. Antoine Csengery, qui fut non seulement son confident, mais qui collabora à la rédaction de ses écrits politiques les plus importants, François Salamon, Sigismond Kemény [1]) ainsi que les codificateurs du droit pénal ont eu souvent l'occasion d'en faire la remarque.

(1) Littérateurs renommés dont le nom revient encore plusieurs fois au cours de cette étude.

JULES DE WLASSICS.

(A suivre.)

LES DERNIÈRES ANNÉES DE FRANÇOIS RÁKÓCZI II[1]

(1)

«Les aventures du prince Ragotzi sont si connues qu'il suffit de nommer son nom pour être au fait de son histoire», dit le duc de Luynes dans ses Mémoires sur la Cour de Louis XV. (2) En effet, la France était renseignée sur le rôle de Rákóczi, par son *Histoire des Révolutions de Hongrie*, publiée à La Haye en 1739, quatre ans après sa mort. Il y donne le récit détaillé du soulèvement dont il fut le chef. Ce soulèvement excita en France un très vif intérêt qui se manifesta par de nombreux ouvrages rédigés en langue française et publiés à Paris, à La Haye et à Cologne. Louis XIV, pour affaiblir la maison d'Autriche, ne fit pas seulement parvenir à Rákóczi des subsides considérables, il lui envoya aussi des officiers distingués pour organiser son armée.

Après la défaite (1711), le prince prend le chemin de l'exil.

En 1713, il débarque à Dieppe après avoir passé par la Pologne, et reste quatre ans en France. Très bien vu à la Cour, il se lie d'amitié avec le duc du Maine et le comte de Toulouse. La haute société apprécie le charme de ses manières et la loyauté de son caractère. Le duc de Saint-Simon, Dangeau et d'autres parlent de lui avec beaucoup d'égards. A leurs renseignements s'ajoutent ceux que nous avons sur sa retraite, avec le maréchal de Tessé, chez les Camaldules de Grosbois. C'est à ce couvent qu'il a légué son cœur ; on l'y conserva jusqu'à la Révolution. Le manuscrit d'un de ses ouvrages : *Aspirations d'un prince*

(1) D'après les *Lettres de Turquie* de César de Saussure, des documents inédits des Archives du Ministère des affaires étrangères à Paris et de la Bibliothèque de l'Arsenal (Archives de la Bastille).

(2) T. XII. p. 478.

chrétien, actuellement à la Bibliothèque nationale de Paris, provient également de ce couvent.

Les sources françaises sur le séjour de Rákóczi en Turquie où il resta de 1717 jusqu'à sa mort, étaient, par contre, très rares jusqu'ici. Grâce au zèle infatigable du regretté Coloman Thaly (1) qui a consacré toute sa vie à élucider chaque phase du soulèvement national et a fait de ses nombreux ouvrages la mine la plus riche d'informations sur l'époque de Thököli et de Rákóczi, nous avons maintenant les *Lettres de Turquie* de César de Saussure qui fut attaché au prince, en qualité de gentilhomme des commandements, dans les deux dernières années de sa vie. Les pages les plus intéressantes de ces *Lettres* se rapportent à la trahison d'un des gentilshommes de Rákóczi, Paul Bohn, à son service pendant une dizaine d'années et aux suites de cette trahison qui aurait causé la mort du prince. Or, par un heureux hasard, de nombreux documents du Ministère des affaires étrangères et de la Bibliothèque de l'Arsenal (Archives de la Bastille), inconnus même à un chercheur aussi infatigable que M. Thaly, permettent d'établir tous les dessous de cette affaire d'espionnage, et de rectifier plusieurs assertions de Saussure. Celui-ci, en effet, n'était arrivé à Paris qu'en 1739, cinq ans après les événements qu'il raconte. Quoique son récit soit exact dans les grandes lignes, il l'a *enjolivé* par endroits. Son opinion sur les suites que la trahison de Bohn aurait eues pour Rákóczi, est également exagérée. Si M. Thaly avait connu les documents conservés à Paris, son dernier ouvrage aurait gagné en précision ; mais l'éminent historien n'a jamais eu l'occasion de faire des recherches aux Archives du quai d'Orsay où les fonds *Hongrie* et *Turquie* contiennent une masse de documents sur l'époque de l'exil du prince. Les deux volumes que Joseph Fiedler a publiés dans les *Fontes rerum Austriacarum* (2) donnent bien un aperçu des documents du premier de ces fonds, d'après les copies que Petrovich en a faites, mais ces copies s'arrêtent au tome 17 ; or, c'est précisément le tome 18 qui est important pour les dernières années de Rákóczi. Le fonds *Turquie*, auquel les historiens magyars n'ont guère puisé jusqu'ici, est presque entièrement inexploré.

(1) M. Thaly est mort le 26 septembre 1909, à l'âge de soixante-dix ans. Voy. la Nécrologie dans la *Revue historique*, nov.—déc. 1909.

(2) *Actenstücke zur Geschichte Franz Rákóczy's*. 2 vol. Vienne, 1855, 1858.

Nous exposerons donc ce que les *Lettres* de Saussure offrent de nouveau et nous ferons intervenir, à leur place, les documents français, jusqu'ici inédits, qui complètent et rectifient son récit.

* * *

César de Saussure, l'auteur des *Lettres de Turquie* descendait d'une ancienne famille lorraine dont les ancêtres, après avoir rempli de hautes fonctions à la Cour des ducs, durent se réfugier à Neuchâtel, puis à Genève pour avoir embrassé la cause de la Réforme.

César de Saussure, que sa famille a surnommé «César le Turc» à cause de son séjour en Turquie, naquit en 1705. A peine âgé de vingt ans, il se sentit attiré vers les pays étrangers et, sous l'impulsion des *Lettres sur les Anglais et sur les Français* (1725) de Béat de Muralt, ce précurseur de Voltaire dans la description des mœurs anglaises, il alla par l'Allemagne et la Hollande en Angleterre où il séjourna pendant cinq ans.(1) En 1729, lord Kinnoul fut nommé ambassadeur d'Angleterre à Constantinople. Connaissant depuis longtemps Saussure, il lui proposa de l'accompagner comme secrétaire français. Saussure accepta et s'embarqua en octobre 1729. Il resta en Orient jusqu'en automne 1735 et c'est pendant les deux dernières années de son séjour qu'il fut admis dans l'intimité du prince Rákóczi.

De même qu'il avait rédigé un «Journal sous forme de Lettres» sur les mœurs anglaises, M. de Saussure consigna ses observations sur les mœurs des Turcs, sur Rodosto, la colonie hongroise et Rákóczi qui l'avait nommé gentilhomme des commandements. Cette partie de ses Mémoires est restée inédite. Les descendants de Saussure ont permis à M. Thaly de la publier. (2) Elle complète d'une façon fort heureuse ce que nous savions jusqu'ici

(1) Les lettres qu'il rédigea plus tard sur son séjour furent traduites en anglais et éditées chez Murray, à Londres en 1902 ; l'année suivante le texte original fut publié par les soins de M. B. van Muyden sous le titre : *Lettres et voyages de Monsieur César de Saussure en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, 1725—1729.* Lausanne, Paris et Amsterdam, 1903. XLVI+390 p. 4°. Le manuscrit se trouve à Lausanne ; il est la propriété des descendants de Saussure.

(2) De Saussure Czézárnak II. Rákóczi Ferencz fejedelem udvari nemesének törökországi levelei 1730—39-ből és följegyzései 1740-ből. (Lettres de Turquie : 1730—1739 et Notices 1740 de César de Saussure gentilhomme de la Cour

sur ce long exil. Même en Hongrie où quelques détails sur le séjour à Rodosto sont connus grâce aux «Lettres de Turquie» de Clément Mikes (1690—1761) «gentilhomme de la Chambre» qui a suivi Rákóczi en exil (1), les «Lettres» françaises seront accueillies avec intérêt.

César de Saussure avait séjourné d'abord à Rodosto pour se remettre d'une grave indisposition contractée dans l'hiver de 1733. «Nous avons été, dit-il, pendant presque tout l'hiver souvent en fête et nous avons tant fait de sacrifices à Bacchus que j'en ai été fort incommodé ce printemps. J'ai manqué de payer cher les plaisirs, ou plutôt les excès, que j'ai faits le plus souvent malgré moi. Pour me raccommoder, je me suis absenté pendant cinq ou six semaines. Je suis allé passer ce temps-là à Rodosto, où par une vie réglée et à l'aide de bouillons rafraichissants, je me suis, par la grâce de Dieu, entièrement remis.» (2)

Il passa ces six semaines chez le baron Zay avec lequel il avait lié connaissance à Constantinople. Ayant eu des démêlés avec son ambassadeur, lord Kinnoul, il se proposait de rentrer dans son pays. «Mais l'homme propose et Dieu dispose» dit-il. Il alla à Rodosto pour prendre congé de ses amis. «Ils ne se sont pas contentés de me faire bien des amitiés et de m'y retenir environ trois semaines, mais ils m'ont engagé d'entrer au service de ce prince en qualité d'un des gentilshommes de ses commandements ou de sa Cour.»(3) Cette Cour se composait encore d'environ quatre-vingts personnes. De Saussure accepta et en qualité de gentilhomme il eut l'occasion d'approcher le prince.

Le portrait qu'il en trace peut compléter celui que nous trouvons dans les Mémoires de Saint-Simon.

«Ce prince était grand et très bien fait de sa personne ; il avait les cheveux et les yeux noirs ; ses yeux étaient si vifs et si pleins de feu, il avait la physionomie si noble et si majestueuse, que ceux qui

de S. A. S. le prince François Rákóczi II.) Texte français et traduction hongroise. Avec un Appendice contenant le Procès-verbal dressé par François Belin, premier secrétaire de l'ambassade de France, le 20 mars 1736, sur le mobilier de Rákóczi. — Budapest, Académie, 1909. 380 p. 8°. Avec le portrait de Saussure.

(1) Voy. sur ces *Lettres* publiées en 1794, notre «Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie», (Paris, 1902) pp. 56—63.

(2) Page 96.

(3) Page 101.

avaient l'honneur de le voir la première fois en étaient frappés. Lorsqu'il se maria avec la princesse son épouse, (1) tout le monde convint que c'était le plus beau couple qui était alors à la cour de l'Empereur. Il était savant ; il possédait fort bien cinq différentes langues ; (2) il a composé divers ouvrages qui assurément méritaient la presse ; surtout celui qu'il avait intitulé : *Traité sur la politesse.* Il était bon, généreux, charitable, religieux ; il faisait tous les jours trois différents actes publics de religion. Enfin on peut dire que c'était un grand prince à tous égards. *Grand* dans la prospérité, en ce que dans le plus haut point de sa fortune, et lorsqu'il possédait en quelque manière deux florissants Etats, il était doux, affable, bienfaisant, et qu'il a fait voir par plusieurs belles actions qu'il était magnanime et véritablement digne de régner. *Grand* dans l'adversité, en ce que dans les revers de fortune les plus accablants, il les a toujours soutenus avec la grandeur d'âme d'un héros. Il n'a jamais témoigné qu'il y fût trop sensible ; il a toujours gardé son rang avec dignité ; il ne s'est point laissé abattre par les déplaisirs ; il a eu même la fermeté de cacher les plus cuisants à ceux qui avaient l'honneur d'approcher le plus de sa personne. *La seule chose qu'il y avait à relever chez lui, c'est qu'il ne connaissait pas les hommes et qu'il avait une trop grande facilité à donner sa confiance. Jugeant des autres par ce qui se passait dans son cœur, les apparences lui en imposaient ; elles suffisaient pour attirer son estime ; de là il lui arrivait souvent de prendre de l'amitié pour gens qui ne la méritaient pas ; et quoiqu'il r'aperçût dans la suite qu'elle était mal placée, il ne pouvait pas se sésoudre à la retirer.* J'en ai vu plus d'un exemple pendant que j'ai été à sa Cour. Ce faible lui a fait bien du tort en diverses occasions.» (3)

De Saussure nous renseigne exactement sur la manière de vivre de Rákóczi.

«Le prince mène à Rodosto une vie tranquille réglée et retirée. Depuis qu'il s'est défait de ses chevaux,(4) il ne sort de son palais que pour aller quelquefois prendre l'air et se promener dans des jardins assez jolis qu'il a établis sur le devant de ses appartements. Il employa trois ou quatre heures de la journée à la composition de quelques ouvrages d'esprit en latin ou en français. Il a ses heures consacrées à la dévotion, d'autres à la lecture ; pour délassement, il s'amuse à tourner ; il fait des petits ouvrages en ivoire très jolis ; quelquefois il donne des moments au dessin, il y réussit très bien ; de temps en temps il nous fait l'honneur de jouer avec nous au billard. De cette façon, il passe ses jours tranquillement, et il se fait un plaisir de rendre

(1) Charlotte-Amélie de Hesse-Rheinfels dont le père était le beau-frère de Mme Dangeau.

(2) Une note concernant le prince Joseph Rákóczi, conservée aux Archives des affaires étrangères, dit que le fils de Rákóczi «sait plusieurs langues, le français, le latin, l'espagnol, l'italien, l'allemand, le *bohême* et le hongrois». (*Hongrie et Transylvanie, Correspondance,* tome 18, folio 399.)

(3) Pages 173—174.

(4) Rákóczi avait beaucoup de goût pour la chasse, mais en 1729 le grand vizir, Ibrahim pacha, fit supprimer près de la moitié de sa pension ; le prince se défit alors de ses chevaux et de son équipage de chasse et quoique Mahmoud Ier rétablît en 1730 sa pension, il renonça à ce plaisir (p. 157).

autant qu'il le peut la vie agréable à ceux qui ont l'honneur d'être auprès de lui.» (1)

De Saussure fut chargé par le prince de retoucher avec son secrétaire intime, Louis Bechon, le manuscrit de l'*Histoire des Révolutions de Hongrie* contenant les Mémoires de Rákóczi. (2) C'est d'après ce manuscrit que de Saussure rédigea les deux Lettres les plus étendues de son ouvrage, (3) mais même dans ce résumé on trouve quelques détails que seuls les fidèles de Rákóczi, qui étaient venus avec lui à Constantinople en 1717, pouvaient confier à de Saussure. Ainsi ce détail sur le séjour du prince dans la capitale de la Turquie où il habitait l'Hôtel de Transylvanie situé presque au centre de Constantinople, hôtel que le comte Thököli avait autrefois acheté et qui servait d'ambassade et de refuge aux mécontents en relations continuelles avec la Sublime Porte. Rákóczi et sa suite qui se montait alors à 200 personnes, ne purent rester longtemps au cœur de la capitale, car «la Porte ne jugea pas à propos de laisser un si grand nombre d'étrangers au milieu de la ville, puisqu'aucun *Franc*, tant ministre que particulier, ne peut pas faire sa résidence dans Constantinople même, mais seulement dans ses fauxbourgs. On assigna au prince et à tous ses Hongrois de nouveaux quartiers à Yeni-Kuy, gros village sur le canal de la mer Noire, à trois lieues de Constantinople, où il resta environ deux ans.» (4) De Saussure parle aussi des châtiments

(1) Page 157—158.

(2) Quoiqu'imprimé à La Haye, cet ouvrage a dû recevoir le visa de la Censure française. Une note conservée aux Affaires étrangères (*Hongrie, Correspondance* 16 fol. 316) dit à ce sujet : «Les Mémoires du prince Ragotzki (Rákóczi) contiennent des détails suivis et fidèles de la guerre qu'il a faite en Hongrie depuis 1701 jusqu'en 1710. Ces détails pourront plaire à ceux qui ont du goût et de la curiosité pour tout ce qui concerne le métier des armes ; outre les connaissances et les instructions qu'ils en tireront, ils y trouveront un caractère de vérité et de bonne foi qui les touchera et qui fait, à mon avis, le principal mérite de cet ouvrage. — Mais il est absolument nécessaire d'en retoucher le style, non pour le rendre élégant, car il n'en est pas besoin, mais pour le rendre supportable. Quoique le prince Ragotzki y montre partout beaucoup de sagesse et de modération, comme la guerre qu'il a faite a eu pour objet la liberté de la nation hongroise, et qu'il ne lui est pas possible de dissimuler l'ambition, les injustices et la dureté du gouvernement impérial, je penserais qu'il conviendrait de ne les imprimer qu'avec *permission tacite* et dans la forme des impressions de Hollande. C'est ainsi qu'on en use pour les Mémoires dont les matières sont trop récentes, et c'est un moyen d'en rendre le débit meilleur et plus prompt. J'ajouterai qu'il me paraît que ces Mémoires pourraient, suivant les conjonctures, produire en Hongrie de bons effets.»

(3) *Voyage en Turquie*, Lettres I et II, p. 101—159.

(4) Pages 155—156.

inhumains que la Cour de Vienne infligea à ceux qui voulaient envoyer des secours aux exilés. (1) Rákóczi n'en dit rien dans ses Mémoires.

Beaucoup plus importantes, parce qu'elles contiennent des informations inconnues jusqu'ici, sont les Lettres qui se rapportent à la trahison de Bohn, à la maladie, à la mort et à l'enterrement du prince. Ce sont des documents de premier ordre, mais il est utile de les compléter et de les rectifier par ceux qui se trouvent aux Archives des affaires étrangères.

Le fidèle «gentilhomme de la Chambre», Clément Mikes, en parlant des dernières semaines de son maître, dit simplement que la cause du malaise qui avait subitement altéré la santé de Rákóczi, au commencement de 1735, était une «tristesse d'âme». Les *Lettres* de Saussure nous renseignent sur le vrai motif de cette tristesse. C'était, selon lui, la trahison de l'espion Bohn que la Cour de Vienne payait depuis une dizaine d'années et qui s'était introduit dans l'intimité du prince. Nous verrons par une lettre du Prince adressée à son agent De Bon, le 20 janvier 1735, qu'il n'était pas affecté outre mesure de cette aventure et que c'étaient plutôt les hésitations du cardinal Fleury à faire alliance avec la Turquie et à permettre ainsi à Rákóczi d'entrer en Hongrie à la tête de 30 à 40.000 hommes ; puis certains rapports qu'on avait adressés à la Cour de France, rapports défavorables au Prince, qui ont pu influer sur sa santé.

Voici ce que dit de Saussure de l'espion de Rákóczi : (2)

«Un gentilhomme danois, nommé *Bohn*, arriva à Constantinople en 1722 ou 1723. C'était un homme froid, sérieux et caché ; il entendait assez bien le génie et quelques parties des mathématiques ; il dessinait et peignait fort joliment. A son arrivée, il se mit à faire quelques plans et quelques cartes de géographie pour la Porte, de qui il tirait une petite pension. Quelque temps après il trouva moyen de faire connaissance et de lier amitié avec quelques gentilshommes hongrois qui se trouvaient à Constantinople. Ils l'invitèrent à aller à Rodosto. Il profita de leur invitation. — Il fut présenté au Prince, de qui il eut une audience particulière ; il lui remit alors des lettres de la princesse son épouse qu'il avait vue en Pologne d'où il venait ; je pense qu'il lui avait même été attaché quelques mois. Ces lettres le recommandaient fortement au Prince. Elles suffisaient pour l'engager à le recevoir à son

(1) Page 153.

(2) M. Thaly a publié dans l'Introduction de son ouvrage les documents qui se trouvent aux Archives de la Maison impériale et royale de Vienne sur Bohn (p. 52—65).

service. Il y entra en qualité d'un des gentilshommes de ses Commandements. Environ un an après et peut-être moins, Bohn, qui était luthérien, se fit catholique pour se rendre plus agréable au prince et s'insinuer d'avantage dans son esprit. Il n'y réussit que trop. Le prince le prit en affection, il n'eut rien de caché pour lui ; il lui remit la négociation d'une affaire assez importante ; il l'envoya en 1733 à Constantinople pour y agir de concert avec M. le marquis de Villeneuve, ambassadeur de France et M. de Bonneval dans la vue d'engager la Porte à s'intéresser pour le roi Stanislas, dont le parti se soutenait en Pologne avec beaucoup d'inégalité. (1) Mr. l'Ambassadeur prit confiance en Bohn, lui fit part de tous ses desseins et se servit de lui pour négocier avec le Prince. Cependant ils ne réussirent pas auprès de la Porte, soit à cause de la guerre qu'elle avait alors à soutenir contre Thamas-Kouly-Khan, soit à cause des contrebatteries que les résidents de l'Empereur et de la Czarine, soutenus des ambassadeurs des puissances maritimes, dressèrent contre les négociations du Prince, de l'ambassadeur de France et de M. de Bonneval.

Le Prince envoya, au mois d'avril 1734, Bohn en France pour y négocier quelques affaires à la Cour. A son départ il lui fit plusieurs présens, il lui assura une pension de mille écus et lui remit de fortes lettres de recommandation pour *le Duc de Bourbon, le duc du Maine et le Comte de Toulouse.* L'Ambassadeur de France, de qui il s'était attiré la bienveillance, le recommanda aussi aux Ministres, particulièrement au *Comte de Maurepas* et à *M. de Chauvelin.* (2) A son arrivée à la Cour il fut très bien reçu des Princes du sang et des Ministres. M. de Chauvelin eut souvent des conférences particulières avec lui sur les affaires du Levant et sur la guerre que la France avait alors avec l'Empereur. Cela continua pendant quelques temps. Mais un M. *de Bon,* gentilhomme français, qui depuis plusieurs années faisait les affaires du Prince à Paris, jaloux de l'accueil qu'on avait fait à *Bohn* le Danois et de ce qu'il allait être le seul agent du Prince, veilla de près sur sa conduite. Il découvrit, je ne sais comment, qu'il envoyait de temps en temps d'assez gros paquets de lettres en Hollande, il en avertit M. de Chauvelin. Depuis quelques jours il commençait à se défier de Bohn ; il avait découvert qu'il lui avait fait de faux rapports et qu'il ne lui avait pas accusé juste sur quelques particularités. Ce Ministre ordonna qu'on retînt à la Poste le premier paquet qu'il y envoyerait, de même que les lettres qui lui seraient adressées.

Bohn s'aperçut qu'on retenait ses lettres ; il prit l'alarme, il quitta sur-le-champ la maison où il était logé, et alla se réfugier dans la chambre du maître d'hôtel de l'Ambassadeur de Hollande, avec qui il avait de grandes liaisons ; il s'y rendit avec tant de précipitation, qu'il n'eut ni la prudence ni la précaution de brûler ou d'emporter aucun de ses papiers. Le lendemain M. *Hérault,* lieutenant de police, envoya ses gens pour l'arrêter ; ils enfoncèrent les portes de son appartement, où ils trouvèrent plusieurs pièces suffisantes pour le convaincre de trahison. On découvrit trois jours après qu'il s'était retiré

(1) Voy. sur les négociations entre la France et la Turquie pendant la guerre de la Succession de Pologne, A. Vandal : *Une ambassade française en Orient sous Louis XV. La mission du Marquis de Villeneuve.* Paris, 1887. Sur Bonneval, la brochure du même auteur : *Le Pacha Bonneval.* Paris, 1885.

(2) Secrétaire d'Etat aux affaires étrangères.

à l'hôtel de l'Ambassadeur de Hollande, où l'on alla le prendre avec le consentement de l'Ambassadeur ; on le trouva caché aux privés, déguisé en matelot hollandais. On le tira de là et on le conduisit à la Bastille.

Il ne fut pas nécessaire de l'appliquer à la question pour arracher l'aveu de tous ses crimes. Il confessa qu'il n'était passé en Turquie et entré au service du Prince *Rakoczy* que par ordre et par la persuasion de la Cour de Vienne, pour se mettre au fait des desseins et des projets du Prince et les révéler au Ministre de l'Empereur : ce qu'il avait fait pendant les douzes années qu'il avait été à son service ; qu'en particulier, il avait découvert à Mr. Dahlmann, (1) Résident de la Cour de Vienne à Constantinople, toutes les négociations et toutes les démarches les plus secrètes que le Prince, l'ambassadeur de France et M. de *Bonneval* avaient faites auprès de la Porte, pour l'engager à prendre part à la guerre de Pologne ; que par là il avait été en partie cause qu'ils n'avaient pas réussi ; que depuis son arrivée à Paris, il avait continué à servir la Cour de Vienne, en lui faisant savoir tout ce qu'il avait pu découvrir d'intéressant.» (2)

* * *

Aux Archives des Affaires étrangères et de la Bastille nous trouvons des documents sur le séjour, l'arrestation et les interrogatoires de Bohn. Il était arrivé à Paris fin mai 1734 et demeurait à l'Hôtel d'Espagne, rue de Seine. Il se mit en rapport avec l'agent fidèle de Rákóczi, de Bon, ce qui est prouvé par un des interrogatoires qu'il a subi à la Bastille et par un billet de ce dernier en date du 23 octobre 1734 où il est question d'une lettre de M. de Bonneval «qui entre autres choses marque le désir dont brûlent le gouvernement turc et tout cet Empire de faire la guerre aux Moscovites, ajoutant cependant qu'on ne veut l'entreprendre qu'avec toutes les sûretés convenables.»(3) Bohn a plusieurs entrevues avec le secrétaire d'Etat, M. de Chauvelin, et adresse après ces entrevues de longues missives au marquis de Villeneuve. (4) Fin octobre il est démasqué et le 6 novembre il est envoyé à la Bastille. (5) Les motifs de la détention étaient les suivants :

«1° Accusé et prévenu d'avoir trahi M. de Villeneuve à Constantinople, où il était ambassadeur, en révélant tout ce qu'il pouvait savoir

(1) *Tallmann ;* dans les documents inédits partout *Dalman.*
(2) *Lettres de Turquie* p. 170—172.
(3) *Hongrie,* Correspondance t. 18 fol. 380.
(4) *Turquie,* Correspondance t. 91 fol. 31.
(5) La lettre de cachet conservée aux Archives de la Bastille (Carton 11245) porte la date du 2 novembre ; l'ordre du lieutenant général de la police, Hérault, de le conduire au château, date du 6 novembre. Un autre registre de la Bastille

de lui, aux ambassadeurs d'Empire et de Russie. — 2° d'être venu à Paris aux frais de ces cours y faire le métier d'espion. Il instruisait les ambassadeurs des cours étrangères de tout ce qu'il pouvait découvrir au préjudice de la France et pour mieux cacher ses relations, il écrivait et recevait des lettres en chiffres : il avait communiqué aux Allemands l'intention qu'avait le Prince de Ragotsky d'engager la France à faire débarquer trente mille hommes sur les côtes de l'Istrie pour les faire passer en Hongrie et se joindre à ceux qui étaient dans son parti.»

Les trois interrogatoires que lui fit subir le lieutenant de police, René Hérault, et dont les procès-verbaux sont conservés, (1) nous initient à tout le passé de cet espion, à ses agissements en Turquie et en France. Nous en détachons les passages qui se rapportent plus particulièrement aux négociations auxquelles Rákóczi fut mêlé. (2)

Le premier interrogatoire eut lieu le 9 novembre à la Bastille. Le prisonnier déclare se nommer *Paul Bohn*, âgé de 38 ans, gentilhomme de Danemark, *de l'île de Bornholm*, de la religion catholique, apostolique et romaine. (3)

Interrogé sur ce qu'il est venu faire à Paris, Bohn a répondu «qu'il a été attaché pendant un grand nombre d'années à M. le Prince de Ragotzi en qualité de gentilhomme de ses commandements et que, comme ses appointements étaient médiocres, il avait pris le parti, de l'agrément du Prince, de quitter la Turquie pour faire quelque séjour en France et y obtenir de l'emploi dans l'artillerie, et qu'il avait d'autant plus lieu de l'espérer qu'il était muni d'une lettre du prince de Ragotzi pour M. le duc du Maine et qu'il pouvait d'ailleurs se flatter de la protection de M. de Villeneuve, ambassadeur du Roi à la Porte qui l'avait employé auprès de M. de Bonneval se servant du canal de lui, répondant, pour entretenir une relation avec M. de Bonneval et être instruit de tout ce que M. de Bonneval pouvait apprendre et qu'il était hors d'état

(Carton 12556) dit qu'il y entra le 2 novembre sur l'ordre signé par le secrétaire d'Etat, M. de Chauvelin. Le 3 novembre, ses deux domestiques Charles Robin dit Baptiste et Antoine Quiriaco, puis un nommé Pemeja «pensionnaire de M. le Prince Ragotski, originaire de Grenade,» furent également écroués, mais ceux-ci furent relâchés le 18 du même mois. *Archives de la Bastille*, 12556 et *Archives de la Préfecture de Police*, Bastille IV, 211.

(1) *Turquie*, Correspondance, tome 91, fol. 104—111, 135—139, 170—180.

(2) Dans la reproduction de ces documents, nous employons l'orthographe actuelle, comme le font les historiens français quand il ne s'agit pas de la reproduction in extenso ou d'un simple recueil.

(3) Sur la conversion de Bohn au catholicisme, voy. plus loin une lettre de M. de Villeneuve.

de communiquer à M. de Villeneuve, attendu qu'ils ne pouvaient se voir.»(1)

Interrogé avec qui il était encore en relation à Constantinople pendant le séjour qu'il y a fait, Bohn a répondu «qu'il y était en relation avec presque tous les ministres, mais dans une relation plus particulière avec M. Dalman (2) résident de l'Empereur». Il convenait de bonne foi «*qu'il lui faisait part de tout ce que M. de Bonneval le chargeait de rapporter à M. de Villeneuve et de tout ce que M. de Villeneuve voulait faire repasser à M. de Bonneval;* que le résident de l'Empereur lui avait même donné un chiffre pour écrire à la cour de Vienne lorsqu'il serait en France, et lui avait promis qu'après qu'il aurait séjourné quelque temps à Paris, l'Empereur lui accorderait un brevet de Lieutenant-Colonel avec des appointements ; qu'auparavant de partir de Constantinople, ce même résident lui avait fait présent de cent séquins».

Le lieutenant de police lui demanda alors :

«Quelles sont les principales confidences que lui a faites M. de Bonneval et dont il a abusé auprès du Ministre de l'Empereur ?»

Bohn répondit «que le principal but du ministre de l'Empereur était de savoir le secret de M. de Villeneuve sur la façon de penser du gouvernement et de la France au sujet des Traités que la Porte proposait à la France de contracter avec elle, et qu'il a su en effet de M. de Villeneuve dans plusieurs conversations qu'il a eues avec lui sur cette matière, que *la France n'était point dans la résolution de faire des traités avec la Porte.*» Il ajouta «qu'il a été chargé par M. Dalman d'approfondir *si la Cour de France était disposée à accorder du secours à M. le Prince de Ragotzi en cas qu'il voulût entrer en Hongrie,* mais que, sur cet article, il n'a rapporté autre chose à ce ministre, sinon qu'il savait que les intentions de M. le Prince de Ragotzi étaient *de ne rien tenter sans être auparavant assuré de la manière dont la France voudrait le secourir* et qu'à cet égard il y avait des négociations dont on ne prévoyait point encore le succès ; que *l'objet de M. le Prince de Ragotzi était que la France fît*

(1) Pour ne pas éveiller les soupçons des ambassadeurs d'Autriche et de Russie.

(2) Tallmann, ambassadeur d'Autriche depuis 1729 ; Bohn espionnait déjà pour le compte de Dirling, prédécesseur de Tallmann.

débarquer trente ou quarante mille hommes en Istrie pour se joindre à lui.»

Interrogé sur ses rapports avec les Ministres d'Angleterre et de Hollande à Paris, Bohn a répondu qu'il était fort bien avec eux, mais qu'il ne leur a jamais fait aucune confidence.(1)

Au sujet des recommandations, Bohn répondit que M. de Villeneuve l'avait chargé de deux lettres simples, très courtes ; l'une pour M. le garde des sceaux (2) et l'autre pour M. le Comte de Maurepas : il n'a ouvert ni l'une ni l'autre.

Le lieutenant de police lui fit observer alors que le brevet se trouvait déjà parmi les papiers confisqués à son domicile ; Bohn répondit que M. Dalman lui avait donné quinze jours avant son départ une *patente* de l'Empereur pour le grade de Lieutenant-colonel dans l'Infanterie. Il avoua encore que l'ambassadeur de la Czarine (Anna) à Paris lui avait donné un chiffre pour écrire à M. de Golofskine, ambassadeur de la Czarine à la Haye ; qu'il avait vu à Marseille (en venant de Constantinople) le frère de Mme de Villeneuve (3) et un M. Faberon qui a fait les affaires de M. le Prince de Ragotzi ; *qu'il avait vu* (à Paris) *cinq ou six fois Le Sieur De Bon, agent des affaires du Prince de Ragotzi*, mais il protesta qu'il n'avait jamais parlé à Paris, ni à la Cour, à aucun ministre étranger, qu'il n'en connaissait aucun et qu'il n'avait eu aucune sorte de relations avec eux directement, ni indirectement.

Le lieutenant de police l'interrogea ensuite sur ses Lettres envoyées de Paris à La Haye. Bohn répondit «que le principal objet de ses Lettres a toujours été d'assurer les ministres de l'Empereur et celui de la Czarine *que la France n'était point dans la résolution d'entrer dans aucune alliance avec la Porte*, que M. le Cardinal (Fleury) sentait sur cela une répugnance qu'on ne lui ferait pas vaincre et qu'ainsi il n'y avait pas lieu de croire que le grand Seigneur (la Turquie) se portât jamais à faire aucune diversion.»

Interrogé sur l'emploi de son temps à Paris, Bohn répondit qu'il n'était jamais sorti de chez lui que pour aller à la Biblio-

(1) Il correspondait, en effet, avec les ambassadeurs de La Haye.
(2) Et secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, M. de Chauvelin.
(3) Le Marquis de Villeneuve était de Marseille ; il y avait épousé, en 1717, Anne de Baussel.

thèque de l'abbaye de St-Germain, pour y lire les anciens auteurs.

Voici maintenant les détails de son arrestation : Bohn dit «qu'il s'est absenté de son auberge le jeudi 28 octobre. Ce qui l'obligea à en sortir ce fut parce que le facteur de la poste dit au nommé Baptiste, son laquais, que ses lettres étaient retenues au bureau de la poste. Et comme il se douta que c'était des réponses aux lettres en chiffres qu'il avait écrites, il crut devoir s'absenter.» Il ne rentra plus à son domicile, mais «*il alla à l'hôtel de M. l'ambassadeur d'Angleterre dans le dessein de s'y cacher ;* il y resta trois jours, mais alors l'ambassadeur ne voulut plus lui donner une plus longue retraite.» M. Heynen, intendant de l'ambassadeur le logea chez lui, et là il fut arrêté, rue de Bourbon, Faubourg St-Germain. (1)

A la fin de ce premier interrogatoire, l'espion convenait que «c'est avec grande justice qu'on l'a arrêté et que toute son espérance ne doit être fondée que sur la clémence du roi qu'il implore, malgré toutes ses fautes, avec confiance.»

Le second interrogatoire eut lieu le 12 novembre. Il roula principalement sur deux lettres en chiffres et sur la patente que Bohn affirmait avoir brûlées avant sa fuite de l'hôtel où il logeait. Le lieutenant de police ayant relevé la contradiction à propos de son brevet de lieutenant-colonel, Bohn répondit «qu'autre chose est le brevet et autre chose est l'exécution du brevet ; qu'il convient que le brevet lui a été donné auparavant son départ de Constantinople, mais qu'à l'égard de l'exécution dudit brevet qui ne désignait même pas le régiment où il devait servir, elle ne devait avoir lieu qu'après qu'il aurait fait quelque séjour en France.» Ce séjour ne devait pas être de longue durée, «parce qu'il avait toujours craint le malheur qui lui était arrivé.»

Les lettres interceptées et ces deux interrogatoires éclairaient suffisamment le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères

(1) Le récit de Saussure (p. 172) est donc à rectifier dans ce sens. Bohn n'est pas allé à l'hôtel de l'Ambassadeur de *Hollande* et il ne s'était pas déguisé en *matelot hollandais*. M. Thaly attachant trop de foi au récit de Saussure, croyait nécessaire de rectifier le billet qu'Eugène de Savoie adressa à l'Empereur le 13 janvier 1735, et où il dit que Bohn s'était refugié chez l'ambassadeur d'Angleterre (zu dem englischen Minister, p. 65), comme si le récit de Saussure méritait plus de confiance que le billet d'Eugène de Savoie. — Une lettre de Heynen à Bohn se trouve dans les Archives de la Bastille (12489, fol. 92). Elle est datée du 22 août 1735 et informe le prisonnier que ses effets qu'il a laissés entre ses mains, ont été remis à M. le Commissaire Le Comte.

sur le rôle joué par Bohn. Dès le 13 novembre, il envoya une longue dépêche au Marquis de Villeneuve à Constantinople où il dit : (1)

«Le sieur Bohn était un espion des cours de Vienne et de Russie ; nous l'avons fait arrêter et voici en premier lieu ce que nous avons reconnu par ses papiers ; je vous marquerai ensuite ce qui se trouve dans un premier interrogatoire qu'il a subi le 10 de ce mois (2) ayant rapport à vous et au pays où vous êtes.

Il avait la confiance de Bonneval et l'on voit que le Prince Ragotsky a déposé dans ses mains ses secrets les plus importants. Depuis plus d'un an il était agent de M. Neplief (3) à qui il révélait ce qu'il ne savait que trop bien des vues et des démarches du Prince Ragotsky, des sentiments du comte de Bonneval et de vos négociations avec le vizir.

Il a fait passer au grand vizir par M. de Neplief que, mécontent des incertitudes de ce Ministre de la Porte, vous travailliez sous main à le culbuter.

Depuis que Bohn est à Paris, il a eu un commerce de lettres avec le comte Golofskine, ministre de Russie à la Haye et lui rendait compte des conversations qu'il prétendait avoir eues ici et il nous faisait parler selon qu'il croyait que cela était nécessaire pour plaire et se faire valoir.

Nous voyons de plus par ces mêmes papiers : 1° que le grand vizir et son kiaïa sont payés par la Russie ; (4) 2° que le premier est un homme peu capable de guerre, peu aimé des troupes et qui évitera toujours autant qu'il le pourra, tout engagement nouveau ; 3° que le prince Ragotsky s'embarrassant peu de ce qui ne regarde que la Pologne, ne pense qu'à ce qui pourrait procurer son établissement en Hongrie ; 4° qu'il a mis Bonneval dans ses principes ; 5° qu'il a fait parler dans le même esprit au ministre d'Angleterre par Bohn.

Vous conclurez facilement que la Cour de Vienne est instruite de tous ces faits et qu'elle est bien en état d'en profiter dans la conduite de ses affaires. Elle n'ignore pas aussi que depuis peu le Prince Ragotsky a envoyé quelques officiers attachés à lui à Kotchin, (5) pour de là passer en Hongrie dont un est le colonel Mariasi et un autre le nommé Ganko (?).

Bohn était en correspondance particulière avec le Baron Zay attaché au prince Ragotsky et assez mécontent de ce Prince pour que

(1) *Turquie,* Correspondance, tome 91, fol. 140, et tome 92, fol. 45.

(2) Plus exactement le 9 novembre.

(3) Neplouïef, Ambassadeur de Russie à Constantinople.

(4) La Czarine fit offrir au grand vizir 850 bourses, contenant 425 mille écus, sous la condition que les Turcs observeraient la neutralité jusqu'à la fin de l'année (1733). Voy. Vandal, ouvr. cité p. 209. — Le marquis de Villeneuve dans ses lettres du 26 janvier et du 15 mars 1735 (*Turquie,* tome 93) prétend que Bohn exagère en déclarant que les ministres turcs soient vendus à la Russie ; et dans sa lettre du 8 juillet 1735 (*Turquie,* Correspondance, tome 94, fol. 66) il dit que «l'intention de Bohn était de servir dans sa prison même les ennemis de l'Etat en vous donnant des impressions qui détruisissent dans votre esprit toute espérance de pouvoir jamais tirer quelques secours ou quelque avantage des dispositions des Ministres de la Porte.» Villeneuve ajoute que ces déclarations sont démenties par une infinité de démarches de la Porte.

(5) *Choczim,* une des forteresses des Turcs sur le Dniester.

l'on puisse s'en méfier. Il était aussi en relation avec un père Gresset demeurant à Rodosto et un nommé Bechon, secrétaire du prince Ragotsky, de même avec un M. de Chateauvieux attaché à Bonneval et un nommé Monier qui est auprès de l'ambassadeur d'Angleterre.»

La dépêche de M. de Chauvelin reproduit ensuite l'interrogatoire que nous connaissons déjà et finit ainsi.

«Je crois qu'il convient de tenir le tout secret le plus longtemps que vous le pourrez, excepté à l'égard du Prince Ragotsky et de M. de Bonneval, à qui il me paraît convenable de faire passer sous main l'avertissement que Bohn les trahissait depuis un an, comme aussi l'avis des personnes qui les approchent, avec qui il était en relation ; il n'y a rien à leur faire savoir davantage ; il vous sera même facile de vous dispenser de leur dire quelque chose de plus en répondant aux réquisitions qu'ils pourraient vous en faire.»

Après l'expédition de cette dépêche eut lieu le troisième interrogatoire (17 novembre) qui concerne surtout les relations de Bohn avec Rákóczi, Bonneval et le Marquis de Villeneuve.

I. KONT.

(A suivre.)

NINI

M. Thomas Lochard, employé au ministère de l'Instruction publique, atteindrait l'an prochain sa retraite. C'était un veuf, sans enfants, homme ponctuel et de tempérament mélancolique, par l'effet d'une maladie de foie et d'une existence sédentaire qu'il n'aimait pas, mais qui à la longue lui était devenue indispensable. Aussi s'effrayait-il d'avance de ne plus revenir un jour au bureau. Ce bureau, qui donnait sur une cour, et que quatre tables en bois noir avec pupitres remplaçaient, il le jugeait cependant odieux. Trente ans de sa vie s'y étaient écoulés. Mais cette habitude tyrannique le jugulait.

Il était toujours le premier arrivé, le dernier parti. Son coin était celui de la fenêtre. Il possédait un placard à lui ; et dans ce placard, des fausses manches de lustrine et de vieilles chaussures, affublement qu'il revêtait, pour se mettre à l'aise. Dans ce placard, disposé ingénieusement en cabinet de toilette, tenait une cuvette. C'était aussi son garde-manger : il y enfermait des biscuits secs et du chocolat, avec de l'eau de mélisse ; car M. Thomas Lochard était un homme précautionneux.

Son mutisme habituel, sa politesse réservée le faisaient tenir un peu à l'écart par ses collègues, bons garçons occupés à faire des calembours, à compulser les journaux de course, à fumer des cigarettes et à dire du mal du prochain. On le jugeait aussi malchanceux, parce qu'il restait éternellement commis de seconde classe sans avoir jamais pu atteindre la première, et encore moins obtenir le rond de cuir du sous-chef.

Il est vrai que le bureau de Lochard, dit le bureau des Ampliations, était particulièrement mort. C'était un bureau stagnant comme un étang. Il ne rendait aucun service, n'avait

proprement aucune utilité. On l'avait constitué de toutes pièces quarante ans auparavant, pour y caser un vieux fonctionnaire sans valeur protégé par un ministre ; et depuis, le bureau des Ampliations continuait à fonctionner avec ses quatre employés, occupés à copier des pièces parfaitement inutiles qu'ils répartissaient entre les différents services du ministère, sans avoir même le plaisir de les voir utiliser. Car sitôt arrivées, on les enfouissait dans le vaste cartonnier d'où elles ne revoyaient jamais le jour.

Pendant trente ans Lochard avait copié des besognes ingrates et superflues. Il s'y était appliqué avec zèle et conscience, soignant son écriture, utilisant la gomme et le sandaraque avec une rare habileté, veillant à la régularité des marges et espaçant congrûment les blancs. Il s'était marié avec une personne de caractère difficile, il avait connu les petites joies et les grands ennuis du ménage, il avait soigné avec un dévouement méritoire son épouse atteinte d'un cancer ; il l'avait enterrée, et il avait continué, il continuait au bureau à copier de son écriture coulante, une anglaise aux angles arrondis enjolivée de fioritures savantes.

Il s'ennuyait le dimanche, et ne fréquentant personne, passait la matinée dans son petit appartement, causant avec les deux canaris en cage de la morte ; dans l'après-midi, vêtu de ses habits neufs, il allait se promener à pied au Bois de Boulogne et rentrait dîner dans un Bouillon Duval d'une sole frite, — sa gourmandise hebdomadaire, — et d'une compote d'abricots ; sur quoi, il se couchait pour reprendre avec un plaisir résigné le lundi matin son tran-tran journalier.

Dans la maison qu'il habitait, il ne voisinait pas. Aussi fut-il surpris, un soir où il mijotait lui-même son frugal dîner, d'entendre sonner à la porte. Il alla ouvrir et une grosse dame endimanchée d'un chapeau à fleurs, un mantelet de soie fatiguée sur les épaules, un parapluie à la main lui dit :

— M. Thomas Lochard, n'est-ce pas, fonctionnaire au ministère de l'Instruction publique ?

Il ne put nier sa qualité. La visiteuse ajouta :

— Je suis Mademoiselle Perlet, la directrice de l'école primaire de filles de l'arrondissement.

Il ne put faire autrement que de la prier d'entrer dans la salle à manger qui, grâce à un fauteuil en tapisserie, une chaise

de velours d'Utrecht et un guéridon Louis-Philippe avait un air de salon et en tenait lieu. Il lui désigna le fauteuil, mais modestement, elle prit la chaise.

Il la dévisageait. Elle n'avait plus d'âge, les joues couperosées, mais un air de bonté et de gaucherie mêlé d'assurance professorale. Elle expliqua le but de sa visite.

Elle faisait une tournée de quêtes dans le quartier, maison par maison, étage par étage, évincée ici, bien accueillie là. Mon Dieu oui, elle quêtait, et n'en éprouvait aucune honte, car c'était pour les *colonies de vacances*.

— Vous en avez certainement entendu parler, monsieur. Nous emmenons chaque année à la mer ou à la campagne, — ah ! dame ! dans de petits endroits pas chers, — ceux de nos élèves qui semblent plus mal partagés et dont les parents sont trop pauvres pour leur assurer le bon air dont ils auraient besoin. Nous les conduisons aux champs ou sur les plages pour faire de bonnes joues rouges et aspirer la belle santé. Seulement pour cela et si modiques que soient nos frais, nous avons besoin d'être aidés par le concours généreux des honnêtes gens. C'est une bonne œuvre, monsieur, vous le voyez, une œuvre de solidarité et de justice.

Elle ajouta :

— Et si vous saviez quel réconfort c'est pour nous de voir tout ce petit monde s'amuser, reprendre des forces ; songez que, dans le nombre, il y en a qui, pendant toute l'année, ne mangent pas à leur faim. Vous ririez de voir avec quel bon appétit nos fillettes dévorent dans les fermes les bols de lait crémeux et les tranches de pain bis. Alors, monsieur, j'ai pensé . . .

Elle se méprit au silence de Thomas Lochard. Son silence ne venait pas de son avarice, car ces paroles dites avec une bonhomie franche venaient de l'émouvoir. Sa gêne tenait à ce qu'il n'était point riche, d'abord, et à ce qu'il ignorait ensuite ce qu'on peut donner en pareil cas.

La maîtresse d'école reprit très vite :

— On donne ce qu'on veut. La moindre obole est la bienvenue.

M. Lochard se décidant tira alors d'un tiroir où il les avait en réserve, quatre belles pièces de cinq francs, rondes, brillantes, à l'effigie de la République :

M. Kir. Horthy Miklós-Tudományegyetem KÖNYVTÁRA SZEGED

— Oh ! merci, Monsieur, dit la brave demoiselle avec effusion. Quel plaisir vous me faites ; nous allons pouvoir emmener la petite Nini.

— Qui est-ce donc, la petite Nini ? demanda le fonctionnaire ému par le ton joyeux de la directrice.

— La petite Nini Barcot, monsieur, est une pauvre petite que nous aurions voulu emmener, parce qu'elle est très pâle, très maigre, très affaiblie ; mais nous n'avions pas assez d'argent pour cela, la justice voulant, comme nous l'avions emmenée l'an dernier, que nous lui préférions des petites camarades qui n'ont pas encore eu de vacances à la mer, nous nous désolions de ne pouvoir compléter ce qui nous manquait. Grâce à vous, monsieur, voilà une enfant qui va refleurir, à qui nous allons donner de la joie et de la santé : en veux-tu, en voilà ! Je vous en remercie profondément.

— Mais non, mais non, je vous en prie, répétait Thomas Lochard, pris d'une pudeur et s'étonnant lui-même de sa générosité.

Le lendemain, nouveau coup de sonnette. Mlle Porlet encore, et qui tient-elle à la main ? Une petite fille aux souliers troués, une de ces petites faces anémiques dont on dit que c'est «un oiseau pour le chat». Dans ce teint de papier mâché, deux yeux d'un bleu doux, deux myositis mettaient leur petite flamme claire.

— Voilà Nini qui veut vous remercier, monsieur. Regardez-la bien, car sûrement dans un mois vous ne la reconnaîtrez plus.

M. Lochard chercha dans son buffet une petite pomme destinée à son dessert et l'offrit à l'enfant.

— Une bonne petite fille, lui confiait la directrice, travailleuse, courageuse. Elle n'a plus qu'une vieille grand'mère à moitié percluse. C'est dire qu'elle est presque seule au monde.

Au départ, Thomas Lochard fit passer Nini la première et sur le palier retint la directrice. Il lui glissa dans la main une piécette d'or, cette fois, et à voix basse :

— Achetez-lui donc, je vous prie, des souliers et une bonne capeline de tricot.

Un regard de Mlle Porlet le remercia plus que toute parole.

On se dit adieu et au revoir, M. Lochard souhaita à l'enfant de bonnes vacances ; et quand la porte se referma derrière elles, il se sentit triste et seul. Oui, il aurait pu avoir un enfant. Cela distrait, occupe, cela remplit la vie : on a des devoirs, des

responsabilités, des soucis, des inquiétudes ; mais aimer un petit être, le façonner, le diriger, n'est-ce rien ?

Il n'avait ni femme, ni enfant. Il vieillissait seul. Le miroir lui renvoya son portrait : une figure jaunâtre, des yeux bouffis, un crâne chauve ; il n'était pas beau, certes ; mais à la longue la vie vous pétrit, vous affine, et il portait sa bonté sur le visage, une bonté secrète, insoupçonnée des autres, et jusqu'à présent de lui-même.

Jamais il ne s'ennuya plus que ce long mois d'août, où les journées se lèvent tôt, se prolongent interminables, splendides et mornes. Il souffrait de la chaleur, dans son petit appartement. Et l'idée ne lui venait pas de s'absenter pour les vacances. Où irait-il ? Depuis longtemps le plaisir de l'initiative, du nouveau l'avait abandonné. Il était comme le cheval à l'écurie, le bœuf au ratelier. Il faisait sa besogne et restait chez lui ; à peine prenait-il plaisir à lire, ou à se promener. La seule chose à laquelle il pensait avec plaisir, c'était que là-bas, dans un petit trou de plage entre la coupure de deux hautes falaises de Normandie, la petite Nini barbotait dans la vague, bâtissait des châteaux de sable et mangeait à sa faim.

Tout cela pour les quatre pièces rondes d'argent clair et la petite parcelle jaune : cette libéralité qu'il avait faite sans joie, avec le sentiment pourtant que ce serait bien de sa part, et qui donnait à un petit être humain, jusqu'alors malheureux, tant de bonheur.

Août s'écoula, et voilà que le 2 septembre, — toute sa vie Thomas Lochard se rappellera cette date, — la sonnette tinta d'une façon qu'il reconnut, oh ! sans hésiter. C'était Mlle Porlet et, derrière elle, une fillette aux joues roses, aux mollets fermes. Nini, qui a doublé, pour le moins.

Il sent le besoin de plaisanter, mais une joie délicieuse lui inonde le cœur :

— Ah ! Qu'est-ce donc que cette jolie petite fille que je ne connais pas. Non, bien sûr, je ne l'avais jamais vue !

Il a beau dire cela d'un air très convaincu, Mlle Porlet et l'enfant éclatent de rire, et toutes deux en même temps répondent triomphantes :

— Mais, c'est Nini, voyons, c'est Nini !

Et l'on raconte des choses, des choses . . . Nini bavarde, sur les genoux de son nouvel ami : la mer qui fait hou ! hou !

les crabes qui pincent, les châteaux de sable, et les promenades en barque et une excursion en char-à-bancs dans un château où on leur a servi une tarte aux cerises large comme la table.

M. Thomas Lochard est heureux, et Mlle Porlet sourit. Elle a eu du mal, avec toute cette grande petite famille, turbulente, grisée de soleil, excitée de plaisirs simples et toujours nouveaux. Mais de quel cœur elle s'est donnée à sa tâche.

M. Lochard promet d'aller lui rendre sa visite, jeudi, oui, jeudi, à l'école. Et quand, ayant mis son chapeau haut de forme des dimanches et des gants, tenant un gros paquet ficelé de ficelle rose à la main : des pains d'épices pour toute la classe, il se présente à la porte, il est consterné d'entendre Mlle Porlet lui dire :

— Ah ! Monsieur, la pauvre Nini . . .

— Elle n'est pas malade ? Elle n'est pas . . . hasarde M. Lochard qui devient pâle.

— Oh non ! C'est sa grand'mère qui est morte d'une attaque d'apoplexie. Voilà Nini seule au monde.

— Alors, murmure Thomas Lochard, le cœur serré.

— Alors, on nous la prend. La pauvrette est à la rue. L'Assistance Publique s'en charge et va l'expédier comme pupille au loin, au fond de l'Auvergne, la confier à des paysans qui l'élèveront avec les chèvres et les vaches, en feront une fille de ferme. De braves gens, peut-être. On ne sait jamais. Des brutes aussi, c'est possible. Une dure vie, en tous cas. Et Nini est si sensible, si tendre, si reconnaissante. Une jolie petite âme, monsieur, si vous la connaissiez . . .

M. Thomas Lochard abasourdi baisse la tête. Il fait un rapide calcul : sa retraite, ses appointements, il dépense peu, ne va pas au café. Une tendresse à lui, bien à lui ; deux petits bras frais qui se pendront à son cou . . . Et Nini ne souffrira plus, Nini ne gardera pas les vaches. Elle continuera à apprendre avec Mlle Porlet, elle vivra avec lui. Elle sera la fille qu'il aurait tant voulu avoir.

Il devient très rouge et dit :

— Non, mademoiselle, elle ne s'en ira pas. Qu'on me confie Nini ! Je l'adopterai !

Paul Margueritte.

UN GRAND ÉVÉNEMENT THÉATRAL

Est-il permis à un Français, tout au moins à un Français habitant Paris, de parler d'autre chose ! On ne parle que de cela dans tous les salons. Il est vrai que « cela » sert depuis plusieurs années de sujet de conversation. C'est un sujet inépuisable. C'est un sujet toujours nouveau. Vous comprenez bien qu'il s'agit de la première représentation, enfin imminente, de *Chantecler*, la pièce d'Edmond Rostand. Cette représentation n'est pa seulement un événement littéraire d'une importance considérable, elle est un grand fait social. On peut redouter des émeutes autour du théâtre de la Porte Saint-Martin (vieux théâtre romantique entre tous) où l'œuvre sera jouée. On ne sait pas encore si *Chantecler* triomphera et déjà on se prépare en foule à aller l'entendre. On est prêt à payer d'un prix énorme le bonheur, l'honneur, le privilège d'assister à la première représentation et de pouvoir dire dans quelques années fièrement : la première représentation de *Chantecler !* J'y étais ! Le fauteuil qui d'ordinaire se paie dix francs se paiera cent dix francs. Voilà un chiffre et qui prouve bien que la France n'a pas cessé d'être un pays riche. Il prouve bien aussi que le monde français n'a pas cessé de s'intéresser comme jadis aux grands événements littéraires, car ce n'est pas seulement un snobisme mondain et l'esprit très développé d'imitation chez les personnes élégantes qui poussent tant de gens par avance aux représentations de *Chantecler*, c'est aussi le sentiment qu'on aura une très belle œuvre à applaudir, peut-être un chef-d'œuvre. Et ce chef-d'œuvre, on l'espère, on le désire, on l'attend !

* * *

L'attente sera-t-elle déçue ?

En réalité, si *Chantecler* est la pièce de théâtre qui a fait le plus parler d'elle dans toutes les régions de l'univers, cependant on ne sait guère en quoi l'œuvre consiste. Edmond Rostand a exigé impérieusement le silence de la part de ses interprêtes. Il a été lui-même avec ses amis d'une discrétion difficilement pénétrable. Et durant longtemps on a été réduit à faire sur *Chantecler* les hypothèses les plus vagues.

Mais il n'est pas de secret bien gardé qui puisse être un secret entièrement gardé ! Celui-ci dit un petit mot croyant n'avoir rien dit. Celui-là récite quelques vers, croyant que ces vers ne pourront être situés commodément dans l'œuvre complète et que, par conséquent, les divulguer ce n'est rien divulguer. Les uns parlent par dénigrement. Les autres par admiration. Guitry, qui interprêtera le rôle du coq, a récité maintes fois l'hymne au soleil qui est, paraît-il, et, c'est bien le cas, d'une beauté éblouissante. Mme Simone qui jouera la poule faisane et qui s'est mariée récemment avec le fils d'un ancien président de la République française récita le jour de son mariage, devant le maire, une partie de son rôle . . . Ainsi on est arrivé peu à peu, d'indiscrétions en indiscrétions, à reconstituer l'œuvre, et on en a même publié certains passages. Les journaux français ont été les moins ardents peut-être, mais les journaux italiens et les journaux américains y ont mis une passion extraordinaire.

C'est d'après eux que je vous donne la version la plus authentique, si j'ose dire, de l'œuvre ; mais elle est sans garantie du gouvernement, d'aucun gouvernement.

Donc, le premier acte se passe autour d'une meule. Le soleil se couche. Au lever de rideau le coq est au milieu de la scène avec les autres animaux et c'est alors qu'ils saluent par cet hymne au soleil, que l'on dit absolument merveilleux, le coucher de l'astre du jour . . . Nous connaissons ainsi la vie intime du poulailler, et le despotisme qu'y exerce le coq. Le coq interroge tous les animaux et s'entretient avec eux des affaires de la colonie. Mais le merle arrive, le merle ironique et jaloux de la puissance du coq. Il fait de l'esprit et même des calembours. Un poulet lui demande s'il aime le coq et il répond :

Je n'aime pas le coq, car en couleur violette
Il a son portrait peint sur toutes les assiettes.

Mais le chien prend la défence du coq contre le merle et il met celui-là en garde contre l'amitié d'un autre jeune coq auquel il a confié son amour pour une jolie faisane.

Le deuxième acte serait très court. La scène représente la partie supérieure d'un arbre dans une forêt. Il fait nuit. Soudain un chat-huant fait l'appel de tous les oiseaux nocturnes qui sont convoqués à cette espèce de sabbat. Chacun répond à l'appel. Alors, de sa plus belle voix, le chat-huant adresse un hymne à la nuit.

Mais voici la conjuration. Les oiseaux nocturnes sont persuadés que le coq, par son chant matinal, force le soleil à se lever. Et puisque la lumière est leur ennemie, ils décident de tuer le coupable, le coq qui appelle et qui amène la lumière. Une fois le coq disparu, l'obscurité règnera interminablement et ils seront éternellement les maîtres . . . Cependant le coq a été informé de la conjuration ourdie par les oiseaux nocturnes. Le chien, à son tour, a su que le jeune coq avait fait une déclaration d'amour à la faisane. Chantecler se décide donc à se battre en duel avec son rival. Le jeune coq se défend comme il peut. Mais Chantecler le tue bien vite. Alors la faisane prend sous ses ailes le vainqueur :

Endors ton cœur sous mon aile ! . . . Dors !

Et le coq répond :

— Je t'adore.

Et Chantecler s'endort. Son sommeil se prolonge au delà du temps accoutumé. Et lorsque Chantecler se réveille, le soleil est levé, le soleil brille depuis longtemps déjà. Chantecler ne peut en croire ses yeux. Il s'était persuadé, lui aussi, comme tous les autres animaux qu'il faisait lever le soleil à son chant matinal. Mais je n'ai pas chanté, dit-il ! Son grand rêve s'écroule. La confiance heureuse qu'il avait en son pouvoir s'anéantit. Ce n'est donc pas lui qui dirige les cours du soleil ! Ce n'est donc pas à son appel que répond l'astre du jour ! Il meurt alors ! Inutilement la faisane lui chuchote des paroles d'amour et de tendresse ! Le roi du poulailler meurt de son rêve déçu !

* * *

Tel est, ou plutôt tel serait le *Chantecler* de Edmond Rostand. Toutes les indiscrétions le concernant se contrôlent et se corroborent. Le scénario de la pièce est bien à peu de chose près celui-ci. Je ne prétends pas qu'il vous suffise de le lire, et qu'il sera ensuite superflu d'entendre l'œuvre elle-même. Non, et tout au contraire. Mais enfin cela permet peut-être d'attendre quelques jours de plus sans impatience.

Et il est possible, en effet, que cette œuvre nouvelle, dont on devine l'audacieuse originalité, fasse victorieusement le tour de l'univers comme avait fait déjà *Cyrano de Bergerac.*

Notez bien que si la France vibra tout entière à *Cyrano,* c'est sans doute parce qu'elle avait bonne envie de vibrer, mais c'est surtout parce que l'œuvre de Rostand était capable de soutenir sa fièvre. Et l'étroit accord, l'accord profond du poète et des vagues aspirations publiques qui soudain prenaient conscience d'elles-mêmes et se reconnaissaient et se précisaient dans son ouvrage, cet accord était d'autant plus digne d'admiration que Rostand l'avait réalisé par la souplesse même de son plaisant génie. Des *Romanesques* jusqu'à *Chantecler,* en passant par la *Princesse lointaine,* la *Samaritaine, Cyrano* et *l'Aiglon,* Rostand nous émerveille par son effort puissant et libre de renouvellement. Il est un et divers. Nous le retrouvons toujours et toujours il étonne par je ne sais quelle attrayante nouveauté d'invention et d'imagination. S'il a pu, au soir de *Cyrano,* forcer violemment la gloire et comme la mettre à mal, la gloire ne dut pas être surprise autant qu'on pourrait le croire En son essor rapide et fier et généreux, le poète dramatique devait nécessairement l'atteindre, qui la cherchait par les chemins les plus différents et par des chemins toujours enchantés. Et quelle séduction active dépensée pour la retenir ! Chacune de ses œuvres est comme une promesse et, par chacun de ses efforts, il nous entraîne à une découverte imprévue et, en dépit qu'on en ait, éblouissante. Il est le plus spontané des poètes et le plus volontaire des dramaturges. Nul poète dramatique n'excelle à choisir des sujets d'une plus heureuse variété. Le dramaturge le veut obstinément, et le lyrique se plie avec grâce aux exigences du dramaturge.

Et l'œuvre de Rostand est puisée à même les sources françaises, et l'âme française s'est insinuée en elle pour la vivifier étrangement. Mais cette œuvre n'est devenue si ex-

pressive et si populaire que parce que l'âme même de Rostand y traduisait spontanément, lumineusement, librement, l'âme française. Œuvre expressive et populaire, parce que Rostand possède plus que personne le sens ou le génie du théâtre, parce qu'il a ce don du pittoresque et de la fantaisie auquel nul ne reste insensible, cette vie vibrante qui emporte tout dans son mouvement radieux, cette veine comique irrésistible au point d'entraîner et de submerger toutes ses éclatantes incorrections et toutes les imperfections désordonnées . . . Et dites que l'œuvre de Rostand est facile, mais ne dites pas qu'elle est vulgaire. Elle fut édifiée allègrement en réaction contre l'art savant et triste des cénacles. Elle n'est pas très profonde, non. Elle est un peu superficielle, oui. Et c'est pourquoi nous l'aimons. Et il nous plaira toujours de la considérer avec une admiration sympathique et reconnaissante, comme une géniale vulgarisation de toutes les qualités expansives de l'esprit français.

J. Ernest-Charles.

PROMENADES EN HONGRIE

— Szeged. —

Je suis en train de découvrir la Hongrie, et j'ai commencé mes promenades par la ville de Szeged.

Je n'apprendrai à personne qu'elle est au beau milieu de la pousta. Quelle immense plaine ! A côté d'elle, la Beauce, la Sologne ou les autres plaines de France sont des plaines de quatre *fillér !* Celle-ci, c'est la plaine en soi, infiniment vaste et absolument plate, comme la mer qui l'a, dit-on, recouverte autrefois. Dans le crépuscule d'hiver, j'ai senti son charme mélancolique, qui a si joliment teinté de gris l'inspiration de quelques poètes hongrois.

«Dans les champs, dit Petőfi, plus de troupeaux aux clochettes monotones, ni de pasteur jouant de sa flûte mélancolique, et les oiseaux chanteurs sont tous devenus muets ; dans l'herbe, plus un râle qui fasse entendre sa voix retentissante, pas un tout petit grillon qui pousse son cri.

Telle qu'une mer glacée est la plaine unie ; au-dessus vole le soleil, ainsi qu'un oiseau fatigué, ou comme si sa vue devenait plus courte par suite de son grand âge, et qu'il lui fallût se baisser pour voir quelque chose . . . Et même ainsi il ne voit pas grand'chose sur les poustas.

Vides sont maintenant les huttes du pêcheur et du gardien des champs ; le silence règne dans les fermes, où le bétail se nourrit de foin ; seulement, quand, au crépuscule, on les pousse vers l'auge, les bœufs au poil rude beuglent tristement, mécontents de ne pas aller boire à l'eau de l'étang . . .

. . . Comme un roi banni aux limites de ses Etats se retourne, le soleil, des bords de la terre, jette sur elle un dernier regard, un regard empreint d'une majesté irritée et au moment où son œil atteint aux limites de l'horizon, il laisse tomber de sa tête sa couronne sanglante.»

Dans cette région, aucun relief, aucun obstacle naturel : les constructeurs de villes peuvent choisir l'emplacement qui leur plaît et y réaliser tous les plans possibles, comme s'ils édifiaient, sur un billard, une ville pour enfants avec des cubes de bois. Aussi les bourgs de cette région sont-ils bâtis suivant des lignes parfaitement géométriques : rien de tortueux dans le tracé des rues ; aucun angle, aucune courbe qui contredise la plan d'ensemble. Les groupes de maisons sont des rectangles à peu près égaux et parallèles ; ou bien ils sont disposés en éventail, avec des rues divergentes qu'une ceinture de boulevards fait communiquer entre elles.

Il en est ainsi à Szeged. Les boulevards portent le nom des grandes capitales d'Europe qui ont secouru la malheureuse ville, lorsqu'elle fut inondée par la Tisza, en 1879. Je n'ai pas manqué d'aller fouler de mes pieds le *Párisi-körut ;* avec ses maisonnettes d'un seul étage, bien propres, égayées chacune par un petit jardin, avec les acacias qui le bordent, ce boulevard m'a rappelé de très près ceux de Bourges ; et, à la nuit tombante, j'ai pu avoir un instant l'illusion d'être au cœur de la France.

La Tisza ! C'est la terreur de Szeged. Pour le moment elle coule tranquille et sans malice, et le grand pont de fer, construit par Eiffel, semble faire un effort démesuré pour l'enjamber de si haut. Mais allez voir au musée ethnographique les tableaux peints d'après nature, au moment de l'inondation, ou regardez les marques de la hauteur des eaux qu'un franciscain aimable et souriant vous montre sur les murs de l'église Mathias, et vous serez stupéfait de ce qu'a pu faire un jour cette jaune rivière à l'air si bonasse. — Pour lui résister à l'avenir, on a régularisé son cours et exhaussé le niveau de la ville, qui date presque tout entière d'«après l'eau».

Les monuments sont, en général, tout récents. Ce musée ethnographique est arrangé à merveille ; son directeur, M. Tömörkény a su rassembler et présenter avec beaucoup d'art les objets de toute sorte qui servent à la vie du paysan hongrois, — depuis les meubles ou les instruments agricoles jusqu'à la batterie de cuisine et aux costumes. On voit là une reconstitution complète d'intérieurs campagnards, et en admirant ces faïences si gaîment coloriées, ces huches si délicatement ornées de filets et d'arabesques, et les broderies qui recouvrent ces beaux

habits de fête, on peut rêver de devenir un paysan de l'Alföld — au moins pendant huit jours.

Le plus beau monument de Szeged est la synagogue, construite en 1903 sur les plans de M. Léopold Baunhorn ; les lignes en sont simples et grandioses, les proportions majestueuses, l'ornementation somptueuse sans surcharge ; la lumière y pénètre avec un certain mystère, propre à inspirer le recueillement. Cette belle œuvre a été conçue et bâtie en quelques années sous la direction du rabbin actuel. Les catholiques de Szeged, qui voudraient avoir, eux aussi, un magnifique sanctuaire, ont réuni depuis huit ans des sommes considérables ; mais ils viennent tout juste de s'entendre pour le lieu et le plan de l'édifice. Les mauvais plaisants de Szeged disent qu'ils devraient charger le rabbin de bâtir leur église. Comme application du principe de la division du travail, ce serait en effet ingénieux !

Szeged a un agréable jardin public, au bord de la Tisza ; et dans ce jardin, au milieu de grêles feuillages, vous apercevez une forme blanche et immobile, aux lignes paisibles. C'est la statue de la reine Elisabeth. Elle est assise, en costume de cour hongrois, les mains, tenant un éventail, sur les genoux, la tête un peu penchée en avant ; elle semble suivre un rêve au milieu des arbres. Il n'y a rien là qui sente le portrait officiel ; la pose et l'expression sont parfaitement simples. Je ne peux exprimer qu'un regret devant ce beau marbre, c'est que le voile, attaché à la coiffure et tombant par derrière, dissimule sous ses lourds plis la ligne du cou et des épaules, que l'on devine cependant souple et gracieuse.

A quatre pas de là, voici un monument d'un tout autre genre : des murailles énormes, et couvertes de lierre, à l'intérieur desquelles les Szegediens boivent tranquillement leur café au lait, sont tout ce qui reste de la forteresse. J'ignore si elle eut beaucoup d'assauts à soutenir, mais il est certain que, dans les premières années qui suivirent l'établissement du Compromis austro-hongrois, alors que des troupes de brigands pillaient la contrée, cette forteresse, devenue prison, fut le cadre de quelques belles scènes judiciaires ; on me les a lues dans le *Trésor des Anecdotes hongroises*, de Béla Tóth. Il y a d'abord l'histoire du bandit Jean Gajdor.

Ce voleur de moutons ayant été accusé d'avoir assassiné

un homme appelé Simándy, et son fils, le comte Ráday, gouverneur du comitat, le fit arrêter ; puis il chargea de l'instruction un certain Laucsik, qui n'était point juriste, mais épicier. Sa boutique était un véritable cercle où tous les gens de l'endroit venaient causer en achetant leurs provisions, et Laucsik, en écoutant leurs propos, avait appris à connaître le cœur humain, et surtout l'âme populaire.

Une nuit, donc, il mit sur une table de la prison un christ, quatre cierges, la corde qui avait servi à étrangler Simándy, et il fit amener Gajdor. — J'ai vu en rêve, lui dit-il, deux hommes, un vieux et un jeune, qui saignaient. Le vieux m'a parlé comme si sa voix venait de la terre. Il disait que lui et son fils, qui était près de lui, blanc comme neige, avaient été assassinés par Gajdor.

Gajdor tremble, mais il se défend d'être l'auteur du crime. Laucsik prend la corde et continue :

— Le vieux m'a dit qu'il viendrait me voir cette nuit si je ne nouais pas cette corde sous le cou de Gajdor.

— Mais je ne suis pas l'assassin !

— Peut-être ; mais il faut que je noue cette corde à cause du fantôme.

Laucsik appelle des gardes qui mettent la corde au cou de Gajdor, lui attachent les mains, et l'enferment dans un cachot d'où l'on entendait les flots de la Tisza.

— Otez la corde, criait Gajdor, je ne suis pas l'assassin !

— Qu'est-ce que cela vous fait ? répondait Laucsik. Elle ne serre pas votre cou ; laissez-la, elle vous va bien.

Le quatrième jour, Gajdor dit : — Je vois qu'il faut mourir. Otez cette corde : je suis l'assassin.

En présence d'un complice, qu'il dénonça, il avoua encore seize autres assassinats, et fut pendu.

L'épicier Laucsik était un psychologue. Il le montra mieux encore dans l'affaire Fodor.

Le vieux Jean Fodor était emprisonné, lui aussi, sous l'inculpation de plusieurs crimes, mais on n'en pouvait prouver aucun. Un jour, sa femme, qui était une belle brune, demanda à le voir dans la prison. Le juge, ayant remarqué sa beauté, lui répondit qu'elle eût à revenir quinze jours plus tard. Lorsqu'elle revint : — Comment, s'exclama-t-il, vous n'avez pas reçu la lettre dans laquelle je vous annonçais que votre mari est mort la semaine passée ! . . . La femme se met à pleurer, et le juge

à réprimander vertement son auxiliaire pour n'avoir pas envoyé cette lettre à la veuve ; il s'excuse, et la congédie.

Quinze jours après, elle revient encore à la prison, et demande au juge un certificat du décès de Fodor, afin de pouvoir se remarier avec un jeune homme, nommé Paul Rigó, son cocher, qu'elle aime, avoue-t-elle, depuis longtemps. Laucsik la renvoie, en l'invitant à revenir quatre jours après, pour qu'il ait le temps de rédiger l'acte de décès ; puis il va trouver Jean Fodor.

— Hé ! Jean, vous avez une belle femme ! Je comprends que vous teniez à la vie ! Mais il est dommage qu'elle s'écarte un peu du droit chemin . . .

— Je vous en prie, Monsieur, ne dites pas ça ! Vous pouvez me mettre à la torture, mais non pas noircir l'honnêteté de ma femme !

— Ne vous emportez pas ! Quand vous ai-je menti ? C'est le cocher qui est son amant.

— Assez ! hurle Fodor.

— Vous l'entendrez vous-même.

Quand la femme revient, au jour dit, Laucsik fait mettre le bandit, sous bonne garde, dans une pièce voisine. Il appelle deux hommes qu'il présente à la femme de Fodor comme étant des juges, puis la prie de raconter au Tribunal quand elle a fait connaissance avec Rigó, et de dire si elle veut vraiment l'épouser. Sans la moindre honte, elle narre ses amours. Au dernier mot, Jean Fodor, s'arrachant aux mains des gardes, apparaît avec ses chaînes : — Que Dieu te damne ! crie-t-il à sa femme.

— Grâce, grâce !

— C'est moi qui parle maintenant, répond Fodor. Monsieur le juge, prenez la plume et écrivez. J'irai à l'échafaud, mais tu y viendras avec moi, Sophie, et ton galant aussi !

— Je suis innocente !

— Innocente, oui ! Regardez, Messieurs, s'il vous plaît, où sont ses cheveux ! . . . C'est avec tes cheveux noirs que nous avons étranglé le juif de Horgos, parce que nous n'avions pas de corde ! Je commence. Ecrivez, je vous prie.

Et il énuméra tous leurs crimes.

Quel juge d'instruction que l'épicier Laucsik !

Voilà bien des histoires de brigands ! . . . Pour nous remettre, considérons la vie d'un «héros», telle que je l'ai vue

représentée au théâtre de Szeged, un soir où l'on donnait la célèbre opérette *János vitéz*.

Le poème de Petőfi dont cette opérette est tirée, a été traduit en prose française, d'une façon charmante, par Auguste Dozon, et en vers français, avec une gaucherie assez plaisante, par M. F.-R. Gauthier. Saint-René Taillandier, dans son étude sur Petőfi, montre comment cette épopée spirituelle et fantastique exprime toutes les croyances, toutes les aspirations de l'âme populaire hongroise. Scènes pastorales, aventures d'amour, aventures guerrières, rêveries confuses sur le passé de la nation et sur le rôle qu'elle a joué dans le vaste monde, pour défendre l'Occident des invasions orientales, désirs de gloire et amour du sol natal, foi dans l'existence des êtres chimériques de la plaine, tout cela est résumé sous une forme vivante, pleine de fantaisie et de verve, avec une admirable richesse d'expression, dans le *János vitéz* de Petőfi.

Pour réduire ce poème aux proportions d'un livret d'opérette, M. Charles Bakonyi, aidé par M. Eugène Heltai, a dû faire bien des suppressions et des changements. Cependant ces librettistes ont laissé ce qu'il faut pour passionner les têtes et les cœurs magyars, et M. Pancrace Kacsóh a baigné cette histoire dans une atmosphère de musique nationale qui a assuré sa popularité en Hongrie. Tout le monde, dans le pays, fredonne au moins quelques airs de *Jean le Héros*.

Le début du poème est adorable. Le voici, dans la traduction Dozon.

«Un soleil d'été darde du haut du ciel ses rayons brûlants sur un berger ; peine en vérité fort superflue que prenait là le soleil, car le pauvre garçon avait déjà bien assez chaud. Le feu de l'amour consume son jeune cœur, aussi laisse-t-il paître à l'aventure son troupeau à l'extrémité du village. Les moutons broutent çà et là dispersés, tandis qu'il reste indolemment couché dans l'herbe sur sa pelisse. Une mer de fleurs s'étend autour de lui, bigarrée ; mais ce n'était pas sur les fleurs que ses yeux étaient fixés ; à un jet de pierre coule un ruisseau, et de là ses regards avides ne pouvaient se détacher. Ce qui les attire pourtant, ce n'est pas non plus le flot étincelant du ruisseau, mais sur la rive une blonde fillette à la taille svelte, à la belle et longue chevelure, au sein arrondi. Occupée à laver dans le frais ruisseau, sa robe est relevée jusqu'au haut de la jambe ; et l'eau réfléchit deux jolis petits genoux, au grand plaisir de Yantchi Koukoritza, car le berger paresseusement couché dans l'herbe, c'est Jean Maïs ; aussi bien quel autre pourrait-ce être ? Et la laveuse au bord de l'eau, c'est Ilouchka, la perle du cœur de Yantchi.»

Sur la scène, comme dans le poème, nous voyons d'abord Jean Koukoritza ou Maïs, (ainsi nommé parce qu'il fut trouvé, tout petit, dans un champ de maïs) : il m'est apparu sous la forme d'une jolie femme en travesti, qui portait galamment une belle *chouba* brodée et un chapeau fleuri. Dans cet équipage, Yantchi fait la cour à Ilouchka, la Cendrillon hongroise, — et quels tendres propos sont les leurs !

«Perle de mon cœur, Ilouchka, mon âme, — ainsi lui parla le berger, — regarde de ce côté, toi, mon unique joie au monde. Lance sur moi un regard de tes noires prunelles. Viens ici que je t'embrasse ; viens à moi, rien que pour un moment, afin que je prenne un baiser sur tes lèvres vermeilles. — Tu le sais, mon cœur, je le ferais avec joie, si ma besogne était moins pressée ; je me dépêche, autrement je serais maltraitée, car au lieu de mère je n'ai plus qu'une marâtre.» Voilà ce que répondit la blonde et gentille Ilouchka, après quoi elle se remit de plus belle à laver. Mais le berger alors, se levant de dessus sa pelisse, s'avance vers elle, et d'une voix caressante lui dit : «Viens, ma colombe, viens, ma tourterelle ! Mon embrassement, mes baisers seront finis en un moment ; d'ailleurs ta marâtre est loin d'ici ; ne fais pas languir ton amant jusqu'à la mort.» La jeune fille se laissa séduire à ces douces paroles, il lui enlaça la taille de ses deux bras, et lui baisa la bouche non pas une fois ni cent, et celui-là seul qui sait tout pourrait dire combien de fois.»

Nous n'aurons pas l'indiscrétion de le lui demander ; mais il ne faut rien perdre du manège des amants. Voici comment on se courtise en Hongrie, paraît-il, entre jeunes gens de la campagne : les amoureux s'étendent tout du long sur leur manteau déployé, et à quelques pas l'un de l'autre ; puis ils roulent sur eux-mêmes en se rapprochant et en s'écartant tour à tour. De temps en temps, le berger joue sur sa *fourouya* (ou clarinette) un air lent et triste, que la jeune fille écoute avec dévotion, car toute la mélancolie de la plaine traîne dans ces quelques notes. Ils finissent par s'embrasser pour de bon, et le public est très content. Vraiment, cet exercice doit être délicieux, les jours où il n'a pas plu !

Or, tandis que nos amoureux en sont à la pause finale, survient la belle-mère d'Ilouchka, — une affreuse mégère. Furieuse de ce que la jolie lavandière néglige ainsi ses devoirs, elle charge un horrible vieux de disperser le troupeau communal confié à la garde de János. Le bonhomme met dans sa pipe une substance malodorante qui fait fuir les moutons aux quatre

coins du pays ; tous les gens du village invectivent le berger infidèle. Il est obligé de prendre la fuite . . . Où ira-t-il ?

Je voudrais m'en tenir au livret de l'opérette pour raconter le départ de János, mais les adieux du berger et de son amie sont si touchants dans le poème, que je ne peux m'empêcher de citer encore en abrégeant :

«Lorsque le ruisseau fut devenu un miroir où se réfléchissait le scintillement de mille étoiles, Yantchi se trouvait près du jardin d'Ilouchka . . . Il s'arrêta, prit sa flûte, et se mit à jouer son air le plus triste ; la rosée qui couvrit alors les plantes, les buissons, c'était peut-être les larmes que la compassion faisait verser aux étoiles . . . A ces accents bien connus, Ilouchka se leva de sa couche et courut joindre son amant . . . «Yantchi, mon âme, qu'est-il arrivé ? Tu es pâle comme le croissant de la lune dans une froide nuit d'automne ! — Oh ! Ilouchka, comment ne pas être pâle, quand je vois ton beau visage pour la dernière fois peut-être ?» . . . Alors l'infortuné raconta tout, il se pencha sur le sein de sa maîtresse qui sanglotait il la prit dans ses bras, mais en détournant son visage, afin que la jeune fille ne vît point qu'il pleurait . . . Ils se séparèrent, comme la branche qu'on coupe de l'arbre . . . Il s'éloigna, sans même regarder par quel chemin ; que lui importait . . . Il continua d'errer ainsi à l'aventure dans le silence de la nuit, qu'interrompait seul le frôlement du pesant manteau sur ses épaules ; pesant il lui paraissait, mais il n'avait pas le cœur moins lourd, le pauvre garçon.»

Voilà une idylle bien mouillée de larmes. Comment pourra-t-elle fournir un sujet d'opérette ? . . . Vous l'allez voir, mais n'oubliez pas que, selon un vieux proverbe, ***sirva vigad a magyar :*** «le Magyar s'amuse en pleurant». Il s'amuse beaucoup à ce spectacle !

Ce jour-là, tout justement, des hussards quittent le village pour aller se battre contre les Turcs. János se fait hussard et part avec eux à la fin du premier acte. La valeureuse troupe suit un immense et surprenant itinéraire. Elle traverse le pays des Tartares à tête de chien, qui veulent la manger ; mais le roi des Sarrasins la sauve d'un si grand péril. Puis elle passe en Italie, où règne un hiver éternel ; les hussards supportent gaillardement le froid ; quand ils commencent à geler, ils mettent pied à terre et portent leurs chevaux sur leurs épaules. Ils vont ensuite en Pologne, dans l'Inde, — et, comme l'Inde est limitrophe de la France, ils entrent dans ce pays, alors envahi par les Turcs.

Au second acte, nous sommes à la cour de France.

Sur son trône, le roi, vieux, rougeaud, barbu, dans une houppelande fourrée, sa couronne posée à côté de lui, fume une longue pipe à fourneau de porcelaine. Cependant une terrible bataille se livre entre les Français et les Turcs, au pied du palais. Une manière d'astrologue, — longue robe, besicles rondes et bonnet pointu — suit les péripéties du combat au moyen d'une lunette astronomique, et en informe son souverain, qui ne sait que gémir et se cacher... Ah! la vue d'un tel roi de France a été bien pénible à mon amour-propre national!

Heureusement — et naturellement — ce roi indigne a une fille, aussi brave que belle, dont le courage me met un peu de baume sur le cœur. Mais c'est en vain qu'elle gourmande son père et l'excite à la résistance. Un grand fracas éclate au dehors : le roi se fourre sous son trône. Pauvre France!

Qui donc est entré dans le palais? Les Turcs? Non ; c'est Koukoritza, à la tête des hussards dont il est devenu le chef... Et à ce moment la scène du théâtre de Szeged présente un véritable tableau synoptique du costume à travers les siècles : celui du roi daterait plutôt du moyen-âge, celui de l'astrologue du temps de Molière ; les pages sont «Pompadour», les gardes «Louis XVI», les hussards «premier Empire», et les dames d'honneur tout à fait contemporaines... On ne saurait nous indiquer plus habilement que toute cette histoire n'est qu'un rêve!

János, qui a des bottes toutes dorées, — comme il sied à un héros — propose au roi de France d'écraser les Turcs... Ah! cela ne traîne pas! Les hussards sortent, et dans l'espace de deux ou trois couplets, ils ont tout tué. Ils rentrent triomphants. Trompettes. Le roi, fou de joie, pour témoigner sa reconnaissance au hussard sauveur, lui offre des sacs pleins d'or, et sa fille. L'or, János n'y tient guère ; mais la fille du roi est belle comme le jour et le regarde tendrement... Où es-tu, pauvre Ilouska?

Le public de tous les pays (lecteurs ou spectateurs) est toujours ravi qu'un berger épouse une fille de roi, ou, inversement, qu'un fils de roi épouse une bergère.

Mais si le berger repousse la princesse pour l'amour d'une bergère, — ou si la bergère repousse le fils de roi pour l'a mour d'un berger, — alors, le public exulte.

Ainsi se manifeste l'instinct de l'égalité. Les auteurs de pièces, de romans ou de romances le connaissent bien, puisqu'ils le flattent si souvent ! Je citerais vingt exemples. En voici un seulement, une vieille chanson française qui rappelle un peu l'histoire de Koukoritza :

Joli dragon revenait de la guerre.
Fille de roi était à sa fenêtre.
«Joli dragon, donnez-moi votre rose.
— Fille du roi, elle est pour ma fiancée.
— Joli dragon, demand' moi à mon père.

(Voilà une princesse qui ne s'attarde pas à des lenteurs diplomatiques !)

— Sire, mon roi, donnez-moi votre fille.
— Joli dragon, tu n'es pas assez riche.

(C'est un roi démocrate !)

— J'ai trois vaisseaux dessus la mer qui brille...
L'un est couvert d'or et d'argenterie.

(Et c'est un dragon de Gascogne !)

L'autre sera pour embarquer ma mie.
— Joli dragon, je te donne ma fille.

(J'aime la promptitude de cette décision royale.)

— Sire, mon roi, je vous en remercie.
Dans mon pays y en a de plus jolies !...

La délicieuse réponse !... Nous souhaitons que le beau hussard en fasse une semblable (avec un peu plus de formes, si l'on veut) au roi de France. Dans la lointaine Hongrie, il a laissé son Ilouchka : qu'il aille retrouver son pays et sa payse !

Hélas ! voici qu'un de ses amis du village, nommé Bagó, — qui aimait silencieusement Ilouchka, lui aussi — entre dans la salle, s'approche et tend à János une rose, en chantant un air bien doux, bien triste :

Une tige de rose parle mieux — que la lettre la plus amoureuse. — Celle qui l'a envoyée ne sait pas écrire, — celle qui l'a envoyée ne vit plus. — Elle gît dans le silencieux cimetière ; — la mort lui a fermé les yeux. — De sa poussière est née cette rose, — cette tige de rose, de rose...

Fleurs de toutes les formes et de toutes les nuances qui vous épanouissez dans nos opéras, fleur de cassie que Carmen jette à don José, bouquet que Siebel pose au seuil de Marguerite, et vous toutes, fleurs que l'on cache dans les pourpoints de

velours et les corsages parfumés, y a-t-il une seule de vous qui soit aussi éloquente que cette rose d'opérette ?

. . . Koukoritza quitte la cour de France, et, après mille prodigieuses aventures, il est, au dernier acte, avec son ami Bagó, dans le pays des fées. On aperçoit un lac très sombre, entouré de rochers. C'est le Lac de la Vie ; son eau est l'eau de Jouvence, qui peut ressusciter tout ce qu'elle touche. Mais János n'en sait rien (du moins dans le poème) ; inconsolable de la mort d'Ilouchka, il se sent attiré par ces flots noirs, et commence par y lancer la rose chérie, avant de s'y jeter lui-même . . . O merveille ! à peine a-t-elle touché le lac, que que la rose prend la forme d'Ilouchka. Elle est belle comme le jour, si belle que les fées qui apparaissent de tous côtés la choisissent pour reine et prennent son ami, comme de juste, pour roi. Tous deux vont vivre éternellement heureux, dans ce pays enchanté.

Le poème *János vitéz* finit sur ce tableau, et ce serait une jolie fin d'opérette, avec le ballet féerique qui s'impose. Mais les auteurs du livret ont eu ici une idée particulièrement heureuse. Pour que nous puissions être roi et reine des fées, dit Ilouchka à son ami, il faut que nous oubliions tout notre passé, que notre vie mortelle, notre pays disparaissent complètement de notre mémoire. Prends cette coupe magique, et bois la liqueur d'oubli.

János porte la coupe à ses lèvres. Mais aussitôt il s'arrête, il écoute . . . Il entend chanter en lui-même un air si triste, si triste, — celui qu'il jouait à son amie, autrefois, sur sa *fourouya*, et cet air, monotone comme sa vie de berger dans la plaine, c'est la voix de la patrie . . . Oublier la patrie ! . . . János jette la coupe ; il ne sera pas le roi des fées ; il redeviendra le berger Koukoritza comme devant, libre enfin d'aimer son Ilouchka, car la mégère est morte . . . Et un dernier tableau nous les fait voir, vêtus des mêmes habits qu'au premier, entrant, tendrement enlacés, dans la petite cabane d'Ilouchka.

Tout près de là, le pauvre Bagó se laisse tomber sur la terre en pleurant.

HUBERT MORAND.

LA TRAGÉDIE DE RAVAILLAC.

(Fin.) (2)

Le roi jouait avec MM. de Créqui, de Guise, d'Epernon et Bassompierre, quand Delbène, puis le chevalier du guet vinrent lui porter tout bas la nouvelle que le prince était en fuite. Il changea soudain de couleur, et se penchant sur Bassompierre qui se trouvait près de lui :

— Bassompierre, mon ami, je suis perdu, lui dit-il ; cet homme emmène sa femme dans un bois !

Et cessant aussitôt le jeu, il entra avec Delbène dans la chambre de la reine.

Bassompierre l'y rejoignit sous prétexte de lui rapporter son argent qu'il avait laissé sur la table. Il raconte, en ses *Mémoires*, qu'il ne vit jamais un homme aussi transporté. Le marquis de Cœuvres, le comte de Cramail, Delbène et Loménie étaient avec lui, qui lui donnaient mille expédients ridicules. Bientôt ses ministres arrivèrent. Chacun d'eux lui proposa un plat de son métier ou un trait de son humeur. Les uns disaient qu'il fallait faire de bonnes et fortes déclarations contre le prince et contre tous ceux qui lui offriraient un asile. Les autres que Sa Majesté devait dépêcher un capitaine en Flandre pour tâcher de le ramener, et menacer de la guerre les Espagnols s'ils refusaient de le rendre.

Sa Majesté ne voulut rien résoudre qu'elle n'eût consulté Sully.

Celui-ci parut dans la chambre assez tard dans la soirée.

— Eh bien ! lui dit le roi, en lui prenant la main, notre homme s'en est allé et a tout emmené. Qu'en dites-vous ?

— Sire, lui répondit le ministre avec sa façon brusque

et rude, je ne m'en étonne point. Si vous aviez cru le conseil que je vous donnai il y a huit jours, vous l'eussiez mis à la Bastille où je vous l'aurais bien gardé.

— C'est une affaire faite, dit le roi ; il n'en faut plus parler. Mais que dois-je faire maintenant ? Dites-moi votre avis.

— Pardieu, je ne sais, répondit l'autre ; laissez-moi retourner à l'Arsenal, où je souperai et me coucherai, et songerai cette nuit à quelque bon conseil que je vous porterai au matin.

— Non, dit le roi ; je veux que vous m'en donniez un sur l'heure.

— Il faut donc y penser, fit le ministre.

Et se tournant vers la fenêtre, il se mit à jouer du tambourin dessus. Puis il revint au roi, qui lui dit :

— Eh bien ? Avez-vous songé ?

— Oui, dit-il.

— Et que faut-il faire ?

— Rien.

— Comment, rien ?

— Oui, rien, répéta Sully.

Mais le roi n'accepta pas cet avis. Il dépêcha Monsieur de Praslin, capitaine des gardes, à Bruxelles, auprès de l'archiduc Albert, pour réclamer les fugitifs. Et le lendemain il déclarait tout haut devant l'ambassadeur de Venise que si son Altesse l'Archiduc ne remettait pas Monsieur le Prince, il irait le chercher lui-même avec cinquante mille hommes.

On était aux approches de Noël. C'est le temps de l'effroi et des longues veillées. On voit sortir le loup des bois et les nouvelles vraies ou fausses courir à travers la campagne. Çà et là, des levées de troupes avaient répandu la rumeur que le roi préparait pour la Noël prochaine une Saint-Barthélemy de tous les bons catholiques. Avec l'avidité d'un homme qui cherche partout, autour de lui, de quoi s'affermir dans sa passion, Ravaillac recueillit ce bruit, dès qu'il tomba sur Angoulême. Il part, arrive à Paris, se rend chez Monsieur d'Angoulême, où il pensait trouver quelqu'un qui l'introduirait près du roi, puis au logis de Monsieur le cardinal Duperron, où il ne put parler qu'aux aumôniers qui l'éconduirent. Il s'adressa ensuite à un sieur du Terrail, écuyer de la reine Marguerite, lequel lui déclara tout net que, pour parler au roi, il fallait être noble et honnête homme.

— Suis-je pas honnête homme? demanda-t-il.

On le remit aux mains des gardes qui l'amenèrent devant M. Castelnau.

— Monsieur, lui dirent les archers, voici un homme qui veut entrer à toute force dans la chambre de Sa Majesté. Il prétend qu'il a des choses à dire, et qu'il ne peut confier qu'à Elle-même. Nous l'avons fouillé et visité partout et ne lui avons rien trouvé.

Sur quoi monsieur de Castelnau alla chercher monsieur de la Force, son père,dans le cabinet du roi, pour lui montrer le personnage. La Force lui trouva l'air d'un papault et d'un catholique à gros grains, et, comme il n'en put rien tirer, il revint demander au roi, ce qu'il voulait qu'on en fît.

— Ce sont des métarulatiques qui ont l'esprit troublé et s'imaginent avoir des visions, répondit Sa Majesté. Qu'on le fasse encore fouiller et, si on ne lui trouve rien, qu'on le chasse et qu'on lui défende, sous peine des étrivières, d'approcher du Louvre, ni de ma personne.

— Sire, repartit La Force, Votre Majesté peut m'ordonner ce qu'elle voudra, mais sur cela je n'en ferai rien, et je crois devoir le remettre entre les mains de la justice.

Mais le roi lui commanda si expressément de laisser aller cet homme qu'il fut contraint d'obéir.

Il retourna dans la salle des gardes, fit fouiller le prisonnier une seconde fois, et n'ayant rien trouvé sur lui, il le renvoya du Louvre.

Où s'en alla Ravaillac? Que fit il? On n'en sait rien. Deux jours après la Noël, il vit le Roi dans son carrosse, près du cimetière Saint-Innocent, et courut derrière l'équipage.

— Sire, cria-t-il en s'approchant, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ et de la Sacrée Vierge Marie, que je parle à vous !

Mais le roi le repoussa de sa baguette.

A partir de ce moment, il erre comme un chien perdu. On le trouve qui mendie sur la route de Saint-Denis. On le voit encore aux Feuillants, et puis à la maison des Jésuites. Là, il entendit la messe et pria un des frères convers de l'introduire auprès du Père d'Aubigny. On le conduisit au père, auquel il confessa ses visions.

— Otez tout cela de votre esprit, lui répondit le jésuite ; mangez de bons potages et retournez dans votre pays.

Sur ces mots, il lui donna un sou qu'il emprunta d'un autre religieux.

Le pauvre Ravaillac fit comme le jésuite avait dit. Il retourna dans Angoulême, se rendit chez les Cordeliers, se confessa d'avoir commis un homicide par intention ; ensuite il entendit la messe et se réconcilia avec Dieu.

M. de Praslin revint au Louvre sans ramener les fugitifs. Le roi en fut au désespoir. Ce vieil homme, ce cœur brûlant, ce vieux muguet amoureux tombait dans la mélancolie. Le vent de l'adversité avait pu blanchir ses cheveux et le vieillir avant le temps, il n'avait pas refroidi sa passion pour la volupté, et, comme il arrive à l'ordinaire, tout son esprit ne lui servait de rien pour lui faire voir le ridicule qu'il y avait d'aimer à son âge une enfant de seize ans à peine.

Annibal d'Estrées, marquis de Cœuvres (le frère de cette Gabrielle qu'il avait jadis tant aimée) jura de lui ravoir la princesse. Il se rendit à Bruxelles. Lorsqu'il entra dans la ville, Monsieur le Prince était sur l'heure d'en sortir pour aller chercher un refuge dans un château du Milanais. Emmener sa femme avec lui, il n'y fallait pas songer, car on était au fort de l'hiver. La laisser seule à Bruxelles, dans l'hôtel de Nassau où elle était descendue, c'était la livrer sans défense aux entreprises du roi. Il alla trouver l'Infante et lui confia son embarras. Elle était rigide et dévote. Il obtint d'elle et de son frère qu'ils donneraient asile à sa femme, et qu'ils la tiendraient sous leur garde jusqu'à ce qu'il vînt la réclamer.

Dès que la porte de ce palais espagnol aurait été fermée sur elle, la princesse serait prisonnière, et, de l'arracher à ces murailles, il ne faudrait plus parler. Annibal jeta les hauts cris. Berny, l'ambassadeur ordinaire, joignit sa voix à la sienne pour faire entendre à l'archiduc que si Madame la Princesse ne se trouvait pas en sûreté à l'hôtel de Nassau, on devait la remettre entre ses mains, ou chez le nonce ou dans un couvent.

Cependant qu'ils criaient ainsi, la rusée Madame de Berny, de concert avec Philippote et Mademoiselle de Châteauvert, glissait à la belle ennuyée les billets enflammés du roi. Il lui dépeignait son amour sous des couleurs enchanteresses ; il faisait briller à ses yeux les fêtes, les plaisirs du Louvre,

et que, si elle paraissait à la cour, elle serait la reine de France.

Il n'est pas bien malaisé de troubler un cœur de seize ans. On convint avec la princesse qu'elle accepterait sans dégoût l'idée de vivre chez l'Infante, puis, la nuit même du jour où elle devrait quitter son logis, et à la faveur du désordre qui ne manque guère d'accompagner un changement de résidence, elle descendrait dans les jardins de Nassau, la tête sous une coiffe flamande. Elle gagnerait de là les remparts qui s'étendaient en bordure des jardins, se coulerait dans le fossé par une brèche de la muraille, et réjoindrait la contrescarpe. Philippe Longueval de Manicamp l'attendrait à cet endroit avec vingt-cinq bons cavaliers. L'un d'eux la prendrait en croupe et l'on filerait à la frontière. Tout cela par trois pieds de neige.

Quand le roi connut ce dessein, il en fut transporté d'aise. Il dit à tous les échos qu'on allait revoir la princesse. Il le dit même à la reine. Celle-ci ne balança point. Elle fit partir un courrier pour avertir Monsieur le Prince.

Il était onze heures du matin quand le courrier arriva. L'enlèvement devait se faire le soir même. Sa venue confirma les soupçons qu'avait fait naître la présence dans les auberges de bruyants cavaliers français. Toute la nuit Monsieur le Prince cavalcada sous le balcon de sa femme avec de nombreux gentilshommes et des soldats espagnols. Cœuvres apprit dans le cimetière, où il attendait les nouvelles, l'échec piteux de l'entreprise. Le lendemain, la princesse entrait au palais de l'Infante.

Plus d'amis, plus de Français. La vive prisonnière s'ennuya à mourir dans ce triste palais des Flandres. On l'avait reléguée très haut, dans un grenier, sous les toits. On avait éloigné d'elle sa dame d'atours Châteauvert et l'effrontée Philippote. Elle ne voyait plus que le jeudi, et l'espace d'un moment, son amie Madame de Berny, qui continuait de lui passer les billets brûlants du roi. Dans cette froide solitude elle se prenait d'amour romanesque pour le vieillard amoureux qu'elle ne voyait plus maintenant qu'à travers l'ardeur de ses lettres. Elle lui répondait à son tour ; elle l'appelait son cœur, son chevalier, son tout. Elle lui racontait ses chagrins, ses tristesses d'enfant prisonnière. Elle soupirait après le Louvre ; elle voulait qu'on la délivrât.

Ces rapports et ces messages, que Sa Majesté recevait sous le couvert de l'ambassade, la jetaient dans un tourment incroyable. Sa passion croissait à mesure que la princesse lui échappait davantage. Il pressait le connétable qu'il écrivît à l'archiduc afin qu'on lui rendît sa fille ; il dépêchait la tante à Bruxelles, et déclarait que, si elle revenait sans sa nièce, il irait la chercher lui-même à la tête de ses armées.

Tout ce monde était bien froid au gré de ce vif-argent. Il les brusquait, il les secouait, il les dégelait à sa flamme. Il devenait d'accès difficile, même pour ses intimes amis. Son humeur et sa santé en étaient tout altérées. «Je déchois si fort de mes mérangeoises, écrivait le pauvre galant, que je n'ai plus que la peau sur les os. Tout me déplaît ; je fuis les compagnies, et si, pour observer le droit des gens, je me laisse mener en quelque assemblée, au lieu de me consoler, elles achèvent de me tuer . . .»

Il avait des humeurs noires et de sombres pressentiments. Il voyait partout la mort. Un jour, il dit à Bassompierre : «Je ne sais ce que c'est, mon ami, mais je ne me puis persuader que j'aille bientôt en Allemagne. Le cœur ne me dit point non plus que tu ailles en Italie.» Et plusieurs fois il dit encore : «Je crois mourir bientôt.»

Pourtant, à l'approche de Pâques, un peu de calme sembla rentrer dans son cœur. On le vit, toute une semaine, désireux de faire son salut. Il communia, le jour de Pâques, avec plus de dévotion qu'il n'était accoutumé. Une piété inhabituelle l'occupa durant quelques jours. Même il parut au père Cotton si plein de bonne volonté qu'on put espérer un moment qu'il allait enfin oublier toute affection pour la princesse.

III.

Ce même jour de Pâques, Ravaillac reprit le chemin de Paris. Tout ce carême, il l'avait passé dans la prière et dans le jeûne, — longue pénitence, longue station de piété et de misère. Il en sortait tout chancelant. Les fatigues, les austérités, la faim même, rien n'avait de prise sur ce corps vigoureux, dur et puissamment assemblé, mais la cervelle était moins forte : elle payait pour tout le reste. Il éprouvait, subissait jusqu'au

délire ce qui, dans les cérémonies catholiques exalte et anéantit à la fois ; il s'élançait hors de la foule avec la flamme des bougies, la musique, l'odeur de l'encens ; son âme se laissait porter sur tout ce qui flotte d'inquiétant dans les ténèbres d'une église ; il s'élevait dans les profondeurs du ciel, il assistait au Conseil divin . . . Que voyait-il, qu'entendait-il ? Rien que la tristesse de Dieu et ses jugements terribles.

La veille du jour de Pâques, il se rendit, après souper, chez un certain Belliard, son parent. Des voisins causaient entre eux. Quelqu'un dit que Sa Majesté avait offert sa protection aux princes huguenots d'Allemagne et qu'on allait partir en guerre. Un autre que l'ambassadeur du pape menaçait de l'excommunier s'il faisait la guerre au Saint-Père. A quoi le roi avait répondu que ses prédécesseurs avaient mis les papes en leur trône et que s'il l'excommuniait, il l'en déposséderait.

Ravaillac entendit cela. Le mot frappa sur son âme. Il en fit éclater du feu. Dans cette cervelle échauffée, dans cet obscur grenier d'idées, tout était si vieux, si pauvre ! Tout flamba en un instant. Il se jura de tuer le roi, de lui mettre le poignard au cœur. Et pour garder un témoignagne de cette résolution suprême, il griffonna sur un papier :

> Ne souffre pas qu'on souffre en ta présence,
> Au nom de Dieu aucune irrévérence.

Cela se fit sans qu'il dît rien, dans le silence de son âme. Personne n'en eut le soupçon dans la petite assemblée. Les propos suivirent leur train. Il regagna son logis.

De la nuit il ne put dormir. Il ne se demandait plus s'il devait ou non tuer le roi. Sa résolution était prise. Le souci qui le tournait et le retournait sur sa paillasse était d'un ordre plus intime ; il n'intéressait que son âme. Communierait-il demain, jour de Pâques, le jour le plus glorieux de l'année ? Il brûlait de participer aux mérites de N. S. Jésus-Christ. Il avait faim de l'hostie. Mais pouvait-il confesser sa volonté de tuer le roi ? Son directeur comprendrait-il le caractère de sa mission ? N'y avait-il pas quelque apparence qu'il essaierait de l'en détourner ? Et si le prêtre violait son secret ! s'il tuait le poussin dans l'œuf, le fait dans son intention ! s'il allait arrêter son bras avant qu'il eût rien entrepris ? S'il le dénonçait

au supplice avant qu'il n'ait purgé l'Eglise de l'exécrable Holopherne ? Judith se confia-t-elle à personne ? Et récemment, quand Jean Châtel délibéra de tuer l'Hérode, il communia aussi paisiblement qu'il avait accoutumé de le faire . . . Ah ! Seigneur, s'écriait le malheureux dans les ténèbres, conseillez-moi ! armez mon cœur de votre force ! Permettez que je me confesse à vous, seul à seul, dans le secret de mon cœur ! Daignez entendre ma voix, comme il vous a plu de me faire entendre la vôtre. Faites-moi savoir, par quelque signe, si je puis, sans confession, m'approcher de votre table . . .

Cependant les heures passaient. Aucune lueur dans sa nuit, aucune voix qui lui répondît d'en haut pour apaiser son tourment. Alors, seul, abandonné à lui-même, il lui vint une inspiration, où se découvre la délicatesse de son âme. C'est par elle que le malheureux frénétique mérite de retenir un moment la pitié sur son triste visage. Il connut, dans sa pauvre vie, ce qu'on ne voit briller qu'une fois dans la vie de millions d'hommes : une minute sublime.

Quand le matin fut venu, il se rendit en compagnie de sa mère, dans l'église Saint-Paul, où il avait été baptisé. Il entendit la messe. Puis au moment de communier, il accompagna la vieille femme dans la petite procession qui se dirigeait vers l'autel. Lorsqu'elle se fut agenouillée devant la sainte nappe, il se mit debout derrière elle, et il resta là, les mains jointes, tandis qu'elle recevait l'hostie, avec l'espoir qu'un peu de cette rosée de grâce, qui allait descendre sur elle, retomberait peut-être sur lui.

Ensuite il quitta la ville accompagné du son des cloches.

Bien des Pâques ont sonné sur ce rocher d'Angoulême, et chaque année ramène la même féerie sur ses pentes. Dès que le printemps a touché ce rocher ensoleillé, il en fait jaillir des fleurs. Il l'enguirlande d'une flore sauvage ; il le charge à profusion du violet des lilas et du vif corail des arbres de Judée. Cela ne dure qu'un jour. Tout est vite flétri. Mais le souvenir et le parfum s'en étendent sur toute l'année. Ravaillac fut-il sensible à cette poésie ? se retourna-t-il vers ces pentes embaumées ? Vit-il seulement qu'il y avait là des fleurs ? . . . On ne sait rien de son voyage sinon qu'il mettait à l'ordinaire deux semaines pour faire le chemin ; cette fois, en huit jours, il fut à Paris.

Il se logea au faubourg Saint-Jacques, chez un nommé Barbier, à l'auberge des *Cinq Croissants*. Beaucoup de soldats venaient y boire. Il les écoutait causer. On faisait alors des levées d'hommes sur tout les points du royaume. Le but de ces apprêts belliqueux était de secourir en Allemagne les alliés protestants du roi, mais le peuple qui est romanesque et ne regarde pas si avant, ne voyait dans ces préparatifs que l'effet d'une pique d'amour, et l'on chantait par tout Paris que le roi avait résolu, pour conquérir son Hélène, d'épouser d'abord la cuirasse. Les uns disaient que si le roi soutenait les Huguenots d'Allemagne, ceux qui l'assisteraient en mourraient. Un sieur Saint-Georges déclara que s'il faisait la guerre au Pape, il lui obéirait puisqu'il y était tenu, mais que s'il la faisait mal à propos, la faute en retomberait sur lui. D'autres parlaient de cette course que Sa Majesté avait faite, déguisée en valet de chiens, pour surprendre sa princesse, et racontaient qu'au bac de Saint-Leu on l'avait pris pour un voleur. Un prêtre, qui se trouvait là, rappela qu'on avait vu autrefois des empereurs et de nos rois même se masquer et se déguiser, mais non, comme ceux d'aujourd'hui, pour aller voir leurs maîtresses, mais pour apprendre du petit peuple et du commun ce qu' on disait d'eux, s'amender et se réformer.

Ces propos, où le roi apparaissait tour à tour comme ennemi du pape ou paillard, enflammaient l'imagination du taciturne voyageur. Il ne connut plus de repos. Son misérable corps agité ne se souffrait nulle part. Il quitte un jour les *Cinq Croissants* en quête d'une autre hôtellerie et s'en va demander un gîte dans une auberge près des *Quinze-vingts*. Lui trouva-t-on mauvaise mine ou l'auberge était-elle pleine? Il n'y eut pas de place pour lui. Pourtant il restait là, dans la salle, en homme qui ne sait où aller, quand il aperçut un couteau tout grand ouvert sur la table. Cet homme qui trois fois déjà était venu à Paris et, tout incline à le croire, avec l'intention de tuer le roi, il n'avait sur lui aucune arme pour accomplir son dessein. Ce couteau, sur cette table, dans cette salle où personne ne prêtait d'attention à lui, n'était-ce pas la volonté céleste qui se manifestait clairement? Dieu lui-même qui lui apportait l'instrument de sa vengeance? Il étendit la main, le prit. Et pour la première fois, il sortit armé dans Paris.

Quel orgueil, quel nouveau courage, quand il sentit dans

sa poche ce couteau tombé du ciel ! La lame branlait dans le manche. Il le porta chez Jean Barbier, frère de l'hôte des *Cinq Croissants* et tourneur au faubourg Saint-Jacques, pour qu'il l'emmanchât de neuf. Puis il finit par se loger dans la rue Saint-Honoré, en face l'église Saint-Roch, à l'hôtellerie des *Trois Pigeons*, près du Louvre.

Sentir le roi si près de lui, ce fut sans doute insoutenable. A trois jours de là il déloge et s'en retourne aux *Cinq Croissants*. Mais à toutes les heures du jour, pendant une quinzaine environ, il vint rôder autour du Louvre, portant avec lui son couteau bien emmanché, dans sa poche. Parfois il sortait de Paris pour échapper à l'obsession. L'idée fixe ne le lâchait point. Il ramène de Bourg-la-Reine un cordelier d'Angoumois, l'invite à son hôtellerie, l'interroge inlassablement sur la question qui le hante : s'il faut considérer comme péché la tentation de tuer le roi et si l'on doit s'en confesser. Il aiguise son couteau, rumine son projet sans trêve. Et puis soudain, tout se défait, tout se déchire dans son âme. Quel repos ! Quel apaisement ! Il renaît, il se désiste de sa volonté homicide. Il prend le bâton du voyage, quitte l'auberge des *Cinq Croissants*, se remet sur le chemin d'Angoulême.

On était aux premiers jours de mai, le temps où la campagne verdoie. Un cantique, une action de grâces montait de son cœur délivré. Il remerciait le divin juge de l'avoir déchargé de sa mission et de s'en remettre sans doute à quelque plus illustre vengeur. Dans quinze jours il apercevrait les murailles d'Angoulême ; il irait chez les cordeliers se confesser de son homicide par désir ; il communierait dans la cathédrale Saint-Pierre ou dans l'église Saint-André . . . Mais Dieu ordonnait-il vraiment qu'il retournât dans Augoulême ? Ne fuyait-il point par timidité de cœur ? . . . Tant de méditations, tant de veilles, tant d'ordres reçus d'en haut, tout renié, tout méconnu, tout oublié en un moment ! Que résoudre ? Quel chemin suivre ? . . . Seigneur ! Seigneur ! encore un signe pour me guider dans ces ténèbres . . .

Le couteau qu'il sentait contre sa cuisse irritait encore son désir de retourner sur ses pas, de trouver enfin le roi, de lui mettre le poignard au cœur. Mais il voyait l'affreux supplice, il voulait conserver la vie, et toutes les forces de son être se révoltaient contre la mort.

Il allait, allait toujours. La tempête faisait rage dans sa misérable cervelle ouverte au vent du désespoir. Si seulement il avait pu se défaire de ce couteau ! Il le tournait, le retournait dans sa main ! Devant le jardin de Chantelou il fit un suprême effort. Il le sortit de sa poche ; il en ébrécha la pointe, de la longueur d'environ un pouce, sur le fer d'une charette. Puis, rompu, soulagé pourtant, il continua son chemin à travers la triste Beauce, monotone, interminable, si mal faite pour distraire une âme qui se noie dans ses pensées.

Il y fut surpris par le soir. Aux premières maisons d'Etampes, il était tout à fait nuit. Là, sur une place déserte, un *Ecce Homo* solitaire barra la route au voyageur. Que se passa-t-il dans son âme ? Quelle prière adressa-t-il à ce crucifié de pierre ? Quel ordre crut-il en recevoir ? . . . Il reprit la route de Paris.

La belle tranquillité d'humeur qu'on avait vue chez le roi durant les fêtes de Pâques, n'eut que la durée d'un moment. Tout son feu s'était rallumé aux lettres de la jeune captive. Loin d'elle, il étouffait dans son Louvre ; il ne tenait plus en place, il pensait n'avoir de repos que lorsqu'il serait hors de Paris, à cheval, au milieu des camps. Pour partir, il n'attendait plus que le sacre de la reine.

Ce sacre avait toujours été différé depuis environ dix ans que le roi l'avait épousée. C'était une croyance commune que la première fête qu'il donnerait devait lui être funeste ; aussi n'avait-on jamais vu de grands divertissements sous son règne. Mais la Reine était fort entêtée de ce couronnement, et comme, au dire de Bassompierre, Sa Majesté était le meilleur mari du monde, elle y avait enfin consenti.

Etait-ce d'avoir senti la mort rôder autour de son carrosse? Le Roi vivait dans l'inquiétude. Il allait pleurer chez Sully, s'asseyait dans la chaise basse que le ministre avait commandée pour lui, et rêvant et battant des doigts sur l'étui de ses lunettes, il disait : «Hé ! mon ami, que ce sacre me déplaît ! Je ne sais ce que c'est, mais le cœur me dit qu'il m'arrivera malheur.» Puis se relevant tout à coup et frappant des deux mains ses cuisses : «Pardieu ! je mourrai dans cette ville et n'en sortirai jamais ! Car, pour ne vous rien céler, l'on m'a dit que je devrais être tué à la première grande magnificence que je ferais et que

je mourrais dans un carrosse. Et c'est ce qui me rend si peureux.»

Parfois pourtant il retrouvait sa gaieté, sa bravoure gasconne. Un jour qu'il revenait des Tuileries, appuyé sur M. de Guise et sur M. de Bassompierre (il fallait toujours qu'en marchant il s'appuyât par affection sur quelqu'un) il les quitta dans la grande galerie : «Ne vous en allez point, leur dit-il ; je m'en vais hâter ma femme de s'habiller afin qu'elle ne nous fasse pas attendre à dîner.» Et il entra chez la reine.

A ce moment, un mai qui se dressait au milieu de la cour du Louvre, tomba sans être agité du vent, du côté du petit degré qui monte à la chambre du roi. M. de Bassompierre dit alors :

— Voilà un très mauvais présage. Je voudrais qu'il m'eût coûté quelque chose de bon et que cela ne fût point arrivé. Dieu veuille garder le roi qui est le mai du Louvre.

Sur quoi M. de Guise reprit :

— Que vous êtes fou de songer à tout cela.

— Mon ami, lui répliqua Bassompierre, on ferait, en Italie et en Allemagne, bien plus de cas d'un tel présage que nous en faisons ici.

Le roi, qui n'avait fait qu'entrer et sortir du cabinet, était venu tout doucement écouter ses gentilshommes, imaginant qu'ils causaient de quelque histoire de femme. Il surprit le propos de Bassompierre, et chassant une pensée qui pourtant semblait l'obséder :

— Vous êtes des fous, leur dit-il, de vous amuser à tous ces pronostics. Il y a trente ans que tous les astrologues et charlatans qui feignent de l'être, me prédisent, chaque année, que je cours fortune de mourir. Et en l'année où je mourrai, on remarquera tous les présages qui m'ont averti en icelle, et on ne parlera plus de ceux qui sont advenus les années précédentes.

Ce n'étaient là que des éclairs. L'inquiétude le reprenait vite. Il redevenait taciturne, et il s'abandonnait aux tourments de sa mélancolie amoureuse.

On ne voyait dans toutes les rues qu'arcs de triomphe, rochers artificiels, portants de théâtre, devises et inscriptions d'honneur tirées de la bible ou des fables, qui célébraient à

l'envie les mérites de la reine. C'est dans ce décor de fête que, pendant près d'une semaine, quand il fut revenu d'Etampes, Ravaillac promena sa frénésie.

Le mercredi, douzième de mai, il put voir passer la reine qui s'en allait à Saint-Denis, accompagnée du dauphin, et de plusieurs princes et dames. Deux heures plus tard, il vit le roi qui s'y rendait à son tour, mais il resta paisiblement dans la foule des curieux, et ne tira point son couteau. Pitié soudaine, peur ou remords ? Il voulait avant de frapper, que la reine fût couronnée, estimant qu'il y aurait ainsi moins de confusion dans le Royaume.

Le sacre eut lieu, le lendemain, dans la basilique Saint-Denis avec la plus grande pompe. Le roi s'y montra très gai, et il parut s'amuser fort, avec quelques seigneurs de ses amis, à jeter par une fenêtre de l'eau sur la reine et sur ses dames et à les regarder s'enfuir . . . Le soir, tout revint à Paris.

Cela se passait un jeudi et le roi devait partir le lundi avec l'armée.

Le lendemain, vendredi, Ravaillac et Sa Majesté entendirent tous deux la messe, l'un dans l'église Saint-Benoît, et l'autre chez les Feuillants. Quel poète retrouvera les sentiments et les pensées qui assaillirent, à cette heure suprême, la victime et son bourreau ? Les messes furent bien différentes qu'ils suivirent, ce matin-là, le Béarnais incrédule et rêvant de sa maîtresse, et l'homme du rocher d'Angoulême qui recevait dans l'extase les derniers ordres de Dieu !

Après l'office, Ravaillac regagna les *Cinq Croissants*. Il y déjeuna avec l'hôte et un nommé Colletet, marchand. De son côté, après la messe, Sa Majesté remonta dans son carrosse, et rencontrant en chemin MM. de Guise et Bassompierre, il fit descendre une dame qui se trouvait dans le berceau pour prendre avec lui ses gentilshommes.

La conversation s'engagea sur un sujet assez plaisant, puis soudain le roi exprima cette pensée singulière :

— Vous ne me connaissez pas maintenant ; mais je mourrai un de ces jours, et quand vous m'aurez perdu, vous reconnaîtrez la différence qu'il y a de moi aux autres hommes.

M. de Bassompierre dit alors :

— Sire, ne cesserez-vous donc jamais de nous troubler en nous disant que vous mourrez bientôt ? Vous vivrez, s'il

plaît à Dieu, bonnes et longues années. Vous n'êtes qu'en la fleur de votre âge, en une parfaite santé et force de corps, plein d'honneurs plus qu'aucun mortel, jouissant en toute tranquillité du plus florissant royaume du monde, aimé et adoré de vos sujets. Belle femme, belles maîtresses, beaux enfants qui deviennent grands, que vous faut-il de plus et qu'avez-vous à désirer davantage ?

Le roi se mit à soupirer et répondit simplement :

— Mon ami, il faut quitter tout cela . . .

Dès qu'il fut de retour au Louvre, il dépêcha La Varenne à l'arsenal, pour aller chercher Sully. La Varenne revint lui dire que le ministre était au bain. Sa Majesté en fut inquiète. Un bain, c'était pis qu'une purge. Il fallait garder la chambre. Le roi renvoya La Varenne pour défendre au ministre de sortir et le prier de l'attendre demain, avec sa robe de nuit, son bonnet et ses pantoufles, disant qu'il se fâcherait s'il le trouvait habillé.

Ensuite il se ravisa, et décida de l'aller voir le soir même.

Après qu'il eut déjeuné, il entra dans son cabinet avec M. de la Force. Il lui dicta une lettre, et portant la main à son front : «Mon Dieu, fit-il, j'ai quelque chose là-dedans qui me trouble fort.» Puis il alla chez la Reine et dit : «Je ne sais ce que j'ai, ma mie, mais je ne puis sortir d'ici.» Elle voulut le retenir. Il se laissa presque convaincre, et par trois fois répéta : «Ma mie, ma mie, irai-je encore ?» Enfin sur les trois heures et demie, il monta dans son carrosse, qu'il avait fait découvrir, parce que le temps était beau et qu'il voulait regarder en passant la décoration des rues.

Le duc de Monbazon, le maréchal de Lavardin, messieurs Roquelaure, La Force et Mirabeau y prirent place, et avec eux ce fameux d'Epernon, qui avait fait jadis le malheur des Ravaillac. Le roi donna l'ordre à Vitry, qui l'escortait à l'ordinaire, de se rendre au Parlement afin d' y porter un message, et fit rester sa garde au Louvre, en sorte qu'il ne fut suivi que de quelques écuyers.

Ravaillac le vit sortir. Il courut après la voiture, dans la rue Saint-Honoré et s'engagea derrière elle rue de la Ferronnerie. Les boutiques accotées à la muraille du charnier Saint-Innocent rendaient cette rue fort étroite. Quelques cinquante ans plus tôt, le feu roi Charles IX avait fait paraître un édit

pour qu'on abattît ces échopes. L'édit était resté lettre morte. Une charrette chargée de foin et le haquet d'un porteur de vin s'étant accrochés ensemble, embarrassaient encore le passage. Le carrosse dut s'arrêter à la hauteur d'une boutique, laquelle portait pour enseigne : Au cœur couronné percé d'une flèche. C'était à peu près le lieu où Ravaillac, à la Noël, avait déjà rencontré le roi.

Les valets sautèrent à bas du carrosse ; ils traversèrent le charnier pour rattraper au bout de la rue l'équipage, et des deux laquais, qui seuls étaient demeurés près du roi, l'un s'avança pour dégager les charrettes, l'autre se baissa pour rattacher sa jarretière. Sa Majesté penchée sur M. d'Epernon lui lisait un billet qu'elle avait à la main droite, et pour lire plus commodément elle tenait son bras levé.

Ravaillac fut prompt. Un pied sur la roue du carrosse, l'autre sur une borne qui servait de montoir aux cavaliers du Cœur couronné, il frappa le roi de son couteau, un peu au-dessus du cœur. Le roi cria : «Je suis blessé». Aussitôt un second coup lui perçait la veine aorte et tranchait la veine cave. Le Roi dit alors : «Ce n'est rien». Un flot de sang sortit de sa bouche. «Ah ! Sire, fit M. de La Force en lui portant sa médaille aux lèvres, souvenez-vous de Dieu !» Mais il était déjà mort.

Tout cela fut si rapide et suivi d'une telle confusion, que personne n'eût reconnu le meurtrier s'il avait pu lâcher prise. Mais il restait là, immobile, sans songer à prendre la fuite, et le couteau à la main. Un écuyer le désarma ; un autre avait déjà tiré l'épée pour le tuer, lorsque le duc d'Epernon cria qu'il y allait de sa vie s'il touchait à ce misérable. En même temps on disait au peuple que le roi n'était que blessé et qu'on apportât du vin. Puis, tandis que tout le monde s'empressait d'aller en chercher, on baissa le mantelet du carrosse, on fouetta les chevaux, et la voiture partit grand train emportant le roi au Louvre.

MM. de Guise et d'Epernon montèrent aussitôt à cheval pour répandre partout le bruit que la blessure n'était de rien. Ils pensaient apaiser ainsi toute émotion populaire ; mais la légende courait déjà qu'eux-mêmes et leurs amis les jésuites préparaient une Saint-Barthélemy et que le roi était leur première victime. Ils avaient beau hâter leurs bêtes ; le bruit

allait plus vite qu'eux, gagnait les quartiers comme une flamme. Il arrêta Sully en chemin.

Celui-ci s'était mis en route avec cinquante ou cent chevaux, dès qu'il avait su la nouvelle. Rue de la Pourpointerie, un cavalier inconnu jeta dans sa petite troupe un billet avec ces mots : «Où allez-vous, monsieur ? C'en est fait. Si vous entrez dans le Louvre, vous n'en réchapperez pas». A la fontaine des Innocents, puis à la croix du Trahoir, on jeta des billets pareils. Au carrefour des Quatre coins, M. de Vitry vint lui dire : «C'est fait de la France, il faut mourir ! Mais où allez-vous avec ce monde ? On ne vous laissera entrer au Louvre qu'avec deux ou trois de vos gens, et je ne vous le conseille point.» Là-dessus le ministre tourna bride, et après avoir raflé tout le pain qu'il put trouver aux halles et chez les boulangers, il alla s'enfermer à la Bastille.

Pendant ce temps, le chancelier Sillery se rendait auprès de la reine, qu'il trouva sur un lit d'été, dans son petit cabinet, en toilette de repos. «Hélas ! dit-elle, le roi est mort !» Et elle se mit à faire des cris. Mais lui, habitué par métier à ne point perdre l'esprit dans les circonstances où il en faut, lui répartit tout d'un trait :

— Votre Majesté m'excusera. Les rois ne meurent point en France.

Puis écartant son manteau qui tenait caché le Dauphin :

— Voici le roi vivant, madame.

On avait conduit Ravaillac à l'hôtel de Retz, proche du lieu où il avait frappé le roi. On le fouilla. On trouva sur lui son chapelet, le papier qu'il avait griffonné chez Belliard, les stances à dire par un criminel que l'on mène à la mort et le cœur de Cotton qui lui avait été donné, quelques dix ans auparavant, par le chanoine Guillebaud. Humbles objets ! Pauvre trésor ! Avoir mystique et baroque, muets témoins de ses méditations solitaires ! . . . M. le président Jeannin et M. de Bullion, délégués pour l'interroger, le questionnèrent sur ces reliques. Il dit en toute vérité ce qu'elles étaient, d'où elles venaieut. C'était livrer tout son secret. Sa vie, toute son âme étaient là. Mais c'était si peu de chose, et surtout pour des robins ! . . . Ils coururent se plaindre au Louvre qu'on n'en pouvait rien tirer.

M. de La Force leur dit : «C'est que vous ne savez pas, messieurs comment il faut traiter ces gens-là. Allons ensemble! Et je saurai bien le faire parler.»

Ils revinrent à l'hôtel de Retz. La Force prit deux carabines. Il en enleva les silex, introduisit à leur place les pouces du meurtrier, puis il serra les écrous. Tout ce qu'il obtint, ce fut des cris.

A ce moment se présentèrent les archevêques d'Aix et d'Embrun pour confesser le régicide et lui faire avouer ses complices. Il ne s'intimida point. Que lui faisaient ces archevêques, à lui qui avait eu audience devant le tribunal de Dieu ! Il se contenta de leur dire que ni lui, ni les siens n'avaient jamais reçu aucun outrage de Sa Majesté, qu'il n'avait été induit par personne à entreprendre cet attentat, mais que ce dessein était dans son esprit comme une tentation déjà ancienne, à laquelle tantôt il adhérait, tantôt non.

L'hôtel était si mal gardé que tout Paris courait l'y voir. Les jésuites y venaient en nombre, poussés par le désir de connaître si, dans les discours de cet homme, ils ne découvriraient rien qui inquiétât leur compagnie. A les voir aussi empressés, il sourit, eut une malice qui perçait leur pensée secrète — innocente raillerie qui dénote son courage, si l'on songe combien il souffrait des meurtrissures de ses pouces : «Vous seriez bien étonnés, dit-il, si je soutenais que ce fût vous qui m'avez conduit ici.»

Tout alarmé de ce propos, le père Cotton accourut. Lui aussi il était jésuite, et de plus confesseur du roi. Il pensa confondre son homme en le traitant de huguenot, et, oubliant son Jean Châtel, il lui dit qu'un bon catholique n'eût jamais perpétré un si méchant crime que le sien. Mais l'autre se moqua de lui, sans lui répéter toutefois la plaisanterie qu'il avait faite aux jésuites de moindre importance, car on l'eût prise à bon escient.

Une paisible assurance, une sorte de bonhomie, l'orgueil de la besogne faite, voilà ce qu'il montra tout le jour. Puis, quand la nuit fut venue et qu'il fut seul avec son âme, il n'eut pas d'autre mouvement que d'élever son cœur à Dieu, comme autrefois, sur sa paillasse, dans le cachot d'Angoulême.

Le roi gisait sur son lit, la face découverte, vêtu d'un pourpoint de satin blanc, avec un bonnet de velours rouge chamarré de passements d'or. On lui fit son autopsie, et les médecins reconnurent qu'il était d'une étoffe à durer longtemps encore. Son cœur fut mis dans un pot en attendant que les jésuites, à qui Sa Majesté l'avait promis, l'emportassent à leur maison de La Flèche où il les avait installés. Les courtisans le baisaient à l'envie ; et «tel, nous rapporte L'Estoile, qui en avait les moustaches saigneuses se l'estimait à grande gloire.»

Pourtant le roi n'était pas mort. Dans le cérémonial de France, un roi ne meurt que quarante jours après sa mort véritable. Durant ces quarante jours, l'image en cire de Sa Majesté se dressa dans le fauteuil sous lequel ou avait couché sa bière. Près de lui ses officiers s'empressaient en manteaux de gala, le chaperon sur l'épaule et le bonnet en tête, exacts à remplir leur office comme s'il eût été vivant. Tout s'agitait dans le palais autour de cette majesté immobile. On assistait à son lever, à son coucher ; on lui présentait la chemise. Sa table était servie et desservie tour à tour. Les mets intacts allaient aux pauvres.

Le petit dauphin, mourant de peur à la pensée d'être tué comme son père, suppliait qu'on ne le fît point roi et qu'on ne le laissât pas coucher seul. La reine jetait de grands cris pour qu'on crût mieux à sa douleur.

Pendant ce temps on expédiait le procès du criminel. Tout de suite le malheureux reçut dans l'âme un coup terrible. Le président lui remontra qu'il affichait la religion pour faire croire à quelque mission divine, et là-dessus, on ouvrit devant lui, le petit cœur de Cotton que le chanoine Guillebaud lui avait donné autrefois et qui devait contenir un morceau de la vraie croix. Le cœur ouvert se trouva vide. Sous l'émotion il chancela. Ce cœur qu'il portait depuis dix ans, croyant porter avec lui un débris inestimable, ce n'était qu'un morceau de cire ! A quoi se fier désormais ? Tout, dans sa vie, n'était-il pas illusion, duperie, mensonge, un rêve creux comme ce cœur ?

Les robins s'acharnaient sur lui et son misérable cœur de cire. Ce zèle pour la religion, dont il faisait tant d'état et dont il couvrait son forfait était aussi fallacieux que la pré-

tendue relique qu'il portait pendue à son cou . . . Il répondit à ses injures avec son bon sens ordinaire que si le cœur était vide, il ne fallait pas s'en prendre à lui, mais à ceux qui le lui avaient donné.

Dans la séance qui suivit, comparut le père d'Aubigny. Le père soutint qu'il ne l'avait jamais vu. A ce coup, c'en était trop. Ravaillac fut indigné : «Aux enseignes, s'écria-t-il, que vous me donnâtes un sou, que vous avez emprunté à un père qui était là !» Mais l'autre se défila dextrement : «Cela est faux, répondit-il, comment un jésuite pourrait-il donner de l'argent puisqu'il n'en porte jamais ?» Ravaillac ne sut rien répondre. Il leva les yeux au ciel.

Vainement on le tourmenta pour lui faire avouer ses complices. Plus il disait la vérité, plus on refusait de le croire. A la fin le président s'avisa de lui annoncer qu'on avait dépêché un exprès à Angoulême, pour ramener son père, sa mère et ses autres parents, et que, s'il refusait de dire autre chose que ce qu'il avait déjà dit, la cour était résolue à les faire périr cruellement, ainsi que l'y autorisaient les lois divines et profanes en un crime si énorme et d'aussi grande conséquence que le sien.

— Les lois divines ni les humaines n'autorisent une cruauté si grande, répliqua le malheureux.

Mais le président allégua le texte de quelques conciles. Alors il baissa la tête. On vit des larmes dans ses yeux.

Quand le moment fut arrivé de le mettre à la question, le Parlement délibéra s'il ne convenait pas d'employer des procédés extraordinaires et même de recourir à ceux des pays voisins, et par exemple à la *baratte* fort en usage à Genève. On s'accorda pour reconnaître que la *baratte* offrait de grands avantages, mais elle était d'invention huguenote, et pour cela fut écartée. Bref, on convint qu'on s'en tiendrait aux moyens accoutumés sans mendier à l'étranger ce dont, grâces à Dieu, nous étions suffisamment pourvus.

On le livra au bourreau. Il lui serra les brodequins. Au premier coin, le malheureux s'écria : «Que Dieu ait pitié de mon âme, lui fasse pardon de ma faute et non pas d'avoir recélé personne !» On glissa le deuxième coin. Il poussa de grandes plaintes, au milieu desquelles il disait : «Je suis pêcheur et ne sais autre chose». On enfonça le coin davantage. «Mon

Dieu ! se prit-il à gémir, acceptez cette pénitence pour les grandes fautes que j'ai faites en ce monde ; recevez cette peine pour la satisfaction de mes péchés. Par la foi que je dois à Dieu, je ne sais autre chose. Ne me faites pas désespérer de mon âme.» Au troisième coin il demeura comme pâmé, on lui porta du vin à la bouche ; ses dents étaient si serrées qu'il ne pût le recevoir. On relâcha les brodequins ; on jeta sur lui de l'eau ; on lui fit prendre du vin ; on l'étendit sur un matelas, où il demeura jusqu'à midi.

Quand la force l'eut un peu repris, l'exécuteur le conduisit à la Sainte-Chapelle. Il y fut lié à un pilier, puis on lui porta son dîner, et tandis qu'il se réconfortait d'un peu de viande et de pain, le greffier l'admonestait encore au nom de son salut éternel, de révéler qui l'avait poussé.

A ce moment les docteurs en Sorbonne commandés pour l'assister, MM. Gamache et de Filsac arrivèrent. Il leur réitéra ce qu'il avait toujours dit, qu'il avait été seul à faire son dessein et à le parfaire et demanda que le greffier prît par écrit sa confession. Les docteurs y consentirent. Alors cette prière touchante sortit comme un soupir de ses lèvres : «Je pense avoir fait une grande faute, dont je demande pardon à Dieu, à la reine, à monsieur le dauphin, à la cour et à tout le monde qui peut en avoir reçu préjudice ; mais, j'espère que le Dieu miséricordieux me fera pardon de mes fautes, étant plus puissant pour dissoudre le péché, moyennant la confession et l'absolution sacerdotale que les hommes pour l'offenser. Je prie la sacrée Vierge-Marie, Messire Saint-Pierre, Messire Saint-Paul, Messire Saint-François en pleurant, Messire Saint-Bernard et toute la cour céleste au Paradis d'être mes avocats et intercesseurs envers la Sacrée Majesté afin qu'Elle impose sa croix entre ma mort, le jugement de mon âme et l'enfer, espérant, par ainsi, être participant des mérites de la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ . . .»

Sur les trois heures, on le tira de la chapelle pour le conduire au supplice. A la porte attendait le tombereau qui devait le mener en grève. A peine y fut-il placé que la foule, qui se pressait aux abords de la Conciergerie, voulut le prendre d'assaut. «Paix, là !» criaient les archers. Et par trois fois ils proclamèrent : «Or, écoutez, de par le roi !» Ce qui calma un peu l'effervescence du populaire qui se tut pour écouter

l'arrêt. Mais quand le greffier vint à ces mots : «. . . tué le roi par deux coups de couteau . . .» les injures et les cris recommencèrent.

La charrette se mit en marche au milieu de clameurs furieuses. Elle passa devant Notre-Dame, tourna sur la place de grève, arriva au lieu du supplice. Debout dans le tombereau, Ravaillac adjura le roi, la reine et tout le monde de lui pardonner la grande faute qu'il avait faite et qu'on priât Dieu pour lui. Puis il monta sur l'échafaud. Il tenait, à la main droite, le couteau dont il avait frappé le roi.

A petit feu l'exécuteur lui brûla d'abord le bras droit. On l'entendit s'écrier : «Jésus Maria ! Jésus Maria ! . . .» Quand le bras fut carbonisé, on le tenailla au fer rouge, et l'on versa dans les plaies du plomb fondu et de l'huile bouillante, en l'exhortant à confesser la vérité toute nue. On fit ensuite approcher les chevaux pour l'écarteler. «Hélas ! dit-il à leur vue, on m'a bien trompé quand on m'a voulu persuader que le coup que je ferais serait bien reçu du peuple, puisqu'il fournit lui-même les chevaux pour me déchirer.» Puis, il se tourna vers le bourreau et le pria de demander à la foule de chanter le *salve Regina*. Toute la grève répondit d'une voix qu'il était damné, comme Judas, et qu'il fallait le faire languir.

Repoussé, rejeté des hommes, il eut recours au confesseur et demanda l'absolution. Le prêtre aussi se déroba. M. de Filsac lui répondit qu'il était en péché mortel et qu'il ne pourrait la lui donner que s'il livrait ses complices.

— Donnez-la moi, au moins à condition, s'écria l'infortuné, au cas que ce que je dis soit vrai. C'est une chose que ni vous, ni personne de votre profession ne peut me refuser.

— J'y consens, répondit l'autre, mais à cette condition qu'au cas qu'il n'en serait pas ainsi, votre âme, au sortir de cette vie que vous allez perdre, s'en aille tout droit en enfer et à tous les diables. Ce que je vous dénonce de la part de Dieu comme certain et infaillible.

— Je l'accepte et la reçois, dit-il, à cette condition.

Les docteurs se découvrirent et lui donnèrent la communion avec les prières accoutumées. Puis, ils entonnèrent le salut. Mais la foule se mit à crier qu'il ne fallait pas de prière pour un pareil misérable, et les Docteurs l'abandonnèrent.

Le greffier encore une fois lui demanda s'il était bien

vrai que personne n'eut pris de part à son crime. Cette fois encore il répondit : «Il n'y a que moi qui l'ai fait».

Alors, dit le procès-verbal, le supplice commença.

Il fut couché sur une claie attelée à quatre chevaux. Pendant une demi-heure environ, l'exécuteur fit tirer les bêtes sans parvenir à disjoindre ces membres puissamment assemblés. L'un des chevaux étant fourbu, un gentilhomme offrit sa monture. La bête était vigoureuse. Elle emporta d'un coup une cuisse. A la troisième reprise, Ravaillac rendit l'esprit.

Le bourreau acheva de le démembrer à coups de hache pour en jeter les quartiers au feu. Mais le peuple se rua dessus. Il n'y eut fils de bonne mère qui n'en voulût avoir sa pièce. Les enfants eux-mêmes en firent des jeux de joie au coin des rues ; et quelques villageois des alentours de Paris, ayant trouvé moyen d'avoir quelque lopin de ses entrailles, les traînèrent, pour les y brûler, jusque dans leurs villages.

Le lendemain, vers les quatre heures du matin, des carrosses de la maison du roi et une troupe de cavaliers attendaient à la porte de l'église Saint-Louis du couvent des jésuites. Dans le nombre des carrosses se trouvait celui-là même où le roi avait été frappé. Le père Armand y monta vêtu du surplis et de l'étole et portant, sur un carreau de velours noir, le cœur royal couvert d'un crêpe. Puis tout ce monde partit au grand trot, se dirigeant vers La Flèche. M. de Lagarde, qui leur était tout dévoué, protégeait le voyage des jésuites, et le peuple de Paris disait en les voyant passer :

— Le feu roi leur a donné La Flèche, et pour le récompenser, ils la lui ont mise dans le cœur.

JÉRÔME ET JEAN THARAUD.

LES PROLÉTAIRES

(A PROLETÁROK)

PIÈCE EN QUATRE ACTES

(Suite. [1]) (5)

SCÈNE VI.

ELISA, *ensuite* BANKÓ.

ELISA *(seule)*. Si je ne savais pas que cette pauvre fille sera finalement heureuse, je me ferais vraiment des reproches. Mais ces quelques mois ne sont pas un siècle, je le sais par moi-même. Ah ! cette pauvreté, cette pauvreté !

BANKÓ *(regardant à la porte)*. Tu es là ?

ELISA. Je n'y suis pas.

BANKÓ *(entrant)*. Tu n'es pas là ? Ma femme, qu'est-ce que cela signifie ? Crois-tu que, parce que tu n'es pas une antiquité, je ne puisse pas te voir, en grandeur naturelle, au milieu de cette chambre ? Je te demande encore une fois, qu'est-ce que cela signifie ?

ELISA. Mon cher Benjamin, cela signifie que, pour toi, je ne suis pas ici. Laisse-moi seule, j'ai une affaire.

BANKÓ. Quelle affaire peux-tu avoir, où ton mari soit de trop ?

ELISA. Tu n'es pas de trop, mais je te raconterai cela plus tard ; maintenant, je n'ai pas le temps.

BANKÓ. Tu n'as pas le temps ? Où a-t-il été, ce temps ? Peut-être, est-ce Bencze qui l'a emporté ? Je l'ai rencontré dans l'escalier.

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1909.

ELISA *(distraitement)*. Oui . . . oui . . . laisse-moi seule.

BANKÓ. Bencze a emporté ton temps ? Peut-être encore autre chose ? Déclaration suspecte.

ELISA. Ne fais pas ainsi l'enfant.

BANKÓ. Entends-tu, mon Elisa, moi, au point de vue scientifique, je suis grand amateur de toute antiquité, mais il y a certaines vieilles affaires que je n'aimerais pas à revoir au grand jour.

ELISA *(lui donnant une tape)*. Oh ! tu es un petit sot, tu n'es pas jaloux, j'espère ?

BANKÓ. Pas précisément, mais . . .

ELISA. Je l'espère bien.

BANKÓ. Mais mon œil de savant aperçoit dans tout ceci qu'il se cache quelque chose, que je ne comprends pas. Cela ne me va pas trop que moi, qui sais dans quelle marmite la mère des Gracques faisait la cuisine il y a deux mille ans, je ne sache pas ce que cuisine ma propre épouse.

ELISA. Elle travaille pour toi.

BANKÓ. Vraiment ? C'est autre chose. Mais, alors, quel sera l'emploi ? Est-il digne de moi ?

ELISA. Tu pourras choisir. Il suffit que tu saches que je travaille à faire de toi un seigneur, pendant que toi, petit sot, tu viens ici jouer l'Othello.

BANKÓ. Mais non, je ne joue pas du tout ; seulement j'aimerais à comprendre . . .

ELISA. Tu ne comprends donc pas encore maintenant ?

BANKÓ. Naturellement non.

ELISA. Va chez Bencze, il va te l'expliquer, mais fais bien ce qu'il te dira.

BANKÓ. C'est là mon emploi ?

ELISA. Mais non, seulement c'est par lui que tu l'obtiendras.

BANKÓ. Ah, c'est ainsi ?

ELISA. Eh bien, comprends-tu maintenant ?

BANKÓ. Non.

ELISA. Bencze se marie aujourd'hui.

BANKÓ. Pauvre petite jeune fille !

ELISA. Veux-tu te taire ! C'est ce mariage qui te procurera un emploi superbe.

BANKÓ. Ah, c'est ainsi ?

ELISA. Eh bien, comprends-tu maintenant ?

BANKÓ. Non.

ELISA. Mais ne comprends-tu pas que je fais tout pour ton profit et que, toi, tu es un petit ingrat ?

BANKÓ. Je ne comprends pas davantage, mais je le tiens pour vrai, puisque tu le dis *(Il baise la main d'Elisa)*.

ELISA. Maintenant, dépêche-toi d'aller chez Bencze, et suis en tout ses recommandations. Tu seras l'un des témoins.

BANKÓ. Où cela ?

ELISA. Au mariage de Bencze.

BANKÓ. Ah, c'est ainsi ?

ELISA. Comprends-tu maintenant ?

BANKÓ *(après avoir réfléchi longuement)*. Non.

ELISA. Mais tu feras, tout de même, ce que je t'ai dit.

BANKÓ. Comment ne ferais-je pas ce que tu dis ? Est-il sûr, le bel emploi ?

ELISA. Tout ce qu'il y a de plus sûr.

BANKÓ. Je cours chez Bencze *(Il part, mais revient)*. J'aimerais bien devenir inspecteur d'académie ; je crois être assez savant pour cela.

ELISA. Je t'en prie, mon cher Benjamin, dépêche-toi.

BANKÓ. J'y vais, mon ange *(il baise la main d'Elisa)*. Cela peut être un projet superbe, seulement je ne comprends pas *(il sort)*.

ELISA *(à part)*. Il est heureux qu'il ne comprenne pas ; puissé-je, moi aussi, en dire autant !

BANKÓ *(revenant encore)*. Je crois que, si vous faisiez de moi un député, cela m'irait encore mieux que tout autre emploi.

ELISA *(avec impatience)*. Si tu tardes tant, on ne fera rien du tout de toi.

BANKÓ. Il ne manquerait plus que cela ! Le lion s'est réveillé et rugit : un emploi ou la mort ! Je vais chez Bencze. *(A part.)* Peut-être là comprendrai-je ? *(Il sort)*.

SCÈNE VII.

CAMILLE, ELISA, IRÈNE, BORCSA.

ELISA. Maintenant, mettons-nous à l'œuvre.

CAMILLE *(au dehors)*. Tais-toi ! Qui t'a demandé ton avis ?

BORCSA *(au dehors)*. Qu'on me le demande ou non, je dis que cela ne peut pas se faire.

ELISA *(à part)*. L'ennemi a reçu du renfort.

CAMILLE *(au dehors)*. Va-t'-en à ton affaire *(Elle entre d'un air de mauvaise humeur ; derrière elle Irène et Borcsa)*. Voit-on, cette effronterie ! — Ah ! vous êtes encore là, ma chère Elisa — Imaginez-vous l'audace de cette fille, de cette domestique !

BORCSA. Si je suis domestique — quoique je ne voie pas mes gages — j'ai tout de même une bouche, et tant que j'aurai une bouche, je dirai que cela ne peut pas se faire. Si elle ne l'aime pas, c'est réglé. Qu'il cherche une autre épouse. Qu'est-ce qui a vu cela ? menacer ainsi, tourmenter ainsi la pauvre demoiselle et lui dire qu'il arrivera ceci et cela.

IRÈNE. Chère Borcsa, laissez-nous.

BORCSA. Je m'en vais, demoiselle de mon âme, mais je vous le dis, tenez bon *(Elle sort)*.

SCÈNE VIII.

CAMILLE, ELISA, IRÈNE.

CAMILLE. Effronterie inouïe ! Je la chasse aujourd'hui.

ELISA. Calmez-vous, ma chère amie.

CAMILLE. Que deviendrons-nous, si les domestiques osent se mêler des affaires de famille ?

ELISA. Qu'a-t-elle fait ?

CAMILLE. Quoi ? Comme je raisonnais ma fille — il est vrai que je parlais un peu haut — tout d'un coup elle s'est mêlée de la conversation et a commencé à bavarder, que cela ne se ferait pas, que la demoiselle en aimait un autre ; en un mot, elle a encouragé cette fille entêtée à ne pas m'obéir.

ELISA *(à Irène)*. Vous ne voulez donc pas devenir la femme de Zátonyi, ma chère ?

IRÈNE *(froidement)*. Non, Madame. *(A Camille.)* Je crois, ma mère, qu'il n'est pas nécessaire de parler de cela devant des étrangers.

CAMILLE. Elisa n'est pas une étrangère ! C'est ma meilleure amie ; tu ferais mieux, vraiment, de l'écouter.

ELISA. Excusez-moi, ma chère, si je me mêle de vos affaires de cœur, mais, croyez-moi, la plus sincère amitié dicte mes paroles. Parlez, quelle objection avez-vous à faire contre M. Zátonyi ?

IRÈNE. Je ne l'aime pas.

CAMILLE. Elle a appris certainement cela dans les livres.

ELISA. Ce n'est pas l'amour qui est la base des mariages heureux, mais l'estime, et M. Zátonyi en est grandement digne.

CAMILLE. N'est-ce pas ce que je lui ai dit ?

ELISA. Il est d'une famille distinguée, il est cultivé, raffiné, assez fortuné pour rendre votre existence aisée, et assez mûr pour vous préserver des dangers de la jeunesse.

CAMILLE. C'est précisément ce que je lui ai dit, seulement pas si bien.

ELISA. Car beaucoup de dangers vous entourent, ma chère .... beaucoup de dangers sous forme de calomnies, de malentendus et de tentations dont vous n'avez pas l'idée.

CAMILLE *(étonnée)*. Moi non plus.

ELISA. Vous êtes jolie, jeune, innocente. Maintenant encore, près de votre mère aimée, sous sa sage surveillance, vous pouvez être à l'abri des mille et mille attaques de la vie ; mais, réfléchissez, si elle n'était plus là ....

CAMILLE *(s'essuyant les yeux)*. Certainement, réfléchis, je ne suis pas immortelle, je vais déjà vers cinquante ans.

ELISA. Et même encore, dès maintenant, sous l'aile de votre mère, sous ses yeux sévères et qui voient tout, vous êtes exposée à ces dangers, dont l'éventualité est déjà la plus grande offense et la plus grande humiliation pour vous, et contre lesquels le bras fort d'un homme peut seul vous protéger.

CAMILLE. Entends-tu ?

ELISA. Je ne voulais pas parler, je ne voulais pas révolter votre âme — mais maintenant je vois qu'il ne m'est pas permis de me taire par délicatesse et par ménagement ; il faut que je vous dise à quels blessants malentendus, à quelles humi-

liantes tentations vous êtes exposée dans votre position présente. Timót, le riche Timót, il y a quelques jours, a voulu par moi — je ne sais pas où il avait pris cette audace — vous faire faire des propositions ; il croyait peut-être que la pauvreté est disposée à tout et qu'on peut impunément la souffleter.

CAMILLE *(avec impatience)*. Quelles propositions ?

ELISA. Excusez-moi si je dis cela — le mot peut difficilement franchir mes lèvres — il a fait ces propositions — mais, soyez-en persuadée. je lui ai fait rentrer son impudence dans la gorge.

CAMILLE. Mais par Dieu ! Que voulait-il donc ?

ELISA. Faire de mademoiselle Irène sa maîtresse.

IRÈNE *(poussant un cri)*. Ah ! *(Elle cache sa tête dans le sein de sa mère)*.

CAMILLE. Quoi ! Peut-on voir chose pareille ! Avec cette innocente figure de mouton, que se met-il en tête ? *(Calmant Irène)*. Eh bien, eh bien, ne pleure pas si amèrement. *(S'emportant.)* Qu'il se présente donc devant mes yeux, je lui apprendrai l'urbanité ! *(Caressant la tête d'Irène.)* Chut, chut, c'est assez pleurer ; tu vois, c'est ainsi qu'on traite les filles pauvres, quand elles n'ont pas de défenseurs. *(S'emportant.)* Oh ! vaurien, pendard ! j'arracherai les yeux de ce mouton, s'il se présente devant moi.

BORCSA *(paraissant à la porte)*. M. Timót est là dehors ; il demande s'il peut entrer.

IRÈNE *(se cachant dans le sein de sa mère)*. Non, non !

CAMILLE *(caressant la tête d'Irène)*. Mais si, qu'il entre ; il vient précisément à propos.

ELISA. Pour l'amour de Dieu, ne vous emportez pas. Borcsa, attendez encore . . . *(Bas.)* Soyez prudente. Devant une telle audace, le plus humiliant est qu'elle ait pu se produire. En prendre ouvertement connaissance serait, en soi, une humiliation de plus. Avec des reproches, avec du bruit, vous donneriez seulement du scandale à l'affaire et vous la feriez connaître à tout le monde. Modérez donc votre juste colère et confiez-moi le soin de recevoir cet homme.

CAMILLE. Très-bien, ma chère, mais arrangez-le bien, parce qu'autrement je m'en mêle.

Borcsa *(entrant de nouveau)*. Peut-il entrer ou faut-il le renvoyer ?

Camille. Il peut entrer.

Elisa. Prenez vos places et laissez-moi la parole. *(Elles s'asseoient.)*

SCÈNE IX.

Les précédents, Timót.

Timót *(entrant timidement)*. Votre humble serviteur . . . j'ai le plaisir . . . pardon, si je m'enhardis *(Il s'avance, se tait et regarde d'un air gêné autour de lui)*.

Elisa. A quoi devons-nous ce plaisir, Monsieur Timót ?

Camille *(interrompant)*. Ce grand plaisir . . .

Elisa *(lui prenant la main)*. Je vous en prie, chère amie . . .

Timót. J'ai pris la liberté . . . avec l'agrément de mon ami Bencze . . . de présenter mes félicitations à sa chère fiancée . . . et . . . et . . .

Elisa. Vous êtes très gracieux, Monsieur Timót. Nous sommes convaincues que vos bons souhaits viennent d'un cœur pur.

Timót. Oh ! d'un cœur très pur . . . et c'est pour cela que, si je ne vous offense pas, je prends la liberté . . . *(Il va vers Irène et tire de sa poche un écrin avec un bijou)* avec l'agrément de mon ami Bencze, . . . de vous prier d'accepter ce petit cadeau de noces . . .

Irène. Je vous remercie, Monsieur, je ne l'accepte pas *(Elle se lève et s'en va par la porte de côté)*.

Timót *(avec confusion)*. Je le regrette beaucoup . . . j'aurais été heureux . . . votre humble serviteur *(Il remet l'écrin dans sa poche)*.

Elisa. Avec l'agrément de votre ami Bencze . . .

Timót. Oui, certainement.

Camille. Et votre ami Bencze sait-il tout, si j'ose vous le demander ?

Timót *(surpris)*. Tout.

Elisa. N'y a-t-il pas des secrets que l'un des amis cache ordinairement à l'autre ?

TIMÓT *(de plus en plus troublé et surpris)*. Je ne sais pas . . . c'est possible.

CAMILLE. Et pour lesquels un ami a l'habitude de couper les oreilles à l'autre.

TIMÓT. Les oreilles ?

ELISA *(saisissant la main de Camille)*. Je vous en prie, ma chère amie . . . Oh, M. Timót comprend l'amitié à la véritable manière antique.

TIMÓT. A la manière antique ! *(Apart.)* Qu'est-ce qui leur a pris ?

ELISA. D'après elle, un ami ne peut pas vivre sans l'autre : corps, âmes, fortunes, tout est commun.

TIMÓT *(s'inclinant)*. Oh ! oui.

CAMILLE. Et Monsieur Timót n'excepte rien de la communauté ?

TIMÓT *(s'inclinant vers Camille)*. Rien. *(A part)* M'adressent-elles des compliments ou des impertinences ?

ELISA. Quel dommage que le monde d'aujourd'hui comprenne si peu les vertus antiques !

CAMILLE. Et ait l'habitude de leur donner un autre nom.

TIMÓT. Un autre nom ? Vraiment ?

ELISA. Par exemple, il appelle la bienfaisance . . . un présent généreux . . .

CAMILLE *(interrompant)*. Dites un présent de séduction.

TIMÓT *(avec effroi)*. De séduction ?

ELISA. Je vous en prie, ma chère amie . . . Je ne veux pas dire autre chose que ceci : qu'on voit dans la bienfaisance un but caché . . . Oh ! cette époque-ci est très injuste ; elle ne veut pas voir que la main qui donne, peut aussi souffleter . . .

CAMILLE. Et, à raison de sa bienfaisance, prendre un intérêt de mille pour cent.

TIMÓT *(qui, jusque-là, a fait avec embarras des révérences à ses interlocutrices)*. Un intérêt ? *(A part.)* Dieu du ciel ! ces gens-là se doutent de quelque chose.

ELISA. Oh ! Mais Monsieur Timót comprend noblement l'emploi de sa richesse . . . il fait le bien pour le bien.

CAMILLE. Et non pas pour faire un marché.

TIMÓT. En aucun cas. *(A part.)* Le mieux sera de m'en aller d'ici.

ELISA. Sachez que chez les pauvres aussi il y a de la fierté.

CAMILLE. Et que tout ce qu'ils ont n'est pas à vendre.

TIMÓT *(à part)*. Sans doute, on a soupçonné mon amour, et l'on s'est mépris. Me voilà bien ; et je ne puis pas parler, l'amitié ne le permet pas. *(Haut.)* J'ai l'honneur de vous saluer . . . pardon de vous avoir importunées . . . votre serviteur . . . *(A part en s'en allant.)* Je laisse ici une belle renommée ! *(Il sort)*.

CAMILLE. Bon voyage !

ELISA. Il a reçu son compte. Maintenant je m'en vais, ma chère amie ; raisonnez votre jeune fille ; voilà un exemple alarmant qui peut l'instruire. Au revoir, ma chère. *(A part.)* Je cours, je peux encore rejoindre ce malheureux *(elle sort)*.

CAMILLE. Merci, ma chère Elisa *(à la cantonade)*. Sors de là, je suis seule, parlons sérieusement.

SCÈNE X.

CAMILLE, IRÈNE.

CAMILLE. Eh bien, tu n'es pas encore disposée à te marier ? Tu te tais, tu baisses la tête ? Aimerais-tu mieux peut-être recevoir d'autres offres de ce genre ?

IRÈNE. Ma mère !

CAMILLE. Bien, bien — tu sais que je ne l'ai pas compris ainsi. Mais, toi-même, tu as pu voir que tu devrais accepter ce bonheur des deux mains. Tu es jeune, tu es pauvre, tu es faible. Dans ce vilain monde, chacun croit qu'il peut te maltraiter impunément. Sois donc contente qu'il se présente un honnête homme qui, d'une manière honorable, t'épousera et te protègera.

IRÈNE. Ma mère, vous savez que Charles m'aime et veut m'épouser. Pourquoi me forcer à en prendre un autre ? Ne sera-t-il pas pour moi un protecteur suffisant ?

CAMILLE. Tra là là ! Il t'épousera, il t'épousera . . . il a dit cela et il est parti. Qui sait quand il reviendra ? Qui sait s'il n'aura pas alors envie de reprendre sa parole ?

IRÈNE. J'ai confiance en lui.

CAMILLE. Mais moi, je n'y ai pas confiance. Sur sa belle parole je ne laisserais pas, certes, échapper le bonheur qui s'offre.

IRÈNE. Mais, ma mère, moi, j'aime Charles, je l'aime de tout mon cœur et je lui ai donné ma parole . . . j'ai juré, ma mère ! et je ne peux pas manquer à mon serment.

CAMILLE. On fait de pareils serments pour ne pas les tenir. Ma foi, le monde irait bien si toutes les filles allaient à ceux à qui elles ont juré fidélité. Ensuite cet amour . . . qu'est-ce que c'est que cet amour ? Une parade, un luxe que les riches peuvent se permettre, s'ils en ont envie ; mais, qu'une fille pauvre se réjouisse si elle trouve un mari même sans amour ; l'amour viendra plus tard, s'il veut.

IRÈNE. Oh, ma mère, ne me torturez pas ! Que vous dirais-je donc ? Vous dirais-je que je déteste Zátonyi, que je meurs quand sa main me touche ?

CAMILLE. Les filles n'ont pas l'habitude de mourir de cela. *(A part.)* Le temps passe, bientôt on sera ici et je ne suis encore arrivée à rien avec elle. Que faire ? Que faire ? *(Haut.)* Que deviendrai-je avec toi, méchante enfant ? Si mes malédictions n'ont pas de prise sur toi, — si tu ne t'effrayes pas de mes menaces : qu'est-ce que ta mère est encore pour toi ?

IRÈNE. Ma mère, ma mère ! Dieu a donné à la mère une grande autorité sur son enfant — gardez-vous d'en abuser — Dieu, un jour, vous en demandera compte.

CAMILLE *(ébranlée, en elle-même)*. Que dit-elle là ? *(Haut.)* Mais cependant je veux ton bonheur ; je sais mieux juger que toi ce qui t'est avantageux.

IRÈNE. Je ne peux pas être heureuse avec un homme que je ne saurais estimer.

CAMILLE *(avec impatience)*. Certes, tu as réponse à tout. Mais où as-tu appris tout cela ? Ingrate ! Est-ce pour cela que je t'ai élevée, que je t'ai soignée, que je t'ai aimée, pour que tu refuses de remplir mon plus grand désir ?

IRÈNE. Je ferai tout, ma mère, excepté cela.

CAMILLE *(toujours plus impatiente et plus excitée)*. Mais, précisément, c'est cela que je veux. Si tu étais obéissante, tu ne choisirais pas entre tes devoirs.

IRÈNE *(doucement)*. Je ne le peux pas.

CAMILLE. Mais que faire avec toi, fille sans cœur ! *(A part, se tordant les mains.)* Ah, mon Dieu ! mon Dieu ! Il me semble entendre déjà leurs pas . . . *(Haut.)* Toi, toi, qui as été si accoutumée à l'obéissance que tu m'avais dés-

habituée de te donner des ordres, tu oses me tenir tête ! Qui t'a appris cela ? Qui t'a poussée à la révolte ? Qui a mis ce feu hostile dans tes yeux ?

IRÈNE. L'amour !

CAMILLE *(toujours plus irritée)*. Un beau mot ! Ainsi, mères, vous aimez vos enfants, vous vous tourmentez, vous souffrez à cause d'eux ; un beau jour, un étranger quelconque vient se promener devant vous, et met dans sa poche toute cette reconnaissance, tout cet amour dont vous avez vous-mêmes jeté la graine pour son compte. Vous pouvez ensuite aller mendier, vous pouvez arracher vos cheveux gris, vous pouvez mourir sur la paille . . . votre enfant prodigue à un autre joyeusement ce qu'il vous doit et ne se sent dans l'âme aucun remords, parce qu'il a son excuse, sa belle excuse : l'amour ! Va, va, je te renie, tu n'es plus ma fille, je ne t'aime plus. *(Elle tombe sur une chaise et, couvrant son visage de sa main, éclate en sanglots.)*

IRÈNE *(s'approchant lentement de Camille et lui posant la main sur le bras)*. Ma mère, ne pleurez pas, je souffrirai toutes les peines, seulement pas celle-là.

CAMILLE. Que toutes mes larmes se changent en feu et brûlent à jamais ton âme ingrate . . . Toi, toi, qui tues ta mère, non — tu fais plus avec elle — tu marques son front de l'empreinte de la honte.

IRÈNE *(tremblante)*. Ma mère, par le ciel !

CAMILLE. Oui, oui, la honte ! Si mes malédictions, mes menaces ne t'ont pas touchée, eh bien, que mes larmes t'émeuvent ! Aie pitié de moi, mon enfant ! Ne crois pas que je te ferais violence si je ne me trouvais pas moi-même sous l'empire d'une nécessité beaucoup plus forte. Apprends donc que je suis au pouvoir de cet homme, que la honte, peut-être la prison, m'attend.

IRÈNE. Ma mère, ma mère, je ne veux pas en entendre davantage.

CAMILLE. Non ! Tu m'as forcée de rougir devant toi . . . apprends ma honte jusqu'au bout. J'ai commis dans le passé des actes qui attireraient sur ma tête la honte et le châtiment. Cet homme sait tout cela, il a des preuves, je suis dans sa main. Maintenant, tu le sais. Va donc, ouvre devant moi la porte de ma prison.

IRÈNE *(elle reste quelque temps comme anéantie, la tête cachée dans ses mains. Après une pause, toute pâle et à voix basse).* Pour quand voulez-vous ce mariage ?

(Camille veut prendre sa main pour la baiser).

IRÈNE *(retirant sa main).* Pour quand voulez-vous ce mariage ?

CAMILLE. Pour aujourd'hui, tout de suite. Tu y consens ?

IRÈNE *(avec un regard fixe).* Je le ferai pour ma mère.

CAMILLE *(elle frémit et recule d'un pas — puis elle va timidement vers Irène).* Irène, j'ai peur de toi, je ne t'ai jamais vue comme cela.

IRÈNE. Je n'ai pas encore souffert ainsi.

CAMILLE. Mon enfant, ne t'effraye pas. Que feras-tu ?

IRÈNE. Mon devoir *(Elle se met en marche.)*

CAMILLE. Où vas-tu ?

IRÈNE. Je vais me préparer à mon mariage. *(Elle s'en va lentement).*

SCÈNE XI.

CAMILLE *seule.*

Ah ! Dieu merci ! C'est fini, je n'en pouvais plus. — Oh ! que le ciel frappe ce Bencze ! Puissé-je ne l'avoir jamais vu ! — C'est comme si ma conscience ressentait une espèce de remords. — Mais que pouvais-je faire ? Il fallait que l'une des deux fût sa victime, et, en définitive, son sacrifice n'est déjà pas si grand . . . elle se marie, elle peut être heureuse . . . je veillerai à ce que son mari la traite bien . . . Cent mariages semblables ont déjà très bien fini . . . ensuite, je l'ai élevée, j'ai été sa mère, je l'ai traitée absolument comme si elle avait été ma propre fille . . . elle aussi peut bien faire quelque chose pour moi . . . elle le fera . . . elle a vu qu'il fallait le faire sans résister davantage . . . sans résister . . . précisément cela m'effraye ; j'aurais préféré qu'elle pleurât, se plaignît . . . mais ce visage blême, cet œil fixe, je les verrai dans mes rêves. *(La porte s'ouvre.)* Qui est-ce ? Comme je suis devenue peureuse !

SCÈNE XII.

CAMILLE, MOSOLYGÓ.

MOSOLYGÓ. C'est moi — c'est l'heure — à l'ouvrage — beaucoup de lettres. *(Il tire des lettres de sa poche).*

CAMILLE. Eh ! nous avons bien le temps de nous occuper de cela maintenant ! Nous avons un plus grand travail à faire ici . . . nous allons aller de suite à l'église pour un mariage.

MOSOLYGÓ. Vous vous mariez ? — Je vous félicite, — quel est l'homme heureux ?

CAMILLE. Ne me contrariez pas ainsi ! Vous ne croyez cependant pas que, moi, je me marierais ?

MOSOLYGÓ. Pourquoi pas ? Les femmes font de plus grandes folies.

CAMILLE. Je vous remercie ; je n'en ai pas envie. C'est Irène qui se marie, devinez avec qui, avec qui ?

MOSOLYGÓ. Je ne sais pas deviner.

CAMILLE. Avec Bencze Zátonyi. Qu'en dites-vous ?

MOSOLYGÓ. Beau parti — il ira loin — grand coquin.

CAMILLE. Vous faites vraiment bien l'éloge des gens !

MOSOLYGÓ. Grand éloge — habile coquin — seulement qu'il prenne garde qu'on ne l'attrappe — comme moi — coquin maladroit — beaucoup de différence. Il fera bien de suivre les conseils de sa mère.

CAMILLE. Allez vous promener avec vos conseils de mère. Au moins, faites attention à ne pas dire de pareilles bêtises devant Irène, elle ne sait rien de vos sottises.

MOSOLYGÓ. Il n'y a rien à faire — je rentre chez moi.

CAMILLE. Mais non, restez ici. Qui sait de quoi on aura besoin, et l'on peut vous employer à tout. Attendez ici, que j'aille m'habiller. *(Elle sort.)*

MOSOLYGÓ. M'employer à tout — c'est vrai — il y eut un temps — hélas ! — j'avais aussi une belle épouse — mariez-vous donc, fous que vous êtes !

SCÈNE XIII.

MOSOLYGÓ, IRÈNE.

IRÈNE *(elle vient rapidement)*. Monsieur Mosolygó, j'ai entendu votre voix, je vous en prie, écoutez-moi un instant.

MOSOLYGÓ. Parlez.

IRÈNE. Je vous connais depuis mon enfance, je vous ai vu chaque jour, et, quoique vous me parliez peu, peut-être ne vous en êtes-vous pas aperçu, j'ai toujours eu du penchant pour vous, oh ! parce que j'ai vu que vous étiez malheureux et que, sous un masque bizarre, vous cachiez la douleur d'un cœur qui souffrait.

MOSOLYGÓ. Vous connaissez bien les hommes — moi je n'y connais rien.

IRÈNE. Oh, oui, je vous ai compris ; sans la connaître, j'ai partagé votre douleur, et mon cœur était attiré vers vous, comme s'il avait pressenti qu'un jour vous seriez mon compagnon de malheur. L'oracle s'est accompli — l'instant est arrivé . . . vous, dont autrefois l'enfant avait compris le chagrin — vous, vous comprendrez le malheur de la jeune fille.

MOSOLYGÓ. C'est possible — en quoi puis-je vous servir ?

IRÈNE. Vous connaissez Charles Darvas ?

MOSOLYGÓ. Je le connais bien — il n'arrivera à rien — c'est un homme honorable.

IRÈNE. Dans quelques instants mes lèvres prononceront un mot qui, pour toujours, me séparera de lui. Je ne peux pas lui parler, je ne peux pas me justifier — oh ! faites-le vous-même, dites-lui que je n'ai pas été parjure, que je n'ai pas oublié mon serment . . .

MOSOLYGÓ. Je le lui dirai.

IRÈNE. Dites-lui que ma volonté a cédé à une telle contrainte que, devant elle, j'ai dû m'incliner ; dites-lui qu'il ne m'a pas été possible de faire un autre choix, qu'il ne me méprise pas, qu'il ne me maudisse pas !

MOSOLYGÓ. Je le lui dirai.

IRÈNE. Et dites-lui encore qu'il ne lui est plus permis de me voir, qu'il m'oublie, qu'il soit heureux, que je prierai Dieu chaque jour pour lui — dites-lui . . .

MOSOLYGÓ. J'irai des aujourd'hui le rejoindre.

IRÈNE. Je vous remercie, je ne me suis pas trompée sur vous. *(Elle veut lui prendre la main.)*

MOSOLYGÓ *(retirant sa main)*. N'y touchez pas — elle n'en est pas digne — depuis 20 ans aucune main honorable ne l'a touchée.

IRÈNE. Oh ! ne me retirez pas votre main, mon seul bon ami. *(Elle lui baise la main.)*

MOSOLYGÓ *(il retire sa main avec effroi)*. Qu'avez-vous fait ? Vous vous êtes déshonorée — cette main — c'est la main d'un coquin. *(Luttant contre son émotion.)* Ne vous laissez pas faire — on ne peut pas vous forcer — je connais la loi — bien des fois je l'ai tournée — défendez-vous.

IRÈNE *(elle éclate en sanglots et se jette sur la poitrine de Mosolygó)*. Oh ! même à vous, je ne peux pas dire tout mon malheur.

MOSOLYGÓ *(très embarrassé, il tourne la tête, afin de se dégager d'Irène)*. Laissez-moi — je ne le mérite pas — je suis un coquin — jamais on ne m'a traité ainsi — défendez-vous — dites non à l'autel — ne pleurez pas — j'ai honte de moi — je n'en suis pas la cause — *(Il réprime avec force son émotion.)* je suis un coquin — Pourquoi me faites-vous rougir ? *(Il laisse couler ses larmes et en tremblant il presse Irène contre lui.)*

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, CAMILLE *(d'un côté)*, ELISA *(d'un autre côté)*.

CAMILLE *(du dehors)*. Irène, es-tu prête ? On vient. *(Elle entre.)*

IRÈNE *(se dégageant brusquement de Mosolygó)*. Je vous remercie, mon ami ! *(Elle se tourne du côté de Camille et reste debout en silence.)*

ELISA *(entrant)*. Nous partons de suite, mes chers amis. Benjamin est déjà en route pour aller chercher le fiancé.

(Mosolygó va dans le fond, s'asseoit, regardant continuellement sa main, qu'Irène a baisée).

CAMILLE *(à Irène)*. C'est bien, mon enfant. Je vois que tu es déjà prête.

IRÈNE *(tranquillement)*. Je suis prête.

CAMILLE *(à part)*. Sur quel ton elle dit cela ! *(Haut à Elisa.)* Mon Dieu, mon Dieu, je n'ai jamais vu un mariage aussi pré-

cipité. A peine ai-je eu le temps de m'habiller, encore n'ai-je pas pu mettre la chambre en ordre. Voilà, j'ai même oublié de m'occuper des témoins.

ELISA. Ne vous en inquiétez pas, ma chère amie, l'attentif fiancé s'est occupé de tout. Mon mari sera l'un des témoins, nous avons demandé à M. Tulipán d'être l'autre . . . précisément le voici.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, TULIPÁN, Mme TULIPÁN.

CAMILLE. Vous êtes très-complaisant, cher Monsieur Tulipán. Veuillez vous asseoir, nous partons à l'instant.

TULIPÁN *(en vêtements de cérémonie)*. Je considère comme un grand honneur pour moi de . . .

Mme TULIPÁN *(interrompant)*. Nous le faisons avec plaisir ; j'ai dit à mon mari qu'il s'apprête vite et qu'il mette ses plus beaux habits. C'est un jour de grande fête que celui d'un mariage . . . *(En appuyant sur ses paroles.)* et nous espérons que cette chère demoiselle sera heureuse.

CAMILLE. Espérons-le. Ah ! ce n'est pas un mariage de grande cérémonie ; j'aurais voulu avoir un peu de temps pour les préparatifs, mais cela s'est passé si rapidement ! ces amoureux sont si impatients ! Nous n'avons pas pu inviter des étrangers, il n'y aura au mariage que les gens de la noce . . . une vraie noce intime.

Mme TULIPÁN *(en appuyant)*. N'importe — pourvu que la chère demoiselle soit heureuse.

CAMILLE *(à part)*. De quoi se mêle cette femme de tailleur ?

ELISA. Voici l'heureux fiancé.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, BENCZE, BANKÓ, BORCSA.

BANKÓ. Nous voilà, les voitures attendent en bas . . . Nous pouvons partir.

ELISA *(à Irène)*. Ma chère, dites adieu maintenant à votre mère ; après la cérémonie, nous allons immédiatement dans

votre nouvel appartement, et c'est seulement plus tard qu'elle pourra vous rejoindre, quand elle aura mis ses affaires en ordre. Jusque-là je serai toujours avec vous, afin que vous ne restiez pas seule et sans protection.

CAMILLE. Seule ? Et son mari ?

BENCZE. Après la cérémonie, il faut que je parte immédiatement pour une affaire urgente ; je ne pourrai revenir que dans 15 jours.

BANKÓ *(à l'oreille d'Elisa)*. Je ne comprends toujours pas. *(Elisa lui fait signe de se taire)*.

BENCZE *(à Irène)*. Ma chère Irène, puis-je vous demander cette jolie main qui sera bientôt mienne ?

(Irène recule épouvantée, son regard tombe sur Mosolygó qui lui fait un signe de tête d'encouragement ; puis elle se tourne vers Camille qui lui jette un regard suppliant. Pendant ce jeu muet, Bankó, sur un signe d'Elisa, se place à côté d'Irène. Mme Tulipán et Borcsa pleurent dans le fond de la salle.)

BANKÓ. Permets, mon ami, c'est mon devoir de conduire la fiancée à l'église. *(Il lui offre le bras.)*

IRÉNE *(après avoir longuement regardé Camille, se détourne et prend le bras de Bankó)*. Allons ! *(Bencze offre son bras à Elisa, Tulipán à Camille)*.

MOSOLYGÓ *(offrant son bras à Mme Tulipán et à Borcsa)*. Allons-y aussi !

Mme TULIPÁN *(pleurant)*. Nous ne faisons pas partie de la noce.

BORCSA *(pleurant aussi)*. On n'a pas besoin de nous là-bas.

MOSOLYGÓ. Qui sait ? *(Tous sortent.)*

Le rideau tombe.

(Traduit du hongrois par *M. Paul Bert de la Bussière.)*

(A suivre.)

CHRONIQUE DES THÉATRES

La Rencontre, par M. Pierre Berton (Nemzeti Szinház.)

Il faut avoir un cœur bien dur pour n'être pas ému par l'ensemble de perfections et de malheurs que réunit Mme Camille de Lancay, l'héroïne de la pièce de M. Pierre Berton ; mais en même temps il faut posséder une âme bien candide, pour n'éprouver aucune surprise devant une personne aussi luxueusement douée de qualités propres à lui gagner la sympathie universelle. Nous vivons dans un triste temps qui ne nous gâte point par de telles rencontres, et si nous avons encore des illusions sur les femmes, c'est plutôt en sens inverse et d'une manière qui ne leur est guère favorable. Nos jugements, nés de l'expérience et fortifiés par les lectures à la mode, nous les montrent beaucoup plus proches des misères terrestres que des sphères célestes, et voici que M. Pierre Berton nous présente justement un ange dans les toilettes élégantes de Mme de Lancay. Elle est pleine de noblesse et de dévouement, d'amour et de bonté, généreuse envers tout le monde et sévère seulement pour elle-même, enfin, pour être tout à fait sûre de notre sympathie : malheureuse et calomniée. Elle pousse le dévouement à un si haut degré que quand elle cède à la passion, qui l'envahit depuis longtemps, c'est seulement pour sauver sa rivale. On ne peut être plus désintéressé et nous avons bien raison d'envier à M. Pierre Berton de si belles visions. Mais c'est une envie qui n'est peut-être pas exempte de quelque malice. Comment, en effet, nous défendre d'un certain soupçon ? M. Berton ne voudrait-il pas nous faire aimer sa pièce, grâce aux qualités de Mme de Lancay, plutôt que nous témoigner, par ladite pièce, sa foi en la perfection de cette étonnante personne ? J'oserai dire qu'il n'est pas plus romantique que vous et moi, mais il est trop habile pour ne pas savoir que ce sont les belles choses qui ont le plus de chance de plaire, et les belles choses, il les entend comme la plupart des hommes, un peu vulgairement. Et voilà ce qui me semble être la vérité sur sa pièce : c'est une œuvre en accord avec le goût vulgaire. C'est là sa force et en

même temps sa faiblesse. Elle est sûre de conquérir le gros public — elle n'y a pas manqué chez nous non plus, — mais elle se trouve être un peu trop proche de M. Ohnet, ce qui suffit à lui ôter une part considérable de son mérite.

Le Métier de Mme Warren, par M. Bernhard Shaw. (Magyar Szinház.)

La pièce de M. Pierre Berton offre le curieux spectacle d'une œuvre dans laquelle la distinction extrême des dehors ne sert qu'à faire ressortir la vulgarité fondamentale des procédés de l'auteur ; celle de M. Bernhard Shaw — *Le Métier de Mme Warren* — dont le Magyar Szinház nous régalait ces jours-ci, peut passer, au contraire, pour l'exemple d'un œuvre où, à travers les vulgarités étalées, éclate un esprit qui n'est rien moins que vulgaire. C'est le critique social Shaw qui donne ici son avis sur quelques aspects de la vie moderne et s'il ne voit que des choses mesquines, il les envisage d'un regard supérieurement pénétrant, rehaussé de l'ironie d'une logique implacable et du radicalisme le plus dégagé. Le métier de Mme Warren consiste dans la direction de certaines maisons — éparses sur le continent — garnies de toutes sortes d'agréments pour le sexe mâle, y compris — et principalement — de belles filles aimables et avenantes. Dans son entreprise, Mme Warren est secondée d'un baronet : Sir George Crofts, qui ne sait mieux employer son argent qu'en le plaçant dans cette excellente affaire (elle rapporte trente-cinq p. c.) et qui, après avoir été l'amant de Mme Warren, songe à présent à épouser sa fille Vivie. Car Mme Warren a une fille qu'elle a fait élever loin d'elle dans les meilleurs pensionnats et qui même a passé son baccalauréat à l'Université de Cambridge. De sa mère elle ne tient que l'âpreté de caractère ; mais quant aux idées et aux goûts, elle est tout le contraire de Mme Warren. Elle n'aime que ce qui est honnête et pur, tandis que Mme Warren ne se plaît que dans son commerce lucratif. Vivie qui ne sait rien de l'origine de l'argent de sa mère, ressent pourtant quelque inquiétude devant cette richesse, comme devant quelque chose d'inconnu ; tout à coup elle découvre la vérité, et le drame de la mère et de la fille éclate. Mais n'allez pas imaginer que ce soit un drame dans le genre du *Demi-Monde*, avec lequel la pièce de M. Shaw offre quelques analogies. Dumas, en farouche mystique qu'il était, ne sortait pas avec son idéal de l'honnêteté bourgeoise, tandis que M. Shaw est un révolutionnaire qui enveloppe de son dédain tout l'ordre social actuel. Il est doué d'une merveilleuse acuité de raisonnement et ne tenant à aucune idée considérée comme inviolable par la morale courante, il n'éprouve point d'embarras à dévoiler les brèches de l'organisation sociale, et à poursuivre impitoyablement de sa moquerie les contresens dont les hommes se servent pour arranger leurs affaires. C'est ainsi qu'en confrontant la mère entremetteuse et la fille jalouse de sa pureté

morale, il donne raison à la mère sans que nous puissions douter le moins du monde de son infériorité de caractère, et il nous montre l'intelligence supérieure de la fille, sans que nous puissions nous empêcher d'être choqués par l'étroitesse de ses principes. L'impression générale qui se dégage de la pièce est telle que les gens qui y ont raison nous semblent ne pas le mériter, et ceux qui, à notre gré, devraient avoir raison, ont tort. Les uns comme les autres tournent plus ou moins étroitement autour du tragique ; aux yeux de M. Shaw, ils apparaissent presque tous uniformément comiques, ils rentrent en dernière analyse dans le comique de la situation actuelle de la société, et c'est justement contre elle que M. Shaw dirige ses attaques. Comme il le fait avec une parfaite bonne grâce, avec infiniment d'esprit et comme il sait, tout en restant très sérieux au fond, être très amusant dans les saillies, il faudrait être bien hypocrite pour ne pas goûter ces coups portés à l'hypocrisie.

Le Maire Sári (Sári biró), par M. Sigismond Móricz. (Nemzeti Szinház.)

Le théâtre hongrois a vu grandir une plante spéciale et curieuse qui depuis longtemps a cessé de porter des fleurs : la paysannerie-vaudeville. Elle s'attachait à une tradition très ancienne et presque ininterrompue de la littérature hongroise, à celle de la tendance populaire qui, avec Petőfi et Arany, triomphait dans la poésie, et dont elle fut, en donnant accès au peuple sur la scène, en quelque sorte le complément. Mais sa floraison dura peu et après avoir, non sans succès, tâché d'enrichir le répertoire par des peintures de la vie populaire, elle finit par tomber dans des futilités de l'ethnographie pittoresque et dans des extravagances des paysans endimanchés. Elle avait eu des commencements vigoureux qui promettaient un beau développement, mais en abusant de ses moyens elle arriva vite à la débilité de la vieillesse qui faisait se détourner d'elle et le goût des écrivains et la faveur du public. Après avoir suscité durant quelque temps l'enthousiasme le plus chaleureux, elle semblait destinée à l'abandon le plus complet. Mais il ne faut pas se presser de rendre des arrêts de mort, même en matière de « paysannerie ». C'est une vérité digne de n'être pas oubliée qu'en littérature il n'y a pas de genres bons ou mauvais, mais seulement des œuvres réussies ou manquées et ce fut assurément un peu prématuré que d'entonner le chant funéraire de la paysannerie-vaudeville, car c'est justement une œuvre de ce genre qui attire maintenant en foule le public au Théâtre National.

L'auteur heureux de cette pièce : M. Sigismond Móricz, a su très bien utiliser les avantages que présentent les tableaux de la vie saine et simple des petits villages et éviter le gâchis, dans lequel tant de ses prédécesseurs se sont enfoncés : la fausse sentimentalité, les conflits déplacés et l'exhibition forcée des détails accessoires. Il a

fait une œuvre charmante qui, bien que mince quant à son contenu (il s'agit d'un maire de village qui vit sous le règne de sa femme et qui, pour se libérer et faciliter le mariage de son fils, participe au complot dressé dans l'intérêt de son adversaire), est parsemé de traits amusants, de mots drôles et donne l'impression d'une idylle gaie. Il a mérité les applaudissements et, pour en avoir davantage, il eut la fortune extraordinaire que deux des principaux rôles aient été tenus par deux gloires de la scène hongroise : Mme Blaha et M. Ujházi. Ils appartiennent tous deux à une génération mémorable et comptent depuis longtemps parmi ceux qu'on regarde avec admiration et tendresse, et qui transforment une représentation théâtrale en une réjouissance d'ordre élevé. Pour ceux qui les ont vus, c'est un devoir de reconnaissance que de les saluer.

Le charlatan, par M. Emeric Földes. (Magyar Szinház.)

Parmi les auteurs hongrois, M. Emeric Földes a contracté depuis quelque temps l'habitude tout à fait raisonnable : d'écrire chaque année une pièce à succès. C'est son genre à lui qu'il cultive méthodiquement dans le choix des sujets et auquel il reste fidèle dans l'élaboration de ses drames. Il a un flair très sûr pour trouver les sujets qui ont le plus de chance d'intéresser le public et son art consiste à préparer habilement la grande scène à faire qui déchaîne invariablement les salves d'applaudissements. C'est ainsi qu'il a traité la question militaire hongroise si embrouillée, la misère cachée des employés de commerce, et c'est sur ce principe qu'il a fondé sa nouvelle pièce : *Le charlatan*, qui fait maintenant le maximum au Magyar Szinház. Le personnage principal est un grand médecin qui n'est pas médecin du tout, car il a perdu, étant étudiant, le droit de passer ses examens. Poussé par la dure nécessité, il a commis un délit de vol, a été chassé de l'université, condamné à deux ans de prison. En sortant de cette retraite forcée, il apprend que son ami qui a partagé l'argent volé et qui est devenu docteur en médecine, est mort. Il s'approprie son diplôme et, sous le nom du défunt, vient à Budapest, où personne ne le connaît, exercer la médecine. Bien vite il arrive à la notoriété, fait des cures miraculeuses, il acquiert les plus hauts titres, lorsqu'on vient à découvrir l'imposture et justement au moment où il doit pratiquer une opération grave sur la mère de son ami défunt. De docteur célèbre, de professeur, il passe subitement à l'état de charlatan à qui il est interdit de guérir ; tout le monde s'acharne contre lui ; ceux à qui il a rendu la santé, lui redemandent leur argent, il est chassé encore une fois et n'échappe à la prison qu'en passant en Amérique, avec la sœur de ce même ami, qui va devenir son épouse . . . Je crois qu'en rèalité les choses se passeraient un peu différemment. Un docteur qui a expié par un si rude labeur une faute de jeunesse et a prouvé, en amassant tant de titres et d'estime, sa haute capacité,

n'aurait qu'à remplir certaines formalités pour échanger son faux nom contre le vrai et garder sa position. Mais l'auteur a voulu seulement mettre en relief le préjugé qui n'attache de valeur qu'à la science patentée et en tirer un effet dramatique. Dans cet effort, il a pleinement réussi et les gens qui aiment les émotions au théâtre, en ont pour leur argent.

Le Lys, par M. François Molnár. (Vigszinház.)

Nous avons réservé pour la fin de cette chronique le plus grand événement dramatique de ce mois — et probablement de toute la saison théâtrale — le nouveau drame de M. François Molnár. C'est une pièce qualifiée de « mystère de faubourg », dont le héros est une sorte d'apache, nommé Le Lys. L'auteur qui, avec son œuvre précédente *Le diable*, a également triomphé en Europe et en Amérique, à Londres comme à Rome, à Berlin comme à New-York, est à coup sûr le talent le plus robuste et l'esprit le plus riche que la littérature hongroise ait vu éclore dans ces dix dernières années. Conteur admirable, chez qui l'observation s'unit à la sensibilité qui se cache derrière une ironie cinglante, il se montre à la hauteur de ses rares qualités dans sa nouvelle pièce, pleine de couleur locale, d'observations minutieuses, et qui émeut par ce qu'elle contient d'éternellement humain. Ce sont des gens primitifs, c'est-à-dire des hommes bien différents de nous qui y tiennent les rôles, mais ils deviennent nos frères grâce à l'émotion avec laquelle l'auteur les a conçus et grâce aussi à la philosophie qui se dégage de leurs actions et qui est comme la formule générale de la mêlée humaine.

Pour mettre en lumière cette philosophie et aussi pour pouvoir donner libre cours à sa sensibilité, l'auteur n'a pas reculé devant la hardiesse de placer une partie de l'action dans l'antichambre du ciel et de l'enfer ; cependant, pour rester dans le style, et demeurer fidèle à ce qu'il nomme la fantaisie des pauvres gens, il présente ce local comme un bureau de police correctionnelle. C'est ici que Le Lys, qui vivait avec une petite servante pleine de simplicité d'âme et de dévouement, et qui justement était sur le point de devenir père, se voit traîné, quand, après avoir manqué d'assassiner un caissier, il s'est suicidé. Les scènes qui montrent comment Le Lys est parvenu à l'idée d'assassinat et au suicide, sont d'un art exquis et d'une excellente psychologie. Ce sont des types bien vivants qui agissent conformément à leur logique obscure, et pour montrer qu'en ceci ils sont livrés, ainsi que tous les hommes, à la poussée inconsciente des instincts, voici comment l'auteur achève sa fable. Le Lys, qui est un garçon brutal et aurait honte de paraître contrit, reste seize ans à la police correctionnelle du bon Dieu, après quoi il obtient un jour de congé pour retourner sur la terre et aller voir sa fille, née après son suicide. Mais cette fois il veut être bon, non seulement parce

qu'il souhaite d'être admis au ciel, mais aussi parce qu'il aime son enfant. Il parvient à la maison où vit sa veuve et sa fille ; il veut entrer pour embrasser la petite, qui s'effraye et veut fermer la porte à l'inconnu ; alors Le Lys, bien qu'il désire ardemment témoigner sa tendresse à l'enfant, la frappe à la main dans un mouvement de colère. Il ne lui a point fait de mal ; néanmoins il est venu prouver qu'il est un père affectionné, et au lieu d'un baiser, il lui donne une tape ! . . .

La leçon est claire. On a beau vouloir être autre que l'on est, la nature tient fortement sa proie et ne la lâche pas. C'est cette pensée amère qui se dégage de la pièce, et si elle vous semble déjà connue, c'est précisément à cause de sa portée universelle. En tout cas, vous seriez sûrement enchanté, vous aussi, de la façon dont M. Molnár en fait l'application.

ÉCHOS ET VARIÉTÉS

Perfectionnement de l'Instruction des Médecins.

C'est sous l'influence du congrès de médecine de l'été dernier que M. Apponyi, ministre des Cultes et de l'instruction publique, a convoqué les médecins de Budapest pour les entretenir du perfectionnement à apporter à l'instruction de leurs confrères. La séance a eu lieu sous la présidence de M. Louis de Tóth, Directeur de l'Enseignement supérieur, et les plus hautes sommités du monde médical y prirent part. On y a étudié l'idée issue du XVIe Congrès international de Budapest, où un comité avait été constitué en vue d'aider au perfectionnement de l'instruction des médecins, au moyen d'une subvention des différents Etats.

Le rapporteur était M. le professeur Emile Grósz.

Il existe en Hongrie depuis vingt-cinq ans des cours de vacances pour les médecins. Plus de mille docteurs les ont suivis et plus de cent conférenciers s'y sont fait entendre. Mais il ne suffit pas qu'un médecin sur cinquante reçoive cette instruction, tous doivent en bénéficier, tous les cinq ou dix ans. Il faut donc que l'Etat s'intéresse à ce projet et que le public tout entier, bourgeoisie et aristocratie, contribue à sa réalisation. Il faut créer différents cours suivant la nature des matières à enseigner et la qualité des assistants, et tout d'abord un comité central chargé de grouper et de gérer les ressources pécuniaires.

Ce comité devra aussi s'occuper des études. Il organisera premièrement des répétitions de deux semaines pour les médecins de province, dans les villes universitaires. Les professeurs d'université en seront chargés. Secondement des cours plus longs dans les hôpitaux pour les médecins de la capitale et des environs ; des cours spéciaux pour les médecins légistes et militaires. Ce comité aidera en outre à la création et au bon fonctionnement des hôpitaux. Enfin il établira des repré-

sentants dans la province, qui faciliteront ses rapports avec les médecins.

Le comité sera constitué par les représentants de plusieurs ministères, universités, hôpitaux, sous la haute protection de M. le ministre des Cultes et de l'Instruction publique.

Le Comité de patronage des étudiants hongrois à Paris.

Sur l'initiative de M. Landouzy, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Paris, délégué de la France au récent Congrès de Budapest, — et à l'occasion de ce Congrès, — un certain nombre de professeurs, savants et artistes viennent de s'entendre, à Paris, pour donner des renseignements aux jeunes Hongrois qui suivent les cours de l'enseignement supérieur, pendant la durée de leurs études en France.

Le président et les membres de ce «Comité de Patronage des Étudiants Hongrois» sont :

Président : M. Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris, président du Conseil de l'Enseignement supérieur.

Membres : M. *Lyon-Caen*, doyen de la Faculté de Droit de Paris ;

M. *Landouzy*, doyen de la Faculté de Médecine de Paris ;

M. *Appell*, doyen de la Faculté des Sciences de Paris ;

M. *Croiset*, doyen de la Faculté des Lettres de Paris ;

M. *Lavisse*, directeur de l'École Normale Supérieure ;

M. *Bonnat*, directeur de l'École des Beaux-Arts ;

M. le professeur Charles *Bouchard*, de l'Institut ;

M. le professeur *Pinard*, de l'Académie de Médecine ;

M. le Dr. *Lucas-Championnière*, chirurgien honoraire des hôpitaux, membre de l'Académie de Médecine ;

M. le Dr. *Huchard*, Médecin en chef des hôpitaux, membre de l'Académie de Médecine ;

M. *Arloing*, professeur à la Faculté de Médecine de Lyon ;

M. *Calmette*, directeur de l'Institut Pasteur à Lille ;

M. *Hugues Le Roux*, homme de lettres ;

M. Gaston *Deschamps*, homme de lettres.

Secrétaire général : M. *I. Kont*, maître de conférences de langue et littérature hongroises à la Faculté des Lettres de Paris.

Les étudiants hongrois qui vont à Paris ou dans une autre ville de France pour y faire un séjour d'études, pourront demander à M. Kont, Secrétaire général du Comité, les indications utiles à leurs travaux. En outre, les étudiants et docteurs en médecine feront bien d'aller voir M. le professeur Landouzy, qui les recevra tous les mardis, de 4 à 5 heures du soir, et leur donnera des conseils et des renseignements importants au sujet des cours, des travaux pratiques, des laboratoires et des hôpitaux.

Le Ministre des Cultes et de l'Instruction publique de Hongrie invite les étudiants hongrois qui vont travailler à Paris, à exposer, dans un rapport, de quelle manière ils ont mis à profit ces renseignements et ces conseils.

La vertu d'hospitalité est une des plus belles et des plus intelligentes vertus. Nous remercions l'Université de Paris de la pratiquer ainsi à l'égard des étudiants hongrois. Ce *Comité de patronage* favorisera puissamment le développement intellectuel de notre jeunesse, et contribuera à fortifier encore la sympathie mutuelle des deux nations.

Alain Chartier en Hongrie. (1)

Les manuscrits nous ont conservé le texte de trois harangues latines prononcées par Alain Chartier au cours de l'ambassade dont il s'acquitta avec ses collègues auprès de l'empereur Sigismond. Signalées dès 1870 par G. du Fresne de Beaucourt comme conservées au Cabinet des Manuscrits de notre Bibliothèque nationale, (2) elles ont été publiées en 1876 par M. Didier Delaunay, alors professeur au lyccée, aujourd'hui professeur à l'Université de Rennes, dans une thèse française pour le doctorat ès lettres soutenue à la Sorbonne. (3) La date de l'ambassade dont fit partie Alain Chartier est tout à fait sûre : c'est 1425. (4) Vallet de Viriville et M. Delaunay croient que c'est à Prague que l'empereur donna audience aux ambassadeurs de Charles VII. ; De Beaucourt dit, au contraire, que c'est « au fond de la Hongrie que les ambassadeurs joignirent Sigismond » (5). Toutefois, par une inconséquence singulière, il affirme, comme ses prédécesseurs, que l'une de ces harangues, celle qui est destinée à ramener les habitants de la Bohême à l'obéissance envers l'Église et l'empereur, a été « prononcée à Prague ». Il est aussi d'accord avec M. Delaunay pour admettre que cette harangue, prononcée originairement à Prague, aurait été répétée par l'orateur en présence de l'empereur lui-même, mais il ne s'explique pas sur le lieu de cette séance oratoire. (6)

Je pourrais, m'appuyant sur des faits historiques notoires, montrer toute l'invraisemblance d'un voyage d'Alain Chartier à

(1) Extrait de *Romania* (directeur Paul Meyer), t. XXXVIII, no 152 (Éd. H. Champion).

(2) *Mém. de la Soc. des antiq. de Normandie,* XXVIIIe vol., p. 17.

(3) *Étude sur Alain Chartier*, p. 218 et s.

(4) Voir *Romania,* XXXV, 603.

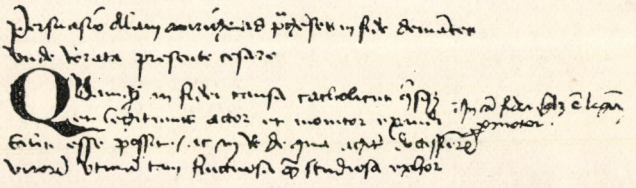
(5) *Hist. de Charles VII,* II, 347.

(6) « On a une troisième harangue, prononcée à Prague, pour ramener les habitants à l'obéissance envers leur souverain. L'empereur, fort sensible, paraît-il, au charme oratoire de l'ambassadeur, la lui fit répéter en sa présence » (*loc. cit.*, p. 349).

Prague, dans un pays où depuis des années l'empereur n'osait se montrer ; mais cela est inutile, j'en suis convaincu. Reste la question de la seconde audition de la « harangue aux Hussites ». En expliquant comment se pose cette question, j'espère en apporter la solution définitive.

La « harangue aux Hussites » se trouve dans trois manuscrits : Florence, Bibl. Riccard., 443 (1) Paris, Bibl. Nat. lot. 8757 et 5961. Elle est précédée dans le dernier (et dans le dernier seul) d'une rubrique que De Beaucourt a publiée en note dès 1870, mais sans se préoccuper de la rendre intelligible au lecteur, et qui est ainsi conçue : *Persuasio Alani Aurige ad Pragenses in fide deviantes unde rorata presente Cesare.* Plus attentif, M. Delaunay s'est efforcé d'éclaircir ce texte : il a supposé que *rorata* était un « barbarisme » du scribe, lequel devait être résolu en : *iterum orata.* Cela n'est pas grammaticalement admissible, il me semble ; et même si on l'admettait, il resterait encore un corps étranger, si je puis dire, à savoir l'adverbe *unde,* comme pierre d'achoppement pour l'intelligence du passage.

J'ai vu de mes propres yeux le ms. lat. 5961. et grâce au facsimilé ci-joint, le lecteur peut se dispenser d'aller à la Bibliothèque nationale pour contrôler mes dires.



Il est incontestable que De Beaucourt a bien lu. Le rubricateur a nettement écrit : *vnde Rorata,* avec un *u* initial (c'est-à-dire un *v,* d'après l'épel. moderne) et un *R* majuscule. Mais il me paraît évident que son modèle devait porter : *bude perorata.* La vraisemblance d'une confusion graphique entre *bude* et *vnde* n'a pas besoin d'être discutée ; quant à *Rorata* et *rorata,* il suffit que le *p* barré dont on se sert couramment au moyen âge pour écrire la préposition ou préfixe *per,* soit écrit un peu trop haut sur la ligne pour se transformer aux yeux d'un lecteur peu instruit (et certes les rubricateurs peuvent être rangés dans cette classe) en un R majuscule. Le texte critique de la rubrique doit donc être ainsi reconstitué : *Persuasio Alani Aurige ad Pragenses in fide deviantes, Bude perorata presente Cesare.*

(1) Voir ma thèse latine : *De Joannis de Monsterolio vita et operibus,* p. 95.

Grâce à cette mise au point, le texte est limpide : c'est à *Bude*, où Sigismond séjourna presque constamment en 1425, de mai à novembre, (1) que la harangue fut prononcée *(perorata)*, la prétendue « répétition » s'évanouit, et il n'y a aucune raison de supposer qu'Alain Chartier ait prononcé cette harangue ailleurs qu'en présence de l'empereur.

(1) Voir l'itinéraire de l'empereur pendant cette année dans Aschbach *Geschichte Kaiser Sigmund's*, t. III, 452—456.

A. THOMAS, de l'Institut.

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE

La Caisse d'épargne postale hongroise.

Au cours de cette l'année, la caisse d'épargne postale atteindra sa vingt-cinquième année d'existence. A cette occasion il serait peut-être intéressant de jeter un coup d'œil rétrospectif sur le passé de cette institution. Un quart de siècle, pour une institution de l'Etat, c'est une étape digne d'attirer notre attention surtout si nous tenons compte des circonstances particulières à notre pays.

Vers 1880 il y avait à peine en Hongrie 300 établissements financiers, et encore leur répartition était si défectueuse, qu'ils ne pouvaient suffire aux exigences de tout le territoire. En outre, leur organisation servait plutôt les intérêts des grands capitalistes, et le petit rentier n'avait guère d'avantage à s'adresser à eux. Des motifs analogues nécessitèrent à l'étranger la création des caisses d'épargne postales ; la Hongrie s'empressa de suivre le mouvement.

Le § IX de la loi de 1885 établit l'organisation de la Caisse d'épargne royale hongroise de l'Etat. D'après cette loi, l'institution est complètement indépendante et son caractère est essentiellement national. Elle est soumise au Ministre du Commerce et administrée par un directeur qui la représente. Ses employés sont fonctionnaires de l'Etat ou bien surnuméraires.

Son organisation est centralisée, à l'exemple du système anglais qui comporte un bureau central chargé de l'administration, des opérations financières et de crédit, tandis que les bureaux de poste servent d'intermédiaires aux intéressés.

Indépendamment des affaires d'épargne, l'institution possède un service spécial chargé des opérations de chèques et d'endossements *(clearing)*. L'on a créé en outre le service des titres et depuis le 1er uillet 1908 le système des livrets «à terme» ainsi que le service d e la part de rente depuis le 1er janvier 1904. Enfin, tout dernièrement, le service étranger des chèques a été institué avec succès.

La Caisse d'épargne postale, dont le but principal est d'encourager, dans toutes les classes de la société, le goût de l'épargne, y réussit d'autant plus qu'elle assure aux petits rentiers, qui confient leurs économies soit à son bureau central, soit aux bureaux de poste de province, un placement sûr et productif.

Les versements sont enregistrés dans un livret. Le versement minimum est fixé à une couronne. Afin de faciliter l'épargne, l'institution a créé des «cartons d'épargne» sur lesquels on peut coller des timbres-poste de 10 fillérs jusqu'à concurrence d'une couronne. Les livrets sont établis au nom du déposant.

Les intérêts, qui varient suivant les fluctuations du marché financier, sont fixés par ordonnance. Leur taux actuel est de 3%.

Les dépôts ne sont limités ni dans leur montant, ni dans leur durée, toutefois, dans l'intérêt même des déposants, le capital productif ne saurait dépasser 4000 couronnes et 8000 pour les personnes morales. Les sommes qui dépassent ces versements sont affectées à l'achat de titres.

Jusqu'à concurrence de 2000 couronnes les dépôts sont insaisissables et exempts d'impôts ou de droits.

Les chiffres qui suivent démontrent avec éloquence la valeur réelle des services que rend la caisse d'épargne postale à la petite épargne.

Depuis sa création, l'institution a enregistré plus de 3 millions de livrets, et bien qu'une partie des déposants ait retiré ses dépôts, le nombre de ces livrets s'élève actuellement environ à 900.000. Pour notre pays, ce chiffre est considérable et aucun autre établissement financier ne saurait se flatter d'en approcher.

Quant à l'importance sociale de cette institution, le groupement des déposants par profession la démontre. La jeunesse occupe la première place avec un contingent de 30%; les ouvriers 20%; les fonctionnaires et militaires 9%; les employés de commerce 6%; les domestiques et les ouvriers agricoles chacun 5%.

Le total des dépôts s'élevait à la fin de l'année écoulée à 96 millions de couronnes, de sorte que la caisse d'épargne postale est au premier rang des institutions d'épargne. Il est assez curieux de remarquer que cette somme ne provient pour ainsi dire que de petits versements. En effet, plus de 65% des dépôts n'atteignent pas 10 couronnes. La moyenne des dépôts dépasse à peine 50 couronnes.

Le total des versements augmente d'année en année. Au cours de la première année, 472.028, en 1894, 617.395, en 1902, 892.106, en 1905 plus d'un million, et enfin, en 1909, 1,350.000 couronnes furent versées par les déposants.

L'institution a inscrit au compte des déposants 2 millions et demi d'intérêts capitalisés.

Le nouveau système des livrets «à terme» en «de rente» constitue, sans aucun doute, un puissant encouragement à l'épargne. Ce système consiste en ce que le déposant renonce volontairement et d'une façon irrévocable à retirer ses versements jusqu'à l'exécution d'une con-

dition déterminée au préalable. Ces conditions sont variées et au choix du déposant.

La Caisse d'épargne postale verse aux possesseurs de livrets au moins $^1/_2$% d'intérêts en plus du taux en cours.

Le service des titres fonctionne à peu près comme celui des banques, toutefois les valeurs que la caisse d'épargne achète au compte de ses déposants, sont désignées à l'avance et aucun achat ne saurait être effectué sans couverture complète de la valeur. Cette double restriction coupe court à toute manœuvre financière. Ce système permet à bien des gens, qui autrefois ne connaissaient guère l'achat des valeurs, de s'en procurer.

Le déposant est libre de faire inscrire le titre acheté dans un livret de rente ou bien de demander qu'il lui soit délivré. Ces livrets offrent aux intéressés les mêmes avantages que le simple livret de caisse d'épargne, à la différence toutefois qu'ils peuvent être saisis.

Le service de la part de rente dote la Caisse d'épargne postale *d'une institution essentiellement hongroise*, permettant aux humbles de devenir, eux aussi, créanciers de l'Etat, et crée ainsi le pendant des propriétaires français, les plus puissants soutiens financiers de l'Etat. Ce nouveau service constitue ainsi une innovation dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps. En effet, la rente à 4% de la Couronne hongroise, dont la valeur nominale la plus faible est de 100 couronnes, avait jusqu'ici beaucoup de peine à se propager. Plus des $^3/_4$ des déposants ne possèdent que de petites économies et éprouvent beaucoup de difficultés à débourser d'un seul coup une somme de 100 couronnes. Or, actuellement la Caisse d'épargne postale est à même de fournir les moyens d'acheter de la rente à ses déposants qui ne disposent que de la somme nécessaire à l'achat du 4% de la Couronne hongroise, au titre nominal de 75, 50 et même 25 couronnes. Quand les versements des intéressés atteignent les maximum prévus soit 4000 ou 8000 couronnes, la Caisse d'épargne achète d'office des valeurs. Jusqu'ici une partie considérable des versements ne rapportait rien à leurs possesseurs, car on ne pouvait acheter de valeurs qu'à ceux qui disposaient d'une somme dépassant le maximum d'au moins 100 couronnes. Désormais, par l'achat d'une valeur nominale de 25 couronnes, la Caisse d'épargne fera fructifier les plus petits dépôts au profit des personnes disposant d'un capital qui dépasse le maximum. On délivrera à l'intéressé un «livret de part de rente». Le roulement de fonds de cette nouvelle institution a atteint dès la première année 450.000 couronnes en valeurs nominales.

Le § XXXIV de la loi de 1889 touchant la création d'un *service des chèques et «clearing»*, constitue la seconde organisation de la Caisse d'épargne postale. Ce service avait pour but de propager le système des chèques *et de perfectionner dans la mesure du possible les moyens de payements*. Pour démontrer à quel point la Caisse d'épargne réussit à faire adopter ce système et à le rendre populaire parmi les commerçants et financiers, il suffira de dire qu'en ces

dernières 20 années plus de 10 millions de chèques d'une valeur totale dépassant 21 milliards et demi ont été tirés sur la caisse d'épargne.

La simplicité de l'organisation fut, sans aucun doute, un des motifs de cette popularité. Toute personne capable de prouver, soit son identité, soit sa solvabilité, peut profiter de ce service ; il lui suffit de remplir un bulletin d'admission. Le possesseur d'un compte ouvert dispose des fonds déposés et exerce son droit en tirant sur la caisse, au moyen de chèques revêtus de sa signature dûment enregistrée.

Les versements se font sur des feuilles imprimées au nom du possesseur du compte ouvert et à son numéro d'ordre. Ce dernier distribue ces feuilles à ses débiteurs. Ces imprimés sont délivrés aux intéressés par la Caisse d'épargne à prix coutant et permettent d'effectuer des payements dans tous les bureaux de poste. L'intéressé est tenu de laisser intact, tant que son compte est ouvert, une somme de 100 couronnes pour laquelle il touche 2% d'intérêts comme pour toutes sommes inscrites à son crédit.

Les frais de recouvrement et d'expédition que la Caisse d'épargne compte à ses clients, sont si peu élevés en comparaison de ceux des institutions similaires de l'étranger, qu'ils ne sauraient guère entrer en ligne de compte. Ainsi, tandis qu'en Hongrie l'enregistrement d'un article ne coûte que 4 fillérs, quel que soit le nombre des articles d'un compte ouvert, en Allemagne chaque article, jusqu'à concurrence de 600, coûte 5 pfennigs ; au delà, une surtaxe de 7 pfennigs est prélevée, de sorte que le six cent unième et les suivants reviennent à 12 pfennigs. Les frais de remboursement sont tout aussi minimes.

Les remboursements ont lieu à l'aide des chèques émis par le possesseur du compte ouvert. Ces chèques sont de plusieurs sortes, suivant que l'intéressé désire recouvrer ses capitaux à la caisse d'épargne, ou par l'intermédiaire d'un bureau de province, ou à l'étranger, ou par la banque austro-hongroise, ou bien les destine à couvrir ses traites échues. Les chèques devront être remplis selon le but auquel ils sous destinés.

Le total des versements dépassa, au cours de la première année, en 1890, 126 millions, en 1905, 2 milliards et en 1909, 3 milliards ; le total des remboursements s'éleva pendant la première année à 122 millions, en 1905 à 2 milliards et en 1909 à 3 milliards. Le nombre des possesseurs de compte ouvert, parmi lesquels un bon nombre sont étrangers, autrichiens en majorité, s'élevait vers la fin de l'année écoulée à près de 30.000.

Le «clearing», la base la plus économique des payements, constitue l'essence du mouvement des chèques de la caisse d'épargne postale. Le système de l'endossement a pris beaucoup d'essor du fait que la loi n'a prévu aucun droit sur ces opérations qui se sont élevées en 1909 à 2 milliards et demi.

La popularité de ce système va crescendo. Les commerçants, les propriétaires, les industriels, les autorités, les asiles d'enfants,

les chemins de fer de l'Etat Hongrois, les autorités judiciaires des départements et des communes, les différents ministères et enfin la ville de Budapest effectuent leurs transactions à l'aide des chèques. Les contribuables eux-mêmes payent la plupart de leurs impôts par l'intermédiaire de la Caisse d'épargne.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la Caisse d'épargne postale a depuis le 1er novembre 1909 donné une forte impulsion à son service de chèques et d'endossements en l'étendant aux pays étrangers, en commençant par l'Allemagne avec laquelle elle est entrée en relations par l'intermédiaire de la «Nationalbank für Deutschland». La réunion du service d'endossement des banques privées à celui de la Caisse d'épargne constitue le premier pas vers les grandes relations financières internationales dont le développement futur sera assuré par l'adjonction, au cours de 1910, des services de chèques postaux d'Autriche, de Suisse, d'Allemagne et de Hongrie.

Nous pouvons revendiquer à bon droit l'honneur de l'initiative sur ce terrain, c'est en effet à l'occasion des Congrès des Sociétés d'économie politique de l'Europe centrale à Vienne et à Berlin, que M. Alexandre Halász, directeur de la Caisse d'épargne postale mit le premier cette question à l'ordre du jour.

La rédaction de la Convention internationale n'étant pas encore achevée, nous ne sommes pas à même d'entrer dans les détails. Nous pouvons toutefois affirmer que la Convention prévoira une organisation pouvant s'adopter sans grands changements au système actuel. Le changement consistera naturellement en une taxe spéciale destinée à couvrir les frais. Nous pouvons jeter avec orgueil un regard sur le passé de la Caisse d'épargne postale. Cette institution qui a commencé à fonctionner il y a un quart de siècle avec un corps de 40 employés, avec un capital emprunté, et dont les premiers bilans se réglèrent par des pertes, détient aujourd'hui 180 millions de dépôts, 6 millions de fonds de réserve et possède un palais de la valeur d'un million. Ces faits seuls suffiraient à justifier la popularité dont jouit la Caisse d'épargne, mais ils prouvent en même temps la nécessité qu'il y avait de la créer.

Les Sociétés d'économie politique de l'Europe centrale.

Il y a quelques années l'on constitua des Sociétés d'économie politique en Allemagne, en Autriche et en Hongrie. Chaque société est indépendante; leurs relations sont pourtant très étroites, et toutes les questions y sont discutées à fond, de sorte qu'elles contribuent toutes au développement rationnel des idées économiques. Il y était question récemment de l'émigration; aujourd'hui l'association s'occupe des travaux préparatoires des traités d'assistance judiciaire entre les différents Etats.

M. Alexandre Wekerle, qui préside l'association et dont la

perspicacité et la compétence en matière d'économie politique ne sont plus à démontrer, a remarqué que les intérêts économiques qui unissent les Etats de l'Europe centrale ont besoin d'être protégés judiciairement. On pourrait atteindre ce but en assurant l'exécution réciproque des actes publics par des traités internationaux. M. Géza de Magyary, rapporteur de l'Association, professeur à l'Université, membre de l'Académie hongroise, vient d'exposer avec une remarquable exactitude les lois en vigueur, les traités des autres Etats et les travaux préparatoires des associations scientifiques étrangères. Il faut remarquer que *l'Institut de droit international* s'est déjà préoccupé de cette question il y a quelque trente ans. M. de Magyary expose les principes fondamentaux d'un traité international et préconise une entente avec l'Autriche même, car, à son avis, la réciprocité n'assure pas suffisamment les privilèges de chacun ; elle est trop élastique et susceptible de varier suivant la manière de voir des tribunaux, des gouvernements, des législations. Le traité paraît encore plus nécessaire avec l'Allemagne. M. de Magyary termine son exposé par un modèle de traité où il énumère les actes dont l'exécution réciproque serait assurée et sous quelles conditions.

L'ouvrage de M. de Magyary a paru en allemand et en hongrois et servira de base aux pourparlers engagés entre les sociétés d'économie politique des différents Etats. Peut-être les traités ne seront-ils pas encore signés par les trois nations citées plus haut, qu'une entente pour la protection judiciaire de leurs relations économiques interviendra entre la France et la Hongrie.

Exposition internationale d'horticulture à Budapest.

Nous venons d'être informés que le gouvernement, appréciant à sa juste valeur l'importance économique de l'exposition d'horticulture de l'année dernière, a décidé d'accorder de grandes réductions de transport pour les objets destinés à l'exposition et provenant de l'intérieur ou de l'étranger. Nous annonçons avec plaisir à nos lecteurs que tous les objets envoyés à l'exposition pourront être réexpédiés gratuitement sur toutes les lignes de chemins de fer de l'Etat hongrois, de l'Autriche et de la Bosnie et Herzégovine.

L'exposition est sûre d'éveiller un intérêt général. Le nombre des récompenses augmente de jour en jour. L'exposition est placée sous la haute protection de son Altesse l'archiduc Joseph et de M. Ignace Darányi, Ministre de l'Agriculture. Présidents : M. Gustave Emich, conseiller aulique et M. Etienne Bárczy, maire de Budapest et M. Chrétien Ilseman.

Nous croyons pouvoir affirmer que l'exposition qui aura lieu du 5 au 16 mai, attirera à Budapest un grand nombre de visiteurs de la province et de l'étranger.

Le rôle de la femme dans la protection de l'industrie.

Parmi les événements du mois dernier qui sont du ressort de l'économie politique, il y a lieu de noter la très intéressante conférence de Mme Paul d'Elek : *Le rôle de la femme dans la protection de l'industrie.*

Cette question a été bien souvent agitée en Hongrie, elle est la source d'une foule de récriminations, mais bien rarement elle a été présentée d'une façon aussi pratique et aussi claire qu'elle le fut par Mme Paul d'Elek.

Mme d'Elek nous a exposé tout d'abord l'historique de l'ancien mouvement de protection industrielle auquel prirent part les femmes hongroises. Elle indiqua avec une autorité digne d'un historien les côtés faibles du mouvement. Ainsi, elle estime que les tissus hongrois peuvent concourir avec les produits de l'industrie textile anglaise, allemande et autrichienne. Les draps de Győr, de Zsolna et de Gács jouissent à Londres même de la meilleure réputation ; mais en Hongrie les tailleurs n'attirent leurs clients qu'en leur offrant sous le nom de drap de «Londres» ou de «Moldavie» des produits hongrois.

La toile hongroise a depuis bien longtemps prouvé sa bonne qualité, cependant le public hongrois ne l'acheterait pas si les commerçants ne la présentait sous le nom de «Rumburg» ou de «Schroll».

Il en est ainsi pour tout, et même pour les articles de ménage qui sont du domaine absolu de la Femme. Les allumettes, les bougies, l'amidon, les parfums, les articles de toilette, le champagne et le cognac représentent des millions qui passent chez nos voisins. Pour le savon seul nous payons à l'Autriche 8,600.000 couronnes par an et cependant le nôtre est tout aussi bon. Nous importons pour trois millions de jambon de Prage, tandis que celui de Kassa lui est supérieur.

Bien que nous possédions d'innombrables sources d'eaux minérales, pouvant, de l'avis même des plus éminents professeurs, rivaliser avec les eaux étrangères, notre importation pour cet article ne s'élève pas moins à deux millions de couronnes.

Nous avons de grandes verreries et malgré cela nous payons à l'Autriche un tribut annuel de 16 millions pour articles de verre.

Mme d'Elek termina sa conférence en engageant les femmes hongroises à prendre part au mouvement. Il faut mettre à la mode la protection de l'industrie. Il faut entraîner dans le mouvement les ouvriers, les industriels et les commerçants. En outre, *créons des spécialités, d'une exécution parfaite, susceptibles de nous faire connaître avantageusement sur les marchés européens.*

La conférence de Mme d'Elek a produit une excellente impression sur l'auditoire.

XXXIIÈME BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST

JANVIER

Séance du Comité.

Le 15 décembre 1909, le Comité de la *Société Littéraire Française de Budapest* s'est réuni dans la salle des Séances du Musée National et s'est occupé des questions courantes.

Conférence de M. Lucien de Flagny sur la Chanson française.

C'est devant un public très nombreux et très attentif que M. Lucien de Flagny, professeur supérieur à l'Académie de Musique de Genève, a fait une conférence, le 15 décembre, sur la *Chanson française.*

«De tous les peuples de l'Europe, a écrit très justement Rousseau, le Français est celui dont le naturel est le plus porté à ce genre léger de poésie . . . et on peut assurer que l'humeur chansonnière est un des caractères de la nation . . . Le Français se sert quelquefois de la chanson comme d'une espèce de soulagement des pertes ou des revers qu'il essuie ; il chante ses défaites, ses misères et ses maux aussi volontiers que ses prospérités et ses victoires. Battant ou battu, dans l'abondance ou dans la disette, heureux ou malheureux, triste ou gai, il chante toujours, et l'on dirait que la chanson est l'expression naturelle de tous ses sentiments.»

La chanson française est ainsi un vaste et admirable sujet d'étude de psychologie nationale. M. de Flagny, pendant la courte duréee d'une conférence, a dû se borner à en toucher les points principaux, et à passer rapidement en revue chansons historiques et satiriques, chansons d'amour, chansons à danser et à boire. Il a choisi avec un

goût très sûr une série d'œuvres que Mlle Hélène-M. Luquieno a interprétées avec beaucoup de talent et d'esprit. Les auditeurs ont goûté particulièrement la délicieuse chanson de Thibaut, comte de Champagne, qui fut passionnément épris de la reine Blanche de Castille, et composa, pour elle sans doute, sa jolie plainte :

Las ! si j'avais pouvoir d'oublier
Sa beauté, sa beauté, son bien dire,
Et son très doux, trés doux regarder,
Finirait mon martyre ! . . .

La chanson d'Adam de la Halle *Robins m'aime, Robins m'a* n'eut pas moins de succès, et l'on écouta encore avec un vif plaisir *Mon cœur se recommande à vous*, d'Orlando de Lassus ; *Plus ne suis ce que j'ai été*, de Clément Marot ; l'*Amour au moi de Mai*, de J. Lefèvre, et la langoureuse pavane du XVIe siècle : *Belle qui tiens ma vie.*

M. de Flagny nous a raconté comment M. Wekerlin, le savant musicographe, a découvert dans un recueil de *Voix de ville*, publié en 1575 par Jean Chardavoine, une chanson dont le refrain est exactement semblable à la première partie du fameux *Au clair de la lune*, qu'on attribue d'ordinaire à Lulli. Ainsi Lulli n'aurait pas composé *Au clair de la lune ;* quel dommage ! La légende était si jolie !

Un jour, en 1646, la fille de Gaston d'Orléans, Mlle de Montpensier, ou la Grande Mademoiselle, prit fantaisie d'apprendre l'italien. Elle chargea le chevalier de Guise, qui partait pour un voyage transalpin, de lui rapporter un petit Italien dans ses bagages. A Florence, le chevalier fit la connaissance de Jean-Baptiste Lulli, qui était fils d'un meunier, ou, selon d'autres, d'un pauvre gentilhomme, et qui avait douze ou treize ans. Le *bambino* savait tout juste jouer un peu de la guitare, grâce aux leçons d'un vieux cordelier. Quand le chevalier de Guise lui proposa de l'emmener à Paris, où Mazarin avait fait une si belle carrière, — son père accepta avec enthousiasme ; et voilà Baptiste parti pour la France.

On ne sait s'il apprit beaucoup d'italien à Mlle de Montpensier ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'au bout de quelque temps il faisait partie de ses marmitons . . . Mais pour être marmiton, il n'en était pas moins resté guitariste ; il avait même découvert dans quelque grenier un mauvais crincrin sur lequel il s'escrimait entre les repas de la Grande Mademoiselle, et il avait ainsi des heures de félicité. C'est ainsi qu'il composa *Au clair de la Lune*, — paroles et musique.

Mais non content de jouer tout seul, il organisa avec ses petits camarades des fourneaux un orchestre considérable ; tous jouaient de leurs instruments de travail ordinaires : marmites, couvercles, broches ou casseroles, sous sa haute direction. Or, il arriva que la Grande Mademoiselle, passant un jour devant l'office, entendit ce tapage, et les surprit en plein concert, tandis que Lulli, jouché sur une table, conduisait l'exécution de son grand air, avec son violon. Il eut bien peur d'être chassé ; mais la grande Mademoiselle, charmée de

la justesse et de la mesure de cette musique de chambre — ou, plus exactement, de cuisine, — mit le jeune chef d'orchestre au nombre de ses violons. Et ce fut son premier pas dans la carrière où il devait s'illustrer comme compositeur et comme créateur de l'opéra français.

... M. Wekerlin, après tout, n'a retrouvé avant Lulli, qu'une partie de la chanson *Au clair de la Lune*. Pourquoi ne croirions-nous pas que cette mélodie, qui voltige la première sur les lèvres de tous les enfants de France, est bien l'œuvre du petit marmiton de la Grande Mademoiselle ?

Le rédacteur en chef et gérant,
GUILLAUME HUSZÁR.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ONT PARU RÉCEMMENT :

Chez **Alfred Mame et fils,** Tours : *Où le grain tombe*, par George de Lys. (Prix 5 fr.) — *Pierrot, Pippo et Cie*, par Léon Magon. (Prix 4 fr.) — *Le ballon Fantôme*, par Jacques des Gachons. (Prix 5 fr.) — *La défense de Paris*, par Jules Mazé. (Prix 9 fr.) — *L'Angleterre*, par E. de Moussac. (Prix 8 fr. 50.) — *Damaris l'Athénienne ; Vers Jérusalem*, par Henri Guerlin. (Prix 7 fr. et 12 fr.)

Chez **Armand Colin,** Paris : *J.-J. Rousseau et la révolution française*, par Edme Champion. (Prix 3 fr. 50.)

Chez **Fasquelle,** Paris : *Pour la société des Nations*, par Léon Bourgeois. (3 fr. 50.)

Chez **H. Daragon,** Paris : *Les prétendants dynastiques de la Branche d'Orléans*, par Robinet de Cléry. (Prix 1 fr. 50.)

Chez **P.-V. Stock,** Paris : *Le roman sournois*, par Pierre Lièvre. (Prix 1 fr.) — *Pour l'expansion économique de la France*, par Jean Cruppi. — *Idylle de Banlieue ; Nouveaux Mystères et Aventures*, par Arthur Conan Doyle. (Prix à 3 fr. 50.) — *La terreur en Russie*, par Pierre Kropotkine. (Prix 50 cent.) — *Aventurine*, par Saint-Marcet. (Prix 3 fr. 50.) — *Comédies d'Oscar Wilde*. (Prix 3 fr. 50.)

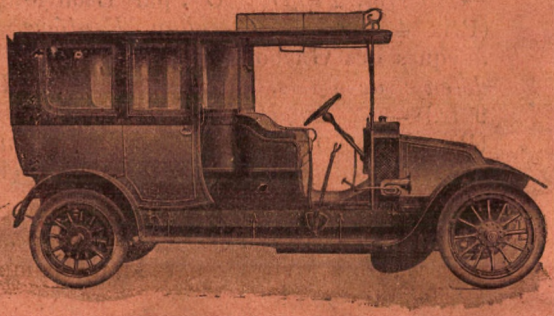
A l'**Imprimerie Atar,** Genève : *La Hungaria et le jubilé universitaire*, par André de Máday et Nicolas de Kállay.

„HELIOS AUTOMOBILE“

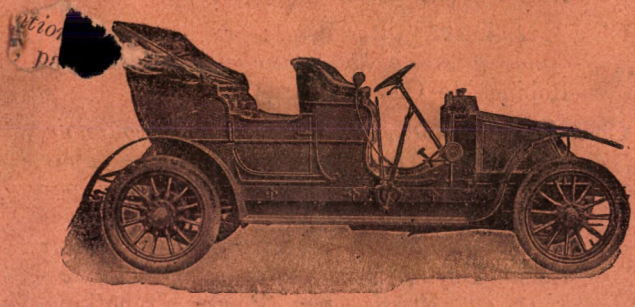
GARAGE, ATELIER DE RÉPARATIONS

RENAULT, OPEL, BUSSING

VOITURES DE LIVRAISON, VÉHICULES INDUSTRIELS,
AÉROPLANES, MOTEURS D'AVIATION



Limousine Renault 20—30 HP.



Double Phaéton Renault 14—20 HP.

Au centre de la ville

BÁLVÁNY-UTCZA 12.

Budapest, Imprimerie de la Société anonyme Athenaeum.

IIIième ANNÉE. — TOME V. N° 2. 15 FÉVRIER 1910.

REVUE DE HONGRIE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE
DE BUDAPEST

SOMMAIRE

I. — LA TROISIÈME PUISSANCE (6), par **M. Géza Gárdonyi** 129
II. — LES TRISTES REINES DE LA MAISON D'ARAGON, par **M. Albert de Berzeviczy**, Président de l'Académie Hongroise, ancien ministre des Cultes et de l'Instruction Publique ... 145
III. — FRANÇOIS DEÁK (2), par **M. Jules de Wlassics**, Président du Haut Tribunal Administratif ... 170
IV. — LES DERNIÈRES ANNÉES DE FRANÇOIS RÁKÓCZI II. (suite et fin), par **M. I. Kont**, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Paris ... 183
V. — QUELQUES ROMANS, par **M. Émile Faguet**, de l'Académie Française ... 205
VI. — LA MAISON DE BALZAC, par **Mme Claude d'Habloville** 213
VII. — CHRONIQUE DES THÉATRES. — *LA CONVERSION DU CAPITAINE BRASSBOUND (Nemzeti Szinház). — LE FOYER DOMESTIQUE; LE POINT OBSCUR (Magyar Szinház). — LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE; LA PETITE CHOCOLATIÈRE (Vigszinház)* ... 227
VIII. — ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — *Maintenon ou Montespan? — La Hongrie jugée à l'étranger. — Numéro jubilaire du Huszadik Század* ... 232
IX. — CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS. — *Exposition jubilaire au Salon National. — L'inauguration de la Maison des Artistes. — Nouveaux tableaux chez Könyves Kálmán. — IIIme Exposition du Cercle des Impressionnistes et Naturalistes Hongrois. — Exposition de l'art français graphique moderne au Musée des Beaux-Arts* ... 240
X. — LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE. — *Relèvement des tarifs sur les Chemins de fer du Sud. — Révision des taxes téléphoniques. — Établissements de crédit financier. — Emprunts municipaux* ... 246
XI. — XXXIIième BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST. — *Fête au bénéfice des inondés de Paris. — Conférence de M. Georges Dumas. — Prochaines conférences. — Fête française au Home Français de Budapest* 252

BUDAPEST

Bureaux de la *REVUE DE HONGRIE*: VI., Andrássy-ut 95.
Dépositaire: CH. GRILL (JULES BENKŐ)

PARIS

HACHETTE ET Cie — Messageries et Journaux — 8, RUE PAUL LELONG
H. LE SOUDIER — Service de la Librairie étrangère — 174, Bd ST-GERMAIN
HONORÉ CHAMPION — Libraire-Éditeur — 5, QUAI MALAQUAIS

VIENNE, GEROLD & CIE. — **BERLIN**, PUTTKAMMER & MÜHLBRECHT. — **LEIPSIC**, BROCKHAUS.
LONDRES, BAILLIÈRE TINDALL & COX. — **ROME**, FRATELLI BOCCA.
MADRID, FERNANDO FÉ. — **BRUXELLES**, N. LEBÈGUE ET CIE.
SAINT-PÉTERSBOURG, K. L. RICKER. — **NEW-YORK**, THE INTERNATIONAL NEWS CO.
BELGRADE, ERNST EICHSTÄDT. — **BUCAREST**, SOCEC & CIE.
SOFIA, IVAN PARLAPANOFF.

LITTÉRATURE HONGROISE, FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
HISTOIRE, POLITIQUE, ÉCONOMIE SOCIALE, PHILOSOPHIE, SCIENCES, BEAUX-ARTS
FINANCES.

La REVUE DE HONGRIE est une revue hongroise rédigée en langue française.

Elle publie des articles écrits par des hommes d'État, des littérateurs, des savants hongrois, et ayant trait à la Politique, à la Littérature, aux Sciences, aux Beaux-Arts, aux Finances, à l'Économie Sociale, à l'Histoire, etc.

La REVUE DE HONGRIE s'occupe de toutes les questions qui, à un point de vue général, peuvent, en mettant en relief les choses de Hongrie, intéresser l'étranger et notamment le lecteur français. Elle compte également des collaborateurs dans tous les pays et publie des articles d'un intérêt général qui lui donnent un caractère international.

La REVUE DE HONGRIE est une tribune ouverte à tous, elle restera indépendante de toute influence de parti.

La REVUE DE HONGRIE est l'organe de la Société Littéraire Française de Budapest.

LA REVUE DE HONGRIE

se réserve d'autoriser la reproduction ou la traduction de ses articles aux publications périodiques de la Hongrie et de l'étranger qui en auront fait la demande.

LA REVUE DE HONGRIE PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

PRIX DE L'ABONNEMENT:

HONGRIE ET AUTRICHE ..... Un **an 25** cour. — Six mois **15** cour.
ETRANGER (Union postale.) ..... — **30** francs — **20** francs.

Prix de la livraison : 2 cour. 50 c.

Un numéro spécimen est envoyé franco sur demande.

LA TROISIÈME PUISSANCE.

(Suite.) (6)

— Michel ! crie du dehors le député, en éclatant de rire, laisse-moi entrer ! Ne dis pas que tu es sorti, je vois ta clé !

— Je t'en prie, répondis-je en colère, sans me lever, je ne puis te laisser entrer maintenant.

— Mais il faut absolument que je te parle ! dit-il avec un rire étouffé. C'est urgent, important, cela ne peut être remis. Il faut que tu viennes au Zugliget. (1)

Et il secoua la serrure.

— Je ne suis pas seul, répliquai-je sèchement.

J'ai appris cette phrase chez les peintres. Lorsqu'ils travaillent d'après un modèle vivant, ils s'enferment.

Il y eut un moment de silence. On échangeait tout bas quelques mots, puis une voix de femme se fit entendre.

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai.

En même temps une main secoue la porte et la même voix de femme dit :

— C'est moi ! Ouvrez immédiatement !

C'était la voix de Marie.

Je me trouvais déjà au milieu de la chambre. Cet ordre catégorique me fit sentir la honte de mes paroles. Pouvait-elle croire cela de moi . . . !

Sans réfléchir je tournai la clé.

Et je me tenais pâle, le visage défait, devant la société :

(1) Lieu d'excursion aux environs de Budapest.

Marie, le député et sa femme, un autre député et sa femme, son gendre et sa fille.

Ils étaient tout aussi stupéfaits que moi. Tous s'attendaient à une scène dramatique. Tous, sauf Marie, étaient sûrs d'avoir troublé une idylle en chambre.

La porte une fois ouverte, je restai à l'intérieur ; eux, se tenaient dehors, mais aucun ne bougeait.

De la porte on pouvait voir mon bureau, les deux bougies toujours allumées, le revolver et le papier à lettres.

Marie comprit immédiatement la situation.

— Allez-vous en, dit-elle. Je veux parler seule à Michel.

Et elle entra.

— Nous vous attendons à «La Belle Hélène» (1), dit le député, avec un sourire amer.

— Mais entrez donc, dis-je, en m'efforçant d'être gai. Il n'y a personne chez moi. J'étais seulement de mauvaise humeur.

— Non, nous vous attendrons.

Et ils descendirent l'escalier. Une des dames jeta encore un coup d'œil en arrière ; ce regard trahissait la curiosité et l'étonnement.

Pendant ce temps, Marie s'était avancée jusqu'à mon bureau. A peine avais-je fermé la porte, que je me précipitais pour ramasser les lettres.

Mais elle posa une main sur le bureau, sur le revolver et, de l'autre, elle écarta la mienne et avec un calme sérieux :

— Je veux savoir ce que cela signifie, dit-elle. Tu ne peux pas avoir de secret pour moi !

C'était la seconde fois qu'elle me tutoyait.

Et elle fixa sur moi son regard sérieux et fort qui fascinerait un lion. Brisé, je m'assis ; elle prit la lettre qui lui était adressée et la lut.

Le monde s'écroulait alors devant mes yeux. La fierté et la dureté de l'homme peuvent regarder la mort en face, mais l'amour les brise comme une coquille d'œuf. Je m'affaissai sur le canapé et je me couvris le visage de mes mains. Je versais un torrent de larmes. Je n'avais pas pleuré depuis mon enfance ; maintenant toute ma douleur s'épanchait dans les larmes.

(1) Restaurant au Zugliget.

Que dire à cette bonne créature, à cet ange qui aurait fait mon bonheur et qu'on m'avait arraché ? Aurais-je pu lui épargner cette scène pénible ?

Elle s'agenouilla devant moi et m'embrassa.

— Ne pleure pas, dit-elle d'une voix particulièrement douce, ne sens-tu pas que je suis ici ? As-tu le droit de pleurer quand tu me sens auprès de toi ?

Et elle essuya mes larmes, comme à un enfant.

— Je vous remercie, Marie, dis-je en sanglotant. Pourquoi êtes-vous venue ici ? Cela m'est plus dur que la mort.

— Ne parlez plus de la mort. Je vous en veux. C'est la première fois que je suis fâchée contre vous.

— Tout mon espoir s'en va en poussière et se brise comme du verre, répondis-je, le cœur fendu. Mon univers s'est écroulé. Que voulez-vous de moi ?

— Ce que je veux ? Empêcher une folie. Parlons, réfléchissons, mais ne désespérons jamais. Là où deux êtres s'aiment il n'y a pas de place pour le désespoir. Un cheveu est peu de chose, mais il ne peut se mettre entre deux cœurs qui s'appartiennent.

Et elle m'embrassa si fort que son cœur se trouva contre le mien. Je l'attirai sans mot dire et nous restâmes ainsi un instant dans un silence morne.

Elle rompit ce silence en me faisant de doux reproches.

— Et tu aurais pu mourir sans me parler, sans me consulter ? S'il faut mourir, j'ai peut-être le droit d'aller avec toi dans l'autre monde ! Ce n'est pas la loi humaine, comme la font les députés, mais la loi divine qui est la plus forte. Et tu aurais pu mourir sans me dire seulement adieu ! Ah, vous ne m'aimez pas !

— Mon Dieu, dis-je, que dois-je faire dans de telles circonstances ? Faut-il aller chez vous et vous déclarer entre une cigarette et une tasse de café : A propos, Marie, il me vient à l'idée que je ne puis vous épouser, car le respectable tribunal ne le permet pas.

— Et croyez-vous qu'il soit plus convenable de causer un scandale sanglant, de précipiter votre famille dans le deuil et de me laisser seule au monde !

— Et vous pourriez comprendre et trouver juste que

je vive en renonçant à vous ? Comment vous imaginez-vous mon amour ?

Et, en effet, un instant, la pensée me traversa la tête que cette femme avait des sentiments tout aussi superficiels que les autres. Elles aiment l'amour, comme le piano, la danse ou le théâtre. Après l'amusement, elles dorment ou elles baillent et ensuite elles pensent à autre chose.

Mais il suffisait de regarder ce visage douloureux et intelligent pour chasser cette idée, comme toutes les idées folles.

— Parlons tranquillement, dit-elle en se levant et en s'avançant vers mon bureau.

Elle prit une poignée de papiers déchirés et la jeta dans la cheminée. Je vis alors qu'elle avait déchiré mes lettres pendant que je pleurais.

Elle s'assit ensuite près de moi et me prenant la main, elle dit :

— Ne pouvons-nous pas continuer à nous aimer comme jusqu'ici ? Vous ne reprendrez plus jamais cette femme, et moi, je ne me marierai pas. Alors ?

— Oh ! cher ange, répondis-je, nous pouvons bien nous aimer, mais faudra-t-il passer notre vie toujours séparés, tout languissants, toujours troublés ? Passer notre vie sans demeure commune, sans table commune, et sans suivre le même chemin jusqu'au tombeau. N'avez-vous jamais désiré, n'avez-vous jamais pensé que par notre mariage nous serions tellement unis, que nous vivrions toujours ensemble, que le soleil et la lune, le bon et le mauvais temps nous trouveraient toujours réunis, que chaque battement de notre cœur, chacune de nos pensées, chaque instant de notre vie, chacun de nos efforts seraient les mêmes jusqu'à la mort ?

— Il ne s'agit pas de cela, répliqua-t-elle sérieusement. Il s'agit de savoir si notre situation est tellement désespérée . . .

— Je ne puis interjeter appel, répondis-je. Et si nous nous marions à l'étranger, notre union sera illégale. Croyez-vous que si j'avais gardé seulement le plus petit espoir, je n'aurais pas posé les assises d'un nouvel édifice ?

Et mes yeux se mouillaient de larmes.

— Pourquoi es-tu venue ? ici dis-je. N'ai-je pas assez de ce désastre ; tu l'aggraves encore en me montrant de quelle beauté et de quel charme je suis privé pour toujours.

— Si Dieu n'avait pas dirigé mes pas ici, dit-elle, tu serais peut-être déjà . . . Mais je suis là. Ta vie est à moi ! Je ne te cèderai ni à la mort, ni à qui que ce soit !

Elle se jeta à mon cou. Je l'embrassai et j'essuyai mes larmes.

— Comme tu es naïve ! dis-je. Tu ne sais pas ce que nous avons perdu !

— Rien, répondit-elle avec une mâle décision. Je déclare que ta vie m'appartient désormais. Je suis indépendante et majeure. Les lois humaines qui ne nous permettent pas d'être heureux, sont stupides. Je fais appel aux lois divines. Tu es mon maître ! Je te suivrai.

Elle s'agenouilla devant moi et baissa la tête.

— Oh ! ma chère Marie, dis-je tout ému en la serrant dans mes bras, comment pourrais-je accepter un tel sacrifice de toi ?

Elle était dans mes bras, la tête penchée sur mon épaule, pâle, les yeux fermés.

— Comment pourrais-tu faire cela, continuai-je. Dans l'état actuel de notre société, c'est tout à fait impossible. Pense que tes amies te tourneront le dos et que toi-même tu ne te connaîtras plus.

— Tu es tout pour moi, répondit-elle. Si je suis dans ton cœur, je ne peux pas être mieux. Je te prie seulement . . . mais non . . . toi-même . . . c'est inutile de le dire . . .

(Je ne comprenais pas alors ce qu'elle voulait dire ; je le sus plus tard.)

— Marie, mon âme, mon salut, dis-je profondément ému — ma vie est à toi. Mais refléchis une semaine ou un mois, aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour te décider de sang-froid. C'est un grand sacrifice que tu veux faire et je ne serai nullement fâché si tu me dis qu'il est impossible.

— C'est bien, dit-elle en souriant. C'est beau de votre part de répondre ainsi. Je vous en remercie. Je vais retourner pour quelque temps chez ma tante. Je sais d'avance la décision que je prendrai. Mais vous serez heureux de voir qu'après mûre réflexion, je sacrifie pour vous le plus grand trésor d'une jeune fille : l'opinion du monde.

Puis elle me dit brusquement et avec gaieté :

— Lavez-vous vite les yeux ! Où est le pot à eau ? Vous avez les yeux rouges, comme si vous aviez mangé du raifort ! Et allons au Zugliget.

Elle ouvrit mon armoire, prit une serviette, l'humecta et baigna mes yeux. Puis elle prit la brosse et me brossa.

— Votre domestique, dit-elle, pleurait sous la porte cochère. C'est lui qui nous a appris que vous étiez chez vous et que vous l'aviez brusquement congédié.

Nous prîmes une voiture et nous nous rendîmes à la campagne. Mais nous nous arrêtâmes au chemin de fer à crémaillère ; là nous descendîmes. Marie ne voulait pas rejoindre la société ; son but était seulement de me faire prendre un peu l'air.

Cela me fit beaucoup de bien. Quelle étrange journée ! Commencée par un ouragan infernal, le ciel s'était obscurci, les éclairs, la pluie avaient fait rage, et elle finissait par un doux crépuscule d'été, plein de chants d'oiseaux et une promenade délicieuse avec ma bien-aimée.

En chemin, nous tombâmes d'accord sur ce qu'il faudrait faire. Marie partirait avec sa tante chez une parente qui habitait la Prusse. Le même jour j'annoncerais au député l'issue de mon procès. Ainsi l'on saurait que je ne puis épouser Marie et elle éviterait les regrets et les consolations.

Marie se chargerait elle-même d'informer sa tante de sa décision, mais seulement au retour.

— Je n'ai pas besoin, dit-elle, toute rouge, d'écouter des sermons pendant des journées entières. J'ai là-dessus des idées plus nettes et plus larges que ma tante et la mesure de mon honneur n'est pas celle du monde, mais la mienne. Nous sommes honnêtes tant que nous nous sentons honnêtes. Et je ne rougirai jamais devant moi-même.

Il fut convenu qu'elle descendrait à Esztergom (Strigonie) et que je l'y attendrais. Elle prendrait congé de sa tante comme elle pourrait.

Sa tante dirait à Budapest que Marie était restée chez sa parente en Prusse.

Elle voulait ménager ainsi l'orgueil de famille des parents et des connaissances.

A Esztergom, elle se cacherait sous un voile et nous partirions pour notre monde, dans ma petite propriété au nord, où il n'y a ni Budapest, ni pose, ni loi sur le divorce.

Ce sacrifice de Marie me paraissait tout à fait étrange. Il est vrai qu'elle m'avait ainsi sauvé la vie, mais pourtant

. . pourtant . . . tu sais, l'homme est tellement esclave de certaines opinions que . . . pendant un certain temps, je ne l'ai pas tout à fait comprise.

J'étais comme un naufragé auquel on jette une corde et qui, lorsqu'il est sauvé grâce à cette corde, la regarde et, tout en se confondant en remerciements, pense qu'il eût mieux valu qu'elle fût en soie.

Mais c'étaient là seulement des pensées fugitives. La décision de Marie fit que mon ciel gris devint rose. Je m'efforçai de m'expliquer que ce n'était ni la parole du prêtre, ni la déclaration de l'officier de l'état-civil qui fait du mariage une vraie union, mais le consentement sans réserve, et l'union de deux âmes par pur amour.

Si j'introduis une femme à mon bras dans une société et que je déclare avec tout le sérieux de mon âme : cette femme est mon épouse, tout le monde doit la reconnaître comme telle.

Ma mère savait que j'étais fiancé ; elle voyait l'avenir comme un voyageur qui part pour une contrée fleurie et qui, à mesure qu'il s'en approche, regarde devant lui avec des yeux souriants.

Comment lui expliquer maintenant que la roue s'était cassée ? Comment lui expliquer que la vie a joué avec moi un jeu cruel, en me laissant choir dans un puits, et que je regarde maintenant avec plaisir une belle jeune fille m'en retirer, mais que cette jeune fille est condamnée pour cette action.

Bref, c'était une question délicate. Dans notre famille il n'y a jamais eu de déchéance morale ; ma mère, même si elle dit : Dieu merci ! verra toujours sur nous une tache que ni le savon, ni la benzine ne pourront enlever. Devant elle, je ne pourrai pas dire, en me frappant la poitrine : «Cette femme est mon épouse», car elle consentira à tout, mais les idées d'une vieille femme ne dépassent jamais l'opinion générale.

Mes fils ne me causaient aucune inquiétude. Tant qu'ils seraient jeunes, ils ne sauraient pas que le mariage est un acte officiel ; quand ils seraient plus grands, ils seraient habitués à considérer Marie comme ma femme. Et enfin — je ne souhaite la mort de personne, mais je ne puis m'empêcher de nourrir cet espoir — la faux de la mort tranchera un jour ce nœud gordien.

Je racontai à ma mère ce qui était arrivé, en ne lui cachant

rien. Je ne pus lui épargner l'idée de mon suicide, qui fut terrible pour elle. Elle comprit ainsi que Marie méritait son estime.

Ma mère faillit s'évanouir en entendant mon récit. Elle déclara qu'elle considérerait Marie comme sa chère fille et qu'elle voyait dans sa décision un sacrifice et non pas un oubli de sa dignité.

Et cependant . . . cependant . . . la pensée que Marie ne se marierait pas avec moi en bottines blanches me hantait et me faisait frémir.

Voilà bien la folie des hommes !

Sont-ce donc les bottines blanches, les bottines de soie qui rendent le mariage complet? Mon Dieu, combien ont gravi, en bottines de soie, les degrés de l'autel pour contracter un vil mariage d'intérêt, comme ma première femme ! Et pourtant, pourtant !

Comment tout cela se passera-t-il ? L'emmènerai-je de la gare directement chez moi ? Ou bien ferons-nous un voyage de noces à Venise ? en Sicile ?

Douces inquiétudes mêlées de temps à autre d'un souffle frais, engourdissant.

Ma maison était divisée en deux appartements de trois et de deux pièces, avec une salle à manger et une cuisine.

Dans l'appartement de trois pièces, il y avait une chambre à coucher, les deux autres étaient remplies de livres et d'instruments d'électricité.

Marie pourrait choisir parmi ces chambres. Je fis cependant venir les maçons pour qu'ils construisissent une quatrième pièce. Ce serait mon cabinet de travail.

Je recevais tous les jours des lettres de Marie. Elle me disait où elle se trouvait avec sa tante et me défendait de m'abandonner à des idées tristes, car elle mettait une seule condition à notre union : c'était la défense d'être triste ; mais cette condition était un ordre.

Je lui répondais tous les jours à peu près ceci : «Marie, mon amour pour vous est si grand qu'on ne pourrait l'exprimer qu'avec des paroles divines, mais réfléchissez, réfléchissez ! Ce serait un chagrin immense pour moi, que de voir sur votre visage autant d'ombre de regret qu'en peut jeter un brin d'herbe.»

Elle me répondait invariablement à peu près ainsi : «Je ne puis me tromper sur votre cœur : là où l'amour vit, il n'y a pas place pour la méfiance.»

Une de ses lettres se terminait ainsi : «Je crois que nous connaissons mutuellement nos pensées les plus intimes. Cette conviction me dispense de parler d'une chose pour laquelle il n'y a pas de terme dans le vocabulaire d'une femme. Vous devez sentir que je vous embrasse sur le front. Le lys est aussi votre fleur favorite. Et il faut garder la tranquillité de notre âme !»

On comprend que parmi de nombreuses lettres, il y en ait comme celle-ci. Je la considérais avec le léger frémissement que l'on éprouve quand on monte pour la première fois sur un navire qui doit traverser la mer.

La dernière semaine, elle m'écrivit qu'elle serait contente si je l'attendais en redingote noire à la station indiquée.

Je l'aurais fait sans cela, mais je me demandais pourquoi elle insistait.

Le train arriva un mercredi, à midi, en gare d'Esztergom. Je l'attendais avec une voiture et un petit bouquet d'œillets, ses fleurs favorites.

Lorsque le train entra en gare, elle se tenait déjà à la portière et me faisait signe.

Elle aussi, avait un bouquet d'œillets.

Je me précipitai vers elle. Elle se jeta à mon cou et m'embrassa. Elle embrassa ensuite sa tante qui pleurait. Moi, je ne disais rien à la tante : je pensais qu'elle me détestait, il valait donc mieux ne rien dire. Mais la vieille dame se leva et dit en sanglotant :

— Mon fils, que Dieu vous bénisse... comme il pourra.

Mes yeux se mouillèrent de larmes et je mis un baiser sur sa main.

Il y avait d'autres personnes dans le compartiment ; et d'ailleurs, nous n'avions pas le temps d'échanger beaucoup de paroles. Une petite valise de cuir jaune était tout le bagage de Marie. Le train s'ébranla.

Marie portait un large paletot gorge de pigeon. En l'aidant à monter en voiture, je m'aperçus que non seulement ses gants, mais ses bottines étaient de sa couleur préférée, le blanc.

Je remarquai un peu d'embarras sur son visage, mais elle se blottit contre moi avec confiance et son regard respirait la candeur et la joie.

Lorsque la voiture eut franchi le pont, elle me dit en souriant :

— Nous franchissons, nous franchissons le Rubicon.

Elle fit un signe de croix.

— A quoi pensez-vous ? demanda-t-elle brusquement.

— J'ai l'impression de commettre un rapt, répondis-je.

Elle me gronda.

— Je vous défends d'avoir de telles idées ! Vous savez bien comment débutent les testaments : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, j'écris et je décide, sain d'esprit.* Est-ce que vous doutez que je dispose de ma vie, saine d'esprit ?

— Non, je n'en doute pas, Marie, mais il est certain que tout testateur pourrait ajouter *et le cœur angoissé.*

— Mon Dieu, dit-elle, ne vous fâchez pas pour cela. Si quelque chose m'étreint le cœur, ce n'est pas la méfiance, mais la pensée que c'est justement nous deux qui ne pouvons ni participer à la bénédiction divine, ni être unis sous la protection des lois.

— Est-ce que vous croyez, répondis-je, le cœur affligé, que Dieu bénit uniquement par la main du prêtre ?

— Oh non ! n'interprétez pas mal ma pensée, dit-elle, en se blottissant un instant contre moi ; c'est moi qui ai dit que je ne voulais jamais être la cause d'une triste pensée . . . pour toi.

Elle leva les yeux pour voir si ce tutoiement m'égayait et elle répéta affectueusement :

— Pour toi.

Elle me serra la main. Et comme si elle avait pensé avec mon cerveau, elle continua :

— Livrons-nous, mon chéri, à notre sort et pensons que le royaume de Dieu n'est pas le monopole des prêtres et que la loi a été faite par de faibles hommes.

En arrivant dans la ville, Marie me dit :

— Savez-vous où nous irons ?

— Comment ne le saurais-je pas ? répliquai-je étonné, *Au roi de Hongrie.*

— Oh ! non ; dans la basilique. Dites-le, je vous prie, au cocher.

Je donnai l'ordre.

— Midi est passé, dis-je, en tirant ma montre, je ne crois pas que l'église soit ouverte.

— Nous la ferons ouvrir, répondit-elle tranquillement.

Et le cocher nous conduisit à l'église. Il alla chercher le sacristain. Dix minutes plus tard la porte s'ouvrait.

Le sacristain voulait nous faire son boniment.

— Nous connaissons l'église, lui fit observer Marie ; nous sommes venus pour prier. Attendez-nous, s'il vous plaît, près de la porte.

Elle ôta son manteau et le remit au sacristain pour qu'il le gardât jusqu'à notre retour.

J'étais stupéfait : ma fiancée avait une robe de soie blanche, mais d'une coupe des plus simples. Il ne lui manquait qu'un long voile et une traîne pour être en costume de mariée.

Elle me conduisit près de l'autel de la Vierge. Nous nous agenouillâmes et elle se mit à prier à voix basse, avec beaucoup de ferveur et de recueillement :

— Sainte Vierge du Ciel ! Immaculée, Consolatrice des malheureux ! Je recommande à ton cœur notre décision. Pouvions-nous agir autrement ? Dieu peut-il exiger que nous soyons les martyrs des lois humaines ? Je te prie d'intercéder en notre faveur ! Je sens même ici, près de ton autel, que le ciel ne peut interdire ce que les mortels défendent ! Sois avec nous ! Que ton cœur souffrant comprenne le nôtre, maintenant et dans l'éternité. Amen.

Elle se leva, prit les deux bouquets et les déposa devant l'image sur l'autel. Elle resta encore un moment la tête penchée ; je ne sais si elle priait ou si elle faisait un vœu. Je ne le lui ai jamais demandé. Cette scène me secoua jusqu'à la moelle.

Je n'aime pas beaucoup mon Église ; son latin, et le Vatican . . . Tu sais, tout ce Vatican, on devrait le jeter dans le Tibre ! Pourtant, vois-tu, c'est peut-être dans cette religion qu'il y a le plus de vérité et la plus belle poésie.

Nous sortîmes de l'église. Quelque graisseux que me paraisse souvent le bois des croix, cette fois-ci, je me sentais sortir d'un bain.

A l'hôtel, je pris une chambre formant salon et je commandai deux couverts. Marie me renvoya et en cinq minutes elle changea de toilette. Elle mit un costume gris et des bottines noires. Elle n'avait pas autre chose dans sa valise. Nous devions prendre le soir à onze heures à la gare de Budapest un grand panier en osier où se trouvait son linge.

Nous dînâmes tranquillement à nous deux, gais et heureux. Quelquefois, elle m'appelait son *maître* (1) et me tutoyait. C'était elle qui me servait et me donnait les meilleurs morceaux. Après le dîner, elle tira de sa valise un paquet de cigares Upmann qui sentaient très bon. C'est tout ce qu'elle avait acheté à Vienne.

Je tombais vraiment d'une émotion dans une autre. Après le dîner on débarrassa la table et je l'embrassai à plusieurs reprises. Mon cœur tressaillait de joie à la pensée que cette divine créature, cette blanche colombe abandonnait son monde pour moi et accompagnerait mon esquif à travers la vie. Ce n'était pas une chaîne qui la liait à moi, ni une malédiction (la formule sacramentelle n'est-elle pas une malédiction ?) elle ne stipule aucun droit, elle ne demande aucune obligation ; c'était son cœur qui la portait vers moi, c'était son cœur qui la rivait à moi, comme Eve à Adam.

Je la pressais longuement et avec reconnaissance sur ma poitrine, je la couvrais de mes baisers. Elle aussi se sentait heureuse de se blottir contre moi.

Mais tout à coup, alors que j'y pensais le moins, elle se dégagea de mon étreinte avec un léger soupir et me dit en rougissant :

— Allons voir la ville.

Elle mit son chapeau.

Nous visitâmes donc la ville ; nous flanâmes dans la galerie de tableaux du primat,(2) dans le musée des antiquités, dans la bibliothèque, dans l'île, sur les hauteurs où se trouve le château, bref partout où l'on voit des choses fort intéressantes, excepté quand on regarde un fin profil de femme de préférence aux œuvres des grands artistes.

Le soir nous allâmes à la gare et nous montâmes dans notre coupé.

Les deux départs, à Esztergom et à Budapest, nous donnaient quelques inquiétudes. J'étais obligé d'aller en avant pour savoir s'il n'y avait pas quelque personne de connaissance dans le train, si nous ne rencontrerions pas un ami qui se réjouirait fort de ce hasard.

(1) La femme hongroise appelle son mari : *uram* (mon maître).
(2) Esztergom est la résidence de l'archevêque, primat de Hongrie.

Comme il faut se cacher, marcher sur la pointe des pieds, quand on commet la sottise de vouloir être heureux sans le consentement de la Sérénissime Église et du Très Honorable Etat !

Ce jeu de cache-cache m'a toujours piqué au vif.

Mais pouvions-nous faire autrement ?

Je donnai un pourboire au contrôleur pour qu'il nous laissât seuls ; nous restâmes dans l'obscurité et à Budapest nous nous promenâmes dans la partie la plus déserte du quai de la gare. Ma pauvre Marie ne souleva pas un instant son voile, et moi je ne voulais pas lui dire que sa démarche, cette démarche belle, majestueuse, droite . . . le sapin peut-il se cacher dans une forêt de hêtres ?

Comme nous sommes lâches ! N'eût-il pas été plus beau et plus correct d'aller dans la salle d'attente, de nous y promener fièrement, la tête haute, et si j'avais rencontré une connaissance, de lui dire bravement, les yeux dans les yeux :

— Ma femme !

Mais je ne pouvais le faire à cause de Marie. La pauvre se sentait comme Eve après le péché. Aujourd'hui encore, elle pâlit à l'idée qu'une de nos connaissances puisse entrer chez nous et nous reprocher de ne pas l'avoir invitée à notre mariage.

Nous respirâmes enfin lorsque le train de Budapest se mit en marche. Je baissai le store et elle ôta son chapeau. Elle pencha la tête sur mon épaule et me demanda :

— A quoi pensez-vous ?

Chose bizarre ! Elle voulait toujours connaître mes pensées !

Tu es, comme moi, un homme retiré du monde ; je puis donc t'avouer que dans mon bonheur infini apparaissait, de temps en temps, une ombre. Je n'aurais pas pu vivre sans cette jeune fille et maintenant qu'elle m'avait donné sa vie, l'ingratitude voltigeait toujours autour de mon cœur.

Si cette pensée était un chien, on pourrait la chasser, si c'était un oiseau, on pourrait tirer sur elle, mais que faire de cette main invisible qui écrit sur ton mur, comme chez le roi Balthazar : Mané, Thécel, Pharès ?

L'homme peut-il être heureux sur terre ?

— Marie, dis-je, nous arriverons chez nous demain matin à sept heures ; vous avez déjà voyagé dans la matinée ; dormez un peu, mon ange.

Elle était réellement fatiguée.

Je tirai la couchette et j'arrangeai le coussin. Elle prit un petit oreiller blanc et voulut me le donner, mais je ne l'acceptai pas.

— Moi, dis-je, je ne me couche pas. Je fumerai là près de la porte et je veillerai à ce que les voyageurs n'entrent pas ici, s'il en monte.

— Oh, je ne le permettrai pas, répondit-elle. Je ne suis pas venue pour vous rendre la vie plus pénible, mais plus douce. Mon *maître* ne sera jamais mon serviteur. Ni aujourd'hui, ni demain. Vous devez voyager comme si vous étiez seul.

Elle est ainsi faite. C'est sa façon de penser. Je n'avais pas l'intention de veiller à ce que les voyageurs n'entrent pas dans notre compartiment — le contrôleur avait reçu un tel pourboire qu'aucun dérangement n'était à craindre — je voulais seulement la ménager. Je pensais qu'il lui serait désagréable de se coucher devant moi. Mais c'est une femme d'un esprit mûr et sans affectation.

Elle tira ensuite un autre objet de sa valise. C'était une enveloppe cachetée qu'elle me tendit.

— Mettez-la dans votre valise, mais faites attention de ne pas la perdre. C'est à vous.

— Qu'est-ce que c'est ? Des papiers de famille ?

— Non. Quelques valeurs et un livret de caisse d'épargne.

— Soyez tranquille, répondis-je. Cela ne se perdra pas. On ne brisera même pas le cachet.

— Nous en reparlerons, répondit-elle en souriant. Je ne voudrais pas qu'il restât même un petit paquet de papier entre nos cœurs. J'aimerais mieux le jeter par la fenêtre.

J'ai toujours le paquet. Nous en avons déjà parlé. Elle m'a offert de m'en servir. Je lui ai même dit l'emploi que nous pourrions en faire, mais seulement pour la calmer. Aujourd'hui je ne sais pas encore combien elle a d'argent.

Nous nous couchâmes chacun sur une couchette. Elle avait un grand châle à carreaux qui la couvrait jusqu'au menton. Moi aussi j'avais une couverture. En guise d'oreiller je mis un mouchoir sous ma tête.

Et ainsi couchés l'un en face de l'autre, nous causâmes. Je lui racontai que jusqu'ici j'avais eu trois grandes chambres et que maintenant on en avait construit une quatrième. Elle n'aurait qu'à l'examiner et à la meubler à son goût.

— J'avais pensé, lui dis-je, à vous faire la surprise d'un beau mobilier, mais, ma chérie, votre goût n'est pas celui des autres femmes : vous n'avez pas besoin de tables avec des pieds dorés ou des meubles couleur perroquet. Nous nous reposerons un jour chez nous, puis nous irons dans la petite ville voisine où nous achèterons tout ce que vous voudrez choisir.

— Vous avez bien fait de me laisser le soin d'arranger tout, répondit-elle en souriant. Nous n'achèterons rien. Je ferai seulement mettre du papier bleu sur les murs.

— C'est déjà fait. Les murs de toutes mes chambres sont bleu de ciel.

Elle secoua la tête :

— Peut-être aussi le plancher.

Puis, se rejetant sur son oreiller, elle continua :

— Ma tante enverra à votre adresse le mobilier de ma chambre.

— Dites-moi, je vous prie, si vous n'avez pas encore sommeil, comment vous êtes-vous tirée d'affaire avec votre tante ?

— Très facilement. Lorsque je me suis fait faire ma robe de soie blanche, elle a été très étonnée et m'a demandé à quoi cela me servirait ? ou si j'avais envie de retourner au couvent ? Je lui ai répondu que cette robe devait me servir pour mon enterrement. Imaginez-vous sa stupeur ! Je lui ai dit alors que nous mourions tous les deux pour ce monde, et que nous allions vivre dans le nôtre.

— Et alors ?

Le train arrivait dans une gare et faisait un tel bruit que nous ne pouvions parler. Une minute après nous étions à Aszód. Alors Marie continua :

— Ma tante me recommanda de penser à ma mère et à mon père. Que diraient-ils ? Je lui répondis tranquillement que, dans toute circonstance critique, je sentais à mes côtés mon père et ma mère ; qu'elle savait que je n'avais aimé personne. C'est pourquoi j'avais acheté des meubles, car j'avais commencé ma vie à moi, ma vie de vieille fille qui devait me mener jusqu'à la mort. C'est alors que j'avais fait la connaissance d'un homme vivant isolément, comme moi, et en qui j'avais reconnu, dès la première entrevue, mon compagnon. Cet homme, grâce à la divine Providence, me donne son cœur, mais le monde s'interpose . . . Quelle force terrestre,

sinon la mort, pourrait me séparer de lui ? Ma tante, en guise de réponse, m'a dit un mot qui m'a presque blessée. Je ne suis pourtant plus une petite fille !

— Quel était ce mot ?

Le train se remit en marche. Le bruit nous obligea à nous taire ; lorsqu'il cessa, Marie sortit sa main de la couverture et me la tendit :

— J'ai sommeil. Mets un baiser sur ma main et sur mon visage ; moi, j'en ferai autant. Bonne nuit.

Elle s'endormit tranquillement.

Je ne pus pas dormir longtemps. Quel était ce mot qui l'a presque blessée ? Elle n'est plus une petite fille . . .

J'aurais voulu étrangler ce vieux chat !

Le jour commençait à poindre lorsque je me réveillai. Marie dormait encore. Elle était couchée sur le dos, couverte jusqu'au menton ; les deux mains entrelacées sur le sein, les cheveux dénoués. Et je regardai longuement sa figure douce et triste.

A une station, je vis dans le jardin de la gare un buisson de jasmins. Le bel et long automne avait fait pousser ses fleurs, ou bien on l'avait transplanté au printemps et l'humidité du sol l'avait fait fleurir.

— Allez me cueillir une branche, dis-je au contrôleur, vous aurez un florin.

J'avais pensé placer les fleurs entre ses mains pour voir son étonnement à son réveil.

C'est ce que je fis ; je posai entre ses doigts toute la branche chargée de fleurs.

Elle ne se réveilla pas.

Et comme elle reposait là, pâle et tranquille, les fleurs blanches sur la poitrine, je remarquai qu'elle ressemblait à une jeune martyre couchée au bord de l'eau ; il ne lui manquait qu'une auréole au-dessus de la tête.

* * *

Géza Gárdonyi.

(A suivre.)

LES TRISTES REINES DE LA MAISON D'ARAGON[1]

Ce qu'il y a de particulièrement tragique dans la destinée des Aragon de Naples, c'est que les derniers représentants de la dynastie, bien qu'innocents, portèrent la peine des fautes de leurs pères. Alphonse Ier, malgré toutes ses brillantes qualités et une certaine popularité, n'avait pas été un de ces princes dont le règne laisse un souvenir propre à consolider le trône de ses descendants. On s'en aperçut à l'avènement de son successeur immédiat et fils naturel Ferdinand Ier; celui-ci, par ses cruautés et sa perfidie, fit de la plupart de ses sujets les ennemis déclarés de sa dynastie ; enfin, dans ses dernières années, son fils et héritier, Alphonse II, était encore plus détesté que lui. Mais quand ces deux derniers eurent disparu de la scène, chassés par la première invasion française, leurs successeurs Ferdinand II et Frédéric firent briller sur le trône les qualités de souverains distingués. Malheureusement, ces vertus ne suffirent plus à détourner d'eux et de leur dynastie la chute et la ruine qui les menaçaient.

Le plus tragique spectacle de cette époque c'est celui qu'offrent quatre reines restées veuves, vivant, après la mort des princes, des aumônes de leurs parents sur les ruines de leur royauté écroulée. Trois d'entre elles vivent à Naples, et cette cour des tristes reines est l'épisode le plus romanesque et le plus lugubre du XVIe siècle qui s'ouvre.

Des quatre reines, c'est Béatrice, fille de Ferdinand Ier et épouse de Mathias, le grand roi de Hongrie, qui devint

[1] Extrait de l'ouvrage historique et biographique de l'auteur : *Beatrix királyné* (La reine Béatrice), récemment paru en langue hongroise. Budapest, Athenaeum.

veuve la première. La mort subite de son mari, le 6 avril 1490 à Vienne qu'il venait de prendre, mort que les ennemis de Béatrice attribuaient au poison italien, semblait avoir rendu l'altière et ambitieuse reine maîtresse de la situation pour un instant. Mais, tandis qu'elle faisait échouer les plans de son époux qui désirait avoir pour successeur son fils naturel Jean Corvin, et faisait alliance avec Wladislas roi de Bohème qui, pour la gagner à sa cause, avait conclu avec elle un mariage secret, Béatrice fut bientôt forcée de reconnaître qu'elle avait été dupée. Dès que Wladislas sentit son trône quelque peu consolidé, il fit démentir le mariage, et la reine, trop détestée dans le royaume, ne put se créer un parti pour soutenir ses prétentions.

Après la mort de Mathias, Béatrice passa encore dix ans en Hongrie, dans des luttes continuelles avec le perfide Wladislas, s'efforçant inlassablement de l'amener à reconnaître leur mariage et gagnant à sa cause tantôt une cour étrangère, tantôt une autre, et jusqu'au Saint-Siège.

Son plus fidèle allié fut naturellement son père, le roi de Naples ; mais elle perdit bientôt cet appui et même, pour un temps, celui de la dynastie paternelle.

Le vieux Ferdinand avait été cruellement éprouvé par la mort de sa fille aînée, Eléonore, duchesse de Ferrare, survenue en octobre 1493 ; cette perte lui avait été d'autant plus sensible qu'elle menaçait d'avoir des conséquences politiques funestes pour les Napolitains.

Eléonore était la seule qui, par sa douceur et sa sagesse, sut exercer, par sa fille Béatrice quelque influence, sur son gendre l'intrigant Ludovic Sforza. Tant qu'elle vécut, elle réussit tant bien que mal à chasser les sombres nuages que Ferdinand, usé par l'âge et la maladie et l'âme troublée par le souvenir de ses cruautés, voyait s'amonceler du côté de Milan et se rapprocher de plus en plus. Ludovic lui apparaissait comme Judas sur les pas de qui les archers français allaient entrer dans le jardin de Gethsemani de l'Italie. Et, tout d'un coup, il se voyait sans défense en face du péril imminent.

Il y avait trois ans que Ferdinand souffrait d'une maladie des jambes, la goutte probablement, mais sa force de volonté, son goût pour les exercices du corps et une vie active n'avaient pas permis au mal de prendre le dessus ; c'est seulement lorsque

la brouille avec Milan et le chagrin que lui causa la mort de sa fille, vinrent s'ajouter aux soucis du gouvernement et aux inquiétudes qu'il éprouvait pour l'avenir de son trône, que le robuste vieillard déclina à vue d'œil. Il se dégoûta de ses occupations habituelles, et de la nourriture même ; il tomba dans une humeur noire et commença à se plaindre de douleurs ; enfin, incapable de dominer les sentiments qui l'agitaient, il éclatait en imprécations lorsqu'il était seul ou proférait des paroles sans suite devant son entourage. Le 23 janvier 1494 il rentra au Castello Nuovo avec un refroidissement qu'il avait pris à Tripergole où il était allé chasser ; les symptômes de l'apoplexie ne tardèrent pas à se montrer et le roi mourait deux jours plus tard, laissant veuve sa seconde femme Jeanne d'Aragon, la sœur du roi d'Espagne, qu'il avait épousée à l'âge de 53 ans.

Aussitôt après la mort de son père et suivant l'usage napolitain, le prince héritier, Alphonse, parcourut les rues de la ville en se faisant saluer comme roi. Mais cette hâte à se faire reconnaître ne trompa personne sur les dangers de la situation. Le vieux Ferdinand, qui était, malgré ses défauts, un des hommes d'État les plus remarquables de l'Italie contemporaine, avait su se rendre maître de la situation, non sans peine il est vrai, par son expérience, son habileté, son sang-froid et son autorité incontestable. Son successeur était haï, méprisé, et tous ceux qui fondaient leurs espérances sur la chute de la dynastie napolitaine pensèrent que leur heure était venue. La croyance populaire attribuait déjà à Alphonse quelques-unes des cruautés de son père ; il en commit encore de pires, au dire de quelques-uns, dès qu'il fut monté sur le trône, et telle était sa réputation qu'on le crut capable d'avoir fait empoisonner les fontaines de Venise par ses émissaires secrets. (1)

Sentant son trône chanceler et s'attendant à une attaque venue de l'extérieur, il chercha des alliances. Il s'efforça avant tout de gagner le Saint-Siège à sa cause : il paya le tribut que son père avait refusé de payer, il fit don de principautés aux jeunes Borgia, et réussit de la sorte à gagner l'appui d'Alexandre VI. Le pape repoussa les prétentions que les

(1) *Mémoires de Philippe de Comines*, chap. VII, pages 285,302 et suivantes.

Français élevaient de nouveau au sujet de la succession au trône de Naples et, pour rehausser l'éclat du couronnement d'Alphonse, il s'y fit représenter par le cardinal Juan Borgia.

Au milieu de ses inquiétudes, la reine de Hongrie, Béatrice avait reçu, coup sur coup, la nouvelle des deuils de Ferrare, et de Naples, puis celle des fêtes destinées à les faire oublier. A la fin de l'été, elle apprit que les funestes pressentiments de son père se réalisaient, qu'une des entreprises les plus aventureuses de l'histoire était devenue un fait accompli. Le jeune Charles VIII, roi de France, auquel son père avait autrefois destiné Béatrice, et qui exerçait depuis peu le pouvoir absolu, poussé par une ambition chimérique et la soif des aventures, avait franchi les Alpes, sans écouter le conseil des hommes sensés, avec une partie de son armée, tandis que sa flotte chargée de troupes faisait voile pour la Ligurie.

Telle une puissance d'en haut, le roi de France se posait en justicier en face de Rome et de Naples et ouvrait ainsi la série des invasions étrangères qui amenèrent la fin si lamentable du luxe raffiné de la Renaissance italienne. (1)

Cette entreprise eut, à n'en pas douter, des causes qui, sans lui ôter son caractère d'aventure, l'expliquent du moins en quelque sorte. Depuis le déclin du pouvoir de l'empire romain d'Occident et le séjour des papes à Avignon, la France semblait jouer un rôle de protecteur à l'égard de l'Italie ; les papes eux-mêmes réclamaient parfois l'aide du roi de France pour les partis guelfes ou contre le péril turc. Les prétentions de la maison d'Anjou au trône de Naples donnaient aussi aux Français l'occasion d'intervenir de temps à autre ; Florence et Milan avaient fait alliance dans la première moitié du XVe siècle avec la France dont la maison royale était apparentée aux Visconti. A cela venait s'ajouter le mécontentement général que causaient à Naples les cruautés des Aragon, et à Rome, comme ailleurs du reste, le népotisme et la vie mondaine des papes ; l'on ne pouvait espérer un remède ou une vengeance que d'une intervention étrangère. Les proscrits de la révolte des barons napolitains dépeignaient l'état des esprits à Naples, au jeune roi de France, cerveau borné et néanmoins aventureux

(1) H. François Delaborde : *L'Expédition de Charles VIII en Italie.* Paris. 1888.

et sans expérience, comme si chacun y eût attendu son salut de sa venue (1) ; le cardinal Julien de la Rovère, depuis que les menaces d'Alexandre VI l'avaient obligé à chercher un refuge en France, ne cessait d'exciter Charles à aller rétablir l'ordre à la cour dégénérée des papes ; il y avait aussi les flatteurs qui enflammaient l'imagination du roi en faisant miroiter à ses yeux la gloire d'une croisade d'un nouveau genre. Mais celui qui donna l'impulsion la plus forte à l'entreprise fut à coup sûr Ludovic Sforza qui, aveuglé par sa haine des Napolitains, espérait devenir, avec l'aide des Français, le premier potentat de l'Italie ; il était non seulement à même de recevoir la flotte française dans le port de Gènes soumis à la souveraineté de Milan, mais encore assez riche pour acheter les conseillers de Charles et les gagner à ses projets.(2)

Les puissances du destin semblaient s'être liguées avec le roi de France. Charles VIII entra à Turin le 5 septembre, et le 8 du même mois sa flotte infligea, à Rapallo, une honteuse défaite à celle des Napolitains. Vers la mi-octobre, le roi fit une entrée triomphale à Pavie et, peu après, mourut l'infortuné jeune duc de Milan, Jean-Galeazzo Sforza ; son oncle Ludovic le More, qui exerçait déjà sur lui un pouvoir tyrannique devint alors le maître légitime et absolu de Milan. Le roi de France étant entré à Florence sans coup férir, adressa aux peuples de l'Italie une proclamation dans laquelle il déclarait n'être venu que pour prendre possession du royaume de Naples qui lui revenait de droit et faire la guerre aux Turcs. Quand le pape eut vu s'éloigner le péril qui le menaçait, il ne s'inquiéta plus de son allié le roi de Naples, qu'il abandonna à son sort.

Charles VIII ayant passé à Rome les fêtes de Noël et le jour de l'an de 1495, se mit en route pour Naples le 28 janvier. Le roi Alphonse — de qui un auteur contemporain qui n'aimait pas le peuple de Naples, mais qui avait une profonde connaissance du cœur humain, a dit qu'étant cruel il ne pouvait être brave (3), et dont le péril réveillait peut-être la conscience — attendait, tourmenté de lugubres visions, l'arrivée des Français.

(1) Pasquale Villari : *La Storia di Girol. Savonarola*, livre I, pages 210 et suivantes.

(2) Ce fait est reconnu par Comines lui-même (ouvrage cité, chap. VII. page 282), qui regrette seulement qu'on n'ait pas demandé plus d'argent à Ludovic.

(3) Comines *Mémoires*. Chap. VII, p. 305.

Tantôt il croyait voir en rêve l'ombre de son père qui lui disait que toute résistance était vaine, que sa dynastie était condamnée à disparaître à cause de ses crimes ; tantôt on l'entendait crier pendant la nuit : Voici les Français qui arrivent ! Les arbres et les pierres s'animaient autour de lui et, prophètes de malheur, lui murmuraient aux oreilles le nom de la France. (1)

Lorsque Alphonse apprit que ses villes des Abruzzes arboraient l'une après l'autre le drapeau français, il abdiqua le 23 janvier. Son fils aîné, Ferdinand II, fit à cheval le tour de la ville, précédé de l'épée et du drapeau pour avertir le peuple de son avènement, tandis qu'Alphonse, au milieu des pleurs des femmes de la maison royale, se sauvait en Sicile sur des vaisseaux chargés de ses trésors ; il entra au couvent de Mezzara près de Messine, s'adonna aux exercices de piété et aux macérations et, toujours en proie à de cruels remords, descendit dans la tombe l'automne de la même année. Il recommanda dans son testament à son fils et successeur la plus grande sollicitude à l'égard de la reine de Hongrie, et, comme s'il prévoyait ce qui devait arriver, il l'exhorta à bien recevoir Béatrice si elle rentrait dans sa patrie, et à partager avec elle tout ce qu'il possédait afin de lui assurer une existence honorable, car, cette reine, écrivait-il, s'est comportée et se comporte si vertueusement qu'elle mérite les meilleurs traitements. (2)

La résistance de Ferdinand II, le nouveau roi, qui était aimé du peuple et que ses contemporains dépeignent comme un prince doué de belles qualités, ne pouvait durer longtemps ; le 16 février la ville forte de Gaëte était déjà aux mains des Français et le 22 ceux-ci faisaient leur entrée à Naples où régnait la plus complète anarchie, où le pillage et l'incendie avaient commencé avant même leur arrivée ; ils auraient pu venir avec des éperons de bois — observe le pape — et ils n'eurent que la peine de marquer les logements à la craie. (3) La veille, voyant que ses partisans l'abandonnaient les uns après les autres et que les pillards pénétraient déjà dans ses écuries, ce jeune prince digne d'un meilleur sort, mais qui expiait les

(1) Idem et Franc. Guicciardini *Istoria d'Italia* 1618, Firenze, I, page 128, et Gio. Ant. Summonte : *Historia d. Città e Regno di Napoli.* Nap. 1675, III. p. 502.

(2) Giuseppe Cosenza : *La Chiesa e il convento di S. Pietro Martire,* Nap. Nobiliss., page 108.

(3) Guicciardini op. cit. I. p. 138.

fautes de ses pères, avait quitté avec sa famille son dernier refuge de Naples, le Castello dell' Ovo ; après avoir brûlé ce qui lui restait de sa flotte, il s'était retiré d'abord à Procida, puis à Ischia, en répétant dans sa douleur les paroles du psalmiste : « Si le Seigneur ne défend pas la ville, la vigilance des gardes est vaine. » (1)

La conduite des Napolitains fut celle d'un peuple que le premier venu peut conquérir, car il aime avant tout le changement.(2) Gioviano Pontano, l'ancien ministre et favori de Ferrante, remit au roi de France, dans un discours dithyrambique les clefs des palais confiés à sa garde, et dans ses paroles n'épargna pas même les princes qui lui avaient donné leur confiance.

Les efforts de Charles VIII pour obtenir du pape l'investiture du royaume de Naples n'ayant pas abouti, on procéda le 12 mai, sans l'assistance du pontife, à une sorte de couronnement suivi d'une promenade dans la ville qui solennisait la prise de possession du trône ; peu après, le roi quitta Naples, avec une partie de ses troupes et ses partisans italiens, laissant à d'Aubigny et à Montpensier la garde des provinces conquises.

On s'aperçut bientôt que cette facile conquête n'assurait pas aux Français la possession de Naples d'une manière durable. Pendant que le roi de France rentrait dans son pays en se frayant un passage sanglant à travers les provinces italiennes qui s'étaient presque toutes retournées contre lui, la maison d'Aragon recouvrait son ancienne domination aussi facilement qu'elle l'avait perdue. Ferdinand avait rejoint, en Sicile, la flotte espagnole placée sous les ordres de Gonsalve de Cordoue, alors déjà célèbre ; il rentra à Naples au commencement de juillet et fut accueilli avec des transports de joie, car le peuple avait appris entre temps combien le joug de l'étranger est plus odieux que celui d'un despote indigène. (3)

Le roi, qui était célibataire bien qu'âgé de 27 ans, se maria ; il épousa sa propre tante, la princesse Jeanne, beaucoup plus jeune que lui et qui était issue du second mariage de Ferdinand Ier. L'historien Philippe de Comines s'est scandalisé de ce mariage

(1) Ibidem I. p. 138.
(2) Comines id. p. 381.
(3) Villari : *Savonarola* I. p. 370—371. J. Add. Symonds, *Renaissance in Italy* (The age of despots) p. 524. London, 1882.

incestueux (1) et y attribue la maladie qui atteignit subitement le jeune roi quelques jours après les noces et dont il mourut le 7 octobre de la même année. Il laissait une veuve qui n'avait encore que seize ans — la triste reine, comme elle s'appela désormais — et causait ainsi à Naples un quatrième changement de règne dans l'espace de moins de trois ans.

Ferdinand II n'ayant pas d'enfant, son oncle Frédéric, second fils de Ferdinand Ier lui succéda sur le trône à peine restauré des Aragon. C'était un prince d'un caractère doux et généreux qui, n'ayant jamais compté sur un trône, s'adonnait de préférence aux plaisirs de l'esprit ; il protégea la poésie, les lettres et les arts et eût fait un souverain distingué à une époque moins troublée que celle où il fut appelé à régner.

Ce revirement subit dans les affaires napolitaines intéressait Béatrice, la reine de Hongrie, non seulement parce qu'il s'agissait du sort de sa famille, mais parce qu'elle prévoyait qu'il aurait pour elle des conséquences favorables ; avait-elle, en effet, à Rome surtout, de plus ferme appui dans l'affaire de son mariage que la cour de Naples ? Selon les fluctuations de puissance de cette cour, l'influence qu'on pouvait exercer par elle sur celle de Rome croissait ou diminuait. Convaincue depuis longtemps que ni prières ni menaces n'amèneraient Wladislas et les Hongrois à reconnaître ce qu'elle croyait être son droit ; d'autre part, le roi ayant dû renoncer à tout espoir d'un arrangement amiable, ils avaient l'un et l'autre transporté à Rome leur procès en divorce et l'y plaidaient par tous les moyens alors en usage dans la diplomatie. Après tant de déceptions, d'humiliations et d'amertumes, Béatrice s'obstinait encore à vouloir devenir, fût-ce par un jugement arbitral du pape, l'épouse d'un homme qui la repoussait, et la reine d'un peuple qui ne lui témoignait qu'une évidente aversion.

Le fameux Rodrigue Borgia, qui occupait depuis 1492 le siège pontifical sous le nom d'Alexandre VI, sembla d'abord favorable à la cause de Béatrice. Le roi de Naples, Ludovic Sforza et l'empereur d'Allemagne Maximilien, que des liens de parenté unissaient depuis peu aux Sforza, décidèrent le pape à envoyer un messager à Wladislas pour l'engager à reconnaître son mariage avec Béatrice ; puis, sur le refus du roi, à lui adresser

(1) Comines id. chap. VIII. p. 373.

une bulle dans laquelle il le rappelait sévèrement à l'accomplissement de son devoir.

Mais un revirement se produisit au printemps de 1498 dans la politique étrangère d'Alexandre VI. Il jugea bon, dans l'intérêt de sa famille, et particulièrement de l'insatiable César Borgia, de se rapprocher du roi de France et de se liguer avec lui et Venise contre Milan. C'est précisément cette alliance qui donne à la seconde invasion française, celle de Louis XII, un caractère différent de celle de Charles VIII : tandis que la première avait eu lieu à l'instigation des Milanais avec le pape et Naples pour objectifs, le funeste exemple donné par Ludovic Sforza se retournait maintenant contre lui, et cette fois les Français entraient en campagne pour soutenir leurs droits sur le Milanais. Pourtant le but caché de l'expédition était toujours le renversement de la dynastie napolitaine, dont les Borgia espéraient naturellement tout autre chose que les Français.

Le changement survenu dans la personne du roi de France amena aussi des tentatives de rapprochement encore plus dangereuses pour Béatrice que ces nouveaux groupements politiques. Louis XII nourrissait d'ambitieux desseins : il se proposait, tout en faisant la conquête de Naples et du Milanais, de briser la puissance des Turcs et d'établir en Europe l'hégémonie de la France. Pour gagner la Hongrie à ses vues, il avait fait le projet de marier Wladislas à une princesse de sa maison et chercha, pendant l'été de 1499, à la cour de Rome des intermédiaires pour l'exécution de ses plans. (1)

Milan ne comptait plus. Le roi de France avait envahi le Milanais dans l'automne de 1499 ; il y était entré sans rencontrer de résistance et même avait été reçu avec joie dans la capitale des Sforza. Ludovic le More s'était placé sous la protection de l'empereur d'Allemagne ; la veuve du jeune duc récemment décédé, Isabelle d'Aragon, la fille d'Alphonse II, s'était retirée dans sa famille de Naples, auprès des autres veuves de cette maison royale. Louis XII rentra peu après en France abandonnant à Trivulce le gouvernement de la Lombardie, où les Sforza réussirent, au commencement de l'année

(1) Un extrait des instructions du roi de France à son ambassadeur à Rome en date du 3 juillet 1499 se trouve aux archives de Milan.

suivante, à s'emparer encore une fois du pouvoir, mais pour peu de temps. (1)

Sur ces entrefaites, et grâce aux pressantes sollicitations de Wladislas et de Venise son alliée, on avait enfin terminé la procédure dans l'affaire du mariage de Béatrice. Le 3 avril 1500, la cause était portée devant le consistoire papal, et Alexandre VI, se mettant en contradiction complète avec les déclarations qu'il avait faites à plusieurs reprises, annula le mariage de Wladislas avec Béatrice, débouta la reine de toutes ses demandes et décida ainsi irrévocablement de son sort. (2)

Lorsque Béatrice apprit la sentence rendue par le pape, il est probable qu'elle connaissait déjà les pourparlers engagés entre Wladislas et Louis XII, par le canal des ambassadeurs de Venise, en vue de faire épouser au roi de Hongrie une parente de ce dernier. (3)

C'était l'arrêt d'exil de Béatrice. Sa situation matérielle était déjà des plus précaires en Hongrie, la sentence pontificale la privait de ses derniers droits et elle était exposée à faire acte de soumission à la nouvelle reine qui allait, dans sa conviction, usurper sa place. Elle fit en mai une tentative pour recouvrer sa dot; les ambassadeurs de Naples et d'Espagne dont elle avait sollicité les bons offices à cet effet, s'adressèrent au roi et à la Diète, mais en vain, à ce qu'il semble. En automne, Béatrice s'enfuit — pour ainsi dire — d'Esztergom à Vienne, repoussant les offres des envoyés du roi et de la Diète qui l'invitaient à rester, et fit prier le gouvernement de Venise de s'employer à démentir les calomnies répandues contre elle par Wladislas à Rome, en France et en Espagne.

Elle passa les derniers jours de l'année 1500 qui lui avait été si funeste à Porto-Gruaro, petit port entre Aquilée et Trévise, à la frontière du territoire vénitien. (4)

Elle quitta cette ville le 21 janvier et arriva le 24 aux portes de Venise, à Malamocco, d'où elle avisa son beau-frère

(1) Muratori, *Annali d'Italia.* Venezia, 1823. t. 46. p. 245.

(2) Voir le jugement avec les sentences antérieures aux archives de la Cour et de l'État à Vienne.

(3) *Instructions de Venise à ses ambassadeurs,* en date du 7 avril, archives de Venise. Diarii di Marino Sanuto III. p. 821.

(4) Voir aux archives de Modène ses lettres datées du 31 décembre 1501, calendrier napolitain.

de l'itinéraire qu'elle comptait suivre pour atteindre Ferrare. La route de terre présentant, paraît-il, des difficultés, Béatrice devait gagner la mer, par les bouches du Pô, pour se rapprocher de cette ville.

La reine fugitive ayant remonté le Pô sur une barque pontée, arriva le 30 janvier à Ferrare, résidence de ses parents. Quoique bien déchue de son ancienne grandeur, elle y fit son entrée avec une certaine pompe et escortée de 150 cavaliers, ce qui s'explique par ce fait qu'elle voyageait avec les ambassadeurs de Naples et d'Espagne qui avaient quitté la Hongrie en même temps qu'elle, car l'issue du procès rompait les relations diplomatiques. Le duc reçut sa belle-sœur avec cordialité et la traita avec distinction ; le peu de temps que la reine passa à Ferrare avant de rentrer dans son pays natal s'écoula en fêtes brillantes ; bien qu'elle eût fait son entrée dans la ville en voiture de deuil, le duc Hercule donna un bal en son honneur et fit jouer au théâtre les Ménechmes de Plaute. Dans les intervalles des fêtes, son neveu Hippolyte d'Este jouait, paraît-il, aux cartes avec la reine pour la distraire. (1)

Une chose qu'on ne pouvait pas deviner alors à Ferrare et qui menaçait des plus grands périls la famille de Béatrice, c'était le traité secret conclu le 11 novembre 1500 entre les rois de France et d'Espagne. Ferdinand d'Aragon, oncle du roi de Naples et par conséquent de Béatrice, et de plus beau-père de leur père par la seconde femme de ce dernier, intriguait depuis longtemps en secret contre la puissance sur Naples de ses parents issus d'un bâtard. Depuis la prise de Grenade et l'expulsion des Mores, il portait le surnom de « catholique » et, grâce à son mariage avec Isabelle de Castille, la monarchie espagnole s'était unifiée sous son règne. Ainsi qu'il l'avait déjà proposé à Charles VIII, il convint avec Louis XII que celui-ci ferait irruption à Naples, et que leurs armées opérant leur jonction, se partageraient le royaume selon un plan établi d'avance. Cette convention secrète cachait probablement des arrière-pensées plus secrètes encore. Il est possible que Ferdinand comptait se rendre par la suite seul maître de Naples après en avoir chassé les Français ; il est encore plus probable que

(1) *Diarium Ferrariense* (Murat. Script. XXIV), p. 393. Muratori, *Antichità Estensi*. Modena 174, p. 268. Archives de Modène ; Amministr. d. Card. Ippol. Ce 26 r.

le pape, de connivence avec eux en ce moment, espérait mettre son fils César sur le trône de Naples quand le condominium aurait brouillé les rois.

Ainsi, pendant que l'ambassadeur d'Espagne escortait Béatrice, on décidait dans le cabinet du même roi qu'elle ne quitterait le théâtre de son ancienne grandeur que pour être témoin à Naples de la chute de sa famille.

Béatrice doit avoir quitté Ferrare vers le 10 février ; de sorte qu'après avoir passé vingt-quatre ans en Hongrie, d'abord au milieu des plaisirs et de la gloire, puis dans les humiliations et les soucis, elle rentra dans sa patrie de Naples, au sein d'une famille où manquaient ceux qu'elle avait le plus aimés, et qui livrait son dernier combat contre un implacable destin. Elle ne venait pas partager le pouvoir et la gloire de sa famille, elle venait assister à sa ruine.

Elle arriva à Naples venant d'Aversa dans la soirée du 16 mars 1501, qui était un lundi ; le roi son frère fit quelques lieues à sa rencontre et l'amena en ville avec une brillante escorte ; la reine ne portait pas des vêtements de veuve mais de femme mariée. (1) Il est probable qu'on lui assigna alors comme résidence le Castello Capuano où elle devait passer les dernières années de sa vie.

Parmi les membres de la maison royale, Béatrice trouva à Naples, sans parler du roi, l'épouse de celui-ci, Isabelle de Balzo, fille de la duchesse d'Altamura, et jadis fiancée au frère cadet de Béatrice, François, qui avait passé plusieurs années en Hongrie.

Après la mort prématurée de ce dernier elle avait épousé Frédéric, le fils aîné du roi, pour monter elle aussi sur le trône d'une manière inattendue. Les vicissitudes du sort de cette noble femme ont inspiré un poète napolitain de l'époque. (2) Béatrice y trouva encore les deux reines douarières, la mère et la fille «les tristes reines», comme elles s'appelaient suivant l'usage espagnol qui faisait souvent précéder le nom d'une personne d'un qualificatif en rapport avec les circonstances

(1) Notar Giacomo : *Chronica di Napoli*, publ. 1845, p. 237. Giul. Passero : *Storia in forma d. Giornali*, Nap. 1785, p. 124. Diario di Silvestro Guarino d'Aversa Giannone, *Raccolta di varie Croniche* I, p. 237. *Cronica anonima dell' anno MCCCCXCV all' anno MDXIX.*

(2) Voir Ben. Croce : *Isabella del Balzo, regina d. Nap. in un inedito poema sincrono.* Nap. 1897.

de sa vie. (1) Toutes deux portaient le nom de Jeanne ; l'une était la belle-mère de Béatrice quoique à peine plus âgée qu'elle ; elle était fille de Jean d'Aragon et sœur du roi d'Espagne ; elle avait vu de mauvais œil l'élévation de Frédéric au trône, car elle estimait qu'après la mort prématurée de Fernand, le petit-fils de son époux, c'est sa fille, la veuve de Fernand, qui eût dû monter sur le trône de Naples. (2) Cette dernière, la plus jeune des Jeannes, n'avait encore que 21 ans ; et déjà elle était veuve depuis cinq ans ; la triste situation de ces deux femmes qui tient du roman, a également été chantée dans un beau poème populaire par un auteur espagnol contemporain, qui a réuni leurs deux figures ; l'auteur fait partager leur sort à Béatrice. (3)

Un des ornements de cette société de tristes veuves était la duchesse de Milan, Isabelle d'Aragon, nièce de Béatrice, devenue veuve aussi et à laquelle les Français qui l'avaient dépossédée, avaient en outre enlevé son fils. Elle était encore jeune et belle, avait de l'esprit et le goût de la poésie ; elle gardait auprès d'elle Bonne, sa fille cadette, qui devint par la suite reine de Pologne. L'auteur du « Cortegiano » dit que son âme était de l'or passé au creuset de la souffrance, mais, plus tard, divers chroniqueurs feront d'elle et de sa fille les héroïnes d'aventures d'amour peu édifiantes : (4)

Les premiers jours qui suivirent l'arrivée de Béatrice, la cour de Naples et Béatrice elle-même furent, malgré le péril de guerre qui menaçait, tout à la joie de se retrouver ensemble, en famille, et semblèrent jouir sans souci des plaisirs que procurent la richesse et le pouvoir. Cependant des symptômes de désorganisation ne tardèrent pas à se manifester et, en mai, Frédéric fut obligé, pour sa défense, de faire emprisonner quelques factieux. A la fin de juin, l'armée française était en territoire napolitain et l'on apprit bientôt que les Aragon de Naples, loin de pouvoir compter sur le secours de leurs parents

(1) Ben. Croce : *La Corte delle tristi Regine a Napoli* (Arch. Stor. Nap. IX.) p. 354.

(2) Nic. Caputo : *Descendenza d. real Casa d'Aragona* p. 58.

(3) « Yo lloré una sua hermana que era la reina de Hungaria » : ouvrage cité de B. Croce p. 356.

(4) *Il libro del Cortegiano* II. p. 356. Ben Croce : *Napoli dal 1708 al 1712.* (Arch. Stor. Nap. XIX.) p. 148. Les poésies d'Isabelle ont été publiées à Milan par Bellincioni en 1493.

d'Espagne contre les Français, voyaient leur royaume partagé dans un traité conclu entre les rois de France et d'Espagne. Et ce partage qui donnait aux Français Naples avec le territoire avoisinant et rattachait la Pouille et la Calabre à la Sicile, c'est-à-dire aux possessions espagnoles, avait été ratifié par le pape.

L'infortuné Frédéric, ainsi abandonné à ses propres forces, tenta néanmoins de lutter contre le sort. A Naples et à Capoue, barons, nobles et bourgeois assemblés dans l'église, jurèrent sur le Saint-Sacrement de rester fidèles à leur roi. Mais ce serment solennel ne servait qu'à masquer leur manque de résolution. Vers la mi-juillet, Capoue entamait déjà des pourparlers avec les chefs de l'armée française en vue d'une capitulation honorable ; mais pendant le cours des négociations les Français entrèrent par trahison dans la ville le 24 juillet et la mirent impitoyablement à sac.

L'horrible sort de Capoue décida de celui du royaume entier. Les Napolitains, affolés de terreur, ne songèrent plus à la résistance. Dès le lendemain, commença l'exode des habitants de Naples à Ischia, à Sorrente et ailleurs. Béatrice se réfugia sur une galère à Ischia le 26 juillet avec la duchesse Isabelle de Milan ; elles y furent bientôt rejointes par la reine Isabelle et toute la cour avec une partie de la noblesse ; seules les deux Jeanne, veuves des deux Ferdinand, la sœur du roi d'Espagne qu'avait fait alliance avec l'ennemi, et sa fille, se retirèrent à Palerme, c'est-à-dire sur territoire espagnol.

Frédéric, rompant toutes relations avec le roi d'Epagne qui l'avait trahi, se tourna vers le roi de France. Il lui écrivit une lettre touchante, dans laquelle il lui rappelait leur ancienne amitié, la similitude de leur sort qui les avait faits rois l'un et l'autre d'une façon inespérée, et, enfin, il pria Louis, à qui la Providence avait donné un grand et beau royaume, de lui laisser la souveraineté de Naples promettant de payer le tribut que le roi exigerait.(1)

Mais le roi de France avait résolu de mettre fin à la domination des Aragon sur Naples ; cependant, en considération de leur ancienne amitié, il invita Frédéric à venir en France

(2) Passero et Notar Giacomo p. 240. Muratori : *Ann.* tome cité p. 17 et suivantes.

où il lui offrait en fief la suzeraineté sur quelques provinces avec une pension annuelle. La situation du pauvre roi de Naples ne lui laissait guère d'autre choix: il fut forcé d'accepter cette proposition, et ayant dit adieu, le cœur gros, à sa famille et à sa patrie, il fit voile pour la France le 6 septembre, suivi seulement de quelques fidèles; il ne revit jamais son pays.

Ischia, qui non seulement offrit un asile temporaire aux deux reines et aux autres refugiés napolitains, mais leur servit de demeure pendant deux ans et demi environ, est la plus grande des îles qui entourent le golfe de Naples et la plus favorisée de la nature. La mythologie a fait de cette île admirable le théâtre des légendes merveilleuses. Elle y a placé les Lotophages de l'Odyssée ; elle lui a même assigné un rôle dans les premiers jours du monde : le titan Typhœos, vaincu par Jupiter, avait été enfermé dans une caverne de cette île rocheuse et ses convulsions faisaient parfois trembler la terre ; de fait, Ischia a été souvent ravagée jusqu'à nos jours par des tremblements de terre. Le sommet élevé de l'Epomeo a dû être jadis un volcan, et un cratère arrondi sert de port à la ville dont l'île porte le nom. Les cavernes de la montagne, les sources d'eau chaude, le vin capiteux, une végétation luxuriante, tout témoigne de l'origine volcanique de l'île. Ischia, connue dans l'antiquité sous le nom d'Aenaria, puis de Zerbi, attirait déjà les anciens par ses beautés naturelles, la douceur de son climat, ses bois embaumés du parfum des fleurs et remplis de chants d'oiseaux, et les poètes du temps de Béatrice en faisaient aussi l'objet de vers dithyrambiques. (1)

Il est probable qu'Ischia était unie autrefois à la petite île voisine de Procida, et celle-ci au continent par le promontoire appelé Cap Misène, du nom du trompette d'Enée ; peut-être des éruptions volcaniques ont-elles fait disparaître sous l'eau une partie de la chaîne et formé des îles avec ce qui restait de la langue de terre, et que le rocher qui émerge à la pointe orientale d'Ischia, en face de Procida, à un jet de flèche de l'île, est un reste de cette chaîne. Ce rocher, aujourd'hui relié à l'île par un pont de pierre, ne l'était jadis que par un léger pont de bois facile à enlever à l'approche de l'ennemi ; sur ce

(1) Voir l'ouvrage cité de Summonte III. p. 456. Enea Irpino di Parma au commencement du XVIe siècle. Ben. Croce : *(Un canzionere d'Amore per Costanza d'Avalos*, Napoli 1903. p. 7—8), fait une description poétique d'Ischia.

roc isolé était bâti le château fort des Aragon considéré à bon droit comme imprenable (1) et qu'on y voit encore : c'est la forteresse de mer la plus hardie et dans le site le plus romantique qu'on puisse imaginer.

Le rocher qui supporte le château n'est accessible que par le pont, d'où part, en serpentant aux flancs du roc, le chemin couvert creusé dans la pierre qui mène au château ; les matériaux dont le fort a été construit ont dû être montés à dos de mulet par ce sentier, ou au moyen de machines. Quiconque habite cette demeure peut vraiment se sentir isolé du monde : le bruit de la mer et du vent parvient seul jusqu'à lui.

C'est ce château qui servait d'asile aux reines : Béatrice et Isabelle et à ceux qui partageaient leur triste exil. Quand le ciel était pur, elles pouvaient voir le Vésuve et, à ses pieds, la ville qui avait été le berceau de leur enfance, ce paradis terrestre où avaient régné leurs ancêtres ; elle était aujourd'hui lâchement soumise à ceux qui les avaient chassées, elles et leur famille, du trône de leurs pères, et s'étaient installés dans leurs palais.

A Ischia, les deux reines vivaient sur le pied de l'égalité avec Isabelle, la veuve du duc de Milan ; elles étaient toutes trois détrônées et pouvaient toutes se considérer comme veuves, car on avait enlevé son mari à la reine Isabelle pour lui donner un asile qui ressemblait plutôt à une prison dorée. Les deux Isabelle étaient cependant moins à plaindre que Béatrice, car elles avaient des enfants dont quelques-uns étaient à leurs côtés, et elles pouvaient du moins soupirer après les autres ; la reine avait avec elle trois petits garçons, et la duchesse deux filles, mais l'aînée, Hippolyta, mourut à Ischia un peu plus tard. (2)

De toutes les nouvelles qui parvinrent à la reine de Hongrie dans sa retraite d'Ischia, aucune ne la préoccupa plus vivement que celle du mariage de Wladislas pendant l'été de 1502. On n'ignorait pas à Venise que le roi était en pourparlers avec la cour de France, et le mystère qui recouvrait les négociations s'étant dissipé, on apprit bientôt le nom de la fiancée ; c'était

(1) A. di Constanzo : *Storia Napoletana*, Aquila, 1582, p. 329. G. B. Caraffa : *Viaggio Pittorico nel Regno delle due Sicilie* (ouvrage imprimé au commencement du XIXe siècle) p. 117.

(2) Notar Giacomo ouv. cité p. 233.

Anne de Foix, fille du comte Jean de Candale et nièce de Louis XII, que les historiens dépeignent comme une princesse d'esprit cultivé et d'un caractère ferme et qui, dès son arrivée, fit bonne impression en Italie. (1)

D'autre part, les événements qui se passaient dans le voisinage d'Ischia commençaient à prendre une tournure qui devait intéresser au plus haut point les réfugiés. Aucun observateur attentif et au fait des circonstances n'avait pu douter un instant que le condominium des Français et des Espagnols sur le royaume de Naples ferait naître des discordes et, par conséquent, n'aurait pas une longue durée. Ceux qui avaient su se mettre d'accord pour tromper les autres étaient parfaitement capables de se duper mutuellement, et le traité conclu pour commettre une commune perfidie portait en soi des germes de dissolution. En outre, l'expérience avait déjà montré une fois que les Français, légers, vifs et fougueux, n'avaient pas les qualités requises pour maîtriser le peuple de Naples; de plus, ils étaient trop loin de leur patrie, tandis que les Espagnols s'appuyaient sur la Sicile.

Au printemps de 1502, on fut obligé d'entamer des négociations, qui n'aboutirent pas. La guerre éclata dans le courant de l'été, et les Français ne l'interrompirent que le temps de permettre à leurs renforts d'arriver.

Les habitants du château d'Ischia ne pouvaient guère envisager cette lutte du même œil; la reine Isabelle était, avec son époux, pour les Français dont Ferdinand était l'hôte un peu forcé, mais auxquels il en voulait moins qu'aux Espagnols. Lorsque les symptômes de la peste se manifestèrent à Ischia dans l'été de 1502, la reine rentra à Naples avec ses enfants. Le vice-roi français lui donna un appartement dans le Castello dell' Ovo, mais elle n'y fit qu'un séjour de courte durée, car, pressée de rejoindre son mari, elle partit bientôt pour la France avec sa famille. (2)

Béatrice et sa nièce, la duchesse douairière de Milan, ne se sentaient nullement obligées à l'égard de la France; leurs sympathies allaient à leur parenté espagnole dont elles étaient

(1) *Relation de Bartol. d. Cartari de Venise à Ferrare en date du 8 août* (Archives de Modène, Canc. Duc. Disp. d. Venezia.)

(2) Notar Giacomo: *ouv. cité* p. 247. Passero p. 129.

plutôt en droit d'espérer la défense de leurs intérêts et qui témoignait déjà probablement de bonnes dispositions à leur égard. On peut donc supposer avec raison que, dès le départ de la reine Isabelle, le château d'Ischia devint l'allié des Espagnols, comme il le prouva par la suite.

Peu après le gouverneur et général espagnol, Gonsalve de Cordoue, parut devant Naples pour en prendre possession. Il ne rencontra pas de résistance ; la garnison française se retira dans les forts et la ville se rendit avec un joyeux empressement le 15 mai ; Innico d'Avalos, gouverneur d'Ischia, était venu la veille remettre au vainqueur les clefs du château.

La victoire remportée par le général espagnol sur les bords du Gariglione anéantit la puissance française dans l'Italie méridionale. Gaëte se rendit et Gonsalve, qui avait sévèrement défendu le pillage à ses soldats, fit une entrée triomphale dans Naples.

La consolidation de la puissance espagnole amena un changement considérable dans la situation des princesses qui s'étaient retirées à Ischia et en Sicile après la ruine de la maison d'Aragon. Le gouverneur espagnol, suivant, à n'en pas douter, les instructions de son roi, regarda comme un devoir de traiter avec le respect dû à des princes les membres de la dynastie déchue restés en pays soumis à l'Espagne. Il quitta en 1504 le Castello Capuano dont il avait fait sa résidence depuis son entrée à Naples et l'offrit comme demeure aux reines douairières et à la duchesse ; il alla lui-même habiter le Castello Nuovo. La duchesse de Milan, Isabelle, était revenue la première s'établir dans la ville, mais elle la quittait souvent pour aller administrer son duché de Bari. Béatrice vint aussi s'établir en janvier au Castello Capuano, où elle semble n'avoir fait auparavant que de courts séjours, car nous la voyons quitter Ischia pendant le carême pour se rendre aux bains de Pozzuoli. (1)

Enfin le Castello Capuano servait encore de résidence aux deux Jeanne, les veuves de Ferrante Ire et de Ferrandino, que Gonsalve devait traiter avec le plus grand respect, puisque l'une était la sœur et l'autre la nièce de son souverain, et auxquelles il donnait sans doute une liste civile considérable. (2)

(1) Mar. Sanuto : voir p. 785, 909 et 951. Notar Giacomo p. 269.

(2) *La verità svelata a Principi,* comp. dal Gio. Ant. de Aleso, 1713 (Bibliothèque nationale de Naples) p. 6 et suiv.

Ainsi trois reines veuves et dépossédées tenaient en ce temps-là leur cour au Castello Capuano. Ce spectacle a excité l'imagination des poètes qui ont célébré en vers élégiaques la cour des tristes reines: «la Corte delle tristi Regine». (1)

Les princesses douairières, et particulièrement l'aînée des Jeanne étaient fort considérées à Naples, grâce à la protection du vice-roi, et s'entouraient d'une véritable cour au Castello Capuano.

La domination espagnole et la paix firent refleurir à Naples en ce temps-là les mœurs et les plaisirs de l'ancienne chevalerie. Les fêtes, les tournois, les parties de chasse revinrent à la mode, et les femmes furent, comme autrefois, l'objet des hommages des hommes. (2) La cour des reines n'était pas toujours «triste» non plus: on y voyait, avec le vice-roi, les cardinaux Luigi Borgia et Francesco Ramolini, l'amiral Bernardo Villamarino, les généraux Fabrizio et Prospero Colonna, le duc Carlo d'Aragona, Léonora, duchesse de Sanseverino et de Bisignano, Maria d'Aragona, duchesse de Salerne, Sancia, femme de Gioffré Borgia, duc de Squillace, Costanza d'Avalos et ses nièces, les marquises de Pescara; on devait certainement y rencontrer aussi les seigneurs de Toritto, Alexandre et Hector Pignatelli, dont la rumeur publique fit plus tard les amants de la duchesse douairière de Milan et de sa fille. (3) Le zélé partisan des Aragon, le poète Charitео, revint aussi se fixer à Naples où Gonsalve lui fit donner une belle charge. (4) Plus tard, à la mort du roi Frédéric, rentra aussi dans sa patrie le célèbre Jacopo Sannazaro, dont les épigrammes respirent la haine des Borgia, et qui a chanté en hexamètres imités des anciens la naissance du Christ et fait revivre dans son «Arcadie» en douze volumes, les formes de l'églogue latine mêlée à la douceur de la vie napolitaine. (5)

A peine rentrée dans sa chère ville de Naples, Béatrice alla faire un séjour à Pozzuoli au printemps de 1504 en compagnie d'Isabelle de Milan. La reine se plaisait beaucoup dans cette

(1) Ben. Croce: *ouv. cité*, Arch. Stor. Nap. IX. p. 354 et suiv.
(2) Nic. del Pezzo: *La Cappella di S. Giovanni dei Papacoda*, Napoli Nobilissima VII. p. 187.
(3) Ben. Croce: *Napoli dal 1708 al 1712* (Arch. Stor. Nap. XIX) p. 148. 150. Mar. Sanuto, Diarii p. 785.
(4) De son vrai nom Benedetto Garett (Erasmo Percopo: *Il Charitео* XI.)
(5) Symonds, ouvr. cité t. II. (*The revival of learning*) p. 466—471)

ville ; le vice-roi, Gonsalve de Cordoue et les grands du royaume venaient souvent l'y voir et la traitaient en reine. (1)

Sur ces entrefaites le roi Frédéric, qui était tombé gravement malade en août, mourut à Tours le 9 octobre, à l'âge de 52 ans. La nouvelle de sa mort arriva à Naples le 18 novembre, et Béatrice reçut, en grand deuil, avec ses familiers, les visites de condoléances du vice-roi, des grands et des dames de qualité. (2) La veuve du défunt, qui l'avait suivi en France, revint alors en Italie, mais le roi d'Espagne ayant exigé qu'elle lui livrât ses enfants qu'il voulait garder pour se prémunir contre des revendications possibles, Isabelle ne rentra pas dans sa patrie. Elle se retira chez ses parents de Ferrare, où elle vécut presque dans le dénuement, contrainte d'accepter jusqu'aux secours des Olivets de Naples qu'elle avait obligés dans ses jours de prospérité.

Béatrice était aussi restée en relations avec la cour de Ferrare et la famille de sa sœur défunte ; elle entretenait une correspondance suivie avec son neveu, le cardinal Hippolyte d'Este, à qui elle avait fait donner jadis la plus haute charge ecclésiastique de Hongrie et la mieux dotée, l'archevêché d'Esztergom, et qui maintenant lui venait en aide en lui cédant les revenus de l'archevêché de Capoue dont il était bénéficiaire.

Dans l'automne de 1506, Naples allait devenir le théâtre d'un événement mémorable : son nouveau maître, Ferdinand le Catholique, venait visiter le royaume dont il était devenu le souverain incontesté par suite du traité conclu l'année précédente avec le roi de France ; et comme Ferdinand — vite consolé de la perte de sa première femme — venait de se remarier, la visite royale devait avoir un éclat particulier motivé par la présence de la nouvelle reine, Germaine de Foix.

La nouvelle de la venue du couple royal arriva en septembre ; le vice-roi s'efforça d'accroître la joie publique par des actes de clémence, — ainsi l'on rendit la liberté à plusieurs prisonniers politiques, entre autres à l'ancien fiancé de Béatrice, Jean-Baptiste Marzano, fait prisonnier par les Espagnols au siège de Rossano. (3) Ferdinand et sa femme partirent de Barcelone

(1) Mar. Sanuto p. 951—1015.

(2) Notar Giacomo p. 273. Passero, dans l'ouv. cité plus haut, indique le 9 novembre comme date de la mort de Frédéric.

(3) Notar Giacomo ouv. cité p. 288. Passero ouv. cité p. 143.

pour Naples le 4 septembre sur une flotte de cinquante galères, et Béatrice avisa de cet événement son neveu le cardinal Hippolyte d'Este.(1) Après un arrêt au Castello dell' Ovo, le couple royal fit son entrée solennelle à Naples le 1er novembre. Béatrice, qui était allée au devant du roi jusqu'à Pozzuoli avec plusieurs dames, envoya à son neveu la description des fêtes qui eurent lieu à cette occasion.(2)

Tout semble prouver que les plus zélés partisans de la dynastie déchue avaient fait, comme Béatrice, la paix avec le régime espagnol ; c'est ainsi que nous voyons l'aînée des reines Jeanne accompagner avec Béatrice la reine d'Espagne dans le palais de ses aïeux, le Castello Nuovo, résidence du couple royal pendant son séjour à Naples. (3)

Mais les souverains espagnols comblaient aussi Béatrice d'attentions ; une fois, c'était la reine qui venait la voir ; (4) une autre fois, le roi lui faisait une visiste de quatre heures et ne se lassait pas de vanter le charme de sa conversation. (5) L'amabilité que la reine douairière déployait pour entretenir de bons rapports avec les souverains espagnols n'était pas tout à fait désintéressée ; elle s'efforçait d'engager Ferdinand à intervenir d'une façon énergique pour lui faire rendre sa dot par les Hongrois, et de fait elle obtint du roi qu'il enverrait bientôt à cet effet un messager au pape, au roi de France et en Hongrie. Mais cette intervention n'eut aucun succès.

Au milieu du bruit des fêtes qui se donnaient en l'honneur des souverains espagnols, un triste événement vint troubler Béatrice et les siens. Ce fut un désastre qui, bien que n'atteignant pas les vivants, semblait montrer que la fatalité s'acharnait sur les Aragon jusque dans leurs tombeaux. Aux approches de Noël, 1506, un incendie éclata dans l'église de San Domenico Maggiore ; le feu fit de grands ravages dans le chœur, endommagea le maître-autel et s'attaqua même aux cercueils des rois de la dynastie aragonaise, notamment à ceux d'Alphonse Ier

(1) Lettre du 18 sept. aux archives d'Etat de Modène.
(2) Lettre du 8 novembre aux archives d'État de Modène.
(3) Selon la lettre citée plus haut, Béatrice faisait elle-même partie de la suite.
(4) Rapport de Ludovicus Sacratus à Hippolyte en date du 9 décembre (Archives de Modène, Cart. d. Ambasc, in Napoli.)
(5) Rapport de Valerius Pelicanus daté de Capoue le 20 décembre ; archives de Modène.

et Ferrante II qui furent en partie détruits par le feu. Béatrice, la reine-mère Jeanne et la duchesse de Milan accoururent en criant sur le lieu du sinistre ; on eût dit «l'ultime cri de désespoir poussé sur la tombe de la dynastie déchue». (1)

Ferdinand le Catholique ayant confirmé au début de 1507, dans l'assemblée des barons, les privilèges de Naples et reçu le serment de fidélité des grands, quitta en grande pompe le royaume au commencement de juin. On ne fut pas peu surpris et affligé de le voir emmener Gonsalve de Cordoue, à qui il devait la conquête et la pacification de Naples et qu'il avait comblé, durant son séjour, des marques de sa faveur ; il nomma vice-roi à sa place un de ses jeunes parents, Jean d'Aragon, comte de Ripacorsa.

Le départ du roi et le changement survenu dans la personne du gouverneur ne modifièrent en rien la situation des reines douairières ; elles continuèrent à représenter aux yeux de tous, la maison régnante sans qu'on fît aucune distinction entre les deux Jeanne qui étaient de la maison royale d'Espagne, et Béatrice, reine de Hongrie. (2)

C'est à cette époque qu'un artiste renommé Christoforo Romano, immortalisa sur des médailles les traits de Béatrice et de sa nièce, la duchesse de Milan, en coiffures de veuves.

Ainsi qu'en fait foi sa correspondance, la reine Béatrice, âgée alors de 51 ans, passa encore l'été de 1508 en excellente santé. Cependant le 31 août de la même année, Vincenzo Pistacchio, évêque de Bitetto, que le cardinal Hippolyte d'Este, bénéficiaire du siège archiépiscopal de Capoue, avait envoyé dans cette dernière ville en qualité de vicaire général, écrivait de Naples à Valerio Pelicano de lui envoyer sur-le-champ de l'argent, car la reine de Hongrie avait la fièvre depuis quatre jours et se trouvait dans le plus complet dénuement. (3) Deux jours plus tard, le même évêque écrivait que l'état de la reine inspirait les plus vives inquiétudes, aussi faisait-il des prières pour sa guérison, tout en invitant cependant Valerio à être

(1) Passero (ouv. cité p. 147) donne le 21 décembre, Notar Giacomo (ouv. cité p. 295—296) le 28 décembre comme jour de l'incendie ; voir encore Gius. Cosenza : *La Chiesa e il Convento di S. Petro Martire, Nap. Nob.* IX. p. 109.

(2) Marino Sanuto VII, p. 112, 132, 490. Passero ouv. cité.

(3) Archives de Modène (Lett. d. Vescovi Esteri, Italia, Busta 3. Bitetto). Voir aux mêmes archives une lettre du 16 septembre avec ces mots : «una febre continua con doe terzane, molto maligne». Lett. d. Princ. Esteri, Nap.

prêt à tout événement. (1) Celui-ci jugea nécessaire d'envoyer dès le lendemain une relation à Hippolyte, et dans sa lettre il attribuait l'état de Béatrice aux émotions et aux fatigues que lui avait causées la grave maladie que l'aînée des reines Jeanne venait de faire. La maladie de la reine douairière de Naples est confirmé par un rapport de l'ambassadeur de Venise. (2) Après avoir expédié sa missive, Pelicano se rendit en toute hâte à Naples, et, comme l'état de la reine s'aggravait d'heure en heure, il ordonna des prières publiques et des processions pour demander au Ciel le rétablissement de l'auguste malade. (3)

Nous trouvons, en date du 13 septembre 1508, l'annotation suivante dans la chronique de l'auteur napolitain Notar Giacomo, contemporain des événements. (4)

«Mercredi 13 septembre à la treizième heure, (5) Dieu a rappelé à lui Madame Béatrice d'Aragon, reine de Hongrie, au Castello Capuano, où elle avait été soignée pendant plusieurs jours par les deux reines, la mère et la fille. (6) On l'a habillée d'une robe de soie blanche, on lui a mis une couronne sur la tête, la pomme du royaume dans la main et un manteau de brocart ; la jeune reine l'a veillée ainsi jusqu'au soir, alors on lui a, selon l'usage, enlevé les viscères. Jeudi, le 14, on l'a mise en bière et le corps a été exposé au couvent de Saint-Pierre Martyr, entouré de trois cents pleureurs vêtus de noir et portant des centaines de cierges. On a versé bien des larmes à ses funérailles, car elle faisait vivre six cents personnes à Naples, sans compter ses aumônes aux couvents ; c'est pour quoi l'on a gardé d'elle un bon souvenir. Et il ajoute en latin : *Cujus anima cum sanctis Angelis requiescat in pace. Amen.*»

Les chroniqueurs contemporains insistent sur l'universalité et la sincérité du deuil, d'ailleurs justifiées par la bonté et la libéralité bien connues de la reine, et, particulièrement,

(1) Archives de Modène, Vescovi Esteri, etc.
(2) Cart. d. Amb. et Marino Sanuto VII. p. 633.
(3) Relation de l'évêque de Bitetto en date du 9 septembre (Archives de Modène, même section).
(4) Pages 310—311. De Passero sur la mort de Béatrice ouv. cité pag. 154—155 m.
(5) Huit heures du matin chez nous.
(6) Les deux Jeanne, l'aînée et la jeune.

sur la douleur des deux reines douairières, belle-mère et belle-sœur de la défunte. (1)

De tous les récits contemporains, c'est la lettre écrite par la reine douairière à Hippolyte, deux jours après les obsèques, (2) qui relate la mort de Béatrice avec l'émotion la plus sincère et une réelle hauteur de sentiments. Voici ce qu'on y lit : « Sa mort nous remplit de douleur, car nous avons perdu en elle une fille richement douée de toutes les vertus royales et privées et à qui nous étions attachée par les liens de la plus étroite affection. Nous ne pourrions supporter notre douleur, si elle n'était atténuée par cette réflexion que nous sommes tous nés pour nous reposer une fois notre carrière achevée, que c'est la sainte volonté de Dieu devant laquelle nous devons nous incliner, et que la défunte nous en a elle-même donné l'exemple par sa vie et par sa mort, en supportant les coups du sort avec la constance et la sagesse d'une bonne catholique. » (2)

La rhétorique des humanistes italiens continua à combler Béatrice, après sa mort, d'éloges dithyrambiques. Le fameux poète et savant Celio Calcagnini de Ferrare, probablement sur l'ordre du cardinal Hippolyte ou pour lui plaire, prononça à la solennité funéraire qui eut lieu à Ferrare en l'honner de Béatrice, un discours exaltant ses vertus et ses mérites. (3)

La littérature italienne de l'époque n'est pas prodigue de renseignements sur le sort des autres reines douairières de la dynastie napolitaine. La duchesse douairière Isabelle de Milan vécut à Naples jusqu'en 1524 et vit sa fille, Bonne, devenir l'épouse de Sigismond, roi de Pologne ; toutefois, elle eut le même destin que Béatrice : rentrée veuve dans sa patrie, elle mourut à Bari dans un âge fort avancé, mais sa fille Isabelle fut épousée par Jean Zápolyai et devint ainsi reine de Hongrie.

Les deux reines Jeanne, la mère et la fille, achevèrent leur existence presque en même temps ; l'aînée mourut en 1517, la cadette, un an plus tard, après s'être remariée en 1510 sur

(1) Passero pass. cité : «. . . fo fatto par la Regina Infanta un gran lamento che pareva che l'aria volesse ruinare . . .» et Marino Sanuto (VII. p. 640) : «la regina madregna, la volse accompagnar a l' obito suo.»

(2) Archives de Modène.

(3) Coelii Calcagnini ferrariensis opera aliquot, Basilea, 1544. p. 504.

l'ordre de son oncle le roi d'Espagne, et être devenue l'épouse du duc Charles de Savoie. (1)

La belle-sœur de Béatrice, Isabelle del Balzo, veuve du roi Frédéric, vécut encore longtemps dans sa retraite de Ferrare ; elle ne mourut qu'en 1533, après que ses filles — qui comptaient aussi parmi les légataires de Béatrice — furent allées habiter l'Espagne ; nous ignorons le sort de leur frère Ferdinand ; le testament de Béatrice témoigne seul qu'il lui a survécu. (2)

Après la mort du cardinal Hippolyte, survenue en 1520, il est probable que la mémoire de Béatrice tomba aussi vite dans l'oubli à Ferrare qu'en Hongrie ; il n'en fut pas de même à Naples où l'on garda longtemps d'elle un pieux souvenir ainsi qu'en témoigne son monument funéraire.

Voici quatre siècle que les cendres de l'infortunée reine de Hongrie reposent dans la petite église de Saint-Pierre Martyr, — l'une des plus anciennes de Naples — si bien cachée entre le port d'une part, et le Corso Umberto, si bruyant et si animé aujourd'hui, d'autre part, que les étrangers qui visitent Naples ne la remarquent même pas. Sous un simple petit sarcophage de marbre, encastré dans le mur et ayant pour tout ornement, à droite et à gauche, les armes des Aragon, se trouve une plaque de marbre qui descend jusqu'au rebord supérieur du dossier des stalles, et porte l'inscription suivante :

BEATRIX ARAGONEA PANNONIAE REGINA
FERDINANDI PRIMI NEAP. REGIS FILIA
DE SACRO HOC COLLEGIO OPT. MERITA
HIC SITA EST.
HÆC RELIGIONE ET MUNIFICENTIA SE IPSAM VICIT. (3)

(1) Summonte ouv. cité IV. p. 15. et 18. Caputo ouv. cité p. 58.
(2) Caputo ouv. cité p. 36—64.
(3) En français : Ci-gît Béatrice d'Aragon, reine de Hongrie, fille de Ferdinand Ier roi de Naples, qui a particulièrement mérité de ce Collège. Elle s'est vaincue elle-même par sa piété et sa munificence.

Albert de Berzeviczy.

FRANÇOIS DEÁK

(Suite.) (2

Eléments de sa culture intellectuelle.

Ses grandes qualités intellectuelles avaient surtout pour fondement de profondes connaissances en jurisprudence. Il connaissait d'une manière approfondie le droit hongrois et étranger, l'histoire universelle et l'histoire de Hongrie. Mais en dehors du Corpus Juris, des travaux législatifs des siècles passés ainsi que des faits historiques, il s'était élevé à force de logique et d'effort jusqu'aux plus hautes sphères de la science des principes fondamentaux du droit. Le sens qu'il avait de l'histoire tenait presque de la divination. Nul n'a mieux compris que lui que le système de la jurisprudence et la Constitution ne doivent leur perfectionnement qu'aux progrès continus et aux réformes opportunes. Les plus belles pages et les plus utiles de l'histoire d'une nation sont celles qui relatent une suite ininterrompue de réformes accomplies en temps utile. Voilà ce que l'histoire lui avait appris et ce qu'il s'efforçait de mettre en pratique.

Les idées écloses aux temps de la Révolution française de 1789 firent de bonne heure impression sur son âme. Un plaidoyer de sa jeunesse montre l'action exercée sur lui par le mouvement humanitaire du grand siècle qui se rattache aux noms de Beccaria, de Filangeri, de Howard. Les discours prononcés par Deák lors de la discussion sur les peines corporelles, sur le servage, sur les tribunaux de nobles attestent ce fait d'une façon incontestable.

Il existe des preuves certaines qu'il connaissait à fond les œuvres les plus importantes des littératures européennes touchant la jurisprudence et l'économie politique. Il lisait les ouvrages allemands dans l'original et les autres en traduction.

Ce qui prouve l'étendue de ses connaissances en économie politique, ce sont ses discours prononcés lors de la discussion des lois sur l'imposition de la noblesse, sur la juridiction des nobles, sur les expropriations et en faveur de la liberté du commerce.

Antoine Csengery, qui eut plus que nul autre l'occasion d'être au courant de la vie intellectuelle de Deák, remarque à ce propos qu'il était de ceux qui ne connaissent pas les idées en cours dans l'Occident seulement par le *Crédit*, la *Lumière*, le *Stade*.(1) Il est aujourd'hui bien connu que ses auteurs préférés étaient les libéraux doctrinaires allemands : Rotteck, Welcker et Schlosser. Plus tard, dans le cours de ses voyages, il fit la connaissance personnelle de plusieurs savants étrangers. Il entra en rapports intimes avec Mittermayer, (2) à l'occasion de la codification du droit pénal hongrois en 1843. Széchenyi qui fondait sur Deák de grandes espérances, commençait déjà à ce moment à craindre pour lui qu'il ne se laissât entraîner par le courant d'idées des savants allemands.

Il apprécia toujours les lettres. Il fut en relations avec la société littéraire *l'Aurore*. (3) Zádor Stettner (4) lui fit connaître, dès sa jeunesse, Michel Vörösmarty. Il connaissait beaucoup Charles Kisfaludy. Nous possédons plusieurs de ses lettres à Vörösmarty dans lesquelles il le prie de «présenter ses respects à M. Charles Kisfaludy». A la Diète de Presbourg, il eut l'occasion de faire la connaissance de Kölcsey et il éprouva pour lui les sentiments de la plus vive affection. Il y discuta souvent avec lui des questions littéraires. Il honora aussi plus tard de son amitié un grand nombre d'hommes de lettres, Jean Arany, entre autres.

Dans sa première jeunesse, il avait lui-même écrit deux études dont l'une avait pour objet *les obstacles que rencontre*

(1) Ouvrages du comte Etienne Széchenyi parus en 1830, 1831 et 1833.
(2) Criminaliste allemand renommé, professeur à l'université de Heidelberg.
(3) Fondée par le poète fameux Charles Kisfaludy en 1826, elle prit plus tard le nom de son fondateur et s'est perpétuée jusqu'à nos jours.
(4) Jurisconsulte célèbre de ce temps.

notre littérature nationale, et l'autre traitait du *Martinuzzi* de Kazinczy. (1)

Ainsi, il écrit de Kehida le 15 novembre 1825 à Vörösmarty, qui l'engageait à publier ces deux dissertations dans le périodique *Tudományos Gyüjtemény* (Collection de dissertations scientifiques) : « On a déjà écrit tant de belles choses sur les obstacles que rencontre notre littérature nationale qu'il est presque impossible de rien dire de nouveau sur ce sujet. Mes observations touchant le *Martinuzzi* de Kazinczy ne sont qu'une appréciation, et je ne voudrais pas débuter dans la carrière des lettres par un travail de critique. D'ailleurs il ne convient pas que des jeunes gens qui ont encore tant de choses à apprendre fassent la leçon à d'autres. Par conséquent, mes dissertations ne sont bonnes qu'à allumer la pipe.» Il revient à ses essais dans sa lettre du 29 février 1828 au même. Il paraît que son ami insistait toujours plus vivement pour que Deák lui cédât ces deux études ; il lui dit entre autres à ce propos : «Les deux dissertations que je t'ai lues en confidence sont loin de mériter de paraître dans notre périodique, et si je te les envoyais, on pourrait te reprocher de publier par faveur amicale des ouvrages bons tout au plus à s'en aller en fumée. En outre, la situation qui fait le sujet d'une de mes études a bien changé et mes opinions d'alors ne s'accordent peut-être plus avec mes sentiments actuels fondés sur une connaissance plus approfondie du sujet. Qu'elle s'accomplisse donc, pour ces deux ouvrages, la sentence prononcée par toi-même, dans une lettre que tu m'avais écrite à propos de ton *Zalán*, (2) lorsqu'il était encore sous presse : «Que d'épaisses nuées et le triste oubli le dérobent à tous les yeux !»

Ce sont précisément ses lettres à Vörösmarty qui prouvent jusqu'à l'évidence à quel point il s'intéressait dès sa jeunesse au mouvement littéraire et scientifique de son temps.

Voici ce qu'il dit dans une lettre datée du 26 mars 1825 à Vörösmarty : «J'ai reçu avant-hier le tome second de la *Tudományos Gyüjtemény* et je t'avouerai qu'aucune livraison de ce périodique ne m'a fait autant de plaisir que celle-ci.» Il loue les essais d'Etienne Horvát, de Trattner. Il fait à propos des

(1) Un des ouvriers les plus actifs de la résurrection des lettres hongroises (1751—1832).

(2) Poème épique national de Vörösmarty, paru en 1826.

Souvenirs de ma Carrière de Kazinczy la réflexion suivante : «Je n'aime pas les autobiographies ; ces sortes d'écrits sont entachés d'habitude d'une pointe de vanterie : voilà pourquoi je n'aime pas non plus cet ouvrage-là.» Il s'informe avec intérêt, dans la même lettre, des nouvelles littéraires : «Y a-t-il quelque chose de nouveau et d'intéressant dans le domaine de la littérature hongroise ? A-t-on l'espoir de voir fonder bientôt l'Académie et à quoi pense-t-on qu'aboutira l'enthousiasme patriotique manifesté par quelques personnages ? Ne sera-ce pas un feu de paille ?» Il demande ensuite : «Qu'est-ce que les savants réunis ont décidé ? Si leurs opinions divergent, je crois qu'il sera plus difficile de les mettre d'accord que de faire comprendre à un paysan de Göcsej (1) l'explication physique du phènomène de l'arc-en-ciel.» Il demande encore à Vörösmarty «si les ignorants sont admis à venir aux séances des savants et, en cas d'affirmative, quel est la place qui leur est réservé ?» Il ajoute : «Il y a longtemps que tu aurais dû renseigner là-dessus ton ami qui n'est pas un savant, mais qui désire néanmoins être mis au courant de ces choses.» On trouve aussi dans une de ses lettres à Vörösmarty qu'il a fait venir deux exemplaires d'un ouvrage de Schedel (François Toldy). Il lui écrit, en effet, dans celle du 4 mai 1828 : «Je t'envoie ci-joint six florins, prix des *Lettres sur l'esthétique* de Schedel.» Il presse aussi l'envoi des œuvres de Walter Scott qu'il a commandées pour un de ses amis, nommé Michel Tuboly. Il demande à Vörösmarty, dans une lettre du 25 novembre 1825, si le *Gyula* de Kisfaludy est une œuvre de valeur. Il s'agit des *Amours de Gyula* d'Alexandre Kisfaludy.

Il attend avec impatience la publication du *Zalán* (épopée nationale de Vörösmarty). Il cherche des souscripteurs à cette œuvre ainsi qu'au drame *Salamon király* (le Roi Salamon) du même auteur, comme le témoigne sa lettre du 16 octobre 1826 : «J'ai trouvé un peu plus de souscripteurs pour ton *Roi Salamon* que pour ton *Zalán*. Je t'en envoie la liste ci-jointe.»

Sa lettre du 16 octobre 1827 est aussi fort intéressante. Il y fait à Vörösmarty une relation circonstanciée du dialecte parlé dans la région de Göcsej et sur lequel ce dernier lui avait demandé de le renseigner.

(1) Contrée du comté de Zala dont les habitants parlent un patois particulier.

On voit par ce qui précède que Deák ne fut pas occupé dès sa jeunesse uniquement de ses études de droit. Ses goûts étaient plus variés. C'est un fait connu de tout le monde qu'il entretint plus tard des relations suivies avec plusieurs de nos écrivains célèbres.

Coloman Szily (1) a immortalisé, dans son discours prononcé lors du jubilé de Deák, le souvenir de ce que celui-ci avait fait pour l'Académie. Il y est proclamé le prototype le plus parfait du gentilhomme hongrois en qui s'incarnent toutes les qualités, la sagesse et l'éclat de la race magyare.

Il avait coutume de soumettre chaque idée nouvelle à un examen approfondi. C'est son amour de la patrie hongroise qui lui servit de critère lors de l'adoption d'une idée nouvelle dans la forme et de mesure pour juger celles qui lui parurent profitables et utiles à son peuple. Sa connaissance approfondie de l'âme nationale était le crible à travers lequel il fit passer les innovations surgies n'importe où.

Sa carrière.

Il a joué pendant près d'un demi-siècle un rôle tellement prédominant qu'il se confond, pour ainsi dire, avec l'histoire de son pays. A tel point qu'il n'est guère possible d'établir un parallèle entre lui et la plupart des grands hommes d'État de l'Europe moderne.

Il était encore tout jeune quand Vörösmarty le comparait déjà à Franklin, à Washington, à Quintilien et à Bolivar. Voici ce qu'on trouve dans une de ses lettres à Deák : «L'humanité a besoin d'un homme tel que toi, non seulement pour le bien du pays, mais pour qu'il paraisse clairement, dans les jours de malheur, que l'homme a été créé à l'image de Dieu.» Deák répondit sur le ton de la plaisanterie dans deux lettres, dont l'une est datée du 6 octobre 1827 et l'autre du 29 février 1829. Il dit, entre autres, dans la première : «Tu me compare à Quintilien dans ta lettre, sans en indiquer la raison. L'histoire ne connaît que deux écrivains de ce nom. L'un est l'auteur de 145 déclamations dont quelques-unes furent publiées par Ugotin

(1) Naturaliste, actuellement bibliothécaire de l'Académie hongroise.

et neuf par Ayrault, en 1563. J'ai vu de mes yeux cette édition dans la bibliothèque du comte Festetich, à Keszthely. Moi, je n'ai pas écrit une seule déclamation et ne saurais même pas comment m'y prendre. Il n'est donc pas possible de me comparer à celui-là. L'autre, Marcus-Fabius Quintilianus, était Espagnol de nation, et moi je ne le suis pas. Il tenait école à Rome au temps de l'empereur Domitien et je ne suis non plus maître d'école. Il a publié deux ouvrages savants, intitulés l'un *Institutiones oratoriae* et l'autre *De causis corruptae eloquentiae*. Non seulement je n'ai rien fait de semblable, mais je ne suis pas en état ni ne voudrais même faire chose pareille. J'ignore donc pour quelle raison tu m'as comparé à celui-ci. Si tu connais mieux que moi la vie de ces deux hommes ou que tu aies connaissance d'un troisième Quintilien, renseigne-moi à ce sujet, afin que je sache la véritable raison de la comparaison que tu veux bien établir entre moi et lui. Si, par hasard, tu n'as fait ce parallèle que pour allonger la lettre et pour noircir du papier, je te prie de marquer désormais d'un astérisque les passages de cette nature.» Dans l'autre lettre, il lui dit de comparer hardiment, si cela l'amuse, la hauteur de sa taille à la grandeur d'âme de Franklin, de Washington ou de Bolivar; mais il ajoute que ce parallèle ne servira qu'à faire ressortir avec la petitesse de sa taille et la grandeur d'âme de pareils hommes.

En novembre 1841, lorsqu'il arriva à Pest pour prendre part aux délibérations de la commission chargée par la Diète de l'élaboration du code pénal, le journal *Pesti Hirlap* le comparaît de son côté également à Washington. En 1840, les étudiants en droit lui remirent un album portant les signatures d'un grand nombre de membres de la Chambre des députés et de la « Table » des magnats; parmi les signataires figurait au premier rang le nom du comte Etienne Széchenyi. On y lisait entre autres choses: « Nous dédions cet album à toi qui es le sage, destiné par la nature et choisi par la volonté du peuple pour être son législateur ; à toi qui fus toujours persévérant dans tes desseins et irréprochable dans tes intentions ; à la sagesse et à la grandeur d'âme de qui amis et adversaires rendent également hommage. Tu as conduit, à travers les écueils, la nef fragile de la législation au port désiré. » Széchenyi insère cette même année dans son *Journal* les lignes suivantes : «Je me sens rassuré ; c'est autour de Deák que nous devons nous grouper. Mettons

de côté toute jalousie, concitoyens ! Donnons-lui la première place !»

Il est certain qu'il jouissait déjà d'une grande autorité à la fin de la session de la Diète de 1836, mais il était le chef universellement reconnu de celle de 1839/40.

La personnalité de Deák est si remarquablement originale qu'elle ne peut guère être comparée à aucune autre. En effet il ne disposait pas de l'appareil de la puissance. Il n'était ni un grand chef d'État, ni un grand conquérant qu'entourent des armées victorieuses. Il n'était pas non plus à la tête du gouvernement et encore moins était-il en mesure d'eblouir la multitude par le prestige du pouvoir. Rien de tout cela. Il était un simple citoyen que distinguaient seulement des autres les belles qualités de son cœur et de son esprit. C'est uniquement à ses vertus accomplies qu'il doit d'avoir fait la conquête des cœurs. C'est d'une manière imperceptible et par un travail sans répit qu'il devint le chef de *l'opposition*.

Dès ses débuts dans la carrière publique il fuit les excès et les exagérations. Il n'ignore pas qu'il n'y avait de progrès possible, dans cette atmosphère saturée de préjugés de la Diète, qu'en avançant lentement et pas à pas. Il savait que son frère aîné Antoine, homme d'une culture d'esprit peu commune, avait surtout renoncé au mandat de député, parce qu'il estimait dangereuse l'émancipation des serfs et qu'il se sentait étranger au milieu du courant d'idées de l'Occident qui s'infiltrait davantage de jour en jour et finit par rendre cette émancipation inévitable. «Je n'ai pas encore atteint la vieillesse, disait Antoine Deák à Palóczy et à Kocsi Horváth qui voulaient le retenir à la Diète de Presbourg, mais je suis trop vieux pour vous. Mon frère François fera mieux votre affaire : *il est aussi toqué que vous.*»

Ce mot de «toqué» qu'il employait plutôt en guise de plaisanterie, jette de la lumière sur bien des choses sérieuses. Il explique, notamment, comme quoi tout progrès un peu hardi devait se heurter à ce moment à des obstacles insurmontables. Il est permis de conjecturer, par là, quelle devait être la mentalité du gros de la noblesse hongroise lorsqu'un Antoine Deák traitait de «toqués» ceux qui voulaient émanciper les serfs ! Mais cette apostrophe moitié sérieuse et moitié plaisante a encore une autre signification. Elle nous reporte

par la pensée dans cette retraite du manoir de Kehida, où Deák avait dû beaucoup réfléchir sur la nécessité inéludable des progrès. Il devait y avoir de longues causeries avec son frère Antoine et ses amis Csányi, les Horváth, les Csertán, etc., sur la Hongrie régénérée qu'il se proposait de reconstruire sur des bases modernes. L'ouvrage fortement documenté d'Emmanuel Kónyi, (1) source abondante pour l'historien de ce temps, nous apprend que les idées de Deák rencontraient de sérieuses objections de la part de son frère, et il est probable que les propriétaires voisins du comté de Zala n'étaient guère en état, pour la plupart, de comprendre que la noblesse à elle seule n'est pas la nation. Ils voyaient par conséquent dans l'émancipation des serfs un danger public. Ce terme de « toqué », dit en badinant, permet à l'observateur de pénétrer la mentalité des hommes de cette époque. Il jette aussi un jour nouveau sur les discussions qui se poursuivaient alors au sujet de *l'urbarium*. (2) Il nous fait aussi mieux comprendre le point de vue où se plaçaient les vieux-conservateurs.

D'aucuns ont reproché à Deák de n'avoir pas prévu le cours des événements lorsqu'il croyait que cette réglementation des servitudes seigneuriales par voie législative resterait en vigueur pendant une longue période de temps, tandis qu'elle s'effondra subitement au bout de douze ans au souffle de la révolution de 1848. Mais Deák avait fort bien compris que le régime basé sur *l'urbér* était insoutenable à la longue. Il savait que le triomphe des idées modernes ne pouvait guère tarder. Mais au «mieux» inaccessible il préférait le «bien» qu'on peut atteindre. Or les idées qui prévalaient à la Diète n'étaient guère propices à une réforme radicale du régime des redevances seigneuriales. L'opposition libérale elle-même était divisée sur ce sujet. Dans ces circonstances toute tentative de réforme radicale eût échoué. Deák se plaint amèrement dans son *Rapport à ses électeurs de Zala*, qui est un pur chef-d'œuvre d'éloquence persuasive, de la médiocrité des résultats obtenus. Dans cette question, comme dans bien d'autres discussions, il avait été obligé de compter

(1) *Les Discours de François Deák*, avec notes, éclaircissements, etc.

(2) C'est la forme latinisée du terme *urbér* qui signifie l'ensemble des différentes redevances seigneuriales dont les serfs devaient s'acquitter, telles que la corvée, la dîme, etc.

avec les dispositions de l'esprit public de ce temps. S'il s'était avancé un peu plus loin dans la question de *l'urbarium*, ses collègues à la Diète se seraient sûrement refusé à le suivre et lui auraient retiré leur confiance.

Deák savait aussi fort bien que l'antique Constitution de son pays avait besoin d'être réformée. Mais lorsqu'il s'agissait d'assurer une protection efficace aux droits constitutionnels menacés, il s'est bien gardé de poser la question des réformes de telle manière que la solution fût préjudiciable à la défense de cette même Constitution. Széchenyi, avec son génie d'agitateur, s'était proposé d'arracher sa nation à la torpeur dans laquelle elle croupissait depuis si longtemps. Il attribuait, lui aussi, les causes de l'état de stagnation où elle se trouvait, à la Constitution surannée et démodée. Il voyait dans le *Corpus Juris* le principal obstacle à ses grands projets. Il lui arriva parfois de s'emporter et d'accuser ce monument de la jurisprudence antique d'obscurantisme. Deák était, au fond, d'accord avec Széchenyi sur ce point. Il voyait, lui aussi, clairement que la Constitution avait besoin d'être réformée dans ses assises et que l'avenir du pays dépendait surtout d'une refonte économique.

Mais il ne perdait pas non plus de vue cette leçon, tirée de l'histoire nationale, à savoir qu'il fallait avant tout *rétablir dans son integrité la vieille Constitution tant de fois violée.* En effet, depuis Ferdinand Ier le premier roi de la maison d'Habsburg, la cour de Vienne, qui désirait unifier tous les pays de la monarchie regardait la Constitution hongroise comme un obstacle à ses projets. Contrairement à nos lois fondamentales, on ne convoquait pas la Diète. Les hommes d'État étaient apprivoisés ou mis de côté. L'état des choses effectif fut la négation même du principe constitutionnel. Deák, dans cette situation, devait donc regarder le rétablissement du droit constitutionnel comme la première condition des progrès ultérieurs. Il connaissait à fond les grandes luttes que la nation avait soutenues pour maintenir ses libertés. Il connaissait aussi l'histoire des discussions parlementaires, de même que l'âme populaire magyare. Il savait que sous Joseph II, nombre de personnes s'étaient détournées de l'idée du progrès, uniquement parce que celui-ci était proclamé par ce même empereur qui avait suspendu la Constitution hongroise. Il n'ignorait pas que les matériaux relatifs aux travaux de recensement et à l'établissement du cadastre,

n'avaient été détruits que parce que ces opérations, d'ailleurs salutaires, avaient été ordonnées par le monarque qui avait violé la vieille constitution. Il savait qu'une seule pensée a rempli trois siècles de notre histoire : la lutte pour la Constitution. Il se rendait compte aussi qu'on considérait à Vienne celle-ci comme le principal obstacle à l'établissement d'une monarchie centralisée qui comprendrait la Hongrie et l'Autriche et créerait un seul Etat unifié et homogène. Voilà pourquoi Deák attachait une grande importance à ce que la question des réformes ne vînt pas reléguer à l'arrière-plan le rétablissement de la Constitution vilipendée par les «centralistes». «Si la nation n'élève pas la voix lorsque le pouvoir enfreint les lois, qui donc avertira le gouvernement de la faute qu'il a commise et qui le forcera à rentrer dans le domaine de la légalité ? En protestant avec force contre toute violation des lois constitutionnelles, on fait montre de plus de respect envers le prince qu'en gardant un prudent silence. Le premier fait est une marque de confiance, l'autre est celle du doute dans les sentiments de justice du souverain. Une nation qui supporte en silence, lâchement, une violation de ses libertés, de ses droits civiques, sera prompte à abandonner son prince dans les heures du péril. Le chef suprême d'une nation dépourvue de courage n'a pas lieu non plus de s'en féliciter, car la crainte et la confiance, la fidélité et la lâcheté ne se rencontrent jamais ensemble chez un même peuple.»

Défense de la légalité.

Toute la carrière politique de Deák peut se résumer dans la *défense des droits constitutionnels* qui en fut réellement l'idée dominante. Sa vie politique, qui remplit un demi-siècle, peut se diviser en plusieurs périodes. Il semble s'être proposé un but différent et servir d'autres interêts à la Diète de 1833/36 et à celle de 1839/40, d'autres encore en 1848, puis sous le régime absolutiste, de 1861 à 1867, et enfin depuis le Compromis de 1867. Cependant il est toujours guidé par l'idée de la défense des droits de la nation. Nous retrouvons la même idée dirigeante dans ses discours parlementaires, dans ses adresses au roi, dans la brochure qu'il a écrite en réponse au professeur Lustkandl, qui est un véritable chef-d'œuvre en fait d'exposé du droit consti-

tutionnel, dans l'article de Pâques (1) et dans la loi fondamentale XII de 1867 (celle qui règle les rapports de la Hongrie avec l'Autriche).

Les discours qu'il prononça aux Diètes de 1833—36 et de 1839—40 sont une expression sublime du sentiment du droit Ils constituent véritablement l'Evangile du libéralisme. Dans ses discours au sujet des procès de haute-trahison, (2) il ne se borne pas à des raisonnements philosophiques, il ne fait pas seulement valoir des arguments tirés du droit naturel, mais, là aussi, il cherche une base solide aux raisonnements et il critique avec force le point de vue des députés qui déclaraient ambigu le sens de la loi IX de 1723. Le député Paul Nagy, de son côté, n'admit pas non plus que le sens de cette loi fût douteux. «Je ne consentirai jamais — dit Deák à cette occasion — que nous déclarions nous-mêmes que nos lois sont ambiguës. Moi, j'en vois très clairement le sens. Je nie qu'elles renferment des obscurités et ne préconiserai jamais cette opinion au nom de la nation.»

Plus tard, lorsqu'il parle de la procédure de la Haute Cour touchant les atteintes à la liberté de parole, il appuie de nouveau sur la thèse qu'exiger le redressement de nos griefs, ce n'est pas demander une *grâce*, mais simplement la *justice* qui nous est due. Sous le régime de l'absolutisme, il resta inébranlable dans sa fidélité au principe de la *continuité du droit*, qui est la pensée politique de toute sa vie. Ainsi, après 1850, il répéta souvent qu'un accord entre le roi et la nation ne pourrait intervenir que *sur la base de la reconnaissance des lois de* 1848. Il n'approuva jamais les nombreux mémoires et brochures que l'impatience d'arriver à une solution inspirait à cette époque à plusieurs hommes politiques. Le baron Joseph Eötvös, par exemple, poussé sans doute par une inquiétude bien naturelle pour le sort de la patrie, se serait contenté, comme il l'explique dans sa brochure publiée en langue allemande sous le titre : *Les garanties de la puissance et de l'unité de l'Autriche*, d'une constitution même tronquée. Paul de

(1) Publié dans le numéro de Pâques du journal *Pesti Napló* et qui expose les principes essentiels du Compromis survenu deux ans après. Il en sera encore question dans la suite.

(2) Intentés aux patriotes illustres, le baron Wesselényi et Louis Kossuth ainsi qu'aux chefs de la «Jeunesse parlementaire» pour intimider le parti libéral.

Somsich, dans sa brochure : *Le droit légitime de la Hongrie et de son roi* se place sensiblement sur les bases de 1847 (c'est-à-dire de l'ancienne constitution avant les réformes fondamentales opérées en 1848).

Deák condamnait sévèrement les mémoires écrits par le comte Dessewffy, et en général la politique des conservateurs qui proposaient de revenir au *statu quo* de 1847. Il répétait sans cesse qu'il faut rester fidèle aux lois sanctionnées. « Ce n'est pas une raison suffisante pour les mettre au rebut, parce qu'il règne dans les cercles de cour une aversion insurmontable pour les lois de 1848. »

Ses discours et les Adresses au roi de la Diète de 1861 *furent des répliques remplies d'arguments écrasants* contre à la prétention d'octroyer une charte au pays. Ici encore, il s'inspirait de l'idée du *droit* et de la *légalité*. Nous *redemandons* notre ancienne Constitution, y disait-il, qui ne fut pas un *cadeau* du souverain, mais qui a été établie d'un *commun accord* entre la nation et le roi et qui émane de la vie même de la nation. Nous avons pour nous le *droit*, la *loi* et la religion des traités ; *en face de nous*, la *force matérielle*. Il citait sans cesse cette maxime invariable : que notre existence comme nation repose sur les lois constitutionnelles auxquelles nous devons, par conséquent, rester inébranlablement attachés.

Kossuth lui-même dit de Deák, en parlant du rôle qu'il avait joué en 1861, qu'il défendait alors vaillamment les *droits* de la nation tout en restant sur le *terrain de la légalité*. Il était passé en adage parmi les contemporains que c'est précisément cette attitude strictement légale de Deák qui avait sauvé le pays d'une nouvelle révolution. Tréfort dit de la seconde adresse, qui était aussi l'œuvre de Deák, que c'est un « chef-d'œuvre où les droits de la nation sont exposés avec *la rigueur d'une déduction mathématique* et avec autant de mesure que de logique.

Après la Diète de 1861, on n'entend plus, en effet, parler de la théorie, tant exploitée contre la Hongrie, de la perte irréparable de ses droits.

Il recommence la lutte avec les *armes du droit* dans son œuvre capitale intitulée *Contributions au droit public de la Hongrie*, qui est une réponse topique à l'ouvrage du professeur Lustkandl, de Vienne, *Le droit public de l'Autriche-Hongrie*.

Ce dernier avait voulu démontrer que les concessions faites à la Hongrie par la Charte octroyée à l'Autriche le 26 février, dépassaient la mesure de ce qu'obtenait l'ensemble de la monarchie et de ce que la Hongrie était en droit d'exiger en se basant sur ses propres lois. Cette œuvre tendancieuse fausse entièrement le sens de notre histoire et s'efforce de dénaturer la portée de notre constitution.

Csengery, qui collabora avec Deák à la rédaction de la réplique en question — et dont la famille conserve pieusement les papiers — a répété maintes fois que Deák avait écrit cet ouvrage surtout en vue *de remonter le moral de la nation*. Deák savait aussi très bien que c'étaient des compatriotes qui avaient fourni les documents à son adversaire. *Il y avait à ce moment en l'air force tentatives de conciliation* et le camp des conservateurs grossissait de jour en jour. Les meilleurs patriotes mêmes s'étaient mis de la partie et s'escrimaient à forger des constitutions. Si Deák s'est chargé néanmoins d'écrire l'ouvrage en question, c'était surtout afin que l'idée de la *continuité du droit* ne souffrît pas d'atteinte, car il était convaincu qu'un dénouement pacifique n'était possible qu'en prenant pour base cette idée fondamentale.

JULES DE WLASSICS.

(A suivre.)

LES DERNIÈRES ANNÉES DE FRANÇOIS RÁKÓCZI II

(Suite et fin.) (2)

Le lieutenant de police demanda à l'accusé quels étaient les deux officiers hongrois arrivés à Gênes et passés à l'armée d'Italie, un peu après son arrivée en France ?

Bohn répondit qu'ils s'appelaient l'un le Sieur Kiss et l'autre Kovach ; qu'il les connaissait pour les avoir vus à la Cour de M. le Prince Ragotzi pendant plusieurs années. Ils ont quitté Ragotzi, parce que M. de Rattky, colonel de hussards, avait demandé au Prince Ragotzi des officiers hongrois. (1) Le Prince Ragotzi s'était adressé à M. de Villeneuve pour qu'il fît passer en Italie deux officiers hongrois. M. de Villeneuve a répondu qu'il ne pouvait pas les envoyer droit en Italie, mais qu'il les ferait passer à Marseille d'où ils pourraient aisément aller joindre en Italie l'armée de France. Bohn ajouta que Kiss avait 50 ans, Kovach 30.

A la question : Comment il avait fait la connaissance de Villeneuve, il répondit que de tout temps il eut coutume, lorsqu'il faisait des voyages à Constantinople, ce qui lui arrivait une fois ou deux par an, d'aller voir tous les ministres étrangers et particulièrement celui de France.

A la question : Par quelle voie il s'était insinué dans la confiance particulière de M. de Villeneuve, il répondit que M. de Villeneuve ayant appris qu'il voyait souvent et familièrement M. de Bonneval, crut ne pouvoir mieux faire que de se servir de lui, pour être informé de l'opinion que M. de Bonneval

(1) Pour combattre dans l'armée française en Italie.

avait sur les projets de la Porte, d'autant plus qu'aucun Français n'avait la permission de le voir. L'ambassadeur de France l'a chargé de savoir de Bonneval les intentions de la Porte au sujet de la Pologne, et de l'engager à faire agir ses amis en faveur des projets de la France. A cette occasion M. de Villeneuve lui avait souvent expliqué, à lui répondant, tous les motifs que la Porte avait d'empêcher le progrès des armées de la Czarine, l'importance qu'il y avait pour le grand Seigneur lui-même à ce que l'Electeur de Saxe ne montât pas sur le trône de Pologne et les griefs que la Porte avait d'ailleurs contre les Moscovites. — Bohn déclara encore que «la Porte ne voulait pas faire la diversion sans un traité en bonne forme, qu'elle se méfiait, car on conserve encore à la Porte une lettre de Louis XIV disant qu'il ne ferait pas la paix séparément, il l'a pourtant faite.»(1) La Turquie demande donc ou un traité en bonne forme ou de l'argent.

A la question : Si M. de Bonneval n'était point en relation avec le Prince de Ragotzi, Bohn répondit que M. de Bonneval a été pendant quelque temps en relation avec M. le Prince de Ragotzi, mais que ces relations ont diminué. A la question : Si M. le Prince de Ragotzi ne savait pas qu'il était dans les intérêts de l'Empereur et de la Czarine, par préférence à ceux de la France, Bohn répondit que *non*, et que jamais il ne lui a rien dit, ni écrit sur cela et qu'au contraire il le lui a caché autant qu'il a pu ; que *M. le Prince de Ragotzi a toujours eu beaucoup de bonté pour lui, mais qu'il ne l'a jamais chargé d'affaires qui exigeassent de la confiance.*

A la question, s'il n'est pas vrai, que le Prince de Ragotzi n'avait consenti à ce qu'il vînt en France que pour lui être utile, Bohn répondit qu'il y avait plus de cinq ans qu'il avait demandé son congé à ce prince et que *c'est pour son intérêt personnel plutôt que pour celui du prince de Ragotzi qu'il avait dessein de venir en France ;* qu'il est bien vrai que M. le Prince de Ragotzi lui avait promis de lui donner une pension de six cents écus par an, en cas qu'il ne pût point obtenir d'emploi de la Cour. Il est vrai aussi qu'il l'avait chargé de lui écrire et de lui mander ce qu'il apprendrait. Il lui a écrit sept ou huit

(1) Au Congrès de Ryswick. C'est sur l'instigation de Bonneval que la Porte voulait un traité et non des promesses.

fois, mais il ne peut se souvenir de ce qu'il lui a mandé ; on trouvera dans ses papiers les minutes de ses lettres. *Le prince de Ragotzi lui a confié le projet qu'il avait proposé à la France de lui donner un secours de trente ou quarante mille hommes pour débarquer en Istrie* et il l'avait chargé de pressentir dans les occasions la façon de penser de la Cour de France sur cet article.

Interrogé sur la façon de penser du Prince, Bohn répondit qu'il savait parfaitement, par tout ce qu'il avait pu comprendre depuis dix ou douze ans qu'il était attaché à lui, que M. le Prince de Ragotzi *compte peu sur la France et que sa confiance se tourne beaucoup davantage du côté de l'Angleterre*, et qu'il lui reste des rancunes sur des paroles et des promesses que lui avait faites la France qu'il prétend qu'on ne lui a pas tenues et qu'il croit d'ailleurs que S. E. M. le Cardinal (Fleury) n'est pas personnellement de ses amis.

A la question : s'il n'est pas vrai que le Sieur De Bon est à Paris particulièrement en relation avec l'ambassadeur d'Angleterre, Bohn répondit qu'il n'en savait rien et que lui-même «n'a jamais été chargé en France d'aucune commission auprès de l'ambassadeur d'Angleterre, mais qu'une fois il eut ordre de M. le Prince de Ragotzi, étant à Constantinople, sur la nouvelle d'un traité de paix et d'un accommodement général que l'on disait presentés par la Cour d'Angleterre à celle de France, de parler à l'ambassadeur d'Angleterre pour savoir si ce projet était véritable et en ce cas de le solliciter pour engager sa cour de conserver ses intérêts. L'ambassadeur lui a dit qu'il ne croyait pas le plan de l'accommodement véritable, qu'il écrirait volontiers à sa Cour, mais qu'il croyait que M. le Prince de Ragotzi ferait encore mieux d'envoyer quelqu'un en Angleterre de sa part.»

Ragotzi n'a envoyé personne parce qu'il a appris peu après que l'accommodement dont il était question était imaginaire.

A la question, si la France peut compter sur Rákóczi, Bohn répondit qu'il croyait que tant que la guerre durerait, M. le Prince de Ragotzi serait pour la France, parce qu'il ne pouvait espérer de secours que de ce côté-là, mais que *si la guerre venait à cesser, il se tournerait avec plus de confiance du côté de l'Angleterre* pour obtenir par son entremise son rétablissement dans la principauté de Transylvanie.

Interrogé sur le parti que prendrait le Prince au cas où

l'Angleterre se déclarerait contre la France, Bohn répondit qu'il ne se déclarerait pas contre la France, parce que dans la guerre il ne pouvait espérer de secours que de la part de la France ou de la Porte et que d'ailleurs il savait que lorsque la paix se ferait, *l'Angleterre serait toujours disposée, quelque événement qui arrivât, à le favoriser par rapport aux protestants de Transylvanie* dont il avait promis de conserver toujours les droits et les privilèges, perpétuellement troublés par l'Empereur. Bohn déclara encore que Ragotzi ne l'avait jamais chargé d'aucune négociation auprès de M. Dalman, ministre de l'Empereur ; que Dalman lui avait dit un jour que l'Empereur avait plus à craindre de M. de Bonneval que de Rákóczi ; qu'en public M. de Villeneuve était mieux traité par le grand Vizir que les ambassadeurs de l'Empereur et de la Czarine, mais qu'en particulier, il avait ouï dire qu'il en était autrement à cause de l'argent que ces deux résidents avaient utilement répandu.

A la question : Quelle part M. le Prince de Ragotzi a prise aux événements de Pologne ? Bohn répondit qu'autant qu'il l'avait pu juger, ce prince inclinait pour le roi Stanislas.

A la fin de l'interrogatoire, Bohn affirma encore que pendant qu'il était à Constantinople, il avait reçu une lettre du Prince qui le chargeait de prier M. l'archevêque de Constantinople de sonder M. Dalman pour savoir *si la Cour de Vienne ne serait pas disposée à lui donner quelque satisfaction sur ses prétentions, comme une principauté en Silésie ou ailleurs en Allemagne, afin qu'il ne se remuât plus en Hongrie contre l'Empereur*, que lui, répondant, en parla à l'archevêque qui lui dit d'abord qu'étant le père commun de tous, il n'osait pas lui-même entamer cette matière auprès de M. Dalman, mais qu'il ferait agir le confesseur de M. Dalman, ce qu'il ne fit cependant pas. Le lendemain, l'archevêque lui fit dire que toutes réflexions faites, il ne pouvait se résoudre à parler au confesseur de M. Dalman, parce que ce serait au fond la même chose que s'il lui parlait lui-même, et qu'ainsi il le chargerait de mander au Prince de Ragotzi qu'il ne pouvait se mêler de toute cette affaire. Le Prince lui fit cette réponse qu'il n'en fallait plus parler et que c'était un coup d'épée dans l'eau.

* * *

Les procès-verbaux nous montrent que le nom de Rákóczi revenait souvent dans les interrogatoires. La déclaration de Bohn visant les efforts du Prince pour obtenir le secours de l'Angleterre — alors du côté de l'Empire et de la Russie — devait nécessairement choquer la diplomatie française. La lettre du secrétaire d'Etat au Marquis de Villeneuve en est la preuve. Rákóczi voulait se disculper, parce que la bonne opinion de la Cour de France lui était particulièrement précieuse. Il chargea donc son agent De Bon de faire les démarches nécessaires.

De Bon, dont les historiens hongrois ne savent rien de précis (1), était l'agent fidèle du Prince à la Cour de France et à celle d'Espagne. Il demeurait à Paris «rue d'Enfer, proche la petite porte du Luxembourg». Il avait servi d'abord dans l'armée française, (2) puis il entra au service de Rákóczi. Dans une lettre adressée au Prince Joseph Rákóczi le 24 décembre 1734 il dit: «Voici la 18e année que j'ai l'honneur d'être attaché au service de M. le Prince de Transylvanie en qualité de Colonel et gentilhomme et il y en a 14 passées que S. A. S. m'a envoyé ici (à Paris) pour me charger de ses affaires tant en cette Cour qu'en celle d'Espagne où j'ai été deux fois pendant ce temps-là.»(3) Plusieurs documents des archives des Affaires étrangères nous montrent qu'il a plaidé avec compétence la cause de Rákóczi. Ainsi en 1728, il demanda la protection du roi de France pour le Prince au Congrès de Soissons. Dans son mémoire daté du 29 mai de cette année,(4) il remonte jusqu'à la paix

(1) Thaly dit (p. 330) que De Bon est mentionné dans les papiers — encore inédits — d'Andrezel, le prédécesseur de Villeneuve, et dans les lettres de Vigouroux, mais en dehors de ce que Saussure dit de lui, nous ne savons rien. M. Angyal, dans sa brochure : *Contributions à l'histoire de l'exil en Turquie de François Rákóczi II* (Budapest, 1905, en hongrois), p. 19, dit : «Nous supposons que ce De Bon n'est pas identique avec Paul-Guillaume Bohn. Nous ne pouvons rien dire de certain à ce sujet, mais les documents connus jusqu'ici ne nous permettent pas de les identifier.» Les documents des Archives du quai d'Orsay dissipent cette équivoque.

(2) «Sujet du roi et ayant versé beaucoup de mon sang dans les armées pour la défense de ses Etats», dit-il dans une lettre au secrétaire d'Etat. (24 octobre 1834 ; *Hongrie,* tome 18, fol. 381.)

(3) *Turquie, Correspondance :* tome 91, fol. 206.

(4) *Hongrie, Correspondance :* tome 18, fol. 307. — Il est probable que le *Mémoire apologétique pour le Prince Rákóczi* (Joseph) qui se trouve dans le même volume des Archives (fol. 427) émane également de De Bon. On y trouve le passage relatif à l'acte inhumain dont les conseillers de l'Empereur d'Autriche se seraient rendus coupables vis-à-vis des enfants de Rákóczi, sans l'intervention «d'un pieux évêque». M. Thaly (p. 258) n'a eu connaissance de ce projet barbare

de Westphalie pour démontrer le droit de Rákóczi sur la Transylvanie. C'est lui qui démasqua l'espion Bohn, comme le dit de Saussure et comme le prouvent quelques notes des Archives. Peu de jours avant l'arrestation de Bohn, dans une lettre adressée au secrétaire d'Etat, il défend son maître contre l'accusation « de traverser à la Porte les desseins de la France ». « Ses vues, dit-il, depuis qu'il est en Turquie n'ont jamais été d'employer les armes des Turcs pour les affaires de la Hongrie . . . Son dessein n'est pas de mettre les Turcs en jeu, mais seulement de les porter à donner de la jalousie sans se déclarer, en assemblant des troupes sur leurs frontières sous prétexte de les garder. Son intérêt se trouve à voir les Moscovites occupés, pour détourner les secours qu'ils pourraient donner à l'Empereur pour la défense de la Hongrie. »(1)

Rákóczi informé de ces accusations et de l'arrestation de Bohn, écrivit alors une très longue lettre à De Bon où il se défend d'abord contre l'assertion de M. de Chauvelin. La lettre datée de Rodosto, le 20 janvier 1735, débute ainsi : (2)

« Les plaintes que le Ministre vous a fait m'ont touché d'autant plus vivement que ce que l'on m'attribue est très opposé 1° à ma sincérité, 2° à mes idées, 3° au bon sens.

Quant au 1° vous démontrerez aisément que dans le temps qu'on a pu informer le ministre des démarches que l'on m'impute je ne pouvais pas encore recevoir votre réponse sur mon projet ou raisonnement sur la guerre. Aurais-je pu sans blesser la sincérité commencer à former une autre idée ? 2° Vous devez et vous avez représenté en Espagne et en France que je m'exposerais plutôt à toute extrémité que de faire la guerre avec l'aide des Turcs seuls. Enfin 3° Le bon sens pouvait-il me dicter d'empêcher la Porte de faire la guerre contre les Moscovites qui ont pris des engagements avec l'Empereur de fournir trente mille hommes pour la défense de la Hongrie, engagements qu'ils ne pourraient pas remplir s'ils avaient les Turcs sur les bras. Mais quand même je devrais rester dans une entière inaction, pourrais-je souhaiter contre les intérêts de ma patrie, de mes enfants et de ma maison que l'Electeur de Saxe, créature de l'Empereur, s'affermît sur le trône de Pologne ?

L'ambassadeur (3) n'étant en aucun commerce avec moi et affectant un secret scrupuleux sur tout, ne m'a jamais rien fait savoir du dessein de sa cour et vous ne m'en avez rien mandé non plus. N'aurais-

que par un livre : *Le Monde moral, ou Mémoires pour servir à l'histoire du cœur humain*, Genève, 1764, tome III, p. 65. — Après la mort de François Rákóczi, De Bon resta au service du prince Joseph Rákóczi. *Turquie*, Correspondance, t. 95, fol. 22 et 317 ; t. 104, fol 311.

(1) Du 28 octobre 1734. *Hongrie*, tome 18, fol. 381.

(2) Ibid. fol. 388.

(3) Le marquis de Villeneuve.

je pas pu agir et faire des démarches, faute de connaissances, et aurait-on pu me blâmer ? mais, Dieu merci, je n'ai rien fait contre les intérêts de la France. Il serait superflu de dire que je les ai à cœur comme les miens propres, parce que je vois avec douleur que l'on ne me croit pas. On est persuadé d'un côté que je suis inutile à tout et de l'autre on s'imagine que j'ai assez de crédit pour pouvoir contrecarrer les desseins du Roi. Voici donc l'éclaircissement sur ce que l'on m'impute. Lisez ma lettre tout entière au ministre avec les pièces adjointes ; ce que je vous mande pourra l'éclaircir de tout.»

— — — — — — — — — — — — — — — —

Il est certain que les accusations portées contre Rákóczi émanaient de l'ambassadeur de France à Constantinople. Au début de sa carrière, celui-ci n'était en bons termes ni avec Rákóczi, ni avec Bonneval. Il n'appuyait pas leurs projets. Le célèbre *pacha* qui voulait être «un représentant irrégulier de la France, disposé à la servir avec une libre indépendance, sans admettre d'autre règle que sa passion, son intérêt ou sa fantaisie», (1) et qui dirigeait pour ainsi dire à cette époque la politique extérieure de la Turquie, ne pardonnait pas à de Villeneuve sa conduite antérieure vis-à-vis de lui et le traitait de «petit ambassadeur». C'est Bonneval qui exigeait que la France se déclarât franchement l'alliée de la Turquie et qu'elle lui envoyât des subsides en argent pour lui permettre d'entrer en campagne, C'était aussi le vœu de Rákóczi. Mais le cardinal Fleury, dit M. Vandal, éprouvait une extrême répugnance à se lier avec les Turcs. « Il était prêtre, prince de l'Église ; pouvait-il, sans manquer à son caractère, conseiller à Louis XV d'apposer sa signature royale au bas d'un pacte réprouvé par la religion». (2) Les négociations traînaient donc en longueur et les rapports entre l'ambassadeur et Bonneval devinrent très tendus. Rákóczi n'était pas content non plus. C'est pourquoi il écrit à son agent à Paris :

«Je ne veux en rien déroger à la probité reconnue de Monsieur de Villeneuve, mais ni moi, ni personne à Péra ne lui attribue les lumières d'un Ambassadeur. La cérémonie étant sa vertu dominante, il ne reçoit aucunes nouvelles ; il se contente des gazettes que les autres ministres des puissances reçoivent et font circuler à Péra. Il reçoit rarement des dépêches de la Cour, et n'étant nullement instruit, ni initié dans les affaires politiques, il ne prend rien sur soi, pendant que les autres ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande agissent, avancent, débitent, tête levée, tout ce qu'ils croient convenir aux intérêts de leurs maîtres ;

(1) *Vandal*, ouvr. cité p. 117.
(2) Ibid, p. 213.

au lieu que l'ambassadeur de France est peu curieux de leurs démarches. Il ne me paraît pas fort en raisonnements sur les affaires de guerre et intérêts des princes pour pouvoir détruire ce que les autres ambassadeurs avancent. C'était au mois de septembre que le grand vizir m'avait fait savoir en termes formels qu'il ne savait chose à quoi il en était avec le ministre de France, qui ne me parle, disait-il, de rien depuis un an que des progrès des Moscovites en Pologne ; et moi je lui réponds : Hé bien, nous ne demandons pas mieux que de nous unir avec le roi votre maître pour les chasser de Pologne ; faites venir des pleins pouvoirs pour vous, et nous traiterons avec vous ; il me promit, continuait le grand vizir, d'écrire en Cour. Il est venu me dire d'avoir reçu le plein pouvoir, je lui ai demandé à le voir, il m'a répondu qu'il était écrit en chiffres. A-t-on jamais vu traiter les affaires de cette manière ?

De ce langage du Grand Vizir on peut aisément voir qu'on ne doit pas attribuer à Bonneval non plus, le retardement de la guerre contre les Moscovites. L'ambassadeur s'était adressé à lui par Bohn dont je vous parlerai par la suite.»

Rákóczi expose ensuite à De Bon ses vues sur la guerre contre l'Autriche et la Russie (1) et ce n'est qu'à la fin de sa longue lettre qu'il parle de l'arrestation de Bohn. Le passage montre clairement que les accusations de M. de Chauvelin l'avaient touché plus vivement que le cas de l'espion danois. Rákóczi écrit :

«La découverte qui a été faite du malheureux Bohn ne peut être indifférente à la France, et c'est pour moi un grand service rendu. Il est certain que je n'avais pas sujet de me méfier d'un homme qui a passé huit ans (2) sous mes yeux dans une conduite irréprochable, mais, heureusement pour moi, je n'ai pas eu une confiance en lui, telle que j'aurais pu avoir, s'il n'eût pas si souvent changé de dessein et demandé son congé ; par où j'ai connu qu'il n'avait pas un véritable attachement, et qu'il ne cherchait que soi-même. Je voulais donc absolument le déterminer dans les différents projets qu'il se faisait pour se pousser, et si je ne l'eusse pas pressé de partir, sans doute il serait encore dans ce pays-ci, puisque l'ambassadeur avait pris grande confiance en lui ; et s'il ne m'eût pas rendu les lettres que je lui ai écrites de ma propre main en réponse de celles que l'ambassadeur me faisait écrire, je ne serais pas fâché qu'on les eût trouvées parmi ses papiers. Il est donc parti d'ici sans aucune commission de moi. Les lettres que je lui ai écrites depuis, feront voir que j'étais indifférent sur son sujet. J'avoue cependant que faute d'autre, je m'étais résolu de l'envoyer auprès du roi Stanislas, mais en combinant le temps, il était arrêté dans celui que mes dépêches partirent d'ici. *Ainsi je regarde comme un arrangement particulier de la Providence, que cet homme n'a pu tant me nuire, comme il aurait eu occasion par la suite.* Je lui avais

(1) Le dernier Mémoire que Rákóczi ait adressé à la Cour de France (février 1735) traite également de cette guerre. Nous le publierons prochainement. Rákóczi y demande comme ambassadeur «un homme de guerre, à la place de M. de Villeneuve».

(2) Bohn parle de dix ou douze ans.

parlé verbalement sur l'entreprise de Croatie, parce que Bonneval avait la même pensée, et me l'avait communiquée par son canal. Dans ses dernières lettres qu'il m'a écrites, il s'est vanté d'avoir eu des entretiens secrets avec Monsieur le Garde des Sceaux à Grosbois, et avec plusieurs commis de différents bureaux, par où j'ai vu que cet homme là était en vogue de s'intriguer, si Dieu l'eût laissé faire. *Sa détention était marquée dans la Gazette de Vienne du premier décembre.* Comme l'ambassadeur m'a fait prier de tenir le cas fort secret, je suppose qu'il y aura dans ma maison quelques-uns qui lui auront écrit. Arrêtez ces lettres entre les mains de Quesnel (1) à qui elles seront adressées, aussi bien que la grande dépêche que je lui avais adressée par cette même.»(2)

Les dernières lignes de cette longue missive à De Bon prouvent l'amertume que le Prince dut éprouver dans son triste exil, lorsqu'il vit ses intentions méconnues, la Cour de France soupçonneuse et la Porte hésitante. «Puisque le Roi, ainsi finit-il sa lettre, ne veut donc employer en rien le zèle que j'ai pour ses intérêts, je voudrais être entièrement exempt d'entrer dans les affaires politiques de la Porte, mais j'avoue sincèrement que le gouvernement (turc) a trop grande confiance en moi pour pouvoir m'en dispenser entièrement, puisque je vis de ses bienfaits. (3) Tâchez donc de découvrir, au moins indirectement et fournissez-moi par là quelque occasion de faire le bien et de pouvoir éviter le mal pour éviter toutes les plaintes et les reproches.»

Informé par son agent que Bohn était toujours à la Bastille, Rákóczi, pour se justifier aux yeux de la Cour, manda à de Bon de solliciter du secrétaire d'Etat, M. de Chauvelin, la permission de pouvoir poser au prisonnier quelques questions «en présence de tel député qu'il plaira à la Cour de nommer.» Ces questions étaient :

«1° Si ledit sieur Bohn a été envoyé exprès et par qui auprès de feu Madame la Princesse de Transylvanie pour qu'il s'introduise auprès du prince par son moyen ; ou quand il a commencé d'entrer en liaison avec les Allemands ? Si ç'a été avant ou après sa conversion ; qui est-ce qui l'a disposé ?

2° S'il n'a pas tiré et envoyé copie du Cercle de chiffres de l'invention du prince qui sert de clef à plusieurs chiffres ?

(1) Quesnel était chargé, à Paris, «du maniement des fonds» de Rákóczi. Dans une lettre au Prince Joseph Rákóczi (24 décembre 1734) il raconte l'arrestation de Bohn, qui était venu à Paris, *le 26 mai. Turquie, Correspondance :* Tome 91. fol. 207.

(2) *Hongrie, Correspondance :* Tome 18. fol. 390.

(3) Allusion à la pension accordée par la Porte. Elle était, d'après de Saussure (p. 156) «de cinq bourses par lune qui font 5000 francs» auxquels il faut ajouter les 60.000 livres que la France «paye ou doit lui payer».

3o Ce qu'il a communiqué spécifiquement aux Allemands des intentions du Prince, et quels secrets a-t-il prétendu avoir découverts ?

4o Comme c'est par lui que le Prince a fait écrire les instructions du sieur de Vigouroux pour l'Angleterre et la Hollande l'année 1727, il faut l'interroger s'il n'a pas communiqué ces instructions, et à qui ?

5o A qui est-ce qu'il s'est confié dans la maison du Prince, de qui s'est-il servi pour découvrir ses secrets, qui peut-il y avoir dans sa maison qui ait des correspondances avec le Résident ou la Cour de l'Empereur ?

6o Si le petit garçon Antoine Hermite et sa sœur ont eu connaissance de ses intrigues avec les Allemands.» (1)

Il est probable que l'autorisaton ne fut pas donnée assez vite car l'interrogatoire demandé par Rákóczi n'eut lieu que le 23 avril (1735) au matin, donc quinze jours après la mort du Prince.

Bohn a répondu aux six questions de la manière suivante devant le lieutenant général de police René Hérault dont le secrétaire greffier a dressé le procès-verbal. (2)

1o] Il n'a été envoyé par personne auprès de cette princesse qu'il a commencé à connaître aux environs de l'année 1717 dans la ville de Varsovie où cette princesse était alors. Que lui, répondant, a souvent eu l'honneur dans ce temps de manger avec elle, soit chez elle, soit chez un parent de lui, répondant, qu'elle voulait bien quelquefois honorer de ses visites ; ajoute qu'il a encore eu l'occasion de la voir dans la même ville de Varsovie après un voyage de deux ans qu'il avait été obligé de faire à Moscou et que ce sont ces anciennes liaisons qui l'ont déterminé, lui répondant, à se renommer quelques fois auprès de M. le Prince de Ragotzi de feu Madame la princesse de Transylvanie.(3)

2o A répondu que non, qu'il a sur cet article la mémoire très présente et qu'il peut assurer que jamais il n'a tiré aucune copie du chiffre dont il s'agit et que l'exemplaire qui s'en est trouvé dans ses papiers est l'unique qu'il ait jamais eu.

3o A répondu qu'il a fait part aux Allemands de l'intention que le Prince Ragotzi avait de pouvoir engager la France à faire débarquer environ 25 à 30.000 hommes sur les côtes de l'Istrie, pour de là les faire passer en Hongrie et se joindre avec ceux qui étaient dans le parti de ce Prince ou du moins qui pouvaient y être ; que c'est à M. Heffenstock qu'il s'est adressé à Vienne pour lui faire part des intentions du Prince de Ragotzi ; que lui, répondant, ne lui a écrit à ce sujet que deux ou trois fois et qu'il n'en a jamais reçu aucune réponse ; proteste au surplus qu'il n'a point eu connaissance d'aucun autre projet de la part du Prince de Ragotzi et que toutes ses lettres à M. Heffenstock n'ont en effet roulé que sur ce seul et unique article

(1) *Hongrie, Correspondance :* Tome 18. fol. 396.
(2) Ibid. fol. 397 ; et *Turquie,* t. 93. fol. 97.
(3) De Saussure dit que Bohn remit à Rákóczi des lettres de la princesse son épouse qu'il avait vue en Pologne, d'où il venait ; je pense qu'il lui avait même été attaché quelques mois. Ces lettres le recommandaient fortement au Prince. (p. 170.)

dont il n'a pas paru que la Cour de Vienne ait fait un grand cas puisqu'il n'a reçu aucune réponse aux lettres qu'il avait écrites.

4o A répondu qu'il a totalement perdu de vue ces instructions, qu'il ne se souvient point de ce qu'elles contenaient, qu'aujourd'hui il ne pourrait pas en dire un seul mot ; que quand il les a écrites par l'ordre du Prince Ragotzi, il ne savait point pour qui elles étaient, mais qu'alors, n'ayant aucun engagement avec l'Empereur, ni aucune relation avec ses ministres, il est bien sûr qu'il ne leur a rien communiqué de ce que ces instructions pouvaient renfermer. (1)

5o A répondu qu'il ne s'est confié à personne dans la maison du Prince de Ragotzi ; qu'il ne s'est servi de personne pour découvrir ses secrets et qu'il ignore absolument qu'aucun de ceux qui approchent ce Prince ou qui composent sa maison, aient aucune correspondance soit directe ou indirecte avec la Cour de Vienne, et qu'il ne le croit même pas ; qu'au surplus, il ne peut répondre de rien, attendu qu'il y avait six mois qu'il avait quitté Rodosto lorsqu'il est parti de Constantinople pour se rendre en France, et que, pendant les six mois de séjour qu'il a fait à Constantinople, il n'a reçu d'autres lettres de Rodosto que du Prince Ragotzi, de son secrétaire appelé Bechon et d'un colonel hongrois nommé le Sieur Mariasy, toutes lesquelles lettres, à l'exception de celles du Prince, ne faisaient mention d'aucune affaire.

6o A répondu que non et que jamais il ne leur a rien communiqué sur cela.

Retenu à la Bastille, Bohn ne pouvait guère écrire qu'aux ambassadeurs d'Autriche et de Russie accrédités à la Haye, pour qu'ils intervinssent en sa faveur. Le 25 novembre il s'adressa à tous deux, pour demander leur protection. Ces deux lettres nous montrent qu'il fut bien traité à la Bastille. La police les intercepta et elles se trouvent parmi les autres documents concernant cette affaire. (2) L'écriture de Bohn est très régulière et très lisible.

La lettre adressée au Comte Uhlefelt, ambassadeur extraordinaire de l'Empereur à la Haye, est ainsi conçue :

«Monseigneur, Je ne sais pas si Votre Excellence aura reçu mes lettres, puisque je n'ai point eu de réponse, non plus qu'à celles que j'ai écrites à la Cour et à M. Talman. Enfin on a intercepté mes lettres. L'ayant appris *je me retirai à l'hôtel d'Angleterre* et pour porter M. de Waldegrave à me protéger, je lui dis que j'étais lieutenant-colonel au service de l'Empereur. Cependant il n'a pas voulu m'accorder sa protection sous prétexte qu'aucun de nos ministres ne lui avait écrit là-dessus. Cela m'a obligé d'avouer, après que je fus arrêté chez un particulier où je m'étais retiré, que j'étais Lieutenant-Colonel au service de l'Empereur depuis peu avant mon départ de Constantinople, et cela ne me causera aucun préjudice parce que j'ai mon congé du Prince Ragotzi, en cette même qualité, daté du mois de juin en 1733. Je supplie

(1) Ceci est contredit par une note de Dirling (12 mars 1727) qui prouve que Bohn était déjà à la solde de l'Empereur. *Thaly* p. 53.

(2) *Turquie, Correspondance :* t. 91. fol. 182 et 183.

V. E. d'en instuire la Cour, aussi bien que M. Talman ; qui avertira aussi M. Hubsch, marchand allemand à Constantinople, afin que si on le questionne sur ces affaires, il dise qu'il n'en sait rien. J'ai dit que l'ambassadeur de France et le Prince Rákóczi ne m'avaient confié leurs secrets que comme à une personne en qui ils avaient confiance et comme j'avais des raisons pour ne leur pas dire que je venais de prendre des engagements avec l'Empereur, je n'ai pas pu rejeter leur confiance, quoique mon dessein fut, après être resté quelque temps à Paris, de m'en aller en Allemagne. Cela fait qu'on me regarde en quelque façon comme prisonnier de guerre. Cependant je ne sais pas encore quel sera mon sort. Si V. E. voulait avoir la bonté d'en écrire un mot à M. de Waldegrave, peut-être que ce Ministre pourrait faire quelque chose en ma faveur, et qu'on me relâcherait. En attendant, je suis assez bien traité, et je souffre ma prison avec patience, dans l'espérance que notre Cour y aura quelque égard. Je n'ose plus écrire d'affaires. C'est mon domestique qui est porteur de celle-ci ; je supplie V. E. de le prendre à son service, ou de lui fournir quelque moyen de subsister jusqu'à ce que je sorte, car il m'a été fort attaché depuis plusieurs années. Je n'aspire qu'après le moment de ma liberté, pour avoir l'honneur de rendre mes devoirs à V. E.»

A la Bastille, le 25 Nov.

Bohn
Lieut. Colonel,

Lettre à Son Excellence le Comte de Golowskin, ambassadeur extr. de S. M. I. de toutes les Russies à la Haye :

«Monseigneur, Je ne sais si votre Excellence a appris qu'on a intercepté mes lettres et que je suis arrêté. Je ne sais quel sera mon sort ; mais je supplie V. E. de ne me pas oublier. Si elle trouve moyen de s'intéresser pour moi par le canal des amb. d'Angleterre et de Hollande ou autrement ; en faisant semblant de prendre part à mon malheur, comme à celui d'une personne qui ne lui est pas inconnue, *qui a un oncle qui a servi longtemps en Russie en qualité de général,* et qui a eu l'honneur de lui écrire quelquefois, soit sur des matières indifférentes, ou sur celles du temps ; sans dire autre chose. Le porteur de celle-ci est mon domestique, qui m'a été fort attaché depuis longtemps ; je supplie V. E. de le prendre à son service ou de lui fournir quelque moyen de subsister jusqu'à ce que je trouve moyen de sortir de prison. Je suis assez bien traité ; mais on m'a mis dans la même chambre qui servait de dernière demeure à l'infortuné maréchal de Biron, (1) ce qui me cause souvent de tristes réflexions. Cependant, on me fait espérer que je n'ai rien à craindre. Dieu le veuille. Après ma sortie, je ne tarderai pas de rendre mes devoirs à V. E. Je n'ose pas parler d'affaires, crainte d'accident.»

A la Bastille, le 25 Novembre.

Bohn.

* * *

(1) Le maréchal de Biron fut décapité dans la Cour de la Bastille le 31 juillet 1602 pour avoir conspiré avec le duc de Savoie et l'Espagne contre la France.

De Saussure attribue à la trahison de Bohn la maladie dont le prince fut atteint au commencement de l'année 1735. Il dit à ce sujet :

«Ce fut le premier jour de cette année (1735) que le Prince apprit la fâcheuse nouvelle de la trahison de Bohn. Il en eut un chagrin mortel, principalement parce qu'il l'avait si fortement recommandé aux Princes du sang. Il renferma dans son cœur pendant assez longtemps le sensible déplaisir que lui causa cette nouvelle ; il s'efforça de paraître aussi gai qu'à l'ordinaire. Mais le valet de chambre qui était alors de service et qui couchait dans un petit cabinet, près du lit du Prince, s'aperçut bientôt qu'il avait quelque chagrin ; que pendant la nuit il était inquiet ; qu'il ne dormait pas autant qu'à l'ordinaire et qu'il jetait souvent de profonds soupirs, ce qui ne lui était point naturel. Nous avons toujours cru que ce chagrin et le soin qu'il prit de le cacher pendant environ deux mois ont été la cause, ou tout au moins ont contribué à cet épanchement de bile dont il est mort.» (1)

D'après la lettre de Rákóczi à De Bon que nous avons citée plus haut, il nous semble qu'il faut chercher les causes du profond chagrin que le Prince éprouva alors dans la conduite de M. de Villeneuve à son égard et dans le fait que la France refusait de mettre à sa disposition les 30 à 40 mille hommes nécessaires pour assurer son retour en Hongrie, par la Croatie, plan que Bonneval et Rákóczi avaient concerté. Le Cardinal Fleury ne voulait pas conclure de pacte avec la Turquie, et ce n'est pas la trahison de Bohn qui était la cause de la lenteur des négociations entre la France et la Porte, lenteur qui permit à la Russie et à l'Autriche d'imposer à la Pologne l'électeur de Saxe comme roi. Ce qui a surtout affecté le Prince, c'était la mauvaise opinion de M. de Chauvelin sur lui. Jusqu'à son dernier soupir, il prie le Marquis de Villeneuve d'éclairer la Cour de France à ce sujet. Plusieurs lettres de l'ambassadeur au secrétaire d'Etat le prouvent.

La première datée de Constantinople, le 26 janvier 1735,(2) nous donne aussi des détails sur le séjour de Bohn en Turquie. L'ambassadeur dit :

Constantinople, le 26 janvier 1735.

. . . Je vous avoue que ce n'a été qu'avec une extrême surprise que j'ai appris la trahison de Bohn et que je n'aurais jamais soupçonné d'être l'espion des Cours de Vienne et de Russie, un homme qui depuis

(1) Page 173. — M. Thaly (p. 65) affirme qu'avant la publication du récit de Saussure, on ne savait pas si la nouvelle de la trahison et de l'arrestation de Bohn était arrivée à Rodosto. Nous avons vu, par les documents cités plus haut, qu'on aurait pu le savoir bien avant la découverte des *Lettres* de Saussure.

(2) *Turquie*, tome 93, fol. 13.

environ 14 ans paraissait sincèrement attaché au service du Prince Ragotski et avoir mérité sa confiance. Une infinité de circonstances concouraient à éloigner un pareil soupçon.

Le Sieur Bohn passait ici et dans la maison du Prince Ragotski pour le neveu d'un gentilhomme danois qui avait eu des emplois militaires considérables en Moscovie et qui avait quitté ce service par quelque mécontentement ; on savait de plus que le neveu, né protestant en Danemark, avait embrassé la religion catholique à Rodosto et avait paru sacrifier à son zèle pour la vraie religion, les espérances d'une succession importante qu'il aurait pu attendre de son oncle dont il avait encouru les mauvaises grâces par ce changement. Telle était l'idée que j'avais conçue de cet homme dans les premiers voyages qu'il avait faits à Constantinople et pendant lesquels le peu de relation que j'avais eu avec lui, m'avait donné lieu de m'apercevoir de ses talents et de l'attention avec laquelle il cherchait à les mettre à profit par l'application qu'il donnait à acquérir une connaissance parfaite du pays et à faire des observations et des découvertes qui eussent échappé aux autres voyageurs. C'était de quoi il paraissait uniquement occupé. C'était dans cette vue qu'en l'année 1732, il était allé parcourir toutes les côtes du Canal des Dardanelles et de la Propontide, dans le temps qu'une peste violente régnait dans ce pays. Il en fut attaqué dans le bâtiment sur lequel il était embarqué et étant arrivé en cet état à Constantinople, sur l'avis que j'en eus, je lui procurais des secours qui lui sauvèrent la vie. La sensibilité qu'il me témoigna dans la suite à cette occasion, lui donna auprès de moi un peu plus d'accès qu'il n'en avait eu jusqu'alors et il affecta de me montrer depuis en toute rencontre beaucoup d'attachement, un grand zèle pour les intérêts de la France et un désir extrême d'aller dans le royaume et de tâcher d'entrer dans le service.

Toute cette conduite qui m'avait inspiré de l'estime pour le Sieur Bohn ne m'engagea pas cependant à prendre la moindre confiance en lui et je ne me serais jamais avisé de l'employer à quoi que ce fût, d'autant mieux que n'ayant jamais eu aucune relation avec le Prince Ragotsky, je n'avais pas occasion de rien confier à un homme que je ne regardais que comme une créature de ce Prince.

Ce ne fut qu'en l'année 1733, lorsque le Prince Ragotski ayant formé le dessein d'envoyer Bohn en France, lui fit faire ici un long séjour, pendant lequel il voyait très souvent le Comte de Bonneval, dont, sur les ouvertures qu'il me fit à ce sujet, je commençai à me servir pour être informé de tout ce que je vous ai mandé dans ce temps-là touchant les progrès que Bonneval faisait dans la confiance du Grand Vizir, les mémoires qu'ils s'envoyaient respectivement d'ici à Rodosto et de Rodosto ici et toutes les autres découvertes qui sont exactement marquées dans mes dépêches. Mais en écoutant les rapports que Bohn me faisait journellement de tout ce qu'il apprenait chez Bonneval, il ne m'est jamais arrivé de lui faire la moindre confidence de mes négociations avec le Grand Vizir. J'écoutais ce qu'il me disait et je ne croyais pas inutile pour le bien du service et pour la règle de ma conduite d'être instruit des choses que j'apprenais par son canal, mais je ne m'ouvrais jamais sur rien avec lui, et je me contentais de lui recommander de prendre le plus d'éclaircissements qu'il pourrait sur les vues et sur les sentiments du Comte de Bonneval. Il est vrai qu'il m'était aisé de m'apercevoir que celui-ci n'en usait pas de même avec

Bohn, qu'il lui parlait avec une confiance entière et que souvent Bohn savait par ce canal bien des choses qu'il aurait toujours ignorées, si Bonneval avait usé à son égard des mêmes précautions que je prenais ; mais c'était un inconvénient auquel il ne m'était pas possible de remédier, parce que, d'un côté, je n'avais aucun moyen pour faire donner des avis à Bonneval et que, d'autre part, sa confiance venait de la facilité qu'il a à s'ouvrir avec le premier venu sur les affaires les plus importantes.

Le marquis de Villeneuve, selon les instructions de M. de Chauvelin, avait appris, par un billet non signé, à Bonneval et à Rákóczi l'arrestation de Bohn, en leur recommandant le plus grand secret. Le premier répondit qu'il avait été dupe du Danois et que «l'avis lui était venu fort à propos et dans le temps qu'il allait répondre avec la même confiance à plusieurs lettres qu'il avait reçues de Bohn».

«Le prince Ragotski a répondu aussi par une lettre sans signature en homme qui refuse presque de convenir qu'il ait jamais donné sa confiance à Bohn, et pour ce qui est du secret, quoiqu'il ait assuré qu'il le garderait, il a fait entendre qu'il ne croyait pas que la chose fût extrêmement cachée, puisqu'il en était parlé dans une gazette allemande. Il est vrai qu'il est fait mention aussi dans les gazettes de Hollande et dans le Mercure du mois de novembre d'un Danois mis à la Bastille, mais Bohn n'étant pas nommé dans ces nouvelles publiques, l'on ne peut ici avoir eu à ce sujet que de simples soupçons et il ne m'est pas revenu que les ministres étrangers eussent parlé de cette découverte ni de cette arrestation.»(1)

Le passage suivant de la dépêche de Villeneuve montre également que Rákóczi fut plus touché par les accusations de Chauvelin que par l'arrestation de Bohn.

«Le prince de Ragotski, dans cette lettre a témoigné d'être vivement touché de ce que le Sieur *Bohn*, (2) son agent lui mandait que vous lui aviez fait des plaintes sur *ce qu'il traversait les desseins du Roi en éloignant la Porte de la guerre que S. M. souhaitait qu'elle entreprît contre les Moscovites*. Il ajoute qu'il n'a pas été difficile de vous faire voir la noirceur de cette calomnie et que, persuadé de la solidité de ses raisons, vous aviez répondu qu'il fallait que ce fût apparemment Bonneval qui faisait cette manœuvre.»

Dans les deux lettres que l'ambassadeur adressa à M. de Chauvelin avant la mort du Prince (15 mars et 24 mars 1735) il est encore question des déclarations de Bohn et l'on constate que Rákóczi souhaitait vivement d'entrer en relations plus

(1) *Turquie*, tome 93, fol. 30.
(2) Toutes ces lettres étant chiffrées, on a transcrit Bohn au lieu de *De Bon*.

directes avec l'ambassadeur pour pouvoir l'éclairer sur la sincérité de sa conduite et de sa bonne foi envers la France.

Dans la première lettre, Villeneuve écrit :

«Je n'ai point de connaissance particulière qui puisse me faire juger de la justesse ou de la fausseté des déclarations de Bohn sur ce qui regarde la méfiance du Prince Ragotski envers la France et sa confiance pour la Cour de Londres. Mais je crois que l'on peut penser à cet égard que ce Prince se tournerait aisément du côté qui lui présenterait de plus grands avantages et qui lui paraîtrait le plus propre à faciliter le succès de ses vues.»

Il faut avouer que ce n'était que des suppositions. Villeneuve continue ainsi :

«Il me revient de temps en temps de sa part de nouvelles insinuations sur l'utilité qu'il pense que l'on pourrait retirer si l'on entrait dans une plus grande confiance avec lui.»

Villeneuve, tout en étant bien informé de ce qui se passait à Rodosto où l'on attendait alors le fils du Prince, Joseph Rákóczi, resta sur la réserve. Dans sa lettre du 24 mars, quinze jours avant la mort de Rákóczi, il dit encore :

«Il m'a fait insinuer de nouveau qu'il souhaiterait extrêmement de savoir les dispositions de la France à son égard et qu'il se promettait que de mon côté, je n'oublierais rien pour donner une juste idée de son zèle et pour détruire les impressions que pouvaient avoir données les rapports qui avait donné lieu aux plaintes que vous aviez portées à son sujet au sieur de Bon.»

C'était donc la dernière préoccupation du malheureux Prince. Le 8 avril il cessa de souffrir. M. de Villeneuve annonça son décès le 22 avril ; mais la nouvelle était arrivée à Paris bien avant le courrier de l'ambassadeur. (1) Celui-ci informe M. de Chauvelin des démarches qu'il a faites après la mort du Prince.

Constantinople, le 22 avril 1735.

«Je ne sais si avant la réception de cette lettre vous aurez déjà appris par les Nouvelles publiques la mort de M. le Prince Ragotski. Il mourut le vendredi saint, 8 de ce mois, après une maladie de 10 ou 12 jours, qui ne paraissait pas mettre sa vie en danger. D'abord après cet événement, les principaux officiers de sa maison envoyèrent ici un gentilhomme pour en donner connaissance à la Porte et à moi et m'écrivirent des lettres pour me témoigner qu'ils espéraient que dans l'affliction où ils étaient et dans la triste situation où les laissait

(1) *Turquie*, tome 92, fol. 141 et tome 94, fol. 107.

la mort de leur maître je ne leur refuserais pas de les protéger, d'autant mieux qu'ils ne pouvaient compter sur la protection d'aucun autre ministre dans cette Cour.

Comme cette maison n'est composée que de Hongrois et de Français, que ces derniers mêmes y sont en assez grand nombre, je ne crus pas devoir leur refuser de les assister de mes bons offices. J'envoyais même à la Porte un Drogman pour témoigner au Grand Vizir l'intérêt que je prenais à ce qui avait appartenu au Prince Ragotski que sa Majesté avait toujours honoré de sa bienveillance. Les ministres de la Porte répondirent à mon Drogman qu'ils étaient touchés de cette mort ; que la mémoire de ce prince était chère à cet Empire et qu'on aurait soin de ceux qui avaient été à son service. Peu de jours après, on fit partir pour Rodosto un effendi, qui est un rénégat hongrois, pour lequel le grand Vizir a de la confiance et qui était chargé ici des affaires du Prince Ragotski. On lui ordonna de conférer avec les principaux officiers sur ce qu'il pourrait y avoir à faire. On attend son retour à tout moment et ce ne sera que sur son rapport que l'on prendra quelque détermination sur ce qu'il y aura à faire à l'égard de tous les officiers et domestiques de cette maison. (1)

Pendant ce temps les fidèles serviteurs du Prince s'occupaient de son enterrement. Ici nous cédons de nouveau la parole à de Saussure dont la Lettre VI contient des détails fort intéressants sur la cérémonie funèbre et le transfert du corps à Constantinople dont Mikes ne dit que quelques mots. De Saussure écrit :

«Le Prince Rákóczi avait souvent dit à ses principaux officiers pendant son séjour à Rodosto que s'il venait à y mourir, il souhaitait d'être enseveli à côté de la princesse sa mère (2) dans l'Église des Pères Jésuites de Galata à la chapelle de St. François Xavier, où il avait fait élever un autel fort propre et de bon goût. Il l'avait même demandé en quelque façon dans la lettre qu'il avait écrite au Vizir, et qu'on lui avait remise après sa mort. Nous fîmes ce que nous pûmes pour en obtenir la permission, mais on la refusa constamment, alléguant que c'était une chose contraire à la coutume et aux usages des Turcs de transporter aucun corps mort dans la capitale, et que même lorsqu'un Vizir venait à mourir hors de Constantinople, on ne pouvait point y transporter son corps pour y être enterré. Le Prince que nous avions fait embaumer, fut revêtu des habits de cérémonie de l'ordre de la Toison d'or que Philippe V, roi d'Espagne, lui avait donné. On l'exposa pendant trois jours sur un riche lit de parade, dans une grande et belle galerie. On y célébra pendant ces trois jours la grande messe, et le dernier jour nous l'ensevelîmes en public et en cérémonies dans un caveau profond au-dessous d'un kiosque ou pavillon que le Prince avait fait bâtir quelques années auparavant au bout de son grand jardin. On referma et même on mura le caveau.» (3)

(1) *Turquie*, tome 93, fol. 208.
(2) Hélène Zrinyi qui avait épousé, en secondes noces, Emeric Thököli.
(3) Page 177.

La députation hongroise qui ouvrit le sarcophage du prince, le 7 octobre 1889, (1) trouva, en effet, les restes d'un costume de soie, des boutons et des agrafes qui ne pouvaient guère provenir d'un costume magyar. Grâce à ce passage des *Lettres* le mystère est éclairci.

Le transfert du corps à Constantinople est relaté par Mikes de la façon suivante : «La Porte ayant permis de transporter, en secret, le corps de notre pauvre maître à Constantinople, je fis faire une grande caisse dans laquelle j'enfermai le cercueil. On la mit sur le bateau et avec quelques autres personnes (2) nous partîmes le 4 (juillet) et nous arrivâmes le 6 à Constantinople. Je fis envoyer la caisse qui contenait le cercueil aux Jésuites. Ceux-ci le firent ouvrir pour voir le corps. Ils creusèrent le tombeau au même endroit où la mère de notre prince avait été enterrée». (3)

Le récit de Saussure raconte le transport d'une façon différente et plus détaillée.

«Environ trois mois après la mort du Prince, nous obtînmes sans difficulté la permission de la Porte de faire transporter à Constantinople dans un de ces magasins à feu tout bâtis de pierres pour être à l'abri des incendies, la vaisselle, les meubles les plus précieux et les principaux effets du feu Prince ; et cela sans qu'ils fussent visités ni à la douane, ni ailleurs.(4) Dès que nous eûmes obtenu cette permission, nous fîmes faire vingt-deux caisses toutes de la même grandeur et de la même forme, dans l'une desquelles nous mîmes le corps du Prince ; nous frêtâmes exprès une *Tsacolève* ou petit bâtiment pour le transport de toutes les caisses. Le chambellan du feu Prince (Mikes) et moi nous nous y embarquâmes. A notre arrivée à Constantinople, notre bâtiment ne fut point visité. Nous le fîmes décharger sur le quai de Galata près de la maison des Jésuites. Pendant que je faisais transporter nos caisses dans le magasin à feu d'un marchand français, le chambellan fit porter celle où était le corps du Prince, dans la maison des Jésuites, sous prétexte qu'elle était pleine de livres. Ces Pères l'ensevelirent la nuit suivante dans leur Église, comme il avait souhaité, sans que personne s'en soit aperçu.» (5)

De Saussure nous donne encore quelques détails sur les fils de Rákóczi et sur son testament. Les différents legs

(1) Voy. Thaly : *Rákóczi-emlékek Törökországban* (Souvenirs de Rákóczi en Turquie). Budapest, 1893.

(2) Mikes ne nomme pas de Saussure.

(3) *Törökországi levelek* (Lettres de Turquie) CXV. datée de Rodosto le 18 juillet 1735.

(4) Ce sont ces effets dont l'inventaire se trouve aux archives de l'ambassade de France à Constantinople ; M. Thaly l'a publié en *Appendice*.

(5) Pages 177—178.

Kir. Horthy Miklós-Tudományegyetem A M KÖNYVTÁRA SZEGED

furent payés par la Cour de France grâce à l'intermédiaire des exécuteurs testamentaires, le duc du Maine et le comte de Toulouse. Rákóczi avait légué à de Saussure 2000 livres, (1) mais comme le duc du Maine mourut en 1736, le comte de Toulouse l'année suivante et que de Saussure, après avoir quitté Rodosto, avait passé les années 1736—1738 en Suisse et ne se présenta qu'en 1739 aux Caisses de la Cour, il ne put obtenir que 500 livres. «Les gens qui connaissaient ceux avec qui j'avais à faire, dit-il, trouvèrent que j'avais été bien heureux. Doit-on en être surpris? Ne voit-on pas tous les jours que les Grands ne sont pas les meilleurs payeurs?» (2)

C'est pendant son séjour à Paris que de Saussure apprit que Bohn était sorti de la Bastille. Il dit dans une note de ses Lettres: «Il est étonnant que ce malheureux ne trouva pas à la Bastille la punition de ses crimes et que sa trahison méritait . . .» Bohn avait été longtemps oublié à la Bastille; son valet ayant découvert qu'on ne l'avait pas fait mourir, il l'avait fait savoir à Vienne. «Après la paix les Ministres de l'Empereur l'avaient réclamé; il avait été échangé et était alors à Vienne où il jouissait d'une pension et d'un brevet de lieutenant-colonel qu'on avait trouvé parmi ses papiers, lorsqu'il fut arrêté à Paris.» (3)

A cette information nous pouvons ajouter les renseignements fournis par les Archives de la Bastille, par celles de la Préfecture de Police et des Affaires étrangères. D'après ces documents, (4) Bohn fut mis en liberté le 29 août 1738. La lettre du Roi, contresignée Amelot, (5) à M. de Launay, gouverneur

(1) Le Testament du prince dont une copie sur papier timbré, contrôlée à Rambouillet, se trouve aux Archives des affaires étrangères, (*Hongrie, Correspondance,* tome 18) ne nomme pas de Saussure, mais mentionne un legs de 2000 livres «à un chacun de mes gentilshommes des commandements qui ont brevet».

(2) Page 182.

(3) Page 172. Voy. plus haut le deuxième interrogatoire au sujet du brevet. — La paix de Vienne qui donnait la Lorraine à Stanislas Leszczinski et la Toscane à François de Lorraine, époux de Marie-Thérèse, fut signée le 18 novembre 1738, mais les négociations avaient duré très longtemps.

(4) *Archives de la Bastille* 11380 (Lettre du Roi), 12581 (Déclarations signées par les prisonniers à leur sortie de la Bastille; fol. 35, verso) la signature de Bohn; date 29 août 1738. — La Notice No 3359 dans l'ouvrage de M. F. Funck-Brentano; *Les lettres de cachet à Paris. Etude suivie d'une liste des prisonniers de la Bastille* (Paris, 1903) est donc à rectifier: *1738* au lieu de *1735.*

(5) De Chauvelin fut remplacé au Secrétariat des Affaires étrangères par Amelot (février 1737).

de la Bastille, est datée de Versailles, le 24 août 1738. Le 29 août Bohn quitte la prison avec un exil hors du royaume.

«Parti le lendemain pour Vienne, en Autriche,» dit la feuille de la Préfecture de police. (1) Il pouvait y jouir du prix de son espionnage. Le 2 septembre M. Amelot avertit le marquis de Villeneuve d'être sur ses gardes.

A Marly, le 2 septembre 1738.

Je ne vous écris aujourd'hui, Monsieur, que pour vous informer que le nommé Bohn que vous avez connu à Constantinople, attaché au Prince Ragotski, faisant en même temps le métier d'espion de la France, de l'Empereur et de la Moscovie, trompant également ces trois Cours, et qui s'étant rendu ici, avait été mis à la Bastille, vient d'être mis en liberté *sur les instances réitérées de l'ambassadeur de l'Empereur.* Je ne sais quel usage en veut faire la Cour de Vienne, mais comme c'est un homme de beaucoup d'esprit et fort artificieux, je ne puis douter que, si on l'envoie auprès de vous, ce ne soit pour éclairer votre conduite sur laquelle les ministres de l'Empereur ne sont peut-être pas sans quelques soupçons, surtout à l'égard de la Moscovie ; ainsi quelques précautions que vous ayez prises jusqu'à présent pour ne donner de méfiance à personne, vous devez plus que jamais être sur vos gardes.(2)

Dans sa dépêche du 27 novembre 1738, l'ambassadeur répond :

«J'ignore comme vous, Monsieur, l'usage que l'Empereur se propose de faire du Sieur Bohn dont il a sollicité l'élargissement, mais je crois que cet espion est trop bien connu pour ce qu'il est, en ce pays, pour oser jamais venir s'y produire.» (3)

Ces documents prouvent que Bohn n'a pas été *échangé*, comme le dit de Saussure. La France jouant, en 1738, le rôle d'intermédiaire entre l'Autriche et la Turquie voulait, par cet acte de clémence, obliger l'Empereur.

L'élargissement de Bohn a été demandé par l'Autriche dès le mois de mai 1738. A ce moment le gouvernement français refusa la grâce. M. Amelot en avertit le prince de Liechtenstein par le billet suivant : «Son Eminence (Fleury) ayant réfléchi plus particulièrement sur toutes les circonstances qui ont occasionné l'emprisonnement du Sieur Bohn, demeure persuadé qu'il y aurait trop d'inconvénient et trop de risque à le mettre en liberté (23 mai 1738).» (4)

(1) Bastille, IV, 211.
(2) *Turquie, Correspondance,* t. 96, fol. 207.
(3) *Turquie, Correspondance,* tome 102, fol. 192.
(4) *Autriche,* Correspondance, t. 214, fol. 29.

Après avoir obtenu la grâce de l'espion, l'ambassadeur d'Autriche, le prince de Liechtenstein, adressa la lettre suivante à M. Amelot (28 août 1738) :

Monsieur, ayant vu entre les mains de Votre Excellence les ordres du Roi pour l'élargissement de M. Bohn, je viens la prier de vouloir bien les faire remettre à M. le gouverneur de la Bastille pour que M. Bohn puisse au plutôt obtenir sa liberté, après laquelle il soupire sans doute avec d'autant plus d'empressement, qu'il a été peut-être prévenu de l'espérance de cet élargissement. Je supplie V. Ex^ce^ de vouloir donner ses ordres qu'on le transporte d'abord, au sortir de la Bastille, à mon hôtel, cet homme dépourvu de tout ne sachant sans cela quoi devenir ; j'aurai soin de le faire partir le lendemain de sa sortie, pour Vienne. (1)

* * *

De Saussure ayant touché le quart de la somme que Rákóczi lui avait léguée, fit encore un voyage à Londres (1740). Là, il acheta un exemplaire de l'*Histoire des Révolutions de Hongrie* qui venait de paraître et qu'il avait jadis lue en manuscrit. Il y ajouta cinquante feuillets blancs pour faire ses remarques. Cet exemplaire devint ensuite la propriété de Constant de Rebecque qui avait épousé une fille de Saussure. De la bibliothèque de Constant, il tomba dans la boutique d'un antiquaire de Genève, où M. Alexandre Claparède, président du Consistoire, dont la femme est Hongroise, l'a acheté. M. Thaly ayant eu connaissance de cet exemplaire, poussa ses recherches plus loin et, grâce au concours de MM. Claparède et van Muyden, il fit copier la partie des *Lettres* de Saussure se rapportant à son séjour en Turquie et aux dernières années de Rákóczi. (2) Cette partie prendra désormais place parmi les sources de l'histoire nationale des Hongrois dans ses rapports avec la Cour de France.

(1) *Autriche*, t. 214, fol. 340.

(2) De Saussure composa ses *Lettres* entre 1740 et 1742. Elles n'étaient pas inconnues de ses contemporains. Plus de deux cents personnes les avaient lues en manuscrit, entre autres Voltaire qui, dans un billet daté du 12 février 1756, remercie M. de Saussure «de la bonté qu'il a eue de prêter un ouvrage si amusant et si utile». De Saussure mourut en 1783. — La transcription du texte français dans l'édition de M. Thaly laisse, malheureusement, beaucoup à désirer.

D'après la Préface de M. Thaly, nous aurons bientôt encore d'autres documents français sur l'exil de Rákóczi. En effet, lorsque la députation hongroise, à la tête de laquelle se trouvait M. Thaly, est venue à Constantinople, pour transférer en Hongrie les restes mortels du héros magyar, M. Constans, pour témoigner son intérêt à cet acte de piété nationale, fit communiquer à M. Thaly plusieurs documents intéressants. Grâce à son obligeance, nous possédons déjà l'inventaire du mobilier et des trésors artistiques que le prince avait laissés à Rodosto. On nous promet la Correspondance de l'ambassadeur de France à Constantinople, Vicomte d'Andrezel qui, de 1725 à 1728, a entretenu des rapports suivis avec Rákóczi, l'informant des affaires politiques de France et du reste de l'Europe.

D'autres documents français sont sortis de l'île de Naxos où les descendants du baron Jean-Baptiste Vigouroux qui, de 1734 à 1735, fut premier gentilhomme de la Cour de Rákóczi, gardent huit caisses de papiers concernant l'exil, les négociations du prince et de ses partisans, puis le Journal détaillé du baron Vigouroux, de son voyage de Marseille à Rodosto avec le fils de Rákóczi, le prince Georges.

Il est certain que ces documents éclaireront d'un jour nouveau le long exil du Prince. Il est à souhaiter que leur éditeur consulte les Archives des affaires étrangères à Paris où le fonds *Turquie* donnera certainement une ample récolte pour la même époque. L'ambassade de Constantinople ne fut-elle pas pendant deux siècles le foyer où convergeaient tous les efforts, tous les espoirs des *Mécontents* ? Les dépêches conservées à Paris sont comme un miroir où se reflètent toutes leurs négociations et toute leur foi dans la Cour de France.

I. Kont.

QUELQUES ROMANS

M. Marcel Prévost : *Pierre et Thérèse.* — M. Louis Delzons : *Les Mascran.* M. Charles-Edouard Lévy : *Le Médecin.* — M. Pierre Lasserre : *Henri de Sauvelade.*

Pierre et Thérèse est le dernier roman de l'illustre auteur des *Demi-Vierges*, de *Mademoiselle Jauffre* et des *Lettres de femmes*. Ce n'est pas le meilleur, mais c'est un ouvrage fort agréable et où se retrouvent la plupart des qualités de l'ingénieux conteur.

L'anecdote qui forme le fond du livre est la suivante. Thérèse, fille d'un riche banquier parisien, a reçu le coup de foudre au château historique de Roquefon, qu'elle visitait en passant, de compagnie avec son père. Elle y a vu Pierre. De Pierre elle ne sait rien du tout, si ce n'est qu'en entrant dans la vie il n'avait rien et que maintenant, âgé de trente ans, il est millionnaire autant de fois qu'il convient de l'être pour être tenu pour riche. Elle l'épouse, malgré quelque résistance que lui fait son père. Mariée, elle apprend peu à peu (et tout l'art du roman est dans ce *peu à peu*, dans la succession bien ménagée des révélations de plus en plus graves et vous n'ignorez pas qu'un certain Œdipe-Roi est construit ainsi), elle apprend peu à peu que l'origine de la fortune de Pierre consiste en ceci qu'il a fait des faux pour se procurer une somme de cinquante mille francs à lui nécessaire pour une certaine entreprise et qu'il a tué ou, du moins, mis sur le chemin du tombeau, en un duel du reste loyal, un certain Chrétien qui, vraisemblablement, était un complice gênant.

Dégoût, tristesse et désespoir de Thérèse. Elle s'explique avec son mari. Celui-ci avoue et offre de mourir pour expier. Thérèse lui explique que, quand on a perdu l'honneur, il faut l'honneur apparent, la façade, et que son devoir envers lui, et surtout envers elle, est de retrouver les preuves de ces faux d'autrefois et de les faire disparaître.

Il se met en campagne et les péripéties de sa campagne sont intéressantes.

Il se trouve enfin que ces faux sont entre les mains du personnage qui a le plus d'intérêt à ne s'en point dessaisir et en faire usage, c'est à savoir, d'un certain Maxence. Ce Maxence, besoigneux, ambitieux et envieux, graine d'anarchiste et graine déjà très épanouie, d'abord en veut à tous les riches, ensuite il en veut tout particulièrement à Pierre qui l'a traité de très haut, enfin il est l'amoureux sombre et rageur de Thérèse depuis son enfance. Aussi, quand il *sait* que Pierre *sait* que les documents sont entre ses mains, il vient braver Thérèse et lui proposer des marchés abominables et la torturer et étaler tous les trésors de vilenie que contient son âme. Après l'avoir ménagé pendant quelque temps, Thérèse le retourne, le mate et l'abat en trois minutes. Comment cela ? Mais, s'il vous plaît (et comme cela se trouve à point et comme cela est peu vraisemblable, mais comme cela est agréable pour le lecteur), parce que ce n'est pas Pierre qui a fait lui-même les faux, mais Chrétien plus haut nommé, et que Maxence est précisément le fils de Chrétien ! Ah ! comme il est heureux que Chrétien soit précisément le père de Maxence !

Peut-être que vous, précisément parce que Chrétien serait votre père et aurait été poussé au crime par Pierre et aurait été par Pierre à très peu près mis à mort, n'en poursuivriez-vous votre vengeance qu'avec plus de colère et voudriez-vous le perdre en vous perdant. Peut-être, mais il y aurait un peu d'héroïsme, d'héroïsme malfaisant, mais encore d'héroïsme, dans votre cas, et Maxence est aussi peu héroïque que possible.

Voilà nos gens sauvés. Reste que Pierre demeure devant Thérèse un homme déshonoré, il le sait et il ne triomphe pas et il lui parle le front bas. Mais elle lui pardonne. Il reste toujours quelque chose du coup de foudre.

La partie psychologique de ce roman est un peu faible. Les tourments de conscience, d'honneur et d'amour de Thérèse ne

sont guère violents et sont analysés sans erreurs, mais avec mollesse. De plus, on ne s'intéresse véritablement à personne, et que Thérèse et Pierre soient séparés par le crime ou, malgré le crime, restent unis par l'amour, au fond, et parce que ni l'un ni l'autre ne nous impose par quelque vertu ou par quelque grande force morale, nous sommes a très peu près indifférents à cette affaire.

Mais il serait bien injuste de ne pas dire ou répéter que le roman est extrêmement bien fait, d'un intérêt de curiosité très bien soutenu et d'une lecture constamment agréable. Cela intéresse et amuse comme le *scénario* écrit avec soin et très littéraire d'un bon mélodrame, adroit, bien filé, suffisamment original et qui finirait bien. M. Marcel Prévost continue d'être un très habile homme.

M. Charles-Edouard Lévy n'est pas, lui, un vétéran de la narration française. *Le Médecin* est son premier roman. J'ai le désespoir de vous dire tout de suite que ce roman n'est pas satirique et que ce n'est point la caricature du médecin qui y est tracée. Tout au contraire, on pourrait affirmer que ce livre est une réplique, assez indignée, aux fameux *Morticoles* de M. Léon Daudet et que M. Charles-Edouard Lévy ne porte pas, non plus, Molière lui-même dans son cœur. Cela n'empêche point du tout *Le Médecin* d'être un ouvrage presque excellent, très bien composé, très bien *aménagé*, où les incidents romanesques alternent naturellement et ingénieusement avec les exposés d'idées que l'on attend dans un livre de ce genre et qu'on en exige, et où les portraits, sans être assez en relief pour notre goût, sont nets cependant, précis et faits pour se graver dans la mémoire.

Ne tenons pas compte, si vous voulez, du *scénario*, quoiqu'il soit intéressant : un médecin qui sauve une jeune fille malade et qui finit par l'épouser, et attachons-nous aux idées.

M. Lévy veut nous convaincre, non seulement du dévouement, de la religion professionnelle du médecin moderne, à quoi du reste il s'attache, mais surtout des difficultés énormes qui doublent, qui triplent le poids déjà terrible de sa tâche.

Le médicin est forcé continuellement, et surtout aux moments où il a besoin de toute sa lucidité et de la pleine maîtrise de soi, d'être un comédien impeccable, de ne pas effrayer le malade et de le consoler et réconforter sans cesse par d'habiles men-

songes, mesurés juste, car il ne faut ni effrayer ni donner trop de confiance, ce qui est un autre danger. Et notez encore que ce cabotinage nécessaire est un cabotinage héroïque, car de dire à un malade désespéré : « je réponds de la guérison », c'est ruiner d'avance son autorité et son crédit et préparer à autoriser la clientèle à dire, le malheur arrivé : « Ce médicin est un âne ». Et c'est un devoir pour le médecin que cette réclame à rebours. Ce qui dans toutes les professions est légitime, se faire valoir, est précisement le contraire du devoir même du médecin. Comme cela est encourageant ! Et pourtant c'est ce qu'il faut qu'ils fassent, et tous le font.

Autre chose : « l'autre médecine », comme dit très bien M. C. E. Lévy, ou, en vérité les autres médecines, car le médecin en rencontre dix devant lui, à côté de lui, derrière lui, et il en est comme assiégé.

Médecine traditionnelle : « Docteur, ne faudrait-il pas couper un pigeon en deux et l'appliquer sur la partie malade ? C'est un remède de famille qui nous a toujours réussi de père en fils. » Et il repousse le pigeon, et on l'applique.

Médecine charlatanesque : « Docteur, *tous les journaux* recommandent *l'Extrait magnétique de Soleil.* On ne compte plus les guérisons. Ne conviendrait-il pas, puisque vos remèdes sont impuissants, de recourir . . .» Le Médecin repousse le soleil et on le fait boire à longs traits au malade.

Médecine antimédicale. Elle consiste à se défier instinctivement du régime ordonné par le médecin et à faire — puisqu'il faut faire quelque chose — exactement le contraire : « Le typhoïque a-t-il pris les bains froids ? — Docteur, il en a pris *quelques-uns*, mais il était si faible, que, *quelquefois*, nous avons préféré le traiter par la chaleur, » etc., etc.

Que le médecin ne devienne pas enragé à lutter contre tant « d'autres médecines », c'est ce qui étonne tout le monde et ce qui l'étonne prodigieusement lui-même. J'en connais, du reste qui, pour ne pas le devenir, ont quitté la partie.

Autre ennemi, la consultation. Beaucoup de médecins la demandent eux-mêmes, soit tout simplement par modestie et parce qu'ils se défient d'eux-mêmes et pour s'éclairer des lumières de leurs confrères, plus souvent pour se couvrir et partager la responsabilité qui leur incombe, mais, le plus souvent, c'est la famille qui la demande dans sa défiance instinctive et

pardonnable, du reste, à l'égard du médecin et croyant qu'à plusieurs il réussiront mieux qu'un seul ne pourrait faire. On ne saurait croire à quel point les familles de malades sont partisans du système parlementaire.

Or la consultation, le plus souvent, trouble le médecin, fait osciller le traitement et n'a aucun autre effet. A la vérité, la plupart du temps la consultation ne fait que confirmer le traitement adopté par le médecin unique en dissimulant adroitement cette confirmation. Bon *schéma* de la consultation habituelle et classique : « Sous la dictée du professeur Dalvinet que guidaient, par intervalles, les remarques de Bocquais et les rappels de Bertier, celui-ci écrivait la longue ordonnance. L'ensemble des prescriptions anciennes s'y retrouvait, mais les variantes du texte, le libellé des formules, la disposition des alinéas prêtaient au traitement *cet éclat de nouveauté qui démontre aux familles l'opportunité des consultations les plus stériles.* »

Telles sont — je n'ai pas besoin de dire que j'en passe — les petites misères du médecin, qui, s'accumulant et se répétant sans cesse, finissent par faire une grande misère.

Oh ! Lévy n'a pas oublié la principale : la misère du médecin malade lui-même et qui sait et que personne ne peut *empêcher de savoir*. Le médecin est le plus malheureux des hommes, parce qu'il connaît tout son malheur et parce que le Destin lui a dit cette parole terrible : « Les hommes n'ont qu'un vrai bien, qui est l'espérance. Tu le dispenseras à tous, excepté à un seul, qui sera toi-même. » La devise du médecin est mélancolique : *Omnibus bene facere, sibi nocens.*

Et telle est cependant la satisfaction que donnent les services que l'on rend, que les médecins supportent leur sort avec une certaine allégresse. Ronsard a dit : « Guérir, c'est imiter Dieu. » Eh ! Eh ! toute impiété à part, c'est même le contrarier. Il y a du ragoût. Hercule vainqueur de *La mort* était joyeux comme un géant ivre. Le métier a ses ombres, mais il a aussi ses rayons. M. Lévy a fait des unes et des autres, quoique celles-ci dominent, un tableau très intéressant.

Les Mascran, de M. Louis Delzons, qui signait naguère « Louis Estang », est le troisième roman de cet auteur qui s'est fait comme publiciste et *essayiste* une si belle réputation. Comme romancier, M. Delzons est en grand progrès. *Les Mascran* sont un roman, et surtout un tableau de mœurs provinciales, tout

à fait distingué. L'histoire proprement dite, ce n'est pas ma faute, est une histoire de faux. Mascran le père est un notaire universellement et hautement estimé dans sa ville et dans toute sa province. Son fils exerce sous son patronage, ou plûtot ne fait rien du tout. Sa femme non plus. Elle est charmante. Peu à peu Mascran fils s'aperçoit que son père lui fait mystère de certaines affaires dont il serait tout naturel qu'il lui parlât. Ses soupçons s'aggravent. Ils deviennent tellement insupportables qu'il fait secrètement une descente dans les cartonniers de son père et qu'il recule d'horreur devant sa découverte. Depuis vingt ans, son père, chargé en toute confiance des affaires du marquis de Buret, en accumulant faux sur faux, avait détourné à son profit 900.000 francs, pendant que Mascran fils détournait à son profit, à lui, la femme du marquis de Buret. Cette famille était prenante.

Mascran fils confesse son père qui, courageusement, froidement, malgré ses soixante-quinze ans, déclare tout de suite qu'il va se tuer. Son fils y consent : « Et toi, continue le père, moi mort, tu avoueras mon crime au marquis. Il pardonnera. Il est très bon et il a quatorze millions. — C'est dur ! — C'est dur, ah ! oui ! je comprends, parce que tu es l'amant de sa femme. Ce sera ton expiation à toi. »

Mascran père se tue, Mascran fils fait l'aveu au marquis, qui, tant par bonté, que parce qu'il faut ménager l'honneur du parti légitimiste dont il est et dont Mascran père était le chef, s'engage très facilement à ne récriminer en rien.

— Mais alors, si le marquis est si accommodant, le suicide de Mascran père était tout a fait inutile !

C'est absolument mon avis, je ne saurais le dissimuler.

L'auteur fait dire, à un certain moment, à Mascran père : « Moi vivant, il serait impossible de solliciter du marquis un tel service qui me profiterait un peu trop ; moi disparu, c'est autre chose . . . » Ceci s'appelle « prévoir l'objection ». L'auteur prévoit l'objection, mais elle reste. Pourquoi le marquis aurait-il moins de pitié pour Mascran vivant que pour Mascran mort ? Je ne comprends pas le « c'est autre chose ».

Et notez que Mascran père ajoute : « En tout cas l'intérêt du parti le touchera vivement ». Ici ce n'est pas prévoir l'objection, c'est la faire. Si l'intérêt du parti exige qu'on ne flétrisse pas la mémoire de Mascran père, encore plus il exige qu'on

ne flétrisse pas Mascran vivant et aussi qu'on conserve un chef de parti si précieux. Toutes les dernières pages du roman mettent fortement en l'esprit que la principale pièce du roman, à savoir le suicide de Mascran père, était absolument inutile. C'est une sorte de déception.

Mais l'intérêt du roman n'est pas là. Il est dans les portraits qui sont excellents : Mascran père, lucide, décisif, énergique, entouré de l'estime et de l'admiration générale ; Mascran fils, aimable, séduisant, charmant, délicieux, égoïste formidable ; le marquis, doux, faible et bellement décoratif ; la marquise spirituellement sensuelle comme une marquise du XVIIIe siècle ; bien d'autres, tous d'une touche très fine, avec un sens très juste de la vérité. Et puis les mœurs de la petite *gentry* et de la grosse bourgeoisie provinciale, mœurs de cercle, mœurs de *mail*, mœurs de *garden party*, tout cela est joliment vu et croqué d'un trait net et gentil, sans surcharge, sans insistance et diligemment toutefois. M. Delzons est un romancier qu'il faut placer tout à côté, un peu en arrière, si vous voulez, de M. René Boylève, l'exact et fin auteur de *L'enfant à la balustrade*.

M. Pierre Lasserre, qui est entré en conquérant dans la célébrité par le *Romantisme Français*, ouvrage dont j'admire la fougueuse *maestria*, sans adopter les idées qui y sont émises, nous donne un petit roman historique intitulé *Henri de Sauvelade*. C'est l'histoire très simple d'un petit hobereau qui, en 1793, « suspect » et recherché par la police jacobine, pouvant le plus facilement du monde se sauver en Espagne, car il est à Orthez et connaît tous les sentiers des Pyrénées, reste sur le territoire français par amour, tout platonique du reste, pour une femme mariée, se fait prendre, est défendu chaleureusement par le mari qui est le plus généreux des hommes, et finit par être parfaitement guillotiné. Le récit est extrêmement dramatique et même poignant et il a ce mérite rare que, sauf aux jacobins, on s'y intéresse à tout le monde. Il est fâcheux qu'il ait été écrit très vite et que, par conséquent, ou du moins c'est une conséquence ordinaire, il soit souvent bien mal écrit : « La nécessité avait fait naître, ou renaître, entre Henri et elle, un rapport moral bien différent de celui qu'elle aurait fermement décidé devoir demeurer à jamais le leur, si elle avait pu prévoir une rencontre. » — « Il avait de bonne heure discerné chez Henri cette étincelle éminente de la vie qui fait de l'intelligence une

passion et marque l'aptitude d'un homme à une ou autre sorte d'empire sur ses contemporains. » — « Ne prononcez jamais plus de ces choses si je vous suis chère. » Ce n'est pas cela toujours, mais c'est cela souvent. M. Pierre Lasserre est aussi bien doué que possible pour le roman, mais qu'il prenne le temps d'écrire et même de biffer. Le style ne s'improvise pas, ou du moins il a été donné à infiniment peu d'hommes d'être en cela improvisateurs heureux.

Émile Faguet.

LA MAISON DE BALZAC

Les demeures des grands hommes conservent, longtemps après que ceux-ci les ont quittées, une atmosphère spéciale. De même que, dans un asile d'aliénés, on éprouve une sensation de malaise nerveux et, dans une église, fût-on incroyant, une impression de recueillement apaisé ; de même les endroits où une personnalité puissante a aimé, souffert, lutté intensément, semblent garder quelqu'émanation de l'être qui, là, s'est projeté avec vigueur hors de lui-même. Est-ce un effet d'imagination ou de contagion mentale ? Est-ce l'instinct d'imitation qui nous incite à sentir comme ont senti ceux qui nous ont précédés dans ces lieux, ou est-ce le fantôme des grands morts qui projette une irradiation sensible ?

J'ai lu ceci dans un auteur très digne de foi : un homme avait vécu paralysé sans quitter, durant trente ans, la chambre d'un antique château où, quinze heures sur vingt-quatre, il occupait un fauteuil, toujours le même, placé dans l'embrasure d'une fenêtre.

La mort l'y prit. Pour conserver le souvenir de ce lieu de souffrance, un ami voulut en faire la photographie. Or, sur ce fauteuil où le vieillard avait passé tant de jours, immobile et songeur, sa silhouette apparut, nette précise. Balzac qui croyait à la mystérieuse action de la pensée au delà de l'espace — *Louis Lambert* et *Séraphita* en font preuve — eût étudié passionnément ce phénomène. Quelque chose reste-t-il donc — que l'on expliquera sans doute un jour — formant des actes et des pensées de l'être humain un rayonnement qui lui survit ? — Je me le demandais en visitant dans l'ancienne rue Basse de Passy, aujourd'hui rue Raynouard, le

pavillon où Balzac abrita, de 1842 à 1848, son labeur surhumain.

Ce n'est qu'une petite maison bien modeste, (1) un rez-de-chaussée avec jardin de plain-pied — quelques massifs de lilas, une vigne, une tonnelle. Située à flanc de coteau au-dessous de la rue Raynouard d'un côté et, de l'autre, au-dessus de la rue Berton, elle domine la Seine dont la vallée s'étend aux regards jusqu'aux collines de Sèvres. Enclavée aujourd'hui dans un quartier où le «confort moderne» déploie toutes ses ressources, où chemins de fer, métro, tramways, bateaux suffisent à peine aux besoins de locomotion des habitants, ce pavillon, du temps de Balzac, était perdu au fond de Passy, alors simple village. Une seule patache allait du Palais Royal à la barrière des Bons-Hommes. Il fallait faire à pied le reste de la route.

Telle qu'elle se présente à l'heure actuelle, avec ses pièces en partie démeublées, (2) avec les quelques objets qu'un zèle pieux commence à réunir, avec, aux murs, des gravures empruntées à la *Comédie Humaine*, cette demeure vous imprègne d'une émotion étrange, comme si les actions et les passions vécues, les forces et les énergies extériorisées dégageaient une électricité particulière augmentant l'activité vitale.

Voici d'abord, après un étroit vestibule, la chambre où Balzac, ne cédant à la fatigue qu'à la dernière limite, dormait d'un sommeil de bête harassée. — Il se couchait à six heures du soir «son dîner dans le bec», dormait jusqu'à minuit, se levait et se remettait au travail. — Dans une vitrine quelques reliques du grand homme : un encrier, un coupe-papier et sa cafetière, la fameuse cafetière-veilleuse entretenant le café très fort qui décuplait sa puissance d'imagination, lui permettait de se tenir en éveil, et qui lui fera dire plus tard : «Je meurs des cinquante mille tasses absorbées dans mes heures de fièvre mentale.»

C'est ensuite le salon qui ne renferme guère que des portraits : le sien d'abord, daguerréotype de Nadar, dessin de David d'Angers, tous d'une belle laideur intéressante et attirante. Le front compact indique un caractère ferme et solide,

(1) Louée alors 600 fr. et aujourd'hui 3000 par la fille de l'ancien propriétaire.
(2) Le mobilier de Balzac a été vendu à la mort de sa femme.

ses protubérances dénotent une imagination débordante, un esprit bouillant et l'activité productrice. Les sourcils rapprochés des yeux soulignent le caractère, la réflexion et la concentration de la pensée. Le nez à épine large accuse des qualités supérieures de compréhension et d'observation, ses ailes dégagées annoncent, comme la flamme débordante du regard audacieux, un tempérament passionné. Le bas de la figure, très caractéristique, montre un menton large, épais, sensuel, reposant sur un cou énorme et un torse taillé à coups de hache que ne désavoue pas une bouche bien close, aux lèvres charnues, indice d'une volonté tenace et d'appétits violents.

Tous ces portraits, de même que les plâtres, reproductions des statuaires Rodin, David d'Angers, Marquet de Vasselot, donnent bien l'impression d'une force presqu'excessive, d'une individualité puissante, d'une intelligence anormale, apte à faire entendre les voix tumultueuses de la grande rumeur sociale.

Celle qui lui valut le meilleur de ses joies et de son inspiration, Mme de Berny, est là avec sa ligne noble, ses yeux mélancoliques, caressants. Longue et fine dans sa robe Empire, elle forme avec Balzac un contraste frappant et l'on conçoit que sa grâce aristocratique ait séduit l'écrivain autant que sa beauté déjà mûre, que son esprit sérieux dont la profondeur se lit à la courbe du front.

La «Dilecta» a droit ici à la place d'honneur, parce qu'elle l'occupa, cette place, dans le cœur de Balzac. Elle eut ses premiers élans de passion jeune et saine, toute de franchise, de sincérité, de loyauté. En elle il trouva non seulement l'amour et ses extases, mais encore les ressources d'une âme forte, d'une intelligence éclairée, d'un jugement droit, d'un sens pratique aiguisé par les circonstances. Elle dégrossit l'étudiant autant que le permettait l'exubérance de tempérament, la violente personnalité, l'excessive confiance en soi qui furent toujours les traits saillants de Balzac. Elle le forma aux usages du monde et à sa manière de penser. Renseignée par l'expérience d'une vie fertile en événements et en complications — elle avait traversé la période révolutionnaire et ses heures de sanglante folie — Mme de Berny fixa les idées encore informes de son jeune ami et lui insuffla les principes d'ordre, d'harmonie, de pondération, qui sont le fond de sa doctrine

sociale. Il n'est pas douteux que, sans elle, les rancœurs de sa vie de famille, les déceptions de ses débuts ne l'eussent jeté dans l'anarchisme intellectuel dont ses premiers projets littéraires laissent des traces évidentes. Au lieu de cela il eut, toute sa vie, le respect de l'autorité, et d'inébranlables convictions monarchiques. Précurseur dans les questions politico-sociales et religieuses qui s'agitent aujourd'hui, il donne le christianisme comme «un système complet d'opposition aux tendances dépravées de l'homme» (1) et propage les idées agissantes, «des idées forces» montrant que si l'individualisme est sans grandeur lorsqu'il inspire la désertion du but légitime de la vie, l'effort individuel est, au contraire, le remède aux maux de l'esprit, le ressort du progrès et l'élément de la gloire. La nécessité de la solidarité humaine forme l'âme de son œuvre. Sa morale est qu'aucun de nos actes n'est indifférent et ne doit, par conséquent, nous échapper à la légère, la vie étant un enchevêtrement de causes et d'effets : «Toutes choses étant causantes et causées, aidantes et aidées, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, ni le tout sans connaître les parties.» Cette phrase prise dans la préface de la *Comédie Humaine* devrait servir d'épigraphe à chacun de ses volumes.

Même quand Mme de Berny vieillissante ne fut plus pour Balzac qu'une amie maternelle à l'infini dévouement — ils avaient un jour compris la dignité de certains sacrifices — elle resta «l'âme de son âme» ainsi qu'il se plaisait à la nommer. Jusqu'à sa mort elle continua à le conseiller, revoyant ses manuscrits, lisant, indulgente et magnanime, les pages brûlantes de passion écrites pour d'autres, les critiquant avec son esprit judicieux et corrigeant les épreuves.

La Comtesse Hanska pourra revendiquer plus tard une part d'influence sur les opinions de Balzac. Elle se trompera. De même que, durant les longues années de leur correspondance, et malgré le lyrisme sentimental de son ami, elle n'a jamais possédé seule le cœur qui se répandait en protestations d'amour unique sur le papier, (2) de même elle n'exerça aucune direction sérieuse sur les idées profondes du grand homme.

(1) *Le Médecin de Campagne.*

(2) Les documents recueillis par M. de Lovenjoul en font foi ainsi que les lettres à sa sœur, Mme de Surville, étranges confidences où il ne dissimule rien.

Elle est là aussi, Mme Hanska née Eveline Rzéwuska. Elle est là d'après le pastel de Jean Gigoux, le profil régulier, le front haut et large, les yeux vifs, la bouche sensuelle, «des plus beaux cheveux du monde, la peau suave et délicieusement fine des brunes ;» (1) mais l'expression hautaine et lascive, la physionomie vaine, coquette, volontaire jusqu'à l'entêtement.

Etrange chose que leur Roman d'Amour ! En 1832, Balzac reçoit de Pologne une lettre signée «l'Étrangère». Il était accoutumé à ces surprises, (2) mais le mystère, le cachet, la distance émurent son âme romanesque. Il accusa réception par la quatrième page de la *Quotidienne*. Seconde lettre. Révélation de l'inconnue. Rencontres en Suisse en 1833 et 1834. Une liaison s'établit, soigneusement dissimulée, car Mme Hanska est mariée à un gentilhomme plus âgé qu'elle de vingt-cinq ans. Les amants espèrent donc se marier un jour . . . Devenue veuve en 1843, ce ne fut pourtant qu'en 1850 que Mme Hanska se décida à épouser l'écrivain. Cette correspondance de dix-huit années constitue de précieux documents sur Balzac. Elle forme ses véritables «mémoires».

Balzac a aimé Mme Hanska. C'est incontestable. Il l'a aimée de 1833 à 1843. Avant 1833 c'est amour d'imagination ; après 1843 ce n'est plus que de l'amitié. Entre les deux, il y a de nobles élans de tendresse surtout après chaque entrevue. Une belle sincérité de passion éclate en maintes pages ardentes. Pourtant, leur histoire d'amour, nouveau chapitre de la *Comédie Humaine*, ne reposa que sur le mensonge.

La vie d'anachorète dont Balzac se vante auprès de Mme Hanska n'était qu'une façade à l'usage des nombreuses jalouses qu'il rencontrait sur sa route. La chasteté parfaite dont l'écrivain faisait étalage n'empêchait pas ses nombreuses aventures d'amour. Mme Hanska était trop intelligente, trop clairvoyante, trop renseignée sur la chronique parisienne pour ne pas soupçonner la vérité et entrevoir les complications d'un cœur qui se donnait comme simple et qui ne l'était pas. Elle se plaignait. Il la rassurait : « Hors la «Dilecta» qui, je te le jure, est une mère, aucune femme ne m'entendra, ne me verra . . . Il n'y a que le travail et toi, toi et le travail. »

(1) Lettre à Mme de Surville.
(2) Il reçut plus de dix mille lettres d'admiratrices.

Que Balzac, pour dépister la curiosité de ses contemporains relativement à sa vie amoureuse ait simulé une pureté de mœurs dont une foule de documents ne nous permet plus d'être dupes, il n'y a là que principe de discrétion, honneur élémentaire chez tout galant homme. Mais qu'il se soit composé cette attitude auprès de Mme Hanska, se targuant d'une fidélité sans défaillance, d'une unité de sentiment absolue, et qu'il ait soutenu ce personnage jusqu'à la fin, comment l'en justifierait-on, sinon par cet aveu à Théophile Gautier : «Je ne vous permets l'amour que par lettres, parce que cela forme le style» ou bien par l'explication qu'en donne Bourget : un cas de mythomanie, — traduisez habitude plus ou moins consciente de la simulation décrite par le professeur Dupré dans son ouvrage de psychologie médico-légale (1) — s'il n'avait pris soin de nous éclairer lui-même sur la sincérité épistolaire dans la lettre qu'Ernest de la Brière adresse à Modeste Mignon (pages 84—85) : «Croyez-vous donc, Mademoiselle, que des lettres plus ou moins vraies par rapport à la vie telle qu'elle est, plus ou moins hypocrites, car ces lettres que nous écririons seraient l'expression du moment où elles nous échapperaient et non pas le sens général de nos caractères ; croyez-vous, dis-je, que tant belles soient-elles, elles remplaceront jamais l'expression que nous ferions de nous-mêmes par le témoignage de la vie vulgaire ?»

L'événement justifia le jugement. Une fois mariés, Balzac et Mme Hanska s'aperçurent vite de la nature de leurs véritables sentiments, tels que le lecteur a pu en suivre la genèse à travers la correspondance.

Lui, d'abord, ne ressent qu'un amour de tête où domine le snobisme. Elle, mystique et avide de direction morale, veut être l'étincelle qui fera jaillir un génie chrétien. Lui qui revient enflammé — cœur et sens — de ses premières rencontres, croit avoir allumé un incendie inextinguible dans un cœur presque neuf. Elle n'a pas dû précisément brûler pour ce gros homme commun, mais elle n'est pas fâchée de promener un amant célèbre à côté d'un mari riche et titré. Les lettres de Mme Hanska ont été, sur sa demande brûlées en 1847. M. de Spoelberch de Lovenjoul en a cependant retrouvé

(1) *La Mythomanie* 1905. Chez Jean Gainche.

une qui, filandreuse et nébuleuse, ne fait pas regretter les autres. A suivre la pensée de la Polonaise à travers les réponses de l'écrivain, on peut dire que les deux volumes des *Lettres à l'Étrangère* (1) — non pas transformées, élaguées, telles qu'elles le furent à leur première édition par la veuve du romancier encore vivante, mais dans le texte complet existant aujourd'hui, forment un véritable réquisitoire contre Mme Hanska. Les malentendus qui séparèrent les deux amants s'y trouvent déjà en puissance. Elle n'a jamais compris la beauté de vie de cet homme qui, pour payer ses dettes avec son génie, se tuait au travail. Née d'une famille nombreuse et assez pauvre, mais mise, par son mariage, à l'abri des difficultés matérielles de l'existence, elle ne se doute pas des sacrifices que s'impose l'écrivain pour payer les voyages qui lui permettent de la rejoindre aux quatre coins de l'Europe : «Je vends quelques années de ma vie pour aller à toi !» Elle use et abuse de son pouvoir sur celui qui s'est donné à elle et qui la veut avec d'autant plus de violence qu'elle est plus distante, plus inaccessible. Après la mort de Wenceslas de Hanski, on sent qu'elle tergiverse pour reculer son mariage. Elle hésite, se lamente, suscite des difficultés : un procès, l'opinion, sa fille à caser et ce qu'elle avoue moins, la question d'argent, la peur des privations. Calculatrice et capricieuse, égoïste et sèche, on la sent incapable de ce don complet de soi, de ce dévouement sublime nécessaire à la femme d'un grand homme. Elle veut bien être à l'honneur, non à la peine. Lui, fut-il dupe de «cette Bovary du pays des Cosaques», comme l'a appelée Henry Bordeaux ? On ne peut le croire. Celui qui, à trente ans, écrivit *La Physiologie du mariage* où se décèle, sous le cynisme à peine voilé, une science si profonde de la vie, n'aurait-il pas pénétré le caractère de Mme Hanska s'il n'avait voulu voir en cette comtesse lointaine qu'une grande dame à séduire et à épouser ? Le parvenu se laissa fasciner par d'aristocratiques amours. Le petit bourgeois en transfert de classe ne considéra que le rang social de celle qui jouait auprès de lui le rôle de Muse d'homme célèbre. Epouser la châtelaine de Wierzchownia, femme d'un seigneur de l'Ukraine était pour ce bohémien de génie traqué par d'avides créanciers,

(1) Calman-Lévy. 2 volumes in 8o). 1899.

un rêve dont l'éblouissement l'empêcha d'abord de voir la vraie nature de la dame. Il le poursuivit, ce rêve, durant dix-huit ans, et ne se réveilla «que pour en mourir».

L'Étrangère, autant que le café et le travail a tué Honoré de Balzac.

Il le reconnut peu de jours avant sa fin, avouant lui-même à un de ses intimes «qu'elle l'avait assassiné en détail».

Huit jours après leur arrivée dans le vieil hôtel de la rue Fortuny — aujourd'hui détruit — où Balzac, passionné d'antiquités et de bric-à-brac (1) avait entassé les curiosités, mais dont les plus beaux meubles, enlevés par les usuriers, avaient été remplacés par des inscriptions à la craie, les deux époux vivaient à part aux plus lointaines extrémités de la maison, elle, pleurant ses rêves de gloire, et lui, ses illusions sentimentales. (2)

Quand il mourut trois mois plus tard, elle n'assista même pas aux derniers moments de son mari. Victor Hugo a raconté dans *Choses vues* que, voulant revoir une dernière fois l'écrivain, il pénétra dans sa chambre où «une vieille femme, (3) la garde et un domestique se tenaient debout aux côtés du lit». Mme de Balzac, dont la délicatesse s'accommodait mal des côtés pénibles d'une maladie cruelle à son dernier période, s'était retirée chez elle. Plus tard, il est vrai, elle accepta courageusement le lourd fardeau que fut d'abord la succession de son mari, — laquelle devint, par la suite, une excellente affaire, grâce au succès de la *Comédie Humaine.* Lorsque mourut Mme de Balzac, les derniers créanciers avaient été désintéressés depuis longtemps. C'était un des résultats souhaités par celui qui avait vu l'aube du succès sans atteindre au triomphe complet, à la gloire qu'il nommait si bien «le soleil des morts», et dont sa tombe, seule, perçut un immortel rayon.

Mais poursuivons notre visite.

Voici le cabinet de travail, petite pièce carrée que remplirent du tumulte de leurs pensées tant de personnages sortis

(1) La collection décrite amoureusement dans *Le Cousin Jean* était, paraît-il, la sienne.

(2) Sans compter que la fortune de Mme Hanska était infiniment moins importante qu'il ne le croyait.

(3) *La mère de l'agonisant.*

de la plume de l'écrivain, créatures d'invention ou de réalité pour lesquelles il imaginait en quelques jours les aventures les plus compliquées — mélange d'observation et de fantaisie — et pourtant d'une crédibilité souvent indiscutable. Loin de construire ses romans comme Flaubert à grand renfort de recherches, ou comme Zola, dont il fut pourtant le précurseur, à force de notules et de documentation. Balzac voyait ses drames se dérouler dans son esprit comme des rêves hallucinatoires. Car ce forçat de copie qui mit debout, en vingt ans, la *Comédie Humaine :* scènes de la vie privée, de la vie parisienne, de la vie militaire, de la vie de campagne, de la vie politique — quatre-ving-dix-sept volumes — n'eut guère de temps pour vivre et pour observer. Mais on peut dire de lui ce qu'on disait de Goethe : «Avec de tels êtres, rien ne se perd, tout se retrouve.» Les observations une fois emmagasinées dans son esprit reparaissaient tout de suite à l'appel de sa mémoire. Très vite il épousait la vie des autres. Il a dit quelque part (1) suivant de pauvres gens : «Je me sentais leurs guenilles sur le dos. Je marchais les pieds dans leurs souliers percés.» Ainsi s'est-il assimilé tous les personnages qu'il fait vivre d'une vie intense. De son passage dans le monde des affaires — on sait que sa famille le destinait à la basoche, qu'il fut d'abord clerc de notaire, puis imprimeur — il a gardé le goût des combinaisons qui peuvent produire la fortune, et il les décrit longuement par la bouche des *Mercadet* et autres financiers, agioteurs ou trafiquants. L'argent avec les conflits qu'il suscite, les rivalités qu'il fait naître, les bas instincts qu'il développe, est un des principaux rouages de ses œuvres. Il excelle de même à peindre les caractères généraux des différentes castes sociales. Mais il n'est pas psychologue profond. Il ne s'attache pas à démonter les ressorts intérieurs dont le travail fait ou défait les âmes. Balzac est avant tout un penseur. Il n'y a que l'humanité qui l'intéresse et, comme l'homme de Térence, rien de ce qui regarde l'homme ne lui est étranger. Mais en même temps il a soif de bizarre et d'énorme. Il manque de tempérance dans l'exposé de ses théories. Il délaie inutilement l'observation que la conduite des personnages exposerait suffisamment. Imagination un peu grosse

(1) *Facino Cane.*

et assez puérile où les histoires de brigands, de conspirateurs, de policiers éclosent en des complots obscurs et des romans judiciaires, mélange de romantisme et de réalisme, Balzac est un génie robuste, inépuisable, sachant s'approprier tous les sujets ; mais il a un défaut capital : il manque de style. Sa phrase est lourde, pâteuse, tantôt brutale et heurtée, tantôt bariolée et boursoufflée. Pourtant, malgré l'allure pénible de ses périodes, sa langue a une singulière puissance d'expression, faisant corps avec les objets qu'elle dépeint, exprimant bien ce qu'elle veut exprimer. Si l'écrivain n'est pas de premier ordre, disait Brunetière, de ceux qui ont reçu en naissant «le don du style», le romancier, en revanche, est hors de pair. Il faut observer, d'ailleurs, qu'il ne s'est pas proposé comme but «l'écriture artiste» qu'on n'avait pas encore inventée, ni «la réalisation de la beauté», mais la représentation de la vie, et, dans cet ordre d'idées, il étonnera toujours par la grandeur de ses conceptions et le relief de ses personnages. Ceux-ci sortent si naturellement de la psychologie fougueuse de l'inventeur qu'il n'a nul besoin de les expliquer au public. On les voit tout de suite se dresser, parler, agir — sans nuances, il est vrai, sans plis ni replis, mais comme le développement d'une force unique — figures anatomiques plutôt que portraits, tels, l'avarice chez Grandet, la jalousie chez la cousine Bette, la débauche chez Hulot. Ce don de vie synthétique qui a créé des types impérissables est le meilleur du génie de Balzac. — Par ailleurs, certains des salons qu'il décrit semblent n'avoir été vus que de l'antichambre, ceux qui y fréquentent manquent de délicatesse, de goût et d'usage, mais les voiles qui les recouvrent sont soulevés à propos pour mettre à nu les mobiles les plus inavoués et les secrets les mieux cachés.

En somme, génie colossal «qui a vengé la France de n'avoir ni un Goethe ni un Walter Scott», Balzac offre pourtant un mélange bizarre en cette infinie variété qui va de *Louis Lambert* aux *Parents pauvres* et des *Chouans* aux *Contes drôlatiques :* d'un côté des créations qui passionnent, des peintures qui charment et intéressent ; de l'autre des développements outrés ou vulgaires : «Il se prodigue et ne se gouverne pas, disait Sainte-Beuve. Il a le don de la couleur, mais aime les couleurs criardes. Son dessin n'est pas net, il revient sur la ligne de contour et la surcharge», critiques très justes qui firent que,

de son vivant, le succès du romancier fut plus vif et plus rapide à l'étranger qu'en France. En Hongrie, en Pologne, en Russie, en Italie même, ses études de mœurs faisaient loi. Les événements qui paraissaient fantastiques à ses compatriotes, les détails qui déplaisaient aux délicats s'effaçaient à distance pour paraître réels et, aujourd'hui, l'œuvre donne bien, dans l'ensemble, la plénitude du genre bourgeois qui florissait sous la monarchie de Juillet. Tous les fragments en sont liés par une filiation tangible où les personnages s'apparentent et se groupent. Beaucoup de ceux-ci ont été inventés de toutes pièces ; mais d'autres, peints d'après nature, bien que parfois modifiés, furent facilement reconnaissables pour les contemporains.

Mme de Mortsauf du *Lys dans la Vallée*, de même que Mme Farmiani, que la Pauline de *Louis Lambert* et de *La Peau de Chagrin*, que Marguerite Claës, la victime de *La Recherche de l'Absolu*, c'est Mme de Berny. La duchesse de Langeais, c'est Mme de Castries qui avait succédé à la «Dilecta». Eugénie Grandet n'est autre qu'une certaine Maria dont il eut une fille, celle qui s'était promise en disant : «Aime-moi un an, je t'aimerai toute ma vie.»

Il ne l'aima même pas un an, mais il plaça sous sa protection le livre qu'elle inspira avec cette dédicace bien connue : «Que votre nom, vous dont le potrait est le plus bel ornement de cet ouvrage, soit ici comme une branche de buie bénit, prise on ne sait à quel arbre, mais certainement sanctifiée par la religion et renouvelée, toujours verte, par des mains pieuses, pour protéger la maison.»

La Béatrice d'*Albert Savarus* qui, d'un regard, jette au cloître le héros (Balzac lui-même), c'est Mme Hanska.

De même, Wenceslas Steinbock de *La Cousine Bette* «qui passa critique comme tous les ambitieux qui manquent à leurs débuts» ne serait autre que Sainte-Beuve et La Palférine du *Prince de la Bohême* viserait Latour Mézeray, l'Homme au Camélia, dandy devenu sous-préfet. Un soir, dans la «Loge infernale», Latour avait mystifié Balzac. Celui-ci, dans la loge au-dessus, étendait ses larges mains sur une massue émaillée de turquoises fausses. Latour lui infligea une sorte de supplice de Tantale amoureux. Balzac s'en vengea en chargeant le portrait. On retrouve encore Liszt sous les traits de Conti,

Mme d'Agoult sous ceux de la marquise de Rochefide, George Sand en Camille Maupin, Delacroix en Joseph Bridau, Gustave Planche en Claude Vignon, Henri Monnier en Phellion. Enfin, ce serait Lamartine qui aurait posé pour le poète Canalis et Thiers pour l'ambitieux Rastignac. Lui-même s'est peint dans *Louis Lambert*, dans *La Peau de chagrin* — souvenirs du collège de Vendôme et de sa vie d'étudiant — et dans *Un grand homme de province* pour ses relations avec les libraires, les journalistes et ses confrères.

Le legs fait par M. de Lovenjoul à l'Académie française de tous les papiers et documents relatifs à Balzac permettront aux fureteurs de l'avenir de soulever bien des voiles soigneusement tirés par l'écrivain. M. Léon Séché a déjà démasqué une certaine Mme de Valette (Hélène-Marie-Félicité) qui aurait été l'héroïne et même la collaboratrice de *Béatrix*. Balzac, hanté de cosmopolites amours, l'avait prise pour une grande dame. Ce n'était qu'une aventurière. Le dépit qu'il éprouva de cette découverte lui fit rompre des relations qui duraient depuis plusieurs années. Le fait ressort de leur correspondance, laquelle fut, à la mort du romancier, réclamée à Mme de Balzac.

Combien d'autres fantômes ont empli cette pièce alors que Balzac, fiévreux, congestionné, entassait pages sur pages, ne s'interrompant que pour prendre un frugal repas dans la petite salle en retour sur la rue Berton, ou pour fuir les créanciers qui parvenaient à le dépister. La maison était louée au nom de Mme de Brugnol, nom dont il affublait sa gouvernante, (1) femme paisible et dévouée, sachant défendre en chien fidèle l'entrée du logis. A défaut d'argent qu'il n'avait pas, ses créanciers lui eussent ravi un temps précieux. Quand on les signalait à la porte principale, Balzac, par un escalier dérobé — caché sous le plancher de la salle — filait vers la venelle conduisant à la Seine. Il se retournait alors narquois en criant : «Patience !» et, tout danger écarté, il réintégrait ce cabinet de travail où s'élabora le plus formidable drame créateur que jamais artiste ait produit. «Quatre hommes auront eu sur ce siècle une influence immense, écrira-t-il à Mme Hanska : Napoléon, Cuvier, O'Connel. Je voudrais être le quatrième. Le premier a vécu du sang de l'Europe, le second

(1) Son état civil porte simplement Breugniol, sans particule.

a épousé le globe, le troisième s'est incarné un peuple. Moi j'aurai porté une société entière dans ma tête.» Paul Bourget consacrant cette gloire entrevue l'a appelé le «Napoléon des Lettres», comme Barbey d'Aurevilly l'avait déjà salué un »Bonaparte littéraire sans détrônement et sans Waterloo». De fait, depuis soixante ans, la littérature mondiale s'inspire des lueurs du génie qui, là, écrivit la meilleure partie de son œuvre : En 1842 *Les Ressources de Quinola, Albert Savarus, Un début dans la vie, La Rabouilleuse* (2e partie), *Les Méchancetés d'un saint, L'Envers de l'Histoire contemporaine.* En 1843 *La Muse du département, Splendeurs et misères des courtisanes, Illusions perdues, Mme de la Chanterie, Paméla Giraud.* En 1844 *Modeste Mignon, Les Paysans, Béatrix, A combien l'amour revient aux vieillards.* En 1845, *Un homme d'affaires, Où mènent les mauvais chemins, Petites Misères de la vie conjugale, La dernière incarnation de Vautrin.* En 1846—47 et 48 *Les Parents pauvres : La Cousine Bette, Le Cousin Pons, La Marâtre, Mercadet* et la fin de quelques ouvrages commencés.

La petite table d'acajou et le grand fauteil du maître ont été remis à la place occupée par eux jadis. Ils l'ont vu créer des mondes et vivre dans ces mondes émanés de lui. Ils ont été les témoins inconscients de ses joies et de ses détresses, de ses rêves et de ses espoirs et, bien qu'ils n'aient compris ni sa soif d'amour et de célébrité, ni la meurtrissure des illusions restées dans le sillage que laisse après nous la vie, ils sont, comme la petite maison qui les renferme, choses sacrées pour les admirateurs du grand homme.

C'est pourquoi une association s'est formée que président MM. Paul Bourget, Maurice Barrès et Jean Richepin de l'Académie française, M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres, pour rendre à Balzac l'hommage que, depuis longtemps, l'Angleterre a rendu à Shakespeare, l'Allemagne à Goethe, l'Italie à Dante, l'Espagne à Cervantes, conserver — acheter s'il se peut — la maison où il a vécu et la transformer en musée. L'association fonctionne sous le contrôle d'un comité de neuf membres, mais le nombre des membres de l'association, ainsi que sa durée, ne sont pas limités. Le zèle pieux et lettré du distingué conservateur-administrateur, M. de Royaumont, fait appel à toutes les bonnes volontés, aux riches philanthropes comme aux modestes admirateurs,

pour contribuer à l'enrichissement du Musée Balzac, et, chaque jour, de nouveaux noms répondent à son appel. Les étrangers devront désormais un pèlerinage à la maison de Balzac comme à celle de Victor Hugo. L'endroit est charmant, du reste, et puissamment évocateur de celui qui, malgré ses belles théories de la volonté, s'est dépeint «un pauvre homme très impressible que Dieu avait fait pour le bonheur et que les circonstances ont condamné au travail le plus fatigant du monde . . . un malheureux à la passion trop vivace, trop agitée, pour pouvoir éteindre son âme» vivant dans une perpétuelle exaltation.

Ne le regrettons point trop. Nous n'aurions pas les plus belles pages de son œuvre, s'il ne les avait puisées à la source sacrée des émotions profondes.

CLAUDE D'HABLOVILLE.

CHRONIQUE DES THÉATRES

La conversion du capitaine Brassbound, par M. Bernard Shaw. (Nemzeti Szinház.)

L'autre jour j'ai eu l'occasion de mentionner M. Shaw et voilà que la dernière nouveauté du théâtre Nemzeti Szinház m'oblige à reparler de lui. Heureusement, j'aurai peu de choses à répéter, étant donné que *La Conversion du Capitaine Brassbound*, dont j'ai à m'occuper, diffère assez du *Métier de Mme Warren* pour fournir des observations d'une autre nature que la pièce précédente. Au fond, dans l'une comme dans l'autre, c'est le même Shaw, le même révolutionnaire plein d'irrévérence qui part en guerre contre la société d'aujourd'hui ; mais de cet Ibsen doublé d'un gamin, comme on pourrait l'appeler, *La Conversion du Capitaine Brassbound* révèle plutôt le côté gamin, tandis que dans l'autre pièce c'était le côté Ibsen qui tenait le premier rang. Bref : en traitant le métier de Mme Warren, M. Shaw reste très sérieux, même lorsqu'il paraît ne faire que se moquer, et la pièce tient de l'apostolat, tandis que dans son œuvre dernièrement représentée on est tenté de prendre pour de la pure moquerie l'air sérieux qu'il se donne, et son apostolat ressemble un peu à de la fumisterie. Ceci semble être vrai surtout pour la prétendue conversion de ce capitaine Brassbound, corsaire farouche des côtes marocaines et guide rusé des étrangers qui se hasardent dans les monts de l'Atlas. Tout en poursuivant, avec sa bande d'*outlaws*, sa besogne rude et dangereuse, il n'a qu'un but : venger sa mère sur son oncle, Sir Howard Hallam, juge de la haute cour anglaise, qui la fit jadis mettre en prison. Le hasard veut que ce soit justement Sir Howard qui, en compagnie de sa belle-sœur : lady Cicely, entreprenne, au cours d'un voyage, une excursion dans les montagnes sous l'escorte du capitaine. Celui-ci aurait enfin l'occasion, souhaitée depuis si longtemps, de se venger, si à la dernière minute, et grâce à l'influence de lady Cicely, il ne changeait d'avis et ne renonçait à la vengeance. Il se convertit. De cette manière, en dépit des décors exotiques et des détails fantaisistes, l'histoire n'aurait rien d'extra-

ordinaire ; mais n'oubliez pas que rien n'est aussi cher à M. Shaw que l'extraordinaire et gardez-vous d'imaginer que ce soit simplement l'amour qui opère chez le capitaine le miracle de la conversion. Les titres que M. Shaw a proposés pour la traduction hongroise de son œuvre, si variés qu'ils soient, ont presque tous un certain air évangélique. Il tient. avant tout, à passer pour un prédicateur et il donne au mot «conversion» à peu près le sens que lui donnent les missionnaires. Et c'est ici qu'on peut à bon droit l'accuser de se moquer de ses auditeurs. Ce n'est pas comme femme que lady Cicely fait oublier au capitaine l'injustice subie par sa mère, mais bien comme logicienne, parce que ses paroles démontrent la bassesse de la vengeance et que ses actes sont soutenus par une foi inébranlable dans l'efficacité de la bonté. En général, c'est l'expression d'un idéal très noble, mais, étant données les circonstances de la pièce, les maximes de conduite de lady Cicely ont bien l'air de niaiseries. Elles peuvent convaincre le capitaine, mais l'auditeur ne se sent nullement converti par elles, et comme ce serait offenser M. Shaw que d'admettre qu'il ne voit pas leur puérilité, il vaut mieux douter de sa sincérité. Cette restriction faite, que cette pièce est amusante ! Tout en se défendant d'être sa dupe, on ne peut se défendre d'être de son parti, tant il déploie d'esprit et de gaieté, et tant il met de vigueur dans ses sorties. L'air solennel des Anglais, l'hypocrisie des institutions sociales et les tares de la justice officielle sont une mine inépuisable pour la verve satirique de M. Shaw. Il a son carquois plein de flèches qui blessent ses compatriotes dans leurs plus chers préjugés et dont l'envolée fait rire tout le monde. Vraiment ce n'est pas du temps perdu que celui qu'on passe en sa compagnie, même lorsque c'est de la conversion du capitaine Brassbound qu'il nous entretient.

Le Foyer domestique, par M. Louis Biró (Magyar Szinház.)

En quittant M. Shaw c'est encore sur un satirique que nous tombons ; il nous offre par surcroît une quantité de mots dont M. Shaw lui-même pourrait se servir. M. Louis Biró est un jeune écrivain hongrois d'un esprit fin et très pénétrant. Sous ce titre *Le Foyer domestique,* il a réuni trois petites pièces qui composent une soirée bien gaie au théâtre *Magyar Szinház.* La première a pour titre *Mlle Valérie choisit une carrière.* Un intérieur honnête de petits bourgeois à la campagne. Mlle Valérie, la plus jeune de trois sœurs, vient de finir ses études à l'école commerciale et la famille entière tient conseil pour décider ce qu'elle doit faire. On passe en revue tous les emplois qu'elle pourrait accepter et on finit par tomber d'accord qu'elle doit imiter l'exemple de ses sœurs aînées et devenir, elle aussi, une cocotte. C'est une satire leste et bien enlevée, très amusante par le contraste qu'il y a entre la dignité du ton et la bassesse des affaires traitées, une peinture de mœurs très morale, en ce qu'elle montre l'absence de tout sens moral. Elle sert très heureusement d'intro-

duction à la seconde comédie : *Le Fiancé*. Le jeune homme, le fiancé, vient d'être écrasé par une automobile. La famille de la fiancée le pleure à chaudes larmes et père, mère, frère ne tarissent de louanges à son endroit, quand le médecin leur révèle que la fiancée est enceinte... Consternation plus grande encrore, mais d'une nature différente. Avant la découverte on était unanime à donner au défunt tous les éloges ; il est devenu tout d'un coup le dernier des misérables. Heureusement son père se déclare prêt à épouser mademoiselle et à donner son nom à l'enfant qui doit naître ; en même temps on apprend que le fiancé a fait trois mois auparavant un testament dans lequel il a légué tout son bien à sa fiancée. Soulagement général : c'est de nouveau le tour des louanges . . . La troisième pièce : *La grand'mère* est un conte aimable et malicieux qu'estompe l'éloignement des événements narrés. Une fête de famille chez des gros bourgeois. Après le dîner la grand'mère vient s'asseoir sur la terrasse, et sollicitée par ses petites-filles assises autour d'elle, raconte pour la centième fois une aventure qui s'est passée il y a cinquante ans, lorsqu'elle était jeune femme. Un jour, elle s'est égarée dans le bois. La nuit tombait et elle errait, perdue dans les taillis. Soudain un vagabond surgit ; elle se met à courir, mais le vagabond la rattrape et elle allait devenir sa victime, lorsqu'un jeune chasseur, attiré par ses cris, la sauve ; c'est le propriétaire du bois, le jeune duc, qui l'emporte dans sa voiture, et le matin, à six heures, elle revient saine et sauve chez elle. Cette histoire, la grand'mère l'a déjà contée maintes fois, mais voici qu'un de ses petits-fils, doué d'un esprit critique, fait le compte des heures et parvient à établir qu'il était à peu près minuit quand le duc a sauvé la grand'mère : c'est-à-dire que la jeune épouse d'alors a passé cinq heures au château. Qu'a-t-elle bien pu y faire si longtemps ? Et l'on entrevoit que la faveur du duc, qui fut si utile à la fortune du grand-père, ne fut pas tout à fait gratuite . . . Oh ! que le foyer domestique est honnête et que sa façade resplendit de pureté ! Mais que de fois il vaut mieux n'y pas regarder de trop près ! . . .

Le point obscur, par MM. Kadelburg et Presber. (Magyar Szinház.)

Les comédies de M. Biró donnent un peu à réfléchir ; la pièce, qui les a suivie au répertoire du Magyar Szinház, ne veut que faire rire. C'est une bouffonnerie allemande, c'est-à-dire que le fond en est très innocent ; elle n'est pas trop spirituelle, mais gaie, et l'on ne peut la voir sans hilarité. Un baron prussien est sur le point de retirer son consentement au mariage de son fils avec la fille d'un riche bourgeois, parce que dans la famille de celui-ci il y a un point noir : un cordonnier. A aucun prix il ne veut sacrifier le prestige de sa maison, lorsqu'on annonce la visite d'un certain Mr. Woodleigh, avocat venu de Floride et patron de la fille du baron qui émigra depuis des années en Amérique. Pendant le tremblement de terre de San-Francisco, Mr. Woodleigh a sauvé la vie de la jeune baronne et les lettres de celle-ci sont

pleines d'admiration pour son sauveur. Tout laisse soupçonner que Mr. Woodleigh vient demander la main de la baronne et on l'attend à bras ouverts, mais voilà que l'arrivant est un nègre ! Et c'est bien lui, Mr. Woodleigh, le sauveur de la fille du baron, un nègre d'ailleurs tout à fait chic et qui a passé ses examens à la Sorbonne, mais néanmoins un nègre. Le baron, à peine remis de sa surprise, se raidit pour tenir ferme si le nègre osait demander sa fille en mariage, mais jugez de son ahurissement lorsqu'il apprend que Mr. Woodleigh est déjà le mari de la baronne et, bien plus encore, que le ménage a deux enfants, tous deux de couleur chocolat. Le voilà le point obscur, et pour le dénouement le baron ne peut plus refuser son consentement au mariage de son fils ; cela nous laisse assez indifférent, mais l'apparition du nègre et les situations qui en découlent sont d'un comique auquel on ne résiste pas. Le rire l'emporte sur les critiques qu'on peut formuler relativement au vide de la pièce.

La Mégère apprivoisée, comédie de Shakespeare. (Vigszinház.)

Au théâtre Vigszinház le mois a été marqué par un essai intéressant : celui d'enrichir le répertoire de ce théâtre, consacré jusqu'ici presque exclusivement à la représentation de pièces modernes, des ouvrages des écrivains classiques. On a commencé avec la comédie semi-burlesque de Shakespeare : *La Mégère apprivoisée.* Comme c'est précisément par la représentation et la nouvelle mise en scène de cette pièce que M. Reinhardt a surpris le monde des théâtres à Berlin, il y a quelques mois, et comme les représentations du *Vigszinház* ont la réputation justifiée d'être des modèles de travail consciencieux et artistique, on s'attendait, à propos de cette œuvre ancienne, à quelque chose de très neuf. Il n'en fut rien. La représentation n'eut rien d'extraordinaire ni dans la conception, ni dans l'exécution. C'était *La Mégère apprivoisée* comme on la joue au théâtre *Nemzeti Szinház,* mais avec des décors un peu plus riches et des acteurs un peu moins accoutumés à de pareilles tâches. Toutefois, représentation assez convenabe, effort méritoire, surtout si ce théâtre persévère dans le chemin où il s'est engagé. A ce sujet, notons le bruit qui court que la prochaine étape dans cette voie sera la représentation du *Mariage de Figaro.*

La petite chocolatière, par M. Paul Gavrault. (Vigszinház.)

En attendant ce théâtre est retourné à ses premiers amours et actuellement il joue avec succès *La petite Chocolatière* de M. Paul Gavrault. C'est le thème modernisé du *Roman d'un jeune homme pauvre* — modernisé surtout en ce sens que contrairement à Octave Feuillet qui sans doute a cru, ou du moins voulait que l'on crût, à son

conte, M. Gavrault semble n'y pas croire lui-même. Cette conquête d'un pauvre commis de ministère par une héritière archimillionnaire se fait avec tant de grâce, qu'il n'y a que les romans et les pièces de théâtre pour rendre la chose aussi facile, et c'est précisément par là que l'auteur montre son parfait scepticisme à l'égard de la vraisemblance de sa fable. Mais en tout cas l'histoire est un joli rêve et M. Gavrault en a su tirer une pièce très amusante. C'est l'avis de tout le monde et nous le partageons de bon cœur.

ÉCHOS ET VARIÉTÉS

Maintenon ou Montespan ?

Le musée des Beaux-Arts de Budapest possède le portrait d'une bien jolie Française. C'est dans la Salle V des Écoles anciennes, réservée à la peinture italienne, qu'il faut l'aller voir ; car ce portrait (N° 182), (1) qui ne porte pas de signature, est attribué au peintre italien Jean-Baptiste Romanelli.

Ce peintre, né à Viterbe en 1610, fut l'élève de Zampieri, du Dominiquin et de Pierre de Cortone. Le Cardinal Barberini l'amena en France en 1648, et le présenta au Cardinal Mazarin, qui lui fit peindre des fresques pour son palais. Il revint en Italie en 1651, mais huit ans plus tard Mazarin le rappela et le fit travailler non seulement pour lui-même, mais encore pour Louis XIV ; c'est alors que Romanelli peignit au Louvre une série de fresques, que l'on peut voir encore, sur des sujets tirés de l'*Enéide*. Il mourut en juillet 1662 à Viterbe où il était retourné depuis peu de temps, et sans avoir pu, comme il le désirait, retourner en France.

Le portrait dont nous nous occupons est-il bien de Romanelli, comme le veut la tradition de la famille Eszterházy, à laquelle il appartint ? Cette toile est certainement l'œuvre d'un Italien ; les fonds, le ciel très foncé, l'eau sombre, les arbres très verts, les collines bleuâtres révèlent la main d'un artiste transalpin ; et, d'autre part, les carnations, très roses, et les draperies soufflées, les couleurs voyantes de l'ensemble rappellent de près les fresques de Romanelli qui décorent le plafond de la Galerie Mazarine à la Bibliothèque Nationale. Cette attribution est donc au moins très vraisemblable. Mais laissons l'auteur pour aujourd'hui et regardons l'œuvre, qui vient d'être débaptisée et rebaptisée dans la nouvelle édition française

(1) Le *Pesti Napló* a donné à ses abonnés, au commencement de l'année 1909, un bel album contenant la reproduction en couleurs de quelques tableaux du musée, entre autres de celui-ci.

du catalogue, publiée ces jours-ci par M. de Térey. Depuis vingt ans, cette dame s'appelait Mme de Maintenon ; elle se nomme aujourd'hui Mme de Montespan. Il y a une nuance !

Maintenon ou Montespan? — Avant tout, c'est une Pomone qui accourt ainsi dans un jardin vers une table de pierre, posant sa main gauche sur une corbeille de pommes et de raisins, tandis que, de la droite, gracieusement courbée, elle tient une autre pomme avec un bouquet de feuilles, qu'elle semble montrer aux spectateurs . . . Et ces fruits du verger ne sont pas les plus beaux qu'elle laisse voir, car sa robe mythologique, qui est couleur de safran et retenue à la taille par un ruban d'un bleu vif, est indiscrète à souhait pour le plaisir des yeux.

Montespan ou Maintenon ? — Le costume semble déjà nous permettre de résoudre le problème. Imagine-t-on Mme Scarron, qui fut toujours si soucieuse de sa respectabilité, elle que la cour devait surnommer l'*enrhumée*, raconte Mme de Sévigné, se faisant peindre dans ce simple appareil ? Et au contraire ne sied-il point à la descendante des Mortemart, qui fut toujours si fière de ses charmes ?

Les témoignages du temps, d'ailleurs, nous font connaître de quel genre fut la beauté de ces deux femmes célèbres. Mlle de Scudéry, dans sa *Clélie*, a décrit Mme de Maintenon sous les traits d'une certaine Lyriane. « Lyriane était grande et de belle taille . . . Elle avait les cheveux d'un châtain clair et très agréable . . . Elle avait les plus beaux yeux du monde. Ils étaient noirs, brillants, doux, passionnés et pleins d'esprit . . . » Voici d'autre part comment l'envoyé de la République de Venise, Primi Visconti, dépeint Mme Montespan, qu'il vit à la cour en 1673 : « Elle avait les cheveux blonds, de grands yeux bleus couleur d'azur . . . , la bouche petite et vermeille, de très belles dents, en un mot un visage parfait. Pour le corps, elle était de taille moyenne et bien proportionnée ; mais quand je la vis, elle avait déjà de l'embonpoint. »

Or notre Pomone a les cheveux d'un blond très clair, tirant sur le ton paille, de grands yeux très bleus ; elle est plutôt petite que grande ; et les premières promesses — ou menaces — de l'embonpoint que signale Primi Visconti se laissent déjà deviner dans les aimables rondeurs de cette épaule si bien en chair et de cette taille un peu ramassée.

Enfin l'iconographie vient au secours de l'hypothèse adoptée par M. de Térey. Regardez, par exemple, au musée de Versailles, le portrait de Mme de Maintenon d'après Mignard — daté de 1659 — et vous serez sûr à l'instant que ce ne peut être la même personne. Considérez maintenant, au musée de Dresde, le portrait de Mme de Montespan que peignit Gaspard Netscher lorsqu'elle était dans tout l'éclat de la trentaine : (1) cette fois nous sommes bien en présence du même modèle ; les traits sont à peu près identiques, et l'on peut

(1) Le Musée de Kassa possède une copie de ce portrait ; elle a été reproduite dans la revue *Művészet* (année 1903, page 165).

noter en particulier, dans les deux figures, la largeur du visage à la hauteur des yeux, qui paraît avoir été un des traits distinctifs de Mme de Montespan.

Le tableau de Dresde est beaucoup plus riche de détails : la dame a des perles aux oreilles, dans sa savante coiffure et au cou ; elle porte une robe somptueuse, avec un long « corps » en pointe ; d'une main elle tient un lys, et de l'autre deux roses ; ses pieds reposent sur un coussin, et elle s'appuie, avec une feinte négligence, sur une table couverte d'un tapis magnifique et chargée d'une mappemonde et d'un livre grand ouvert, que d'ailleurs elle ne lit point . . . Voilà bien des accessoires ! . . . Que la jolie Française de Budapest est donc plus charmante, dans sa simplicité ! C'est bien celle à qui La Fontaine devait dire, presque sans flatterie, en lui dédiant un livre de ses *Fables :*

> Eh ! qui connaît que vous les beautés et les grâces ?
> Paroles et regards, tout est charme dans vous . . .

Tout est charme, vraiment, dans ces yeux presque mélancoliques, ce nez spirituel, cette bouche exquise qui sourit un peu plus que les yeux, cette tête legèrement penchée, dans ces boucles d'or clair mal retenues par un ruban bleu pâle, et dont l'une s'envole au gré des Zéphyrs ; tout est harmonieux dans les lignes courbes des bras et de la gorge ou dans l'envol de la draperie . . . Y a-t-il une objection sérieuse à ce que ce portrait représente bien, dans son printemps, cette femme que Saint-Simon disait « belle comme le jour », et que Mme de Sévigné appelait « une triomphante beauté à faire admirer à tous les ambassadeurs ? »

S'il en est ainsi, nous pouvons fixer à très peu près la date où cette toile fut peinte et l'âge du modèle. Françoise-Athanaïste de Rochechouart, née le 5 octobre 1640, vint à la cour, du fond de son Poitou, en 1660, et elle fut attachée aussitôt comme fille d'honneur à la maison de la nouvelle reine Marie-Thérèse. Sa beauté, attestent les contemporains, fut immédiatement remarquée. Comme cette année 1660 — ou, au plus tard, l'année suivante — fut la dernière que Romanelli passa en France, elle doit nous servir à dater notre tableau. Il représente donc, très vraisemblablement, vers sa vingt-et-unième année, celle qui devait épouser, en 1663, Louis-Henri de Pardaillan de Gondrin, marquis de Montespan, et donner par la suite au nom, jusque-là moins illustre que sonore, de ce gentilhomme gascon un éclat dont le pauvre homme se serait bien passé.

HUBERT MORAND.

La Hongrie jugée à l'étranger.

La belle Revue *S. I. M.* (organe de la section de Paris de la Société internationale de Musique) a publié, dans son dernier numéro, consacré à Joseph Haydn, un article assez surprenant. Sous ce titre : *Haydn et la musique populaire slave*, M. William Ritter, en critiquant ce qu'il appelle «les efforts enfantins de la Hongrie madyarisante *(sic)* pour s'annexer Haydn», fait une charge à fond contre la Hongrie, le génie hongrois, la civilisation hongroise, et ne traite pas moins de politique que de musique. — Un de nos collaborateurs devant répondre prochainement à la partie musicale de son étude, nous allons noter simplement ici les réflexions que nous ont inspirées, au passage, quelques unes de ses affirmations.

A l'époque où vécut Haydn, dit M. Ritter, «on ne parlait pas de patrie». Ceci est peut-être hasardé si l'on relit ce fragment de loi faite par l'Assemblée de 1790—1791 (10e article) : *Hungaria nihilominus cum partibus adnexis est regnum liberum et . . . independens, id est nulli alteri regno aut populo obnoxium, sed propriam habens consistentiam et constitutionem, proinde a legitime coronato haereditario rege suo, . . . propriis legibus et consuetudinibus, non vero ad normam aliarum provinciarum . . . regendum et gubernandum.*

Cette loi fut sanctionnée par Léopold II le 13 mars 1791. Si ce texte ne définit pas une «patrie» et même une «nationalité», nous demandons à M. Ritter qu'il veuille bien nous donner de ces deux idées une définition plus précise !

La conception que M. Ritter se fait de l'histoire de la Hongrie est d'ailleurs tout à fait curieuse. On nous permettra de citer entièrement la note de la page 59 : «La Hongrie, *Hungaria*, est le pays généreux et chevaleresque où, selon la constitution de Saint Etienne, qui l'avait expressément voulu, toutes les nationalités vivaient sur un pied d'égalité et pouvaient se développer en leur langue et selon leurs us et coutumes. La *Madyarorszag* existe depuis 1867 ; c'est le pays où une infime majorité judéo-madyare (obtenue donc par la madyarisation de l'élément juif, qui s'y prête avec enthousiasme) entend imposer sa langue, au mépris de toutes ses promesses et même de sa constitution, à une minorité qui serait, sans les Juifs, la majorité, et la devient encore de beaucoup si l'on ajoute la Croatie à la Madyarorszag. Mais suivant les besoins de la cause et ce que l'on entend démontrer, les écrivains madyars tantôt comptent ou tantôt ne comptent pas la Croatie comme faisant partie de la Hongrie. En vérité elle n'en fait ni plus ni moins partie que la Hongrie de l'Autriche.»

Respirons un peu, et reprenons nos esprits. Et d'abord que signifie cette habitude d'écrire Madyar et Madyarorszag ? M. Ritter aurait-il pour la lettre *g* une aversion insurmontable, une sorte de *gammaphobie*, (si je peux risquer ce néologisme), qui l'empêche de tracer ce caractère, au moins dans certains noms propres ?

Mais peu importe ; il y a dans ce passage des nouveautés bien plus importantes.

Ainsi, d'après M. Ritter, *Hungaria* et *Magyarország* (s'il nous permet d'écrire notre nom comme nous l'avons appris sur les bancs de l'école) sont deux choses bien différentes ? Nous croyions jusqu'ici que ces deux mots désignaient le même pays, l'un en latin, l'autre en hongrois, — de même que *Allemagne et Deutschland, Austria et Œsterreich, Hispania et España,* et ainsi de suite, sont synonymes ! Nous nous étions donc trompés ?

Merci pour «généreux et chevaleresque» ; ces deux bonnes épithètes sont suivies d'une grande découverte historique, celle de la «constitution de Saint Etienne». Nous avions toujours entendu dire que sous son règne il n'y avait pas d'Assemblée nationale, pas de Parlement ; que les lois étaient des décrets royaux, et que ce furent les journées de législation de chaque année qui firent naître l'assemblée nationale et donnèrent des siècles après à la Hongrie une constitution véritable.

Quant à l'expresse volonté de Saint Etienne à l'égard des «nationalités», c'est sans doute dans ses conseils *(admonitiones)* adressés à son fils que M. Ritter l'a trouvée. Voici ce que dit le roi au chapitre VII *(De tentione et nutrimento hospitalium) : Sicut enim ex diversis partibus et provinciis veniunt hospites, ita diversas linguas et consuetudines, diversaque documenta et arma secum ducunt, quae omnia regiam ornant et magnificant aulam, et perterritant exterorum arrogantiam . . . Nam unius linguae uniusque moris regnum imbecille et fragile est. Propterea, fili mi, jubeo tibi . . . ut nutrias et honeste teneas . . .»*

Les gouvernements postérieurs ont pu changer d'opinion sur la question de l'unité de langue dans le royaume ; ce qu'il y a de sûr, c'est que Saint Etienne ne parle à aucun instant de «nationalités», au sens où l'on entend ce mot aujourd'hui, mais uniquement des *hospites,* par lesquels il entend les chevaliers et ouvriers allemands et italiens qui venaient alors très nombreux en Hongrie.

M. Ritter fait dater la Hongrie actuelle de 1867 ; c'est beaucoup la rajeunir. Le procédé est du dernier galant ; mais nous ne pensons pas que la Hongrie y soit sensible. Vraiment M. Ritter exagère ; il lui enlève exactement 970 ans ! Personne n'y croira. La Magyarország (ou *Hungaria*), en effet, date de l'année 897 où un certain Árpád, assez connu dans l'histoire, amena son peuple, dans les plaines du Danube, et l'y établit. Saint Etienne affermit le pouvoir royal, christianisa la nation et la rendit capable de recevoir la civilisation de l'occident. Ce peuple fut le rempart de l'Europe contre les Tartares, d'abord, puis contre les Turcs. Il a, somme toute, un assez long et assez beau passé !

Arrivons à la théorie de «l'infime majorité judéo-magyare». Quelques chiffres vont nous permettre de voir si cette expression correspond à une réalité. Le dernier recensement de 1900, en Hongrie, donne 851.378 Juifs sur un total de 19,254.559 habitants ; la

«magyarisation de l'élément juif» n'augmenterait donc pas de beaucoup l'«infime majorité» en question.

Comment est-il nécessaire, enfin, d'apprendre à M. Ritter que les liens qui unissent la Croatie à la Hongrie sont bien différents de ceux qui unissent la Hongrie à l'Autriche? La Croatie, qui fait partie de la couronne de Saint-Etienne, a recu en 1868 la plus large autonomie qu'elle ait jamais possédée; elle est gouvernée par le *bán*, nommé par le roi, et dont la nomination est contresignée par le ministre-président hongrois. Il n'y a pas de citoyens croates; les Croates sont des citoyens hongrois. La Hongrie, au contraire — puisqu'il faut le rappeler ici — est un royaume indépendant. Cette indépendance, fondée sur ses traditions, ses droits politiques, est confirmée par le serment que S. M. François-Joseph Ier a prêté en 1867. Elle ne dépend nullement de l'Autriche (1); mais elle a avec elle des affaires communes, soit des affaires financières, soit des affaires extérieures et militaires, — pour lesquelles la Hongrie et l'Autriche ont des ministres communs. L'assimilation présentée par M. Ritter est donc absolument erronée.

«Les Madyars, dit-il encore, tiennent tout des populations slaves, au milieu desquelles ils se sont implantés; tout ce qui est populaire: costumes, broderies, art de l'habitation, musique, presque toutes leurs légendes, etc., etc.»

Voilà un admirable sujet pour un grand tableau d'histoire, qui ferait pendant à la célèbre toile de Munkácsy: «les Slaves se soumettant à Arpad». Sur ce tableau, on verrait les Magyars d'Árpád arrivant dans les plaines du Danube et de la Tisza, tout nus, incapables de bâtir une maison, de chanter une chanson et presque d'imaginer et de conter une histoire, et demandant aux Slaves de leur apprendre tout cela!

Mais nous avons l'habitude de lire, dans la littérature internationale, les détails les plus étranges sur la civilisation hongroise du passé ou du présent. Nous signalions dernièrement le roman anglais de la Baronne Ilma Orczy, *A Son of the people*, (2) et le tableau si surprenant qu'il fait de notre pays. N'est-ce pas encore un grand romancier espagnol, M. Blasco Ibañez lui-même qui, dans un récit de voyage *(Oriente)*, racontait l'an dernier qu'en 1741, à Pozsony, les magnats hongrois acclamèrent Marie Thérèse par ce latin invraisemblable: «*Moriamo pro regem nostrum Maria-Theresa!*» Toutes ces histoires sont, comme on dit, du même tonneau, et nous ne nous étonnons plus de rien.

Que M. Ritter nous permette cependant de lui indiquer quelques livres, dont la lecture lui serait utile pour rectifier ses idées sur les plagiats hongrois en ce qui concerne le costume et l'art de l'habitation.

(1) Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'elle gouverne l'Autriche, bien qu'on puisse le croire, si l'on voit, dans les *Annales politiques et littéraires* du 23 janvier, le portrait de M. Lukács avec cette mention: «chargé de constituer le ministère *autrichien*!»

(2) Voir le numero du 15 décembre de la *Revue de Hongrie*.

C'est, par exemple, l'*Histoire des costumes hongrois (A magyar viseletek története)*, par M. Géza Nagy. Et s'il ignore notre langue, qu'il veuille bien feuilleter les illustrations des trois gros volumes de M. Désiré Malonyay sur *l'Art du peuple hongrois (A magyar nép művészete*, Budapest, 1909.) Il y verra, entre autres choses, que les broderies qui décorent les *mente* et les manteaux des Hongrois, que les admirables sculptures des portes des *székely*, que toute cette ornementation est aussi ancienne que les Hongrois eux-mêmes. Sa ressemblance avec l'ornementation des Persans et des Hindous a été constatée par M. Walter Crane, le célèbre dessinateur anglais ; elle prouve que cet art remonte à une époque où les Hongrois n'habitaient pas dans leur patrie actuelle, mais vivaient leur jeunesse au milieu des peuples touraniens.

Quant aux légendes, il paraît donc que celles de Saint Etienne, de Saint Aimeri, de Saint Ladislas, de Sainte Marguerite, de Sainte Elisabeth et de nos autres rois, sont d'origine slave ! A qui le fera-t-on croire ?

Nous aurions encore beaucoup à dire sur les idées historiques de M. William Ritter, et en particulier sur la «loi constante» qu'il énonce au sujet de la supériorité intellectuelle des vaincus sur les vainqueurs. Mais cela nous mènerait trop loin. Bornons-nous à citer la phrase dans laquelle il assure, sans ironie, semble-t-il, qu'il est «fort éloigné de tout esprit d'hostilité à l'égard de la Hongrie». S'il en était moins éloigné, grands dieux, que serait son article !

Numéro jubilaire du *Huszadik Század.*

Huszadik Század (Le Vingtième Siècle), revue mensuelle de science et de politique sociales, et organe de la Société de Sociologie, vient d'accomplir la dixième année de son existence. Pour célébrer cet anniversaire, elle publie un numéro spécial qui atteint les proportions d'un gros volume, et contient un tableau de la vie sociale, intellectuelle et littéraire de la Hongrie nouvelle.

M. Jászi, dans un article intitulé *Dix ans*, raconte l'histoire de la Revue, les difficultés des débuts, les premières incertitudes de la direction et son éclectisme, enfin la complète victoire que les idées radicales finirent par y remporter. Il expose les progrès que la Revue veut réaliser.

M. Jules Lánczy publie des *Notes sur les origines du système féodal*, et sur le développement de la féodalité chez différents peuples.

M. Théodore Hertzka entretient ses lecteurs de *la Banque nationale hongroise*. Il examine toutes les chances de succès d'une banque nationale et se prononce fermement pour sa création.

M. Robert Braun, dans un article intitulé l'*Epoque nouvelle de l'agriculture*, fait un tableau instructif de l'agriculture actuelle et de son avenir en Amérique.

Outre ces quatre principaux articles, on en lira dans ce numéro un grand nombre d'autres qui traitent toute sorte de questions actuelles : science, philosophie, sociologie, histoire contemporaine et politique sociale. Plusieurs de ces questions intéressent particulièrement la Hongrie, telles que les tendances anticommerciales, le socialisme chrétien, la question des nationalités jugée à l'étranger, la crise financière, l'instruction publique. Le volume se termine par des articles sur la littérature, les arts et les actualités sociales.

Le petit groupe d'hommes qui dirige le mouvement social et intellectuel en Hongrie mérite beaucoup de respect et de sympathie. Après dix ans d'un travail acharné et désintéressé, ils ont réussi à publier l'an dernier un grand volume, rédigé en français, qui doit éclairer l'étranger désireux de connaître la Hongrie. Quelques-uns de ces auteurs jouent un rôle important dans notre vie publique. Ils reconnaissent la noble mission du *Vingtième Siècle* en écrivant des articles dans cette Revue sociale que nous devons féliciter pour ce beau succès.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

On se croirait à Paris, tant les expositions sont nombreuses et variées cet hiver. A peine en avez-vous visité une qu'on vous en signale d'autres. Avez-vous vu la collection Pettenkofen? avez-vous vu Kernstock et les siens? avez-vous vu le *Miénk?* avez-vous été au *Művészház* (Maison des Artistes)? Ce sont toujours les mêmes questions qu'on vous pose. Malheur à vous si vous voulez être au courant de tout, si vous êtes critique d'art ou chroniqueur, trois fois malheur! vous n'avez qu'à courir du matin jusqu'au soir.

Parmi tous ces «Petits Salons» nous tâcherons de vous entretenir de ceux qui nous ont semblé avoir le plus d'intérêt et qui ont soulevé le plus de discussions.

Exposition jubilaire au Salon National. (Nemzeti Szalon.)

C'est surtout la collection des œuvres d'Auguste de Pettenkofen (1882—1889) qui fit le grand intérêt de cette exposition.

Une centaine de peintures, dessins, aquarelles, gravures sur pierre furent réunis grâce au concours dévoué de quelques amateurs éclairés de Budapest et de Vienne.

L'exposition permettait de suivre le développement de l'artiste dans l'ordre chronologique de son évolution. Nous avons pu voir quelques exemples de gravures sur pierre qui représentent des scènes de la vie militaire et que l'artiste a exécutées au début de sa carrière militaire. Elles se rattachent aux œuvres analogues de Charlet, Raffet et Vernet. Vers cette époque de 1837—1853 sa manière se caractérise par une interprétation essentiellement dramatique. Le *Transport des blessés* et les *Conscrits Hongrois* (tous deux appartiennent à M. Vanderbilt à New-York) sont de véritables chefs-d'œuvre. (Il existe une variation du premier sujet chez M. Reichert à Vienne.) On remarque beaucoup l'influence de l'école française. Talent assimilateur, il a su dépasser assez vite l'étroitesse de l'enseignement et les bornes de la peinture de genre de ses maîtres viennois. Très lié avec

Meissonier — ses compatriotes l'intitulaient le «Meissonier de Vienne» — il a subi son influence ainsi que celle de Stevens, Rousseau, Troyon, etc. . . . Revenu en Hongrie, où il a passé une partie de son existence en traitant des sujets hongrois, il s'affranchit aussi très vite de cette deuxième manière qu'il savait d'ailleurs parfaitement mettre à profit. Il alla se fixer à Szolnok qui était alors un petit village plein de motifs curieux et pittoresques. Au milieu de la pleine hongroise, sous un soleil ardent, sa couleur change, elle devient harmonieuse et chaude. L'exécution gagne de force, la pose des touches est plus expressive et vigoureuse. Il produit ses plus belles œuvres vers les années 1870—1880. C'est l'époque de l'épanouissement complet. Plusieurs petits panneaux appartenant à M. E. v. Miller à Vienne, à Mme Földi, à M. Kohner, Majovszky, etc., à Budapest, datent de cette période. Le peintre intitulait ces tableaux des instantanés (Augenblicksbilder) et les préférait aux autres d'une exécution plus poussée, comme *Le Rendez-vous* de la Galerie Moderne de Vienne (variation du même sujet chez le Baron Wodianer à Budapest). Cette manière impressionniste de voir et de rendre les choses coïncide chronologiquement avec l'entrée en scène de Monet, Sisley, Pisarro dont les tentatives hardies dans la peinture de plein-air ne lui sont probablement point restées inconnues.

Ces petits panneaux en bois représentant des scènes de marché de Szolnok, ses dessins, ses lavis sont innombrables. Pendant trente ans, de 1850 à 1880, il passait presque chaque année quelques mois à Szolnok. De ses voyages en Italie, en Autriche, en France, il revenait toujours en ce lieu préféré pour peindre les scènes de la vie hongroise, les scènes de marché, ses chers bohémiens et les chevaux maigres avec leurs longs poils qui dans leur allure reflètent l'âme même de la pouszta.

Chercheur zélé et consciencieux il ne fut jamais satisfait. A l'âge de soixante ans, on le voyait dessiner parfois à l'École des Beaux-Arts de Venise d'après des statues de plâtre. Et c'est vers la fin de sa vie déjà qu'il se lance dans des compositions plus compliquées et de dimensions plus vastes. Ce sont les *Scènes de Duels* dont nous avons pu voir quelques spécimens à l'exposition. Impatient, neurasthénique, malade, il eut alors recours au pastel qui lui permettait — contrairement aux exigences de la peinture à l'huile — de cesser le travail quand il le voulait et de le reprendre ensuite.

Dans toutes les techniques il produisait des chefs-d'œuvre. Dessinateur impeccable, coloriste dans le sens moderne de ce terme, c'est une des gloires de l'école de Vienne.

La colonie des artistes de Szolnok a décidé d'élever un monument en l'honneur du maître. La maquette a été exécutée par les scupteurs Telcs et Maróti et témoigne de leur bon goût et d'un sens décoratif très prononcé.

L'inauguration de la Maison des Artistes. (Művészház.)

La fin de l'année a été marquée par un important événement artistique. C'est la fondation de la *Maison des Artistes*. Cet établissement a pour but d'organiser tous les mois des expositions collectives d'œuvres de jeunes artistes.

A la première exposition ont pris part : M. Egry avec une série de dessins au fusain, représentant la plupart du temps des scènes et des types de la classe ouvrière. M. Plány montre du talent, du goût et du savoir dans ses tableaux à l'huile. M. Maurice Góth a beaucoup d'habileté, trop d'habileté parfois. Les tablaux de M. Borszéky sont d'un travail consciencieux. M. Boromissza pourra devenir un décorateur habile. M. Kádár nous charme par la couleur de ses horizons lointains, Mme Molnár (Vészi) par la verve et l'esprit de ses caricatures.

Deux sculpteurs de talent s'associent aux œuvres des peintres. Ce sont MM. Kisfaludy-Strobl et Liipola.

Les photographies très artistiques de Mlle Gaiduschek méritent d'être mentionnées.

La seconde exposition a été moins intéressante. Les frères Frimm, l'un sculpteur, l'autre peintre attirent l'attention par la robustesse de leur talent. Nous nous sommes arrêtés avec plaisir devant quelques tableaux de MM, Pechán, Szigeti, etc.

La Société des Graveurs Hongrois s'associe à cette exposition avec près de cent estampes et gravures. Quelques pages dessinées quelques épreuves gravées avec un soin minutieux de M. Rauscher et de Árpád Székely sont déjà des documents du passé. A côté d'eux une nouvelle phalange se dresse, ardente, travailleuse, pleine de talent et de force. A leur tête M. Victor Olgyay, le maître, le conseiller l'ami de tous, à côté de lui M. Lévy-Lénárd, l'élève le plus doué qui avec certaines épreuves se présente déjà comme un artiste accompli. Remarquables les gravures de MM. Baranski, Conrád, Raáb, etc., les gravures sur linoleum de M. André de Székely qui excelle dans ce genre et celles de M. Erdőssy.

Vraiment nous ne pouvons que féliciter les membres de la Société qui, pour vingt couronnes de cotisation annuelle, ont droit de choisir parmi tant de belles œuvres. (1)

(1) Déjà le très actif directeur de la Maison des Artistes : M. Rózsa nous annonce de nouvelles merveilles : L'histoire de l'impressionnisme de Velasquez jusqu'à Mathisse. Goya, les peintres de Barbizon, Munkácsy, Paál, Pettenkofen, Manet, Monet, Sisley, Pisarro et les néo-impressionnistes : Gauguin, Van Gogh, Vuillard, Bonnard, etc., etc. y seront représentés.

Nouveaux tableaux (Uj képek). Exposition chez Könyves Kálmán.

On a fait grand bruit autour de M. Kernstock. L'artiste lui-même s'est fait conférencier et a essayé d'expliquer de vive voix ce qu'il pourrait y avoir d'obscur dans son œuvre. Nous ne pensons pas qu'il y ait pleinement réussi. Cependant nous ne pouvons pas en vouloir à tous ces jeunes gens, car les œuvres qu'ils nous montrent ne sont que des tentatives. Ils préparent le terrain à une peinture à venir. Ne nous étonnons point, suivons avec intérêt ce mouvement qui traduit les tendances de l'espirt de nos jours, et saluons en eux l'audace, l'énergie, la force de la jeunesse.

Voici la liste des exposants : MM. Kernstock, Czobel, Czigány, Pór, Orbán, Márffy, Tihanyi.

IIIme Exposition du Cercle des Peintres Impressionnistes et Naturalistes Hongrois. («Miénk.»)

Ce groupement d'artistes s'est formé il y a quelques années dans le but de protester contre le règne exclusif et l'esprit réactionnaire de l'ancienne Société des Beaux-Arts (Műcsarnok). Mais voilà qu'il retombe dans le même défaut contre lequel il est parti en guerre. Ce ne sont que les membres du Cercle qui avaient droit d'exposer cette fois : les jeunes ont été rigoureusement tenus à l'écart. Nous ne savons pas quelles ont été exactement les raisons d'une pareille décision, en tous cas elle est contraire à l'esprit de libéralisme qui devrait caractériser un pareil cercle.

Si le nombre des exposants est restreint (il n'y a que 131 tableaux), le choix en est d'autant meilleur.

Entre Rippl-Rónai et Iványi-Grünwald, Szinnyei-Merse paraît être un vieux maître déjà, un académicien dirions-nous, si ce mot n'était point une injure à l'égard d'un combattant de jadis. Nous avons surtout admiré les qualités de luminosité de son grand tableau intitulé un *Coin de parc.*

M. Ferenczy ne nous contente pas tout à fait cette année. Son grand tableau représentant une jeune fille et un jeune homme à cheval est un peu faible de composition et de dessin. Il lui manque aussi les qualités de coloris, de touche et de pâte que nous sommes habitués à voir chez cet artiste. Nous ne dirons pas davantage de son tableau biblique intitulé le *Retour de l'enfant prodigue.* Le sens de la composition reste énigmatique. Les personnages manquent de consistance, aucune perspective du premier plan vers le fond. Les teintes vertes du gazon et des buissons sont d'une harmonie plutôt désagréable. Duretés et sécheresses dans le dessin des contours. Deux paysages nous ont semblé frais de ton et de pâte vigoureuse. Malheureusement

ils ont été enlevés le lendemain de l'ouverture de l'Exposition pour être expédiés à la Sécession de Berlin.

Les meilleurs tableaux de M. Grünwald ont subi le même sort : *Les Baigneuses* étaient d'une rare puissance de coloris. C'était un des meilleurs tableaux de l'Exposition. Des réminiscences de fresques italiennes se mêlent à des réminiscences de peinture néo-impressionniste. Même richesse de tons dans un paysage intitulé *Au pied des montagnes*. M. Grünwald se lance définitivement dans la voie décorative et il a bien raison. Une frise représentant une guirlande de fleurs et de fruits et qu'il a exécutée en collaboration avec M. Falus, nous charme par ses tons de vieux gobelin.

Nous suivons avec intérêt le développement toujours ascendant de M. Csók. Depuis son grand tableau — *Szilágyi Erzsébet* — qui est au Musée des Beaux-Arts, jusqu'à la *Nature morte hongroise* qu'il expose cette année il y a un pas considérable. Il nous séduit véritablement par la richesse et la fraîcheur de ses tons, la beauté de la matière, le charme gracieux de ses figures de femmes. L'artiste habite Paris et, malgré les influences du jour et les mille séductions du milieu, il a su sauvegarder entièrement son individualité. C'est en Hongrie, ou il revient chaque année, qu'il semble puiser la force de son génie en prenant contact avec le sol natal qui lui fournit des motifs pittoresques.

M. Rippl-Rónai semble aussi avoir atteint l'apogée de son talent. Le ton n'existe plus pour lui, il s'est carrément décidé pour la couleur. Des taches vives et harmonieuses qui s'opposent et s'exaltent. Quelques-uns de ses «arrangements de couleurs» sont d'une maîtrise incomparable, comme par exemple les *Personnages sous un grand arbre*, ou bien la *Chambre jaune* (N° 48) et la *Table mise* (N° 43). Nous aimons aussi ses natures-mortes, comme par exemple les *Narcisses blancs* sur un fond rouge (N° 35) ou bien les *Fleurs dans un vase blanc* (N° 51), etc.

Nous les préférons à celles de M. Vaszary qui sont moins «voulues» dans la conception, mais aussi moins complètes. C'est dommage que la technique joue un si grand rôle dans le procédé de cet artiste extraordinairement doué. Il devrait se souvenir des paroles de Whistler : «Une œuvre d'art est complète, quand on ne s'aperçoit pas des moyens à l'aide desquels elle a été produite.» Parmi ses tableaux à l'huile c'est surtout *La Femme au chat* qui nous a plu. Le gracieux mouvement de la jeune fille, son profil d'un dessin exquis, la belle opposition des couleurs, le jaune du chapeau, le ruban de velours noir — un noir profond ! — la fraîcheur des roses, tout cela est très harmonieux. Mais c'est surtout le pastel qui convient à la nature impulsive de l'artiste. Nous avons admiré les nuances très délicates de *La Femme assise dans un Fauteuil*. Par sa souplesse ou sa verve, M. Vaszary nous fait songer tantôt à Aman-Jean, tantôt à Besnard.

M. Olgyay nous montre, comme toujours, des paysages bien peints, bien dessinés, pas extraordinairement nouveaux, discrets de ton et de conception. Nous nous sommes reposés avec plaisir à la vue

de *La Plaine hongroise* ou des *Champs de blé*. A peu près les mêmes qualités à observer chez M. Szlányi. La couleur de M. Kosztolányi-Kann était plus vibrante, plus chaude autrefois, mais il garde toujours le mérite d'un travail consciencieux. M. Glatz devient de plus en plus sec. Son *Portrait d'un Curé* est un Bastien-Lepage peu réussi. Voulant chercher l'exactitude du dessin et en multipliant ses dessins au fusain, il semble avoir perdu ses qualités de coloris.

M. Zombory ébauche trop et n'approfondit rien, il en est de même pour M. Gulácsy qui a cependant de la fantaisie poétique et pittoresque. M. Jávor travaille et progresse, de même que M. Hatvany.

Avec cela voici la plus belle moisson de l'art hongrois.

Exposition d'art graphique français moderne au Musée des Beaux-Arts.

Après une magnifique collection des œuvres d'Anders Zorn, le très distingué directeur-conservateur du Musée, M. Gabriel de Térey, nous offre la fleur de l'art graphique français moderne. Quatre-vingts artistes y son représentés dans un ensemble riche et choisi.

Nous avons vu quelques superbes épreuves de Charles Méryon, parmi lesquelles les pages devenues si rares *de la Morgue* et de *l'Arche du Pont Notre-Dame à Paris;* la fameuse *Grande Bergère* de Millet et toute une série de gravures d'Auguste Lepère. *La Foire de St. Jean du Mont* figure en deux états. Nous préférons la première. Trois gravures de Manet, parmi lesquelles *Lola de Valence* avec le célèbre quatrain de Beaudelaire :

> Entre tant de beautés que partout on peut voir
> Je comprends bien, amis, que le désir balance,
> Mais on voit scintiller en Lola de Valence
> Le charme inattendu d'un bijou rose et noir.

Quelques-unes des eaux-fortes si intéressantes et d'un esprit si français de Raffaëlli, plusieurs épreuves de A. Legros, Rops, etc. Malheureusement, les pages les plus poignantes de ce dernier y font défaut. Helleu, de la Gandara, Besnard y sont dûment représentés. Nous avons pu admirer la virtuosité d'Edgar Chahine, de cet arménien devenu français, dans deux épreuves d'un dessin vraiment puissant. Quelques gravures sur pierre de Carrière, Cottet, et puis les combattants de la dernière heure : Toulouse-Lautrec, Signac, Bonnard, Denis, etc.

Deux gravures sur bois de Vallotton nous montrent le don extraordinaire de cet artiste d'atteindre des effets puissants par l'opposition du blanc et du noir.

DIDIER RÓZSAFFY.

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE

Relèvement de tarifs sur les Chemins de fer du Sud.

Personne ne sera surpris si le renchérissement presque général qu'on observe depuis quelques années, et qui ne cesse de s'accentuer, a enfin sa répercussion sur les tarifs de chemins de fer.

Les frais d'exploitation ont rapidement augmenté par suite de la hausse de presque tous les objets et de l'élévation de traitement rendue inévitable par le renchérissement général de la vie. L'augmentation des recettes était donc d'une nécessité absolue.

Les directeurs des chemins de fer d'État des deux parties de la monarchie ayant reconnu la nécessité de procéder à un relèvement des tarifs, il est tout naturel que les compagnies privées se soient empressées de suivre leur exemple.

C'est ainsi que le 1er janvier de cette année, de nouveaux tarifs pour le transport des marchandises sont entrés en vigueur non seulement sur les chemins de fer d'État, mais sur presque tous les principaux réseaux.

C'est le relèvement du tarif des Chemins de fer du Sud qui a surtout attiré l'attention publique.

Chacun connaît les difficultés d'ordre financier au milieu desquelles se débat cette Compagnie pourtant si solide et dont les causes remontent à ses origines ; on connaît la situation difficile que lui fait la concurrence des chemins de fer d'État qui courent parallèlement à son réseau et le traversent sur plusieurs points, concurrence contre laquelle cette Compagnie ne peut guère lutter avec succès ; enfin elle dépend de deux gouvernements dont les relations ne sont pas toujours cordiales.

Ce qui montre bien quelles difficultés les Chemins de fer du Sud ont dû surmonter, avant d'obtenir l'approbation des deux gouvernements pour le tarif qui vient d'entrer en vigueur, ce sont les déclarations publiques faites à plusieurs reprises par les délégués de ces gouvernements et qui laissent pressentir qu'un relèvement de tarifs

correspondant à une majoration de 7% des taxes en vigueur sur les chemins de fer d'Etat autrichiens, ne serait accordée que pour la durée d'un an.

Il est inutile de démontrer l'importance capitale de la fixité des tarifs pour l'ensemble des transactions et de l'industrie. Il est non moins certain que si les gouvernements ont donné leur approbation au relèvement des tarifs, c'est qu'ils en avaient reconnu la nécessité ; néanmoins ces relèvements, limités à la durée d'un an, ne permettent pas d'espérer, pour des raisons d'ordre technique et économique, qu'ils produisent tous leurs effets. On ne peut donc supposer que les gouvernements pensent sérieusement à obliger la Compagnie du Sud à modifier de nouveau ses tarifs à l'expiration de l'année ; mais la possibilité de cette obligation n'en reste pas moins suspendue comme une épée de Damoclès sur la tête de la Compagnie et, d'autre part, la clause limitant à une année le relèvement des tarifs fera naître chez nombre d'expéditeurs des espérances qui ne se réaliseront pas.

Une étude attentive des barèmes montrera les difficultés contre lesquelles la Compagnie du Sud a eu à lutter. Les anciens tarifs n'ont été relevés ni d'une manière uniforme ni selon un système déterminé. Ainsi, à côté de relèvements considérables tels qu'on en voit dans la classe B, on trouve aussi de fortes réductions pour les expéditions à grande vitesse et dans le tarif spécial 2. Ces réductions ainsi que l'adoption de nombreux tarifs spéciaux dont la nécessité ne se faisait guère sentir, sont autant de concessions que la Compagnie a été contrainte de faire pour que l'Etat autorisât le relèvement des tarifs.

Pour compenser les inégalités causées par le schéma qui lui a été imposé, la Compagnie a dû établir des tarifs différentiels souvent plus avantageux au public ; c'est ce que démontre le supplément annexé au tarif général pour 1910.

Il en est autrement pour ce qui concerne les inégalités dans les réductions de tarifs. Ici il n'y a pas de compensations possibles ; elles ne profitent pas au public dans la mesure où elles pèsent sur l'entreprise. C'est surtout le cas pour les réductions considérables consenties sur le transport des bois dont le trafic particulièrement intense sur les Chemins de fer du Sud, exigera à coup sûr de gros sacrifices de la part de la Compagnie. C'est une des raisons pour lesquelles le public et le commerce s'habitueront d'autant plus facilement aux nouveaux tarifs, malgré leurs désavantages. Du reste, l'expérience que nous avons de la manière d'agir de la Compagnie permet d'inférer qu'elle fera tout ce qui est compatible avec ses intérêts pour remédier, au moyen de tarifs spéciaux, du moins pendant une époque transitoire, aux inégalités de traitement trop criantes résultant des nouveaux tarifs. Elle y sera même forcée dans bien des cas, si elle ne veut pas s'exposer à provoquer la stagnation de trafic des marchandises ou à voir ce trafic se détourner de ses lignes.

Nous pensons donc que, vu les circonstances actuelles, le public se résignera à cette solution du relèvement des tarifs. Quelles en seront les conséquences pour la Compagnie ? c'est ce que nous ignorons encore.

Nous avons lieu toutefois de présumer que celle-ci, en établissant ses calculs, a pris en sérieuse considération d'abord les effets financiers qu'auront les réductions de tarifs, puis les cas spéciaux où un relèvement des taxes ne saurait être que partiel ou serait même impossible pour certaines raisons économiques.

Nous souhaitons de bon cœur à la Compagnie du Sud dont les lignes sillonnent la plus belle partie de notre pays et qui peut jeter un regard de fierté sur un passé de plus d'un demi-siècle, de voir se réaliser les espérances qu'elle fonde sur le relèvement des tarifs. Puisse-t-elle ainsi faciliter l'amélioration de sa situation financière, ce qui est d'intérêt public.

Révision des taxes téléphoniques.

Le nouveau ministère hongrois se prépare à une importante réforme. Cette innovation intéressant tous les rouages de notre vie économique, nous croyons utile de faire connaître la réforme projetée, telle que M. André Kolosváry, directeur général des postes, l'a exposée le mois dernier dans une conférence. Il est vrai que M. Kolozsváry n'y exposait que ses idées personnelles, mais en raison de la situation qu'il occupe au ministère du Commerce, nous sommes en droit de penser que la réforme se fera selon les principes exposés par le conférencier aux applaudissements de ses auditeurs. C'est d'autant plus probable que le ministre Hieronymi avait explicitement donné son approbation à la conférence de M. Kolosváry. Celui-ci parla d'abord du service local et n'eut pas de peine à démontrer que le réseau urbain était surchargé. La station centrale de Budapest est en état de transmettre 197.000 communications par jour. Avec le système d'abonnements à forfait actuel, le téléphone n'est pas à même de rendre les services qu'on en attend, parce que le nombre des communications, et par conséquent les frais, augmentent bien plus vite que le nombre des abonnés. De plus, ce système d'abonnements fait peser sur un grand nombre d'abonnés des charges qui sont loin d'être en rapport avec l'usage qu'ils font du téléphone. D'après une statistique dressée au commencement de l'année dernière, près de 50% des abonnés de Budapest n'avaient eu que de 1 à 2000 conversations par an, tandis que les autres, pour la même taxe, en avaient eu de 5 à 10.000 et même davantage. L'usage illimité du téléphone, conséquence du système d'abonnements à forfait, cause un acroissement formidable du nombre des conversations et, par suite, des frais. Il faut donc aviser à mettre pratiquement la station centrale en état de transmettre toutes les communications demandées, mais, pour arriver à ce résultat, il faut établir des taxes proportionnées à l'usage que

l'abonné fait du téléphone et qui auront l'avantage de supprimer les conversations superflues. Ce système fait payer à l'abonné une taxe fixe et une autre proportionnée au nombre des conversations. Il n'est pas juste que le montant de la taxe fixe soit établi d'après la distance à la station centrale, les facilités d'abonnement devant être les mêmes pour tout le monde ; mais le système autrichien qui établit trois catégories de stations selon le nombre des communications qu'elles transmettent, n'est pas non plus à recommander.

On ne pourra donc faire cesser l'encombrement des lignes qu'en augmentant le nombre des fils. La question est de savoir qui doit supporter les frais de cette augmentation. Il est impossible de les mettre à la charge de l'abonné ; si on voulait le faire, un ne pourrait compter que les communictions partant de chez lui et non celles qu'il reçoit. Il ne serait pas juste non plus de faire supporter tous les frais du nouvel établissement par le concessionnaire du réseau, qui ne parviendrait jamais à amortir sa dette. Mais l'Etat trouvera toujours son compte à l'établissement de taxes proportionnelles ; aux stations les plus surchargées il pourra mettre des fils spéciaux à la disposition des abonnés, le second fil étant gratuit si l'on peut lui garantir un certain chiffre de communications par an, 6000 par exemple. Par suite de l'introduction des taxes proportionnelles, les conversations de deux stations peu encombrées pourraient avoir lieu par le même fil. Toutes ces considérations viennent à l'appui d'une réforme des tarifs.

Pour ce qui concerne les conversations extraurbaines, on est généralement d'accord pour réclamer des taxes proportionnées aux distances comme les plus favorables aux intérêts du public. Le conférencier a rappelé enfin que M. Charles Hieronymi, pendant son premier passage aux affaires, avait déjà étudié la question de la réforme des tarifs téléphoniques, et qu'on pouvait espérer, par conséquent, qu'elle recevrait bientôt une solution avantageuse.

La conférence de M. Kolozsváry a été écoutée avec un vif intérêt par un public composé des sommités du monde de l'industrie et du commerce.

Établissements de crédit.

Les comptes de fin d'année de la *Première Caisse d'Epargne de Pest* bouclent par un revenu net de 7,225.001 couronnes 9 fillérs. La direction a proposé à l'assemblée générale du 2 février de distribuer un dividende de 750 couronnes par action, soit 5,625.000 couronnes ; de donner 80.000 couronnes à des œuvres de bienfaisance, 120.000 couronnes en rémunérations extraordinaires à ses employés, et de reporter à compte nouveau 715.000 couronnes après le prélèvement statutaire de 685.000 couronnes 84 fillérs de quotes parts réglementaires.

Les résultats de l'exercice sont fort satisfaisants malgré la stagnation générale des affaires et l'abondance de l'argent, qui a rendu

difficile pendant presque toute l'année le placement des capitaux disponibles.

Parmi les principaux événements de l'année financière, citons la participation de la Caisse d'épargne à l'emprunt destiné à indemniser la Turquie pour les propriétés que cet État possédait en Bosnie-Herzégovine. Elle a fait aussi partie du syndicat constitué en vue de reprendre 64 millions de couronnes de rente hongroise à 4% et 255 millions de bons du trésor hongrois à 4½%. En outre, afin d'étendre ses relations d'affaires avec la province, elle a solidarisé ses intérêts avec ceux de la Caisse d'épargne de Nyiregyháza en prenant dans son portefeuille une partie des actions nouvelles émises par cet établissement en vue d'augmenter son capital-actions. On peut dire, en un mot, que la Caisse d'épargne a été heureuse dans tous les domaines de son activité, et que sa prospérité et son développement constant n'ont nullement souffert des conjonctures défavorables de ces dernières années.

La *Banque hongroise de colonisation et de parcellement, Société anonyme,* a tenu le 31 janvier sa cinquième assemblée générale sous la présidence du *Dr. François Nagy,* vice-président de la Société. Il a ouvert la séance en rappelant en termes émus la mort du baron *Ferdinand Madarassy-Beck,* l'un des fondateurs de la Société et président du conseil d'administration, et a proposé de consigner au procès verbal de la séance les profonds regrets que l'assemblée éprouvait de cette perte.

Dans le rapport présenté par le conseil d'administration, nous relevons les chiffres suivants : Pendant l'exercice de 1909, la Banque a fait l'acquisition de nouveaux immeubles pour la valeur de 5,199.795 couronnes, et les ventes d'immeubles ont produit la somme de 5,032.640 couronnes. A la fin de l'année, la valeur des terrains, propriétés de la Banque, s'élevait à 6,870.473 couronnes, non compris la valeur des immeubles vendus, mais non encore inscrits au nom de l'acquéreur, et depuis cette date la Banque a réalisé pour environ 1,000.000 de couronnes de la valeur marchande des immeubles qu'elle possédait encore. A la fin de l'année, les prêts consentis par la Banque s'élevaient à la somme de 11,087.984 couronnes 57 fillérs ; les arrérages d'annuités et d'intérêts ne font en tout que 33.134 couronnes 5 fillérs, ce qui est un signe de la solvabilité des clients de la Banque.

L'assemblée générale a approuvé à l'unanimité les comptes de fin d'année ainsi que le rapport du comité de surveillance ; elle a donné décharge aux directeurs et au comité de surveillance et a adopté de même à l'unanimité les propositions de la direction touchant l'emploi des 429.695 couronnes de bénéfice net. Il sera distribué 225.000 couronnes en dividendes, ce qui fait 18 couronnes par action, soit un intérêt de 9% du capital d'établissement, le surplus, 29.288 couronnes, sera inscrit à compte nouveau.

A la séance du conseil d'administration qui eut lieu après l'assemblée générale, l'ancien vice-président, *Dr. François Nagy* a été élu président-directeur à l'unanimité.

Enprunts municipaux.

La question des emprunts que la capitale et plusieurs grandes villes de province (Fiume, Presbourg) se proposent de contracter, a vivement préoccupé le monde économique le mois passé. Les capitaux étrangers étant fortement représentés dans les emprunts de nos villes de province, nous jugeons à propos de dire quelques mots du crédit dont jouissent les villes hongroises. Notre tâche sera singulièrement facilitée par les données certaines que nous avons puisées dans l'ouvrage du baron Jules Madarassy-Beck. *(Le Crédit urbain,* Budapest ; imprimerie Pallas, 1909.)

Les villes hongroises jouissant de l'autonomie municipale avaient à la fin de 1908 une dette totale de 270 millions de couronnes. Les 76% de ces emprunts ont été émis par quatre établissements financiers de Hongrie s'occupant spécialement de ce genre d'opérations et 24% seulement proviennent d'autres sources. L'intérêt annuel et l'amortissement de ces emprunts faisaient en moyenne 5·22%. Toutefois ce calcul est incomplet, car il est basé sur la valeur nominale des emprunts. Selon les calculs du baron Beck, les pertes de cours se sont élevées depuis l'émission des emprunts à 5·2%, ce qui fait que les villes payent en moyenne 5.51% d'intérêts et d'amortissement annuels. Dans les conditions de crédit de la Hongrie, le baron Beck ne trouve pas trop élevé ce taux qui comprend aussi la quote d'amortissement, car on y a fait entrer d'anciens emprunts conclus à des taux très élevés.

Quel tableau la situation présente-t-elle si nous comparons l'intérêt que payent les emprunts municipaux avec le cours de la rente hongroise et française ? La rente française produit un intérêt de 3·08%, la hongroise de 4·28%. En France, les emprunts municipaux sont de 0·6% plus chers, en Hongrie de 1·03%. Une étude du *Crédit des villes hongroises* par le baron Beck n'intéresse pas uniquement nos financiers ; cet ouvrage sera lu avec profit par les étrangers désireux de placer des fonds dans les emprunts des villes hongroises.

XXXIIIÈME BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST

FÉVRIER

Fête au bénéfice des inondés de Paris.

Le Gouvernement royal hongrois a pris l'initiative d'une fête de charité pour laquelle le Ministre des Cultes et de l'Instruction Publique a mis la salle de l'Opéra R. H. à la disposition du Comité de la *Société littéraire française*, chargée de l'organisation. Son Altesse Imp. et Royale Mme l'Archiduchesse Augusta a daigné accepter le haut protectorat de cette fête, qui aura lieu le 14 mars 1910.

Conférence de M. Georges Dumas sur la Psychologie du spiritisme, faite en présence de S. A. I. et R. l'Archiduchesse Augusta, le 31 janvier 1910.

M. Georges Dumas, l'éminent professeur à la Sorbonne, a exposé avec une grande autorité en même temps qu'une parfaite clarté, la psychologie du spiritisme, sujet intéressant au premier chef dans une ville où beaucoup de personnes s'occupent de cette question. Il commença par nous rappeler comment la question du spiritisme se posa en 1692 par l'emploi de la baguette divinatoire des sorciers, qui se courbait dès qu'on l'approchait des sources ou des métaux, comme moyen d'investigation judiciaire au cours d'une affaire d'assassinat ; l'explication absurde que s'ingénièrent à fournir les docteurs Chauvin et Garnier aux bons résultats qu'offrit cet emploi dans l'espèce, et l'opposition des Pères Ménétrier et Malebranche au nom du dogme ; enfin les expériences probantes du prince de Condé, le fils du héros, contre la vertu de la fameuse baguette.

Malgré la ruine de l'hypothèse d'une «matière meurtrière ou larronnesse» préconisée par Chauvin et Garnier, le spiritisme était

fondé. En 1808, le professeur Gerboin de Strasbourg imagina l'expérience du pendule, qu'il maintenait lui-même au-dessus d'un verre dans lequel il avait au préalable déposé des métaux. Ce pendule constitué par une boule de cuivre et un fil de soie, oscillait invariablement de droite à gauche en présence de certains métaux et de gauche à droite en présence de certains autres.

Gerboin reprit les théories de Chauvin et Garnier et déclara après eux que les corps vivants exerçaient une influence analogue à celle des corps inanimés. L'Eglise répondit encore cette fois par l'hypothèse démoniaque. En 1848 apparurent en Amérique, en Allenagne, en France, en Hongrie les tables tournantes et l'on perfectionna bientôt le système en adaptant un crayon au pied de la table ; on remplaça même la table par une planchette à écrire sur laquelle le medium posait simplement la main. On chercha et l'on trouva des mediums qui se mirent à écrire directement sous l'influence spirite. Le chanoine Gougenot des Mousseaux et M. de Merville formulèrent à leur tour l'hypothèse démoniaque. Outre les raisons théologiques qu'ils alléguèrent contre le spiritisme, ils firent remarquer l'opposition qui existait souvent entre les mediums, des jeunes filles par exemple, et l'indécence des réponses que faisaient les tables. Seule une intervention diabolique pouvait, selon eux, expliquer pareille chose . . . Sans s'arrêter à cette considération, les spirites continuèrent à déclarer que si les tables paraissaient intelligentes, c'est qu'elles n'étaient que le moyen dont se servaient les âmes des trépassés pour se manifester momentanément.

Vers 1858, continua M. Georges Dumas, un homme entreprit de tirer au clair les hypothèses échafaudées autour de ce sujet : ce fut Chevreul. Il refit les expériences de Gerboin et le pendule qu'il maintint au-dessus des métaux répondit comme il avait répondu cinquante ans plus tôt. Mais Chevreul pensa à s'observer lui-même et crut remarquer une tendance au mouvement, une sorte de désir inconscient d'actionner la marche du pendule dans le sens admis par ses devanciers pour chaque métal. Il se fit bander les yeux et, oubliant de cette manière ce qu'il savait des métaux, le pendule entre ses doigts ne bougea plus ou s'ébranla pour le même métal dans les deux directions. La conclusion s'imposait : ses yeux et sa mémoire lui dictaient des mouvements involontaires. Transportant cette nouvelle théorie à celle des tables tournantes, Chevreul put bientôt affirmer que c'étaient nos propres désirs qui se traduisaient dans les mouvements des tables. Cependant il n'émettait là qu'une vérité partielle. Il y a des choses, lui objectèrent les défenseurs de l'hypothèse démoniaque, que vous n'expliquez pas : comment se fait-il, par exemple, que le medium souvent ignore ce qu'il a répondu, parle des langues dont il ne sait pas le premier mot, que les planchettes proposent des énigmes, des logogriphes, que des tables résistent aux mediums ?

Ces faits mille fois constatés donnaient à la question une portée réelle. Il fallut alors admettre, et c'est le dernier mot de la science sur ce point, à côté de la personnalité consciente et claire une person-

nalité subconsciente. Si Chevreul prétend que le medium exprime simplement sa personnalité, les faits cités plus haut permettent d'affirmer qu'il exprime une personnalité qu'il ne connaît pas : sa seconde personnalité. Celle-ci, grâce à des impressions passées et oubliées de l'autre, peut faire preuve, par exemple, d'un savoir supérieur à celui de la première.

Les phénomènes spirites, conclut le conférencier, sont phénomènes d'intelligence. Mais cette intelligence, faut-il la chercher au dehors ou en nous-mêmes? En nous-mêmes, répond encore M. Georges Dumas.

Et quant aux phénomènes provoqués par des sociétés d'amateurs mondains dans les salons, ils peuvent bien être d'agréables passe-temps, mais il ne faut pas oublier qu'ils ne présentent aucune espèce d'intérêt scientifique. Seul est «fait scientifique» celui dont nous sommes maîtres dans notre laboratoire et dont nous pouvons varier à notre gré les conditions de production.

Notre règle de conduite en ces matières devra donc être d'abord le principe de Shakespeare que nous appellerons le principe d'invention : «Horatio, prends garde que le ciel et la terre sont plus grands que toute la philosophie !» Oui, certes il y a dans le monde des phénomènes qui dépassent la science. C'est l'oubli de ce principe qui fait les cerveaux étroits. Puis cet autre principe, principe d'économie, de prudence, qui se présente sous les deux aspects que voici : 1° quand un fait peut s'expliquer par des causes que vous connaissez déjà, n'en cherchez pas ailleurs; 2° plus un fait vous paraît merveilleux, plus il vous faut exiger de preuves, avant d'y croire.

C'est par ces conseils pratiques, que M. Georges Dumas termina son intéressante et instructive conférence.

Le 1er février, M. Georges Dumas parla chez M. le Vte de Fontenay, fondateur de la *Société littéraire française*, de la vie privée d'Auguste Comte. Nous résumons ici cette substantielle et brillante causerie.

Dès qu'il fut arrivé à l'âge d'homme, vers 1826, Auguste Comte eut le dessein de reconstituer sur de nouvelles bases le pouvoir spirituel qui avait été aux mains de l'Eglise et que la Révolution avait détruit. Il voulut le donner à la Science qui devait être désormais chargée de résoudre tous les problèmes intéressants pour l'humanité, y compris les questions de morale et de politique. Le monde devait être gouverné par un clergé de savants, hiérarchisé selon le plan de de l'Eglise catholique, placé sous la direction d'un pape scientifique, et chargé, soit de fixer les dogmes nouveaux pour lesquels toute discussion serait interdite, soit d'administrer les Sacrements de la religion «positive».

Or, ce fondateur de religion eut une vie privée parfaitement incohérente. Après une existence assez bohême au Quartier Latin, il épousa une femme qui ne pratiqua point la vertu de fidélité, et dont

il se sépara en 1842 ; il devint ensuite amoureux de Mme Clotilde de Vaux, beaucoup plus jolie qu'intelligente, et dont cependant il admira l'esprit autant que la beauté. Elle accueillit mal, d'abord, la cour du philosophe, puis elle sembla admettre le projet de vivre avec lui ; mais elle prit alors une maladie de poitrine qui l'emporta au bout de six mois.

Cet amour, dit M. Dumas, fut l'événement capital de sa vie, — événement perfide : car on ne peut se dévouer à la fois à l'humanité et au regret d'une femme aimée.

Auguste Comte, en effet, institua un véritable culte en l'honneur de Clotilde de Vaux ; chaque jour, il consacrait des heures à la contemplation et à des « effusions » mystiques. Cet héritier de Descartes et des Encyclopédistes fut figé et immobilisé dans une extase continue, par l'amour de Clotilde, pendant quarante-cinq ans.

Mais il ne voulut pas pour cela abandonner son système ; il chercha un compromis et se persuada qu'en aimant Clotilde il aimait l'humanité. Il essaya de fondre sa passion mystique et sa passion sociale. Il demanda, par exemple, que le portrait de Clotilde figurât sur la bannière des peuples comme l'image de l'humanité et que son fauteuil servît d'autel pour les sacrifices. Lui-même prit la physionomie et mena la vie ascétique d'un mystique chrétien ; il avait des hallucinations pendant lesquelles Clotilde lui apparaissait plusieurs fois par jour. En un mot, sa vie fut la négation violente de toutes les tendances de son système.

En effet, conclut M. Dumas, Comte avait rêvé d'unité, comme font tous les êtres d'élite. Il l'atteignit, lorsqu'il voulut régler le monde entier au moyen de la Science. Mais il y a une façon lamentable de réaliser l'unité ; c'est celle des mystiques ; ces gens, angoissés par la contradiction entre le bien et le mal, le réel et l'idéal, jettent par dessus bord tous leurs sentiments pour ne garder que l'amour de Dieu. C'est ainsi que Comte, qui avait réalisé dans son œuvre l'unité à la manière d'un Grégoire VII, mit dans sa vie l'unité débile des mystiques. Il connut en même temps et successivement ces deux sortes d'unités ; et il en résulta pour lui un état d'esprit tragique, que le conférencier a fait comprendre à merveille à ses auditeurs. Sa conclusion a été saluée par d'enthousiastes applaudissements.

Dates des prochaines conférences.

(Sauf modification ultérieure.)

Mercredi, 16 février 1910. M. *André Lichtenberger*, publiciste et conférencier, décrira *La vie de château en France au XVIIe siècle.*

Jeudi, 24 février 1910. M. *Hubert Morand*, agrégé de l'Université de France, fera une conférence sur *La lettre d'amour à travers les siècles.*

Mercredi, 2 mars 1910. Mme *Marguerite Chenu,* conférencière de la Société des Mussetistes, parlera de *Musset et de son œuvre* en accompagnant sa conférence de récitations et de projections.

Mercredi, 9 mars 1910. M. *Jules Gautier,* Directeur de l'enseignement secondaire au Ministère de l'Instruction Publique à Paris, fera une conférence sur *Le passé et l'avenir de l'enseignement secondaire.*

Mercredi, 16 mars 1910. M. *Jean Carrère,* publiciste et conférencier, rédacteur au *Temps,* parlera du *Poète provençal Mistral.*

Fête française au Home Français de Budapest.

Au commencement de chaque année le *Home Français de Budapest* (Baross-utca 42) organise sous les auspices de Mme la V^tesse^ de Fontenay une fête qui réunit les institutrices et gouvernantes françaises en résidence dans la capitale hongroise. Cette réunion familiale a eu lieu le 29 janvier dernier ; environ cinquante jeunes filles y prirent part et, afin d'exprimer à Mme de Fontenay leur reconnaissance pour tout l'intérêt qu'elle porte au *Home* et aux françaises qui s'adressent à elle, plusieurs de ces jeunes filles, sous la direction de Mlle Raymond, directrice du *Home,* avaient organisé une soirée musicale, au cours de laquelle se firent entendre : Mlles de Troistorff, Codd, Lebourg, Peterlongo, Combat, Mme Simonin, etc. Tout le programme fut exécuté avec beaucoup d'art, après quoi on procéda au tirage d'une Tombola offerte par Mme la V^tesse^ de Fontenay.

En remerciant du compliment si plein de cœur et de gratitude qui avait été dit à Mme de Fontenay, le Consul général de France exprima l'espoir de voir s'établir, d'une façon définitive, la tradition d'une fête annuelle française au *Home Français,* d'une réunion qui permît à ses jeunes compatriotes de se grouper, de se connaître et d'avoir ainsi, pendant quelques heures, l'illusion du foyer familial et de la patrie lointaine. Cette tradition ne manquera pas d'être perpétuée, grâce au dévoué président de la Société d'Assistance Française de Hongrie, M. Louis François auquel M. de Fontenay adresse, avec ses remerciements pour sa collaboration si utile, toutes ses félicitations à l'occasion des noces d'argent que viennent de célébrer M. et Mme Louis François.

Le rédacteur en chef et gérant,
GUILLAUME HUSZÁR.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ONT PARU RÉCEMMENT.

LIVRES FRANÇAIS:

Chez **Bernhard Grasset,** Paris: *La garde au Rhin*, par Émile Hayem. (Prix 10 fr.)

Chez **Aillaud et Cie.,** Paris: *Le Brésil, ses richesses naturelles, ses industries.* Tome II.

Chez **Paul Delaplane,** Paris: *Histoire de la Musique*, par Paul Landormy. (Prix 4 fr.)

Chez **Fischbacher,** Paris: *Le descriptif chez Bach*, par Gustave Robert.

Chez **Bloud et Cie.,** Paris: *Discours de Marc Sangnier*, en deux volumes (1891—1906.) et (1906—1909.) (Prix 5 fr.)

LIVRES HONGROIS:

Chez **S. Deutsch et Cie.,** Budapest: *Rhapsodies hongroises*, par Sirius. (Paru en français.)

Edition de la revue **Nyugat,** Budapest: *Kisérletek* (Essais), par Ignotus. (Prix 4 cour.) — *Az isteni kert* (Le jardin divin) par Désiré Szomory. (Prix 4 cour.) — *Poe Edgar*, deux études par Arthur Elek. (Prix 3 cour.) — *Csendes válságok* (Crises silencieuses), par Marguerite Kaffka. (Prix 4 cour.) — *A családi tüzhely* (Le foyer), par Louis Biró. (Prix 2·50 cour.)

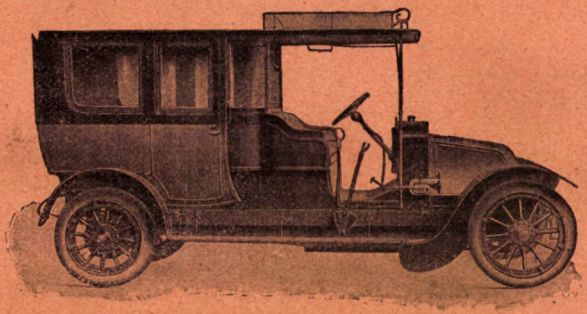
A l'Imprimerie du **Felsőmagyarország,** Kassa: *Basiorum libellus* (Livre des baisers), par Joannes Secundus, traduit du latin par Désiré Rexa.

„HELIOS AUTOMOBILE“

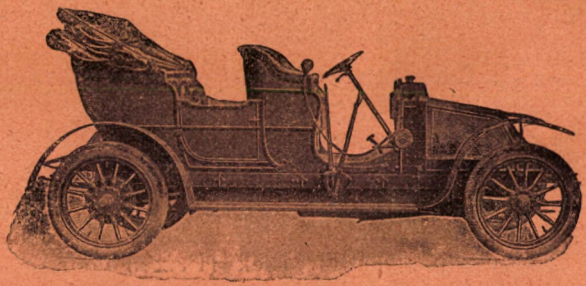
GARAGE, ATELIER DE RÉPARATIONS

RENAULT, OPEL, BUSSING

VOITURES DE LIVRAISON, VÉHICULES INDUSTRIELS,
AÉROPLANES, MOTEURS D'AVIATION



Limousine Renault 20—30 HP.



Double Phaéton Renault 14—20 HP.

BUDAPEST

BÁLVÁNY-UTCA 12

au centre de la ville.

TÉLÉPHONE: 73—65.

Budapest, Imprimerie de la Société anonyme Athenaeum.

IIIième ANNÉE. — TOME V. N° 3. 15 MARS 1910.

REVUE DE HONGRIE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST

SOMMAIRE

I. — LA TROISIÈME PUISSANCE (7), par **M. Géza Gárdonyi** 257
II. — FRANÇOIS DEÁK (3), par **M. Jules de Wlassics**, Président du Haut Tribunal Administratif ... 271
III. — L'ART, LA VALEUR DE L'ART, L'ÉDUCATION ARTISTIQUE (1), par **M. Bernard Alexander**, Professeur à l'Université de Budapest ... 289
IV. — LA CONSTITUTION DE BOSNIE-HERZÉGOVINE, par **M. Kornél de Szokolay** ... 303
V. — LES HUSSARDS HONGROIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME (1), par **Mme la Ctesse H. Reinach-Foussemagne** ... 313
VI. — NIETZSCHE ET PETÖFI, par **M. Abel Barabás** ... 327
VII. — LES PROLÉTAIRES (6), pièce de *GRÉGOIRE CSIKY*, traduite du hongrois, par **M. Paul Bert de la Bussière** 332
VIII. — REVUE LITTÉRAIRE. — *L'HISTOIRE DU LIDO DE VENISE*, de Charles Malagola — *T.-B. ISABEY*, de Mme de Basily-Callimaki. — *ESSAIS*, de Ignotus. — *LE JARDIN DIVIN*, de M. Désiré Szomory. — *DEUX NOUVEAUX LIVRES* de M. I. Kont ... 346
IX. — CHRONIQUE DES THÉATRES. — *L'IMPÉRATRICE ET REINE MARIE THÉRÈSE; CONNAIS-TOI (Nemzeti Szinház). — LUI; GYGES ET TUDO (Magyar Szinház). — LA MIDINETTE (Vigszinház)* ... 357
X. — ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — *Après la tournée Blanche Toutain.— Un étudiant hongrois à Paris. — L'état sanitaire de Paris* ... 363
XI. — LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE. — *Le développement de l'industrie et les brevets. — L'avenir des entreprises électriques de la capitale. — Le jubilé de M. Chorin. — L'assemblée générale de la Banque Commerciale* ... 371
XII. — REVUE DES REVUES PUBLIÉES EN HONGRIE ... 376
XIII. — XXXIIIième BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST. — *Réunion du comité d'Administration. — Liste de souscription pour les victimes des inondations de la Seine. — Conférences de MM. André Lichtenberger, Hubert Morand et Mme Marguerite Chenu* ... 379

BUDAPEST

Bureaux de la *REVUE DE HONGRIE*: VI., Andrássy-ut 95.

(En vente chez tous les libraires)

PARIS

HACHETTE ET Cie — Messageries et Journaux — 8, RUE PAUL LELONG

H. LE SOUDIER — Service de la Librairie étrangère — 174, Bd ST-GERMAIN

HONORÉ CHAMPION — Libraire-Éditeur — 5, QUAI MALAQUAIS

VIENNE, GEROLD & CIE. — **BERLIN**, PUTTKAMMER & MÜHLBRECHT. — **LEIPSIC**, BROCKHAUS.
LONDRES, BAILLIÈRE TINDALL & COX. — **ROME**, FRATELLI BOCCA.
MADRID, FERNANDO FÉ. — **BRUXELLES**, N. LEBÈGUE ET CIE.
SAINT-PÉTERSBOURG, K. L. RICKER. — **NEW-YORK**, THE INTERNATIONAL NEWS CO.
BELGRADE, ERNST EICHSTÄDT. — **BUCAREST**, SOCEC & CIE.
SOFIA, IVAN PARLAPANOFF.

LITTÉRATURE HONGROISE, FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
HISTOIRE, POLITIQUE, ÉCONOMIE SOCIALE, PHILOSOPHIE, SCIENCES, BEAUX-ARTS
FINANCES.

La REVUE DE HONGRIE est une revue hongroise rédigée en langue française.

Elle publie des articles écrits par des hommes d'État, des littérateurs, des savants hongrois, et ayant trait à la Politique, à la Littérature, aux Sciences, aux Beaux-Arts, aux Finances, à l'Économie Sociale, à l'Histoire, etc.

La REVUE DE HONGRIE s'occupe de toutes les questions qui, à un point de vue général, peuvent, en mettant en relief les choses de Hongrie, intéresser l'étranger et notamment le lecteur français. Elle compte également des collaborateurs dans tous les pays et publie des articles d'un intérêt général qui lui donnent un caractère international.

La REVUE DE HONGRIE est une tribune ouverte à tous, elle restera indépendante de toute influence de parti.

La REVUE DE HONGRIE est l'organe de la Société Littéraire Française de Budapest.

LA REVUE DE HONGRIE

se réserve d'autoriser la reproduction ou la traduction de ses articles aux publications périodiques de la Hongrie et de l'étranger qui en auront fait la demande.

LA REVUE DE HONGRIE PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

PRIX DE L'ABONNEMENT:

HONGRIE ET AUTRICHE ... ... Un an **25** cour. — Six mois **15** cour.
ETRANGER (Union postale.) ... ... — **30** francs — **20** francs.

Prix de la livraison : 2 cour. 50 c.

Un numéro spécimen est envoyé franco sur demande.

LA TROISIÈME PUISSANCE.

(Suite.) (7)

J'avais envoyé une dépêche d'Esztergom à la maison pour que ma voiture attendît à la gare. Elle s'y trouvait et ma mère y était assise.

J'observai la rencontre de ces deux femmes en retenant ma respiration. Qu'allait faire ma mère ? Lui tendre simplement la main . . . la recevoir avec une politesse froide . . .

Marie s'approcha d'elle et, sans mot dire, s'arrêta et baissa la tête.

Elle se tint ainsi un moment. Alors ma mère l'embrassa en lui disant seulement :

— Ma fille.

Marie lui baisa la main et répondit :

— Ma mère.

Mon ami, il y a plus d'esprit dans le cœur des femmes que dans toute la philosophie des hommes.

Notre contrée monotone plut à Marie. Les champs, les forêts, le ruisseau, les bouquets de peupliers, les petites maisons de village, elle trouva tout pittoresque. Je ne m'en étonnai pas : les instincts assoupis du citadin se réveillent quand il se trouve dans la nature. Il faut qu'il sente que c'est son véritable monde.

J'admirais la façon dont ces deux femmes causaient, comme si elles avaient toujours vécu ensemble. Ma mère la tutoyait et elle l'appelait maman.

Les hommes ne peuvent pas se lier si vite.

A la maison nous changeâmes de vêtements. Marie sortit de la salle de bain dans une simple robe blanche. Elle était fraîche comme une rose nouvellement ouverte et gaie comme un oiseau.

Nous visitâmes d'abord la maison. Je lui fis voir les chambres et lui dis de donner ses ordres. Dans une des pièces se trouvaient quelques achats qui étaient arrivés pendant mon absence : une grande psyché, une toilette de marbre blanc, et deux lits de cuivre pareils. Ces meubles étaient à moitié déballés dans la chambre neuve que j'avais fait construire et qui sentait encore très fort la peinture.

— Prenez vos dispositions, dis-je, pour l'arrangement des meubles.

— Eh bien, dit-elle, je vois que cette nouvelle chambre fera un très beau cabinet de travail pour vous. Elle est bien éclairée par le haut, elle a une porte rembourrée qui ne laisse pas pénétrer le bruit. Quand la chambre sera bien séchée, nous y mettrons tout ce qu'il faut. Les autres pièces . . . mon Dieu, à quoi bon tant de pièces. Avez-vous l'habitude de recevoir ?

— Non. Quelquefois le pasteur vient ici, de temps en temps un notaire y passe, parfois un citadin qui a quelque chose à demander.

— On n'a pas besoin de salon pour cela, répondit-elle. Alors, si vous le permettez, on mettra mes meubles à côté de votre cabinet de travail.

— Mais ceux-ci que j'ai fait venir . . .

— C'est vraiment dommage, mais puisqu'ils sont là, nous les distribuerons à droite et à gauche.

— Et ces deux lits de cuivre ? demandai-je du ton le plus indifférent. Où les mettrons-nous ?

— L'un dans votre chambre à coucher, répondit-elle sur le même ton, l'autre . . . c'est le mien ?

— Naturellement.

— Eh bien, si vous ne faites pas d'objection, en haut, dans l'appartement de maman.

Je la regardai. Elle baissa les yeux et il me sembla qu'elle pâlissait.

Il y eut un instant de silence. Elle posa la main sur le bouton du lit, comme pour l'examiner. Et elle me dit sur le ton ordinaire de la conversation :

— Il me semble que c'est du cuivre massif. Quel mobilier coûteux ! N'êtes-vous pas prodigue ?

— Non, répondis-je, comme dans un rêve.

Je sentais une grande confusion dans mes pensées.

Pourquoi avait-elle pâli ? Pourquoi avait-elle baissé les yeux ? Pourquoi mon soleil s'était-il caché, ne fût-ce qu'un instant, derrière le nuage ?

Est-ce qu'elle est mariée avec maman ? Qu'a-t-elle à faire avec ma mère qu'hier encore, elle ne connaissait pas ?

Si elle est venue avec moi jusqu'ici, si elle a accompagné Christophe Colomb jusqu'à San-Salvador, restera-t-elle sur le navire au lieu d'en descendre et tournera-t-elle son visage vers l'ancien monde ?

Je croyais que cette femme m'appartenait plus qu'aucune femme, sauf Eve, n'a jamais appartenu à un homme. Je croyais qu'elle n'aurait pas de pensées cachées pour moi. Mais comme nous sommes sots, mon ami, de croire qu'on peut mélanger les âmes comme les vins.

Cette torpeur de mon âme dura peut-être un quart d'heure. Je me dis ensuite que j'étais injuste. Les femmes ont souvent des secrets qui ne nous regardent pas. Me contentant de cette idée, je continuai à parcourir gaiement avec elle la maison, le jardin, la propriété.

Mes domestiques étaient informés de mon mariage. Ils donnaient donc à Marie le nom qui convient à la maîtresse de maison. (1) Elle était bienveillante pour tout le monde. En revenant de notre promenade, elle étouffa presque de ses baisers une petite fille de cinq ans d'un de mes laboureurs ; elle me faisait remarquer ses yeux innocents, sa toute petite bouche, ses cheveux très blonds, ses mains et ses pieds de poupée.

Oh, ce fut une belle journée ! Chacun sentait qu'un ange était descendu sur ma petite propriété.

Elle était un peu négligée, cette propriété. Je n'ai pas d'intendant : un paysan aisé dirige les travaux. Les premiers jours il me fallut beaucoup marcher, arranger, travailler. Marie se familiarisa pendant ce temps avec les secrets du ménage. Elle déchargea peu à peu ma mère de tous les soins. Mes chambres

(1) C'est le mot : *nagyságos*.

prirent un nouvel éclat, notre salle à manger fut égayée par des fleurs ; ma cuisinière nous prépara des plats comme nous n'en avions jamais goûtés.

Bref, un souffle nouveau voltigeait autour de la maison.

Au bout d'une semaine, ses meubles à elle arrivèrent également. Elle fit cadeau à ma mère d'un beau fauteuil en peluche, elle rangea le reste dans la chambre qui donne sur le jardin, dans le même ordre que dans son appartement de Budapest et de Gödöllő.

Elle avait un large canapé sur lequel elle couchait d'habitude. On le plaça contre le mur, en face des fenêtres et on mit, au dessus, une belle copie du Christ de Guido Reni, qu'elle avait reçue en cadeau de son père et sur laquelle sa petite veilleuse violette jetait un rayon de lumière à travers une ouverture en forme d'étoile.

La journée se passait au travail. Le soir seulement nous nous promenions, tous deux, dans le jardin.

Un soir elle me demanda :

— Dites-moi, à quel moment avez-vous senti que ma vie vous appartenait ?

— Je ne sais pas, répondis-je. Je n'ai jamais osé espérer qu'un cœur de femme se contenterait de moi.

— Pourquoi vous estimez-vous si peu ?

— Encore maintenant je pense que nous sommes unis seulement comme ce saule l'est à ce lac au bord duquel il se trouve. Moi, je suis le lac, toi, tu es le saule. Tu te penches vers moi, tu te mires dans mon âme, mais tu es séparée de moi.

Elle marchait tout contre moi, elle s'arrêta et m'embrassa :

— Non, non, Michel, c'est une mauvaise comparaison. Mon âme vit dans la tienne. Et si tu meurs, je ne te survivrai pas.

— Parlons d'autre chose, dis-je. Ne pensons pas encore à la mort.

— N'y pensons pas, mais plutôt à l'union de deux vies, nées dans un sol différent, que le sort a confondues. Quand as-tu senti pour la première fois que j'étais à toi ?

— Je te dis que je ne le sais pas. Je n'avais que des pressentiments. Peut-être à Gödöllő, lorsque tu m'y as appelé par ta lettre.

— Et pas auparavant ? N'as-tu pas remarqué plus tôt que j'aimais à causer avec toi ?

— Je l'ai bien remarqué, mais je pensais que tu t'ennuyais et que je t'intéressais seulement parce que tu avais entendu dire que j'étais misogyne.

— Alors, il est vrai que les sentiments chez les hommes sont plus émoussés que chez nous autres femmes, dit-elle. Vois-tu, lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois chez le député, une sensation obscure s'est éveillée en moi. Il me semblait que je te connaissais depuis longtemps, très longtemps.

— Tu as certainement eu la même sensation avec d'autres hommes, mais tu l'as oubliée, parce que vous ne vous êtes pas trouvés réunis.

Elle secoua la tête.

— Jamais. Crois-moi, le lendemain de mon accident, j'ai vu clairement dans mon cœur que tu avais été choisi par le sort pour moi. Lorsque j'eus repris mes sens et que tu m'as soulevée dans tes bras pour me mettre dans la voiture, je n'ai pas senti que j'étais blessée, mais que tu étais un ange et que tu me portais dans l'autre monde. Te rappelles-tu qu'à l'hôpital je t'ai donné la main ? Ce furent nos fiançailles. Ta poignée de main fut si longue et si chaleureuse que j'ai deviné une pensée non exprimée. Et te rappelles-tu lorsque tu es venu à Gödöllő et que je me suis écriée : Je savais que vous viendriez !

— Je me rappelle ce cri.

— Eh bien, peux-tu nier que les femmes aient des pressentiments ?

Je lui baisai la main et le front.

Un instant nous marchâmes sans parler. Puis elle continua :

— Le jour où je t'ai vu pour la première fois, il m'a semblé qu'une enveloppe était tombée de mon âme : le monde avait complètement changé pour moi. J'ai trouvé belles des choses qui auparavant me semblaient laides. Le jour et la nuit n'étaient plus les mêmes ; je regardais d'un autre œil les personnes que je connaissais et celles que je ne connaissais pas. La musique qui, jusque-là, n'avait été qu'un simple plaisir pour moi, m'a émue depuis. Et j'ai toujours pensé à toi. J'étais convaincue que tu viendrais me chercher et qu'après quelques formalités, tu me tendrais la main et je viendrais avec toi.

Imagination de femme ! pensai-je.

Plus tard, une nuit, cette conversation me revint à l'esprit, et je me dis : Il est vrai que dès notre première rencontre, elle m'a regardé comme on regarde un frère ou une sœur, un parent, un bon ami ; il est encore vrai que cette poignée de main à l'hôpital n'était pas banale. Certaines poignées de main en disent plus que des discours. Il s'y cache des pensées que l'on ne peut exprimer par des paroles, mais que l'on comprend.

Je ne sais si tu t'es jamais occupé d'électricité. Dans le corps humain, il y a aussi des courants qui attirent et qui repoussent. L'attraction cause une sensation agréable, la répulsion une sensation désagréable. Lorsque j'ai pris sa main, j'ai senti que le courant électrique de son corps se mêlait au mien. Il s'était fait une union entre nous que nous ressentions tous les deux.

Mais alors je n'y songeais pas.

Quand je la soulevai pour la porter dans le fiacre, un sentiment fraternel m'envahit tout entier.

Je ne précisais pas alors mes pensées, mais aujourd'hui je me rappelle que je trouvai mon action plus naturelle que si je l'avais faite pour une étrangère.

Au moment où je la tenais dans mes bras et pendant le trajet en voiture, il n'y avait pas seulement dans mon cœur le sentiment du bon Samaritain. C'était plus que cela. J'avais le sentiment que le sort de cette femme était entre mes mains et que son cœur m'appartenait.

Ce furent des sensations fugitives, je ne les coordonnai pas.

Je ne puis nier non plus, qu'à Gödöllő, elle n'ait dit réellement : *Je savais que vous viendriez !* Je m'étais aperçu que ce cri lui avait échappé involontairement, mais je pensais que le mouvement du cerveau féminin n'est pas guidé par la logique.

Maintenant qu'elle m'a rappelé tout ceci, je ne puis dire que ses discours manquaient de logique. Il y a de la logique en tout et on peut jeter au feu l'ouvrage de Stuart Mill avec ma haine des femmes.

Mon ami, l'âme féminine est un grand mystère, car elle vit par les sensations. Les philosophes n'ont pas encore suffisamment examiné les sensations ; ils ont dit que toute sensation est égoïste. C'est inexact. Les sensations sont des courants de l'âme dont l'étude remplira d'une sainte horreur les philosophes de l'avenir.

Je t'ai parlé de nos promenades du soir. Eh bien, mon ami, elles se terminaient toutes ainsi : vers les dix heures, nous nous arrêtions devant la porte de ma mère et là, dans l'escalier, elle me disait d'une voix tendre et aimable :

— Embrasse-moi. Bonne nuit.

Et elle montait se coucher chez ma mère.

Je ne trouvai rien à redire pendant une semaine ; mais le dixième jour, je commençai à m'inquiéter.

Un jour que Marie n'était pas avec nous, je dis, tout en fumant, à ma mère :

— Marie n'est-elle pas malade ?

Elle me regarda et me dit presque étonnée :

— Non.

Cette réponse simple et naturelle me troubla à un tel point que j'allumai mon chibouque qui était vide et que je me mis à fumer.

— Peut-être est-elle malade ? demanda ma mère.

Et ce fut à mon tour de lui répondre :

— Non.

Marie entra et lut immédiatement sur mon visage qu'il s'était passé quelque chose. Elle me regarda ainsi que ma mère d'un air interrogateur.

— Mon fils me disait qu'il lui semblait que tu étais malade.

— Moi ? malade ? dit Marie tout étonnée. Comment serais-je malade ? Quelle idée !

Et tout à coup elle rougit et se détourna pour que je ne le voie pas.

Je restai stupéfait. Les tourments du doute me saisirent de nouveau. La tristesse dans l'âme, je pris mon chapeau. J'allai dans la forêt où mes hommes coupaient du bois.

Il faisait du vent ; c'était le premier jour d'octobre où le souffle de l'hiver parcourait la forêt et les champs. Le sol était jonché de feuilles jaunies. Seul le liseron verdoyait encore sur le chaume. Sur les branches des arbres et sur les hautes tiges flottaient par ci, par là des fils de la Vierge comme les lambeaux d'un voile de fée déchiré.

Transi par le vent, je rentrai tristement chez moi. Je me dirigeai tout droit vers mon cabinet de travail. Il y faisait une chaleur d'enfer. Marie y montrait à la femme de chambre comment il fallait essuyer la cheminée de faïence.

Je traversai la chambre sans lui parler. Je défis la chaîne qui tenait le volet et je le poussai pour dissiper l'odeur de la cheminée et la chaleur. (Je t'ai déjà dit que cette chambre n'a pas de fenêtre de côté.)

Il est étrange que l'homme voie même sans regarder. Je ne dirigeais pas mes yeux vers elle, je vis néanmoins qu'à mon entrée, elle s'était tournée vers moi en souriant et qu'elle m'avait suivi du regard ; puis son visage s'assombrit ; certainement, elle était aussi effrayée que moi lorsque j'appris qu'elle n'était pas malade.

Mais advienne que pourra, — ce ne sera pas de ma faute. Les orages m'ont souvent surpris, je fus trempé mais non détrempé, j'ai eu froid mais je n'ai jamais gelé ; la foudre même m'a frappé, mais j' ai été guéri.

J'entrai dans la chambre où je reçois les visiteurs ; c'est une chambre de garçon et en même temps un fumoir avec des meubles recouverts de cuir brun et un canapé devant lequel se trouve une peau d'ours.

Je bourrai ma grande pipe d'écume et je m'étendis.

Un instant après, Marie entra.

— Qu'avez-vous ? me demanda-t-elle, la figure défaite.

Elle s'agenouilla sur la peau d'ours ; elle ôta ses gants et me caressa le visage et le front.

Mon ami, le corps de la femme possède une espèce de rayonnement magnétique qui nous ensorcelle. Que la femme aimée nous regarde, nous sentons s'en échapper des effluves chauds ; l'âme est subjuguée et attirée comme le fer par l'aimant.

Je lui pris les mains et la regardant bien dans les yeux, je lui demandai.

— Es-tu sincère ?

— Sincère ? interrogea-t-elle, le regard étonné. As-tu un motif d'en douter ?

Elle me regarda si tristement que mon âme en fut bouleversée.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire, répondis-je en caressant ses cheveux. Je me suis mal exprimé. Je voulais demander s'il n'y avait aucun secret entre nous.

— Je m'efforce toujours, répliqua-t-elle, le visage anxieux, je m'efforce qu'aucune de vos pensées à mon sujet ne puisse

vous causer de chagrin. Si, malgré cela, vous croyez que je vous cache ou que je tienne secret quelque chose au fond de mon âme, parlez-moi en toute confiance : il est possible que ce ne soit qu'une apparence. Nous avons vu hier, dans notre petit lac, qu'à côté des roseaux l'eau était brune ! cependant ce n'était pas l'eau qui était brune, mais bien la tige des roseaux sous l'eau. Maintenant parlez.

— Je voulais seulement vous demander, dis-je simplement, pourquoi vous couchez dans l'autre appartement. Ne croyez-vous pas que cela éveille l'attention ? Les yeux des domestiques saisissent cela très vite et on commence à chuchoter autour de nous.

Elle resta agenouillée sur la peau d'ours et baissa de nouveau la tête. Sur sa figure, la même pâleur, le même sérieux.

Je remuais déjà les lèvres pour lui dire : Je n'ai rien dit, mais elle leva la tête à ce moment et, comme si nous avions parlé des épis du blé, elle répondit tranquillement :

— Vous avez raison. Je vous demande pardon de ne pas y avoir pensé jusqu'ici.

Le soir, en sortant de table, je vis son lit fait sur le canapé de sa chambre bleue.

— C'est ici que tu veux coucher ? lui dis-je.

— Oui, ici, répondit-elle simplement.

Et s'appuyant sur mon épaule, elle murmura :

— Embrasse-moi. Bonne nuit.

Elle parlait sur un ton si décidé qu'on ne pouvait plus continuer la conversation. Sa voix était tendre, pleine d'amour, et cependant elle me fit le même effet que l'hôte qui tire machinalement sa montre.

Je me promenai longtemps de long en large dans ma chambre. Tantôt le froid, tantôt la chaleur parcourait mon corps. Je ne comprenais rien à mon état.

Ma chambre à coucher touche à la sienne. De lourds rideaux les séparent, qui tiennent lieu de porte. Je m'arrêtai et tirai le rideau.

La veilleuse brûlait encore, elle était remontée et jetait une lueur violette. Marie était agenouillée, en chemise, sur son lit, au dessous de l'image du Christ. Elle avait les bras croisés et baissait la tête. Elle priait.

Doucement, je remis le rideau à sa place et je me couchai. Mais je ne pouvais pas dormir.

Le lendemain soir, nous prîmes le thé à nous deux dans mon cabinet de travail, près de la cheminée. Dans un moment d'abandon, je l'attirai sur moi et lui dis :

— Dis, ma petite Marie, n'est-ce pas . . . que tu ne te sens pas tout à fait ma femme ?

— Comment peux-tu dire cela ? répondit-elle sur un ton de reproche. N'ai-je pas quitté pour toi les cinq parties du monde ?

— C'est vrai, mais il me semble que tu ne sais pas tout . . .

— Tout ?

— Tout, ou du moins quelque chose. J'ai déjà voulu dire à ma mère . . . qu'elle t'explique . . . mais il y a des choses que même vis-à-vis d'une mère . . . on frissonne lorsqu'il faut en parler.

— C'est à moi que tu veux dire quelque chose. Et tu voudrais le faire par un chemin détourné : oh, *mon maître*, en quoi ai-je mérité cette méfiance ?

— Et toi, quand je t'embrasse ainsi, quand tu te blottis dans mes bras, quand tu me donnes ton âme dans tes baisers, ne sens-tu pas que tu es ma femme ?

Elle baissa les yeux.

— Je sais ce que tu veux dire, murmura-t-elle, en inclinant la tête.

Et ses bras se détachèrent de mon cou.

— Si tu l'ordonnes, dit-elle tout bas en baissant les yeux . . . si tu le veux . . .

Et son visage prit une expression tourmentée.

Si l'homme pouvait décrire tout ce qui traverse son cerveau dans une minute ! Mais il n'y a pas au monde de sténographe assez habile !

Je lui baisai les mains et lui dis :

— Je ne vous ordonnerai rien, ma chérie. Je m'efforcerai seulement que vous ne vous repentiez jamais de ce que vous avez fait pour moi.

Je ramenai ensuite la conversation sur notre vie pendant l'hiver. Nous restions là sur le canapé à nous embrasser, à nous regarder dans les yeux. Elle aussi se mit à causer, — mais d'autre chose.

Lorsqu'elle eut sommeil, elle me dit :

— Embrasse-moi. Bonne nuit.

Resté seul, je réfléchis à cette situation bizarre.

Je m'étais déjà rendu compte que c'était bien la troisième puissance qui nous avait unis. Lorsque j'avais regardé sa belle démarche, lorsque je sentais que sa voix faisait mes délices, lorsque je m'étais fiancé avec elle, lorsque j'abandonnais ma petite propriété, ma mère et que je renonçais à aller voir fréquemment mes enfants au collège, lorsque je me perdais dans les méandres de mon procès : toujours je savais que c'était cette troisième puissance qui me dominait, tu sais, cette puissance qui n'est pas, mais qui veut exister. Je luttai contre elle, mais à la fin je me rendis. Car elle avait subjugué ma volonté avec la force de l'ivresse, je sentais que cette force est, malgré tout, sacrée. Je t'avoue que je ne considérais plus comme un péché, que cette troisième puissance nous force à nous embrasser : cela ne peut être un péché que si la troisième puissance est absente ; oui, c'est un péché, même si un évêque met l'anneau au doigt des époux à l'église et si mille prêtres disent : amen à la fin de la cérémonie du mariage.

Bref, je ne niais plus la présence de cette troisième puissance. En ce jour mémorable où j'étais décidé à me tuer, je savais bien que c'était elle qui bouleversait mon cerveau et qui troublait mes facultés intellectuelles. Car si elle ne peut manifester son existence, là où elle veut être, elle tue. Je savais aussi que cette jeune fille obéissait comme moi à cette troisème puissance, lorsqu'elle me disait : Je quitte pour toi le monde où je vis, tout ce que j'ai. Et, en effet, elle est venue avec moi. Car si cette puissance a choisi les deux êtres qu'il lui faut, elle les saisit avec une vigueur telle que ni la machine à vapeur, ni l'air, ni la batterie électrique ne sauraient en développer d'aussi gigantesque. Les rigides lois humaines peuvent ordonner, les vieux prophètes jeter leur anathème, les saints se lamenter, les mères maudire et la société hurler : ces deux êtres n'entendent et ne voient rien ; ils n'entendent que leur roucoulement et ne voient dans ce monde que leur visage féerique.

Mais qu'est devenue maintenant cette force manifeste ? Elle nous a liés, enchaînés et emprisonnés ensemble malgré tous les obstacles et vois ! la femme se secoue : aussitôt chaînes et entraves tombent à terre.

C'est ce qui m'a tellement bouleversé, mon ami, que j'en avais le cerveau complètement dérangé.

Une autre nuit se passa. Marie avait dormi tranquillement ; moi, j'étais agité. Celui qui nous aurait vus, aurait cru qu'il n'y avait entre nous qu'un rideau et, pourtant, il s'y trouvait quelque chose de plus épais que la muraille de Chine.

Mon ami, il n'y a pas de créature plus ingrate, plus indigne que l'homme ! Lorsque Marie m'arracha le revolver des mains et qu'elle se fit mon esclave, j'éprouvai un déplaisir, j'eus le sentiment qu'elle se rabaissait. Comme je te l'ai dit : je pensais aux bottines blanches et autres bagatelles. Si l'homme se compose d'un animal et d'un ange, la femme ne se compose pas de deux moitiés égales, mais d'un dixième d'ange et de neuf dixièmes d'animal. Il n'y a que le visage et les yeux qui soient angéliques. Et Marie n'est pas une exception.

C'est ce que je me disais alors.

Maintenant, qu'elle s'élève tout à coup au-dessus de moi et marche, comme la jeune fille de la légende, à la surface du marais sans mouiller seulement le bord de sa robe, je la regarde presque avec dévotion et que fais-je ? Au lieu de m'agenouiller devant elle et de lui dire : Pardonne-moi, toi qui es un ange, pardonne-moi la pensée qui jusqu'ici a suivi ta robe blanche et ton âme encore plus blanche que ta robe ! Au lieu de dire cela, je me promène avec une rage dissimulée, j'ai des soupçons, je l'accuse de méfiance, je la torture et je la supplicie.

Et au milieu de ces accusations, un fléau invisible me frappe la tête et la poitrine et j'entends ce reproche : Tu es injuste et tes pensées sont basses.

Est-ce la peine de vivre ?

Toutes les nuits je me décide à ne pas détruire l'idée qu'elle se faisait de notre union. Si un homme m'avait fait ce sacrifice, s'il m'avait dit : je serai ton chien fidèle, ton chien changé en homme, une ombre près de ton ombre, ton serviteur attaché à toi jusqu'au dernier soupir, et pour tous ces services, je ne te demande rien si ce n'est, parfois, un regard bienveillant : n'aurais-je pas dû estimer cet homme, le placer dans un cadre d'or ? J'aurais dû le faire, à plus forte raison, avec cette créature charmante et spirituelle, descendue comme un rayon de soleil

dans ma vie attristée, et qu'on a plus de joie à regarder que la galerie de tableaux de Dresde. Quand j'ai vu trois fois ce musée, j'en ai assez ; tandis que je puis toujours contempler cette image vivante et je n'en suis jamais las.

Ne suis-je pas la taupe la plus odieuse pour m'enfouir dans l'ingratitude la plus noire et pour la mettre ainsi à la torture ?

Je t'assure que c'était là journellement ce que je pensais, et pourtant, lorsque, dans une heure d'abandon, le soir, cette fleur veloutée et odorante se pencha sur ma poitrine, mon piédestal de chevalier menaçait de s'écrouler.

— Marie, dis-je de nouveau, pouvant à peine maîtriser mon émotion, dites-moi au moins, si vous êtes en bonne santé, n'avez-vous pas un défaut quelconque ?

— Un défaut ? Que voulez-vous dire par-là ?

— Je voudrais être sûr qu'en vous embrassant, j'embrasse une femme.

Je la vis alors rire pour la première fois, et elle riait de si bon cœur !

— Tu peux être tranquille ; tu embrasses une femme. Mais quelle idée !

Ce sont vraiment les diables de l'enfer qui se jouent de moi. Si elle avait pris un air sérieux et si elle s'était effrayée de ma question, je me serais dégagé de ses bras avec une réserve froide. Mais puisqu'elle avait ri de bon cœur, je me sentais comme Tantale qui émerge des flots et lève la tête en jetant des regards ardents vers les fruits.

— Marie, lui dis-je, avez-vous jamais appris la biologie ?

Sa gaîté disparut, comme à la chute du rideau au théâtre. On voyait à sa figure qu'elle savait qu'un nouvel acte allait commencer.

Mais, malgré tout, elle répondit avec confiance et tranquillité :

— Je n'ai pas appris la biologie au couvent, mais ma tante avait un fils médecin qui est mort. J'ai lu ses livres, certains où il y avait des planches en couleurs font frémir. Ceux-ci, je n'ai fait que les ouvrir, mais la biologie n'était pas de ce genre. Pourquoi demandez-vous cela ?

— Pour savoir s'il n'y a pas une certaine loi de la nature qui vous reste cachée.

Elle détourna les yeux et son visage prit une expression de tristesse. Puis elle sourit pour ne pas me chagriner. Mais ce sourire me fit plus de mal que sa tristesse.

— N'en parlons plus, dis-je. Assieds-toi au piano, si le cœur t'en dit et joue quelque chose.

Le piano ne m'est pas agréable ; j'en avais un pour connaître les airs des nouveaux opéras et des opérettes. Cependant j'aimais à entendre Marie jouer. Elle *jouait* réellement du piano, elle ne tapotait pas, comme tant de barbares. La musique douce, voilà la vraie musique.

Elle s'était sauvée avec joie vers le piano et jouait selon son habitude : sans texte, le visage illuminé, elle improvisait des variations sur des mélodies qu'elle connaissait ou qu'elle inventait.

Les jours passaient ainsi.

Quelquefois je résistais pendant trois jours à la tentation : alors je me couchais content. Pourquoi étais-je satisfait ? Je n'ai pourtant jamais juré d'être un Saint Georges. Et cependant j'étais content et j'en versais presque des larmes.

Puisque Dieu m'a créé pour cette vie terrestre avec un corps sensible, pourquoi me faut-il lutter contre la volonté de ce corps ? C'est une vraie souffrance !

Et elle, ne souffre-t-elle pas ?

Nous sommes-nous unis pour lever jusqu'à nos lèvres la coupe du bonheur et pour la rejeter ensuite par égard pour notre âme ?

GÉZA GÁRDONYI.

(La fin au prochain numéro.)

FRANÇOIS DEÁK

(Suite.) (3)

Les principes qui y sont exposés ont passé depuis longtemps dans la pratique et dans l'enseignement du droit public en Hongrie. On ne saurait douter qu'il n'eût d'autre mobile en écrivant cette œuvre que de tenir en éveil le sentiment de la continuité du droit. Il s'adressait donc en premier lieu à ceux de ses concitoyens qui, pour l'amour de la paix, se montraient disposés à faire des concessions sur ce point important. Mais il n'est pas moins certain qu'il s'était proposé un autre but : celui de montrer quels étaient les points sur lesquels la nation ne devait pas transiger et ceux sur lesquels il lui était permis de faire des concessions sans porter atteinte aux droits souverains de l'État. Si cet ouvrage ne fut pas le précurseur direct du Compromis, comme le fut plus tard le fameux « Article de Pâques », il en aplanit du moins les voies.

Cet article du *Pesti Napló* n'est autre chose qu'une réponse à un article du journal *Botschafter* de Vienne, du 9 avril 1865. En effet, toute une littérature, la majeure partie de la presse périodique de ce temps, et une foule de brochures politiques s'évertuaient à faire ressortir les dangers que la Constitution hongroise faisait courir à la sécurité de la monarchie. C'est pour réfuter cette thèse fallacieuse que fut écrit l'article de Pâques. Il est de notoriété publique qu'il doit être considéré comme un acte politique de première importance. *Il a amené la conclusion du Compromis.* Mais bien qu'il ait une tendance nettement politique, on y retrouve néanmoins *l'idée directrice*

de la carrière politique de Deák : *sa confiance en la toute-puissance de la légalité.* Comme il l'avait déjà fait en 1861, il y soutient de nouveau que l'accord entre le roi et la nation n'est possible qu'en *prenant pour base* la *Pragmatique Sanction* qui établit *l'unité et l'indivisibilité de la possession* des pays de la Couronne de Saint Etienne.

La continuité du droit, la légalité fut aussi sa pensée dominante, lorsqu'il réalisa la grande œuvre de la réconciliation de la nation avec son souverain. Il ne céda pas sur les questions de principes, même au moment le plus critique des discussions du Compromis en 1867, lorsqu'on commençait à l'appeler par moquerie «l'avocat du procès», lorsqu'on lui reprochait d'être imbu de préjugés, d'avoir l'entendement borné et que le roi lui-même disait : « C'est dommage que Deák considère toute chose du point de vue du droit. » Il ne se rendit pas à la manière de voir des hauts personnages qui déclaraient impossible le rétablissement en droit et en fait des lois de 1848, parce qu'elles sont inconciliables, disaient-ils, avec les droits du prince, avec le rôle de la monarchie comme grande puissance et avec les rapports de la Hongrie et des pays de l'Autriche. C'est en vain que plusieurs de ses intimes lui dirent que la mise en vigueur, sans révision .préalable, des lois de 1848 « dépassait la mesure de ce qui était réalisable. » Il ne se rendit pas à cette manière de voir, même quand le souverain eut déclaré que, dans l'intérêt de ses peuples, il ne lui était pas permis de s'écarter des principes énoncés dans le discours du trône. Et quand le prince déclara qu'il ne pouvait jurer sur son honneur et conscience d'observer les lois de 1848 contre lesquelles il lui restait encore une foule d'objections, Deák répliqua : « Selon le droit hongrois qui règle la succession au trône, l'obligation d'observer les lois fait partie à tel point des devoirs du souverain, même avant le couronnement, qu'elle est étroitement liée, dans notre droit public, au droit de succession lui-même. »

Les événements ont donné finalement raison à Deák. Ils ont prouvé que la base la plus solide de toute construction politique est le droit et la légalité. C'est seulement parce qu'il s'était placé sur ce terrain qu'il avait le droit de dire que les affaires communes (avec l'Autriche) peuvent seules faire l'objet des négociations. Il dit au ministre Beust, chargé par

l'empereur-roi du rôle d'intermédiaire, que c'était remplir un devoir, et non faire une concession, que d'accorder ce qui ne pouvait être refusé sans injustice. Et quand celui-ci lui répliqua que le gouvernement était disposé à aller encore plus loin dans la voie des concessions, qu'il était disposé à accorder à la Hongrie un ministère à part et indépendant, Deák lui fit entendre que l'établissement d'un gouvernement parlementaire n'était pas une concession, qu'il dérivait de la continuité du droit, et que ce n'était, par conséquent, qu'un simple devoir.

Ces quelques traits font bien voir quel rôle prédominant a joué dans la carrière politique de Deák le sentiment de la légalité, incarnée, pour ainsi dire, dans sa personne.

* * *

Ce n'est pas ici la place d'écrire la vie de Deák ou de donner un aperçu détaillé de son caractère. Mais après avoir montré quels furent les *pensées directrices de sa carrière, ses sentiments dominants, sa mentalité, son caractère, son instruction et son rôle*, je tâcherai seulement de faire voir encore, par quelques traits rapides, ce qu'il fut *comme chef de parti, comme homme d'État, comme codificateur* et *comme orateur*. Nous aurons ainsi une idée approximative de ce que fut ce sage.

Deák chef de parti.

Dans toutes les périodes de sa carrière politique, Deák n'a eu en vue que l'accomplissement de ce qu'il considérait comme son devoir : c'est-à-dire de servir de guide à ses concitoyens. Il essaya maintes et maintes fois, avec la modestie exquise d'une grande âme, de se dérober à la conduite des affaires : appelé par la *confiance* de ses concitoyens, il dut toujours reprendre la *haute direction*. Il lui arriva plus d'une fois de ne pas répondre à cet appel, lorsqu'il jugea que sa présence ne serait pas profitable à son pays. Il n'eut jamais l'ambition d'être un chef ; mais tout au plus l'interprète de la volonté, des désirs de la nation. Il s'estimait seulement heureux, «lorsque beaucoup d'autres personnes étaient de son avis et d'accord avec lui».

Voici la réponse qu'il fit un jour au comte Jules Andrássy, qui s'avisa de louer ses talents de chef de parti. « On me regarde comme un chef, dit-il, et s'il en est ainsi, je suis bien flatté de la déférence qu'on me témoigne. Mais comme tel, étant obligé de suivre avec le parti tout entier un sentier étroit, il faut bien, comme il sied à un vétéran, que je marche en tête de la troupe. Nos compatriotes, d'ailleurs, n'aiment pas à se laisser conduire en aveugles, mais ils se joignent volontiers à ceux qui sont du même avis qu'eux. »

Certes, il faut un talent particulier pour savoir exposer ses idées d'une manière telle que tout le monde les approuve et que chacun soit presque persuadé de les avoir embrassées bien avant les autres. Nul n'a jamais possédé ce don à un degré approchant. « L'idée vit souvent dans nos cœurs à notre insu, et, tout d'un coup, elle s'empare de toute une nation avec la rapidité de l'éclair, car elle était partout à l'état latent et n'attendait qu'une étincelle pour éclater. »

On connaît le grave problème psychologique qui occupe maintenant toutes les littératures : est-ce les grands hommes qui donnent à une époque son caractère ou bien sont-ce les idées qui règnent à une certaine époque, qui imposent aux grands hommes une direction ?

Victor Concha, le savant critique de l'estimable biographie de Deák qui a pour auteur M. Zoltán Ferenczy, ne fait qu'indiquer en passant combien la vie de Deák fournit de matériaux précieux pour élucider cette question : les nations empruntent-elles aux grands hommes, issus d'elles, leur caractère, leur orientation, de sorte qu'elles deviennent ce qu'elles sont par pure imitation des qualités de ceux-ci ; ou bien au contraire, est-ce des circonstances spéciales qui élèvent un homme au-dessus des autres et en font le guide d'un peuple ? C'est assurément un problème intéressant, qui gagne encore en intérêt par le fait que Deák, en particulier, n'a jamais aspiré au commandement.

Il était fort éloigné de se croire indispensable. Il allégua, par exemple, pour motiver son absence de la Diète de 1843 à 1844, des raisons importantes, mais quoique son autorité de chef eût déjà été pleinement reconnue dans la Diète de 1839—40, il ne s'abstint pas moins d'y paraître trois ans après, bien que la discussion de son œuvre capitale, le projet de code pénal, y

fût mise à l'ordre du jour. On sait qu'il fut invité par Széchenyi et nombre d'autres personnages marquants à fonder, pour faire échec à Kossuth, un parti modéré et à en prendre la direction. Mais il déclina cette proposition. En général, il prit rarement l'initiative de soulever de nouvelles questions. Déjà, au début de sa carrière de député, il fuit les occasions de se faire valoir. Il préfère travailler en silence. On ne voit guère qu'il ait mis sur le tapis une question qui puisse lui donner l'occasion de briller. Il ne voulait pas éblouir les hommes par les qualités de son esprit. Il ne prenait d'ordinaire la parole que lorsque l'affaire en question avait été suffisamment discutée et qu'elle avait déjà fourni à d'autres l'occasion de faire briller leur éloquence. C'est précisément sa modestie qui lui assurait le premier rôle. Il laissait à d'autres la gloire ; il lui arrivait même souvent de confier à d'autres l'honneur de présenter ses idées et ses propositions comme les leurs. C'est ce qu'il fit surtout lors de la discussion du projet de loi sur les redevances seigneuriales, car il lui répugnait de prendre la parole à chaque instant. Il écrivait alors sur des feuilles volantes les amendements à proposer et les principaux arguments propres à les soutenir, puis il les passait à quelque vieux collègue, tout fier de présenter une motion en son propre nom. Cette réserve, ce désintéressement, le cas qu'il faisait du talent des autres, contribuaient dans une forte mesure à sa popularité et incitaient l'opinion publique à le maintenir au premier rang alors qu'il aurait voulu s'effacer.

L'idée maîtresse qu'on peut suivre comme un fil d'or à travers sa vie politique fut invariablement la même, à savoir : que le souverain ne doit rien faire *sans le consentement de la nation*. Il connaissait bien son peuple et il répétait à qui voulait l'entendre qu'on *ne devait rien imposer aux Hongrois de force, quand même ce serait dans leur propre intérêt*.

Lors de la publication du décret d'octobre (1860), qui octroyait une constitution au pays sans lui demander son avis, un violent combat se livra dans le sein de Deák lorsqu'il entendit dire de toute part qu'étant le chef de la nation, c'était lui qui tenait dans ses mains l'avenir de la patrie. Il écrit alors à son beau-frère : « On dit que le pays a les yeux fixés sur ma personne et que c'est de moi qu'il attend son salut. Ce serait un malheur tant pour notre pays que pour moi s'il en était ainsi ; car le

mal est trop profondément enraciné pour que moi ou n'importe quel autre individu soit en état d'y remédier. Je suivrais moi-même bien volontiers celui qui offrirait quelque chance de nous faire sortir du labyrinthe où nous sommes engagés. » Bien qu'il déclare ne pas voir clairement comment la situation pourra se débrouiller, il n'en persiste pas moins à prétendre dans sa conviction inébranlable que la fidélité aux principes de Quarante-huit est le seul moyen d'arriver à une solution du conflit et que, par conséquent, on ne doit en aucun cas s'en écarter. Il déclara à plusieurs reprises qu'il ne connaissait pas d'autre solution, et qu'il entendait rester sur le terrain de la légalité. Il ne cesse de répéter que l'opinion publique doit se former en toute liberté, sans qu'on tente d'exercer sur elle une pression dans un sens ou dans l'autre. En 1861, Deák ne prit part à aucun conciliabule politique. Il lui répugnait qu'on pût le soupçonner d'aspirer à jouer un rôle prépondérant. Quand ses amis l'engageaient à former un parti, il répliquait toujours que, dans les grandes questions, la volonté nationale doit se manifester librement, d'une manière toute spontanée. Il n'avait aucun goût pour l'organisation d'un parti politique. En 1861, il ne voulut même pas entendre parler d'en constituer un, et il ne prit aucune part à la conférence qui eut lieu à Esztergom.

Par contre, en 1865 et 1866 il se déclare prêt à prendre l'initiative de la formation d'un parti politique, si on le désire, car alors la grande majorité de la nation avait déjà marqué la direction à suivre. Mais il n'était toujours pas disposé à se charger des négociations relatives à la conclusion d'un arrangement avec le roi. Pendant le cours de la guerre austro-prussienne, lorsque Gorove [1] voulut l'engager à rester dans la capitale pour le cas où le roi viendrait et manifesterait la volonté de le consulter, prétendant que les événements ne pouvaient manquer d'avoir leur contre-coup sur la cause de la Hongrie, Deák lui répondit : « J'ignore ce qui se passe à l'étranger ; je n'envisage, moi, que les lois de ce pays. Je ne puis en ce moment me charger de la conduite des négociations. »

Par toutes ses actions, comme par ses paroles, il semble vouloir confirmer l'opinion que le poète Madách exprime en

[1] Le même qui fut en 1867 ministre des travaux publics.

ces paroles : « Le temps est un fleuve qui nous porte ou nous submerge ; l'individu suit le courant et ne le dirige pas. Les hommes que l'histoire proclame grands sont ceux qui exercent une action sur leur siècle, qui l'ont compris, et non ceux qui accouchent de nouvelles idées. » La carrière de Deák jette assurément un nouveau jour sur le grand problème dont il est question, et peut fournir des enseignements propres à en faciliter la solution. Quant à moi, je suis d'avis qu'on ne saurait trancher la question d'une façon *absolue*. Elle est du domaine subtile de la psychologie. La psychologie populaire elle-même a été fort peu étudiée. Sur ce terrain nous nous trouvons face à face avec des phénomènes presque inexplicables. En effet, n'est-ce pas quelque chose d'étonnant que la psychologie des foules ? Quatre, cinq ou vingt mille hommes pris en masse jugent merveilleusement bien d'une question sur laquelle, pris individuellement, ils auraient été incapables de porter un jugement, ou sur laquelle ils seraient fort embarrassés de répondre. Il est étrange de voir comment une foule composée d'êtres ignorants et naïfs devient consciente, intelligente. L'instinct populaire voit souvent plus clair que la raison du savant. Cette foule ignorante et qui ne réfléchit guère, prépare l'avenir et élabore les nouvelles idées sur lesquelles se fondera un monde nouveau. Telle la mer qui produit dans son sein les perles de prix. « La foule ignorante, dit un des plus grands écrivains de la France, crée le divin avec une patience sublime et la marche lente des forces naturelles. » Que de phénomènes inexplicables ne se passent pas sous nos yeux !

Je dis donc que la question ne peut être résolue tant qu'elle est envisagée d'un seul point de vue : c'est dans les *influences réciproques* exercées par les individualités diverses qu'il faut en chercher la solution. Carlyle se laisse emporter par le feu de son imagination et va certainement trop loin quand il affirme que tout ce que les hommes ont produit sur cette terre n'est au fond que l'histoire des grands hommes qui ont vécu parmi nous.

Je suis d'avis que c'est dans le *rapport réciproque* des individus et des collectivités qu'il faut chercher la vraie solution du grave problème de psychologie populaire dont il s'agit. Est seule capable d'exercer une action sur son entourage une

individualité, fût-elle la plus puissante, qui *se conforme, à certains égards*, à son milieu, mais qui est capable, à *d'autres égards*, de s'élever au-dessus de celui-ci au moyen de fortes qualités qui lui sont propres. Ainsi, en 1830, Deák était bien au-dessus de son milieu par rapport à la question des redevances seigneuriales ; mais s'il avait refusé de se conformer, dans une certaine mesure, au sentiment de son entourage, il lui aurait été impossible d'obtenir ce qui réellement a été fait pour l'extension de la liberté et des droits populaires. Il n'aurait fait qu'exciter *la défiance*. On l'aurait regardé comme un *révolutionnaire*. L'homme naît avec un tempérament et un caractère qui lui sont propres, mais le développement de ses qualités est dû aux impressions extérieures. Chacun de nous est redevable à son milieu d'une partie de sa mentalité ; il est même certain que, si nous produisons des *idées nouvelles*, c'est du milieu ambiant que nous en tirons les éléments constituants. Ceci est peut-être également vrai pour ce qui concerne les auteurs. Si Taine a pu dire qu'une œuvre littéraire n'est pas le produit isolé d'un cerveau en ébullition, mais que la race, le milieu et l'époque jouent un rôle décisif dans sa production, c'est doublement vrai pour l'homme d'État qui doit agir en communion d'idées avec son peuple et avec le milieu ambiant. L'homme politique, qui ne peut se passer de la collaboration de ses concitoyens, est forcément condamné à l'isolement s'il n'arrive pas à s'entendre avec eux. L'histoire ne connaît pas de grand homme dirigeant, qui n'ait puisé des forces dans le fonds d'idées créé par l'âme populaire, le milieu ambiant. Le *présent* est le seul terrain sur lequel doive opérer l'homme politique. Celui qui *devance* son temps, manque de public qu'il puisse diriger, tandis que tel autre qui a laissé passer le moment propice est abandonné par ceux qu'il aspirait à diriger.

Nul ne connaissait mieux que Deák les manifestations secrètes de l'âme populaire. Lui qui avait tant médité sur l'opinion publique, qui était au courant de son importance et savait comment elle se forme, il en connaissait aussi la force et en suivait d'un œil attentif les fluctuations. Il savait qu'elle ressemble à la mer qui, au jusant, s'éloigne du rivage, mais y revient dans une course précipitée à la marée haute. Il n'ignorait pas non plus que l'opinion, comme la mer, n'est pas également profonde partout. Près de la côte, elle est trouble avec peu

de fond, et quoique les vagues y fassent un bruit assourdissant, la mer y manque de profondeur et n'est nullement périlleuse. Bientôt les enfants pourront y jouer dans le sable. Ce sont les grandes profondeurs de la haute mer qui sont à redouter, car c'est là que se forme la houle terrible qui balaie tout sur son passage.

Lui, qui en appelait souvent de l'opinion publique à sa conscience, fut trop avisé pour ignorer qu'il est un moment où l'homme d'État est forcé de suivre le mouvement ou de se tenir à l'écart. Mais il est impossible de diriger les masses à l'encontre de l'opinion publique, quand celle-ci a poussé des racines profondes dans le peuple. Aussi était-ce en vain que Széchenyi et d'autres s'efforcèrent de le décider en 1848 à fonder un parti modéré et à prendre résolument position en face de Kossuth. Il resta inflexible. A mon avis, on croit à tort qu'il lui aurait été possible de saisir à ce moment la direction du mouvement. Sur qui ou sur quoi se serait-il appuyé ? La majorité de la nation était entièrement dévouée à Kossuth. Il ne pouvait non plus s'appuyer sur la dynastie, car, pour cela, il lui aurait fallu, ainsi qu'il le fit plus d'une fois observer à ses amis, renoncer aux droits légitimes de la nation. Je connais encore des témoins qui sont à même de certifier ce que j'avance ici. Il connaissait bien mieux l'âme populaire que ceux qui déprécient ou portent aux nues, alternativement, la puissance de l'opinion, suivant qu'elle est contraire ou conforme à leurs désirs. Il a toujours eu le sentiment de ce qu'il fallait faire à un moment donné et il a toujours pris en temps opportun la direction du mouvement. Il n'était jamais pressé, ni ne s'est trouvé en retard. C'était de la peine perdue quand ses meilleurs amis le poussèrent à plusieurs reprises, sous le régime absolutiste, et plus tard, dans la période des essais, entre 1861 et 1866, à présenter en haut lieu un projet d'arrangement, ou à y faire des propositions, l'assurant que la nation était prête à le suivre docilement, même *s'il fallait abandonner l'un ou l'autre de ses droits acquis en* 1848. Il demeura inébranlable, et qui plus est, il choisit ce moment pour repousser l'attaque du professeur Lustkandl, inspirée par la cour, dans une œuvre de haute science sur les droits de sa nation. Pourtant ses meilleurs amis auraient préféré alors qu'il se bornât à poser des jalons sur la route qui pouvait, selon eux, aboutir à un accord. Ils

craignaient précisément que l'ouvrage en question ne fît obstacle à l'arrangement tant désiré.

Il comptait, lui, toujours avec le temps ; il tenait compte aussi de la nature intime de l'âme populaire. Par conséquent, il se retirait à l'écart, quand il jugeait qu'il fallait un autre remède que celui qu'il avait à offrir. Il prit, en revanche, la tête du mouvement aussitôt que l'occasion et le temps étaient devenus propices pour une action organique, et qu'il y avait moyen de contribuer, par sa connaissance profonde des lois, au rétablissement de la paix ; quand, enfin l'opinion publique, de son côté, s'était manifestée librement dans ce sens. De là vient que l'attitude de Deák, *dans plusieurs phases de sa carrière, équivalait réellement à une manifestation de la volonté nationale elle-même.* Dans ce qu'il dit ou fait en ces moments, il est l'interprète fidèle des sentiments ou de la volonté de la nation.

Giacomelli, qui vint plusieurs fois le voir de 1860 à 1867, porteur de messages du gouvernement italien, en trace dans son rapport le tableau suivant : « L'individualité de Deák a quelque chose de saisissant et de touchant, tant est grand le respect avec lequel hommes et femmes, vieillards et enfants prononcent son nom... Lorsqu'il parle, il fait l'impression de le faire au nom de sa nation. »

Cependant, malgré la confiance qu'inspiraient ses qualités hors ligne, il n'aurait pu acquérir une si grande autorité s'il avait voulu suivre les conseils de ses amis, et s'il s'était avisé d'entrer en lice *dans un moment inopportun où il aurait eu l'opinion publique contre lui.* C'est la sagesse même qui lui dicta sa conduite. Avec sa connaissance intime du sentiment national, il se rendait bien compte que lui non plus ne parviendrait pas alors à ramener le char en arrière « qu'en tiraillant les rênes » il le ferait tout au plus verser, et qu'il ébranlerait par là, en même temps, la confiance qu'on avait en lui.

Comme chef de parti, Deák fut constamment en *communauté d'idées* avec les hommes de son temps. Voilà pourquoi sa carrière politique nous présente toujours un heureux équilibre entre la collectivité et l'individualité. L'esprit de l'époque qui l'avait pénétré portait de son côté l'empreinte du sens politique de Deák. C'est la raison de ce fait que rien ne pouvait se faire alors sans qu'il y participât. Voilà pourquoi l'on dit : Deák, c'était la nation tout entière. Voilà pourquoi aussi le comte

Andrássy disait au roi que, sans Deák, leurs pourparlers à eux ne valaient pas grand'chose et n'aboutiraient tout au plus qu'à d'un accord d'ordre privé.

Il est certain que, sans Deák, bien des choses se seraient faites d'une autre manière. Qui oserait prétendre que la loi XII de 1867 (qui comprend l'essence du Compromis austro-hongrois) aurait vu le jour sans lui, ou qu'elle aurait surgi identiquement dans les mêmes termes? A l'heure actuelle, quand nous avons en mains tous les documents qui s'y rapportent, on peut affirmer en toute sûreté que, sans la participation de Deák, elle n'aurait pas eu la même ampleur: elle nous serait bien moins favorable. Personne ne met en doute aujourd'hui que son magistral projet de code pénal aurait été adopté par la Diète de 1843—44, s'il avait fait partie de cette assemblée. Car il aurait trouvé le moyen d'aplanir les difficultés; n'avait-il pas déjà montré, en d'autres occasions, qu'il savait concilier des divergences d'opinion bien plus considérables? Il avait déjà fourni la preuve qu'il était possible de délier les députés de l'obligation d'obéir aux «instructions» de leur commettants. C'est ce qui serait arrivé aussi dans le cas dont il s'agit.

Il était né pour le commandement, car il avait, dans la vie publique et privée, le don d'entraîner à sa suite les foules. C'est par les dons du cœur, par de sages avis et sans qu'il eût besoin d'user de pression que s'exerçait la force d'attraction dont il disposait. Il était sublime dans sa *simplicité*, parce qu'il ne sortait pas de son *naturel*. Cette *candeur* équivaut en lui à une *force naturelle;* car, dans ses manifestations, elle sert de truchement *à la conscience publique*, en elle se révèle la *mentalité de tout un peuple*. Cette conscience est la *probité* même, cette mentalité est la plus *élevée* possible.

On n'exagère nullement en disant que ce simple citoyen disposait du prestige d'un puissant prince. C'est dans sa grande force intellectuelle et morale que se trouve le secret de son influence dominante sur les assemblées délibérantes. Cependant, tout en exerçant un véritable pouvoir dictatorial, il ne perdait jamais de vue que le sentiment national, exprimé dans l'opinion publique, est quand même une force supérieure, qui plane très haut au-dessus du chef, fût-il doué des qualités les plus exquises. C'est cette intuition qui le fit, à certains moments, le chef de la nation. S'il s'était avisé de vouloir prendre la

direction des affaires quand le sentiment national, dans son irritation, pour ne pas dire sa fureur légitime, s'était mis à la recherche d'un autre *guide*, il aurait été forcé de renoncer au rôle dirigeant dans d'autres moments, alors que la nation, résignée et calme, *soupirait après la paix* et attendait l'homme qui la lui apportât.

Deák homme d'État.

La prudence consommée caractérise Deák comme homme d'État. Il ne forge point en politique de projets téméraires. « Au milieu de tant de périls et de difficultés — disait-il en 1861 — nous avons surtout besoin de deux choses : de fermeté et de circonspection. Céder là où une transaction équivaudrait au suicide et tout hasarder sans y être forcés seraient, l'un et l'autre, un crime contre la nation. »

Toutefois, s'il est prudent, il est très loin d'être peureux. « Celui-là est poltron et lâche qui craint pour sa personne lorsque la patrie est en danger. Celui qui ne craint pas pour lui-même, mais pour sa patrie, celui dont les appréhensions ne sont pas dictées par l'intérêt personnel, mais par celui de la patrie, n'est pas un poltron, n'est pas un lâche. » De tout son cœur, de toute son âme, il est l'homme de l'ordre légal. C'est cet ordre qui marque pour lui les limites de la circonspection. En dehors de la légalité, l'atmosphère lui pèse. Le courage sans force correspondante et qui ne s'appuie pas sur une base solide ne lui inspire pas de sympathie. La justesse de son esprit lui fait reconnaître que le courage dénué de force n'est d'ordinaire qu'un jeu de casse-cou. En sa qualité d'homme politique, il place par-dessus tout la pondération placide qui pèse de sang-froid toutes les circonstances essentielles. Il lui arriva souvent de réprimer les sentiments vifs qui faisaient vibrer son cœur, lorsque la réflexion lui en indiquait la nécessité. Mais il fit montre de courage, de résolution et peut-être de hardiesse dans son attitude, en 1839—40. Il en fut de même dans la période de 1861 à 1866, quand quelques-uns de nos meilleurs patriotes s'occupaient à forger, au prix de l'intégrité de nos revendications légitimes, des *constitutions tronquées*. Personne n'a montré dans son entourage plus de fermeté que lui. Il

professait invariablement la doctrine de la continuité du droit, alors qu'un grand nombre d'hommes politiques se montraient *disposés à faire le sacrifice* des lois de 1848 pour le rétablissement de la paix. Il ne montra pas d'impatience, comme Eötvös, Tréfort et bien d'autres, qui — pour des raisons fort respectables sans doute — le poussaient depuis longtemps à présenter au roi un projet d'arrangement. Voici entre autres choses ce qu'il leur répondait, selon des témoignages authentiques : « Quand la cour de Vienne en sentira le besoin, c'est elle qui viendra à nous. En Autriche, tout dépend des circonstances ; dès que celles-ci l'exigeront, on nous fera des concessions ou, du moins, des promesses, quand même nous ne ferions rien pour en obtenir. Au contraire, si les circonstances leur sont favorables ou paraissent seulement tourner à leur avantage, ils nous offriront moins que ce que nous demandons, ou même rien du tout. A quoi bon faire des propositions en ce moment ? »

Il s'en tint à la continuité du droit avec la résolution et le courage du véritable homme d'État. Il ne se laissa pas toucher par les craintes de ses meilleurs amis. Il était pénétré du sentiment que la victoire n'était possible qu'en persévérant sans faiblesse dans les revendications légitimes de la nation. Aucune autre vertu ne peut suppléer la persévérance. Tous ceux qui ont scruté consciencieusement la pensée et le caractère de Deák tombent d'accord pour reconnaître qu'il fit preuve d'une constance inébranlable dans plusieurs moments critiques de sa vie politique, alors que ses amis, perdant tout espoir, se relâchèrent et tombèrent même dans le découragement.

C'est lui qui sous le régime absolutiste et, plus tard, lors des expérimentations constitutionnelles de la Cour, encouragea la nation *à persévérer, à maintenir intacte* sa force morale.

Il est curieux d'étudier, au point de vue psychologique, comment il s'efforçait de surmonter en lui-même le sentiment de l'abattement : et il y parvenait toujours. Il se plaignait parfois d'être découragé, mais ceux qui le connaissaient s'aperçurent bien vite que, malgré ses plaintes, la sérénité d'âme et la constance ne faisaient que se fortifier en lui. C'est cette impression qui se dégage de la plupart des lettres adressées à ses familiers.

Il n'y a pas d'homme d'État qui ait su recommencer la lutte avec le même entrain, la même ténacité, le même dévoue-

ment que lui, lorsqu'il était persuadé que le but visé devait être atteint dans l'intérêt du pays et du bien public. Les luttes pour le rétablissement de notre Constitution mettent en pleine lumière ces éminentes qualités de l'homme d'État. La persévérance est certainement le plus sûr critère de la véritable grandeur, mais elle est aussi la condition *sine qua non* du succès pour l'homme d'État. En 1861, des esprits éminents, tels que Eötvös, Lónyai et Andrássy même, parlaient avec amertume de la rigidité, de la prétendue intransigeance de Deák, que certains traitaient même de chicane. Quelques-uns allaient jusqu'à vouloir se séparer de lui, et se passer de son concours pour la conclusion d'un arrangement avec l'Autriche. Il y en avait, et Gorove entre autres en fut, qui proclamèrent ouvertement cette intention.

Le sentiment intime que ses convictions reposaient sur la force morale du droit, le rendait courageux et persévérant. Il fut ferme et courageux toutes les fois qu'il avait la conviction de servir le pays par sa fermeté et son courage. «Je me sens la force de combattre sans espoir de réussir — disait-il, — je vous jure que je n'ai jamais su ce que c'est que le découragement ; et ma décision qui vient du sentiment du devoir n'est pas inférieure à celle qu'excite chez d'autres l'espoir du succès.»

Le caractère et la mentalité de cet homme d'État étaient, d'autre part, le contre-pied de ceux du révolutionnaire.

Cependant, à mon avis, ceux qui croient qu'il aurait dû faire opposition à Kossuth en 1848, se trompent. Un de ses biographes va jusqu'à prétendre que «si, à la sagesse, il avait uni plus de courage, il aurait peut-être réussi à préserver du naufrage le vaisseau de la patrie que la tourmente jeta sur les écueils dès que le gouvernail eut échappé à ses mains affaiblies.»

Je sais de bonne source qu'à ce reproche, Deák a répondu d'avance et à maintes reprises qu'il lui eût été impossible de s'opposer à Kossuth en 1848. Le gouvernement autrichien usait de tels procédés, sa politique à l'égard de la Hongrie était si cruelle et d'une mauvaise foi si évidente qu'il ne lui restait que l'alternative de renoncer aux droits garantis par les lois de 1848, ou de résister de toutes ses forces au brutal assaut livré à notre constitution par le même gouvernement.

Il est certain qu'il n'avait pas foi dans le succès de la force armée. De même que Széchenyi, il prévoyait que la guerre d'indépendance aboutirait à une répression terrible. Mais il entrevit dans la *renonciation aux droits acquis* un péril encore plus manifeste que dans l'*oppression* même. Voici un propos bien caractéristique à cet égard que Deák tint à Beust dans une conversation qu'il eut avec ce ministre le 20 décembre 1866 : «Pendant que je négociais avec Latour (1) en 1848, je lui fis observer que les troupes régulières de l'armée combattaient dans les rangs des insurgés dans la Hongrie méridionale ; il me répondit ironiquement que tout rentrerait immédiatement dans l'ordre si l'on *abrogeait les lois de* 1848.» Wessenberg, de son côté, dit à Deák que l'insurrection des nationalités en Hongrie était fomentée par le *gouvernement occulte* et non pas par le gouvernement *régulier*.

Deák jugeait donc fort bien de la situation lorsqu'il refusa de se prononcer à ce moment contre Kossuth. C'eût été faire acte d'abdication et, en entraînant l'abrogation des lois de 1848, il eût été réellement fatal au bon droit de la nation.

Le trait saillant du caractère de Deák était le *libéralisme*. Si l'on entend par ce mot les tendances politiques, philosophiques et sociologiques qui servent aux applications du *principe de liberté* en se conformant à la diversité des circonstances, il était libéral jusque dans la moëlle.

En politique, il fonde sur les principes de liberté et d'égalité le droit de la nation de disposer d'elle-même. Il est un adversaire déclaré de tout ce qui s'oppose à ce que l'individualité puisse se faire valoir en toute liberté. *Il est le partisan le plus ardent de l'extension des droits populaires et de l'égalité devant la loi*. Il néglige rarement l'occasion de faire profession publique de ses opinions libérales.

Lorsque Etienne Kerkápoly rendit compte à ses électeurs de Zala des travaux législatifs accomplis par la Diète de 1845, dont Deák n'avait pas été membre, on trouva, en général, qu'elle avait été peu fructueuse. Deák, au contraire, se déclara satisfait des résultats obtenus, car ils constituaient de nouvelles garanties contre les velléités absolutistes. Il fallait,

(1) Ministre de la guerre autrichien, qui fut assassiné par la populace de Vienne le 6 octobre 1848.

à son avis, persévérer dans la voie du progrès pourvu qu'on arrivât par là à la liberté de religion, à l'affranchissement du peuple, à l'égalité des charges publiques et à un régime représentatif et parlementaire.

Lors de la discussion de la loi sur le commerce et les lettres de change, il se déclara partisan de la *liberté du commerce.* Il blâma énergiquement la proposition tendant à soumettre l'exercice du commerce à une qualification en disant : « Renoncez à faire sans de bons motifs des exceptions arbitraires, et croyez bien qu'on n'a pas besoin de défendre de par la loi l'exercice du commerce à celui qui n'a ni l'argent ni le talent nécessaires. » Si, plus tard, il se produisit dans l'opinion publique en faveur du protectionnisme un revirement auquel il ne fut pas insensible, ses tendances libérales le ramenèrent cependant bientôt vers la libre manifestation des forces individuelles, lorsque vinrent en discussion les lois sur *l'industrie* et le commerce.

Son libéralisme est entièrement pénétré de la nécessité des *progrès démocratiques :* « Notre programme, dit-il un jour, doit être, tout en maintenant notre Constitution, de développer la vie constitutionnelle ainsi que nos institutions, et de soigner les intérêts matériels et moraux du pays sans jamais perdre de vue *les droits populaires et l'égalité devant la loi.* »

Dans le domaine de l'*administration de la justice,* il tenait pour la *procédure verbale* en matière civile, et pour l'institution du *jury* dans la procédure pénale ; il était, en cette matière, adversaire décidé de la peine de mort. Il réclamait la séparation des pouvoirs judiciaire et administratif, l'indépendance des juges et leur responsabilité personnelle, l'incompatibilité de leurs fonctions avec d'autres ; et dans les procès de lèse-majesté, la compétence d'une juridiction d'État. Il désirait mettre l'harmonie et établir un accord sincère *sur le terrain de l'administration publique,* entre le système des comitats et le régime parlementaire. Vers 1840, il suivait déjà avec une sympathie chaleureuse les débats littéraires de ce qu'on appelait les doctrinaires hongrois, bien qu'il craignît quelquefois que leurs tendances ne produisissent une scission dans le parti libéral hongrois. Ce sont les publicistes doctrinaires qui préparèrent, dans la presse et par les discussions scientifiques, la grande réforme de 1848, tout comme en Angleterre la monarchie

constitutionnelle moderne est dans un étroit rapport intellectuel avec les doctrines de Locke, de Milton, et la Révolution française avec celles de Montesquieu et des physiocrates. Ce qu'il dit de la situation légale des comitats est bien digne d'attention : « Le comitat — dit Deák — a des droits et des pouvoirs à l'égard des citoyens ; il a des droits envers le gouvernement, mais il n'en possède pas vis-à-vis de l'État. Les comitats ne sont pas des organes fédératifs de la grande collectivité qu'est l'État et ne sauraient se prévaloir de prérogatives particulières ou même ouvertement opposées à celles de l'État. »

Une question qu'il fit en inscrivant son nom dans la liste des membres du parti libéral nouvellement constitué, montre bien l'idée nette qu'il avait conçue de ses tendances : « Libéral, est-ce que je ne l'ai pas toujours été ? »

Il l'était tellement que lorsqu'il lui arrivait d'être en désaccord avec les gouvernements pris dans le parti qui avait pris son nom comme emblème, et de voter avec l'opposition, c'est toujours pour des raisons de libéralisme qu'il le faisait. Pour n'en citer qu'un exemple, l'article du projet de loi accordant dans les Conseils généraux et municipaux un privilège aux propriétaires les plus fortement imposés (les « virilistes ») lui inspirait une vive répugnance. On sait qu'il n'y accéda que lorsque le comte Jules Andrássy en eut fait une question de portefeuille, et même alors il n'y donna son adhésion qu'à contre-cœur.

Dans les questions religieuses et de politique ecclésiastique, il fut toujours guidé par le plus pur esprit de libéralisme.

Bien des personnes font honneur à la religion de ces idées qui ont leur source dans la conception la plus élevée de la tolérance et de l'amour du prochain. Deák dit à ce propos à l'abbé Hyacinthe Rónay (1) qu'il avait fait appeler pour se confesser pendant sa dernière maladie, ce qui suit : « Je ne suis pas un sans-religion, je désire remplir mes derniers devoirs de chrétien et recevoir le saint viatique. »

Il avait le sentiment religieux à un très haut degré ; c'est pourquoi il était fervent partisan de la liberté de religion et de conscience. Il sentait que *violence* et *religion*, *contrainte* et *foi*

(1) Émigré après la révolution de 1849, à laquelle il avait pris une part active, le savant bénédictin fut plus tard le maître de l'archiduc Rodolphe.

sont des idées qui s'excluent l'une l'autre. En 1830 et 1840, il avait déjà, sur les questions confessionnelles et les rapports de l'État et des Églises, les mêmes idées que celles qu'il exposa dans le dernier grand discours sur la politique ecclésiastique, qui fut son chant de cygne. «L'État commet une grande faute, disait-il en 1839, lorsqu'il s'ingère dans les affaires des cultes. Il doit se borner à ne pas tolérer de religions contraires aux fins de l'État.» Puis, il exprima ses regrets que presque tous les États de l'Europe eussent commis cette faute.

JULES DE WLASSICS.

(La fin au prochain numéro.)

L'ART, LA VALEUR DE L'ART, L'ÉDUCATION ARTISTIQUE

(1)

La réflexion sur l'art au XIXe siècle.

I.

Pour tout ce qui concerne la réflexion sur l'art, l'interprétation et l'enseignement de l'art, l'éducation artistique, le XIXe siècle surpasse ceux qui l'ont précédé. Un pareil effort de réflexion est inconnu aux époques les plus florissantes ; c'est même à ces époques qu'il est le plus insolite. L'âge d'or de l'art grec, et celui de la Renaissance ne s'accompagnaient pas de réflexion sur l'art ; tout au plus les suivit-elle et alors même on s'attachait plutôt à des détails, on s'occupait la plupart du temps de questions techniques. Comparé avec le XIXe siècle : la différence est considérable.

Ce sont les artistes eux-mêmes et en premier lieu les poètes, qui ont été les initiateurs. Les poètes français du XVIIe siècle discutaient déjà, il est vrai, des questions de théorie de l'art ; mais cela tenait à leur art propre, dont il leur fallait démontrer la conformité avec les règles de la poésie classique.

Et que sont ces timides commentaires auprès de la pieuse ardeur que Gœthe et Schiller mettent à expliquer l'essence de leur propre art et de l'art en général ! On observe le même fait dans toutes les grandes littératures. Tout le romantisme allemand est caractérisé par le rapport intime qu'il prétend établir entre l'art qui crée et la pensée qui réfléchit. Les préfaces-programmes de Victor Hugo servent de

modèles à d'innombrables imitations dans le courant du siècle et même de nos jours. Le poète y explique théoriquement ce qu'il veut exprimer dans son œuvre. Dans la littérature hongroise, Vörösmarty, Arany, Kemény partagent le goût de leur siècle : ils veulent qu'on sache ce qui fait l'essence d'une œuvre d'art. De nos jours, il n'y a guère de poètes à qui la critique et la philosophie de l'art soient restées tout à fait étrangères.

On observe la même tendance dans la domaine des autres arts. Voici Wagner qui, tout en composant ses drames musicaux, formule la théorie du genre; puis Brahms et Richard Strauss qui exposent les principes sur lesquels ils établissent leur art nouveau. Dans les arts plastiques les théoriciens avaient toujours été rares; aujourd'hui, personne ne s'étonne plus de voir Fromentin, Liebermann, Hildebrand, Van de Velde expliquer et propager leur conception artistique par des écrits théoriques. Cela tient certainement à une double cause. L'œuvre de l'artiste est devenue plus consciente ; elle s'appuie sur des études théoriques et sur la méditation ; de plus, elle prétend atteindre l'esprit du public par le raisonnement afin d'augmenter sa force de propagation. L'art n'est pas livré sans défense à une critique partiale. Nombre d'artistes manient fort bien l'arme de la critique, sont familiers avec les formules théoriques, et maîtres dans l'art d'écrire.

La critique.

Mais que sont les artistes comme critiques auprès des critiques de profession ! De nos jours, les critiques forment une immense armée que suit encore une troupe de pillards. La critique a existé de tous temps, mais elle n'avait jamais été une puissance comme aujourd'hui. Ce qui accroît sa force, c'est qu'elle est organisée. *La dramaturgie de Hambourg* de Lessing était une entreprise privée qui ne tarda pas à sombrer; les *Salons* de Diderot paraissaient dans la revue rédigée par Grimm pour les souverains d'Europe ; il n'existait pas de publicité littéraire ou artistique et le public n'exigeait pas de critique. Je n'ai pas besoin de décrire l'état actuel. Les

journaux sont légion et chacun a ses critiques attitrés qui ne sont pas toujours des Lessing et des Diderot ; puis il y a les journaux, les revues critiques et les publications spéciales. Les listes de critiques et comptes-rendus forment à eux seuls d'énormes volumes. Mais indépendamment de caractères extérieurs dus à l'activité de la vie moderne, on peut affirmer, en somme, que la critique est une création du XIXe siècle, bien qu'elle ait eu des débuts glorieux dans les siècles antérieurs. Sainte-Beuve et Taine ont montré d'une manière admirable, comment il faut analyser, juger une œuvre d'art, en résumer l'esprit, et établir des principes généraux. Le développement qu'a pris la critique montre le goût, le besoin du siècle pour les considérations sur l'art. L'effet de la critique sur le public répond pleinement à ce besoin. Chez nous, Bajza et Greguss, puis après eux Gyulai et Salamon, guident le goût du public et déterminent les valeurs littéraires. La critique allemande fait triompher Shakespeare en Allemagne, comme la critique anglaise dans sa patrie et en Amérique. Nombre de grandeurs sont ressuscitées par la critique. Ce sont les chevau-légers de la critique qui font triompher l'art dit sécessioniste. Enorgueillie de son importance, la critique tend même chez quelques-uns à devenir un genre littéraire distinct, qui n'a plus pour objet l'analyse les œuvres d'art, mais l'expression des sentiments subjectifs que leur vue a fait naître chez un critique intéressant. La critique se croit plus importante que l'œuvre d'art elle-même. Elle voudrait se hausser jusqu'au lyrisme.

L'esthétique et l'histoire de l'art.

Mais l'esthétique elle-même, en tant que science méthodique, est le produit du XIXe siècle, car ce qui en tenait lieu auparavant avait un caractère philosophique trop général, ou se bornait à des réflexions spécifiques sans rapport avec les considérations d'ordre général. L'esthétique du XIXe siècle embrasse dans ses grands résumés synthétiques tout le domaine du Beau, ses sources subjectives et ses manifestations objectives, recherche l'importance et la valeur du Beau dans la vie humaine. La critique gagne aussi en impor-

tance, parce qu'elle puise aux sources profondes de l'esthétique, c'est-à-dire que la pensée critique cherche son point d'appui dans la pensée esthétique qui est plus universelle, de même que celle-ci le cherche dans la conception philosophique plus universelle. Les grands ouvrages de Kant, Hegel, Schopenhauer et Nietzsche, en philosophie, esthétique et critique, servent de guides à l'humanité, qui leur demande aussi de les éclairer sur l'art, afin de pouvoir déterminer la valeur du trésor qu'elle possède et la place qui lui est due parmi les autres. Fait bien caractéristique : aucun philosophe moderne jusqu'à Kant ne pense aux valeurs esthétiques, et dans le monde de Descartes, Spinoza et Leibniz, par exemple, il n'existe pour ainsi dire pas de valeurs esthétiques.

Ajoutons que l'histoire de l'art a pris en même temps un essor extraordinaire. Cette science n'existait pas avant Winckelmann, et cependant lorsque nous pensons à son inventeur, nous éprouvons presque le même sentiment de douce pitié qu'à la vue des vieux moyens de locomotion relégués dans les musées d'archéologie. Aujourd'hui, l'histoire de l'art est une science bien organisée, extérieurement et intérieurement, richement pourvue de chaires et de collections et en possession de méthodes éprouvées. Elle recourt à l'ethnologie pour rechercher les origines de l'art, à la psychologie pour en découvrir les sources éternelles ; à l'histoire de la civilisation pour en montrer les vicissitudes ; enfin à tous les moyens d'explorer les lois qui régissent le développement et les variations de l'art. Si elle fournit à l'esthétique une base empirique, par contre elle lui emprunte quelques-uns de ses principes d'observation. Les musées, naguère dépôts chaotiques de curiosités, sont aujourd'hui, avec leurs galeries distinctes des autres collections, au service de l'histoire de l'art ; ils sont organisés pour servir à des fins didactiques et, établissements scientifiques d'un nouvel ordre, ils collaborent à un labeur fécond avec les universités et les académies. Le perfectionnement continu des procédés de reproduction met les chefs-d'œuvre de l'art en quelque sorte à la portée de tout le monde ; c'est aussi la meilleure préparation à la visite de ces collections, déjà bien facilitée par le développement des moyens de communication, et dont la fièvre de voyages qui caractérise notre époque a fait une des nécessi-

tés de la mode. L'art ne s'est pas laissé distancer dans le grand courant de vulgarisation des connaissances contemporaines ; il paraît même en avance sur les autres productions intellectuelles.

Aspects économiques.

Les arts, et surtout les arts industriels, sont devenus des facteurs économiques importants. Ce point de vue n'a, il est vrai, qu'un lointain rapport avec celui où nous nous plaçons, mais les causes profondes de cet état de choses peuvent servir également à éclairer quelques-unes des faces du problème que nous proposons de résoudre. Comment expliquer cet accroissement inouï du nombre des artistes, dont l'histoire de la civilisation n'offre aucun exemple ? Les conditions économiques y ont, sans doute, largement contribué. De grandes fortunes se sont constituées dont les détenteurs ne peuvent tirer parti que par le luxe : or, il n'y a pas de plus grand luxe que la possession d'œuvres d'art. Les sommes que les nababs américains payent pour des tableaux et des statues eussent singulièrement étonné les plus généreux Mécènes des temps historiques. Il s'en suit que quelques artistes privilégiés réalisent et dépensent des fortunes princières, ce qui a naturellement son contre-coup sur l'imagination de la jeunesse. Nous reconnaissons tout cela et, pourtant, nous penchons à croire que là n'est pas la raison véritable de l'accroissement du nombre des artistes, non plus que dans le nombre croissant des Écoles des beaux-arts; les raisons sont plus profondes. Ce n'est pas tant l'argent qui attire la jeunesse que la gloire dont l'art est auréolé ; c'est elle qui donne à l'œuvre d'art la valeur qui en fait un objet de luxe, qui pousse l'État à lui attribuer l'importance d'une chose nationale, qui éveille, attire et développe le talent des jeunes gens. Le monde a soif de beauté et d'art. On ne saurait nier que la vie est devenue plus triste dans le siècle du charbon, des fabriques, des locomotives et de la banque ; bien des joies de l'âme se sont perdues, l'atrocité des guerres et des procédés de justice a fait place à la lutte, à peine moins cruelle, pour l'existence, et les îlots resplendissants de lumière des grandes fortunes sont battus des sombres flots de la mer du paupérisme. Nous

cherchons dans le culte de l'art une compensation idéale à la lutte matérialiste pour la vie. Remarquons d'ailleurs que le culte de l'art a précédé l'essor économique moderne : c'est le romantisme qui a commencé à déifier l'art et qui en a fait une des premières joies de la vie. C'est l'aube du XIXe siècle qui entendit retentir le premier cantique en l'honneur de l'art ; avant la naissance d'un art et d'une vie économique modernes, Gœthe conduisit l'homme moderne en Italie et lui fit admirer les trésors artistiques de la Renaissance et de l'antiquité. Schelling écrivit les paroles de cette mélodie. Plus tard vint Ruskin, dont l'action fut toute différente, mais bien plus pratique ; puis tous les courants nouveaux qui coulaient dans des lits visibles ou cachés, opérèrent leur jonction et finirent par faire le grand fleuve qui porte sur ses flots le vaisseau de l'art, la seule valeur vitale qui semble rester intacte au milieu des orages de la vie moderne. C'est par l'art que Strauss prétend remplacer les temples qui tombent en ruines. Dans le pessimisme de Schopenhauer, il est avec la philosophie le seul rayon de lumière qui soulage les maux de la vie. L'art est l'objet des aspirations du XIXe siècle, son idéal, sa consolation, et, pour un temps au moins, la valeur qui l'emporte sur toutes les autres.

La conscience de soi de l'homme moderne.

Voilà le sentiment qui explique la persévérance, l'intensité de ces méditations sur l'art depuis le commencement du XIXe siècle jusqu'à nos jours. L'homme veut, à force de méditation, faire la conquête de l'art ; il veut lui arracher son secret qui, à première vue, paraît si simple, et qui s'obscurcit, se dérobe à ses yeux, dès qu'il tente de le découvrir par la réflexion. Mais l'homme moderne, conscient de son être, ne se résigne pas à son échec. Ce que nous ne pouvons pas exprimer par le langage, rendre compréhensible à l'entendement, nous ne le regardons pas comme nôtre. L'homme d'aujourd'hui éprouve de l'aversion pour les grands essors instinctifs et inconscients ; c'est par l'intelligence qu'il veut en découvrir les secrets. La pensée consciente est devenue une si grande puissance à notre époque que rien ne peut se faire valoir que par elle et en prenant sa figure. Nous voulons

rendre l'homme transparent jusqu'au plus profond de son être. Nous savons bien que l'intelligence n'est pas tout, que la pensée consciente n'est pas une force créatrice, que la force créatrice de l'âme commence là où la réflexion finit, ou, pour nous exprimer autrement, que le travail de la réflexion commence là où les forces créatrices de l'âme ont achevé la plus grande partie de la conception ; mais nous voulons au moins nous rendre compte de tout, nous voulons planter le drapeau de l'intelligence sur un territoire situé en dehors du domaine de la pensée réfléchie. Nous avons la passion de l'intelligible. Nous voulons tout comprendre pour tout dominer. Nous ne reconnaissons pas d'autres souverainetés que celle de l'intelligence.

Il semble toutefois que toute cette agitation, ce travail acharné, ces efforts de l'intelligence, ce culte enthousiaste de l'art se poursuivent, en majeure partie, *en dehors* du domaine de l'art. Nous sommes passionnés d'art, mais cet amour n'est peut-être que le désir d'un cœur blasé qui voudrait bien aimer et qui n'en est pas capable. Nous avons un pressentiment des plaisirs du paradis et nous tremblons d'en être à jamais exilés. La critique, l'esthétique, l'histoire de l'art sont de belles choses, mais elles ne remplacent pas le sentiment vivant de l'art, elles le supposent au contraire, car, sans lui tout ce qu'elles disent n'est que vains discours ; ou bien elles ne traitent dans l'art que de choses qui sont extérieures et ne touchent pas à son essence même. Et passe encore pour les critiques, les esthéticiens, les historiens de l'art ; supposons qu'ils aient tous le sentiment de l'art, qu'ils soient dignes d'entrer dans le temple des muses ; est-ce qu'ils font à eux seuls le vrai public ? Ils ne sont que les interprètes du sentiment général. Le grand public, de quoi se compose-t-il donc ? De connaisseurs, d'amis des arts ? Un observateur attentif de l'agitation qui se fait à notre époque autour des arts doit être frappé de surprise en constatant que le culte de l'art n'est souvent, comme tant d'autres cultes, qu'un mouvement des lèvres, qu'une idolâtrie, ou que la stérile recherche d'un dieu par des incrédules. Quelle est la place que l'art occupe véritablement dans la vie moderne ? Nous ne demandons pas à quelle place il aurait droit, mais quelle est celle qui lui est faite. Quelle est sa valeur pour nous ?

L'art de notre temps.

Avant d'aborder ce sujet, jetons un regard d'ensemble sur notre époque et nous y pourrons observer un phénomène singulier. La première condition d'un culte des arts à une époque quelconque, c'est que cette époque ait un art. Le monde grec eut un art à lui, le moyen-âge et la Renaissance eurent aussi le leur, et chacune de ces époques eut un culte de l'art, qui répondait au caractère de son art. Le public, les connaisseurs et les artistes se confondaient en une grande unité qui, naturellement, ne pouvait jamais être rigide et qui s'agitait de grands mouvements ondulatoires comme un organisme vivant. Les artistes exécutaient ce que sentait le public et les connaisseurs comprenaient. C'était tantôt l'un, tantôt l'autre qui prenait les devants ; parfois le goût public donnait l'impulsion à l'artiste, parfois, et c'est le cas le plus fréquent, le génie de l'artiste éveillait, affinait le sens artistique du public et il arrivait aussi que la critique éclairait de ses lumières l'artiste et le public. Et nous, dans quelle situation nous trouvons-nous ? Avons-nous un art ? Le culte vivant de l'art ne peut pas vivre du passé ; c'est quelque chose d'appris qui ne vient pas de cœur et qui ne saurait agir sur l'âme. N'est-il pas étonnant que le XIXe siècle ne possède pas d'art, ou plutôt qu'il ne possède pas d'art qui soit commun à tous ? A aucune époque de l'histoire de la civilisation les goûts n'ont changé aussi vite et aussi souvent qu'à la nôtre. Jetons un regard sur l'ensemble des époques de l'art et nous verrons qu'aucune n'a été aussi inconstante, aussi capricieuse que le XIXe siècle. Ce siècle a des modes et non des styles, dit avec raison Van de Velde.

Il est vrai que le XIXe siècle est le premier siècle démocratique, c'est-à-dire un siècle où le public a augmenté dans des proportions démesurées, et s'est adapté à la fabrication en grand. L'art grec était un art municipal, celui du moyen âge était au service de l'Église et des corporations et celui de la Renaissance était aristocratique. Chaque centre avait une vie artistique intense, mais aussi très intime, dont les rayons se propageaient lentement et par bonds irréguliers. Au XIXe siècle ces centres disparaissent, l'intimité cesse

et l'on dirait que toute vie artistique est suspendue. Cette démocratie a si peu le sentiment de l'art qu'elle semble presque lui être hostile. Toutes les conditions primordiales de l'art sont instables, et cet organisme si délicat est incapable de s'adapter sur-le-champ aux circonstances modifiées. Vers le milieu du siècle, la courbe de l'art était descendue si bas qu'elle ne peut plus guère descendre. Une vraie barbarie triomphe pour un moment.

Ce siècle aura vu, non un temps d'arrêt, mais une décomposition de bien des formes de l'art. Qu'est devenue la poésie lyrique? N'a-t-on pas proclamé sérieusement et ne proclame-t-on pas encore aujourd'hui que le vers consiste en un jeu de mots colorés dont le but est d'exprimer des états d'âme obscurs et qu'il n'est pas fait pour être toujours compris? A-t-il jamais existé une poésie lyrique qui se soit moquée à un tel point de la raison? Par contre il arrivait que le roman dégénérât en dissertation scientifique, et que le drame tantôt s'abaissât jusqu'à devenir un vulgaire amusement, tantôt s'enflât de l'ambition de sermonner. La statuaire du XIXe siècle a «enrichi» l'histoire de l'art de bien tristes pages : plus il a fallu dresser de statues, plus on a vu de productions avortées et plus on a constaté de douloureuses impuissances. La peinture a eu des aventures très variées, mais qui sont loin d'être intéressantes ; ce n'est que dans la seconde moitié du siècle qu'on a vu une résurrection de cet art ; seulement, la marche de l'art ressuscité était si mal assurée, il marchait tellement à l'aventure que l'art et le public furent longtemps avant de se rencontrer. Que dire de l'architecture qui s'est fait si longtemps un principe de vivre de plagiats? Le conventionnel oscille entre les extrêmes de l'arbitraire individuel, l'art cherche le plus volontiers un accommodement dans le juste milieu des mélanges de styles. Mais arrêtons-nous ici. Nous ne voulons pas disserter sur l'histoire de l'art dans ce siècle : nous voulons parler de la valeur de l'art dans la vie moderne. Nous voyons bien que l'art n'a jamais été l'objet d'autant de considération et d'un pareil culte, qu'on ne s'est jamais autant préoccupé de son enseignement et de sa diffusion que de nos jours; et pourtant nous avons des doutes. Nous nous demandons si tout cela dénote bien une vie intense, un vrai sentiment de l'art ; puis, ce que l'art

doit être pour nous, et enfin ce que nous devons faire pour nous rendre capables d'apprécier l'art à sa juste valeur. Voilà les questions que nous allons essayer d'élucider.

II.

Notre système d'éducation.

La vie moderne donne à l'art tant d'impulsions que l'agriculteur même ne sème pas ses grains plus drus. On entend tout de même trop de plaintes à propos de la récolte. Le grain seul ne suffit pas ; il faut aussi du soleil et de la pluie, des défenses contre le gel, une bonne semence, et un champ bien labouré. C'est surtout le terrain qui est mauvais : la prédisposition à l'art. Cette prédisposition ne peut pas être aussi fine, aussi sûre, et aussi répandue que l'annoncent les gens qui glorifient notre temps ; cela se voit non seulement aux égarements des artistes qui n'ont en vue que la vente, mais aussi à certaines qualités de notre époque dont on peut par avance déduire à coup sûr un affaiblissement de la prédisposition à l'art. La première d'entre elles, c'est l'esprit et le système des établissements secondaires, des écoles où s'élèvent les éléments dirigeants de notre société. Quels sont les soins qu'on y donne à l'éducation artistique de la jeunesse ? Car il est évident que, si on oublie de développer la prédisposition à l'art dans les années où la jeunesse révèle une prédisposition à tout, plus tard ce défaut ne se répare que très difficilement et dans des cas exceptionnels. L'école de la vie compense d'autres enseignements, parce que le besoin pratique est le meilleur instituteur ; mais ce besoin ne nous conduit guère à l'art. Eh bien, les écoles que nous venons de mentionner ne s'occupent pas du tout des arts plastiques, fort peu de la musique, et bien qu'elles ne fassent entrer dans le cadre de l'enseignement que la poésie, elles la traitent plutôt d'un point de vue philologique, archéologique ou moral, quelquefois dans un sens tout à fait contraire à l'esthétique ; mais nous reviendrons encore sur ce point. Rien n'est plus obscur, ni plus défectueux parmi les idées d'un bachelier que celles qu'il se fait des arts plastiques et

des arts en général ; ou plutôt son goût pour les arts ne s'est pas développé. C'est le philologue qui domine dans nos lycées ; après viennent le mathématicien et le physicien ; les autres n'occupent qu'une place très subordonnée. Cependant, en général, l'érudition de nos philologues est très faible ; vous ne pourriez rien exiger d'eux qui dépasse les bornes strictes de leur programme limité. Et tout cela ne se rapporte pas aux lycées seuls, mais caractérise aussi les écoles, les écoles normales et même les instituts pédagogiques ; c'est d'autant plus grave que, à côté de la triste situation du présent, il n'y a pas, pour un certain temps, d'amélioration à espérer. Et nous autres, nous avons été élevés de notre temps d'une façon encore pire ; alors il n'était pas question de musées dans les écoles, nous ne voyions rien ; la grammaire faisait peser sur nous son despotisme rigide. Aujourd'hui les choses sont mieux ; il y a progrès. Il arrive que les écoles elles-mêmes conduisent leurs élèves en Italie ; mais comme c'est souvent sans préparation qu'on fait ces excursions, il est impossible que l'effet en soit assez profond et assez durable. La cause radicale du mal est que le système d'éducation de nos écoles, qu'elles soient secondaires ou autres, n'y fait suivre que des programmes trop exclusifs : développer l'intelligence des élèves, les exercer aux pensées abstraites, les faire raisonner, et leur faire acquérir une certaine quantité de connaissances exactes. A mettre les choses au mieux, elles donnent une certaine culture, qui, elle aussi, n'est qu'exclusive et purement intellectuelle. Les écoles considérées comme très bonnes apprennent à leurs élèves à bien manier leur langue et leur donnent quelques connaissances d'histoire naturelle. Un bon élève qui passe son baccalauréat sait écrire sur bien de questions, il les médite et les interprète d'une façon acceptable ; il saurait même écrire des feuilletons ou des articles de tête ; il est du moins en train d'acquérir cette capacité. Il sera fortement imbu de ce qu'il vaut, ne sera pas peu fier de ses connaissances et de ses capacités et sera très capable de critique négative. Savoir écrire et, si l'occasion se présente, parler de tout, semble quelque chose qui satisfait l'ambition de l'élève aussi bien que celle des maîtres. Pour les maîtres, d'ailleurs, elle est si naturelle que nous serions étonnés qu'il en fût autrement. Il est facile d'exercer l'intel-

ligence sur des connaissances concrètes, et un professeur médiocre y réussit même avec des élèves médiocres ; et obtenir ainsi des résultats dont on peut rendre compte, qu'on peut produire. Qu'ils réussissent magnifiquement, ces examens, où on exige des connaissances ! Le public en est charmé, l'élève en est fier ; et que dire du professeur ? Tout à la joie du triomphe, il oublie que de tels résultats sont nuls, qu'ils n'attestent aucune culture. Moins brillants sont les examens où il ne s'agit plus d'étaler avant tout des connaissances, mais de faire preuve d'intelligence et de faire valoir le développement de la culture. Ce n'est plus quelque chose de mécanique. Et mettre en lumière les résultats d'une éducation morale et esthétique, n'est pas chose plus facile que cette éducation elle-même. Elle ne sert pas à nous faire briller. Les fruits qu'elle porte ne mûrissent que longtemps après, quand l'école n'en peut plus faire parade et quand personne ne peut lui demander compte de l'insuccès. Une chose tout de même peut se constater : c'est que la faculté et l'habitude de regarder, d'observer sont extrêmement peu développées chez nos bacheliers. Un jour, du temps qu'il était ministre, M. Wlassics se plaignait que son fils, après avoir passé son baccalauréat, eût encore trop peu de sens pratique pour savoir prendre un billet de chemin de fer. Le mal le plus grave n'est pas là en vérité, le sens pratique ne s'acquiert que par l'exercice même ; le mal plus profond c'est que nos bacheliers ne regardent et ne voient rien. Ils ne s'intéressent pas à la réalité, n'en voient pas les traits caractéristiques ; leurs observations manquent de précision. Ils ne réfléchissent qu'à des paroles et à des pensées, et plus encore à des paroles qu'à des pensées. Mais, pourrait-il en être autrement ? Tout cela est en rapport étroit avec l'origine de la culture moderne, la manie de discussion scolastique, l'enseignement de l'éloquence de la Renaissance, le rationalisme des XVIIe et XVIIIe siècles, l'idolâtrie de la grammaire, le peu de place laissé aux sciences naturelles et la manière de procéder des écoles qui en tirent profit plus lentement encore. Nous nous demandons où et quand notre jeunesse a l'occasion d'observer. Est-ce quand elle apprend le latin ou le grec ? Quelles sont les occasions qui s'y présentent et qu'est-ce qui la stimule à regarder ? Parfois, on lui montre un tableau ou une moulure, mais la règle de la

proposition infinitive et d'autres choses sont considérées comme plus importantes. Sans parler des connaissances classiques spéciales dont l'enseignement au lycée est une véritable parodie d'enseignement, qui sert, à la Potemkin, à donner de l'allure aux réponses des bacheliers. Même le professeur de langue hongroise n'a pas l'occasion de développer le sens de l'observation. Ce qui passe avant tout dans l'enseignement c'est la grammaire ; puis viennent la rhétorique, la poétique, l'histoire de la littérature ; on apprend à enrégistrer les expressions correctes et incorrectes, etc. Autant de fautes d'orthographe, autant de crimes capitaux ; mais d'autres ignorances sont excusables. Ceux qui critiquent les résultats de nos écoles secondaires, sont tous élèves de ces mêmes écoles. Ils sont mécontents sans savoir pourquoi. Le grand mal n'est pas la faute d'orthographe, mais le verbalisme qui fait qu'on étouffe dans le flot de mots. Dans les sciences naturelles même on se hâte de reconnaître les lois, les causes, les éléments, on n'a pas le temps de s'arrêter longuement à l'observation. Le dessin n'est pas obligatoire au lycée et ici encore, jusqu'à nos jours, la plus grande importance était toujours attachée à la copie et au développement de l'habileté de la main, mais surtout à la copie. Il suffit de jeter un coup d'œil sur nos jeunes gens. Quil est rare de trouver parmi eux un regard pénétrant, fureteur, qui embrasse les choses et les analyse, qui s'absorbe en elles entièrement ; qui les comprenne bien et les épuise aussitôt ! Et cette faculté de voir n'est pas un don particulier qui échoit aux uns et non pas aux autres ; cette faculté de voir, c'est la vue naturelle, avec laquelle voient le paysan, l'ouvrier et l'enfant avant qu'il soit allé à l'école. Cette vue est dirigée par l'attention et cette attention vit de la mémoire de nos expériences antérieures. Après avoir rassemblé assez d'expériences sur un terrain quelconque, notre attention trouve aussitôt et facilement les points de vue principaux, qui conduisent à une perception fidèle et détaillée des choses. A l'intérieur du cercle de ses expériences, le paysan est un excellent observateur ; il aperçoit les plus petits changements de la température, de la semence, etc., parce qu'il y fait attention et, s'il le fait, c'est que par ses expériences antérieures il connaît la portée de ces phénomènes. Le cercle d'expérience des

gens instruits est beaucoup plus large ; s'ils s'accoutumaient donc à tenir les yeux ouverts, leur observation pourrait être bien plus riche. Mais voyez les jeunes gens ! Leurs yeux ont une expression indécise ou plutôt rêveuse et exaltée, ou, pire encore, émoussée, obstinée. Et cependant c'est d'abord par les yeux que les arts plastiques peuvent parler à l'âme. Quelle prédisposition, quel sens pour les arts espérer de ces jeunes gens ! Les tableaux, les statues, les édifices c'est à peine s'ils leur disent quelque chose. Ils n'en voient pas les traits caractéristiques ; leur intérêt n'est excité que par ce qui est évident et criard. Ils n'ont pas d'impression esthétique ; il leur manque le sentiment esthétique ; c'est pour cela qu'ils ne peuvent pas avoir de jugement esthétique. Ce qui leur plaît, dépend des hasards les plus singuliers, mais très rarement de points de vue esthétiques. Voilà la première cause dont se déduit l'effrayante indifférence esthétique que témoignent nos gens instruits.

BERNARD ALEXANDER.

(A suivre.)

LA CONSTITUTION DE BOSNIE-HERZÉGOVINE

I.

Le 17 février 1910, S. M. François-Joseph, empereur d'Autriche et roi de Hongrie, dont le caractère chevaleresque est admiré du monde entier, a fidèlement tenu, comme on devait s'y attendre, la promesse faite aux Bosniaques, à la face de l'Europe, le 5 octobre 1908, de donner à la Bosnie-Herzégovine une Constitution fondée sur la représentation populaire. La proclamation, adressée le 5 octobre 1908 aux populations de la Bosnie-Herzégovine, contenait, entre autres, le passage suivant :

«Le régime de violence et d'oppression a fait place (depuis l'occupation de 1878) à l'ordre et à la sécurité ; le progrès matériel est continu ; une civilisation plus élevée fait sentir son action moralisante et, sous l'égide protectrice d'une administration régulière, chacun peut jouir en paix du fruit de son travail. Nous jugeons donc le moment venu de donner aux populations des deux provinces une nouvelle preuve de notre confiance dans leur maturité politique. Nous avons décidé, en conséquence, de doter ces deux pays d'institutions constitutionnelles, afin que la représentation de leurs vœux et de leurs besoins ait une base légale. Vous pourrez désormais faire entendre votre voix dans le règlement de toutes les affaires qui concernent votre patrie. Mais la condition essentielle de l'octroi d'une Constitution, c'est que l'état juridique de ces deux pays soit fixé d'une manière claire et mis à l'abri de toute contestation. C'est pour cette raison, ainsi qu'en con-

sidération des antiques liens qui unissaient à ces pays nos ancêtres de glorieuse mémoire sur le trône de Hongrie (les rois de Hongrie étaient les souverains de la Bosnie et l'Herzégovine depuis le commencement du XIIe jusqu'au milieu du XVIe siècle) que nous étendons nos droits souverains sur la Bosnie et l'Herzégovine et voulons que l'ordre de succession au trône établi dans notre famille fasse aussi règle pour ces pays. »

C'est cette proclamation qui a donné la force d'un fait accompli à l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine occupées en 1878 par l'Autriche-Hongrie en vertu d'un mandat européen (art. XXV du traité de Berlin). L'annexion, il est vrai, n'a pas encore été ratifiée par les Parlements hongroiset autrichien, mais les gouvernements de ces deux États ont déjà présenté, en novembre 1908, chacun au Parlement de son pays, un projet de loi relatif à cet objet, lequel déclare aussi d'une manière explicite que « S. M. I. et R. A. accordera à la Bosnie-Herzégovine une autonomie constitutionnelle ». Le rescrit impérial et royal du 17 février 1910, promulgué le 20 du même mois dans les pays annexés, et publié le 22 dans le journal officiel bosniaque à Sarajevo, hongrois à Budapest et autrichien à Vienne, contient le passage suivant :

« Par rescrit du 5 octobre 1908, nous avons fait connaître notre intention d'accorder à la Bosnie-Herzégovine des institutions constitutionnelles, afin que leur situation juridique repose sur une base légale et solide et que ces pays puissent régler à leur convenance les questions concernant les affaires d'ordre intérieur. Nous arrêtions en même temps dans leurs grandes lignes les principes généraux propres à assurer aux populations de la Bosnie-Herzégovine la pleine jouissance de leurs droits civiques, ainsi qu'une participation suffisante du peuple à la gestion des affaires du pays par le moyen d'une Diète provinciale. Ayant résolu de mettre nos projets à exécution, et attendu que les institutions constitutionnelles de la Bosnie-Herzégovine n'altéreront en rien les rapports de droit existant entre ces provinces et les deux États de la monarchie (l'Autriche et la Hongrie), nous avons trouvé bon de sanctionner : 1° un règlement d'autonomie provinciale ; 2° une loi sur les élections à la Diète provinciale ; 3° une loi sur les travaux de la Diète ; 4° une loi sur les associations ; 5° une loi sur le

droit de réunion ; 6° une loi sur les Conseils d'arrondissement. (Suit le texte des lois énumérées.) 17 février 1910. Signé : François-Joseph. Baron Etienne Burián (ministre des finances communes chargé de l'administration des provinces annexées). »

Comme on le voit, le rescrit impérial et royal accorde à la Bosnie-Herzégovine une autonomie constitutionnelle fondée sur le régime représentatif. C'est un changement radical dans la vie de ces pays qui ont toujours été gouvernés sans Parlement. Dans tout le cours de leur histoire, nous ne trouvons qu'à deux reprises des traces d'institutions représentatives. Thomas-Etienne, placé par Ladislas V de Hongrie sur le trône de Bosnie et qui, suivant une coutume médiévale, avait pris le titre prétentieux de « roi, par la grâce de Dieu, de Rascie, de Serbie, de Bosnie, d'Illyrie, de Primorja, de Dalmatie et de Croatie, » avait convoqué à Konitza « ses fidèles prélats, barons, voïvodes et grands ainsi que des notables élus par les comitats (départements) de tout le royaume pour s'occuper des mesures propres à assurer la prospérité et la tranquillité du pays. »

Cette assemblée avait pour objet principal de faire rentrer les Patarins (Bogomiles) dans le giron de l'Église romaine ; elle eut pour résultat le massacre de ces hérétiques. L'histoire de Bosnie ne connut depuis lors plus d'États-Généraux jusqu'à l'éphémère Constitution ottomane de Midhat pacha (1875), étendue à la Bosnie et l'Herzégovine, ces pays faisant alors partie de l'empire turc. Depuis l'occupation de 1878, l'administration austro-hongroise s'est appliquée systématiquement à accoutumer peu à peu les Bosniaques à l'autonomie politique en les faisant participer à la gestion des affaires, afin qu'ils soient capables de se gouverner eux-mêmes un jour par le moyen de leurs représentants. Des assesseurs élus fonctionnent pour l'administration de la justice pénale ; les villes et les communes rurales ont obtenu leur autonomie avec des municipalités élues ; des prud'hommes sont appelés à donner leur avis touchant les prêts à accorder aux agriculteurs ; les orthodoxes et les musulmans jouissent d'une large autonomie pour ce qui concerne les affaires de leurs communautés ecclésiastiques et scolaires, etc. Il y a longtemps qu'on se proposait aussi de faire participer le peuple à l'administration du pays. Benjamin de Kállay,

ancien ministre des finances communes, avait élaboré un projet de loi instituant des Conseils départementaux ; son successeur, le baron Etienne Burián, voulait faire faire un pas décisif à l'autonomie politique par l'institution de Conseils d'arrondissement. Les événements survenus depuis lors ayant montré qu'il fallait se départir d'une méthode aussi lente dans la marche en avant vers le progrès, l'annexion fut décidée et la Bosnie-Herzégovine reçut, le 17 février 1910, la Constitution représentative, dans le cadre de laquelle on a fait entrer l'institution des Conseils d'arrondissement citée plus haut. C'est ainsi que l'Autriche-Hongrie a mené à bout la grande et pénible tâche que l'Europe lui avait confiée il y a trente-deux ans. La monarchie s'en est acquittée avec honneur et succès ; elle a introduit l'ordre, la civilisation et le progrès économique dans ces pays qui, jusqu'à 1878, semblaient appartenir à l'Asie plutôt qu'à l'Europe. Nous autres Hongrois, avons tout particulièrement le droit d'être fiers de ce brillant résultat, car la part du lion en revient à nos hommes d'État. C'est Benjamin de Kállay qui a inauguré et le baron Etienne de Burián qui a continué cette grande politique, laquelle a eu pour résultat de faire entrer la Bosnie-Herzégovine dans le concert des États constitutionnels.

II.

1. La Constitution octroyée porte le titre de *Règlement d'autonomie provinciale* et établit avant tout qu'il n'y a rien de changé à la situation juridique de la Bosnie-Herzégovine vis-à-vis de la monarchie, c'est-à-dire que ces pays ne sont rattachés directement ni à l'Autriche ni à la Hongrie, mais forment, comme dans le passé, un territoire administratif distinct et sont gouvernés par le ministère commun austro-hongrois. Le Règlement est divisé en chapitres portant les titres suivants : *a)* Droits civiques généraux ; *b)* Diète provinciale ; *c)* Compétences de la Diète provinciale.

a) *Droits civiques généraux.* Tous les citoyens sont égaux devant la loi. Chacun a le droit d'élire domicile et de s'établir où il lui plaît, d'acquérir des immeubles et d'exercer sa profession. Les ressortissants des deux provinces (c'est à eux

que s'appliquent spécialement ces dispositions) ne peuvent être expulsés du pays. La liberté individuelle est placée sous la protection des lois. L'indépendance des juges dans l'exercice de leurs fonctions est assurée. La liberté de religion et de conscience est garantie, et la jouissance des droits civiques est indépendante de la confession. Le droit domestique, matrimonial et successoral des musulmans continuera à être régi par le Chérifat. Tout le monde conservera sa langue et son caractère national propre. La presse est libre ; il n'y a pas de censure préalable. La science et l'enseignement sont libres ; il sera pourvu à l'instruction de la jeunesse dans des écoles publiques. Le domicile, le secret des lettres et des télégrammes ainsi que la propriété sont inviolables. Le droit de pétition et de réunion est reconnu à tous les citoyens. Cependant les droits civiques généraux pourront être suspendus dans les cas de circonstances exceptionnelles (guerre, révolte, conspiration, etc.).

b) *Diète provinciale.* La population de la Bosnie-Herzégovine participe à la confection des lois par le moyen de la Diète. Ce corps législatif est composé de 92 membres, dont 20 de droit [le grand-prêtre musulman (reiz-ul-uléma), l'administrateur des fondations pieuses (vakouf), et trois mouphtis ; les quatre évêques métropolitains serbes orthodoxes ainsi que le vice-président du conseil d'autonomie de cette Église ; l'archevêque catholique romain, deux évêques diocésains et deux provinciaux de l'ordre des Franciscains ; le grand-rabbin des séphardins (juifs espagnols) de Sarajevo ; le maire de Sarajevo ; le président du Tribunal supérieur, de la Chambre de commerce et d'industrie de Sarajevo ; et le bâtonnier du barreau de cette ville] et de 72 membres élus. Le président et les deux vice-présidents de la Diète sont nommés par l'empereur-roi et choisis alternativement parmi les députés des trois confessions principales (musulmane, serbe orthodoxe, catholique). Le mandat des députés est de cinq ans ; il ne peut être impératif ni retiré à leurs mandataires par les électeurs. La Diète est convoquée tous les ans à Sarajevo par l'empereur-roi, qui en prononce aussi l'ajournement ou la dissolution. En ce dernier cas, des élections générales doivent avoir lieu dans les six mois. Les membres du gouvernement de Bosnie-Herzégovine ont toujours le droit d'assister aux séances de la Diète et d'y prendre la parole. La Diète peut poser des ques-

tions, adresser des plaintes et envoyer des adresses au gouvernement de la province et au ministère commun. Les députés peuvent aussi adresser des interpellations, mais le gouvernement n'est pas obligé d'y répondre. Ni la Diète, ni ses membres n'ont le droit de s'immiscer dans l'exercice du pouvoir exécutif. Les députés et les membres de droit ne peuvent être punis pour des discours prononcés aux séances ou dans les commissions de la Diète ; pendant la durée des sessions ils ne peuvent être poursuivis pour actes illicites sans le consentement de l'assemblée, le flagrant délit excepté, auquel cas la justice est tenue d'aviser immédiatement le président de la Diète. Les projets de loi déposés par le gouvernement ainsi que le sanctionnement des lois votées par la Diète doivent être revêtus au préalable de l'approbation des gouvernements hongrois et autrichien.

c) *La compétence de la Diète provinciale* s'étend à toutes les affaires concernant exclusivement la Bosnie-Herzégovine. Ainsi ne rentre pas dans cette sphère de compétences la solution des questions qui intéressent aussi l'un des deux États de la monarchie ou bien les deux, telles que l'armée, les communications, le commerce, les douanes, etc. Chaque année il est présenté à la Diète un budget et un compte de gestion : c'est à l'Assemblée d'établir le budget, de vérifier et d'approuver les comptes. Les chapitres du budget concernant les dépenses militaires doivent être votés sans débat et sans changements. Tant que la loi de finances n'a pas été votée par la Diète, le dernier budget voté reste en vigueur.

2. *La loi électorale* contient les dispositions suivantes : Est électeur tout individu mâle de nationalité bosniaque-herzégovinienne, âgé de 24 ans, en possession de ses droits civiques et domicilié depuis un an au moins dans le pays. L'élection a lieu par curies et séparément pour chaque confession. Il y a trois curies. La première curie est elle-même divisée en deux classes ; la première comprend tous les propriétaires musulmans (y compris les femmes) payant au moins 140 couronnes d'impôt foncier par an ; à la seconde appartiennent, sans exception de religion, tous ceux qui paient au moins 500 couronnes (100 frcs = 95·5 cour.) d'impôt direct ou qui possèdent les aptitudes intellectuelles déterminées dans la loi. La deuxième curie comprend les habitants des villes qui n'appartiennent pas à la première curie, mais possèdent le droit de

vote. Dans la troisième curie votent tous les ruraux campagnards qui ne font partie ni de la première ni de la deuxième curie. Dans ces deux dernières, la votation est secrète et se fait au moyen de bulletins ; dans la troisième curie, elle est publique et orale. Le pays est divisé selon les confessions en circonscriptions électorales qui élisent chacune un député. La Diète constituée sur ces bases offrira le tableau suivant :

	Dép. élus	Dép. de droit	Total
musulmans	24	5	29
orthodoxes serbes	31	5	36
catholiques romains	16	5	21
israélites	1	1	2
députés de droit indépendants de la confession	—	4	4
Total	72	20	92

Le nombre des mandats a été fixé de manière que chaque confession soit représentée par un député (élu ou de droit) pour 25.000 âmes.

3. *Le Règlement de la Diète* statue sur tout ce qui concerne la convocation, la clôture des sessions, la constitution du bureau, la présidence de la Diète, les droits et les devoirs de ses membres, l'objet des délibérations, la conduite des débats, les commissions, l'ordre des délibérations, les interpellations, les questions et les pétitions, le maintien de l'ordre, le procès-verbal et le compte rendu sténographique des séances. Les principaux articles du règlement sont les suivants : La Diète valide ou non les mandats sur le rapport de la commission nommée à cet effet. Le président dirige les débats, fixe l'ordre du jour qu'il peut du reste changer dans le cours de la séance, suspend celle-ci ou la clôt ; il vérifie le procès-verbal des séances, fixe aux commissions un délai pour le dépôt de leurs rapports, décide si une question fera l'objet d'un débat général ou si elle sera discutée article par article ; il peut aussi renvoyer un projet de loi à la commission en interrompant les débats. En cas de besoin, il a le droit de donner à l'orateur un avertissement, de le rappeler à l'ordre ou de lui retirer la parole ; il peut en outre prononcer l'exclusion d'un député pour une durée de quinze jours pour cause de tapage ou de délit prévu dans le code pénal et le faire expulser de force ; il n'est tenu de

demander le consentement de l'assemblée que pour une exclusion de plus de deux semaines. Les députés touchent une indemnité parlementaire de 15 couronnes par jour et sont tenus d'assister aux séances de la Diète ainsi qu'à celles des commissions dont ils sont membres. La priorité est assurée à la discussion des projets de loi présentés par le gouvernement. Pour pouvoir être discutés, les propositions, motions, amendements individuels doivent être appuyés par dix députés au moins. Les séances sont publiques, mais à la demande du gouvernement ou de vingt députés elles pourront aussi, en certains cas, avoir lieu à l'exclusion du public. La langue des délibérations est le serbo-croate. Chaque député ne peut prendre qu'une fois la parole sur la même question et il est interdit de lire les discours. La clôture du débat peut toujours être proposée. Les interpellations sont présentées par écrit et doivent être signées par vingt députés au moins ; le gouvernement y répond par écrit ou verbalement sans y être toutefois obligé.

4. *La loi sur les associations* proclame le principe de la liberté d'association dans les limites de la loi.

5. *La loi sur le droit de réunion* statue que les réunions publiques doivent être annoncées à l'avance aux autorités, les meetings en plein air et les cortèges doivent avoir été autorisés. Pendant la durée des sessions, de pareilles réunions ainsi que des cortèges ne pourront être autorisés au siège de la Diète non plus que dans les environs jusqu'à une distance de 20 kilomètres.

6. *La loi sur les Conseils d'arrondissement* ordonne l'institution de Conseils ayant pour mission de faire participer le peuple à la gestion des affaires de l'arrondissement. Ces Conseils auront deux sessions annuelles ; leur sphère de compétences embrasse tout ce qui regarde la vie intellectuelle et économique de l'arrondissement, à l'exclusion des questions politiques, confessionnelles et de nationalité. Ces Conseils sont aussi élus sur une base confessionnelle, afin que chaque religion y soit représentée en proportion du nombre de ses adhérents.

III.

Voilà donc les principales dispositions des lois fondamentales dont l'ensemble forme la Constitution bosniaque et qui sont entrées en vigueur après leur promulgation en Bosnie-Herzégovine le 20 février 1910. Le présent article suffit pour montrer que le baron Etienne Burián, ministre des finances communes, et ses distingués collaborateurs, n'ont pas fait une œuvre vaine lorsqu'ils ont confectionné ces lois à la suite d'études approfondies et de mûres réflexions. On aurait tort de les juger uniquement au point de vue occidental. Le Parlement anglais, les Chambres françaises sont assurément un système de représentation nationale plus parfait que la Diète bosniaque, mais c'est précisément alors que les auteurs de la Constitution bosniaque auraient commis une grave faute si, s'étant laissé éblouir par ces brillants modèles, ils s'étaint efforcés de les copier. On voit dans plus d'un État balkanique les suites funestes de pareilles tentatives. C'est pour éviter ce péril que les auteurs de la Constitution bosniaque, se plaçant au seul point de vue juste, se sont efforcés de mettre le régime représentatif en harmonie avec les conditions spéciales au monde oriental. La violence du tempérament jougo-slave nécessitait un renforcement notable du pouvoir présidentiel ; sans cela, il n'eût guère été possible de contenir dans de justes limites les délibérations du Parlement de Sarajevo et de leur faire porter d'heureux fruits. L'institution des membres de droit introduit dans la Diète un élément pondérateur nécessaire, puisqu'on n'a pas jugé opportun de créer un Sénat remplissant cet office.

Quant au caractère confessionnel de la Constitution — et c'est ce qui paraîtra sans doute le plus étrange aux Occidentaux — nous devons faire observer que le classement de la population bosniaque-herzégovinienne selon la confession repose sur des traditions séculaires. Porter atteinte à celles-ci aurait des conséquences incalculables ; c'est pourquoi le gouvernement austro-hongrois, depuis l'occupation, les respecte avec un soin minutieux. Dans les Balkans, la confession s'identifie avec la nationalité, la Macédoine en offre l'exemple le plus frappant. C'est aussi par cette raison que toute l'organisation

sociale de la Bosnie-Herzégovine a un caractère nettement confessionnel ; la Diète provinciale, qui est la plus haute expression de l'autonomie de cette société, ne pouvait donc être élue sur une autre base. La Constitution, dira-t-on encore, a été octroyée par rescrit impérial et royal. C'est vrai. Mais le caractère autoritaire du procédé est singulièrement atténué du fait que le projet de Constitution avait été soumis à une commission d'enquête composée des représentants attitrés des confessions et des intérêts économiques de la Bosnie-Herzégovine. Cette commission a discuté minutieusement le projet, et les vœux qu'elle a exprimés, ont été, autant que possible, pris en considération par le ministère commun. L'ensemble de la Constitution a été soumis ensuite aux gouvernements constitutionnels et parlementaires de l'Autriche et de la Hongrie et ce n'est qu'après qu'ils y eurent donné leur approbation que la loi a reçu la sanction impériale et royale.

KORNÉL DE SZOKOLAY.

LES HUSSARDS HONGROIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME [1]

(1)

Hussard ! mot qui sonne comme une fanfare de guerre, qui a l'éclat d'une épée brandie dans la mêlée, mot qui évoque à l'imagination de folles chevauchées, des ruées épiques, des prouesses fabuleuses, les joies et les rouges ivresses de la bataille ! Il est associé à des noms glorieux dans les fastes militaires de la France : les Ráttky, les Berchény, les Esterházy, les Polleretzky et tant d'autres auxquels nous devons la création d'une de nos armes les plus populaires.

Les premiers régiments de hussards apparaissent en France au début du XVIIIe siècle. Ils furent formés par des nobles hongrois qui avaient été chassés de leur pays par la défaite du prince Rákóczi. Cependant des escadrons et des compagnies entières de cavaliers hongrois avaient déjà figuré dans les rangs de l'armée française sous le règne de Louis XIII et sans doute aussi au XVIe siècle. Les « stradiots », qui eurent pendant les guerres de religion une célébrité presque égale à celle des reîtres allemands venaient de Pologne, de Croatie et des provinces danubiennes. Cinq compagnies hongroises prirent part au siège de Landrecies, sous le duc d'Epernon, en 1637, et leurs services semblent avoir été fort appréciés des généraux, puisque Richelieu songea à recruter et à organiser solidement toute une « cavalerie hongroise » (2). Les pré-

(1) Rappelons à nos lecteurs que le commandant Burchard, de Belfort, a parlé naguère, devant les anciens élèves de l'École Libre des Sciences politiques, des hussards et de la première émigration magyare. (Promenade aux Invalides, 13 février 1910.)

(2) Cardinal de Richelieu, *Correspondance*.

occupations politiques empêchèrent le grand ministre de faire aboutir ce projet dont il parle à plusieurs reprises dans ses lettres au Roi. Il devait être réalisé par Louis XIV.

Les premiers hussards, déserteurs des armées impériales recrutés par un aventurier allemand, n'étaient pas faits pour inspirer confiance. Courageux, certes, mais indisciplinés, pillards, contrebandiers, sans foi ni loi, ils firent figure, selon le mot du maréchal de camp La Colonie, de «bandits à cheval».

Mais l'arrivée en France d'illustres proscrits hongrois permit bientôt de réunir des éléments plus recommandables et surtout de les encadrer par des centaines de soldats et d'officiers qui avaient fait leurs preuves aux côtés de Rákóczi. Et depuis deux siècles, dans ces admirables régiments de hussards en lesquels semble s'incarner l'entrain endiablé de la race, cet élan terrible que les Italiens nommèrent jadis la *furia francese*, dans ces régiments s'est perpétuée la tradition héroïque des grands chefs hongrois qui, pour leur pays d'adoption et ses rois, eurent le même dévouement et la même fidélité, luttèrent avec la même vaillance qu'ils l'avaient fait auparavant pour leur patrie d'origine et leur prince.

C'est la physionomie et l'existence de ces braves que nous avons essayé de restituer dans les pages qui suivent. Les historiens militaires, comme le général Susane *(Histoire de la Cavalerie francaise)*, l'abbé Staub *(Histoire des hussards de Berchény)*, le colonel Ogier d'Ivry *(Histoire du 1er Hussards)*, le capitaine H. Choppin *(Les Hussards, les vieux régiments)*, les auteurs de l'*Historique du 2e Hussards* n'ont évidemment pas négligé de mettre ces hautes figures au plan qu'elles méritent. Mais elles se perdent quelque peu et se confondent dans la foule de leurs compagnons et de leurs successeurs. Au surplus, on relève dans la plupart de ces récits des obscurités, des lacunes, voire des erreurs plus ou moins graves. Nos recherches dans le Dépôt de la Guerre de Paris, aux Archives et au département des manuscrits de la Bbliothèque Nationale nous permettent de rectifier et de compléter les renseignements recueillis par ces écrivains.

I.

Parmi les déserteurs de l'armée de l'Empereur qui, au cours de l'anné 1691, vinrent s'engager dans les troupes du maréchal de Luxembourg, se trouvaient des hussards. Ceux-ci, presque tous hongrois, furent employés comme domestiques. Humiliés de ce rôle, ils furent un jour se plaindre au maréchal lui-même, le suppliant de les envoyer aux endroits où il y a avait le plus de coups à donner et à recevoir et jurant de servir avec bravoure et loyauté. Le duc accéda à leur requête et, quelque temps après, il adressait à la cour un mémoire spirituel sur ces auxiliaires : « Ces grotesques cavaliers, écrivait-il, entendent merveilleusement le parti et le grand'garde. Ils font fureur dans mon camp. »

Sous les Condé, les Schomberg, les Turenne, l'infanterie française s'était montrée la première du monde. Mais la cavalerie restait encore trop pesante. Elle était inférieure aux hussards, aux Croates, aux Tolpach (talpas, veut dire infanterie), aux Pandours, aux Slavons, quand il s'agissait de battre l'estrade, de fourrager, de harceler, user l'adversaire. Déjà, comme on l'a vu, Richelieu avait voulu l'assouplir par la création de compagnies de partisans. La lettre de Luxembourg décida Louis XIV à une tentative analogue.

Nous lisons dans le *Journal* de Dangeau, à la date du 11 octobre 1692 :

« Le Roi met sur pieds un régiment de hussards de cinq cents chevaux en dix compagnies. Il leur fait un très bon traitement. Il donne deux cent trente livres pour la levée de chaque hussard ; leur paye sera encore meilleure que celle des troupes étrangères. Il a choisi pour colonel de ce régiment le baron de Corneberg, Allemand, qui a servi bien longtemps comme lieutenant-colonel dans les troupes de l'Empereur et qui vient trouver le Roi au siège de Namur. Ce régiment ne fera ni guet ni garde, et marchera toujours à la tête de l'armée. Le colonel promet au Roi qu'il sera complet au mois de Mars et compte que les hussards de l'Empereur déserteront pour le venir joindre. Nous en avons déjà quatre-vingts dans les armées de Flandre. »

Qui est ce baron de Corneberg et comment fut-il amené à former le premier régiment de hussards en France ?

De même que l'année précédente le maréchal de Luxembourg, en 1692 le maréchal de Lorges vit dans son camp des hussards qui avaient abandonné l'armée de l'Empire. Mais cette fois, ils étaient amenés par deux de leurs officiers, le lieutenant Brignoff et Pohandy, cornette. Désireux de plaire à Versailles, M. de Lorges eut l'idée de les y envoyer. Chemin faisant, dans un cabaret de Strasbourg, ils firent la rencontre d'un gai compagnon qu'ils avaient peut-être connu avant leur désertion. Le baron de Corneberg était bâtard d'une grande maison allemande ; mais il était viveur, joueur et peu scrupuleux. Au moment où il s'aboucha avec Brignoff et Pohandy, il se trouvait dans une situation plus qu'embarrassée. Criblé de dettes, il avait dû fuir son régiment. Il vit immédiatement le parti à tirer de ses nouveaux amis. Les pauvres Hongrois ne savaient pas le français. Corneberg s'offrit comme guide et interprète. Il revêtit, lui aussi, l'uniforme de hussard et, dans cet équipage, les trois voyageurs firent à Versailles une entrée qui frappa la cour d'étonnement et d'admiration. On voyait pour la première fois une tenue aussi pittoresque, un armement aussi formidable. En voici la description d'après le P. Daniel. (1) Les hussards portaient un court pourpoint ou veste bleu céleste, à manches très courtes, se retroussant avec un bouton ; un pantalon de même couleur, des bottes sans genouillères, avec des talons en fer, un manteau qui ne dépassait pas la ceinture et « se mettait du côté où venait la pluie », des bonnets bordés de peau. Ils avaient la tête entièrement rasée, sauf un petit toupet de cheveux sur le côté droit. Ils montaient de petits chevaux sans bridons, afin de les laisser pâturer à la moindre halte sans avoir à les débrider. Une selle courte en bois léger avec deux arçons relevés devant et derrière ; pas de panneaux, mais des tresses en grosse ficelle. La peau qui recouvrait la selle, gardait son poil où se dissimulaient les pistolets. Les étriers étant très courts, les éperons ne quittaient jamais le flanc de la bête.

Les armes consistaient en un grand sabre recourbé ou droit et très large, attaché à la ceinture par des courroies et

(1) *Histoire de la Milice française.*

des anneaux, des pistolets, une carabine ; de très grandes gibecières en bandoulière, et la sabretache complétaient cet armement.

Pohandy, Brignoff et Corneberg avaient agrémenté ce costume de fourrures, d'aigrettes et, sur le côté droit de la veste, de lames d'argent dont chacune marquait un combat livré. Ils n'avaient pas la peau de loup que leur prêtait la légende, ni, à l'arçon, la hache avec laquelle, se racontait-on avec un frisson, ils excellaient à décoller leurs ennemis.

Courtisans et grandes dames firent donc fête à nos hussards. Mais le seul qui sut mettre à profit cet enthousiasme dont témoignent les lettres et mémoires des temps, ce fut le faux hussard, le faux hongrois, Corneberg. Protégé par la duchesse d'Orléans (née Princesse Palatine), il obtint le 19 octobre le brevet dont il est question dans le *Journal* de Dangeau. Il retourne à Strasbourg, répand des prospectus alléchants dans les bivouacs des hussards impériaux et provoque la désertion d'une partie des régiments de Kollonits et Pálffy.

Telles sont les origines des hussards en France.

Ceux qui furent débauchés par Corneberg comprenaient des Polonais, des Croates, des Transylvains et des Hongrois. De ces derniers, on retrouve dans les archives les noms de Paul Beniczki capitaine Ekecsy, (Ekekschy), Bonnyck, Lindaw, Nógrády, lieutenants.

Corneberg ne garda pas longtemps son régiment : il le perdit au jeu et fut cassé le 16 novembre 1693. On n'est pas fixé sur la fin de cet aventurier. Les uns prétendent qu'il alla prendre du service en Russie ; selon d'autres, soupçonné d'espionnage, il fut enfermé à la Bastille, puis définitivement expulsé du royaume.

En tout cas, le régiment faillit finir aussi mal que son chef. Louvois et le duc de Bourgogne ne pouvaient souffrir ces soldats indociles et peu sûrs. Au début, ils justifièrent plus leur réputation de brigandage que celle de bravoure. Mais le Roi ne partageait pas les préventions de son ministre ni celles du Dauphin. Commandées par divers chefs, disséminées dans les autres armes, réformées, tour à tour réduites et multipliées, depuis 1692, il y a toujours eu des compagnies de hussards où rapidement les Hongrois prédominèrent. L'alliance

de Louis XIV et du prince Rákóczi contribua puissamment à cet heureux résultat, car les progrès de cette nouvelle formation se mesurent à l'importance de l'élément hongrois.

Dès le début de l'insurrection, Rákóczi lança un appel aux Hongrois incorporés dans l'armée impériale sur le Rhin pour les engager à passer à la France, les menaçant, s'ils ne le faisaient point, de brûler leurs maisons et saccager leurs terres. Un grand nombre de hussards s'empressèrent de s'engager dans le régiment de M. de Verseilles, qui confia presque tous ses escadrons à des officiers de la nation ; les compagnies avaient en effet pour capitaines : Bánóczy, Dessewffy, Zay, le chevalier Dessewffy ; pour lieutenants : Sándor, Kozáry, Pongrácz, Krucsay, Lasko et comme cornettes : Romany, Csendessy, Tatay, Szilády, Passic, Lándory, Koszády, Könczey, Bányay.

Villars, le meilleur général de la fin du grand règne, qui les eut sous ses ordres, sur le Rhin et en Bavière (1705) ne tarit pas d'éloges sur leur conduite.

A cette époque, les Français firent prisonnier un célèbre chef de partisans impériaux, le Hongrois Paul Deák. On ne se contenta pas de lui rendre la liberté, on lui donna un régiment de hussards. Confiance bien mal placée ! en 1706, Paul Deák désertait.

C'est peu de temps après qu'arrivait en France un colonel de l'armée de Rákóczi, Georges Ráttky, de Salamonfa qui, après une longue et brillante carrière militaire, devait glorieusement mourir au siège de Prague. Georges de Ráttky, fils de Georges et de Suzanne Baloghi naquit au château de Salamonfa. Il était envoyé en France par Rákóczi. Le 1er novembre 1707, le Roi le nomma mestre de camp réformé (colonel) à la suite des régiments des hussards, et le 14 décembre suivant il devenait colonel-propriétaire du régiment de M. de Saint-Genies qui avait été donné à la France par l'électeur de Bavière en 1701.

Le régiment de Ráttky se distingua au cours de la dure et longue campagne de Flandre et du Rhin. Il fut aux batailles d'Oudenarde (1708), de Malplaquet (1709), de Denain, aux sièges de Douai, du Quesnoy (1712), de Landau et de Fribourg (1713).

De quelle façon les Hongrois se comportèrent durant

ces terribles années, une lettre du maréchal de Villars au ministre de la Guerre va nous le dire :

« Je leur dois ce témoignage qu'aucunes troupes ne servent avec plus de courage, plus de péril, n'essuient plus de coups de feu, n'ont plus d'hommes et de chevaux tués.

« Le colonel Ráttky, homme de mérite, sent bien son homme de condition et s'expose beaucoup.

« Le lieutenant-colonel Dessewffy est aux eaux à la suite d'une blessure grave reçue dans cette campagne (1711).

« Je vous recommande aussi, Monsieur, l'escadron de Verseilles, commandé par Dessewffy, cousin du lieutenant-colonel.

« Jamais gens n'ont mieux fait la guerre que ces gens-là, assurément. Plût à Dieu que notre cavalerie eût autant l'esprit de guerre. »

Néanmoins, les hussards avaient un défaut, ils faisaient peu de cas des drapeaux qu'ils enlevaient à l'ennemi. Dans une lettre au sujet de la reprise de Douai, M. de Gassion s'exprime ainsi :

« Je ne saurais trop dire le nombre d'étendards qui a été pris, parce que ce sont les hussards qui s'en sont saisis, et de qui on ne peut les arracher, s'en servant pour fondre la dorure, et pour leur usage particulier. »

Pendant la campagne du Rhin, Ráttky fut secondé par un jeune compatriote qui allait bientôt briller au premier rang des officiers hongrois au service de la France, et qui a été le véritable fondateur des régiments de hussards. Nous voulons parler du comte Ladislas de Berchény.

On connaît l'héroïque et malheureuse lutte du prince Rákóczi pour arracher la Hongrie à la domination de la maison d'Autriche. On sait aussi comment la défaite de la France brisa les derniers espoirs des partisans du prince et les obligea à se soumettre où à s'expatrier. Beaucoup de ces exilés vinrent demander asile à la France qui les accueillit comme ses propres enfants. Parmi eux se trouvait le fils du général de l'armée de l'indépendance. Ladislas-Ignace, Comte de Bercsény (dit Berchény en France), né à Eperjes le 3 août 1689, avait combattu tout jeune auprès de son père, dans la compagnie des gentilshommes de Rákóczi. Il s'était signalé à la bataille de Trencsén, au siège de Neuhäusel (1708), à l'attaque des lignes

autrichiennes, près de Liptó, à la victoire de l'île de Schütt (1709), au combat de Vadkert (22 janvier 1710) et au ravitaillement de Cassovie (1711).

Nous allons le voir jouer en France un rôle important. Il n'est donc pas sans intérêt de rappeler ses origines. Nous avons compulsé à cet effet les preuves mentionnées dans le brevet de Maréchal de France (15 mars 1758) (1), ainsi que dans les lettres de naturalisation accordées le 27 avril 1750 par le Roi Stanislas de Pologne, duc de Lorraine et de Bar à «son cher et bien aimé» Ladislas de Berchény. (2)

Le comte était issu d'une ancienne maison originaire du comté de Pozsega dans la Slavonie, où elle apparaît vers 1480. Elle transmigra au XVIe siècle dans la Transylvanie. Vers 1633, elle s'établit de nouveau dans le royaume de Hongrie «où ses ancêtres ont possédé de grandes terres, occupé des places distinguées, et fait des alliances illustres.»

Emeric de Bercsény, son trisaïeul, avait épousé Sophie Saárosy, de la première noblesse de Transylvanie, alliée à Gabriel et à Etienne Bethlen, princes de ce pays, et au prince Nicolas Esterházy, palatin de Hongrie. Il eut pour petit-fils Emeric II, qui fut gentilhomme de la chambre de l'Empereur Ferdinand II, son plénipotentiaire en Transylvanie et ambassadeur à la Porte, membre du conseil de finances (Chambre Royale), gouverneur de Nógrád, et qui fut créé baron et magnat de Hongrie par diplôme de l'Empereur Ferdinand III du 18 Juillet 1639. De son mariage avec Barbe Lugossy, d'une illustre maison de Transylvanie alliée à Báthory, roi de Pologne, et à Jean Sigismond, électeur de Brandebourg, naquit Nicolas qui fut conseiller de l'Empereur Léopold, «vice-général des païs d'en deçà des Monts du Royaume de Hongrie, commandant de diverses places,» etc. Il épousa Marie-Catherine de Rechberg, issue d'une des plus anciennes noblesses de Bavière et eut pour fils Nicolas II, seigneur de Székes, comte suprême et héréditaire du comte de Unghvár, conseiller et chambellan de l'empereur Léopold, grand général et premier sénateur du royaume de Hongrie, ambassadeur en Pologne, gouverneur de Nógrád et de Szegedin, «décoré du titre héréditaire

(1) Dépôt du Ministère de la Guerre.
(2) Collection Chérin, manuscrits de la Bibliothèque Nationale.

de comte du royaume de Hongrie» par diplôme impérial du 24 juin 1689. Il épousa Christine Drugeth de Homonna, d'une famille de Hongrie alliée aux princes Rákóczi et aux Eszterházy. De ce mariage, naquit le comte Ladislas.

Berchény était un des plus beaux hommes qui se pût voir. De haute stature (il avait cinq pieds six pouces), d'une prestance superbe, sa figure respirait le courage et l'intelligence.

Entré aux mousquetaires le 1er septembre 1712, il était nommé, le 31 décembre suivant, lieutenant-colonel réformé à la suite du régiment de Ráttky. Il était quelques semaines plus tard sur le Rhin. Pendant le siège de Landau, ayant été détaché en reconnaissance avec des carabiniers, la cavalerie et des dragons, il tomba près de Worms sur un corps ennemi. Suivi de cent hussards seulement, il entre le sabre à la main dans leurs escadrons, les met en confusion et «les carabiniers achevèrent leur affaire.» (1)

Le baron de Ráttky reçut ses lettres de naturalisation en janvier 1715. Il fut nommé brigadier de cavalerie le 1er février 1719. Ce grade lui permettait de vendre son régiment pour exercer des fonctions d'officier général. Il préféra mener ses hussards en Espagne, dans l'armée du maréchal de Berwick. Le 1er août 1718, Berchény avait obtenu la commission de mestre de camp réformé à la suite de Ráttky. Le régiment contribua à la prise de Fontarabie, de St.-Sébastien et d'Urgel. Il se fit décimer au blocus de Rosas. La nécessité de remplacer les hommes perdus donna à Berchény l'occasion de lever un régiment à son nom.

Dans une lettre qu'il adressa plus de quarante ans après au ministre de la guerre pour lui annoncer la mort de son fils, second propriétaire du régiment, Berchény expose les curieuses circonstances de cette levée :

«Luzancy, 13 février 1762.

«J'ay perdu, Monsieur le Duc, mon fils aîné. Il est mort de la petite vérole. Que ne l'est-il d'un coup de canon !

«J'ay levé ce régiment à Constantinople, avec peines et au péril de ma vie. Et cela dans une circonstance où la grandeur du Roy étoit en quelque façon intéressée. Dans le temps

(1) Brevet de Maréchal, Manuscrits, Dépôt de la Guerre.

de la Régence, notre cour en bonne intelligence alors avec celle de Vienne, cette dernière avoit consenti à la levée d'un escadron de hussards pour le régiment de Rátky, pendant la guerre d'Espagne en 1719.

«La paix faite avec cette puissance, elle ne le voulut plus, menaçant mesme les officiers qui y avoient été envoyés pour cet objet, de les faire arretter. Je m'offris à le lever, le Roy m'en donna l'agrément et je partis avec quelques officiers pour la Turquie. Arrivé sur la frontière d'Hongrie, je le fis dans la flatteuse idée que tant qu'il y auroit un Berchény en France je le commanderois. Dès ce moment, je regardois ce régiment comme mon unique patrimoine, ayant tout perdu dans ma patrie.»

Il partit donc pour la Turquie, en compagnie de quelques officiers de Rátky : Kisfaludy, capitaine à la suite, «très bon gentilhomme d'Hongrie, — écrit Berchény à M. Le Blanc, ministre de la Guerre, — parlant bien français, sachant le service et le détail. C'est un homme sûr et de probité ;» — David, premier capitaine, «un très brave et très valeureux officier et de la nation ;» — Sulyok, Tolnay, Csepregy, «tous les trois de braves et bons officiers et Hongrois.» (1)

Il débarqua à Rodosto, ville située près de la mer de Marmara, en Turquie, où s'étaient réfugiés la plupart des héros de l'indépendance. Le prince Rákóczi s'y était retiré après avoir séjorurné en France au couvent des Camaldules près de Gros-Bois, pendant quatre ans (1713—1717).

Le père de Berchény y vivait encore et la France lui servait une pension de huit mille livres ainsi qu'aux comtes Forgách, Antoine Esterházy, Csáky et à nombre d'autres proscrits. Quant au prince lui-même, on sait la réception royale que Louis XIV lui avait réservée à Versailles en 1713. Le monarque lui accorda alors 600.000 livres et une rente annuelle de 60.000 livres, mais qui ne lui furent payés qu'à demi.

A la nouvelle de la mission de Berchény, tous les patriotes exilés, ceux de Rodosto et ceux de Constantinople, accoururent. Tous brûlaient de se dévouer pour la grande nation amie. Il emmena avec lui 174 hommes et 9 officiers. Parmi eux se

(1) Dépôt de la Guerre.

trouvait un de ses cousins, un enfant de quinze ans, Valentin Joseph Esterházy, qui formera quelques années plus tard un régiment à son nom, berceau du 2e Hussards.

La petite troupe débarqua dans le port de Maguelonne en Provence, et le décret constituant le régiment fut rendu le 12 juin 1720.

Jusqu'ici les hussards formaient des escadrons ou des compagnies sans cohésion ; Ráttky lui-même n'était à vrai dire qu'une compagnie. Berchény fut donc en réalité le premier régiment de hussards ayant une organisation arrêtée par des ordonnances précises, et des cadres sérieux. Nous ne parlerons pas de cette organisation et des modifications qu'elle subit jusqu'à la Révolution, non plus que des uniformes des divers régiments. Ces détails se trouvent abondamment traités par les auteurs déjà cités. Nous insisterons davantage sur la situation morale et matérielle qui fut celle des premiers hussards, sur leur activité en temps de guerre et de paix, et présenterons quelques biographies dignes de fixer l'attention.

II.

La première campagne du régiment fut plus utile que belliqueuse ; on l'employa dans les Cévennes à former, du côté du Languedoc, le cordon sanitaire contre la peste qui désolait alors la Provence. D'ailleurs le nouveau règne fut marqué par un des plus longues paix du siècle, au cours de laquelle Berchény adapta ses hommes aux tâches qu'ils devaient remplir dans l'armée, les disciplina et fit de son régiment le type sur lequel se modelèrent tous ceux que l'on forma dans la suite.

A cette œuvre, s'il gagna les distinctions les plus flatteuses et atteignit les plus hauts grades, il fut loin de s'enrichir. C'était une profession ruineuse que celle de colonel-propriétaire d'un régiment. Quand on ne disposait point d'une grosse fortune personnelle, on était condamné, à moins de trafiquer malhonnêtement sur les vivres des hommes et de compter sur la vente des grades, à contracter des dettes et à solliciter les subsides des ministres. Berchény était proscrit, dépouillé ; ses officiers n'étaient guère plus riches que lui, et trop souvent il dut presser la cour pour lui et son régiment. Deux ans après

la levée, les cavaliers hongrois n'étaient encore ni armés, ni équipés, ni montés, ainsi qu'en fait foi un rapport de Berchény à Monsieur Le Blanc, du 22 janvier 1722. (1)

«Le régiment, y est-il dit, est actuellement employé pour servir à pied, ce qui dégoutte *(sic)* fort les hussards qui ne sont pas accoutumés à ce service. Le comte de Berchény ne demande que trois cents livres pour chaque hussard, moyennant quoi il promet de les équiper de chevaux et armements convenables les mettre en état de servir et en faire une belle et bonne troupe.

«Et comme il n'a que ses seuls appointements qui ne luy suffisent pas pour pouvoir subsister et soutenir avec honneur son rang et sa naissance, d'autant que dans son pays il a perdu tous ses biens, et dont il ne peut même espérer aucun secours, il ose se flatter que vous aurez la bonté, Monseigneur, de luy accorder le même traitement qu'à M. de Rátky, qui a cinq mille livres de pension.»

Au cardinal Dubois, il exposait qu'il avait perdu plus de deux cent mille livres de rente. «Tous ses biens en Hongrie estans confisquez par l'Empereur, parce que son père étoit le grand général des troubles du Royaume d'Hongrie.»

En Mai 1722, il lui fut assuré 4600 livres de pension sur celle dont jouissait son père. Celui-ci étant mort en février 1723, la pension fut portée à 6100 livres. Il en avait aussi une sur l'ordre de Saint-Louis dont il avait été nommé chevalier à la levée de son régiment.

Ses officiers, parmi lesquels on remarque alors Esterházy, Polleretzky ; Gabriel de Palugyay, Etienne Horvát, Ferdinand Lermety (?), Votgyrka, Martizy, Nagy Márton, Puskás, Diák Jankó étaient encore plus mal partagés.

«Je puis vous assurer que pas un de mes officiers n'a de quoi acheter une livre de pain !» écrit-il un jour au comte d'Argenson, ministre de la guerre. «Le lieutenant Nándory a à peine un habit sur le corps.»

A la suite des réclamations du comte, on payait pour chaque homme monté, armé et équipé trois cents livres. La prime d'engagement était de trente livres ; la solde de 9 livres 6 sous 8 deniers par jour pour le mestre de camp ; 6 livres

(1) Dépôt de la Guerre.

pour le capitaine ; (1) 26 sous 8 deniers pour le maréchal des logis ; 9 sous pour le brigadier. Le hussard recevait un prêt de sept sous en été, de six en hiver. Là-dessus on lui retenait cinq sous en hiver, six en été pour l'entretien de la ferrure et des armes. Avec le sol restant, le pauvre hussard devait se débrouiller pour le linge, les bas et les culottes ! Et bien souvent il recourait à des procédés interdits par les codes civil et militaire : au pillage et à la contrebande.

La discipline instituée par Berchény était impitoyable : les moindres sanctions étaient les verges et la bastonnade. La désertion (l'engagement était de six ans) était punie des galères ou de la mort.

Certains officiers se laissaient tenter par le démon du jeu ou faisaient des dettes, et le colonel n'hésitait pas à sévir. Voici à ce sujet quelques notes relevées sur les états du régiment des années 1753 et 1754. (2)

Perényi, capitaine : « Il est d'une grande maison d'Hongrie mais fort pauvre. Il est d'une jolie figure et a de la volonté. Mais sa tête est un peu légère et sa conduite est dérangée sans cependant que le jeu y ait eu part. Il doit plus de mille écus dans différentes garnisons. Berchény l'a fait mettre en prison à Bitche où il restera jusqu'à ce que ses dettes soient acquittées. »

André Tóth fils aîné, capitaine : « Il a causé depuis quelque temps bien du chagrin à son père par le dérangement de sa conduite, causé principalement par le goût qu'il a pour le jeu. Il est actuellement en prison au château de Lichtenberg où il restera jusqu'à ce que ses dettes soient acquittées. »

Paul Benyowsky de Benyo, originaire hongrois, né à Cambremay (Normandie) en 1697, capitaine avec rang de lieutenant-colonel, chevalier de Saint-Louis. « Il a une pension sur le trésor royal de deux cents livres qui lui a été accordée en considération des services de son père qui a formé la première troupe de hussards en France, et a été tué à la première bataille de Hochstedt. Bon officier qui, dans sa jeunesse, a été un peu dérangé, mais qui est devenu sage avec l'âge et dont M. de Berchény est fort content. »

(1) Sur ses 2160 livres d'appointements, le capitaine était obligé d'en dépenser 1.168 pour sa compagnie. Sa solde annuelle se réduisait ainsi à 992 francs.

(2) Dépôt de la guerre.

Aucune histoire ne fait allusion à cette première compagnie de hussards, et c'est la seule mention que nous en ayons pu découvrir dans les archives.

Paul Nándory, capitaine réformé : C'est celui que M. Tóth (le père) avait mené avec lui à Constantinople lorsqu'il y a été en dernier lieu. Il a de l'esprit et de l'intelligence et il aurait été propre à remplir de pareilles commissions, si le cas s'en présentait, mais il a fait à son dernier voyage un mauvais mariage en Hongrie, où sa femme est restée, et il serait à craindre que si on l'y renvoyait, il ne se racommodât avec elle, ce qui doit faire un juste sujet de méfiance pour lui confier des commissions secrètes dans ce pays-là. »

Cette observation montre que le comte de Berchény, tant qu'il garda son régiment, ne se contenta pas d'y incorporer les déserteurs de l'armée autrichienne, mais qu'il entretint presque constamment des recruteurs en Hongrie et en Turquie. C'étaient ces soldats engagés sur place, dont il connaissait la famille et le passé qui constituaient le noyau de ses escadrons.

Ctesse H. REINACH FOUSSEMAGNE.

(A suivre.)

NIETZSCHE ET PETŐFI[1]

La rencontre de ces deux noms pourrait passer dans l'histoire de la littérature, pour une véritable surprise. A première vue l'on s'attend à une comparaison ; les critiques aiment assez ce procédé. Pour cette fois, il n'en est rien ; aussi bien, le poète national de la Hongrie et le célèbre philosophe allemand diffèrent-ils trop l'un de l'autre pour permettre aucun parallèle. Il ne s'agit ici que de montrer de quelle façon Petőfi fut le premier maître de Nietzsche en matière de philosophie.

Ceux qui savent que Petőfi ne s'est pas contenté d'être un grand poète lyrique — le plus grand poète hongrois, — mais qu'il a été aussi l'un des plus éminents penseurs de la littérature universelle, s'étonneront moins de ce rapprochement. Il ne faut pas oublier que Petőfi a laissé une collection de poésies indépendante du reste de son œuvre, et qui, sous le titre général de *Nuées*, contient soixante-six petites pièces dans lesquelles sont soulevées presque tous les problèmes de la pensée humaine. Il a aussi laissé des poèmes de plus longue haleine, comme *le Fou*, *le Dernier Homme*, morceaux philosophiques par le fond, la forme étant celle de la rhapsodie. Parmi ces derniers, le plus beau est la *Lumière*, d'une si admirable profondeur, d'une

(1) Cet article est la primeur d'une grande discussion littéraire qui ne manquera pas de s'engager dès que M. Abel Barabás aura fait paraître son livre sur *Petőfi et Nietzsche* dont ce chapitre est tiré. Ce livre contiendra des données nouvelles qui permettront de montrer l'influence qu'a eue le poète national de la Hongrie sur la formation du grand philosophe allemand, et ouvrira à la recherche et à l'analyse des horizons inattendus. M. Abel Barabás, professeur d'histoire littéraire au lycée unitaire de Kolozsvár, est bien connu en Hongrie et aussi en Allemagne par ses savantes études sur Petőfi et sur Gœthe. Il a été le premier à apprécier à sa valeur la philosophie de Petőfi.

pensée tellement puissante et pure, qu'on s'est plû à en faire le rival du monologue d'Hamlet. Le poète hongrois a atteint le sublime aussi bien que le dramaturge anglais. Et pourtant, qui le sait à l'étranger ? Qui donc a jamais comparé Petőfi à Shakespeare ? Qui donc a loué la beauté des *Nuées* et de la *Lumière ?* Et voici que maintenant il est prouvé et établi que c'est Nietzsche qui, le premier, a reconnu la grandeur philosophique de Petőfi.

Bien que l'influence du poète dans la formation de la pensée de Nietzsche ait été extrêmement sensible, longtemps elle fut ignorée. Cependant, si nous voulons dire de quelle façon l'âme de Nietzsche s'est élevée vers les hautes spéculations, nous devons nous rappeler que, dès le début, le jeune penseur a subi l'empire de la pensée de Petőfi, avant même de connaître celle de Schopenhauer, que l'on tient pour son premier maître.

Serait-ce que les Allemands n'apprécient pas Petőfi à sa juste valeur ? Au contraire ils savent mieux que personne que Petőfi, dans le Panthéon de la pensée humaine, occupe un rang presque égal a celui de Goethe ou de Shakespeare. Toutefois ils ne l'avouent pas volontiers . . .

Quand, il y a quelques années, je voulus terminer ma monographie de Petőfi, parue depuis, je ne pensais pas trouver à l'étranger de très importantes données sur l'influence de Petőfi dans la littérature mondiale. Ce ne sont point, en effet, mes recherches qui m'en fournirent le plus, mais mes relations antérieures avec la nièce de Niezsche, Mme Elisabeth Förster-Nietzsche. Certains indices, que les critiques avaient laissés de côté, me frappèrent dès l'abord, et me prouvèrent que Nietzsche avait dû connaître Petőfi. Je fis une enquête dans ce sens, mais c'est à Mme Förster-Nietzsche que je suis redevable des plus précieux renseignements.

Nietzsche avait vingt ans, quand une traduction allemande des poésies de Petőfi lui parvint, on ne sait par qui ni comment ; en tout cas, il prit le livre en affection. Quand il retourna voir sa mère et sa sœur à Naunbourg, c'était son livre de chevet, il l'emportait dans toutes ses promenades.

Il a laissé un souvenir caractéristique de son amour pour le poète hongrois, en mettant en musique un grand nombre de ses poésies. Et voilà bien la preuve à opposer à ceux qui continueraient à nier l'influence de Petőfi sur l'âme de Nietzsche.

J'ai cherché à connaître et â comprendre cette musique, pensant que c'était elle qui expliquerait le mieux la façon dont le jeune philosophe a interprêté le lyrisme de Petőfi. Le choix des textes avait aussi son importance. Mais l'essentiel était d'examiner le caractère de la musique inspirée par ces textes. Le texte ne fournissait que des renseignements généraux sur la pensée et la sensibilité de Nietzsche, tandis que la musique nous permettait de jeter un coup d'œil dans l'intimité secrète de son âme. Prenons la pièce la plus typique ; une seule strophe de dix vers, le dixième morceau du recueil des *Nuées*.

«Je voudrais quitter ce monde brillant
Sur lequel j'aperçois tant de taches sombres.
Je voudrais m'enfuir au fond des forêts
Où il n'y aurait personne, personne !
C'est là que j'écouterais le murmure des frondaisons,
C'est là que j'écouterais la voix du ruisseau
Et la chanson des oiseaux,
Et que je regarderais la troupe vagabonde des nuées,
Je regarderais la venue du soleil et son coucher . . .
Et qu'enfin moi-même je disparaîtrais.

Nietzsche n'avait que vingt ans, quand il mit ces vers en musique, et c'est cependant le chant du cygne d'une âme agonisante. La poésie est pleine de mélancolie, mais combien l'est d'avantage la musique ! C'est l'expression totale du désespoir, où ne pénètre plus le moindre rayon. La première phrase contient déja toute la pensée : c'est le dernier effort d'une âme lassée de tout pour se relever encore, et la phrase n'est pas finie, les ailes brisées elle retombe sans force ; la seconde ligne exprime le même désenchantement. Puis, le poète s'écrie : « Je voudrais m'enfuir au fond des forêts » . . . et la musique l'accompagne d'un cri de douleur, pour retomber au désespoir plus profond de la quatrième phrase. Ce sont ensuite, pendant que le poète trace le tableau de la nature sauvage, les mêmes velléités d'espérance qui reviennent, comme au début. Encore un cri douloureux, qui nous serre le cœur, et la tristesse de la mort, de l'anéantissement final. Voilà comment Nietzsche, au début de sa carrière, a pressenti et peint sa vie et sa mort.

Ce sont les mêmes sentiments qu'exprime toute la musique de Nietzsche, fût-elle écrite sur des vers lyriques. Parmi les chants d'amour de Petőfi, Nietzsche a choisi les plus tristes, les plus

désespérés. Il a mis en musique une pièce des *Cyprès : Tu as été ma seule fleur . . .*, et là encore, il s'est plaint de la nuit de son âme, de ses ailes brisées. Il a mis en musique une pièce adressée à Julie de Szendrey : *C'est toi, c'est toi, jeune fille brune . . .*, et le rythme de la chanson est des plus curieux. Voyons la deuxième strophe :

«Je suis debout au bord du lac,
A côté d'un saule pleureur.
C'est la place qui me convient, et c'est
Cette tristesse qu'il me faut.
Je regarde les branches inclinées,
Du saule pleureur
Qui sont comme les ailes brisées
De mon âme fatiguée . . .

Et c'est l'accompagnement que Nietzsche a donné à ces vers qui paraît le plus étrange à nos oreilles hongroises. Le rythme du poème forme un contraste curieux avec celui de la mélodie. L'accompagnement et les harmonies prouvent un talent original et intéressant.

Nietzsche n'a connu Petőfi que par des traductions, qui d'ailleurs n'étaient pas excellentes, celles de Kertbeny, alors les plus connues ; elles étaient médiocres aussi bien quant à la forme, que quant à l'interprétation. Mais il n'y en avait pas d'autres, et même dans une mauvaise traduction, Petőfi gardait son charme et sa grandeur. L'exemplaire dont Nietzsche s'est servi a longtemps fait partie de sa collection, malheureusement cet exemplaire a disparu ; irréparable perte, car, il est probable que Nietzsche émailla son livre de chevet de notes marginales du plus haut intérêt.

La popularité de Petőfi en Allemagne commençait à devenir considérable justement à l'époque où Nietzsche était étudiant. Les poésies de Petőfi paraissaient dans des recueils, des journaux. En même temps, grandissait la renommée de Schopenhauer, et ce furent précisément les élèves et les admirateurs de ce dernier, des jeunes gens pour la plupart, qui surent apprécier et goûter le mieux la philosophie mordante et désespérée que Petőfi a mise dans les *Nuées ;* ils crurent y retrouver la pensée de leur maître, bien que Petőfi n'eût jamais connu les œuvres du philosophe allemand ; ils attribuèrent à l'influence de Schopenhauer les poèmes du *Fou,* du *Dernier Homme,* de la *Lumière.*

Nietzsche, au contraire avait connu Petőfi avant Schopenhauer, et ce sont ses poésies philosophiques qui l'ont conduit à comprendre et à aimer Schopenhauer.

La question est maintenant de connaître la part d'influence directe de Petőfi dans le génie de Nietzsche. La philosophie nietzschéenne n'est pas condensée en un grand système, mais résumée et commentée dans de nombreux aphorismes. Et parmi ces aphorismes, il serait facile d'en citer plusieurs qui procèdent très nettement de Petőfi et des *Nuées*. Mais c'est ailleurs qu'il faut, à mon avis, chercher l'influence véritable. Nietzsche a laissé des poèmes, et c'est là que nous retrouvons le lien qui l'unit à la pensée de son maître. Parmi les poésies de Nietzsche, ce sont les pièces philosophiques qui sont à cet égard les plus caractéristiques ; surtout si on les compare à certaines pièces des *Nuées*. Ainsi, lisons la *Lumière* de Petőfi en la comparant au poème nietzschéen *Die Sonne sinkt*. Ce sont les œuvres de deux âmes dissemblables et, pourtant, que de traits communs, quelle influence profonde, chez Nietzsche, des couleurs, de la forme et de l'enthousiasme de Petőfi !

Mais ce n'est pas par Petőfi que Nietzsche a connu la Hongrie. Il a donné des preuves de son affection pour notre pays, à tel point qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il eût appris quelques rudiments de notre langue. A quatorze ans, il composa une rêverie intitulée *Im Mondschein auf der Puszta*. A dix-huit ans, il fit plusieurs pièces de musique sous le titre général de *Ungarische Skizzen*. Il composa aussi une *Marche hongroise*. Enfin, parmi ses vers, nous trouvons plusieurs poésies dont le sujet est hongrois, ainsi *Der alte Ungar ;* et Mme Förster-Nietzsche se souvient encore d'autres poèmes du même genre, qui ont été perdus. Voilà donc la preuve que son affection pour la Hongrie remontait loin, jusqu'aux années de son enfance.

ABEL BARABÁS.

LES PROLÉTAIRES

(A PROLETÁROK)

PIÈCE EN QUATRE ACTES

(Suite.) (6)

ACTE III

Salle élégante, brillamment éclairée; dans le fond, à travers une grande porte ouverte, on voit une autre salle. Sur le côté, à une table, Bankó, Timót, Ordas et Mákony jouent aux cartes. Bencze et Elisa, se donnant le bras, viennent du fond.

SCÈNE Ière

BENCZE, ELISA, BANKÓ, TIMÓT, ORDAS, MÁKONY.

TIMÓT. J'ai encore perdu, c'est inconcevable !

BANKÓ *(donnant les cartes)*. Hélas ! le proverbe a raison.

ORDAS. Malheureux au jeu, heureux . . .

MÁKONY. Faites attention au jeu. *(Il prend les cartes et annonce.)*

TIMÓT. Oh ! mes chers amis, que croyez-vous donc ?

ORDAS. Les proverbes ne mentent pas. *(Il joue et jette les cartes devant Timót)*. A vous le tour. Voilà, vous vous trompez de couleur. A quoi pensez-vous ? Ha, ha, ha !

ELISA *(bas à Bencze)*. L'écho de l'opinion publique.

BENCZE. En sommes-nous déjà là ?

ELISA *(ironiquement)*. Vraiment il était temps que tu arrives ; on te regarde déjà avec un sourire de compassion.

MÁKONY. Monsieur Timót, veuillez remarquer que je suis votre partner, et ne jouez pas contre moi.

TIMÓT. Pardon, j'ai confondu. *(Il donne.)*

ORDAS *(prenant la levée)*. Je pous remercie, Monsieur Timót . . . nous avons encore gagné la partie.

MÁKONY *(de mauvaise humeur)*. Je le savais d'avance.

BANKÓ *(battant les cartes)*. Toujours le proverbe. — Hé, Bencze, ne tourne pas la tête à ma femme. *(Il donne les cartes.)*

ELISA. Voyez ce vilain Benjamin, quel jaloux ?

ORDAS. Pourtant la jalousie est déjà passée de mode, n'est-ce pas, Bencze ?

BENCZE. Tu as raison, sage conseiller. *(Il continue sa promenade avec Elisa.)*

ORDAS *(jouant)*. Je saurais, moi aussi, donner un conseil, si seulement on voulait l'écouter.

BANKÓ. Lequel donc ? *(A part.)* Peut-être apprendrai-je maintenant pourquoi je dois taquiner ce brave Timót ?

ORDAS. Que M. Timót fasse plus attention à son jeu.

MÁKONY *(avec humeur, donnant)*. Ma foi, il ferait bien.

ELISA *(bas à Bencze)*. Entends-tu ?

BENCZE. L'opinion publique parle déjà assez clairement.

MÁKONY *(de mauvaise humeur)*. Voyez, nous avons encore perdu cette partie-là.

SCÈNE II.

Mme MÁKONY, KLIMÓCZI, LES PRÉCÉDENTS.

Mme MÁKONY *(elle entre au bras de Klimóczi venant de la salle du fond)*. C'est bien fait, tu l'as mérité. Qui est-ce qui a vu cela ? venir ici tourner ces malheureuses cartes, quand dans une autre pièce la charmante jeune dame amuse ses invités ? — Mon cher Zátonyi, tous mes compliments à votre épouse. La première soirée est le pas le plus difficile dans le monde et, je puis le dire, la petite maîtresse de maison est vraiment aussi attentive, aussi tendre, aussi affectueuse, aussi aimable que — comment dirais-je — qu'elle est charmante. En vérité, elle est charmante !

BENCZE. Madame, votre approbation est un excellent certificat de mérite.

Mme MÁKONY. Et ces Messieurs laissent là la plus aimable maîtresse de maison et se sauvent pour aller jouer. Mais mainte-

nant, je suis venue les chercher. Cher Klimoczi, exécutez le jugement de la société, emmenez les coupables. — Ha, ha, ha, quelle charmante idée ! elle vient de Zelma.

BANKÓ *(se levant)*. Il faut céder à la violence.

MÁKONY *(d'un air morose)*. A quand donc la revanche ?

KLIMÓCZI. Les excuses ne sont pas admises. Nous avons l'ordre formel d'emmener avec nous les Messieurs, sous peine de perdre le plus divin plaisir.

ORDAS. Et quel est ce divin plaisir ?

KLIMÓCZI. Mlle Zelma va jouer du piano et chanter.

ORDAS *(à part)*. Aïe ! mes oreilles !

Mme MÁKONY. Dépêchons-nous, Messieurs, il n'y a pas de temps à perdre. Si vous n'arrivez pas pour jouir d'un divin plaisir, comme ce cher Klimoczi l'a dit, vous verrez, du moins, que ma Zelma joue d'une façon exquise et possède une voix charmante. — Votre bras, cher Klimóczi. En avant, Messieurs ! *(Tous sortent, sauf Bencze et Elisa.)*

SCÈNE III.

BENCZE, ELISA.

BENCZE. Nous n'avons pas gagné l'argent de mon ami Mákony ; il n'est donc pas nécessaire que sa fille se venge sur nous. Reste ici, j'ai quelques mots à te dire, ma chère Elisa. D'abord, comment vas-tu ?

ELISA. Avant de répondre à ta tendre question, je me permets de t'interroger : pourquoi ce voyage a-t-il duré un mois au lieu de quinze jours, et qu'as-tu fait de bon pendant ce temps-là ?

BENCZE. Rien de bon, j'ai voyagé, j'ai fait un voyage de noce — tout seul. Cela a été tout, — mais quel reproche as-tu à me faire ? Ne t'ai-je pas donné assez d'argent pour mettre le nouveau ménage sur un pied brillant ? Du reste, je ne puis manquer, ma chère Elisa, de t'exprimer ma reconnaissance et mes remerciements. Mon habitation est réellement une demeure féerique, la soirée est magnifiquement organisée, les invités sont choisis parmi les meilleurs.

ELISA. Ce sont des colporteurs de commérages de premier ordre.

BENCZE. Cela aussi fait partie du luxe. Demain, toute la ville le saura et dira : « Avez-vous appris la grande nouvelle » — « Comment n'aurais-je pas entendu dire : Bencze Zátonyi est revenu de son voyage à l'étranger. » — « Oui, et, de suite, la jour même de son arrivée, il a donné une brillante soirée. » — « Vraiment ? Qui y était ? » — « Oh ! la société la plus choisie. Mme Mákony, la fameuse Mme Mákony, la présidente de toutes les réunions de femmes, avec son mari et sa fille. Le conseiller Ordas, le nouvelliste du monde élégant, — Klimóczy, l'usurier gentilhomme, X, Y, Z, etc. » — « Et s'est-on bien amusé ? » — « Supérieurement ; tout a été très brillant, la jeune maîtresse de maison est charmante. » — « Heureux homme que ce Zátonyi. » — « Il le mérite, c'est un jeune homme très distingué, très aimable. »

ELISA. Et tu n'as pas répété tout le dialogue, mon trésor ; on dira plus encore. « Et Timót, le riche Timót y était-il aussi ? » — « Chut ! ne parlons pas de cela. » — « Comment, il serait donc vrai que ce luxe ? . . . . » — « Moi, je ne dis rien, mais ce brusque départ après le mariage . . . . » — « Et Timót, pendant ce temps-là, a fréquenté sa maison. » — « Eh ! eh, qui l'aurait cru ? » — « Pauvre Bencze ! » — « Qui sait si c'est avec son agrément ? » — « De grâce, ne le dites pas ! » — « Mais, vraiment, il en est capable. » Comment trouves-tu cela, mon pigeon ?

BENCZE *(claquant des mains)*. Superbe ! Superbe ! Si le temps ne me pressait pas, je te dirais : Bis. Mais, maintenant, sois assez bonne pour répondre à mes questions, car je n'ai pu m'informer de rien moi-même. Imagine-toi que, depuis que je suis arrivé, j'ai à peine parlé à ma femme. Pas même pendant le temps où nous faisions quelques visites de présentation.

ELISA. Je me l'imagine.

BENCZE. En outre, il m'a semblé que, toute la journée, elle m'évitait, et moi . . .

ELISA. Tu ne l'as pas cherchée. C'était aussi mon cas avec toi, jusqu'au jour où nous nous sommes séparés.

BENCZE. Tu vois ? Et maintenant nous ne pouvons pas être l'un sans l'autre. Je ne désespère donc pas d'Irène non plus. Mais, dis-moi, comment s'est-elle comportée pendant mon absence ?

ELISA. D'une façon exemplaire. Tu n'as pas lieu d'être jaloux.

BENCZE. N'a-t-elle pas reçu Timót ?

ELISA. Pas une seule fois. Du reste, il n'a pas osé approcher d'elle ; oh ! il prend l'amitié au sérieux. Mais moi, plusieurs fois il m'a rendu visite. Je lui ai fait entendre que l'honorable mère, exagérément sensible, avait méconnu ses constantes attentions et que c'était pour cela qu'elle lui avait fait mauvais accueil le jour du mariage. Je lui ai fait comprendre que, s'il s'était présenté franchement et avait ouvertement déclaré ses honnêtes intentions, il aurait certainement obtenu la main de la jeune fille, parce que — cela aussi je le lui ai fait entendre — Irène n'a pas précisément de l'antipathie contre lui. Eh bien, maître, es-tu content de ton écolière ?

BENCZE. Le maître s'incline devant son élève. Et Camille, la glorieuse veuve, demeure-t-elle toujours avec vous ?

ELISA. Naturellement. Et je puis le dire, elle se trouve très bien dans ce luxe et ce confort élégant.

BENCZE. Elle est née pour cela. Je te remercie, ma chère Elisa, maintenant je sais tout.

ELISA. Mais moi je ne sais pas tout. Ne voudrais-tu pas me dire, combien de temps cela durera encore ?

BENCZE. Tu es déjà lasse du bien-être ?

ELISA. De cela non, mais de toi. Tu ne crois cependant pas que je continuerai à demeurer ici ?

BENCZE. Tu me rendrais fort heureux, mais je ne voudrais pas rendre jaloux ce cher Benjamin.

ELISA. Tu ne le rends pas jaloux, mais ambitieux. Depuis que je lui ai dit quelques mots de notre causerie intime, il ne rêve que d'emplois, que de députation.

BENCZE. Ne crains rien, ce sera également une des conditions.

ELISA. J'y compte bien. Maintenant, fais ce que tu voudras, à l'avenir je m'en lave les mains.

BENCZE. Aie confiance en moi. *(Il lui tend la main.)*

ELISA *(ne la prenant pas)*. Merci, j'aurai déjà assez à laver mes mains. *(Elle sort.)*

BENCZE *(avec un rire forcé)*. Très mordant, très spirituel, on voit qu'elle a été jadis ma femme.

ELISA *(revenant)*. C'est vrai, j'oubliais de te dire qu'il n'y a

plus d'argent à la maison ; ce que tu m'as donné, tout est parti.

BENCZE. Tu as bien administré le ménage !

ELISA. L'argent est parti comme il avait été gagné. Tu connais le proverbe. Ne te fais pas de soucis. Tu auras bientôt une brillante succession, n'est-ce pas ?

BENCZE. Oui, mais jusque-là, que faire ? Il me faut ménager Timót; déjà jusqu'ici je lui ai beaucoup emprunté, et à l'avenir . . .

ELISA. Tu en tireras encore plus.

BENCZE. Je l'espère. Mais, malgré tous ses penchants moyenâgeux, il est bon calculateur et je ne voudrais pas l'effrayer. Il n'y a pas d'autre moyen que de s'adresser encore à Klimóczi.

ELISA. C'est une démarche désespérée. D'après ce que je sais, mon pigeon, il possède tes billets anciens.

BENCZE. Il y en a chez lui et chez d'autres aussi. Il a fallu grimper à un grand arbre pour attraper la pomme d'or ; le fruit suspendu m'attirait, et moi, je me suis hissé toujours plus haut, plus haut, pour l'atteindre. Maintenant je suis arrivé au bout de la branche ; ou il faut que je cueille la pomme d'or, ou il faut . . .

ELISA. Que tu recules.

BENCZE. Non — j'aimerais mieux tomber en bas et me casser le cou. Sois assez aimable pour m'envoyer Klimoczi afin de lui dire quelques mots.

ELISA. Je le vois, tu veux, en effet, te casser le cou. Beaucoup de chance ! *(Elle sort.)*

SCÈNE IV.

BENCZE *(seul)*.

Nous allons voir, nous allons voir. Un homme de ma trempe ne se casse pas si vite le cou, ma chère petite Elisa. La branche sur laquelle je me tiens ne cassera pas si facilement. Autrement, tu ne serais pas venue auprès de moi, avec tes petits pieds, si tu n'espérais pas, au moins, une tranche de la pomme d'or, charmante Elisa. Mon calcul est sûr. Timót sera prêt à tous les sacrifices pour son amour ; Irène sera enchantée de se débarrasser de moi — et elle sera heureuse, oui heureuse ; beaucoup plus heureuse qu'avec ce rustre, ce

meurt-de-faim de Darvas. *(Il met sa main sur sa poitrine.)* Eh bien ! toi, chose inquiète que les rêveurs appellent la conscience, tu peux, je crois, cesser ton murmure, car, en fin de compte, tu fais du bien à cette jeune fille — tu la donnes à un homme riche et c'est ce que demandent aujourd'hui toutes les jeunes filles. — Eh ! quel besoin ai-je de me disculper? Qu'est-ce qui m'accuse? — Ah ! *(Il se tait, pensif, pendant quelques instants.)* Je le sens, je vieillis déjà, j'approche du temps où le diable se fait ermite . . . J'en ferai autant, je quitterai le bruit de la capitale, dès que j'aurai mis de l'ordre dans mes dernières entreprises, je paierai mes dettes, je rentrerai chez moi, en Transylvanie, je rachèterai mes biens paternels, je rendrai un nouveau lustre au nom de Zátonyi et qui sait? *(Apercevant Klimóczi.)* Ha, ha, ha, mon beau rêve printanier, va-t-en ! Voilà le vent glacial du Nord !

V. SCÈNE.

BENCZE, KLIMÓCZI.

KLIMÓCZI. Cette chère Mme Bankó m'a glissé à l'oreille que tu demandais à me voir, mon ami.

BENCZE. Comme le malade demande la médecine ; elle est amère, mais il faut la boire.

KLIMÓCZI. Très bien, très bien ! Que de finesse ! Que d'esprit comme toujours ! Ah ! mon ami, reçois mes félicitations pour ton mariage. Ta femme est un véritable ange — si aimable, si charmante ; elle ravit complètement tout le monde.

BENCZE. Merci, tu es bien aimable.

KLIMÓCZI. Et cette soirée — quel luxe, quel bon goût ! En vérité, je me figure être au paradis.

BENCZE. Descends un instant du paradis et parlons un peu en prose de mes billets.

KLIMÓCZI. Ah ! mon ami, quel sacrilège ! Demain, à mon bureau, je serai à ta disposition, mais maintenant, dans cette splendeur féerique et dans cette atmosphère magique, quand, dans le voisinage la céleste Zelma joue du piano — parler de billets — va, mon ami, il n'y a pas en toi une étincelle de poésie.

BENCZE. Aie cependant la complaisance de descendre de cette atmosphère magique sur la terre prosaïque.

KLIMÓCZI. Ne me demande pas cela. C'est impossible. J'ai regardé Zelma en face, j'ai vu ses doigts blancs voltiger sur les touches. — Ah ! mon ami, quelle céleste apparition ! Je serais prêt à donner mon âme pour elle.

BENCZE. A quel taux ?

KLIMÓCZI. Ha, ha, ha ! c'est un bon mot, mais maintenant adieu, mon ami ! Je me hâte de rentrer dans le salon ; que dirait la divine Zelma si j'étais absent trop longtemps ?

BENCZE. Elle vous dirait : Cher Klimóczy, donnez à ce cher Zátonyi trois mois de délai.

KLIMÓCZI. Oh ! que tu es un homme terre-à-terre ! Mettre de telles paroles sur les lèvres de cette femme éthérée !

BENCZE. Ne les entendrais-tu pas avec extase ?

KLIMÓCZI. Des paroles si prosaïques ! et sortant de ses lèvres de pourpre ! Va-t-en ! Si, au moins, elle disait : « Timót sera caution des anciens billets ». — Ah ! en cela il y aurait de l'esprit, de la poésie, de l'idéal. Adieu, mon ami ! Chaque instant de retard me vole une divine jouissance.

BENCZE. Ce serait la première fois qu'on te volerait. Alors, sans la caution de Timót, cela ne marchera pas ?

KLIMÓCZI. Encore cette prosaïque affaire !

BENCZE. Je te comprends. Ainsi donc je ne peux pas compter sur toi ?

KLIMÓCZI. Sur mon amitié — jusqu'à la mort.

BENCZE. Et sur ton argent ?

KLIMÓCZI. Avec la caution de Timót ?

BENCZE. Sans elle.

KLIMÓCZI. Ah ! entends-tu ? Le piano résonne de nouveau, Zelma joue, et je ne suis pas là. Oh ! homme au cœur de pierre !

BENCZE. Je te garantis qu'à bref délai . . .

KLIMÓCZI. Demande-moi mon sang, mon ami, je le verserai avec plaisir pour toi.

BENCZE. Merci, il n'a pas cours ; mais si tu versais un peu d'argent . . .

KLIMÓCZI. Ah ! ce prosaïque argent ! Je ne peux pas souffrir ce mot de glace . . . excuse-moi, mon ami, je ne peux pas résister . . . ta soirée a brillamment réussi — je suis au septième ciel — il faut que je me presse, j'entends la voix de Zelma. Zelma chante — ah ! quel céleste plaisir ! *(Il s'en va en pirouettant.)*

SCÈNE VI.

BENCZE *(seul)*.

Le dernier rat s'est sauvé du bateau. Nous coulons. Il faut que je me presse, les nuages commencent à s'amonceler dangereusement sur moi. Je connais cet homme ; mon sort est entre ses mains, je ne peux pas compter sur sa pitié. *(Relevant la tête.)* Tant mieux ! Je n'ai pas besoin de pitié, c'est le refuge des lâches et des sots ; celui qui a de l'intelligence et de l'énergie se relève de lui même, fût-il même enlisé. J'ai peu de temps, mais encore assez pour arriver à mon but . . *(Il se dirige vers le salon du fond.)* En avant donc, à l'ouvrage ! *(Il se rencontre face-à-face avec Timót.)* Précisément, il vient à propos.

SCÈNE VII.

BENCZE, TIMÓT.

BENCZE. Dieu t'amène, mon vieil ami. Es-tu déjà las de ce bruit de fête que tu viens dans cet endroit écarté, où il n'y pas un chat ?

TIMÓT *(confus et agité)*. C'est toi que je cherchais, mon ami.

BENCZE. Les grands esprits se rencontrent. Moi aussi, précisément, je me dirigeai vers le salon pour te rencontrer.

TIMÓT. Le mieux sera de rester ici. Ce que je veux te dire, personne n'a le droit de l'entendre.

BENCZE *(levant la main au ciel, pathétiquement)*. Lui — il entend tout.

TIMÓT *(très agité)*. Je suis pur devant Dieu, il voit dans les cœurs et dans les pensées ; mais les hommes sont aveugles ou méchants — il faut que je m'en garde.

BENCZE. Et moi fais-je partie des aveugles ou des méchants ?

TIMÓT *(lui prenant la main)*. Toi, tu es mon juge.

BENCZE. D'après cela, tu serais un coupable ?

TIMÓT. Pas un coupable, mais seulement un calomnié. Ecoute ma confession, mon ami ; depuis longtemps déjà elle oppresse mon âme. Je ne peux pas supporter plus longtemps cette fausse situation.

BENCZE. Le tribunal est réuni — accusé, parlez !

TIMÓT. J'ai toujours été pour toi un ami vrai et sincère ; non seulement la reconnaissance m'a attaché à ta famille, à laquelle je dois mon bonheur, mais encore un véritable sentiment d'amitié m'a attiré vers toi, et aussi ma gratitude de ce que tu m'as jugé digne de ton amitié, moi, un homme simple.

BENCZE. Ces circonstances atténuantes sont admises et pourront être prises en considération pour la fixation de la peine.

TIMÓT. Ne plaisante pas, mon ami, c'est terriblement grave ce que je veux te dire.

BENCZE. Ecoutons.

TIMÓT. Sois persuadé que jamais un instant je n'ai été infidèle à mes devoirs d'ami.

BENCZE. Je le sais.

TIMÓT. Dès que je l'ai appris, je me suis efforcé d'étouffer, d'oublier — il aurait fallu m'éloigner, cela, je ne l'ai pas fait ; c'est là ma seule faute.

BENCZE. Je ne te comprends pas ; parle plus clairement.

TIMÓT *(toujours de plus en plus confus, d'une voix saccadée)*. J'ai été malheureux — j'ai lutté — j'ai triomphé — il aurait fallu partir — on m'a mal jugé — je suis innocent — Mme Bankó m'a démandé d'aller la voir — je ne pouvais refuser — j'ai eu tort en cela — je ne l'ai jamais vue — la calomnie l'a atteinte également.

BENCZE. Qui ? La petite Mme Bankó ? Règle cela avec son mari.

TIMÓT. Tu ne comprends pas — pourtant, je parle clairement — je ne sais pas le faire plus clairement — je suis ton fidèle ami — demain, je partirai pour toujours — ne crois pas à la calomnie — elle est innocente.

BENCZE. De tout cela j'ai seulement compris que tu veux partir pour toujours. Mais cela, je ne te le permets pas, mon vieil ami.

TIMÓT. Que faire donc ? La calomnie ne se taira pas autrement.

BENCZE. Quelle calomnie ?

TIMÓT. Je te l'ai déjà dit.

BENCZE. J'ai entendu, mais je n'ai pas compris.

TIMÓT. Ici, dans tes propres salons — je l'ai entendu moi-même — je ne l'aurais pas soupçonné, — les plus claires allusions — je suis un homme simple et sans expérience, mais j'ai bien compris — oh ! si elle l'entendait ! — oh ! laisse-moi partir.

BENCZE. Elle ? Qui elle ?

TIMÓT *(tout bas, en tremblant)*. Ta femme.

BENCZE. Irène !

TIMÓT *(en soupirant)*. Laisse-moi partir.

BENCZE. C'est une absurdité !

TIMÓT *(avec joie)*. Tu ne le crois pas, n'est-ce pas ? Tu es convaincu de mon innocence, n'est-ce pas ?

BENCZE *(lui serrant la main)*. Pauvre vieil ami ! Comment as-tu pu en douter ? mais, maintenant il ne t'est pas permis de partir. La calomnie est comme un mauvais chien, elle aboie après l'homme qui fuit, regarde-la bravement en face et elle se taira.

TIMÓT. Mais — mais — je n'en ai plus la force.

BENCZE *(comme saisi d'une idée)*. Tu aimes Irène.

TIMÓT. J'ai lutté — j'ai triomphé — je pars.

BENCZE *(lui saisissant la main)*. Déjà, du temps où elle était jeune fille, tu l'aimais.

TIMÓT. Pardonne-moi, je ne t'ai pas trahi.

BENCZE. Mon pauvre ami ! Pourquoi donc alors ne m'en as-tu pas parlé ?

TIMÓT. Comment cela ?

BENCZE. Avais-tu si peu de confiance en ton ami ? Tu n'as pas su te placer devant moi et me dire en face : mon ami, moi j'aime cette jeune fille et je veux la prendre pour femme. Pouvais-tu donc supposer que, pour ton bonheur, je ne t'aurais pas cédé immédiatement la place ? Va, va, tu n'es pas un véritable ami.

TIMÓT. Que dis-tu là ?

BENCZE. Au lieu de cela, tu as gardé le silence, tu as souffert, et tu nous a mis maintenant tous les deux dans la plus louche situation. Pourtant, mon amour, à moi, n'était pas si grand, j'ai plutôt pris cette pauvre fille par compassion . . . et si j'avais su . . . oh ! Timót, Timót, pourquoi n'as tu pas été sincère avec moi ?

TIMÓT *(ému)*. Je ne savais pas qu'une telle amitié pût exister au monde . . . pardonne-moi ! *(Il se jette sur sa poitrine.)*

BENCZE. Mais cela ne peut pas rester ainsi. Il faut que tu deviennes heureux, on peut encore réparer la faute.

TIMÓT. Comment ?

BENCZE *(tout bas, avec agitation)*. Non, je ne peux pas souffrir que tu sois malheureux pour ta vie entière. Si tu as su t'immoler par une délicatesse mal comprise, moi aussi, je sais faire un sacrifice, et je le ferai. Rien n'est encore perdu. Irène n'est ma femme que de nom ; si tu l'aimes, si tu veux la rendre heureuse, si elle aussi est d'accord . . . je ne veux pas être un obstacle à votre bonheur.

TIMÓT *(avec effroi)*. Ciel ! tu veux te tuer ?

BENCZE *(lui serrant la main)*. Cela, je le ferais aussi ; mais, par bonheur, la loi nous donne une autre solution. Nous irons habiter pendant six semaines la Transylvanie ; là, le divorce est très facile, si les deux conjoints y consentent. Je connais la loi . . . Chut ! ne dis rien ! je ne consentirai pas à ce que tu t'opposes à mon sacrifice. Mon arrangement est sûr ; gagnons Irène et alors . . .

TIMÓT. Oh ! mon ami, pourquoi ne puis-je pas mourir pour toi ?

BENCZE *(le prenant par le bras)*. Chut ! aujourd'hui, c'est mon tour . . . aujourd'hui, c'est à moi à faire un sacrifice. Ne parle pas, ne me prive pas de mon bonheur . . . bientôt nous parlerons plus en détail de nos projets. Et maintenant, viens, entrons bras dessus bras dessous dans le salon, devant le monde ; ainsi nous ferons taire, en attendant, les mauvaises langues. *(Tous deux, se donnant le bras, vont dans le fond.)*

SCÈNE VIII.

CAMILLE *(dans une toilette exagérée et ridicule)*, MOSOLYGÓ *(ils arrivent par une porte de côté.)*

CAMILLE. Venez toujours. N'ayez pas peur si je vous sers de guide. Vous avez de la chance que je vous ai rencontré dans l'antichambre ; autrement, les domestiques vous auraient mis dehors.

MOSOLYGÓ *(s'asseyant et s'allongeant dans un fauteuil)*. Ce ne serait pas la première fois que cela m'arriverait, ni la dernière.

CAMILLE. Mais comment êtes-vous venu ici ?

MOSOLYGÓ. Je suis venu faire une visite.

CAMILLE. Bien, bien ; seulement nous n'écrivons plus de pétitions. Je n'ai plus besoin de vos services. Nous sommes des seigneurs.

MOSOLYGÓ. A crédit.

CAMILLE. Oui, mais quel crédit ! Ce n'est pas un crédit de quelques sous, comme l'était le nôtre autrefois. Regardez cette splendeur, ces meubles superbes ! Ils sont tous achetés à crédit. Les mets recherchés, les boissons fines, les domestiques en habit, les plats d'argent — tout est à crédit. Et les invités donc ! Tous des conseillers, des barons, des grands seigneurs — ceux-ci aussi sont à crédit ! Quels invités ai-je pu réunir autrefois ? des Tulipán, des inconnus ! Voyez la différence entre le grand crédit et le petit crédit . . . D'ailleurs, ne dites pas que je suis devenue fière dans mon luxe et que j'ai oublié mes vieux amis. Je vous montre bien que je vous vois avec plaisir. Il y a de quoi. Avez-vous faim ?

MOSOLYGÓ. Et soif.

CAMILLE. Il me suffit de faire un signe de l'œil pour que la table soit couverte des choses les plus fines, comme dans les contes de fées. *(Un domestique passe sur la scène avec des rafraîchissements.)* Hé, mon ami, arrêtez-vous ! *(Le domestique s'arrête.)* Veuillez vous servir, Monsieur Mosolygó.

MOSOLYGÓ. *(râflant une grande partie des rafraîchissements du plateau et les mettant sur la table)*. Ce sera assez comme apéritif. *(Le domestique interloqué le regarde ainsi que Camille. Celle-ci, d'un geste grandiose.)* C'est bien, vous pouvez vous retirer. *(Le domestique s'en va.)*

MOSOLYGÓ *(ingurgitant l'un après l'autre les rafraîchissements)*. Pas mauvais.

CAMILLE *(avec fierté.)* Tous les jours nous vivons ainsi. Et il n'est plus besoin que nous envoyions à personne des demandes de secours. A propos, où avez-vous été pendant un mois ? Depuis le mariage, je ne vous ai pas vu.

MOSOLYGÓ. J'ai voyagé.

CAMILLE. Comme mon gendre. Peut-être, vous aussi, vous êtes-vous marié ?

MOSOLYGÓ *(tout en mangeant et buvant)*. Mauvaise plaisanterie. J'ai été dans le Bihar.

CAMILLE. Un mois entier ?

MOSOLYGÓ. J'y ai été à pied — je suis revenu en chemin de fer. Comment va Irène ? Je voudrais lui parler.

CAMILLE. Aujourd'hui, vous ne pouvez pas lui parler. Elle est dans le salon au milieu de ses invités, et l'on ne peut pas vous laisser entrer là. Et puis, qu'est-ce que vous avez à faire avec elle ?

MOSOLYGÓ. Rien . . . je voudrais la voir. J'attendrai plutôt la fin de la soirée — *(On entend du bruit dans la salle du fond et de temps en temps on voit des invités qui se promènent.)*

CAMILLE. Alors, allez-vous-en ! Cachez-vous où vous voudrez. A toute minute, il peut venir ici un invité très distingué ; et vous savez, cela ne nous ferait pas grand honneur, si l'on vous voyait avec cette redingote râpée. Vous êtes un homme très honnête, très savant, mais il n'est pas nécessaire de jeter au nez des gens que, jadis, nous envoyions ensemble des pétitions aux philanthropes bienfaisants. Prenez toutes ces assiettes et installez-vous là dans cette chambre à côté. Personne n'y va, vous pouvez y attendre tranquillement tant que vous voudrez. Irène sera contente de vous voir. Bien des fois, elle s'est informée de vous. Vous savez, elle n'est pas fière non plus, ma chérie ; tout à fait comme moi. *(Pendant ce temps-là elle pousse Mosolygó dans la chambre à côté ; ensuite, elle va dans la salle du fond et on la voit causer avec quelques invités en s'inclinant et en faisant des grâces.)*

(Traduit du hongrois par *M. Paul Bert de la Bussière.)*

(A suivre.)

REVUE LITTÉRAIRE

L'histoire du Lido de Venise.

Le nom du Lido de Venise éveille dans notre esprit l'image d'une ville d'eaux animée, bruyante, mondaine, soumise aux caprices de la mode et qui, en outre, grâce à son voisinage immédiat avec l'ancienne reine de l'Adriatique, met à la portée des baigneurs tous les trésors d'art et d'histoire qu'offre cette merveilleuse cité.

Le luxe de la vie moderne règne si bien en maître de nos jours sur la pointe nord de la longue et étroite langue de terre qui sépare les lagunes de Venise de l'Adriatique, que le visiteur ne songe même pas à rechercher les derniers vestiges du passé de l'île, vestiges qui auront bientôt disparu. Le Lido, cependant, a joué un rôle historique très important et très intéressant ; mais ce rôle étant peu connu dans son ensemble, la littérature ne s'en est guère occupée. Heureusement il a enfin trouvé son historien : on vient de publier, en français et en italien, une monographie du Lido richement illustrée, d'une lecture captivante, qui embrasse le passé historique de cette île depuis les Romains jusqu'à nos jours.(1)

Nul ne semblait mieux préparé à cette tâche que M. *Charles Malagola,* le savant professeur, l'historien distingué, directeur des archives d'État de Venise — les plus riches de l'Italie — ; il a sous la main non seulement les documents manuscrits, mais beaucoup d'anciennes gravures, plans, cartes, qui éclairent les vicissitudes du Lido dans le cours des âges et dont les reproductions en fac-simile

(1) *Le Lido de Venise à travers l'histoire,* par Charles Malagola. Venise, 1909. Marcel Norsa imp. éditeur.

font mieux comprendre le récit de l'historien en lui donnant le relief d'une leçon de choses.

On trouvera d'abord dans cet ouvrage une mention des rares souvenirs historiques que les îles de la Lagune vénitienne ont conservés de l'époque romaine. Ces souvenirs sont d'autant moins précis que la mer couvrait alors une grande partie du territoire qui émerge aujourd'hui entre Ravenne et Aquilée, et que, par conséquent, la configuration des îles pouvait aussi être différente de ce qu'elle est maintenant. Nous savons, toutefois, que ces îles étaient très fertiles et que c'étaient des villégiatures presque aussi recherchées que les environs de Naples. Sur l'emplacement de Malamocco, à peu près au centre du Lido actuel, se trouvait, vis-à-vis de l'embouchure du Medoacus — la Brenta d'aujourd'hui — le port le plus important de la province dont Padoue était le centre.

A l'époque la plus reculée de la République de Venise, les doges, qui avaient siégé d'abord à Héraclée, transportèrent leur résidence à Malamocco, et ce n'est qu'au commencement du IXe siècle qu'ils vinrent s'établir à Rialto, la Venise d'aujourd'hui.

Le nom de Lido se rencontre pour la première fois au commencement du XIVe siècle ; dès lors l'île joue un grand rôle dans les annales de Venise ; d'une part, en effet, elle était le centre des travaux ayant pour objet la protection de la côte et l'aménagement du port, et jouait un grand rôle stratégique dans le système de défense de la République ; d'autre part, elle était le théâtre de fêtes publiques telles que des revues, ou des courses, auxquelles le Lido se prêtait admirablement à cause de sa promixité et de sa vaste étendue de terrain plat.

Au point de vue de la navigation, le Lido avait autrefois une importance particulière, parce qu'il s'y trouvait plusieurs puits naturels et artificiels, très abondants, où les navires de l'Adriatique venaient s'approvisionner en eau potable. Il avait une importance plus grande encore au point de vue stratégique, car il tenait à distance les vaisseaux ennemis ou repoussait leurs attaques.

Les plus anciennes fortifications furent construites sur la pointe nord de l'île, dans le voisinage de l'antique église et du couvent de San Niccolo, à la passe qui est encore aujourd'hui la plus fréquentée de la lagune et du port de Venise ; plus tard, on en éleva aussi près de Malamocco pour défendre ce port. Afin de pouvoir fermer complètement la passe nord, on construisit encore sur l'îlot de Sant'Andrea, en face du Castello Vecchio, un nouveau fort dont la

belle façade, édifiée sur les plans de Sanmicheli, existe encore aujourd'hui, bien que ces bâtiments n'aient plus aucune valeur stratégique. A l'approche de l'ennemi, la passe était fermée dans toute sa largeur par de grosses chaînes de fer tendus entre les deux forts et, de plus, des canonnières ancrées le long des chaînes menaçaient encore l'assaillant. On avait aussi construit au Lido, dans le voisinage du fort, une caserne et une poudrière ; l'incendie de celle-ci, à la fin du XVIIIe siècle, fit courir de grands dangers aux constructions voisines.

Le Lido a vu le départ et l'arrivée de puissantes flottes et a souvent retenti de cris de guerre et du bruit de la canonnade. Vers la fin du XIVe siècle, la guerre de Chioggia a eu pour principal théâtre les lagunes et le Lido ; cette île fut aussi pillée et ravagée une fois par les Hongrois, au temps de Sigismond, pendant les luttes pour la possession de Zara. C'est la canonnade dirigée du Lido contre un navire de guerre français, pendant la campagne de Bonaparte en Italie, qui donna au hardi conquérant le prétexte qu'il cherchait pour renverser la République de Venise. C'est de même par l'occupation des forts du Lido que les Autrichiens procédèrent, en 1849, au renversement de la République que les Vénitiens avaient tenté de rétablir.

Des armées et des souverains étrangers ont fait au Lido des séjours plus ou moins longs. Pendant la quatrième croisade, près de 40.000 croisés furent longtemps immobilisés dans cette île, décimés par les chaleurs et les maladies, parce qu'ils n'étaient pas en état de payer aux rapaces Vénitiens le prix convenu pour leur transport. Au XVIe siècle, on y donna des fêtes magnifiques en l'honneur de Henri III, roi de France, revenant de Pologne ; au XVIIe siècle, le duc de Brunswick Ernest-Auguste y passa en revue les troupes levées par la République en vue de l'expédition de Morée. Le généreux Maximilen, archiduc d'Autriche, dont le rêve d'empire mexicain devait avoir un si triste fin, s'était fait bâtir au Lido une villa dont il n'échangea le séjour que pour celui du romantique château de Miramar.

L'auteur a oublié de dire qu'une reine de Hongrie, persécutée par le sort, est descendue jadis à Malamocco, ce petit port du Lido relevé de ses ruines : Béatrice, la veuve de Mathias Corvin, qui avait été reçue et fêtée en reine par Venise lorsqu'elle se rendit en Hongrie, se vit refuser par la République le vaisseau qu'elle lui demandait pour rentrer dans sa patrie après la mort de Mathias et son divorce d'avec Wladislas, son second époux. Elle s'arrêta à Malamocco, paraissant

attendre une invitation des autorités de Venise, et c'est de là qu'elle écrivit à ses parents de Ferrare pour les aviser qu'elle passerait par leur ville en se rendant à Naples.

Le Lido ne servait pas uniquement à des revues de troupes : on s'y exerçait au tir ; à l'âge d'or de la République le tir à l'arc était l'exercice de prédilection de la jeunesse vénitienne, et dans les joutes appelées Palio, c'est le doge lui-même qui remettait le prix au vainqueur. Il est probable que ce sont les figures de ces beaux jeunes gens que Jacopo Bellini et Carpaccio avaient devant les yeux, lorsqu'ils peignirent le martyre de Saint Sébastien et de Sainte Ursule.

Plus brillant encore était le spectacle qu'offraient les fêtes qui avaient en majeure partie le Lido pour théâtre, fêtes que la République célébrait tous les ans le jour de l'Ascension en souvenir de la campagne victorieuse du doge Pietro Orseolo II, et qui symbolisaient le mariage de Venise avec la mer. La cérémonie du lancement de l'anneau avait lieu en pleine mer, devant le Lido, sur la galère d'honneur nommée le Bucentaure ; ensuite le doge se rendait à l'église de San Niccolo, y entendait une messe et recevait la bénédiction.

Les fêtes populaires de « Luni del Lido », qui avaient lieu dans l'île les lundis de septembre et d'octobre, sont d'origine postérieure et tombent en désuétude. Une seule de ces fêtes s'est perpétuée jusqu'à nos jours, celle du « Redentoretto » dont le théâtre est proprement le canal de la Giudecca, devant l'église du Redentore. Le populaire qui y a pris part, après s'être bien amusé, s'embarque vers minuit pour le Lido, où il attend sur la plage le lever du soleil.

L'auteur donne force détails circonstanciés et intéressants sur l'origine de toutes ces fêtes ; il mentionne toutes les curiosités topographiques et historiques du Lido : ses moulins et ses puits, ses édifices militaires et publics, ses églises et ses couvents ainsi que ses cimetières abandonnés. Son livre nous apprend que le Lido fait relativement petite figure dans la poésie italienne ; mais M. Malagola a recueilli avec un soin pieux toutes les descriptions, tous les souvenirs que la poésie en a conservés, en particulier dans le dialecte local.

En revanche, il est intéressant de constater quel charme cet endroit a exercé sur quelques grandes poètes étrangers. C'est ici que Gœthe vit la mer pour la première fois, et il a consigné dans ses notes de voyage l'impression profonde que cette vue fit sur lui. Lord Byron fit au Lido de longs séjours. Pendant les trois années qu'il passa à Venise, il ne recherchait pas toujours la solitude du couvent arménien

de San Lazaro : il allait souvent au Lido pour s'y adonner à l'équitation, son sport favori. Il avait ses chevaux dans l'île et la parcourait presque chaque jour dans toute sa longueur, souvent en compagnie de son ami, le poète Shelley, qu'attendait une fin prématurée. Il lui fallait alors supporter la vue de ses compatriotes qui venaient en foule pour voir et admirer leur grand poète fuyant sa patrie.

Le Lido est aussi étroitement lié au souvenir d'un grand lyrique français : c'est ici qu'Alfred de Musset rejoignit George Sand et que, assise sur une tombe renversée dans un cimetière abandonné, l'amante fugitive lui fit l'aveu de son infidélité. Voilà pourquoi le poète parle avec amertume, dans ses vers, de cette île pourtant si gaie.

ALBERT DE BERZEVICZY.

J.-B. Isabey, sa vie, son temps, suivi du catalogue de l'œuvre gravée par lui et d'après lui, par Mme de Basily-Callimaki. (1)

Que celui qui fut pendant longtemps le peintre préféré des femmes, soit glorifié dans son œuvre par une femme dont le nom est bien connu de la haute société parisienne, n'est-ce point, à son égard, comme une nouvelle faveur du sort ?

Mieux que personne, nous savons avec quelle application, quel entrain, quelle élégante désinvolte en harmonie avec son sujet, Mme de Basily-Callimaki a mené à bien la tâche qu'elle s'était assignée, car nous l'avons vue plus d'un jour aux Archives nationales ou à la grande Bibliothèque de la rue de Richelieu se documenter, préparer le bel ouvrage qu'elle vient de publier.

Les mânes de celui qui naquit sous Louis XV et mourut sous Napoléon III, qui fut le peintre de Marie-Antoinette, des émigrants, des suspects et des conventionnels, de Joséphine, de Marie-Louise, des Alliés, de la Restauration, qui sut, sans être servile, mais par son tact, sa finesse et sa bonne grâce être l'ami de tous les maîtres du jour, de tout ce que l'Euroqe compta de célèbre pendant un demi-siècle par la naissance, le rang et la beauté, — les mânes de celui-là sauront gré à une femme de leur avoir rendu la part d'honneur qui leur revient, de leur avoir élevé un monument définitif et durable.

L'œuvre littéraire qui les évoque aujourd'hui, mêle comme il convenait, leur souvenir à l'histoire. Et nous félicitons particulière-

(1) Paris. Frazier-Soye, graveur-imprimeur, gr. in-4°, 1909.

ment Mme de Basily-Callimaki de l'excellence du cadre historique qu'elle a donné à son personnage, de l'heureux équilibre qu'elle a maintenu entre ces deux éléments de son livre. Cela en expliquerait déjà la dimension , si l'abondance des illustrations n'achevait de la justifier.

Là encore l'auteur a fait preuve d'un jugement très louable, à notre avis, en consacrant deux chapitres à Isabey décorateur. Il reste hélas ! trop peu de choses de ses travaux décoratifs pour négliger de parler de ce qui a survécu à toutes les ruines, de ce qui peut être retrouvé de créations dispersées aux quatre coins du monde. Les belles reproductons des pièces conservées au Musée de Sèvres et de Hambourg sont à ce point de vue d'un grand intérêt. D'ailleurs, nous pouvions pressentir le soin qu'aurait l'auteur de mettre en lumière cette partie de l'œuvre du peintre. N'avions-nous pas remarqué au début du livre les décorations de l'ordre de l'Union de Hollande, d'un art si délicat, d'un dessin si délié, et qui font seulement regretter le beau coloris vert de mer du ruban moiré, sur lequel l'une d'elle s'applique dans l'aquarelle originale?

En somme ce livre nous offre en détail l'œuvre intégrale d'Isabey, qui ne fut pas qu'un miniaturiste, mais un grand artiste décorateur, un graveur et un peintre de grands portraits à l'huile. Il fut plus encore : il fut un homme d'esprit. La peintre de Mlle Hortense de Beauharnais, à l'institut de Mme Campan, ne pouvait guère y manquer. Ah ! quel que fût le sujet de Louis XVIII et de Charles X, le bonhomme dut plus d'une fois regretter le temps, où de la Malmaison on le chargeait de ramener Hortense à St-Germain. N'est-ce pas tout d'abord le souvenir de celle-ci qu'évoque le nom d'Isabey, parmi la théorie gracieuse des femmes dont il sut toute sa vie se faire aimer ? Car il eut au suprême degré le don de leur plaire dans sa vie comme dans son œuvre, et en cela il est le lien qui unit la tradition du XVIIIe siècle à l'art solennel de l'Empire.

Essais (Kisérletek,) par Ignotus. (1)

L'année 1910 nous apporte un nouveau livre de Ignotus, intitulé *Essais (Kisérletek)*. Le nom de l'auteur n'est pas inconnu aux lecteurs de la Revue, qui ont lu son portrait tracé par M. de Hatvany dans

(1) Edition de la Revue *Nyugat*.

un de nos précédents numéros. (1) Essayons de compléter ce portrait à l'aide du nouveau volume.

Il contient toute sorte de choses : on y trouve les idées, les sentiments, les vœux d'une grande âme et d'un esprit très original, — des études critiques, des articles de polémique ; des méditations sur le passé et le présent, le réel et l'imaginaire, sur l'histoire de la civilisation et les progrès du genre humain. Tout cela se fond et s'harmonise, parce qu'un esprit puissant met sur toutes ces pensées et ces opinions la marque de son originalité.

Ignotus est aussi le chef de nos poètes modernes, il veut et sait les comprendre ; il connaît assez bien les littératures étrangères pour être convaincu que sans combat et sans discussion il n'y a pas de vie littéraire. Et tandis que d'autres parlent du marasme de nos lettres et de l'éclipse de notre esprit, il déclare avec un sourire bien veillant : « l'air, en Hongrie, est plus artistique, plus littéraire, plus scientifique, plus intellectuel qu'il ne fut jamais. » Il considère que, chez le poète, l'homme, l'individualité, le talent sont la chose principale. Il peut dire ce qu'il veut et doit dire tout ce qu'il dit par suite d'une nécessité intérieure. Avec les temps et les circonstances, les hommes changent ; les poètes changent de même. Comment voudrait-on que l'expression des sentiments et de la vie humaine, que la poésie fût au XXme siècle ce qu'elle était il y a cinquante ans? Les premiers vers de Petőfi ont paru aussi révolutionnaires en leur temps que ceux qu'on attaque aujourd'hui avec tant de véhémence. Si l'on sentait autrefois la nécessité de chanter la patrie, la liberté et la campagne, les jeunes poètes d'aujourd'hui chantent la ville, les idées sociales, le monde entier ; leur poésie est donc tout autre que celle de Petőfi et d'Arany. « On ne peut pas diriger l'art et l'artiste, dit Ignotus, et le tzigane seul se laisse commander et siffler ce qu'il doit jouer. » Si les nouvelles poésies paraissent désagréables aux anciens et moins mélodieuses, qu'ils ne les écoutent pas, mais ils auraient tort de mépriser le mouvement littéraire d'aujourd'hui.

Ignotus voudrait trancher enfin la question du patriotisme et de la poésie nationale. Le poète, dit-il, ne peut se détacher complètement de sa nationalité ; il est poète, parce qu'il tient de son pays. On a tort de croire que, seule, la poésie imprégnée de l'odeur de la glèbe est vraiment hongroise. Il faut estimer la nouvelle école parc qu'elle est nationale, elle aussi, et qu'elle porte en elle la poésie de l'avenir.

(1) Voir la *Revue de Hongrie* du 15 juin 1909.

Le véritable Ignotus apparaît surtout dans les articles de polémique. Il a beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup réfléchi ; il connaît la littérature universelle, la civilisation et la politique de tous les peuples et de tous les temps ; et toutes les connaissances sont présentes à son esprit dès qu'il s'agit de combattre un préjugé ou de contester une théorie fausse. Il parle tantôt comme un charmant causeur, tantôt comme un savant. Il est quelquefois véhément dans son argumentation, mais il reste toujours fin, spirituel et bienveillant. Il sait attaquer le point faible de ses adversaires et s'emparer d'eux dans leur propre forteresse. Dante, Rousseau, Voltaire, Byron, Petőfi, Arany, Vörösmarty, Burns, Tolstoï et je ne sais quels autres écrivains lui prêtent secours pour démontrer qu'il a raison et que l'esprit conservateur est un ennemi du progrès.

Toute la liberté que Ignotus réclame pour le vrai poète, le vrai génie, il en use dans ses œuvres ; il ose expliquer toutes ses impressions, même si elles paraissent étranges. Il voudrait voir Tompa, le poète doux, modeste, campagnard, au Palais-Royal ou au café de la Régence, discutant politique st science avec Diderot, parce que, dit-il, il était né pour cela. Dans les caractères créés par Jókai, il trouve quelque chose de métaphorique et de symbolique qui s'harmonise avec la réforme des Maeterlinck, des Wilde, des parnassiens et des décadents. Citons son jugement sur Zola : « Ce réaliste décidé, qui adapta son œil à l'observation des choses, n'a jamais vu ce qu'il observait, mais ce qui lui vint à l'idée, ce qui vécut en lui, ce qui apparut dans sa mémoire : de même Böcklin n'a jamais dessiné d'après un modèle ou d'après nature, mais il peignit les tableaux qui restaient et se composaient dans sa mémoire, il créa entre les quatre murs de son atelier vide, en ayant presque les yeux fermés. »

Nous ne pouvons énumérer tous les articles si variés qui composent ce volume. Le style en est brillant, quelquefois surchargé, trop condensé, trop concis, mais toujours agréable, plein de mouvement, d'animation, d'originalité. Il y a dans ce recueil — dont quelques articles datent de 1897 — beaucoup d'idées qui ont déjà vieilli ; un jour viendra où toutes ces théories, que l'auteur défend avec une si brillante éloquence, paraîtront très naturelles, et l'on aura peine à comprendre comment on a pu écrire des volumes sur des questions si claires. Mais ce livre d'Ignotus n'en aura que plus de valeur, puisqu'il retrace les éternels efforts de l'homme dans une société nouvelle. Les idées exprimées dans ces *Essais* se réaliseront un jour ;

elles apparaîtront comme les documents d'une lutte pour l'avenir, un avenir éclairé par les rayons qui jaillissaient d'une âme prophétique.

Le jardin divin (Az isteni kert), par M. Dèsiré Szomory. (1)

M. Szomory n'est pas inconnu au public français ; en 1900 déjà il publia, chez Lemerre, un volume de nouvelles très captivantes : *Les grands et les petits moineaux.* Durant un séjour d'une quinzaine d'années à Paris, M. Szomory a sugagner l'amitié de plusieurs écrivains célèbres ; il était du nombre de ces jeunes qu'Alphonse Daudet recevait familièrement chez lui et auxquels il donna les conseils les plus précieux.

Son volume qui vient de paraître, témoigne du talent très curieux dont il est doué. Il est plein de sentiments, d'émotions lyriques qu'il fixe en des tableaux d'un art parfait. Il nous entraîne dans des récits fantastiques, et redresse brusquement, à la fin, les idées fausses qu'il s'est complu à prêter à ses personnages. Il nous oblige à rire au moment où les personnages passent de vie à trepas, et soudain nous fait pleurer quand la gaieté semble vibrer sous sa plume. Il jongle avec les sentiments humains, et sa force est dans sa poésie largement conçue autant que dans son style admirablement souple et suggestif.

S'il s'abandonne aux langueurs d'un triste crépuscule, ou aux heures lasses d'une belle nuit, il ne s'éveille pas sur des images viles, comme cela arriverait à un écrivain naturaliste, mais simplement sur une disposition nouvelle de l'âme. Il aime les émotions fines, les mille facettes d'une gracieuse fantaisie.

Il ne nous montre pas ses personnages dans leur individualité totale, mais seulement dans la lumière fugitive qu'engendre son imagination fébrile. Ils ont pourtant une individualité réelle, en relation avec ses propres sentiments. L'auteur conçoit d'abord le cadre dans lequel ils s'agitent : le réveil dans la capitale, par exemple. Ce n'est qu'après, qu'il décrit d'une façon charmante le chercheur du jardin divin fatigué d'une nuit d'orgie.

Voici en effet ce qui caractérise les nouvelles de Szomory : une envolée lyrique prélude à une vision dramatique, et le conte vient ensuite.

(1) Edition de la revue *Nyugat.*

Mais les scènes pittoresques qui lui sautent à l'esprit sont quelquefois si bizarres, qu'il ne les peut rendre avec des personnages de la vie réelle et il lui faut recourir à des êtres fantastiques qui souffrent tous d'une sensibilité excessive et qui, dans leur agitation, nous apparaissent comiques et touchants, tragiques et ridicules à la fois. Ils ne sont souvent que des fantômes créés par le poète pour saisir le vague de son âme et nous permettre d'apercevoir ce qu'il y a au delà de sa pensée consciente. Il nous les présente si habilement ces fantômes que, derrière eux, nous pressentons les idées subtiles qui lui ont inspiré son conte.

On trouve dans ces nouvelles de l'impressionisme et du symbolisme. D'autres fois nous y rencontrons des morceaux de pur lyrisme, par exemple : *le paysage villageois. L'homme heureux* n'est que le symbole du paysage, si majestueux dans sa paix profonde. Leur force attractive, à tous deux, est dans le repos absolu. «Les silhouettes lointaines qui labourent la Terre semblent elles-mêmes immobiles . .» Partout le silence sans désirs, même réprimés, l'immobilité sans même de pensées, car «l'homme heureux» ne pense pas, ne désire rien — pas même l'amour — ou plutôt il ne vent qu'être assis devant sa case et fumer sa pipe . . .

Szomory aime à pousser ses tableaux jusqu'au grotesque et avec des tons heurtés, l'union de l'horrible et du beau, il atteint des effets du plus grand art.

C'est un poète dans le sens vrai du mot, un maître styliste. Nous chercherons longtemps avant de découvrir un livre aussi suggestif et aussi passionnant que le sien. Avoir des idées originales, ce n'est pas encore l'art. Mais amener le lecteur dans son monde, l'y attirer par le plaisir littéraire qu'on lui offre, c'est là le vrai talent, celui que déploie M. Szomory dans son livre rempli des fleurs merveilleuses du «jardin divin» de sa fantaisie.

Deux nouveaux livres de M. I. Kont.

Il est superflu d'entretenir nos lecteurs de l'œuvre de M. Ignace Kont, maître de conférences de langue et littérature hongroises à la Sorbonne. Les services qu'il a rendus d'abord à notre pays et à notre littérature, en en parlant non seulement dans sa chaire, mais dans de nombreux livres et articles de revues et de journaux, puis à la science, en recherchant les points communs de l'histoire et de la

littérature des deux pays, sont universellement connus. Infatigable dans son travail, à peine a-t-il publié un petit livre sur la littérature hongroise de nos jours (livre qui n'est pas encore traduit en hongrois), à peine a-t-il achevé une grammaire de la langue hongroise (chez Jules Groos, Heidelberg-Paris), d'une méthode solide et pratique, qu'il fait paraître une *Chrestomathie hongroise* (chez Jules Groos). Depuis le *Handbuch der ungarischen Poesie* publié il y a quatre-vingts ans par le savant François Toldy, c'est la première chrestomathie hongroise en langue étrangère. Elle servira de lecture complémentaire à son histoire de la littérature hongroise, parue il y a neuf ans ; mais on peut aussi l'employer seule, car elle contient une excellente notice sur l'histoire de notre littérature ; les morceaux choisis en offrent un tableau exact depuis Kazinczy, le grand novateur de la langue et de la poésie, jusqu'à nos jours. La littérature critique y fait aussi l'objet de quelques chapitres excellents, et des notes expliquent les particularités linguistiques, historiques et géographiques. Les étrangers possèdent à présent le moyen d'apprendre la langue de Petőfi ; et les élèves français et hongrois de M. Kont se réjouissent d'avoir un bon livre de lectures entre les mains.

CHRONIQUE DES THÉATRES

L'impératrice et reine Marie-Thérèse, par Désiré Szomory. (Nemzeti Szinház.)

En rendant compte de la pièce de M. Désiré Szomory, c'est par une rectification que je dois commencer. Je lui donne pour titre le nom de l'impératrice et reine Marie-Thérèse — fille de Charles VI et mère de la reine Marie-Antoinette — parce que c'est son portrait que trace M. Szomory, mais en réalité la pièce porte un autre titre, beaucoup plus expressif, et intraduisible. Textuellement, c'est *la grande femme*, une locution hongroise populaire, dans laquelle le respect, dû à l'âge et à l'état de la *matrona*, se mêle à la familiarité engendrée par cette confiance que la Dame Royale a su mériter grâce à sa ferme bonté. C'est un peu comme si l'on disait la *douairière*, mais avec moins de solennité et plus de souplesse. Le mieux serait peut-être de l'appeler : *Notre Dame*. L'auteur a pris ce nom dans le vocabulaire de la vie patriarcale des anciens manoirs hongrois, et l'a employé pour désigner l'impératrice et reine Marie-Thérèse, qui régna de 1740 à 1780 sur l'Autriche et la Hongrie. De ce long règne la pièce de M. Szomory ne renferme que quelques années — de 1760 à 1770 à peu près — mais de telle sorte que les tableaux qui la composent, nous montrent parfaitement l'aïeule de la maison Habsbourg-Lorraine et son époque. Bien que ces tableaux ne soient que trop légèrement enchaînés et ne soutiennent pas une action dramatique serrée, ils ont un double mérite. Pris à part chacun d'eux est plein d'intérêt ; tous sont savamment composés, richement arrangés, et chacun fait entrevoir une parcelle significative de cet amas de faits par lesquels l'âme et l'époque de Marie-Thérèse s'offrent à la contemplation. Nous voyons tout à tour en elle la mère de famille entourée de ses enfants et occupée des soucis d'une bonne ménagère ; l'épouse et l'impératrice

dont l'esprit, fortifié par de hautes tâches, grandit encore par les suggestions de son cœur endolori ; la reine de Hongrie, si majestueuse dans ses paroles d'une conscience noble ; la chrétienne parfaite, dont la sévérité est modérée par un grain d'humour, — et tout cela encadré par les peintures de la vie de cette Cour viennoise où, à travers les pompes et les mœurs imitées de Versailles, pointe un peu de gaieté bourgeoise, soulignée par de sourds grondements qui annoncent l'approche du grand cataclysme de 1789. L'auteur, qui est un artiste de race épris de la beauté et un travailleur consciencieux dans l'observation de la vérité historique, a su, tout en restant fidèle à la stricte réalité, orner abondamment ses peintures avec les charmants détails de l'époque rococo. Il saisit d'une main sûre festons distinctifs des hommes et des mœurs et les développe dans les festons de riches et agréables ornements. Au lieu d'un drame, il dépeint tout un monde qui, joyeux dans ses occupations, nous semble pourtant voilé d'une légère mélancolie due à sa déchéance. La pièce comporte plus de soixante-dix rôles et aucun ne manque ni d'importance, ni d'intérêt. Pour compléter cette œuvre, le Nemzeti Szinház a fait preuve d'efforts dignes d'être loués tant pour la richesse des décors que pour les costumes et pour la valeur des artistes. C'est un succès très grand et très justement mérité en tout point.

Connais-toi, par M. Paul Hervieu. (Nemzeti Szinház.)

Bien que la pièce de M. Szomory soit loin de quitter l'affiche, le Nemzeti Szinház, fidèle à son devoir de faire entrer dans son répertoire une grande quantité d'œuvres nouvelles, ne connaît pas le repos, et quinze jours après la première de la *Notre Dame,* nous pouvions assister à la première représentation de la pièce de M. Paul Hervieu : *Connais-toi.* Après le passé, voilà le présent ! Mais tandis que M. Szomory, en peintre des temps anciens, fait usage de tous les élargissements de la nouvelle technique, M. Hervieu, en élucidant un conflit de conscience moderne, s'impose l'observation de toutes les règles de la composition classique. C'est que, parmi les auteurs modernes, c'est peut-être lui qui procède le plus directement des écrivains du XVIIème siècle, non seulement par une forme sobre et vigoureuse, mais aussi par le souci des démonstrations psychologiques qui aboutissent à des leçons de morale, et par son austérité, expression d'une âme noble et sombre, imprégnée parfois d'un esprit tout cornélien.

Il serait certainement superflu de raconter la donnée de la pièce ; le succès retentissant qu'elle a obtenu dès son apparition l'a fait connaître partout ; mais ce qui doit nous frapper le plus, c'est une sorte de divergence qui existe entre la leçon fournie par les personnages de la pièce et celle dont l'auteur se fait l'apôtre. La vérité psychologique aurait dû le conduire à l'indulgence et il se montre d'une sévérité que dans la pièce rien ne justifie. Par l'exemple de ses personnages, M. Hervieu enseigne l'humilité, et par ses réclamations il suppose une nature humaine qui aurait tout droit d'être orgueilleuse de sa force. C'est comme s'il disait : connais-toi, et tu verras que tu es aussi faible, aussi lâche que ceux que tu as condamnés ; mais en même temps il demande une élévation de l'âme, une fermeté morale, un étouffement des désirs, une abdication d'égoïsme et une immolation de soi qu'on ne doit attendre que des natures héroïques. Il montre nos faiblesses et pourtant il conclut pour l'effort suprême. Comment concilier ce contraste, si facile à découvrir entre le sort du général Sibéran et l'exemple de sa femme, cet antagonisme entre les faits du drame et les exigences de l'auteur ? Et c'est ici que surgit dans toute son hardiesse la tentative de M. Hervieu, — l'application des commandements d'une morale sans sanction. Car être faible, cela n'exclut point de pouvoir se sacrifier à ses devoirs, réels ou reconnus pour tels, pourvu que ce sacrifice de soi se fasse en vertu de la sanction que la foi donne aux commandements moraux, et à travers laquelle la victime entrevoit une lueur qui lui fait espérer, si non une récompense, tout le moins au mérite d'être d'accord avec les règles établies par la divinité ; mais M. Hervieu veut faire obéir la nature humaine aux commandements du sacrifice sans lui permettre d'avoir recours à un pareil réconfort. Dans une pièce qui est comme le miroir de l'infirmité humaine, il fait agir une femme avec le désintéressement d'une parfaite chrétienne, sans se demander si elle est assez chrétienne pour se soumettre à un tel renoncement. Pour lui, il va sans dire qu'on doit agir de cette façon, mais la vérité qui se dégage de la pièce, suggère que c'est priser trop haut la nature humaine que d'attendre d'elle une conduite aussi noble. Il y a des âmes élevées, mais l'élévation n'est pas à la portée de tout le monde. En prêchant la morale sans sanction, M. Hervieu obéit à la voix de sa conscience, mais en général, si on la pose comme principe, elle se brise au contact de la vie. Pour en avoir les preuves, on n'a qu'à regarder les personnages de M. Hervieu et c'est une vue encore plus poignante que celle du drame lui-même.

Lui, par M. Georges Szemere. (Magyar Szinház.)

Que serait le sort du Christ s'il redescendait de nos jours sur la terre ? Le martyre. La seule différence serait qu'au lieu d'être crucifié, il serait fusillé ou pendu. Voilà tout le progrès de deux mille années. Telle est la thèse et la conclusion de la pièce de M. Georges Szemere, que le Magyar Szinház nous donnait ces jours-ci. Sans doute, c'est une vaste pensée qui peut à bon droit tenter l'imagination et donner de l'exercice à la réflexion, mais, à ce qu'il me semble, M. Szemere est resté bien au-dessous de la tâche qu'il s'est imposée. Il a commis une double faute qui décide de la valeur de son ouvrage. D'abord, il fait paraître sur la scène le Christ véritable et de telle façon qu'on ne peut avoir aucun doute que ce soit bien lui, le Fils de l'Homme, le Sauveur qui, par sa mort, a racheté le monde, est descendu aux enfers et siège à la droite du Père ; ensuite, il a vu en Jésus surtout le thaumaturge, le devin, qui fait des miracles et les mêmes miracles exactement que ceux qui sont relatés dans les Évangiles. Par ce second caractère, l'auteur a fait que son Christ n'est pas adapté à notre époque et, par le premier, il a rendu la pièce illogique. Car ce n'est pas par méchanceté pure et simple que l'homme se détourne de Jésus, mais plutôt par manque de foi. Un Christ inconnu serait très probablement raillé, persécuté, emprisonné ou même mis à mort, mais celui en qui l'on reconnaîtrait le vrai Christ se verrait obéi, sinon pour l'amour de la vérité, du moins par la crainte du châtiment, et s'il était exécuté, ce serait seulement pour qu'il prouve qu'on ne peut pas le faire mourir. Voilà des considérations qui ont échappé à l'auteur, mais en revanche quel souffle généreux passe dans la pièce ! Son œuvre, si superficielle pour le développement de l'idée fondamentale, est profondément sentie. C'est l'œuvre d'un écrivain, d'un esprit qui n'est pas très critique, mais d'un cœur noble et frémissant d'indignation devant l'injustice, débordant de compassion pour les malheureux et qui, pour dire ce qui l'émeut, trouve des expressions d'une beauté que seul un grand cœur peut découvrir. C'est une œuvre manquée, mais qui fait honneur à son auteur.

Gyges et Tudo, par M. Albert Homonnai. (Magyar Szinház.)

Après la pièce de M. Szemere, qui depuis longtemps a sa place marquée parmi les meilleurs auteurs hongrois, le Magyar Szinház nous a fait faire la connaissance d'un jeune talent vigoureux : M. Albert Homonnai, qui débute avec une tragédie classique : *Gyges et Tudo.* Le roi de Lydie, Sadiattès, vieux et las de ses fonctions royales, renonce au trône au profit de son neveu Gyges, récemment débarqué d'Athènes. Le vieux roi voudrait se retirer auprès de sa maîtresse, l'hétaïre Tudo, qu'il a relevée de la boue et promue au rang de maîtresse royale. Gyges, en prenant possession du trône, devrait choisir une épouse, mais il repousse toutes les jeunes filles nobles, même la nièce du roi, parce que c'est Tudo qu'il aime, lui aussi. La voyant maîtresse de Sadiattès, il est saisi d'une profonde amertume et veut retourner à Athènes ; mais le roi, pour des raisons secrètes, persiste dans son dessein de mettre Gyges sur le trône, et arrange, sur le conseil de son capitaine des gardes, une entrevue de Gyges avec Tudo. Gyges y vient avec le projet de poignarder Tudo qui n'a pas conservé pour lui sa pureté et Tudo, éprise de Gyges et amoureuse pour la première fois, se munit de poison pour le cas où Gyges voudrait abuser d'elle comme les autres. C'est ainsi qu'ils se rencontrent et, après les premières paroles échangées, entonnent le hymne de leur amour. Gyges proclame Tudo sa femme et fait jeter à la porte Sadiattès, qui s'en va pour revenir à la tête d'une armée. Il assiège la ville, force les portes et réclame Tudo, mais en vain ; car les amoureux, pour sauver leur amour, se sont donné la mort. C'est un rêve tissu d'amour et de mort, intéressant par un curieux mélange d'érotisme cru et de passion noble et qui, outre son lyrisme d'une belle originalité, a le mérite de nous rappeler maint passage de Sophocle et de Shakespeare. L'auteur, par son talent et l'exécution de son œuvre, a droit à notre estime.

La midinette, par M. Eugène Heltai. (Vigszinház.)

La jeunesse choisit de préférence pour ses rêves des décors antiques — comme l'a fait M. Homonnai ; l'homme mûr, lorsqu'il consent à rêver, se tourne habituellement vers sa jeunesse, — et c'est le cas de M. Eugène Heltai pour ce qui est de sa nouvelle pièce, qui vient

de triompher au Vigszinház. *La Midinette* est une charmante comédie, pétillante d'esprit, mais pourtant ombrée d'une légère mélancolie. Cela est gai, plein de mots drôles ; on rit, mais en sortant on a l'impression d'avoir entendu un soupir à l'adresse de la jeunesse passée. M. Heltai, dont les poèmes font époque dans l'évolution de la poésie lyrique hongroise, et qui, en outre, est en pleine possession de ce que les Anglais appellent *humour*, est trop poète pour dissimuler que c'est avec le souvenir ému des temps défunts qu'il suit Mlle Kalotaszeghy dans son excursion d'été aux stations antérieures de sa carrière. Avant de devenir actrice, elle était midinette, et, après des années passées en plein luxe, un désir irrésistible la prend d'aller goûter de nouveau en cachette les joies modestes d'une petite ouvrière. Les vacances venues, elle congédie son comte, dit adieu à l'automobile, va demeurer dans une chambre garnie et reprend son emploi de midinette chez la même modiste qu'elle a quittée quatre ans auparavant. Elle ne voulait que se reposer parmi les souvenirs vécus, mais voilà l'imprévu : l'amour l'attend. Le fils de sa ménagère, un jeune peintre, s'éprend de la gentille petite midinette, se fait aimer d'elle et le roman d'un été va suivre son cours jusqu'à la fin des vacances. Alors l'actrice retourne au théâtre, au comte et à l'automobile, tandis que le pauvre garçon, revenu à la vérité, continue sa vie de pauvre diable. C'est la raison désillusionnée qui a présidé à ce dénouement, mais en attendant il est impossible de ne pas sentir un cœur qui s'est épanché en des scènes délicieuses, tour à tour gaies et émues, et parfumées d'une grâce exquise, la grâce d'un poète exquis.

ÉCHOS ET VARIÉTÉS

Après la tournée Blanche Toutain.

Notre collaborateur Marc Salaise, après avoir vu jouer l'*Amour veille*, le 25 février, au Théâtre *Urania*, allait sortir de la salle, lorsqu'il lui sembla que deux fauteuils d'orchestre causaient ensemble. Ayant prêté l'oreille, il entendit le dialogue suivant.

1er fauteuil. Charmante soirée, n'est-ce pas, mon cher collègue ?

2d fauteuil. Excellente, en effet. Pour nous, fauteuils de l'*Urania*, qui n'avons guère de l'humanité, outre le contact immédiat de ses formes, qu'une connaissance cinématographique, il est agréable de voir de vrais hommes et de vraies femmes sur la scène, — surtout quand ce sont de bons comédiens, dirigés par une artiste aussi remarquable que Mlle Blanche Toutain. Avez-vous goûté son charme ? Pour moi, j'ai senti un frémissement de plaisir dans tout mon dossier.

1er fauteuil. Me croyez-vous tout à fait dénué de goût ? Pour n'être pas un Voltaire, je ne suis pas moins sensible aux jolies choses. Et c'en est une délicieuse que cette actrice, parisienne jusqu'à la pointe des souliers. La dame que je contenais tout à l'heure se pâmait avec raison devant son chapeau du 3e acte, ce grand chapeau noir, crânement relevé sur ses cheveux blonds, avec cette plume blanche. Quant à son manteau . . .

2d fauteuil. Vous avez, mon cher voisin, la mentalité d'un canapé de *tea-room :* vous semblez croire que le charme de cette actrice tient uniquement à ses toilettes. Quelle erreur ! Ne voyez-vous pas, au contraire, que Mlle Toutain, avec une robe de quatre sous et un chapeau de dix francs, serait la même ? Elle ne perdrait pas son profil volontaire et gamin, son geste rapide, son allure nerveuse et

décidée, ce diable au corps, cet art de mettre une émotion intense, aux instants pathétiques, dans un balbutiement ou un cri à peine articulé. Et que d'esprit, avec cela ! Elle incarne à merveille cette jolie Jacqueline, si bon garçon, comme on dit, et cependant si cruelle, inconsciemment, lorsqu'elle n'aime pas ou qu'elle en aime un autre. Tous les hommes, il y a un moment, ont compris, en la voyant, la conduite du timide et amoureux historien.

1er fauteuil. Pauvre Ernest !

2d fauteuil. C'est ce que murmurait justement mon monsieur, tout à l'heure.

1er fauteuil. Et ma brave dame a dit : « pauvre Sophie ! » avec un gros soupir, quand la maîtresse de piano n'a pas retrouvé Ernest, en revenant avec ses violettes... Tout le monde avait pitié d'eux.

2d fauteuil. C'est qu'il doit y avoir beaucoup d'Ernest et de Sophie par le monde. Vous connaissez *Andromaque* ?

1er fauteuil. Comme vous, mon cher ; nous l'avons vu jouer en même temps, un samedi, par les élèves de l'Académie.

2d fauteuil. Eh bien, *Andromaque* et l'*Amour veille,* c'est la même chose. Là, Oreste aime Hermione, qui aime Pyrrhus, qui aime Andromaque, qui reste fidèle au souvenir d'Hector ; — et ici, Sophie aime Ernest, qui aime Jacqueline, qui aime André, qui croit aimer encore Lucienne... Il faut croire que c'est la vie...

1er fauteuil. Je comprends : les humains de tous les temps sont souvent comme des fauteuils de théâtre : chacun de nous regarde un de ses semblables de la rangée précédente, lequel lui tourne le dos pour regarder, sans plus de succès, celui qui est devant, — et ainsi de suite. C'est très triste... Et cependant l'*Amour veille,* qui peint une situation aussi désolante, nous laisse une impression délicieuse.

2d fauteuil. C'est que MM. de Flers et de Caillavet, à la fin, retournent les fauteuils Ernest et André ; et ainsi les quatre personnages se font vis-à-vis deux par deux : ce qui est la grande condition du bonheur.

1er fauteuil. Vous raisonnez comme un de nos quarante cousins de l'Académie française ; cependant, à mon humble avis, les « mots » de la comédie ont fait plus encore, pour son succès, que cet heureux dénouement. Que de traits imprévus et étincelants ! Vous rappelez-vous celui-ci ?... »

Et comme les deux interlocuteurs commençaient à se citer l'un à l'autre tous les mots amusants de l'*Amour veille,* notre ami, prévoyant que cela durerait toute la nuit, s'en fut coucher.

Un étudiant hongrois à Paris.

Monsieur le Directeur,

Permettez à un étudiant hongrois de vous exprimer la joie qu'il a éprouvée en apprenant la formation du Comité de patronage des étudiants hongrois à Paris . . . Je n'en profiterai pas, hélas ! car j'ai déjà fait un séjour d'études dans cette belle capitale, et n'espère pas y retourner de longtemps. Mais je félicite ceux de mes camarades qui pourront recevoir les conseils des maîtres éminents de la Sorbonne et des grandes écoles françaises.

J'ai été, moi aussi, dès mon arrivée patronné par quelques Français ; mais ils étaient bien moins illustres.

L'été dernier j'arrive à Paris. En débarquant à la gare de l'Est, je ne pris pas un *taxi*, car j'avais si bien étudié le célèbre Baedeker que j'osai monter de suite dans un tramway portant l'inscription *Châtelet* — ma destination étant, cela va sans dire, le Quartier Latin. Et me voilà sur l'impériale d'une voiture, assis à côté d'inconnus.

Je savais très bien, par mon guide, qu'il nous fallait passer par les boulevards de Strasbourg et de Sébastopol ; or, nous partons dans la direction contraire, par des rues dont je n'avais jamais lu le nom : comment finirait tout cela ? J'étais fort inquiet. Mon voisin, — qui avait l'air d'un bon bourgeois, avec des yeux vifs, un nez assez rouge, et qui était, comme je l'appris plus tard, un simple cocher de fiacre, — jetait de temps en temps un coup d'œil sur moi et semblait prendre part à mon embarras, tout en gardant le silence.

A la fin, je me sentis forcé de lui parler et de me renseigner. Mais allait-il me comprendre et me donner une réponse ? — Oui ou non, tant pis : essayons.

« Permettez-moi, Monsieur, lui dis-je, de vous adresser la parole, mais dites-moi je vous prie, si nous arrivons dans cette direction au Châtelet ?

— Certainement ; nous y serons même bientôt.

Et il commença à me nommer toutes les rues que nous suivions ; il se montrait si aimable que j'étais enchanté d'avoir tout compris et trouvé à mes débuts un tel compagnon.

Enfin il me dit : « Vous venez pour la première fois à Paris, n'est-ce pas, Monsieur ?

— Certainement, Monsieur.

— Je pense cependant que vous êtes Français.

— Oh ! non, mon cher monsieur, je ne suis pas Français, je suis étranger.

— Un étranger ? Vraiment ! De quel pays êtes-vous, — si vous permettez ?

— Devinez quelle est ma patrie.

— Il est bien difficile de fixer votre nationalité, puisqu'il y a tant de pays différents. Mais je veux bien essayer : . . Un Allemand ? Non : les Allemands sont incapables d'apprendre notre langue et de la prononcer aussi bien que vous, Monsieur. (Que cet homme était donc poli !) . . . Vous n'êtes pas non plus Anglais, pour la même raison. Russe, peut-être, ou Italien ? . . . Attendez, je crois que j'y suis. Vous êtes pour sûr un Roumain. »

Comme je disais toujours non, mon ami le cocher ne savait plus que proposer. Quand j'eus prononcé le mot : Hongrois, il réfléchit un instant comme s'il fouillait tous les coins de sa cervelle :

« Hongrois ! hongrois ! Tiens, tiens ! C'est extraordinaire ! Un Hongrois à Paris ! Mais où est donc votre pays, Monsieur ? Est-ce bien loin d'ici ? Avez-vous voyagé longtemps ?

— Depuis deux semaines. » Je voulais ajouter que j'avais passé presque une semaine à Munich, et autant en Suisse, mais mon compagnon s'exclama :

« Oh ! que ça doit être loin ! Deux semaines pour arriver à Paris, c'est quelque chose ! En quinze jours, on arrive même d'Amérique ! »

Et l'admiration l'emportait si bien que, sans me laisser m'expliquer, il s'adressa à son voisin :

« Regarde, mon vieux, ce monsieur-là est hongrois. Sais-tu au moins ce que c'est qu'un Hongrois ? . . . Ce monsieur est d'un pays bien éloigné d'ici : pense donc qu'il voyage depuis deux semaines déjà et qu'il n'est arrivé que ce soir ! »

L'autre ouvrit de grands yeux, dit quelques mots d'étonnement, mais se tut bientôt pour ne pas gêner son ami, qui avait la priorité et continuait à m'interroger :

« Et quelle langue parle-t-on dans votre pays ?

— Le hongrois, naturellement.

— Ah ! je ne connaissais pas cette langue. Et dites-moi, monsieur, est-ce qu'il y a beaucoup de gens chez vous qui parlent le français ? »

Quand j'eus affirmé qu'il y en a un assez grand nombre, que notre pays est aussi un pays civilisé, avec une capitale moins grande que Paris, mais qui est tout de même une des plus grandes villes du monde, — mon sympathique et bavard compagnon fut très

content, et continua à m'expliquer de son mieux les rues, les places, les boulevards et les autres choses remarquables que nous rencontrions. Arrivé au Châtelet, il m'indiqua le chemin de l'Odéon, et comme je le remerciais de sa complaisance, il répéta encore de loin : « Amusez-vous bien à Paris. »

Je peux vous avouer que les vœux de cette âme simple se réalisèrent.

Les second Parisien dont je fis la connaissance fut mon garçon d'hôtel, personnage assez curieux.

Avant tout, ne vous imaginez pas un hôtel somptueux, comme le Ritz ou l'Elysée-Palace ; c'était un hôtel garni du Quartier Latin, près de la Seine, entre les boulevards St-Michel et St-Germain. Pas de confort, pas de luxe, tout ce qu'il y a de plus simple, des chambres modestement meublées, mais très propres, une propriétaire aimable et de bonne humeur, et qui a toujours un mot ou deux pour tout le monde, même pour les étrangers.

D'abord je ne fis pas grande attention à mon garçon d'hôtel : il faisait son service très vite et sans faute ; je sortais toujours vers midi et rentrais assez tard ; je n'avais donc pas l'occasion de lui parler. Mais, un jour qu'il était occupé à faire ma chambre quand je rentrai, je ne voulus pas paraître hautain ou orgueilleux, et, me répétant ma devise : « Parler avec n'importe qui, — mais parler français » je lui adressai quelques paroles banales : « Avez-vous beaucoup à faire ? » etc.

Tout d'un coup il me dit : « Dites-moi, monsieur, je vous prie, étiez-vous hier soir à l'Opéra ? Comment trouvez-vous notre grand Opéra ? A-t-on bien joué le *Crépuscule des Dieux* ? Comment Delmas était-il en Wotan, et Litvinne en Brunehilde ? »

Je fus stupéfait : un garçon d'hôtel qui me pose de pareilles questions, est-ce possible ? . . . Enfin, je répondis que j'étais ébloui par la magnificence et la splendeur de l'Opéra, que je me croyais dans un autre monde en voyant cette décoration, ces artistes, en entendant cette musique . . . — Mais, ajoutai-je, vous connaissez donc cette pièce, et vous l'avez vue jouer ?

— Bien sûr, que je l'ai vue ! Et j'ai vu aussi les autres œuvres de Wagner : *Tannhäuser, Lohengrin, Siegfried* et toutes les autres ! . . : Mais je préfère la musique française, ou l'italienne, à l'allemande. Dans Wagner, il n'y a pas de mélodie : rien que de grands airs somptueux accompagnés d'un orchestre tapageur, des accords dissonants, des motifs très difficiles à comprendre. On a toujours besoin de quatre

ou cinq commentaires, explications, partitions, etc. Je crois que ce n'est pas là la vraie musique.

— Il faut avouer, dis-je, que c'est une musique un peu difficile à comprendre ; mais si l'on connaît le sujet, la manière et les idées de Wagner, les *leit-motiv* et la composition, on juge tout autrement.

Mon interlocuteur répliqua avec le rouge de la colère sur la figure :

— Je pense, monsieur, que vous connaissez Wagner beaucoup mieux que moi, et que votre admiration pour lui n'est pas ce snobisme wagnérien qui est à la mode aujourd'hui ; mais permettez-moi de prètendre connaître aussi un peu ce fameux Wagner ! Je ne dis pas le contraire : il a aussi de belles parties mélodiques ; surtout dans *Tannhäuser* et *Lohengrin ;* tenez, celle-ci, par exemple. (Et il se mit à siffler très distinctement l'air de Tannhäuser et les Adieux de Lohengrin.) Il a des scènes grandioses, des tableaux imposants ; mais sa musique, en tant que musique, est trop lourde, trop majestueuse : on dirait qu'il s'agit toujours de la mort d'un héros. Prenez, au contraire, la musique de Gounod, de Massenet, ou même de Puccini : quelle différence ! Quelles mélodies douces et harmonieuses . . ! »

Et il continua à me chanter les plus belles parties de *Faust,* de *Manon,* de *Werther,* de *Thaïs* et de la *Vie de Bohême.*

Mon étonnement croissait à chaque instant : voilà, me disais-je, un homme plein de talent auquel des circonstances défavorables n'ont pas permis d'étudier suivant son instinct et son inclination pour le beau ; mais, malgré une situation modeste et des moyens très restreints, il est parvenu à acquérir des connaissances musicales qui feraient honneur même à un homme instruit . . . Bientôt je pus compléter mes idées sur mon bonhomme. Quand il sut que j'étais étudiant en lettres et m'occupais des lettres françaises, allemandes et hongroises : — Alors, dit-il, nous pourrions, si vous le voulez, causer aussi sur des sujets littéraires. Dites-moi, je vous prie, lequel est le plus grand, comme esprit, comme poète ou comme génie, de Gœthe ou de Victor Hugo ?

Je ne fus pas peu gêné par cette question ; et je me tirai d'affaire avec quelques phrases vagues, telles que : — On ne peut répondre directement à cette question ; on ne pourrait dire que Gœthe est plus grand en général, ou que Victor Hugo surpasse le génie allemand : il faut préciser, s'entendre sur les points de vue : parle-t-on de l'esprit, de l'âme lyrique, du philosophe . . . ?

Au mot «philosophe», il s'écria : — C'est cela que je voudrais

savoir, parce que les idées philosophiques m'intéressent spécialement. Vous connaissez, n'est-ce pas, la *Légende des Siècles* comme le *Faust ?* Je ne crois pas me tromper si je dis que ces deux chefs-d'œuvre sont les plus propres à faire connaître la philosophie des deux écrivains ?

Je ne sais plus ce que je répondis, mais à coup sûr ma réponse ne fut pas très précise, car je ne serais pas moins embarrassé si l'on me posait aujourd'hui cette question. Il paraît que mon homme fut content toutefois du niveau de nos discussions, car il continua à m'adresser des questions qui étaient parfois aussi embarrassantes : un jour, il s'agissait de Kant et de Schopenhauer, et, quoique je connaisse ce sujet — à peu près comme tout le monde, — je jugeai à propos de m'esquiver sous prétexte d'aller à quelque rendez-vous, pour sauvegarder mon prestige.

Pendant nos entretiens, je pus me persuader qu'il n'était pas moins versé dans la politique française actuelle ; il me renseignait sur les partis de la Chambre, leurs efforts, les hommes politiques les plus en vue. Il puisait cette érudition dans les journaux qu'il trouvait dans les chambres des voyageurs. Cette habitude me donna même beaucoup de travail : j'avais coutume d'acheter le *Temps* tous les soirs, mais je lisais ce grand journal un peu superficiellement et j'en sautais une bonne partie. Lorsque mon domestique m'eut demandé très poliment la permission de le lire le lendemain matin, je dus changer de méthode, car il n'en passait pas une ligne, et je fus bien obligé, pour être au courant comme lui, de lire ma feuille de la première à la dernière colonne : ce qui me prenait parfois des heures.

Cependant je me dis que ce n'était pas dans les journaux que cet homme pouvait recueillir des connaissances aussi variées, et je lui demandai franchement d'où lui venait cette culture. « Ce sont les Revues, me répondit-il, qui m'apprennent le peu que je sais. Si j'ai quatre ou cinq sous, j'achète un kilo de vieilles revues; je les lis toutes, et j'y trouve toujours des articles intéressants sur la littérature et la philosophie. Les romans et les autres œuvres des grands écrivains, je les emprunte dans une librairie, où je paie vingt sous par mois pour avoir deux livres par semaine. Enfin, pour les nouveautés, je me renseigne sous les galeries de l'Odéon. Je prends ma meilleure veste, et me mets à côté des autres qui regardent les livres et veulent peut-être en acheter quelques-uns . . . Ce n'est pas ma faute si je ne peux, comme les riches, payer les livres pour les lire dans un salon, assis dans une bergère. Nous autres, pauvres, nous les lisons sous l'Odéon, debout, mais nous les lisons ! . . . »

Je n'ai pas oublié l'air de fierté avec lequel il me dit ces derniers mots, et je ne pus m'empêcher d'éprouver quelque respect pour cet homme. Je ne dis pas : Voyez comme on est instruit en France. Quelle culture ! Un simple garçon d'hôtel y parle de Wagner, de Schopenhauer et de Kant ! Je ne voudrais pas tomber dans l'erreur de cet Anglais légendaire qui, voyant quelques vieilles femmes à la gare d'une ville française, écrivait dans ses notes de voyage : « En France, toutes les femmes sont vieilles. » J'ai voulu seulement vous rapporter aussi fidèlement que possible mes dialogues avec un des premiers Français que le sort m'ait fait rencontrer à Paris. Il fut là-bas, pour ainsi dire, mon premier maître.

R. S. DE CSERVENKA.

L'état sanitaire de Paris.

Les bruits répandus sur les conditions d'existence et les dangers d'épidémie qui résultent des récentes inondations survenues à Paris et dans sa banlieue ont eu pour résultat que nombre d'étrangers ont non seulement décidé d'ajourner leur visite, mais ont même définitivement renoncé à leur projet de se rendre à Paris.

Or, quelque graves qu'aient été les désastres subis, la situation, grâce aux efforts de tous, redevient normale. La ville a repris sa physionomie habituelle et les inondations n'ont eu aucune répercussion appréciable ni durable sur les prix des denrées, la facilité des communications et le confort de la vie.

Au point de vue de l'hygiène, les mesures les plus rigoureuses ont été prises dès le début par l'Administration et les particuliers, si bien que tout danger d'épidémie a été écarté et qu'il ne peut subsister aucun foyer d'infection.

D'après les statistiques publiées au *Journal officiel*, la mortalité a été la semaine dernière, pour la ville de Paris, inférieure à la moyenne ordinaire de cette saison, et le nombre des cas de fièvre typhoide constatés est également inférieur à la moyenne.

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE

Le développement de l'industrie et les brevets.

C'est une vérité incontestable que l'avenir de l'économie politique de la Hongrie est attaché à celui de l'industrie. Sans un élan remarquable de l'industrie, on ne peut penser à l'amélioration matérielle de la vie du peuple.

Il y a beaucoup de gens qui ne peuvent s'imaginer ce développement sans assistance de l'État et qui n'attachent que peu d'importance aux autres moyens du développement industriel. Ils négligent souvent d'utiliser les inventions, ce qui est cependant un élément très important dans chaque État moderne.

Toutefois ce n'est pas la seule grande perte pour un pays que d'avoir peu d'inventeurs, car enfin on ne peut pas trouver chaque année et partout des Edison et des Pierre Curie. Il est également dommage de ne pas fortifier l'industrie par les découvertes déjà faites.

Chez nous il arrive malheureusement trop souvent qu'on prend un brevet pour des inventions, mais celui qui le prend ne pense pas à l'exploiter en Hongrie, et il ne donne même pas la licence à l'industriel hongrois ; au contraire, ou bien il n'exploite pas du tout sa découverte, ou bien il importe son produit industriel d'une fabrique étrangère.

Jusqu'à maintenant on ne pouvait guère se défendre contre ce mal. Car bien que la loi permette aux autorités d'exhorter le propriétaire du brevet à exploiter l'invention à l'intérieur, l'industriel ne sait déterminer que très rarement lequel des 4000 privilèges qu'on accorde par an, a été exploité ou non.

On doit à M. Louis Ballai, conseiller ministériel, président de l'Office des Brevets, le mérite d'avoir effectué une innovation tout à fait pratique, pour remédier à ces maux. M. Ballai voit clairement qu'il est impossible d'arriver à un grand développement industriel sans exploiter les brevets. Il a donc trouvé un procédé pour mettre dans les mains des industriels la possibilité de défendre leurs intérêts. M. Ballai entraîne dans l'action de défense les corporations des industriels, il engage leurs secrétaires par une circulaire à observer, dans les éditions des bureaux de brevets, quelles sont les inventions qui ne sont pas encore exploitées.

Les secrétaires des corporations industrielles informeront continuellement les patrons des différentes professions, de sorte qu'ils rendront possible l'application sévère de la loi des brevets. En outre, ils leur annonceront les dernières inventions industrielles et leur donneront occasion de perfectionner leur propre métier.

L'action de M. Ballai est, en tout cas, très remarquable, et paraît bonne pour hâter le développement de l'industrie.

L'avenir des entreprises électriques de la capitale.

Il y a deux grandes entreprises à Budapest qui s'occupent de produire des courants électriques. L'une est la Société Générale Électrique de Budapest qui produit par an presque 20 millions de kwtt, l'autre est la Société Électrique Hongroise dont le produit annuel est de 12,400.000 de kwtt. Cette production ne suffit naturellement pas pour les besoins de la capitale. Un spécialiste, M. Maurice Hoor-Tempis, professeur à l'Ecole Polytechnique, a démontré que la capitale a besoin d'à peu près 150 millions de kwtt, et ces deux entreprises n'en produisent que 32 millions à peine. Ce sont les tramways qui produisent la moitié des 120 millions qui manquent, et le public est forcé de produire l'autre moitié par quelque autre moyen.

Il est donc évident, dans de pareilles conditions, que l'acquisition de la force électrique est un problème important pour ceux qui sont chargés de prendre soin de la capitale. M. Etienne Bárczy, maire de Budapest (nous parlerons ici de son admirable sens économique et de son grand mérite), a mis dans son programme l'affranchissement des entreprises électriques.

M. Bárczy pense, sans doute, que la manière la plus pratique d'augmenter le courant électri queconsiste dans la centralisation.

Mais la somme qu'on devrait payer aux entreprises pour rompre le traité est très importante, puisqu'elles ont encore un contrat pour 26 ans. Mais, d'après les spécialistes, la capitale pourrait augmenter considérablement le rendement de ces deux fabriques par une bonne administration.

En tout cas, que l'on affranchisse ces deux fabriques ou non, on peut prévoir que la construction d'une troisième sera bientôt inévitable.

Le jubilé de M. Chorin.

La *Société des Mines de Houille de Salgótarján* a tenu le mois dernier son assemblée générale annuelle. Elle ne s'est pas passé avec les formalités qui se répètent généralement dans les assemblées des grandes et florissantes entreprises. L'attachement spontané, et la reconnaissance de la direction, des actionnaires, des employés et des ouvriers pour M. François Chorin, directeur de la Société, se sont manifestés d'une façon extraordinaire. Il y a juste trente ans que M. Chorin fait partie de la Société et vingt ans qu'il en est le directeur. Pendant ces vingt ans, il a tiré la Société du néant — pour ainsi dire — pour l'élever au niveau où elle est maintenant. M. François Chorin ne se contente pas de proclamer que celui-là fait en Hongrie la plus grande œuvre nationale qui en développe l'économie politique, mais il est de ceux qui réalisent aussi ce travail.

Voici le progrès purement économique : La Société a produit, en 1879, avec 1300 ouvriers, 2·5 millions t, en 1909 26·2 t avec 13.500 ouvriers. La production a donc décuplé pendant ces trente ans et la Société paie actuellement 15 millions de salaires par an. On a produit 372·25 t de houille pendant ces trente ans et on a payé 160 millions de salaires. Ces chiffres nous montrent l'immense activité de M. Chorin et de toute la Société de Salgótarján, qui donne aujourd'hui du travail à douze mille ouvriers et qui fait plusieurs millions de commandes à l'industrie hongroise. Mais le plus grand mérite de M. Chorin est d'avoir établi des écoles hongroises sur le territoire des nationalités, où 30 maîtres enseignent 2100 élèves.

Le développement de la Société nous paraît plus clair si nous jetons un coup d'œil sur sa circulation. En 1879 le nombre des wagons qui vont et viennent à la gare de Salgótarján ne dépassait pas 2000, aujourd'hui nous en comptons déjà 124.000. La circulation a été

à Petrozsény, en 1895, de 45.000 wagons, aujourd'hui de 325.000. Cette statistique prouve que la Hongrie est aussi capable de développer son industrie que les autres pays.

L'année écoulée s'est terminée avec un profit de 5,139.983 couronnes et 21 centimes ; le dividende par action est 32 couronnes.

L'assemblée générale de la Banque Commerciale.

La Banque Commerciale de Budapest a tenu samedi pour la première fois son assemblée générale dans la splendide salle de gala du palais de la Banque. M. Léon Lánczy, membre de la Chambre haute, présidait, et, après avoir salué amicalement les actionnaires, il a exprimé le désir que ce beau palais soit la pierre commémorative des succès atteints, le lien du développement ultérieur et de grands résultats.

La direction annonce que, pour les affaires, l'année écoulée a été plus active que la précédente. Le danger de la guerre, qui a menacé le pays au commencement de l'année, a vite disparu et notre politique extérieure est de nouveau tranquille. Nous ne pouvons pas dire la même chose de la politique intérieure, mais ces variations n'ont pas causé de pertes économiques en Hongrie. La confiance des capitaux étrangers dans la situation économique hongroise n'a pas été ébranlée par sa situation politique. La preuve en est dans le grand nombre de placements à l'étranger des intérêts d'investiture hongroise, dont s'ensuit, d'après le rapport, que le placement des titres émis par la Banque a donné un résultat plus considérable que dans chacune des années précédentes. Les capitalistes étrangers ont éprouvé un intérêt très vif aussi pour nos valeurs industrielles et de communication. L'augmentation continuelle des versements et la vogue des placements des valeurs émises par la Banque, sont des preuves incontestables de sa force d'attraction ; par conséquent, il a fallu prendre soin de placer de fortes sommes d'argent, plus élevées que celles des années précédentes. La baisse des pour cent, chez nous comme à l'étranger, n'y favorisait pas la Banque : ce qui s'explique par le plus petit produit du compte des pour cent. La récolte, qui fut extrêmement mauvaise dans plusieurs régions, n'a pas causé de grandes pertes immédiates à l'économie politique, car elle a été contre-balancée par les prix plus élevés. Le vif mouvement qui s'est manifesté pour le commerce des blés et leur importation considérable ont rendu encore

plus vive l'activité des affaires de la Banque et de la devise. Nous pouvons donc constater que le développement s'est continué dans toutes les branches de la Banque. Sa clientèle a encore augmenté, la moyenne des versements s'est accrue de 11 millions de couronnes, la circulation des titres émis s'est aussi agrandie d'une façon considérable.

L'année 1909 s'achève — d'après le bilan — avec un bénéfice net de 9.361.656 couronnes 26 centimes, ce qui correspond à 22·29% du capital total des actions versées. Le dividende correspond à 16% du capital d'établissement.

L'Assemblée générale a pris connaissance du rapport et accordé la dispensation au Conseil d'Administration.

Puis l'Assemblée générale a réélu MM. Henri Fellner, le baron Guillaume Guttmann, François Heinrich d'Ómoravica, Maurice Mezei et Manfred Weiss de Csepel qui étaient membres sortants de la direction, ainsi que les anciens membres du comité de surveillance. A la fin de l'assemblée générale, MM. Frédéric Piufsics et Louis Boróczy, actionnaires, ont apprécié avec des paroles éloquentes les mérites de la direction et surtout de M. Léon Lánczy, directeur général, pour le développement de la Banque, et sur leur proposition l'Assemblée générale, a exprimé sa reconnaissance envers la direction.

REVUE DES REVUES PUBLIÉES EN HONGRIE

(Les analyses d'articles de revues sont absolument objectives et données ici uniquement à titre documentaire. Toute la responsabilité des articles est laissée à leurs auteurs et la Rédaction n'intervient jamais pour les apprécier ou les critiquer.)

BUDAPESTI SZEMLE (Revue de Budapest) organe de l'Académie Hongroise.

La Revue publie un discours de M. Henri Marczali sur le premier grand historien de Hongrie : Michel Horváth, auteur de l'*Histoire de Hongrie, Vingt-cinq ans de l'histoire de Hongrie* (1823—48) et *Histoire de la guerre de l'indépendance hongroise*, guerre pendant laquelle il était ministre de l'instruction publique.

M. Michel Réz continue dans ce numéro une série d'articles sur *les relations entre la Hongrie et l'Autriche.* Dans ce dernier article il s'occupe du *Compromis austro-hongrois de* 1867 en concluant que les deux peuples doivent être d'accord, car le Dualisme seul peut assurer la forte position de la Monarchie contre la Russie et les autres pays slaves.

M. Jules Haraszti consacre quelques pages à la mémoire de l'écrivain hongrois *Etienne Petelei*, auteur de plusieurs volumes de nouvelles où l'on remarque l'influence de Tourguenew, Gogol et Bret Harte.

La réforme de la Chambre des Lords, par M. Thomas Papp-Szász. — Il est vrai que le Sénat anglais ne répond plus à l'idée que nous nous faisons d'une constitution moderne, mais les exemples tirés de l'histoire nous prouvent qu'il doit y avoir dans chaque constitution une Chambre haute dont le but est de contrôler les décisions de la Chambre de députés. Le Sénat d'Angleterre a donc droit à l'existence, car on a déjà trouvé des moyens pour reconstruire cette institution vieillie.

M. Charles Kogutowitz nous présente *Léopold II* comme un homme plein d'énergie et de bonté et il nous raconte l'histoire de l'annexion du Congo Belge à la Belgique.

M. Charles Sebestyén fait la critique du roman de Zelma Lagerlöf : *Les miracles de l'Antéchrist*, paru le mois dernier en hongrois dans la traduction de M. Casimir Pogány.

M. Jean Csengeri fait une étude sur les *Œuvres Pédagogiques* de M. Maucice Kármán.

Outre ces articles, on lira dans ce numéro : *Trois semaines en Egypte*, par M. Jean Csengeri, *Les plus récentes découvertes à Pompéi*, par Mme Marguerite Láng, une nouvelle par M. Géza Gárdonyi, une poésie de Dante Gabriel Rossetti, traduite par M. Antoine Radó.

KATHOLIKUS SZEMLE (Revue Catholique) éditée par la Société de Saint-Étienne.

Justus publie *les actes de l'affaire Ferrer*, il en tire la conclusion que les

juges de Barcelone n'avaient pas seulement le droit, mais le devoir de condamner Ferrer à mort, comme chef de la dernière émeute, comme ennemi acharné du roi, de la religion. de la patrie et de l'ordre social. Cette condamnation est une affaire intime de l'Espagne et qui ne regarde aucune nation étrangère.

M. Sigismond Bernhard publie une étude sur *la croyance et la science* en concluant qu'il n'y a point de contradiction entre ces deux idées.

Une œuvre importante. — M. Aluin Kiss fait sous ce titre une longue analyse du livre du médecin américain : Walsh : *The thirteenth greatest of Centuries.* (Le treizième siècle, le plus grand des siècles.)

Outre ces principaux articles, la Revue nous donne l'analyse des revues hongroises de janvier, des poésies, une nouvelle et la critique de plusieurs livres d'intérêt catholique.

KELET NÉPE (Le Peuple de l'Orient), revue politique, économique et littéraire.

Le prince héritier et la démocratie, par Diplomata. — Les Habsbourg ont toujours protégé la bourgeoisie et le peuple contre l'aristocratie. L'empereur François-Joseph vient de donner le suffrage universel à l'Autriche, il veut le donner maintenant à la Hongrie. Lui et le prince héritier savent bien que la Hongrie appartiendra à celui qui lui apportera le suffrage universel.

L'article suivant : l'*Évolution,* traite le même sujet. D'accord avec la Couronne, le peuple hongrois demande le suffrage universel et personne ne pourra empêcher que le désir de ces deux puissances ne se réalise.

Ligue contre le suffrage universel. — Zéta démontre, en se fondant sur des données statistiques, que le suffrage universel consoliderait la suprématie de l'élément magyar et augmenterait le nombre des intellectuels du futur Parlement.

L'Italie et les Balkans, par Z+A. — La seconde partie de l'étude constate que l'Autriche-Hongrie a perdu du terrain sur la péninsule des Balkans qui s'est soustraite peu à peu à l'hégémonie de la Monarchie et qui est maintenant sous l'influence de la Russie et de l'Italie. Mais puisque la Monarchie a un besoin absolu de l'Albanie et du port de Salonique et puisque l'Italie ne peut pas y renoncer, la guerre sera inévitable entre ces deux puissances. La Monarchie devrait donc préparer l'occupation militaire de l'Albanie par une sage politique de colonisation en y déversant le surplus de sa population qui maintenant va en Amérique, où il est perdu pour la Monarchie.

La partie littéraire de la Revue contient une belle étude sur *la poésie lyrique d'Ibsen,* par M. Baráth et des critiques théâtrales et littéraires par MM. Gyulai, Németh, Boross etc., et la suite du roman de Wells : *Le voleur hypnotisé.*

Dans la partie économique on lira : *La fédération centrale des industriels allemands et les aspirations analogues en Hongrie,* par M. Lukács, et la *Revue économique.*

NYUGAT (Occident), revue bimensuelle d'art et de littérature moderne.

Le numéro du 1er février contient des poésies de MM. Ady, Füst, Pásztor, Kemény, Balázs, Oláh et Boross, des nouvelles par MM. Cholnoky, Kádár, la critique des livres qui viennent de paraître, une étude sur le compositeur allemand M. Max Reger et une autre sur le musicien hongrois M. Léon Weiner.

M. Arthur Bárdos, dans un article intitulé : *Gœthe le régisseur* du théâtre de Weimar, nous fait un tableau intéressant du théâtre allemand du XVIIIe siècle, puis il nous entretient des innovations que Gœthe avait introduites sur la scène, — si raillées durant toute l'époque du naturalisme, et si admirées de nos jours.

M. Michel Babits examine dans un article intitulé : *La stylistique et la rhétorique dans les gymnases,* les rapports qui existent entre la pensée et l'expression.

Les chemins se sont séparés, par M. Georges Lukács. — L'auteur exprime son enthousiasme pour le peintre Charles Kernstock, qui cherche à exprimer l'essence des choses, cette essence que tout le XIXe siècle reniait et qu'il remplaçait par l'état d'âme et par la sensation. L'art de M. Kernstock est donc une révolution contre l'impressionnisme.

Notes marginales sur les tableaux de Kernstock, par M. Géza Feleki. — C'est la forme, la plasticité de Rodin, de Maillol qui se révèlent chez les jeunes peintres, au lieu de la couleur des impressionnistes. Et comme l'amour des couleurs conduit les artistes au paysage, ainsi l'amour de la plasticité les ramènera à l'homme.

Le numéro du 16 février contient des poésies de MM. Szép, Ady, Peterdi, Tóth, Ignotus et de Mme Lesznai, des nouvelles par MM. Nagy et E. Józsi, la suite du roman par M. Móricz, auteur de la comédie *Le Maire Sári*.

M. Géza Lengyel nous entretient, dans son article intitulé *L'art graphique*, de l'exposition d'art graphique français moderne au Musée des Beaux-Arts, et de l'exposition de la Société des Graveurs Hongrois à la Maison des Artistes.

M. Géza Feleki dit que *l'art de la déclamation* commence à se soustraire à l'influence du théâtre, il deviendra peu à peu un art indépendant. Mlle Yvette Guilbert en France, Mlles Ferenczy et Medgyaszay en Hongrie sont les avant-courrières de l'indépendance de la déclamation.

M. Schöpflin fait la critique de la thèse de M. Norbert Vadász sur une poétesse du commencement du XIXe siècle : Judith Takách de Duka. — M. Melchior Lengyel nous décrit ses impressions sur *Le Grand mort*, drame des écrivains danois Jules Magnussen et Paul Sarauw, représenté au *Neues Schauspielhaus* de Berlin. — M. Géza Lengyel apprécie les plans du monument de la reine Élisabeth. — M. Karinthy parle des poésies de M. Henri Lenkei, réunies dans un volume sous le titre : *Mes héros*. — Mme Marguerite Kaffka fait une longue étude sur le roman de Zelma Lagerlöf : *Les miracles de l'Antéchrist*.

XXXIIIIÈME BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST

MARS

Réunion du Comité d'Administration.

Le Comité d'administration de la *Société Littéraire Française de Budapest* s'est réuni le 16 février au Musée National avant la conférence de M. Lichtenberger. Le président, M. Paul Kiss de Nemeskér, a mis le Comité au courant des préparatifs de la fête de bienfaisance au profit des inondés de Paris. Cette manifestation dont le Gouvernement royal a pris l'initiative est, on le sait, organisée par les soins de la *Société Littéraire Française de Budapest* pour le 14 mars.

M. de Kiss annonce que S. A. I. et R. Mme l'Archiduchesse Augusta a daigné accepter le haut protectorat de cette fête.

Le Comité décide d'organiser pendant l'entr'acte, qui durera une demi-heure, un buffet payant à prix fixe et pour lequel les dames du Comité de la *Société Littéraire Française de Budapest* voudront bien prêter leur concours.

M. Kiss de Nemeskér exprime au nom de la Société ses remerciments à M. Jenő de Rákosi, directeur du *Budapesti Hirlap*, qui, le premier, en présence de la catastrophe parisienne, a fait appel, dans un très bel article, au sentiment de solidarité de la Hongrie. Il remercie également le secrétaire de la Société, M. Etienne de Fodor pour le don généreux de l'éclairage gratuit de la salle de l'Opéra, le soir de la représentation, et M. Louis François, qui a promis spontanément de mettre à la disposition du Comité cinquante bouteilles

de champagne pour le buffet ; il rappelle enfin le concours si aimable que le Comité a rencontré auprès de M. Mészáros, directeur de l'Opéra et de M. Tóth, directeur du Théâtre National, pour la composition du programme de la représentation.

Liste de souscription pour les victimes des inondations de la Seine.

Le Consulat général de France à Budapest a reçu les dons spontanés dont la liste suit :

M. le professeur Emile de Grosz à Budapest 50, M. Louis François industriel à Budafok 500, M. Emile Victor Fürth à Budapest 50, la Municipalité de Szeged 2000, M. Alfred Duverdier, représentant de l'Agence Havas à Budapest 20, M. le docteur Géza Sömjén, avocat à Budapest 20, M. le comte László Károlyi à Budapest 1000, M. le docteur Fabró, Magyar Tudósító, à Budapest 20, M. André Saxlehner, industriel, à Budapest 1000, M. le docteur Jules Nagy, avocat à Budapest 50, M. José Gallart Girbal, industriel à Budapest 20, MM. les officiers d'état-major de la Garnison (Cours de français) 25, M. Léon Bussat, professeur de français à Budapest 10, M. Eugène Foucault, conseiller du commerce extérieur de la France, directeur de l'Institut Pasteur-Chamberland à Budapest 50, MM. les chefs de cuisine français en résidence à Budapest 101, Le Conseil municipal de Budapest 20.000, Lipótvárosi Casino 500, baronne Szentkereszty 50 cour., M. de Fodor, directeur général de la Cie d'Électricité, l'éclairage de la salle de l'Opéra, le soir de la fête de bienfaisance, M. Louis François, industriel à Budafok, 50 bouteilles de champagne pour la fête de bienfaisance (2ième don).

Conférences de MM. André Lichtenberger, Hubert Morand et Mme Marguerite Chenu.

M. André Lichtenberger.

Au XIXe siècle, l'histoire, qui jusqu'alors avait été presque uniquement diplomatique et militaire, s'est appliquée aussi à connaître les mœurs des temps passés. Nous sommes curieux de la vie privée des hommes d'autrefois ; nous aimons à savoir comment ils se logeaient, se nourrissaient, s'habillaient, s'amusaient. C'est pour se conformer à ce goût moderne que M. André Lichtenberger, directeur du Musée

social, le délicat auteur de *Mon petit Trott*, de la *Sœur de Trott*, de la *Mort de Corinthe*, de *La petite*, de la *Folle aventure*, de *Tous héros*, a parlé, le 16 février, à la «Société littéraire française», de la *Vie de château en France au XVIIe siècle.*

C'était une vie bien plus âpre, plus rude, qu'on ne pourrait l'imaginer d'après les splendeurs et la pompe de Versailles. Le conférencier nous a décrit, avec une verve pittoresque, des détails savoureux, des anecdotes et des citations piquantes d'auteurs contemporains, ces gentilhommières très simples dont les habitants, mal vêtus, rebelles aux raffinements de la propreté et de manières assez gauches, vivaient modestement, absorbés par la gestion de leurs biens et le maintien de leurs privilèges, qu'ils défendaient à grand renfort de procès, coups de poing et même de duels. Ces braves gens se divertissaient comme ils pouvaient : ils regardaient les comédiens ambulants, jouaient aux jeux de société tels que le trictrac et les échecs ; mais ils préféraient les exercices violents, comme la paume et les boules, les danses rustiques, la chasse et surtout les plaisirs de la table. M. Lichtenberger, nous a fait un tableau si horrifique des festins de cette époque, et des énormes plaisanteries qui les suivaient, que nous n'avons eu aucune peine à accepter ses conclusions, lesquelles sont favorables aux précieuses et aux médecins du temps. De même que les gens d'alors avaient besoin d'être saignés physiquement, ils avaient besoin d'être moralement affinés : ce fut la besogne des unes et des autres. Les précieuses surtout, — dont Molière n'a raillé que quelques-unes, celles qui étaient «ridicules» — ont contribué puissamment à polir toute cette société ; c'est, pour une bonne part, grâce à elles qu'au XVIIIe siècle, elle s'est parée de cette fleur d'élégance et de distinction que toute l'Europe a admirée.

M. Hubert Morand.

M. Hubert Morand, ancien élève de l'Ecole normale supérieure et agrégé de l'Université de France, affirme, au début de sa conférence sur la *Lettre d'amour à travers les siècles*, le 24 février, que les lettres d'amour intéressent tout le monde, parce qu'elles expriment, sous une forme spontanée et vibrante, le sentiment le plus naturel à l'humanité : son auditoire lui a donné raison tout aussitôt.

Il a étudié les innombrables lettres d'amour écrites en France depuis la fin du XVIe siècle, et essaie d'abord de marquer une

évolution de ce «genre» littéraire : dissertation sentimentale au XVIIe siècle, au XVIIIe conversation familière, elle devient, sous l'influence de Rousseau, éloquente et oratoire, et c'est avec ces caractères qu'elle prend, à l'époque romantique, son plein épanouissement.

Mais ils souffrent de nombreuses exceptions, aucun genre littéraire n'étant, au même titre que la lettre d'amour, individuel : celui ou celle qui aime ne l'écrit pas, en effet, pour se conformer aux goûts d'une école ou d'un public, mais pour plaire à un seul être déterminé, variable comme le sont l'homme ou la femme.

On peut essayer cependant de faire quelques remarques d'une application générale. La première, c'est que les lettres d'amour sont, pour la plupart, douloureuses : elles impliquent l'absence, qui est «le plus grand des maux», et d'ailleurs, en littérature comme en musique, le chagrin peut avoir des modes d'expression infiniment plus riches et plus variées que la joie.

Autre observation : les femmes écrivent mieux les lettres d'amour que les hommes, non seulement parce que le style épistolaire est chez elles un don naturel, mais encore et surtout parce qu'elles aiment plus passionnément et plus longtemps que les hommes. A l'appui de cette opinion, le conférencier lit quelques passages des lettres de la charmante et malheureuse comtesse de Bonneval à son mari : elles expriment une fidélité, une humilité, un don de soi sans partage et sans récompense qui appartiennent en propre à la femme.

Mais toutes les femmes ne sont pas des résignées ; elles sont plus jalouses, et de plus de choses, que les hommes. Les tourments que peut leur infliger la jalousie remplissent, entre autres, les admirables lettres de Mlle de Lespinasse au comte de Guibert, de cette femme si ardemment éprise, qui, le jour même de sa mort, écrivait encore une protestation d'amour à son infidèle ami.

Il faut rendre cependant aux hommes la justice qu'ils méritent souvent : voici une lettre désespérée de d'Alembert à Julie de Lespinasse morte, puis une lettre de Musset à George Sand, la fameuse lettre datée de Baden, où éclate la passion la plus folle, la plus frénétique et la plus douloureuse, celle qui, parfois, fait mourir.

Il y a un autre amour, qui aide à vivre, qui, malgré l'absence, réalise l'union absolue de deux âmes, et fait que deux êtres, de loin comme de près, sont l'un pour l'autre la principale raison de vivre, cachée le plus souvent aux yeux de l'univers. Cette tendresse-là est rare ; mais on en trouve l'expression complète et délicieuse dans les

lettres échangées vers 1780, de la France et du Sénégal, par la comtesse de Sabran et le chevalier de Boufflers. M. Morand, après avoir lu quelques fragments de ces lettres exquises, en dégage la leçon ; c'est celle de la fable des *Deux Pigeons*.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.

Cette morale est jolie, certes ; mais un peu égoïste. Ne peut-on tirer des Lettres d'amour une morale plus généreuse ? Le conférencier la trouve dans les lettres que Léon Gambetta écrivit à celle qu'il aimait, lorsque, dans les années qui suivirent la grande épreuve subie par la France, il travaillait de toutes ses forces, au milieu des plus graves difficultés, à restaurer sa patrie. On voit par ces lettres à quel point son amour fut le génie inspirateur des efforts de son patriotisme ; comment il donnait au grand homme d'État la force et le courage ; comment il se confondait en lui avec l'amour de son pays.

Notre sec et froid résumé ne donne qu'une idée très imparfaite de cette conférence, d'une psychologie finement nuancée, et qui fut dite avec l'accent le plus entraînant.

Mme Marguerite Chenu.

Le carnaval s'en va, les roses vont éclore ;
Sur les flancs des coteaux déjà court le gazon.
Cependant du plaisir la frileuse saison
Sous ses grelots légers rit et voltige encore,
Tandis que, soulevant les voiles de l'aurore,
Le Printemps inquiet paraît à l'horizon . . .

Ainsi chantait Alfred de Musset, «à la mi-carême», en mars 1838. Par une jolie coïncidence, c'est le jour de la mi-carême, le 3 mars, que sa mémoire vient d'être célébrée à Budapest ; et c'était un jour de vrai printemps.

Mme Marguerite Chenu, conférencière de la Société des Mussetistes, a exalté Musset et son œuvre avec un enthousiasme sincère et persuasif ; elle a montré à ses auditeurs un Musset tendre et sentimental, idéaliste et religieux, celui des *Stances à Ninon*, de *Lucie*, et de l'*Espoir en Dieu*, — le Musset des jeunes filles, pourrait-on dire ; et l'on sait

que celui là n'est pas moins charmant que l'autre, celui de *Mardoche*, de *Namouna*, de *Rolla* ou des *Nuits* . . . Musset, d'ailleurs, adorait les jeunes filles, les «petits nez roses», comme il les appelait joliment. Et M. Emile Faguet n'a-t-il pas publié récemment un *Musset des Familles*?

Les projections des portraits du poète et l'art consommé avec lequel Mme Marguerite Chenu a dit quelques-unes de ses poésies, n'ont pas été le moindre attrait de cette causerie. On a écouté aussi avec un plaisir particulier la lecture du *Merle blanc*: «. . . Est-ce que ma femme déteint?» me dis-je tout bas. Cette pensée m'empêcha de dormir. La bouteille de colle me revint en mémoire. «O ciel! m'écriai-je, quel soupçon! Cette créature céleste ne serait-elle qu'une peinture, un léger badigeon? Se serait-elle vernie pour abuser de moi? . . . Quand je croyais presser sur mon cœur la sœur de mon âme, l'être privilégié créé pour moi seul, n'aurais-je donc épousé que de la farine? . . .» Mme Chenu a lu ce passage avec une gaîté spirituelle dont Alfred de Musset aurait été ravi, lui qui avait tant d'esprit.

Le rédacteur en chef et gérant,
GUILLAUME HUSZÁR.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ONT PARU RÉCEMMENT.

LIVRES FRANÇAIS :

Chez **H. Daragon,** Paris, *Traîneurs de Sabre,* par Fernand Dacre. (Prix 3 fr.)

Chez **Plon-Nourrit et Cie,** Paris : *L'invasion de la France et le siège de Saint-Dizier,* par Albin Rozet et L.-F. Lembey.

Chez **Armand Colin,** Paris : *Alfred de Vigny,* par Émile Lauvrière. (Prix 4 fr.)

Chez **Ch. Delagrave,** Paris : *Œuvres poétiques de G. Carducci,* choisies et commentées par Guido Mazzoni et G. Picciola. (Prix 3 fr. 50)

A la **Librairie des Annales,** Paris : *Tous héros,* par André Lichtenberger. (Prix 3 fr. 50)

LIVRES HONGROIS :

A la revue **Nyugat,** Budapest : *Én és a könyvek* (Moi et les livres), par Louis Hatvany. (Prix 3 cour.) — *A nagyasszony* (La grande femme), pièce en 4 tableaux par Désiré Szomory. (Prix 5 cour.)

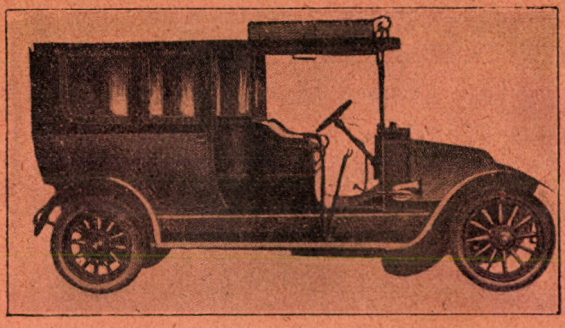
Chez **R. Lampel,** Budapest : *Philosophiai essayk* (Essays philosophiques), par Gérard Bárány. (Prix 3 cour. 50)

„HELIOS AUTOMOBILE“

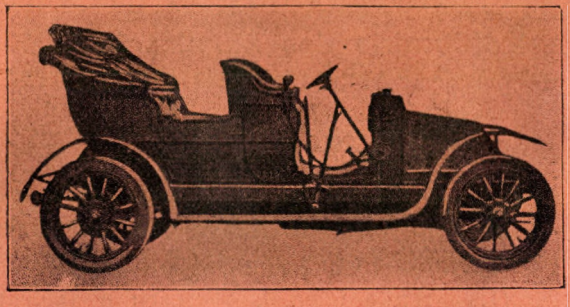
GARAGE, ATELIER DE RÉPARATIONS

RENAULT, OPEL, BUSSING

VOITURES DE LIVRAISON, VÉHICULES INDUSTRIELS,
AÉROPLANES, MOTEURS D'AVIATION



Limousine Renault 20—30 HP.



Double Phaéton Renault 14—20 HP.

BUDAPEST

BÁLVÁNY-UTCA 12

au centre de la ville.

TÉLÉPHONE: 73—65.

Budapest, Imprimerie de la Société anonyme Athenaeum.

IIIième ANNÉE. — TOME V. N° 4. 15 AVRIL 1910.

REVUE DE HONGRIE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST

SOMMAIRE

I. — LA TROISIÈME PUISSANCE (fin), par **M. Géza Gárdonyi** 385

II. — FRANÇOIS DEÁK (fin), par **M. Jules de Wlassics,** Président du Haut Tribunal Administratif ... 398

III. — L'ART, LA VALEUR DE L'ART, L'ÉDUCATION ARTISTIQUE (2), par **M. Bernard Alexander,** Professeur à l'Université de Budapest ... 418

IV. — LA PRESSE PÉRIODIQUE EN HONGRIE (1), par **M. Joseph de Ferenczy,** Professeur à l'Université des Sciences Techniques de Budapest ... 432

V. — LES HUSSARDS HONGROIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME (2), par **Mme la Ctesse H. de Reinach-Foussemagne** ... 450

VI. — HÉLÈNE DUCHESNAY-DESPREZ, par **M. C. d'Arjuzon** ... 462

VII. — FÉMINISME ET MOEURS FRANÇAISES, par **M. J. Ernest-Charles** ... 474

VIII. — LES PROLÉTAIRES (7), pièce de *GRÉGOIRE CSIKY*, traduite du hongrois, par **M. Paul Bert de la Bussière** 479

IX. — CHRONIQUE DES THÉATRES. — *CE QUE CHAQUE FEMME SAIT (Nemzeti Szinház). — TANTE ROSMARIN; LA COLLINE DES GÉNÉRAUX (Magyar Szinház). — LE VÉTÉRAN (Vigszinház)* ... 496

X. — CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS. — *Oeuvres de Géza Faragó. — Maîtres Hollandais. — Tableaux bibliques. — Exposition de Printemps au Salon National* ... 501

XI. — ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — *Discours prononcé par M. Victor Molnár à l'Uránia. — La Hongrie jugée à l'Étranger — Le meeting d'aviation de Budapest. — Concert hongrois à Paris* 506

XII. — LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE. — *Émission de rente hongroise. — Conférences d'économie politique. — L'économie politique hongroise et la Turquie. — Assemblée générale de la Banque de Crédit. — Assemblée générale de la Banque hongroise d'Escompte et de Change. — Assemblée générale de la Société hongroise des rentes et du Crédit agricole* ... 515

XIII. — REVUE DES REVUES PUBLIÉES EN HONGRIE ... 522

XIV. — XXXIVième BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST. — *Fête au bénéfice des inondés de Paris. — Concert de Charité à Szeged. — Société française d'assistance en Hongrie* ... 525

BUDAPEST

Bureaux de la *REVUE DE HONGRIE:* VI., Andrássy-ut 95.

(En vente chez tous les libraires)

PARIS

HACHETTE ET Cie — Messageries et Journaux, 8, RUE PAUL LELONG

H. LE SOUDIER — Service de la Librairie étrangère, 174, Bd ST-GERMAIN

HONORÉ CHAMPION — Libraire-Éditeur, 5, QUAI MALAQUAIS

VIENNE, GEROLD & CIE. — **BERLIN,** PUTTKAMMER & MÜHLBRECHT. — **LEIPSIC,** BROCKHAUS.
LONDRES, BAILLIÈRE TINDALL & COX. — **ROME,** FRATELLI BOCCA.
MADRID, FERNANDO FÉ. — **BRUXELLES,** N. LEBÈGUE ET CIE.
SAINT-PÉTERSBOURG, K. L. RICKER. — **NEW-YORK,** THE INTERNATIONAL NEWS CO.
BELGRADE, ERNST EICHSTÄDT. — **BUCAREST,** SOCEC & CIE.
SOFIA, IVAN PARLAPANOFF.

LITTÉRATURE HONGROISE, FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
HISTOIRE, POLITIQUE, ÉCONOMIE SOCIALE, PHILOSOPHIE, SCIENCES, BEAUX-ARTS
FINANCES.

La REVUE DE HONGRIE est une revue hongroise rédigée en langue française.

Elle publie des articles écrits par des hommes d'État, des littérateurs, des savants hongrois, et ayant trait à la Politique, à la Littérature, aux Sciences, aux Beaux-Arts, aux Finances, à l'Économie Sociale, à l'Histoire, etc.

La REVUE DE HONGRIE s'occupe de toutes les questions qui, à un point de vue général, peuvent, en mettant en relief les choses de Hongrie, intéresser l'étranger et notamment le lecteur français. Elle compte également des collaborateurs dans tous les pays et publie des articles d'un intérêt général qui lui donnent un caractère international.

La REVUE DE HONGRIE est une tribune ouverte à tous, elle restera indépendante de toute influence de parti.

La REVUE DE HONGRIE est l'organe de la Société Littéraire Française de Budapest.

LA REVUE DE HONGRIE

se réserve d'autoriser la reproduction ou la traduction de ses articles aux publications périodiques de la Hongrie et de l'étranger qui en auront fait la demande.

LA REVUE DE HONGRIE PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

PRIX DE L'ABONNEMENT:

HONGRIE ET AUTRICHE ... ... Un an **25** cour. — Six mois **15** cour.
ETRANGER (Union postale.) ... ... — **30** francs — **20** francs.

Prix de la livraison : 2 cour. 50 c.

Un numéro spécimen est envoyé franco sur demande.

LA TROISIÈME PUISSANCE.

(Fin.) (8)

Un soir, au moment de me coucher, je me souviens que la clé a dû rester sur la porte du grenier à blé. Je prends mon veston et je veux courir par la chambre de Marie pour prendre mon manteau. Elle était en train de se déshabiller. Nous nous étions déjà dit : Bonne nuit, et je croyais qu'elle était couchée. La trouvant à moitié dévêtue, je lui demandai pardon et j'allais me retirer.

— Viens donc ! dit-elle d'une voix aimable et caressante. Crois-tu que je n'ose pas ôter ma robe devant toi ? Suis-je tellement étrangère pour toi ?

Elle disait cela sur un ton de reproche.

Je la couvris de nouveau de mes baisers et comme elle était là dans mes bras, un baiser tomba sur son épaule nue.

Cette minute semblait devoir être fatale. Je sentais sa chaleur, la circulation de son sang, l'ardeur de son cœur. Elle aussi, elle était comme étourdie dans mes bras. Et tandis qu'elle était ainsi, elle glisse doucement sa main dans son sein et retire la médaille.

— Embrasse cela aussi, murmura-t-elle d'une voix suffoquée.

J'embrassai et la médaille et elle ; puis j'allai prendre mon manteau et je sortis dans la nuit froide.

A mon retour, Marie était déjà couchée. Dans la chambre, la teinte bleuâtre qui lui est chère. La veilleuse éclaire seulement la figure du Christ. Sur la chaise, ses jupons, ses vête-

ments. Tout est bleu, supra-terrestre, comme dans la grotte de Capri.

Je m'arrêtai au milieu de la chambre. Elle avait certainement entendu mon entrée à cause du léger bruit du rideau.

Tout était silencieux ; seul le tic-tac tranquille de la pendule marquait le temps : tic-tac, tic-tac. Et le cœur humain aussi fait : tic-tac, tic-tac.

Si elle avait dit seulement un mot . . . Mais elle ne dit rien.

J'entrai doucement dans ma chambre, j'allumai ma pipe et je regardai dans le vide.

A cette époque il arriva que la femme d'un de mes laboureurs vint me demander de l'argent. Son mari était tombé malade, j'avais fait venir le médecin et il fallait payer le pharmacie.

Le médecin était déjà parti et je restais avec les miens dans la salle à manger.

La paysanne portait dans ses bras un nourrisson d'un an, un petit enfant à la figure ronde comme tous les bébés d'un an. Pendant que je parlais à la femme, l'enfant jouait avec le fichu de sa mère.

Marie lui prit l'enfant, joua avec lui et l'embrassa.

Après l'avoir embrassé, elle le regarda en souriant et ses yeux se remplirent de larmes.

C'était étrange. Je ne lui dis rien, mais toute la journée je me creusai la tête.

Mes enfants faisaient leurs études à Debreczen. J'allais les voir tous les mois. Je partais l'après-midi et j'étais de retour le lendemain à midi.

En novembre, Marie manifesta le désir de m'accompagner.

La joie de mes enfants fut grande. Cette femme savait s'attacher tout le monde par sa grâce. Nous soupâmes ensemble à l'hôtel du « Taureau ». Nous avions invité le professeur chez lequel mes fils étaient en pension. Dans la salle à manger l'orchestre des Tziganes de Magyari jouait. Je lui fis exécuter le morceau favori de ma femme : « L'astre des faucheurs est descendue sur le pré ». Nous étions tous très gais. Les enfants rentrèrent avec leur professeur, les poches remplies de toutes sortes de sucreries.

Nous avions pris deux chambres qui communiquaient, mais à peine étions-nous couchés que j'entends ma femme remuer. Elle se lève, se promène de long en large, en pantoufles.

Puis, après un moment de silence, j'entends le bruit de ses bottines.

Je reste sur le qui-vive. Un instant après, elle ouvre doucement ma porte et s'arrête sur le seuil.

— Michel, dit-elle d'une voix suppliante, mon cher Michel !

— Qu'as-tu, ma chérie ?

— Pardonne-moi, si je te dérange. Lève-toi, je t'en prie, pour l'amour du Ciel. Habillons-nous tout de suite et rentrons chez nous ou allons ailleurs.

Je sonne, je m'habille et je paye la note.

Il était minuit. Où aller ? Il y a un autre hôtel en face du théâtre. Auparavant, j'y descendais toujours ; allons-y encore une fois.

Le domestique sonne le portier, dépose notre valise et nous quitte.

— Il me faut deux chambres, dis-je, deux chambres qui communiquent.

— Je ne puis vous donner qu'une grande chambre à deux lits, sur la rue, dit-il.

Je regarde Marie, elle approuve et dit :

— C'est bien.

Nous montons l'escalier. Une grande inquiétude me prend. Je sens que le hasard s'est mis au service de la troisième puissance, mais il faut que j'éloigne ce laquais qui ricane.

On allume les bougies et on nous affirme que la chambre est propre. Tout dernièrement deux femmes peintres anglaises l'ont habitée, elles revenaient de Hortobágy (1) tous les soirs avec le train pour y coucher.

Nous restons seuls.

Marie prend une bougie et inspecte anxieusement les lits. Le grand lit double est tout neuf et resplendit de propreté. Les dames anglaises pouvaient s'en contenter.

— Eh bien, ma chérie, dis-je, allez vous coucher et dormez. Moi, je vais descendre au café faire une partie de billard, ou je lirai les journaux. Le matin, quand vous serez réveillée, vous me ferez chercher.

Elle me regarda une minute en hésitant, puis elle dit :

— Je vous remercie, mon cher Michel, mais je ne puis

(1) Nom de la *puszta* près de Debreczen.

permettre que vous veilliez, à cause de moi. Non, tu coucheras ici.

— Mais cela vous est pénible, Marie. Pourquoi ne voudriez-vous pas accepter ce léger sacrifice de moi ? Aimeriez-vous mieux que je vous cause des tortures ?

— Oh, dit-elle en se jetant à mon cou, où suis-je plus tranquille que là où tu es ! Ton âme pure et noble est mon ange gardien.

La tentation n'était pas encore suffisante !

Tu connais le rôle du rasoir de Mahomet dans l'Enfer ! C'est un rasoir gigantesque sur le fil duquel les damnés glissent dans l'Enfer. Il a fallu une imagination folle pour inventer cette légende, mais la situation qui m'attendait, était plus infernale.

Je n'aurais pas pu me sauver, car elle n'aurait pas dormi tranquille. Mais de cette façon, elle dormait tranquille, tandis que moi, avec mon âme noble et pure, avec mon rôle d'ange gardien, je souffrais les tourments des treize Enfers.

Si un autre me racontait cela, je lui dirais que ce n'est pas vrai, et si quelqu'un l'avait peinte, endormie, les cheveux dénoués, appuyée sur ma poitrine et avait inscrit sous son tableau. «C'était tout et rien de plus», je lui aurais dit : La légende des saints est belle, mais il n'y a que les enfants qui y croient. Pourtant, c'est arrivé.

J'ai eu des moments d'hésitation, surtout lorsqu'elle pencha sa tête sur ma poitrine ; mais alors, elle interrompit le silence :

— As-tu l'habitude de prier ? demanda-t-elle d'une voix alanguie par le sommeil.

— Ma prière consiste en une seule pensée.

— Eh bien, dis maintenant comme prière cette pensée :

— *Et ne nos inducas in tentationem.*

Et là-dessus, elle ferma les yeux et ne dit plus rien.

La bougie brûlait toujours. C'est elle qui le voulait ainsi, afin que nous puissions nous sauver, si nous ne pouvions pas dormir là non plus. Elle ne s'était pas déshabillée ; elle avait ôté seulement son costume pour qu'il ne soit pas chiffonné et avait dénoué ses cheveux.

Je fermai les yeux pendant un certain temps : j'essayais de dormir. Je restai ainsi plus d'une heure, mais je sentais

que je ne dormirais pas. J'aurais préféré sortir et m'en aller au café, mais j'avais peur qu'elle ne se réveillât ou qu'elle me dît le lendemain qu'elle était un fardeau pour moi.

Je m'accoudai sur le lit et je regardai l'armoire aux vêtements, basse et polie, les chromos sur les murs qui représentaient des paysages, mais finalement, c'était toujours vers elle que se tournaient mes regards. Quel visage charmant, comme les traits en sont fins. Comment se fait-il que je n'aie rien trouvé d'intéressant en elle lorsque je l'ai vue pour la première fois. Même la seconde et la troisième fois, ce visage me semblait tout aussi ordinaire que n'importe quel autre que l'on regarde et que l'on oublie une minute après.

Le visage aurait-il embelli, aurait-il changé depuis? Ce n'était pourtant pas un bouton de fleur qui se serait ouvert. C'est le même visage. Pourquoi est-elle maintenant d'une beauté féerique, d'une beauté réelle? Je ne crois pas que ce soit la troisième puissance qui me la montre ainsi ; je me connais un peu en peinture, je sais la valeur des formes et des couleurs.

Il y a pourtant un mensonge là-dessous : ou bien elle était belle alors, ou bien elle ne l'est pas maintenant non plus.

Je me rappelle avoir connu dans ma jeunesse une jeune fille brune d'une beauté ravissante. Après notre première conversation, je ne la trouvai plus si belle, et plus tard, lorsque nous nous connûmes bien, je la trouvai laide.

Quelle en était la cause?

La jeune fille était vaniteuse, jalouse et sans âme. C'est alors que je me suis dit pour la première fois que les Turcs avaient raison. Toute l'attitude de la femme ne montre-t-elle pas qu'elle considère son corps comme la partie principale de son être. Moi, quand je regarde ma main, je ne vois en elle qu'un instrument attaché à mon corps ; tandis que la femme voit dans sa main une partie de son âme, d'elle-même. Un fait qui prouve que chez elle l'âme ne joue qu'un rôle secondaire, c'est qu'elle ne s'efforce pas de l'orner comme son corps. Elle n'est nullement blessée si on dit d'une femme qu'elle est plus savante, mais elle jaunit de dépit si on dit qu'elle est plus belle.

Je connais une autre jeune fille qui avait le nez épaté et les yeux gris et tant de taches de rousseur sur la figure qu'elle

faisait peine à voir. Et cette jeune fille, lorsque plus tard je la vis dans une société, elle était gaie, spirituelle et ravissante à croquer.

Si, par hasard, j'avais habité la même maison qu'elle, je l'aurais certainement épousée.

Qu'est-ce donc que le beau et le laid ? L'homme est-il semblable à une lampe ? La plus brillante nous paraît misérable si une faible et petite flamme y brille ; et la plus simple est magnifique si un feu de Bengale l'illumine.

Où est le Bengale qui prête à notre corps son feu ?

Certes : j'aime l'âme de cette créature charmante qui est couchée là devant moi dans une immobilité de marbre ; il n'y a que la palpitation tranquille et calme, à peine perceptible de son sein qui montre qu'elle vit.

La conscience que ma chère petite femme avait plus d'âme que les autres me ravissait.

Je m'aperçus que je me penchais de plus en plus vers elle. Elle ne se réveillerait peut-être pas, si je l'embrassais bien doucement.

Et avec précaution, tendrement, je l'embrassai sur la joue.

Les bougies brûlaient non loin d'elle et je vis avec étonnement que son beau visage blanc et calme se colorait. J'eus peur qu'elle ne se réveillât, mais elle continua à dormir tranquillement. Quelques instants après, la coloration de ses joues avait disparu et elles redevinrent blanches comme auparavant.

A quoi pouvait-elle bien rêver ?

Le lendemain, j'avais toujours cette question sur les lèvres, mais notre voyage l'avait fatiguée. Elle dormit aussi dans le train. Moi, je dormis l'après-midi qui suivit notre retour.

Mais le soir, mon amertume éclata.

— Tout de même, Marie, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

Elle me regarda tristement.

— En veux-tu l'assurance ? dit-elle. Je me soumets volontiers à toutes les épreuves.

Je regrettais de nouveau d'avoir parlé. Mon ami, il est bien étrange qu'en apparence l'homme soit le maître et la femme la subordonnée ; pourtant, c'est le contraire qui est vrai. Je n'ai jamais rien ordonné à ma femme, je ne lui ai même

pas dit d'ouvrir la fenêtre ; cependant, c'est toujours elle qui obéit. Elle était comme Ruth, couchée aux pieds de Booz et se couvrant de son manteau. En considérant notre situation, il était évident que c'était elle qui commandait et que la roue de ma destinée tournait selon sa volonté.

— Pardonne-moi, dis-je. Je te blesse toujours, pauvre petite colombe orpheline. Mais vois-tu, une pensée me vient de temps en temps, semblable à une chauve-souris au milieu des étoiles, la pensée qu'il manque quelque chose de nécessaire à notre union.

— T'ai-je jamais fourni un prétexte pour ne pas me parler franchement? Rappelle-toi, lorsque je t'ai fait venir à Gödöllő et que j'ai causé avec toi. Était-ce la jeune fille qui était alors réservée ou l'homme ?

— Eh bien, parle maintenant aussi franchement qu'alors, lui dis-je en l'attirant sur ma poitrine. Tu es si intelligente que tu devines même mes pensées.

— Que faut-il dire ? Tu viens d'affirmer que tu m'aimes mieux que je ne t'aime. Cela m'a chagriné ; je voudrais bien en avoir la preuve.

— La preuve ? Eh bien, la nuit dernière, à Debreczen, tu as dormi comme Blanche-Neige dans son cercueil de verre. Tandis que moi . . . je n'ai pas dormi une minute.

Elle me regarda dans les yeux et répondit doucement, avec un sourire triste :

— Sais-tu si j'ai dormi ? En es-tu sûr ?

Et elle pencha la tête sur mon épaule ; des larmes coulaient sur sa douce figure souriante.

Ma respiration s'arrêta.

— Marie, mon cher ange, dis-je ; maintenant, ouvre ton âme, car autrement je serais l'homme le plus malheureux de la terre. Il y a encore quelque chose entre nous ; je tâtonne dans l'obscurité comme un aveugle.

— Ç'a été un moment d'attendrissement, dit-elle en souriant. La pensée que vous souffrez à côté de moi, me chagrine. Mais il faut que nous regardions aussi dans l'avenir. Nous n'appartenons pas seulement à nous-mêmes !

— Parle clairement, je t'en prie, dis-je tout en émoi.

Car je sentais que le secret qui pesait sur nous, allait éclater à ce moment.

Elle me regarda franchement dans les yeux et me parla avec une grande sincérité :

— Tu es un homme, tu peux décider librement de ton sort. Tu emportes sur ton navire tous ceux qui sont unis à toi. Moi aussi, j'ai décidé librement de mon sort en te tendant la main et en te disant : Je suis à toi. Personne ne peut nous accuser, ni toi, ni moi. Nous ne pouvons avoir qu'un juge qui est là-haut au dessus des étoiles. Mais nous irons tranquilles devant le tribunal de la sagesse et, le front pur, le regard franc, nous dirons : Seigneur, nous nous sommes trop aimés.

Elle posa ses lèvres sur mon visage et continua :

— Mais pense, je t'en prie, à ceci : Tant que nous ne sommes que deux, nous pouvons vivre tranquilles, cachés aux yeux du monde et ne nous souciant de personne. Et lorsque je te regarde dans les yeux, je puis dire : Mon bon, brave et véritable mari ! et lorsque tu me regardes dans les yeux, tu peux dire : Femme au cœur pur, toi, ma vraie épouse. N'est-ce pas ?

J'acquiesçai de la tête. Elle continua, avec une figure douloureuse, sur un ton saccadé, d'une voix entrecoupée.

— Vois-tu, il en sera ainsi tant que nous ne serons que deux. Mais réfléchis bien que nous n'avons pas le droit de laisser venir au monde un troisième. Quelque grand que puisse être notre amour pour lui, même si nous le nourrissions de notre sang, comme le fait le pélican, même si l'air qui l'entoure était fait de notre amour : il aurait le droit, lorsqu'il aurait atteint l'âge de raison, de nous jeter à la face son acte de baptême et de nous dire : Vous n'êtes que des misérables.

Et alors elle se jeta sur ma poitrine en versant des larmes abondantes.

Moi, je ressentis comme un tremblement de terre dans tout mon être. Des édifices s'écroulaient en moi. Tout l'univers semblait s'effondrer.

Nous restâmes ainsi quelques minutes. Moi, comme une statue de marbre ; elle, sur la peau d'ours, penchant la tête sur mes genoux.

— Mais, je t'en prie, dis-je ensuite, tu rêves de spectres. C'est un conte de fées !

Et j'essuyai ses larmes.

— Ne pleure pas ; l'enfant n'est pas encore là !

Ce fut en vain que je la plaisantai ; je sentais qu'elle était plus intelligente.

— Souris-moi donc, doux soleil de ma vie !

Elle sécha ses larmes et sourit.

— Merci, dit-elle, d'avoir été si fort. Je t'ai vu une fois t'arrêter au milieu de ma chambre. Je t'ai vu, je t'ai senti, l'autre nuit à Debreczen, lorsqu'à deux heures du matin, tu m'as donné un baiser sur les joues. Je regrettais déjà de ne pas t'avoir renvoyé ; mais c'était impossible, c'eût été te mettre à la porte ou, du moins, te faire sentir que, malgré tout, je ne suis pas ta femme. N'aurais-tu pas eu cette impression ?

— Je n'en sais rien. J'ai seulement cru, que l'éducation que tu as reçue au couvent se mettait entre nous ; d'ailleurs, je ne puis me montrer assez reconnaissant pour ce que tu as fait pour moi. J'ai pensé que tu avais horreur . . .

— Ne prononce pas ce mot, je t'en prie, dit-elle en mettant sa main sur ma bouche.

— Disons donc que tu te tiens sur la réserve. Bref, je ne voulais pas troubler l'harmonie de ton âme. Ce que nous croyons être un péché, en est un en réalité ; et si l'on croit ne pas avoir commis de péché, on est innocent, même si l'on est pendu. Ce qui m'afflige, c'est que tu sois venue avec moi, pour être ma femme et qu'en réalité tu ne le sois pas.

— Je t'en prie, Michel, je t'en prie ! dit-elle, fondant de nouveau en larmes, se jetant sur ma poitrine et m'embrassant à plusieurs reprises. Ne dis jamais que je ne suis pas ta femme. Tu m'arraches le cœur. Ne t'ai-je pas toujours dit : Si tu le veux, si tu l'ordonnes . . . ? Je me suis donnée à toi sans réserves ! Reconnais cela immédiatement pour être bon et juste même en ce moment.

— Je le reconnais, je le reconnais, dis-je en souriant.

Elle avait prononcé ces dernières phrases avec tant de feu, elle était tellement dans son tort que je ne pouvais m'empêcher de sourire.

— Et n'est-ce pas que mes idées sur . . . ce troisième sont justes ?

Je haussai les épaules, probablement avec la même expression que le Pilate de Munkácsy. Je me recueillis un instant et je dis enfin :

— Non, je ne pense pas . . . C'est impossible !

Elle me regarda toute stupéfaite.

— J'élève mes enfants de telle façon, continuai-je, qu'ils ne pourront jamais me jeter à la face un acte quelconque. Quand mes enfants auront grandi et se rappelleront leur enfance, ils verront que mon amour a rayonné sur leur vie comme le soleil. J'étais toujours avec eux avant d'avoir fait ta connaissance. Mes enfants, sur leurs vieux jours, diront : Mon père était un brave homme ! Et si tu avais aussi des enfants, ils diraient également : Notre mère était un ange.

Elle m'écoutait la tête baissée. Mais à ces mots elle fit un signe de dénégation.

— Je t'avoue, poursuivis-je, que la pensée de voir transmettre ta beauté à une petite fille intelligente et gaie, ou bien mes traits à un petit garçon sérieux et courageux, cette pensée, dis-je, m'a été douce et m'a bercé agréablement. Et tu croirais impossible d'inculquer notre manière de voir à un être qui aurait grandi à la chaleur de notre cœur ?

— C'est possible, dit-elle en regardant rêveuse devant elle. Mais comment pourrais-je le protéger contre ce cruel coup de poignard qu'il recevra en voyant que son nom est le mien et non le tien ? De quels yeux nous regardera-t-il ce jour-là ? Même s'il nous aime beaucoup, n'aura-t-il pas une pensée involontaire, qu'il ne pourra chasser, pensée qui outrage sa mère.

Elle tressaillit et se leva. Puis elle s'agenouilla devant moi :

— Pardonne-moi.

— Mon Dieu, dis-je en la relevant, n'en parlons plus !

Mon ami, cette terre n'est pas l'œuvre capricieuse du Créateur. Elle était nécessaire, c'est pourquoi elle existe. Ce n'est qu'une grande maison de correction, comme celle d'Aszód. La description biblique de la création du monde n'est qu'une allégorie nébuleuse. Elle est bonne pour les gens peu cultivés qui ne comprendraient pas autrement. Quel enfantillage de croire que Dieu s'est mis à labourer l'immensité noire et qu'il y a jeté des étoiles comme nous autres les grains de blé. A quoi cela lui aurait-il servi ? Il n'y a que l'enfant qui ne demande la raison de rien.

Tu me demanderas quel rapport il y a entre la création du monde et cette scène de famille. Eh bien, mon ami, il est

vrai que nous avons déjà vidé une bouteille de bon vin, mais malgré cela, ce rapport existe.

Je veux dire par là que notre ciel aurait pu être serein, car elle était la seule femme au monde qui ait pu se faire aimer de moi. Tu vois pourtant que le diable jette dans notre doux lait cette seule goutte d'encre qui suffit à copier un nom de famille.

Il n'y a pas de bonheur sans mélange sur cette terre. Il faut que nous souffrions, même dans le bonheur. Marie me dit que nous avons vécu jadis dans la lointaine Eternité et que nous nous sommes éloignés de Dieu sur les ailes du libre arbitre; nous sommes venus dans un monde grand, sale et noir de suie et nous devons nous purifier dans les larmes; ce purgatoire est le monde terrestre. Je n'en sais rien. Mais j'accepte tout ce qu'elle dit, tout, car elle est intelligente, son âme est d'une essence supérieure à la mienne.

* * *

La cloche de la gare se mit alors à sonner. Elle frappa dix, vingt coups.

Michel se leva et sortit rapidement. Je quittai également la chambre. Dans le corridor on disait que le train arriverait dans dix minutes.

— Combien de minutes d'arrêt? demanda Michel.

— Une minute.

— Faites du bon thé bouillant et tenez-le prêt pour ce moment; mettez du bon jambon avec. Qu'un garçon l'apporte là où j'irai. Je paierai aussi la vaisselle.

Il se rassit. Il mit sa montre devant lui et remplit nos verres.

— Écoute, dit-il. Tu pourrais me rendre un grand service.

Il me regarda en souriant et dans une attitude expectative.

— Très volontiers, je t'en prie.

— Vois-tu, en te rencontrant ici, j'ai pensé que tu pourrais écrire mon histoire. Je m'étais déjà préoccupé de l'écrire moi-même et de la publier ensuite; mais, le diable sait pourquoi, dès que j'ai la plume à la main, cela ne prend pas sur le papier la forme que je voudrais donner au récit. Quand je me relis, je suis comme Isaac avec Jacob : la main qui écrit est la mienne,

mais le ton n'est pas le mien. Dès la troisième phrase, il faut que je mette : *par conséquent.* Que le diable emporte ce *par conséquent,* je le déteste comme les allumettes soufrées. Alors je jette ma plume par terre et je me demande, avec colère, comment vous pouvez tant écrire sans employer ce maudit *par conséquent.*

Nous choquâmes nos verres et essuyant soigneusement ses moustaches, il continua :

— Ecoute, mon bon ami, écris fidèlement mon histoire, mais très fidèlement, comme je te l'ai racontée. Passe seulement sous silence les noms de famille.

— Je puis l'écrire, répondis-je, mais je ne comprends pas quel genre de service je te rendrais en le faisant. Il y a des personnes qui s'en fâcheraient.

— Tu ne le comprends pas? dit-il en secouant la tête et en me regardant étonné. Tu ne comprends pas cela?

Il haussa les épaules et, fâché, il se tourna de l'autre côté. Il remplit la pièce de sa fumée et haussa de nouveau les épaules.

— Comment peut-on ne pas comprendre cela ? Eh bien . . . si tu ne le comprends pas, ne l'écris pas. Je ne voudrais pas t'y forcer.

Il arpenta la chambre, puis se mit près de la table. Il souleva la bouteille, la regarda pour voir combien il y avait encore de vin.

— Allons, dit-il, vidons le verre d'adieu.

Il posa son verre, s'assit de nouveau et me dit :

— C'est pourtant bien compréhensible. Je mettrai ce livre de côté, comprends-tu ? Je le mettrai de côté, et puis, tu sais, si malgré tout . . . ce troisième venait au monde, quand il comprendra, je mettrai ce récit subrepticement parmi ses livres.

Il était tout rouge en me disant ces mots et je sentais à sa voix qu'il aurait voulu s'épargner cette explication.

Il se leva, endossa son grand paletot d'hiver et pendant ce temps, il me dit encore en secouant la tête :

— As-tu jamais entendu dire, mon ami, que l'homme fasse pénitence d'avance ?

Il regarda sa montre. L'heure du train était arrivée. Le mien devait venir immédiatement après celui de Debreczen.

Je sonnai le garçon et je payai. Nous descendîmes ensuite.

Le train entra en gare enveloppé du nuage de vapeur que jetait la locomotive. Derrière les glaces couvertes de neige, les figures des voyageurs apparaissaient, par ci, par là.

Un contrôleur cria d'une voix enrouée :

— Une minute d'arrêt !

L'atmosphère de la gare se remplissait de l'odeur du charbon.

De la fenêtre d'un compartiment de première classe, un visage de jeune femme nous regardait. Le milieu de la fenêtre avait été essuyé ; la dame souriait à Michel et frappait au carreau.

C'était une femme au visage charmant avec des yeux noirs, beaucoup plus belle que je ne l'aurais cru, quoiqu'on ne puisse pas bien juger la nuit à la lumière des lampes. Elle portait au cou une fourrure d'astrakan ; sur la tête un chapeau noir très simple. C'est tout ce que je puis dire d'elle.

Michel se précipita vers elle avec le grand paletot d'hiver ; le garçon avec le thé suivait. Sa silhouette disparut au milieu des voyageurs.

Le visage souriant disparut également de la fenêtre.

Le train se remit doucement en marche et s'en alla au milieu du bruit. Seules, les deux lampes rouges dont l'éclat diminuait, indiquèrent encore pendant quelque temps, dans cette nuit neigeuse et pourtant noire, dans quelle direction la locomotive l'emportait.

Géza Gárdonyi.

FRANÇOIS DEÁK

(Fin.) (4)

Tous ceux qui liront l'adresse et la résolution votées le 11 janvier 1841 par le Conseil général de Zala au sujet des *mariages mixtes*, trouveront un vif plaisir à voir comment Deák, qui en fut l'auteur, démontre que c'est une faute que de *marquer la loi civile du stigmate du péché*. Il envisage la question de si haut et l'éclaire si bien tant au point de vue laïque qu'ecclésiastique que l'adresse du comitat de Zala fit la conquête de tout le pays et que les autres comitats y adhérèrent avec enthousiasme. Toujours fidèle aux principes qu'il avait proclamés au début de sa carrière, il se déclare en 1868 partisan de la politique qui se résume dans cette maxime connue : »l'Église libre dans l'État libre». Et, s'il ne prend pas encore position alors *en faveur de l'abrogation de la juridiction ecclésiastique* en matière de divorce, il déclare néanmoins que celle-ci ne pourra être abrogée qu'après en avoir réglé le *côté civique* par l'établissement du *mariage civil*. C'est à ce moment déjà qu'il *pose les principes sur la base desquels le mariage civil a été institué plus tard*. Ses déclarations au sujet *de l'autonomie à accorder à l'Église catholique* romaine, où tout en faisant une place considérable à l'élément *laïque*, il se déclare partisan résolu d'une *large autonomie*, sont les manifestations d'un profond sentiment religieux. A son avis, l'autonomie catholique ne concerne le Parlement que d'une *façon négative*. C'est également le respect de la liberté des religions qui lui fit prendre la parole, le 18 mars 1870, pour

appuyer l'avis de la commission, lors de la discussion sur la mise en vigueur des résolutions du Congrès israélite, lequel fut finalement adopté à mains levées par la Chambre.

« C'est un corollaire de la liberté des religions — dit Deák — que ceux qui sont séparés par des dogmes forment des confessions distinctes. » Son discours du 18 juin 1873, dans lequel il résumait, pour ainsi dire, les idées dominantes qui ont dirigé sa politique religieuse mérite d'être médité par les générations les plus reculées. Comme il le fit au début de sa carrière parlementaire, il se déclare à cette occasion franchement partisan du système dit américain. Il faut entendre par là qu'en Amérique on considère les confessions différentes comme des associations privées « et on ne s'en occupe pas, sauf dans le cas où elles constituent un danger pour l'État. En Europe, il en est autrement : là les Églises sont en rapport étroit avec l'État. Deák ne songeait pas à demander à la législation une séparation radicale immédiate des Églises et de l'État. Mais il était d'avis que tout ce qui rapproche son pays du système *américain* doit être accueilli favorablement et tout ce qui l'en *détourne* est à rejeter. Il proclamait la nécessité *de séparer les biens de l'Église de ceux de l'État*, mais il blâmait la *sécularisation des biens ecclésiastiques*. Il déclarait que l'introduction du *mariage civil* était inévitable et qu'il fallait le rendre *obligatoire*. Comme tout homme véritablement libéral, il avait de l'*horreur* quand on parlait devant lui *d'actes d'hostilité* entre les diverses confessions.

Une pensée exprimée également dans son dernier grand discours peut et doit servir de leçon pour ce qui touche les actes d'intolérance ou de l'empiètement des confessions les unes sur les autres : « *Les luttes de religions suscitées par le fanatisme sont nuisibles, dangereuses ; celles qui ont pour mobiles des intérêts privés ou des tendances politiques le sont encore davantage et, de plus, elles sont répugnantes.* »

Ces quelques traits montrent jusqu'à l'évidence qu'il fut toujours guidé, dans sa carrière politique, par les idées de *liberté, d'égalité* et de *progrès démocratique*. Il fut un de ces hommes d'État si rares qui conservent un *sentiment* vif et fort du *progrès* jusqu'au déclin de l'âge. Il ne dénigrait pas le présent en exaltant le passé. L'idéalisme prend le même accent d'enthousiasme juvénile dans son discours de 1873 que

celui qui caractérise son éloquence en 1830 à la Diète de Presbourg. C'est généralement aux plus grands parmi les hommes d'État que la Providence accorde le privilège de se conformer toujours aux vœux de leur siècle, de sorte qu'ils n'ont pas, dans leur vieillesse, l'ouïe troublée par les échos du temps passé. Toutefois, son esprit, bien que toujours épris des idées de progrès, reste constamment récalcitrant envers les méthodes du radicalisme. Voici comment il s'exprime à ce sujet : « Il faut faire chaque chose en son temps et ne cueillir les fruits que lorsqu'ils sont mûrs ; mais aussi, *il ne faut jamais faire un seul pas en arrière. On ne doit s'avancer que lorsqu'on a la certitude qu'on ne sera pas exposé à reculer par la force des circonstances.* » Ces paroles sont bien caractéristiques de sa manière de penser.

Son œuvre capitale est sans contredit l'acte de *médiation de la paix* accomplie par lui et qui est formulée dans la loi XII de 1867. Ses qualités de sagesse et de caractère faisaient de lui l'homme d'État prédestiné à rétablir l'harmonie entre le roi et la nation.

Il possédait au plus haut degré la confiance de la nation. Toutes les couches de la population étaient également persuadées qu'il n'avait en vue que le bien du pays. D'autre part, le roi fut touché et confirmé dans la bonne opinion qu'il avait conçu de Deák en constatant que celui-ci ne posait pas après la défaite de Sadowa d'autres conditions qu'avant.

« N'exploitez jamais, même dans la vie privée, le malheur d'autrui, disait-il. Je n'exige après la guerre (de 1866) que ce que j'avais exigé avant ; je veux assurer à la nation la liberté et la Constitution, laquelle, si elle n'est pas sous tous les rapports telle qu'elle la souhaiterait, et qui lui donnerait l'indépendance et l'autonomie politique complète, doit lui offrir du moins *les bases indispensables d'un plus bel avenir*, au moyen desquelles *les deux pays de la monarchie trouveront le modus vivendi dont elles ne peuvent se passer.* »

Le roi fut constamment persuadé qu'il possédait en lui l'homme le plus loyal, le plus désintéressé, le plus fidèle à son prince et à la dynastie, qui travaillait au *bonheur de son pays* sans arrière-pensée. Le roi n'a pas oublié et *il garde sans doute un souvenir vivant du passage suivant de l'article de Pâques.* « Lorsque les attaques contre la Constitution de la Hongrie

M. Kir. Horthy Miklós-Tudományegyetem KÖNYVTÁRA SZEGED

se furent déjà succédé pendant une longue série d'années et que l'exaspération fut graduellement arrivée à son comble, qu'est-ce qui a guéri les blessures, calmé les esprits excités et rétabli la confiance ébranlée ? Ce ne sont certes pas les hommes d'État autrichiens qui avaient changé de sentiment et qui étaient instruits par l'expérience, qui ont donné à leur souverain de meilleurs conseils. Il n'en fut rien ou, du moins, cela arriva bien rarement, ainsi que le témoigne l'histoire. »

« *C'étaient invariablement les souverains qui, guidés par la sagesse et leur conscience, ont fini par révoquer les édits contraires à la Constitution, par rétablir les lois violées et raviver l'espoir et la confiance de la nation.* »

Toute sa politique était basé sur le roc solide de la Pragmatique Sanction. (1) Avec une logique inflexible, il établit en se fondant sur la loi *qui proclame l'unité et l'indivisibilité de la possession*, quelles sont les affaires qui doivent être communes aux deux États dont se compose la monarchie. Il repoussait tout ce qui tendait à faire de la Hongrie et de l'Autriche une monarchie *unifiée* comme l'entendaient les centralistes. Toutefois, il avait aussi le courage de dénoncer les exagérations de ceux qui réclamaient l'union purement personnelle, c'est-à-dire consistant seule dans la personne du monarque sans aucun autre lien.

Nul n'ignore qu'il avait deux choses en vue lorsqu'il entreprit la grande œuvre du Compromis. Il voulait d'abord sauvegarder les *droits souverains* et *l'autonomie constitutionnelle* de la Hongrie ; les deux *États* devaient ensuite former une *fédération* basée sur l'égalité de droits des deux parties contractantes, de façon que cette égalité reçût une *consécration effective* dans des institutions correspondantes. C'est ainsi, pensait-il, que l'union du royaume hongrois et de l'empire autrichien, constitutionnels l'un et l'autre pourront faire grande figure parmi les États européens.

(1) On appelle ainsi l'ensemble des lois (1723 : I., II., III. sous Charles III) qui étendent le droit de succession à la lignée féminine de la maison d'Habsbourg en Hongrie et dans les pays autrichiens. En Autriche la loi qui régit la succession de la lignée féminine, avait déjà été reconnue en 1713. C'est en vertu de la Pragmatique Sanction qu'est proclamée l'unité et l'indivisibilité de la possession des pays de la couronne hongroise et des provinces héréditaires, par une seule et même personne.

C'est à sa persévérance que l'œuvre de pacification doit d'avoir abouti. Mais elle le doit aussi à la justesse de son coup d'œil qui lui fit reconnaître que le moment d'intervenir était arrivé. Un véritable homme d'État ne manque jamais du sens de l'opportunité. Voilà pourquoi il n'était pas pressé, *malgré les instances de ses amis*, de faire ses *propositions de paix* tant que les ministres autrichiens Rechberg et Schmerling étaient encore au pouvoir.

Il y avait longtemps d'ailleurs que le projet d'*arrangement* dans son *ensemble* et dans ses *détails essentiels* avait pris corps dans l'esprit de Deák. Au contraire, nous avons des preuves certaines que ce ne fut pas le fruit d'une improvisation subite. Son esprit était sans cesse occupé des lois de 1848 dans *leurs rapports* avec les *affaires communes* des deux pays dont se compose la monarchie austro-hongroise. Il avait longtemps cherché la solution de ce problème sous les ombrages de son jardin de Pusztaszentlászló pendant le régime absolutiste. Lorsqu'il exposa dans l'adresse au roi de la Diète de 1861 la manière de régler les affaires communes, au moyen de négociations entamées pour chaque cas en particulier, son esprit était déjà fixé sur les institutions qui devaient être réalisées plus tard. De même *la continuité des droits* ne fut pas non plus dans ses mains une arme improvisée, mais, comme l'atteste Balthazar Horváth, (1) Deák s'était déjà résolument et inébranlablement placé sur ce terrain sous le régime de l'oppression. C'est là la raison pour laquelle il repoussa avec tant de fermeté les tentatives constitutionnelles du pouvoir.

Il est certain qu'en négociant l'œuvre de pacification de 1867, il eut grand soin qu'aucun des droits essentiels de la nation ne fût sacrifié et que le principe de l'égalité des deux parties dans le règlement des affaires communes (c'est-à-dire le *dualisme)* fût réalisé de telle façon que l'autonomie de l'État hongrois ressorte avec tout son relief.

Cependant cette parité des droits ne put passer *intégralement* et d'un coup dans la pratique, ni être appliquée d'une manière *tout à fait constante.* Avouons franchement que dans les *retards* apportés à la *mise en vigueur* de stipulations au

(1) Ministre de la Justice dans le premier cabinet constitutionnel, en 1867, et confident de Deák.

sujet de la parité il y aussi de notre faute. Ni nos gouvernements successifs, ni la majorité du Parlement n'ont insisté avec assez de sagesse et d'énergie pour l'exécution intégrale de la loi XII de 1867. Je suis obligé, en traçant ces lignes, de m'abstenir de soulever des questions d'actualité. Je me borne à mettre en pleine lumière et sans parti pris la haute valeur de l'œuvre de Deák. C'est un fait que personne n'oserait affirmer aujourd'hui que la loi XII de 1867 a été pleinement exécutée en ce qui concerne les *affaires étrangères* et *l'armée.*

Il m'est donc impossible de taire ma conviction, à savoir que nous n'*arriverons à apprécier cette loi à sa juste valeur* que quand elle sera convertie en une *réalité vivante,* et lorsque la *situation légale* qu'elle nous garantit sera devenue *effective.* Le plus sûr et même le *seul* moyen de maintenir l'œuvre du Compromis de 1867 est d'en exécuter intégralement les dispositions.

La valeur de l'œuvre de Deák ne *doit* et ne *peut* être jugée sur telle ou telle stipulation, mais sur *l'ensemble de la loi XII de 1867 qui attend encore son exécution pleine et entière.* Lorsque cette loi fondamentale sera devenue à tous points de vue une réalité vivante, alors le *jugement intègre* de *l'histoire* la rangera *parmi les créations puissantes* de l'esprit politique. Mais quelle que soit l'opinion qu'on en ait, force est de reconnaître, si l'on veut être équitable, que, bien qu'incomplètement exécutée, elle a néanmoins permis à la nation de réaliser de grands progrès.

Deák n'a jamais considéré *l'état de fait* existant immédiatement après la conclusion du Compromis de 1867 comme la réalisation complète de *l'état de droit* garanti par la loi XII de 1867, puisqu'il fit en plus d'une occasion usage de son crédit afin de faire *prévaloir le principe de parité* entre les deux pays de la monarchie, dans la solution de questions d'importance secondaire. Il ne faut donc pas se méprendre sur le sens des paroles de Deák, lorsqu'il déclare que *tant que l'accord conclu entre la Hongrie et les pays héréditaires restera en vigueur, il regardera comme une violation de cet accord tout ce qui ne sera pas conforme au sens, à l'esprit et à la lettre de la convention.* Cet avis de Deák est parfaitement juste, car pour en juger la portée véritable, ce n'est pas *l'état de fait* existant au lendemain du Compromis de 1867 qu'il faut prendre en considéra-

tion, *mais l'esprit et le texte* de la convention, surtout lorsque cet état de fait est *en opposition avec le sens, l'esprit et le texte de l'arrangement.* Ainsi, une représentation diplomatique qui figure à l'étranger comme parlant au nom d'un empire unifié, n'est nullement conforme ni au sens, ni à l'esprit, ni à la lettre de cette convention. Puis il est encore impossible de citer une seule parole, ou un seul acte de Deák qui permettrait la supposition qu'il considérait la mise en évidence du caractère national dans les régiments que fournit la Hongrie à l'armée commune comme contraire au sens, à l'esprit et au texte de l'accord conclu par lui. Le principe fondamental de la *parité entre les deux pays* reconnu dans la loi XII de 1867 exige précisément que ce caractère national soit mis en relief. Il n'y a aucune abdication de notre part dans le fait que le législateur a remis au roi, lors de la conclusion du Compromis, le droit de décider en dernier ressort dans les questions de la direction, du commandement et de l'organisation intérieure de l'armée commune. Le prince exerce ce droit au même titre que tout autre droit de souveraineté. Sous ce rapport, le Compromis ne contient aucune abdication en ce qui concerne l'autorité légitime du Parlement. Au point de vue du droit, notre situation est parfaitement clair. Par contre, il faut bien reconnaître que lors de la conclusion de l'accord, on ne voulut point changer la langue qui avait été en usage jusqu'alors dans la haute direction et le commandement militaire et qu'on savait que le roi maintiendrait le statu quo c'est-à-dire l'usage de la langue allemande. C'est ce qu'on ne saurait, et ce qu'il n'est pas permis de nier.

Les efforts de Deák tendaient à un développement continu de nos institutions *tout en respectant le caractère dualiste, l'esprit et le texte du pacte fondamental.*

A mon avis, *le respect* du principe dualiste équivaut à la *reconnaissance de l'égalité des droits* que suppose le dualisme. Quand on s'efforce donc de faire entrer cette égalité de droit dans la pratique, on est placé sur une base solide comme le roc, c'est-à-dire sur celle du Compromis de 1867. Tout le monde connaît les paroles suivantes de Deák : « Ceux qui prétendent que la prescription de l'emploi du magyar, comme langue de commandement dans l'armée, ne rentre pas dans la sphère d'attributions du Parlement, commettent une grave erreur

et se mettent en opposition avec les principes fondamentaux de notre droit publique.» Il y a encore aujourd'hui, pour ce qui concerne l'armée ainsi que les affaires étrangères, entre *l'état de fait* et *l'état de droit* un large fossé qui ne sera comblé, selon toute vraisemblance, qu'au bout d'un temps assez long. Personne, en effet, n'oserait prétendre que la souveraineté de l'État hongrois soit mise en relief dans les institutions militaires et les relations avec les puissances étrangères, dans la mesure où l'exige *la parité des droits* ou le *dualisme* proclamé par la loi XII de 1867. Ceux qui travaillent avec décision et courage à la réalisation graduelle et constante de la parité en question n'attaquent nullement les bases de l'accord de 1867 ; au contraire, ils contribuent à leur consolidation. C'est en agissant ainsi qu'ils sauvegardent réellement l'œuvre de 1867.

«L'œuvre n'est pas achevée, déclare Deák à ses amis qui étaient venus prendre congé de lui, mais ce qui est fait est une promesse de succès pour l'avenir.» A une autre occasion, le 6 novembre 1867, il s'exprime ainsi : «Qui oserait donc prétendre que notre situation politique, nos lois constitutionnelles aient atteint la dernière limite de leur développement et qu'il n'y ait plus rien à faire ?» C'est lui qui a dit encore ceci : «Il y a bien des personnes qui souhaitent d'obtenir encore davantage. Moi aussi je voudrais ce qui nous manque encore ; seulement nous ne l'obtiendrons nullement en hasardant ce que nous avons déjà, mais nous y parviendrons au moyen du développement progressif des institutions existantes.» Il est impossible à qui que ce soit de soutenir et de prouver que l'esprit et l'essence du dualisme fondé sur la parité des droits s'opposent à ce que la souveraineté de l'État hongrois trouve une expression adéquate dans la langue et les insignes nationaux du contingent fourni par la Hongrie à l'armée commune. Celui qui oserait le prétendre commettrait un véritable attentat contre la loi XII de 1867.

Il ne faut pas confondre avec le zèle patriotique outré les recommandations d'un sage opportunisme. On a tenu compte de ce dernier quand la loi XII de 1867 a été mise en vigueur. La pensée fondamentale de la politique de Deák était évidemment de ne pas troubler l'harmonie entre le roi et la nation par la question de la banque dont la solution doit

être réservée à l'influence persuasive et instructive du temps, à la concorde spontanée du roi et de la nation. Il viendra peut-être un temps où la nation sera en complet accord avec le souverain. Il est certain que la loi même ne fait pas obstacle à cette réforme.

En ce qui concerne les affaires étrangères, l'état de fait est aussi fort éloigné de l'état de droit auquel nous serions autorisés à prétendre en vertu de la parité instituée par la loi XII de 1867. Le dualisme devra donc devenir une réalité aussi dans ce domaine-là et, à cet égard, nous possédons dans la loi en question une arme invincible entre nos mains.

On ne doit donc pas déprécier l'œuvre de Deák en la jugeant superficiellement. Quel que soit l'état de fait, elle nous offre une base solide. Il suffit de la prendre pour point de départ, pour revendiquer la réalisation du principe de parité contenu dans le dualisme et nous finirons, sans doute, un jour par l'obtenir. En se plaçant sur tout autre terrain, on se trouverait en face de l'inconnu.

L'œuvre de réconciliation accomplie par Deák est assurément un grand acte politique. Si elle n'a pas encore rapporté tous les avantages qu'on devait en attendre, ne nous en prenons pas à la prétendue défectuosité de la loi, mais à nous-mêmes. C'est notre manque d'énergie, de sagesse politique et de persévérance qui en est cause. On ne rendra pleinement justice à la loi XII de 1867 que lorsque les conséquences qui en découlent seront *mises en pratique* et *auront passé dans le domaine des faits*. C'est alors seulement que nous l'estimerons à sa *juste valeur*.

L'adresse votée par le Parlement en 1905 a été un triomphe éclatant pour la pensée politique de Deák, parce que les *partisans de l'union personnelle eux-mêmes s'y placent franchement sur le terrain de l'acte de* 1867. Toutefois, la haute importance de cette œuvre ne deviendra vraiment manifeste, elle ne gagnera les esprits et les cœurs que lorsque *l'état légal qu'elle nous garantit aura reçu sa consécration en passant dans le domaine des faits*.

Deák codificateur.

Je ne saurais, dans le cadre borné de cette courte étude, apprécier, comme il conviendrait, les mérites de Deák comme codificateur.

Vers 1830, on parlait déjà avec éloge de ses qualités éminentes comme codificateur de nos lois. Il ne craignait nullement d'entrer dans les plus minimes détails de la législation et c'est à propos de la discussion de la loi sur les redevances seigneuriales (urbér), dont il a déjà été question, que son talent se montre avec le plus d'éclat.

On sait qu'entre 1830 et 1840 tous les projets de réforme concernant l'amélioration de la situation matérielle et morale des serfs et la refonte de la législation qui s'y rapporte, sont dus à l'initiative de Deák ou reçurent du moins de sa part le plus chaleureux appui.

Le jurisconsulte éminent Wildner, de Vienne, chargé de codifier le droit commercial hongrois, était vivement touché de la sagesse des amendements proposés par Deák lors de la discussion de ce code, surtout en ce qui concerne la procédure. Il a dit plus d'une fois : « J'étais venu ici pour enseigner, et je m'aperçois que c'est moi qui m'instruis. »

Les jurisconsultes ont parlé avec beaucoup d'éloges de l'effort déployé par Deák à la Conférence judiciaire de 1861. (1) C'est lui qui fit la lumière dans le dédale des questions souvent très compliquées que soulevait la transition et au milieu desquelles les praticiens les plus experts risquaient de s'égarer.

Mais il convient surtout de faire ressortir les mérites et la gloire impérissable qu'il s'était acquis par la rédaction du projet de code pénal en 1843—44, qui fut une véritable œuvre de réforme judiciaire.

Nul n'ignore aujourd'hui que cette création importante prit les proportions d'une refonte complète du droit constitutionnel. C'est pourquoi les hommes politiques les plus distin-

(1) Cette conférence de magistrats convoquée en 1861 avait pour mission d'élaborer sur la base du droit hongrois les nouvelles règles de droit et une procédure provisoires destinées à remplacer le droit autrichien qui avait été en vigueur depuis 1850.

gués de la Hongrie se disputaient l'honneur d'y collaborer. On ne vit peut-être jamais autant d'esprits éminents dans une commission parlementaire chargée de codifier les lois.

Il est certain que les procès politiques de 1840 contribuèrent pour une grande part à hâter les travaux du Code pénal. Les poursuites politiques intentées contre Nicolas Wesselényi, les chefs de la jeunesse universitaire, et Louis Kossuth, (1) avaient rendu évidente aux yeux de tous la nécessité de chercher dans la réforme des institutions judiciaires des garanties effectives contre les abus du pouvoir. Tout le monde se rendait compte qu'il fallait, par une définition précise des délits et crimes d'État mettre un obstacle aux interprétations arbitraires des lois existantes par le pouvoir politique. Les procès de lèse-majesté en question avaient fourni l'occasion à de fâcheuses constatations touchant l'indépendance des magistrats. Il était donc tout naturel que les hommes de progrès cherchassent dans l'institution du jury des garanties contre l'arbitraire. L'idée dominante, celle qui donna l'impulsion à l'œuvre de réforme judiciaire, fut cependant l'adoption du grand principe de l'égalité devant la loi.

Dans le *Stadium*,(2) Széchenyi résume déjà en 12 points les idées principales destinées à réaliser dans la pratique le principe de l'égalité devant la loi. Il demande déjà l'extension aux roturiers des prérogatives de la noblesse qui garantissent la liberté individuelle de celle-ci. Il déclare la guerre à l'arbitraire judiciaire et il se prononce contre la peine de mort. Deák avait sur se sujet des opinions analogues. Connaissant à fond le mouvement puissant qui s'était manifesté en faveur de la réforme de la jurisdiction pénale à l'étranger et voyant, d'autre part, avec regret le retard de notre législation criminelle, il avait déjà embrassé avec ferveur les nouvelles idées dès le début de sa carrière politique. A la Diète de 1839—40, le sentiment de la nécessité d'une réforme du code pénal est si vif et si général que les deux Chambres votent sans débat la proposition de nommer une commission chargée d'élaborer le nouveau code. Deák fut élu président de la commission judiciaire et chargé de la mission spéciale de mettre en har-

(1) Il en a déjà été question plus haut.
(2) Publié en 1840.

monie les différentes parties du code à créer. Partisan convaincu de l'institution du jury en matière criminelle, il présenta au sujet de la procédure un vote de minorité fortement motivé.

On sait aujourd'hui par les déclarations catégoriques de Pulszky (1) et de Szalai (2) que le projet de loi est presque entièrement l'œuvre de Deák et que la rédaction en est due tout entière à lui. Il déclara lui-même, à la Conférence judiciaire de 1861 mentionnée plus haut, que le projet était un peu son œuvre et qu'il ne pouvait se charger de le rapporter sans parti pris et sans trahir ses préférences.

On peut affirmer sans crainte que cette loi, due à la sagesse de Deák, est un véritable chef-d'œuvre de légiste, et en tout cas une création des plus originales, et, à coup sûr, très hardie. Voici comment le professeur Mittermayer, de Heidelberg, s'exprime à son sujet : « Aucune œuvre législative ne s'est efforcée comme le projet de loi hongrois de se conformer à l'esprit de justice, aux progrès du temps présent et à ceux du droit pénal. On n'a pas encore vu de loi aussi originale que le projet hongrois. »

Ce projet contient des dispositions qui ont pris corps dans les codes criminels les plus récents. C'était une œuvre de réforme qui regardait loin dans l'avenir.

On en jugera par l'extrait suivant : Il ne connaît pas la peine de mort ; il ne connaît pas les châtiments corporels et ne frappe pas les délinquants d'infamie avec toutes les conséquences qui en découlent. Dans sa partie générale, il énumère en détail selon la « doctrine moderne des mobiles de la criminalité », les circonstances aggravantes et atténuantes de chaque délit. Il laisse au juge toute latitude pour atténuer la rigueur de sa sentence, car il ne connaît pas le minimum de peine. Je ne crains pas d'affirmer que c'est là une création où l'esprit juridique et la sage prévoyance se manifestent à tel point qu'elle n'a rien à envier aux codes modernes les plus parfaits. Les lois analogues de l'Italie, de la Hollande et de la Norvège ainsi que le projet de loi suisse renferment plus

(1) Savant et politicien renommé qui fut plus tard directeur du Musée national.

(2) Historien célèbre (1813—64.).

d'une disposition analogue à celles qui viennent d'être énumérées.

Que de chemin la science du droit pénal n'a-t-elle pas dû faire pour s'élever à la hauteur de vues que Deák avait déjà atteinte un demi-siècle auparavant !

Un trait curieux et qui exprime d'une manière saisissante le sentiment qui prédominait en lui, et sa confiance dans la force morale, c'est la large place qu'il fait aux mobiles moraux dans le nouveau code. Qu'il suffise d'en citer un seul exemple. Le sentiment de respect dû aux parents est exprimé à un très haut degré, par la disposition en vertu de laquelle l'enfant n'a jamais le droit d'user de représailles (compensatio) envers ses parents «en cas d'outrages effectifs ou de sévices même très graves» et ne pourra échapper à une condamnation lors même que ses parents lui auraient rendu sur-le-champ l'outrage subi de sa part.

On dit que Mittermayer approuva surtout qu'aucun professeur de droit ni aucun fonctionnaire n'eût pris part à la confection du code pénal. Il était ravi que le projet de loi ait été rédigé par les publicistes les plus éminents du pays. Il attendait plus de hardiesse de leur initiative que de l'esprit timoré des savants de profession.

A mon avis, l'œuvre de codification dont il s'agit a dû son succès à ce qu'un esprit éminent, comme celui de Deák, n'avait pas dédaigné de s'occuper des *questions de détail* du droit pénal.

On parle de même avec éloges du génie codificateur de Napoléon Ier. Mais, lui, n'entrait ni dans les questions de principes ni dans les détails. Il est permis de dire que personne n'a mis dans les *détails infimes* du *code pénal* autant de sagesse et de prévoyance que Deák.

Ce qui fait que l'œuvre de codification de 1843—44 a une si haute valeur, c'est que la connaissance de la vie, de l'âme populaire et celle des hommes s'y manifeste, conjointement avec le jugement le plus sûr. Toute l'érudition encombrante des savants de profession s'efface auprès de ces qualités indispensables à la confection d'un code qui doit répondre aux exigences de la vie pratique.

Bien que ce projet de code n'ait pas acquis force de loi, il n'en assure pas moins une gloire éternelle à son auteur, car

il affirme hautement à tous les yeux le génie du législateur de Deák. Quoiqu'il soit resté à l'état de projet, il n'en a pas moins laissé des traces profondes dans la juridiction hongroise. Le traité de Théodore Pauler (1) qui en adopte les principales dispositions, a grandement contribué à le faire entrer dans la pratique. Certaines de ses stipulations concernant la procédure en matière de presse, qui ont passé plus tard dans une ordonnance ministérielle, ont été en vigueur pendant plus de 50 ans. C'est Deák lui-même qui la promulgua au commencement de mai 1848, étant ministre de la Justice, et le texte est presque mot pour mot identique à celui de l'ordonnance sur la presse édictée en 1867 par le ministre de la Justice d'alors : Balthasar Horváth.

* * *

Deák orateur.

Deák a déployé dans nombre d'écrits politiques et de documents publics ses qualités éminentes d'homme d'État et son talent d'écrivain. C'est cependant dans ses discours que se manifestent avec le plus de force ses grandes qualités et ses moyens de persuasion. Emmanuel Kónyi s'est acquis des titres inoubliables à notre reconnaissance, en publiant une collection complète des discours de Deák accompagnés de commentaires où les historiens des temps futurs puiseront les matériaux de leurs constructions.

Il est certain que Deák est l'un des plus grands orateurs qui aient existé. Ses discours renferment tant de grandes vérités qu'ils feront éternellement les délices du lecteur attentif.

Il n'est guère possible de se figurer une situation politique à laquelle l'un ou l'autre de ses aphorismes ne soit applicable. Ses maximes ne ressemblent nullement aux vérités amères et mordantes du moraliste La Rochefoucauld. Les pensées de Deák sont, au contraire, une nourriture des plus saines

(1) Il s'agit d'un manuel de *Droit criminel* du professeur de l'université de Budapest de ce nom, qui a été à plusieurs reprises ministre de la justice et de l'instruction publique.

et de plus substantielles. Je ne crains pas de tomber dans le paradoxe en disant que les discours de Deák ont pour l'homme politique le même prix que l'*Imitation de Jésus-Christ* par Thomas à Kempis pour quiconque a besoin d'être édifié. *Punge Thomam !* dit le proverbe, et tu trouveras les paroles de consolation. Ouvrez au hasard les discours de Deák, et vous trouverez la direction à suivre. C'est que ses discours sont agrémentés par de profonds aphorismes. Nombre de ses pensées sont passées en proverbes. Il avait beaucoup appris des auteurs de l'antiquité. Guidé par les sentences des classiques et par la connaissance exacte qu'il possédait de l'âme populaire, il s'entendait à placer dans le jour convenable la question à résoudre. Ses raisonnements sont si simples, si clairs qu'il fait la lumière sur les questions les plus compliquées. Tout le poids de son argumentation repose sur des vérités généralement reconnues et ses preuves sont présentées dans l'ordre logique le plus parfait. Je ne connais pas d'orateur qui ait su pareillement, dans les questions même les plus terre-à-terre, élever la discussion jusqu'aux hauteurs sereines des vérités sublimes. C'est ainsi que les sujets les plus embrouillés reçurent, en passant par l'entendement de cet homme éminent, des flots de lumière. C'est dans cette méthode qu'il faut chercher, à mon avis, le charme irrésistible de son individualité et ses grands succès d'orateur. Voilà pourquoi on relira, avec autant de fruit que de plaisir, dans les siècles à venir les discours de Deák. Il existe une multitude de grands orateurs parlementaires dont les discours, couverts jadis d'applaudissements, ne sont guère goûtés au bout de quelques années, quand l'actualité ne les met plus en relief. Tels les harangues de lord Disraëli, qui fut pourtant un orateur écouté. Nous avons peine à comprendre comment certains discours ont pu faire tant d'impression sur leur auditoire, comme par exemple celui de «Champagne» de l'anglais Charles Townshead, que ses compatriotes ont porté jadis aux nues.

Mac Carthy dit de l'impression produite par ce discours «qu'elle s'est évanouie comme les fumées du vin qui l'avait inspiré.» Sheridan est regardé comme le plus grand orateur du Parlement anglais. Ceux qui l'ont entendu disent que ses discours surpassaient en éloquence tout ce que l'antiquité et les temps modernes ont produit de meilleur. Pourtant, en le

relisant aujourd'hui — il est vrai qu'il n'en existe que quelques fragments — c'est en vain qu'on cherche à retrouver dans leur auteur ce talent oratoire de premier ordre. Par contre, les harangues de Burke ont conquis une place éminente dans la littérature politique de l'Angleterre et, selon toute prévision humaine, elles la conserveront longtemps, peut-être toujours.

Il est certain que les discours qui ont eu un grand succès dans l'enceinte du Parlement ne présentent pas toujours la même valeur comme œuvre littéraire.

Les discours de Deák possédent cette dernière qualité à un degré éminent. Il était en outre un grand orateur parlementaire. Ce qui donne la mesure de ces orateurs, c'est l'empire qu'ils savent prendre sur leur auditoire. Deák exerçait sur le sien un véritable empire. Cette grande force résidait principalement dans la sûreté de son jugement soutenu par un raisonnement sain, vigoureux et d'une logique impeccable.

« Il existe bien d'autres armes, mais je ne m'y entends pas, dit-il une fois. Il se peut que je me serve mal de la mienne, mais je n'en change pas pour cela, car j'ai confiance en elle. »

A vrai dire, il disposait encore d'autres armes. Il avait parfois des élans pathétique, des inspirations poétiques touchant de près l'enthousiasme ; mais chez lui ces qualités n'avaient rien de factice : elles n'étaient que les manifestations spontanées de la noblesse de son caractère et de la sensibilité de son cœur.

La diction pathétique n'est un défaut chez l'orateur que lorsqu'elle porte à faux ou qu'elle est prodiguée à des choses banales.

Les élans pathétiques sincères et vrais ne manquent pas dans les discours ni dans les écrits de Deák. Les adresses rédigées par lui, ses discours en faveur des serfs, celui pour la Pologne, et bien d'autres en fournissent la preuve. Quelle noble emphase dans son célèbre toast de la fête donnée en l'honneur de Kazinczy (1) où il exalte son auditoire en prononçant cette simple phrase : « Après le repas, il faut faire la prière. La mienne sera courte ; elle consiste en ces trois mots : vive la patrie ! »

(1) Le centenaire de la naissance de cet écrivain célèbre, en 1859, a été une véritable fête nationale, la première après l'issue fatale de la guerre d'indépendance.

Je l'ai entendu parler dans quelques occasions solennelles et j'ai éprouvé le même sentiment que traduit à merveille l'article d'un journal de l'année 1845 qui s'exprime en ces termes : « Deák se leva alors. Et comme parfois les vagues bruyantes de la mer s'apaisent tout à coup, le bourdonnement de l'assemblée fit place soudain, aux premiers paroles du Maître, à un silence profond. Il parla doucement d'abord, puis il éleva la voix, et sa parole vibrante suivant fidèlement les impulsions de son âme, se fit l'interprète de tous les sentiments qui l'agitaient tout à tour. L'auditoire restait saisi, attaché, rêveur ou agité des sentiments les plus divers, selon l'intention de l'orateur. »

Ces mots peignent admirablement l'homme. Toute la supériorité de l'individualité de Deák éclatait dès qu'il prenait la parole. L'effet produit par son éloquence fut sans doute rehaussé encore par le respect, la confiance, l'autorité sans pareille dont il était entouré. On sentait instinctivement que c'était le fidèle dépositaire de la confiance et de la volonté de la nation qui parlait.

Il disposait de toutes les ressources de l'art difficile de l'orateur : l'humour, l'ironie et même les accents violents de l'indignation lui étaient familiers. Cependant il usait rarement de ces armes-là. Lui, que la Providence avait doué de la plus rare des qualités qui puisse tomber en partage aux grands esprits : l'humour ; lui, dont l'œil scrutateur distinguait si clairement les faiblesses humaines ; lui, que la vivacité de son imagination poussait à amuser son entourage familier d'un feu incessant de traits d'esprit c'est à peine s'il usait au Parlement de cette arme dont l'effet est si sûr, sans y renoncer toutefois entièrement.

La manière spirituelle dont il se moqua, en 1839, des déductions arithmétiques d'Andrássy, député d'Esztergom, nous en fournira un exemple. Ce dernier avait avancé qu'il n'était pas en peine de notre Constitution nationale, car, disait-il, pour une Constitution qui est confisquée, on en voit naître huit nouvelles en Europe. Deák répondit qu'à ce compte l'Europe gagnerait bien sept constitutions, mais si la Constitution perdue se trouvait être précisément la nôtre, la pensée que l'Europe en a gagné huit autres consolerait-elle le député d'Esztergom de la perte de celle-ci ? »

Encore un mot spirituel qu'il lança à ceux qui contestaient aux serfs le droit de propriété : « Si l'on prend au pied de la lettre le sens d'*omnis terrae proprietas*, les 30.000 dieux de la Grèce dont parle Hérodote étaient bien plus modestes que nous, car les uns se contentaient des eaux, d'autres de la terre ou des enfers « tandis que les nobles hongrois s'adjugent l'univers entier. »

Deák appréciait beaucoup chez les autres la logique rigoureuse dont il était lui même doué à un degré surprenant. Il évitait, en outre, l'emphase et dédaignait la mise en scène. Il voulait persuader, et rien de plus : voilà pourquoi il est toujours simple et clair, et nullement diffus, ni disert. Avec un style lapidaire, joint au don de l'aphorisme, on ne tombe jamais dans l'exubérance verbeuse. Mais Deák n'est jamais trop laconique non plus, car cette qualité poussée à l'excès rend souvent l'orateur obscur.

Il n'y a pas trace d'argumentation scolastique, ni de pédantisme dans ses raisonnements. Il procède dans ses déductions avec la méthode claire d'un esprit pratique. Ces dernières n'ont jamais rien d'abstrait et il les rend intelligibles à tout le monde par le relief qu'il leur donne.

On s'aperçoit de suite que ses grands discours ont été médités d'une manière approfondie. Il les improvisait rarement. Il ne les écrivait pas entièrement, il se bornait seulement à établir l'enchaînement des idées principales. Lorsqu'il rédigeait un écrit politique plus important, il dictait couramment le texte de l'adresse ou de l'article, tel qu'il l'avait mûri dans sa pensée. Il est naturel que, pour nombre de discours moins importants, il n'avait pas besoin d'en dresser d'avance l'arrangement. Dans ces occasions, il n'avait qu'à exposer les idées mûries dans ses méditations et arrêtées depuis longtemps dans son esprit.

On peut appliquer à son éloquence la figure qu'on trouve dans une poésie de Thomas Moore. Son discours ne ressemble pas à un torrent dont les eaux écumantes, se précipitant du haut d'une roche élevée, finissent par se dissiper en vapeurs, mais à un vaste fleuve qui court dans la lumière et dont les flots ont passé au filtre de la réflexion et du travail mental. Le poète applique cette comparaison à son compatriote Russel. Elle conviendrait encore bien mieux aux discours de Deák, les-

quels, pour la profondeur et l'abondance de pensées, surpassent de beaucoup ceux de l'orateur anglais.

Il est certain qu'il savait orner au besoin ses discours, mais il l'évitait à dessein, car il ne voulait pas faire œuvre de rhétorique pure. Il considérait le discours parlementaire comme un acte d'homme d'État. Il ne prenait pas la parole pour éblouir ses auditeurs, mais pour leur enseigner quelque vérité, et il avait en vue d'abord le sujet qui était sur le tapis et non pas l'occasion de débiter de belles paroles. On sait qu'il prononçait souvent ses discours, et non pas seulement ceux de moindre importance, sur le ton d'une véritable causerie familière.

Ceux qui l'ont entendu parler n'oublieront jamais l'effet prodigieux que faisaient sur son auditoire les paroles simples, familières et sans recherche qui tombaient de ses lèvres.

L'action qu'il exerça sur ses auditeurs, il ne l'obtenait pas en excitant en eux des passions violentes, car il savait que celles-ci ne tardent pas à se calmer et qu'elles sont suivies des sentiments de désillusion et d'abattement. Il considérait les discours non comme un moyen de briller mais comme un instrument de persuasion destiné à servir les intentions de l'homme d'État et non pas comme leur propre fin. Il ne cultivait pas l'art pour l'art. Il ne reconnaissait de valeur qu'aux discours devant lesquels la raison est obligée de se soumettre. Il ne rechercha jamais les applaudissements provoqués par l'appel aux passions des masses. Car les entraînements cessent bientôt et il ne reste souvent que des larmes. On trouve dans ses discours ce genre d'éloquence qui n'ébranle pas l'auditoire seulement pour quelques instants, mais qui fait sur lui une impression durable. C'est le plus beau genre d'effet oratoire, qui ne cesse pas d'agir lors même que les lèvres de l'orateur se sont fermées depuis longtemps.

Leur richesse de pensées, leur logique impeccable, leur clarté, la sagesse et les vérités universelles dont ils abondent, assurent à tout jamais une place distinguée aux discours de Deák dans les annales de la littérature politique de la Hongrie.

* * *

J'ai essayé de faire connaître dans ses traits principaux la mentalité de ce grand homme d'État, ses sentiments prédominants, les éléments constitutifs de son caractère et de son entendement, les bases de sa culture intellectuelle, les idées directrices de sa carrière politique, pour lesquelles il a lutté ; j'ai tâché de le représenter comme chef de parti, comme homme d'État, comme codificateur et comme orateur.

Je ne me flatte pas d'avoir atteint pleinement le but que je m'étais proposé, mais je m'en console en pensant à ces paroles de Carlyle : « On ne saurait étudier la vie d'un grand homme, quelque incomplètement que ce soit, sans en retirer quelque profit. » C'est à Deák mieux qu'à nul autre que peut s'appliquer cette autre phrase du célèbre auteur : « Il est une source de lumière vivante dont il fait bon être proche. »

JULES DE WLASSICS.

L'ART, LA VALEUR DE L'ART, L'ÉDUCATION ARTISTIQUE

(Suite.) (2)

Travail et plaisir.

L'esprit public ne favorise pas non plus la contemplation esthétique et le grand va-et-vient qu'on peut constater sur le marché artistique n'est pas toujours le signe d'une vie véritable et saine. La vie de la société d'aujourd'hui a deux pôles : le plaisir et le travail, autour desquels tout gravite ; la jouissance artistique, comme l'art véritable, se rencontrent aussi rarement dans l'atmosphère de l'un que dans celle de l'autre. Il va de soi qu'un pauvre homme qui s'épuise au travail ne peut pas considérer les beautés de la nature, ni celles de l'art d'un esprit libre et calme ; il apparaît moins encore de prédispositions chez les ploutocrates avides qui pourchassent l'argent, les gens qui travaillent fièvreusement, se jettent dans des spéculations audacieuses et s'absorbent dans leurs combinaisons colossales jusqu'à s'oublier eux-mêmes ; ceux-là veulent se reposer après leur travail, et le peu de moments qui leur restent, ils les emploient à se refaire ; ceux-ci, au contraire, cherchent la griserie des plaisirs ; l'objet de la chasse a changé, mais c'est toujours une chasse. Leurs âmes ne sont accessibles à l'art que s'il sert à leur plaisir, s'il excite leurs sens émoussés, s'il peut les frapper ou les étourdir ; les collectionneurs riches, les Mécènes poursuivent la satisfaction de leur vanité, du sentiment de leur dignité et de leur ambition ; ils divinisent la mode parce qu'elle constitue un terrain où ils peuvent se surpasser les uns les autres ; ce qu'ils

apprécient le mieux c'est la virtuosité, l'habileté, parce qu'ils ont pour elles une mesure, ils peuvent faire des comparaisons quantitatives, qui leur sont très familières. A leurs yeux, un objet d'art est magnifique s'il surpasse les autres en quelque sens, par son prix exorbitant, par sa bizarrerie ou par sa rareté ; quelque chose enfin que peut acheter le riche seul et qui, à l'occasion, sera peut-être d'un magnifique placement ! Des gens de finance s'installent des musées privés à coups de millions. Les marchands qui vendent en grand les objets d'art, ont des *trucs* étranges et raffinés pour faire hausser le prix de leurs marchandises, pour mettre en vogue leur provision. La grande influence que ces riches, par leur goût, leurs exigences, la tournure de leur esprit exercent sur les artistes qui produisent pour eux, est incontestable. Dans la société dont le plaisir est l'idole, l'art se transforme, lui aussi, en un article de plaisir. Puis vient la critique qu'on peut toujours acheter et qui célébrera cette dégénérescence de l'art, ce culte sensuel, ces injures à la logique artistique comme autant de produits d'une époque nouvelle, et la critique d'art est pleine de vibrations de nerfs, dont prétend-on, l'homme moderne est seul capable ; l'homme moderne, c'est-à-dire cet homme qui, fatigué, désenchanté de tout, dégoûté de la vie, déteste comme des brutalités intolérables tout mot prononcé un peu haut, toute couleur vive, toute composition claire, toute logique artistique. Comme si ces hommes étaient capables de cette abnégation de soi, sans laquelle il n'existe pas de sentiment et de jouissance d'art ! Ce que ce public aime dans une œuvre, ce n'est pas l'art, mais soi-même, le chatouillement et la satisfaction de ses intérêts égoïstes.

Le sensualisme dans l'art moderne.

Le sensualisme envahissant est pour tout notre art moderne quelque chose de très caractéristique. Pour ma part, je suis aussi de ceux qui détestent les pharisiens hypocrites et je respecte le droit qu'a l'art d'être sensuel ; l'art s'adresse aux yeux et aux oreilles et, si son objet le demande, il doit savoir se mettre au delà des conventions. Le corps nu est un chef-d'œuvre de la nature ; le mystère de l'amour

est la force créatrice, la force qui maintient le monde. La pruderie peut être impudique, et ce qui est vertu dans la vie sociale, dans le monde de l'art, peut devenir absurdité. L'art grec et surtout l'art romain étaient également sensuels ; mais c'était tout autre chose que la façon dégoûtante et froide dont des modernes s'abîment dans le mystère de la sensualité. Souvent on est épouvanté des débauches de sensualité de l'art moderne. Il ne s'agit pas du corps nu ou de l'amour, mais de la vie sexuelle en elle-même, pourrions-nous dire. Si je mentionne le théâtre c'est surtout pour en caractériser le public ; la plupart du temps il n'a rien de commun avec l'art et il sert, en tableaux et en réalité, la passion des plaisirs. Passe encore s'il amuse son public par des spectacles et emploie les œuvres de Shakespeare, par exemple, à servir de cadre aux merveilles de l'artifice scénique, ou comme occasion de montrer sur la scène un virtuose. Shakespeare ne gagne rien à tout cela ; mais c'est déjà quelque chose que l'on incline devant lui la bannière, quoique cette bannière, comme les mains qui la portent, ne soient guère propre. Personne ne se scandalise plus de voir que certaines danses, — et quelles danses ! — ne se contentent plus des cafés-concerts, mais montent fièrement sur la scène ; on discerne encore ce qui doit être séparé et il n'y a pas de malentendu ; mais qu'on vende les impudicités froides, cyniques, véritables tableaux d'histoire naturelle, comme de l'art nouveau, moderne, c'est véritablement de l'impudence et, le fait qu'on s'efforce de remplacer la création artistique par le calembour et les bons mots, atteste bien la décadence profonde de l'art et du goût. Dernièrement, à propos de la première représentation de *Hedda Gabler* d'Ibsen, un critique théâtral écrivait qu'à Budapest *Hedda Gabler* avait échoué ; et cependant, s'il a dit vrai, c'est le public de Budapest qui a échoué ; quant à lui, qu'il ait bien caractérisé ou non l'effet de la pièce, il a échoué dans les deux cas. Toujours est-il que le théâtre moderne est menacé de banqueroute, non pas d'une banqueroute matérielle, car aujourd'hui un théâtre adroitement dirigé est au contraire une véritable mine d'or, mais d'une banqueroute artistique. Aujourd'hui, les gens sérieux ne prennent pas au sérieux la plupart des théâtres : je connais des gens d'un goût très fin, aimant véritablement les arts, qui

ont peur du théâtre et qui n'y mettraient les pieds pour rien au monde. A peine s'il se trouve çà et là, dans les plus grandes villes, comme au milieu de la mer agitée, une île qui diminue de jour en jour, un institut d'art qui n'oublie pas entièrement sa vocation artistique : mais nos dix doigts suffiraient largement, je crois, à les énumérer. Il semble d'ailleurs que ce soit l sort du théâtre ; il s'affaisse facilement dans l'ordure, il s'yerabaisse aisément. Le public est encore très bien caractérisé par certaines publications qui sont de bonne vente et qui rassemblent, dans une intention difficile à méconnaître, les nudités des expositions de Paris, des corps plutôt déshabillés que nus et qui témoignent suffisamment du nouvel esclavage de l'art. L'art ressemble au jeu, mais il n'est pas purement un jeu ; aussitôt qu'il s'y est abaissé, que ce jeu soit même celui de la virtuosité, il entre dans le chemin qui conduit à la dépravation. L'art ne connaît pas la pudeur, mais c'est seulement parce qu'il ne connaît pas non plus l'impudeur ; aussitôt qu'il est pudique, par crainte de l'impudeur, ou qu'il veut tuer la pudeur, il manque gravement à son caractère originel. Dans les sociétés très raffinées et avides de plaisir, l'art penche vers la décadence ; et nous nous demandons si les hommes, qui travaillent follement ou qui s'amusent follement, peuvent être sensibles à l'art qui ne connaît pas d'entraves, qui jouit d'une liberté divine, qui est objectif et qui exige une abnégation complète. Tirons la conclusion qu'aujourd'hui si peu d'hommes osent formuler : une vie artistique saine exige une grande intégrité de force morale. Rien de plus vrai que ce principe, mais rien de plus facile que de se tromper sur son sens. Il ne veut pas dire que l'art suit ou ne suit pas des tendances morales ; il signifie qu'il ne peut surgir, comme tout ce qu'il y a de grand au monde, que de l'intégrité de la nature humaine, qui comprend aussi l'intégrité des forces morales. Une vie politique, sociale et religieuse florissante ne peut naître que du fonds des nations qui n'est pas encore corrompu ; les couches supérieures de la société sont toujours dépravées par la possession de l'argent et du pouvoir, par l'aisance et l'égoïsme ; les nations, leurs institutions, tous leurs symptômes de vie fleurissent toutes les fois que la nation se régénère par en bas, et cette floraison dure tant que cette nation continue à se

régénérer. D'où il résulte que cette grande provision de force qui fait vivre les nations se trouve dans les couches inférieures, ce qui ne veut pas dire les plus basses. En tout temps les rédempteurs sont nés près des crèches. Ceux qui expliquent la Renaissance par la résurrection de l'art antique, la jugent d'un point de vue exclusif ; cette résurrection elle-même n'était qu'un effet et non une cause ; l'effet de ce progrès psychologique dont naîtront plus tard la science nouvelle, la nouvelle vie politique et sociale, la réforme et l'école nouvelle. La force morale n'est pas la force créatrice, mais elle lui donne ses forces. Je ne peux pas considérer comme un jeu du hasard que récemment nous ayons reçu des impulsions de l'art du Nord qui est resté plus intact au point de vue de la morale, de la petite Norvège et du Danemark, de la Russie demeurée un peu en retard dans la culture. Leurs artistes sont moins polis, façonnés, raffinés et spirituels que les Wilde, les Beardsley, pour ne pas nommer les Français ; dans les œuvres complètes d'Ibsen il ne se trouve peut-être pas un seul bon mot, une seule équivoque, une seule obscénité ; c'est un homme extrêmement sérieux, mais c'est un artiste de premier ordre dont l'influence se prolongera probablement à travers des siècles. De l'état des arts, ainsi que des autres grandes manifestations d'une nation, on peut tirer des déductions sur sa force vitale, pour en tracer la courbe actuelle, et réciproquement. L'atmosphère morale que nous fait la vie économique et sociale, n'est pas favorable à la culture du sentiment artistique. C'est en vain qu'on accumule des considérations sur l'art, qu'on bâtit des musées, qu'on commande des statues, qu'on enseigne l'histoire de l'art et qu'on répand les bonnes reproductions des chefs-d'œuvre : il se manifeste des symptômes inquiétants qui témoignent de l'affaiblissement du facteur le plus important, la force morale.

Science, technique, réforme sociale.

Je ne voudrais pas faire un sermon de carême. Je ne veux pas louer le passé aux dépens du présent, je ne veux pas mentionner seuls les défauts de notre temps. Il est facile de ne considérer qu'un côté des choses, facile de représenter

le lointain sous un jour idéalisé, en signalant les moindres taches du présent. Serions-nous justes de ne considérer que les riches, les seigneurs féodaux et les gens qui languissent dans l'esclavage, d'en tirer des conséquences ou de ne mettre en évidence que ces phénomènes qui ne nous plaisent pas ? Est-ce qu'il n'existe pas d'autres hommes encore et d'autres phénomènes plus encourageants ? L'énorme travail du XIXe siècle témoigne d'un grand effort et révèle ainsi l'influence de grandes impulsions morales. Le XIXe siècle est le siècle de la science par excellence. Il a organisé et fait avancer le travail scientifique dans une mesure et d'une manière inconnues auparavant. Il a créé une armée de savants qui, tout en conservant leur liberté individuelle, opèrent en grand dans un concert que les siècles précédents n'avaient qu'à peine imaginé ; voyez par exemple dans le VIe chapitre du *Discours de la Méthode* les doutes de Descartes sur l'organisation du travail scientifique et la bonne intelligence du travail chez les savants. Et puis quel travail que celui de cette époque ! Il lui fallait créer la science de la vie organique, car les XVIIe et XVIIIe siècles n'avaient achevé que le bâtiment de la physique ; à peine s'ils avaient commencé celui de la chimie. L'application technique en physique est encore la conquête du XIXe siècle. Avec les conquêtes de la technique, l'activité industrielle peut commencer, les forces de la nature peuvent être adaptées au service de l'homme, la vie devient plus commode, la possibilité des jouissances augmente énormément, les communications se développent merveilleusement, la force humaine peut être délivrée des innombrables obstacles des époques précédentes, le nombre des gens qui prennent part au travail civilisateur se multiplie et de grands capitaux s'accumulent. Il n'est que trop naturel que cette évolution qui se marque toujours davantage, s'accompagne d'un certain penchant matérialiste dans la conception de la vie et dans la façon de la mener, ainsi que d'une sorte d'hypertrophie de la passion effrénée des plaisirs et qu'elle ait vu s'abaisser les arts au rang d'articles de plaisir. Il y a tout de même une grande différence entre ces penchants et ces dépravations de notre temps et ceux des âges anciens (comme l'empire Romain, les petits et grands empires du XVIIIe siècle) qui lui ressemblent du dehors. Autrefois, ceux qui jouissaient ne travail-

laient pas et ceux qui travaillaient ne jouissaient pas ; le plaisir de la classe qui jouissait supposait l'esclavage éternel de celle qui travaillait. Aujourd'hui ce n'est plus que l'état exceptionnel des héritiers riches. Ordinairement, ceux qui jouissent travaillent aussi ou ont travaillé ; il existe un courant continuel grâce auquel les différentes couches de la société se confondent, un éternel mouvement de haut en bas et de bas en haut ; la dépravation ne peut plus être si profonde, si constante ; des courants nouveaux remplacent bientôt les parties vicieuses ; le travail intellectuel régénère la société continuellement. En somme, cela ne peut pas signifier grand' chose qu'à Paris, à Londres, à Berlin, à Vienne, à Budapest il y ait quelques milliers d'hommes qui mènent une vie frivole, désœuvrée, excentrique et qui empoisonne les forces vitales ; qu'ils fassent un grand bruit, comme si le monde entier ne se composait que d'eux ; que leur presse en fasse un plus grand encore ; que ces cercles aient des amusements, une littérature et un art particuliers, comme par exemple ceux du demi-monde parisien ; que leur dépravation se répande jusqu'à de longues distances et qu'elle corrompe l'air . . . Ce ne sont que des branches mortes du grand fleuve de la vie qui se creuse lui-même son lit et avance selon son rythme à lui. En d'autres termes : à cause d'eux l'humanité peut accomplir de grandes choses, et elle en accomplit en effet. Les sciences exactes avancent à notre époque continuellement et très vite ; de grands investigateurs conduisent l'humanité avec une grande force intellectuelle et morale. Si nous songeons au courage de ceux qui font des découvertes, en médecine, en géographie, à l'assiduité avec laquelle on travaille dans les laboratoires ; si nous songeons aux champions désintéressés de la culture intellectuelle, le sentiment du plus profond respect pénètre nos âmes, car ces gens sont de véritables héros, non seulement de force intellectuelle, mais aussi de force morale.

Hélas, ce grand travail dans la recherche et dans l'enseignement, du moins pour le présent, ne favorise pas l'art. Plus nous savons, plus nous voulons savoir, parce que notre horizon s'élargit de plus en plus et ses lointains nous attirent irrésistiblement. Un secret résolu, c'est toute une légion de nou-

veaux secrets qui surgit, nous sollicitant et nous poussant à leur étude.

Nous ne disons rien ici du fait que le grand travail intellectuel a détruit l'ancienne et naïve conception du monde, sans pouvoir la remplacer par une autre qui soit harmonieuse et rassurante. Il est certain que cette lutte et ce combat des conceptions du monde, bien qu'ils aient fourni d'émouvants thèmes à l'art, ont tellement bouleversé les âmes qu'ils les ont, sous plus d'un rapport, détournées de l'art.

Ces conditions du travail scientifique réagissent encore en un autre sens sur la vie artistique. Aujourd'hui c'est plutôt la science que l'art qui attire les grands talents. Les découvertes inouïes et les entreprises énormes de la science détournent l'attention publique et la prédisposition aux arts. Je ne prétends pas que la culture de la science nuise à celle de l'art ; elles s'accordent très bien ; mais la marche orageuse de la vie de la science, dont nous avons été témoins au XIXe siècle, a pour le présent presque tout supplanté dans l'esprit public.

Il y a cependant une chose qu'elle n'a pas pu supplanter, qu'elle a au contraire provoquée et ranimée : c'est la question sociale. Mais avec elle s'est éveillé un facteur qui a encore plus sollicité l'esprit public et qui l'a encore plus détourné de l'art. Le nombre de choses à faire dans le domaine de la vie politique, sociale, économique, qui nous est échu en partage, semble énorme. La science attire les esprits contemplatifs, comme la politique, la vie économique et la réforme sociale attirent les esprits actifs. La Révolution française n'a pas joué le rôle d'un orage qui purifie l'air ; elle ressemble plutôt à un tremblement de terre, qui par le déplacement des couches de terre a fait de grands ravages, mais qui a détruit aussi les digues qui barraient les chemins. C'est au XIXe siècle qu'il revenait de déblayer les débris, de tracer des chemins nouveaux, et il nous a encore laissé une large part de ce travail. Les batailles livrées pour la liberté et l'individualité nationales, pour l'affranchissement social et économique, remplissent le siècle entier, mais elles ne sont pas encore finies ; elles n'ont même pas conduit à une trêve ; la lutte sur ces champs de bataille est aujourd'hui plus dure qu'elle ne le fut jamais. Des facteurs, incalculables

dans leurs effets, ont requis l'attention des habitants du monde. Des conceptions luttent avec des conceptions ; et ces combats ne sont pas si passagers que ceux qu'on livre pour le pain et la terre ; ils ont profondément troublé l'équilibre de la société et ne peuvent pas cesser avant que le nouvel équilibre ne soit établi, pour un certain temps du moins. Jusque-là la grande anxiété des âmes continuera, ainsi que le règne tyrannique des intérêts qui, en dépit de leur caractère idéal, restent cependant des intérêts et ne favorisent pas la faculté créatrice, artistique qui n'aime pas les terrains volcaniques, et préfère prendre pied sur un terrain devenu plus calme et plus solide. Il est vrai que l'art lui-même est tombé dans le tourbillon de ces mouvements impétueux et que, tantôt timidement, tantôt courageusement, il voudrait sa part dans les luttes. Le théâtre intervient dans les batailles sociales, politiques et nationales ; la peinture et la sculpture se ressentent aussi du courant entraînant des idées nouvelles ; mais autant ces œuvres gagnent en actualité, autant elles perdent de leurs caractères artistiques, et les professions de foi qu'on déclame, qu'on représente en peinture et en sculpture, restent plutôt des déclamations que des œuvres d'art. L'art ne peut pas être séparé de l'esprit du temps ; il ne lui est même jamais resté étranger ; il est plutôt l'interprète de la paix que partisan de la guerre. Des intérêts et des conceptions du monde luttent maintenant à vie et à mort ; en des temps pareils les Muses se cachent et ne sortent que comme par hasard et rarement. Les meilleures poésies de Petőfi ne sont pas les révolutionnaires ; le *Toldi* d'Arany vaut mieux que *Les tsiganes de Nagyida.* (1) Comment ont-ils pu naître à leur époque ? De tels miracles se produisent quelquefois dans le domaine de l'art ; l'alouette heureuse qui ne sait rien du massacre des hommes, chante même au-dessus des champs de bataille. Après la guerre franco-allemande, dans une forêt près de Paris, des peintres parisiens renouvellent la peinture de paysage et Meunier trouve dans la Belgique, remuée par les mouvements socialistes, le moyen de fondre

(1) Petőfi (1823—1849) et Arany (1817—1882) sont les deux plus grands poètes hongrois. (Quelques-uns de leurs poèmes ont été traduits en français par F. E. Gauthier, Paris, Ollendorf, 1898.) Les deux poèmes cités sont des poèmes épiques de Jean Arany.

avec une perfection sans pareille les attitudes de l'ouvrier. Mais, en somme, notre temps ne sait pas se vouer véritablement à l'art ; ses soucis pèsent trop, ses luttes sont trop dures. Il n'écoute qu'à demi le chant du poète et il ne voit que d'un œil rapide les créations de l'art plastique. Cela aussi contribue à nous expliquer ce fait qu'il n'y eut jamais dans le domaine de l'art une aussi complète anarchie que dans ce siècle. L'intérêt intense, qui détermine la direction de l'art, fait défaut au public. Ce siècle est né dans le sang et un fleuve de sang marque sa marche. Des révolutions succèdent à des guerres sanglantes ; dès le milieu du siècle, la terre tremble de plus en plus souvent des palpitations des forces sociales. Jamais, depuis la Réforme, la plupart des classes dirigeantes n'ont été mêlées d'aussi près aux orages. Et l'agitation des couches inférieures fait trembler le terrain de notre vie à tous. Quelles grandes choses, quelles grandes luttes animent les âmes des meilleurs, mais qui nous détournent de l'art !

Je n'ai pas encore épuisé, avec ce qui précède, les préoccupations de notre époque. Le XIXe siècle avait encore à fonder les sciences morales. La philosophie de l'histoire est sa création ; jusqu'ici l'histoire n'était guère qu'une chronique. L'histoire de la littérature, de l'art, de la religion et du droit, c'est-à-dire l'histoire de toutes les manifestations de la vie intellectuelle, sociale et politique et de son développement ne constitue de nos jours qu'une partie de la science historique. Le fond, la psychologie de l'individu et des peuples, forme de même des sciences nouvelles dont c'est à peine si nous trouvons des traces aux époques antérieures. La plupart de ces sciences sont entrées dans un rapport très étroit avec les luttes contemporaines que nous venons de décrire, pour lesquelles elles ont fourni des armes et des buts. Le plus dur combat du XIXe siècle fut livré pour la nouvelle conception du monde, et cette lutte embrasse, à proprement parler, toutes les luttes qui l'avaient précédée. Ce siècle n'a pas d'art d'un caractère original, de même qu'il n'a pas une conception arrêtée du monde ; et le premier de ces faits se déduit probablement du second. La nouvelle science, le nouvel ordre social, la nouvelle vie économique tendent au même but : former une conception du monde, qui ait de l'unité et qui

systématise les valeurs vitales. Tant que cette conception fait défaut, il règne dans les esprits une si grande inquiétude que l'art lui-même en devient inquiet, inachevé, bouillonnant, hésitant. Nous avons pénétré maintenant jusqu'à la moelle du sujet ou, du moins, nous avons désigné l'origine la plus profonde du mal. Notre temps a réalisé de grandes choses dans le domaine de la science et de l'action ; il a transmis à l'histoire des noms brillants, de grands représentants des forces morales et intellectuelles. Y a-t-il en général des noms beaucoup plus grands que ceux de Kant, Schopenhauer, Helmholtz, Gauss, Berthelot, Pasteur, Darwin, Széchenyi, Kossuth, Deák, Bismarck ? Si nous voulions énumérer les grands poètes et les grand artistes, il est vrai que nous ne manquerions pas de noms ; mais les œuvres de ces artistes, ni par leur importance, ni par leur influence, ne leur permettraient de se comparer à ceux que nous venons d'énumérer. Petőfi et Arany sont nos plus grands poètes, mais la place qu'ils occupent dans la littérature du monde n'est pas encore fixée ; depuis Gœthe, le siècle n'a pas eu de poète qui lui ressemble ; parmi les peintres et les sculpteurs il n'y en a pas eu un seul qui ait pu s'élever très haut au-dessus des autres. C'est une constatation dont nous pouvons tirer des conséquences, en sens inverse, sur l'âme de l'époque et sa tendance. Mais le tableau des caractères de cette époque ne nous fait-il pas comprendre qu'on n'en peut pas attendre autre chose ? Je reconnais que l'art, comme d'ailleurs toutes les autres choses, est l'objet de notre intérêt de savant ; qu'il est encore le but de nos aspirations, puisque la lutte nous fatigue et que l'art nous récrée. Mais ceux qui ne peuvent vouer à l'art que les moments d'épuisement, ne peuvent s'approcher de lui d'assez près. Aussi, devons-nous conclure, que notre temps, à considérer son évolution, ne pouvait pas être une époque d'art florissant.

III.

L'art pour l'art.

Quel est en général le rôle que joue l'art dans cette vie moderne qui s'est jetée avec tant d'ardeur sur le travail pratique et la science ? Avons-nous le droit d'être mécontents de celui qui lui est échu en partage ? Pouvons-nous espérer qu'un jour il en aura un plus digne de lui ? Devons-nous y aspirer ? Autant de questions difficiles à examiner rapidement et dont nous ne pouvons pas cependant éviter l'analyse ! La question de l'éducation artistique repose sur l'évaluation de l'art. Nous devons connaître la place que nous avons l'intention de lui assigner dans la direction de notre vie intellectuelle, pour pouvoir y adapter le sens et la force de nos aspirations.

Deux extrêmes nous frappent aussitôt. Au commencement du XIXe siècle, le romantisme mettait le monde du beau au-dessus de tout. C'est en lui qu'il voyait la manifestation la plus précieuse de l'énigme universelle, qu'il concevait l'œuvre de l'esprit créateur. L'artiste serait le plus proche de la divinité, lui seul saurait véritablement créer. Kant lui-même, cet esprit sain et critique, prétend qu'il n'y a de génies que dans le domaine de l'art, que les génies scientifiques n'existent pas. C'est de là que date le culte des génies artistes et en général des grands hommes. (Voir les *Heroes and heroworship* de Carlyle et les *Representative men* d'Emerson.) Schopenhauer aussi enseigne que l'artiste voit l'essence même du monde et ainsi se rapproche du philosophe, et que l'essence du monde se manifeste dans la musique sans intermédiaire. C'est chose bien connue que Wagner, s'appropriant l'enseignement de Schopenhauer, est arrivé à le répandre d'une façon incroyable. Parmi les partisans de Wagner nous trouvons aussi Nietzsche jeune qui, plus tard, attaqua si violemment son idole d'autrefois. Et cependant le Surhomme (Übermensch) descend en droite ligne du génie de Schopenhauer, qui compte au nombre de ses parents aussi bien l'austère penseur, Kant, que Frédéric Schlegel, qui dans le génie adore plutôt l'arbitraire, la liberté absolue. Ce n'est qu'à la hauteur de l'art que l'homme devient véritablement homme ; l'art

le met au-dessus de toutes lois, puisque c'est lui qui fait les lois de tout.

C'est l'origine du principe de *l'art pour l'art*. Le monde de l'art constitue un monde particulier dans lequel tout n'existe que pour soi et où rien ne sert à une fin extérieure. Comme on a mal compris ce qu'il y a de vrai dans cette formule ! quel mensonge que ce qu'on y a introduit furtivement sous le couvert de la vérité ! quelle lutte imprudente que celle qu'on a engagée contre elle ! Toute chose au monde, pour être bien faite, doit être faite pour elle-même. Nous recherchons et annonçons la vérité, parce qu'elle est vraie ; si déraisonnablement que sonne la sentence : *fiat justitia et pereat mundus*, puisque, enfin, la vérité ne peut qu'assurer l'existence du monde, elle nous fait battre le cœur ; l'artiste le plus paisible du *quattrocento* a peint sa madone comme il l'a fait, parce que c'est ainsi qu'il l'avait trouvée belle. Néanmoins, nous avons confiance, en faisant toutes les choses pour elles-mêmes, de servir l'harmonie du monde. Les gens qui de la science, de l'art et de la morale, en un mot de tout, veulent aussitôt et immédiatement tirer un profit, sont des gens qui prétendent ordonner le monde à la façon des petits pédagogues et cependant sont loin de l'avoir créé et d'en comprendre la cohérence. Ils font tout comme s'ils avaient affaire à une machine dont chaque partie aurait été construite par eux ! Mais le mécanicien lui-même ne peut diriger les forces de la nature que s'il les connaît. Or ceux-là, connaissent-ils bien les lois des forces de l'esprit humain ? Ces théoriciens sont les esprits les plus bornés, et ils le démontrent, quand ils osent demander qu'on leur confie la direction des choses humaines.

Cependant, les partisans de l'art pour l'art réussirent à faire en grand un essai d'application de leurs principes et y échouèrent lamentablement. Je pense ici à la théorie et à la pratique artistiques des esthètes anglais. Comme les romantiques allemands, les esthètes anglais trouvent toutes les valeurs véritables dans une conception particulière de la vie, d'après laquelle ils dirigent leur propre vie, qu'ils veulent, avec la sensibilité de la mimosa, garder des atteintes brutales de la vérité et raffiner à l'extrême. Il ne vaut la peine de vivre que pour le beau ! Il est vrai que cette conception ne dépasse pas le cercle étroit des artistes et des amis de l'art, qui n'ont

rien à faire au monde et qui, par suite, sont étrangers à la vie réelle et active, dont les sentiments s'étiolent et produisent un art exsangue, lequel, à la fin, périt ou devient le vain jeu de quelques-uns. D'après eux, il y aurait des philistins et des hommes qui sont comme placés dans des loges d'où ils regardent l'humanité se débattre ; si même ils regardent ! car, enfin, à quoi bon toute cette lutte ? La vie n'est bonne qu'à fournir des sensations choisies, subtiles et raffinées, à ce groupe de favorisés devenu sensibles à de telles impressions. On atteint ainsi l'autre extrême, l'art qui ne signifie plus qu'amusement, plaisir ; toute la différence consiste en ce que là les plaisirs sont éthérés, aériens, ici, au contraire, grossiers et lourds ; et les effets aussi sont semblables : là un art exsangue, ici un art trop robuste, trop sensuel et qui aime à se rouler dans la boue. La vérité est (nous y reviendrons encore) que l'art n'est pas la vie elle-même, qu'il ne compense et ne remplace pas le travail de la vie. Il ne s'agit pas, naturellement, des artistes créateurs qui sont des ouvriers aussi bien que nous autres. Mais il rend de bien mauvais services à l'art celui qui, parce qu'il a pour l'art une très grande prédisposition et qu'il l'aime beaucoup, en fait une idole et brûle sur son autel les autres valeurs de la vie. L'art n'est ni science, ni philosophie, ni connaissance du monde, quoiqu'il ne se sépare pas de la pensée ; l'art n'est pas la morale, bien qu'il ne soit pas si loin de la morale que le croient certains artistes ; il n'est pas non plus l'excitation, le coup de fouet des sens ou du vain amusement et de la vaine jouissance ; car tôt ou tard ce chemin le conduit, avec son public, au ruisseau. C'est d'une autre manière qu'il faut comprendre sa place, son importance et son rôle.

BERNARD ALEXANDER.

(A suivre.)

LA PRESSE PÉRIODIQUE EN HONGRIE

(1)

Par le mot « Presse », nous entendons habituellement soit les journaux quotidiens, soit les journaux périodiques. Et pourtant, selon que la presse se met au service des livres, ou au service des journaux, il nous faut distinguer entre la Presse littéraire et le journalisme proprement dit. Les livres sont des produits littéraires qui ne s'attachent guère au temps où ils ont pris naissance, tandis que les journaux sont enfants de l'actualité. Les produits de la Presse purement littéraire nous rappellent par quelques-uns de ses traits ceux que les Etats font imprimer en guise de paiement. Les livres sont, pour ainsi dire, les grosses banque-notes, les journaux, les la petite monnaie courante. Les livres, comme d'ailleurs les grosses banque-notes, ne sont destinés qu'à peu de mains, tandis que les journaux circulent de main en main, ils parviennent à tout le monde et au cours de leur circulation ils répondent à un besoin presque aussi essentiel que la petite monnaie, agent de notre vie quotidienne.

La transition entre la Presse littéraire et le journalisme pur est marquée par les périodiques sérieux et par les Revues scientifiques. Mais tous les produits de la Presse appartiennent également à la littérature d'une nation, car c'est dans leur ensemble qu'ils caractérisent et marquent non pas seulement le niveau intellectuel de cette nation, mais aussi le degré de sa culture ainsi que sa valeur morale. Bien que la littérature scientifique, fière de son ouvrage minutieux et patient, de ses recherches longues et fatigantes ait quelque mépris pour la

littérature de journal si superficielle, si prolifique, curieuse seulement des questions d'un jour ; bien que la Presse quotidienne de son côté s'enfle de dédain à l'égard des résultats incolores des longues recherches scientifiques, il est certain que ce mépris, ce dédain sont injustes de part et d'autre. La presse scientifique et la presse quotidienne nécessairement se complètent au lieu de se nuire. Et si les travaux de la littérature scientifique ont tout avantage à ce que ses résultats soient vulgarisés par la Presse quotidienne, d'autre part il serait bon que le journalisme accusé à juste titre de légèreté et d'inconscience s'inspirât un peu du sérieux et de la profondeur de la littérature scientifique.

Fréquent est le reproche qu'on inflige à la Presse quotidienne d'exercer des effets plutôt néfastes sur la littérature scientifique. On prétend que le journalisme détourne l'écrivain de tout travail qui exige des études approfondis et incite le public à la légèreté, le corrompt, l'éloigne des livres en l'habituant aux lectures bariolées, mais sans valeur, bigarrées, mais sans art et sans portée. Rendons justice et reconnaissons que ces reproches ne sont pas sans fondement. Plus d'un de ceux qui cultivaient la littérature scientifique a changé ainsi le champ de son activité et s'est laissé entraîner par le journalisme plus rémunérateur et surtout plus libéral pour qui aspire à la popularité. Quelques statistiques pourraient prouver, qu'au fur et à mesure que le nombre des journaux augmentent, le nombre des écrivains et de leurs lecteurs diminue.

Mais personne, jusqu'aux ennemis les plus acharnés du journalisme ne saurait dénier la puissance et la force incalculable que cet état de choses assure à la Presse quotidienne. Par son influence immense elle dirige le sort des peuples et des nations, prépare l'avenir des pays et des monarchies. Son pouvoir lui permet de faire naître des révolutions et d'en apaiser d'autres ; de donner la liberté à un peuple, ou de le mettre en servitude ; d'engendrer des héros et des martyrs, de détruire des oligarchies et des tyrannies. La Presse, par son pouvoir mystérieux, peut être la divine dispensatrice de la paix et du salut, mais elle peut aussi détruire et les autels et les trônes ; et si elle pousse les peuples aux guerres farouches et assassines, un geste lui suffit pour convertir en amis des ennemis d'un siècle. Sa force est si grande, ses effets

sont si multiples, sa puissance si étendue, que c'est à juste titre qu'on la tient pour la huitième *Grande Puissance.*

En effet, la Presse est l'un des plus importants facteurs de la vie des Etats modernes. Sa force égale celle des armées ; sa corruption peut détruire des familles, mettre en branle des Etats et ruiner des peuples. Car à côté de ses admirables qualités morales, la Presse n'est exempte ni de défauts, ni de défections souvent funestes. Elle soulève et abat ; usant de sa force formidable, elle peut inspirer les actions les plus nobles, mais si elle en abuse n'est-elle pas une source de damnations ? Créer des richesses ou causer la ruine : pour la Presse n'est-ce pas un jeu de géant ? Elle peut se rattraper sur l'inactivité de longues périodes, et paralyser pour longtemps les meilleurs efforts. Au Progrès elle peut donner des ailes, mais aussi a-t-elle le pouvoir d'abattre toutes les ambitions. Apôtre des bonnes mœurs, ne s'égare-t-elle pas quelquefois à protéger la corruption et l'immoralité !

La Presse, si efficace pour répandre les idées libérales, est aussi l'arme la plus forte de l'obscure réaction. Elle éclaircit, mais quelquefois elle abêtit ; admiratrice du Beau, souvent elle se prête à flatter l'immonde ; elle défend le Bien, et pourtant elle s'abandonne à protéger le Mal ; elle proclame la vérité, ce qui ne l'empêche guère de mentir ; elle couronnera d'une auréole l'honnêteté, une autre fois elle préparera la victoire de l'hypocrisie, du chantage, du commerce des consciences; entremetteuse, sans scrupule, elle se vend elle-même.

Dans la vie intellectuelle, sociale et politique des peuples, la Presse représente toujours l'une des forces des plus vigoureuses. Aussi tous les pays affranchis, toutes les nations qui jouissent de liberté politique sont unanimes à proclamer la liberté de la Presse comme leur trésor le plus sacré et le plus jalousement gardé. Les nations privées de la douce liberté de la Pensée, c'est-à-dire de la liberté de donner cours oralement et par écrit à leurs convictions et à leurs sentiments, ne sont que des nations d'esclaves. La liberté oratoire et la liberté de la Presse créent des orateurs et des publicistes et c'est précisément en eux qu'il faut honorer les défenseurs les plus zélés des libertés politiques d'une nation. Sparte a pu être la patrie d'un Léonidas, le sol de Rome a pu produire des Régulus, mais pour donner naissance aux Pitt, aux O' Connel

il n'y avait que l'Angleterre ; pour enfanter des Mirabeau, des Gambetta il fallut cette France éprise de liberté ; comme d'ailleurs un Louis Kossuth, un François Deák furent les fils glorieux de la Hongrie affranchie.

Pour qui veut bien juger la façon de penser de la nation Hongroise, rien de plus caractéristique que le jour de 1848 où l'on résuma en douze points les désirs de ce peuple qui voulait s'affranchir : le premier point fut consacré à exiger puissamment et avant tout la liberté de la Presse.

Nous nous proposons de tracer en quelques lignes dans ce qui va suivre, l'histoire de l'évolution de la Presse périodique Hongroise.

I.

Origines de la presse périodique.

L'origine des journaux nous ramène aux temps premiers de notre ère de civilisation. Les siècles lointains qui précédèrent l'invention de l'imprimerie connurent une espèce de journaux manuscrits. Évidemment, cette sorte de journalisme est aussi peu comparable au nôtre que celui qui, durant deux siècles, succéda à l'invention merveilleuse de Gutenberg. Pourtant les *Acta Diurna* romaines qui rendaient compte des châtiments publics ainsi que des récompenses, des triomphes ou des nouvelles qui concernaient la personne des empereurs, remplissaient la même mission, répondaient aux mêmes besoins qu'assume de nos jours à l'égard de leur public respectif le *Times*, le *Figaro*, l'*Allgemeine Zeitung* ou le *Pesti Napló*.

Même après l'invention de l'imprimerie, pendant un assez long temps les journaux manuscrits restèrent à la mode, comme par exemple les *notizie scritte* des Vénitiens. Ces feuilles relataient surtout des événements commerciaux ou militaires et étaient mises à la disposition du public moyennant une pièce de monnaie appelée *gazeta*, d'où la dénomination française de *gazette* qui veut dire journal. Mais dès le début du XVe siècle on trouve des journaux imprimés, connus sous le nom de *feuilles volantes* et dont la publication est tout à fait irrégulière. Tel ou tel autre événement historique en fournissait

le sujet et les feuilles volantes se répandirent un peu partout en Europe pour satisfaire la curiosité des braves gens d'antan.

Ces feuilles étaient consacré aux faits capitaux. On considérait comme tels la découverte de terres inconnues, les guerres contre la Turquie, événements qui tenaient en éveil et intéressait au plus haut point l'Europe entière. Aussitôt que des faits de ce genre se présentaient, on s'empressait d'en faire la description, on l'imprimait, et l'on gratifiait ainsi le monde d'un flot de feuilles volantes. Les plus anciennes et la plupart de ces feuilles datent de Venise et d'autres villes d'Italie. En Allemagne on les traduisait et reproduisait généralement sous le titre de « Zeitung » ou « Newe Zeytung ». L'une des plus anciennes qui nous vient d'Allemagne date de l'an 1474; elle fut imprimée à Augsbourg et elle est d'un bout à l'autre remplie de nouvelles de guerre.

Le Musée national de Budapest conserve deux exemplaires de ces feuilles anciennes; l'une date de l'an 1480, l'autre fut imprimée trois ans plus tard, mais toutes deux ne rapportent que des épisodes de la guerre contre les Turcs. Une autre feuille intitulée *Mundus Novus* consacrée celle-la à la découverte du Brésil, est conservée à la Bibliothèque de l'Université de Budapest. Elle date de l'an 1504. Après le désastre de Mohács, où les Turcs firent subir un échec terrible à la Hongrie, et dans le courant de la même année (1526) une multitude de ces feuilles furent mises en circulation et se répandirent partout; nous en retrouvons des exemplaires dans presque toutes les bibliothéques un peu importantes de l'Europe.

Hors de l'Italie et de l'Allemagne, on imprimait également beaucoup de ces feuilles volantes, en Angleterre, en France et en Hongrie; parmi ces dernières celles de la ville de Monyorókerék, éditées en 1587 sous le titre de *Newe Zeitung aus Ungern*, sont particulièrement célèbres.

Vers la fin du XVIe siècle le sieur Conrad *Lautenbach* faisait les premiers essais de rédaction d'un journal périodique, régulier, paraissant à dates fixes. Son entreprise s'intitulait *Relationes semestrales;* la feuille était écrite en deux langues: en latin et en allemand; elle avait deux éditions par an. Voilà le premier, le véritable aïeul de cette grande famille de journaux qui détient de nos jours le pouvoir absolu de la publicité. Les *Relationes* du père Lautenbach furent très

bien accueillies, et leur popularité devint si universelle, que cette entreprise — d'ailleurs très primitive — sut se maintenir durant plus de deux siècles.

Le premier journal régulier paraissant à intervalles assez rapprochés fut fondé à Strasbourg sous le titre de *Zeitung* et trouva vite des imitateurs en Europe. En Angleterre le premier journal hebdomadaire portait comme titre : *News* et commença à paraître en 1622. Neuf ans plus tard, grâce au zélé docteur *Renaudot*, la France aussi avait son journal : la *Gazette de France* qui parut dès l'année 1631. Peu à peu tous les pays s'affilièrent aux trois initiateurs : à l'Allemagne, à l'Angleterre et à la France ; la Suède voit éclore son premier périodique en 1643, la Hollande en 1656, la Russie en 1703, l'Amérique en 1704, la Hongrie en 1705, enfin la Turquie fut gratifiée en 1825 de son premier périodique régulier. Pour compléter cette petite statistique, notons encore que le succès des organes périodiques incita bientôt à une nouvelle entreprise : à Londres on venait de fonder le premier journal quotidien. Les périodiques paraissant à dates régulières, mais espacées, ne répondaient plus suffisamment à la curiosité éveillée des lecteurs qui demandèrent une nourriture spirituelle plus abondante. L'appétit des lecteurs ne manqua pas d'encourager les éditeurs et le 11 mars de l'année 1702 vit naître en Angleterre le premier journal quotidien, intitulé *Daily Courant*. Au bout de 75 ans un frère lui est né en France, le *Journal de Paris* qui parut le 1er janvier 1777. Les premiers quotidiens hongrois n'apparurent que fort tard, vers l'époque orageuse de 1848. Le *Budapesti Hiradó* fut fondée en 1848, il paraissait six fois par semaine.

C'est à la France que revient la gloire d'avoir été le berceau des périodiques scientifiques. Le *Journal des Savants* naquit à Paris en 1665. La science anglaise, reconnaissant l'utilité de l'innovation française ne tardait point à imiter l'exemple qui lui était donné de l'autre côté de la Manche, et à l'instar du *Journal des Savants*, l'Angleterre se dota d'un organe scientifique dénommé *Philosophical Transactions*. Aux deux aînés se joignit en 1682 un frère cadet : l'*Acta Eruditorum*, né celui-ci en Allemagne, à Leipsick, pour servir de son mieux les progrès scientifiques de l'érudition germano-latine.

Les titres de ces journaux primitifs sont assez significatifs

et nous montrent qu'aux débuts du journalisme on choisissait de préférence des titres qui rappelaient des personnages mythologiques. Le courrier ailé des dieux romains qui symbolisait en sa personne la célérité, cette vertu primordiale de nos journaux modernes, prêtait son nom, non seulement à l'organe anglais l'*English Mercury*, mais aussi au *Mercure Français*, ainsi qu'au *Mercurius Hungaricus* journal hongrois. Et même plus tard fréquentes furent chez nous les dénominations mythologiques comme par exemple : *Magyar Merkur*, *Hebe*, *Clio*, *Aspasia*, *Muzsa* (Muse), *Aurora*, etc. Les journaux rédigés en latin prenaient le plus souvent le titre de *Nova* ou d'*Ephemerides*, comme par exemple *Nova Lipsiensa*, *Nova Posonienses* ou *Ephemerides Lipsienses*, *Ephemerides Budienses*, etc.

Aux époques plus récentes les titres des journaux faisaient allusion soit au moment de leur apparition quotidienne, soit aux moyens de communication plus ou moins modernes, et même on combinait quelquefois ces deux indications. Citons comme exemples pour ce groupe de titres le *Morning Post*, le *Daily Telegraph*, *le Courrier de France*, la *Samstags-Zeitung*, le *Vasárnapi Ujság*, l'*Esti Ujság* ou le *Az Est*. Les organes plus anciens aimaient à se décorer de quelque devise sonore, ainsi un journal de Londres qui s'intitulait le Soleil portait comme devise : *Solem quis dicere falsum audeat !* (Qui est-ce qui aurait l'audace de mentir au soleil !) Un autre journal s'ornait de cette devise : *relata refero*. Le *Magyar Kurir* pour exprimer sa noble tâche se piquait du motto : *plus ultra !*

En Hongrie, au cours du XVIIe siècle le journal le plus répandu fut le *Wiennerisches Diarium* qui plus tard changea de titre et devint le *Wiener Zeitung*. Ce journal bien que viennois, s'occupait largement des affaires hongroises tout en les déformant et en les délayant en mensonges. La guerre d'affranchissement menée par François Rákóczi II contre l'Autriche fut l'une de ses bêtes noires et le bon journal viennois mit tout le soin possible à répandre à ce sujet les nouvelles les plus erronées. Il portait jusqu'aux nues la gloire des armes autrichiennes et méprisait profondément l'armée hongroise qu'il ne cessait de traiter de « quelques troupes d'insurgés ». Les victoires de ces pauvres « insurgés » comptaient pour nulles, et toutes les défaites autrichiennes lui servaient de prétexte à faire l'éloge de la glorieuse armée impériale. Excédés par ces

mensonges continuels, les hongrois surnommèrent le journal officiel viennois *la grange des mensonges imprimés* et pour contrebalancer son influence, ils fondèrent le premier périodique hongrois, intitulé *Mercurius Hungaricus* dont le titre se transformait plus tard en *Mercurius Veridicus ex Hungaria*.

Donc le premier journal de la Hongrie fut rédigé en langue latine, ce qui du reste n'a rien de surprenant puisque toute la littérature scientifique des XVIme, XVIIme et XVIIIme siècles en Hongrie se servit exclusivement du latin. Durant de longs siècles la vie de la noblesse hongroise se passait en guerres continuelles. Tantôt elle se défendait — et défendait toute l'Europe Occidentale — contre l'invasion turque, tantôt elle combattait l'Autriche pour sauvegarder dans son intégrité la constitution plusieurs fois séculaire de la Hongrie. Pendant que les meilleures énergies du pays s'immolaient ainsi sur les champs de bataille, la littérature, ainsi que les devoirs de l'instruction public incombaient peu à peu au clergé qui introduisait le latin, non seulement dans l'église et dans les services liturgiques, mais s'en servait en outre pour ses travaux scientifiques, littéraires et dans les écoles. Au bout d'un certain temps le latin devint la langue officielle du pays. L'administration et les tribunaux négligèrent complètement le hongrois, le latin l'emportait partout jusque dans les délibérations des Diètes qui avaient lieu dans la langue de Cicéron. Le latin s'insinuait même dans les salons, et les conversations les plus douces furent échangées dans l'idiome des rudes fils de Romulus et de Rémus. Ce n'est que bien plus tard, au début du XIXe siècle et encore au prix de luttes acharnées, que la langue hongroise parvint à reconquérir ses droits, et redevint la langue officielle du pays. Et c'est justement le souvenir de ces luttes qui pousse la population hongroise à veiller jalousement aux droits de sa langue nationale, supprimée une fois, mais ressuscitée avec éclat pour se manifester à jamais dans tous les faits et gestes de la nation.

Le premier périodique de la Hongrie fut donc rédigé en latin, ainsi que ses successeurs parmi lesquels nous notons la *Nova Posoniensia* fondée en 1721 par Matthieu *Bél*, et les *Ephemerides Budenses*. En ce temps la langue hongroise fut tellement dédaignée, tellement mise à l'écart, qu'une riche floraison de journaux écrits en allemand put précéder les

premières germes d'un journalisme essentiellement hongrois par le sentiment et la langue. En 1764 on venait de fonder la *Pressburger Zeitung* et ce périodique hongrois rédigé pourtant en allemand trouvait vite quelques émules, notamment le *Ungrisches Magazin* et le *Merkur von Ungern*, qui paraissaient également en allemand bien qu'ils fussent rédigés par les premiers savants et littérateurs de cette Hongrie mi-latine, mi-germaine.

II.

Première époque de la Presse périodique en Hongrie.

Au XVIIIe siècle le traité de Szathmár inaugurait l'une des plus tristes ères de l'histoire de la Hongrie. Lorsque en France l'époque de Louis XIV produisait d'admirables chefs-d'œuvre, la Hongrie se trouvait dans une situation lamentablement obscure et rappelait d'assez près le Moyen-Age. La noblesse, affaiblie par les guerres contre les Turcs et par la guerre de sept ans, profitait de la paix pour s'abandonner à l'inactivité la plus complète, tandis que le peuple attaché à la glèbe se complaisait dans ses mœurs patriarchales et continuait à vivre selon ses traditions de simplicité et d'abêtissement. Nul intêret pour les affaires publiques, nulle tendance à prendre part à l'immense progrès intellectuel qui se fait sentir ailleurs en Europe. Les idées nouvelles, le grand mouvement scientifique, les littératures splendides qui éclairent en ce temps l'Europe Occidentale de leurs foyers lumineux, ne projettent le moindre rayon sur cette Hongrie en pleine éclipse. Et pour que la nuit se fasse complète, et que rien ne réveille la nation endormie, engourdie, inerte, la Cour viennoise prend soigneusement soin qu'aucun écrit étranger inspiré par un esprit libéral et rénovateur ne franchisse les frontières de notre pays. Isolée, la Hongrie dépérissait dans sa torpeur n'ayant aucun contact avec les courants nouveaux de l'Étranger.

La haute aristocratie hongroise, abjurant complètement ses origines et sa nationalité, transportait ses pénates à Vienne, où la splendeur de la Cour impériale l'èblouissait, où la vie mouvementée de la capitale lui offrait toutes sortes de diver-

tissements raffinés. Cette aristocratie apostate fut vite gagnée à l'idée de centralisation — c'est-à-dire à la réunion absolue du royaume hongrois au vaste empire des Habsbourg — et pour réaliser cette idée il ne fallait qu'une chose encore : transformer la vie et les conditions sociales de la noblesse moyenne en Hongrie. Mais par quels moyens ? L'impératrice-reine Marie-Thérèse croyait avoir trouvé ce moyen prodigieux en organisant une garde royale des fils de cette noblesse moyenne qu'elle pensait conquérir et faire rentrer dans ses vues. Certainement, ces jeunes nobles attirés à Vienne, et mariés avec les belles viennoises, ne sauraient pas davantage résister aux désirs politiques de la Reine enchanteresse que ne l'avait fait la haute aristocratie. Ceux-là une fois gagnés et germanisés, aucun obstacle n'empêchait la fusion complète des deux pays . . . Mais, heureusement, le Destin veillait, et la tentative pourtant si bien calculée aboutissait à des résultats aussi imprévus qu'opposés au but qu'elle visait.

Les jeunes gens appartenant à la garde royale ne tardèrent pas à reconnaître à quelle infériorité les exposait leur manque de culture et leur instruction plutôt faible. Pour remédier au mal et pour se mettre au niveau intellectuel des courtisans les plus achevés, ces jeunes nobles s'appliquèrent avec un zèle rare à étudier la littérature française et suivant l'initiative et les conseils de leur ami Georges Bessenyei, officier de la garde, il s'évertuèrent à imiter cette littérature. Patriotes plutôt que poètes, ils produisirent des œuvres dont la valeur littéraire est peut-être contestable, mais non point le mérite d'avoir contribué à la renaissance littéraire de la langue hongroise. Le zèle de cette jeune pléiade fit époque et créa une nouvelle direction appelée *francisante* dans l'histoire de notre littérature nationale. Son activité, son ardeur infatigable finit par secouer de son inertie la nation sommeillante et tout à coup un mouvement littéraire plein d'entrain, plein de force et de promesses surgit en Hongrie.

Ce mouvement intellectuel trouvait un appui considérable dans l'entreprise de Matthieu *Rát* qui, en 1780 à Pozsony, sous le titre de *Magyar Hirmondó*, fondait le premier périodique rédigé en langue hongroise. Journal naïf à l'excès, mais n'importe ; à ses débuts le journalisme fut partout également chétif, également incolore, avec cette différence pourtant qu'ail-

leurs son développement fut plus lent, son extension moins prodigieuse que chez nous. Matthieu *Rát*, fondateur et rédacteur du premier périodique hongrois, fut un homme de vaste savoir et comme littérateur il était assez connu parmi ses contemporains. Il connaissait à fond le latin, l'allemand, le français, le grec et l'hébreu et faisait un philologue de grand mérite. Pendant trois ans il resta à son poste de rédacteur et céda la place à Nicolas *Révai*, le plus grand philologue de son temps et savant vraiment universel qui, durant le peu de temps qu'il en fut le rédacteur, donna à son journal un essor nouveau et l'éleva à un niveau honorable. Le premier périodique hongrois ne vécut que huit années, mais son rôle et sa portée sont immenses dans l'histoire du journalisme en Hongrie. C'était la première entreprise qui se chargeait de créer un public de lecteurs hongrois et pour bien remplir cette mission elle ne reculait devant aucune difficulté, ne se rebutait devant aucun obstacle.

Avant même que le premier périodique hongrois finît sa carrière pourtant si courte, de nouveaux efforts furent faits pour donner de la vigueur à cette plante chétive qui s'appelait le journalisme hongrois. Notons parmi ces courageuses entreprises d'abord le *Magyar Kurir* qui put se maintenir pendant un demi-siècle, ensuite le *Magyar Merkurius* et le *Erdélyi Magyar Hirvivő*. Tous ces journaux avaient leur rôle plus ou moins important dans l'histoire du journalisme hongrois au cours du XVIII siècle ; rôle qu'ils soutenaient glorieusement soit en éveillant et en nourrissant les sentiments patriotiques des lecteurs, soit en travaillant de leur mieux à la formation et à l'illustration de la langue et de la littérature nationales. Les écrivains manquaient et plus encore les lecteurs ; les premiers rédacteurs de ces périodiques primitifs avaient le double devoir d'initier et d'instruire les uns, d'élever et de grouper les autres. Tâche vraiment écrasante, dont ils s'acquittèrent grâce à leur zèle infatigable et à cette bonne volonté inépuisable qu'ils mirent à la réaliser. Bonne volonté d'autant plus méritoire qu'elle fut désintéressée. Peu ou point rétribuée, la charge de rédacteur demandait un homme d'une âme un peu apostolique et capable de supporter allègrement bien des peines, bien des fatigues, un homme qui se contentât de savoir qu'il agissait selon sa conscience.

Heureusement le public de ce temps n'était pas exigeant. Peu de choses lui suffisaient, et l'énumération la plus sèche des nouvelles du pays et de l'étranger satisfaisait largement sa curiosité. Ceux qui ne s'abonnèrent point aux journaux étrangers, se contentèrent parfaitement des relations des journaux hongrois, tandis que cette partie des lecteurs qui s'abonnait également aux feuilles étrangères, puisait ces renseignements dans celles-ci dédaignant les autres qu'elle ne soutenait que par patriotisme. Nullement influencés, nullement inspirés par le goût ou par les exigences de ces lecteurs, les journaux hongrois furent de la sorte abandonnés un peu à eux-mêmes ce qui se sent à leur naïveté quelquefois touchante. Mais si primitifs qu'ils fussent, on ne pourrait nier que, mis en face de leurs confrères allemands qui paraissaient en Hongrie, non seulement ils les égalaient, mais ils les dépassaient tant par l'abondance des matières que par la tenue littéraire.

Semblables aux périodiques d'ordre général furent aussi les premiers organes des belles lettres hongroises, qui se joignirent comme suppléments aux principaux périodiques. Parmi les ancêtres des journaux de belles lettres notons les *Magyar Muzsa* (Muses Hongroises) éditées à Pozsony et à Vienne et auxquelles les vers de quelques poètes hongrois donnaient sinon une valeur capitale, au moins une raison d'être. Mais aux pauvres débuts succéda bientôt un développement merveilleux et imprévu, quand les meilleurs écrivains de ce temps fondèrent le *Magyar Muzeum* (Musée hongrois) en se groupant autour de la personne illustre de Kazinczy Ferenc, grand poète et grand écrivain, savant doublé d'un esthète fin et avisé, renovateur de notre langue nationale et créateur de la langue littéraire moderne, épistolier hors ligne, maître universel dont la vie et l'activité font époque dans l'histoire des lettres hongroises. La fin du XVIII° siècle vit naître en Hongrie aussi une autre feuille de belles lettres intitulée *Urania*, la première qui fut nettement destinée à un public féminin. Journal de courte durée et mémorable plutôt à titre d'essai utile que pour ses mérites. Mais dans l'histoire de l'évolution des belles lettres hongroises ni l'*Urania*, ni ses pareils — et pourtant ils furent nombreux — ne tiennent une place bien définie. Contentons-nous donc de citer

l'*Orpheus ; Sokféle* (Variétés) ; *Segitő* (L'Aide) ; *Hasznos Mulatságok* (Divertissements Utiles) ; *Koszoru* (Couronne) ; *Kedveskedő* (L'Agrément) ; *Társalkodó* (Le Compagnon) ; *Regélő* (Le Conteur) ; *Rajzolatok* (Les Esquisses).

Les produits de la presse scientifique valaient beaucoup mieux. A l'aurore du XIXe siècle encore l'état des sciences en Hongrie laissait beaucoup à désirer ; sans entrain et sans savoir véritable, ceux qui se piquaient d'être des savants se contentèrent de faire des compilations et même les savants plus profonds, tels que *Schedius*, *Kovachich*, *Hormayr* et *Mednyánszky* qui écrivirent en allemand ou en latin, ne profitèrent pas beaucoup à notre littérature scientifique. Ni l'école, ni la vie ne préparaient le public à cette sorte de littérature. Le peu de journaux scientifiques qui paraissaient dans le pays — par exemple la *Siebenbürgische Quartalschrift*, les *Vaterländische Blätter*, et l'*Annalen der Litteratur und Kunst* — étaient d'un niveau très élevé, mais, rédigés en allemand, évidemment ils ne contribuèrent guère au développement de la littérature scientifique hongroise. Pas plus efficaces que ceux-là ne furent à notre point de vue les périodiques scientifiques allemands qui paraissaient à Vienne et n'étaient que très peu lus chez nous. Pour créer un public hongrois à cette sorte de littérature, nous devions défricher nous-mêmes le sol inculte et le féconder, ce qui demandait beaucoup de travail et plus encore de sacrifices.

C'est à Gabriel *Döbrentei* que revient le mérite d'avoir été le fondateur du premier périodique scientifique qui parut en hongrois. Cette entreprise, intitulée *Erdélyi Muzeum* (Musée de Transylvanie) débutait en 1814 et, d'un esprit très encyclopédique, elle se nourrissait un peu de tout, publiant des vers traduits ou originaux, des essais, vulgarisant les récentes découvertes de la science, tout en donnant une large hospitalité aux descriptions de voyages ainsi qu'aux dissertations pédagogiques. Tout en faisant connaître les plus importants chefs-d'œuvre de la littérature allemande, française et anglaise, elle donnait en même temps un aperçu historique mais très concis de cette littérature et de ces différentes époques. Döbrentei, le rédacteur et gérant du journal, fut l'un des plus doctes de son temps en matières littéraires et par ses œuvres il acquit une place bien plus distinguée, bien plus haute que

la postérité n'a trouvé bon de le lui donner. Ce jugement injuste provient surtout des haines personnelles qui poursuivirent l'écrivain d'ailleurs très chicanier et impitoyable dans ses multiples querelles littéraires.

Le *Muzeum* florissait encore en Transylvanie quand les écrivains et savants demeurant dans la Capitale se décidèrent à fonder un nouveau périodique dont la rédaction fut confiée au savant historien Georges *Fejér* et qui, sous le titre de *Tudományos Gyüjtemény* (Recueil Scientifique), prit cours à partir de l'année 1817. Ce recueil, tout en passant par les mains de plusieurs rédacteurs, subsista pendant un quart de siècle et contribua avec plus ou moins de chance au développement intense de notre littérature et à l'éducation intellectuelle du public.

Réunir les tendances scientifiques au culte des belles lettres : telle fut le projet que chérissait, en fondant la *Minerva*, le comte Joseph *Dessewffy*, ce noble travailleur, mécène de notre littérature nationale, qui consacra sa vie entière aux affaires publiques et à l'illustration de la langue et de la littérature de sa patrie. Comme député aux Diètes il parlait pour le bien du peuple et défendait les causes de la liberté, condamnait énergiquement la censure ; comme écrivain il se distinguait par ses vers, ainsi que par ses dissertations philologiques, historiques ou bien encore par ses traités d'économie politique et par cette vaste correspondance qu'il entretint avec Kazinczy. Cette correspondance nous le montre protecteur de tous les talents littéraires, encourageant les jeunes écrivains dont il ne cessa d'être, jusqu'à la fin de ses jours, l'ami doux et affable, prêt à tous les sacrifices.

Pourtant la littérature des sciences exactes n'apparaît dans nos journaux périodiques qu'à partir de 1831, l'année où *Bugát* et *Schedel* (en littérature M. *Toldy)*, deux médecins, fondèrent leur journal mensuel intitulé *Orvosi Tár* (Recueil Médical). C'était le premier journal spécialement consacré à une science. Aussi n'eût-il pas la force de résister longtemps à l'indifférence du public ; indifférence bien compréhensible si nous songeons qu'outre ses deux rédacteurs, la nouvelle entreprise trouvait à peine quelques collaborateurs assez versés en science médicale, pour fournir le texte de ce journal si intéressant pourtant à titre documentaire. Après le neuvième

numéro les deux rédacteurs se virent obligés de renoncer à leur entreprise hardie et en accusèrent non sans amertume le manque de curiosité dont le public faisait preuve.

Trois ans plus tard, en 1834, commençait la publication du *Tudománytár* (Recueil des Sciences), grandiose magazine rédigé par le même François Toldy, patronné et édité par l'Académie Scientifique Hongroise. L'attention de ce grand périodique embrassait toutes les branches de la science, son but était de renseigner ses lecteurs sur toutes les manifestations scientifiques ou artistiques du pays et de l'étranger ; de les initier aux résultats nouveaux des recherches spéculatives et expérimentales ; et pour assumer cette tâche, le journal publiait outre des essais et traités, de petits articles populaires qui vulgarisaient la science ou rapportaient fidèlement des courants intellectuels de l'étranger. L'Académie, propriétaire de cette publication, accordait pour le choix et la composition du texte plein pouvoir au rédacteur qui, sentant profondément sa responsabilité, s'évertuait à hausser la valeur et les qualités du périodique. Toldy s'acharnait avec un zèle infatigable à élever et à maintenir l'entreprise à un niveau supérieur. Il y réussit pleinement et aucun éloge ne serait ici exagéré. Fort de sa vaste érudition, de sa connaissance profonde des littératures étrangères, il déployait une activité illimitée qui lui attirait bientôt l'estime et la collaboration valeureuse des meilleures forces. Dès le début il tâchait d'éviter toute exclusivité, d'écarter tout parti-pris pour telle ou telle autre branche de la science, et bannissant ainsi l'uniformité, il a su donner au journal un caractère de variété qui, sans contredit, permit de renseigner les lecteurs sur tous les faits scientifiques importants du monde. Comme le périodique ne paraissait que tous les trois mois, forcément les actualités ne l'occupaient guère, ce qui n'était pas un grand mal et n'amoindrissait nullement l'intérêt que le public apportait à cette brave entreprise.

Pourtant elle n'était pas tout à fait exempte de défauts, et c'est principalement son incertitude, sa labilité qu'on pourrait lui reprocher. Défauts qui s'expliquent par les tendances encyclopédiques du journal. Le *Tudománytár* avait pour devoir de révéler des talents inconnus, modestes, et d'autre part, de vulgariser la science qui, jusqu'alors n'arrivait par aucune

route au public. Difficile et double charge, dont la publication académique s'acquittait avec grand mérite.

Vers ce temps les sciences exactes commencèrent déjà leur évolution moderne, mais pourtant sans que les autres sortent également de l'enveloppe épaisse des principes généraux. Seule la philologie pouvait se vanter de résultats positifs, définitifs. L'époque de l'étude approfondie de telle ou telle autre branche de la science prise en elle-même n'était pas encore arrivée, car l'éclaircissement des principes généraux devait nécessairement précéder l'analyse des détails. Par conséquent on eut besoin d'un périodique qui embrassât toutes les tendances et qui, éduquant le public et éveillant en lui le goût de la science, le préparât peu à peu à l'application du principe de la division du travail même en matières scientifiques, préparant de la sorte, en même temps la culture isolée et intense des différentes branches de la science. Voilà ce qui a été la principale mission du *Tudománytár*. Et à cette mission elle répondit avec succès durant une dizaine d'années.

Les périodiques ecclésiastiques comme aussi les périodiques agricoles suivirent également dès leurs débuts une ligne de conduite bien remarquée et tout à fait précise. Les périodiques ecclésiastiques du côté catholique comme du côté protestant restèrent fidèlement attachés à leur couleur et caractère confessionnels, toutefois sans exagération. Ces sortes de périodiques, manquant de périodicité stricte, paraissaient plutôt sous forme d'annuaires, ou d'almanachs, mais par le mode d'apparition, autant que par leur contenu ils s'approchent de près des produits de la presse périodique. Parmi les plus anciens notons les *Egyházi Értekezések és Tudósitások* (Dissertations et Comptes-rendus ecclésiastiques) qui, fondées en 1820, publiaient par excellence des dissertations d'exégèse et de moral, des traités de droit canonique, ou bien encore des biographies d'ecclésiastiques célèbres et la critique des récentes publications théologiques. Pareilles à celles-ci il y eut d'autres publications ecclésiastiques, telles que le *Egyházi Folyóirás* (Périodique Ecclésiastique) et le *Erdélyi Prédikátori Tár* (Recueil des Prédicateurs de la Transylvanie), puis un autre périodique intitulé *Sion*, qui relatait toutes les nouvelles concernant la vie ecclésiastique du pays et de l'étranger.

La Hongrie étant un pays éminemment agricole, rien de

plus naturel que notre littérature agricole se soit vite développée et de bonne heure. Sans compter le grand nombre des traités d'agriculture parus sous forme de livre, la presse périodique se mit d'assez bonne heure au service de la principale occupation de notre pays. En 1814 François *Pethe* tente la fortune en fondant son *Nemzeti Gazda* (L'Agriculteur National) qui s'occupe de questions agricoles et domestiques ; dix ans plus tard lui succède une autre entreprise, le *Mezei Gazdák Barátja* (Ami des Agriculteurs), et plus tard une troisième, le *Mezei Gazda* (Agriculteur), paraissant tous les mois. En 1840 survint un nouveau journal agricole, le *Magyar Gazda* (L'Agriculteur Hongrois) avec son supplément *Műipar* (l'Art industriel). Tous ces journaux se mettaient au service de la vie pratique et publiaient à côté des articles théoriques, mais aussi à la portée de toutes les intelligences des conseils pratiques et des renseignements utiles aux bons agriculteurs . . .

C'est ici, parmi les périodiques spéciaux que nous devons faire mention du premier journal juridique, du *Magyar Themis* (La Thémis Hongroise) fondée par Ladislas *Szalay*, qui eut à cœur le développement de la science théorique du droit. Cette première tentative, pourtant si digne d'attention, échouait à l'écueil fatal : l'indifférence du public.

Nos périodiques restaient encore loin derrière leurs confrères français qui, à cette époque déjà, s'agrémentaient de textes si riches, si variés et de si haute valeur scientifique, que les publications allemandes ne pouvaient être comparées aux produits de la littérature périodique française. Pour le journalisme en général les Français furent les maîtres de l'Europe. Supériorité qu'ils ont su maintenir jusqu'à nos jours ; le journalisme d'aucun peuple ne pourrait égaler l'esprit d'un journal français, ni l'abondance des matières des *reviews* anglaises, ni la solidité scientifique des *Rundschau* allemandes, et la suprématie appartient encore incontestablement aux revues françaises. Les périodiques anglais comme les publications allemandes ont un je ne sais quoi de lourd, de pesant, de monotone tandis que les revues françaises vous charment précisément par ce qu'elles ont de vif, d'allègre, de spirituel. Le caractère national des peuples se reflète toujours très fidèlement dans cette psyché qu'est le journalisme.

Dans l'évolution de la presse périodique hongroise, les

périodiques allemands exercèrent une influence bien plus grande que les revues françaises, ce qui explique cette lassitude que l'on ressent quelquefois à la lecture de nos journaux. Nos écrivains et savants avaient plus volontiers recours aux bibliographies allemandes qu'aux françaises, et même les traductions des plus importantes œuvres se faisaient selon la science allemande, éternel pivot de nos manifestations scientifiques. Donc, rien d'étonnant si les produits de la presse périodique hongroise nous rappellent encore plutôt le goût des méthodes allemandes que la saveur séduisante des publications françaises. Il fallut beaucoup de temps pour que notre littérature de revue s'affranchît et s'émancipât même au point qu'elle l'est aujourd'hui.

Si le texte encyclopédique domine dans nos publications scientifiques pendant la première moitiée du XIXe siècle, c'est purement à l'influence des exemples allemands que nous devons l'attribuer. Mais dès le milieu du XIXe siècle un revirement a lieu et désormais la route est frayée vers l'imitation des revues françaises. Les efforts qui visent ce but n'ont pu encore remporter la victoire définitive, et les revues scientifiques se plaignent autant d'un manque de bons collaborateurs que de l'indifférence du public. Pourtant quelques faits indéniables, quelques bons numéros parus nous présagent un avenir plus beau et l'aurore d'un goût meilleur.

JOSEPH DE FERENCZY.

(La fin au prochain numéro.)

LES HUSSARDS HONGROIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME

(Suite.) (2)

Puisque nous en sommes aux notes d'inspection, transcrivons-en quelques-unes des plus intéressantes. Le premier état complet du régiment conservé aux archives historiques de la Guerre est précisément celui de 1754. Il est le plus soigneusement dressé. C'est lui que nous mettrons à contribution, en complétant, lorsqu'il y aura lieu, les états de service de chaque officier au moyen des états antérieurs (le plus ancien date de 1732) et de ceux des années suivantes.

Antoine André de Tóth, né à Nyitra, en 1697. Berchény le ramena de Hongrie en 1720, et, à la formation du régiment, il le nomma lieutenant en second, aide-major en 1725, capitaine réformé le 22 octobre 1729, capitaine en pied le 5 novembre 1733, chevalier de Saint-Louis le 25 octobre 1737, major avec rang de maréchal de camp le 10 décembre 1743, colonel le 28 janvier 1746, brigadier lieutenant-colonel le 20 mars 1747, il accomplit trente-cinq missions à Constantinople et en Crimée. En 1754, il était agent secret de Louis XV chez les Tartares.

« On ne peut faire trop d'éloges de cet officier qui réunit aux qualités d'un homme de guerre celles du cœur et de l'esprit. »

Le colonel de Tóth avait épousé Marie-Erneste Pesselier, de Champigny (commune du canton de la Ferté-sous-Jouarre). Il en eut plusieurs fils qui servirent tous dans les hussards. Le plus remarquable est François de Tóth, né à Champigny

le 17 août 1733. Comme son père, il fut souvent chargé de missions à l'étranger. La Porte lui confia la réorganisation de l'armée et de la marine turques. Il fut inspecteur général, pour la France, du commerce et des consulats dans le Levant. Maréchal de camp en 1781, commandant la place de Douai de 1786 à 1790, il émigra sous la Révolution, séjourna quelque temps en Suisse, puis alla mourir à Tarcsa, (Tatzmandorff, Hongrie), dans le château du comte Batthiány, en 1793. Soldat, diplomate, il était encore écrivain, musicien et peintre de talent. Il a laissé des *Mémoires* sur les Turcs et les Tartares et le musée de Douai possède encore une vue de Crimée qui porte sa signature. (1)

Son père lui survécut de quelques années ; il mourut centenaire en 1797.

Théodore de Fogarassy, né en 1699, entré dans Berchény à la formation, brigadier le 5 mai 1728, maréchal des logis le 2 février 1732, cornette le 15 juillet 1735, lieutenant le 1er janvier 1742, capitaine le 22 mai 1746, chevalier de Saint-Louis le 4 octobre 1753. « Il avait eu de belles actions pendant la campagne de 1746 ; il n'est parvenu au grade de capitaine que par son mérite et sa bravoure. C'est un brave homme et qui est propre pour conduire à la guerre une troupe de hussards. »

Paul Simontsits, né à Tirnau en 1718, hussard en 1739, cornette le 1er juin 1742, lieutenant le 21 mars 1743, aide-major le 13 février 1747, capitaine le 5 janvier 1751. Il avait été blessé à l'affaire d'Ingolstadt (Bavière) en 1743, et à celle des Cinq-Étoiles (Flandre) en 1747. « Bon sujet, propre pour son emploi. » On le trouve en 1764 lieutenant-colonel dans le régiment Esterházy.

Sárossy, lieutenant le 10 novembre 1720, capitaine le 1er juin 1734, rang de lieutenant-colonel le 20 août 1746. « Vieil officier qui a beaucoup contribué avec M. Tóth à la levée du régiment. »

Jean (Jankó) Deák né à Kőrös (Hongrie) en 1707, entré comme hussard en 1720, cornette le 1er juin 1734, lieutenant en 1735, capitaine le 3 octobre 1742. « Bon officier. Il a

(1) C'est lui qui rapporta, selon toute vraisemblance, les manuscrits de Clément Mikes en Hongrie dont un volume, les *Lettres de Turquie*, fut édité en 1791 par Kultsár à Szombathely.

de la religion, ce qui fait qu'il n'est pas proposé pour la croix de Saint-Louis. »

Martin Kováts de Csenger, né à Berkesz (Transylvanie) en 1715, cornette le 5 septembre 1735, lieutenant le 13 juin 1739, capitaine le 1er janvier 1743, major le 21 mars 1744, abjure le calvinisme en 1748, chevalier de Saint-Louis le 12 décembre 1752.

Adam Marony, né à Szent-Miklós en 1718, lieutenant le 1er juin 1742, maréchal de camp le 2 janvier 1744, capitaine le 2 juillet 1746, capitaine réformé à la suite le 18 mai 1747, pourvu d'une compagnie le 15 août 1752, luthérien.

Laurent de Sárközy, né en Transylvanie en 1689. Hussard de l'Empereur de 1709 à 1717 ; entre au service du prince Rákóczi comme capitaine lieutenant au régiment de Nicolas Bercsényi en Turquie ; lieutenant dans le régiment Berchény en France en 1720, capitaine le 1er juin 1734 ; abjure le calvinisme le 3 novembre 1740 ; chevalier de Saint-Louis le 25 juin 1743 ; rang de lieutenant-colonel le 20 août 1746.

Michel baron de Perény, né à Fekete-Ardó (Hongrie) en 1724, volontaire en 1742, cornette en 1743, capitaine le 28 mai 1744.

Jean Nándory, né à Szalonta en 1717, luthérien, maréchal des logis en 1742, cornette en 1743, capitaine réformé le 1er mai 1749.

Paul de Beszterczey, né à Neusohl en 1711, luthérien, lieutenant réformé en 1744, en pied en 1748, capitaine en 1762, réformé en 1763.

Gábor Apponyi, né à Appony en 1722, entré dans Berchény en 1741, brigadier la même année, cornette en 1742, lieutenant en 1745.

Joseph Székely, né en 1716, brigadier en 1733, blessé à Crémone l'année suivante, maréchal des logis en 1739, cornette en 1742, lieutenant en 1744.

Jean Nyesté, né à Szalonta en 1716, volontaire en 1741, maréchal des logis en 1743, cornette en 1745, lieutenant en 1748, blessé à Sarrelouis en 1749, abjure le luthéranisme le 22 avril 1751, capitaine en 1761.

André Sólyom, né à Szalonta en 1708, volontaire en 1735, cornette en 1743, lieutenant en 1749, abjure le 1er mai 1751.

Jean Falussy, né en 1716, luthérien, volontaire le 14

octobre 1743, maréchal des logis le 25 décembre de la même année, cornette en 1745, lieutenant en 1748.

François Bosnyák, né en 1722, à Érsekujvár, volontaire en 1743, lieutenant réformé le 20 octobre de la même année, cornette le 22 janvier 1744, aide-major le 7 septembre 1744, commission de capitaine le 18 mai 1747, lieutenant le 1er mai 1753, capitaine le 3 mai 1760, blessé à l'affaire d'Eldagsen (1758), au combat de Bothen (1759), chevalier de Saint-Louis en 1762.

Adam Dedinszky, né à Harta (?) en 1726, hussard en 1745, maréchal des logis en mai 1747, lieutenant réformé la même année, cornette le 4 décembre 1747, lieutenant réformé en 1748.

Lorsque la peste de Marseille eut diminué ses ravages, le régiment de Berchény alla tenir garnison en Champagne et en Alsace. Le comte fit l'acquisition du petit fief de Frouet près de la Ferté-sous-Jouarre. En 1725, Berchény fut reçu à la cour du roi Stanislas qui se prit d'une vive amitié pour le brillant mestre de camp qui était presque un compatriote. Il le nomma son premier chambellan et l'appuya dans toutes les circonstances, tant auprès des ministres qu'auprès de Louis XV, son gendre, et de sa fille la reine Marie Leszczinska.

De nombreuses lettres témoignent hautement du grand intérêt que le bon duc de Lorraine n'a cessé de porter à Berchény et à sa famille.

Au grand-maître de l'ordre de Malte, il écrivait le 8 janvier 1756 :

« Mon cousin, de toutes les personnes que j'ai connues dans les différents États où la Providence m'a conduit, je n'en ay point trouvé d'un attachement plus fidèle et plus digne de mon affection que le comte de Berchény . . . Toute l'Europe connaît sa haute noblesse . . . Il descend des Magnats du royaume de Hongrie arrivés au commencement de ce siècle . . . Je ne rappelle ces faits, mon cousin, que dans l'intention de vous faire connaître avec combien de vivacité je m'intéresse à ce qui regarde le comte de Berchény. »

Nous trouvons dans le dossier du comte, au ministère de la Guerre, plusieurs intercessions directes du Roi en faveur de son protégé :

«A Lunéville, le 3 septembre 1752.

«C'est une continuelle répétition, mon cher Comte, pour moy à vous rendre infinité de grâces pour les nouvelles marques de vostre chère amitié. Je suis sensiblement touché de celle que vous m'annoncez et du soing que vous avez pris de procurer la grâce au Comte Bereczyni *(sic)* auquelle *(sic)* je m'intéresse beaucoup. Mes obligations ne finiront *(sic)* qu'avec mes jours et vous prouveront *(sic)* toute ma vie combien je suis de tout mon cœur vostre

«très affectioné *(sic)*

«*Stanislas Rex.*»

«Le 11 de mars 1757 a Lunéville.

«... Sur ce qui regarde le Comte de Bereczyni, je conte *(sic)* beaucoup sur ce que vous avez dit à la Royne l'interest que j'y prends c'est de voir par votre assistance la fortune des deux familles (1) qui me sont attachées et qui servents bien *(sic)* le Roy.

«*Stanislas Rex.*»

Le 14 mai 1726, le comte Ladislas de Berchény épousait Catherine de Wiet-Girard. On a prétendu que celle-ci était issue de simples laboureurs, que Berchény la connut dans une ferme près de Thionville, où il s'était un jour arrêté et dont elle était servante. C'est une légende. Le père de Catherine, Jacques Antoine de Wiet-Girard avait été capitaine au régiment d'Humières, et blessé à la bataille de Malplaquet. Plus tard, il était ingénieur à Thionville et, grâce à son gendre et au roi Stanislas, il fut nommé directeur des fortifications d'Alsace. La famille était de vieille noblesse allemande : la comtesse de Berchény fut en effet présentée à la cour en 1764, et, en conformité d'une ordonnance de 1759, elle a dû justifier, pour obtenir cet honneur, d'une ascendance remontant au moins à 1399. Ce n'était donc pas une mésalliance. Mais Catherine n'avait pour tous biens que sa jeunesse (vingt-quatre ans), sa beauté, sa douceur ; aussi son mariage avec l'un des plus illustres magnats de Hongrie, avec un officier

(1) Il est question du mariage du fils aîné de Berchény, avec Mlle de Baye.

dont tout le monde prévoyait le grand avenir, rappelait-il un peu les histoires où l'on voit des princes épouser des bergères. Et, comme dans ces contes, le couple vécut heureux, et eut une nombreuse postérité ; quatre fils et autant de filles, sans compter quatre enfants morts en bas âge.

Quelques années après son mariage, le comte acheta, près de la Ferté-sous-Jouarre, le beau domaine de Luzancy, situé dans une boucle de la Marne, sur la rive droite.

III.

En 1732, le régiment de Berchény est au camp d'instruction de Richemont, sur la Moselle, et sa tenue lui vaut les éloges du maréchal de Belle-Isle :

« J'ai trouvé, écrit-il au ministre, les hussards parfaitement disciplinés. Ils marchent, manœuvrent et servent à merveille. »

Un an après éclate la guerre de la succession de Pologne. Ráttky et Berchény vont cueillir de nouveaux lauriers. Pendant que le premier, après avoir concouru à la conquête de la Lorraine, passe, en novembre 1733, à l'armée de Villars en Italie, couvre les sièges de Pizzighetone, Novare, Tortone et confirme sa réputation à la bataille de Parme, et à celle de Guastalla, Berchény mène ses hussards sur le Rhin. Les services qu'il rend au siège de Kehl sont récompensés par le grade de brigadier des armées du Roi (20 février 1734). Berwick lui confie le commandement de la ligne de circonvallation de Philipsbourg. C'est là que le célèbre maréchal a la tête emportée par un boulet. En 1735, Berchény-hussards met en déroute un corps ennemi sorti de Mayence pour enlever les fourrageurs de l'armée française. Il se distingue encore au combat de Klausen.

A la paix, le régiment prend ses quartiers à Sarralbe tandis que Ráttky est à Vaucouleurs

Le baron de Ráttky avait été fait maréchal de camp le 1er août 1734. Sans abondonner la propriété de son régiment, il en remit le commandement au lieutenant-colonel Dessewffy. C'était le plus ancien officier hongrois à la solde de la France. Capitaine aux hussards impériaux de Kolonits, il s'était engagé dans le régiment de Verseilles en 1705, et

signalé aussitôt par une bravoure et une audace dont les maréchaux de Villeroy, de Boufflers, Villars et Berwick rapportent mille traits.

Le général Vanson (1) a publié un mémoire de Dessewffy à M. d'Angervilliers, ministre de la Guerre, daté du 10 septembre 1742, et qui, dans son âpre sécheresse, est bien la plus étrange, la plus saisissante, et la plus admirable page d'éloquence militaire qu'il nous ait été donné de lire.

« Il a enlevé à l'ennemi 216 cavaliers, 915 cuirassiers, 147 dragons, 1660 chevaux, dont 350 dans l'artillerie, 180 grenadiers, 33 soldats, 47 hussards ; repris 25 gardes du duc de Bavière ; blessé et pris 7 officiers, en a tué plusieurs de même que 25 hommes ; battu le détachement général de l'armée ; tué 97 chevaux ; enlevé un capitaine, 7 ingénieurs ou marqueurs du camp, 7 trompettes, un timbalier, 2 tambours, 27 criminels, le grand prévost, 8 archers, les aumôniers, 8 exécuteurs, 18 filles d'honneur ; brûlé 9 bourgs et villages, 8 bateaux de vivres, poudres, bombes, grenades, etc. ; fait couleur 1200 sacs de farine qui étaient destinés pour la garnison de Philipsbourg ; réduit des villes à contribution, pris quantités d'ôtages pour des sommes considérables. »

On voit que Rátky remettait ses hussards en bonnes mains. Du reste, la famille Dessewffy a fourni à l'armée nombre de vaillants officiers que nous retrouverons au cours de cette étude.

Sur la fin de la guerre de Pologne, l'armée française s'enrichit d'un nouveau régiment de hussards, celui d'Esterházy.

On n'a pas oublié dans quelles circonstances le jeune comte d'Esterházy avait été amené en France par son cousin Berchény. Valentin-Joseph d'Esterházy était né à Galántha en 1705, d'Antoine Esterházy,(2) général des armées de l'Empire

(1) *Carnet de la Sabretache*, N° de mars 1895.

(2) Et non du prince Paul Esterházy, comme le pensent l'abbé Straub et les historiens qui l'ont suivi. La filiation de Valentin d'Esterházy est bien établie dans la collection manuscrite du *Nouveau d'Hozier* (cote 126, Bibliothèque Nationale). Antoine Esterházy était fils du comte François Esterházy et de Catherine, comtesse de Tököly, petit-fils de Nicolas Esterházy, palatin du royaume de Hongrie, et de Christine comtesse de Nyáry. Les armes de la famille étaient : « d'azur au griffon couronné d'or, lampassé de gueules, allumé d'argent, tenant de la patte droite un cimeterre de même et de la patte gauche trois roses penchantes en bas de gueules, boutonnées d'or, tigées et feuillées de sinople et en pointe une couronne d'or. »

en Hongrie, et de Marie-Anne-Elisabeth, fille du comte Octavien Nigrelli, général de l'Empire et gouverneur de Cassovie, en Hongrie. Antoine suivit la fortune du prince Rákóczi, et dut se réfugier à Rodosto où il vécut, comme les autres exilés, d'un subside annuel que lui faisait le roi de France, et des libéralités du sultan.

Valentin servit dans le régiment de Berchény. Il y fut capitaine, puis mestre de camp en second. En décembre 1734, il obtint la commission de mestre de camp propriétaire et leva son régiment à Strasbourg, le 25 janvier suivant.

Dans le premier état d'Esterházy-hussards, celui de 1736, nous avons noté les noms suivants :

Nyers Tamás, « avait été cornette au service de l'Empereur dans le régiment de Dessewffy, » (1) lieutenant dans celui d'Esterházy en 1735.

Kacsarowsky, cadet dans Berchény en 1733, maréchal des logis dans Esterházy à la formation, cornette, puis lieutenant en 1735.

Szakmáry, « a servi l'Empire comme maréchal des logis dans le régiment Dessewffy », lieutenant réformé dans Esterházy en 1736.

Nagy, maréchal des logis dans le régiment impérial Gyulay-hussards ; lieutenant réformé dans Esterházy en 1736.

Demény, cadet dans Berchény en 1734, cornette dans Esterházy en 1735.

Csengery, « a servi l'Empire comme brigadier dans le régiment de hussards de Splény », maréchal des logis dans Esterházy en avril 1735, cornette en septembre suivant.

Le régiment était en garnison à Beaucaire en 1738. Il fit ses premières armes en Corse. L'île s'était une fois de plus révoltée contre les Génois, alliés de la France. Celle-ci envoya, en avril 1739, quelques troupes sous les ordres du comte de Maillebois qui eut raison du mouvement après une courte campagne. Le corps expéditionnaire comprenait les régiments de Ráttky et d'Esterházy. Dans la nuit du 18 au 19 mai, un lieutenant et trente hommes de garde de ce dernier régiment résistèrent vigoureusement à l'attaque furieuse de cinq cents

(1) C'est la compagnie du régiment de Kollonics que Dessewffy commandait avant de passer à la France.

Corses. Ráttky-hussards renvoyé en France en novembre, Esterházy cantonné à Bastia, se trouva constituer toute la cavalerie. Il ne quitta la Corse qu'en 1741.

Le 9 juin 1740, le comte d'Esterházy avait épousé en l'église Saint-Pierre de Vigan Mademoiselle Philippe de la Nougarède de la Garde, fille de Jean-Louis de la Nougarède, chevalier seigneur de la Garde, de Saint-Germain, de Calverte, la Foux, etc., et de Marie-Anne de Lantal de Roquan. Les Nougarède étaient une des plus anciennes maisons de la noblesse du Languedoc.

La malheureuse guerre de la succession d'Autriche allait bientôt porter le deuil dans le jeune foyer.

A la fin d'août 1741, les trois régiments de cavalerie hongroise franchissent le Rhin et forment l'avant-garde de l'armée française qui, sous les ordres du maréchal de Belle-Isle, marchait sur la Bohême. Le comte de Berchény, maréchal de camp depuis le 1er mars 1738, et grand-écuyer de Lorraine depuis le 21 avril de la même année, se trouve sous les ordres directs du maréchal de Ségur. C'est au cours de cette terrible campagne de Bohême que les hussards acquièrent une réputation qui depuis lors n'a fait que croître ; c'est là aussi que Berchény, Ráttky, Esterházy, Dessewffy, Dávid, les Polleretzky, Bosnyák se couvrent de gloire.

Toujours les premiers à l'attaque, les derniers à la retraite, les hussards préparent en outre la marche de l'armée, assurent les ravitaillements et les communications, battent les routes, dépistent l'ennemi, surprennent et enlèvent ses éclaireurs, hachent ses traînards, s'emparent de ses convois, accomplissent des coups de main d'une inconcevable témérité.

Le 25 novembre 1741, les Français entrent dans Prague. Les hussards cantonnent sur la Sazava. Attaqués le 2 mai 1742 à Sahay, par un gros corps autrichien, Berchény et Ráttky ne se laissent pas entamer et opèrent une belle retraite. Ils parviennent à réjoindre l'armée à Piseck. Au mois d'août, Belle-Isle est cerné dans Prague. Les hussards opèrent de continuelles sorties, brisent souvent le cercle d'investissement, détruisent les travaux, font pénétrer des vivres dans la place.

Ils sont cruellement éprouvés.

Le baron de Ráttky meurt à Prague le 5 septembre 1742. Le régiment fut donné en 1743 à M. d'Aspremont-Lynden.

Dans la sortie du 22 avril Berchény, qui commandait le centre, enleva à l'ennemi des canons, brûla ses batteries et pris cent quarante hommes, dont le commandant des ingénieurs. Le 6 novembre, il enleva encore huit cents hussards ennemis. Dans la nuit du 16 au 17 décembre, le maréchal de Belle-Isle s'échappe de la ville qu'il laisse à la garde de 6000 malades. Des 60.000 hommes qui, l'année précédente, avaient passé le Rhin, il n'en reste plus que 14.000 — et dans quel état ! Les hussards de Berchény, d'Esterházy et Dessewffy, continuellement aux prises avec les pandours et les hussards de la reine Marie-Thérèse, couvrent la retraite, l'une des plus fameuses de l'histoire. Ils ne cessent de combattre depuis Prague jusqu'à Eger où l'on parvient le 3 janvier 1743. Les tristes débris de l'armée de Bohême arrivent enfin à Spire.

Les régiments de hussards, décimés, presque anéantis, vont se reformer en Alsace. En février, ils prennent leurs quartiers d'hiver à Wissembourg.

Le 16 mars 1743, Ladislas de Berchény reçoit la croix de commandeur de Saint-Louis.

Peu après, le comte Esterházy, épuisé par les fatigues et les privations endurées au siège de Prague et pendant la retraite, mourait en Alsace.

Il laissait deux enfants : un fils Valentin-Ladislas, âgé alors de trois ans et que nous retrouverons à la tête d'un régiment de hussards, et une fille, Marie-Anne, née au Vigan le 12 octobre 1741, qui fut admise, en juillet 1751, à la maison royale de Saint-Cyr.

Le régiment Esterházy passa, le 1er août 1743, sous les ordres du chevalier David. (1) Celui-ci était venu en France, en 1713, avec le prince Rákóczi. Capitaine dans Ráttky, il avait accompagné le comte de Berchény à Constantinople et à Rodosto pour la levée du régiment dont il était devenu major. Lieutenant-colonel dans Esterházy, chevalier de Saint-Louis, il s'était fait remarquer au siège de Prague.

Au mois de mai 1743, les hussards, en partie reconstitués, sont rappelés dans l'armée du maréchal de Noailles. Le comte de Berchény reçoit le commandement suprême de la cavalerie.

(1) David : Ecartelé au 1er au 4e d'azur, à la harpe d'or, coupé de même qui est David, et au 2e et 3e d'azur, au vautour d'or, cantonné de 4 étoiles de même. Devise : Memento Domine David.

Le Rhin franchi à Oppenheim, il occupe Gross-Gerau, couvre Worms et se porte sur Aschaffenbourg où, pendant huit jours, il arrête l'armée anglaise. Il occupe le village de Dettingen et engage brillamment la bataille qui ne se transforma en défaite que par suite d'une manœuvre imprudente du duc de Grammont.

Le 1er août suivant, un nouveau régiment fut levé par André de Polleretzky.

Il était issu d'une famille de Hongrie, connue sur la fin du XIIIe siècle dans le rang des Jobbágy (ministerialis castri, soldat non noble). En 1262, le roi Béla IV fit don à André et Jacques, fils d'Albert Jobbágy, de la terre de Polereka, située au comté de Thurócz, en Haute-Hongrie.

De là le nom de Pollereczki ou Polleretzky qu'ils ont porté depuis. Les lettres de don vérifiées en 1391 par Emeric de Bebek, juge royal de la cour de Hongrie (Judex Curiae), se trouvaient au XVIIIe siècle parmi les titres et monuments des familles nobles dans un registre conservé aux arhives du comté de Thurócz. Elles constataient que dès le temps de cette donation, Albert Jobbágy était compté au nombre des nobles de Hongrie. D'autres lettres de l'an 1329, qui étaient déposées dans les archives de Pozsony ou Presbourg, apprenaient que le Roi Charles restitua à Abraham et à Nicolas, petits-fils des deux donataires et servant auprès de sa personne dans les troupes royales, le domaine de Polereka qui avait été usurpé sur eux pendant les troubles, et les deux cousins le partagèrent entre eux l'année suivante.

En 1390, Hedwige, reine de Pologne, fille de Louis 1er, roi de Hongrie, attira pour sa défense plusieurs nobles hongrois, parmi lesquels était Etienne de Polleretzky, fils de Georges, qui s'établit dans la ville de Czernicz. Il épousa Sophie de Czernicz, d'une ancienne famille de Pologne. Il en eut Ladislas de Polleretzky qui, après avoir été général de compagnie et inscrit dans l'Ordre équestre, fut fait comte dans la seconde moitié du XVIe siècle ; la famille éprouva de grands revers et le comte André de Polleretzky, quatrième descendant de Ladislas, retourna en Hongrie. Son fils, Venceslas, né en 1563, épousa la sœur du comte de Thurócz et en eut deux enfants, Jean et Pierre. Jean a été la tige d'une branche restée en Hongrie après la transplantation de la branche cadette en

France. Mathias, petit-fils de Pierre, prit pour femme Mlle de Vagner, d'une famille noble de la ville de Beszterczebánya, et a eu, entre autres enfants, André-François, né le 14 novembre 1700. (1) Pendant la guerre civile, le Mathias de Polleretzky s'attacha au prince Rákóczi qui lui donna le commandement d'une compagnie.

Agé de dix ans, André de Polleretzky entra chez la princesse de Rákóczi comme page et camérier. En 1714, la princesse l'amena en France en qualité de «courtisan» et d'écuyer. Après la mort de sa protectrice, il s'engagea dans les hussards. Capitaine réformé dans Berchény, le 9 mai 1722, il reçut une compagnie le 5 octobre 1733, et devint major le 5 mai 1735. Le général inspecteur du Chayla, note, en octobre 1736, le major de Polleretzky comme l'un des plus remarquables capitaines propriétaires des compagnies du régiment.

Le 22 septembre 1736, il épousa dans la ville de Haguenau, où il était en garnison, Marie-Françoise-Marguerite de Hasselt, d'une noble et ancienne famille d'Alsace. Il abjura le protestantisme et fut nommé, le 2 octobre 1737, chevalier de Saint-Louis.

(1) Ces détails généalogiques ont été puisés dans la collection *Chérin* et le *Nouveau d'Hozier* (Biblioth. Nat., Manuscrits).

Ctesse DE H. REINACH FOUSSEMAGNE.

(A suivre.)

HÉLÈNE DUCHESNAY-DESPREZ

DEMOISELLE D'HONNEUR DE S. M. C.

(Lettres inédites du XVIIIe siècle.)

On se souvient qu'au début de l'année 1906, des fouilles furent pratiquées dans les caveaux de l'église Saint-Roch, en vue de retrouver les dépouilles de Corneille et de Duguay-Trouin qui y avaient été inhumées.

Sans données positives sur les places qu'ils occupaient, on pouvait cependant s'attendre à retrouver les précieux restes dans des cercueils de plomb que l'on reconnaîtrait aisément à l'aide des inscriptions placées sur chacun d'eux, mais les ouvriers n'amenèrent au jour qu'un nombre considérable d'ossements épars, dont la présence semblait confirmer cette opinion qu'un cimetière existait jadis sur l'emplacement du sanctuaire actuel. Aucun cercueil ne fut découvert.

Dès lors il fallait renoncer à tout jamais à l'espoir de rentrer en possession des cendres de l'auteur du *Cid* et du corsaire malouin. (1) Les actes authentiques existant encore et ne laissant aucun doute sur l'inhumation des deux corps dans les caveaux de cette église, il devenait évident que les cercueils de Corneille et de Duguay-Trouin se trouvaient parmi ceux, au nombre de deux cents, que les révolutionnaires enlevèrent de Saint-Roch en 1793 et dont le plomb servit à fabriquer des balles.

(1) René Trouin, chevalier et seigneur du Guay naquit à Saint-Malo le 10 Juin 1653.

De ces pauvres corps ainsi tombés en quelque sorte à la voirie, précipités avec tant d'autres dans des lits de chaux, comme cela s'était pratiqué alors dans des cas analogues, et à l'abbaye de Saint-Denis notamment, il ne restait vraisemblablement plus rien ; point n'était besoin de chercher ailleurs.

Quant aux ossements trouvés en 1906, au lieu de les rendre à leur repos, on les transporta aux catacombes, sans se préoccuper autrement des vœux manifestés sans doute, de leur vivant, par la plupart de ces défunts qui voulaient attendre la résurrection de leur chair dans la terre de la paroisse où ils vécurent, à l'ombre de leur clocher.

* * *

De ce nombre était Hélène-Geneviève d'Arjuzon née Duchesnay-Desprez, qui, elle, fut inhumée dans l'église même, ainsi que le prouve l'acte suivant timbré du sceau de la «Généralité de Paris» indiquant à payer une redevance de quatre sols.

Extrait des registres de la Psse Saint-Roch à Paris.

L'an mil-sept-cent-soixante-un, le six février, a été inhumé en cette église, le corps de Dame Hélène-Geneviève Duchesnay-Desprez, épouse de Messire Jean-Marie Darjuzon, écuyer, conseiller-secrétaire du Roy, Caissier général des États de Bretagne, décédée hier en cette paroisse, rue Gaillon, âgée de vingt-cinq ans . . .

Collationné à l'original par moy prêtre soussigné, dépositaire desdits registres, ce 25 avril 1761

Bougot.

Ce bout de papier jauni, cinq ou six lettres, et son portrait au pastel, fait par Vigée,(1) père de Madame Lebrun, tels sont les seuls vestiges qui restent du passage sur la terre de cette jeune femme, morte après quelques mois de mariage en mettant au monde un fils venu avant terme.

Elle était belle, brune, adorée de tous ceux qui l'approchaient, c'est ce que nous révèlent ces documents qui nous

(1) Né en 1727, décédé en 1767.

la font entrevoir juste assez pour nous laisser le regret de ne la point connaître davantage.

Volontiers l'on s'arrête devant son portrait d'une tonalité ravissante, qui nous la montre, la dernière année de sa vie, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la santé, dans tout l'épanouissement du bonheur, habillée d'une robe bleu clair, décolletée et coiffée d'un petit pouf bleu également garni de perles retombant sur des cheveux que l'on devine être blonds sous la poudre. Prête pour le bal, elle tient à la main un loup de velours noir et va le poser sur son visage d'une fraîcheur de fleur qu'éclaire un fin sourire et des yeux bleus très gais et très bons. Le buste bien modelé, aux harmonieuses proportions est plein d'élégance. Rien, chez cette séduisante créature ne fait alors pressentir une fin prochaine.

* * *

Thomas Le Pelletier Duchesnay-Desprez, écuyer, issu d'une ancienne famille angevine dont plusieurs membres s'illustrèrent dans les armes et dans la magistrature, descendait à la dixième génération de Barthélemy Le Pelletier qui, en 1300, était chef du Gobelet du roi Philippe le Bel. (1)

En 1700, tout jeune encore, il suivit en Espagne le duc d'Anjou Philippe V, petit-fils de Louis XIV, lors de son avènement au trône, et resta attaché à sa personne en qualité de premier chirurgien.

Marié à Claude-Geneviève Reynal de Lescure, il en eut un fils : Gabriel-Thomas, écuyer, conseiller secrétaire du roi, trésorier du sceau de la grande Chancellerie de France, et une fills Hélène-Geneviève, née en 1736 qui, de bonne heure, fut nommée demoiselle d'honneur de S. M. C. Marie-Madeleine-Thérèse (2) épouse du roi Ferdinand VI, fils de Philippe V.

La jeunesse des deux enfants semble s'être écoulée moitié à Madrid, moitié à Paris.

En 1753, Hélène avait alors dix-sept ans, son frère quitte l'Espagne pour aller faire un voyage en Angleterre.

(1) Le Gobelet était le premier des sept offices de bouche dépendant de la maison du roi. Tous les officiers servaient l'épée au côté ; leurs fonctions consistaient à préparer le couvert du roi, linge, vin, eau, pain, fruits, etc., etc.

(2) Fille de Jean V roi de Portugal.

Par ordre de dates se présente une lettre non signée et adressée à Mademoiselle Duchesnay-Desprez par son oncle (1) après un voyage à Paris, à son retour en Espagne.

Ce 2 septembre 1754.

« Mademoiselle et très aimable nièce,

Ouy, très aimable, ce n'est pas moy seul qui le dis, c'est tout Paris, car en vérité on se souvient de vous à devenir fou.

M. Delavallée que j'ai eu occasion de voir ces jours passés est toujours un de vos adorateurs constants, si constant même, qu'il m'a dit avoir le pressentiment que votre haine se changeroit en un amour aussi vif que le sien. J'en accepte l'augure volontiers, ma chère nièce, si le Ciel qui a tout pouvoir vous donnoit ce penchant. Du reste on a vu quelquefois naître une très grande amitié de la plus grande haine ! . . . Ce n'est pas tout, un autre adorateur pour lequel votre goût n'étoit point encore décidé lorsque vous étiez à Paris, vous fait espionner à Madrid, tandis qu'icy, il s'amuse à courir les rues en cabriolet magnifique, espèce de petit char fort à la mode, pour aller sur les boulevards et chez les belles, le matin. Comme c'est un cheval fort leste qui tire cette espèce de voiture qui n'est à proprement parler qu'un fauteuil de canne, monté sur un brancard fort mince et roulé par deux petites roues fort légères, on en va voir plusieurs dans la matinée à la toilette.

Cet adorateur de vos charmes scait que vous avez un habit de vœux (2) qui a fait beaucoup gloser sur votre compte à Madrid, lorsque vous l'avez mis, et que l'on y a tenu des propos fort agréables et fort flatteurs pour vous. Je ne doute nullement, ma chère petite nièce, que par tout pays vous ne soyez admiré et que vous n'inspiriez des sentiments aussi tendres que respectueux.

Je souhaiterai que vous fussiez à Paris pour achever de consumer nos vieux cœurs et en embraser un qui soit de votre goût.

Adieu, ma chère nièce, je vais dormir sur un si beau propos. »

Sans doute la jeune fille fut très intriguée des réticences mystérieuses de son oncle, car elle s'empressa de questionner son frère qui était à Paris et qui lui répondit aussitôt. (3)

(1) Probablement, M. de la Faye, chirurgien, ancien directeur de l'Académie de chirurgie.

(2) Habit de cour probablement pour la prestation du serment.

(3) Lettre adressée : A Mademoiselle Desprez. Chez Monsieur Desprez, Premier chirurgien de S. M. C. à la cour d'Espagne.

De Paris, ce 30 septembre 1754.

« J'ai découvert, ma très chère sœur, quel est le monsieur dont vous parle mon oncle. Tout ce qu'il vous a dit n'est qu'un pur badinage. Le personnage en question n'a point de cabriolet et n'est rien moins que petit maître. Son seul but étoit de vous faire regretter vos promenades et je suis persuadé qu'il n'y réussira point. Malgré toute la beauté des boulevards je n'y ai passé que deux ou trois fois, encore n'étoit-ce point les jours de rendez-vous. Les fantassins n'y brillent pas et y avalent beaucoup de poussière. Les autres promenades ont beaucoup perdu à ce nouveau goût.

Nos jeunes gens sont plus fats et plus ridicules que jamais ; les marchandes de modes feront leur fortune dans ce siècle-cy. La nouveauté règne partout, nos pièces de théâtre sont fades et insipides, voilà en un mot tous les amusements de cette charmante pille.

Nous aurons, mercredi qui vient, une belle feste dans notre quartier. Le curé de Saint-Sulpice n'épargnera rien pour qu'elle soit brillante. Il y aura des illuminations ainsi que feu d'artifice devant le grand portail, les tours même seront décorées.(1) Le duc de Gesvres (2) doit poser, ce jour, la première pierre de la place que l'on va faire devant l'église. Le Roy devait venir en faire la cérémonie, mais on dit que le duc de Gesvres la fera en son nom.(3) S'il est possible j'irai voir cette feste et je vous dirai comme le tout se sera passé. Il n'y a encore rien d'acheté pour vos robes, j'attends votre mesure. Si vous eussiez eu la précaution de me l'envoier, elles seroient

(1) Les travaux de l'église St. Sulpice, commencés en 1646 furent interrompus en 1678 et repris en 1718. Servandoni termina le grand portail en 1733, et, en 1749 l'architecte écossais Mac Laurin construisit la tour du midi achevée cinq ans plus tard.

(2) Gouverneur de Paris.

(3) En septembre 1906, dans l'ancienne maison de Regnard, devenue le café Cardinal, rue de Richelieu au coin des boulevards, un maçon qui y faisait des réparations, trouva, enveloppé d'une feuille d'étain une médaille d'argent dont voici la description : Au droit, le buste de Louis XV avec cette légende *Ludovicus XV Pius, Munificus.* Au revers, la vue cavalière de l'église Saint-Sulpice achevée avec la place, les deux fontaines et les tours coiffées d'une toiture ; autour, cette inscription : *Basilicae et urbi additum decus S. Sulpitii area* MDCCLIV et enfin au bord de ce plan se lit la signature *Rottiers filius.*

Cette découverte fut soumise sans succès à la sagacité des savants, l'image de la pièce fut publiée dans divers journeaux et revues, personne ne put dire à propos de quel événement celle-ci avait été frappée.

C'est à M. Duchesnay-Desprez qu'on devra le mot de l'énigme ; désormais il est clair que *Basilicae et urbi additum decus S. Sulpitii MDCCLIV*, qui peut se traduire ainsi : *La place Saint-Sulpice ajoute à la beauté de la basilique et de la ville* et surtout la date 1754 rappellent la cérémonie décrite plus haut, à savoir « la pose de la première pierre de la place de Saint-Sulpice ».

faites actuellement et Madame Duboucher qui part le 4 ou 5 octobre s'en seroit chargée très volontiers.

Si je scavois votre goût, je vous envoireois quelques petits ajustements, mais je crains de ne rien faire qui vaille et préfère m'abstenir.

Le bruit court que Madame Beaumont va faire partir pour Madrid un détachement de ses fils. Votre cour va augmenter et ce sont de nouveaux acteurs pour la danse.

Je suis sûr, ma très chère sœur, qu'au moment présent, vous pestez contre moide ne vous avoir point nommé, dans le commencement de ma lettre, le mortel en faveur de qui vous ne vous êtiez pas décidée avant votre départ ? C'est de M. Patu des Hautschamps (1) que l'oncle vous parloit. J'ai vu un temps où il pensoit à mariage et je ne scais si son goût a changé ou non.

Voilà, ma très chère sœur, tout le mystère.

Assurez, je vous prie, mon père et ma mère, de mes très humbles respects. Adieu, ma chère sœur, mes compliments à monsieur Lebrun et de la Buissière, un baiser à Olympe, (?) et un autre pour vous.

Votre frère

Duchesnay-Desprez S. S. F. »

Quelques années passèrent, Mademoiselle Duchesnay-Desprez ne se décidait toujours pas à faire un choix parmi ses adorateurs.

Au printemps de 1756, elle avait alors vingt ans, son frère la gourmande tendrement dans la lettre suivante où l'on retrouve tout l'aimable badinage, toute la grâce de style du XVIIIe siècle.

De Paris, ce 5 avril 1756.

« Vous me paroissez, ma très charmante sœur, un peu trop difficile et vous faites assez honnêtement la renchérie. Comment, vous ne trouvez pas ce monsieur du Bas Poitou assez huppé pour vous ? Vous n'y pensez pas, en vérité, quand vous me tenez ce langage ! Si c'est cette seule considération qui vous arrête, vous avez grand tort de ne pas terminer promptement. Ce jeune homme a de grandes espérances et, de plus, mon cher cœur, il jouit actuellement de cinq mille livres de rente et vous ne lui apporterez point, en vous mariant,

(1) Antoine-Henri Patu des Hautschamps appartenait à une « famille de robe » parisienne ; il était alors conseiller du roi, contrôleur des expéditions de la Grande Chancellerie de France et demeurait rue N. D. de Nazareth. Il épousa en 1757 la fille d'un avocat au parlement.

une dot plus considérable. Avez-vous oublié que dans ce pays-ci ces messieurs ne se prennent plus à la figure et qu'ils veulent écu contre écu, c'est-à-dire un bien égal au leur ? ainsi rabattez-en s'il vous plaît : on est fort accoutumé dans Paris à rencontrer des demoiselles à cent mille francs et les notaires y regardent à deux fois quand elles ne sont pas dotées plus avantageusement.

Je suis toujours dans l'admiration, ma chère sœur, quand vous me parlez de vos grandes affaires ! Mais, de grâce, d'où vous viennent ces grandes affaires et précisément dans le moment que vous avez destiné à m'écrire. Je les ai maudites cent fois, et vous me faites peut-être pester contre des êtres imaginaires. Non, je ne croirai jamais que vous soyez aussi occupée que moy et cependant je ne laisse pas que de trouver assez de temps pour vous donner de mes nouvelles fort régulièrement et en outre pour vous faire la copie d'une ode aussi longue que touchante. Voulez-vous, ma très chère sœur, que je vous donne la véritable raison de tout cela ? c'est que je me fais un plaisir infini de ce qui n'est apparemment pour vous qu'une peine et qu'un ennui mortel, et puisque je suis en train de vous dire des vérités, *c'est que je vous aime beaucoup plus réellement que vous ne m'aimez.* Allons, bon ! voilà que je suis presque fâché, à présent de n'avoir pu retenir ce reproche souligné qui ne vous fera que trop connoître mon faible pour vous.

Encore, ma très chère sœur, si c'étoient vos maîtres qui me privassent de l'agrément que j'ai à recevoir de vos lettres . . . Si, par exemple, vous passiez toutes vos journées avec un maître-écrivain, je me dirais à moi-même ; elle fait bien, elle sent qu'elle en a grand besoin, mais pour celui-là, vous ne me le persuaderez pas. Vous écrivez comme un vrai chat et vous croiez avoir fait la plus grande violence à votre tranquillité quand vous avez barbouillé une demi-page pour m'apprendre que vous n'avez pas le loisir de m'écrire . . . Allez, c'est fort mal fait à vous . . .

Avant de terminer il faut pourtant que je vous dise que je me porte bien et que je suis un peu allongé depuis ma maladie, j'ai actuellement cinq pieds, cinq pouces sans chaussures. Mandez-moi où vous en êtes et ce que j'ai au-dessus de vous.

A Dieu, point de rancune. Mille compliments de ma part à M. Laugier et à toute la société françoise.

Assurez mon Père et ma Mère de mes très humbles respects.

Je suis avec tout l'attachement possible

Votre frère *Duchesnay-Desprez.*»

Les reproches du frère à la sœur touchant l'écriture de celle-ci n'étaient pas dénués de fondements, nous avons un échantillon de ses griffonnages dans une lettre non datée, écrite sur un fin papier doré sur tranche et de laquelle, à grand peine, nous extrayons ce qui suit :

« Je suis charmée, cher frère, d'avoir à te donner de meilleures nouvelles de la santé de mon cher père. Il se porte beaucoup mieux et n'a presque plus de fièvre. Il ne manque plus que trois jours pour faire la quarantaine, au bout de ce temps, nous l'espérons, il entrera en convalescence. » (1)

Deux grands ministres espagnols venaient de tomber en disgrâce : « Tu sais sans doute le grand changement qui est survenu ici, raconte-t-elle. Le marquis de la Ensenada est chûté *(sic)* depuis hier. On a été le prendre dans son lit à trois heures du matin avec des gardes. On a été ensuite chez Ordenana à qui on a fait le même compliment. Le bruit court que l'on a mené le marquis en Grenade dans un château et Ordenana à Pamplune. Tout cela est si nouveau qu'on n'en connaît pas encore les raisons. On dit beaucoup de choses et personne ne sait rien au juste, les uns en sont fâchés . . . » La suite manque.

Monsieur Duchesnay-Desprez guérit sans doute de sa maladie, puisqu'il mourut seulement en 1759.

Devenue veuve, Madame Duchesnay-Desprez quitta l'Espagne avec sa fille et vint rejoindre son fils à Paris où elle se logea rue Neuve des Petits Champs. C'est dans cette ville que Mlle Duchesnay-Desprez rencontra celui qui allait être son époux.

* * *

Né en 1713, Jean-Marie d'Arjuzon, écuyer, appartenait à une famille originaire de Gascogne, établie depuis le XIVe siècle dans les environs de Dax et de Mont-de-Marsan.

Fils et petit-fils de Trésoriers de France en la Généralité de Bordeaux, il fut de bonne heure initié aux affaires financières par un père qui l'associa à ses travaux. Il quitta la Gascogne après la mort de celui-ci et vint se fixer à Paris.

(1) Il s'agit sans doute de la fièvre typhoïde dont l'anatomie pathologique était alors fort mal connue et à laquelle on assignait arbitrairement une durée de quarante jours.

En 1760, il était Conseiller-secrétaire du roi et Caissier général des États de Bretagne. D'importants mémoires sur les finances le firent remarquer des ministres (de l'Averdy notamment), du roi même et lui valurent par la suite d'être nommé « aux exercices et fonctions » de Trésorier général des Etats de Bretagne, (1) puis Trésorier général de la Caisse d'amortissements, Fermier général et enfin Receveur général des finances pour les provinces de Picardie et d'Artois.

C'était, on le voit, un laborieux qui jusqu'à sa mort répéta : « Il faut périr dans la peine et le travail ».

Le 25 mai 1760, il écrit à son frère, demeuré à Saint-Pandelon, près de Dax, avec sa mère et sa sœur, pour lui annoncer son mariage. Comme les gens très occupés, il ne s'attarde pas aux phrases inutiles et ne dit que le nécessaire « . . . le party est convenable à tous égards ; quant aux qualités personnelles, elles sont telles qu'on peut le désirer. Je me flatte donc que ma mère ne désapprouvera pas cette union et qu'au contraire, elle voudra bien y donner son consentement dans la forme cy-jointe, il doit être devant notaire et légalisé par le lieutenant particulier ou autre juge. Vous verrez dans ce projet de consentement qui est la demoiselle ; elle a actuellement cent vingt mille louis et une pension de 1500 louis de la Cour d'Espagne en considération des services de feu son père . . . »

Jean-Marie d'Arjuzon était alors âgé de 47 ans. Vigée, qui fit également son portrait, l'a représenté avec la perruque poudrée, les cheveux roulés, attachés sur la nuque par un nœud de ruban, vêtu d'un habit de velours bleu pâle avec le rabat de dentelle. Sa tête est belle et régulière et l'expression de sa physionomie sérieuse respire aussi la grâce et la bonté.

Il avait été le meilleur des fils et des frères, sa correspondance est là pour attester sa tendre sollicitude pour les siens : soins, cadeaux, attentions de toutes sortes, il est toujours prêt à leur rendre service ou occupé à leur faire plaisir. Eux, de leur côté, du reste, lui rendent pleinement cette justice.

(1) « Le Roy et les Députés des Etats m'ont nommé pour exercer les fonctions de Trésorier Général de la province . . . Quelque flatteuse que soit pour moy cette distinction, j'aurais préféré le repos et la tranquillité que ma santé exige depuis longtemps, aussi m'y suis-je d'abord refusé, mais il a fallu céder ; ce n'est cependant pas faute de prétendants et que toute la Cour n'aye été en mouvement pour la demander . . . » Lettre de J. M. d'Arjuzon à sa sœur.

Hélène Duchesnay-Desprez avait donc fait un heureux choix et un avenir de bonheur paraissait lui être assuré.

Son mariage fut célébré à l'église Saint-Eustache le 21 juin 1760 et les deux époux allèrent habiter rue Gaillon. (1)

Des papiers personnels de la jeune femme il ne nous reste plus à publier qu'une affectueuse lettre de sa belle-mère : Catherine d'Arjuzon, née de Marmajour, qu'un portrait nous représente calme et digne, vers l'âge de 45 ans, dans une robe décolletée garni de zibeline, un livre d'heures à la main.

«Saint-Pandelon, le 29 août 1760.

«Je ne saurois assez vous exprimer, ma chère fille, la joye que j'ai ressentie à la vue de la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire.

Je vous assure que je ne désirois rien tant dans le monde que l'établissement de mon fils, et ce qui me flatte davantage, c'est le choix qu'il a fait.

Je souhaite que vous jouissiez longtemps du bonheur le plus parfait ; accordez-moy, ma chère fille, votre amitié et soyez persuadée que la mienne vous est acquise à tous égards, et que ma satisfaction seroit complète si j'étais à portée de vous embrasser et de vous assurer de vive voix que je seray toute ma vie, votre bonne et affectionnée mère

de Marmajour-Darjuzon.

Mon fils et ma fille n'ont pas moins de joye que moi et sont très sensibles aux sentiments d'amitié que vous leur témoignez. Veuillez bien recevoir les assurances de la leur et de leur attachement inviolable.»

Hélas ! les souhaits exprimés dans ces lignes ne devaient pas se réaliser : déjà les jours de la pauvre jeune femme étaient comptés.

Le 1er février 1761, elle accoucha d'un fils après sept mois de grossesse et malgré les soins éclairés de son oncle, M. de la Faye, les symptômes les plus alarmants se manifestèrent aussitôt.

C'est encore à Gabriel Duchesnay-Desprez que nous devrons quelques détails sur la fin de sa malheureuse sœur.

(1) M. d'Arjuzon demeurait rue des Capucines avant son mariage.

D'Espagne, où il était depuis quelques mois, car il semble déjà être absent au moment du mariage, il écrit à sa mère.

Madrid ce 16 février 1761.

«Madame et très chère mère,

Votre dernière lettre m'a fait verser des larmes de sang, le danger imminent où se trouvait ma sœur quand vous m'avez écrit, le trouble où vous étiez vous-même me pénètre jusqu'au fond de l'âme. Tout me fa itcraindre un malheur affreux et pour vous et pour moi ! Seroit-il possible que nous fussions frappés encore d'une manière aussi sensible ! que deviendrions-nous, ma chère Maman ? que deviendrais-je et quelle consolation nous resteroit-il dans des moments si cruels ! Quelle fille, quelle sœur, et quelle amie nous perdrions !

Mais, comment n'a-t-elle pas éprouvé quelques soulagements après les quatre saignées qui lui ont été faites ? Si ces secours n'ont produit aucun effet, quelle espérance qu'elle puisse résister à la révolution qu'occasionnera en elle la fièvre de lait ? Ces réflexions me désolent et me tuent . . . Les soins que mon cher oncle prend d'elle, les nuits qu'il a passées auprès de son lit, n'auront peut-être pas été infructueux. Je suis persuadé qu'il y aura apporté toute son attention et qu'il aura donné dans cette circonstance, comme dans tant d'autres, des preuves de son bon cœur et de son attachement pour notre famille. Assurez-le, je vous prie, de toute mon amitié et de toute ma reconnaissance.

J'attends le courrier prochain ; peut-être recevrai-je une de vos lettres pendant le courant de la semaine, mais si vous n'écrivez pas ou que votre lettre s'égare, à quels tourments ne me verrai-je pas livré !

Dieu nous fasse la grâce de nous regarder en pitié.

Tous nos amis d'ici prennent une part très sincère à la position de ma sœur . . .

Je n'écris pas à mon beau-frère ce courrier-ci. Je ne pourrois que m'attendrir davantage sur sa situation ; il doit être dans une inquiétude mortelle sur le sort de sa femme, et quelle consolation pourroit lui donner le frère du monde le plus troublé et le plus à plaindre ? Dites-lui pour moi des choses bien tendres, et telles que vous les pouvez penser dans une circonstance pareille.

Faites lui aussi mon compliment sur la naissance d'un fils qui doit mettre le comble à l'amour qu'il a pour la mère et qui doit faire ses délices. Vous avez la bonté de me marquer qu'il a été nommé Gabriel-Thomas-Marie, mais vous ne me dites pas qui est-ce qui l'a tenu sur les fonts baptismaux . . . » (1)

Quel aurait été le désespoir de l'infortuné, s'il avait pu se douter qu'au moment où il écrivait cette lettre, sa sœur adoré reposait sous les dalles de Saint-Roch depuis déjà dix jours ! . . .

Et maintenant, pour finir, avant de quitter cette intéressante jeune femme, déposons sur sa tombe, comme une couronne et malgré leur facture enfantine, ces quelques vers, début d'une poésie écrite par son fils tout jeune écolier.

Par les Vertus, les Grâces embellie,
Ma mère, hélas ! descendit au tombeau.
Avec mes jours, elle a donné sa vie,
Et des cyprès couvrirent mon berceau.

Cet Ange, au Ciel, veille à mes destinées,
Je suis inscrit au livre du bonheur,
Et j'ai passé mes premières années
Dans l'innocence et la paix d'un bon cœur.

C. D'ARJUZON.

(1) Nommé Gabriel-Thomas comme son oncle Duchesnay-Desprez, cet enfant devait avoir celui-ci pour parrain et pour marraine sa grand' mère d'Arjuzon. Porté hâtivement à l'église Saint-Roch le jour même de sa naissance, on remplaça le parrain absent par André Mougin « bénitier de l'église » et la marraine, par Elisabeth Villemain, employée de Saint-Roch probablement aussi. C'est lui qui, sous le 1er Empire, fut Grand Chambellan de Hollande, chevalier d'honneur de la Reine Hortense, Pair de France pendant les Cent Jours et sous la Restauration.

FÉMINISME ET MŒURS FRANÇAISES

Le printemps s'annonce à Paris de la manière la plus agréable du monde, et déjà le soleil rayonne éblouissant. Mais il éclaire de bien étranges tentatives !

La France va procéder à des élections pour renouveler ses députés. Une femme a déjà posé sa candidature. Cette femme est une féministe de la première heure : Madame Marguerite Durand. Mme Marguerite Durand dirigea naguère pendant plusieurs années un journal quotidien : *La Fronde*, rédigé, composé, administré exclusivement par des femmes et qui n'était peut-être pas meilleur pour cela. Il fut néanmoins un des hauts faits les plus remarquables de l'histoire du féminisme. Vraisemblablement, la candidature dans le centre même de Paris que pose Mme Marguerite Durand, enrichira cette histoire du féminisme de nouvelles et charmantes péripéties. Mais qu'en résultera-t-il ?

Rien assurément, et il est probable, il est même certain que le féminisme français ne réalisera dans cette circonstance aucun progrès.

Le féminisme, en effet, semble incompatible avec les mœurs françaises. Non pas que la France soit particulièrement rebelle aux innovations. Elle l'a bien prouvé. Mais la France a presque tout accordé aux femmes, et il ne paraît donc pas que les efforts du féminisme puissent, à l'heure actuelle, obtenir des réformes sérieusement, profondément utiles à la femme . . .

En France, nous jugeons assez favorablement les manifestations même un peu exubérantes du féminisme anglais. Mais

pourquoi ? Parce que la situation de la femme anglaise, nous la considérons effectivement comme mauvaise et comme susceptible d'être améliorée par l'initiative même des femmes. Mère, la femme anglaise n'est cependant pas mère légalement. Seul le père a droit sur ses enfants. S'il se sent mourir, il peut désigner leur tuteur. Mais la mère ne peut que donner des indications ; et il appartient à la justice d'approuver ou de désapprouver son choix. Elle ne peut non plus revendiquer aucune autorité pour la direction ou pour l'éducation de ses enfants. Épouse, elle est à la merci de son mari. Celui-ci n'est tenu que de donner à sa femme des ressources suffisantes pour qu'elle ne meure pas de faim. Et s'il considère que sa femme l'a volé d'une manière ou d'une autre, il peut la mettre à la porte de sa maison sans qu'elle ait le moindre droit de réclamer. La loi dit même qu'un mari peut battre sa femme à la condition que ce soit avec un bâton pas plus gros que le doigt. Et on prétend que beaucoup de maris anglais usent de la permission et qu'ils ont de très gros doigts.

Si une femme désire divorcer, il lui est extrêmement difficile d'arriver à ses fins ; ici encore les coutumes anglaises accordent au mari d'immenses privilèges. Il faut à la femme, pour obtenir gain de cause, non seulement prouver l'adultère de son conjoint, mais prouver encore que ce dernier s'est livré sur elle à des voies de fait : et cette preuve est toujours moins commode à administrer que les coups eux-mêmes. Grâce à la loi, on arrive à cette situation vraiment odieuse qu'une épouse ne peut obtenir le divorce alors que son mari entretient dans sa propre maison une concubine, tandis que, pour une seule faute de sa femme, le mari obtient ce qu'il veut. Si un mari décède intestat, une femme ne peut hériter que d'un tiers ou d'une moitié de ses biens, tandis que, à la mort de sa femme dans les mêmes conditions, le mari hérite de la totalité. La loi anglaise, en cas d'héritage, donne les propriétés foncières au fils aîné ; peu importe que le fils aîné ait plusieurs sœurs nées avant lui ; il a tout, elles n'ont rien. Quoi encore ! la femme ne peut hériter d'une propriété foncière qu'au cas non seulement où elle n'a pas de frère, mais encore où elle n'a pas de père vivant qu'elle soit mariée ou non . . . Voilà quelques-unes des terribles infériorités légales de la femme en Angletere. Il y en a beaucoup d'autres encore. Et,

par conséquent, le mouvement un peu violant du féminisme anglais nous intéresse . . .

Mais un pareil mouvement n'aurait en France aucune raison d'être. Les femmes françaises ne sont nullement asservies comme les femmes anglaises. On leur accorde toutes les réformes qu'elles demandent, on leur en accorde même qu'elles ne demandent pas . . . Quant aux réformes politiques, décidément nous ne saurions les prendre au sérieux. C'est plus fort que nous. Nous ne le pouvons pas. Il n'y a guère que deux députés qui aient essayé — et assez mollement — de faire obtenir aux femmes le droit de vote.

L'un d'eux s'appelait Gautret. Il a d'ailleurs quitté le Palais Bourbon pour devenir administrateur d'une colonie. M. Gautret voulait faire accorder le droit de vote aux femmes célibataires, veuves ou divorcées, c'est-à-dire, expliquait-il, «à la femme responsable d'elle-même, au chef de famille ayant un intérêt indépendant à défendre ou à faire valoir». Au surplus, ces arguments en faveur de «la grande réforme féministe» étaient plutôt puérils. Il constatait qu'en France il y a environ vingt millions de femmes et seulement dix-neuf millions d'hommes. Cette minorité d'hommes s'était libéralement accordé le suffrage dit universel. Oui, sauf les criminels avérés, tributaires des cours d'assises, et les maladroits, victimes de la police correctionnelle, dont le casier judiciaire était orné de quelques condamnations, tous les hommes ont été englobés dans le suffrage universel, tous, malades et alcooliques, candidats à la maison de santé ou évadés des hôpitaux de fous, tous ignorants et illettrés, tous ont été déclarés *éclairés*, *compétents*, consultables, électeurs en un mot. Mais les femmes ne sont pas électeurs : quelle injustice !

En réalité pour des «féministes», comme le député Gautret, les femmes françaises sont victimes de calomnies. On considère les femmes comme des créatures impressionnables, mobiles, ondoyantes et diverses, jouets de leurs sentiments, de leurs sensations, de leurs nerfs, incapables de pensée pure, d'abstraction, de généralisation. Mais, au contraire, les femmes n'ont-elles pas montré une application soutenue dans le travail, une grande possession d'elles-mêmes dans les épreuves pour l'obtention des grades universitaires ou autres, n'ont-elles pas été de redoutables concurrentes pour leurs rivaux

masculins, n'ont-elles pas eu une singulière sûreté de conduite dans l'exercice des professions une fois acquises . . . etc. . . . etc. . . . vous voyez tout ce qu'on peut dire et vous voyez que tout ce qu'on dit est parfaitement raisonnable. Conclusion : il faut que les femmes votent.

Mais ce féministe pressé avait le grave tort de méconnaître la pensée française ; en France on accorde à la mère de famille une dignité particulière et il semblait bizarre d'exclure du droit de vote précisément les femmes mères de famille à qui on aurait dû tout d'abord le concéder.

Un autre député, M. Dussaussoy se rendit compte de l'état des esprits masculins, et il proposa d'accorder à toutes les femmes — même aux mères de famille — le droit de vote. Mais cet homme prudent estima qu'on pourrait sans inconvénient commencer par les élections municipales, cantonales et autres, par les petites élections, et qu'on devrait réserver les plus importantes, c'est-à-dire les élections législatives. Les femmes voteraient donc pour élire des conseillers municipaux, des conseillers généraux, des conseillers d'arrondissement ; mais on ne leur accorderait d'élire des députés ou des sénateurs que lorsqu'elles auraient prouvé qu'elle étaient capables d'être bien sages.

Ces deux propositions n'eurent aucun succès, et la Chambre ne les examina même pas. La Chambre eut-elle tort ?

* * *

Du moins, on ne lui tint pas rancune, car — c'est un fait indiscutable — l'immense majorité des femmes françaises est antiféministe. Et les manifestations électorales de quelques femmes très aventureuses ont toujours été considérées par les autres femmes comme de bonnes, ou plutôt comme de mauvaises plaisanteries. On sait de reste que les ardentes féministes ne veulent pas seulement être électrices, elles veulent encore être éligibles. En tous cas, elles veulent entrer à la Chambre des Députés. Quant au Sénat, c'est une trop redoutable institution pour qu'elle puisse exciter leur envie. Et puis, les hommes eux-mêmes ne peuvent être élus sénateurs que lorsque ils ont passé la « quarantaine ». Une femme, ambitionnant le Sénat, avouerait donc son âge. C'est une chose

qui ne se fait guère en France. Il sera toujours temps pour les femmes de revendiquer cette paisible retraite lorsqu'elles auront blanchi sous le harnais politique. Nous n'en sommes pas là. Elles non plus.

La tentative de Madame Marguerite Durand qui est d'ailleurs illégale, sera donc complètement inefficace. On fera beaucoup de bruit autour de cette candidature ; mais ce sera, vous pouvez m'en croire, beaucoup de bruit pour rien.

J. ERNEST-CHARLES.

LES PROLÉTAIRES

(A PROLETÁROK)

PIÈCE EN QUATRE ACTES

(Suite.) (6)

SCÈNE IX.

BANKÓ, ORDAS, MÁKONY.

ORDAS. Eh bien ! nous en avons fini avec cette corvée. Mes pauvres oreilles, comme on les a martyrisées !

BANKÓ *(lui tirant le bras et à son oreille)*. Faites attention ! Son père est ici.

ORDAS *(Haut)*. Excepté, naturellement, Mlle Zelma. Oh ! c'était vraiment un divin plaisir.

MÁKONY. Laisse donc. Va dire cela à ma femme, moi, sous ce rapport, je suis avec l'opposition. *(Il s'asseoit à la table de jeu.)* Mettons-nous maintenant à une besogne plus intelligente.

ORDAS *(s'asseyant)*. Alors, nous ne goûterons plus de plaisir céleste ?

MÁKONY. Du moins, jusque-là, employons ce petit moment de répit. *(Il bat les cartes.)*

BANKÓ. Il n'y a pas de quatrième. *(Timót arrive du fond.)*

ORDAS. Précisément voici le maître de céans qui vient.

MÁKONY. Où cela ? Je ne vois que Timót.

ORDAS. La langue m'a fourché.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, TIMÓT.

BANKÓ. Tu arrives à propos, Paul. Précisément nous parlions de toi.

TIMÓT. Grand plaisir. Moi aussi j'ai causé de toi.

BANKÓ. Avec qui ?

TIMÓT. Avec Bencze.

ORDAS *(à Mákony)*. Naturellement, Benjamin est le trait d'union entre eux.

BANKÓ. Eh bien donc, quel bien a-t-il dit de moi, ce cher Bencze ?

MÁKONY *(battant les cartes)*. S'il vous plaît, Messieurs . . .

TIMÓT *(à Bankó)*. Nous te plaignions de ne pas vouloir, avec un aussi grand talent que le tien, prendre quelque emploi.

BANKÓ. Vraiment ? Hum, hum ! Je n'ai pas de protection — on opprime les capacités.

ORDAS. Pour quel emploi aurais-tu donc des capacités ?

BANKÓ. Pour tout emploi où il y a peu de travail et de gros appointements. Je sens que ce serait là ma vraie vocation. Le matin, aller s'asseoir au bureau, allumer le chibouque, ensuite s'allonger et penser au bien de la patrie. Ah ! je parie qu'il me viendrait de telles pensées que . . .

ORDAS. Tu t'endormirais dessus.

BANKÓ. Dans ce cas-là aussi, je rêverais au bien de la patrie. Entends-tu, Paul, ne pourrais-tu pas quelque chose pour moi, qui suis ton parent ?

TIMÓT. Quoi ?

BANKÓ. J'ai appris que dans la circonscription où est ton domaine, tu avais une grande influence sur les Roumains. Fais-moi élire député.

TIMÓT. Bencze m'a déjà parlé de cela, mais, je l'avoue, je suis un homme si peu important . . . je n'oserais pas . . .

BANKÓ. Quoi ? tu n'oserais pas risquer quelques milliers de florins pour ton parent ? quelques misérables billets de mille ! il ne t'en coûterait pas davantage — le prix en a beaucoup baissé. Mais qu'ils m'élisent seulement, je leur montrerai bientôt

ce dont je suis capable. En quelques années, je remonterais à flot comme si jamais on n'avait fait sauter ma banque. Ensuite, je me retirerais et j'irais m'asseoir dans un bon emploi.

ORDAS. Programme complet. Va le dire à tes électeurs.

BANKÓ. Je leur débiterai un si beau programme qu'ils croiront voir le ciel. Quel député veulent-ils donc, si je ne suis pas assez bon pour eux ?

MÁKONY *(de mauvaise humeur à Ordas)*. Nous les attendons inutilement, jouons à deux. *(Il donne les cartes.)*

BANKÓ *(à Timót)*. Vois-tu ces gens-là ? Ils peuvent jouer aux cartes quand il est question du bonheur de la patrie !

ORDAS *(jouant)*. Du tien seulement.

BANKÓ. C'est tout un. La patrie est heureuse dans ses fils, et à moi tout seul je suis plusieurs fois un fils de la patrie, — je suis noble, cela fait un — je suis savant, cela fait deux. — As-tu entendu parler de mes découvertes scientifiques ?

TIMÓT *(distraitement)*. Non.

BANKÓ. Lis les journaux. J'ai déjà découvert tant d'antiquités qu'on en ferait un régiment de vieilles femmes. Mais, plaisanterie à part, je puis le dire, je ne suis pas le dernier des archéologues. Au dernier banquet, c'est moi qui ai porté un toast à notre Président.

TIMÓT *(comme s'il était dans les nuages)*. Pas possible !

BANKÓ. Ensuite j'ai déjà pratiqué des fouilles . . . De mes propres mains de seigneur, j'ai creusé la terre et j'ai découvert tant de haches rouillées et de pots cassés qu'on aurait pu en garnir une cuisine romaine. C'est une grande science, cela, mon ami !

TIMÓT *(toujours distrait, à part)*. Où s'attarde ce Bencze ? Il a dit qu'il me parlerait encore.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, IRÈNE, Mme MÁKONY, ELISA.

Mme MÁKONY. Cette pièce doit avoir quelque charme particulier pour que les Messieurs s'y retirent toujours.

IRÈNE *(pâle, énervée, parlant toujours avec beaucoup d'effort)*. Peut-être, parce que c'est la pièce la plus tranquille.

ELISA. Et le calme et la tranquillité font quelquefois

tant de bien après des plaisirs bruyants. Essayons, nous aussi, le charme de cette chambre. *(Elles s'asseoient.)*

Mme MÁKONY. En outre, il y a la table de jeu. Elle aussi a une certaine force d'attraction pour les Messieurs.

ORDAS *(jouant, bas)*. Ta femme te poursuit encore ici.

MÁKONY. Ne t'en occupe pas, donne. *(Ils jouent.)*

TIMÓT *(debout, au milieu, il s'incline plusieurs fois et s'efforce de rencontrer les regards d'Irène, qui détourne toujours les yeux)*.

ELISA. Mon Benjamin, de quoi parliez-vous donc avec tant de chaleur ?

BANKÓ *(courtoisement)*. D'une affaire qui est devenue tout à fait inopportune dès que les dames sont entrées dans cette salle.

Mme MÁKONY. Et qu'était-ce donc ?

TIMÓT *(cherchant toujours le regard d'Irène)*. Des antiquités.

ORDAS *(jouant, à Mákony)*. Entends-tu comme on fait des compliments à ta femme ?

MÁKONY *(jouant)*. C'est bien fait pour elle.

Mme MÁKONY. Je croyais que M. Timót s'occupait plus volontiers de la jeunesse que de l'antiquité.

TIMÓT *(avec beaucoup d'embarras)*. Moi, non . . . mais . . . *(Bankó s'en va derrière Elisa et lui parle bas en s'appuyant sur le canapé. — Timót reste seul au milieu de la pièce.)*

Mme MÁKONY *(à Irène)*. Dès demain, je vous inscrirai à notre société, ma chère . . .

IRÈNE. Je vous suis très obligée, mais je ne sais pas . . .

Mme MÁKONY. Ne nous privez pas, ma chère, du plaisir que je ferai à notre société en lui procurant une si excellente recrue. Ensuite, je vous ferai aussi inscrire à la société des dames charitables pour la distribution des soupes, dont je suis aussi la Présidente. Cela, vous ne pouvez le refuser, ma chère ; la femme, si elle veut accomplir sa tâche sociale, doit prendre part à la vie de société et elle ne doit jamais . . .

MÁKONY *(tout en jouant)*. Rester à la maison.

TIMÓT *(en lui-même)*. Pas une fois, elle ne m'a regardé.

Mme MÁKONY. Ah ! toi aussi tu écoutes ; les cartes ne t'accaparent donc pas complètement ? Mon mari a raison, ma chère. Vous ne manquerez pas de voir combien nous avons

à faire, si nous voulons remplir notre mission sociale : Assemblées générales, séances de comités, visites, représentations de bienfaisance, quêtes. Vraiment, il nous reste à peine le temps de nous occuper de notre propre ménage.

ELISA. Ce dévouement mérite d'autant plus de reconnaissance.

TIMÓT *(à part)*. C'est comme si j'étais sur des épines. Si seulement je pouvais m'en aller d'ici, mais je n'ose pas bouger.

Mme MÁKONY *(se tournant vers Elisa)*. Vous avez raison, ma chère Elisa, et je m'étonne d'autant plus que vous ne soyez pas encore membre de l'une de nos sociétés.

ELISA. Demain, je me ferai inscrire avec Irène.

MÁKONY *(jouant, à Ordas)*. Pauvre Benjamin !

Mme MÁKONY. Vraiment, je suis fière de ces conquêtes. *(Bencze passe dans le salon du fond, causant avec quelques invités)*. Mon cher Zátonyi, votre femme est véritablement un ange.

Scène XII.

LES PRÉCÉDENTS, BENCZE.

BENCZE *(debout à la porte)*. Et moi je suis à la porte du paradis.

Mme MÁKONY. Entrez et voyez qu'il n'y a pas que des anges qui ont accès dans ce paradis. Ha, ha, ha ! un bon mot, il est dommage que ma Zelma n'ait pas entendu.

TIMÓT *(bas à Bencze, qui vient sur le devant)*. Je voudrais bien m'en aller d'ici.

BENCZE *(lui serrant la main)*. Courage !

Scène XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ZELMA, KLIMÓCZY.

ZELMA *(au bras de Klimóczy)*. Maman a prononcé mon nom, me voici.

Mme MÁKONY *(se levant)*. Charmante enfant ! elle devine même ma pensée.

KLIMÓCZY. Les âmes parentes sont en affinité magnétique. Poésie, pure poésie !

Mme MÁKONY *(embrassant Zelma sur le front)*. N'es-tu pas fatiguée, mon enfant ?

ZELMA. Oh non, maman ! Je viens précisément de promettre à M. Klimóczy que je jouerais un morceau de piano à quatre mains avec lui.

ELISA. Ah ! M. Klimóczy joue aussi du piano ?

KLIMÓCZY. Oui, Madame. — La musique, la poésie — c'est ce qui me fait vivre.

BANKÓ *(bas à Elisa)*. Et un intérêt de 500%.

Mme MÁKONY. Charmante idée ! Allons-y tout de suite, il n'est pas permis de perdre cette jouissance. Votre bras, mon cher Ordas !

ORDAS *(il abat ses cartes, se lève et prend le bras de Mme Mákony ; à part)*. Cette femme est mon ennemie jurée.

MÁKONY *(se levant)*. Nous n'avons pas pu finir cette partie non plus. *(Pendant que la société se groupe et se dirige vers le salon du fond, Irène va se placer à côté de Bencze.)*

IRÈNE *(bas)*. Monsieur, restez ici.

BENCZE. Mais la société —

IRÈNE. Restez ici ! Il faut que je vous parle. *(Bencze se détourne en haussant les épaules.)*

TIMÓT *(bas à Bencze)*. Je ne me sens pas bien.

BENCZE. Va tranquillement dans le salon et n'oublie pas que je suis ton ami. *(Tous partent, à l'exception de Bencze et d'Irène.)*

Scène XIV.

BENCZE, IRÈNE.

IRÈNE. Qui a permis à cet homme de venir ici ?

BENCZE. A quel homme, ma chère Irène ?

IRÈNE. A celui avec lequel vous vous promenez bras dessus bras dessous, à celui dont vous serrez la main, à celui que vous appelez votre meilleur ami et dont la présence est un affront continuel pour moi.

BENCZE *(conduisant Irène au canapé)*. Asseyez-vous, ma chère, vous êtes trop agitée.

IRÈNE *(elle ne s'asseoit pas)*. Depuis qu'il m'a fallu devenir votre femme, c'est maintenant la première fois que j'ai l'occasion de vous parler ouvertement...

BENCZE. La perte a été seulement pour moi. *(Il s'asseoit.)* Il n'est, certes, pas convenable de m'asseoir, mais je vous demande pardon, je suis très fatigué.

IRÈNE. Je n'ai pas pu vous dire jusqu'ici que, si je ne vous demande rien d'autre, j'exige que vous ne m'exposiez pas à une humiliation et que vous m'accordiez, au moins, une protection égale à celle dont je jouissais aux côtés de ma mère.

BENCZE. Ne dois-je pas sonner pour avoir un verre d'eau? La nervosité étouffe entièrement votre voix, ma chère.

IRÈNE. N'oubliez pas, Monsieur, que je suis une femme et que j'exige de la considération même de mon mari.

BENCZE. Belles et grandes paroles.

IRÈNE. Ne croyez pas que vous ayez toujours devant vous la faible et timide jeune fille qui, cédant à la violence, a été contrainte de vous donner sa main. Un mois de souffrances vaut de longues années de bonheur; et si, enfin, le temps m'a accoutumée à la pensée douloureuse que je suis votre femme, — il m'a appris aussi que j'ai le droit d'exiger de vous l'estime et la déférence.

BENCZE. Mais en quoi ai-je manqué à la déférence que je dois à ma femme? Peut-être parce que je suis rentré chez moi? Trouvez-vous qu'un mois est trop court, ma chère?

IRÈNE. Assez, Monsieur! Si vous êtes assez lâche pour offenser votre femme, moi, j'ai assez de force pour ne pas demander, mais exiger le respect.

BENCZE. Autant que vous en voudrez.

IRÈNE. Je défends que Timót entre dans cette maison, tant que j'y habiterai; je défends que vous le receviez et que vous l'appeliez votre ami, tant que je serai votre femme.

BENCZE. Et ensuite?

IRÈNE. Je ne vous comprends pas et je ne veux pas vous comprendre. Il ne me convient pas d'en dire davantage. Vous avez entendu ma volonté et j'attends que vous vous y conformiez. *(Elle va pour sortir.)*

BENCZE. Restez un peu, ma chère; j'ai oublié de vous demander le plus important. De grâce, dites-moi donc

pourquoi vous êtes irritée contre cet honnête et innocent Timót ?

IRÈNE *(s'arrêtant)*. Comment, Monsieur, vous ne le savez pas ?

BENCZE. Cette innocente méprise avant notre mariage ? Cela tourmente donc toujours votre petit cœur ? Pauvre enfant, nous avons pourtant éclairci cela depuis longtemps.

IRÈNE. Que dites-vous là ?

BENCZE *(négligemment)*. Oh ! oui, j'en ai entendu parler aussi. Camille, la veuve en deuil — pardon, notre chère maman — me l'a raconté. J'ai interrogé Timót ; vous pouvez croire que, moi aussi, je tiens autant à l'honneur que la noble famille Szedervári. Mais ce brave Timót a tout éclairci d'un seul mot. Ses intentions étaient honnêtes — oui sans doute — quoique vous trembliez, ma chère. Le brave Timót a été amoureux de vous, amoureux fou, et voulait vous demander en mariage. Voilà ce que la petite Elisa — je veux dire l'honorable Mme Bankó — n'a pas compris. Eh bien, vous le voyez, ma chère, il n'y a pas lieu de vous irriter contre Timót ; au contraire, ayez plutôt pitié de lui, le pauvre amoureux malheureux. Ha, ha, ha !

IRÈNE. Et vous dites cela, en riant, à votre femme ?

BENCZE *(se levant et s'approchant d'Irène)*. Cette pose de reine, ces regards dédaigneux, vous vont très bien, ma chère et rehaussent considérablement votre beauté. Sous ce rapport donc, je n'ai pas de reproches à vous faire. Mais, quant au reste, retenez bien qu'ici j'ai seul le droit de vouloir et que ma volonté s'accomplira. N'oubliez pas que Timót est mon meilleur ami et qu'il est votre plus grand admirateur ; il viendra donc à l'avenir chez nous, nous le recevrons et j'attends de vous — comprenez-vous ? — j'attends de vous que vous soyez aimable et gracieuse avec lui ; car cela est dû, non seulement au meilleur ami de votre mari, mais encore à un homme qui souffre secrètement.

IRÈNE *(glacée d'effroi)*. Monsieur !

BENCZE. Nous avons laissé nos invités trop longtemps seuls ; il faudrait, au moins, que l'un de nous soit auprès d'eux. Permettez que ce soit moi. *(A part.)* Cela va bien — la catastrophe est proche. *(Il sort.)*

Scène XV.

IRÈNE *(seule).*

Qu'est-ce que c'est ? Est-ce à moi qu'on a parlé ainsi ? Était-ce bien mon mari qui m'a jeté ces paroles à la face ? Mon mari . . . hélas ! — je porte son nom, le nom de cet homme à qui, pour toujours et indissolublement, m'attache mon serment — Oh ! quelle honte ! — Quelles ténèbres tout autour de moi ! Comme la nuit est froide et comme elle jette sur moi son ombre ! J'ai froid, je frissonne, oh ! j'ai peur dans cette nuit sombre, si seule, si abandonnée ! — Je n'ai personne, personne ! Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Tu as donc perdu tout ton pouvoir que tu m'as ainsi oubliée ? — *(Mosolygó paraît à la porte de côté.)* Vous ici, mon meilleur ami ? Dieu, pardonne-moi mon blasphème ! *(Elle va avec empressement du côté de Mosolygó, qui lui montre du doigt la porte opposée. Irène se retourne et voit Darvas.)* — Charles ! *(Elle court vers lui, après quelques pas elle s'arrête, puis recule effrayée et, se couvrant le visage avec ses mains, elle s'affaisse sur le canapé.)*

Scène XVI.

IRÈNE, DARVAS, MOSOLYGÓ.

DARVAS *(tout pâle, l'air triste, il vient sur le devant et, s'arrêtant devant Irène, il la regarde silencieusement).*

MOSOLYGÓ *(il va doucement dans le fond, ferme la porte et rentre dans la chambre de côté).*

IRÈNE *(après une pause).* Oh ! pourquoi êtes-vous revenu ? Que me voulez-vous ? Me demander compte de mon serment, de ma foi ? Ne savez-vous pas tout ? Ne vous a-t-on pas raconté mon malheur, ne vous a-t-on pas dit que vous n'aviez plus le droit de me voir ? Allez, allez, laissez-moi à moi-même, laissez-moi souffrir seule.

DARVAS *(froidement).* Vous vous trompez, Madame. Je ne suis venu pour vous demander compte de rien ; je ne suis pas venu pour vous faire des reproches. De votre cœur, de

votre main, vous avez pu disposer à votre gré ; ce serment, que vous m'avez donné, n'a été qu'une parole en l'air, comme tant de serments d'amoureux. Je ne dis pas que vous m'ayez fait un faux serment ; peut-être alors croyiez-vous que vous m'aimiez. Le serment s'est envolé, l'amour est passé, n'en parlons plus.

IRÈNE *(se redressant)*. Vous le croyez ? Bien, tant mieux, vous avez raison ! L'amour s'est envolé, est passé . . . Croyez cela, jugez moi légère, méprisez-moi, détestez-moi, mais laissez-moi, ne mettez pas mes forces à une nouvelle épreuve ! *(Elle se laisse tomber sur le canapé et met sa figure dans ses mains.)*

DARVAS *(avec une douloureuse amertume)*. Et voilà le but des efforts de l'homme, la récompense de son travail, la réalisation de ses rêves ! C'est l'espérance du bonheur qui donne de la force à ses bras affaiblis et essuie sur son front la sueur de la fatigue. Pauvre créature, fragile et frivole ! Pourquoi ai-je placé sur toi, moi l'homme fort, mon âme, ma vie, mon bonheur ? De quel droit ai-je pu compter que tu serais plus forte que les autres ? Que tu saurais comprendre la valeur d'une vie qu'on mettait entre tes mains ? et qu'au premier mot, tu ne la laisserais pas tomber à terre et se briser ? *(Avec une émotion croissante.)* Mais j'aurais pu m'attendre à ce que, la laissant tomber, au moins tu ne la laissasses pas choir dans la boue ; et que, si tu laissais entrer dans mon cœur l'aiguillon douloureux de l'amour déçu, au moins tu ne me ferais pas monter au visage la rougeur de la honte, pour t'avoir aimée un jour !

IRÈNE *(se levant)*. Monsieur ! Réfléchissez que, si vous avez le droit de me faire des reproches, vous n'avez pas celui de m'offenser.

DARVAS *(avec une émotion toujours croissante)*. Je n'ai pas ce droit ! Oh ! je le sais bien, je n'avais pas plus le droit de vous faire des reproches que je n'avais celui de vous défendre, lorsque j'entendais de toutes parts des choses qui changeaient en honte amère le souvenir douloureux de mon amour. Que suis-je ? Quel droit me donne le fait d'avoir mis ma vie entre vos mains et que vous l'ayez anéantie ? le fait de vous avoir donné toute la force de mon âme et que vous l'ayez gaspillée, tarie ? Aucun droit ! Mais j'ai cependant celui de vous de-

mander compte de mon honneur perdu — j'ai le droit de repousser cette main qui a rejeté mon amour honnête et, à la place, m'a offert une aumône . . . une aumône, au prix de votre honte — à moi qui vous adorais comme l'ange le plus pur de Dieu, et qui portais votre image sur ma poitrine à côté de celle de ma mère.

IRÈNE *(se précipitant et lui saisissant la main, s'écrie).* De qui parlez-vous ?

MOSOLYGÓ *(sortant de la porte de côté).* Malheureux, ne l'offense pas, je ne t'ai pas amené pour cela.

DARVAS *(retenant avec peine sa colère).* C'est vrai, je ne suis pas venu ici pour cela ; je te remercie, mon ami, de me l'avoir rappelé. Je n'ai pas à m'emporter, cela ne ferait que me rendre ridicule, je le suis déjà assez : un amoureux évincé, à qui on donne du pain par charité. Ce pain, je l'ai rapporté, le voici, reprenez-le, il n'est pas fait pour moi, je ne saurais le digérer. *(Il retire de sa poche un papier plié.)*

IRÈNE *(accablée).* De quoi parlez-vous ?

MOSOLYGÓ. Ce n'est pas vrai — ne l'écoutez pas — il est fou.

DARVAS. Avec quel plaisir j'avais eu en mains ce papier pour la première fois ! Quelle douce et heureuse image d'avenir ces caractères noirs ont éveillée en moi ! Sot que j'étais ! Je n'avais pas su comprendre que j'emportais avec moi le prix de ma vie perdue, que j'avais reçu une indemnité pour mon cœur brisé. Je croyais que mon mérite m'avait procuré mon emploi ; je croyais par mon travail gagner mon pain. Il m'a fallu apprendre des autres, lire, dans les regards narquois, que l'honneur qu'on me faisait n'était pas dû à mon mérite, mais à l'amante de mon maître, dont la protection m'avait procuré cet emploi. Grand merci, Madame ! Vous avez rejeté mon amour, et, en compensation, vous m'avez procuré du pain. Je suis venu, non pas pour vous demander compte de votre amour, mais pour vous rendre ce pain ! *(Il déchire le papier et le jette aux pieds d'Irène.)*

IRÈNE *(stupéfaite).* Qu'est-ce ? Que dites-vous ? *(Elle se baisse, ramasse les morceaux de papier et lit.)* Nomination — Paul Timót — *(elle s'écrie)* Ah ! il croit cela ! *(Elle s'évanouit.)*

MOSOLYGÓ. Ce n'est pas vrai — ce n'est pas vrai — va-t-en, fou que — tu es tu l'as tuée.

IRÈNE *(se ranimant)*. Ne partez pas — je veux une explication — j'y ai droit — je commence à deviner le sens de vos paroles, mais je n'ose y croire — répondez — c'est mon droit d'exiger une explication.

DARVAS *(avec passion)*. Une explication ! Demandez à votre mari de vous expliquer pourquoi il vous a épousée, pourquoi il est parti en voyage immédiatement après le mariage. Demandez-lui une explication au sujet de ce luxe, de cette magnificence qui vous entoure. — Qui en a fait les frais ? Demandez une explication à vos invités, qui chuchotent dans vos salons, sourient et vous complimentent avec une politesse ironique. Demandez-en la cause à ces gens-là ! Demandez une explication à ce monde qui parle de vous en vous plaignant, en se scandalisant, et prononce à si haute voix votre condamnation que moi, à distance, je l'ai entendue ! Et demandez une explication à mes anciens collègues qui m'ont jeté à la face mon emploi, et m'ont entouré d'un respect ironique — me demandant une protection, que notre maître a mise ici — Oh ! voulez-vous que je prononce encore une fois ce mot, qui a été ma mort ? — Adieu, Madame ! Nous avons réglé notre compte l'un avec l'autre . . . nous n'avons plus rien à nous dire. *(Il sort.)*

MOSOLYGÓ *(il veut courir après lui)*. Arrête !

IRÈNE *(elle a écouté Darvas dans une attitude rigide, elle s'avance et retient Mosolygó)*. Laissez-le, qu'il s'éloigne. Il a raison . . . nous avons réglé notre compte ensemble . . . Oh ! comment, lui, a-t-il pu croire tout cela ? Je vous remercie, mon Dieu, de ne pas être tombée morte devant lui ! *(Elle s'affaise sur le canapé et, dans un sanglot convulsif, cache son visage entre ses mains.)*

MOSOLYGÓ. Ne pleurez pas — il était fou — bientôt sa raison reviendra — il en a menti — le monde est méchant — je le sais par moi-même ?

IRÈNE *(se levant et d'un ton calme)*. Vous parlez bien, mon ami, nous n'avons pas maintenant le temps de pleurer. Allez, je vous prie, chercher M. Zátonyi.

MOSOLYGÓ. Le voilà précisément qui vient.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, BENCZE.

BENCZE. Ma chère, vous oubliez complètement vos devoirs de maîtresse de maison. Nos invités déjà commencent à s'inquiéter... Ah ! C'est ce brave Mosolygó qui vous a retenue ?

IRÈNE *(avec un calme forcé)*. Monsieur, parlez à ma mère, appelez-là et quittons de suite cette maison.

BENCZE *(surpris)*. Qu'est-ce ? Peut-être ce brave Mosolygó vous a-t-il invitée à venir à sa maison de campagne ?

IRÈNE. Je vous répète, Monsieur, que je ne resterai pas un instant de plus dans cette maison. Vous êtes mon mari, je ne peux pas vous quitter ; je vous demande donc de venir avec moi.

BENCZE. Où cela ?

IRÈNE. A votre domicile.

BENCZE. C'est ici mon domicile, autant que je sache.

IRÈNE. Vous mentez. Ce n'est pas votre domicile. Ce luxe n'est pas à vous ; cette splendeur ne provient pas de votre fortune. Cette robe élégante que je porte — *(elle en arrache les dentelles)* n'est pas à vous ; ces bijoux précieux, ce collier, ces pendants d'oreille en diamant ne viennent pas de mon mari *(au fur et à mesure qu'elle nomme les bijoux, elle les arrache et les jette. Mosolygó se baisse, les ramasse et les met dans sa poche)*. Et moi — moi — le monde ici ne me regarde pas comme votre femme !

BENCZE *(à part)*. La catastrophe a éclaté plus tôt que je ne le pensais. *(Haut.)* Et vous tenez ces grandes découvertes du brave Mosolygó, ma chère ?

IRÈNE. Monsieur, écoutez-moi, ayez pitié de moi. Je ne sais pas pour quel motif vous m'avez forcée à devenir votre femme, vous ne m'aimez pas, vous me considérez comme un jouet ; mais je suis votre femme, j'ai prêté serment et je serai votre femme obéissante, je travaillerai et, comme une servante, j'aurai soin de votre bien-être ; oh ! seulement emmenez-moi d'ici, et délivrez-moi de cette vie dans laquelle il me faut rougir et pour vous et pour moi.

BENCZE. Pourquoi? Pour ma part, je ne rougis d'aucun de nous deux.

IRÈNE *(avec une irritation croissante)*. Oh! ne me forcez pas à parler plus clairement, car sans doute vous savez tout; peut-être même avez-vous voulu qu'il en fût ainsi; je ne sais pas pourquoi, ni quel but vous aviez; mais, si vous avez encore une étincelle d'honneur dans la poitrine, écoutez-moi, quittez de suite cette maison avec moi.

BENCZE. Maintenant? et que ferons-nous de nos invités?

IRÈNE. Vous savez bien que ce ne sont pas nos invités. Vous savez bien que je ne saurais plus les regarder en face.

BENCZE. Bah! vous êtes un peu compromise, c'est vrai; mais ne vous en inquiétez pas; dans la bonne société, ce n'est pas une vraie femme, celle qui n'est pas un peu compromise.

IRÈNE. Vous êtes un misérable!

BENCZE. Dites plutôt que je suis indulgent et généreux; un autre mari ferait du bruit, en tirerait vengeance, réclamerait satisfaction; moi, pourtant, vous voyez comme je suis calme et tranquille, et je n'ai pas d'autre but que d'arranger toute cette affaire et de rétablir votre bonne renommée au prix de n'importe quel sacrifice.

IRÈNE. Comment! Vous m'accusez? Ah!

BENCZE. Je ne vous accuse d'aucune façon. Voyez avec quel calme je vous parle de rétablir votre bonne renommée.

IRÈNE. Assez, Monsieur! Je ne supporterai pas davantage vos offenses, allons-nous-en!

BENCZE. Quand vous serez plus calme, ma chère; demain peut-être parlerons-nous plus tranquillement de cette affaire.

IRÈNE. Je le répète, Monsieur, je veux quitter immédiatement ces lieux.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, CAMILLE.

CAMILLE *(venant toute échauffée du salon du fond, et laissant la porte ouverte)*. Vous jouez donc à cache-cache? Le maître de la maison, la maîtresse de la maison plantent là leurs invités, c'est à moi à faire les honneurs. Aussi, j'ai bu tant de punch

que je n'en puis plus. *(A Mosolygó.)* Très bon le punch, je vais vous en faire apporter un grand verre.

BENCZE. Renoncez à la jouissance du punch, notre glorieuse mère. Irène veut quitter la maison immédiatement et elle n'a pas d'autre désir que celui de nous faire partir aussi avec elle.

CAMILLE. Quoi ? Où irons-nous après ?

IRÈNE. Où vous voudrez, ma mère, mais je ne resterai pas ici.

CAMILLE *(avec chaleur, parlant d'une voix forte)*. Mais qu'est-ce qui t'a pris ? Quelle est cette folie subite ? Laisser ici cette existence élégante, ce luxe de grand seigneur ! Faudra-t-il peut-être que nous revenions à notre ancienne misère ? Dans le voisinage des Tulipán ?

IRÈNE. Ma mère sait que ce luxe et cette élégance ne nous conviennent pas, ne sont pas à nous ; que, dans notre ancienne condition, nous étions pauvres, mais qu'au moins nous n'avions pas à rougir ni devant nous, ni devant les autres.

CAMILLE. Pourquoi donc rougis-tu maintenant ? Moi, je ne rougis pas. Regardez un peu cette enfant ! Tu veux faire de la morale à ta mère ?

IRÈNE. Ma mère, ma mère, réfléchissez que j'ai déjà fait pour vous le plus grand sacrifice. Vous ne pouvez me forcer à en faire davantage.

CAMILLE. Que dis-tu ?

IRÈNE. Vous m'avez demandé de sacrifier mon amour, je l'ai fait ; vous m'avez demandé de devenir malheureuse . . . je le suis ; mais ne me demandez pas de sacrifier mon honneur — parce que, cela, je ne le ferai jamais.

CAMILLE *(excitée)*. Quel est ce langage ? Qui en veut à ton honneur ? Veux-tu m'apprendre l'honneur ? Qui es-tu, toi qui parles ainsi à moi, à une femme vieillie dans l'honneur ? Qui es-tu ? Qu'es-tu ? toi que j'ai ramassée dans la fange, que j'ai retirée de rien et que j'ai empêché de mourir sur la paille avec tes parents.

IRÈNE *(tressaillant et se précipitant vers Camille)*. Qu'avez-vous dit ? Avec mes parents ? De qui donc suis-je l'enfant ?

CAMILLE. De malheureux ouvriers mineurs, qui sont

morts de faim, et, si je n'avais pas eu pitié de toi, si je ne t'avais pas adoptée pour ma fille, toi aussi —

IRÈNE. Je ne suis pas votre fille !

CAMILLE *(avec l'opiniâtreté de l'ivresse).* Non ! Depuis longtemps ce secret m'oppressait l'âme — maintenant je l'ai dit.

BENCZE. Eh bien, glorieuse veuve — maintenant vous en avez rejeté le poids.

IRÈNE *(elle reste un instant toute raide, puis saisissant la main de Camille — et éclatant).* Comment donc avez-vous osé alors briser ma vie ?

CAMILLE *(balbutiant).* Hé — quoi ? — ne me serre pas la main ainsi.

IRÈNE. Comment avez-vous osé introduire furtivement dans mon cœur le sentiment filial et vous en servir pour tuer mon bonheur ? Comment avez-vous osé, sous un masque menteur, m'arracher un sacrifice qui n'était dû qu'à ma mère seule et à aucune autre personne au monde ? Pourquoi ne m'avez-vous pas laissée mourir sur la paille, plutôt que de me prendre comme instrument d'une machination dont je n'ose pas soupçonner la bassesse ? Vous êtes-vous fait appeler ma mère pour que, sous ce nom sacré, vous brisiez mon cœur, vous humiliez mon front, vous tuiez mon bonheur et vous vendiez mon honneur ?

CAMILLE *(elle baisse la tête et, brisée par l'émotion, se tait).*

BENCZE *(à part).* Quelle fille ! je regrette presque que nous devions nous séparer.

IRÈNE *(se calmant).* Mais non — pardonnez-moi, je me suis emportée — je vous ai appelée ma mère pendant tant d'années, je ne veux pas vous dire adieu sur un ton si amer. Soyez heureuse, Madame, je vous pardonne ce que vous avez fait contre moi, et, le bien que vous m'avez fait, je ne l'oublierai pas. Adieu, Madame ! Vous avez brisé le dernier lien qui m'attachait à cette maison, je puis m'en aller. *(Elle part et, s'arrêtant à la porte, elle se retourne.)* Qu'on ne me suive pas, je le défends ! *(Elle sort.)*

MOSOLYGÓ *(il s'en va derrière Irène, s'arrête à la porte, se retourne et tire de sa poche les bijoux).* Je pourrais les emporter — bien mal acquis — mais cela brûle ma poche — les voilà *(il les jette aux pieds de Bencze et sort).*

BENCZE. Ha, ha ! Mosolygó est devenu honnête homme. *(A Camille.)* Eh bien, sublime veuve ! *(Dans le salon du fond, on voit des invités allant et venant.)*

CAMILLE *(relevant la tête)*. Ne me parlez pas. *(Elle sort.)*

BENCZE. Il est dommage que vous ayez bu autant de punch, glorieuse veuve !

Le rideau tombe.

(Traduit du hongrois par *M. Paul Bert de la Bussière.)*

(La fin au prochain numéro.)

CHRONIQUE DES THÉATRES

Ce que chaque femme sait, par M. J. M. Barrie. (*Nemzeti Szinház.*)

C'est une assertion extrêmement douteuse que celle dont la pièce de M. Barrie cherche à établir la vérité, à savoir que les moyens de garder leur mari sont à la portée de toutes les femmes ; mais l'œuvre met du moins hors de doute que l'auteur sait broder sur ce sujet une pièce aimable et amusante. M. Barrie peut bien se tromper dans ses théories sur la vie conjugale, mais il ne s'écarte pas du chemin qui le mène à la sympathie du public. Il a de la grâce, de l'humour et du flair pour trouver de jolis petits traits qui rendent vivante sa peinture et égayent les spectateurs. On peut n'être pas de son avis, mais on ne peut s'empêcher de le suivre.

Le rideau se lève sur un intérieur écossais : le *home* de la famille Wylie, industriels suffisamment enrichis et très peu cultivés. Il fait nuit et les hommes : le père Wylie et ses deux fils feignent de se préparer à aller se coucher afin que la jeune fille de la maison, Maggie, s'en aille, elle aussi, mais en réalité ils sont aux aguets et attendent un cambrioleur qui depuis quelques jours fait des visites nocturnes dans la maison. Le cambrioleur ne se fait pas attendre en vain. Le voilà. Mais quel singulier cambrioleur ! Après avoir fait son entrée par la fenêtre, il allume la lampe, va droit à la bibliothèque, prend un gros bouquin, s'approche de la table et se prépare à prendre des notes. C'est un pauvre étudiant de l'université de Glasgow, John Shand, qui, pour gagner pendant l'été de quoi vivre en hiver, passe ses vacances à faire le service de portier à la gare et qui, chaque soir, se glisse furtivement dans la maison des Wylies, où il y a des livres et où il peut étudier. Pourquoi ne vient-il par la porte ? Parce que

sa famille n'est pas en bons termes avec les Wylies et parce qu'il est trop fier pour demander une faveur à ces parvenus. Il aime mieux violer leur domicile. C'est lui qui en fait la déclaration quand les trois Wylies le surprennent. Ils voient bien que ce n'est pas un cambrioleur, mais comme ils sont des gens âpres au gain, ils cherchent néanmoins à profiter de l'affaire. Ce John Shand est un garçon de beaucoup de talent, d'une volonté tenace et d'un esprit pratique, mais il n'a pas d'argent pour finir ses études de théologie, tandis qu'eux, les Wylies en ont assez, mais de plus ils ont Maggie, qui avec ses vingt-sept ans menace de rester vieille fille. John Shand, quoique n'ayant pas plus de vingt-un ans, pourrait être homme à l'épouser, pensent les Wylies, et ils lui en font la proposition. Ils lui donnent trois cents livres sterling, à condition qu'après cinq ans il devra épouser Mlle Maggie. Après quelques hésitations, accepté le marché, et notre homme s'en va — par la porte maintenant, bien entendu — fiancé de Maggie.

C'est une négociation peu estimable, mais l'auteur a su nous rendre sympathique et John Shand et Maggie, et son art consiste à nous maintenir dans le même sentiment à leur égard durant toute la pièce ; et après nous avoir été sympathiques, ils le deviennent l'un à l'autre. Les trois cents livres sterling aidant John Shand embrasse la carrière politique. Il se fait élire député et c'est comme *Member of the Parliament* qu'il épouse Maggie, au grand contentement des Wylies. Ils vivent en bon ménage, mais sans amour, c'est-à-dire : sans l'amour réciproque. Car Maggie, elle, aime son John, mais celui-ci n'éprouve pour elle qu'un peu d'amitié. C'est un garçon franc et loyal, qui a la manie de croire que c'est par son propre mérite qu'il fait son chemin dans le monde, et ne s'aperçoit pas que c'est Maggie qui lui suggère les meilleures idées et le guide ; et quand il rencontre la belle et jeune Lady Sybil et s'éprend d'elle, il déclare en toute honnêteté à sa femme qu'il veut divorcer. Voilà la grande épreuve pour Maggie. Comment s'y prend-elle ? Elle ne s'oppose pas au divorce, mais en secret elle fait valoir les petits soins par lesquels elle assure sa supériorité sur Lady Sybil, de telle sorte que John Shand est heureux de rompre avec le roman et de rentrer dans la réalité avec Maggie, de qui il sait maintenant toute la valeur. On pourrait certainement parier qu'il n'en manque pas qui sauraient faire comme elle, mais elle est charmante et la pièce, soutenue au Nemzeti Szinház par une interprétation tout à fait excellente, l'est aussi.

Tante Rosmarin, par M. Ernest Vajda. *(Magyar Szinház.)*

Imaginez-vous une jeune fille qui, sous la tutelle de sa tante, une vieille demoiselle d'une inexpérience rare, vit en toute innocence au fond de la campagne et qui, soudain, après un bal, se trouve enceinte, sans qu'elle sache comment et sans qu'elle en comprenne l'importance — et vous aurez imaginé le sujet dont un aimable écrivain allemand, jadis célèbre, Henri Zschokke, il y a environ quatre-vingts ans, faisait un conte et dont un jeune auteur hongrois, plein de talent, M. Ernest Vajda vient de faire une pièce. La belle Susette — c'est ainsi que la charmante enfant s'appelle — après avoir beaucoup dansé se trouve mal au bal et son Céladon, méconnaissant l'évanouissement, fait ce qu'il croit être désiré par elle . . . Quelques semaines se passent, Susette est prise de vertiges et le médecin fait au plus grand étonnement de tous et à la plus grand joie de Susette la découverte qu'elle est enceinte. On parvient bien vite à établir l'identité du malfaiteur, mais cela ne fait qu'augmenter le trouble. C'est le fils du propriétaire voisin, d'un baron avec qui la tante est, à propos d'un procès, dans les plus mauvais termes. Ni la tante, ni le baron ne veulent entendre parler de réconciliation, mais en même temps la tante réclame une réparation pour l'honneur de Susette. Elle obtient que le jeune baron épouse Susette, sous la condition d'une immédiate séparation. Le mariage se fait, le divorce aussi, mais en attendant les jeunes gens s'éprennent l'un de l'autre et le mari divorcé enlève sa femme divorcée et la tante ne peut que les suivre en se soumettant à l'irrévocable. Les décors «Biedermeyer» et les costumes de 1830 environ donnent une saveur singulière à cet histoire un peu osée au fond, mais d'un tour presque idyllique ; quelques bons rôles et quantité de jolis scènes font le reste pour que le public soit content.

La Colline des Généraux, par MM. Roda-Roda et Rössler. *(Magyar Szinház.)*

La gaieté règne aussi dans l'autre nouveauté que le Magyar Szinház nous a donné ces semaines-ci, l'œuvre de deux auteurs allemands, mais c'est une gaieté puisée à une fontaine satirique. La «moquerie» de MM. Roda-Roda et Rössler est une moquerie de la vie militaire. Les acteurs principaux sont un colonel, un archiduc et un prince impérial allemand. Le colonel, las de sa besogne, voudrait bien

prendre sa retraite, mais sa femme n'y consent point. Elle est trop ambitieuse pour ça et veut d'abord qu'il atteigne le grade de général. Alors le colonel ne pouvant pas donner sa démission, se décide à agir de telle sorte qu'on l'oblige à la donner. Pour fêter le centième anniversaire de la création du régiment, on arrange une grande manœuvre sous les yeux d'un archiduc et d'un prince prussien ; le colonel fait de son mieux pour gâter l'affaire. Il donne des ordres diamétralement opposés à ceux que la raison exigerait. Vain effort. L'archiduc qui a passé tout son temps en compagnie d'une petite femme, n'y voit rien et le prince allemand trouve que le colonel a su par son stratagème utiliser merveilleusement les leçons fournies par les japonais dans la guerre russo-japonaise. Un grand nombre de caricatures et un plus grand nombre encore de traits satiriques rehaussent l'intêret de la pièce, dont la représentation à Vienne fut interdite, en plein succès, tandis qu'à Budapest l'autorité militaire s'est contentée de donner l'avis aux officiers de n'y point assister en uniforme. Ils y vont en tenue civile et s'amusent peut-être plus encore que le public qui chaque soir comble la salle et rit à gorge déployée.

Le Vétéran, par M. Charles de Bakonyi; musique de M. Emeric Kálmán. *(Vigszinház.)*

M. Charles de Bakonyi est l'auteur hongrois qui détient sur notre scène le record du *run* des pièces. Excepté pour deux de ses œuvres, il a été accoutumé à ce que ses pièces fussent jouées au moins cent fois et il connaît des succès beaucoup plus retentissants encore. C'est ainsi qu'il a commencé avec *Le Prince Bob* qui faisait il y a quelques années fortune au théâtre Népszinház, ensuite il donna *Jean le Héros*, dont le chiffre des représentations au théâtre Király-Szinház s'éleva à plus de trois cents ; l'année passée il donnait — en collaboration avec M. Emeric Kálmán — le vaudeville *Manœuvre d'Automne* qui, après avoir pris possession du théâtre Vigszinház, s'élevait au rang d'un succès mondial, régnait toute une saison à Vienne, était représenté un peu partout en Autriche, en Allemagne, en Italie, jusqu'au Danemark et en Amérique — et voilà qu'il recommence — toujours avec M. Kálmán — une campagne victorieuse avec sa nouvelle œuvre : *Le Vétéran*, représentée pour la première fois ces jours-ci au Vigszinház. La donnée, sur laquelle l'auteur s'est

rencontré avec certains autres écrivains, est la suivante. Dans un manoir la mère — une bonne vieille dame — et sa fille — une ravissante petite créature — attendent le retour du fils de la maison, qui depuis quinze années est absent. Un chagrin d'amour l'a chassé de son village et il s'est enrôlé comme volontaire. C'est au temps de Solferino et de Magenta que l'histoire se passe. Enfin la guerre est finie, la paix conclue et le fils doit retourner avec les autres vétérans, à son foyer. On l'attend anxieusement, mais les soldats passent et il n'est pas parmi eux, lorsque tout à coup un soldat galonné entre dans la cour. C'est lui ! s'écrient la mère et la fille et elles se jettent au cou du nouveau venu. Mais elles se trompent, ce n'est pas celui qu'elles attendaient, ce n'est que son meilleur camarade qu'il a en mourant chargé de transmettre la triste nouvelle à sa mère et à sa sœur. Cependant voyant leur méprise, il n'a pas la force de transformer toute cette joie en un deuil et il les laisse dans leur illusion. Chaque jour il diffère la révélation de la vérité, lorsqu'on demande la fille en mariage. Alors le prétendu frère se rend compte que ce n'est pas seulement la pitié qui le retient dans la maison, mais aussi l'amour que la jeune fille lui a inspiré. Il ne donne pas son consentement au mariage ; la jeune fille est prise de soupçons et découvrant la vérité, elle s'aperçoit aussi que ce n'est pas de l'amour d'une sœur, mais de l'amour pur et simple qu'elle aime leur hôte. Enfin c'est le tour de la mère. A la suite de certaines recherches officielles elle apprend que son fils bien-aimé est mort, que c'est un étranger qu'elle a hébergé, mais il ne reste pas longtemps un étranger. La fille devient sa fiancée, et la mère au lieu du fils défunt a pour se consoler le beau-fils. Sur la scène toute cette évolution se fait très habilement, le pittoresque des dehors et l'intérêt des situations y aident du reste beaucoup et bien que la gaieté n'abonde pas, en revanche on peut goûter là les sentiments d'un cœur noblement ému. La musique de M. Kálmán mérite, elle aussi, toutes les louanges. Elle est toujours agréable, spirituelle et dans plusieurs endroits d'une élévation rare, surprenante même, dirions-nous, si le talent bien connu de M. Kálmán ne nous défendait d'être surpris.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Œuvres de Géza Faragó, au Salon National (Nemzeti Szalon).

Jusqu'à présent cet artiste était connu du public plutôt comme dessinateur d'affiches — c'est le «Capiello de Budapest» — et comme caricaturiste plein de verve et d'un certain humour. Il se révèle cette fois comme décorateur habile, d'un goût sûr, et d'un talent original. Voyez comme il sait exprimer tout le charme qui se dégage d'une scène de procession, dans un paysage de printemps. Le *Retour des Pélerins*, avec cet arbre en fleurs au premier plan qui donne de l'envolée à la composition, est un très beau morceau de décoration moderne. Le Portrait d'une jeune fille, en costume 1830 est plein de charme aussi. Très jolies et d'une poésie tout à fait naïve les quelques toiles qui représentent des fenêtres fleuries. Le rouge sonore d'un géranium se confond avec le bleu tendre d'un hortensia et le violet des verveines. Derrière le rideau de mousseline et de dentelles on devine le mystère d'un intérieur. Nous aimons moins la grande composition intitulée: *Il y avait une fois*. Le décorateur n'avait pas grand' chose à dire cette fois... Il y a trop de sécheresse, trop de «symbolisme» dans la représentation du sujet. Nous préférons à cette «grande machine» ainsi qu'à certains paysages de conception plutôt naturaliste, un petit panneau intitulé *Clair de lune au bord du Theyssa* dont la tonalité est très harmonieuse. L'avenir de l'artiste est, croyons-nous, dans la décoration: qu'il s'y lance carrément.

Nous avons revu avec plaisir quelques projets originaux d'affiches déjà connues. M. Faragó possède toutes les qualités d'un «affichiste» de marque. L'idée picturale est originale, l'exécution

simple la plupart du temps, le dessin caractéristique. Les couleurs vives sont posées en taches larges.

Enfin n'oublions pas son talent de costumier. L'artiste travaille pour plusieurs théâtres et pour quelques maisons de couture. Nous avons pu voir des séries de projets de costumes fantastiques et aussi quelques toilettes exécutées d'après ses dessins : sorties de bal, chapeaux, etc. Il a su tout en gardant ses qualités d'artiste, satisfaire les aspirations du public qui l'apprécie avec juste raison.

Maîtres Hollandais. (Könyves Kálmán.)

Un sentiment d'inquiétude s'empare du visiteur en entrant. Dans ce même local où il y a quelques semaines Kernstock et ses adhérents nous ont offert le spectacle d'un assaut formidable, voici que tout est rentré dans le silence. Un instant nous pouvons nous croire dans une salle médiocre d'un musée de province. Tout est convenable, discret, rien ne nous choque, mais rien non plus ne retient particulièrement notre attention. Le grand vieux maître Joseph Israëls reste grand, même avec des toiles de valeur minime. Nous connaissons déjà le *Retour des Pêcheurs* pour l'avoir entrevu il y a une dizaine d'années dans une exposition organisée à Munich. C'est un de ces tableaux qu'on apprécie pour l'art savant dont ils témoignent. Suivant les paroles de Manet : « On le salue, mais on ne le regarde pas ». Tandis qu'on regardera toujours avec plaisir le petit panneau intitulé *Clair de lune.* Au premier plan une femme du peuple, une paysanne avec un enfant sur les bras ; dans le fond une chaumière. La lune se lève pâle et discrète. Belle harmonie de teintes bleutées, froides, rendue avec une émotion sincère qui nous émeut à notre tour. En somme ce sont les meilleurs tableaux de l'Exposition.

De préférence aux sujets qu'offre son pays natal illustrés par son père, Isaäe Israëls traite des sujets parisiens : midinettes qui se promènent et bavardent avec entrain dans la rue ; étudiants et étudiantes au jardin du Luxembourg. Moins original, plus cosmopolite que son père il a une hardiesse dans la conception qui nous fait soupçonner un enseignement reçu de Lucien Simon — peut-être.

M. Akkeringa fait du plein-air sans atteindre les effets de soleil. Les vues de La Haye qu'expose M. Arntzenius Floris sont un peu pauvres de sentiment, et n'éveillent pas davantage la curiosité

artistique. M. Th. de Bock est un émule de l'école de Corot ; par là s'explique son affinité avec le paysagiste hongrois L. de Páal dans son tableau *Chemin poussiéreux*. Des frères Maris, Willem seul est représenté par deux tableaux, de prix assez élevés, mais de qualités plutôt inférieures. M. Langeveld fait des pastiches d'après M. Maris, mais il est bien moins cher, et c'est son seul mérite. Une marine du grand peintre de marines qu'est M. Mesdag, ne donne véritablement aucune idée de son art. Le reste est bien de la vieille, de la très vieille école ; n'en parlons pas.

Tableaux bibliques, au Home artistique (Művészház).

Toujours en quête d'une idée nouvelle et originale M. Rózsa organisa pour la semaine sainte une exposition de tableaux ayant pour sujets des motifs religieux ou bibliques. Que Celui qui prêchait le suprême pardon lui pardonne cette idée. A la vue de tous ces Christs, de toutes ces Madonnes, ces bons Samaritains nous nous croyons un instant fourvoyés dans un magasin d'objets religieux. Quel assemblage bizarre de quelques belles œuvres d'art et d'une série de toiles détestables. Les tableaux de M. Ferenczy méritent une attention particulière. *Le Sermon sur la montagne* peint il y a une dizaine d'années, ou plus, — est une œuvre d'art pleine de promesses. Si nous avons cru voir quelque relâchement dans les dernières œuvres, nous n'en sommes pas moins persuadés, que chez des artistes de la trempe de M. Ferenczy c'est l'indice d'un travail intérieur qui prépare des œuvres plus complètes. Pour parler du tableau et des études qui ont servi pour la composition, nous leur trouvons les belles qualités d'une émotion sincère et jeune. Observez un à un tous ces personnages assis, accroupis écoutant la parole du Christ. Quelle variété de caractères, quelle fidélité dans les expressions. La couleur est fraîche, c'est une vraie atmosphère de plein-air. Encore une fois, c'est une belle œuvre d'art, la plus intéressante de l'exposition et qui valait la peine d'être vue.

Nous avons pu voir une dizaine de tableaux de feu Charles Lotz, parmi lesquels *L'Ange jouant du violon* est une belle décoration murale.

Nous ne voyons pas l'intérêt qu'il y avait à tirer de l'oubli l'artiste très médiocre que fut Charles Jakobey (1827—1891), élève et aide de Lotz. Les 48 tableaux qu'on nous montre n'ont qu'une signification très relative même au point de vue de l'histoire de l'art.

M. Zemplényi expose deux ébauches, dont l'une surtout *Christ soignant des malades* est d'une grande puissance.

Le Pharisien et le Publicain de M. Körösfői Kriesch, le St. Georges de M. Mannheimer retiennent l'attention.

Le Golgotha de M. Réti est une tache trop noire pour en distinguer quelque chose.

Dans la jeune génération nous avons rencontré les noms de M. Gulácsy, Fáy, Egry, Aiglon, etc. . . .

Exposition de Printemps, au Salon National (Nemzeti Szalon.)

Parlons des dames d'abord, car elles exposent en groupe distinct, dans les deux salles du premier. Nous avons vainement cherché à deviner les motifs qui réunissent les membres de ce cercle intitulé *La Société des Femmes Peintres Hongroises.*

La plupart de ces dames savent leur métier plus ou moins, mais quelques-unes seulement — oh ! très peu ! — ont du talent. Presque toutes tendent à une peinture mâle, et c'est bien leur plus grande erreur. Les qualités de sensibilité sont les plus précieuses, les plus fécondes pour l'artiste, — homme ou femme — gare à celui qui les méprise ou les néglige. Cependant quelques œuvres nous ont paru intéressantes ; par exemple un pastel (ou plutôt pastelloïde suivant le catalogue), représentant un chat angora allongé sur un divan, peint par Mme Reiner-Istvánffy — voilà un tableau tout à fait charmant, d'une observation très juste et d'un sentiment bien féminin cependant. Une nature morte de Mlle Kayserling représente une table garnie d'une coupe pleine d'oranges et d'un bocal bleu ; un rideau coloré dans le fond est traité avec beaucoup de maîtrise.

D'un sentiment très délicat, une tête de jeune fille par Mme H. Lam.

Et c'est à peu près tout.

Mlle Büttner expose une tête de lion au pastel. Les natures mortes de Mlle Konek sont toujours les mêmes. Mlle Klammer qui nous intéressait lors de ses débuts devient de plus en plus habile, c'est-à-dire superficielle ; nous le regrettons vivement.

Chez messieurs les confrères cela ne va guère mieux sauf quelques exceptions. Un tableau de M. Wollemann attire l'attention. *La loge* est une œuvre hardie, puissante, pleine de promesses. Nous aimons aussi, malgré ses imperfections *La penseuse* de M. Kövér.

M. Raáb est une des personnalités artistiques les plus marquantes. *Le Nègre européen,* bien qu'étant une farce d'atelier (car sous les traits de ce pseudo-nègre nous reconnaissons un de nos sympatiques paysagistes), doit être pris au sérieux. Il y a dans cette peinture, cette vigueur qui fait défaut quelquefois dans les paysages de M. Raáb. Car ce qui lui manque ce n'est pas la sensibilité de l'œil, ni la délicatesse de sentiment, c'est plutôt la puissance d'une conception plus synthétique. Nous croyons qu'en suivant la voie dans laquelle l'artiste s'est engagé avec succès il s'affirmera en peu de temps l'un de nos paysagistes les plus intéressants. Remarqué un très joli paysage de M. Klimó intitulé *Cour silencieuse.* M. Góth expose plusieurs toiles d'impressions recueillies à la hâte, qui sont très justes. Le paysage de M. Kacziány, *Clair de lune,* effet matinal est traité avec la maîtrise qu'on lui connaît. Enfin n'oublions pas les portraits au pastel de M. Cserna, les natures mortes de M. Lechner, Markó, Krutsay, dont quelques-unes sont très bonnes. Intéressants quelques dessins à la plume de M. Novák. Un détestable paysage représentant une forêt de sapin par M. Pentelei-Molnár occupe la place d'honneur de la grande salle, — de quel droit ? pourquoi ? — mystère.

Au sujet de l'Exposition des artistes graveurs hongrois, nous ne pourrions que répéter les propos de notre dernière Chronique. Grâce au dévouement zélé de M. Olgyai, les membres de la Société déploient une grande activité et l'art graphique hongrois n'est plus un genre en formation qui sollicite de l'indulgence. Les œuvres de MM. Tipary, — un jeune qui se lance avec une parfaite hardiesse, — Lénárd Nagy Sándor, Raáb, Conrad, Baranski, André de Székely, etc., peuvent figurer dignement à côté de celles des maîtres du burin les plus renommés.

DIDIER RÓZSAFFY.

ÉCHOS ET VARIÉTÉS

Discours prononcé par M. Victor Molnár à l'*Uránia*.

La Société Uránia a tenu, le 19 du mois passé, son assemblée générale annuelle sous la présidence de M. Victor Molnár, secrétaire d'État au Ministère de l'Instruction Publique.

M. Victor Molnár a ouvert l'assemblée générale par un discours dont plusieurs déclarations resteront mémorables dans l'histoire de la culture hongroise. Nous le publions ici intégralement.

«Le pessimisme, qui abaisse éternellement la valeur de tout ce qui nous est cher et qui se tourne toujours vers l'occident, s'il veut dénigrer sa propre culture, détruit sciemment le sentiment de notre dignité nationale ou bien oublie avec une légèreté par trop niaise notre situation. La vérité est que notre culture a fait des progrès énormes dans ces quarante dernières années : les données statistiques qui démontrent notre développement et les conséquences qu'on en peut tirer sont également satisfaisantes, et démentent énergiquement ces faux imitateurs de Széchenyi, capables de prophétiser le mal, mais peu disposés à travailler pour leur pays.

Cependant nous sommes encore loin, non seulement d'un état parfait de culture, mais même de cette hauteur d'instruction que nous aurions pu atteindre déjà ou à laquelle nous pouvons arriver facilement par l'exploitation sage et mesurée de nos forces actuelles. Nous devons chercher la cause de ces faits dans notre regrettable situation politique. Il y a aussi dans les autres pays — peut-être en moins grand nombre que chez nous — des éléments qui cherchent à séparer et à désunir : des classes, qui sont en lutte continuelle l'une contre l'autre, des religions et des nationalités différentes. Mais chez

nous — plus qu'ailleurs — les partis qui demandent l'union et la centralisation des forces, sont toujours vaincus par l'esprit de discorde et de désunion.

Et si des hommes politiques, dignes d'être écoutés, élèvent la voix dans l'intérêt de l'union nationale et de la concorde, voilà qu'aussitôt la réaction stigmatise, avec des paroles vides, du chauvinisme et la délation, comme un lâche compromis, une sage admonestation.

Mais il y a encore une autre raison pour laquelle nous sommes restés relativement en arrière ; nous devons aussi la dire franchement. Nous le pouvons ici du reste avec d'autant plus de droit que nous avons toujours proclamé la supériorité de la culture, de la culture hongroise, que nous avons cherché à faire valoir selon nos modestes moyens et peut-être y sommes-nous parvenus.

Cette raison c'est le caractère exclusif et la fausseté de direction de notre vie politique. La majeure partie de notre vie politique a été occupée jusqu'à présent par des questions de droit commun qui sont les plus aisées et se prêtent le plus facilement à l'agitation. Comme si tout le monde, même le plus instruit et le plus posé, oublait que le droit commun n'est que le cadre, la forme extérieure de la vie nationale qu'emplissent seules la culture et la richesse. Nous pouvons être sûrs qu'avec l'accroissement du contenu s'élargiront naturellement les cadres et les formes extérieures.

Nous avons besoin d'une nouvelle politique, d'une nouvelle ère fructueuse où l'on comprenne comme il y a cent cinquante ans, au temps de notre glorieuse reine Marie-Thérèse, que l'affaire de la culture est une affaire politique. Et elle ne devra pas penser seulement aux écoles, à l'instruction hors de l'école et aux autres problèmes de la culture, mais aussi à cette question urgente, qu'on a traitée jusqu'à présent à un point de vue tout-à-fait différent et par conséquent inefficace : à la question nationaliste. Parce que c'est aussi et avant tout un problème de culture, spécialement chez nous, où il n'y avait point de question des nationalités avant que la langue hongroise ne devînt héritière de la langue latine. L'État a le droit d'absorber les nationalités, qui vivent dans son territoire, par un procédé pacifique et naturel. Dans les nationalités, au contraire, la tendance de se faire valoir comme individu indépendant au point de vue politique est très naturelle. De ce contraste prend naissance le germe permanent de la dissension et même le conflit. Mais ce n'est l'intérêt ni de l'État hongrois, ni des nationalités — qui vivent ici

et qui doivent comprendre que leurs essais d'indépendance politique ne sont qu'une chimère à cause de leur situation géographique et ethnographique — que ce germe augmente, qu'il puisse pénétrer comme un corps étranger et dangereux dans le corps de la nation, qu'il l'excite et le contamine tellement qu'il puisse causer la ruine de tous les deux. Il faut donc évidemment faire cesser le contraste. Mais comment? Beaucoup d'hommes d'État s'en sont préoccupés, plusieurs entre autres, très instruits, impartiaux et dévoués à la cause, et qui étaient bien loin de l'impatience passionnée des tapageurs.

Cependant je crois pouvoir résoudre la question en la considérant comme une affaire de culture hongroise. Laissons les nationalités développer leur propre culture, qui réellement ne peut être autre chose que l'aspiration vers la civilisation européenne, mais dont nous pouvons seuls être les intermédiaires. L'État doit se contenter de donner l'occasion à tout le monde d'apprendre la langue hongroise, de réglementer légalement les affaires scolaires au point de vue du service commun, et, en se servant de son droit de surveillance, de faire attention qu'on ne professe pas un enseignement contre l'État dans les écoles nationalistes. Les décrets et les lois, qui troublent la tranquillité et qui sont le plus souvent inefficaces, défendent moins la suprématie de l'État qu'une surveillance sérieuse et raisonnée.

D'autre part, nous devons tâcher de rendre notre propre culture hongroise forte, profonde, universelle, séduisante, le plus tôt possible. La garde du corps la plus dévouée et la plus solide de notre supériorité dans ce pays n'a jamais été les ordres, les règlements, les instructions de mille espèces, quelquefois trop hâtives, quelquefois contradictoires de l'administration centrale, mais le poids supérieur de notre savoir ; notre littérature qui surpasse celle des nationalités, notre peinture, qui se développe admirablement, notre art, nos excellentes écoles, notre puissante presse. Ici aussi, comme dans le monde physique, la loi de l'attraction des masses se fait sentir : il faut donc que la masse la plus solide et la plus importante, la civilisation hongroise, se fasse un satellite de la culture moins développée et subordonnée des nationalités.

Mais de l'achèvement parfait de notre propre culture, de sa grandeur glorieuse nous sommes encore très loin et nous en resterons loin, tant que nous l'attendrons exclusivement de l'école! C'est une grande chose que l'école, mais d'abord il n'y en a pas assez : l'État, les religions, les sociétés, les hommes privés ne sont pas suf-

fisamment riches pour en établir un assez grand nombre dans le pays. D'autre part la discipline, la raideur, le formalisme, la restriction de la vraie liberté d'esprit sont dans la nature même de l'école. J'attends donc de l'enseignement hors de l'école l'affranchissement de la sujétion intellectuelle de notre pays. Cette espèce d'enseignement — comme l'expérience l'a prouvé merveilleusement — est le meilleur marché, tout-à-fait indépendant, il s'organise librement dans toutes les fractions qui désunissent l'État et la société, s'adapte aux besoins actuels, est libre de toute contrainte, car il verse ses bienfaits uniquement sur celui qui s'en approche de bon gré. Celui qui veut apprendre, s'instruire, faire des progrès, aller de l'avant avec des armes modernes: avec les armes de la civilisation, celui-là trouve ouvertes les portes de cet enseignement libre. Celui qui aimerait mieux faire valoir sa force pratiquement, à celui-là il faut donner l'occasion de se préparer à l'école de la vie par l'enseignement hors de l'école.

Des forces s'affranchissent ici, qui furent annihilées par la discipline rigoureuse de l'école, par son formalisme général et adapté à l'instruction théorique des masses ; des talents viennent au jour, qui furent détournés de leur carrière par les erreurs de la pédagogie ou par la disgrâce de leur condition ; la richesse individuelle, qui enrichit la nation, l'esprit qui augmente l'activité intellectuelle de la nation, sont des valeurs mises en circulation.

Notre modeste prétention est rehaussée d'une fierté méritée, car nous savons que notre Société a toujours professé cette mission civilisatrice. Elle portait aussi ses armes pacifiques dans les régions nationalistes, dans le cercle de nos industriels et de nos agriculteurs ; elle a créé une union entre les éléments désunis, elle ne leur a pas fait sentir que sa supériorité, mais aussi le bienfait de la civilisation hongroise, qu'elle a proclamée partout avec amour, afin de rencontrer l'amour. Et elle s'est chargée de l'organisation de la grande idée de l'instruction hors de l'école. Elle a tenu ce qu'elle avait promis ; elle le commença sans bruit, mais intensivement, elle le continue avec assiduité et se fiant à votre persévérance, à l'enthousiasme de nos collaborateurs, à l'amour de notre auditoire, j'ose espérer qu'elle l'achèvera par une victoire glorieuse.

Dans cet espoir j'ai l'honneur d'ouvrir la onzième assemblée générale de la Société Scientifique Hongroise Uránia.»

La Hongrie jugée à l'étranger.

M. Louis Olivier, docteur ès sciences, a publié, dans le numéro du 30 décembre de la *Revue générale des Sciences pures et appliquées*, qu'il dirige, un article, dans lequel il raconte une croisière organisée par sa Revue, qui a eu lieu l'automne dernier en Turquie, en Roumanie, en Crimée et en Bulgarie. Le séjour des «Croisés» en Roumanie fut particulièrement agréable. M. Olivier le narre avec des détails pittoresques et alléchants sans oublier la tzuica nationale et le vieux Dragazani de Roumanie, les grands crûs de France et les vins du Rhin, arrosant une chère exquise, qui stimulaient les cerveaux des Croisés, dit-il, non plus que les artistes nationaux dont le concert «a empli leurs mémoires d'harmonies insoupçonnées».

Tout à coup, changeant de style, M. Olivier raconte qu'étant allé à Prédéal il a contemplé le panorama des Alpes de Transylvanie : «Là commence cette Alsace-Lorraine de la Roumanie qui fut, au Moyen-Age, le berceau du peuple roumain. Enrobée aujourd'hui dans les limites du Royaume de Hongrie, cette région, avec le Banat, la Crichiane et le Mamamourèche, compte, sur 3,890.000 habitants, 3,500.000 Roumains. Traqués et molestés par le Gouvernement, qui a vainement entrepris par la force de les magyariser, les Roumains de Hongrie n'ont cessé de demeurer fermement attachés à leur ancienne nationalité : ils parlent obstinément la belle langue de leurs pères, et tout le monde en Roumanie voit en eux des frères. La «question de Transylvanie» est, dans ce dernier pays, le plus angoissant et le plus persistant des problèmes. Les Roumains qui, pendant tant de siècles, ont soutenu des luttes acharnées pour conquérir la liberté politique, qui, au prix du plus viril effort, désormais indissoluble, de la Moldavie et de la Valachie, en un seul État, considèrent leur œuvre comme encore inachevée : le droit des peuples, le principe des nationalités veut que la Transylvanie et la Bukovine lui reviennent . . »

Puisque ces considérations sont signées par un savant et imprimées dans une revue scientifique, essayons de les discuter le plus scientifiquement possible, c'est-à-dire avec des chiffres et des faits.

La question des origines des Roumains et surtout de leur descendance dace-romaine, a suscité de longues discussions, et nous n'aurons pas la hardiesse d'accepter sans critique l'une des thèses proposées ; il faudrait auparavant réduire à néant l'autorité des livres de Hunfalvy et de Jancsó. Tout ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à

l'époque de l'invasion hongroise, vers la fin du IXe siècle, il n'y avait aucun État proprement roumain. (Voir Jorga, *Geschichte des rumänischen Volkes*, 1905). Les Roumains vivaient dispersés, comme d'autres groupes ethniques en Hongrie, sur le territoire de la Transylvanie.

Les chiffres de la population roumaine de Transylvanie, qui ont été fournis à M. Olivier, sont très exagérés. D'après le recensement de 1901, la Transylvanie — même avec le «Bánát», la «Crichiane» (nom roumain de Krassó donné à un demi-comtat faisant partie du Bánát) et le «Mamamourèche» (orthographe fautive du nom roumain de Mármaros, comitat de Hongrie), — et en y ajoutant tout ce qui peut rester de roumain en Hongrie, compte à peu près 2,800.000 Roumains.

Quant à la question de la langue roumaine, exposons brièvement l'état de l'instruction des nationalités, qui s'applique en particulier aux Roumains de Hongrie.

D'après le § 26, art. XLIV de la loi de 1868, les communautés ont le droit de fonder des écoles et de fixer elles-mêmes la langue de l'instruction qui y est donnée. Dans les écoles de l'enseignement secondaire ne peuvent enseigner que des professeurs qui aient fini leurs études dans les Universités hongroises ; cette réserve n'existe pas pour l'enseignement primaire.

Dans les écoles de l'État, l'enseignement est donné uniquement en hongrois, mais l'instruction religieuse se fait dans la langue maternelle des élèves. Depuis 1908 les lois Apponyi ont imposé aussi l'emploi de la langue hongroise dans l'instruction religieuse, mais à côté de la langue maternelle des écoliers.

Le droit d'assemblée appartient à tous les sujets du royaume de Hongrie. La liberté de la presse est absolue dans l'État ; on n'y pratique point la censure préalable. Les citoyens roumains de Hongrie ont le droit de suffrage dans les mêmes conditions que tous les autres citoyens. Il ne suffit pas d'affirmer qu'ils sont «traqués et molestés par le Gouvernement», il faudrait le prouver. Enfin — et surtout — si l'on considère que la Transylvanie a toujours appartenu à la Hongrie, on pensera que cette expression : «l'Alsace-Lorraine de la Hongrie», créée à l'aide d'une analogie aussi inexacte, n'a rien de scientifique.

De la *Revue générale des Sciences* passons, pour nous divertir, au *Je sais tout*. Ce magazine, qui est connu sur toute la surface de la planète, a donné à ses lecteurs, dans son numéro de février —

pour illustrer un article fort intéressant de M. André Tardieu sur les partis politiques du monde, un grand tableau allégorique imprimé sur deux pages : chaque nation y est symbolisée par une femme, vêtue du costume national, et d'une taille proportionnée à la population de l'État, tenant dans sa main un palais parlementaire plus ou moins gros, suivant que le régime parlementaire est plus ou moins ancien dans la nation. Nul n'ignore que *Je sais tout* excelle à mettre aussi ingénieusement à la portée des intelligences les plus modestes un certain nombre des choses qu'il sait.

Mais ne sait-il donc pas que la Hongrie possède un Parlement, et que sa vie parlementaire a toujours été très intense? On croirait presque qu'il l'ignore, car dans ce tableau allégorique où figure l'Autriche, bien entendu, où s'étale la Russie, sous la forme d'une énorme Moscovite tenant dans la main une petite Douma de poche, où l'on voit jusqu'à la Turquie, — voire, jusqu'à la Perse, c'est en vain que nous chercherions la Hongrie. Elle n'y est pas.

Et pourtant, dans le coin de droite, où il y a justement un espace vide, elle aurait trouvé sa place : nous avons mesuré.

Le meeting d'aviation de Budapest.

Budapest verra se dérouler un grand meeting d'aviation au mois de juin prochain. Le programme de cette importante manifestation sportive aérienne comprend dix journées de courses, dont une sera consacrée à un concours de voyage de ville à ville et les autres à des concours de durée, de distance, de hauteur, etc. Des pourparlers sont actuellement engagés avec les aviateurs, les plus renommés de l'Étranger : nous espérons qu'ils ne manqueront pas de se rendre à ce meeting, si richement doté de prix, et organisé dans cette cité dont la situation, le climat, les monuments historiques et l'hospitalité proverbiale ont toujours su attirer les touristes.

Le meeting, dont les prix atteignent le chiffre de 600.000 fr. aura lieu suivant les règlements généraux de la Fédération Aéronautique Internationale; les épreuves ne peuvent être courues que par des pilotes qualifiés par des Clubs appartenant à la Fédération. Les aviateurs hongrois sont reconnus par l'Aéro-Club de Hongrie : c'est lui qui définira les règlements particuliers du meeting et dirigera sa partie technique et sportive.

Un terrain d'aviation existe déjà à Budapest, sur lequel s'entraî-

nent les aviateurs de cette ville : vraisemblablement, c'est ce terrain qui sera transformé en aérodrome, pour la durée des courses seulement, parce qu'il appartient à un régiment de hussards ; il n'est pas, d'ailleurs, absolument plat, mais des ouvriers ont déjà commencé à faire disparaître ses irrégularités. Les moyens de communication seront peut-être améliorés, jusque là. Le Comité d'Organisation autorise les concurrents à s'entraîner sur ce champ d'aviation avant le meeting et met, à cet effet, à leur disposition les locaux propres à abriter leurs appareils.

Nous reviendrons sur ce sujet avec plus de détails dans notre numéro prochain, car la question est de très haute importance : un meeting de ce genre, qui contribuera, sur une si grande échelle, à étendre les relations avec l'étranger, surtout celles qui existent entre la France et notre pays, devra être le sujet de la préoccupation de tout le monde. S'il est vrai, que le meeting soit l'œuvre de l'Aéro-Club de Hongrie, dont les présidents, les comtes Imre de Károlyi et Béla R. de Zichy, et le directeur, Louis de Tolnay, nous garantissent le succès, néanmoins il est incontestable que le concours de toutes les autorités et de toute la presse est nécessaire. L'organisation est très difficile, comme on manque de précédents pour ce genre de concours, ce n'est que la bonne volonté de tout le monde, qui peut mener au résultat désiré ce meeting que l'Europe suivra avec la plus grande attention.

Concert hongrois à Paris.

Une surprise pour Paris ! Il a été donné à un petit nombre de privilégiés d'entendre au cœur de Paris, dans la ravissante salle de l'Hôtel des Modes, un véritable «Festival Hongrois». Le mérite en revient à M. Alexandre Kovács, musicien hongrois qui habite Paris et qui eut l'initiative de ce concert destiné à faire connaître au public parisien qui l'ignore totalement, la musique hongroise moderne. Dans son entreprise M. Kovács a rencontré partout beaucoup de bonne volonté, surtout de la part de M. Manzy, directeur du Journal des Modes — le concert prit place en effet dans la série des concerts donnés par ce journal à ses abonnés — et de la part de M. Bartók, professeur au Conservatoire de Budapest, qui est venu exprès de cette ville pour contribuer au succès de ce concert qui voulut être et fut une réponse digne et significative à l'article malveillant de

M. Ritter, dans le *S. I. M.*(1) — M. H. Expert, bibliothécaire du Conservatoire de Budapest, dans une causerie charmante a défini avec un sentiment très juste, le caractère de cette musique, faite de contrastes, à l'image du caractère hongrois ; tantôt triste, mélancolique, elle suit un rêve capricieux et brusquement passe à une joie frémissante, à une exaltation passionnée. Est-il besoin de dire que nous ne concevons pas une musique hongroise renonçant à cette source d'inspiration nationale, si vivace, si intéressante, pour se lancer à la suite de tant d'autres, dans l'obscurantisme des imitateurs de Debussy ?

Le trio de M. Vándor fut exécuté avec beaucoup de sentiment et de finesse par de jeunes virtuoses, MM. Gábriel, Franceschi et Tálcsics. M. Bartók interpréta avec sa maîtrise habituelle les adorables aphorismes pleins de vie et de chaleur, empreints de caractère hongrois, de M. Szendy, puis il se fit entendre dans ses œuvres (13 bagatelles, fantaisies, etc.) — Les mélodies de M. Mihálovics, chantées par Mlle Trelli, et le trio de M. Dohnányi, exécuté par MM. Gábriel, Franceschi et Tálcsics, suivirent les œuvres de M. Bartók.

En somme, intéressante manifestation d'un art tout nouveau ; après la musique russe et tchèque, nous serons heureux de voir se répandre à Paris l'art musical hongrois.

(1) Voir la *Revue de Hongrie* du 15 fevrier 1910.

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE

Émission de rente hongroise.

Le grand événement financier du mois écoulé est le concordat que M. le ministre des finances Ladislas Lukács a fait avec la Banque Générale Hongroise de Crédit, d'après lequel M. Lukács émet des obligations de rente hongroise de 4% pour la somme de 112,550.000 couronnes, valeur nominale, qui peuvent encore être émises en vertu de la loi actuelle. La société Rotschild achète à prix fixe les obligations à émettre, et les 25 millions de notes de caisse de 4% émises au commencement de l'année courante seront rachetées par la somme rentrée. La somme, qui restera, sera employée d'une part aux placements, d'autre part à l'augmentation de la provision de caisse. Après le concordat avec le gouvernement, les membres de la société se sont réunis en une conférence ; mais ils ne sont pas encore d'accord pour placer les rentes par signature publique ou bien par vente à l'amiable. Ils se décideront probablement pour la signature publique.

Conférences d'économie politique.

On ne se souvient pas de mois qui ait été aussi riche en conférences d'économie politique, que le mois de mars. Il faut souhaiter que l'intérêt, qui s'est manifesté pour ces conférences, soit suivi d'un essor économique.

Nous devons mentionner en première ligne l'excellente conférence faite dans la salle de gala de la Société Lloyd par M. Joseph Szterényi, ancien secrétaire d'État au ministère du commerce. Tous les négociants et fabricants, qui jouent un rôle important dans la

vie commerciale de notre capitale, s'y sont réunis pour écouter le nouveau président de la Banque Agraire ; les membres du précédent gouvernement étaient aussi présents avec M. Alexandre Wekerle, ancien président du conseil des ministres, M. le comte Louis Batthyány, M. Jules Ludwig, conseillers intimes de Sa Majesté, MM. Guillaume Lers, Jean Szüry, Gustave Emich, conseillers ministériels, plusieurs députés, etc. M. Szterényi s'est étendu sur la formation de l'économie politique du pays, il a démontré le progrès, que nous avions fait dans cette branche, dans le commerce et dans l'industrie, en soulignant avec fierté que la Hongrie était capable d'atteindre de si grands résultats, malgré tant de luttes pour la défense de ses droits politiques. Le résultat aurait été naturellement plus considérable, si la politique n'occupait pas une si grande partie de notre vie économique et si elle n'en empêchait pas de temps en temps l'évolution. Le public qui avait suivi la conférence avec un vif intérêt, rendit hommage au conférencier en l'acclamant chaleureusement.

La conférence faite à la Fédération des Industriels des Fabriques, par M. Nicolas Gerster, inspecteur général de l'industrie sur l'institut d'expériences industrielles de l'État, a été très intéressante. La fondation d'un tel établissement fut proposée en Hongrie pour la première fois, il y a 27 ans, par M. Charles Hieronymi, ministre actuel du commerce. Le but de cet institut était d'examiner les matériaux de construction. Selon M. Gerster, le futur institut d'expériences serait d'une grande influence sur le développement de l'industrie hongroise. On y pourrait expérimenter les nouveautés de l'industrie et l'on pourrait ainsi occuper des territoires inoccupés pour des entreprises industrielles. M. Nicolas Gerster taxe l'exécution d'une telle institution à 2,500.000 couronnes et sa conservation à 250 mille couronnes par an. M. le baron Alexandre Deutsch de Hatvan a exprimé les remerciements de la Société pour ce discours instructif.

C'est aussi un sujet très intéressant que celui, dont M. le Docteur Coloman Balkányi a parlé le mois dernier. Il a fait l'analyse de la psychologie des spéculations en démontrant l'importance économique du développement de l'esprit commercial dans un pays. A la conférence de M. Balkányi assistait un grand nombre de notabilités de la capitale, comme M. Jules Wlassics, président du haut tribunal administratif, M. le Vte de Fontenay, consul général de France, M. Louis Ballai, président de l'Office des Brevets, M. Charles Weisz, vice-président de la Bourse, M. Bertalan Fürst de Maróth, etc.

L'économie politique hongroise et la Turquie.

Nous avons déjà mentionné dans la *Revue de Hongrie,*(1) ce rapport amical dont les liens commencent à se resserrer entre la Hongrie et l'Empire Ottoman. A l'occasion de la visite des Jeunes-Turcs à l'automne de l'année passée, la cordialité des rapports hongrois-turcs s'est manifesté d'une façon éclatante. Le Musée Royal du Commerce vient de recevoir une invitation chaleureuse du comité central des Jeunes-Turcs. Ils invitent les cercles commerciaux, industriels, économiques et militaires à leur rendre leur visite d'automne le plus tôt possible. Les comités de préparation de Constantinople et de Salonique ont déjà tout fait pour accueillir convenablement la mission hongroise. Ce voyage se fera dans la première semaine de mai et durera dix jours, dont deux à Salonique et quatre à Constantinople. Le comité a invité les intéressés par une circulaire à prendre part à cette excursion que le bureau de voyage *Világjárás* s'est chargé d'organiser pratiquement.

Beaucoup de personnes se sont présentées à l'Union Nationale des Commerçants Hongrois ou à la Société Industrielle. (Il est à noter que ces deux grandes corporations avaient eu l'idée de rendre leur visite aux Jeunes-Turcs bien avant leur invitation.) Les principaux journaux de Salonique et de la capitale de la Turquie font une vive propagande, pour préparer partout un bon accueil aux hommes qui sont à la tête de la vie économique de la Hongrie. Chez nous c'est M. Jules Kovách, conseiller aulique et M. Émeric Bálint, vice-directeur du Musée, qui s'occupent activement de l'excursion.

Assemblée générale de la Banque de Crédit.

La Banque générale Hongroise de Crédit a tenu le 19 mars son assemblée générale annuelle sous la présidence de M. le comte Ferdinand Zichy, qui se souvint en termes émus de M. le baron Sigismond Kornfeld, l'éminent directeur décédé de la Société et de M. Antoine Lukács, membre du Conseil d'Administration.

La Banque générale de Crédit, d'après le rapport du Conseil d'Administration, est arrivée à un grand développement au cours

(1) Voir le numéro du 15 novembre 1909.

de ces derniers trente ans pendant lesquels M. Sigismond Kornfeld, d'abord directeur, puis directeur général et président du Conseil d'Administration opéra avec un profond savoir, beaucoup d'abnégation, de logique et d'énergie. Mais l'activité de M. Kornfeld s'étendit encore plus loin que les limites de la Banque, puisqu'il prit une part considérable du développement financier, économique et industriel de la Hongrie, à la fondation et à l'essor de plusieurs grandes entreprises.

Le rapport annuel constate, que le bilan de l'année 1909 accuse un bénéfice net de 8,022.454·38 couronnes, en face des 7,833.472·32 couronnes de celui de 1908. La plus grande partie du bénéfice provient de la circulation plus intense de l'exercice de l'année passée. La pléthore d'argent a rendu possible le placement de beaucoup d'effets à l'étranger. Ce développement extraordinaire a rendu l'édifice de la Banque trop étroit ; celle-ci a donc acheté un fonds au coin de la place Joseph et des rues Wurm et Dorottya, où elle a fait bâtir un superbe palais.

Les succursales ont donné l'année passée un résultat très satisfaisant. Elles ont organisé au commencement de l'année courante un service de caisse d'épargne au centre de Budapest. La Banque de Crédit a fait à la même époque avec le ministère des finances un arrangement pour prendre à son compte 50 millions de notes de caisse 4%, valeur 3 mois. Elle a aussi pris part à l'obligation viennoise et à l'achat des actions privilégiées des Chemins de fer de Kassa-Oderberg. Les actionnaires reçoivent un dividende de 40 couronnes.

L'assemblée générale a pris connaissance du rapport et accepté toutes les propositions du Conseil d'Administration. Elle a exprimé sa reconnaissance à M. le directeur général Adolphe Ullmann, au Conseil d'Administration et aux employés. Elle a ensuite élu au Conseil d'Administration M. Charles Barcza, M. Jules Blum, M. le comte Antoine Cziráky (nouveau), M. le marquis Edmond Pallavicini, M. le baron Géza Radvánszky, M. Alexandre Strasser, M. Adolphe Ullmann et M. le comte Ferdinand Zichy.

A la séance du Conseil d'Administration après l'assemblée générale, on a élu président du Conseil d'Administration M. le comte Ferdinand Zichy, vice-présidents M. le chevalier Jules Herz et M. le marquis Edmond Pallavicini, directeur général et président du Conseil d'Administration chargé d'affaires M. Adolphe Ullmann.

Assemblée générale de la Banque Hongroise d'Escompte et de Change.

Cette banque a tenu aussi ce mois-ci son assemblée générale ordinaire sous la présidence de M. Max Beck de Madaras. Le rapport du Conseil d'Administration mentionne que M. Max Beck de Madaras est entré il y a quarante ans à la Banque et grâce à lui, grâce à son zèle, à son activité incomparable, la Banque occupe actuellement une des premières places dans la vie économique de la Hongrie.

Dans l'exercice écoulé il n'y a pas eu de transactions ; seule la circulation des effets a surpassé considérablement celle des exercices précédents. A cause de la pléthore constante d'argent, la cote des intérêts était défavorable ; la demande des effets d'intérêt fixe augmentait au contraire et l'étranger achetait aussi avec confiance les titres des sociétés hongroises. Le nombre des correspondants de la Banque s'est augmenté l'année passée et la circulation en devint plus considérable par l'exploitation intense de toutes les branches. Selon le bilan on constate en 1909 un bénéfice net de 3,393.586·39 couronnes avec l'addition de la transmission de 312.745·19 couronnes. Le dividende sera de 28 couronnes (7%). Voici ce que dit le rapport sur la *Laenderbank* autrichienne : *la K. und K. Priv. Österr. Laenderbank* de Vienne désire déjà depuis longtemps établir des rapports plus suivis avec un établissement financier hongrois, pour soigner ainsi les intérêts financiers des deux pays. Cette banque a donc acquis avec la banque de Paris : *Société Générale pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France,* une partie de nos actions pour réaliser son plan ; il faut donc compléter notre Conseil d'Administration afin que les nouveaux intéressés y soient représentés. A la prochaine assemblée générale de la *Laenderbank* deux de nos membres du Conseil d'Administration seront élus en son Conseil d'Administration. Après la lecture du rapport du Comité de Surveillance, l'assemblée générale accepta la proposition du Conseil d'Administration de la division du bénéfice net et lui accorda la dispensation. Après cela M. le comte Ladislas Szápáry, M. le comte Ladislas Széchenyi, M. le comte Emeric Károlyi, M. Henri Poirier, M. Auguste Louis Lohnstein, M. Marc Rotter, M. Eugène Kolmer et M. Hugues Lustig furent élus au Conseil d'Administration et MM. Eugène Engel, K. Albert Kőrösi, André Kozma, Alexandre Kelemen, André Scheiber, Otton Seitz et Georges Stern au Comité

de Surveillance. Dans la séance du Conseil d'Administration, qu'on a tenue après l'assemblée générale, M. le comte Ladislas Szápáry et M. Auguste Louis Lohnstein furent élus vice-présidents de la société.

Assemblée générale de la Société hongroise des rentes et du Crédit agricole.

Cette Société a tenu le 16 mars l'assemblée générale de sa XIVe année sous la présidence de M. le vice-président Alexandre Bujanovics, conseiller de la cour royale, à laquelle assistèrent 26 actionnaires, représentant 39.908 actions. Le président a chargé M. le docteur Frédéric Fellner de la tenue du protocole et prié M. le comte Louis Batthyány et M. Paul Sándor de le légaliser.

Le compte-rendu du Conseil d'Administration fut ensuite présenté. L'assemblée générale a pris connaissance du rapport et accordé la dispensation au Conseil d'Administration, ainsi qu'au Comité de Surveillance et décidé de prélever sur le bénéfice net de 2,227.507·30 couronnes, 1,560.000 couronnes, c'est-à-dire 6½% donc, 26 couronnes par action ; sur le bénéfice net de reste — en vertu de l'art. 52 du règlement fondamental — de joindre au fond de réserve 20%, c'est-à-dire 141.672·73 couronnes, la plus grande cote permise d'après les règlements fondamentaux et d'employer 70.836·36 couronnes à la provision protocolaire du Conseil d'Administration ; de déléguer 100.000 couronnes au fond de réserve particulier, d'employer à la Caisse de retraite des employés et domestiques 30.000 couronnes et de rapporter le reste de 324.998·21 couronnes au nouveau compte. Les coupons sont payés dès le 1er avril à la Caisse de la Société et à la Banque Hongroise de Crédit Hypothécaire, à la Banque Hongroise d'Escompte et de Change à Budapest ; à la Banque Union à Vienne ; à la Banque de Paris et des Pays-Bas, à la Société Générale pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France, à la Banque Dreyfus et Cie à Paris, et à la Filiale del' Union-Bank à Triest. La Société a élu M. Joseph Szterényi, conseiller intime de Sa Majesté, M. le comte Jean Dezasse, MM. Adolphe Schönwald et Théodore Wolfner, membres du Conseil d'Administration. L'assemblée générale a exprimé à la proposition de M. le docteur Joseph Pap, actionnaire, sa reconnaissance à M. Arnauld Barta, directeur général, au Conseil d'Administration, au Comité de Surveillance et aux employés qui par leur zèle contribuaient au succès.

A la séance du Conseil d'Administration, qui a suivi l'assemblée générale, on a élu président M. Joseph Szterényi, conseiller intime de Sa Majesté ; MM. Alexandre Bujanovics et Arnauld Barta, vice-présidents. Au Conseil d'Administration, chargé d'affaires on a envoyé MM. Arnauld Barta, Alexandre Bujanovics, Béni Enyedy de Nagyenyed, le baron Pierre Herzog et Joseph Szterényi. Le Conseil d'Administration a nommé directeur M. le docteur Frédéric Fellner, l'éminent savant, vice-directeur et secrétaire-général et M. Frédéric Szántó, vice-directeur.

REVUE DES REVUES PUBLIÉES EN HONGRIE

(Les analyses d'articles de revues sont absolument objectives et données ici uniquement à titre documentaire. Toute la responsabilité des articles est laissée à leurs auteurs et la Rédaction n'intervient jamais pour les apprécier ou les critiquer.)

BUDAPESTI SZEMLE. (Revue de Budapest.)

La poésie populaire dans la sphère de la psychologie du peuple. — M. Louis Katona y étudie d'abord l'étymologie et la vraie signification de ces mots : folklore, Volkskunde, ethnographie, ethnologie, anthropologie, puis il parle de la différence qui existe entre la poésie populaire et la poésie littéraire. A la fin il fait l'histoire de la poésie populaire à travers les âges.

Payement en argent comptant, par M. François Székely. — L'auteur nous raconte l'histoire du règlement du change et nous désigne le chemin par lequel la Hongrie pourrait arriver à établir la Banque hongroise indépendante.

M. Michel Réz continue son étude du *Compromis austro-hongrois de 1867.* Il trouve que les résultats n'y étaient pas satisfaisants d'après le *Corpus Juris,* mais au contraire tout-à-fait suffisants d'après *les faits,* car selon le premier la Hongrie était un pays tout indépendant, mais en réalité elle dépendait de l'Autriche. Le Compromis de 1867 a établi un ordre dans cette confusion des choses.

M. Eugène Vértesy fait une étude des *drames* du grand poète hongrois *Vörösmarty,* qui sont nés en plein romantisme sous l'influence de Victor Hugo, de Dumas père et de Shakespeare.

M. Zsolt Beöthy publie le discours qu'il a prononcé dans une assemblée de la Société Kisfaludy. Il y constate la connexion de *la culture* et de *la nationalité* et il regrette que la plupart des jeunes écrivains hongrois renient ce que les siècles ont consacré.

Outre ces articles, on lira dans ce numéro : la fin de *Trois semaines en Egypte,* par M. Jean Csengeri, la revue théâtrale, la critique de plusieurs livres, une nouvelle par M. Coloman Mikszáth, une ode de M. Étienne Hegedüs et deux poésies de Moore, traduites par M. André Kozma.

A HÉT (La Semaine), revue hebdomadaire de politique et de littérature.

Les numéros de mars contiennent des poésies de MM. Juhász, Franyó, Mohácsi, Kiss, Kosztolányi, Rédey et de Stephan George, traduite par M. Joseph Kún, des nouvelles par MM. Krudy, Cholnoky, Molnár, Szini, par Fulmen et par Jeanne Marni, la critique des pièces nouvelles et d'Elektra, une étude psychologique sur la Tarnowska, par M. Thomas Kóbor, des croquis et des chroniques, des aperçus sur les événements politiques de nos jours, etc.

M. Géza Feleki publie une étude sur l'école de Barbizon à l'occasion du 90me anniversaire de M. Henri Harpignies.

HUSZADIK SZÁZAD (Le Vingtième Siècle), revue mensuelle de sciences et de politique sociales, organe de la Société de Sociologie.

M. Alexandre Antal constate ce fait étonnant que *Strindberg* n'est tenu dans son pays pour un grand auteur dramatique que par un petit groupe d'écrivains et d'étudiants ; le grand public le connaît seulement comme poète, romancier et réformateur de la société suédoise.

M. Béla Bergstein cherche *l'origine des fortunes bourgeoises* et il les trouve dans les trésors accumulés dans les châteaux des seigneurs du moyen-âge, d'où ils sont passés dans les mains de la bourgeoisie par l'intermédiaire de commerçants et d'usuriers.

M. Arnauld Dániel publie la première partie de son étude, *Communisme et individualisme.* Nous en reparlerons dans notre prochain numéro, quand elle sera achevée.

M. Ladislas Lakatos examine l'organisation de *la société serbe* au point de vue de la démocratie et la compare à la société hongroise.

M. Oscar Jászi condamne *l'organisation de la réaction en Hongrie,* qui s'oppose au suffrage universel.

On lira ensuite les notes suivantes : M. Jules Bunzel : *L'Autriche et la Hongrie.* — M. Joseph Louis Fóti : *Le plan d'une nouvelle bibliothèque nationale.* — Les Rédacteurs : *Chronique contemporaine.* — M. Varga : *La statistique hongroise officielle des salaires agricoles,* puis des *comptes rendus* et les *notes bibliographiques.*

KATHOLIKUS SZEMLE (Revue Catholique).

Le rôle de la souffrance dans la vie humaine — nous dit M. Charles Wiedermann — est très grand, mais le bon chrétien en élevant son âme vers Dieu peut supporter les souffrances non pas avec résignation, comme quelques philosophes grecs, mais avec joie, comme le Sauveur.

M. Sigismond Bernhard continue son article sur *les rapports qui existent entre la croyance et la science.*

M. Henri Fieber publie l'histoire des *monuments chrétiens de l'antiquité qui ont un système de structure centrale.*

M. François Bihary fait une étude de la psychologie du grand esprit dont il loue surtout la religiosité et qu'il distingue du génie.

M. Alouin Kiss finit l'analyse du livre du médecin américain Walsh : *The thirteenth greatest of Centuries.* (Le treizième siècle, le plus grand des siècles.)

Voyez ensuite la revue théâtrale, l'analyse des revues hongroises de janvier, des poésies posthumes de Béla Tárkányi, une nouvelle et la critique de plusieurs livres touchant aux intérêts catholiques, entre autres deux livres français : *La question sociale et le socialisme en Hongrie,* par M. Gabriel Louis Jaray et *L'Afrique chrétienne,* par Dom H. Leclerq.

MÜVÉSZET (Art), revue d'art hongrois.

Le pittoresque, par M. Edmond Gerő. C'est au nom du pittoresque qu'ont pris naissance les révolutions et les réactions dans la peinture ; celle-ci se modifie selon que l'un ou l'autre élément du pittoresque prend le dessus.

M. Hugues Szegedy-Maszák nous entretient de la vie et de l'œuvre du *statuaire Charles Alexy* (1823—80).

Chroniqueur fait une étude sur l'art et l'individualité du peintre *Ladislas Hegedüs* (né en 1870).

M. Hugues Kenczler cherche à établir la différence du but de *l'histoire des arts,* de *la critique* et de *l'esthétique.*

La Revue publie outre ces articles : Bouts de papiers ; au Palais des Beaux-Arts ; chronique des Beaux-Arts ; documents pour servir à l'histoire de l'art hongrois, une bibliographie artistique et beaucoup de gravures.

NYUGAT (Occident).

Le numéro du 1er mars publie des poésies de MM. Babits, Ady, Karinthy, Telekes et Pásztor, une nouvelle par M. Thomas Moly, la suite du roman de M. Móricz, la critique de *L'impératrice et reine Marie-Thérèse* de M. Désiré Szomory, celle de la dernière

composition de M. Aladár Radó et de *Till Eulenspiegels lustige Streiche* de M. Richard Strauss, et de la nouvelle suite de M. Dohnányi.

M. Louis Hatvany publie la traduction hongroise de son étude : *La littérature hongroise devant l'étranger*, parue dans le numéro de mars de la *Neue Rundschau* à Berlin. Il y donne un bref résumé de la littérature et de la vie sociale de Hongrie au XIXe et au XXe siècles, en caractérisant spécialement les œuvres de Széchenyi, Vörösmarty, Petőfi, Arany, Jókai et de M. Ady.

Lettres à Sélysette. — M. Victor Erdei décrit sous forme de lettres ses impressions sur les expositions de cette année et blâme le peintre Kernstock et ses partisans, chez lesquels il ne voit que de l'affectation et quelque principe sonore, mais vide.

Ignotus loue la *Bibliothèque Hongroise* de la Revue de Hongrie, qui vient de donner la traduction du *Bánk bán* de Katona et du *Soleil d'automne* de Zoltán Ambrus.

Le numéro du 16 mars contient des poésies de MM. Jászay-Horváth, Nagy, Dutka, Forbáth, Balázs, Ady, des nouvelles par MM. Karinthy et Bán, la suite du roman de M. Móricz, la critique des *Essais* d'Ignotus, de *M. Ady et la poésie hongroise d'aujourd'hui* de M. Horváth ; la réponse de M. Louis Hatvany aux attaques de *A Hét*.

M. Georges Lukács fait une longue étude sur la valeur des poses et des gestes dans la vie, prenant pour base la vie amoureuse de l'écrivain danois *Sören Kierkegaard* et de sa femme *Régine Olsen*.

M. Géza Csáth publie la critique des nouvelles de M. Désiré Szomory, réunies sous le titre : *Le Jardin divin*, paru dans l'édition de *Nyugat*. — M. Géza Feleki apprécie le talent de critique d'art de Louis Hevesi, l'écrivain hongrois qui vient de mourir à Vienne.

TERMÉSZETTUDOMÁNYI KÖZLÖNY (Bulletin des Sciences naturelles), revue bimensuelle.

Voici le résumé des numéros de mars : *La télégraphie sans fil*, par M. Victor Zemplén. — *La comète de Johannesbourg*, par M. Nicolas Konkoly-Thege. — *Le tramway sans rail*, par M. Victor Zemplén. — *La course de la comète de Halley entre les étoiles*, par M. Joseph Wodetzky. — *La capacité du pollen de résister à la gelée*, par M. Raymond Rapaics. — *Une diminution extraordinaire de la hauteur barométrique*, par M. Sigismond Róna. — *Avec des ballons dirigeables au Pôle Nord*, par A. P.

Notre premier devoir à l'occasion d'un empoisonnement, par M. Zoltán Vámossy. — *Les parfums*, par M. Maurice Krausz. — *La posture et la manière de vivre du Diplodocus*, par M. Louis Soós. — *Les variations de température des étangs salés de Szováta*, par M. Guillaume Hankó. — *La matière odorante des plantes et leur importance biologique*, par M. Raymond Rapaics. — *L'écume*, par M. Michel Vuk. — *Le ciel étoilé*, par M. Radó Kövesligethy.

URÁNIA, revue mensuelle populaire littéraire et scientifique, organe de la Société Scientifique Hongroise Uránia.

M. Émeric Szentpétery fait l'analyse des principaux tableaux du *Titien*. — Mlle Valérie Dienes cherche à définir le sens du mot *hasard*, d'après MM. Poincaré et Bergson. — M. Ervin Antal décrit la manière de vivre de la tribu indienne des *Apaches*. — M. Nicolas Bittenbinder nous montre, comment on peut *gagner du temps*.

Citons encore : *L'alimentation des plantes*, par M. Charles Sajó. — *Les problèmes de l'infini*, par M. Alexandre Nikola. — *Les écoles islamiques*, par M. André Antalffy. — *Ce que nous savons de l'étoile Mars*, par M. Antoine Tass. — *Les forteresses modernes*, par A. B. — *Les comètes de 1910*, par M. Antoine Tass. — *Le nouvel aéroplane de M. Blériot*, par A. V. — Chronique. — Revue bibliographique, etc.

XXXIVIÈME BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST

AVRIL

Fête au bénéfice des inondés de Paris.

Le gala qui a eu lieu à l'Opéra R. H. le 14 mars, au bénéfice des inondés de Paris, a pleinement réussi. Le Gouvernement royal hongrois avait pris, comme le savent déjà nos lecteurs, l'initiative de cette fête de charité, pour laquelle le Ministre des Cultes et de l'Instruction publique avait mis la salle de l'Opéra à la disposition du Comité de la *Société Littéraire Française de Budapest*, chargé de l'organisation.

Nous sommes heureux de citer les noms des artistes de l'Opéra et du Théâtre National qui ont prêté leur gracieux concours à cette brillante soirée. Ce sont MM. Környei, Arányi, Szemere, Földesy, Baré, Székelyhidy, Ivánfi, Horváth, Mészáros, Rózsahegyi et Kovács ; Mmes Szoyer, Berts, Sándor, Medek, Krammer, Szamosi, Nirschy, Fáy, Váradi, Vizvári.

Les excellents orchestres de l'Opéra, de la Société Philharmonique et du Théâtre National, sous la direction de MM. Étienne Kerner, Adolphe Szikla et Ladislas Kun, se sont fait entendre.

Un buffet avait été dressé dans le foyer et pendant un entr'acte plusieurs dames du Comité de la *Société Littéraire Francaise :* Mme la Ctesse Albert Apponyi, Mmes Egger, Földváry, Ctesse Haller, Mmes de Hubay, Holitscher, de Lónyay, de Rickl, Ctesse Teleki,

auxquelles s'était jointe Mme la Vtesse de Fontenay, y vendirent au profit des inondés. Le buffet avait été gracieusement offert par M. Emile Gerbeaud.

La fête était placée, comme nous l'avons dit, sous le Haut Patronage de S. A. I. et R. l'archiduchesse Auguste pour laquelle la grande Loge Royale de l'Opéra avait été réservée.

La Suite de l'Archiduchesse, S. Exc. Mme la Barone Orczy, grande Maîtresse de la Cour, S. Exc. le Comte Szapáry, grand Maître de la Cour, Mlle de Majthényi, Dame d'honneur, avaient pris place dans la loge d'incognito de la Cour. Les autres loges de l'opéra étaient occupées par Comte et Ctesse Albert Apponyi, Comte et Ctesse Alexandre Apponyi, Ctesse Jules Attems, M. et Mme Béla de Balás, Mme Jules de Basch, Mme André de Beretvás, Baron Frédéric Born, Ctesse Bosdari, Comte André Csekonics, M. et Mme Derussi, Mme Jules de Egger, Mme Jules de Engel, Comte et Ctesse Paul Festetics, Vicomte et Vtesse de Fontenay, M. et Mme Louis François, Dr Emile Grósz, Baron et Baronne Guillaume Guttmann, Comte et Ctesse André Hadik-Barkóczy, Ctesse Georges Haller, Baronne Béla Harkányi, Baronne Haupt-Stummer, Mme Siegfried de Holitscher, M. et Mme Esmé Howard, M. Géza de Josipovich, M. Paul Kiss de Nemeskér, Baron et Baronne Frédéric Korányi, M. et Mme Léo de Lánczy, Mme Alexandre de Lónyay, M. et Mme Ladislas de Lukács, Baron et Baronne Jules Madarassy-Beck, M. Antal Malocsik, Mme Alexandre de Matlekovits, M. Frédéric de Medveczky, M. et Mme Nash, M. et Mme Nelidov, Baron Philippe Orosdy, Prince Pálffy, M. Eugène de Radisics, Mme Jules de Rickl, Ctesse Béla Serényi, M. et Mme Edmond Schlosser, M. de Straelborn, Comte Béla Széchenyi, Comte et Ctesse Alexandre Teleki, Comte et Ctesse Etienne Tisza, M. Jules de Wlassics, Comte et Ctesse Jean Zichy.

Concert de Charité à Szeged.

Szeged, la grande ville de la plaine hongroise qui fut entièrement dévastée par les inondations de la Tisza en 1879, n'a pas oublié le concours généreux qu'elle trouva en France pour sa reconstruction, aussi dès qu'il reçut la nouvelle des sinistres causés par la Seine, son Conseil municipal fût-il un des premiers à voter une somme qui fut envoyée en France par le Maire de la ville, M. Georges Lázár. Mais

la population voulut s'associer à cette démonstration et les différentes sociétés de Bienfaisance de la ville s'entendirent pour organiser une fête de charité. Les Présidentes de ces œuvres, Mesdames de Worzsikovsky, de Polgár, de Horváth, Raskó, Kiss, Pollák, Ratkovics, etc., se mirent à la tête du mouvement et chargèrent M. Brüller et Unghvári d'arrêter un programme de concert qui fut placé sous le patronage de Mme la Vicomtesse de Fontenay.

Le concert a eu lieu le 17 mars. On y entendit Mmes Svärdström, Fodor, MM. Erdős, Szendy, Tarnay et enfin M. Ivánfi qui récita des fragments de *Chantecler*.

Le consul général de France et Mme la V^tesse^ de Fontenay, ainsi que M. Paul Kiss de Nemeskér s'étaient rendus à Szeged pour assister à cette fête qui fut un véritable succès artistique ; elle fut également une occasion pour les habitants de Szeged de témoigner à la France leur fidèle et reconnaissant souvenir.

COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ASSISTANCE EN HONGRIE

TENUE LE 20 FÉVRIER 1910

AU HOME FRANÇAIS DE BUDAPEST.

—•—

Présidents d'honneur:

M. le Vicomte de *Fontenay,* Premier Secrétaire d'Ambassade, Consul général de France en Hongrie.

M. *Ruau,* ministre de l'Agriculture, Paris.
M. Léon *Bourgeois,* sénateur, Paris.

Président fondateur:

M. Robert *Lebaudy,* Paris.

Comité d'administration pour l'année 1910.

Président:

M. Louis *François,* Industriel, Budafok.

Vice-Président:

M. Lucien *Heitz,* Directeur, III., Határ-utca 2. Budapest.

Secrétaire-Trésorier:

M. José *Gallart-Girbal,* Industriel, I., Budafoki-ut 23. Budapest.

Membres du Comité:

M. Emile *Gerbeaud,* Industriel, V., Gizella-tér 7. Budapest.
M. Etienne de *Fodor,* Directeur, VII., Kazinczy-utca 21. Budapest.
M. *Giraud,* Négociant, VII., Klauzál-tér 5. Budapest.
M. le Dr Charles *Bodon,* Médecin, VI., Révay-utca 10. Budapest.
M. Eugène *Foucault,* Directeur, VI., Andrássy-ut 105. Budapest.
M. Ernest *Michel,* Vice-Consul de France, Budapest.

Médecin de la Société et du Home Français:

M. le Dr Charles *Bodon.*

Société Française d'Assistance en Hongrie.

Cette société a pour but essentiel de venir en aide aux jeunes Françaises, envoyées en Hongrie, et qui ont à supporter les funestes conséquences de contrats passés entre leurs parents mal informés et des placeurs intéressés.

Est membre de la société toute personne admise par le Comité qui versera 12 couronnes par an ou 200 couronnes une fois payées.

Les souscripteurs de 200 couronnes et au-dessus deviennent de droit membres fondateurs.

On peut s'adresser au Home Français (Baross-utca 42) de 11 heures à 1 heure tous les jours pour être admis dans la Société Française d'assistance en Hongrie.

Discours du Président.

Mesdames, Messieurs,

Afin que vous puissiez vous faire une idée exacte de la marche de notre Société, le Secrétaire-Trésorier vous donnera lecture de son relevé de comptes dont les chiffres comparés avec ceux de 1908, vous renseigneront très clairement sur les résultats obtenus.

Je crois que vous constaterez avec plaisir qu'en 1909 : 147 françaises ont passé 3608 jours au Home, ce qui comparé avec les chiffres de 1908, nous donne une augmentation de 9 pensionnaires françaises et de 1084 jours.

Poursuivant toujours le but humanitaire de cette Société, la Direction du Home s'est efforcée de faire une répartition plus étendue des fonds disponibles ; c'est ainsi que la location et pension gratuites ont été réparties comme suit : en 1909, cour. 483.16 entre 16 Françaises, 3 Hongroises, 1 Allemande, contre en 1908, cour. 443.60 entre 12 Françaises, 1 Hongroise, et que les secours en espèces à des français indigents se sont élevés en 1909 à cour. 550. — contre en 1908 à cour. 500.50.

Comme vous le voyez, nous avons secouru aussi des Hongroises et des Allemandes. Nous remplissons en cela les clauses du testament pour le legs de la Vve Ducreux et en secourant des Hongroises qui le méritent nous sommes heureux de démontrer en même temps que nous savons reconnaître la générosité de l'Etat Hongrois et de la ville de Budapest envers notre Société.

Comme revers de la médaille, vous noterez une légère diminution dans les placements effectués. Il ne faut pas en chercher la cause autre part que dans la longue et grave maladie de l'active Directrice

du Home Français, Mlle Raymond, en constatant que cette diminution aurait été plus grande encore sans l'aide si dévouée pendant ces jours difficiles de Mlles Fauqueux, Plassiard et Dufour à qui j'adresse dès maintenant les plus sincères remerciements du Comité pour leur dévouement. Espérons que l'année 1910 sera pour Mlle Raymond plus favorable et en faisant des vœux pour qu'elle retrouve une santé parfaite, si nécessaire pour puiser l'énergie indispensable à une tache aussi difficile que délicate, le Comité tient à lui adresser ses félicitations pour son active et ferme gestion.

Deux dons officiels, en venant seconder nos efforts d'une manière aussi efficace que pratique nous ont permis de réaliser quelques améliorations de plus qu'en 1908, au Home Français, et d'en préparer d'autres pour l'exercice de 1910.

Je me réfère au don du gouvernement Royal Hongrois de *2580* couronnes et à celui de la Commission de répartition des fonds du Pari mutuel, reçu par l'entremise du gouvernement de la République Française, de Francs 8000, dont 7200 ayant produit *6844* couronnes nous ont déjà été remis.

Et si je signale ces deux dons d'une manière spéciale c'est que je crois y voir une preuve irréfutable de l'intérêt que l'on accorde en haut lieu à cette œuvre si humanitairement patriotique, et aussi une garantie que tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour a mérité l'approbation des milieux officiels.

Bien que l'état de notre Société ne soit pas encore aussi brillant que nous le désirerions, nous pouvons pourtant regarder l'avenir avec une certaine confiance, résultat que nous devons en grande partie à deux personnes dont le dévouement inlassable a aidé d'une manière sûre et puissante au développement de notre œuvre, et en a assuré les bases et le fonctionnement pour longtemps.

Sans les nommer, vous les aurez devinées et vous vous associerez de tout cœur, je crois, aux remerciements les plus sincères, les plus chaleureux que j'adresse au nom de notre Société à son généreux Président fondateur, Monsieur Robert Lebaudy et au digne et zélé représentant de la France en Hongrie, Monsieur le Vicomte de Fontenay.

Un tel dévouement, de si beaux exemples, amènent naturellement d'autres dévouements, d'autres coopérations. C'est pourquoi nous voyons augmenter chaque année le nombre de nos membres fondateurs et des personnes qui s'intéressent à notre œuvre.

C'est avec un plaisir intense que je le constate et je crois être l'interprète de cette Société en adressant à toutes les personnes dont les noms figurent sur les listes du Trésorier, l'expression de la profonde reconnaissance de tous nos membres.

Ainsi que les années précédentes la gracieuse représentante de la France en Hongrie, Madame la Vicomtesse de Fontenay toujours prête quand il s'agit de procurer une joie à ses compatriotes, et dont les actes de profond intérêt pour le Home ne se comptent plus, organisa avec le précieux concours de Mlle Raymond une soirée musicale et tombola au Home Français, fête très réussie s'il en fût, grâce aussi

à la participation de Mlles Twistorff, Peterlongo, Combat, Lebourg, Madame Sinisnin, Miss Codd, qui par l'excellente exécution de morceaux parfaitement choisis surent charmer et entretenir un nombreux auditoire heureux de se sentir chez soi, dans ce petit coin de patrie Française qu'est le Home Français. Aux collaboratrices nos remerciements, à Madame la Vicomtesse de Fontenay, l'expression de notre profonde gratitude, pour tout ce qu'elle fait avec autant de charme que de dévouement pour le Home, pour les Françaises, pour la France.

Le Trésorier vous donnera lecture de son rapport.

Rapport du Trésorier.

Les recettes et les dépenses du *Home Français* en 1909 se répartissent comme suit:

Recettes.	1909	Différence en plus qu'en 1908	Différence en moins qu'en 1908
		couronnes	
Location aux pensionnaires ..	1883.—	218.40	—.—
Service	297.30	41.60	—.—
Blanchissage	63.70	—.—	0.20
Chauffage	138.70	6.60	—.—
Bains	23.40	23.40	—.—
Dons volontaires	532.—	—.—	354.—
	2938.10	290.—	354.20
Remises du Secrétaire-Trésorier pour solder la différence entre les recettes et les dépenses du Home.....	1385.21	399.30	—.—
	4323.31	689.30	354.20
Soit en plus.....		335.10	—

Dépenses.	1909	Différence en plus qu'en 1908	Différence en moins qu'en 1908
Eclairage	229.68	—.—	7.94
Chauffage	576.76	—.—	361.70
Frais de bureau	92.98	3.31	—.—
Frais divers	77.55	—.—	14.35
Réparations et entretien du Home	490.79	244.96	—.—
A reporter.....	1467.76	248.27	383.99

	1909	Différence en plus qu'en 1908	Différence en moins qu'en 1908
		couronnes	
Report.....	1467.76	248.27	383.99
Achats divers de mobilier et lingerie	260.30	187.54	—.—
Blanchissage	545.09	59.12	—.—
Gages des domestiques	847.—	184.60	—.—
Appointements de la Directrice	720.—	—.—	—.—
Location et pension aux personnes dénuées de moyens d'existence :			
Du legs Ducreux : à des Françaises 146.70, Hongroises 98.70 et Allemandes 4.60..	250.—	—.—	—.—
De la caisse du Home	233.16	39.56	—.—
	4323.31	719.09	383.99
Soit en plus		335.10	—

Ont habité dans le Home Français de Budapest en 1909.

	1909	Différence en plus qu'en 1908	Différence en moins qu'en 1908
Françaises	147	9	—
Hongroises	13	—	9
Allemandes	27	6	—
Anglaises	11	—	3
Italiennes	3	—	1
	201	15	13
En plus		2	

Jours passés au Home.

Payants			
Françaises	3363	1402	—
Hongroises	39	—	190
Allemandes	208	—	37
Anglaises	368	218	—
Italiennes	34	—	22
	4012	1620	249
En plus		1371	—

Gratuits.	1909	Différence en plus qu'en 1908	Différence en moins qu'en 1908
		couronnes	
Françaises	245	—	318
Hongroises	97	82	—
Allemandes	10	10	—
	352	92	318
En moins			226

Résumé des jours payants et gratuits.

147	Françaises ayant passé	3608	1084	—
13	Hongroises » »	136	—	108
27	Allemandes » »	218	—	27
11	Anglaises » »	368	218	—
3	Italiennes » »	34	—	22
201		4364	1302	157
	En plus		155	—

Placements.

Demandes	424	—	45
Offres	151	—	59
Placements effectués	146	—	19

Dons en espèces reçus au Home Français et figurant dans les recettes du Home pendant l'année 1909.

		Couronnes
Janv.	Mme la Baronne Harkányi, Budapest, Andrássy-út 4..	40
»	Dr. Farnék, Mátészalka	6
»	Mme Beliczai, Budapest, Rákóczi-út 24	10
Févr.	» Weisz Leó, Budapest, Izabella-utca 51	20
»	» la Marquise Pallavicini, Tornyos-Németi	20
»	» Barna, Budapest, Váci-utca 18	10
»	» Schreiber, Budapest, Váczi-körút 26	10
»	» Springer, Budapest, Bakács-utca	6
Mars	» de Várady, Budapest, Alkotmány-utca 12	8
»	» Fodor Zsiga, Arad	4
»	» Jonás Lázár, Gyulafehérvár	5
	A reporter	139

			Couronnes
		Report	139
Avril	Mme	Mory, Besztercze	10
»	Mlle	Pierrat, Budapest, Home Français.....	2
»	Mme	Viemeny, Budapest, Király-utca 93.....	20
»	»	Frommer, Budapest, Soroksári-út 158	10
»	»	Pető Bertalan, Aranyasmarót.....	10
Mai	»	la Ctesse Somsich, Ipolynagyfalu.....	20
»	»	Mandel, Nyirbátor	10
»	»	de Vajda, Budapest, József-tér 11.....	20
Juin	»	Vriszely, József-körút 63	10
»	»	Blaskovics, Budapest, Szerb-utca 9.....	20
»	»	Radisics, Budapest, Üllői-út 19.....	10
»	»	de Lukács, Budapest, Nagy János-utca 21.....	10
»	»	Haldek, Budapest, Tököly-út 64.....	10
Juill.	»	Kriszka, Lupény	20
»	»	Hubay Jenő	10
»	»	de Beretvás, Budapest, Andrássy-út 23.....	40
Août	»	de Vuk, Budapest, Krisztinakörút 50.....	10
Sept.	»	Deutsch, Gyulafehérvár	10
»	»	Blitz, Budapest, Bálvány-utca	6
»	»	Györgyei, ...	10
Oct.	»	Toepke, ...	20
Nov.	»	Sonnenfeld, Ujpest.....	10
»	»	Czigler Ármin, Budapest, Váczi-körút 54.....	15
»	»	Brázay Kálmán, Budapest, Lógody-utca 9.....	20
»	»	Kármán, Budapest, Andrássy-út 72.....	10
»	»	de Kubinyi, Budapest, József-körút.....	10
»	»	de Fáy, Budapest, Ráday-utca 20	30
Déc.	»	Fényes, Budapest, József-körút 58.....	10
		Total.....	532

La Société générale d'éclairage électrique 42.92, plus rabais sur prix normal.

Dons reçus en nature.

Juill. M. François, Champagne.
Déc. M. Gallart-Girbal, Moscatels et amandes grillées.
M. François, Champagne et vin de Schiller.
Mme Planque 12 cuillers à café.
Un billet permanent pour les bains Rudas.
Visites gratuites de M. le Dr Bodon, 54.
«Le Gaulois» l'abonnement de l'année.
«L'Evénement» l'abonnement de l'année.

Société Française d'Assistance en Hongrie.

Liste des dons en espèces reçus en 1909.

Dons de membres fondateurs :

	Couronnes		
M. Degaston, l'autre moitié ayant été payée en 1908	100.—		
M. Emerich Elek, Budapest	200.—		
MM. E. Mercier & Cie, Epernay ..	200.—		
M. Rouget de Gourcy, Paris	200.—		
Les Médecins Français venus au XVIe Congrès International de Médecine	1095.22		
Mme Hermine de Návay de Földiák, Paris	300.—		
M. Aladár de Návay de Földiák, Paris	200.—		
M. Etienne de Fodor	200.—	2495.22	
Dons divers volontaires :			
M. Jules Diaz de Soria, Paris	19.04		
M. Louis François, Budafok	1000.—		
M. Emile Gerbeaud, Budapest	1000.—		
M. Georges Lévy	47.55	2066.59	
Subvention du Gouvernement de la République Française		285.32	
Don de la commission de répartition des fonds du Paris Mutuel fr. 7200		6844.—	
Don du Gouvernement Royal Hong.		2580.—	14.271.13
Total des dons reçus en 1909.....			14.271.13

Société Française d'Assistance en Hongrie.

Recettes. Dons. Plus-values. **1909.** **Amortissement. Paiements. Dépenses.**

	Cour.	f	Cour.	f	Cour.	f
Cotisations de membres actifs	618	—				
Dons de membres fondateurs	2495	22				
Dons volontaires	2066	59				
Subvention du gouvernement français	285	32				
Dons de la commission de répartition des fonds du Paris Mutuel	6844	—				
Don du Gouvernement royal Hongrois	2580	—				
Produit net des fonds en banque	92	84	14981	97		
Loyers de la maison Baross-utca 42:						
loyers directs	6745	—				
» provenant du legs Ducreux assuré sur la maison	250	—	6995	—	21976	97
					21976	97

	Cour.	f	Cour.	f	Cour.	f
Secours à des Français indigents:						
par le Consulat Général de France	384	—				
par le Secrétaire Trésorier	166	—	550	—		
Correspondances et imprimés			56	55		
Intérêts et frais de crédit de la banque du 1er janv. au 31 août 1909			43	73		
Coût du Home d'après remises faites à Mlle Raymond			1385	21		
Frais d'enregistrement payés à l'Etat pour achat de la maison Baross-utcza	2580	—				
Bonification de la moitié du total	2580	—	5160	—	7195	49
Hypothèque de la maison			3774	68		
Contribution du 1er nov. 1908 au 31 juillet 1909			1453	—		
Eclairage et frais d'entretien de la maison	276	53				
Réparations diverses	375	20	651	73	5879	41
					13074	90
Excédent des recettes sur les paiements					8902	07
					21976	97

Mouvement de la fortune de la Société du 1er janvier au 31 décembre 1909.

	Couronnes		
Actif au 31 décembre 1908	65315.98		
Plus le don de M. Robert Lebaudy pour 1909 déposé à la banque en 1908	1500.—	66815.98	
Excédent des recettes sur les paiements	8902.07		
Plus-value de la maison égale au paiement des frais d'inscription à l'état 2580 + sa bonification 2580	5160.—		
Amortissement de l'hypothèque diminué de	722.50		
	14784.57		
A déduire amortissement du mobilier diminué de	300.—		
Solde égal à l'augmentation de la fortune en 1909	14484.57	14484.57	81300.55
Soit l'actif au 31 décembre 1909			81300.55

Année 1909.

Situation de la Société Française d'Assistance en Hongrie

Actif au 31 Décembre 1909. **Passif**

	Cour.	f	Cour.	f
Un immeuble Baross-utca 42 payé	120000	—		
Plus-value de cet immeuble égale aux :				
1° Réparation et restauration	6168	13		
2° Frais d'inscription à la ville	1203	20		
3° Frais d'inscription à l'Etat	5160	—	132531	33
Valeur du mobilier du Home Français à ce jour			2700	—
Dépôt en compte courant au Magyar Általános Hitelbank			8010	—
Existence en Caisse			—	16
			143241	49

	Cour.	f	Cour.	f
Hypothèque sur la maison	61830	94		
Avance faite par le trésorier	110	—	61940	94
Solde représentant l'Actif au 31 décembre 1909			81300	55
			143241	49

Membres fondateurs en 1909 42

Membres actifs 88

Discours du Président d'Honneur,

Monsieur le Vicomte de *Fontenay*, Premier Secrétaire d'Ambassade, Consul Général de France.

Mesdames, Messieurs,

Je n'ai rien à ajouter à l'exposé si clair que vient de vous soumettre votre Président. Laissez-moi toutefois rappeller votre attention sur le très heureux développement que prennent nos œuvres françaises à Budapest et sur leur importance toujours plus grande. Nous devons y trouver un encouragement à étendre encore plus notre action et un sentiment de satisfaction en constatant l'utilité de nos efforts.

Bien que la charge très lourde d'une dette hypothécaire de 60.000 couronnes engloutisse, chaque année, la plus grande partie des revenus de notre immeuble, la situation budgétaire n'est pas mauvaise ; nous devons ce résultat heureux, d'une part, à l'excellente gestion du Président et du Trésorier et, d'autre part, aux dons importants qui nous ont été faits.

Je citerai tout d'abord la subvention de 8000 francs du Gouvernement de la République française et le don de 2580 couronnes du Gouvernement Royal Hongrois, puis les dons de MM. Louis François et Emile Gerbaud, qui, ayant fêté l'an passé un jubilé, ont tenu à y associer notre œuvre en versant chacun mille couronnes. En septembre dernier, un certain nombre de médecins français, venus à Budapest à l'occasion du congrès international de médecine visitèrent le «Home» et, enthousiasmés de trouver à l'étranger un petit coin d'abri français si bien organisé, si utile pour nos compartiotes, nous remirent le produit d'une collecte qui s'éleva à plus de mille couronnes. Enfin Mme Aladár de Návay de Földeák nous envoya cinq cents couronnes et plusieurs membres fondateurs se firent inscrire.

Telle est la situation matérielle. L'épanouissement du Home n'est pas moindre au point de vue moral. Toujours meilleurs sont les placements faits par la Directrice, en ce sens que les situations trouvées maintenant pour nos compatriotes sont plus stables et plus en harmonie avec leurs goûts. Toujours plus grande est la confiance des familles dans les personnes qu'elles demandent au Home. Enfin diverses hautes personnalités hongroises qui ont bien voulu visiter le Home ou s'en occuper n'ont pas dissimulé leur admiration pour cette institution et pour la façon dont elle est tenue et dirigée par Mlle Raymond.

Vous savez qu'en France, notre œuvre patriotique est approuvée et encouragée. Le Gouvernement Français s'est plu, en 1908, à accorder une haute distinction à votre Président M. Louis François ; en 1909 il a tenu a récompenser également les dévoués services du Trésorier M. Gallart-Girbal en lui conférant la Croix de chevalier du Mérite Agricole. Nous avons applaudi de tout cœur à ces deux distinctions si méritées.

Je tiens à adresser au nom du Consulat Général de France un dernier souvenir à notre regretté membre du Comité M. Degaston qui, je le sais, a été autrefois, un collaborateur apprécié de mes prédécesseurs.

En terminant j'exprime à tous ceux qui nous secondent dans nos efforts mes plus chaleureux remerciements et je pense tout particulièrement au Président fondateur, à Monsieur Robert Lebaudy, qui vient d'élever à 2000 couronnes la subvention annuelle qu'il accorde au «Home Français» de Budapest.

Discours de M. Etienne de Fodor,

Membre du Comité.

Mesdames, Messieurs,

Vous avez entendu le discours de notre président d'honneur M. le Vicomte de Fontenay, qui très simplement a résumé les succès de notre société au cours de l'année passée. Or, en réalité, les choses ne se passent pas aussi simplement et, pour arriver à de pareils résultats il faut presque faire des miracles. Vous savez comment tout le monde est mis à contribution par des œuvres de bienfaisance bien plus importantes que la nôtre. Si donc nous avons pu obtenir, pour notre œuvre, de pareils dons de personnes importunées par les exigences multiples des quêteurs, cela tient un peu du prodige. Or ce prodige a été accompli par M. de Fontenay. C'est grâce à ses démarches inlassables, grâce à son assiduité que l'on a ouvert largement des mains bienfaisantes pour nous aider. Sans lui nous serions réduits à des dons précaires. M. le Président et M. le Secrétaire-Trésorier, chacun de son côté, vous ont déjà fait l'éloge de cette activité généreuse du représentant de la France à Budapest. Je me joins à eux pour remercier M. de Fontenay de tout ce qu'il a fait pour notre œuvre, car on ne saurait assez souvent répéter que c'est à lui que nous devons tant de succès.

Mais en ma qualité de hongrois, ami de la France, je dois ajouter encore autre chose. Nous voyons avec satisfaction que la pensée française gagne du terrain chez nous. Nous voyons des liens de vraie amitié s'établir entre les deux peuples qui tous deux se réunissent pour soulager les misères et pour venir en aide aux personnes qui, après avoir quitté leur patrie, espèrent en retrouver au moins un petit coin à l'étranger. Ce Home Français représente pour vos compatriotes la patrie lointaine. Nous hongrois, nous y venons aussi pour y retrouver l'esprit de la France, qui est si dignement représenté par M. de Fontenay et par sa gracieuse épouse, cette incarnation de la vraie française, femme vertueuse et admirable. Laissez-moi terminer par ce voeu : que M. de Fontenay continue encore longtemps chez nous son œuvre de bienveillance, qui honore la France ; il est accompagné des bénédictions de tous ceux qui passent au Home Français.

Résolutions

votées à l'unanimité par l'Assemblée générale.

1° Sur la proposition de Monsieur Louis François sont nommés membres fondateurs Son Exc. Monsieur Alexandre Wekerle, Conseiller Intime, ancien Président du Conseil des Ministres de Hongrie, et Son Exc. Monsieur Alexandre Popovics, Conseiller Intime, ancien Secrétaire d'Etat au Ministère des Finances de Hongrie.

2° Des remerciements sont adressés à tous les donateurs.

3° Le Comité est réélu par acclamation.

4° Monsieur Eugène Foucault est élu en remplacement de Monsieur Degaston, décédé, et Monsieur Ernest Michel, Vice-Consul de France, est également élu membre du Comité.

Personne n'ayant demandé la parole, le Président lève la séance.

Liste Générale.

Membres fondateurs.

Années

1897 M. Robert Lebaudy, Président fondateur, Paris.
» M. le Comte de Turenne, Ministre plénipotentiaire, Paris.
» M. Edouard Schlœsser, Négociant, Városligeti fasor 20/a, Budapest.
» M. Louis François, Négociant, Budafok.
» M. Emile Gerbeaud, Négociant, Gizella-tér 7, Budapest.
» M. Société des mines d'Urikány-Zsilvögy, Nádor-utca 13, Budapest.
1898 † M. Brodet Collet, Quai Rudolf, Budapest.
1899 Mme Henzé, Tétény.
» M. Horváth Nándor, Négociant, Vámház-körút, Budapest.
» M. Riffault, Consul général de France, Paris.
» Mme Georges Régnier, Budapest.
» † M. Georges Régnier, Professeur, Váci-körút 59, Budapest.
1901 M. Joseph Mössmer, Négociant, Koronaherczeg-u. 12, Budapest.
» MM. Thonet Frères, Négociants, Váczi-utca 11, Budapest.
1904 M. de Sarcilly, Négociant, Postfach 1, Vienne.
» M. César François, Négociant, Budapest.
1905 M. Henri de la Martinière, Consul général de France, Paris.
1906 MM. Charles Lorilleux et Co., 16, Rue Suger, Paris et Budafok.
» M. le Vicomte de Fontenay, Premier Secrétaire d'ambassade, Consul Général de France, Budapest.
» Institut Paster-Chamberland, VI., Andrássy-út 105, Budapest.
1907 M. José Gallart-Girbal, Négociant, I., Budafoki-út 23, Budapest.
» Mme la Vicomtesse de Fontenay, Aradi-utca 70, Budapest.
» M. le Capitaine Sármay, József-körút 69, Budapest.

Années

1907 Société Anonyme des Papiers Abadie, Avenue de Malakoff 131, Paris.
» M. Frédéric Glück, Hôtel Pannonia, Budapest.
» M. Charles Stadler, Gare centrale, Központi pályaudvar, Budapest.
» M. Marcel Teulières, Négociant, Bordeaux.
1908 M. Eugène Foucault, Directeur, Andrássy-út 105, Budapest.
» Son. Exc. M. Philippe Crozier, Ambassadeur de France, Vienne.
» M. Jacques Stern, 24, Avenue Gabriel, Paris.
» M. Etienne de Bárczy, Maire de Budapest, Budapest.
» La Ville de Budapest.
1909 † M. Degaston, Budapest.
» † M. Emerich Elek, Budapest.
» MM. E. Mercier & Cie, Epernay.
» M. Rouget de Gourcy, Paris.
» Les Médecins Français venus au XVIe Congrès International de Médecine.
» Mme Hermine de Návay de Földiák, 49, Avenue de Montaigne, Paris.
» M. Aladár de Návay de Földiák, 49, Avenue de Montaigne, Paris.
» M. Etienne de Fodor, Kazinczy-utca 21, Budapest.
» Son Exc. M. Alexandre Wekerle, Budapest.
» Son Exc. M. Alexandre Popovics, Vienne.

Membres réguliers.

M. Joseph J. Abrazard, 4, Place St-Michel, Paris.
Mme Bartos, Kálmán-utca 22, Budapest.
M. Berton, Lipót-körút 46, Budapest.
M. Maxime Beaufort, Szirtes-út 16, Budapest.
Mme Benes, Városmajor-utca 43, Budapest.
Mme la Comtesse Bissingen, Andrássy-út 90, Budapest.
M. Bossányi, Budafok.
Mme Brett, Párizsi-utca 1, Budapest.
Mme Breyer, Bank-utca 7, Budapest.
M. le Dr Brüll, Váczi-körút 26, Budapest.
Mlle Pauline Buisset, Akadémia-utca 6, Budapest.
Mlle Bégat, Bethlen-utca 43, Budapest.
Mlle Claire Borhegyi, Kossuth Lajos-utca 11, Budapest.
M. Feri Borhegyi, Gizella-tér, Budapest.
M. Bussat, Batthyány-utca 31, Budapest.
M. Marcel Caillaux, Soroksári-út 24, Budapest.
M. Couet, Institut Pasteur, Andrássy-út 105, Budapest.
M. Croquet, Helios Garage, Bálvány-utca 12, Budapest
M. Gaston Cammerling, Várfok-utca 7, Budapest.
M. Czinner, Vörösmarty-utca 69, Budapest.

Mlle Dulaquay, Népszinház-utca 34, Budapest.
M. André Duverdier, Ilona-utca 64, Budapest.
Mme Dániel Pál, Ólécz.
Mlle Marie Dupuis, Erzsébet-körút 50, Budapest.
Mlle Marie Dufour, Nagykorona-utca 4, Budapest.
M. André Duboscq, Hôtel Hungária, Budapest.
M. Elischer Vilmos, Báthory-utca 12, Budapest.
M. Fischer de Farkasház, Herend, Veszprém.
M. Francisco Flores Guillamon, Espinardo, Espagne.
M. le Directeur Flittner, Szabadság-tér 9, Budapest.
Mlle Marthe Fauqueux, Home Français, Budapest.
Mme Fiard, Városmajor-utca 43, Budapest.
Mme Firque, Alkotmány-utca 19, Budapest.
Mlle Grégoire, Baross-utca 53, Budapest.
M. E. Giraud, Klauzál-tér 5, Budapest.
Mlle Marie Gocker, Home Français, Budapest.
Mlle Marie Gray, Nádor-utca 42, Budapest.
M. Gundel F., restaurateur, József-tér 1, Budapest.
M. Lucien Heitz, Határ-utca 2, Budapest.
Mme Hornbostel, Hont-Varsány.
Mlle Hostier, Alkotmány-utca 25, Budapest.
Mme Charles Hentzel, Damjanich-utca 32, Budapest.
M. Lucien Henrotin, Belga-telep, Vácz.
Mlle Juillerat, Baross-utca 78, Budapest.
M. Kiss Libor, Kishid-utca 8, Budapest.
M. Kakujay Imre, Kertész-utca 43, Budapest.
Mme Lajowszki, Nemzeti Casino, Kossuth Lajos-utca, Budapest.
Mlle Lefebvre, Eszterházy-utca 22, Budapest.
M. Otto Loheyde, Maison A. Perpignan et Jules de Soria, Bordeaux.
Mme Lindmayer (Destling), Nádor-utca 4, Nagybecskerek.
Mme Leblanc, Budafok.
Mlle Jeanne Lebourg, Andrássy-út 45, Budapest.
Mme Mandy, Tükör-utca 4, Budapest.
Mme Georges Montessy, Avenue de Montaigne 1, Paris.
Mme Vve Morillon, Váczi-körút 59, Budapest.
M. André Monamicq, Ilona-utca 64, Budapest.
M. Hubert Morand, Eötvös-Collégium, Csillag-utca 2, Budapest.
M. Mondet, Directeur, Ferenc József-rakpart 17, Budapest.
M. Nicola, Arad—Mácsa.
Mlle Cécile Niedenhoff, Károly-körút 16, Budapest.
Mme Oppenheim, Városligeti-fasor 26, Budapest.
M. Palkovicz, Angol Királyné szálloda, Budapest.
Mlle Léonie Possing, Iskola-utca 32. Budapest.
Mlle Plassiard, Home Français, Budapest.
M. Pages Fritz, Ingénieur, Thököly-út 57, Budapest.
Mlle Raymond, Directrice du Home Français, Budapest.
M. Robicsek, Nagykorona-utca 32, Budapest.
Mme Camille Roche, Place Bellecourt 21, Lyon.

Mlle Marie Rudolph, Oszlány, Bars megye.
M. Ramseyer Ernest, Gizella-tér 7, Budapest.
Mme de Ruffy, Üllői-út 81, Budapest.
Mme Dr Révai Izidor, Váczi-körút 78, Budapest.
Mlle Marguerite Rousselle, Alkotmány-utca 12, Budapest.
M. Rathberg, Alkotmány-utca 10, Budapest.
Mlle Emilie Stingl, Király-utca 65, Budapest.
M. le Dr Semjén, Teréz-körút 40, Budapest.
Mlle Hélène Szőrös, Home Français, Budapest.
Mme Dr Sass István, Rudasfürdő, Budapest.
Mme Schváb Lajos, József-körút 34, Budapest.
Mlle Simonnet, Damjanich-utca 44, Budapest.
Mme Thomassin, Révai-utca 8, Budapest.
M. Ulbrich Gyula, Budafok.
Mme de Vécsey, Bokréta-utca 3, Budapest.
Mme Várady Gábor, Alkotmány-utca 35, Budapest.
Mme de Viczian, Kisbér.
M. Jacques Wolf, Echarlens, Canton de Fribourg, Suisse
Mme Zimmermann, Nagytétény.
Mlle de Zedtvitz, Báthory-utca 5, Budapest.

Le rédacteur en chef et gérant,
GUILLAUME HUSZÁR.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ONT PARU RÉCEMMENT.

LIVRES FRANÇAIS :

A la **Société générale d'Imprimerie et d'Édition Levé,** Paris : *Pierre-Guy,* roman par André Duboscq (Prix 3 fr.).

Chez **Plon-Nourrit,** Paris : *L'invasion de la France et le Siège de Saint-Dizier, par Charles-Quint en 1544,* par *N. N. Albin Rozet et J. F. Lembey.*

Chez la **Librairie Larousse,** Paris : *La littérature française au XIXe siècle,* par Charles Le Goffic (Prix 1 fr. 75). — *Géographie rapide (France),* par Onésime Reclus (Prix 1 fr. 20). — *Boileau,* œuvres poétiques (Prix 1 fr.).

Chez **Henri Falque,** Paris : *L'œillet blanc,* par Paul Gourmand (Prix 3 fr. 50).

Édition du **Mercure de France,** Paris : *Les Rythmes souverains,* par Émile Verhaeren (Prix 3 fr. 50),

LIVRE ITALIEN :

Édition de la **Poesia,** Milano : *L'Incendiario,* par Aldo Palazzeschi (Prix 3 lires 50).

LIVRE HONGROIS :

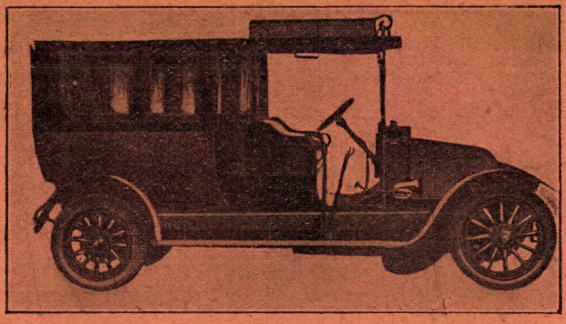
Édition du **Nyugat,** Budapest : *Véletlenek (Hasards),* nouvelles par Géza Lengyel (Prix 3 cour.).

„HELIOS AUTOMOBILE“

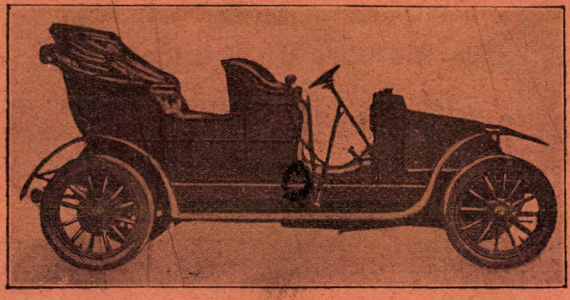
GARAGE, ATELIER DE RÉPARATIONS

RENAULT, OPEL, BUSSING

VOITURES DE LIVRAISON, VÉHICULES INDUSTRIELS,
AÉROPLANES, MOTEURS D'AVIATION



Limousine Renault 20—30 HP.



Double Phaéton Renault 14—20 HP.

BUDAPEST

BÁLVÁNY-UTCA 12

au centre de la ville.

TÉLÉPHONE: 73—65.

Budapest, Imprimerie de la Société anonyme Athenaeum.

Revue couronnée par l'Académie Française.

IIIième ANNÉE. — TOME V. N° 5. 15 MAI 1910.

REVUE DE HONGRIE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST

SOMMAIRE

I. — LE BANQUIER ET LA MORT, nouvelle de **M. Samuel Radó** 545

II. — LES MANIFESTATIONS SPORTIVES D'AVIATION ET LE MEETING INTERNATIONAL DE BUDAPEST, par **M. Adalbert de Pivny**, Ingénieur R. H. au Ministère du Commerce, ancien élève de l'École des Ponts et Chaussées de Paris 553

III. — L'ART, LA VALEUR DE L'ART, L'ÉDUCATION ARTISTIQUE (3), par **M. Bernard Alexander**, Professeur à l'Université de Budapest ... 563

IV. — LA PRESSE PÉRIODIQUE EN HONGRIE (fin), par **M. Joseph de Ferenczy**, Professeur à l'Université des Sciences Techniques de Budapest ... 579

V. — LES HARAS DE BÁBOLNA, par **M. Joseph de Németh**, Sous-chef de section au Ministère R. H. de l'Agriculture ... 598

VI. — LES HUSSARDS HONGROIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME (3), par **Mme la Ctesse H. de Reinach-Foussemagne** ... 603

VII. — AU MOIS DE MAI, par **M. J. Ernest-Charles** ... 621

VIII. — LES PROLÉTAIRES (fin), pièce de *GRÉGOIRE CSIKY*, traduite du hongrois, par **M. Paul Bert de la Bussière** 627

IX. — REVUE LITTÉRAIRE. — *Navarre: HISTOIRE DE LA STÉNOGRAPHIE*, par **M. Ladislas Gopcsa** ... 650

X. — CHRONIQUE DES THÉATRES. — *PAPILLON, DIT LYONNAIS LE JUSTE; FAUST (Nemzeti szinház). — SHAKESPEARE SANS DÉCORS (Conservatoire). — LE CONCERT (Magyar szinház). — THÉODORE ET CIE (Vigszinház)* ... 652

XI. — ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — *Le 60ième anniversaire de M. Bernard Alexander. — Les amies hongroises de Beethoven. — Les portraits de la reine Elisabeth. — Un étudiant hongrois en Savoie* 659

XII. — LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE. — *Questions agricoles. — Le programme de M. Marx. — Le développement de l'industrie textile hongroise. — Assemblée générale des Compagnies de transport de Budapest. — Association hongroise du froid. — Ateliers d'expériences. — Cent millions de dépôts. — Exposition d'Horticulture à Budapest* ... 670

XIII. — REVUE DES REVUES PUBLIÉES EN HONGRIE ... 677

XIV. — XXXVième BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST. — *Conférence de M. Jules Gautier. — Clôture des cours gratuits de français. — Liste supplémentaire de souscription pour les victimes des inondations de la Seine* ... 681

BUDAPEST

Bureaux de la *REVUE DE HONGRIE:* VI., Andrássy-ut 95.
(En vente chez tous les libraires)

PARIS

HACHETTE ET CIE — Messageries et Journaux — 8, RUE PAUL LELONG

H. LE SOUDIER — Service de la Librairie étrangère — 174, Bd ST-GERMAIN

HONORÉ CHAMPION — Libraire-Éditeur — 5, QUAI MALAQUAIS

VIENNE, GEROLD & CIE. — **BERLIN**, PUTTKAMMER & MÜHLBRECHT. — **LEIPSIC**, BROCKHAUS.
LONDRES, BAILLIÈRE TINDALL & COX. — **ROME**, FRATELLI BOCCA.
MADRID, FERNANDO FÉ. — **BRUXELLES**, N. LEBÈGUE ET CIE.
SAINT-PÉTERSBOURG, K. L. RICKER. — **NEW-YORK**, THE INTERNATIONAL NEWS CO.
BELGRADE, ERNST EICHSTÄDT. — **BUCAREST**, SOCEC & CIE.
SOFIA, IVAN PARLAPANOFF.

LITTÉRATURE HONGROISE, FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
HISTOIRE, POLITIQUE, ÉCONOMIE SOCIALE, PHILOSOPHIE, SCIENCES, BEAUX-ARTS
FINANCES.

La REVUE DE HONGRIE est une revue hongroise rédigée en langue française.

Elle publie des articles écrits par des hommes d'État, des littérateurs, des savants hongrois, et ayant trait à la Politique, à la Littérature, aux Sciences, aux Beaux-Arts, aux Finances, à l'Économie Sociale, à l'Histoire, etc.

La REVUE DE HONGRIE s'occupe de toutes les questions qui, à un point de vue général, peuvent, en mettant en relief les choses de Hongrie, intéresser l'étranger et notamment le lecteur français. Elle compte également des collaborateurs dans tous les pays et publie des articles d'un intérêt général qui lui donnent un caractère international.

La REVUE DE HONGRIE est une tribune ouverte à tous, elle restera indépendante de toute influence de parti.

La REVUE DE HONGRIE est l'organe de la Société Littéraire Française de Budapest.

LA REVUE DE HONGRIE

se réserve d'autoriser la reproduction ou la traduction de ses articles aux publications périodiques de la Hongrie et de l'étranger qui en auront fait la demande.

LA REVUE DE HONGRIE PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

PRIX DE L'ABONNEMENT:

HONGRIE ET AUTRICHE ... ... Un an **25** cour. — Six mois **15** cour.
ETRANGER (Union postale.) ... ... — **30** francs — **20** francs.

Prix de la livraison: 2 cour. 50 c.

Un numéro spécimen est envoyé franco sur demande.

LE BANQUIER ET LA MORT

Le millionnaire, fort mal en point, écoutait avec un pâle sourire les paroles réconfortantes de son médecin.

— J'espère, dit le fameux professeur pour terminer, que je pourrai vous permettre dans quelques jours de sortir en voiture, vers midi . . .

— Certainement, murmura le patient d'une voix amère, dans une calèche noire attelée à quatre, pour aller au cimetière.

Le praticien fixait sur le malade un regard étonné. Jamais il n'avait soupçonné chez celui-ci des pensées aussi sombres. Il restait confondu. Cependant, le millionnaire, soulevé dans un élan de passion, la tête appuyée sur la main, réunit ce qui lui restait de forces et dit :

— Cher professeur ! Que me coûtait-il de croire à vos pieux mensonges ? A quoi cela m'aurait-il servi de me disputer avec vous pour vous prouver que je ne partageais pas vos bienveillantes illusions ? Je me rends parfaitement compte de mon état. Je suis un homme perdu. Et je vous laissais tranquillement me débiter des consolations. Mais maintenant, j'ai peur ; j'ai peur que vous ne soyez vous-même dupe de vos illusions, et que, sous leur empire, vous ne fassiez pas tout ce qu'il est possible de faire pour me sauver. Dites, pourquoi n'avez-vous pas essayé la transfusion ?

— La transfusion ? demanda le guérisseur d'une voix indécise.

— La grande transfusion, oui. Non pas celle de Claude Bernard, avec du sang animal. Mais celle de Kiriloff, avec du sang humain frais.

— Mais, celle-là, la loi la défend.

— Ignoreriez-vous, mon petit professeur, que j'ai quelque influence ?

— Je le sais bien, je le sais bien, dit le médecin, luttant encore.

— Pourquoi ne voulez-vous pas essayer ? Il est vrai que, pour me sauver de cette façon-là, il faut qu'un homme meure. C'est là ce qui vous inquiète ? Croyez-vous donc que je veuille tenter un crime ? Non, cela rend nerveux. La victime viendra d'elle-même. J'offre deux cent mille couronnes. Et il y a dans cette ville au moins mille individus qui pour cent florins sont capables de tuer, d'assassiner et même de mourir. Je paye en prince. Trouvez un mendiant, un candidat au suicide, quelqu'un qui, de toute manière, soit décidé à mourir. Et je lui donne par dessus le marché dix mille louis. Il les laissera à sa femme, à ses enfants, et il sera au moins sûr qu'ils seront heureux. Croyez-moi, si je me penche à la fenêtre pour faire publiquement cette annonce, des hommes viendront s'offrir par centaines, et ils nous baiseront les mains.

Le professeur n'écoutait pas ce discours, sans doute préparé d'avance. Mais, en lui, le savant se passionnait pour la tentative magnifique, faite dans de telles conditious, sans aucun risque pour lui. Il consentit à tenter l'expérience ; il songea à la meilleure façon de se procurer de la matière humaine jeune, et cela sans scandale.

— Voilà. Demain matin, à neuf heures, nous opérerons, dit-il brusquement, comme sortant d'un rêve.

La face pâle du malade s'empourpra d'espérance.

* * *

Le même jour, l'homme, choisi avec soin parmi une foule de postulants, se présentait chez le professeur. Un homme robuste, aux larges épaules, mais de mine misérable.

— Vous savez de quoi il s'agit ? demanda le médecin.

— Oui, répondit l'homme. Je recevrai deux cent mille couronnes.

— C'est cela.

— Vous me ferez une opération. Vous me prendrez mon sang, pour l'infuser dans les artères d'un malade riche. Je mourrai.

— Ce n'est pas certain.
— Monsieur le professeur, cela m'est indifférent.
— Avez-vous de la famille ?
— Oui, j'ai deux enfants.
— C'est à eux que vous laisserez votre argent ?
— Oui, monsieur.
— C'est parfait. Je vous prie de vous présenter demain, matin à neuf heures.

Quand le pauvre Őszi — c'était le nom de la victime — regagna la rue, il lui sembla que tout était changé autour de lui. Ou plutôt que c'était lui qui n'était plus le même, qui n'appartenait plus à ce monde. Il éprouvait un certain orgueil sombre, comme s'il eût donné un coup de pied à l'humanité entière. — Vous n'avez pas voulu de moi ? Eh bien, je me fiche de vous. Vous ne me tourmenterez plus.

Il marchait au milieu du trottoir, la tête haute, regardait dans les yeux les gens qu'il connaissait, mais ne saluait personne. Il était impertinent envers ses semblables comme un écolier expulsé envers ses professeurs. Il n'avait plus besoin de protection, de recommandations, d'assistance.

Mon Dieu, ce que cet homme avait souffert ! Ce qu'il avait été humilié, bafoué ! Et maintenant, il se représentait le paradis comme un endroit où il lui serait permis de cracher sur ses supérieurs, d'insulter les puissants, tous ceux à qui il avait toujours parlé d'une voix humble et empruntée, et d'essuyer ses bottes à leurs visages. Errant par les rues, il reporta ses regards vers son passé.

Sa vie entière repassait devant ses yeux, comme dessinée sur une carte. Et il n'y voyait que des points noirs : le jour de son mariage, il avait couru à la recherche d'une petite somme, pour pouvoir au moins mener sa femme dans un hôtel. Un seul jour de vraie joie : quand la petite Böske, l'adorable Böske était née, celle qui devait se marier bientôt avec le professeur Vándor, si on arrivait à trouver la somme nécessaire pour payer l'ameublement. Même au baptême, que d'ennuis ! Personne ne voulait accepter le parrainage : le pauvre homme avait lassé la patience de tous ses amis par ses continuels emprunts. Hélas ! quel enfer que la pauvreté, pensait-il. Elle salit et empoisonne tout. Les yeux brûlent de honte et de douleur : les jours de noce et de naissance sont aussi des jours

de souffrance. Il n'y a que les riches qui devraient naître et se marier. Et Őszi, inconsciemment, serrait les poings. Absorbé dans ses pensées, il poussait de profonds soupirs, qui faisaient se retourner les passants.

Après s'être longtemps demandé pourquoi il devait vivre pauvre et misérable, il sentit tout à coup que la mort répandait une grande lumière sur ces choses mystérieuses. Il s'était demandé souvent s'il était plus honnête que les autres, et il était exaspéré. Parfois, chez lui, il jetait avec fureur le couteau et la fourchette sur la nappe, et s'écriait :

— Les infâmes ! les misérables ! au bagne . . .

Et il pensait alors au propriétaire, au concierge, à l'épicier, à tous ces tyrans du pauvre. En ce moment, il lui semblait que le brouillard s'était dissipé, qu'il voyait tout le monde dans la lumière de la vérité. Ces malfaiteurs qu'il maudissait tant n'étaient pas aussi mauvais, et lui-même, il était beaucoup moins bon et honnête qu'il n'avait coutume de le dire.

« Mon ami, lui dit sa conscience enfin réveillée, tu étais plein de mauvaises intentions, mais, par malheur, tu n'as jamais eu l'occasion de battre monnaie de ton honneur. Ta pauvre probité ne faisait envie à personne, et tu n'as trouvé personne pour te l'acheter. Et c'est pourquoi tu t'es toujours vanté d'avoir agi en honnête homme. Maintenant, te voilà arrivé à la fin de ton rouleau.

« Tu n'avais pas que des pensées honnêtes. Tu étais aussi quelque peu calomniateur ; il est vrai que tu ne calomniais qu'à la dernière extrémité, et seulement tes rivaux les plus dangereux. C'était peut-être un tort. Celui qui n'est fripon que par accident et sans conviction, qui tâte du mal tout en se vantant de sa conscience immaculée, celui-là n'est qu'un charlatan, et il ne lui reste qu'à se pendre avec son honnêteté. Regarde un peu Jean Nagy ou encore Etienne Kiss, Fekete ou Kovács : ils sont arrivés, hein ? Ce Kovács, qui était toujours le dernier de sa classe ! Mystère ! Mystère ! C'est donc l'ordre des choses qui t'a rendu malheureux, en ne favorisant que les coquins ? Mais non, cela n'est pas vrai, tu dois bien le confesser aujourd'hui. Tes amis, qui sont arrivés, n'étaient pas des coquins ; ils étaient seulement plus persévérants. Pourtant, on devrait arranger cette vie de telle sorte que tout le monde eût pour sa part un peu de bien-être, un peu de joie. C'est très bien

que les forts, les habiles deviennent millionnaires ; mais pourquoi les autres, les hommes ternes, qui n'ont pas autant de ruse ou d'énergie, doivent-ils être condamnés à la misère, à la faim, au suicide ?

« Mon Dieu, pourquoi faut-il que je meure ? se demandait le pauvre homme ; pourquoi faut-il que je quitte la vie d'une façon aussi basse, en vendant mon corps et mon âme ? Mon trésor, ma petite Böske, se disait-il, et les larmes coulaient sur son visage, tu auras les cent mille couronnes, tu seras heureuse, tu épouseras le brave docteur Vándor, un philologue si distingué, à qui le grand Simonyi (1) prophétisa un si bel avenir. Et vous aurez un beau logis, dont vous aurez payé par avance le loyer ; vous aurez un beau divan où vous parlerez d'amour, la main dans la main ; et peut-être vous souviendrez-vous de votre père, qui mourut pour vous. Et ma pauvre Olivie, ma petite orpheline, tu iras à Méran, et quand tu reviendras avec des poumons guéris, tu t'en iras porter une fleur sur ma tombe, au cimetière.

Par hasard, il vit son visage dans la glace d'une devanture. Et son visage l'épouvanta. Il avait perdu tout caractère humain, et semblait porter déjà l'empreinte de la mort. Il était plus terrible à voir que la face d'un squelette.

Impossible de rentrer avec cette figure. D'ailleurs, le désir le tenaillait de crier à ses enfants ; « Il y a de l'argent, mes enfants ! » Et comment raconter des choses aussi effrayantes ? Il ne fallait pas parler.

Mais les enfants ne tardèrent pas à comprendre qu'il se passait quelque chose. Il résista courageusement à leurs questions, en se répétant tout bas les mots qu'il ne voulait pas prononcer. Plus tard, quand il vit les têtes de ses filles doucement éclairées par la lampe, il sentit ses nerfs se détendre tout à coup, et il cria, à bout de force :

— Böske, Olivie, vous allez recevoir deux cent mille couronnes.

Et de grandes larmes coulèrent des yeux des jeunes filles quand il raconta toute l'affaire.

— Papa, dit Böske désespérée, s'il te faut de l'argent, je descends dans la rue, et je vends mon corps . . .

(1) Professeur à l'Université de Budapest.

— Papa, cher papa, ne meurs pas, reste avec nous, dit Olivie en pleurant.

— Mon Dieu, si seulement elles ne m'aimaient pas, soupira le pauvre homme. De cette façon, la pauvreté me semble mille fois plus lourde.

* * *

A neuf heures et demie du matin, le professeur entrait dans la chambre du banquier.

— Pourquoi êtes-vous en retard ?

— L'individu n'est pas venu.

— Il n'est pas venu ?

— Non. Il n'a pas tenu parole.

— Je le savais, je le savais. Il a bien raison. Pourquoi me donnerait-il sa vie ? Il était sain, n'est-ce pas ?

— Oui, sain et vigoureux.

— Pourquoi me vendrait-il sa vie pour ce misérable argent ? Cet argent a-t-il une valeur ? Aucune. Cet argent ne peut nullement me venir en aide.

— Donneriez-vous votre argent en échange de la santé ? demanda le professeur.

— Avec joie.

— C'est bien vrai ?

Le malade fixait le médecin avec méfiance, maintenant.

— En tout cas, je donnerais une partie considérable de cet argent. Je ne donnerais pas ma fortune entière. Parce que, voyez-vous, mon petit professeur, que serais-je sans fortune ? Un pauvre diable. Beaucoup moins, un chien, un chien crevé, un homme qu'on ne salue pas et dont on exige qu'il vous salue. Quand j'étais apprenti, mon cher professeur, le comptable me giflait. La modestie dont j'avais alors l'habitude, je la gardai encore à mon premier million ; mais les hommes ne permettent pas à un millionnaire d'être modeste. Ils baissent le ton, et leur humilité nous enseigne l'arrogance. Malgré toutes les balivernes des intellectuels, je demeure convaincu que la richesse, c'est l'honneur, et la pauvreté, la honte. Je ne pourrais du reste plus vivre en pauvre. Le champagne et les homards ne sont pas les seules jouissances du riche. Notre vraie jouissance, ce sont les révérences, les hommages, c'est la bonne opinion qu'on a de nous dès l'abord. Il est en outre certain que si

dans une société où se trouvent Crésus et Caton, quelqu'un égare sa montre, c'est Caton le puritain qui sera accusé de l'avoir volée, jamais Crésus. Mon Dieu, pourquoi l'argent n'a-t-il pas de pouvoir sur la mort ? Il me faut mourir misérablement. Que d'argent, que de gloire j'aurais pu amasser encore !

* * *

Le même jour, des hommes de loi venaient opérer la saisie chez le pauvre Őszi. Le jeune huissier, qui envoyait en cachette des vers lyriques au *Journal de la Famille*, poussait des soupirs :

— Si ce n'est pas navrant de dévaster ainsi un nid tranquille et joli !

C'était aussi l'avis des deux autres, qui commençaient à instrumenter. Quand ils entrèrent à l'improviste dans le logis, Böske et Olivie, qui étaient assises sur la chaise-longue, s'enfuirent épouvantées. Vándor aussi était là, qui venait d'annoncer à sa fiancée qu'il renonçait à obtenir une place au service de l'Etat. En effet, il y a d'innombrables philologues par le monde, ainsi que d'avocats stagiaires, de droguistes et de pharmaciens, et même parmi les apprentis typographes il règne une surproduction intense. Mais Vándor avait réussi à se procurer chez un bourgeois un emploi richement payé de trois cents francs par mois. Aussi venait-il dire à Böske que bientôt, ils pourraient, eux aussi, bâtir leur nid. A la vue des hommes de loi, son sang ne fit qu'un tour : il manqua tomber du divan. Que n'avait-il sur lui les cinq cents couronnes nécessaires pour chasser les huissiers ? Il les aurait données avec joie, pour ne pas voir cette scène si pénible. Il savait bien que les Őszi n'étaient pas riches, et il s'attendait à ne point recevoir de dot. Mais la saisie qui était en train de s'effectuer sous ses yeux lui montrait l'avenir sous les couleurs les plus sombres. Or, ce jeune homme aimait sa fiancée, et aurait tout sacrifié pour elle ; mais il aimait aussi son avenir, que son maître Simonyi lui avait prédit fort beau. Aussi, était-il en pleine indécision. La clairvoyante Böske avait déjà senti le prochain abandon, et ne lui permettait plus de baiser son visage mouillé de pleurs.

Őszi rentra. En apprenant ce qui venait de se passer, il s'écria :

— Je vous l'avais dit, imbéciles ! Il fallait aller chez le professeur.

— Papa, ne parle pas ainsi s'écrièrent les jeunes filles.

Őszi crut remarquer que ce cri manquait de sincérité ; il sentit que ses filles ne lui déconseillaient plus le sacrifice . . .

— Il est encore possible que je me trompe, murmura-t-il, et il tomba dans un fauteuil.

* * *

Deux jours après, le concierge vint avertir Őszi que le nouveau locataire était arrivé. Il fallait déguerpir. Les jeunes filles sanglotèrent, et dirent :

— Le propriétaire nous a promis de nous laisser dans la maison pendant un trimestre encore !

— Oui, oui, répondit le concierge, le propriétaire vous a dit cela parce qu'il n'aime pas à voir pleurer les dames. Mais il m'a ordonné de faire mon devoir.

Őszi, qui écoutait, écroulé dans un coin, se leva d'un bond, et gagna la porte en coup de vent. Les jeunes filles et le concierge le regardaient faire, comme hypnotisés. Böske et Olivie pleurèrent doucement.

Et le misérable courut, courut. Il traversa la ville, et arriva enfin devant l'hôtel du banquier. Au balcon, un grand drapeau noir flottait tristement au vent. Trop tard, le malade était mort.

Őszi s'effondra sur la chaussée terrassé par l'apoplexie.

— Mon Dieu, murmura-t-il en expirant, je meurs inutilement. Que deviendront mes pauvres orphelines ? Elles aiment mieux l'argent que la vie de leur père. Où donc s'est réfugié l'amour filial ? Chez les loups ? Mon Dieu, pourquoi permettez-vous que la misère avilisse à ce point vos enfants que vous avez créés à votre image . . .

SAMUEL RADÓ.

LES MANIFESTATIONS SPORTIVES D'AVIATION ET LE MEETING INTERNATIONAL DE BUDAPEST

L'aviation en Hongrie n'a pas passé par la longue période d'expériences, si curieusement caractérisée par tant de vains efforts, de mécomptes, et si soudainement suivie du triomphe absolu sur l'atmosphère et de la prospérité inouïe de la locomotion aérienne. Pour la Hongrie, l'époque des échecs et l'essor prodigieux du vol artificiel ne sont qu'un chapitre de l'histoire d'évènements étrangers, qui se déroulaient loin de nous, et dont nous n'étions, pour ainsi dire, que les spectateurs lointains.

Mais, si notre attitude à l'égard de l'aviation pouvait s'expliquer jusqu'ici, non par le manque d'inventeurs, prêts à tous les sacrifices, mais par l'absence complète de l'industrie des moteurs à explosion, la négligence dans l'avenir serait impardonnable; si la Hongrie, comme tant de nations puissantes, d'ailleurs, n'a pu avoir sa part de l'invention, elle ne devrait pas négliger, désormais, cette question d'importance primordiale. L'aviation n'est plus un sport dispendieux réservé à la classe des grosses fortunes, mais elle signifie une source de richesse pour tous les peuples qui ne tardent pas à comprendre que la fabrication de ces engins aériens est une branche d'industrie très rénumératrice et facile à créer, car elle est susceptible d'être développée d'un jour à l'autre, pour ainsi dire, sans avoir à passer par toute la période d'essai, dont les précurseurs ont eu besoin. La construction d'un aéroplane, — les moteurs mis à part — est, relativement, si simple, que l'entraînement des ouvriers, durant des années et des années, ainsi qu'un outillage très

perfectionné, ne sont pas absolument indispensables. Ensuite, n'oublions pas, que, chez les autres nations aussi, cette industrie n'est presque pas sortie de l'époque des tâtonnements: donc, le temps perdu peut se rattraper plus facilement. Mais aujourd'hui, comme tout le monde connaît l'avenir puissant et plein de promesses de l'aviation, tout le monde se met à s'en occuper. Nos sommes sûrs que la Hongrie, dont on connaît les efforts et les résultats récents dans l'industrie moderne, sera facilement gagnée aussi par l'industrie de la conquête de l'air.

La première tentative du comte Rodolphe Béla Zichy, qui offrit une somme considérable pour aider à propager la cause de l'aviation, n'a pas eu le résultat désiré. Sans se décourager, ce sportsman généreux, son ami, le comte Emeric Károlyi, Louis de Tolnay, ancien député à la Chambre, et Etienne de Bárczy, maire de Budapest, se décidèrent à éveiller le goût du public pour l'aviation et à créer une industrie d'appareils volants. Le meilleur moyen, pour y arriver, était d'organiser un concours international richement doté (un demi-million de francs, par exemple), qui pourrait offrir tous les avantages désirés, tant au point de vue de l'éducation du peuple, par le concours d'aviateurs célèbres, qu'à celui des bénéfices qu'on pourrait en tirer au profit des inventeurs peu fortunés ou des instituts de recherches scientifiques. L'organisation d'une Quinzaine d'Aviation fut donc décidée et d'autant plus facilement, que la Municipalité de Budapest a garanti 250.000 francs des dépenses considérables que demandera l'organisation du meeting, dont les prix seulement ne s'élèvent pas à moins de 500.000 francs.

Il est facile de voir quel est le mouvement des sommes dépensées pendant l'organisation d'un meeting d'aviation et offertes, sous forme de prix, aux aviateurs. Le total de ces sommes, qui n'est pas inférieur à un million et demi pour l'année 1909 et qui sera probablement le double cette année, est remboursé, à courte échéance, par l'ensemble des prix d'entrées du public; il n'est pas du tout le résultat de dons généreux des gouvernements, des municipalités ou des particuliers, lesquels offrent leurs prix plutôt aux gagnants d'épreuves isolées (traversée de la Manche, coupe Archdeacon, H. Deutsch de la Meurthe, etc.). Les sommes considérables,

qu'exigent la construction, l'entretien, l'entraînement des appareils, sont largement remboursées par les prix de concours abondants ; ceux-ci, à leur tour, sont constitués par les deniers, contribution directe des spectateurs qui, en échange de leur dépenses, seront les témoins des rares spectacles que peuvent offrir les meetings d'aviation.

Ce n'est que l'année 1909 qui a vu apparaître dans ce sport nouveau cette idée que le succès a sanctionnée par l'éclatant triomphe de Reims : l'idée des meetings d'aviation. Ils répondent bien à deux buts : d'une part, offrir aux aviateurs les conditions les plus favorables pour réaliser de belles expériences avec le minimum de difficultés et de dangers ; d'autre part, permettre au public, dont l'immense majorité ne connaît encore l'aviation que par ouï-dire, de voir réunis, en un point donné, et parfois luttant, pour ainsi dire coude à coude, les spécimens les plus variés d'aéroplanes. Ainsi s'explique en partie le succès de Reims, auquel succéderont, d'une façon fort honorable, les meetings de Nice, Vérone, Budapest, Bordeaux, etc.

Mais, à côté des entreprises sérieuses, il s'en trouvera de bien moins solides. Certains spéculateurs ont cru trouver dans les réunions d'aviation un inépuisable Pactole. Ils ont supposé que l'engouement du public se contenterait de l'exhibition de quelques débutants sur des terrains mal appropriés à cela, parfois sur des appareils n'ayant jamais quitté le sol. Il y a eu, de ce côté, de cruels mécomptes et, si certains aventureux entrepreneurs de spectacles d'aviation, certains aviateurs, ou soi-disant tels, ne nous inspirent qu'un intérêt médiocre, il se trouve que des sportsmen sérieux, des aviateurs de mérite, parfois même des organisateurs convaincus et désintéressés ont eu fort à souffrir de certaines entreprises inconsidérées.

Parfois, et à l'étranger surtout, les aviateurs ont été victimes de la mauvaise foi ou de l'insolvabilité des organisateurs, qui les avaient attirés chez eux, par des promesses fallacieuses, ou tout au moins trop hardies. Ces faits justifient les mesures jugées parfois sévères (dont nous parlerons plus bas) et qui ont dû être prises, pour protéger le public et les aviateurs, contre les faiseurs sans vergogne. Ainsi, s'il demeure loisible à chaque aviateur de traiter isolément

avec l'impresario qui lui plaira, et à ses risques et périls, pour des exhibitions faites n'importe où, aucun spectacle présentant les caractères de compétition sportive n'est plus autorisé que si les organisateurs ont donné d'indispensables garanties de compétence et d'honorabilité.

Pour réglementer les concours et épreuves internationaux, sur la proposition de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne, de la Belgique, de la Italie, de l'Espagne, de la Suisse et des Etats-Unis, une union internationale fut fondée, la «Fédération Aéronautique Internationale», qui, depuis sa fondation (le 14 octobre 1905) fonctionne comme la seule puissance sportive mondiale, régissant le sport aéronautique. Dans cette Fédération, à laquelle se sont joints l'Autriche-Hongrie (puis l'Autriche et la Hongrie séparément), le Danemark, la Hollande, la Norvège, la Russie, pour chaque pays un seul club (ou fédération nationale) fut reconnu; il y représente l'aéronautique et l'aviation de son pays et exécute les règlements de la Fédération, dont l'article fondamental est que les concours, essais de record, etc, qui ne seront pas organisés suivant ces règlements, sont interdits, et que tous ses concurrents seront disqualifiés. Pour les concours internationaux différents des règlements particuliers sont toujours indispensables, afin de compléter les règlements de la Fédération, mais ils ne peuvent contenir, en aucun cas, des dispositions contraires.

D'après ces règlements, les concours ne peuvent être organisés que par la Fédération elle-même, par les Clubs adhérents et, enfin, par des groupements, si ces Clubs les autorisent, dans leur pays respectif.

Si c'est la Fédération ou un Club adhérent qui organise le meeting, les intérêts de l'aviation sont, parfaitement, assurés. En France, par exemple où le nombre des spectacles d'aviation est très grand, l'Aéro-Club de France, à qui incombent déjà tant de devoirs, ne saurait se charger de leur organisation: d'autres Clubs, non reconnus par la Fédération ou des groupements (par exemple Syndicat des Fabricants de Champagne de Reims), ou des particuliers prennent l'initiative de l'organisation, mais sous la réserve que l'organisateur est agréé par le Club adhérent du pays.

En Hongrie, où il n'y avait pas de Club reconnu jus-

qu'au commencement de cette année; si une société quelconque avait voulu organiser le meeting de Budapest, elle aurait dû être agréée par l'Aéro-Club de Vienne, qui est le Club reconnu pour l'Autriche-Hongrie. Or, il était bien plus naturel de fonder un Club destiné à régir l'aéronautique et l'aviation de Hongrie, de le faire reconnaître par la Fédération Aéronautique Internationale et de faire organiser le meeting sous sa surveillance. C'est ainsi que l'Aéro-Club de Hongrie est devenu une Société indispensable pour l'indépendance de l'aviation et pour les intérêts des organisateurs et du public. La fondation ne présentait pas beaucoup de difficultés, puisqu'il existait déjà une Commission d'Aviation au sein de l'Automobile-Club de Hongrie: il ne manquait que la générosité et le talent organisateur d'un Emeric Károlyi, d'un Rodolphe B. Zichy, d'un Joseph de Hatvany, d'un Louis de Tolnay, etc., pour l'élever au rang des premières sociétés, tant au point de vue mondain qu'au point de vue de ses actes utiles et bienfaisants. Le Club ne compte guère plus de trois mois d'existence, mais il a déjà deux cents membres, dont une trentaine de membres fondateurs et quatre membres fondateurs à perpétuité (ayant versé 10.000 fr. chacun). Étant donné l'intérêt que la société de Budapest porte à ce nouveau Club, nous sommes persuadés que son avenir est pour longtemps assuré.

Le premier acte du Club fut de chercher un groupement financier qui se chargerait de l'organisation du meeting, dont la date fut fixée du 5 au 15 juin. Après beaucoup de pourparlers et après le consentement de la Municipalité de Budapest, les contrats furent conclus avec une Banque, puis, aver le Ier Bureau de Voyages de la Hongrie et, enfin, avec un groupement de capitalistes, qui ont souscrit, pour les dépenses d'organisation, à peu près un million de francs. Au cas où les recettes du meeting ne couvriraient pas les dépenses, la Municipalité garantira le remboursement de 250.000 francs et, quelques membres du Comité de l'Aéro-Club, le versement de 100.000 fr. Dans ces conditions avantageuses, le Comité d'Organisation s'est formé sous la présidence du comte Rodolphe B. Zichy: ses membres sont, le baron Joseph de Hatvany, le baron de Madarassy, Louis de Tolnay, Eugène Kohner, Coloman Gálos, Simon Krausz, et

les deux délégués de la Municipalité: Árpád de Szimély et Béla de Krisztinkovich, le directeur de l'Automobile-Club, l'organisateur faisant autorité.

Le Comité d'Organisation, constitué d'une manière temporaire, prépare et organise le concours. Il est chargé d'élaborer le programme des épreuves et les règlements spéciaux, de choisir les commissaires sportifs, de dresser la liste définitive des concurrents, de procéder à toutes les opérations administratives concernant l'exécution des concours, de désigner le jury du concours. L'organisation du concours doit être faite conformément aux règlements de la Fédération Aéronautique Internationale: les dispositions particulières qui complètent le règlement de la F. A. I. ne peuvent, en aucun cas, contenir des règlements contraires. Le droit de surveillance des concours est dévolu au Club adhérent du pays, dont la Commission sportive applique souverainement les règlements. La Commission sportive, qui est composée de 24 membres de l'Aéro-Club de Hongrie, sous la présidence du comte Emeric Károlyi, est donc chargée de surveiller l'exécution des règlements de la F. A. I., d'examiner le programme et les règlements spéciaux du concours organisés et de les approuver avec ou sans modifications, de tenir au courant la liste des concurrents ou des pilotes, d'agréer les commissaires sportifs, de reconnaître et d'homologuer les records, de constituer, pour tous les cas prévus dans les règlements de la F. A. I., la haute juridiction sportive.

En dehors du Comité d'Organisation et des «membres de la Commission Sportive», le meeting demande le concours des «Commissaires Sportifs», nommés par le Comité d'Organisation et agréés par la Commission Sportive. Ils président à toutes les opérations et portent un brassard rouge bordé d'or. Ils ont la mission de prendre toutes décisions relativement aux réclamations et aux contestations qui pourraient surgir du fait de l'interprétation du programme ou de faits nouveaux, de statuer sur tous les cas litigieux qui pourraient se présenter: leur décision est toujours exécutoire, mais les concurrents pourront en appeler devant la Commission Sportive du pays ou devant la Fédération Aéronautique Internationale. Ces commissaires sportifs sont

assistés d'un ou de plusieurs starters-chronométreurs, qui donnent les départs, prennent l'heure exacte des départs et des arrivées, tiennent les registres des opérations, sur lesquels ils reproduisent les diverses décisions des commissaires sportifs. Ces starters-chronométreurs sont nommés par la Commission sportive.

Les concours d'aviation se courent soit sur un terrain approprié appelé aérodrome, soit à travers pays. Le premier vol à travers pays a été gagné par Blériot. Santos-Dumont, Farman, Dubonnet, Paulhan sont les recordmen de ce genre de concours. A l'occasion du meeting d'aviation de Budapest, il y aura un concours de voyage à travers pays, dont les trois prix (100.000 fr., 35.000 fr., 20.000 fr.) seront gagnés par les pilotes qui, prenant leur départ à l'aérodrome, voleront jusqu'à un point donné et éloigné de 90—110 klm. du point de départ et retourneront à l'aérodrome, après une escale qui ne pourra durer que 45 minutes au maximum, et y descendront. Les escales, au cours du voyage, sont permises. Le Ier prix sera attribué au concurrent, qui aura fait, le premier, ce voyage. Les autres concours se déroulent sur des aérodromes ou terrains d'aviation à parcourir un certain nombre de fois. La piste a la forme d'un polygone fermé, ne présentant aucun angle rentrant. Les sommets du polygone seront indiqués par des jalons ou bouées aériennes. Les concurrents devront faire le tour du polygone ainsi tracé, en passant complètement en dehors des jalons ou bouées aériennes et en les laissant toujours à la même main.

Le concurrent qui aurait manqué un jalon, pourra continuer valablement son parcours à la condition de faire le tour complet de ce jalon et de poursuivre ensuite sa marche dans le même sens. Les distances parcourues seront évaluées en prenant pour base les distances qui séparent les jalons. La longueur d'un tour est variable sur les pistes différentes; les parcours les plus usités sont de 2 à 5 klm, celui de Budapest est de 3333 m: c'est-à-dire que trois tours complets font 10 klm.

Les terrains absolument plats sont indispensables: mais il est très avantageux d'avoir des plaines avoisinantes très peu mouvementées ou boisées, pour éviter les remous

d'air, qui causent parfois des accidents inexplicables en apparence.

Sur les terrains d'aviation se trouvent de nombreux bâtiments, d'une part pour les hommes-oiseaux et leurs aides, d'autre part pour les spectateurs. Une cinquantaine de hangars (car plusieurs aviateurs arrivent avec trois ou quatre appareils), des maisons d'habitation pour les aviateurs, des postes de chronométreurs, une infirmerie, des ateliers modèles de réparation, des sémaphores, etc., sont exigés par les pilotes. Les spectateurs trouvent à leur arrivée de spacieuses tribunes, des restaurants confortables, des garages d'automobiles, des pavillons pour la vente des programmes, les communications téléphoniques, les postes et télégraphes, les bookmakers, la loge des journalistes, une table d'indication instantanée des performances, etc. A cause de ce confort et de ces spectacles si rares d'une part, en raison des prix offerts qui sont considérables et des installations très coûteuses, d'autre part, les prix d'entrée au concours sont forcément élevés. A Budapest, une loge coûte 100 fr. (abonnement pour les 11 journées 600 fr.) et une place de Ire tribune 20 fr. (abonnement 100 fr.) Il y aura des billets d'entrée de 10 et 5 fr. (sur la 2me et 3me tribunes) et des places à 2 fr. et 1 fr.

Durant les onze journées du meeting, (voir la table de la page suivante), il y aura quatorze classes de concours et quatre genres de récompenses:

En ce qui concerne les quatre genres de récompenses, il y aura:

1. les prix qui seront gagnés par les pilotes ayant atteint les meilleurs résultats durant le meeting et parmi les performances de la même classe de concours;

2. les prix quotidiens qui peuvent être gagnés par les aviateurs, qui voleront le jour en question, dans la même classe de concours, et atteindront les meilleurs résultats;

3. des primes décernées, à chaque classe de concours, au premier pilote gagnant de nationalité hongroise, qui sera parmi les concurrents classés du concours;

4. des primes offertes aux concurrents, qui établiront de nouveaux records mondiaux de vitesse, de durée de distance, d'altitude, de lancement et de vol avec passager.

Numéros d'ordres	Classes de Concours	Genre de récompenses								Totaux
		Prix des meilleures performances				Prix quotidiens		Prime aux gagnants de nationalité hongroise	Prime pour records mondiaux	
		I. prix	II. prix	III. prix	IV. prix	I. prix	II. prix			
1	Concours de voyage	100.000	35.000	20.000	—	—	—	45.000	—	200.000
2	» » vitesse	10.000	4.000	2.000	600	11.000	4.400	5.000	8.000	45.000
3	» » durée	10.000	4.000	2.000	600	11.000	4.400	5.000	8.000	45.000
4	» » distance	10.000	4.000	2.000	600	11.000	4.400	5.000	8.000	45.000
5	» » d'altitude	10.000	4.000	2.000	600	11.000	4.400	5.000	8.000	45.000
6	Prix de lenteur	5.000	2.000	1.000	—	—	—	3.000	4.000	15.000
7	» avec passagers	5.000	2.000	1.000	—	—	—	3.000	4.000	15.000
8	Concours de lancement	3.000	1.000	—	—	—	—	2.000	2.000	8.000
9	Prix des débutants	5.000	2.000	1.000	—	—	—	3.000	—	12.000
10	Concours des constructions nouvelles	5.000	2.000	1.000	—	—	—	2.000	—	10.000
11	Concours national	7.000	3.000	1.500	800	5.500	2.200	—	—	20.000
12	Prix de qualité	5.000	2.000	1.000	—	—	—	2.000	—	10.000
13	Prix de la totalisation des distances	10.000	4.000	2.000	—	—	—	4.000	—	20.000
14	Prix de consolation	5.000	2.000	1.000	—	—	—	2.000	—	10.000
	Totaux	190.000	71.000	37.500	3.200	49.500	19.800	87.000	42.000	500.000

Le classement est déterminé par le jury dont le président est le comte Léopold Edelsheim-Gyulay et dont les membres sont: un délégue de l'Aéro-Club de France, de l'Aero-Club of the United Kingdom, du Deutscher Luftschiffer-Verband, de l'Österreichischer Aero-Club et les délégués de l'Aéro-Club de Hongrie: le comte Rodolphe B. Zichy, le baron Joseph Hatvany, le comte Géza Andrássy, Louis de Tolnay, le comte Ladislas Széchenyi, Georges de Gerenday et un membre de l'Institut Imp. et Roy. militaire aéronautique.

Le dernier délai d'engagement est le 20 mai: plusieurs pilotes se sont engagés déjà. Les concurrents sont tenus de prendre part, journellement, au moins à une des courses, pour lesquelles ils sont engagés. Ils auront à indiquer les courses de la journée prochaine, dans lesquelles ils doivent voler, au plus tard à 8 heures du soir, le jour précédent. Avant leur départ, ils devront indiquer aussi l'heure précise du commencement de leur vol. Chaque appareil devra être muni d'un numéro d'ordre déterminé par le Comité d'organisation et fixé sur une partie visible de l'appareil.

Le Comité d'Organisation payera le transport des machines, aller et retour, met à la disposition des concurrents les hangars nécessaires, assure les machines et les défend contre la possibilité d'un incendie.

On espère avoir une vingtaine de concurrents: ce nombre est largement suffisant pour faire du meeting un spectacle passionnant digne du grand intérêt que lui témoignent, déjà, toutes les classes des habitants de Budapest et de tout le pays.

ADALBERT DE PIVNY.

L'ART, LA VALEUR DE L'ART, L'ÉDUCATION ARTISTIQUE

(Suite.) (3)

Le sentiment, source de l'art.

Y a-t-il un moyen d'arriver par des réflexions générales à un résultat ? L'histoire de l'art ne nous enseigne pas le moyen d'y parvenir. Elle nous apprend les transformations des œuvres d'art, elle recherche les causes et les lois de ces changements ; mais la signification de chaque art, à son époque, appartient plutôt à l'histoire de la civilisation. Celle-ci est une science encore moins parfaite que l'histoire de l'art qui elle-même ne peut s'orienter dans le labyrinthe de ses sujets, que si elle a d'abord puisé dans la psychologie et dans la théorie de l'art des points de vue généraux d'où apparaisse l'importance universelle de l'art. Aussi est-ce le chemin que nous devons suivre. Pour pouvoir éclaircir les lois de la valeur de l'art nous devons nous former une idée de ses sources et de son essence. Nous ne pouvons pas entrer ici dans le détail de la question ; ce que nous pouvons donner, ce sont plutôt des résultats que des recherches. Mais, si nous avons acquis quelques idées générales, leur application fera voir si elles sont fécondes ou non.

En général, c'est le sentiment qui est la source principale de l'art. Mais si nous voulons le fixer, il nous sera difficile d'éviter quelques développements psychologiques : il nous faudra décrire et analyser le phénomène du sentiment et, pour cela, le séparer de la pensée et de la volonté avec lesquelles il est dans la réalité fondu de la manière la plus variée.

Pensée et volonté.

Parmi les phénomènes psychologiques, on distingue depuis très longtemps *la pensée* et *la volonté*. Ni de l'une, ni de l'autre nous ne pouvons donner une véritable définition, parce qu'elles sont des éléments extrêmes de la vie psychologique que nous connaissons si nous sommes arrivés à la connaissance de nous-mêmes, mais que nous ne savons pas décomposer en parties plus simples ni réduire à d'autres. Toutes les définitions affectent plus ou moins visiblement cette forme : penser c'est penser, vouloir c'est vouloir. Et si l'on demande la différence qu'il y a entre les deux, l'essentiel de la réponse soigneusement élaguée reste toujours que penser est autre chose que vouloir. Comme si on disait : le bleu n'est pas rouge et le rouge n'est pas bleu.

Pour ceux qui sont moins versés dans ces sortes de réflexions, nous pourrions tout au plus ajouter ceci : Quand je pense, je *me* représente quelque *objet*. P. ex. blanc (je le vois), bruit (je l'entends), il y eut une grande pluie (je m'en souviens), triangle (je le compose). Toute pensée consiste à me représenter quelque chose, corrélativement à la distinguer de moi. La forme de toutes les pensées est : Moi et l'objet. Il me suffira de prier le lecteur d'élargir un peu la signification ordinaire du mot : *pensée*. Quand je vois, j'entends quelque chose, etc. c'est déjà une pensée, disons une pensée sensible. D'autres sont plus abstraites, par exemple quand je me rappelle quelque chose, quand je combine quelque chose, etc. Tout le monde, avec des sens sains, sait voir, entendre. Penser abstraitement est déjà plus difficile, parce que c'est quelquefois très compliqué, ainsi résoudre un problème de mathématique et autres exercices semblables.

Il est difficile de décrire, même de cette façon, la volonté. Ici encore je me trouve en face d'un objet, seulement je ne me borne plus à le reconnaître (le voir, l'entendre, m'en souvenir, etc.), mais — je le veux encore, ou — je ne le veux pas. En d'autres termes : je le saisis ou je le repousse, au figuré ou en réalité. Mais, me répondez-vous, tout cela n'explique rien, ne dit rien. Ce n'est pas l'acte de saisir ou de repousser qui est la volonté, mais ce qui le précède, ce dont l'acte de saisir

ou de repousser n'est que l'effet. Prenons des exemples. Je veux ce plat. Je veux écrire. Je veux être seul. Je veux gagner de l'argent. Si je compare soigneusement ces exemples, il s'ensuit que d'abord je vois, je sens ou je m'imagine le plat, puis je le «veux», après quoi je me le procure, je le «saisis». Après une réflexion plus approfondie sur ce phénomène, je trouverai que l'idée qui joue ici son rôle, est en partie en dehors du domaine de la recherche psychologique ; elle est l'idée du *besoin*. Dans tous ces cas, mon organisme a des besoins auxquels je dois satisfaire pour qu'il puisse subsister, qu'il ne s'endommage pas, qu'il puisse se développer. Ces besoins peuvent être immédiats, primitifs (p. ex. je veux manger) ou des besoins plus compliqués, plus développés, plus lointains (p. ex. je veux de l'argent, écrire). Je m'aperçois encore que, dans certains cas, les besoins immédiats peuvent se présenter avant la pensée elle-même (l'enfant aussi a faim, soif, etc.) ; l'enfant ne connaît pas ses besoins, il faut les deviner, cependant ils sont très vifs. Il faut satisfaire ces besoins par quelque action qui suit quelquefois automatiquement (l'enfant qui tète) ; dans ces cas, on ne parle pas de volonté. Mais cela ne change pas beaucoup le procédé. La volonté, c'est la volonté de satisfaire quelque besoin. Ou bien, si l'on aime mieux : vouloir, c'est mettre en train et d'une manière psychologique, l'action qui sert à le satisfaire. Cela n'est pas non plus une définition, mais une périphrase ; peut-être peut-on y faire encore des objections, mais du moins pouvons-nous nous en contenter.

Le sentiment.

De temps à autre, il est vrai, a surgi dans la littérature philosophique l'intention de distinguer, en dehors de la pensée et de la volonté, une nouvelle sorte de phénomènes psychologiques, mais cette classification ne se fixa nettement que vers le milieu du XVIIIe siècle et c'est Kant qui l'a consacrée. Le sentiment n'est pas non plus susceptible de définition ; néanmoins on peut indiquer, et d'une façon plus précise encore que pour la pensée et la volonté, sa nature spéciale. En effet, pendant que, dans la pensée, j'insiste sur l'objet auquel je

pense, comme dans la volonté sur le besoin que je dois satisfaire, dans le sentiment je sens mon propre état, je sens que, pendant que je pense ou que je veux, je me porte bien ou mal. C'est une vérité ancienne de la vie psychologique que, quelle que soit la chose que je fasse ou dont je sois occupé, j'ai toujours conscience de moi-même, je sens si je me porte bien ou mal ; quelquefois ce sentiment du moi est fortement accentué, quelquefois faiblement — dans le dernier cas je me porte indifféremment — mais la plus profonde indifférence est toujours une variété du sentiment du moi. Mon sentiment du moi est comme la marche du pendule, qui passe aussi au point zéro ; et, si je peux me servir d'une figure mathématique, de + 1 jusqu'à — 1, c'est-à-dire du plus grand plaisir jusqu'à la douleur la plus vive, il peut recevoir toutes les valeurs. Il est vrai que ce sentiment du moi est en rapport avec la pensée et la volonté, mais il n'est ni pensée, ni volonté, il est le sentiment du moi pendant l'acte de penser et de vouloir, il signale si ce que je fais et l'état dans lequel je me trouve, me font du bien ou du mal.

De là vient que le sentiment, bien qu'il soit dans son essence tout autre chose que de la pensée ou de la volonté, en est tout de même le compagnon inséparable. Et même cette expression n'est pas assez précise. Il ne s'agit pas de croire que le sentiment accompagne la pensée comme quelque chose qui en diffère, mais que, quand je suis dans un état pensant, l'un des côtés de cet état, le côté subjectif, est : *cela me fait du bien ou du mal*, l'autre, le côté objectif, est *ce que je pense*. La vue de couleurs harmoniques, c'est comme pensée : la perception d'ensemble des deux couleurs, comme sentiment : quelque chose qui me fait du bien. Les deux sont la même chose, mais sous deux aspects. De même pour la volonté et l'action. Quand je sens un besoin ou quand je le satisfais, il s'y trouve toujours de la pensée et de la volonté, mais en surcroit le «ça me fait du bien ou du mal», c'est-à-dire le sentiment.

Sur ce fondement on peut classer tous les sentiments en deux groupes : ceux qui appartiennent à la pensée et ceux qui appartiennent à la volonté. A ce dernier groupe on peut encore ajouter ceux qui sont en rapport avec l'action ou en général avec l'état du corps. Ainsi, la question tant discutée

du classement des sentiments se résout d'un seul coup ; il y a des sentiments *de pensée* et *de volonté*, action ou état.

Nous ne pouvons pas mieux développer tout cela ici ; peut-être n'est-ce pas même nécessaire ; mais il nous fallait dire ce que nous avons dit et il nous faut encore le compléter par quelques remarques. Comme je ne comprends pas la volonté sans emprunter à la biologie pour me venir en aide l'idée du besoin organique, de même je ne comprends pas le sentiment, si je ne sais pas que la qualité principale de l'organisme est *qu'il veut subsister*. Il veut subsister, c'est-à-dire il s'efforce de vivre, de se développer et de conserver son espèce. Ce qui favorise cette tendance, je l'appelle favorable à la conservation, son contraire, contraire à la conservation. A l'origine le sentiment n'est autre chose que le signe de ce qui est favorable à la conservation. Quand je fais quelque chose qui favorise ma conservation (laquelle comprend mon propre développement et le maintien de mon espèce), j'en éprouve de la satisfaction ; le reste, au contraire, fait naître en moi un sentiment désagréable ou me laisse indifférent. Je veux penser ; ici encore le sentiment me signale si c'est conformément ou contrairement à la conservation. Ainsi, dans le sentiment, mon intégrité physique et psychique arrive à la connaissance de soi-même. Que si le nuisible nous est quelquefois agréable et l'utile désagréable, ce n'est que l'effet de la complexité de notre être et cela ne contredit pas notre thèse principale. Mais ce n'est pas le lieu de développer ce point. De tout cela résulte assez clairement le caractère fondamental du sentiment et surtout combien il est fondamental pour le *moi*. Dans le sentiment, je me sens moi-même, je sens mon bien-être, mon être intérieur. Dans la pensée je m'abandonne à l'objet ; dans la volonté, je règne sur lui, j'en dispose, je l'emploie à mon profit. C'est l'objet qui est au premier plan dans ces deux cas. Dans le sentiment, au contraire, je reviens sur moi-même, je sens la valeur de mon état, je suis tout à fait *moi*. Ainsi, le sentiment est le centre de mon être, il mesure la valeur de mon état, il est mon bonheur ou mon malheur.

L'objectivation du sentiment.

Une circonstance particulière caractérise d'une façon très intéressante le rapport qu'il y a entre le sentiment et les autres phénomènes psychologiques ; c'est qu'ordinairement le sentiment particulier du moi qui accompagne la pensée ou la volonté ne m'apparaît pas comme le sentiment du moi, mais comme la qualité objective de la pensée ou de la volonté. En d'autres termes : *j'objective* le sentiment. Ordinairement je ne dis pas : il me plait d'entendre cette voix, mais : cette voix sonne joliment. Je dis : la chose est belle, laide, sublime, comme je dis qu'elle est blanche, carrée, etc., quoique, dans ce cas, il s'agisse des qualités objectives de la chose et, dans l'autre, de mon propre sentiment que j'objective. De même, quand je dis : c'est une action noble, ignoble, bonne ou mauvaise, etc., j'objective mes sentiments nés à l'occasion des actions. Bon, mauvais, beau, laid signifient des valeurs, des valeurs qui sont en rapport avec ma conservation ; c'est-à-dire, certaines actions et pensées me sont précieuses, parce qu'elles sont favorables à ma conservation. Otez la conservation de soi et de ces valeurs il ne restera plus de traces. Ce qui conserve, rehausse ou développe mon être, m'est précieux par cette cause même. La valeur ne peut pas résulter d'autre chose que de mon propre intérieur, elle ne peut être que subjective. D'ailleurs, les expressions du langage le trahissent aussi. Je peux dire : c'est beau, mais aussi : cela me plait ; cela est de mon goût ou cela est bon. Et quand le sentiment est très intense, surtout quand il a rapport aux moments critiques de la conservation de soi ou quand, pour une certaine cause, la pensée, la volonté ou l'état ne peuvent pas arriver au premier plan de ma connaissance : alors je n'objective pas le sentiment, et sa nature subjective en devient évidente. A l'occasion de douleurs vives je ne m'occupe guère des particularités objectives du sentiment ou de la pensée correspondants, je ne sens que le trouble profond de mon état. Je suis hors de moi, je suis abattu, j'ai peur ; de même avec les sentiments de plaisir : je pousse des cris de joie, je me réjouis, je suis hors de moi, je suis en extase. La beauté est un sentiment objectivé ; mais dans l'amour je suis aveugle et sourd, c'est-à-

dire je sens en premier lieu ma propre exaltation. Dans une disposition triste de l'âme, comme en général dans toutes les dispositions de l'âme, je me sens toujours plutôt moi-même que la cause de la disposition, dont souvent c'est à peine si je peux me rendre compte. Il y a des transitions intéressantes qui vérifient ce que nous venons de dire. Je suis de bonne humeur et je voudrais danser de joie, mais, en même temps, c'est comme s'il commençait à y avoir du soleil, le monde brille, il est beau ; mon âme est déprimée, et tout devient blafard et triste. C'est mon âme à elle seule qui embellit le monde, qui y jette le rayon de la beauté. Dans le domaine de l'action, cela n'a pas même besoin de preuves. Considérée en elle-même, l'action n'est autre chose que du mouvement qui a des effets dynamiques. Elle ne peut recevoir de valeur que de moi-même. Et je dis cependant : le monde est beau, l'action est bonne. Ce procédé, je l'appelle l'objectivation.

Et nous sommes ainsi arrivés à la première station dans notre analyse. En voici le résultat. Le monde du beau et du bon naît des sentiments. Des sentiments de pensée provient le beau, des sentiments de volonté le bon ; les premiers sont les sentiments esthétiques, les derniers les sentiments éthiques au sens large du mot. L'art naît des sentiments esthétiques, c'est-à-dire des sentiments de pensée.

On nous dira peut-être : mais cette conception transforme le monde du beau et du bon en une chose entièrement subjective, égoïste même. Ce qui sert à ma conservation est beau ou bon, et puisque ce qui sert à ma conservation est utile, en conséquence le beau et le bon sont ramenés à l'utile. C'est l'utilitarisme, l'égoïsme le plus froid. Ces grandes valeurs sont ainsi livrées à l'arbitraire ; ce qui est cause que je me sens bien est bon au beau.

La chose peut s'entendre, et on l'a, en effet, comprise de cette façon. Nous avons ici affaire à ces gens bienfaisants qui distribuent l'aumône pour favoriser leur digestion et à ces collectionneurs qui cherchent de riches décorations pour leurs murs. Mais c'est la caricature de la vérité. Pourquoi veut-on représenter la conservation de soi comme un principe faible ou ignoble ? Est-ce qu'il y a quelque chose de plus grand que de maintenir la vie, de l'augmenter, de la développer ou de l'ennoblir ? Ce qui sert à ce but au monde, est beau et bon ;

est-il besoin pour le beau et le bien d'un parchemin de noblesse plus magnifique, plus authentique? Qui pourrait sceller un tel parchemin de noblesse sinon la nature humaine? On dira qu'une théorie de ce genre nous conduit au subjectivisme et à l'arbitraire. Mais ce n'est pas de la subjectivité, car il ne s'agit pas de l'individu, mais de l'homme en général; et ce n'est pas de l'arbitraire parce que nous sommes soumis à de grandes lois qui sont enracinées dans notre nature. Les lois de la nature humaine ne sont pas moins universelles et constantes que d'autres lois quelles qu'elles soient. Sans l'œil, il n'y aurait pas de couleurs au monde; sans le sentiment il n'y aurait pas de beauté ni de bonté. Le fondement de la beauté et de la bonté est le plus sûr des fondements et il se trouve à la plus grande profondeur: dans les lois de l'âme humaine. La preuve en est que nous objectivons la beauté et la bonté, que nous les séparons pour ainsi dire, de nous, et que nous réclamons pour elles une valeur objective et générale.

La naissance de l'art.

Le monde de l'art est le dépositaire de ces forces, qui augmentent notre force, qui conservent et développent notre être. Il est devant nos yeux comme un prodige, varié et variable d'une incroyable façon, dans son développement de plusieurs millénaires, avec une multiplicité de formes et de directions que la vue ne peut toutes embrasser. Y a-t-il en lui de l'unité, de l'harmonie? Y a-t-il de l'ordre, des lois dans son développement? Comment est-il né? Comment a-t-il pu acquérir la force, avec laquelle il exerce sur nous son influence? Quelles sont les qualités auxquelles il doit cette force? Ici, ce ne sont que les principes de son histoire et non pas son détail que nous pouvons demander. Il y a une quantité de théories qui s'efforcent de répondre à ces questions et à celles qui y sont liées. Le monde de l'art est devant nos yeux comme un grand secret éclairé par la plus brillante lumière du soleil et qui, à la fin, en dépit de nos explications, reste tout de même quelque chose d'énigmatique!

Les circonstances d'où l'art naît. La technique.

Avant tout, il nous faut débarrasser notre chemin d'une erreur toujours prête à se répandre et qui pour cela triomphe souvent. L'art développé cherche le beau, mais ce n'est pas la recherche du beau qui explique l'origine de l'art. En effet, ce n'est pas d'une source unique que l'art a pu naître. L'homme l'a trouvé partie en satisfaisant à ses besoins, partie en exprimant ses sentiments, ses émotions. Le premier point n'a pas besoin d'être démontré davantage. Ce n'est pas un toit *beau* que l'homme s'est cherché et construit, mais un toit en général, et surtout un toit sûr ; il ne devait trouver le toit beau que longtemps après, parmi ses essais. Il dut en être de même pour tous les objets à notre usage, les armes, les habits, les outils. L'une des racines de l'art s'est certainement fixée dans la *technique* et tire sa force vitale de son caractère pratique. Les prédécesseurs de l'artiste sont les artisans, et l'artiste doit encore rester artisan. Ce rapport est jusqu'à présent fort et nécessaire, et nous ne devons ni le trouver faible, ni en avoir honte. La science aussi est issue de la satisfaction des besoins de la vie ; il nous a fallu connaître les particularités des choses, pour pouvoir mieux et plus sûrement satisfaire nos besoins. C'est sur les racines plus grosses du métier qu'il a fallu greffer le sentiment artistique, pour que le fruit plus fin, plus noble du beau puisse croître. Mais aussi la technique réagit sur l'artisan. L'important chez l'homme, c'est l'action ; c'est pour l'action que l'homme est fait et c'est dans l'action qu'il se trouve lui-même, qu'il arrive à la conscience de son individualité. La conscience que je sais faire, que j'ai fait ou que je sais mieux faire quelque chose qu'un autre, agit, en éveillant le sentiment que j'ai de ce que je vaux, sur le développement de mon individualité ; elle fait de moi une personnalité, ce qui est une condition importante de la création artistique. Et enfin, il y a encore un chemin qui conduit tout droit du métier à l'art. L'artiste, en son développement, fait œuvre de plus en plus *pratique* et le caractère pratique n'est autre chose que la spiritualisation et l'organisation complète de l'œuvre. Elle n'a rien de superflu, elle a tout ce qui est nécessaire, elle est en harmonie extérieure et intérieure. Et c'est déjà de la

beauté. Ainsi, le caractère d'adaption pratique de l'œuvre, l'utilité du bâtiment, de l'instrument, etc., elles-mêmes sont des sources de sentiment esthétique, auxquelles d'autres sortes de beauté se lient facilement.

L'expression du sentiment.

La deuxième circonstance qui a donné naissance à l'art, c'est le besoin d'exprimer nos sentiments, nos émotions. Mais il nous faut bien comprendre le sens du mot *exprimer* dans ce cas. Nous pouvons considérer comme une vérité psychologique fondamentale que presque tous les états de conscience trouvent par des liens organiques leur accompagnement, leur complément et comme leur perfection dans l'action, dans le mouvement. Nous sommes faits pour satisfaire des besoins ; au commencement tous les phénomènes psychologiques servent à ce but ; ils aboutissent donc à l'action, au mouvement. Besoin-sentiment, puis contemplation (ou représentation)-sentiment, enfin action-sentiment : voilà avec toutes sortes de variations la chaîne que forment presque toutes les expériences psychologiques. La liaison de cette chaîne ne dépend pas de notre réflexion, elle est fixée par la nécessité naturelle ; notre organisme est ainsi disposé (et il s'est développé de façon à avoir cette disposition) et ce n'est que dans la suite de notre développement que, grâce à d'autres habitudes, nous sommes capables d'ôter un anneau de cette chaîne, ou de le remplacer par un autre. S'il a faim ou soif, l'enfant crie, quand l'occasion se présente, il tète, il boit, il avale, etc. Quand l'homme primitif entend un bruit qui lui rappelle son ennemi, il écoute, c'est-à-dire qu'il fait certains mouvements corporels, il se penche en avant, il ride son front, il élargit ou contracte sa pupille, etc. Tous les phénomènes dits instinctifs ne sont que les mouvements qui à la naissance de certains sentiments se lient à eux et, ou bien échappent à la volonté, ou bien n'ont pu arriver sous sa puissance modificatrice que plus tard, grâce à un développement nouveau. En ressentant les émotions de la peur ou de la joie, l'homme primitif fait entendre des sons (il crie, pousse des cris de joie) ou il fait d'autres mouvements du corps (il sautille, court), qui se distinguent des mouvements

instinctifs par ce qu'ils n'ont ou n'ont plus aucun autre but que d'exprimer cet état de conscience qui plaît. A l'origine le cri et la course eurent peut-être une signification téléologique, ils étaient d'accord avec la conservation ; plus tard nous nous en soulageons ; cet effet en est en même temps le but : nous crions, etc., pour nous soulager. C'est cette liaison nécessaire que nous appelons l'*expression*. Comme du mouvement nous pouvons tirer des conséquences pour l'expérience subjective, nous disons que celui-là exprime celle-ci. (Dans ce cas et dans beaucoup d'autres, il serait mieux de dire : *signifie*, puisqu'il n'y a aucune ressemblance entre les deux. La langue n'est pas non plus l'*expression* de la pensée, elle en est le *signe*. Une langue, c'est un système de signes.) De tels mouvements «expressifs» sont p. ex. pleurer, rire, toutes sortes de mouvements vocaux, des mouvements des mains, des pieds, de la tête, rider le front, etc., etc. C'est donc le fond du discours, du chant, de la danse, de la mimique, etc. Inhiber de tels mouvements n'est possible qu'à l'acte particulier de volonté qui est dirigé contre eux ou à la longue habitude. L'homme de la nature crie quand il ressent de la douleur, il parle quand quelque chose lui vient à l'esqrit, il saute, il court, il danse, il fait des gestes, etc., et tout cela lui plaît, le soulage (quand nous pleurons, nous nous apaisons, quand nous pouvons raconter un secret qui nous a été confié, nous nous déchargeons, etc.), tandis que, quand il est obligé de les réprimer, il se sent gêné, il éprouve une tension qui le rend inquiet.

Cependant, nous pouvons acquérir des joies nouvelles pendant l'explosion des sentiments, des émotions. Les mouvements dans lesquels éclate ce que nous éprouvons dans l'âme ne sont pas tous de la même valeur. Les mouvements trop vifs p. ex. nous fatiguent, nous épuisent, ils sont contraires à la conservation. L'homme primitif découvrira peu à peu ceux qui, outre qu'ils sont nécessaires, sont aussi conformes à la conservation, qui sont en accord avec sa nature, qui le remplissent de plaisir. Alors le soulagement qu'on ressent à voir se manifester dans l'action ce qu'on a éprouvé dans l'âme, s'accroît d'une joie nouvelle : il nous plaît aussi que notre action soit favorable à la conservation. Sautiller est un soulagement ; danser est plus que ça : c'est un plaisir qu'on ressent de la nature rythmique des mouvements. La manifes-

tation du sentiment prend ici un caractère artistique. Ce que nous avons dit sur le métier entre aussi en considération : le mouvement rythmique laisse le temps à la réflexion : nous nous sentons des individualités. Je considère comme probable que la danse rythmique soit l'art le plus ancien auquel firent suite le discours et le chant rythmiques. Ils ne peuvent pas être déduits uniquement des sentiments sexuels, à moins qu'on ne réussisse à démontrer que ce furent là les seuls moteurs de l'homme primitif. Mais nous ne pouvons pénétrer que très peu dans la nuit de l'antique évolution ; aujourd'hui nous trouvons chez les peuples primitifs toutes sortes de danses ; à côté des danses d'amour des danses guerrières, religieuses. Déjà le roi David dansa devant l'arche d'alliance. Bûcher a écrit sur le rythme du travail un bien beau livre : *Arbeit und Rythmus*.

Nous pouvons, en passant, jeter un coup d'œil sur d'autres moments importants de l'art en formation, notamment sur sa signification sociale : Ceux qui entendent le chant, le discours rythmiques, qui regardent le mouvement rythmique, éprouvent un plaisir qui ressemble à celui des gens qui agissent. Pourquoi ? Comment se peut-il que le plaisir que d'autres éprouvent par leurs propres actions fasse aussi le nôtre ? Je n'y vois pas d'autre cause que celle-ci : le spectateur répète doucement ce qu'il a vu et entendu et ainsi naît en lui silencieusement un plaisir analogue. Et il n'y a qu'un pas de là à l'imitation de ce qu'on a entendu et vu. En outre, grâce à la disposition de temps du rythme il est possible que plusieurs ensemble puissent faire le même mouvement rythmique ; l'effet en est que la joie des autres se reflète en chacun et augmente sa joie. Un haut degré d'émotion est nécessaire pour que nous sautillions, dansions et chantions seuls ; mais en le faisant avec d'autres, l'homme morose même s'égaie et se sent entraîné sans le vouloir. Le danseur a le don d'augmenter sa joie, de s'animer et de s'enivrer de soi-même. Le chant d'une communauté religieuse augmente la dévotion de chacun de ses membres non seulement en augmentant les effets dynamiques, mais aussi par la réaction exercée sur le sentiment des autres.

Technique — art.

Nous pouvons revenir à présent à la technique et nous comprenons mieux ce que signifie l'expression que l'artisan, en travaillant, *a rencontré* le beau et que d'artisan il est devenu artiste. Nous avons déjà brièvement indiqué ce point d'appui. L'adaptation pratique de l'instrument, de l'arme, du toit est elle-même un élément esthétique. La joie que j'éprouve à l'occasion d'un objet pratique n'est pas seulement pratique, mais aussi intellectuelle. L'objet pratique a cette unité supérieure qui subordonne chacune des parties de l'objet à la destinée du tout ; les parties servent à l'ensemble et il n'y en a pas de superflues. Il plaît à l'intelligence de le contempler ; c'est un de ces plaisirs logiques dont, il y a quelques années, j'ai traité la portée esthétique — s' il est permis de parler dans l'art de logique *rigide ?* — presque timidement, tandis que les derniers venus insistent déjà fortement sur cet élément logique de l'art. Mais le plaisir logique n'est qu'un seul moment ; il y en a nombre d'autres. La matière de l'œuvre peut nous procurer toutes sortes de plaisirs (les plaisirs esthétiques du sens du tact) ; nous en pouvons trouver encore plus aux couleurs, à la lumière, au jeu de la lumière et de l'ombre. Mais tout cela est inférieur en intensité et en variété aux plaisirs que nous trouvons dans la forme. Matière — couleur — effets de lumière restent rarement purs, ils s'usent vite ; toutefois, ce qui charme l'homme primitif, ce sont plutôt les conditions constantes de l'effet, que ses facteurs principaux. Il n'y a rien qui, du point de vue de l'effet esthétique, puisse compenser la maladresse de la forme ; la beauté de la forme, au contraire, peut nous faire oublier les autres conditions qui manquent. Tôt ou tard, l'artiste découvrira la force expressive et la beauté de la ligne, le charme de former des surfaces, cette loi de la liaison des parties qui n'est pas l'unité de l'adaptation pratique, mais qui s'attache à elles comme unité du sentiment, comme *unité de style.* A l'utilité s'ajoute le décor, d'abord comme un simple agrément, plus tard rattaché à elle par des liens internes L'énorme variété des sentiments intellectuels s'insinue peu à peu dans le travail de l'artiste et le rapproche de plus en plus de la création artistique. Les limites

deviennent peu à peu incertaines Du vase à boire primitif il y a une transition continue jusqu'au vase artistique qu'on pétrit aussi de glaise, mais dont on fait l'expression de toutes sortes de fins sentiments de vie.

L'imitation.

Mais nous trouvons encore dans l'âme une source occasionnelle de l'art : *l'imitation.* Nous en avons déjà parlé en mentionnant les arts du rythme. C'est une vérité fondamentale de la vie psychologique que les images des mouvements peuvent susciter, sans autre intermédiaire, sans aucun acte de volonté, le mouvement lui-même. L'image du mouvement étant donnée, le mouvement peut en résulter avec une nécessité mécanique. C'est de là que vient l'identité des gestes dans certaines familles ; la tendance spontanée et inconsciente des enfants à imiter les grandes personnes ; et tant d'autres phénomènes que nous passerons, puisqu'il n'est pas nécessaire de chercher ici des exemples justificatifs de mouvements imitatifs. Il va de soi que la nécessité mécanique de l'imitation diminue ou cesse tout à fait dans notre développement ultérieur, que nous pouvons arrêter ce penchant ou y satisfaire consciemment ; mais il est évident que dans l'organisme il y a entre les images psychologiques et les innervations motrices correspondantes un lien qui rend très facile l'acquisition des mouvements ordinaires. La cantatrice se sent plus sûre de son art, quand elle vient d'entendre chanter ; le spectacle des gymnastes nous rend plus agiles, etc. Il est certain, que l'origine de la sculpture et de la peinture peut être ramenée à ce penchant à l'imitation. L'image que nous avons formée dans notre âme d'une certaine chose dont nous avons tracé les contours dans notre imagination, dégagera tôt ou tard les innervations nécessaires au dessin, à la reproduction d'une image pareille. La chose n'aura pas de but pratique, bien que plus tard elle en doive acquérir un dans le culte des dieux et des héros ; elle ne peut donc pas sortir du métier, qui cependant a précédemment rendu la main habile et créé les conditions préalables de la reproduction ; mais il ne peut pas non plus être question de l'expression organique

des émotions ; il ne nous reste d'autre ressource que de voir dans l'imitation une source particulière, occasionnelle de l'art.

Bien que cette source ne soit pas en apparence aussi indispensable, aussi abondante, et qu'elle ne s'offre pas aussi facilement que les autres, elle les surpasse en plus d'un point ; elle se lie d'ailleurs à elles ou se les attache. Ainsi, nous comprenons que les Grecs aient vu dans tous les arts l'imitation de la nature et qu'aujourd'hui encore ce soit l'explication la plus populaire de l'art. Mais l'imitation n'est qu'une de ses sources, il est vrai, la plus remarquable, la plus riche et la plus féconde. Elle a pour qualités principales de n'être pas nécessaire à la conservation de la vie, comme le sont les productions du métier, ou à la dérivation des émotions, comme les arts du rythme, mais de nous fournir des plaisirs qui nous charment, sinon par leur intensité, du moins par leur particularité. Ici encore l'essentiel est le *plaisir logique*, qui est simple, fondamental et pour cela plus général que tout autre, le plaisir qui résulte de la ressemblance de l'image à l'original. C'est la ressemblance des choses non ressemblantes qui nous cause ce plaisir. La ressemblance de deux objets homogènes ne cause pas une émotion particulière, elle est plutôt ennuyeuse ; mais que des taches de couleur ou des lignes de crayon, que la glaise, la pierre et le métal morts imitent fidèlement un objet de la nature et le rendent facilement reconnaissable, cela est surprenant et délicieux, comme nous pouvons le constater encore aujourd'hui sur des hommes naïfs, sur les enfants, sur les paysans. Le plaisir causé par la ressemblance n'est guère une émotion esthétique distinguée, il naît plutôt de la fonction logique de la reconnaissance, il ressemble à l'utilité dans les productions du métier ; mais il est, comme elle, un tronc aux racines vigoureuses, dont les pousses peuvent, grâce au sentiment artistique, s'embellir sans fin.

L'art imitatif découvre l'homme.

C'est que, par là, une nouvelle découverte a été faite dans le domaine de l'art et dont la portée va très loin : l'homme, comme objet de l'art, a été découvert, objet inépuisable, sans égal pour l'inspiration, infini comme principe de développement.

Dans le métier, le point de vue de l'utilité met des bornes plus étroites à la force créatrice. Il ne l'opprime pas, il la rend même inventive (quelquefois jusqu'au fantastique), mais il l'arrête tout de même dans sa liberté. Il y a dans les arts du rythme quelque chose qui ressemble à l'expansion juvénile, comme le relâchement d'une grande tension, mais la conséquence en est, du moins au commencement, un certain caractère subjectif de ces arts, qui nuit à leur généralité. La représentation de l'homme dans les arts imitatifs rend l'art libre, riche et objectif, elle réagit aussi sur ces arts et les élève à un niveau supérieur. Les motifs qui naissent de l'utilité et de l'expansion juvénile disparaissent presque tout à fait, la représentation est faite pour elle-même, c'est véritablement *l'art pour l'art.* Il n'y a qu'une seule restriction, c'est que l'image ressemble à l'original ; mais vue de près cette restriction même n'est pas un obstacle ; au contraire, elle est un principe d'enrichissement, elle est le lien qui attache vigoureusement l'art à la réalité et en même temps lui assure un progrès infini.

BERNARD ALEXANDER.

(A suivre.)

LA PRESSE PÉRIODIQUE EN HONGRIE

(Fin.) (2)

III.

L'évolution de la presse politique hongroise.

La forme si primitive que le journalisme hongrois eut à ses débuts s'explique par la rigueur de la censure et par le pesant contrôle dont la Cour viennoise accablait la presse de tous les pays réunis sous le sceptre des Habsbourg. La marche triomphale des idées démocratiques et éclairées que la France déversait sur l'Europe, effrayait Vienne et, méfiante, la Cour ne tarda pas à reconnaître ou à craindre partout des mouvements révolutionnaires. Pour les empêcher, le gouvernement impérial eut recours à la suppression presque totale de la liberté de la pensée. Aucune imprimerie ne pouvait être établie sans avoir obtenu auparavant un privilège spécial ; aucune publication ne devait voir le jour avant que le gouvernement eût donné son consentement. Privilèges, brevets, autorisations ne furent délivrés qu'à la condition que le bénéficiaire s'obligeât d'une façon absolue à se conformer sous tous les rapports aux règles et prévisions de l'impitoyable censure. Par conséquent les journaux furent contraints d'omettre toutes réflexions politiques et devaient se contenter de quelques minces entrefilets. Les faits d'ordre politique ne furent relatés que par des pamphlets imprimés en cachette et qui, hors vente, circulaient clandestinement de mains en mains, se répandant lentement à travers le pays.

Le gouvernement, craignant surtout les effets des imprimés et des journaux venant de l'étranger, organisait une forte vigilance aux frontières et ordonnait aux douaniers ainsi qu'aux corps de garde de confisquer aveuglément toutes productions littéraires qui arrivaient de l'extérieur. Le contrôle des livres et des périodiques paraissant à l'intérieur était confié aux soins de la police. De la sorte, les bureaux de rédaction et les librairies furent entièrement à la merci de la police qui les traquait par ses nombreuses perquisitions et descentes. Les Diètes hongroises eurent beau s'opposer à des ordonnances si peu conformes à nos lois fondamentales, leurs protestations n'eurent pas plus d'effet que la loi votée en 1790 qui, une fois de plus, déclarait nettement la liberté et l'indépendance de la Hongrie. Bien que toutes ces protestations eussent été faites à très haute voix, et bien que l'empereur-roi eût sanctifié ladite loi, le gouvernement central n'en prit pas note et continuait à maintenir ses ordonnances entravant la liberté de la Presse.

En pareille occurrence, nos journaux — tels par exemple le *Hazai Tudósitások*, rédigé par Etienne *Kulcsár* ou le *Erdélyi Hiradó*, rédigé par Samuel *Méhes* — ne représentaient que bien faiblement la véritable opinion publique de la Hongrie. Kulcsár, le premier rédacteur qui ait fait paraître son journal dans la capitale même du pays, était doué d'un zèle rare, qu'il mit entièrement au service de sa feuille, et il fut infatigable dans sa tâche de propagateur de la culture nationale. Malgré son travail incessant et malgré cette bienveillance absolue dont il fit preuve, il lui fut longtemps interdit de publier également des nouvelles concernant l'étranger. Cette interdiction ne fut levée qu'après beaucoup de démarches et lorsqu'il eut promis de ne jamais s'opposer aux visées du gouvernement.

D'ailleurs ni Kulcsár, ni Méhes n'étaient versés en matière politique, et ce manque d'instruction les empêchait tout autant que le système gouvernemental de donner à leur journal une véritable direction, une véritable tendance politique. Le système gouvernemental plaçait les idées destinées à la publicité sous un contrôle de plus en plus sévère. L'entrave devint complète au temps où le comte *Sedlniczky* fut nommé préfet de police à Vienne. Le nouveau préfet inaugura le régime des mouchards ; c'est lui qui organisa cette légion d'agents secrets qui avaient

pour tâche non seulement de contrôler les journaux, mais même d'épier les écoles, les bureaux, les salles de conférence et jusqu'aux conversations qui avaient lieu dans les salons privés.

La Diète hongroise de l'année 1825 fut particulièrement significative dans l'histoire de la Hongrie et c'est à cette date que commence l'époque des grandes réformes qui, de fond en comble, changèrent la vieille face féodale du pays. C'est à cette époque que les discussions parlementaires prennent une nouvelle direction, capable d'assurer les intérêts vitaux de la nation, tout en éveillant des espoirs pour la réalisation de certaines exigences réclamées depuis longtemps. C'est à cette époque que le nom glorieux du comte Etienne *Széchenyi* commence à se répandre dans le pays qui, en peu de temps, reconnaît en lui son plus grand fils. Agile et débordant d'idées, le comte Széchenyi donne bientôt des forces nouvelles à la presse de la Hongrie et s'élève lui-même au premier rang de nos meilleurs publicistes. Mais pour propager efficacement ses vastes projets de réforme, il lui fallut un journal. Grâce à son zèle et pour répondre à toutes ces nécessités, fut fondé le *Jelenkor*, premier organe hongrois qui, par sa forme et son esprit, se rapproche réellement du journalisme moderne.

Bientôt la presse périodique présente aussi des progrès inattendus. Fondé et rédigé par Joseph *Bajza*, survint un nouveau journal, intitulé *Kritikai Lapok*, périodique s'occupant surtout de critique. Cette publication, par son jugement juste, mais sévère, et par sa voix audacieuse et tranchante, s'acharne à mettre un terme à la surabondance littéraire de quelques écrivailleurs trop féconds et, par conséquent, dangereux. La même époque vit naître aussi un autre journal, l'*Athenaeum* qui, rédigé par le plus grand poète national de ces temps : *Vörösmarty*, par le plus éminent critique : Joseph *Bajza*, et par le grand savant que fut François *Toldy*, devint, sans conteste, le plus important périodique littéraire en Hongrie au XIXe siècle.

Littérature et politique prennent subitement un nouvel essor, et la presse périodique hongroise atteint tout d'un coup un niveau vraiment européen. Les rédacteurs et collaborateurs des journaux littéraires se recrutèrent parmi les plus éminents talents de notre nouvelle littérature. Et bien que le

rédacteur en chef titulaire du *Jelenkor :* Michel *Helmeczy*, fût d'un talent plutôt médiocre, pourtant cette vérité ne dément pas notre phrase précédente, car ce n'était pas Helmeczy, mais bel et bien le comte Széchenyi, grand patriote, écrivain de génie, et publiciste hors ligne qui fixait la couleur et les tendances politiques du journal.

Le *Jelenkor* représentait une direction politique très nette et devint l'organe combatif du progrès libéral, ce qui, d'autre part, ne manqua pas de susciter la jalousie de certaines fractions conservatrices. Celles-ci, pour défendre leurs convictions, fondèrent le *Hirnök*, journal paraissant à *Pozsony*, ville où résidèrent les Diètes hongroises. Le *Jelenkor* combattait pour le progrès libéral, tandis que son nouvel antagoniste s'évertuait à défendre le régime «*monarchico-aristocratique*». Joseph *Orosz*, rédacteur du *Hirnök*, fut un personnage rempli de sentiments auliques, fort convaincu de la nécessité de la censure. Ennemi acharné de la liberté de la presse, il la déclarait nuisible et néfaste, «institution qui n'est de profit qu'aux plus hautes intelligences, mais non aux grandes masses». Malgré ses vues réactionnaires, ce journal insérait aussi quelquefois des articles attaquant l'absolutisme, et luttait ferme pour l'émancipation des Juifs, pour lesquels il réclamait l'égalité devant la loi. En citant l'activité de ce journal, notons aussi le souvenir de cette campagne polémique au courant de laquelle il malmenait quelques-uns des écrivains de l'époque.

Aux Diètes de 1830, à plusieurs reprises, des vœux se firent entendre pour que les délibérations du Parlement fussent rendues publiques et reproduites par la presse. Les propositions relatives à ce but causèrent une grande consternation. Le gouvernement s'opposait à ce nouveau désir, mais les députés libéraux ne se tinrent par pour battus et tenaient strictement à leurs *desiderata* sans se laisser débouter par les conservateurs opposés à la publicité des débats. Pendant que la question donnait sujet à des discussions acharnées, un jeune député fit l'essai de noter et de reproduire — d'abord d'une façon manuscrite — les discours qui furent prononcés aux Diètes. Cette reproduction, qui réalisait enfin le journal parlementaire tant souhaité, portait le titre de *Országgyülési Tudósitások (Comptes rendus parlementaires)*, et fut envoyée non seulement aux comitats (départements), mais aussi à des particuliers

qui s'y abonnèrent. Ce journal manuscrit rencontrait partout les plus vives sympathies et son rédacteur, Louis *Kossuth*, fut encouragé de toute part à persévérer dans son entreprise. Plus tard, Kossuth acquit une imprimerie, mais le gouvernement interdisait la publication des comptes rendus et confisquait l'imprimerie du courageux innovateur. Kossuth s'opposait violemment à cette interdiction gouvernementale et se remettait à reproduire en manuscrit ses comptes-rendus devenus si populaires.

Kossuth, même par son journal manuscrit si primitif, révélait un talent de journaliste vraiment prodigieux. Les discours entendus aux débats, ils les rapportait si habilement, et avec une exactitude telle que même les députés considérèrent Kossuth comme l'interprète le plus compétent de leurs paroles. Ses vues, sa direction politique s'inspiraient d'une conviction personnelle si indépendante, qu'il ne se laissait ni influencer, ni corrompre, bien que le gouvernement tâchât tantôt de l'allécher par des promesses flatteuses, tantôt de l'effrayer par des menaces et des violences. Aucun moyen ne pouvait détourner ce grand homme qui, toujours fidèlement, suivit la ligne droite de sa conscience.

Les éloges que Kossuth donna aux adhérents de l'opposition remplirent la nation d'enthousiasme, tout en exercant un effet déprimant sur le gouvernement à Vienne. Et ce dissentiment entre la nation et le gouvernement s'accrut de jour en jour. Lentement, dans la nation se forme une opinion publique, imbue d'idées libérales, ce qui ne sert qu'à souligner et à faire mieux ressortir les tendances réactionnaires du gouvernement. A la fin, le gouvernement, effrayé par le mouvement d'opposition qui ne cesse de s'élargir, se décide à dissoudre subitement les Diètes. Les délibérations ainsi closes, Kossuth continua son œuvre en faisant des comptes-rendus — toujours manuscrits, mais intitulés cette fois : *Törvényhatósági tudósitások* — qui s'occupent des discours prononcés aux séances municipales et départementales. Le gouvernement, apprenant la chose, fit tout son possible pour amoindrir l'effet du journal manuscrit et pour endiguer la croissance continuelle du parti de l'opposition. Dans ce but, on commença par ordonner aux employés des postes de ne plus transporter, de ne plus remettre aux abonnés le journal, puis, ce moyen restant inefficace, on inter-

dit à Kossuth de continuer son entreprise. Kossuth résista à cette interdiction, ce qui donna prétexte au gouvernement de faire arrêter et mettre en prison le rédacteur récalcitrant.

En considérant l'immense effet des *Országgyülési Tudósitások* et des *Törvényhatósági Tudósitások*, rédigés tous deux par Louis Kossuth, nous ne saurions nier que ces deux journaux, si primitifs qu'ils fussent, travaillèrent plus et d'une manière bien plus efficace pour la transformation et l'évolution de la presse hongroise que n'importe lequel des autres périodiques réguliers qui paraissaient systémathiquement et sous la forme d'un «journal». Les deux journaux de Kossuth furent les premiers qui ouvrirent leurs colonnes pour parler nettement politique et pour propager des principes et des idées politiques. Jusqu'alors, dans nos journaux, il n'avait été jamais question ni de la défense des lois et des droits nationaux, ni des infractions dont le gouvernement viennois s'était rendu coupable envers notre constitution, ni du contrôle des protagonistes de la vie publique, bref, jamais encore nos journaux ne s'étaient permis de critiquer les œuvres de la législation, ni celles de l'administration de l'état ou des comitats. Jamais encore les journaux ne s'étaient hasardés à invoquer l'opinion publique et à se faire juges de la situation. C'est à Kossuth que revient le mérite de cette innovation, c'est lui qui initie le premier la nation à cette immense puissance de contrôle public qu'est la presse, c'est lui qui apprend à la nation combien il est nécessaire de débrouiller jusqu'aux infimes détails tout ce qui est affaires publiques, enfin c'est lui qui démontre et enseigne pratiquement la portée incalculable de la liberté de la presse.

Le premier, en Hongrie, il s'efforce de créer une véritable opinion publique tout en convainquant le pays de la nécessité irréfutable du progrés libéral, et des transformations politiques. Déjà par ses journaux il secoua les consciences les meilleures et il leur fit entendre combien la Hongrie était arriérée en comparaison des autres pays occidentaux. Travaillant, remuant, labourant de la sorte, il préparait la nation aux réformes grandioses qui, dix ans plus tard, firent sortir la Hongrie de ses vieux cadres féodaux.

Le gouvernement absolutiste et réactionnaire, se ressentant de plus en plus de la dépression de toute la nation hongroise, renonça subitement à son système traditionnel et accorda

des libertés un peu plus amples au pays lamentablement opprimé. Les détenus politiques furent graciés, la liberté de la presse reconnue, les droits de la censure limités, de sorte que les partisans du progrès lent et modéré purent sous tous les rapports se convaincre qu'à l'ancienne tyrannie succédait un nouveau régime, prodigue en belles promesses. La liberté plus large dont les journaux furent les premiers bénéficiaires, rendit possible une rapide évolution des partis politiques, tout en facilitant l'activité législative.

La transformation de la vie politique en Hongrie reçut un nouveau renfort, d'une valeur inappréciable, lorsque l'éditeur *Landerer*, à Budapest, obtenant la permission de fonder un journal politique, offrit le poste de rédacteur en chef à Kossuth qui, gracié de la réclusion où le gouvernement l'avait retenu pour ses précédentes agitations dans la presse, venait justement de quitter la prison.

Kossuth accepta l'offre et fonda en 1841 le *Pesti Hirlap* (Gazette de Pest) périodique par lequel commence une nouvelle ère dans l'histoire de la presse hongroise. A l'aide de son journal Kossuth fit tout à coup de Budapest le cœur du pays entier. De ville secondaire il la promut au grade de véritable capitale, et la rendit le centre de la vie politique et littéraire. Avec une rapidité inouïe, incroyable, Budapest se transforme, et en se transformant elle s'éléve bien au-dessus du niveau des petites villes provinciales et sans prétention. Même dans son extérieur, elle s'orne déjà du faste des métropoles. Kossuth, à qui est due cette métamorphose, groupait autour de lui et du *Pesti Hirlap* les meilleurs talents pour mener son œuvre à bonne fin.

La popularité du journal de Kossuth devint si grande qu'en peu de temps il fit subir de graves pertes aux journaux budapestois rédigés en langue allemande. Les lecteurs se détournèrent du *Pester Tageblatt*, allemand, et toute l'attention se dirigeait vers le *Pesti Hirlap* qui, dans les casinos, les clubs et les cafés devint la lecture la plus recherchée. Tel ou tel autre article paru dans le *Pesti Hirlap* donnait sujet aux discussions les plus vives et qui se prolongeaient quelquefois durant plusieurs jours. Dans son journal, Kossuth transplantait chez nous un nouveau genre journalistique : le *leader* (Leitartikel ; »premier Budapest»), jusqu'alors inconnu en Hongrie. Sa fougue,

son tempérament personnel s'accordaient si admirablement avec les prérogatives de cette espéce d'article, que même plus tard, lorsqu'il disposait déjà de journalistes éminents et routiniers, il n'y avait que lui qui sût donner ce souffle, cette envolée sans laquelle les *leader* ne répondent guère à leur véritable but. Comme rédacteur en chef, Kossuth relisait tous les manuscrits de ses collaborateurs, il les transformait, les corrigeait, de sorte que jusqu'à sa dernière ligne le journal reflétait l'esprit de son grand directeur.

Kossuth consacra des soins particuliers aux bulletins que son journal publiait concernant l'Étranger. Il ne se contenta pas de la simple traduction des articles parus dans l'*Allgemeine Zeitung*, dans le *Moniteur* ou dans le *Times*, mais il y joignit encore des annotations, et les complétait avec des renseignements explicatifs.

Le roman-feuilleton et les contes des nouvellistes furent exclus du journal ; selon Kossuth, un journal politique n'a rien à faire avec les productions littéraires. A la place des contes et des romans, il publiait plutôt des articles popularisant les dernières découvertes scientifiques, ou encore des causeries littéraires, etc. Le *Pesti Hirlap* de Kossuth est d'une signification qui fait époque dans l'histoire de la presse hongroise, et la place qu'il y tient, lui est due non seulement pour l'exactitude de ses renseignements, ou pour sa composition, mais aussi pour son style, pour son esprit, pour l'abondance de ses matériaux : mérites dont la réunion en a fait un modèle pour le futur journalisme hongrois.

Au début, ce journal ne s'occupait que fort rarement des questions de droit public, et son attention se tournait plutôt vers des faits sociaux, tout en embrassant le vaste champ des affaires intérieures. Ainsi il luttait énérgiquement contre l'alcoolisme ; il montrait la fréquence des infanticides en Hongrie ; il signalait le manque de respect envers nos lois ; il condamnait les abus administratifs : notamment l'emploi des tortures appliquées aux instructions judiciaires ; il s'indignait de la tyrannie des seigneurs et des fonctionnaires. Soutenu par l'ardeur de ses convictions, Kossuth tâchait d'améliorer nos institutions humanitaires, demandait des hôpitaux d'enfants, propageait le développement de l'art industriel, exigeait l'union des protestants, réclamait des réformes dans

l'instruction publique et fit une campagne pour l'amélioration des routes et des grandes voies. En tout, sa devise était de servir les causes du progrès libéral et des réformes progressives. Le premier, il se prêta à expliquer et à détailler des nécessités nouvelles, par exemple un nouveau système d'impôts, l'affranchissement du paysan et de la terre, l'abdication des privilèges de la noblesse, etc, — réformes indispensables à la transformation politique de la Hongrie. Voulant réformer la procédure judiciaire, il demandait qu'on instituât des cours d'assises, et qu'on rendît les séances publiques. Afin de fortifier l'industrie, il faisait une propagande acharnée pour qu'on créât une Chambre d'Industrie ainsi que pour la suppression des vieilles confréries. Zélé, infatigable, il demandait qu'on traçât des lignes de chemins de fer, il réclamait le développement du commerce maritime, l'établissement de meilleures communications, etc. Et surtout, il réclamait des lois équitables pour la protection de la presse et de sa liberté.

Jamais encore journal hongrois n'avait lutté pour des idées telles que celles dont s'inspirait le journal de Kossuth. L'esprit et les tendances du *Pesti Hirlap* furent absolument nouveaux pour le public hongrois. Rien de plus naturel qu'après de telles campagnes tous ceux en Hongrie qui se croyaient amis du progrès se soient groupés autour de Kossuth, reconnaissant en lui leur chef. Conquête qu'il fit par la nouveauté de ses idées hardies et qu'il sut maintenir autant par son style que, plus tard, par sa force d'orateur merveilleux, fascinant, enchanteur.

Tandis que le *Pesti Hirlap* servait la cause du progrès libéral, les conservateurs fondèrent aussi un nouvel organe, intitulé *A Világ* (Le Monde), dans lequel un grand seigneur jeune et plein de talent, le comte Aurèle *Dessewffy*, leur chef attitré, déployait ses rares qualités de publiciste, luttant éperduement contre le radicalisme à outrance de Kossuth. Auparavant déjà le comte Etienne Széchenyi s'était donné la tâche d'empêcher la victoire trop rapide des idées avancées, et ne se contentait pas de faire des articles de polémique, mais il essayait également d'écrire des livres, d'élaborer des traités pour éteindre autant que possible la popularité grossissante de Kossuth.

Obscurcir cette popularité, contre-balancer cette influence :

voilà les deux visées du comte Széchenyi. Et ce fut une lutte magnifique, forte, glorieuse à laquelle se livrèrent face à face Széchenyi, Dessewffy et Kossuth. Lutte de géants, combat de demi-dieux, et de ces luttes on vit naître la transformation politique de la Hongrie. Le souvenir de ces combats remplit les plus belles, les plus nobles pages de l'histoire du journalisme hongrois. Les héros de la grande lutte se battirent avec les armes les plus tranchantes, et de leurs assauts jaillirent non pas des étincelles, mais des foudres.

Tous les trois furent de grands écrivains, des stylistes de premier ordre, et des publicistes vraiment hors ligne. Nul ne savait aussi bien mettre en circulation une idée nouvelle que Kossuth, et nul ne savait aussi bien que lui éclaircir en quelques lignes les questions les plus compliquées. Il était dans son élément en écrivant des articles, et il devint en peu de temps un maître du journalisme, maître indiscutable et impossible à imiter. Doué d'une fantaisie riche et vive, fort d'une éloquence enchanteresse, toute sa fougue, son tempérament impulsif et irrésistible le contraignirent à faire du journalisme ; et sans nous rendre suspects d'exagération, nous reconnaissons dans sa personne illustre le vrai fondateur du journalisme politique hongrois, tel qu'il s'est continué jusqu'à nos jours.

Outre la gloire d'innovateur, c'est à Kossuth que revient aussi le mérite d'avoir été le créateur du style de journal hongrois, et par là il a rendu des services immenses au développement de notre prose et de notre littérature. Ses articles furent des chefs-d'œuvre d'éloquence, comme son style surabondait en éléments rhétoriques.

« Dans le journalisme, disait-il, le style concis, épigrammatique est de rigueur. » Principe auquel il se conformait toujours strictement.

Les comparaisons dont ses écrits s'ornèrent, il les puisait fréquemment dans les drames de Shakespeare ainsi que dans les autres chefs-d'œuvre de la littérature universelle, ou encore dans les grands travaux politiques d'un Tocqueville, d'un Montesquieu, tout en s'inspirant aussi de Machiavel. Les plus belles œuvres littéraires du monde furent ses maîtres : il apprit d'elles le style et l'art de dire et d'écrire les choses. La force de ses paroles était poignante, ses écrits trouvèrent

le chemin le plus direct qui conduit aux cœurs et aux cerveaux. Il savait se rendre maitre absolu des raisons, expliquant, argumentant, dissertant, car même l'éducation scientifique ne lui fit pas défaut. Disposant d'une vaste érudition dans les sciences politiques, connaissant à fond l'histoire, il avait aussi le don merveilleux de savoir faire palpiter les cœurs, les capturer, les enflammer, ce qui lui rendait facile de s'emparer de la foule et d'en devenir le grand meneur. Sa fantaisie riche, imagée donnait une envolée divine à ses articles. De là viennent ce faste et cette pompe tout à fait solennelle qui distinguent ses écrits, et qui se retrouvent d'une façon si caractéristique dans toutes les pages qu'il a tracées.

Digne adversaire de Kossuth, le comte Széchenyi a, lui aussi, une place particulière parmi les travailleurs de la presse périodique hongroise. Les articles du comte Széchenyi ne ressemblent ni par leur forme, ni par leur sujet, ni même par leur longueur aux autres articles journalistiques de son époque. D'après leur sujet et leur cachet littéraire, ils ont plutôt l'air d'être les fragments d'ouvrages spéciaux ; longs, démesurés, leur lecture devient fatigante. Même quand ils traitent des questions du jour, ses écrits ont une lourdeur extraordinaire, ils ont quelque chose de grave, de pesant ; on dirait que le poids des pensées de cette grande intelligence fut tel que jamais elles ne purent nager à la surface. Il n'exprimait ses idées que très rarement dans des phrases courtes, concises ; la plupart du temps il se servait de phrases longues et surchargées de toutes sortes de compléments.

De même que la vie publique de Széchenyi réflète une activité inlassable, de même ses écrits se caractérisent par leur vigueur et la complexité des vues. Les livres et articles de journaux dus à son talent, sont tous les œuvres d'un vaste esprit fuyant le repos, tous combattent pour la réalisation de telle ou telle idée importante et pratique. Tous ils portent l'inspiration du génie et de l'amour de la patrie. Jamais encore écrivain hongrois n'avait propagé avec tant de force, tant d'efficacité des vérités pratiques, de sages principes concernant la vie privée et celle de l'Etat. Quelquefois le sujet le plus sec, le plus abstrait allumait en lui les flammes de l'enthousiasme, et par le feu de son âme, il s'élevait à la hauteur du poète, du visionnaire. Il avait le courage d'élever sa voix même pour la défense

d'idées impopulaires, si ses sentiments patriotiques ou sa conviction inébranlable l'y encourageaient. Individualité s'exhaussant, se dessinant nettement bien au-dessus des banalités, ses œuvres aussi portent l'empreinte du génie, et n'ont rien de commun. Tout ce qu'il écrivit, était neuf ; tout ce qu'il projetait ou réalisait, eut le mérite et le cachet de l'originalité. Il ne suivait que fort rarement les chemins tracés par d'autres, presque toujours il frayait ses passages lui-même ; sa persévérance et sa volonté étaient égales à son génie. Il persistait opiniâtrement dans ses projets, dans ses décisions, et rien ne l'en aurait pu détourner. La plus grande partie de son activité de politique et de publiciste visait à faire comprendre aux protagonistes politiques de la nation combien la lutte de l'opposition était inutile et stérile. Par tous les moyens de la persuasion, il tâchait de faire cesser ces vaines luttes et de donner aux énergies qui combattaient une nouvelle direction d'ordre plutôt économique. Toute sa carrière de journaliste fut consacrée noblement à la cause du développement matériel de la Hongrie.

Dans ce triumvirat de publicistes, dont nous parlons, c'est au comte Aurèle de *Dessewffy* que revint le rôle le plus court. En pleine activité, jeune encore, à 34 ans à peine, la mort le ravit ; mais malgré la brièveté de sa carrière, le comte de Dessewffy fut l'un des plus importants publicistes de l'époque. Traitant de n'importe quel sujet, il concentrait toujours ses forces pour arriver à convaincre ses lecteurs, et non pas seulement par les moyens d'une persuasion vulgaire ou jouant sur les mots. Il avait de la profondeur, et ses écrits s'adressaient plutôt à la raison qu'aux dispositions des lecteurs faciles à entraîner par des phrases grandiloquentes. D'invention un peu restreinte, il était habile à grouper ses arguments. Il se rapprochait de Kossuth moins par la nouveauté des ses idées que par la vigueur convaincante de ses articles, et quelquefois le dépassait même en ce qui concerne cette clarté et cette précision qui furent les caractéristiques de son style toujours très personnel.

En politique, le comte Dessewffy fut un adhérent inébranlable de la stricte légalité qu'il voulut faire observer à tout prix. Sa devise, et celle de son parti fut de *défendre l'ordre existant et l'immuable légalité.* Le parti conservateur recon-

naissait en lui son plus éminent orateur et publiciste. Autant ses discours improvisés furent excellents, autant sa plume de publiciste fut facile, fertile, prodigue. Il n'amassait ni dans ses discours, ni dans ses écrits des beautés recherchées de la langue, et dans le recueil de ses articles nous trouverions à peine une ou deux expressions fleuries, embellies. Dépourvue d'ornements raffinés, sa verve est des plus simples, mais cette simplicité ne manque pas de la force qui pouvait et devait captiver les lecteurs autant que les auditeurs.

Sa force intellectuelle se relevait surtout dans l'analyse. Il aimait à analyser les idées et les principes ; il les dépeçait, les disséquait avec une maîtrise admirable. Mais sa fantaisie fut presque nulle, comme, d'autre part, son enthousiasme fut sans bornes. Cerveau froid, pondéré, critique, il recherchait en tout la vérité objective, estimant fort peu les beautés de la forme ou du style. Jamais il ne se laissait influencer par des sentiments de sympathie ou d'antipathie ; sous tous les rapports il restait sujet de ses convictions, et c'est à travers celles-ci qu'il considérait et jugeait tout. Kossuth fut le fondateur du parlementarisme démocratique, tandis que le comte Dessewffy combattait pour une sorte d'absolutisme libéral mitigé de bureaucratie. La forme du parlementarisme tel que Kossuth le comprit en Hongrie lui semblait une utopie à jamais irréalisable.

Pourtant, quelques années après la mort du comte Dessewffy, toute une pléiade de publicistes hongrois se mit au service de la défense du parlementarisme et de la forme du gouvernement central. Aussi les a-t-on bientôt surnommés des *centralistes*. Ceux-ci, s'inspirant surtout d'études théoriques, se rapprochèrent par leurs études et par leurs visées des adeptes de l'école désignée en France sous le nom de *doctrinaire*, des *Guizot*, des *De Serre* et des *Royer-Collard*. En Hongrie, ce furent *Szalay*, *Eötvös*, *Csengery*, *Tréfort*, etc., qui se déclarèrent ainsi des *doctrinaires* et, arrivés au *Pesti Hirlap* de Kossuth, ils livrèrent guerre aux municipalités tout en élaborant un système de gouvernement parlementaire que la Diète de 1848, ne pouvant se soustraire à la poussée des grands événements européens, adopta.

Ainsi la presse périodique hongroise vit la réalisation de son rêve le plus hardi. Elle vit cette Hongrie féodale et moyen-

âgeuse se transformer en un Etat moderne et indépendant qui, fort de sa législation démocratique, pouvait réclamer désormais la place et le rang qui lui sont dus parmi les Etats libres et civilisés de l'Europe.

IV.

La presse hongroise dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Les grands événements de 1848 fécondèrent subitement la presse périodique hongroise qui, frappée par le coup de baguette du mouvement révolutionnaire, déploya tout d'un coup une activité fébrile et prodigieuse. Dès que la liberté de la presse fut reconnue, la censure préalable et les privilèges d'imprimerie supprimés, de nouvelles entreprises de journaux s'établirent de jour en jour, essayant d'allécher le public par des programmes plus ou moins bruyants et par des promesses plus ou moins fausses. Le changement subit de la situation politique de la Hongrie produisit des effets surprenants dans les organes de l'opinion publique. Les discussions politiques, les discussions de principes et les traités de longue haleine, disparurent des colonnes des journaux politiques; et leurs places furent occupées par des cancans, par de basses disputes et par les bruits de la démagogie victorieuse.

La démocratie célébrait son triomphe, le triomphe de son arrivée au pouvoir. L'aristocratie qui, peu d'années avant, jouait encore un rôle prépondérant dans le journalisme hongrois, s'en retirait complètement et cédait la place aux démagogues effrénés. Les militants de l'ordre et de la légalité furent refoulés par les porte-étendards des libertés illimitées, et la voix des fidèles attachés à l'idée monarchique se perdit dans le tonnerre du mouvement antidynastique. Effrayés, les défenseurs loyaux de la dynastie se sentirent ligotés par la terreur des républicains. Les anciens organes, tels que le *Nemzeti Ujság* (Journal National), *Jelenkor* (L'Epoque Contemporaine), *Budapesti Hiradó* (Courrier de Budapest), *Pesti Hirlap* (Gazette de Pest), *Erdélyi Hiradó* (Courrier de Transsylvanie) cessèrent de paraître et à leurs places vinrent le *Radical lap* (Le Radical), *Respublica* (République), *Reform*, *Szabadsàg* (Liberté), etc. etc.

Poètes, romanciers, écrivains scientifiques, tous se firent maintenant rédacteurs de journaux politiques et, répandant leurs convictions, ils éveillèrent non pas seulement l'enthousiasme du peuple, mais le poussèrent même à la mutinerie et à la révolte. Le grand romancier *Jókai*, le nouvelliste *Pálffy*, le poète *Bajza*, le savant *Erdélyi* tous rédigèrent des journaux politiques. *Petőfi*, *Arany* écrivirent des articles politiques. L'ivresse de la liberté grisait les cerveaux les plus sobres, et le vent des temps nouveaux mit en ébullition des esprits les plus calmes. La politique absorbait tout, et sut s'insinuer même dans les salons. Les organes de la littérature et des modes : le *Regélő* (Conteur), le *Pesti Divatlap* (Journal de Mode de Pest), le *Honderü* (Divertisseur du Foyer), *Életképek* (Genres) cessèrent de paraître. Dans ces temps, même les dames dédaignèrent les poèmes lyriques d'un *Petőfi*, d'un *Arany*, d'un *Tompa* d'un *Garay*, et ce fut le *Arany Trombita* (Clairon d'or), poème épique et révolutionnaire de Sárossy qui l'emporta sur toutes les autres œuvres des vrais poètes. Táncsics, par son *Munkások Ujsága* (Journal des Travailleurs) tâchait d'enflammer les passions ignobles de la foule. Chaque jour naquirent et moururent de nouveaux organes de la presse, tels le *Futár* (Courrier), le *Forradalom* (Révolution) ou les *Köztársasági Lapok* (Journal Républicain). Au fur et à mesure que la guerre d'affranchissement s'étendit, la presse perdit du terrain et quand l'intervention russe finit par réduire au néant la force des armées hongroises, victorieuses durant un an et demi, nos journaux se turent complètement. Accablée de deuil, la Hongrie vaincue se cachait dans un silence morne, sous les voiles d'un effroyable mutisme.

Ainsi se passèrent deux ans, deux ans pleins d'angoisse, pleins d'une terreur semée à tout les vents par l'Autriche «pacificatrice». Le censure préalable fut rétablie. Mais malgré la répression la plus terrible, le pays se relevait petit à petit de sa torpeur, et son mutisme se fit moins obstiné. Déjouant la censure la plus sévère, nos écrivains et poètes commencent à donner à partir de 1850 de timides signes de vie. Avec bien des précautions, lentement, on tente de nouveau de fonder des organes politiques, scientifiques ou littéraires pour encourager les désespérés et donner de l'espoir à ceux qui n'en ont plus.

Au début de l'année 1850 apparaît le *Pesti Napló* (Journal de Pest) qui subsiste sans interruption jusqu'à nos jours. Dans les premiers temps de son existence, ce journal servit l'absolutisme autrichien, ce qui lui valut le mépris et la répugnance unanime du pays entier. Plus tard, le *Pesti Napló* changea et de rédacteur et de tendance, devenant le porte-voix de François *Deák* et par là le consolateur de la nation endolorie. Peu de temps après les lettres s'enrichissent également d'organes nouveaux, et l'un après l'autre surgissent les *Forradalmi Emléklapok* (Souvenirs Révolutionnaires), les *Pesti Röpivek* (Feuilles volantes de Pest), etc. A cette époque ce n'est plus le seul *Hölgyfutár* (Courrier des Dames), rédigé par Ignace *Nagy*, qui représente la presse périodique de la littérature hongroise, mais surviennent d'autres entreprises analogues, parmi lesquelles nous citerons le *Budapesti Visszhang* (Echo de Budapest), le *Családi Lapok* (Journal des Familles), *Divatcsarnok* (Halle aux Modes), *Délibáb* (Mirage), liste à laquelle il faut encore ajouter les *Vasárnapi Lapok* (Journal du Dimanche) qui, jusqu'à nos jours, n'a pas cessé d'être le meilleur journal hongrois illustré. Plus tard, rédigé par Koloman de *Tóth*, la littérature hongroise s'enrichit même d'un quotidien littéraire, nous venons de nommer les *Fővárosi Lapok* (Journal de la Capitale).

En 1850 on vit paraître les premiers journaux rédigés expressément pour les enfants et pour la jeunesse : tels furent le *Fiatalság Barátja* (l'Ami de la Jeunesse) fondé par *Brassai*, puis le *Ifjuság Lapja* (Journal de la Jeunesse) dû aux soins de *Gönczy*. Presque dix ans plus tard naquit un nouveau genre de journaux périodiques : le genre des journaux humoristiques et satiriques. *Jókai*, avec l'*Üstökös* (La Comète), en fut l'initiateur, mais bientôt son entreprise eut une puissante rivale dans le *Bolond Miska*, autre journal satirique, rédigé par *Tóth* Kálmán. Ces journaux s'occupaient de la politique par mille petits traits et allusions, ce qui leur assurait une popularité grossissante et même l'avantage de devenir en peu de temps la lecture préférée, et toujours impatiemment attendue, du public. Cette popularité, les journaux satiriques l'ont conservée, et par exemple le plus fort de ce genre, le *Borsszem Jankó* (Jean de Poivre) pourrait à juste titre se vanter que plus d'une de ses charges et farces surpassèrent, pour la portée

et l'effet, bien des articles politiques pourtant très graves et très importants.

Peu à peu la presse scientifique retrouvait aussi ses forces. Le journal *Religio* (Religion) rédigé par *Danielik*, ainsi que les *Gazdasági Lapok* (Journal Economique) rédigés par *Korizmics* s'élevèrent à un niveau remarquable et enrichissaient notamment la production littéraire et scientifique. Pourtant, leurs effets et leur valeur furent surpassés de beaucoup par le *Uj Magyar Muzeum* (Nouveau Musée Hongrois) de *Toldy*, par le *Budapesti Szemle* (Revue de Budapest) de *Csengery*, ou encore par le *Magyar Nyelvészet* (Linguistique Hongroise), rédigé par Paul de *Hunfalvy*.

Les trois périodiques que nous venons de citer s'acquirent une rare valeur bibliographique et ce n'est point à tort, si même la science hongroise contemporaine les tient pour l'une de ses sources les plus abondantes. Les trois rédacteurs dont nous avons rapporté les noms furent des maîtres de très grand mérite, et leur place est à jamais marquée dans l'histoire de la littérature scientifique de la Hongrie. *Toldy* peut être considéré comme le fondateur de l'histoire scientifique de notre littérature ; *Csengery* reste à jamais un maître indiscuté de notre prose, enfin *Hunfalvy* fut le premier en Hongrie qui approfondit vraiment les recherches de philologie comparative. A côté d'eux se range le grand poète et critique, Jean *Arany*, grand parmi les plus grands, et rédacteur d'abord du *Szépirodalmi Figyelő* (Spectateur des Belles lettres), puis du *Koszoru* (La Couronne).

En ce qui concerne la presse politique, le *Pesti Napló* dut bientôt partager son empire avec de nouveaux venus, tels le *Budapesti Hirlap* (Journal de Budapest) fondé par Virgile *Szilágyi*, le *Magyar Sajtó* (Presse Hongroise) fondé par Jean *Török*, le *Hirmondó* (l'Annonciateur des Nouvelles) de *Hajnik*, journaux auxquels se joignit le *Sürgöny* (La Dépêche) qui eut pour fondateur Aurèle *Kecskeméthy*, connu et très réputé pour son style mordant et hardi. Vers la fin de 1860 le parti des conservateurs fonda le *Pesti Hirnök* (Le Héraut de Pest), mais tous ces organes ne purent rivaliser en importance avec le *Pesti Napló* qui, devenant en 1861 l'organe officiel du parti François *Deák*, sut s'assurer la collaboration des meilleurs écrivains et hommes d'Etat de la Hongrie, tout en ralliant dans le camp

de ses lecteurs tous ceux qui constituèrent la classe pondérée des intellectuels.

Le *Pesti Napló* préparait les esprits au compromis de 1867 dont le baron Sigismond de *Kemény* fut le publiciste, et François *Deák* le créateur. Aux débuts de la seconde moitié du XIXe siècle c'est le *Pesti Napló* qui reflétait le mieux l'opinion politique de la Hongrie, c'est par cet organe que François *Deák*, «*le sage de la patrie*» se manifestait. Dans ce temps le *Pesti Napló* représentait une puissance réelle et ses articles eurent un retentissement dont l'écho se fit entendre même hors des frontières. L'article fameux de François *Deák*, connu sous le nom d'article de Pâques, parut dans ce journal et ne fut pas lu et cité seulement par le public hongrois, mais par tous les éminents hommes d'Etat de l'Europe.

Les Diètes de 1861 inaugurèrent un peu plus de liberté, et ce renouvellement ne manqua d'exercer certains effets sur la presse politique de la Hongrie. De nouveaux organes des partis se forment. Au *Pesti Napló*, organe du parti de l'Adresse, s'oppose le *A Hon* (La Patrie), journal du parti de la Résolution. Le grand romancier *Jókai*, rédacteur du *Hon* arrivait à centupler par ses admirables romans-feuilletons le nombre des lecteurs, mais l'accroissement du nombre des lecteurs eut pour effet que les journaux se multipliaient aussi d'une façon considérable. Survint bientôt le second organe de la Droite, le *Reform*, rédigé par *Rákosi ;* la gauche fondait également des nouveaux organes, d'abord le *Baloldal* (La Gauche), ensuite, rédigé par *Csernátony*, le *Ellenőr* (Le Contrôleur). Peu de temps après tous les partis et toutes les factions politiques eurent leur organe particulier. Le parti de l'indépendance entretint le *Magyar Ujság* (Journal Hongrois) et le *Egyetértés* (La Concorde), journaux auxquelles les cléricaux opposèrent leur *Magyar Állam* (L'Etat Hongrois) et le *Idők Tanuja* (Témoin des Temps), les néo-conservateurs le *Kelet Népe* (Peuple d'Orient), les radicaux le *Függetlenség* (Indépendance) et les anticléricaux le *Nemzeti Hirlap* (Gazette Nationale).

La constitution de partis nouveaux créa régulièrement le besoin de fonder des journaux nouveaux. Ainsi le parti libéral fondait le *Nemzet* (La Nation), mais après une scission la fraction dissidente se pourvut aussi d'un journal créant le *Közvélemény* (l'Opinion Publique). La rivalité continuelle des

journaux et des partis donna naissance tour à tour au *Pesti Hirlap* (Gazette de Pest), au *Budapesti Hirlap* (Gazette de Budapest), à l'*Alkotmány* (Constitution), au *Magyarország* (Hongrie), au *Az Est* (Le Soir) et à toute une longue série d'autres journaux, dont l'énumération serait fatigante et qui font qu'au point de vue du nombre, la presse même des nations beaucoup plus grandes ne dépasse pas la nôtre.

Aussi au point de vue du niveau et de sa valeur, notre presse soutient la comparaison la plus sévère avec celle des grandes nations civilisées. Sans insister sur ce fait que les rédacteurs et collaborateurs de nos premiers journaux se recrutèrent parmi les plus grand poètes, écrivains et savants hongrois de l'époque, notons que ceux qui leurs succédèrent et qui ne furent que des journalistes et publicistes proprement dits, comptent dans leurs rangs des talents éminents et de tout premier ordre. Peu de publicistes eurent une plume plus mordante, plus hardie que nos Aurèle *Kecskeméthy*, *Csernátony* et *Verhovay ;* il y en a peu qui aient su écrire d'un art plus achevé que le baron Ivor de *Kaas*, ou Nicolas *Bartha ;* et l'érudition de Gustave *Beksics*, ou l'humour fine et caressante de Koloman *Mikszáth* ne trouveraient pas facilement de rivales dans la presse européenne.

JOSEPH DE FERENCZY.

LES HARAS DE BÁBOLNA

A propos de la visite de M. Roosevelt.

Pendant la visite de quatre jours que fit en Hongrie M. Théodore Roosevelt, ex-président des Etats-Unis d'Amérique, M. le comte Béla de Serényi, ministre de l'agriculture, conduisit à Bábolna l'hôte illustre de notre nation pour lui présenter un tableau intéressant et aussi fidèle que possible de notre culture agricole. La Hongrie possède, en effet, à Bábolna les haras les plus vastes et les mieux organisés du monde entier. M. Roosevelt qui s'est adonné dans sa jeunesse à la pratique de l'élevage, a eu l'occasion de voir dans son pays les précieux produits de la race anglaise. Il est notoire que les haras du Kentucky livrent aujourd'hui des chevaux américains universellement renommés et atteignant un prix considérable. Mais c'est à peine si l'on élève des purs-sangs ou des demi-sangs arabes dans l'Europe occidentale. Aussi, au double point de vue de l'administration même et de l'influence économique, les haras arabes de Bábolna sont-ils propres à fournir un tableau caractéristique et fidèle de l'élevage des chevaux en Hongrie, sous le rapport de l'économie politique.

Le haras de Bábolna constitue aujourd'hui l'un des éléments importants de cette vaste organisation de l'élevage de la race chevaline en Hongrie, soutenue, dirigée et développée par le gouvernement. Ce fut sous le règne de Joseph II que l'État intervint pour la première fois d'une façon rationnelle et consciente dans l'élevage des chevaux; ce fut à cette époque que, par des mesures vigoureuses, le gouverne-

ment s'efforça de réparer les dommages causés en Hongrie par les luttes séculaires contre les Turcs et par les guerres intestines et étrangères. Ces pertes se faisaient sentir également dans l'élevage des chevaux; en effet, le stock chevalin si important et si précieux dont disposait autrefois la Hongrie et dont l'influence avait été décisive sur l'armement de la nation et sur la production agricole, avait été en partie détruit. En partie aussi, la race avait dégénéré à la suite d'une situation économique précaire.

Il n'y avait plus que certains grands domaines, heureusement isolés, qui eussent encore conservé quelques vestiges de l'élevage hongrois. Un indice évident de l'insuffisance du stock dont on disposait, c'est que, sur l'ordre de Joseph II, on importa de l'orient cinq mille chevaux environ. L'entretien de l'élevage par l'État, les soins à donner aux animaux reproducteurs importés, la production de nouveaux animaux nécessitèrent la création des haras nationaux dont le premier en date fut celui de Mezőhegyes, le second celui de Bábolna. L'administration de la guerre acheta, en 1789, au comte Joseph de Szapáry la ferme de Bábolna; c'est là que fut établi en 1790, sur un territoire d'environ 3500 hectares, le haras national qui était une sorte d'annexe du haras de Mezőhegyes; on y trouvait surtout des juments de Hongrie, de Bessarabie et de Transylvanie. On n'aborda l'élevage proprement dit qu'en 1806, mais il ne saurait être question à cette époque encore d'une culture pratique, et encore moins de l'élevage de chevaux arabes. Les bâtiments du haras furent incendiés en 1807 par les Français et l'élevage ne fut repris que quelques années plus tard; il fut alors décidé qu'à Bábolna les juments ne seraient couvertes que par des étalons de provenance orientale. L'élevage fut de nouveau interrompu en 1848 par les guerres de la révolution et le haras fut, en l'espace d'une quinzaine, transféré à Graz. Notons à ce propos qu'antérieurement aux événements de 1848, le ministère de la guerre avait pris d'importantes dispositions pour organiser à Bábolna l'élevage des chevaux arabes. Il avait notamment fait venir d'Arabie, de 1816 à 1848, à six reprises différentes, un total de 37 animaux reproducteurs. Un fait bizarre toutefois, et en contradiction avec les principes adoptés, fut l'introduction dans

le haras de trois étalons anglais pur sang en 1835; on avait même précédemment amené, du haras royal de Köpcsény, des étalons d'origine espagnole. Inutile de dire que ces croisements nuisirent à la pureté de la race, bien que le nombre des animaux consacrés à la reproduction se fût accru. L'ère nouvelle, à laquelle le haras de Bábolna doit sa célébrité actuelle, commença en 1868, au moment où, conformément au compromis de 1867, le ministère de la guerre remit au gouvernement hongrois les haras nationaux, y compris, par conséquent, celui de Bábolna. Le gouvernement eut la fortune de confier la direction du haras à un homme de tout premier ordre, le regretté François Kozma; ce dernier parvint, en l'espace de trente ans, à un résultat des plus remarquables; il réussit, dès l'année 1878, à l'Exposition universelle de Paris, à faire obtenir à l'élevage hongrois de la race chevaline, la plus grande distinction, en l'honneur de laquelle la direction de l'Exposition fit frapper une médaille à part. L'un des premiers soins du nouveau directeur fut de compléter le stock de demi-sangs arabes de Bábolna en y amenant les arabes du haras de Mezőhegyes et les types les plus purs de celui de Gidran; quant aux juments arabes pur-sangs, elles furent, comme par le passé, réservées à l'amélioration de la race et le nombre en fut augmenté.

Le haras de Bábolna, à six reprises différentes depuis 1867, a importé des animaux reproducteurs de Syrie et d'Arabie, à savoir neuf étalons en 1876, quatre étalons et quatre juments en 1885, un étalon en 1888, huit étalons en 1897, un étalon et quatre juments en 1901 et quatre étalons et neuf juments en 1902. Ces importations d'animaux choisies avec soin dans le pays d'origine et parmi les représentants les plus purs de la race, ajoutées à une excellente administration, furent le point de départ de la situation actuelle; le haras de Bábolna compte aujourd'hui près de 900 têtes dont généralement une quinzaine d'étalons reproducteurs qui sont des purs sangs arabes en majeure partie, les autres étant des demi-sangs.

L'influence du haras de Bábolna commença à se faire sentir d'une manière plus intense lorsque le gouvernement de l'agriculture eut multiplié les stations de monte à un tel point que tous les éleveurs du pays, pour ainsi dire, pouvaient

M. Kir. Horthy Miklós-Tudományegyetem KÖNYVTÁRA SZEGED

recourir aux haras de l'Etat. Les étalons de l'Etat sont envoyés pendant la saison de reproduction aux stations par les dépôts des haras, de telle sorte que chaque jument de la région puisse obtenir une monte convenable et propre à l'amélioration de la race. Il y avait en 1850 deux dépôts et environ deux cents stations de reproduction. On compte aujourd'hui quatre dépôts (Székesfehérvár, Nagykőrös, Debreczen, Sepsiszentgyörgy) avec un total de 905 stations et de 3057 étalons. Plus de 160 étalons sont même laissés en location par les haras de l'Etat chez des éleveurs privés.

Afin de pouvoir statisfaire à toutes les exigences possibles, l'élevage des chevaux en Hongrie s'étend aussi à la race anglaise. C'est cette branche de l'élevage qui fournit les luxueux chevaux de course, ceux de selle, de chasse ou encore ceux qui sont destinés aux équipages riches. Mais de même que l'on trouve à l'origine de la célèbre race anglaise cinq étalons importés d'Arabie, de même aussi la culture de la race chevaline en Hongrie ne serait pas aujourd'hui au niveau élevé qu'elle occupe, si l'on n'avait fait usage des étalons arabes.

Plus fort et d'une nature plus exigeante, le cheval anglais n'aurait pu se faire valoir immédiatement, et en conservant ses qualités, parmi les individus de petite stature produits par l'élevage populaire, habitués à une nourriture plus modeste et vivant en général dans un état peu confortable. La première amélioration devait provenir de l'intervention du sang arabe. La tempérance du cheval arabe, sa résistance physique, sa nature docile et ses aptitudes au dressage, le firent estimer des grands éleveurs. Ils en retirent un profit assez notable ; non que le cheval léger de selle ou d'attelage atteigne des prix fort élevés, mais son dressage est moins onéreux. Si l'on envisage, par contre, l'élevage populaire, le sang arabe devient d'une extrême importance et il est, pour ainsi dire, indispensable dans les régions où la race chevaline est d'ori gine orientale, de petite stature et où, par suite de la pauvreté des fourrages résultant d'une situation agricole peu développée, les étalons arabes seuls se prêtent à l'élevage. Ils ont donné des résultats inestimables pour l'amélioration des races indigènes dans les plaines sablonneuses, dans les terrains sodiques ou dans les régions montagneuses.

Actuellement, et depuis une vingtaine d'années, un cinquième des étalons de l'Etat sont de race arabe; cette année, entre autres, les stations de reproduction dont nous avons parlé comprennent 306 étalons demi-sangs et 57 purs sangs arabes. A lui seul, depuis 1867, le haras de Bábolna n'a pas livré aux dépôts d'élevage moins de 185 étalons arabes purs sangs et 1192 demi-sangs, contribuant ainsi au développement de la culture chevaline nationale et servant les intérêts des éleveurs. Il faut ajouter à ce nombre les individus triés et vendus tous les ans et qui ont enrichi de plusieurs milliers le stock dont dispose le pays.

Les pâturages de la ferme de Bábolna occupent un terrain sablonneux et nourrissent actuellement 15 étalons reproducteurs, 49 juments purs sangs et 154 demi-sangs ainsi que 516 élèves. On a abattu l'année dernière l'étalon pur sang *Obajan,* l'un des meilleurs de race arabe; il avait alors 29 ans et avait, pendant plus de 20 ans, fourni des rejetons très précieux. Les autres étalons sont, eux aussi, des exemplaires choisis parmi les plus nobles de la race d'origine tels que Mersuch, Siglavy, Koheilan, Gazal.

L'hôte illustre du ministre de l'Agriculture a passé en revue avec un extrême plaisir les étalons qu'on a fait défiler devant lui, avec une habileté toute militaire, et dont la légèreté gracieuse, la tête noble et élégante et les yeux brillants produisent sur les profanes eux-mêmes une impression ineffaçable. Notons, en outre, que les domaines du haras élèvent un grand nombre de vaches de Simmenthal et des moutons de Rambouillet. Ces races sont à peine connues dans la patrie de M. Roosevelt et il a pu faire à différentes reprises des remarques et des comparaisons intéressantes.

JOSEPH DE NÉMETH.

LES HUSSARDS HONGROIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME

(Suite.) (3)

Au siège de Prague, André de Polleretzky, qui parlait plusieurs langues, avait rendu de grands services, en «faisant passer les paquets» à Dresde. «Pendant la disette de fourrages, il enleva dans son château l'intendant (1) du pays à la barbe des ennemis et le mena à Prague où il est mort de chagrin.» (2)

Polleretzky-hussards, levé en Souabe, se trouva complètement formé le 10 décembre 1743.

Son état-major comprenait :

Mathias de Polleretzky, frère du mestre de camp, né à Beszterczebánya en 1711 ; protestant. Entré dans Berchény en 1730, il était cornette en 1733, lieutenant en 1735, capitaine en 1735. Il remplit l'emploi de lieutenant-colonel à la formation du régiment. C'est un des plus héroïques soldats qui aient servi la France. Tous les chefs qui l'eurent sous leurs ordres, tous les inspecteurs ne tarissent pas d'éloges sur son compte. Lorsqu'il se retira, en 1768, il était «sculpté» de coups de sabre, fouillé et raviné par les balles. A la seule affaire de Nimbourg, il avait reçu douze blessures ; quelques jours après il était encore deux fois atteint.

Charles-Michel de Szilágyi d'Horogszegh, né à Radna en 1719, volontaire, devint capitaine réformé en 1745, major en 1749.

(1) Le Baron de Mladotta.

(2) Mémoire de Polleretzky au comte d'Argenson, ministre de la Guerre, du 28 juillet 1756.

Alexandre Kerekes, né en Csallóköz en 1713, lieutenant réformé dans Ráttky en 1739, lieutenant en pied en 1740, capitaine en 1742, passé dans Polleretzky ; blessé de deux coups de feu, le premier au travers du corps à Saint-Hippolyte (Autriche) en 1741, l'autre au cou, sous Berg-op-Zoom.

Martin Porubszky, né à Szent-Miklós en 1717, protestant ; dans Berchény en 1736 ; maréchal des logis en 1737, lieutenant en 1742, capitaine dans Beausobre-hussards en 1744 ; passé dans Polleretzky ; blessé en Saxe et en Bohême.

André Török, né à Keresztes, en 1697, dans Eszterházy en 1735, cornette dans Beausobre en 1744, lieutenant réformé dans Polleretzky en 1748, lieutenant en pied en 1751.

Venceslas Bubakovsky, né à Rovensko en 1711, dans Esterházy en 1735, maréchal des logis en 1742, cornette dans Ferrari-hussards en 1745, lieutenant dans Polleretzky en 1748, blessé à Argniolle en Corse, sous le maréchal de Maillebois, le 18 mai 1739.

Adam Gorup, né à Agram en 1717 ; lieutenant.

Michel Nagy, né à Tiszafüred en 1706 ; calviniste ; dans Esterházy en 1735, maréchal des logis en 1743 ; cornette dans Beausobre en 1745 ; lieutenant réformé dans Polleretzky en 1748 ; blessé à Nispin (Brabant) le 9 août 1747.

Mathias Karvasits, né à Muraszombat en 1703 ; dans Ráttky en 1739 ; maréchal des logis en 1742 ; cornette dans Beausobre en 1744, lieutenant réformé dans Polleretzky en 1748 ; blessé à une sortie d'Eger en Bohême le 19 avril 1743.

Etienne Virágh, né à Szent-Miklós en 1713, luthérien ; dans Esterházy en 1735 ; maréchal des logis en 1743 ; cornette dans Beausobre en 1745 ; lieutenant réformé dans Polleretzky en 1748.

Alexandre Ernessy (?), né en 1713 à Csomaháza ; cornette en 1747 ; lieutenant en 1748.

François Simony, né à Simony en 1698 ; hussard dans Ferrari en 1747, cornette le 9 novembre 1748, lieutenant réformé dans Polleretzky en Décembre 1748.

Georges de Roswurm, né en 1726, à Gmünd (en Autriche) ; lieutenant réformé en 1746. «De condition, il a du bien.»

Le régiment de Polleretzky comptait le doyen des hussards de France ; c'était Etienne ou István Horváth, né à Raab (Győr) en 1671. Il était hussard dans Ráttky en 1712 et s'était

engagé dans Berchény à sa formation (1720). Maréchal des logis en 1733, lieutenant l'année suivante, capitaine en 1742, il passa dans Polleretzky en 1743. Chevalier de Saint-Louis du 12 octobre 1745, blessé d'un coup de sabre en Saxe, étant de l'escorte du maréchal de Broglie, il prit sa retraite en 1756 à l'âge de 85 ans et se retira à Sarralbe où il mourut le 4 décembre 1775.

Dans la *Description de la Lorraine et du Barrois,*(1) Durival parle de ce cas extraordinaire de longévité et donne sur Horváth (qu'il nomme Horwath) des détails biographiques qui ne concordent pas, comme on va le voir, avec ceux consignés aux états des régiments de hussards.

« On a dans la ville de Sarralbe, écrit cet auteur, un exemple de longue vie. Le 4 décembre 1775, István Horváth y mourut âgé de 112 ans, 10 mois et 26 jours. Il était né à Raab, en Autriche, *(sic)* le 8 janvier 1663, était venu en France en 1712 avec le régiment de Berchény-hussards.(2) Retiré du service en 1756, capitaine de hussards, chevalier de Saint-Louis. Il aimait la chasse et se délassait des fatigues en se baignant dans la Sarre. »

Horváth eut plusieurs parents dans les hussards. Mentionnons en particulier François Horváth, né à Szombathely en 1720. Volontaire dans Berchény en 1746, lieutenant réformé le 18 mai 1747, cornette le 6 décembre suivant, de nouveau lieutenant réformé le 1er janvier 1749, aide-major en 1756, capitaine en 1759, pourvu d'une compagnie en 1761, il méritait, à l'inspection passée par M. de Sombreuil, le 4 octobre 1766, la note suivante : « Capitaine de hussards de la plus haute distinction ». Il était chevalier de Saint-Louis en 1770 et major en 1772.

Renforcés du régiment de Polleretzky, les hussards, toujours commandés par le comte de Berchény, se battent sur le Rhin dans l'armée du maréchal de Noailles, jusqu'à la fin de la campagne de 1743. Le 8 décembre, Berchény était nommé inspecteur-général de la cavalerie des hussards, et lieutenant-général des armées du Roi le 2 mai 1744.

Le 1er février précédent, le ministre de la guerre avait publié une ordonnance astreignant les officiers généraux à

(1) Tome IV, page 120.
(2) On sait que ce régiment n'existait pas encore à cette date.

porter tous le même uniforme, et ce décret donna lieu à une protestation de Berchény pleine de finesse et d'esprit :

« Tous les hussards hongrois déserteurs, (1) fait-il observer à M. d'Argenson, demandent à servir dans mon régiment, parce que je suis le seul de leur nation qu'ils connaissent et que les grâces dont vous m'avez comblé m'ont fait une réputation. L'amour de la patrie est un penchant qui entraîne tous les hommes. Un officier général habillé à la hongroise est une nouveauté qui charme également les hussards français et attire les hussards ennemis. Ils y voient la distinction de leur nation et ils en sont susceptibles. Je crois donc, Monseigneur, que sous votre bon plaisir, il convient que je continue à porter l'habit hongrois. Il est vrai que, s'il était décoré de la broderie de l'ordre de Saint-Louis, (2) vous feriez parler de moi jusqu'aux confins de la Transylvanie. Mais c'est une grâce que j'espère et que je n'oserois demander, quoique je vous avoue, Monseigneur, que je renonce volontiers aux 2000 livres qui y sont attachées, en faveur de cette marque de distinction qui ne coûteroit rien au Roy et qui flatteroit infinement toute la nation hongroise qui forme aujourd'hui un état en France. »

Le nouveau lieutenant-général eut gain de cause. C'est revêtu du magnifique uniforme hongrois qu'on le voit à la tête de son régiment et des hussards de Dávid, Lynden, Polleretzky, Raugrave, pendant les campagnes de 1744.

Au début des opérations, il dirige la cavalerie de l'armée de Flandre sous les ordres de Noailles et du Roi. Pendant les sièges de Menin et d'Ypres, Berchény-hussards, appuyé d'Orléans-cavalerie et d'Egmont-dragons, est chargé d'assurer les communications entre Lille et Douai. En juin, il rejoint en Alsace les trois autres régiments hongrois, et, le 19 juillet, met en déconfiture, à Suffelsheim, un corps autrichien. Il bat encore l'ennemi sur la chaussée de Bischwiller où il met en fuite 32 compagnies de grenadiers et un corps de croates ; et le 18 septembre, le comte de Berchény réussit l'investissement de Fribourg en Brisgau qui est prise le 21 novembre. Comme l'hiver précédent, le régiment établit ses quartiers

(1) De l'armée autrichienne.
(2) La Grand'croix. Le comte de Berchény l'eut le 25 août 1753.

à Sarreguemines, tandis que David, Polleretzky et Lynden sont cantonnés en Bavière.

Le 30 mai 1745, l'armée d'Allemagne étant sous les ordres du prince de Conti, Berchény n'ayant que 1700 hommes est attaqué à Wolffskehl (sur le Nekar) par les 2000 impériaux du général Baranyi ; il leur inflige une défaite sanglante.

En juin, la cavalerie hongroise va renforcer l'armée du maréchal de Saxe qui, le 10 mai, avait remporté la brillante mais coûteuse victoire de Fontenoy. L'année suivante, les hussards protègent les sièges de Liège, d'Anvers, de Mons, de Charleroi, chassent l'ennemi jusqu'au delà de la Meuse et se couvrent de gloire à la bataille de Rancoux (11 octobre 1746.) A cette rude journée, les hussards plièrent un moment.

«On vient prévenir M. de Berchény, raconte le maréchal d'Harcourt, que des hussards, rebutés du feu terrible de l'ennemi, venaient de se retirer en désordre. Aussitôt il pique de deux pour gagner leur front. Trop loin pour s'en faire connaître, il tire un mouchoir blanc de sa poche avec lequel il leur fait signe d'arrêter. Dès qu'ils le reconnaissent, ils obéissent sur-le-champ. Quand il les eut joints, il leur reprocha la honte de leur fuite en leur disant qu'ils ne pouvaient la réparer, qu'en le suivant au combat. Tous obéirent, firent leur devoir. Il se comporta avec tant de valeur et d'intelligence qu'on lui attribua le succès de cette journée.»

Lors de son entrée solennelle à Bruxelles, Louis XV désirant honorer un pareil courage, fit placer le comte de Berchény dans son escorte, parmi les maréchaux et le princes du sang.

Le chevalier David se distingua également à Rancoux et sa belle conduite lui valut le grade de brigadier (27 janvier 1747). Il céda alors son régiment au comte de Turpin de Crissé. Si le nouveau colonel-propriétaire était Français, tous les emplois de l'état-major et des compagnies restèrent longtemps réservés à des Hongrois ou à des originaires de Hongrie, ainsi qu'en témoignent les états du régiment où l'on remarque :

Gabriel de Palugyay, né à Liptó en 1688, lieutenant dans Berchény à la formation, capitaine en 1730, chevalier de Saint-Louis en 1740, lieutenant-colonel le 28 mai 1744. C'était un officier assez médiocre, noté même comme «mauvais»

par M. du Chayla en 1736. Mais, à en croire la remarque malicieuse de l'inspecteur général de 1752, c'était là une qualité auprès du comte de Turpin.

«Ce n'est pas un officier brillant, lisons-nous en effet, mais il n'en convient que mieux à M. de Turpin qui n'aimeroit peut-être pas un lieutenant-colonel qui voudroit trop paroitre à côté de luy.»

Charles Dessewffy de Csernek, né en 1720, à Bouy en Champagne; cadet en 1728; lieutenant réformé en 1729, cornette en 1733, lieutenant en 1734, capitaine en 1742, chevalier de Saint-Louis en 1745; blessé d'un coup de feu, lieutenant-colonel en second, en 1760. «C'est le fils de celuy qui a eu un régiment d'hussards au service du Roy. C'est un joly officier qui a de la valeur et des talents, mais qui est dérangé et qui a fait beaucoup de dettes dans les différentes garnisons où il a été. On a suspendu de le mettre en prison parce que M. de Turpin s'y est opposé et qu'il a fait espérer que, d'icy à la revue prochaine, les affaires de cet officier s'arrangeraient, ce qui n'est guère vraysemblable, ayant fait un assez mauvais mariage dans les environs de Metz.»

Philippe Dessewffy Kleinholtz, né à Longeville, près Verdun en 1724, lieutenant dans Ráttky en 1734, capitaine en 1745. «Fils du Lieutenant-colonel de Ráttky et qui étoit brigadier. Il est aussy un peu dérangé, mais pas tant que son cousin; d'ailleurs il a du bien pour répondre de ce qu'il doit. M. de Berchény dit que cet officier est le seul petit maître qu'il y ait dans les hussards, qu'il a paru à Nancy avec des grands airs en habits et équipages, mais qu'il l'a renvoyé bien vite à son régiment en le menaçant de la prison.»

Michel de Almássy, né à Gömör en 1708, maréchal des logis dans Esterházy en 1736, lieutenant en 1742, capitaine en 1744; entré dans Turpin en 1747; blessé d'un coup de sabre.

Gabriel de Balogh, né à Nagyfalu en 1715, maréchal des logis dans Berchény en 1740; cornette en 1743; lieutenant en 1744; capitaine réformé en 1746; dans Turpin en 1748; blessé de trois coups de sabre et d'un coup de feu.

Étienne Hollósy, né à Szombathely en 1717; dans Ráttky en 1733; maréchal des logis en 1738; lieutenant en 1742; dans Turpin en 1748.

Jean de Ráday, né en 1717 à Nagyfalu ; dans Esterházy en 1736 ; maréchal des logis en 1742 ; cornette la même année, lieutenant en 1743 ; blessé de deux coups de sabre ; chevalier de Saint-Louis en 1760 ; capitaine en 1761.

Pierre Kádár, né à Debreczen en 1716, dans Esterházy en 1736, cornette en 1743, lieutenant en 1745 ; blessé de deux coups de sabre.

Georges Adam Unger, né à Schemnitz en 1719 ; maréchal des logis en 1745 ; cornette la même année ; lieutenant en 1746 ; réformé en 1764.

Gabriel de Palugyay fils, né à Ensisheim (Alsace) en 1741, lieutenant dans Berchény en 1746, dans Turpin en 1748 ; cornette en 1756, sous-lieutenant dans Berchény en 1765.

Jean Bartalus, né en 1716 à Selyk en Transylvanie, cornette dans Esterházy en 1743 ; blessé d'un coup de feu et de deux coups de sabre ; lieutenant en 1749.

George Bezerédj, né en 1713 à Pozsony ; dans Esterházy en 1734 ; maréchal des logis en 1742 ; cornette en 1747 ; lieutenant en 1749.

Jean Halászy, né à Zousay (?) en 1714, dans Ráttky pendant 7 ans ; cornette dans David en 1746.

Gabriel-Jean Fogarassy, né en 1710 en Transylvanie ; luthérien ; hussard en 1734 ; lieutenant en 1744 ; blessé d'un coup de feu à Borgoforte (Italie).

Les hostilités reprirent en 1747 et les hussards furent employés en Flandre. Le 2 juillet, les régiments de Berchény, Polleretzky, Lynden et Turpin engagèrent la bataille de Lawfeld par une charge terrible contre les Anglais.

L'année suivante, Berchény avec un détachement de ses hussards était en Provence à l'armée du maréchal de Belle-Isle. Le reste du régiment occupait Louvain.

Le 1er janvier 1748, Polleretzky fut nommé brigadier des armées du Roi.

Durant cette longue guerre d'Autriche, les hussards et leurs chefs avaient acquis une réputation incomparable. La plupart des historiens militaires leur attribuent le mérite de maintes victoires et celui d'avoir empêché certaines défaites de se transformer en d'irréparables désastres. Cependant à l'entretien de ces beaux régiments, la plupart des colonels-

propriétaires se ruinaient. Polleretzky avait une dette de 30.000 livres ; Berchény devait 60.000 écus (180.000 francs).

« A l'égard de mon régiment, écrivait tristement ce dernier au comte d'Argenson, pour ce qu'il me rapporte, il ne vaut pas la peine d'en parler. »

Et, « pour lui permettre d'élever sa famille », il demandait le gouvernement de Péronne. Ce fut encore le roi Stanislas qui vint à son aide : Le 11 mars 1748, il le nommait, avec l'agrément de Louis XV, gouverneur de la ville et du château de Commercy, — gouvernement qui lui rapportait huit mille livres.

Le 5 janvier 1751, il passa le régiment à son fils aîné, Nicolas-François, né le 26 novembre 1736. Il vécut désormais soit à la cour de Stanislas, soit à Luzancy, où il recevait le roi de Pologne deux fois par an, lorsque ce prince allait voir la reine Marie de Lerczinska à Versailles et qu'il en revenait. En 1760, se rendant à Nancy, Louis XV et la reine s'arrêtèrent à Luzancy et y passèrent la nuit.

Le 8 avril 1757, le jeune mestre de camp de Berchény-hussards épousa Agnès-Victoire de Berthelet, baronne de Baye, et, sur l'intervention personnelle de la reine, Louis XV lui accorda un douaire de quatre mille livres. A ce propos, le vieux Berchény écrivit à la Reine une lettre des plus touchantes :

« Je suis chargé d'une nombreuse famille, je n'ay rien, j'y perdu mes biens en Hongrie et mon fils n'a que la cape et l'épée pour toute fortune. Le seul bien que je luy laisse est le zèle que je luy ai inspiré pour le service du Roy et les sentiments d'honneur. »

Les hussards prirent part à toutes les campagnes de la guerre de Sept ans. Ils revirent encore à leur tête le vieux Berchény qui, au premier coup de canon, demanda à exercer ses fonctions d'inspecteur général de la cavalerie hongroise. Il ne pouvait se résigner au repos alors que ses fils et ses anciens compagnons d'armes bataillaient en Allemagne. En 1757 il reçut le commandement de la première ligne de l'armée du maréchal d'Estrées. Mais l'âge et la maladie le contraignirent bientôt à prendre définitivement sa retraite. Pour reconnaître d'une manière éclatante le dévouement, les talents, le courage que, pendant près d'un demi-siècle, Berchény n'avait cessé

de prodiguer dans l'intérêt du royaume, Louis XV le créa, par décret du 15 mars 1758, maréchal de France. C'est le seul Hongrois qui ait été revêtu de cette dignité.

Nous n'entreprendrons pas de suivre les péripéties de cette guerre si désastreuse pour les armes françaises, mais où les hussards se montrèrent dignes de leur renommée. Il n'est cependant pas sans intérêt de pénétrer en quelque sorte dans leur vie quotidienne en campagne. Une lettre (1) d'un des fils Polleretzky, capitaine dans Turpin, va nous permettre de le faire.

Battenberg, ce 30 mars 1761.

« Mon très cher et respectable Père,

« Je trouve enfin le moment de vous faire un espèce de récy des courses que j'ay fait avec M. d'Origny, Lieutenant-colonel de notre Infanterie. Pour ne point vous anuyer d'un million de marches et contre-marches que nous fimmes, je vay commencer par l'affaire d'Erda.

« Sachant que les ennemis étoient dans les environs de Hohensolms, M. d'Origny marcha avec un corps considérable tant en infanterie, dragons, cavalerie et hussards. J'avois 250 hussards sous mes ordres, mais toujours sous ceux de M. d'Origny. Nous passames près de Hohensolms sans pouvoir découvrire qu'une patrouille de Cheitter qui ce retira sur Erda. Je fis avancer trois troupes de 24 hommes chaqu'une non pour les attaquer, mais pour les amuser, pour donner le temps à l'infanterie d'arriver. Annuyé de les voir déffiler devant moy, je me mis en marche avec le reste de mes hussards, me forma au grand trot. Mes avant-gardes se voyant soutenus tombèrent dessus, prirent quelques cavaliers, et moy je gagnois toujours la lisière du bois qui étoit sur ma droite et leur ay coupé le retraite. Mais le feu de leur infanterie m'obligea de les laisser passer au moment que nôtre infanterie arrive toute essouflée. Je voyois le moment que celle des ennemis sera obligée de luy faire tête. M. de Crissé (2) envoya dire à M. d'Origny de se retirer parsqu'il ne le soutiendrait nullement. Cela nous désolla

(1) Dépôt de la Guerre.
(2) Turpin de Crissé.

tous. Nous nous arrêtames tous et vimmes passer ce corps de Cheitter devant nous qui auroit été entièrement pris par nous, seulement sy nous avions pu imaginer qu'il n'est point soutenu. Nous nous en revinmes donc avec 2 hommes tués, 4 dangereusement blessés. 4 chevaux tués et 7 dangereusement blessés. Mais nous leur primmes beaucoup de leurs dragons.

« Nous couchammes cette nuit à Erda, le lendemain nous couchammes d'en endroit où ils ont couché.

« M. le Maréchal étoit curieux de savoire la force des ennemis dans Vetter. Nous étions 1000 hommes, tant hussards, dragons et cavalerie. J'en ay fait l'avant-garde au moment que nous nous sommes formés. C'est une plaine jusqu'à Vetter mais il y a beaucoup de ravins. Entre nous et l'endroit il y a une montagne qui forme un rideau. Ils avoient leurs postes tout du long. Ils s'y sont transportés, c'est-à-dire la cavalerie et leur infanterie dans le chemin creux qui mène à Vetter. Nous tombammes dessus. Ils tinrent ferme jusqu'à brulle pourpoint, et puis ils se sauvèrent. Nous essuyammes tout le feu de leur infanterie et les chargeammes jusqu'à la porte. Là l'infanterie fit encore une décharge et ferma la porte. Je fis mettre pied à terre à quelques hussards qui hachèrent la porte. De là je pris sur la gauche du bourg pour tourner les fuyards, Ballogh (1) étant sur la droite. Mais la rivière qui passe au bas m'en a empêché. Ceux qui sont entrés à Vetter n'y ont plus trouvé personne. Ils voulurent les poursuivre par la porte où ils étoient sortys, mais ils en avoient emporté les clefs et les chasseurs étoient encore hors de la porte. De façon que mes hussards montèrent sur la muraille, qui forme un espèce de rempart, et firent un feu d'enfere sur les chasseurs et les obligèrent de se retirer de là. Ceux qui travaillèrent à ouvrire la porte y parvinrent, remontèrent à cheval.

« J'ay donc enfin aussy peu passer. Nous les rechargeammes jusque dans des montagnes et des bois terribles.

« Vous voyez donc encore que sy nous eussions eu une compagnie de grenadiers seulement, tout le corps de Cheitter nous appartenoit de recheff. Nous avons perdu 4 hommes tués, 9 dangereusement blessés, 5 chevaux tués, 10 blessés.

(1) Capitaine dans Turpin-hussards.

Mais ils ont au moins perdu le double et nous leur en avons pris prodigieusement.

« Nous eûmes séjour à Vetter. Nous marchammes ensuitte à Sachsenberg. J'ay marché avec 100 hommes à Corbach où je n'ay rien trouvé. Un maréchal des logis avec 12 hussards a pris dans Medenbach un lieutenant, 4 dragons et 9 chevaux de la Légion Britannique. M. d'Origny me fit dire qu'il marche de Sachsenberg à Hallenberg. J'y suis arrivé dans la nuit. Il y est arrivé en même temps que moy un ayde de camp de M. le Maréchal qui aportoit des ordres à M. d'Origny. Nous marchammes le lendemain à Corbach. Le château de Valdeck étoit bloqué par la Légion britannique. J'ay oublié de vous dire que M. d'Origny partant de Vetter avoit sous ses ordres le corps de Fischer, 2 pièces de canon et 60 canonniers ; de façon que nous étions 1500 hommes à Corbach. Nous eumes encore 100 dragons. Cela fit 1600. Le corps qui bloquoit Valdeck étoit dans un village qui se nomme Netze. Le 26, les hussards de Fischer, grenadiers à cheval, dragons et hussards que je commandé, marchames pendant une grosse heure au trot de crainte de leur laisser le tems de s'évader. Sans vous faire un long préambule, nous les tournames. Ils tiroient à brulle pourpoint comme des enragés et ils ne tuèrent que 2 hussards. M. d'Origny fut blessé au-dessus du téton droit qui luy persse lomoplatte,(1) un lieutenant de nos hussards eut le bras gauche cassé, leurs chevaux tués rede, 9 hussards, blessés dangereusement. I'ay poursuivy et ay ramassé tous les fuyards. Nous avons pris des prisonniers jusque de l'autre côté de Gifflitz. Ils vinrent aussy plusieurs campements. Nous primnes celuy du Régiment de Busch. Il y eut des hussards noirs qui sortirent de Fritzlard pour nous charger. Mais nous les avons bien conduits et en primmes aux portes de Fritzlard. Tout le bataillon de M. d'Apelbaum a été pris sans qu'un seul homme de notre infanterie ayt été avec nous.

« Ils perdirent 10 officiers, 400 ou 430 hommes.(2) Je ne puis vous dire le nombre des chevaux, mais le moindre de nos hussards a 25 louis dans sa poche. Il y en a qui en ont 300. M. d'Origny et ceux qui ont été dangereusement blessés ont été

(1) C'est-à-dire que la balle, entrée par le sein droit, ressortit par l'omoplate.
(2) Déjà le 10 juillet 1760, les hussards de Berchény avaient anéanti à Corbach un régiment de dragons anglais.

portés au château de Valdeck, ainsy que la plupart des prisonniers.

«Pour lors, j'étois sous les ordres de M. le Baron de Ried, lieutenant-colonel de Fischer. Nous voulions nous retirer de Corbach à Hallenberg, mais le général de Kilmanpeck nous y attendoit avec un corps d 10.000 hommes environ. Nous fimmes donc un crochet et marchammes sans discontinuer jusqu'à Vintererg. Vous pouvez juger quelle marche cela fait, au moins 26 lieues sans débrider. J'ay oublié de vous dire que nous avons aussy eu une pièce de canon avec le Baron d'Apelbaum.

«De là nous marchammes à Barlebourg, à Oberlasyre, d'où j'ay été détaché avec ce qui me reste de hussards et notre Baron de Ried qui me forme en tout 250 hommes dont 100 à cheval.

«M. le Maréchal de Broille (1) est entré avant-hier dans Cassel. M. de Crissé est à Vildungen. Notre Régiment est en vérité sur les dents. C'est quelque chose d'étonnant comme désertent les troupes hanovriennes. Ils viennent par 20, 30, jusqu'aux anglois. C'est une déroutte incompréhensible dans leur armée.

«A peine ay-je l'ombre d'une minute pour me repauser. Et encore faut-il le faire avec une oreille ouverte afin de pouvoir être à cheval au premier coup de fusil de tirre. Dernièrement nous avons eu une fausse attaque ; c'est-à-dire elle n'étoit point fausse, mais ils étoient peu de monde. J'ay eu toutes les peines du monde pour avoir un cheval parsque mon domestique dormoit et que je n'ay pu réveiller qu'à mon retour. Par bonheur nous avons donné la poussée aux ennemis. Sans cela luy et mon cheval demain étoient pris.

André de Polleretzky.»

On peut s'étonner de voir l'auteur de ce récit si alerte servir dans un régiment autre que celui de son père. C'est que le régiment de Polleretzky n'existait plus et sa fin avait été peu glorieuse. En 1758, étant à l'armée d'Allemagne, il avait été cassé pour inconduite, pillage et brigandage et incorporé dans Turpin et Berchény. Polleretzky lui-même fut

(1) Le maréchal de Broglie.

l'objet d'accusations contre lesquelles il s'éleva avec une grande énergie. On lui reprochait d'avoir fait les retenues sur la solde de ses hommes, d'avoir vendu des sauf-conduits et des passeports. Il réclama un conseil de guerre et envoya au comte de Clermont, le 5 mai 1758, un mémoire où il proteste contre «les faux exposés par ses ennemis pour le perdre du temps qu'il était malade, croyant le lieutenant-colonel son frère mort de douze blessures qu'il avait reçues». Il offre de prouver son innocence et défend la conduite de ses hommes. Pendant la dernière campagne, il a servi avec son régiment dans le duché de Luxembourg et tout le long de l'Elbe, à la satisfaction de la Cour, du maréchal de Richelieu, et de M. de Lucé, des États de ce duché et des particuliers. « Il a rétabli la confiance dans le pays, la navigation de Brunen et le commerce public par la bonne conduite et l'exacte discipline de sa troupe». Sa disgrâce, assure-t-il, a eu un grand et fâcheux retentissement dans toute la Hongrie et son frère aîné, qui est resté dans le pays, lui demande avec insistance d'en donner les raisons. Tous ses parents le pressent de se justifier au plus vite et se proposent de venir se mettre au service du Roi pour appuyer la cause de l'ancien mestre de camp.

Polleretzky reconnaît les retenues ; mais il les a faites uniquement «pour réparer les compagnies». Quant aux passeports, il avait accepté du duc de Richelieu un ducat «par blanc et passeport qu'il avait distribués de sa part». Il a aussi vendu quelques emplois de son régiment, mais ne pensait pas, en le faisaint, avoir «manqué à la police».(1)

En août, Polleretzky fut reçu, à Versailles, par Louis de Bourbon, comte de Clermont. L'entrevue dont le comte fait le récit au maréchal de Belle-Isle, dans une lettre datée du 16 août qui se trouve dans les archives de la guerre, ne manqua pas d'être émouvante.

«Il (Polleretzky) m'a paru plein de désespoir» — écrit Louis de Bourbon.

Tour à tour abattu, irrité, indigné, le malheureux réclamait le grade de maréchal de camp et le cordon rouge ou un gouvernement. Puis, repoussant avec colère l'idée de toute décoration, dignité, compensation pécuniaire ou honorifique,

(1) Dépôt de la Guerre.

il demandait qu'on lui restituât son régiment ou l'autorisât à en former un autre. Comme le prince lui conseillait d'accepter une retraite :

« Elle ne réparerait point mon honneur », s'écria-t-il.

Il n'obtint pas satisfaction et se retira avec une retraite de 4800 livres à laquelle le roi ajouta 1500 livres de pension annuelle.

Polleretzky avait deux fils qui servirent avec la plus grande distinction jusqu'à la Révolution.

François-André-Louis-Philippe de Polleretzky, le signataire de la lettre qu'on a lue plus haut, était né à Molsheim (Basse-Alsace) le 17 Septembre 1737. Capitaine dans le régiment de son père et passé avec le même grade, le 1er juin 1758, dans celui de Turpin (qui deviendra trois ans plus tard Chamborant-hussards), blessé à Crevel, il attira sur lui l'attention des maréchaux de Broglie et de Richelieu ainsi que celle du comte de Caraman. Ces hauts personnages se plurent à témoigner de son mérite, lorsqu'au début de 1761, il sollicita le grade de mestre de camp. Il n'avait pas encore l'âge requis, et on ajourna sa nomination, malgré l'ingénieuse casuistique maternelle de la comtesse de Polleretzky. Le 7 mars, elle écrivait en effet au duc de Choiseul, ministre de la guerre, au sujet de son fils :

« Je l'ay conceu dans mon sein en pleine vie dès le mois de février 1737 et l'ay mis au monde en pleine vie le 17 septembre suivant. Vous saurez, Monseigneur, que les enfants de gentilshommes précomtent pour leur naissance celle du jour de la conception dans le sein de leurs mères. » (1)

En septembre, le comte de Caraman, appelé à donner son opinion sur André de Polleretzky déclarait :

« Je ne puis qu'assurer que le jour où je l'ay vu attaquer les ennemis près d'Hardenhausen, on ne put se conduire avec plus de valeur et d'intelligence. (1)

Polleretzky reçut enfin sa commission le 13 septembre 1761. Le 16 février suivant, il enleva un poste ennemi à Schwanay et, sur la demande de M. de Chamborant, il eut la croix de chevalier de Saint-Louis. Major le 8 mai 1765, lieutenant-colonel le 25 août 1767, il épousait, le 7 octobre de la même

(1) Dépôt de la Guerre.

année, la demoiselle Pierre-Thérèse, fille de Pierre-Benjamin de Trevet, écuyer, ancien capitaine au régiment de Champagne-infanterie, chevalier de Saint-Louis, d'une vieille famille normande. Le mariage fut célébré le 15 octobre en l'église de Saint-Germain-de-Prés-les-Evreux. En 1768 lui naquit un fils, Antoine-Noël-François-Thomas de Polleretzky.

Le 14 mai 1774 André de Polleretzky exerçait les fonctions de mestre de camp à la suite dans les hussards de Chamborant et, le 18 avril 1776, celle de mestre de camp en second dans le régiment de Schomberg. Il était fait brigadier le 1er Mars 1780 et maréchal de camp le 5 décembre 1781, Il fut gouverneur de la ville de Rosheim, en Alsace.

Jean-Ladislas de Polleretzky, le second fils d'André naquit à Molsheim le 15 septembre 1748. Il fut successivement sous-lieutenant dans Berchény (1763) et dans Chamborant (1765), sous-aide-major de ce régiment (1771), capitaine (1774) et lieutenant pour le roi de la ville de Rosheim. Il prit pour femme le 13 juillet 1772 Antoinette d'Hausen, fille de Gaspard seigneur de Weydesheim et de Zluderstroff, ancien conseiller d'épée et conseiller pour la noblesse en l'hôtel de ville de Sarreguemines et de dame Françoise Charton. Il en eut le 11 Mai 1777, Jean-Baptiste-Joseph-Frédéric de Polleretzky.

IV

A la fin de la guerre de Sept ans, les régiments de hussards se trouvent profondément modifiés. En 1748, on avait décidé que ceux de Berchény (dans lequel furent versés en 1756 les régiments Lynden — ancien Ráttky —, Beausobre et Ferrari), Polleretzky et Turpin seraient exclusivement composés de Hongrois. Mais en 1760, on y admit des volontaires français, surtout des Alsaciens, et très rapidement cet élément va prédominer.

Polleretzky a disparu. En 1761, le comte de Turpin-Crissé, nommé brigadier, cède son régiment au marquis de Chamborant. Peu après, le régiment Berchény devient vacant par la mort de son chef qui est emporté par la petite vérole à Hanovre, le 9 février 1762, sans laisser d'enfants. Il est question de le remplacer par le jeune comte Esterházy, mais

le maréchal de Berchény réclame pour son second fils ce régiment qu'il a formé avec tant de peines et tant d'amour.

« Voir un autre nom que le mien à la tête du régiment, écrit-il au ministre, ce seroit me mettre le poignard dans le cœur, ce que je ne crois pas avoir mérité après tant d'années de services où je suis blanchi avec zèle et honneur. » (1)

Ses hussards ! Le glorieux vieillard ne cessait de penser à eux, d'évoquer les magnifiques passes d'armes qu'il avait accomplies à leur tête. Ces souvenirs étaient toute sa vie toute sa joie. A Luzancy, il avait formé une véritable galerie avec les portraits des officiers de son régiment. On rapporte qu'un jour, surpris par un évêque en contemplation devant ces toiles, le prélat lui dit en riant :

— Vous voilà, Maréchal, au milieu de vos chanoines.

— Oui, Monseigneur, répondit Berchény, et ce qui m'en plait, c'est qu'ils n'ont jamais été à matines sans que j'y allasse avec eux.

Esterházy lui-même sollicita en faveur du chevalier François-Antoine de Berchény qui, bien qu'il n'eût que 18 ans (il était né à Lunéville le 17 janvier 1744), fut nommé mestre de camp-propriétaire, le 2 mars 1762. Le commandement effectif fut assuré par le lieutenant-colonel Mathias de Polleretzky que nous connaissons déjà. Il était secondé par plusieurs officiers de grand mérite tels que :

Le capitaine René-François de Bosnyák, né à Érsekujvár, le 22 avril 1709, entré au régiment en 1743 et qui s'était signalé en 1761 par un beau coup d'audace. Chargé par le Maréchal de Broglie de faire, sous les ordres du comte de Chabo, un détachement derrière l'armée ennemie, il captura à Lübeck le baron Delfort, lieutenant-général, avec 80 officiers, sous-officiers et soldats ; coupa les jarrets de 400 chevaux et rentra n'ayant perdu qu'un homme blessé et pris. Le 4 octobre 1766, passant l'inspection du régiment, M. de Sombreuil dira de Bosnyák : « Capitaine d'une valeur et d'une intelligence reconnues de tous les chefs sous lesquels il a servi. »

Le lieutenant Michel Székely, se trouvant avec cinquante hussards à Eychfeld, le 4 avril 1762, soutint le choc d'un

(1) Dépôt de la Guerre.

ennemi dix fois plus nombreux et reçut 7 blessures d'une gravité telle qu'en 1778 il n'était pas encore guéri.

Le lieutenant François-Ladislas de Szombathely, «fera un bon capitaine», note M. de Sombreuil. Il le devint en 1771.

Le capitaine François Danksa, blessé de trois coups de sabre à Eldagsen (3 mars 1758), de trois autres à Zellbach (23 juin 1760), «très bon sujet à tous égards et propre à être lieutenant-colonel».

Le lieutenant Magonitzky «excellent sujet qui donne tout à espérer».

Les lieutenants Jean Ónody, blessé à Neumark en Bavière; Martin Martzy, blessé au Cinq-Etoiles en Flandre; le sous-lieutenant Paul Berkes, atteint d'un coup de feu le 29 juin 1758, et de nouveau blessé à Santen (18 juillet 1758).

Nous avons dit que l'ancien régiment Esterházy, après avoir passé entre les mains de David et de Turpin, venait d'échoir à M. de Chamborant, qui allait bientôt devenir inspecteur général des hussards. Ce régiment fut, avec celui de Berchény, celui qui conserva, jusqu'en 1791, le plus d'officiers hongrois. Nous y trouvons, outre les deux jeunes Polleretzky:

Le capitaine Gabriel de Balogh; fait chevalier de Saint-Louis en 1760, il se retira en 1765. Il avait, étant en détachement sur la Lahn, en 1745, reçu cinq «blessures mortelles», portent les notes le concernant, ce qui ne l'empêcha pas de se faire encore blesser en 1761.

Jean-Baptiste Handelay (?), né à Eperjes en 1715, hussard dans Berchény en 1731, maréchal des logis dans Ráttky en 1740, lieutenant en 1749, cornette dans Turpin en 1756, lieutenant réformé en 1759, en pied en 1763. «A eu les Invalides pour une quantité de blessures reçues pendant la guerre de 1736; a repris du service après sa guérison.» Il se retira en 1768.

Emerian Verdogy de Jacky (?), né à Presbourg en Hongrie en 1744, cornette dans Turpin en 1758; sous-lieutenant en 1763, abandonna le service en 1768.

Gabriel Badda, né à Terein (Terény ?) en 1742; protestant, cornette dans Polleretzky en 1757; dans Turpin l'année suivante; lieutenant en second en 1760; capitaine commandant en 1781.

Le lieutenant Pierre Kádár avait été blessé dans les campagnes de 1745, 1759 et 1761.

En 1762, un seul régiment de hussards appartient donc à un originaire de Hongrie ; c'est celui de Berchény. Deux ans plus tard, il en est créé un autre pour le comte Esterházy.

Le général Susane s'est demandé si cet Esterházy n'était pas le même que celui qui avait levé un régiment de hussards en 1734. Nous avons montré que le comte Valentin Joseph Esterházy était mort en 1743. Son fils, Valentin Ladislas, né à Vigan le 22 octobre 1740, avait été recueilli par Berchény dans son régiment le 15 août 1752, avec le titre de lieutenant réformé à la suite ; capitaine réformé le 28 juillet 1753, capitaine en pied le 29 octobre suivant, il passe dans Turpin, comme mestre de camp en second, le 20 février 1760, revient dans Berchény un mois après et remplace, le 12 avril 1762, le comte d'Ollonne comme colonel en second de la Légion royale. Il fait en Allemagne toutes les campagnes de 1757 à 1763. Le maréchal de Broglie le représente à cette époque comme un « excellent sujet qu'il sera fort aise d'avoir dans son armée ». Le 10 février 1764, il reçoit l'autorisation de former un régiment hussards qu'il va lever à Strasbourg. Ce régiment étant surtout composé d'Alsaciens et d'officiers hongrois qui venaient de Berchény et de Chamborant, il est superflu d'y revenir.

D'ailleurs, jusqu'aux guerres de la Révolution, l'histoire des hussards se réduit à une énumération de cantonnements, de réorganisations et à une description d'uniformes.

Voyons plutôt ce que deviennent durant cette interminable période les colonels propriétaires.

Ctesse DE H. REINACH FOUSSEMAGNE.

(La fin au prochain numéro.)

AU MOIS DE MAI

Le mois de mai est un des mois les plus agréables dans la vie de Paris. Tous les agréments s'y réunissent pour tous et pour chacun. Le mois de mai, qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid, est le mois du printemps. Il n'est personne qui ne l'attende avec impatience, qui ne l'accueille avec bonne grâce. Ne croyez pas Maurice Donnay disant en 1882 — vingt deux ans passés, il est toujours aussi jeune :

Te voilà, Printemps, vieux jeune homme
Avec tes vertes frondaisons
Et le drap vert de tes gazons
Ah ! tu n'es pas très neuf, en somme !

Et pourtant, dès que tu parais,
Les bruns garçons, les filles blondes,
Autour de toi dansent des rondes,
Comme des mouches dans les rais.

Au soleil, ohé ! les poètes !
Amours, beaux jours, chansons, pinsons,
Aveux, doux vœux, frissons, buissons ;
Joli mois de mai, tu m'embêtes !

Non, le joli mois de mai n'ennuie personne, pas même les académiciens guillerets. Il n'ennuie personne, et les petites ouvrières parisiennes, entre autres, vivent ce mois avec une allégresse particulière. Dans notre société qui se transforme assez rapidement, beaucoup de traditions subsistent. Et on

ne saurait se plaindre si les plus gracieuses sont en même temps les plus vivaces. Les ouvrières de Paris se croiraient vouées à toutes les infortunes pour l'année entière, si elles n'achetaient pas le jour du 1er mai un bouquet de muguet, de muguet porte-veine, de muguet porte-bonheur. Certes, le muguet n'est pas encore bien fleuri; les boutons sont loin d'être éclos. Ce n'est pas encore la jolie fleur aux clochettes légères qu'on s'en va cueillir dans les bois. Mais on l'accueille avec enthousiasme. Et les marchands en plein vent qui aspirent à réaliser en une seule journée une fortune considérable, en vendent à tous les prix depuis les quelques brins hélas! coupés beaucoup trop tôt qu'ils qualifient pompeusement de «belles bottes à quatre sous» jusqu'aux gros bouquets que des dames somptueuses achètent elles-mêmes, car il faut faire soi-même son propre bonheur, et personne au moins ce jour là n'y veut manquer.

Touchante persistance des gracieuses traditions les plus anciennes! D'où nous vient-elle cette tradition charmante du premier mai? De très loin sans doute, de très loin dans l'espace et dans le temps. Du déluge peut-être? Mais il n'est jamais bon de remonter jusqu'au déluge... On sait vaguement qu'à Rome, dès minuit, le premier mai, les jeunes gens se rendaient en grande pompe dans les champs et les bois du voisinage. Ils en rapportaient des branches d'arbres et des bouquets qu'ils suspendaient ensuite en guirlandes aux portes des maisons. Les jeunes filles dansaient des rondes autour d'un grand «Mai» fleuri planté en l'honneur de Flore la bonne déesse. Et cette coutume romaine devint une coutume gauloise, puis une coutume française tout naturellement... La France devait être aisément ouverte à tous les souvenirs aimables des temps passés.

Durant le Moyen âge, le premier mai, on manifestait en grand cortège avec des fleurs devant la demeure des personnes que l'on avait dessein d'honorer. Dans les campagnes on prit l'habitude d'élire pour ce jour là une reine: c'était la plus jolie fille et la plus sage, car en France et même à Paris, la beauté n'est pas incompatible avec la vertu. Dans le Midi, les enfants formaient le cortège de celle qu'on appelait la reine Maïa. On construisait une niche de fleurs, où la jeune fille était installée. Ses camarades allaient,

quêtant par la ville ou par le village, demandant aux passants de quoi lui composer une dot... Bien entendu, la vie moderne a disséminé, désagrégé tout cela. Le peuple n'est attaché au sol comme autrefois. Le service militaire prend pour deux années les jeunes hommes qui contribuaient naguère à l'animation de ces fêtes délicieuses... Et tout passe, et tout lasse! Pourtant quelque chose reste encore. Oui, çà et là, dans les provinces françaises la pittoresque tradition s'affirme, vivante, bien vivante encore. On plante un «Mai» pendant la première nuit du mois sur la maison des jeunes filles. Ceux qui prétendent à leur main se glissent discrètement pour attacher au faîte ou à la cheminée un bouquet de fleurs rustiques. Et quand arrive le matin c'est parmi les jeunes filles du village un doux émoi si elles voient planté sur leur demeure un «Mai», signe d'une affection dont elles ne se doutaient peut-être pas. Il est vrai que quelquefois elles prêtent elles-mêmes à leurs fiancés une échelle pour leur permettre de monter jusqu'au toit: et le lendemain elles sont bien contentes tout de même...

Mais dans les provinces, les fêtes de mai sont exclusivement populaires. A Paris, on peut dire qu'elles sont de toutes les classes de la société... Cela se borne à l'achat des muguets porte-veine, car tout se simplifie en notre époque où on n'a le temps de rien faire longuement... mais tout le monde célèbre à sa manière le retour du printemps, c'est-à-dire le recommencement de l'année dans les sourires de la lumière renouvelée du soleil, et le rajeunissement de l'espérance et du courage, en achetant le muguet traditionnel, le muguet symbolique...

Le mois de mai à Paris est un mois pendant lequel on veut à toute force être optimiste. C'est pourquoi la manifestation révolutionnaire du premier mai ne réussit plus. Cette manifestation a été inventée il y a une vingtaine d'années. Elle est complètement caduque aujourd'hui. Elle l'est devenue, parce qu'elle est une proclamation de misère, de mécontentement, d'amertume, de douleur, parce qu'elle est une manifestation pessimiste... Le premier mai est le jour à partir duquel on veut être gai, à partir duquel on veut «se hâter de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer». En vain, les manifestants révolutionnaires portaient-

ils tous à leur boutonnière une églantine rouge. L'églantine en papier a été expulsée par le joli muguet blanc, par le muguet du printemps, tout palpitant et tout parfumé . . .

* * *

Autre tradition. Celle-là n'est pas moins parisienne, mais elle est plus bourgeoise. Dès avril, les salons de peinture ouvrent leurs portes: et ils se multiplient pendant le mois de mai . . . C'est étonnant, ce qu'il peut y avoir de peintres et de sculpteurs dans Paris! Il y en a. Il y en a. Et quand il n'y en a plus, il y en a encore. Est-ce que l'art de la peinture ou de la sculpture est en progrès? Les critiques prétendent que non et ils savent probablement ce qu'ils disent. Mais le public semble croire que tout est bien ainsi. Il s'empresse plus que jamais à regarder des toiles peintes, des plâtres, des marbres ou des bronzes . . . Et les vernissages des Salons au Grand Palais des Champs-Elysées deviennent le rendez-vous de tous les mondes.

En réalité, le vernissage est moins une manifestation artistique qu'une sorte d'exposition générale des modes nouvelles pour la toilette féminine . . . Et les fidèles du Vernissage considèrent sans doute que les femmes de Paris sont des artistes et des artistes plus habiles et plus avérées que les amateurs de la palette et de l'ébauchoir. Elles trouvent le moyen de se faire admirer plus que les meilleurs portraits des meilleurs peintres. Les portraits sont exposés; mais les femmes s'exposent.

Hélas! l'élite devient foule, la foule devient cohue. On s'entasse, on se heurte, on s'écrase. Les Vernissages perdent décidément leur élégance et leur réserve d'autrefois. Trop de toiles accrochées à trop de murs, trop de statues qui ont toute l'air de se menacer de très près, et de se provoquer à des combats déplorables! Trop de monde pour regarder tout cela, ou pour se faire regarder en affectant de regarder tout cela.

Le Vernissage, fête mondaine, parce qu'il a obtenu un succès excessif. L'excès en tout est un défaut ou un mal. Depuis quelques années les bons peintres s'isolent un peu dédaigneusement de la foule des peintres et ils font des

expositions particulières. A ces expositions se rendent un petit nombre d'invités, choisis avec quelque soin . . . Ainsi la véritable élégance se répartit ici ou là. Elle fuit la clarté crue et le tumulte criard des Grands Salons . . . Le Vernissage s'en va. Quand il s'en sera tout à fait allé, nous le verrons revenir sous une forme ou sous une autre, car la vie mondaine à Paris — et ailleurs — est un perpétuel recommencement.

* * *

Mais le mois de mai parisien, je vous l'ai dit, est un mois où chacun veut rire. Les académiciens eux-mêmes s'amusent. Jules Lemaître et Maurice Donnay, qui sont deux académiciens chers aux lettrés se sont associés pour s'amuser ensemble. Et ils ont écrit tous deux une sorte d'opérette-bouffe, *Le mariage de Télémaque,* représentée ces jours-ci à l'Opéra-Comique avec de la musique de Claude Terrasse. Maurice Donnay a retrouvé là toute sa gaieté du Chat-Noir; et Jules Lemaître a pris plaisir à railler l'antiquité grecque qu'il connaît mieux que personne, puisqu'il fut un des plus brillants élèves de l'Université française au temps où dans l'Université française on étudiait au fond l'antiquité grecque. Donc les deux académiciens racontent que Télémaque, inquiet de la longue absence de son père Ulysse, partit pour le chercher. Il alla jusqu'à Sparte où il recontra la belle Hélène toujours telle, mais beaucoup plus raisonnable qu'autrefois. Elle coulait des jours heureux et paisibles près de Ménélas, son mari satisfait et tout fier de l'avoir reconquise après tant d'efforts. Télémaque fut immédiatement amoureux d'Hélène. Mais Hélène résolue à la sagesse et ne voulant pas susciter une nouvelle guerre, se tira d'affaire en mariant Télémaque à une de ses amies. Et le sympathique Ménélas, cette fois, n'eut rien à lui reprocher.

Ainsi, Jules Lemaître fait amende honorable à Hélène, à celle qu'il nomma jadis *la Bonne Hélène,* et à laquelle il prêta un caractère trop conciliant . . . Jules Lemaître avait voulu écrire une *Bonne Hélène* à l'imitation de la *Belle Hélène* qu'avaient écrite Meilhac et Halévy pour égayer leurs contemporains.

Je sais qu'il est de profonds moralistes
Qui font état d'être sombres et tristes,
Mais ces gens-là se trompent lourdement,
L'homme vraiment honnête est rempli d'enjouement.

. . .

Jules Lemaître avait les mêmes intentions et il estimait dans la *Bonne Hélène* que les hommes avaient tout pour être heureux :

Ah ! des bienfaits des dieux, pourquoi mesurez-vous ?
Croyez-vous que la femme, o déplorables fous,
Soit un présent de leur colère ? . . .
Vous avez le printemps, la vigne, les moissons,
Et les chants de la lyre, et vers les horizons,
Le souple essor de la galère ;

Et vous avez aussi l'hiver, le froid, la faim,
Les pestes, les fléaux, la mort — la mort enfin . . .
Vie et mort, plaisir et souffrance,
O des biens et de maux, équilibre incertain !
Mais ajoutez la femme, il suffit, et soudain
Les biens emportent la balance.

Donc, à vous tourmenter ne soyez pas si prompts
O mortels ! Ce n'est pas pour attrister vos fronts
Qu'Hélène est belle et elle est blonde !

Elle est toujours belle et elle est toujours blonde dans le *Mariage de Télémaque*, et Maurice Donnay et Jules Lemaître veulent à toute force nous ramener à la gaieté que prêchaient déjà Meilhac et Halévy. Ils ont bien raison, aussurément, et on ne dira pas qu'ils ont mal choisi leur moment.

J. Ernest-Charles.

LES PROLÉTAIRES

(A PROLETÁROK)

PIÈCE EN QUATRE ACTES

(Fin.) (7)

ACTE IV

(Chambre pauvrement meublée. — Une grande table, quelques chaises, un grand coffre de bois. Contre le mur il y a une grande masse de dossiers poussiéreux et en désordre. Une porte au milieu, une de côté, une fenêtre en face sans rideaux. Gáspár, garçon d'une dizaine d'années, entasse l'un sur l'autre des dossiers traînant à terre et les fourre dans le coffre ouvert, en chantonnant doucement. — Borcsa, un paquet ficelé à la main, ouvre la porte du milieu et regarde.)

SCÈNE Ière

GÁSPÁR, BORCSA.

BORCSA *(parlant de la porte)*. C'est ici que demeure M. Mosolygó ?

GÁSPÁR *(tout en continuant son ouvrage)*. Oui.

BORCSA *(entrant et posant son paquet à terre)*. Alors je suis au bon endroit. Monsieur est-il chez lui ?

GÁSPÁR. Il n'y est pas.

BORCSA. Et la demoiselle ?

GÁSPÁR. Elle dort encore.

BORCSA. Alors j'attendrai.

GÁSPÁR. Asseyez-vous, ma colombe.

BORCSA *(étonné)*. Qu'est-ce que c'est ? Regardez-moi donc ce petit bout d'homme. Tu parles déjà comme cela aux demoiselles ?

GÁSPÁR. Laissez donc, ma colombe, j'en ai déjà jusqu'au cou des filles.

BORCSA *(s'asseyant)*. Ne parle pas comme cela.

GÁSPÁR. Mais à quoi donc les femmes sont-elles bonnes dans le monde ? A nous faire du mal, à nous autres hommes.

BORCSA. Seigneur, ne m'abandonnez pas ! Qu'est-ce que c'est que cet enfant-là ? J'espère que ce n'est pas un mage qui sait tout. Entends-tu, trognon, qui es-tu ?

GÁSPÁR. Gáspár Personne.

BORCSA. Où est ton père ?

GÁSPÁR. Nulle part.

BORCSA. Eh bien, toi, qui es-tu ?

GÁSPÁR. Vous ne me connaissez pas ? Pourtant je suis un homme célèbre, moi. Auparavant, je vendais des fleurs sur le quai du Danube, mais maintenant je suis l'aide de M. Mosolygó et un coquin aussi.

BORCSA. Seigneur, ne m'induisez pas en tentation ! Toi aussi, tu es un coquin ?

GÁSPÁR. Mon patron en est un, j'en suis un aussi. Mais n'ayez pas peur de moi, je ne vous ferai pas de mal.

BORCSA. Vrai !

GÁSPÁR. Je ne suis pas si terrible que je le parais.

BORCSA. Vraiment ?

GÁSPÁR. N'ayez pas peur de moi. Il est pourtant vrai que je ne peux pas souffrir les femmes.

BORCSA. Pourquoi ne le peux-tu pas ?

GÁSPÁR. Parce qu'elles ne font que du mal. Voyez, combien j'ai d'ouvrage avec ces sales papiers. Il me faut les mettre tous dans le coffre, afin qu'ils n'offusquent pas la vue de cette chère demoiselle.

BORCSA *(se levant)*. Oh, mauvais diable !

GÁSPÁR. Auparavant les dossiers pouvaient traîner ici, ils ne gênaient personne. Mais maintenant il faut nettoyer la chambre, parce qu'il y a une femme dans la maison. Et puis, nous avons porté dans sa chambre tous les meubles qui valaient quelque chose. Voyez, qu'est-il resté ici ? Je déteste les femmes ! *(Pendant ce temps-là, il entasse les dossiers dans le coffre et ensuite il ferme le couvercle avec colère.)*

BORCSA. Regardez-moi cela !

GÁSPÁR *(s'arrêtant devant Borcsa)*. Mais vous, vous me

plaisez, ma colombe. *(Il grimpe sur le coffre.)* Donnez moi un baiser — n'ayez pas peur de moi *(il veut l'embrasser).*

BORCSA *(le frappant sur la main).* Tu vas descendre de ce coffre, petit vaurien !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MOSOLYGÓ.

MOSOLYGÓ *(à la porte).* La demoiselle est-elle déjà levée ?

GÁSPÁR. Non, Monsieur le chef *(il descend du coffre).*

MOSOLYGÓ *(entrant).* Ah ! Borcsa — vous êtes déjà arrivée ?

BORCSA. Comment ne serais-je pas venue, quand ma chère et bonne demoiselle a besoin de mes services ? Même si j'avais été au service du roi, n'aurais-je pas abandonné mon poste pour venir ici ?

MOSOLYGÓ. Faites attention — ne dites rien — ce n'est pas encore sûr — savez-vous ?

BORCSA. Je le sais bien — pourvu seulement que le secret ne m'échappe pas.

MOSOLYGÓ. Bridez votre langue — maintenant ne criez pas non plus — ne la réveillez pas.

BORCSA *(doucement).* C'est vrai, j'oubliais que ma chère âme dort encore.

MOSOLYGÓ. Gáspár !

GÁSPÁR. A vos ordres.

MOSOLYGÓ. Qui est venu ici ?

GÁSPÁR *(montrant Borcsa).* Cette personne.

MOSOLYGÓ. Pas d'autre ?

GÁSPÁR. Pas un chat.

MOSOLYGÓ *(il tire des papiers de sa poche et les donne à Gáspár).* Porte cela à M. Darvas.

GÁSPÁR. J'ai compris. *(Il va pour sortir. En passant près de Borcsa, il lui pince le bras. Borcsa pousse un cri.)* Vous me devez un baiser. *(Il se sauve.)*

BORCSA. Je n'ai jamais vu un enfant pareil.

MOSOLYGÓ *(s'asseyant sur le coffre).* C'est mon élève.

BORCSA. On le voit. Mais ce n'est pas là maintenant la question. La chère demoiselle est donc ici ? Elle a donc laissé

là ce joli monsieur ? Elle a bien fait. Comment y est-elle arrivée ? Que fera-t-elle ? Où ira-t-elle ? Hélas ! j'en perds l'haleine.

MOSOLYGÓ. Plût à Dieu que vous la perdiez ! — ne criez donc pas.

BORCSA. Mais j'aimerais tant à être renseignée sur elle, et Monsieur est aussi avare de paroles que si elles lui coûtaient quelque chose.

MOSOLYGÓ. Elle a quitté son mari — ce n'est plus son mari — elle a quitté sa mère — ce n'est plus sa mère — elle s'est enfuie — j'ai couru après elle — je l'ai amenée ici — triste position — seul asile — la caverne d'un coquin.

BORCSA. Laissez donc cela — ne vous vantez donc pas toujours d'être un coquin — personne ne le croit.

MOSOLYGÓ. Taisez-vous donc — vous l'avez réveillée — veuillez — *(il se lève)*.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, IRÈNE.

BORCSA *(elle court à Irène et sans prendre haleine)*. Oh ! ma chère et unique demoiselle, mon seul trésor, vous en êtes donc venue là ? Je savais que cela ne finirait pas bien... et vous n'avez pas de domestique. Je reste ici, je n'ai pas besoin de gages... autrefois votre mère ne me les payait pas non plus... ne prenez pas cela pour une plainte, elle n'est plus votre maman. Et vous avez bien dormi cette nuit ? Oh ! je ne vous abandonnerai pas, même si l'on me chassait avec un bâton. Mme Tulipán me l'avait bien dit, qu'il en serait ainsi... ce Mosolygó est un brave homme... moi, à l'avenir je resterai à votre service... ne retournez pas chez votre mari, je n'ai jamais pu le souffrir... Aïe ! ma respiration s'arrête ! *(Elle fond en larmes et baise la main d'Irène.)*

IRÈNE. Chère bonne Borcsa ! *(Elle tend la main à Mosolygó.)* Bonjour, mon ami.

MOSOLYGÓ *(reculant)*. Non — cela est assez d'une fois — je ne peux pas vous le rendre — Borcsa ne hurle pas —

BORCSA *(riant et pleurant)*. Drôle d'homme, je n'aurais jamais cru qu'il eût si bon cœur. Mais il a raison, je ne pleurerai

plus. Je ne suis pas venue pour cela. Où est la cuisine? C'est là ma place.

MOSOLYGÓ *(lui montrant la porte du milieu)*. Allez par là — à droite — ne vous cassez pas le cou — le seuil est dangereux — il faut sauter.

BORCSA *(ramassant son paquet)*. Ne vous inquiétez pas de moi, je sauterais bien une centaine de fois dans ma joie de pouvoir vivre encore avec ma chère demoiselle. *(Elle sort.)*

SCÈNE IV.

IRÈNE, MOSOLYGÓ.

IRÈNE. De jour en jour, je vous cause plus de peine et de frais, mon cher ami. Ce n'était pas assez que vous ayez bouleversé votre logement à cause de moi, maintenant il a fallu que vous preniez une domestique. Pourquoi ne me laissez-vous pas partir?

MOSOLYGÓ. Sornettes! — pardon — la langue m'a fourché — il y a longtemps que je n'ai pas parlé à des gens honorables.

IRÈNE. Oh, pourquoi ne m'appelez-vous pas votre fille?

MOSOLYGÓ. Dieu m'en garde — vous avez eu assez d'une mère de notre société — vous n'êtes pas des nôtres — ne vous chagrinez pas, cela ne durera pas longtemps — tout finira bien.

IRÈNE. Bien? Ah! la vie peut-elle encore être bonne pour moi? N'est-il pas amer d'entendre dire cela à une enfant qui n'a plus rien à attendre de la vie, d'une vie dont elle n'a pas encore vu la vingtième année? Que suis-je devenue? Que puis-je attendre? Que peut vouloir une femme qui a quitté la maison de son mari et est contrainte de porter son nom? Elle voit la pitié équivoque du monde, son étonnement, sa condamnation, et elle ne peut pas se justifier. La loi est contre moi, le jugement des hommes me frappe — et je ne peux pas me défendre, parce que ma défense causerait la perte de celle qui a pris soin de mon enfance et que, pendant tant de temps, j'ai appelée ma mère. Ah! vous ne savez pas tout, mon ami, autrement vous ne me consoleriez pas en me parlant de l'avenir:

MOSOLYGÓ. Qui sait ? Ayez confiance en moi — il y a vingt ans — j'avais une grande clientèle — je suis un rusé coquin.

IRÈNE *(d'un air de reproche)*. Oh ! mon ami ! encore cette amère satire contre vous-même.

MOSOLYGÓ. C'est vrai — j'ai promis — pardon — depuis vingt ans je suis habitué à ce titre. — n'ayez crainte — cette fois-ci je marcherai dans la bonne route.

IRÈNE. Ne l'oubliez pas — je ne permets dans aucun cas que vous recouriez en mon nom à la justice.

MOSOLYGÓ. Fiez-vous à moi — je ne peux pas parler — cela peut bien tourner — mais, moi, je ne peux pas être votre avocat — je n'ai plus de diplôme — on me l'a retiré — il faudrait, pour vous défendre, un avocat honorable.

IRÈNE. Pourquoi ?

MOSOLYGÓ. Si Zátonyi se présentait — il vous réclamerait.

IRÈNE. Cela, il n'oserait pas le faire.

MOSOLYGÓ. Qui sait ? il serait bon d'y penser — je propose un excellent défenseur — prêt à tout pour vous — il vous adore — il s'est repenti de sa folie.

IRÈNE. Ah ! ne me parlez pas de lui !

MOSOLYGÓ. Je vous le recommande seulement comme avocat — il a perdu complètement la tête — pardonnez-lui — je n'ai pas de repos de sa part.

IRÈNE *(tristement)*. Dites-lui, mon ami, que je lui ai depuis longtemps pardonné ; dites-lui que je pense à lui avec un douloureux souvenir et avec reconnaissance, parce que ses amers reproches m'ont ouvert les yeux et m'ont sauvée de ma terrible situation ; dites-lui que j'ai oublié l'injustice qu'il a commise contre moi, en ajoutant foi à cette horrible accusation, et dites-lui encore qu'il m'oublie pour toujours et ne souhaite plus me revoir jamais. Ce nom que je porte, quelque haïssable qu'il soit pour moi, restera toujours le mien, et ce serment que j'ai fait à un autre — ah ! vous savez comment je l'ai fait — jamais il ne sera en mon pouvoir de l'anéantir.

MOSOLYGÓ. Mais pourtant — peut-être —

IRÈNE. Non, mon ami, ne m'en parlez plus, vous ne savez pas quelle douleur vous me causez.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ELISA.

ELISA *(ouvrant la porte)*. En effet, je ne me suis pas trompée. — Ma chère Irène, enfin je vous ai retrouvée.

IRÈNE *(effrayée, elle se rapproche de Mosolygó)*. Elisa !

ELISA *(entrant)*. C'est moi ! au moins, vous n'avez pas peur de moi, votre meilleure amie, ma chère ?

IRÈNE. Je n'ai pas de raison d'avoir peur.

ELISA. C'est bien ce que je dis aussi. Si quelqu'un vous veut du bien, vous pouvez en être convaincue, c'est moi, ma chère petite. Oh ! mon Dieu ! comme j'ai été effrayée ce soir-là, où j'ai appris que vous aviez disparu *(elle s'asseoit)*.

MOSOLYGÓ. Je le crois bien — c'était une grande perte.

ELISA. Ah ! cher Monsieur Mosolygó ! bonjour. C'est donc dans votre nid que s'est réfugiée cette chère colombe effrayée ? J'aurais dû le penser tout de suite. Il y a dix jours que je vous cherche partout, à la fin, je vous ai retrouvée. Mais savez-vous, chère petite, que ce n'est pas bien beau de votre part de laisser, pendant dix jours, votre meilleure amie dans des angoisses mortelles.

IRÈNE. Que me voulez-vous, Madame ?

ELISA. Quel ton froid et mesuré ! Vraiment, c'est une injustice envers moi, ma chère. Comment vous persuaderai-je que je suis votre amie véritable et votre protectrice désintéressée ? Si vous saviez combien je me suis exposée à cause de vous, dans cette orageuse soirée, quand la société stupéfaite a appris votre départ — j'ai été la seule qui vous aie défendue contre ses commentaires, ses allusions, ses attaques. Je puis dire que ce fait a causé une sensation extraordinaire et, depuis lors, je peux à peine suffire à rectifier les nombreux malentendus.

MOSOLYGÓ. Vous êtes bien bonne.

ELISA. Oh ! on n'imagine pas combien les gens sont méchants ! Comme ils saisissent la plus petite occasion pour rendre plus aiguës leurs langues acérées. Et les absents n'ont jamais raison. Le cœur me saignait en entendant toutes ces absurdes suppositions, ces fausses interprétations, avec lesquelles on expliquait l'innocente action de ma chère petite et on rattachait son nom à celui de . . .

IRÈNE. Ah !

ELISA. Mais je puis dire que le pauvre Timót est devenu aussi innocemment le sujet de ce commérage que —

IRÈNE. Assez, Madame.

ELISA. Vous voyez, ma chère, à quels malveillants propos vous vous êtes exposée par votre action irréfléchie. Je ne dis pas que vous n'ayez pas bien fait de quitter Zátonyi. Oh non ! Vous avez très bien fait ; il fallait le faire en qualité de femme qui se respecte, et je serais la dernière à vous engager à rentrer. Mais, acceptez cette remarque de moi, de la part d'une femme qui a plus d'expérience du monde que vous, vous vous êtes grandement trompée sur la manière, ma chère. De la façon dont cela s'est passé, le scandale est retombé entièrement sur vous — le jugement du monde n'a condamné que vous seule. Et ce n'est pas encore tout. Cette façon a fourni la matière à d'absurdes suppositions, et même aussi à des calomnies ; au point que, croyez-le, ma chère, j'ai la tête cassée des nombreuses sottises qu'il me faut entendre sur votre compte.

IRÈNE. Oh, Madame ! Quel mal vous ai-je fait ? Pourquoi me tourmentez-vous ?

ELISA. Moi, je vous tourmente ? Oh ! ma chère, ne soyez pas injuste. C'est avec la plus sincère amitié, avec le meilleur vouloir du monde que je vous cherche déjà depuis dix jours, et quand, à la fin, je vous trouve, croyez-vous, que je veuille vous tourmenter ?

IRÈNE. Que voulez-vous donc ?

ELISA. Vous sauver.

IRÈNE. Me sauver ? De quoi ?

ELISA *(se levant)*. De la calomnie, du scandale, de la ruine. Oui, ma chère, il m'en coûte de vous le dire, mais voilà ce qui vous attend si vous restez ainsi plus longtemps. Il faut que vous vous montriez le front haut, que vous dénonciez la faute de votre mari, et que vous rejetiez sur lui la réprobation qui jusqu'ici n'a frappé que vous seule. Vous n'avez pas d'autre ressource qu'un procès en divorce . . . Cela seul est capable de vous rendre votre bonne renommée, qui est ébranlée. Mais jusqu'à ce qu'il soit prononcé, vous ne pouvez pas rester dans cet endroit-ci. M. Mosolygó ne m'en voudra pas si je lui dis que son logement n'est pas précisément convenable pour vous,

surtout dans votre position équivoque actuelle. Venez chez moi, ma chère, je vous garantis que je vous protègerai contre Zátonyi ; vous trouverez chez moi défense et protection, ainsi qu'un refuge contre les médisances du monde.

IRÈNE *(regardant Mosolygó)*. Que me conseillez-vous, mon ami ?

MOSOLYGÓ. Ne l'écoutez pas — elle vous vendra — elle est comme les autres.

ELISA. Monsieur !

MOSOLYGÓ. Traitez-moi de coquin, j'y suis habitué, mais cette fois un corbeau crèvera les yeux de l'autre. Nous nous connaissons tous les deux. *(A Irène :)* Ne la croyez pas — elle veut vous entraîner dans un piège — c'est Bencze qui l'envoie — *(à Elisa)* Ils se sont trompés — ils ont cru qu'ils n'avaient affaire qu'à une enfant innocente — ils ont oublié que, moi aussi, je suis ici — nous luttons à armes égales — nous sommes égaux.

ELISA. Mosolygó !

MOSOLYGÓ. Mais non — je me suis trompé — nous ne sommes pas égaux — même parmi les coquins, il y a des degrés — des nobles et des paysans — vous êtes les derniers des paysans — je suis fier — je vous méprise — même moi, j'ai encore le droit de vous mépriser.

ELISA. C'en est trop !

MOSOLYGÓ. J'ai fait beaucoup de mal dans ma vie — j'en ai payé le prix — on m'a flétri — c'est bien, je le supporte — je suis un coquin — mais vous, vous vous êtes associés pour perdre une enfant innocente — pour briser son amour, pour détruire son bonheur, pour ternir son honneur, pour empoisonner son âme — et pourquoi ? quel mal vous a fait cette enfant ? Rien — vous l'avez fait pour de l'argent, pour en tirer profit — vous avez voulu échanger les trésors de son âme contre de la menue monnaie, afin d'en bourrer vos poches — et vous, qui avez été la femme de cet homme — vous qui l'avez méprisé, détesté, — vous avec pu vous unir à lui — pour de l'argent — par intérêt — afin quil fasse avec cette pauvre enfant ce qu'il a fait avec vous, — afin qu'il fasse d'elle ce que vous êtes — allez, allez — depuis vingt ans je porte au front la marque, mais je suis encore bien au dessus de vous — et je ne vous prendrais pas la main — non ! — non, non !

IRÈNE. Mon ami, revenez à vous.

ELISA *(elle baisse le front et réfléchit longuement ; ensuite elle relève la tête et gravement)*. Vous avez raison, Monsieur, je ne mérite pas que vous me donniez la main.

IRÈNE. Grand Dieu ! Elisa, c'est donc vrai ?

ELISA *(à Mosolygó)*. Je ne peux lui parler, je n'en ai pas le droit. Mais dites-lui, Monsieur, que, s'il est possible, je ferai de mon mieux pour réparer le mal que je lui ai fait. Adieu, Monsieur. J'espère en faire assez pour qu'au moins vous me tendiez la main *(elle sort rapidement)*.

IRÈNE. Que signifie cela ?

MOSOLYGÓ. Je n'ai pas compris — il est possible — bizarre animal que cet animal féminin — Qui sait si elle ne s'est pas repentie ? Je vais la suivre — elle peut nous aider beaucoup. *(Il sort.)*

SCÈNE VI.

IRÈNE *(seule)*.

Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est ? Combien lentement, combien horriblement se dissipe l'obscurité ! Comme dans tous ceux qui m'ont entourée la lumière me montre un ennemi ! Qu'est-ce ? Que me voulaient-ils ? A quoi voulaient-ils me réduire ? Je ne comprends pas et mon âme effrayée soupçonne, en frémissant, la vérité, qu'elle ne saisit pas. Comme si j'avais marché dans les ténèbres, où de tous côtés des assassins m'épiaient, — tout le monde veut ma perte ! Elisa, aussi bien que ma mère — ah ! je l'appelle toujours ma mère — pourtant autrefois elle m'aimait, elle était bonne pour moi — pourquoi a-t-elle voulu me perdre ? *(elle s'asseoit près de la table et mettant sa tête entre ses mains, elle s'abandonne à ses pensées. La porte s'ouvre doucement, Bencze regarde à l'intérieur, s'avance avec précaution et s'approche silencieusement d'Irène)*.

SCÈNE VII.

IRÈNE, BENCZE.

IRÈNE *(en elle même)*. J'en suis donc arrivée là ! Pourquoi ? Comment ai-je mérité ce sort ? Quel péché ai-je fait dans ma jeune existence pour qu'elle me soit déjà à charge, à moi et à mon entourage ?

BENCZE. Vous vous trompez, ma chère, cette existence n'est pas encore devenue inutile.

IRÈNE *(sursautant, elle se lève brusquement et, en frémissant, recule vers sa chambre)*. Que voulez-vous ici ? Eloignez-vous, partez.

BENCZE. Votre accueil est plutôt froid, ma chère, étant donné que nous sommes encore dans notre lune de miel *(il s'asseoit)*.

IRÈNE. Laissez-moi, Monsieur, vous me faites horreur.

BENCZE *(gravement)*. Surmontez votre horreur, Irène, et écoutez-moi. N'ayez pas peur, je ne suis pas venu ici pour vous offenser. J'ai peu de chose à vous dire et croyez-bien que, si vous m'écoutez, vous ne vous en repentirez pas, tandis que, si vous ne m'écoutez pas, vous vous en repentirez beaucoup.

IRÈNE. Osez-vous me menacer ?

BENCZE. Dieu m'en garde ! Vous voyez comme je suis tranquille et conciliant ; pourtant, vraiment, personne ne saurait m'en vouloir si je criais un peu et si je cassais les meubles. *(Il regarde autour de lui.)* Certes, ici, cela ne ferait pas grand dommage ! Mais, sans parti-pris, vous pouvez reconnaître, ma chère, que, pour un mari berné, je me comporte assez doucement et assez courtoisement.

IRÈNE. Un mari berné, vous ?

BENCZE. Que suis-je donc ? Demandez au monde pour qui il me prend ? Demandez aux gens qui partout me regardent avec un rire étouffé ce qu'ils pensent de moi ? Tous ceux qui me rencontrent me regardent d'abord au front, comme s'ils me demandaient : « Les cheveux sont-ils tombés pour faire place à des cornes ? »

IRÈNE. Assez, Monsieur, je m'en vais.

BENCZE *(lui barrant le chemin)*. Avant de partir, ma chère, permettez que je vous donne une petite leçon de juris-

prudence ; elle est brève et dit ceci : « La femme est obligée de suivre son mari partout, et le mari peut la contraindre par la force à remplir cette obligation. »

IRÈNE. Vous n'oserez pas faire cela !

BENCZE. Qui sait ? si je ne peux pas défendre autrement l'honneur de mon nom . . . Mais ne nous emportons pas. Examinons seulement l'affaire de sang-froid. C'est un fait que vous avez quitté ma maison avec éclat, c'est un fait que le monde rapproche ceci du nom de Timót.

IRÈNE. Oh ! mon Dieu !

BENCZE. Vous voyez donc bien, ma chère, que cette fausse situation est intolérable pour nous deux, et qu'il ne nous reste que le divorce.

IRÈNE. Ah ! monsieur, vous voulez divorcer ? Pour la première fois de ma vie, je vous adresse des remerciements.

BENCZE. Très flatteur. Oui, je veux divorcer, mais pas de la façon dont vous avez entrepris de le faire.

IRÈNE *(surprise)*. Moi ?

BENCZE. Vous êtes surprise ? Vous voulez peut-être me faire croire que vous ne savez rien de l'action en divorce qu'on a intentée en votre nom contre moi ? Pourtant, déjà on m'a cité, mais, naturellement, je n'ai pas pu déclarer autre chose que ceci : que j'aime ma femme et que je ne veux pas me séparer d'elle. On ne pourra rien prouver contre moi, soyez en convaincue ; le jugement me sera favorable, à moins que vous n'acceptiez mon offre.

IRÈNE *(froidement)*. Parlez.

BENCZE. Puisque nous sommes déjà en pleine jurisprudence, permettez-moi donc d'ajouter encore une leçon à la précédente : le divorce est très facile pour des époux qui ont l'un pour l'autre une haine irréconciliable ; — vous, vous me faites suffisamment cet honneur, mais n'oubliez pas que nous devons tous les deux déclarer notre haine. Et moi, je ne pourrai me décider à cette déclaration qu'à une condition, c'est que Timót répare sa faute et vous prenne pour femme.

IRÈNE *(reculant d'effroi)*. Qu'est-ce ? Je suis donc une marchandise pour qu'on fasse du négoce avec moi ? pour qu'on me passe ainsi de main en main ?

BENCZE. Dans l'intérêt de notre bonne réputation à nous

deux, je ne peux consentir à ce divorce que sous cette condition, sinon —

IRÈNE. Sinon? Ah! vous me menacez de nouveau? Je n'ai peur ni du jugement du monde, ni de vous. Que m'importe l'opinion des gens? J'ai vu, je sais quelle en est la valeur; si je ne puis l'acheter que par ma propre humiliation, j'en fais fi, je n'en ai pas besoin, je me contente de ma conscience, de ma propre valeur; je me suffis à moi-même. Et si vous me menacez de me contraindre à rentrer chez vous de force, je vous réponds ceci: essayez, je n'ai pas peur de vous!

BENCZE *(à part)*. Quelle fille! *(haut)*. Et si pourtant j'exécutais mes menaces? — et je vous assure que la loi m'en donne le droit — et si je rappelais à votre mémoire cette femme que vous avez abandonnée dans un moment d'excitation et que vous avez repoussée de vous? Vous ne pouvez pourtant pas oublier que, depuis votre enfance, vous l'avez appelée votre mère et que, sauf la vie, elle vous a véritablement donné tout ce qu'une mère peut donner à son enfant. Depuis lors elle vit misérablement, dans l'abandon, et c'est seulement de loin et en proie à la crainte qu'elle ose tendre vers vous ses mains tremblantes, afin que vous la sauviez de la faim, que vous la sauviez de la prison.

IRÈNE *(elle s'affaise sur une chaise, cachant son visage dans ses mains)*. Ah!

BENCZE *(se penchant sur elle)*. Réfléchissez que Timót vous aime sincèrement, follement; vous le connaissez, vous connaissez son âme simple et bonne; vous savez bien qu'une femme peut être heureuse avec lui; — songez encore qu'autrement votre vie est perdue — et si, peut-être, le hasard vous délivre de moi, il n'y aura personne qui prenne la peine de se baisser pour cueillir dans la poussière une fleur brisée.

IRÈNE *(penchant la tête sur la table et à moitié inconsciente)*. Personne, personne ne se baissera pour cueillir une pauvre fleur brisée!

BENCZE. Réfléchissez que la reconnaissance vous trace ainsi votre voie, aussi bien que le propre intérêt de votre bonne réputation et la nécessité. Réfléchissez que personne sur terre ne vit sans sacrifice; heureux celui dont les forces ne sont pas dépassées par le sacrifice qu'on lui impose!

IRÈNE *(se levant)*. Laissez-moi ! laissez-moi ! vos paroles me troublent, m'épouvantent, je sais que votre âme est méchante, et je ne puis pourtant pas vous contredire ; — laissez-moi, laissez-moi — laissez-moi prier Dieu — lui peut-être ne m'a pas abandonnée *(elle sort par la porte de côté)*.

SCÈNE VIII.

BENCZE, *plus tard* ELISA.

BENCZE. Victoire ! Elle est brisée . . . elle cédera. Pauvre enfant ! je la plaindrais presque, si je ne savais pas quel bon et honnête mari je lui procure. Le fer est chaud, maintenant il faut le battre *(il ouvre la porte du milieu et se trouve face à face avec Elisa)*. Ah ! ma chère Elisa, tu es ici ? Tu viens trop tard, il n'est plus nécessaire que tu la prennes chez toi.

ELISA. Qu'as-tu fait d'elle ?

BENCZE. Je l'ai amollie, chut ! je te raconterai cela ; maintenant il faut me hâter, j'enverrai ici Timót, il n'est pas loin . . . rapproche-les, ensuite laisse-les seuls . . . le reste est mon affaire . . . un grand éclat, une forte scène dramatique — ensuite nous partirons pour la Transylvanie.

ELISA. Y a-t-elle consenti ?

BENCZE. Tu le verras ; fais ce que je t'ai dit, et aie confiance en moi. Notre bonheur est assuré. Adieu, mon ange ! *(il sort)*.

SCÈNE IX.

ELISA *(seule)*.

Il n'est pas trop tard . . . je peux encore lui arracher son masque . . . il envoie ici son ami précisément à propos ; jusqu'ici je l'avais vainement cherché. Oh, misérable que tu es ! Mais non, tu ne mérites pas que je m'emporte à cause de toi ; on n'a pas l'habitude de se mettre en colère contre toi . . . on te jette seulement dehors. Ah ! combien cette pensée me fait plaisir ! Cest comme si toutes mes fautes étaient effacées par ce coup de pied qui t'enverra à la porte. *(Elle va vers la porte de côté et écoute.)* Pauvre enfant, pauvre colombe meurtrie ! *(Elle ouvre doucement la porte et regarde à l'intérieur.)* Elle est

complètement absorbée . . . elle prie — elle prie *(elle va au milieu)*. Ah ! heureux celui qui sait encore prier . . . c'est égal — après ce que j'ai fait aujourd'hui, je le crois, je pourrais, moi aussi, encore prier. J'essaierai bientôt *(elle va à la porte du milieu et regarde dehors)*. Voici que vient la seconde victime. Maintenant je lui ouvrirai les yeux. La médecine sera amère, mais, je crois, ce ne sera pas lui qui fera la grimace.

SCÈNE X.

ELISA, TIMÓT.

TIMÓT *(il entre doucement, timidement, et, voyant Elisa, s'arrête à la porte)*. Pardon, — mon ami Bencze m'a dit que vous désiriez me rencontrer . . . vous avez des choses importantes à me dire.

ELISA. Oh ! oui, — très importantes, votre ami Bencze ne se doute même pas combien elles sont importantes. Venez plus près, Monsieur, et parlez à voix basse. Irène prie dans la chambre voisine, je ne voudrais pas la déranger.

TIMÓT. Elle prie ? Pourquoi ?

ELISA. Pour que Dieu la sauve de vous.

TIMÓT *(surpris)*. De moi ?

ELISA. Est-ce que vous avez cru que cette pauvre enfant était, au fond, amoureuse de vous ? . . . C'est moi qui vous l'ai fait croire. Mais, Monsieur Timót, vous qui êtes, pour le reste, si modeste, si simple, comment avez-vous pu croire pareille chose ? Vous n'avez donc jamais regardé votre acte de baptême ? Vous ne vous êtes donc jamais regardé dans la glace ?

TIMÓT *(toujours plus ahuri)*. Dans la glace ?

ELISA. J'aurais pu vous le faire comprendre plus délicatement, mais je n'en ai pas le temps, il faut que je me hâte de vous ouvrir les yeux . . . et, finalement aussi, je le sais, vous me serez reconnaissant si, même sans ménagements, je vous découvre le vilain jeu que nous avons joué avec vous.

TIMÓT. Par le ciel, je vous prie, parlez plus clairement, ou j'y perds la raison.

ELISA. Bien ; écoutez-moi donc. Bencze à soupçonné votre amour et, pour cette raison, il a épousé Irène, afin de se séparer

d'elle plus tard à votre profit . . . naturellement, pas pour rien. Oh ! il s'entend bien à ce commerce. Regardez-moi — il y a quelques années, moi aussi, j'étais la femme de Bencze.

TIMÓT. Qu'entends-je ?

ELISA. Oui. Nous habitions la Transylvanie. Bencze fit la connaissance de Benjamin, qui, alors, était un riche propriétaire foncier, — il nous a rapprochés, a toléré que Benjamin me fît la cour, et, quand nous fûmes compromis au point que le scandale était inévitable — il proposa un divorce — pour dix mille florins.

TIMÓT. Pour dix mille florins !

ELISA. C'est précisément autant que vous a déjà coûté votre cher ami Bencze . . . emprunts . . . garanties. Hein, je ne suis pas mal informée ?

TIMÓT. A peu près.

ELISA. Oh ! Du reste, c'étaient seulement des arrhes, — ne croyez pas que vous feriez un marché aussi avantageux que Benjamin. Le véritable prix, vous le paierez plus tard, au moment du divorce, quand il sera absolument nécessaire d'avoir le consentement du mari. Il en veut un prix suffisant à le rendre riche pendant toute sa vie. Je le sais bien ; moi, j'aurais partagé avec lui. Vous le voyez, cher Monsieur Timót, c'est pour cela que nous nous sommes associés contre vous et contre cette pauvre fille. C'est pour cela que Bencze l'a forcée, par l'entremise de celle qui lui servait de mère et qu'il tenait entièrement à sa discrétion, à devenir sa femme contre le gré de son cœur, parce que la pauvre enfant est amoureuse — oh ! pas de vous — mais d'un brave et pauvre jeune homme, Charles Darvas, que Bencze, également au moyen de vous, a éloigné. C'est pour cela que nous vous avons fait croire à l'inclination secrète d'Irène pour vous ; c'est pour cela que nous vous avons compromis avec cet ange pur ; c'est pour cela que nous avons fait du scandale — oui, c'est le mari lui-même qui a fait cela — il a joué avec son propre honneur, cet homme que vous considériez comme votre meilleur ami, et pas un instant vous n'avez soupçonné le mauvais jeu qu'il joue à son profit aux dépens d'une pauvre enfant innocente. Vraiment, Monsieur Timót, pardonnez-moi, mais on n'a pu agir ainsi qu'avec un homme qui a passé toute sa vie au milieu des moutons.

TIMÓT *(anéanti)*. Oh ! plût au ciel que je fusse toujours resté au milieu de mes moutons !

ELISA. Maintenant vous savez tout. Je vous l'aurais fait voir avec plus de ménagements que peut-être vous ne l'auriez pas compris si rapidement et si clairement. Votre âme simple, honnête et bonne saura maintenant vous dire ce que vous avez à faire ; parce qu'il faut réparer le crime, oui, le réparer ! Vous voyez, moi qui y ai participé, comme mon front est rouge de honte et de repentir ! Restez ici, parlez à Irène.

TIMÓT. Dieu m'en garde ! Je mourrais de honte.

ELISA. Il faut lui parler, c'est votre devoir. C'est seulement d'elle que vous pouvez apprendre toute la vérité . . . C'est seulement elle qui peut vous dire comment elle souhaite que nous réparions notre faute à tous. Moi, je ne peux lui en parler davantage, je ne peux pas lever les yeux sur son pur et saint visage. Restez ici, Monsieur, moi, je vous attendrai au dehors. *(Elle sort.)*

SCÈNE XI.

TIMÓT *(seul)*.

Elle m'a laissé à moi-même ; que ferai-je maintenant ? Comment paraîtrai-je devant cette pauvre enfant qu'on a ainsi tourmentée à cause de ma sottise ? *(il se frappe la tête)*. Oh ! je suis un âne. Comment ai-je pu me laisser prendre ainsi dans le filet — tenir tout pour vrai ? Elle avait raison — cela ne pouvait arriver qu'avec moi, qui ai passé toute ma vie au milieu des moutons. Croire que cette chère et belle jeune fille était amoureuse de moi — Oh ! j'ai honte de le dire . . . et maintenant j'ai sur la conscience que c'est pour moi qu'on a tourmenté cet ange — qu'on l'a séparée de celui qu'elle aime — qu'on a déchiré son cœur. Comment a-t-elle dit cela, cette pétillante Elisa ? Je ne me suis jamais regardé dans la glace ? Y a-t-il une glace ici ? *(Il regarde autour de lui, et prend sur la table une petite glace à main et y jette un coup d'œil en rougissant.)* Oh ! vieux fou, va donc chez toi au milieu de tes moutons, pour jouer le rôle de l'âne . . . Et ce Bencze, pour qui j'aurais été prêt à verser mon sang . . . Oh ! c'est

pour moi le plus pénible de penser que c'est lui qui m'a fait cela ! *(Furtivement il regarde encore dans la glace.)* Amoureuse de moi ! Mais cette vive et ardente jeune femme a encore dit autre chose ; regardez votre acte de naissance ! C'est bien, je le regarde ; je suis assez vieux pour pouvoir être son père . . . Oui, son père, c'était bien, dès le début, plutôt un sentiment paternel ; seulement on m'a trompé, berné. Oh ! *(Il dépose la glace.)* Mais je réparerai cela . . . elle vient déjà. . . maintenant je n'ai plus peur d'elle . . . le père ne tremble pas devant sa fille.

SCÈNE XII.

TIMÓT, IRÈNE.

IRÈNE *(elle paraît interdite en voyant Timót et reste debout près de la porte, à part).* Il est déjà ici.

TIMÓT *(il s'approche timidement d'elle).* Irène !

IRÈNE *(à part).* Mon Dieu, donnez-moi de la force !

TIMÓT. N'ayez pas peur . . .

IRÈNE *(s'avançant vers lui).* Oh ! Monsieur, pourquoi me persécutez-vous ? Que vous ai-je fait ? Quand vous êtes venu pour la première fois à la maison, mon cœur, poussé par une sympathie secrète, s'est senti attiré vers vous, parce que j'avais vu votre noble et bonne âme et que je tremblais que vous ne tombiez dans les filets de gens qui abuseraient de votre simplicité. Oh ! pourquoi a-t-il fallu que je fusse si amèrement désillusionnée ? Pourquoi a-t-il fallu que je voie votre visage, que j'entende votre nom de tous côtés dans ces instants terribles qui ont anéanti ma vie ? En votre nom, on m'a fait des propositions qui ont fait monter, pour la première fois, la rougeur de la honte à mon front. C'est votre nom qui était lié à cette honte, à cette calamité, à cette amertume qui a brisé mon cœur et qui m'a forcée à rougir devant l'homme que, seul, j'ai aimé. Et maintenant que je suis anéantie, que j'ai cessé d'exister et que j'ai cru pouvoir enterrer dans l'oubli ma douleur et, avec ma douleur, ma honte — de nouveau je vous rencontre ; de nouveau j'entends votre nom . . . vous me tendez la main — pourquoi ? Que me voulez-vous ? parlez, qu'avez-vous résolu de me demander, que voulez-vous faire de moi ?

TIMÓT. Faire de vous ma fille.

IRÈNE *(reculant effrayée)*. Qu'est-ce ? qu'avez-vous dit ?

TIMÓT. Ma pauvre enfant, n'ayez pas peur de moi, ne tremblez pas ! On a pu me tromper, me berner — nous nous sommes mépris l'un et l'autre. — Oh ! mais croyez le bien — je ne sais pas bien m'exprimer — je suis un simple — mais croyez-le, c'est avec la plus sainte, la plus véritable affection paternelle que je regarde dans vos yeux si purs, et si je vous ouvre les bras, croyez-le bien, c'est sur la poitrine d'un père aimant et tendre que je vous appelle — oui — moi — je n'ai pas d'autre désir que de réparer le crime que j'ai commis sans le vouloir. Regardez-moi. Voyez, Irène, ces yeux-là ne savent pas mentir — ces larmes sont celles d'un père qui ouvre ses bras à sa pauvre enfant blessée.

IRÈNE. Oh ! Monsieur !

TIMÓT *(ouvrant ses bras)*. Appelez-moi votre père !

IRÈNE *(reposant sa tête sur la poitrine de Timót et fondant en larmes)*. Mon père !

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ELISA.

ELISA *(rapidement)*. Monsieur, préparez-vous, voici Bencze qui vient.

IRÈNE *(se détachant brusquement de la poitrine de Timót)*. Ah ! sauvez-moi de lui !

TIMÓT *(la pressant sur sa poitrine)*. Restez, mon enfant, recevons-le ainsi.

ELISA. Plusieurs personnes viennent avec lui.

TIMÓT. Que tout l'univers vienne avec lui ! — Ne tremblez pas, mon enfant, je vous défendrai.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, BENCZE, BANKÓ, ORDAS, MÁKONY.

BENCZE. Il est ici, je l'ai vu venir. Ah ! en effet — je ne me suis pas trompé — dans les bras l'un de l'autre — devant moi — devant des témoins.

ELISA. Ne te donne pas tant de peine, mon trésor, — tu

as perdu ta grande scène dramatique — tu l'as préparée inutilement — il n'y a pas d'imbéciles pour t'applaudir.

BENCZE *(surpris)*. Qu'est-ce que c'est ?

ELISA. Il y a seulement que j'ai arraché ton masque, mon cher mari furieux. Benjamin, viens près de moi, je ne permets pas que tu échanges un mot encore avec ce . . .

BENCZE. Madame !

ELISA. J'ai déjà dit qu'il n'y aurait pas de grande scène de drame . . . on te sifflera, mon pigeon ! Il est bon aussi que tu aies amené du public. Messieurs, voyez cet homme qui vous a conduit ici, afin que vous soyez les témoins de son déshonneur. Sachez donc que ce Bencze Zátonyi a, de propos délibéré, compromis sa femme innocente et a provoqué de force ce scandale. Voulez-vous savoir pourquoi ? C'est pour lui forcer la main, afin d'arriver au divorce et pour vendre, contre argent, son consentement à Timót, comme il a vendu, pour de l'argent, sa première femme à un autre. Benjamin méprise cet homme !

BANKÓ. De bon cœur *(Il va près de Bencze et le regarde avec mépris.)* Bencze, reçois mon mépris. *(A part.)* Encore maintenant, je ne comprends pas.

ORDAS ET MÁKONY *(s'écartant de Bencze)*. Ah !

TIMÓT. Oh, Bencze, je n'aurais jamais cru cela de toi ; pourquoi as-tu trompé si amèrement mes illusions ?

BENCZE *(se remettant de sa surprise)*. Très bien ! C'est vraiment plaisant ! On m'accuse, on me fait des reproches, et précisément c'est cet infidèle ami qui, devant nous tous, tient dans sa main la main de ma femme infidèle.

ELISA. Misérable !

BENCZE. Madame, vous avez dit que nous ne jouerions pas une grande scène de drame ; terminons donc l'affaire très prosaïquement *(à Irène)*. Ma chère femme, je vous pardonne, suivez-moi à la maison.

IRÈNE *(se serrant contre la poitrine de Timót)*. Sauvez-moi, sauvez-moi !

BENCZE. Avez-vous déjà oublié la leçon que j'ai eu le plaisir de vous donner sur la jurisprudence ? Je suis forcé de la répéter : « La femme est obligée de suivre son mari partout ». Eh bien, vous en souvenez-vous ? Vous êtes ma femme et vous resterez ma femme. Suivez-moi donc. J'espère que

personne ne mettra obstacle à l'exercice de mes droits de mari... Ou, peut-être, dois-je avoir recours au bras de la justice? *(Il se dirige vers la porte et se trouve face à face avec Darvas qui entre.)*

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, DARVAS, MOSOLYGÓ.

DARVAS. Arrêtez!

BENCZE *(reculant)*. Qu'est-ce que c'est?

DARVAS. Ne vous éloignez pas avant que nous ayons fini.

BENCZE *(à part)*. Je n'aurai pas peur de cet homme. *(Haut, avec hésitation.)* Qui êtes-vous? De quel droit osez-vous me donner des ordres dans cette chambre?

MOSOLYGÓ *(entrant)*. En mon nom. J'ai seul ce droit. Un hibou est juge dans sa caverne. Je vous ai entendu donnant une leçon de droit... permettez, laissez-moi la compléter — je m'y entends mieux...

BENCZE. Vous m'obligerez beaucoup, cher Monsieur l'ex-avocat.

MOSOLYGÓ. Vous avez dit que la femme est obligée de suivre son mari. Mais, si elle n'est pas *sa* femme? — hein? — Le mariage qu'on contracte par force n'est pas un mariage, il n'est rien. Ce mariage, on l'a fait par force.

BENCZE. Qui peut le prouver?

MOSOLYGÓ. On l'a prouvé... et, en dix jours, depuis qu'Irène vous a quitté, nous avons fait une déclaration... on a interrogé les témoins.... Mme Tulipán et Borcsa ont fait sous serment une déposition... et, ce qui est capital, la mère adoptive, Camille, repentante, a tout avoué... nous avons une décision judiciaire... Veuillez la donner, Darvas *(il appelle)*. Entrez, les femmes!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, BORCSA, GÁSPÁR.

MOSOLYGÓ. Darvas a conduit l'affaire... moi, je n'ai pas pu le faire... il y a vingt ans que j'ai perdu mon diplôme... mais, malgré cela, je m'y entends... hein? *(Il prend deux*

actes des mains de Darvas et en remet un à Bencze.) Voici. Ceci est pour vous... la violence est démontrée... on n'a pas rendu un jugement définitif... il faut des formalités... mais, jusque-là, on vous défend... lisez... on défend aux parties y dénommées d'habiter ensemble... vous n'êtes pas le mari... il n'y a pas de femme qui doive vous suivre — Gaspar, ouvre la porte à ce Monsieur.

BENCZE *(regardant le papier)*. Je suis flambé !

IRÈNE *(à Mosolygó)*. Oh mon ami, je vous remercie. — Vous avez été si bon pour moi... Par quoi l'ai-je mérité ? *(Elle prend la main de Mosolygó, après qu'il la lui eut longuement refusée.)*

BANKÓ *(à Elisa)*. Eh ! bien, et mon emploi ?

ELISA. Tais-toi ! N'as-tu pas obtenu plus que tous les emplois, puisque tu peux mépriser ouvertement cet homme ?

BANKÓ. Mais si. *(Il va se promener devant Bencze et le regarde avec un profond mépris — à part)*. Maintenant encore, je ne comprends pas.

BENCZE *(à part)*. Pas d'argent, pas d'épouse — on m'a joué. *(Haut.)* J'ai l'honneur de vous saluer !

ORDAS. Bon voyage.

MÁKONY. Et je vous conseille de ne plus vous représenter devant nous.

BENCZE *(à la porte, se retournant)*. N'ayez crainte, vous n'aurez pas cet honneur.

GÁSPÁR. Vous allez décamper, ou je vous ferai descendre l'escalier si vite que vous ne vous arrêterez qu'à la porte.

BORCSA. Tu es un brave garçon, Gaspar.

BENCZE *(tapant sur la tête de Gaspar)*. Ha, ha, ha ! ce petit garçon ira loin. *(Il sort.)*

ELISA. Dieu merci ! L'air est plus pur.

IRÈNE *(lui tendant la main)*. Elisa, vous êtes si bonne, vous m'aimez tant, tous vous m'aimez tant — comment puis-je vous en remercier ?

ELISA *(se penchant sur la main d'Irène)*. En me pardonnant. *(Elle lui baise la main.)*

IRÈNE. Oh ! Madame.

DARVAS *(timidement)*. Et moi, est-ce que je ne gagne pas mon pardon ?

IRÈNE *(lui tendant la main)*. Charles !

MOSOLYGÓ *(il va au milieu d'eux)*. Pas encore — on n'a pas encore obtenu l'arrêt définitif. Avant tout, les formalités légales — cela ne durera pas longtemps — et alors nous célébrerons le mariage.

DARVAS. Et jusque-là ?

IRÈNE *(prenant la main de Mosolygó et de Timót)*. Jusque-là, je resterai chez mes deux pères.

Le rideau tombe.

(Traduit du hongrois par *M. Paul Bert de la Bussière.)*

REVUE LITTÉRAIRE

Histoire Générale de la Sténographie et de l'Écriture à travers les âges, par M. Albert Navarre, Directeur du *Sténographe Illustré*, Administrateur de l'Institut Sténographique.

Sous ce titre vient de paraître, dans l'édition de l'Institut Sténographique de France, Paris (150, boulevard Saint-Germain) un ouvrage de plus de 800 pages, orné de plusieurs illustrations, photographies et tables graphiques. C'est le premier livre important qui traite de l'histoire de la sténographie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours d'une manière systématique et avec des données bibliographiques.

Les Français se sont toujours beaucoup intéressés à la sténographie et ont attiré l'attention du monde civilisé par les réformes qu'ils ont proposées. Qu'il me suffise de faire allusion au mouvement sténographique qui se manifesta à Paris et dont la tendance était de faire enseigner la sténographie dans les écoles primaires. Et bien que le public ne puisse encore comprendre, comment on pourrait apprendre à sténographier avant d'écrire, ou — si je puis me servir d'une comparaison — à courir avant de marcher, je crois pourtant que cette question s'éclaircira devant les sténographes et les pédagogues français et que peu de temps nous sépare du jour où ce projet sera réalisé. Cette question fut posée, il y a quelques années, par M. Guy Tornel dans le *Journal des Débats* et causa une véritable révolution dans les cercles sténographiques. Nous avons fait connaître en son temps cette question dans le *Bulletin Sténographique* hongrois et rendu hommage en ces termes à l'initiative française : « il y aura peut-être parmi nous un Guy Tornel qui se rendra compte des circonstances et deviendra l'apôtre de cette idée ».

J'ai mentionné tout cela, parce que l'apparition même de l'ouvrage dont je ferai tout à l'heure l'analyse, est un événement ; événement

dont l'écho retentira encore après des dizaines d'années dans le monde sténographique. Pourquoi pas ? On ne peut accueillir qu'avec une grande reconnaissance cette œuvre d'une étonnante application et d'une documentation incomparable. Le seul fait de nous montrer l'état de la sténographie dans chaque pays du monde, est déjà d'une valeur durable.

Le livre s'occupe de l'histoire de la sténographie dans quarante États environ. L'auteur décrit dans son avant-propos, d'une manière spirituelle et bien française, l'histoire de la conception de son œuvre et exprime sa reconnaissance aux personnes qui l'ont aidé dans la rédaction de son travail (et entre autres à l'auteur de ces lignes, qui lui a fourni la plupart des données sténographiques de Hongrie). Il donne ensuite la définition et l'histoire de l'écriture. Après la présentation du plus ancien alphabet du monde, l'auteur nous fait connaître sous le titre : *la pictographie* les chiffres chinois, japonais, éthiopiens, persans, arméniens et les anciens chiffres arabes, puis les hiéroglyphes égyptiens ; ensuite il passe à l'histoire de la naissance de l'alphabet ; sous ce titre : *la notion des chiffres* il nous parle enfin de l'écriture abrégée à l'aide des signes. Puis il traite des moyens de l'écriture depuis le papyrus et les tablettes enduites de cire juqu'aux plumes métalliques. Après nous avoir entretenus de toutes ces données importantes, qui sont d'ailleurs en relation avec la connaissance de la sténographie, il nous entretient des premières traces de la sténographie qu'on peut trouver chez les Grecs et les Romains, nous montrant sur une tablette, conservée à la Bibliothèque Nationale de Paris, les notes de Tyro, un des esclaves de Cicéron. Et après nous avoir fait connaître la valeur de toutes les notes sténographiques qu'on peut trouver chez les diverses nations du monde et les expressions par lesquelles on désignait la sténographie, il décrit d'une façon intéressante l'histoire de la sténographie dans les pays civilisés par ordre alphabétique, en commençant par l'Angleterre.

L'ouvrage de Navarre est pour nous d'un grand intérêt, puisque la Hongrie y occupe un chapitre spécial ; l'auteur a fait ressortir ainsi qu'elle est un pays tout à fait indépendant et que, du moins quant à la sténographie, elle doit craindre la concurrence d'aucune autre nation. Mais le fait que le premier congrès international de sténographie ait été tenu en 1907 précisément en Hongrie, dans la ville de Szeged, prouve que l'état de la sténographie est très développé chez nous.

Dr. Ladislas Gopcsa.

CHRONIQUE DES THÉATRES

Papillon, dit Lyonnais le Juste, par M. Louis Bénière. *(Nemzeti Szinház.)*

La dernière nouveauté du Nemzeti Szinház, la pièce de M. Louis Bénière, quoique fort bien représentée, a obtenu beaucoup moins de succès que l'on n'espérait. C'est que le Nemzeti Szinház n'avait considéré que le succès parisien de la pièce, tandis que le public ne regardait que la pièce elle-même. Il trouvait qu'elle manque d'action, ou plutôt que l'action est par trop vieillie, usée et traînante. Nous ne pouvons contredire ce jugement et nous n'emportons de la pièce que le souvenir de quelques mots heureux et une disposition à faire deux remarques. La première se rapporte à la fortune extraordinaire de ce Papillon qui, de simple ouvrier, devient tout à coup archimillionnaire. Il y a certainement des gaillards qui sont encore plus riches que lui, mais pour sûr il n'y a personne qui pourrait mieux jouir de la richesse que lui. C'est que, tout en passant à l'état de millionnaire, il a gardé ses façons d'ouvrier ; et comme ses désirs, les désirs d'un ouvrier, ne surpassent point sa fortune, il peut s'offrir tout ce que son cœur demande. Il n'est pas encore arrivé, pour le moment du moins, à la triste sagesse d'après laquelle on peut avoir beaucoup d'argent, mais jamais assez, et par sa simplicité, il se trouve inconsciemment à la hauteur où l'esprit le plus stoïcien s'efforce souvent en vain de s'élever, c'est-à-dire qu'il reste avec des vœux inférieurs à ses moyens. Et pourquoi ce bonheur ? Parce qu'il n'était pas préparé à cette aubaine. On entend souvent la phrase consolatrice que l'argent ne rend pas heureux, et rien de plus vraisemblable que ce soit vrai, mais voilà que le cas de Papillon nous fournit un avertisse-

ment pour suppléer cet arrêt. On peut dire qu'il y a au moins un cas où l'argent rend heureux, c'est quand on n'en a pas l'habitude. En d'autres termes : vous pouvez affirmer l'effet bienfaisant de l'argent, à la condition que vous ne le souhaitiez pas.

C'est une leçon de haute moralité que l'exemple de Papillon nous sert à élucider. La seconde remarque porte sur la théorie que l'auteur semble professer. Dans la pièce, nous voyons Papillon en proie aux gens qui l'entourent. Ce sont de gros bourgeois et des aristocrates ruinés qui se donnent la main pour débarrasser Papillon de son argent et leur conduite fait naître l'impression que la classe, à laquelle ils appartiennent, vaut beaucoup moins que celle dont Papillon est issu. M. Bénière semble favoriser cette impression, mais tout en reconnaissant la justesse des détails de sa peinture, nous ne pouvons adhérer à la conclusion. Il est bien vrai que Papillon vaut mieux que ces bourgeois, ce marquis cynique et sa sœur si docile pour accaparer de l'argent, et il est bien évident que tous ces gens étalent des vices de la corruption, mais si Papillon se montre supérieur à son entourage, ce n'est pas parce qu'il est ouvrier, mais parce qu'il est doué de sentiments doux et affables, et si son entourage reste moralement si au-dessous de lui, ce n'est pas parce que ces gens sont bourgeois ou aristocrates, mais parce que ce sont des gens corrompus, d'abord, et ensuite qu'ils se sentent en compagnie d'un intrus. Au lieu de disserter, à propos de cet épisode, sur la valeur des classes sociales, il est plus juste de ne le considérer que comme un cas du drame qui éclate toutes les fois qu'une classe se trouve en présence d'un individu qui ne lui appartient pas. On peut considérer comme une loi à peu près générale que ceux qui font partie de cette classe se ruent sur l'étranger et par là prennent un air de bassesse, tandis que lui, désarmé le plus souvent, apparaît presque toujours avec l'attitude sympathique du persécuté. Ici c'est Papillon qui est attaqué par des gens d'une classe qui lui est étrangère, mais l'expérience le prouve abondamment qu'il n'en serait pas autrement si c'était un membre de cette classe bourgeoise qui s'égarait dans la classe de Papillon, surtout si c'était un garçon aussi loyal que lui et si son nouveau milieu était composé de personnes aussi peu scrupuleuses que les bourgeois et les aristocrates de M. Louis Bénière. Ne parlons donc pas des classes, ou pour mieux dire, parlons-en, mais avec équité, et n'oublions pas qu'il est infiniment difficile d'établir quelle est la classe qui a les tares les plus graves. Il est très vraisemblable que l'une ne vaut pas plus que l'autre, étant donné qu'il y a partout de braves gens et des canailles et que ce sont ces derniers qui l'emportent.

Une reprise de Faust. *(Nemzeti Szinház.)*

Avant de représenter la pièce de M. Bénière, le Nemzeti Szinház s'est acquitté d'une dette, en tenant les promesses faites au commencement de la saison. Il nous a donné une nouvelle représentation du *Faust* de Gœthe. Il y a quelques mois, nous avons rendu compte d'un essai analogue auquel nous avons assisté au Magyar Szinház et qui méritait à juste titre beaucoup de louanges. Nous pouvons en dire autant de la tentative du Nemzeti Szinház. Les deux théâtres se sont proposé le même but, c'est de donner intégralement le *Faust*, — dont la plupart des théâtres ne prenaient jusqu'ici que ce qui sert à préparer l'épisode tragique de Faust et de Gretchen — ; mais ce but, ils ont essayé de l'atteindre par des voies différentes. Au Magyar Szinház l'œuvre de Gœthe fut pour ainsi dire décomposée d'abord et ensuite recomposée. Pour faire ressortir, à côté des épisodes dramatiques, l'évolution des idées, et pour ne négliger ni l'élément poétique, ni l'élément philosophique, on y fit des dissolutions et des contractions. Le Nemzeti Szinház a suivi une méthode toute contraire. Il a été moins hardi et s'est plié plus docilement aux commandements de la rédaction originale. Il s'est imposé une stricte fidélité à la forme du poème, n'a pas reculé devant l'inconvénient de faire baisser plus de vingt fois le rideau, et pour rehausser les parties dans lesquelles le déploiement de la pensée ralentit la marche de l'action, il s'est contenté de les encadrer dans des décors pittoresques et propres à réveiller l'attention. En somme, les deux théâtres, avec des procédés différents, ont fait de leur mieux pour que le public puisse goûter dans son intégrité l'œuvre de Gœthe sur la scène, et si cette entreprise n'a pas pleinement réussi, ce n'est pas leur faute. On parle couramment de *Hamlet* et de *Faust* comme de deux gloires de la littérature qui occuperaient une place également élevée dans le répertoire d'un théâtre de drame, mais il n'en est pas ainsi. *Hamlet*, si riche qu'il soit en considérations spéculatives, est néanmoins une œuvre de théâtre, écrite en vue de la scène, tandis que *Faust*, si abondant qu'il soit en figures pittoresques et en collisions tragiques, est essentiellement une œuvre de méditation faite surtout pour être lue. Pour *Hamlet*, une représentation théâtrale est sa manière naturelle d'exister, tandis que *Faust* ne se trouve pas à son aise sur la scène. C'est pourquoi nous pouvons voir *Hamlet* avec une très médiocre interprétation, ce sera toujours *Hamlet*, tandis qu'on

a beau nous faire assister à une brillante représentation de *Faust*, elle ne nous donnera nécessairement qu'une idée incomplète de l'œuvre de Gœthe.

Shakespeare sans décors. *(Conservatoire royal hongrois.)*

Il est tout naturel d'intercaler ici le compte-rendu d'un essai curieux, auquel nous avons assisté ces jours-ci. Par l'initiative du comité Shakespearien de la société littéraire : *Kisfaludy-társaság*, qui est une sorte d'académie de belles-lettres, et sous la direction du régisseur du Théâtre Nemzeti Szinház, M. Alexandre Hevesi, les élèves du Conservatoire ont joué la *Tempête* de Shakespeare, comme elle dut être jouée du vivant du poète, c'est-à-dire sur une scène, qui était la reconstitution de la scène anglaise du XVIIème siècle ; en costumes, mais sans changement de décors : les décors étaient fixes, et assez peu précis pour ne présenter à la vue qu'une vague localisation. C'est le seul moyen de jouer Shakespeare sans omissions et sans altérations ; mais ce qui garantit la réussite de l'expérience, c'est la situation particulière dans laquelle nous nous trouvons vis-à-vis des pièces de Shakespeare. Si le public de l'autre jour se passait fort bien des décors et était ravi de la *Tempête* jouée à la manière originale, ce n'était pas parce qu'il ressemble au public qui, il y a trois cents ans, s'entassait, buvait, crachait et se querellait au théâtre de *Globe*. Nous ne ressemblons en rien, ou presque en rien, à ce public et si nous sommes capables de faire comme lui, c'est justement parce que nous sommes autres que lui et que nous envisageons les œuvres de Shakespeare d'une manière toute différente. En prenant les faits, on se croit autorisé à dire que les contemporains de Shakespeare n'avaient pas besoin de décorations, mais un peu de réflexion montre qu'au contraire c'est notre privilège à nous que de nous passer, pour Shakespeare, de cet outillage théâtral et de n'en pas sentir l'absence. Les gens devant lesquels Shakespeare faisait jouer ses pièces, étaient des hommes chez qui l'imagination, encore robuste et bondissante, suppléait à l'absence des décors matériels : un avertissement suffisait à enflammer leur fantaisie et l'imagination faisait voir des appartements somptueux et des forêts féeriques là où il n'y avait en réalité qu'une scène vide, ou à peu près. Il serait vain de nous en demander autant ; nous sommes trop gâtés et notre imagination est trop fatiguée pour obéir à la baguette du magicien du théâtre qui n'est nullement

machiniste. Si néanmoins nous nous laissons contenter par les mêmes moyens que nos devanciers d'il y a trois cents ans, c'est que nous demandons au théâtre autre chose qu'eux. Ils prenaient les œuvres de Shakespeare — pour ainsi dire — à la lettre ; nous les goûtons par leur esprit. Dans la donnée des pièces de Shakespeare, ce ne sont plus les événements proprement dits qui éveillent notre intérêt, mais c'est plutôt leur signification, leur vérité intime qui nous attire. Dans les personnages de Shakespeare ce ne sont plus les détails biographiques qui parlent à notre curiosité, mais c'est plutôt par ce qu'ils énoncent sur la vie et sur la nature humaine que nous sommes saisis. En d'autres termes : pour les citoyens de Londres qui avaient le bonheur de voir le poète en personne, Shakespeare, c'était ses pièces, tandis que pour nous, qui connaissons à peine une effigie authentique de lui, les pièces de Shakespeare, c'est principalement et avant tout : Shakespeare. A ces contemporains il racontait des fables, exhibait des princes et des aventuriers, des guerriers et des intrigants, des personnages illustres et d'autres qu'il rendait celèbres, mais pour nous la question capitale est de savoir ce qu'il dit, lui. Toutes ces anecdotes, tous ces personnages, nobles ou bas, ne sont que des porte-voix, par lesquels il se fait entendre lui-même. C'est par sa pensée, ses convictions et ses révélations sur le sort des mortels qu'il est devenu immortel, qu'il nous entraîne et c'est pourquoi il reste maître de la scène, même quand cette scène est nue.

Ceci est surtout vrai pour des pièces comme la *Tempête*. Car de ce que les décors ne sont pas strictement nécessaires pour donner de la vie à Shakespeare, nous n'allons pas prétendre qu'ils sont superflus. Il faut distinguer même à propos de Shakespeare, et dans son œuvre il y a des pièces — la plupart de ses drames historiques et quelques tragédies, comme, par exemple, *Macbeth* ou *Lear* — qu'il nous est difficile de nous figurer sur une scène fixe à la façon primitive, mais pour les pièces fantaisistes, comme la *Tempête*, nous renonçons de bon cœur à de telles exigences. C'est de l'allégorie, et qu'est-ce que les décors y ajouteraient ? Une irréalité de plus, une enveloppe nouvelle qui serait peut-être un régal pour les yeux, mais qu'il faudrait briser pour parvenir à l'essence de la pièce. Ils n'aideraient en rien à renforcer la vraisemblance de ce que nous reconnaissons d'avance comme un jeu de la fantaisie, et d'une façon générale, ils mettraient plutôt en relief l'habileté du régisseur que la grandeur de Shakespeare. Et voilà la grande différence entre le public d'aujourd'hui et celui du XVIIe siècle. Celui-ci ajoutait foi aux fables de Shaskespeare, et suppléait

par son imagination aux décors qui manquaient sur la scène ; nous ne croyons qu'à l'esprit de Shakespeare et, pour le mieux entendre, nous sacrifions volontiers la pauvre féerie de toile peinte et de bois doré.

Le concert, par M. Herman Bahr. *(Magyar Szinház.)*

Parmi les innombrables combinaisons de l'amour et de la vanité, c'est un cas assez divertissant que celui que M. Herman Bahr, le spirituel auteur viennois, a choisi pour sa nouvelle comédie : *Le Concert*, que le théâtre Magyar Szinház nous a fait connaître. Le héros de la pièce est un musicien de grande renommée, un peu âgé et marié, mais toujours entouré de femmes en extase et brûlant d'amour pour lui. Le musicien, naturellement, accepte les hommages de ces ferventes admiratrices, mais seulement jusqu'au point où il faudrait commencer à se montrer homme de chair et d'os. De même qu'il emploie une teinture pour recolorer en noir ses cheveux grisonnants, il utilise ces adorations pour satisfaire sa vanité de virtuose et se donner l'illusion qu'il est encore jeune ; mais de même que, malgré toutes les teintures, ses cheveux, en vérité, ne cessent pas d'être gris, les apparences de la jeunesse ne lui enlèvent pas le poids de l'âge et au fond il est profondément ennuyé de jouer l'amoureux. C'est un rôle qui ne lui va plus et pour lequel il n'a de goût que jusqu'à la limite de l'amour platonique. Sa femme, qui le connaît, le laisse faire, et regarde d'un œil moqueur ses prouesses éthérées, lorsque intervient un mari dont la femme est en train de subir la séduction du maestro. Étant philosophe, il abhorre les moyens brutaux, mais comme il aime sa femme, il ne veut pas attendre patiemment qu'elle le plante là. Il parvient à persuader la femme du maestro de dire à son mari qu'elle veut divorcer et, de son côté, il annonce à sa femme qu'il épousera la femme divorcée de son idole. Le dénouement est facile à prévoir. Le maestro, forcé d'opter, prend le mari pour ami et retourne à sa femme, tandis que la petite créature évaporée, qui se croyait follement éprise de lui, se réveille de son erreur, tout heureuse de pouvoir retourner à son mari. L'affaire est réglée, mais à quoi bon ? A peine la femme sauvée est-elle sortie, que nous voyons apparaître une autre amoureuse du maître : elle se jette dans ses bras et la série va recommencer. Heureusement, nous savons (ce qu'elle ne sait pas encore) que c'est précisement lorsqu'on peut jouer à son aise avec

le feu qu'il n'y a pas de danger à craindre. Une mise en scène excellente, des acteurs remarquables ont encore aidé à ce que la pièce obtienne l'approbation et la faveur du public, qu'elle mérite.

Théodore et Cie, par MM. Nancey et Armont. *(Vigszinház.)*

Pour finir, il nous reste encore à mentionner la dernière nouveauté du théâtre Vigszinház. Après les œuvres de haute valeur qu'on y a jouées durant les mois d'hiver, le Vigszinház nous a donné la pièce de MM. Nancey et Armont : *Théodore et Cie.* C'est une pièce très habilement combinée pour faire rire et pour être vite oubliée. Elle a fait son devoir. Elle a fait rire le public et peu s'en faut que nous ne l'ayons déjà oubliée.

ÉCHOS ET VARIÉTÉS

Le 60ième anniversaire de M. Bernard Alexander.

A l'occasion de son anniversaire, M. Bernard Alexander, professeur à l'Université, a été fêté par le monde scientifique et littéraire de la Hongrie. Ses élèves lui ont offert un recueil d'essais composés en son honneur. Le *Budapesti Hirlap* a publié, en outre, un article de M. Charles Sebestyén où l'auteur caractérise l'étonnante activité intellectuelle de M. Alexander. Nous croyons devoir reproduire cet article pour nos lecteurs qui ont pu apprécier dans cette Revue la science profonde, la haute érudition de notre éminent collaborateur.

« J'aimerais à tracer un portrait complet de M. Bernard Alexander, qu'une grande partie de nos lecteurs se représentent selon leur imagination propre et leur pouvoir d'évocation, sans le connaître personnellement. C'est là une tâche bien malaisée. Non que M. Alexander soit une physionomie compliquée ; ce qui le caractérise, au contraire, c'est la grande simplicité, je dirais presque la naïveté des idées profondes et puissantes. La difficulté provient de la diversité de ses travaux. Souvent, en effet, il a été pour cette raison en butte aux reproches et même aux accusations que colportaient sur son compte les spécialistes aux vues étroites qui, semblables aux chevaux de manèges portant l'œillère, piétinent avec une ardeur inlassable le cercle tracé. Or, le psychologue, l'esthéticien, l'historien de la philosophie, le critique dramatique, le professeur (et je crains encore que cette énumération ne contienne pas tous les genres de son immense activité) puisent en fin de compte à la même source éthique et intellectuelle. Sa morale, c'est la vérité pure qui n'existe pas pour elle-même, mais

pour servir des intérêts supérieurs ; elle est, non pas un dogme, mais une méthode, non un but, mais un moyen utile au grand public. Éminent disciple et commentateur de Kant, il n'a jamais suivi son maître dans une éthique d'une sécheresse poussée à l'excès. La base de sa pensée, de son jugement, de sa critique claire, pénétrante et organisatrice est une : elle repose sur l'observation continuelle de l'histoire et de l'idée d'évolution, en elle se fondent en un tout harmonieux l'esprit national et une conscience philosophique qui domine le temps et l'espace.

Toutes ces considérations, cependant, sont par trop abstraites, par trop théoriques ; elles sont surtout trop hâtives. Comment, en effet, résumer les traits essentiels d'une existence en pleine voie de développement et qui promet encore une riche abondance de fruits ? Si l'on désire se faire de M. Alexander un portrait exact, ce ne sont pas ces résultats qu'il faut considérer, mais lui-même qu'il convient d'observer au milieu de ses travaux. Nul doute qu'à l'occasion du présent anniversaire, le bibliographe ne fasse des constatations surprenantes. M. Alexander a suffisamment écrit pour remplir une petite bibliothèque. Ses études sur Kant ont été chez nous une innovation. Il a, par ses commentaires précieux, convaincants et clairs, donné droit de cité en Hongrie à ce puissant métaphysicien de la pensée moderne. Son ouvrage sur Schopenhauer et Hartmann a peut-être produit un effet plus vif encore. Dans un livre superbe, M. Alexander a donné son opinion sur Schopenhauer, le maître brillant d'un pessimisme profond qui fut très en vogue à son époque, et sur son disciple Edouard Hartmann qui s'écarta sensiblement des doctrines du maître. Rarement couronne académique fut décernée à un ouvrage qui recueillît de tels suffrages unanimes de la part des critiques. Il fit connaître au public hongrois la personne de Descartes, le représentant de la pensée française de son temps. C'est lui également qui écrivit en hongrois la première monographie sur Hume, l'un des plus parfaits interprètes de la philosophie empirique anglaise. Ses deux ouvrages sur Diderot ont suscité notre intérêt pour ce héros hardi, génial et fécond de la culture française. Sa thèse sur l'art nous est un exemple de sa finesse d'esprit, du modernisme de sa pensée et de sa logique acérée, digne des dialogues de Platon. Son étude récente sur la *Valeur de l'Art et l'Education Artistique* a été accueillie par M. Eugène Rákosi comme l'annonce éloquente d'une révolution pacifique, mais infiniment salutaire. Son analyse d'*Hamlet* a éclairé sous toutes ses faces ce problème ardu et en a finalement fourni une

solution originale. La question de Madách a cessé d'en être une, lorsqu'il eut publié ses commentaires et son étude critique.

M. Alexander a remporté comme écrivain des succès aussi brillants que nombreux et il n'est point douteux que l'avenir lui en réserve de plus grands encore. Il exerça cependant, comme *publiciste et conférencier*, une influence encore plus marquée.

C'est là que se manifestent sa spontanéité, le naturel agréable de son discours, et son jugement qui projette la lumière sur les phénomènes les plus complexes. Plusieurs centaines d'étudiants, dont un grand nombre de femmes, assistent à ses cours. Il ne traite pas les sujets les plus faciles. Il fait connaître les philosophes grecs qui précédèrent Socrate. Certains de ces primitifs nous paraissent un peu vagues, en effet, comme noyés dans un brouillard. Il prend le laconique Héraclite dont la pensée se voile obstinément, arrache l'enveloppe sous laquelle il se dérobe, et toute difficulté, toute méprise possible ont disparu. Il lui arrive parfois de s'exprimer dans une langue trop spéciale et trop scientifique. Il lit immédiatement sur les traits de ses auditeurs qu'il ne s'est pas fait suffisamment comprendre. Il reprend alors sa phrase en se mettant à la portée des profanes. L'auditoire est finalement charmé d'avoir pénétré clairement le sens d'une vérité profonde et d'y être parvenu comme en se jouant, grâce à son esprit né pour comprendre et se faire comprendre.

Le professeur populaire qui s'identifie avec le vulgarisateur et le savant, remplit une mission lorsqu'il «va trouver les peuples chez eux pour les instruire». C'est la même tâche qu'il accomplit en exposant par écrit, au grand public, ses opinions sur le théâtre et les acteurs, sur les livres et les auteurs, sur l'art et les artistes, sur la société et la politique. Son regard embrasse toujours un large horizon et jamais ne se borne à l'étroitesse d'un cercle limité. Il s'attache aux points de vue généraux et se laisse guider par les intérêts sociaux et nationaux. Cependant, tout en envisageant les choses du haut de son immense savoir, de sa discipline et de sa pensée, il prend bien garde de ne jamais être obscur : il est clair, compréhensible et varié. Il dédaigne ceux qui ne savent qu'être spirituels, mais il a parfois lui-même inconsciemment un esprit mordant et surprenant. Il possède l'enthousiasme qui ravit et entraîne le lecteur : il se plonge tout entier dans son sujet, il est rempli d'affection pour la chose ou la personne dont il parle, il est capable de s'enthousiasmer jusqu'à l'éloquence la plus vibrante ; il s'identifie avec son héros ; l'on serait tenté de

croire qu'il ne s'est jamais intéressé à rien d'autre. La raison en est que ce n'est point uniquement son cerveau qui agit, mais aussi son cœur toujours ouvert à une sympathie dévouée, ardente et humaine. On s'imagine, après avoir lu ses écrits sur Diderot, ses passions, ses déboires, ses luttes, que Diderot seul a pu l'absorber jusqu'ici. Mais que l'on prenne en main son ouvrage sur Madách ; on y trouvera des méditations empreintes d'une telle affection, des transports si nobles que l'on ne doutera point qu'il ait consacré à l'étude de Madách son existence tout entière.

Et cependant, le grand vulgarisateur, le journaliste, le conférencier indépendant le plus aimé du public et qui compte à Budapest des milliers d'auditeurs, est en même temps un savant exact. Son ouvrage sur *l'Homme*, paru dans la série de *Műveltség Könyvtára*, nous prouve qu'il s'est élevé au niveau de la psychologie expérimentale moderne et qu'il a su enrichir la science d'observations et de recherches nouvelles. C'est un esprit libre et original que celui qui n'a rien appris sans l'avoir soumis à une sévère critique, mais qui a, en revanche, initié à une foule de vérités nouvelles plusieurs générations successives.

Nous venons de voir ce qu'il a fait pour nous, les efforts qu'il a déployés pour répandre l'étude de la philosophie. C'eût été une tâche dictée par la reconnaissance et par l'affection que de marquer la place qu'il occupe dans le développement de notre culture. Mais voici qu'il me faut terminer avant même d'avoir abordé mon sujet. Ici également, ainsi que le disait Cicéron à propos de Pompée, ce n'est pas tant à l'abondance de la matière qu'il faut viser, qu'à la modération. *Non tam copia, quam modus quaerendus est.*»

Les amies hongroises de Beethoven.

La *Revue de Paris* a publié récemment (1er—15 mars) une étude qui nous intéresse à un double titre : son auteur, M. André de Hevesy, est hongrois, comme étaient hongroises presque toutes les «petites amies de Beethoven», dont il nous présente, à l'aide des archives de la famille Gérando-Teleki, un vivant et spirituel portrait.

Elles étaient tout près d'une douzaine, ces jeunes filles qui eurent l'inestimable bonheur de voir Beethoven de près, dans l'intimité charmante du château de Korompa, où Joseph de Brunsvik l'invita deux étés de suite, en 1800 et 1801, avec ses

nièces, Thérèse, Joséphine et Charlotte de Brunsvik, Giulietta Guicciardi et leurs amies.

«La maison de cet aimable magnat, dit M. de Hevesy, était toujours ouverte. Des douairières portant la coiffe noire de Marie-Thérèse sur leurs cheveux poudrés entouraient la table de l'hombre. Les gentilshommes des alentours, habillés du court pourpoint national, chaussés de bottes sonores, aussi haut ceinturés que leurs femmes, se mêlaient aus courtisans et aux fonctionnaires qui, eux, portaient le tricorne sous le bras, le jabot et les bottines. Des rires clairs résonnaient dans ces salles quand les jeunes châtelaines, Julie et Henriette, embrassaient leurs cousines, — ces petites Viennoises Finta, toujours si gaies, et Julietta aux boucles noires, aux yeux d'un bleu obscur, et la sérieuse Thérèse, et sa cadette, la toute jeune Charlotte, surnommée Roxelane, à cause de ses yeux sombres et de ses lèvres orientales ; puis les trois sœurs Dezasse, la romantique Valérie de Révay, — enfin toute une volée de petites voisines . . . C'était le temps des châles, des fleurs et des mousselines. Les sentiments étaient en harmonie avec les parures. Ces demoiselles devaient avoir l'air de saules pleureurs dans la brise. Elles penchaient la tête, quand M. van Beethoven se mettait au clavecin.»

Le joli tableau ! . . . Il suggère immédiatement la question : de ces jeunes filles, laquelle ou lesquelles ont aimé Beethoven ? laquelle fut son «immortelle bien-aimée» ? A qui furent adressées les trois brûlantes et splendides lettres qui sont reproduites dans toutes les biographies de Beethoven, et dont quelques passages ne peuvent s'oublier quand on les a lus une fois : «. . . Encore au lit, mes idées se pressent déjà vers toi, mon immortelle bien-aimée, de-ci, de-là, joyeuses et puis tristes, attendant du destin s'il nous exaucera ; je ne puis vivre qu'entièrement avec toi ou pas du tout . . . Jamais une autre ne pourra posséder mon cœur, jamais, jamais . . . Ton amour a fait de moi l'homme le plus heureux et le plus malheureux à la fois . . . Sois calme, aime-moi, aujourd'hui, hier, quels désirs et quelles larmes pour toi, toi, toi, ma vie, mon tout. Adieu. Oh ! continue à m'aimer, ne méconnais pas le cœur très fidèle de ton aimé L. Éternellement à toi, éternellement à moi, éternellement à nous.»

Ce problème biographique vaut la peine d'être étudié, parce que rien de ce qui touche à Beethoven, ce bienfaiteur de l'humanité, ne peut être indifférent aux autres hommes. Aima-t-il Thérèse de Brunsvik, qui était un peu contrefaite et n'en était pas moins charmante, tant elle avait de vivacité et d'esprit, — ou la belle Julietta

Guicciardi, qui était coquette, égoïste et insouciante ? Est-ce à l'attrait de la beauté de l'âme, ou à celui de la beauté charnelle que son douloureux génie se laissa prendre ?

D'après quelques confidences de Beethoven, son premier biographe, Schindler, n'hésitait pas à adopter la seconde hypothèse, celle de Julietta, et elle était admise lorsque l'Américain Alexandre Thayer, en 1872, supposa le premier que Thérèse avait été l'«immortelle bien-aimée». Cette supposition, que certains détails historiques rendaient vraisemblable, fut reprise, en 1890, par Mme Marianne Tanger, dans une biographie romancée, écrite, disait l'auteur, d'après des communications personnelles, et d'ailleurs pleine d'erreurs de toute sorte. La même idée fut adoptée par M. Romain Rolland (1903), et par M. Jean Chantavoine (1907) ; l'année dernière, enfin, Mme La Mara publiait à Leipzig une nouvelle biographie de Beethoven, où elle donnait des preuves, qui pouvaient sembler décisives, de la même identification. On trouvera dans la *Revue des Deux Mondes* (15 mars 1909) un ample et éloquent compte rendu de cet ouvrage, écrit par M. T. de Wyzewa.

La question paraissait donc résolue quand M. Félix de Gérando, arrière-petit-fils de Thérèse de Brunswik, répondit à ces historiographes *(Mercure de France* du 1 mai 1909) que son arrière-grand-tante n'avait point été la fiancée secrète de Beethoven : les quelques arguments — tirés surtout d'un portrait, ou d'une phrase de lettre — qu'ils avaient donnés à l'appui de leur thèse ne sont pas décisifs ; les mémoires de Thérèse ne nomment Beethoven qu'une seule fois ; enfin, si dans son «Journal du Cœur», conservé à Pálfalva, on trouve toute une correspondance sentimentale avec un certain *Louis*, cet homme n'était certainement pas Louis van Beethoven. M. de Hevesy a pu, en effet, identifier le personnage : c'était le comte Louis-Guillaume Migazzi, attaché à la chancellerie de Bude.

Thérèse de Brunsvik, ne pouvant l'épouser, consacra toute son intelligence et tout son temps à l'œuvre des crèches et des écoles enfantines en Hongrie. «On rencontrait chaque jour dans les rues de Budapest, écrit M. de Wyzewa, entre les années 1850 et 1860, une étrange petite vieille toute bossue et contrefaite, vêtue d'un ample manteau de coupe surannée, mais gardant un certain air de distinction native sous la trop évidente pauvreté de sa mise. Parfois elle entrait s'agenouiller un moment dans une église ou une chapelle catholique, parfois on la voyait frapper à la porte de l'un des palais de l'aristocratie hongroise, dont les maîtres semblaient, d'ailleurs, assez peu

empressés à la recevoir ; mais, le plus souvent, ses visites s'adressaient à des écoles enfantines, où professeurs et élèves ne se faisaient pas faute de sourire des admonitions pédagogiques qu'elle leur prodiguait inexorablement. . . . Après quoi la petite vieille, du même pas rapide et affairé, reprenait le chemin de son logement ; et là, tout de suite, assise devant une table où s'entassaient en désordre les objets les plus disparates, elle se mettait à écrire de nouvelles pages des ses *Mémoires* . . .» Dans ce journal, le seul passage qui concerne Beethoven mérite d'être cité : «Beethoven a devancé son temps et le nôtre. Son temps ne l'a pas compris. Le Christ sans comparaison.» L'avait-elle compris, elle-même ? On le dirait d'après cette phrase : mais elle n'alla point jusqu'à la véritable manière de comprendre, qui est d'aimer.

Si donc Thérèse de Brunsvik ne fut pas l'«immortelle bien-aimée», il faut revenir à l'idée de la belle Julietta. On sait que cette jeune fille, à qui Beethoven avait dédié la sonate du *Clair de Lune*, préféra au compositeur le jeune comte Robert de Gallenberg, qu'elle l'épousa en 1803, et mena par la suite une vie précaire et péniblement agitée.

M. de Hevesy, après avoir confirmé cette supposition, nous révèle un sentiment très tendre qui unit ensuite Beethoven à la douce et bonne Joséphine de Brunsvik, sœur cadette de Thérèse. Elle était mariée au comte Joseph Deym, qui était beaucoup plus âgé qu'elle et fort jaloux. Quelques billets inédits, échangés entre Thérèse et son autre sœur Charlotte, qui passa l'hiver de 1803 à 1804 chez Joséphine, ne laissent pas de doute sur ce penchant réciproque : «Beethoven vient presque tous les jours, écrit Charlotte, et est infiniment gracieux ; il a composé un air pour Pepi (Joséphine) qu'elle t'envoie ; mais te prie en même temps de ne le montrer à personne . . .» Réponse de Thérèse : «. . . Mais, dites donc, Pepi et B . . . n, c'est quelque chose ! — qu'elle soit sur ses gardes . . . !»

Charlotte était aussi d'avis que c'était «un peu dangereux» ; cependant elle ne s'alarmait pas outre mesure sur la nouvelle passion de Beethoven. En effet, «près de Joséphine, dit M. de Hevesy, dans cette tiède atmosphère de l'Hôtel des Arts, s'apaisait cette soif ardente de bonheur qui le tortura si souvent. Les calmes grâces de la jeune mère devaient lui rendre sa foi dans la noblesse morale, cette foi qu'il avait perdue, après sa passion malheureuse pour Julietta, lorsque son chant de lourd cyclope n'avait eu pour écho que le rire cruel de la nymphe.»

Quelques temps après, Deym mourut. Et lorsque, en 1810, sa veuve se remaria, ce ne fut pas avec le grand musicien qui l'avait aimée, mais avec un aventurier livonien, le baron Christophe Stackelberg, qui la rendit atrocement malheureuse.

Les détails de cette vie, tels qu'ils nous sont racontés, comme ceux de la vie de Julietta ou de Thérèse, sont lamentables. Mais ce qui est plus triste encore, c'est de penser que ces femmes, diversement charmantes, ont passé à côté du génie sans l'aimer et que le pauvre grand homme au cœur brûlant qui vécut près d'elles n'a guère retiré de ce voisinage que souffrances et désillusions. Thérèse, Joséphine et Juliette l'ont laissé vieillir, pauvre, malade, malheureux de sa solitude et de sa surdité... «O Providence, s'était-il écrié dans son fameux testament d'Heiligstadt, en 1802, fais-moi apparaître une fois un pur jour de joie!» Tous ceux que sa musique a émus, réconfortés ou consolés, éprouveraient une reconnaissance infinie pour la femme qui aurait donné à Beethoven quelques années, — quelques mois seulement de bonheur.

HUBERT MORAND.

Les portraits de la reine Elisabeth.

Un de nos collaborateurs, M. Hubert Morand, a publié il y a quelque temps dans le *Journal des Débats* un article sur le Musée commémoratif de la reine Elisabeth ; il loue le parfait arrangement de ce Musée, qui fait le plus grand honneur à M. Emeric de Szalay, directeur du Musée National, et à ses collègues.

«Presque tous les portraits qui remplissent ce Musée, dit-il, sont des portraits familiers, sans aucune roideur officielle ; tous sont des portraits de jeunesse, la reine ayant eu la coquetterie de n'en point laisser faire d'autres. Elle était «svelte et noire», dit le docteur Christomanos, et l'on ne saurait mieux la dépeindre. Une petite photographie d'amateur, prise à son insu dans une rue de Genève, quelques jours avant le crime de Luccheni, montre qu'elle n'avait rien perdu de sa merveilleuse élégance, et que cette reine avait le port d'une déesse. Elle en avait aussi le mystère, ce mystère qui a séduit la curiosité et exalté le lyrisme de M. Maurice Barrès. L'éventail qu'elle emportait même dans ses courses à cheval et qu'elle interposait souvent entre son visage et l'indiscrétion des regards a quelque chose de symbolique. Regardons cependant ses yeux profonds et les sourcils presque

droits qui donnent aux yeux l'expression d'un étonnement perpétuel ; ce sont aussi des yeux braves, qui regardent bien en face .... Dans tous ses portraits, sa démarche est fière et hardie ; elle l'est surtout dans la statue que le professeur Hermann Klotz a faite pour l'église de l'Adoration perpétuelle, et dont nous voyons ici le moulage : il est difficile d'exprimer avec de la pierre, et sous un costume moderne, plus de noblesse et de simplicité. La proéminence de la lèvre supérieure, qui était un trait caractéristique du visage d'Elisabeth, traduit dans cette image l'esprit de décision, tandis que les petites mèches de cheveux qui échappent, près de l'oreille, aux magnifiques torsades dont Elisabeth était fière, font penser à la fantaisie de son âme. Cette statue est l'œuvre d'un artiste très psychologue. »

Que les visiteurs du Musée ne manquent pas d'aller voir, dans la salle de travail, un portrait peu connu et fort intéressant, don du comte Denis Andrássy. Il fut peint en 1873 par Mlle Ottilie Strecker et représente la reine vêtue d'une amazone, tenant des fleurs dans ses bras, avec un grand chien près d'elle. La pose et l'expression sont pleines de grâce, et le coloris, vigoureux et sombre, rappelle la manière de Munkácsy.

Un étudiant hongrois en Savoie.

Monsieur le Directeur,

Puisque vous avez publié dans votre Revue les impressions d'un étudiant de mes camarades sur son arrivée à Paris, peut-être voudrez-vous bien accueillir celles que j'ai rapportées d'un coin de la province française. L'an dernier j'ai visité la Savoie. J'y étais attiré par la réputation de ses paysages, et par le souvenir de deux auteurs que j'avais étudiés passionnément à l'Université, Rousseau et Lamartine. Je vous avouerai que je cherchais surtout des lacs, les lacs sur les rives et sur les flots desquels ces deux grands écrivains ont promené leurs amours et leurs rêveries.

J'allai d'abord voir le lac de Genève, « celui autour duquel mon cœur, dit Jean-Jacques dans ses *Confessions*, n'a jamais cessé d'errer ... Il me faut absolument un verger au bord de ce lac, et non pas d'un autre ; il me faut un ami sûr, une femme aimable, une vache et un petit bateau. » A vrai dire, sur ces cinq objets, il y en a bien quatre dont je pourrais fort bien me passer ; ... mettons trois, si vous voulez, pour ne pas contrister mes amis ... Mais ce n'est pas la rive

suisse du Léman que je préfère ; les collines de Vevey, si chères à Rousseau, sont toutes couvertes de vignes, et il n'y a rien de moins agréable au monde ; j'aime beaucoup mieux la rive française, le Chablais si riant, si reposant avec ses vallons et ses belles prairies que dominent des cimes neigeuses. Je visitai le village de Meillerie, que je connaissais par la *Nouvelle Héloïse :* c'est là que Saint-Preux, exilé par Julie, se réfugiait sur une petite esplanade au milieu des rochers, pour regarder à travers le lac la maison de sa bien-aimée. « Ce lieu solitaire, dit-il, formait un réduit sauvage et désert, mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux âmes sensibles, et paraissent horribles aux autres. » J'étais tout prêt à éprouver les impressions d'une « âme sensible. » Eh bien, Monsieur, l'esplanade de Saint-Preux n'existe plus : on l'a fait sauter à coups de mine pour construire la voie ferrée qui mène d'Annemasse au Bouveret. Mais ne nous plaignons point : ce paysage grandiose que l'amant exilé contemplait d'un seul point du rivage, les voyageurs peuvent l'admirer maintenant du train pendant des lieues. Pour les baigneurs d'Evian, d'Amphion ou de Thonon, c'est un enchantement perpétuel, et dans mes promenades j'ai rencontré un nombre infini de gens qui ne pensaient point à la *Nouvelle Héloïse,* et qui n'en jouissaient pas moins délicieusement de l'air léger, du lac bleu sur lequel courent des voiles latines, et du parfum discret des cyclamens.

Je me suis arrêté ensuite au bord du lac d'Annecy, charmant aussi, celui-là, le plus champêtre et le plus vert de tous, un lac d'idylle. M. Taine, qui le contempla pendant de nombreux étés, dans le hameau de Menthon, a voulu avoir son tombeau sur le roc de Chère, qui le domine, et ce dernier vœu de l'auteur de la *Philosophie de l'Art* est la plus belle louange qu'on puisse donner à ce paysage délicieux.

Enfin je me hâtai d'arriver à Aix-les-Bains, pour y chercher les traces de Lamartine et d'Elvire . . .

O lac, rochers muets, grottes, forêt obscure ! . . .

J'ai vu le lac du Bourget et les rochers qui gardent le souvenir du couple immortel, la modeste pension Perrier, où le poète vit Madame Charles pour la première fois ; l'abbaye de Haute-Combe, où elle se rendait en barque lorsque Lamartine et ses bateliers la sauvèrent de la tempête ; et je suis revenu au petit port d'Aix en suivant sur les eaux la route qu'ils firent au retour dans la même barque, tandis que la jeune femme chantait doucement la ballade écossaise du *Vieux Robin Gray.* Puis j'ai relu tout *Raphaël* dans les

sites pittoresques où Lamartine et Elvire passèrent le radieux automne de 1816, la colline de Tresserves, le petit château de Bon-port, la cascade de Grésy, — et pendant ces pélerinages je ne sais ce qui m'enivrait le plus, les détails de cette belle et douloureuse histoire, ou la nature qui lui a servi de décor : au-dessus du lac sombre le mont du Chat dresse un rempart immense et presque uniforme, tandis que sur ses pentes, du côté de Chambéry, à travers les sapins, les noyers, les châtaigniers enlacés de vignes grimpantes, apparaissent quelques villages disséminés. Tout est poésie, tout est beauté dans ces lieux qu'un des plus grands lyriques du monde a rendus célèbres pour toujours.

Si j'étais roi, et si je disposais de crédits fabuleux, je créerais des bourses de voyage aux lacs de Savoie en faveur de quelques jeunes gens heureusement doués pour les lettres : ils n'en rapporteraient pas les *Premières Méditations*, évidemment, mais de divines émotions, de nobles images ; et ce serait bien quelque chose.

A. Z.

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE

Les questions agricoles.

Un de nos collaborateurs a eu l'occasion d'adresser quelques questions à M. le comte Béla Serényi, Ministre de l'Agriculture, au sujet de son programme. Nous demandâmes d'abord à son Excellence si Elle avait l'intention de modifier sensiblement ou d'apporter quelques changements à la politique agricole adoptée par le gouvernement précédent. Le Ministre nous répondit à peu près en ces termes :

«Ainsi que je l'ai déjà déclaré, lors de mon entrée en fonctions, j'estime à sa plus haute valeur la tâche accomplie par mon prédécesseur pendant son long séjour au Ministère. Il va sans dire que je tâcherai de m'assurer l'appui et la confiance des associations agricoles des fermiers hongrois. Toutefois, j'ai aussi certaines idées personnelles que je désire appliquer dans la pratique. Je me réserve, cependant, d'exposer mon programme en détail devant le Parlement où je dois avant tout chercher l'appui de ma politique. J'ai déjà eu l'occasion de prendre part à la direction des affaires économiques et je désire appliquer maintenant l'expérience que j'ai acquise alors. En ce moment la situation est très défavorable à mes projets, puisque nous n'avons ni Parlement, ni budget établi légalement, je dois donc me borner à parer au plus pressé, il est des choses qu'on ne saurait remettre sans causer de sérieux préjudices aux agriculteurs et sans risquer de compromettre le développement agricole du pays.»

Notre collaborateur pria ensuite M. le comte Serényi de bien vouloir lui donner quelques détails, pour les lecteurs de la *Revue de Hongrie,* sur ce qu'il considère comme le plus pressé. Voici sa réponse :

«L'état actuel du marché mondial, surtout la cherté et le peu

d'abondance des denrées alimentaires, démontrent la nécessité d'augmenter la production agricole du pays. Nous avons les débouchés nécessaires au placement avantageux d'une production bien supérieure à notre récolte actuelle, la situation agricole est donc très favorable à l'augmentation de notre production et justifie pleinement le bien-fondé de nouveaux efforts ainsi que de nouvelles dépenses. Tout le monde sait que, malgré sa grande fertilité, la Hongrie produit beaucoup moins que les pays occidentaux dont le sol et le climat sont cependant moins favorables à l'agriculture. Il ne s'agit pas ici que des céréales, mais aussi des fruits, des légumes, de la viande de boucherie et des produits animaux. Comme l'état actuel du marché mondial semble assurer les plus grands bénéfices à la production de la viande de boucherie, une de mes tâches les plus pressées sera d'activer le développement de l'élevage en général, et de l'élevage des porcs en particulier ; en effet, notre population se ressent très sensiblement des pertes qu'elle a dû subir lors de l'épidémie porcine ; de plus, la reproduction de ces animaux est relativement rapide, leur viande est très recherchée et atteint de très bons prix sur les marchés occidentaux. Dans ce but, j'ai donné dans chaque département à mes agents compétents des instructions, afin qu'ils procurent aux éleveurs, aux petits propriétaires surtout, des animaux d'élevage le meilleur marché possible. Le budget de mon Ministère aura à supporter de 10 à 30% du prix d'achat de ces animaux, j'accorderai aussi aux éleveurs certaines facilités de paiement, afin d'encourager leur esprit d'entreprise. J'ai pris aussi des dispositions pour activer la production du fourrage et améliorer les pâturages communs dont l'importance est capitale pour les petits éleveurs. J'ai donné mon appui aux producteurs de lait ainsi qu'aux entreprises qui se chargent de sa vente, enfin mes efforts tendent à ce que les transports par eau ou par terre facilitent à nos produits l'accès des marchés occidentaux.»

«En second lieu, la question de la propriété foncière est aussi très urgente. Je ne suis aucunement partisan des grands mots pompeux adoptés généralement de nos jours dans cette question, et j'estime que, dans une nation, toutes les catégories de propriétaires fonciers, c'est-à-dire les grands, les moyens et les petits, ont leur mission bien distincte, il serait donc injuste de favoriser l'une plutôt que l'autre. Je reconnais cependant que, dans certaines contrées, la répartition des terres laisse à désirer, et je désire remédier à cet état de choses par le parcellement et la colonisation par l'État. Par ma pratique de la vie des campagnes, je connais assez bien les besoins ainsi que les

aptitudes de nos cultivateurs et je veux, avec l'aide de l'État, arriver à leur faciliter l'achat de terres par des moyens sérieux et efficaces. Je crois vous avoir exposé assez clairement mes intentions actuelles. J'ai aussi l'intention de présenter au Parlement plusieurs projets de loi concernant la question de la propriété foncière et l'augmentation de la production agricole, mais je ne puis vous en dire plus long.»

Le programme de M. Marx.

M. Jean Marx, chef de division au Ministère, et qui fut pendant de longues années président suppléant des chemins de fer hongrois, vient d'être nommé président. Cette nomination rencontre l'approbation générale et consacre les mérites de M. Marx qui est au service des chemins de fer depuis sa plus tendre jeunesse. Il a passé par presque tous les services et a laissé partout les traces d'une activité infatigable. Inspecteur général sous le ministère Ordódy, il fut nommé directeur de l'administration de Zágráb par Gábor Baross, le célèbre «Ministre de fer.» Cependant son besoin d'action intense l'attirait à l'administration centrale de Budapest, où il revint en effet pour y remplir les fonctions de chef de l'administration. Quelques années plus tard, il fut nommé directeur des chemins de fer de l'État, puis président suppléant.

La *Revue de Hongrie*, estimant à sa juste valeur l'influence économique de l'administration des chemins de fer de l'État, s'est adressée à M. Marx qui s'est empressé d'exposer son programme à notre collaborateur : «Il est de la plus haute importance — nous a-t-il déclaré — de réformer l'administration des chemins de fer. On se plaint très souvent, avec raison, de la lenteur et de l'inertie qu'elle apporte dans la marche des affaires. Je veux m'efforcer, avant tout, de simplifier l'administration et de lui donner une nouvelle impulsion. Pour atteindre à ce but, je possède deux moyens. Le premier serait la décentralisation, le second, la diminution des ressorts de révision. Si je réussis à libérer la direction de certaines tâches que l'administration pourrait tout aussi bien, et même mieux, assumer, le progrès accompli serait notable.

— Quels sont vos desseins au point de vue de la gestion commerciale des chemins de fer ?

— Ma réponse sera courte : réaliser des économies ; diminuer les frais d'administration et en augmenter le rendement. Le pays

a engagé près de trois milliards dans les chemins de fer, il faut qu'il en retire au moins les intérêts. Il est vrai que mon influence sur les recettes est minime puisque c'est au Ministre qu'il incombe d'établir les tarifs. Je crois toutefois pouvoir arriver à réduire les dépenses. En même temps, je désire réorganiser le service des finances et augmenter la responsabilité personnelle du haut en bas de l'échelle.»

Au sujet des investitions le président exposa son opinion en ces termes : «Cette question est en effet des plus urgentes, le trafic a augmenté dans de notables proportions, les différents services ne peuvent plus y suffire. La question de l'agrandissement des gares de Budapest attend une solution qui ne saurait être remise.»

Le président se répandit encore en éloges sur la haute valeur de ses collaborateurs et sur l'appui compétent du Ministre du Commerce.

Le développement de l'industrie textile hongroise.

En ces vingt dernières années, l'industrie et le commerce textiles hongrois ont marché à pas de géants dans la voie du progrès, il en est d'ailleurs de même pour toutes nos industries. Il est vrai que depuis des temps immémoriaux la Hongrie fut un pays d'industrie textile par excellence, de très anciens travaux le démontrent en toute évidence. Cependant cette industrie n'avait alors pour but que de suffire aux besoins des habitants. Aujourd'hui encore, dans bien des contrées, les paysans se livrent aux travaux textiles pour les besoins de leurs ménages. Or, outre cette industrie domestique, nous possédons de grandes usines qui suffisent en grande partie à la consommation du pays ; toutefois les préjugés des habitants qui continuent à s'adresser à l'étranger, à l'Autriche surtout, causent de sérieux préjudices à l'industrie et au commerce textiles. Cependant, peu à peu, le public se rend compte que nos produits peuvent rivaliser, sous tous les rapports, avec ceux de l'étranger ; notre exportation croissante, dans les Balkans, en Autriche et même en Allemagne nous dispense de tout commentaire sur la qualité de nos produits. Cette exportation nous rassure pour l'avenir. Les usines les plus importantes sont celles qui emploient la matière première demi-brute et livrent directement à la consommation des articles complètement achevés. Ces usines élevées dans tout le pays prouvent les progrès incontestables accomplis sur ce terrain et nous mettent au rang des premières nations textiles. En même temps notre commerce textile fait preuve d'un développement intense,

nos grandes maisons s'efforcent de satisfaire à la consommation, et nous sommes en droit d'espérer parvenir peu à peu à suffire aux besoins du pays sans avoir besoin de recourir au concours de l'étranger.

Assemblée Générale des Compagnies de transport de Budapest.

Le transport des voyageurs à Budapest est effectué par deux grandes compagnies. L'assemblée générale de la Compagnie des Tramways électriques dits «Városi» (de la ville) a eu lieu le 14 avril, sous la présidence de M. Joseph Hüvös, conseiller aulique. Le gouvernement était représenté par MM. Guillaume Lers et Árpád Papp, chefs de section au Ministère, 39 actionnaires ont assisté à la séance. Le bénéfice net réalisé au cours de l'année écoulée s'élève à cour. 1, 651.366. Les dividendes sont de 15 cour. par action, soit un intérêt de 7½%. L'assemblée donne décharge à la direction et accepte toutes ses propositions, elle réélit comme président M. Joseph Hüvös, vice-présidents, MM. Henri Fellner et Ladislas Vörös.

L'assemblée annuelle générale de la Compagnie des Tramways électriques dits «Közuti» eut lieu le lendemain, sous la présidence de M. Henri Jellinek. M. Ladislas Halászy, délégué du Ministère du Commerce, assiste à la séance ainsi que 84 actionnaires. M. Henri Jellinek, directeur, annonce que la Compagnie a l'intention d'établir de nouvelles lignes afin d'étendre son réseau dans l'intérêt du trafic général. L'administration et la mise en valeur des terrains de la Compagnie s'effectuent au mieux des intérêts des actionnaires. L'assemblée générale approuve le rapport de la direction, les comptes de fin d'année ainsi que le bilan, elle décide ensuite de prélever 30 cour. de dividendes par action sur les 5,033.854 cour. de bénéfice net.

Association hongroise du froid.

Il est de notoriété publique que l'Association internationale du froid, dont le siège est à Paris, a tenu en cette même ville son premier congrès il y a deux ans. Depuis, la plupart des pays ont institué sous le patronage de l'Association internationale des associations nationales indépendantes, dans le but de donner une impulsion à cette industrie dont l'importance croissante s'affirme de plus en plus.

L'Association hongroise vient de se constituer, elle aura pour président M. Louis Ballay, chef de section au Ministère, qui fut lors du Congrès de Paris chef de la délégation hongroise. Le deuxième Congrès international se réunira cette année à Vienne au commencement d'octobre. Nous appelons l'attention de nos lecteurs résidant à l'étranger, sur l'excursion en Hongrie qui sera organisée pour les membres du Congrès. Les Chemins de fer de l'État Hongrois accorderont des réductions de tarif, et enverront aux congressistes une description sous forme d'album.

Un autre Congrès d'intérêt général est actuellement en voie de formation, nous voulons parler du Congrès de l'Association Internationale pour la protection industrielle qui se réunira à Bruxelles du 1er au 6 juin. Le gouvernement hongrois, l'Office royal hongrois des Brevets, l'Association Nationale de l'Industrie, les agents assermentés des brevets et l'Association pour la protection des droits industriels s'y feront représenter.

Ateliers d'expériences.

Dans le numéro du 15 avril de la *Revue de Hongrie* nous avons parlé de l'action engagée par l'Association des Industriels afin d'établir des ateliers d'expériences. Cette institution est maintenant sur le point d'être créée. Dernièrement l'Office des Brevets a offert le concours de ses experts.

Cent millions de dépôts.

Les lecteurs de notre revue sont renseignés sur le développement rapide dont a fait preuve en ces dix dernières années la Caisse d'épargne de la Poste hongroise.(1) Nous enregistrons avec plaisir que les dépôts confiés à cette institution ont atteint le mois dernier la somme de cent millions de couronnes. Ce fait démontre la confiance que la Caisse d'Épargne a su inspirer aux classes laborieuses et prouve en même temps que le peuple hongrois sait économiser.

(1) Voir le numéro du 15 janvier 1910 de la *Revue de Hongrie*.

Exposition d'Horticulture à Budapest.

Le Syndicat des Horticulteurs, qui célèbre aujourd'hui son vingt-cinquième anniversaire, a mis toute son âme à l'arrangement de cette exposition ; aussi a-t-il droit à notre entière approbation. Notre Revue ne se sera pas jointe en vain aux promoteurs de cette idée,(1) et l'appel que nous avons adressé à nos lecteurs de l'étranger n'aura pas été vain. L'intérêt porté à cette exposition internationale s'est manifesté jusqu'au delà de nos frontières.Nous sommes sincèrement heureux du résultat obtenu. Quant aux organisateurs, au premier rang desquels nous trouvons MM. Gustave Emich, président, Etienne Molnár, chef de section et Chrétien Ilsemann, secrétaire général, ils ont tout lieu d'être fiers de leur œuvre.

M. le comte Béla de Serényi, ministre de l'Agriculture, inaugura, il y a quelques jours, au palais de l'Industrie, cette seconde exposition internationale jubilaire d'horticulture. Citons parmi les personnes présentes MM. Ivan Ottlik, secrétaire d'État au ministère de l'Agriculture, le baron Joseph de Hatvany, Géza Koppély, Béla Kun, le vicomte de Fontenay, consul général de France, le comte Béla Széchenyi, le chevalier Sigismond Falk, Louis Dobokay, Jules Rózsavölgyi, maire de Budapest, le comte Géza Teleki. La cour s'était fait représenter par M. le duc Antoine Nicolas de Pálffy, grand-maréchal. M. Koloman Fülep, bourgmestre et M. Etienne Bárczy, maire, représentaient la capitale. M. Gustave Emich fit les honneurs de la réception au ministre représentant de l'archiduc Joseph. Il a exprimé sa reconnaissance au roi et à l'archiduc Joseph pour leur haut patronage, à M. Ignace Darányi, ancien ministre de l'Agriculture, pour sa protection et à la ville capitale pour ses sacrifices désintéressés. Il adressa ensuite en français, puis en allemand quelques paroles de bienvenue aux visiteurs étrangers présents. En l'absence de l'archiduc Joseph, et comme représentant du ministère de l'Agriculture, le comte Béla de Serényi prit ensuite la parole pour remercier tous ceux qui ont pris part à la brillante organisation de l'exposition.

(1) Voir le numéro du 15 janvier 1910 de la *Revue de Hongrie*.

REVUE DES REVUES PUBLIÉES EN HONGRIE

(Les analyses d'articles de revues sont absolument objectives et données ici uniquement à titre documentaire. Toute la responsabilité des articles est laissée à leurs auteurs et la Rédaction n'intervient jamais pour les apprécier ou les critiquer.)

BUDAPESTI SZEMLE. (Revue de Budapest.)

M. Victor Concha cherche l'origine et la vraie signification du mot anglais : *gentry* et les causes de la décadence de la gentry hongroise.

Un chapitre de la poésie de Petőfi. M. Jean Hartmann publie sous ce titre une partie de son ouvrage sur notre plus grand poète national. Il y traite de la naïveté et de l'élément populaire de sa poésie.

M. Jean Dengi fait une comparaison entre *Honoré de Balzac* et le romancier hongrois *Sigismond Kemény* au point de vue de leur pessimisme et de leur analyse psychologique.

M. Michel Réz continue d'examiner le *Compromis austro-hongrois de 1867* au point de vue du *Corpus Juris* et de la *réalité*. D'après le premier les résultats atteints montrent une décadence, mais à en juger par les faits, ils sont tout à fait satisfaisants.

La question du compromis agricole avec les Balkans, par X. Les grands propriétaires de Hongrie empêchent continuellement l'importation de la viande. C'est leur intérêt, mais non pas celui de la nation et de l'industrie, qui souffrent de l'enchérissement général. Un sage compromis avec les Balkans aura certainement pour résultat l'amélioration des conditions de la vie.

M. Jules Haraszti fait une longue étude sur *Chantecler*, et le poète Émile Ábrányi traduit *l'Hymne au Soleil.*

En autre, on lira dans ce numéro : une étude sur l'opéra *Elektra* de M. Richard Strauss, par M. Aurèle Kern et le compte rendu de l'ouvrage de M. Masson sur *de Alfred de Vigny* et *des drames de Shakespeare chez nous*, par M. Joseph Bayer.

A HÉT. (La Semaine.)

Les numéros de mars contiennent des poésies de MM. Szabolcsi, Mohácsi, Balázs, Rédey, Babits, Kosztolányi, Kiss, Juhász ; des nouvelles par MM. Biró, Berkes, Molnár, Tömörkény, Krudy et Boleslaw Prus, la critique des pièces de théâtre, des œuvres littéraires et des expositions nouvelles, une étude sur le critique et philosophe hongrois M. Bernhard Alexander, une autre sur l'écrivain hongrois M. Jules Pekár ; des croquis et des chroniques, des aperçus sur les événements politiques de nos jours et sur des actualités de la vie budapestoise, etc.

HUSZADIK SZÁZAD. (Le Vingtième Siècle.)

Communisme et individualisme, par M. Arnould Dániel. La transformation

du capitalisme en communisme est une décadence, puisque l'ouvrier perd le droit de disposer de soi-même et que la bureaucratie centrale ne supprimerait pas les moyens de s'enrichir sans travail. Il est vrai que l'ouvrier serait assuré de ne pas mourir de faim, mais il perdrait toute liberté. Le socialisme d'aujourd'hui ne peut donc plus suivre son ancienne doctrine communiste, c'est-à-dire faire un prolétaire de chacun de ses membres, mais, au contraire, il doit élever le prolétaire à l'état de bourgeois. L'avenir est donc à l'individualisme, et non au communisme.

M. Béla Bergstein continue son étude sur *l'origine des fortunes bourgeoises*, d'après les œuvres de Marx, Sombart, Streider, etc.

Sous le titre : *Notes sur le nouveau roman de M. Coloman Mikszáth*, M. Géza Csáth fait une longue analyse du génie de notre plus grand romancier vivant, au moment où la Hongrie fête le quarantième anniversaire de sa carrière littéraire.

M. Géza Lengyel s'occupe sons le titre : *Le métier du peintre*, de la peinture de M. Charles Kernstock, dont la tendance est d'exprimer l'essence des choses et qui est par conséquent en contradiction avec l'impressionisme.

M. Auguste Forel publie la première partie de son étude : *Les problèmes de la culture de notre époque*. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro, quand elle sera achevée.

On lira ensuite les notes suivantes : M. Isaburo Nagai : *La transformation économique et morale du Japon*. — Les Rédacteurs : *Chronique contemporaine*. — *Bouglé : Syndicalistes el Bergsoniens*, puis des *comptes rendus*, les *notes bibliographiques* et le compte rendu de la *Société de Sociologie*.

KATHOLIKUS SZEMLE. (Revue Catholique.)

Dans son étude sur la *Morphologie du cerveau, la physiologie et la psychologie*, M. Michel Török démontre la vérité des théories thomastiques par les preuves de la physiologie moderne.

M. Michel Kőszeghy analyse la récente *oeuvre de Léon Cavène* sur le célèbre miracle de Saint-Janvier à Naples et a Pouzzoles.

De l'émigration, par M. Árpád L. Várady. Puisqu'on ne peut faire cesser l'émigration d'un seul coup, l'Église doit au moins faire en sorte que le grand nombre des catholiques émigrés ne reste pas sans prêtres.

M. Jean Karácsonyi raconte *l'envoi de la couronne de Saint-Étienne* par le pape Sylvestre II.

La Revue publie, outre ces articles : la revue théâtrale, l'analyse des revues hongroises de mars, des poésies d'Aventinus, une nouvelle et plusieurs livres touchant aux intérêts catholiques.

KELET NÉPE. (Le Peuple de l'Orient.)

Lueger et le prince héritier — dit Diplomata — ont cherché à atteindre le même but qui était de faire de l'Autriche un pays fort, unifié, chrétien, mais démocratique. Lueger aimait la Hongrie, il ne haïssait que l'aristocratie hongroise, qui s'oppose à tous les progrès de la démocratie. Les mérites de Lueger sont d'ailleurs immenses, puisqu'il est la créateur du patriotisme autrichien.

L'article suivant : *Horoscope* s'ouvre par les mots du prince héritеur : «Il est possible que le suffrage universel ait été superflu en Autriche, mais en Hongrie il doit être établi en tous cas.» L'auteur fait ensuite de la polémique contre M. le comte Étienne Tisza, chef de la ligue contre le suffrage universel.

Status quo sur les Balkans, par Politikos. — La Monarchie a fait un compromis avec la Russie d'après lequelle elle ne doit pas se mêler en ce moment des affaires des Balkans. M. d'Aerenthal, ministre des Affaires étrangères, a eu tort de rester en paix avec l'Italie, qui s'oppose continuellement aux intérêts de l'Autriche-Hongrie, bien qu'elle fasse encore partie de la Triplice. Puisque nous savons qu'à cause des Balkans une guerre est inévitable entre l'Italie et la Monarchie, nous devrions augmenter notre armée.

Z+Á. fait l'analyse du livre *Lutte pour la suffrage universel* de M. Joseph Kristóffy, ancien ministre de l'Intérieur, qui démontre que le suffrage universel établira la concorde entre la couronne et la nation, éteindra le conflit entre les diverses nationalités, assurera la supériorité de l'intelligence et l'hégémonie de l'élément magyar.

La partie littéraire de la Revue contient une étude sur *Elektra* de M. Richard Strauss, par M. André Cserna, des critiques théâtrales et littéraires par MM. Gyulai, Németh, Cserna etc., et la suite du roman de Wells : *Le voleur hypnotisé.*

Voyez à la fin la *Revue économique*, par M. Géza Lukács.

MŰVÉSZET. (Art.)

M. Zoltán Takács s'occupe de l'art *de Louis Rauscher*, constructeur et dessinateur.

M. Bartholomé Balogh affirme, sous le titre : *Observations sur la direction des Beaux-Arts*, la nécessité d'organiser des expositions en province.

M. Béla Lázár nous présente *la villa Babocsay sur l'avenue Andrássy.*

M. Charles Lyka traite des questions *actuelles d' art :* l'influence de la critique sur le développement de l'art, le rapport qui existe entre le naturalisme et l'art stylisé.

M. Arthur Bárdos analyse l'art de *Matisse* et parle de l'étappe révolutionnaire au point de vue de la forme, parcourue par Matisse et ses partisans.

M. Charles Lovik donne quelques conseils aux peintres, sous le titre : *Peintures de chevaux.*

La Revue publie outre ces articles : feuilles de cornet ; chronique des Arts ; documents pour servir l'histoire des arts en Hongrie ; une bibliographie artistique et de nombreuses gravures.

NYUGAT. (Occident.)

Le numéro de 1er avril publie des poésies de MM. Gellért, Ady, Kosztolányi, des nouvelles par MM. Babits, T. Józsi, la suite du roman de M. Móricz, *La Veuve d' Éphèse*, comédie en un acte, par M. Árpád Vámos, la critique des livres, parus le mois dernier et des nouvelles pièces ; la chronique des Beaux-Arts, par M. Géza Lengyel, etc.

Le conflit entre MM. Heyse et Maeterlinck à cause de la représentation du drame *Madelaine*, donne à M. Zoltán Ambrus l'occasion de nous expliquer ses principes sur l'invention et l'originalité.

M. Géza Lengyel prouve, à l'aide des critiques extrêmement favorables des journaux allemands, le grand succès de *l'exposition hongroise à Berlin.*

Le numéro du 16 avril contient des poésies de MM. Babits, Ady, Várady, Peterdi, des nouvelles par M. Laczkó, Karinthy, la suite du roman de M. Móricz, des aperçus sur les événements politiques et littéraires de nos jours, par Ignotus, une étude sur *Elektra* de M. Strauss, par M. Désiré Jász, l'analyse des illustrations de M. Charles de Fontenay, par M. Désiré Rózsaffy, la critique des livres récents et des pièces nouvelles, etc.

M. Sigismond Móricz cherche à expliquer la terrible catastrophe d'Ökörító, par le caractère du paysan hongrois.

A l'occasion du quarantième anniversaire de la carrière littéraire de *M. Coloman Mikszáth*, M. Aladár Schöpflin publie une longue étude sur cet écrivain. Ses héros sont le plus souvent des paysans, de petits bourgeois et des membres de la gentry, plus rarement des aristocrates, qu'il n'aime pas. Personne, au contraire, ne connait le paysan aussi bien que lui. Le sujet de ses nouvelles et de ses romans est très simple, mais traité par la main d'un véritable artiste. Sa langue est très voisine à la langue quotidienne, sans exagérations, mais pleine d'humeur et d'ironie. La Muse de M. Mikszáth n'a presque pas subi d'influence étrangère, elle sort tout entière du sol national.

M. André Ady trouve que *Chantecler* est une œuvre manquée, alambiquée et sans spontanéité.

TERMÉSZETTUDOMÁNYI KÖZLÖNY. (Bulletin des Sciences naturelles.)

Les principaux articles des numéros d'avril sont les suivants :

Les enseignements biologiques du passage de sauterelles à Hortobágy, (1) par M. Othon Hermann. — *Examen du grain par l'électricité*, par M. Jules Kadocsa. — *Prairies et pâturages de la Hongrie*, par M. Louis Thaisz. — *Le sang des plantes*, par M. Raymond Rapaics.

M. Radó Kövesligethy publie une longue étude sur *la comète de Halley*, dont il raconte l'histoire, disant qu'il n'est pas impossible que l'étoile de

(1) Nom de la puszta près de Debreczen.

Bethléem ait été la comète que nous verrons sous peu. Étudiant en général les propriétés des comètes, il arrive à cette conclusion que la rencontre du 19. mai n'est pas dangereuse du tout pour la terre. Ce n'est pas pour la première fois que nous traversons la queue d'une comète. On se souvient encore du 27. novembre 1872, lors de la rencontre avec la comète de Biéla ; une magnifique pluie d'étoiles filantes en fut le résultat. L'astronome doit se réjouir de la rencontre du 19. mai qui lui donnera l'occasion de compléter sa science.

URANIA, revue mensuelle populaire littéraire et scientifique, organe de la Société Scientifique Hongroise Uránia.

Le numéro d'avril contient : *Le discours pronocé par M. Victor Molnár à l'Uránia.*(1) — *L'influence et l'état des bibliothèques pour la jeunesse pendant l'année scolaire 1907-8.* — *De quoi est faite la comète de Halley,* par M. Aladár Visnya. — *Les amusements dans les vignobles du comité Zala,* par M. François Gönczi. — *Ce que l'air des grandes villes contient de suie.* — *Waterloo et Sainte-Hélène,* par M. Alexandre Petheő. — *Carte géographique internationale,* par M. Albert Pécsi. — *Taras Grigorievitch Sevtchenko,* poète russe, par M. Étienne Molnár. — Chronique. — Compte rendu de l'assemblée générale de la Société Scientifique hongroise Urania. — Revue littéraire.

(1) Voir le numéro du 15 avril 1910 de la *Revue de Hongrie.*

XXXVIÈME BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST

MAI

Conférence de M. Jules Gautier.

M. Jules Gautier, directeur de l'Enseignement secondaire en France, a fait à la *Société littéraire française* le grand honneur d'exposer devant elle, le 9 avril, ses idées sur le *Passé et l'Avenir de l'Enseignement secondaire.*

Un grand nombre de notabilités universitaires et de membres de l'enseignement hongrois remplissaient la salle ; on remarquait, au premier rang, le ministre de l'Instruction publique, M. le comte Jean Zichy, et à côté de lui quatre de ses prédécesseurs, MM. le baron Laurent Eötvös, Jules de Wlassics, Albert de Berzeviczy et le comte Albert Apponyi.

L'éminent conférencier a conquis dès les premières minutes l'attention d'un tel auditoire, non seulement par l'autorité que lui donnent sa haute fonction et l'étendue de son expérience pédagogique, mais encore par la vigueur de sa pensée, la clarté de l'expression, la netteté de sa parole, et le tour vif et saisissant qu'il a su donner aux idées les plus abstraites. Voici le résumé de ses paroles.

M. Gautier se propose d'examiner l'évolution de l'enseignement secondaire depuis un siècle, et de chercher quelques idées générales qui puissent servir à fixer une ligne de conduite pour l'avenir.

S'il a choisi ce sujet pour le traiter à Budapest, ce n'est pas sans raison : il y a vingt-cinq ans, il traduisit, dans une revue pédagogique

française, un article du ministre hongrois Auguste Tréfort, dans lequel l'auteur étudiait les réformes générales à faire dans l'enseignement secondaire. (1) Tréfort voulait qu'il ne fût plus asservi aux anciennes traditions, et demandait d'abord le sacrifice du grec. Ne peut-on, vingt-cinq ans plus tard, envisager des sacrifices plus considérables ?

Lorsque M. Gautier dirigeait le cabinet de M. Aristide Briand, au Ministère de l'Instruction publique, le comte Albert Apponyi émit l'idée d'un congrès international pour rechercher la matière nécessaire de l'enseignement secondaire, et M. Briand avait approuvé hautement ce projet.

Pour ces deux raisons, M. Gautier estime qu'un public hongrois est bien préparé à entendre parler du sujet qu'il a choisi, et dont il commence aussitôt l'étude.

Un certain nombre de pédagogues, dit-il, déplorent toutes les réformes qui ont été accomplies depuis trente ans dans l'enseignement secondaire ; ils disent que si cet enseignement donne des résultats moins bons que par le passé, c'est parce qu'on s'est écarté de la tradition.

Mais y a-t-il un type traditionnel de cet enseignement ? Voyons les faits, soit en France, soit en Hongrie.

En 1802, Bonaparte fonda les lycées et en fixa le plan d'études par cette formule : « on enseignera le latin et les mathématiques ».

Ce plan ne devait pas durer longtemps. Dès 1821, on s'aperçut que les Français avaient besoin d'étudier aussi les sciences physiques ; en 1829, qu'ils devaient apprendre aussi le français, et que tous les jeunes gens n'avaient pas absolument besoin de savoir les langues anciennes pour être cultivés.

Alors deux tendances se manifestèrent : puisqu'il est impossible d'apprendre tout, on voulut faire l'éducation de la jeunesse, soit à l'aide des langues anciennes, soit à l'aide des langues modernes et des sciences. En 1852, Fortoul institua la « bifurcation » par la voie : lettres et la voie : sciences.

C'était une idée ingénieuse ; mais, comme la politique s'en mêla, ce plan d'études fut de courte durée. Heureusement les destinées de l'Instruction publique furent confiées à Victor Duruy, initiateur

(1) Cet article avait paru dans la *Budapesti Szemle* (année 1886, tome CXV.)

de toutes les réformes ; en 1865, il créa l'« enseignement spécial », comportant du français, des langues vivantes et des sciences, — sans langues anciennes.

Depuis cette époque, toute notre politique pédagogique tourne autour de cette idée, suivant laquelle Jules Ferry, Goblet, Léon Bourgeois ont transformé peu à peu notre enseignement. Le dernier de ces ministres a créé l'enseignement secondaire moderne, qui aboutissait à un baccalauréat, comme l'enseignement classique.

Mais ce baccalauréat n'ouvrait qu'un petit nombre de carrières : la médecine et le droit, par exemple, restaient fermées aux jeunes gens qui l'avaient passé. Cette situation et le progrès des idées de réforme ont abouti à la réforme de 1902, accomplie après la grande enquête magistralement dirigée par M. Ribot.

Depuis cette réforme, il n'y a plus qu'un enseignement secondaire unique. Mais comme tout le monde ne peut apprendre les mêmes choses, il a fallu le diviser. A la base, pendant les premières années, il comprend deux sections, l'une où l'on apprend des langues anciennes, une langue vivante et des sciences, l'autre où l'on apprend du français, des langues vivantes et des sciences.

A partir de la 5e année d'études, quatre voies sont ouvertes aux élèves, ou quatre sections, dont voici les matières d'enseignement :

A) latin-grec, 1 langue vivante et des sciences.
B) latin, 2 langues vivantes et des sciences.
C) latin, 1 langue vivante et beaucoup de sciences.
D) 2 langues vivantes, et plus encore de sciences.

Les quatre routes aboutissent à un seul baccalauréat (avec matières à option), qui donne accès à toutes les carrières.

Cet exposé montre qu'en France l'enseignement secondaire, jusqu'ici, n'a pas été immuable. Il en a été de même en Hongrie.

La *Ratio Educationis* de 1806 établit pour les gymnases un programme à peu près semblable à celui de Napoléon : on y apprend le latin et les sciences. L'étude de la langue hongroise n'y apparaît que vers 1840, — et spécialement d'après la loi de 1844. Vers 1860, on crée des écoles *réales* où est donné l'enseignement des langues modernes, des mathématiques, des sciences physiques et naturelles. En 1883, enfin, sous le ministère Tréfort, l'enseignement secondaire reçoit son organisation actuelle, avec les gymnases et les écoles réales, qui ont pour but, dit la loi XXX, « de donner aux élèves

un degré supérieur de culture et de les munir des connaissances nécessaires pour aborder une des branches de l'enseignement supérieur. »

En Hongrie comme en France, l'enseignement secondaire a donc subi des changements. Si une opinion contraire a pu prendre naissance, c'est à cause des résultats remarquables qu'avait donnés l'ancien enseignement classique. Mais ces résultats tiennent à ce que cet enseignement était adapté aux besoins des générations qui le recevaient. Le latin, par exemple, ayant été la langue officielle et même une langue d'usage courant en Hongrie, jusqu'au milieu du XIXe siècle, il fallait l'apprendre de toute nécessité.

Or, la société a marché ; les besoins ont profondément et rapidement changé ; les progrès de la science ont été foudroyants. Il faut donc adapter l'enseignement secondaire à la société nouvelle, car ce serait un grave danger qu'une discordance complète entre l'esprit de l'enseignement et celui des élèves ; il faut, avant tout, que le professeur et les élèves s'entendent et parlent la même langue, et que si le premier dit : Virgile, les seconds ne répondent pas obstinément : Blériot.

Quel serait cet enseignement idéal ?

On peut donner de l'enseignement secondaire deux définitions :

1° L'enseignement secondaire n'a pas sa fin en soi : c'est un moyen d'ouvrir l'esprit de l'enfant et du jeune homme, en l'appliquant à un certain nombre de disciplines particulières, pour le mettre en état de choisir celle qu'il préfère suivre dans la vie.

2° L'enseignement secondaire prend toute la jeunesse, pendant six, huit ou dix ans, après lesquels elle entre dans la vie et va faire de l'avenir. C'est un ensemble de connaissances destiné à lui faire connaître l'humanité depuis qu'elle existe, le point où elle est, et sa direction future.

Que l'on adopte l'une ou l'autre de ces définitions, on tient l'enseignement secondaire pour un instrument de formation sociale. Il faut donc y mettre bien des choses.

1° Il faut y mettre d'abord des *sciences*, puisqu'elles donnent une puissance énorme pour la vie pratique:

2° Mais on ne vit plus pour un seul pays ; les peuples se mêlent, et dans cette Tour de Babel du monde il faut s'entendre. On apprendra donc un certain nombre de *langues vivantes*, et l'on étudiera les plus grandes productions de l'esprit humain.

3° On connaîtra sa *langue nationale* à fond ; c'est une question de vie ou de mort pour un pays.

4° Mais on ne jette pas par dessus bord les choses qui ont été le lest de l'humanité, on ne coupe pas les racines profondes d'un arbre. Les racines des sociétés modernes, nous les trouvons dans les *langues anciennes*. Il faut donc les apprendre, non pas, comme on l'a trop fait jusqu'à présent, pour elles-mêmes, pour le plaisir superflu d'écrire une dissertation latine ou des vers latins : ce qui importera dans l'avenir, c'est que l'esprit humain reste relié à l'esprit antique, que les idées du passé subsistent dans les esprits modernes, non comme des instruments indispensables de culture, mais dans leur essence même.

Est-il possible de donner un tel enseignement en gagnant du temps ? — Oui, répond M. Gautier. Il sait que les jeunes filles hongroises apprennent le latin en quatre ans ; lui-même l'a introduit en France dans les lycées de jeunes filles, et en deux ans elles en savent assez pour passer le baccalauréat, alors que les garçons mettent six ans pour atteindre au même but.

Faut-il donc croire que, sur ce point, le sexe fort soit radicalement inférieur au sexe faible ? M. Gautier le pense d'autant moins aujourd'hui que, quelques heures avant sa conférence, il a visité la classe de M. Danczer, professeur au lycée de l'État du 7e arrondissement de Budapest, et qu'il a été émerveillé des résultats obtenus par ce maître sur des enfants de 12 ans, n'ayant fait encore du latin que pendant 18 mois.

Ce qu'on a pu obtenir avec des élèves de 12 ans, serait-il impossible de l'obtenir d'élèves de 14 ou 15 ans, en réservant à ces études la dernière place dans l'ordre chronologique ?

En résumé, l'enseignement secondaire idéal doit être très complexe : il comporte une culture classique, une culture scientifique, une culture esthétique ; il ne doit pas négliger le développement physique ; indépendamment de l'enseignement religieux, il doit comprendre un enseignement moral dégagé du dogmatisme, qui l'appuiera, puis le suppléera au besoin ; enfin il ne laissera pas les élèves ignorants des sciences sociales.

Voilà bien des choses ; et c'est pourquoi les problèmes que soulève cet enseignement sont si difficiles à résoudre. Celui qui les étudie doit se rappeler sans cesse que le but de l'enseignement secondaire est double :

1° Suivant une formule d'Ernest Bersot, chaque pays doit former des hommes qui soient de leur temps et de leur pays.

2° Mais il faut que les jeunes gens soient aussi des hommes «mondiaux», qu'ils aient l'esprit ouvert sur toutes les questions intéressant l'humanité et qu'ils soient portés à en préparer la solution par les voies les plus modérées.

Après sa conférence, M. Jules Gautier a reçu les félicitations de ses auditeurs les plus qualifiés; l'Association internationale des étudiants d'Universités: *Corda Fratres*, lui a offert une palme verte avec un ruban aux couleurs hongroises, et françaises, tandis que la foule le saluait par une reconnaissante ovation.

Clôture des cours gratuits de français.

Le Comité Directeur de la Société Littéraire Francaise a organisé, le 4 mai, dans la salle d'honneur du gymnase des jeunes filles 43, Váciutca, une fête solennelle pour la clôture de ses cours gratuits. MM. Victor de Molnár, secrétaire d'État, Béla Erődi directeur-inspecteur de l'enseignement ainsi que de nombreux invités assistaient à cette solennité.

M. Victor de Molnár, en présence des tous les élèves des onze cours, ouvre la séance et prononce le discours suivant:

«Mesdames et Messieurs,

C'est avec le plus grand empressement que je viens, sur votre aimable invitation, assister à la clôture solennelle des cours gratuits de la Société Littéraire Francaise de Budapest, et me rendre compte en même temps des progrès réalisés par les élèves. Je vois avec plaisir que, sur 351 élèves inscrits, 169 ont persévéré jusqu'à ce jour; j'eusse, il est vrai, préféré pouvoir constater la présence de tous ceux qui se présentèrent, lors de l'ouverture de ces cours, dans l'intention de les suivre.

Certes, nous devons sincèrement remercier la Société Littéraire, et lui savoir infinement gré d'avoir institué ces cours, car la connaissance de la langue française contribue non seulement à la culture générale, mais est surtout indispensable au point de vue économique.

Plus l'on connait de langues, plus l'horizon s'élargit, et plus l'on devient apte à remplir les tâches, que d'année en année, le développement croissant de la vie intellectuelle, de l'industrie, du commerce et en général de l'économie politique, exige de ceux qui désirent et veulent voir leur patrie jouir, dans le concert international, d'une influence et d'une considération dignes d'elle.

Cette vérité se rapporte surtout à la langue française, car il est bien certain que, sans la connaître, nous ne saurions que bien malaisément pénétrer dans cette mine d'or que le génie de la nation francaise produit, et nous aurions beaucoup plus de peine à profiter du progrès dont la France fait preuve dans l'industrie, dans les beaux arts, dans la science par la place prépondérante qu'elle occupe dans la culture universelle.

En ouvrant cette séance solennelle, j'adresse mes vœux les plus sincères à la Société Littéraire Française de Budapest, et souhaite ardemment que ses cours soient suivis à l'avenir de l'intérêt croissant que mérite le noble but qu'elle s'est proposé.»

Après le discours d'ouverture, les élèves des différents cours récitent quelques poésies el répondent aux questions posées de leurs professeurs.

M. Frédéric de Medveczky, vice-président, adresse en termes chaleureux ses compliments sincères aux élèves pour l'application et le savoir dont ils ont fait preuve, et n'oublie pas de remercier le corps des professeurs dont la compétence et l'infatigable persévérance a produit de si beaux résultats.

Le vice-président annonce ensuite que la Société Littéraire a décidé de décerner cette année deux bourses de 400 et 500 couronnes à deux élèves désireux de prendre part aux cours de vacances organisés par l'Alliance Française à Paris. Les demandes concernant ces bourses devront être adressées au siège de la Société avant le 15 juin.

M. de Medveczky remercie M. Victor de Molnár de l'empressement avec lequel il a répondu à l' invitation de la Société.

M. Béla Arany prononce un discours au nom de ses camarades et remercie la Société de leur avoir fourni les moyens d'apprendre la belle langue française ; il exprime ensuite toute la gratitude des élèves pour leurs professeurs.

On termina la séance par la distribution des prix.

Liste supplémentaire de souscription pour les victimes des inondations de la Seine.

Dans notre numéro au 15 mars, nous avons déjà donné une liste des dons versés au Consulat général de France à Budapest pour les inondés de la Seine ; voici la liste des sommes qu'a reçues à cet effet la Société Littéraire Française de Budapest : Mme la comtesse Etienne Tisza 20 cour., M. le baron Coloman Müller 50 cour., Mme la comtesse Rodolphe Chotek 50 cour., M. le comte Alexandre Apponyi 20 cour., M. le comte Aurèle Dessewffy 20 cour., M. le comte Jean Zichy 20 cour., Son Altesse Imp. et Royale l'Archiduc Joseph 200 cour., Mme la comtesse Jules Károlyi 50 cour., M. le comte Festetics 80 cour., Mme Arthur de Sarbó 20 cour., Mme la baronne Fhilippe Orosdy 40 cour., Mme la baronne Eugénie Orczy 50 cour., Mlle Marcelle de Lindh 20 francs, M. Antoin Malosik 100 cour., Mme Arthur Lederer 50 cour., M. le prince Nicolas Pálffy 100 cour.

Le rédacteur en chef et gérant,
GUILLAUME HUSZÁR.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ONT PARU RÉCEMMENT.

LIVRES FRANÇAIS :

Chez **Félix Alcan,** Paris : *Les questions actuelles de politique étrangère en Asie* (Prix 3 fr. 50).

Chez **Ch. Delagrave,** Paris : *Anthologie des Prosateurs Français Contemporains*, par G. Pellissier (Prix 3 fr. 50).

Chez **Sansot et Cie,** Paris : *Une critique de Chantecler*, par Jean Héritier (Prix 1 franc).

LIVRES HONGROIS :

Chez **R. Lampel,** Budapest : *Vasárnapok (Dimanches)*, par Louis Szabolcsi.

Chez **Singer et Wolfner,** Budapest : *Kelet fia (Fils de l'Orient)*, par Edmond Mariay.

Édition du Journal **Budapesti Hirlap :** *A szinjátszás művészete (L'art dramatique)*, par Emeric Császár (Prix 3 cour.).

Chez **F. Kilián,** Budapest : *A latin válsága (La crise du latin)*, par Ladislas Kőszegi (Prix 1 cour.).

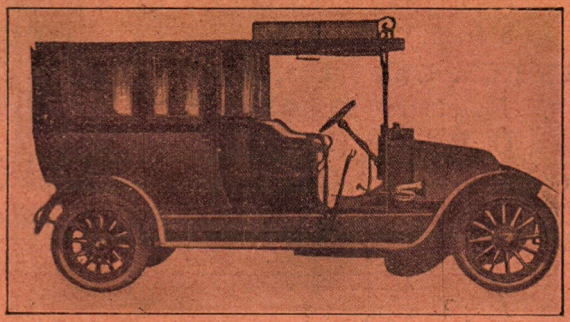
Chez **Posner et fils,** Budapest : *A törvényes munkásvédelem nemzetközi szabályozása (Le règlement international des lois de protection des ouvriers)*, par M. André Máday, Professeur de Sociologie à l'Université de Genève (Prix 1 cour.).

„HELIOS AUTOMOBILE“

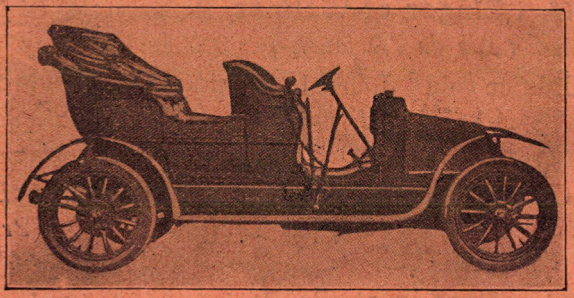
GARAGE, ATELIER DE RÉPARATIONS

RENAULT, OPEL, BUSSING

VOITURES DE LIVRAISON, VÉHICULES INDUSTRIELS,
AÉROPLANES, MOTEURS D'AVIATION



Limousine Renault 20—30 HP.



Double Phaéton Renault 14—20 HP.

BUDAPEST

BÁLVÁNY-UTCA 12

au centre de la ville.

TÉLÉPHONE: 73—65.

Budapest, Imprimerie de la Société anonyme Athenaeum.

Dupl. 4652.

Revue de Hongrie, couronnée par l'Académie Française.

IIIième ANNÉE. — TOME V. N° 6. 15 JUIN 1910.

REVUE DE HONGRIE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST

SOMMAIRE

I. — MIKSZÁTH ... 689
II. — LES COLLECTIONS D'ART DE FEU LE COMTE JEAN PÁLFFY, par **M. Eugène de Radisics**, Directeur du Musée des Arts Décoratifs ... 690
III. — LA HONGRIE A L'EXPOSITION CYNÉGÉTIQUE DE VIENNE ... 702
IV. — L'ART, LA VALEUR DE L'ART, L'ÉDUCATION ARTISTIQUE (4), par **M. Bernard Alexander**, Professeur à l'Université de Budapest ... 709
V. — LE BOIS DE BOULOGNE, par **M. Robert Hénard**, attaché au Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris ... 727
VI. — LES HUSSARDS HONGROIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME (fin), par **Mme la Ctesse H. de Reinach-Foussemagne** ... 737
VII. — TYPHON (1), pièce de *M. MELCHIOR LENGYEL*, adaptée du hongrois par **M. André Adorján** ... 751
VIII. — BULLETIN POLITIQUE ... 770
IX. — CHRONIQUE DES THÉATRES. — *La fin de la saison théâtrale. — Les reprises au Nemzeti Szinház. — Des Allemands au Vigszinház. — Les dernières nouveautés du Vigszinház. — Des Allemands et LE MILLIONNAIRE au Magyar Szinház* ... 772
X. — CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS. — *Le Grand Salon de Printemps. — L'École impressionniste. — Salon des Humoristes. — Exposition des Peintres, Sculpteurs et Architectes Suisses. — Estampes Japonaises* ... 777
XI. — CHRONIQUE MUSICALE. — *Le jubilé de Goldmark* ... 788
XII. — LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE. — *M. Léon Lánczy et la question économique. — Chemins de fer privés. — L'augmentation du capital de la Société Anonyme Hongroise de Commerce. — La Bourse des valeurs hongroises* ... 791
XIII. — REVUE DES REVUES PUBLIÉES EN HONGRIE ... 795
XIV. — XXXVIième BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST. — *Tableau des cours gratuits.* 799

BUDAPEST

Bureaux de la *REVUE DE HONGRIE:* VI., Andrássy-ut 95.

(En vente chez tous les libraires)

PARIS

HACHETTE ET Cie — Messageries et Journaux — 8, RUE PAUL LELONG

H. LE SOUDIER — Service de la Librairie étrangère — 174, Bd ST-GERMAIN

HONORÉ CHAMPION — Libraire-Éditeur — 5, QUAI MALAQUAIS

VIENNE, GEROLD & CIE. — **BERLIN**, PUTTKAMMER & MÜHLBRECHT. — **LEIPSIC**, BROCKHAUS.
LONDRES, BAILLIÈRE TINDALL & COX. — **ROME**, FRATELLI BOCCA.
MADRID, FERNANDO FÉ. — **BRUXELLES**, N. LEBÈGUE ET CIE.
SAINT-PÉTERSBOURG, K. L. RICKER. — **NEW-YORK**, THE INTERNATIONAL NEWS CO.
BELGRADE, ERNST EICHSTÄDT. — **BUCAREST**, SOCEC & CIE.
SOFIA, IVAN PARLAPANOFF.

LITTÉRATURE HONGROISE, FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
HISTOIRE, POLITIQUE, ÉCONOMIE SOCIALE, PHILOSOPHIE, SCIENCES, BEAUX-ARTS
FINANCES.

La REVUE DE HONGRIE est une revue hongroise rédigée en langue française.

Elle publie des articles écrits par des hommes d'État, des littérateurs, des savants hongrois, et ayant trait à la Politique, à la Littérature, aux Sciences, aux Beaux-Arts, aux Finances, à l'Économie Sociale, à l'Histoire, etc.

La REVUE DE HONGRIE s'occupe de toutes les questions qui, à un point de vue général, peuvent, en mettant en relief les choses de Hongrie, intéresser l'étranger et notamment le lecteur français. Elle compte également des collaborateurs dans tous les pays et publie des articles d'un intérêt général qui lui donnent un caractère international.

La REVUE DE HONGRIE est une tribune ouverte à tous, elle restera indépendante de toute influence de parti.

La REVUE DE HONGRIE est l'organe de la Société Littéraire Française de Budapest.

LA REVUE DE HONGRIE

se réserve d'autoriser la reproduction ou la traduction de ses articles aux publications périodiques de la Hongrie et de l'étranger qui en auront fait la demande.

LA REVUE DE HONGRIE PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

PRIX DE L'ABONNEMENT:

HONGRIE ET AUTRICHE ... ... Un an **25** cour. — Six mois **15** cour.
ETRANGER (Union postale.) ... ... — **30** francs — **20** francs.

Prix de la livraison: 2 cour. 50 c.

Un numéro spécimen est envoyé franco sur demande.

MIKSZÁTH

Mikszáth, notre éminent collaborateur, est mort. Il y a quelques jours seulement, nous fêtions le 40e anniversaire de sa carrière littéraire. Il était donné à l'auteur de voir autour de son nom une auréole d'immortalité, mais hélas ! la mort l'a frappé au lendemain de son triomphe. Il aperçut la terre promise, mais il est tombé au moment d'y entrer . . .

Ce n'est pas ici le lieu de parler de l'écrivain et de son œuvre — nous le ferons prochainement. Nous tenons uniquement à signaler la perte douloureuse que nous venons de faire. Les lecteurs de notre *Revue* ont pu apprécier son talent dans le *Coq noir* qui n'est qu'une page de son œuvre considérable et variée où se réflète la vie hongroise et qui, tout en étant nationale, est d'une large humanité. Ses romans et ses contes sont lu partout et partout appréciés. Lors de sa visite, M. Roosevelt a tenu à lui exprimer son admiration. Il n'y a pas de pays civilisé où son nom glorieux n'ait pénétré . . .

Il est mort à l'âge de 63 ans. Pendant les fêtes organisées en son honneur, il disait aux hommes qui venaient le saluer de tous les coins de la Hongrie : « Dites à ceux qui vous ont envoyés que vous avez vu un homme heureux. » Il est heureux, à présent, pour toujours.

LES COLLECTIONS D'ART DE FEU LE COMTE JEAN PÁLFFY

C'est comme si je le voyais encore, le comte Jean Pálffy, ce personnage si peu accessible, si peu connu et en même temps si méconnu.

Haut de taille, d'une distinction rare, d'une mise élégante, poli comme on a depuis longtemps cessé de l'être, le comte semblait personnifier le type du grand seigneur d'antan. Belle tête aux traits accentués et qu'il portait haut, nez aquilin, face rasée, longue moustache. Très calme, sans jamais se presser, ses yeux intelligents d'un bleu pur ne cessaient de fouiller l'âme de son interlocuteur — gare à vous s'il vous soupçonnait de l'approcher avec une intention cachée : soudain, une expression railleuse transformait son visage jusque là impénétrable et telle une flèche à bout portant, nette et sèche, sa riposte vous frappait. Sa conversation un peu hautaine était cependant aimable et toujours intéressante, car il savait beaucoup de choses et possédait une mémoire étonnante.

Il allait et venait sans cesse. A l'étranger c'étaient Paris, Londres et l'Italie qu'il visitait de préférence, surtout Paris, où il possédait d'abord l'hôtel surnommé Palais Pompéien, puis l'hôtel portant le N° 10 de la rue Leroux. En été il passait un certain temps à visiter successivement ses châteaux de Hongrie situés à Pozsony, à Királyfa, à Bajmócz et à Bazin, classant, rangeant les trésors d'art qu'il y amassait, passion unique de sa vie laborieuse.

Il n'aimait guère la société ; sa personnalité contrastait singulièrement avec les gens qui auraient pu l'entourer. Aussi avait-il l'air dépaysé, quand il se trouvait dans sa patrie qu'il

aimait cependant de toutes ses forces, comme le prouve éloquemment son testament.

Le comte naquit en 1829. A l'âge de 41 ans il fut appelé au poste de préfet du comté de Pozsony dont il portait du reste, de par sa naissance, le titre héréditaire. Très consciencieux dans l'exercice de ses fonctions, il exigeait que ses subalternes le fussent également, leur demandait d'observer strictement les heures réglementaires de bureau et les contrôlait en personne. Cela paraissait intolérable. Pour se venger, on lui suscita des difficultés à tout propos, on lui rendit la vie dure si bien qu'après trois années de service, vexé, las de lutter avec l'opposition sourde, il donna sa démission, pour ne plus jamais accepter de charge publique.

Héritier d'une grande fortune, fortement grevée, il est vrai — je n'ai hérité de mon père que des dettes, m'a-t-il dit une fois — il parvint en très peu de temps à mettre de l'ordre dans ses affaires, à payer tous les créanciers et à se former un patrimoine d'une valeur d'au moins 90 millions.

Les palais et châteaux de famille délaissés, presque vides, se meublaient sous sa main active : tableaux de maître, meubles, tapisseries, bronzes, porcelaines, faïences, vaisselles d'or et d'argent et bibelots de tous genres vinrent s'ajouter à la fortune toujours croissante pour ressusciter l'ancienne splendeur de la famille Pálffy qui avait donné à la Hongrie des héros et deux Palatins dont l'un, Jean (1664—1751) se distingua dans les combats livrés aux Turcs et était, sous la reine Marie Thérèse, commandant en chef de l'armée hongroise.

Enfin, pour compléter l'esquisse fugitive du portrait du comte que j'ai essayé de tracer, j'insérerai ici l'extrait de quelques-unes de ses dispositions testamentaires.

Il lègue à la nation un ensemble de biens, valant 6 millions, dont les revenus serviront à créer des bourses de 4—6000 couronnes, à distribuer par le ministre de l'Instruction publique sur la proposition des professeurs, aux élèves des écoles supérieures désireux de se perfectionner à l'étranger dans les sciences, les arts, l'industrie et le commerce. En retour des facilités qu'ils obtiennent, les élèves s'obligent à remplir, trois ans, une fonction d'utilité publique que le ministre leur désignera. Est-il besoin de faire observer toute la générosité de cette disposition, la sagesse qui l'a inspirée et le pouvoir

qu'elle représente dans les mains du Gouvernement qui donne environ 20 à 30 bourses par an, dans un pays comme le nôtre, habité par une foule de nationalités diverses, combattant toutes, avec plus ou moins d'ardeur, la suprématie intellectuelle de la race hongroise ?

Mais ce n'est pas tout. Un bon patriote ne saurait lire sans émotion le passage suivant de son testament : Le but de mes fréquents voyages et séjours à l'étranger n'était pas uniquement celui de satisfaire à mon penchant pour les œuvres d'art, mais d'en acquérir autant que mes moyens le permettaient afin de remédier à la pénurie de mon pays en fait d'œuvres de ce genre et par là de propager le culte du beau et d'encourager les arts. Voici comment le comte a réalisé son idée. Il lègue à la nation, pour former un ensemble qui portera son nom, la fleur de sa collection de tableaux, 178 toiles de maîtres, tels que Francesco Francia, Boltraffio, Le Titien, Andrea del Sarto, Rembrandt, Troyon, Courbet, Daubigny et autres, tous authentiques et d'une conservation parfaite. Il ordonne que les collections disposées dans les châteaux et palais de Vienne, Pozsony, Királyfa et Bajmócz restent à la place qu'elles occuperont à sa mort, qu'elles soient entretenues et mises à la disposition du public à la façon de musées. Or, comme les collections en question forment une partie intégrante des fidéicommis que le comte a institués, la disposition ci-dessus mentionnée équivant à la fondation de quatre musées nationaux absolument gratuits, les charges de leur entretien revenant aux héritiers. Regardée de plus près, elle nous ouvre des horizons tout nouveaux et nous permet d'attribuer à ces musées dans la culture du pays un rôle beaucoup plus important qu'ont en général ces sortes d'institutions, car tous ces châteaux, musées futures, à l'exception naturellement du palais de Vienne, se trouvent en province, même assez loin de la capitale.

Ce ne sont pas les capitales, ni leurs avenues principales qui donnent l'idée la plus juste du niveau intellectuel et de l'amplitude des ressources financières du pays. La capitale dans son ensemble représente toujours le maximum d'efforts dont le pays est capable. Pour bien juger un pays, il faut voir la province et prendre la moyenne de ce qu'elle nous offre sous tous les rapports.

Le comte Pálffy, en ordonnant dans son testament que les collections, à l'exception des tableaux légués au Musée des Beaux-Arts, restent telles qu'il les avait réunies, est parti de cette idée que des centres d'enseignement et de culture, des châteaux par exemple, remplis de monuments d'art disséminés en province, ne pouvaient être qu'utiles au pays même. Une fois connus et accessibles, ils formeraient des points d'attraction vers lesquels se dirigerait le courant des voyageurs propageant la culture, emportant une connaissance plus exacte du pays et, chose non moins importante, semant de l'argent le long de leur route. Il devait se dire que les besoins des voyageurs font naître une foule d'institutions, hôtels et autres qui, de leur côté, contribuent à la prospérité des habitants de l'endroit où ils se trouvent. Je dirai volontiers que les dispositions du comte concernant ses collections ressemblent à une action de grâce perpétuelle envers le sol natal qui lui a fourni si généreusement les moyens de vivre comme il l'entendait et de sacrifier, sans devoir compter, à sa passion de collectionneur. Peut-être la vanité d'auteur entrait-elle aussi pour quelque chose dans ce qu'il fit, car il achetait avec discernement, disposait tout lui-même, réfléchissait longtemps à ses plans et ne plaçait pour ainsi dire pas même une chaise au hasard ; pourquoi pas ? Le fait est qu'il avait une faculté extraordinaire d'assembler des pièces qui pouvaient s'accorder, un coup d'œil rare pour l'equilibre des mases et pour la beauté des lignes, pour l'harmonie des couleurs et en était parfaitement conscient. Il ne serait donc que très naturel qu'il tînt à conserver son œuvre telle qu'il l'avait conçue, d'autant plus qu'elle était de celles dont la vue permet le plus facilement de pénétrer dans les replis secrets de l'âme de son auteur. Lui vivant, son âme fut impénétrable, mort, elle nous a livré ses secrets.

Qu'il eut ses défauts et ses faiblesses, lui aussi ; qu'il fut méfiant, malicieux quelque fois ; généreux quand il s'agissait d'acquérir une pièce rare et peu disposé à rétribuer largement les services de ses gens ; qu'il sut détester, sans savoir aimer et que l'art aussi de se faire aimer lui fut inconnu . . . sans doute, mais la vie est une chose si compliquée ! Il faudrait connaître les circonstances qui collaborent à la formation d'un caractère humain, avant de le juger, et il ne faut pas toujours chercher la petite bête. Le comte n'était pas ce que l'on

appelle un homme à femmes ; la femme ne l'intéressait que très peu. Aussi est-il resté célibataire, et si les rapports trop fréquents avec les femmes ne sont pas faits pour augmenter l'idéalisme de l'homme, ils le dotent en revanche d'une philosophie plus aimable, plus riante et le rendent moins sensible aux souffrances de la vie. Le comte Pálffy était sensible et souffrait facilement. Il a partagé le sort de ceux qui ont vécu sans avoir aimé la femme. Mais quand même le comte aurait eu le double de ses défauts, il les a rachetés à mes yeux par ses dispositions testamentaires qui, sans contredit, lui assurent une place d'honneur parmi les meilleurs de son époque.

* * *

Toute collection, quelle qu'elle soit, excite ma curiosité à deux points de vue. J'aime à voir les objets pour eux-mêmes et je cherche à deviner les motifs psychologiques qui agissaient sur le propriétaire quand il les a réunis. C'est même ce qu'il y a de plus intéressant à découvrir dans une collection : l'âme de la collection.

Appelé à dresser l'inventaire des collections du défunt, plus de 3000 pièces, sans compter les tableaux, les gravures et les armes, dont je n'avais pas à m'occuper, je ne cessais d'interroger les objets à mesure qu'ils passaient par mes mains, pour leur arracher le secret de leur présence à l'endroit même où je les trouvais. Ce que j'ai constaté c'est d'abord les liens intimes qui les rattachaient à leur place, ensuite la concordance manifeste entre l'époque de l'objet et l'époque du palais ou château respectif ; enfin j'ai remarqué que la dénomination de mobilier, à quelques exceptions près, pouvait s'appliquer à toutes les pièces, le mot mobilier pris naturellement dans son acception la plus large. J'en déduisais donc que le comte avait nécéssairement un programme bien arrêté, quand il se mit à former ses collections. Lequel ?

* * *

La demeure la plus ancienne qu'il possédait c'est le château-fort de Bajmócz. Campé sur une colline dominant la vallée de la Nyitra, donné à la famille Pálffy par le roi Ferdinand II en 1637, ancienne propriété du roi Matthias Corvin qui y

séjournait volontiers, et signait des décrets sous le tilleul séculaire *datum sub tilia nostrae Bajmocensi* qui existe encore, l'extérieur du château n'offrait qu'un intérêt médiocre quand il revint en héritage au comte Jean Pálffy. C'était un fort à trois enceintes, sans style précis ; sorte de bâtisse d'utilité en maçonnerie que des praticiens avaient construite. Cela ne pouvait plaire au comte. Aussi décida-t-il à le transformer en une demeure digne de ses ancêtres. Il y réussit au prix de vingt ans de labeur et en sacrifiant trois millions. A l'heure qu'il est, le château-fort de Bajmócz rivalise avec le fameux château-fort de Vajda-Hunyad, le plus beau de la Hongrie.

En pierre de taille, reposant sur le rocher même qui lui sert de fondement, son plan original n'a pas subi de modifications importantes : nous y distinguons toujours les trois enceintes ayant chacune un niveau différent, suivant la pente du rocher. La première, avec l'entrée principale ancienne, du XVIIe siècle, comporte les localités affectées à l'administration, la seconde, à laquelle un escalier en pierre praticable pour cavaliers donne accès, les appartements du défunt, la chapelle et les chambres d'amis ; la troisième enfin, flanquée de deux tours, hautes l'une de 60, l'autre de 71 mètres, les appartements de réception et d'autres, un par étage, destinés aux personnages de marque. Il y a, en tout, dans le château 182 pièces dont 50 peuvent être habitées. La superficie couverte est de 4000 mètres carrés environ.

Le style général de l'architecture adapté par le comte qui surveillait personnellement les travaux, en fournissait soi-même les plans, est celui de la fin du XVe siècle, tel qu'il a existé en France. A l'intérieur, par contre, nous voyons s'épanouir successivement le style de transition, celui de l'époque gothique et de la Renaissance, jusqu'aux formes alourdies du XVIIe siècle qui donne son cachet au plafond de la chapelle, ancien celui-ci aussi.

La mort ayant mis une fin aux efforts du comte, l'ameublement du château est incomplet. Les parties terminées nous donnent cependant une idée assez nette de ce qu'il aurait été si le sort avait permis au comte d'achever son œuvre. Avec le tact et le discernement qui lui étaient propres, son choix se porta de préférence sur les pièces de la fin du XVIe et du

commencement du XVIIe siècle, de provenance allemande avant tout, parce que c'est le seul genre de meubles dans le commerce offrant encore un nombre de spécimens authentiques suffisants pour garnir au besoin un château tout entier. En outre, le comte ne pouvait oublier qu'à l'époque où le château de Bajmócz vint enrichir sa famille, les industries artistiques, surtout le mobilier, subissaient plus que jamais l'influence du voisinage germanique, de sorte que si son ancêtre eut acheté des meubles, il n'eût pas pu s'en procurer d'autres.

Conformément au goût des époques indiquées, ce sont les meubles à deux corps de composition architécturale, armoires, buffet, chiffoniers avec colonnes, pilastres, ornés de niches, incrustés de bois divers, des bahuts, des cabinets à nombreux tiroirs, agrémentés de rinceaux, d'arabesques et de vues de villes fantaisistes, qui forment le gros de l'ameublement, disposé, comme il convient, suivant un système d'où les effets pittoresques si recherchés de nos jours sont absolument exclus. Cela est peut-être froid, ne nous donne pas la sensation du bien-être, mais c'est correcte et bien dans la note des époques qui ignoraient le comfort. Autour de ce noyau viennent se ranger des tapis d'orient, quelques tapisseries, des panoplies d'armes, quelques tableaux d'ancêtres, des plats en faïence italienne et, juste ce qu'il faut pour compléter l'ensemble, des menus objets pour la plupart anciens, indispensables à la vie. Si j'avais à caractériser en quelques mots seulement le château fort de Bajmócz, je dirais pour l'extérieur : résidence royale d'une magnificence rare, pour l'intérieur : commencement généreux dont on regrette l'arrêt à mi-chemin.

* * *

Ce qui frappe surtout le visiteur dès qu'il a franchi l'enceinte du parc de Királyháza, un beau parc anglais de 70 hectares, bordés d'un petit enclos aux arbres taillés, c'est l'isolement complet de la vie qui l'entoure et dont nous faisons partie : on se dirait transporté dans un autre monde, aux couleurs ternies par le temps, et dans l'atmosphère duquel flotte le parfum d'une époque lointaine, aussi délicate qu'harmonieuse. C'est que, c'était dans le château de Királyfa,

construit par le Palatin vers 1754, que son dernier descendant : Jean a retrouvé le milieu qui lui convenait le mieux et a su mettre à contribution toutes ses facultés au profit d'une œuvre parfaite, comme on n'en a pas créé beaucoup.

Le château, au point de vue de l'architecture, n'offre absolument pas d'intérêt. C'est une longue façade droite et plate avec deux ailes plus courtes, apposées en angle droit ; à l'intérieur une suite de chambres sur un corridor fermé, pas même d'escalier d'honneur, complément si caractéristique des constructions du XVIIIe siècle. Mais en revanche quel régal des yeux, quand on passe en revue le corridor, long de 126 mètres, sans compter les deux ailes et les trente et quelques pièces, toutes meublées de meubles anciens de l'époque. C'est une enfilade de salons, de chambres de réception, de chambres à coucher avec toilettes, formant quelquefois appartement, toutes prêtes à être habitées séparément ou dans leur ensemble, non pas un amas d'objets, une collection de musée disposée dans beaucoup de pièces. Les meubles comportent les styles principaux de l'art du XVIIIe siècle, de Louis XV et de Louis XVI jusqu'aux formes rigides de la fin du siècle qui frisent déjà le style Empire. Bien que ce soit le comte qui les ait achetés et que ses moyens lui eussent permis le luxe d'un ameublement français, il a préféré celui qui était en vogue chez nous, en noyer, avec incrustations, ou peint en blanc, rehaussé de filets en couleur qui, pour être moins élégants, moins fins que son contemporain de France, a l'avantage sur ce dernier de mieux s'harmoniser avec le cadre qui le renferme. Je ne vois pas bien à Királyfa sous les humbles rinceaux blancs de stuc qui agrémentent les plafonds, où pas un panneau sculpté ne recouvre les murs, ces canapés et ces bergères dorés, tendus de tapisseries qu'on voit dans les châteaux de France et qui rivalisent par la finesse de leurs sculptures avec des bronzes ciselés. Le comte a voulu reconstituer la demeure du Palatin et il y a réussi à merveille. C'est même étonnant qu'une personne vivant au beau milieu du XIXe siècle ait pu comprendre à ce point l'âme du passé. Tout s'y accorde : les sièges, les consoles sculptées, les commodes en marqueterie, les bronzes, les cabinets laqués, copiés sur des originaux chinois et japonais si appréciés au XVIIIe siècle ; les vases et potiches en porcelaine de Chine de dimen-

sions énormes, décorés de bleu qui garnissent les corridors ; le nombre considérable de plats, d'assiettes, de coupes et de tasses de la même provenance, ornés de chrysanthèmes, accessoires presque indispensables des demeurs seigneuriales sous l'empire de Marie-Thérèse, les faïences de Delft et les figurines en porcelaine de Saxe et de Vienne, souvenirs aussi charmants que fidèles des mœurs, usages et costumes de leur temps — en un mot tout contribue à évoquer en nous l'image que le comte visait et qu'il a composée avec une patience infinie, en assemblant mille éléments les plus divers. Les tableaux aussi ont leur rôle déterminé : ce n'est pas une galerie de peintures accrochées aux murs pour captiver nos regards, mais en quelque sorte des illustrations de l'époque, destinées à la faire mieux comprendre.

Dans le grand nombre d'objets se trouvant à Királyfa — j'en ai catalogué près de deux mille — je signalerai, comme particulièrement dignes de l'attention des amateurs les suivants : Amour assis, de grandeur naturelle, bronze de Falconet, vitrines Louis XV en essences des îles d'une composition excessivement intéressante, une pendule et un baromètre Louis XVI, dans des cadres sculptés en bois doré, portant l'inscription *Persevalle à Reims*, une paire de girandoles de bronze également Louis XVI en forme de vase fleuri, deux coffrets, l'un renfermant des flacons, l'autre une garniture complète de bureau, le tout en écaille piqué d'or à 3 couleurs, donnés au Palatin par Marie-Thérèse, une pendule magnifique Louis XVI en bronze doré, supportée par un aigle, une paire de candélabres en bronze ornées de pendants en crystal de roche, dont les bras affrontés forment les initiales connues de Louis XIV surmontés de la couronne royale, une commode Louis XV hollandaise en marqueterie, d'une rare conservation et d'une grande richesse.

Je ne parlerai qu'en passant de l'argenterie qui tient une large place dans la collection, bien qu'elle mériterait une étude spéciale, car parmi les deux cent cinquante et quelques pièces gardées à Királyfa, couverts en or, plats d'apparat et autres en vermeil, anglais, services de thé et de café, fabriqués à Augsbourg au XVIIIe siècle, il y en a qui, mises aux enchères réaliseraient des sommes fantastiques : ainsi deux soupières en argent blanc avec plateaux et un bouquet

de légumes en ronde-bosse sur le couvercle, portant le poinçon de Londres de l'année 1768 ; deux autres, ornées de quatre bougeoirs de William Fawdery, Londres 1713 et deux saucières au contrôle parisien de l'année 1745 d'Antoine L'Euchaudel.

* * *

J'arrive au «petit bouquet» du lègue artistique du comte Pálffy : au palais de Pozsony. Ici, non plus, l'architecture ne compte pas. Le passant, en voyant cette maison grise, insignifiante, ne se douterait guère des trésors d'art qu'elle contient. L'impression de nous trouver dans un milieu peu ordinaire nous saisit dès l'entrée dont la simplicité distinguée respire le calme aristocratique : rampe en fer forgé, quelques bronzes, des sièges anglais en acajou et sur les murs blancs des tableaux italiens de la meilleure époque ; l'un d'eux, portrait de doge de la main du Titien aux tons mordorés resplendit de lumière. Un peu plus haut c'est St. Sébastien par Boltraffio, avec des figures grandeur presque nature, à la chaire éclatante, nous préparent aux régale qui nous attend.

Le comte est parti du principe très juste que les différentes pièces d'une demeure se valent entre elles. Chacune remplit une fonction distincte, sert à un certain besoin de la vie, et elles ne doivent pas être rangées dans des catégories leur constituant une sorte de rang, car c'est le même propriétaire qui les habite toutes. Si donc celui-ci éprouve le besoin de s'entourer d'œuvres d'art, il peut les placer où bon lui semble, pourvu toutefois qu'elles répondent au but auquel est destinée la pièce. C'est dans cet ordre d'idées que le comte a garni son cabinet de toilette du plus beau meuble qu'il possède : commode Louis XVI en acajou orné de bronzes dorés d'une pureté de lignes admirable et ciselés avec un art consommé, parce que cette commode a été faite pour contenir du linge. Elle proviendrait du château de Saint-Cloud et aurait appartenu à Marie-Antoinette. Attribué à tort ou à raison à l'ameublement de la malheureuse reine, ce meuble n'a pas à craindre le rapprochement avec les pièces authentiques du Garde-Meuble. Son style lui assigne cependant une place à part dans la collection de Pozsony, car le caractère général de ce dernier est celui du règne de Louis XIV.

Conformément au goût de cette époque somptueuse, c'est le meuble genre Boulle, recouvert d'écaille, incrusté de métaux, orné de bronze doré, qui fournit la note dominante du palais de Pozsony. Je ne voudrais pas fatiguer le lecteur en les énumérant, mais je ne puis passer sous silence la pièce capitale, une pendule-gaîne en ébène de Berthou avec des bronzes d'un modelé superbe, dont Williamson a publié le pendant dans son ouvrage sur les meubles d'art du mobilier national. A-t-elle aussi appartenu à Louis XV? Je n'en serais pas surpris. Il va sans dire qu'un connaisseur de la force du comte Pálffy, ne pouvait pas ne pas se souvenir que les vases Céladon en porcelaine craquelée de Chine, dont les nuances nourries s'accordent si bien aux tons profonds de l'écaille et au chatoiement des bronzes dorés étaient particulièrement appréciés sous Louis XIV. Aussi en a-t-il réuni un joli nombre: pots, bouteilles, coupes, plats, avec des dessins ciselés sous couverte et des montures françaises contemporaines formant un complément des mieux appropriés.

La valeur la plus grande du palais est cependant la galerie de tableaux composée de 115 pièces et qu'il a léguée, comme je l'ai déjà dit, au Musée des Beaux-Arts. Évaluée à environ deux millions et parfaitement conservée, elle se compose de 53 toiles italiennes dont je mentionnerai encore les suivantes: Madelaine par Correggio, Vierge avec l'enfant de Bellini, Ste Famille, le Christ en croix et la Vierge avec l'enfant dûs au pinceau de Francesco Francia, la Mère douloureuse par Andrea del Sarto; de 42 tableaux hollandais, et parmi ceux-ci un portrait d'homme de Van der Helst, un paysage de Rembrandt une marine de Simon de Flieger, un paysage de Hobbema; un portrait de vieillard des plus intéressants attribué à Van Dyck, deux paysages de Nicolas Poussin, de 20 tableaux de provenance différente. J'emprunte ces noms à l'inventaire dressé par le Musée des Beaux-Arts.

Enfin au Palais de Pozsony, comme au château de Királyfa, une collection de bijoux, d'émaux et de vases en argent et en vermeil, ceux-ci pour la plupart allemands, du XVIe et du XVIIe siècles, vient clore la série des objets d'art qui a été offerte grâce à la générosité du comte à l'admiration des amateurs et du public. Les connaisseurs du XVIIIe siècle seront particulièrement ravis des tabatières en or émaillé

offrant ce qui a été fait de plus délicat et de plus artistique par les orfèvres parisiens de cette époque. J'en cite au hasard quelques noms : Étienne de Bougs (1717—1722), Eloi Brichard (1756—1762). Julien Alaterre (1768—1774), Courtois (1774—1775).

* * *

Et maintenant j'essayerai de répondre à la question que je me suis posée : quel était l'idée qu'a suivi le comte Jean Pálffy en collectionnant ?

Il aimait les œuvres d'art et éprouvait le besoin de s'en entourer. C'est le point de départ. Il ne recherchait les monuments d'art qu'en tant que ceux-ci pouvaient compléter les propriétés de ses ancêtres. Je ne crois donc pas me tromper en disant, il travaillait pour la gloire de sa maison et pour la gloire de son pays, lui, qui vivait dans les souvenirs du passé, qui était fier d'appartenir à la famille illustre des Pálffy, parce qu'elle avait de tout temps servi loyalement et son souverain et son pays. Il a, lui aussi, considéré comme un devoir de ne pas dévier des traditions de famille, d'être, à son tour, utile à sa patrie, en lui fournissant les moyens nécessaires à la formation de générations d'ouvriers de la culture intellectuelle, en lui offrant des cadeaux princiers dont la valeur ne fera qu'augmenter et en instituant des centres de civilisation d'où, comme d'un foyer lumineux, émanera cette pure jouissance : l'amour de l'art.

Eugène de Radisics.

LA HONGRIE A L'EXPOSITION CYNÉGÉTIQUE DE VIENNE

Sur la place principale de l'Exposition cynégétique internationale de Vienne, au milieu des pavillons des nations étrangères qui se groupent autour du grand étang, la Hongrie est représentée par un aristocratique château de chasse. Sa flèche rouge et ses murs cyclopéens d'une élégante simplicité se reflètent tranquillement dans l'eau du lac. Sa tour de garde se dresse à une hauteur considérable et appelle l'attention des visiteurs sur la vénerie hongroise qui tient, d'ailleurs comme on le sait, un rang fort élevé.

L'élégante architecture du château trahit à l'extérieur un certain attachement aux traditions du passé national. La forme d'expression s'adaptant à la construction a été empruntée par l'architecte Joseph *Fischer* à des souvenirs transylvains. Son arome historique est encore accrû par le voisinage des arbres du Prater qui datent du règne de Marie-Thérèse. On a presque l'impression que, depuis des siècles, le château a vécu au milieu de ce paysage.

La pensée qui est attachée à ce lieu se manifeste aussi dans le groupement des détails. Deux larges routes aboutissent au château de chasse hongrois et, par suite, sur deux côtés sa façade a été particulièrement soignée. Le visiteur qui vient par la route du côté de l'étang entre par la porte des Ours, ainsi nommée à cause des gigantesques ours de Bezerédi qui la gardent ; s'il vient du côté de l'entrée de l'Exposition, il est reçu à la porte de la Tour, sous la tour du bâtiment.

A l'intérieur, les deux routes aboutissent à un vaste hall, qui forme le centre du château. C'est du hall que l'on arrive

aux diverses salles d'exposition, aux collections biologiques de la cour centrale couverte du bâtiment et, par un double escalier, aux salles du premier étage.

Tandis que l'extérieur du château de chasse hongrois représente d'imposantes particularités de race, l'intérieur en est aménagé selon les principes les plus modernes de l'art des expositions. Non seulement on a veillé à l'effet d'ensemble et de détail des objets exposés comptant environ 10.000 pièces, mais encore des mesures particulières ont été prises pour que le public circule partout commodément.

La Hongrie n'est représentée dans aucun autre pavillon de l'Exposition. Le commissaire royal, M. Jean *Földi*, a concentré dans le château de chasse tout ce qui a trait à la vénerie hongroise.

Le commissaire royal et la commsission hongroise ont travaillé de concert avec toute la garde des artistes et des industriels de Hongrie pour donner un air de fête et un milieu convenable aux magnifiques trophées et aux riches dons de la Nature hongroise. L'art et la nature apparaissent étroitement unis dans l'intérieur du château. L'art a fourni le cadre, la nature a donné le contenu. Les nombreux objets exposés sont présentés aux visiteurs par la main de l'art et restent ainsi profondément gravés dans sa mémoire.

Au rez-de-chaussée se suivent, à côté du hall, la salle d'art industriel, la salle des trophées exotiques, la salle de vénerie historique, le corridor des braconniers qui entourent comme d'un anneau les scènes visibles à la lumière du jour et à la lumière artificielle du panorama biologique de la cour centrale.

Une fontaine rafraîchit l'air dans le hall. Les chiens qui la décorent ont été modelés par Aloyse *Strobl*. Des sièges commodes invitent au repos ; des livres et des journaux spéciaux sont à la disposition de ceux qui préfèrent étudier ou se distraire. Les scènes de chasse des vitraux ont été exécutées par *Majoros* et *Bátky*, d'après des cartons d'Alexandre Nagy. Des statues en bronze se dressent sur des piédestaux. Des armoires vitrées contiennent des objets en métal et en cuir, des tissus de Gödöllő, des verres, des poteries et d'autres objets d'industrie artistique. Deux candélabres en bronze d'Eugène *Galambos*, deux statues en bronze du finlandais

Liipola Irjö, devenu hongrois, et deux immenses fresques de huit mètres carrés d'Aladár *Körösfői*, représentant l'une une chasse au faucon au XVIIe siècle et l'autre une chasse à l'ours dans les anciens temps, décorent l'escalier du château.

Dans la salle voisine, affectée aux collections de la Société des Arts décoratifs, on voit l'élite de l'industrie artistique hongroise, notamment les œuvres de *Zsolnay*, *Ligeti*, *Horthi*, *Nadler* et, à côté, les produits de l'art populaire hongrois : les broderies de Mezőkövesd, Torockó et Kalotaszeg, les dentelles des comitats de Sáros et de Szepes. On remarque tout particulièrement les vitrines de l'Association d'Industrie domestique de Pozsony placée sous le protectorat de Madame l'Archiduchesse Isabella et l'exposition de la Fédération hongroise d'Industrie domestique, extrêmement importante au double point de vue économique et industriel. La fabrique hongroise d'armes exhibe aussi, ici, ce qu'elle est en mesure de produire comme forme et comme construction.

Une salle spéciale rend compte des choses scientifiques et utiles de l'ornithologie hongroise.

La troisième salle à droite du hall contient des trophées de chasse exotiques, que les chasseurs hongrois ont rapportés de pays lointains. Les séries du prince Louis *Esterházy*, du comte Samuel *Teleky*, du comte Léopold *Edelsheim-Gyulay* et de M. Eugène *Horthy* sont célèbres. De cette salle on arrive au groupe biologique.

Le groupe biologique comprend deux parties : l'une est exposée à la lumière du jour, l'autre à la lumière artificielle. La première est la plus grande et représente à une échelle réduite les formations des terrains de chasse en Hongrie ainsi que les animaux qu'on y rencontre. On y voit la région des hautes montagnes, celle des contreforts montagneux, la plaine et les bords des rivières. Les tableaux exposés à la lumière artificielle figurent quelques scènes caractéristiques de la vie des animaux et sont au nombre de cinq : 1° La grande plaine hongroise avec une famille d'outardes au repos ; 2° un coq de bruyère au lever du soleil avec un ours qui s'approche du spectateur ; 3° des cerfs luttent entre eux sur un plateau, à côté, des biches attendent l'issue de la bataille ; 4° des petits coqs de bruyère se battent, à l'aurore, au sommet d'un pic neigeux ; derrière un rocher, au premier plan, un loup-cervier

attend, prêt à bondir ; 5° dans une forêt de chênes en Slavonie, pendant une nuit d'hiver, des loups grelottant sur la glace hurlent à la lune.

A la partie du groupe biologique éclairée à la lumière du jour, on peut arriver soit par des portes soit par des crevasses rocheuses. En venant par le sentier pratiqué au milieu des rochers, la grande plaine hongroise nous saute aux yeux avec sa flore et sa faune. Au milieu s'étend le royaume des oiseaux aquatiques : des hérons, des cigognes, des oies sauvages, des mouettes et diverses variétés de canards et de mouettes. A droite se déroule le tableau de la montagne de Tokaj, à gauche le panorama du Taracköz. Devant le pont de la petite cascade se présente le panorama des hautes montagnes : à droite le Haut-Tátra, à gauche les Alpes de Fogaras. Dans une excavation de la crevasse rocheuse se tient une rocheraie. Sur la partie couverte de neige nous voyons une famille de marmottes ; sous les rochers une troupe de perdrix. Entre les rochers les plus élevés, un groupe de six chamois cherche sa nourriture. A côté, le bouc attentif veille. Sur les pentes gazonnées d'une crevasse produite par une avalanche nous voyons une famille de mouflons. Dans une clairière, au pied des Beskides, un superbe daim se promène accompagné de sa femelle et de son petit. Dans la vallée, une famille de chevreuils prend ses ébats. Plus loin, un sanglier blessé lutte désespérément avec des chiens. Le fond de l'épaisse forêt est peuplé de faisans, de renards, de blaireaux, de dindons sauvages, de chats-cerviers, etc.

Tout cela semble si réel que nous éprouvons constamment, en nous promenant, des impressions nouvelles, mais sans que l'une chasse l'autre. Les animaux ont été préparés par Frédéric *Rosonovszky ;* le paysage a été peint par Auguste *Spannraft.*

La biologie est bordée d'une part par le corridor des braconniers, où l'on voit les armes et autres engins confisqués par les autorités et, d'autre part, par la salle de vénerie historique. Les objets qui décorent cette dernière ont été fournis par les musées de Hongrie et par les membres de l'aristocratie hongroise. Les différentes phases de la civilisation du territoire actuel de la Hongrie apparaissent ici, depuis les trouvailles de l'époque diluviale jusqu'aux temps préhistoriques et aux souvenirs de chasse des Romains et du siècle des migrations

des peuples. Mais bientôt la chasse avec ses engins pénètra dans l'histoire millénaire de la Hongrie. Une quantité innombrable de javelots, de lances, de couteaux de chasse, de flèches et d'armes montre que la chasse fut, pour les Hongrois, d'abord une occupation, ensuite une distraction et actuellement un facteur économique de grande importance. Ont participé à l'exposition historique : le Musée national, le Musée des Arts décoratifs, le Musée national des Székelys, les Sociétés archéologiques des comitats de Moson, Sáros et Bihar, le lycée de Győr, les villes de Kassa et de Pozsony, etc. Parmi les particuliers nous mentionnerons : l'archiduc *Joseph*, le prince Nicolas *Esterházy*, le prince Edmond *Batthyány-Strattman*, le baron Pierre *Herzog*, le comte Emeric *Erdődy*, le comte Edmond *Pálffy*, le comte Alexandre *Apponyi*, le comte Tassilo *Festetich*, le baron Géza *Podmaniczky* et d'autres. Les parois affectées aux documents et armes sont couronnées par le tableau à cinq parties de Zoltán Vörös illustrant, d'après le « Conte du cerf miraculeux » de Jean Arany, l'ancienne version hongroise païenne de la légende de St-Hubert, qui sert de fond mystique au fait historique de la conquête de la Hongrie par les Magyars.

A l'exposition historique est annexée la chambre modèle de chasse complètement équipée, de Robert Nádor. Des meubles sculptés, des fauteuils commodes recouverts de cuir modèle invitent le visiteur à s'asseoir. Les murs ont été décorés par les élèves de l'École supérieure hongroise des Beaux-Arts. Les vitraux sont l'œuvre de *Majoros* et *Bátky*.

La courbe de l'escalier qui mène à l'étage présente une saillie, sous forme d'un balcon rocheux, d'où l'on peut encore embrasser, à vol d'oiseau, tout le panorama de l'intéressant groupe biologique.

La première salle du 1er étage contient des objets formant la propriété particulière de Sa Majesté. La surveillance du château royal de Gödöllő y a exposé les tableaux représentant les chasses de S. M. le Roi et de feu S. M. la Reine. Des ouvrages en bronze et des trophées de chasse témoignent du goût éclairé de Sa Majesté pour les arts et pour la nature. Dans les caissons du plafond on voit les armoiries des comitats du royaume de Hongrie. Aux boiseries des murs on a suspendu les défenses des sangliers tués par la main royale. Les vitraux de cette

salle ont été exécutés par Max Roth d'après les cartons d'Alexandre Nagy.

Dans la série des salles de l'étage on remarque les collections de la chasse de Sárvár appartenant à la princesse Louis de Bavière, et à côté celles du domaine de Tapolcsány de l'archiduc Joseph. Celle-ci est fort riche ; elle comprend les plus beaux trophées de chasse (de l'archiduc et de son épouse) dont plusieurs ont reçu des prix. On y voit aussi les statues du couple archiducal en costume de chasse, œuvres de Nicolas *Ligeti*. L'aile droit de l'étage est close par la salle du prince Philippe de Cobourg.

De la salle de l'archiduc Joseph un passage en berceau mène dans la salle de l'enseignement professionnel où l'école supérieure de Selmecbánya et les écoles professionnelles de deuxième rang de Vadászerdő, Királyhalma, Görgényszentimre et Liptóujvár exposent des choses fort intéressantes. Dans la haute école de sylviculture la chasse possède une chaire spéciale, et dans l'enseignement des gardes-forestiers elle joue un rôle fort important : à l'aide des objets que nous voyons à l'exposition on leur apprend l'élevage des chiens de chasse, à prendre le gibier vivant, à transporter le gibier vivant et tué, à élèver et à soigner le gibier et notamment les faisans, à détruire les animaux nuisibles. Tous les moyens et engins servant à cet enseignement sont confectionnés par les élèves eux-mêmes. Dans la série d'objets de l'enseignement par l'image, on voit aussi des chiens modelés avec un véritable art par Georges Vastagh.

Le musée de l'agriculture de Budapest a également envoyé à l'exposition des objets méritant une mention particulière. Citons notamment les souvenirs des chasses à l'ours de feu le prince héritier Rodolphe à Görgényszentimre, les notes de Joseph Fónagy pour l'élevage des chiens, le graphique cynégétique des relevés statistiques et d'innombrabres autres photographies et modèles.

Dans une salle séparée on a groupé les collections de trophées les photographies et les graphiques du château du prince Nicolas *Eszterházy* à Léka.

Une riche série des plus célèbres et plus beaux trophées de chasse de Hongrie couvre les murs et les piédestaux du hall avoisinant.

Le catalogue soigneusement rédigé et illustré mentionne les noms du compte Nicolas *Esterházy ;* du comte *Schönborn-Buchheim ;* du prince Alfred *Montenuovo ;* du comte Jules *Teleki ;* du comte Rodolphe *Chotek,* de MM. Jules de *Keltz ;* François et Gabriel *Heinrich* et encore 250 noms.

La chasse de la Hongrie apparaît donc à l'Exposition internationale sous un jour favorable.

Le mérite en revient en premier lieu au ministre royal hongrois de l'agriculture M. le comte Béla *Serényi,* au secrétaire d'État M. Iván *Ollik,* et au comité de l'Exposition présidé par le comte Nicolas *Esterházy* et M. Jules de *Keltz.*

Le commissaire général de l'exposition hongroise est M. Jean *Földi,* conseiller forestier.

Le catalogue contient de précieuses études dues à la plume compétente de MM. Nicolas *Bolyka* et Charles *Sugár.*

L'ART, LA VALEUR DE L'ART, L'ÉDUCATION ARTISTIQUE

(Suite.) (4)

La ressemblance.

Le progrès est déjà dans la possibilité presque infinie d'augmenter la ressemblance. L'enfant et l'homme primitif trouvent un plaisir même dans les essais les plus primitifs, mais on conçoit vite qu'on peut toujours s'approcher davantage de la vérité. Il se produit une réaction sur l'œil et la main qui rend l'un plus perçant, l'autre plus sûre. Nous voyons de plus en plus distinctement les traits caractéristiques de la réalité et nous devenons de plus en plus adroits à les représenter. La comparaison de l'image et de la réalité sera un contrôle fécond pour l'art qui, dans la fidélité de l'imitation, est pour ainsi dire insatiable. Tout ce qui perfectionne la facture fertilise l'art ; toutes les nouveautés de matière, de procédé, de moyen et de méthode de la technique sont un fond sûr du développement artistique proprement dit. Il n'y a pas de progrès dans l'art sans progrès de la technique, qui est l'essentiel quand on imite la réalité. C'est dans cette imitation que l'art a trouvé en tout temps, jusqu'à nos jours, le terrain solide et élastique qui rendait sa marche sûre, légère et persévérante. C'est le sol où il trouve, comme un autre Antée, la force qui le préserve du vain jeu de la fantaisie, des jeux arbitraires du caprice, des excès de l'extravagance. L'homme rivalise pour ainsi dire avec la nature elle-même en créant quelque chose qui ressemble à sa création à elle. Cent et cent fois battu, il recommence toujours la lutte contre elle pour

satisfaire son ambition. Plus nous savons imiter la nature, plus nous nous sentons arriérés, plus nous nous apercevons de la différence et cherchons le moyen de la diminuer. Nous sommes à cet égard comme à l'égard de la science. Plus nous savons, plus nous comprenons que ce que nous ne savons pas est plus considérable. Tout progrès nous fait mieux sentir l'infini de notre recherche. C'est la particularité des choses humaines dans tous les domaines. La perspective du progrès infini fait vivre notre activité. Si elle s'interrompait, notre activité dépérirait.

Nous verrons que l'imitation de la nature n'est pas le dernier mot de l'art, que l'artiste, s'il imite la nature, la surpasse aussi. Il la surpasse dans le style. Mais les styles se corrompent. L'artiste d'un moindre talent, qui s'éloigne nécessairement de la nature, perd le sens de la mesure dans laquelle il s'en peut éloigner et de la loi qui régularise cet éloignement. Le style devient de la manière. Alors l'art se renouvelle en retournant à la nature. De là vient que les révolutions artistiques ont presque toujours la même devise : Retournons à la nature ! Le naturalisme n'est pas une découverte du XIXe siècle, il existait déjà chez les Grecs, il existait à la Renaissance et même au pédant XVIIIe siècle. Il n'y a pas de remède plus efficace pour l'art égaré que l'imitation fidèle de la nature, fût-elle même, au début, faite sans art.

L'expression de la vie dans l'art.

Mais c'est aussi de l'imitation que naît le développement de la création artistique proprement dite. L'homme devenu objet de l'imitation conduit à représenter ce qui a de la valeur dans la vie ; il conduit à la consécration de la technique comme art, à délivrer l'art de l'imitation. Dans l'imitation la faculté créatrice est entravée ; dans l'art elle devient libre. Ce que cherche l'imitateur, c'est la ressemblance, ce que cherche l'artiste c'est la vie. Quand on considère la nature d'un œil d'artiste, on découvre que tout y vit et on se donne pour tâche de faire que l'art représente de la vie, qu'il ne représente que de la vie et qu'il anime tout du souffle de la vie. Cette vie, nous ne la pouvons voir, nous ne la pouvons comprendre qu'à

travers la nôtre; c'est notre intérieur qui nous fait comprendre celui de notre prochain et tout. Représenter la vie, c'est de l'art. Observer fidèlement les mille sortes de manifestations de la vie, les représenter fidèlement : voilà la tâche de l'art, cause de jouissances divines pour l'artiste créateur et de plaisirs en partie analogues pour ceux qui ont le don d'apprécier l'œuvre de l'artiste. Car la représentation de la vie est une force qui augmente, qui conserve la vie.

Mais ce n'est que le commencement de l'évolution; elle a une suite. L'artiste, en imitant, ne fait que répéter ce qui existe déjà, aussi le répète-t-il mal, parce que dans cette voie la nature ne peut pas être égalée ; mais il y a un autre chemin, par lequel nous pouvons même la dominer. En créant une œuvre, l'artiste ne répète pas la nature, il la reproduit à sa façon, c'est-à-dire qu'il ne donne pas la nature, mais la nature telle qu'il la voit, la sent, c'est-à-dire qu'*il se donne lui-même.* Ce qu'il a observé dans la nature, ce qu'il a appris à imiter devient une simple matière dont il dispose librement pour exprimer ses propres sentiments de vie, pour représenter sa vie intérieure. C'est le mot de l'énigme de l'art. Technique, observation, etc., ne font que conduire au sanctuaire de l'art, où trône l'âme de l'artiste, son individualité. Il y a, il est vrai, des artistes dits objectifs, qui donnent peu d'eux-mêmes, qui ne donnent que ce qu'ils ont observé ; mais cela tient à une cause très simple, à ce que, ayant peu de choses en eux, ils n'en peuvent pas donner beaucoup. Ce sont les artisans, les photographes. L'artiste est une individualité caractéristique, forte et riche. L'art est de la manifestation de l'individualité.

Individualité c'est unité. Tout ce qu'elle voit, ce dont elle fait l'expérience, ce qu'elle pense et sent offre un caractère d'unité, se rassemble en une unité. Toutes les choses se conforment, s'accommodent les unes aux autres, pas toujours pour servir à la pénétration théorique et non pas par des efforts de réflexion, mais à la façon de la vie et pour qu'on sente la vie sans intermédiaire. Déjà, pour cette raison la création de l'artiste vit ; elle vit sa propre vie et non pas celle de la nature ; elle n'est pas la copie de la vie, mais, partant de la vie copiée, elle est une vie autonome, artistique. Elle est une vie particulière, séparée et qui vit en elle-même, qui est faite des matières du monde réel. Elle est une vie d'âme.

L'individualité n'est pas seulement unité, mais aussi force, finesse, pensée, essor, aspiration, plaisir, bref : vie intense. C'est cette vie intense que l'individualité de l'artiste répand dans ses créations. C'est ce qu'on appelle, pas très justement d'ailleurs, *idéaliser*. Car, si nous ne comprenons pas le réel conformément à la réalité, nous n'idéalisons pas, nous mentons, nous falsifions ou bien nous commettons une erreur. Mais l'artiste ne veut pas représenter la réalité, il veut se donner soi-même tel qu'il sent, qu'il comprend la réalité ou, disons mieux : la vie. Qui demandera à Shakespeare : Où aime-t-on comme Roméo et Juliette ? Il ne donne pas l'histoire naturelle de l'amour ; il représente le sentiment de l'amour tel que lui, Shakespeare, l'a compris et se l'est imaginé. C'est d'une façon toute différente qu'aiment Othello et Gretchen. Le Moïse de Michel-Ange est le représentant de la haute colère de l'homme, tandis que la Madone de Bellini est le charme et la pureté énigmatiques de la femme. Comment sentent les hommes les plus capables de sentir, comment voient les plus clairvoyants, etc., voilà ce que représente l'art. Des événements psychologiques qui surpassent ceux des gens ordinaires en force, en finesse et en plasticité, vivent dans l'artiste et cherchent une expression dans ses créations. Il est absurde de penser ici à une copie ! Où auraient-ils pu copier, Gœthe son Faust, Shakespeare son Hamlet, Michel-Ange son David ? Dira-t-on que c'est le peintre qui copie, qu'il soit portraitiste ou peintre de paysage ? Le portrait doit vivre ; mais ce n'est pas de la vie de l'original qu'il vit, c'est de la sienne, dans ses couleurs, dans ses lignes, dans son expression. Pour le paysage, il est encore plus évident que c'est la vibration des sentiments artistiques qui le distingue de la photographie mécanique. L'œil, le sens de l'artiste, fouillent la réalité pour pouvoir observer par quels moyens, de quelle façon apparaît de la vie ; non pas pour la copier ce qui d'ailleurs est impossible, mais pour renforcer en la contrôlant sa propre façon de représenter la vie, qui part d'autre chose, à savoir du sentiment, et qui conduit à autre chose, à savoir à donner corps au sentiment. L'enfant ne découvre pas l'abécé, l'art de lire et écrire les lettres, ou les mots de sa langue ; tout cela est donné ; mais c'est avec cela que, plus tard, l'esprit crée l'expression de ses pensées qui sont nouvelles, qui sont les siennes propres. De

même l'artiste apprend dans la nature l'abécé, la grammaire, la stylistique de l'expression des sentiments, pour pouvoir exprimer plus tard les siens dans cette langue. Effets de lumière et de couleur, rapports de lignes, images de mouvements, dispositions de masses, groupes de voix rythmiques et cadencés et que de choses encore ! se gravent dans l'âme, dans la mémoire de l'artiste pour être à sa disposition au moment de la création, dans l'expression de ses événements intérieurs particuliers.

C'est ainsi que se construit, au cours du temps, sans limites le monde de l'art, non pas comme une copie inutile de la réalité, mais comme un monde indépendant d'elle, un monde nouveau, construit par l'homme, dont les artistes puisent la matière et quelquefois même le modèle dans l'autre, qui le rappelle par conséquent, mais qu'ils animent de la vie de leurs âmes et dont ils font la représentation de leurs propres âmes et dont ils font la représentation de leur propre vie psychologique. L'âme aussi est un *cosmos*, bien qu'elle ne soit pas un *cosmos* d'espace ; il y a un rapport intérieur dans ses moments, dans sa formation, dans son évolution. Tout ce que l'homme crée, est la projection de ce *cosmos*. Science, société, État, droit, morale, évolution historique, tout en est la projection. L'art aussi est une projection de ce genre : représentation du cours de la vie et de tous ses événements comme tels. Ils donnent ensemble un monde idéal, où le feu de nos sentiments est plus intense que dans le monde matériel, réel. On y aime, on y hait plus impétueusement ; tous les sentiments y sont plus grands, les contrastes se concilient plus harmoniquement ou s'entrechoquent d'une manière plus sanglante, tous les rêves grands, subtils et horribles de notre âme se réalisent. Le monde de l'esprit est un monde spiritualisé. L'esthétique en recherche l'ordre, l'histoire de l'art la marche et les lois de son développement.

Le contraste apparent qui semble subsister entre le monde réel et le monde de l'art, disparaît en dernière analyse. En effet, les événements de notre monde intérieur, que représente l'art, appartiennent aussi à ce monde réel comme son moment le plus précieux, comme son extrait le plus fin, comme sa signification, sa beauté et son bonheur. L'art, c'est le dernier mot, c'est la mise en valeur du réel. Il est un des genres de valeurs

du monde. Il est le genre de ces valeurs dont l'ensemble s'appelle beauté et bonheur.

Qu'elle serait pauvre la réalité, si l'art lui manquait ! Que sont le soleil, la lune, les étoiles et toutes les scènes dramatiques de la nature en comparaison ! C'est notre sentiment seul qui les rend beaux. C'est l'œil qui de la vibration de l'éther fait la radieuse couleur ; c'est le sentiment artistique de l'âme qui consacre en beauté la réalité du monde.

Art et jeu.

Beaucoup ont rapproché l'art du jeu. Comme le jeu, il *ne sert pas* un but pratique ; il sert, comme le jeu, à dériver nos sentiments, il nous plaît, il nous captive comme le jeu qui, de la même façon, se divise en différents genres ; jeux de mouvement, jeux intellectuels, etc. Un genre de jeux est même imitateur, comme un groupe des arts, sans parler de ce que les deux sont originairement des manifestations instinctives et nécessaires de l'âme.

En effet, il y a une parenté entre les deux ; l'inutilité, le caractère instinctif et l'effet reposant des deux sont manifestes. Il est aussi certain que tous deux peuvent être rapprochés l'un de l'autre, que le jeu peut devenir artistique et que l'art peut devenir un jeu. Les jeux d'imitation se rapprochent, en effet, de l'art ; dans la chambre des enfants, le jeu est l'art de l'enfant ; d'autre part, dans les époques raffinées, quand les tendances artistiques ont vieilli, l'art dégénère en jeu, en prétentieuses productions d'une manière.

Mais il y a aussi une grande et palpable différence entre les deux, qui rend toute comparaison vaine. Dans le jeu, la première importance est attachée à l'action, à ce soulagement subjectif qu'il cause au joueur ; on y peut mêler des éléments artistiques (le rythme, le sentiment des formes, etc.), mais le jeu lui-même n'est pas un art, il n'est pas quelque chose d'objectif. Dans l'art non seulement je cherche une expression à mon sentiment, mais je veux aussi le fixer, je veux lui donner une forme permanente, une forme objective. Jeu, c'est action ; art, c'est création, création de quelque chose. Le résultat du jeu est un sentiment subjectif de bien-être, celui de l'art,

un abandon objectif. Le jeu est une expansion juvénile ; l'art, c'est la création du beau objectif. Dans le jeu, je me fatigue à la fin ; dans une création artistique je me renouvelle sans cesse. Le jeu appartient au monde de la volonté, l'art à celui de la contemplation.

Harmonie.

En cherchant l'origine de l'art, nous en avons trouvé trois occasions principales : *la technique, l'expression des sentiments* et *l'imitation.* Mais ce ne sont en réalité que des occasions ; ils ouvrent les sources artistiques, mais en vérité ils ne sont pas ces sources. La source véritable est dans les sentiments intellectuels, dans l'effet de ces pensées, de ces contemplations, qui répondent à notre nature, qui agissent salutairement sur elle, qui l'élèvent, qui la développent. Mais ce qui conserve, augmente et développe ma nature, lui répond, est *en harmonie,* peut-on dire, avec elle. L'harmonie est le principe fondamental de l'esthétique. Là où cette harmonie est la plus complète, c'est dans l'art, le monde construit par moi-même. Nous avons reconnu que c'est en premier lieu l'imitation qui ouvre les sources de cette harmonie ; dans leur atmosphère purement intellectuelle, les formes des choses agissent sur nos âmes, d'où rayonnent les sentiments de la vie, ces sentiments dont nous sentons la valeur sans intermédiaire. Il est vrai que la satisfaction des besoins vitaux, organiques, violents est quelquefois liée à des plaisirs intenses, souvent extatiques ; les plaisirs intellectuels sont placides, doux, objectifs, mais pour cela favorables à la conservation. Devant une œuvre d'art nous ne disons pas que nous nous sentons bien, mais que l'œuvre d'art est belle, sublime, jolie, ravissante. Le sentiment de l'harmonie de la vie s'empare de nous, nous nous sentons heureux. Nous nous oublions nous-mêmes et tout, nous vivons dans l'objet (dont nous goûtons la beauté). Nous nous abandonnons et nous sentons la vie. Notre vie se déverse dans la réalité et l'anime ; la vie du monde coule dans notre âme et active sa vialité. Nous sommes en harmonie aver nous-mêmes et avec le monde. Le courant de la vie s'accroît doucement dans notre âme et la rend heu-

reuse. Ses forces arrivent à l'équilibre, les émotions se taisent ; nous ne voulons rien, nous vivons. Au contraire, obsédés par des émotions, nous sommes incapables de cet abandon qui est indispensable à la jouissance du beau. Une lutte s'engage de l'issue de laquelle dépend si nous nous détournerons du beau ou si nous oublierons nos émotions. L'émotion détruit l'équilibre de l'âme, la vue de la beauté le rétablit et le consolide.

Art et sentiment de la vie.

L'art qui exerce sur l'âme un effet destructif ou débilitant peut-être considéré comme dégénéré. Comme nous trouvons dans le beau le miroir, la réalisation, l'expression parfaite de nos sentiments, notre propre sentiment de la vie s'en accroît, s'en renforce, s'en purifie. Quand nous voyons la magnificence du ciel étoilé, notre âme s'élargit pour ainsi dire ; l'image du sublime dans la poésie élève notre âme et la rend sublime pour un moment. C'est pourquoi nous aspirons à la vue du grand ; en le voyant nous nous sentons aussi plus grands. L'artiste, par un sortilège, communique ses sentiments grands, fins, captivants et jolis à la matière ; de là nous les aspirons comme l'air frais et vivifiant, et nos propres sentiments s'en ennoblissent, s'en purifient et s'en renforcent. L'effet esthétique du tragique n'est pas dans le pessimisme, qui dans la perte des grands de ce monde trouve une justification à sa sombre conception de l'univers, mais en ce que ceux qui souffrent sont des gens puissants, excellents et dont la souffrance est d'une nature noble, sublime. La vue de la souffrance véritable est d'un effet désolant ; l'expression de la souffrance dans l'art émeut profondément nos âmes et devient un plaisir esthétique. Celui qui, ayant une âme sensible, voit pour la première fois la statue originale de Laocoon au Vatican, qu'il l'ait vue cent fois peinte ou en plâtre, ressentira le frisson du sublime. Nous regrettons la fin de Roméo et de Juliette, mais nous sommes près de pousser des cris de joie que des hommes aussi délicieux aient éprouvé des sentiments aussi grands. Ce regret douloureux que nous ressentons, nous ne voudrions pas ne pas le ressentir. Un jour, j'en fus témoin une âme naïve et jeune, qui entendait Médée pour la première

fois, au point culminant de la grande scène éclata d'un rire particulier, qu'elle expliqua plus tard en disant qu'elle était hors d'elle en voyant se manifester l'existence de ces sentiments monstrueux et surhumains. Que des hommes puissent ainsi sentir et ainsi exprimer leurs sentiments ! Où l'occasion se présentera-t-elle d'une telle expérience dans le cours de la vie ordinaire, dans laquelle nous languissons ou sommes ballottés qar le courant des aspirations impétueuses ? La beauté ressemble à quelque chose qui serait tombé d'un autre monde au milieu de nous et qui nous paraît pourtant si connu ! Les hommes étiolés et blasés par le travail uniforme de la vie ont soif du plaisir esthétique pur et intense pour pouvoir comme ressentir plus fortement leur propre existence. Ceux qui ne sont pas capables de comprendre des points de vue esthétiques, devant lesquels le monde pur de l'art se ferme, cherchent, pour se sentir eux-mêmes, ce qui est extraordinaire, ce qui ébranle fortement. C'est là et non dans la cruauté qu'il faut voir ce qui fait que la populace assiste avec tant de plasir aux exécutions ! Nous lisons souvent que des gens d'un âge avancé commettent des étourderies dont personne ne les aurait crus capables ; la cause en est pour la plupart dans le désespoir dû à l'uniformité de leur vie, au caractère émoussé du sentiment de leur vie. L'art est une source éternellement abondante de renouvellement, d'accroissement et d'affinement pour les sentiments de la vie. Nous sommes faibles, maladroits dans nos mouvements, imparfaits de stature, mais en voyant les statues grecques, nous oublions nos défectuosités et nous jouissons de la force musculaire d'un Hercule, de la beauté d'Antinoüs, de la tranquillité sublime de Zeus, du charme de la jeunesse rayonnante d'Apollon ; un moment, nous nous transformons nous-mêmes en eux. Plus fidèlement se manifeste dans une œuvre d'art ce sentiment de la vie, plus profondément nous la pouvons sentir et plus fort est l'effet de l'œuvre. Nous voulons vivre, c'est la chose principale ; c'est tout ; et plus nous sentons que nous vivons, plus intensement nous vivons, plus grand est le plaisir qu'on éprouve à vivre ; et l'art n'est autre chose que la représentation de la vie, qu'une vie créée par nous-mêmes, un grand et nouveau monde de la vie, qui la rend sensible et dans une mesure plus grande mêe au sens le plus blasé. Se plonger en elle, s'y absorber est un

grand procédé vivifiant. Là où nous sommes entourés d'art, nous nous sentons aussitôt chez nous, comme dans la vraie patrie de notre âme ; l'artiste est un frère, un ami, un bienfaiteur, avec qui nous pouvons tout le suite parler familièrement ! et, à la vue de l'œuvre d'art, notre âme est saisie d'un sentiment religieux, comme celui qui passe de l'obscurité à la lumière La maison décorée par l'art ne nous intimide pas comme le luxe de l'or et de l'argent ; nous sommes aussitôt disposés à aimer avec un dévouement objectif ce décor, comme quelque chose qui répond à notre âme, comme une ancienne connaissanc qu'en réalité nous n'avons jamais vue, mais que nous avons pressentie et que nous attendions depuis longtemps.

L'individualité dans la vie moderne.

Dans la précédente analyse nous avons vu surgir de temps en temps l'idée d'*individualité*, le mot qu'on entend le plus souvent à propos de l'art moderne. Mais nous trouvons ici une contradiction.

Sous certains rapports, la vie moderne est contraire à l'individualité. Ils ne faut pas attacher une grande importance aux caractères extérieurs de la vie, mais nous pouvons tout de même nous y arrêter un moment. Commençons par la mode. La mode est internationale, les tailleurs travaillent partout au monde de la même manière, la seule différence est qu'ils sont plus ou moins adroits ou maladroits ; que quelqu'un ose dans la bonne société s'habiller d'après son goût particulier ! Mais on se garde bien de le faire ! En général nous vivons, nous mangeons, nous nous logeons, nous passons l'été et l'hiver tous de la même façon. Nous entendons les mêmes œuvres de musique, les mêmes drames, les mêmes artistes en représentation. Nous voyageons de la même façon, nous habitons les mêmes hôtels, où on nous présente la même carte des mets et des boissons. Les journaux sont aussi à peu près tous pareils, nous lisons sur les grands événements à peu près partout le même article de tête, avec quelque modification, bien entendu, bien ou mal écrit ; les feuilletons sont aussi bornés par d'étroites limites ; cinquante échantillons suffiraient peut-être à satisfaire à tous les besoins. Parfois nous nous vantons de

cette uniformité, parfois nous en avons honte et nous la dissimulons. Il est probable que tous les jours à peu près dans le même temps c'est à peu près les mêmes propos qui se tiennent en maints endroits du monde. La vie moderne, pour ce qui concerne l'extérieur de la vie, devient de jour en jour plus uniforme.

Mais cette uniformité n'est pas seulement de surface. Il résulte du progrès de la culture que la vie est resserrée entre des limites si fixes qu'elles ne peuvent pas beaucoup différer entre elles. Presque partout il y a des corps législatifs, des ministres, des tribunaux, des impôts, des écoles, des soldats, des fabriques, une question sociale, des œuvres de bienfaisance, etc., etc. Ici l'uniformité ne nous semble pas une entrave, nous l'exigeons même au nom du progrès en nous autorisant de l'essence intérieure de ces institutions. Nous voulons un *juste* système d'impôt, de *bonnes* écoles, un tribunal *impartial*, une justice *rapide*, une constitution véritable et nous étudions continuellement les expériences qui se présentent ailleurs, pour élever nos institutions au niveau des autres institutions déjà éprouvées. D'ailleurs nous ne nous débattons pas trop même contre l'uniformité de ces caractères extérieurs que nous venons de mentionner. L'uniformité de la mode est très commode, nous en avons fini en cinq minutes avec le tailleur, le menu nous épargue la peine de choisir, le confort de l'hôtel n'a rien de surprenant, mais il nous convient ; nous nous plaignons tous d'être si nombreux à Nice, ce qui n'empêche pas que tout le monde y aille ; nous avons tous en général de ces objections affectées, les habitudes nous ennuient, cependant, nous paraissons partout fidèlement et nous parlons avec défiance et soupçon de ceux qui y manquent.

Qu'il doit être fort, l'homme qui, dans cette vie soigneusement mesurée et circonscrite, sait être une individualité ! Quand, à quelle occasion peut-il l'être ? Quand il travaille, il doit se conformer à la nature du travail ; dans la société, on lui en veut s'il affecte l'originalité ; l'amusement ne vaut quelque chose que quand nous nous amusons avec les autres et sans gâter leur bonne humeur. Souvent il nous prend envie de nous révolter contre la tyrannie de l'uniformité ; nous nous révoltons même quelquefois, mais la plupart du temps nous nous en repentons. Nous nous sommes isolés, mais il est arrivé

que la solitude nous a fait de la peine, nions-le tant que nous voudrons ! La solitude est — à ce qu'il semble — le refuge de l'individualité ; mais qui aime la solitude ? Les hommes fatigués qui veulent reprendre des forces — pour la vie de société. A vrai dire, la solitude n'est pas bonne pour l'individualité. Être une individualité ne signifie pas de se prosterner devant soi-même et jouir de ses singularités, mais faire paloir son originalité dans la création, en effet, dans le travail ; mais alors il faut rester avec les hommes, au moins par la pensée, et se conformer à eux plus ou moins. L'homme singulier n'est pas une individualité, pas plus qu'une individualité n'est un homme singulier. Et encore, c'est le plus souvent à dessein que l'homme singulier est tel ; il veut, mais ne sait pas différer des autres et c'est pourquoi il affecte l'originalité.

Si aucune force contraire n'affrontait cette énorme force niveleuse qui se trouve dans nos institutions et l'ordre de notre vie, cette vie serait devenue depuis longtemps complètement incolore et monotone. Mais le cas des hommes singuliers nous rappelle déjà cette force contraire. Nous sommes rassurés à plus d'un point de vue, quand nous savons que nous sommes pareils à d'autres ; mais nous voulons aussi en différer. La tendance à l'individualité est une force primordiale de notre nature. Plus nous sommes développés, plus nous voulons sentir notre particularité et que nous sommes hors de pair. Les hommes singuliers cherchent le sentiment de l'individualité non sans gaucherie ; ils font le contraire des autres ; les brutaux trouvent leur bonheur dans le sentiment des différences quantitatives, en ce qu'ils savent dépenser plus, boire plus, jurer plus, passer plus de nuits que les autres et ainsi de suite. Jago jouit de sa coquinerie et c'est aussi dans la conscience de leur finasserie et de leur ingéniosité que les petits Jago trouvent le bonheur. Mais les différences quantitatives ne sont pas bien caractéristiques pour l'individualité. Quelle grande différence y a-t-il entre les petits et les grands coquins ? Les effets seuls diffèrent et non les qualités ; l'individualité cependant est une qualité. « Je suis moi », est le grand cri de guerre de l'individualité. J'ai une vie psychologique particulière, qui n'appartient qu'à moi, dans laquelle aucun autre ne peut pénétrer, que personne ne peut m'ôter. C'est dans sa partie la plus intérieure qu'habite le sentiment de mon individualité.

Je fais comme le commandant d'une forteresse assiégée ; j'abandonne les environs, la ville et la forteresse inférieure à l'ennemi et je me retire dans la citadelle ; là, je suis invincible. Que m'importe que l'extérieur de la vie soit uniforme ! Je n'ai pas au moins à prodiguer la force de mon individualité à des petitesses ! Le mécanisme de la vie est général et uniforme ; mais moi, j'en use selon mon individualité. Je fais, il est vrai, ce que les autres font ; mais je le fais à ma façon propre. Notre vie entière est une lutte et une accomodation perpétuelle entre l'instinct, qui pousse à faire valoir l'individualité, et la force nivelante de la vie.

L'art développe l'individualité.

Dans cette lutte, l'art vient au secours de l'individualité. L'art est une manifestation de l'individualité et l'œuvre d'art individuelle augmente aussi, par la force particulière de l'illusion, le sentiment de ma propre individualité. Près du foyer de l'art toutes les individualités s'animent, celles des créateurs aussi bien que celles de ceux qui jouissent. Les chemins sûrs de la vie nous rassurent ; mais elle nous alourdit, nous engourdit en même temps. Quand les traits individuels déteignent, la vie devient régulière, mais aussi incolore, ennuyeuse et, par la possibilité de la calculer par avance, elle devient sans intérêt désespérément. La conception de l'artiste me renouvelle cette vie, lui prête une couleur fraîche, individuelle, l'ensorcelle de telle façon qu'elle redevienne intéressante. Plus de conventions, de phrases et de banalité ; un homme me parle qui, dès le premier moment, me tutoie et que moi aussi, je ne peux que tutoyer. Tout ce qu'il se permet, lui est permis et à moi aussi, tout ce à quoi je me sens autorisé, m'est permis. Et je n'ai pas affaire à *une seule* individualité. C'est tout un monde qui dans l'art se déroule devant mes yeux, où je tombe à chaque pas sur une nouvelle individualité, une individualité gaie, triste, railleuse, douce, sage, drôle et ainsi de suite jusqu'à l'infini. Je me sens à l'aise. Je ne suis plus en société de grands ou de petits seigneurs, de fonctionnaires ou de gens d'affaire, de savants ou de puissants, je ne suis qu'avec des hommes, avec des âmes unes ; et nous autres qui ne faisons que jouir,

nous nous sentons aussi égaux ; nous aussi, nous oublions notre rang et notre dignité, pour peu de temps, il est vrai ; mais cela nous plaît beaucoup à tous et nous aspirons toujours à ces moments. C'est l'art et non la solitude qui garde et entretient le sentiment de l'individualité dans le monde.

Ici aussi, il y a des dangers. La technique, la mode, les écoles gâtent l'individualité. La grande individualité subjugue la faible, la mode conduit à l'imitation les gens d'affaire, la routine dans le métier étouffe le sentiment original, les traditions d'écoles entravent les élèves. Nous cherchons de l'individualité et nous ne trouvons que de la grimace apprise. Nous avons l'impression de leçons piochées. Le soleil s'éclipse de nouveau, le monde redevient gris. Toujours la même histoire. L'artiste souffre et nous souffrons avec lui. Pour un moment, nous nous sommes sentis dans un monde supérieur, mais il est aussi l'image de celui-ci ; uniforme, conventionnel, il s'engage dans des sentiers battus, il est sans liberté. Chose d'autant plus décourageante que mécaniser la vie est, dans l'intérêt des buts supérieurs, quelque chose d'important et de nécessaire ; mais mécaniser l'art est inexcusable. Au profit de qui ? de quoi ? et quel est ce profit ?

L'individualité chez les «sécessionistes».

Quand le mal est déjà devenu trop grand, un grand cri s'élève qu'il n'y a que l'individualité qui ait droit de cité dans l'art. Contre la dépravation du style nous recourons à la nature, contre le travail routinier à l'individualité ; souvent les deux mouvements s'unissent. C'est de là que sont nés les mouvements sécessionistes dans le monde entier. Il n'est pas vrai de dire que c'est la devise de l'art moderne seulement et que c'est nous qui l'avons découverte. Il en fut ainsi de tout temps, seulement on ne lui donnait pas le même nom et on ne faisait peut-être pas tant de bruit qu'aujourd'hui où la conscience de la création et de la jouissance artistique donne à chaque voix un retentissement cent fois multiplié. Toutes les révolutions dans l'art ont commencé avec l'étiquette du naturalisme ou de l'individualisme et c'est en premier lieu le droit original de l'individualité qu'elles veulent se faire valoir contre la con-

vention. Aujourd'hui on annonce assez haut qu'on en a fini avec toute tradition et toute règle ; tout le monde ne donne que sa propre individualité sans s'occuper si, en dehors de lui, il y a, ou il y avait, des hommes, des artistes au monde. De tous les points de vue l'individualité est souveraine

C'est vrai, nous le professons nous aussi. Mais la devise en elle-même ne vaut grand' chose, l'important c'est qu'il y ait des individualités qui s'expriment et qu'il vaille la peine de connaître. L'individualisme ne doit pas être confondu avec le subjectivisme. Dans la vie l'homme singulier n'est pas encore une individualité, il n'est souvent qu'un masque qui simule l'individualité ; de même dans l'art, l'arbitraire n'est pas encore la liberté, la nouveauté n'est pas encore quelque chose de précieux, la culbute n'est pas du vol, quoiqu'elle ne soit pas de la marche ordinaire. Que chacun regarde le monde avec ses propres yeux, qu'il le juge avec son propre esprit, qu'il le forme à sa propre manière. Soit ! Mais tout le monde n'a pas l'œil, l'esprit et la main si précieux qu'il vaille la peine de connaître leurs créations. Tous les corps nus ne sont pas beaux, toutes les âmes nues ne le sont non plus. « S'exprimer soi-même », est un conseil excellent ; néanmoins il est nécessaire que celui qui s'exprime, vaille aussi quelque chose. La grande affectation d'individualité marque dans l'art moderne un profond besoin ; les tendances qui très souvent — hélas — sont si gauches, accomplissent un travail transitoire important ; elles aplanissent le chemin pour les individualités véritables ; la promulgation des droits absolus de la subjectivité peut exercer un effet encourageant sur les artistes, aiguiser l'œil et l'attention du public ; mais au fond c'est contredire totalement la nature de l'art. C'est livrer le monde de l'art à l'anarchie complète et ce monde-là même ne peut pas exister dans l'anarchie.

L'art objectif.

De ce chaos, il doit surgir un art nouveau, *objectif*. En effet, c'est surtout l'individualité qui importe dans l'art, mais l'important dans l'individualité, c'est l'objectivité. Et c'est le style qui donne l'objectivité. Il arrive vite que tel peintre ou tel poète soit justifié par la seule raison que *lui*, il voit le

monde de cette façon. C'est une chose à laquelle personne ne peut rien avoir à objecter ; c'est son droit souverain. Mais ce droit n'appartient qu'à l'individualité véritable, c'est-à-dire à celle qui n'affecte pas l'originalité par entêtement, mais qui en s'exprimant exprime une valeur véritable. Il ne faut pas croire que l'art ancien soit tombé en désuétude. La création des valeurs nouvelles ne fait pas disparaître les anciennes ; elle ne fait qu'augmenter l'amas des trésors. Il peut arriver que la jouissance des valeurs nouvelles nous rende insensibles aux anciennes (changement de style), mais ce qui a une valeur véritable ne tombe jamais en désuétude et c'est sur cette qualité que nous l'évaluons. L'individualité est notre trésor le plus précieux. Elle change, se développe, s'enrichit ; et plus elle s'enrichit extérieurement, plus grands sont les trésors qu'elle porte dans son sein fécond.

Valeur de l'art pour nous.

Nous pouvons maintenant voir clairement la place et l'importance de l'art dans notre vie. Il résulte de l'integrité, de l'équilibre et de l'harmonie de l'âme et il crée l'intégrité, l'équilibre et l'harmonie de l'âme. Il est un des grands repos dans les luttes de la vie. Mais il n'est pas le repos qui détache l'homme de ces luttes ; le repos n'existe qu'*après* le travail, sans le travail il n'y a qu'inaction, oisiveté. Le repos c'est la reprise des forces, c'est ce qui repose c'est le chez soi. Dans le travail, nous nous dispersons, nous nous éparpillons, nous nous perdons dans le détail, nous devenons comme étrangers à nous-mêmes. Dans l'art, nous revenons à nous, nous nous sentons un, un tout, nous jouissons de ce que notre être est complet. Nos sentiments s'épurent dans le plaisir artistique ; nous nous sentons des hommes meilleurs, plus forts, plus purs et plus individuels. L'art appartient à l'hygiène de notre âme. Le grand Aristote n'hésite pas à déclarer que l'effet de la tragédie, c'est la *katarsis*, la purification ; mais au sens large du mot, c'est l'effet de l'art entier. L'intégrité, l'équilibre et l'harmonie de l'âme signifient ce qui existe de plus haut au monde ; elles signifient la science, le travail moral, la création artistique et la condition la plus importante de la formation idéale de la vie ; il ne faut pas

nous choquer de l'expression: hygiène; elle ne rabaisse pas l'art, elle l'exalte au contraire. L'art n'est pas un remède, un moyen qui sert à des buts étrangers ; mais comme le sentiment signale ce qui sert à la conservation, au développement et au perfectionnement du corps et de l'âme, l'art qui résulte du sentiment, en réagissant sur les notres, nourrit et préserve amplement la force de notre âme.

Ce n'est pas de la réflexion, en effet, que l'art est résulté; mais, comme le prouve suffisamment l'art des peuples primitifs, de l'instinct, c'est-à-dire des besoins de l'organisme de notre corps et de notre âme, à la satisfaction desquels il est pourvu par la loi générale de l'évolution. Pourquoi l'homme sauvage décore-t-il ses outils, ses armes, pourquoi danse-t-il, pourquoi parle-t-il d'une manière rythmique, pourquoi embellit-il son corps et s'invente-t-il un vêtement brillant ? Parce qu'il veut projeter au dehors ce qui vit dans son âme comme sentiment ; c'est cela qui le pousse à l'action, qui veut s'emparer d'un corps sensible dont l'homme veut sentir l'auteur ; une longue évolution lui apprend à manier la matière et à *savoir* faire ce qu'il *veut* faire. C'est ainsi que se développe au cours de centaines et de milliers d'années la technique des arts ; et quand l'œuvre se détache devant ses yeux, il y trouve un plaisir, dont l'intensité devient le guide de ses tendances artistiques ; nous autres spectateurs, nous jouissons de l'œuvre et nous exigeons la beauté, qui a sur notre âme le même effet que l'air frais sur nos poumons. Il est vrai qu'en voyant et en écoutant nous ne faisons qu'accepter l'impression, que nous nous comportons d'une manière passive, que nous ne sommes pas actifs ; mais l'instinct artistique a pris racine dans la profondeur de l'âme et il trouve toujours l'occasion de se manifester. Nous sommes tous, nous aussi, des artistes, chacun cherche la beauté à sa façon dans l'expression de ses pensées, dans la toilette, dans l'ameublement, dans la marche, dans la danse,; et chaque petit succès le remplit d'une joie, qui n'est d'abord dans l'âme qu'un sentiment vague, comme une émotion peu consciente ; mais ce sont ces petits sentiments vagues qui constituent dans notre vie le fond sur lequel tout s'élève. L'instinct artistique, l'instinct de «produire» et le sentiment de la beauté sont des souverains tranquilles, mais puissants de notre âme, qui la gouvernent invisiblement,

doucement et en font le bonheur. Longtemps la science ne tint pas compte de ces forces, de même qu'elle n'avait pas connu le poids de l'air, cette condition nécessaire de notre vie. Le monde de l'art n'est pas une chose tombée par hasard sur cette terre ; il est une grande création de notre âme, et du même rang que les autres, qui s'est développée par quelque côté, qui peut se dépraver de temps à autre, mais non périr et qui, grâce à ses racines psychiques, revient toujours à une vie nouvelle.

La force vitale de ces racines peut être augmentée par l'éducation artistique, dont on a cent fois besoin en des époques comme la nôtre, quand la chasse au travail et au plaisir met en danger les Muses. D'ordinaire, on tient peu de compte du travail de l'éducation, parce qu'elle a peu de succès visible et parce qu'on lui demande plus ou autre chose que ce qu'elle peut donner. L'éducation ne peut pas remplacer la nature, elle ne peut pas créer, surtout de rien. Mais, de même que nous savons gouverner et diriger la nature matérielle après avoir étudié ses qualités, ses lois, de même que nous savons l'exploiter pour nos propres buts, de même quand nous connaîtrons mieux l'état et les lois de l'âme, nous saurons diriger le développement de l'âme d'une façon inconnue jusqu'à présent. Jusqu'ici l'humanité n'a été qu'*élevée* et un peu trop confiée au hasard. Il faut qu'arrive l'époque de l'*éducation* de l'humanité, qui est encore très loin, mais qu'il faut préparer. C'est à elle qu'appartient aussi l'éducation artistique, à laquelle on doit penser dans le but d'ennoblir et de fortifier l'humanité. Il faut arrêter les hommes qui, épuisés de travail ou rassasiés de plaisirs, d'amusement se précipitent aveuglément en avant et leur demander : Où vous précipitez-vous ? Vous êtes hors de vous, rentrez en vous-mêmes ! Allez retrouver votre véritable patrie, le monde du beau, qui est si près et à la fois si loin de vous ! Vous n'avez qu'à vouloir et vous vous y sentirez chez vous !

BERNARD ALEXANDER.

(A suivre.)

LE BOIS DE BOULOGNE

Quand, des hauteurs de Suresnes et du Mont-Valérien, on contemple le panorama de Paris qui se déroule vers l'Orient, vaste étendue d'où émergent, à demi perdus dans les brumes lointaines, des dômes, des frontons, des flèches d'églises et des tours, on remarque, en premier plan, la masse verdoyante du Bois de Boulogne.

A droite de ce dernier — au midi — se découvrent Boulogne et Billancourt ; à gauche, Neuilly, Le Vallois-Perret, Clichy. A l'est, en decà des fortifications de la capitale, on aperçoit Auteuil, Passy, Chaillot, Le Roule, Villiers, anciens villages de la banlieue, englobés maintenant dans l'enceinte de clôture et devenus d'opulents quartiers.

Bois, localités environnantes, zone occidentale de la ville, la Seine enveloppe le tout dans un de ses méandres. Puis, elle s'en va vers Saint-Denis, disparaît derrière des rideaux d'arbres et derrière des côteaux.

Or, cette étendue circonscrite ainsi par la boucle du fleuve était jadis une forêt — *la forêt de Rouvray.*

Forêt vénérable, retraite sacrée, où venait couper le gui la faucille d'or des druides, alors que Paris n'était qu'une bourgade dans une île défendue par des roseaux, au temps de Lutèce, avant l'arrivée conquérante de Jules César. Ensuite, sous la domination des empereurs et, après, sous celle des Mérovingiens, giboyeuse contrée réservée aux chasses des princes et des rois. La chronique nous apprend que Dagobert Ier s'y livrait fréquemment à son plaisir favori quand il habitait sa villa de Clichy.

Au onzième siècle, les coupes et les morcellements avaient

déjà commencé qui devaient réduire peu à peu la surface boisée de ses dimensions primitives à celles d'aujourd'hui. En 1256, dans la plaine de Longchamp qui longeait la rivière à l'ouest de la forêt de Rouvray, à l'emplacement actuellement compris entre le pont de Suresnes et la Grande Cascade, la sœur de Saint-Louis, Isabella de France, «princesse pleine de piété», fonda un monastère de femmes sur un terrain de treize arpents que lui concéda le roi. La première pierre du convent fut posée le 10 juin par Louis IX, assisté de la reine et de l'héritier du trône, Philippe. Avant de partir pour la croisade, le roi ajouta à l'enclos une bergerie et, plus tard, un certain nombre s'arpents pris sur la forêt.

L'abbaye fut, de plus, dotée de priviléges qui s'accrurent sous Philippe IV (1286) et sous Philippe le Long (1317). En 1320, les religieuses ne possédaient pas moins de 187 arpents. Le 12 juillet 1321, Philippe le Long leur constitua une rente de 280 livres. Blanche de France, fille de ce prince et qui s'était retirée au monastère de Longchamp en 1317, avait été, tout porte à le croire, l'instigatrice de ces libéralités.

C'est alors que, du côté d'Auteuil, s'éleva un nouvel établissement qui ne tarda pas à acquérir une importance considérable. «En 1319, raconte Dulaure, historiographe de Paris, quelques habitants de la capitale et des villages voisins, qui avaient été en pélerinage à Boulogne-sur-Mer, obtinrent de Philippe le Long la permission de construire une église dans ls Hameau dit des Menus (Menus-lez-St-Cloud, entre Saint-Cloud et Auteuil) et d'y installer une confrérie. Cette église, bâtie sur le modèle de celle de Boulogne-sur-Mer, reçut le nom de Notre-Dame de Boulogne sur Seine».

Bientôt le nom des Menus se changea en celui de Boulogne.

En 1469, un édit décida que la forêt de Rouvray s'appellerait désormais le *Bois de Boulogne*. Toutefois, ce décret ne fut sanctionné qu'avec le temps et, au dix-huitième siècle, la vieille désignation n'avait pas complètement disparu.

* * *

Sous l'ancienne monarchie, le Bois de Boulogne avait une réputation d'insécurité au moins équivalente à celle des légendaires repaires de Bondy. «C'était, dit la chronique,

un endroit sujet à d'infinis meurtres et brigandages et qui avait le sobriquet fort triste de coupe gueule. »

L'aventure la plus lointaine que l'on connaisse dans cet ordre d'idées est celle d'Arnaud Catelan ou, plus exactement Catalan, poète de Béatrix de Savoie, comtesse de Provence, Il fut mandé à Paris par Philippe le Bel : celui-ci, craignant pour le voyageur les embûches des malfaiteurs de la forêt de Rouvray, dépêcha à sa rencontre une troupe de gens armés, chargés de l'accompagner et, au besoin, de le secourir. Mais les soldats, croyant que le poète était porteur d'objets précieux, le mirent à mort pour s'emparer de ses dépouilles. Leur crime fut découvert : le roi les fit brûler vif et une croix s'éleva sur le lieu même de l'assassinat. Cette croix surmontait une pyramide avec une inscription relatant l'épisode ; étant tombée en ruines, elle fut remplacée, au dix-septième siècle, par une pyramide tronquée, aux armes de Provence. En 1861, le monument fut de nouveau restauré : ou le voit encore à l'une des entrées du Pré-Catelan, qui est, comme l'on sait, l'un des points les mieux fréquentés du Bois. Au quinzième siècle nous voyons que le Bois de Boulogne n'avait pas cessé d'être affecté aux chasses royales. Le fameux Olivier le Daim, barbier de Louis XI, obtint le poste de « capitaine du pont de Saint-Cloud » et « la garde de la garenne de Rouvray ».

En 1528, se bâtit au bord de la Seine, non loin de Neuilly et vis-à-vis de Puteaux, à l'emplacement actuel du restaurant de Madrid et ses environs, une de ces habitations royales que l'on décorait du titre trop modeste de rendez-vous de chasse et qui avaient en réalité des proportions de palais. François Ier s'offrit le luxe de cette demeure, où intervint l'art italien sous la forme de bas-reliefs en terre émaillée de Girolamo della Robbia, petit-neveu de Luca, et qu'embellirent toutes les grâces de la Renaissance. Palais de fantaisie qui comptait autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année, cette résidence fut d'abord le *Château de Boulogne*. François Ier, « qui s'y plaisait fort », y venait souvent en galante compagnie et y restait parfois plus longtemps que de raison ; ces absences répétées finirent par lui valoir la mauvaise humeur de ses courtisans délaissés. « Le Roi est à Madrid », disaient-ils, comparant ainsi à la captivité d'Espagne un exil dont les chaînes étaient plus légère. Le mot prévalut et le Château de Boulogne

s'appela *le château de Madrid.* Du temps de François Ier datent également les premières constructions de l'*enclos de la Muette,* autre rendez-vous de chasse «où l'on gardait les mues des cerfs et où l'on mettait les faucons lorsqu'ils étaient en mue». La maison de la Muette, située sur la lisière de la forêt, du côté opposé à Madrid, près du village de Passy, fut remaniée et agrandie au commencement du dix-huitième siècle. Complètement métamorphosée sous Louis XV, elle devint l'élégant château que l'on remarque encore à droite du Ranelagh, au milieu d'un reste de parc, infime portion du domaine de jadis.

Henri II accrut les bâtiments de Madrid et les propriétés des religieuses de Longchamp. En 1556, il fit enclore le Bois de hautes murailles.

François II, Charles IX, Henri III furent successivement les hôtes de Madrid.

Henri III conçut l'idée de créer au milieu de la forêt de Rouvray une nécropole destinée aux chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit.«Projet bien singulier, dit Sainte-Foix dans ses *Essais historiques.* On aurait percé dans le Bois six allées qui auraient abouti au même centre. Le Roi aurait fait élever dans ce centre un magnifique mausolée où aurait été déposé son cœur et celui de ses successeurs. Chaque chevalier de l'Ordre se serait fait bâtir une tombe de marbre avec sa statue, et ces tombeaux, le long des allées, auraient été séparés les uns des autres par un petit espace planté d'ifs taillés de différentes manières.» «Dans cent ans, disait Henri III, ce sera une promenade bien amusante : il y aura au moins quatre cents tombeaux dans ce Bois.»

Marguerite de Valois hérita de La Muette et de Madrid. Quand elle eut été répudiée par Henri IV, elle alla chaque année passer une partie de l'été au Bois de Boulogne. Elle y vécut entourée de savants, de poètes et de pages, ces derniers choisis d'autant plus jeunes qu'elle se faisait plus vieille, tenant là cette sorte de cour d'amour qui, à l'égal de sa beauté, l'a rendue célèbre dans l'histoire. L'avenue de la Reine Marguerite nous est un souvenir de cette époque. Comme l'avenue de Longchamp (Avenue des Acacias), elle a été respectée en 1852, au moment de la transformation définitive de l'ancienne forêt en promenade publique. Le fait est intéressant à noter, ces deux voies sont les seules qui aient subsisté de celles qui,

toutes rectilignes, s'entrecroisaient naguère sur le territoire de Rouvray.

Marguerite de Valois légua la Muette et Madrid à Louis XIII. A Madrid fut enfermé Broussel pendant les troubles de la Fronde.

En 1679, Louis XIV ordonna la réformation de toutes les forêts de France ; celle de Rouvray fut comprise dans l'ensemble. On retira aux religieuses de Longchamp les 217 arpents qui leur avaient été concédés sous les règnes précédents et on leur alloua en échange une rente qui leur fut payée jusqu'à la Révolution. Des voies carrossables, plus larges et mieux entretenues que par le passé sillonnèrent le Bois. Au milieu des carrefours, on érigea des croix, munies de plaques indicatrices.

* * *

Au dix-huitième siècle, se consomma peu à peu la décadence du château de Madrid, où s'installa une manufacture de bas de soie et qui, après avoir été habité par Mlle de Charolais, princesse de Bourbon-Condé, et par différents locataires, fut mis, en 1787, au nombre des propriétés que Louis XVI détacha du domaine de la Couronne.

Mais il n'en fut pas de même de La Muette, où vint loger, en 1717, la fille du Régent, la duchesse de Berry et dont Louis XV fit une de ses résidences favorites. Là, eurent lieu ces fêtes soigneusement consignées dans tous les *Mémoires* secrets du temps. « A la Muette, rapporte d'Argenson (17 avril 1736), la partie est gaillarde et indépendante. On a invité les dames qui en sont ordinairement et auxquelles on est accoutumé. On y emploie joyeusement le temps : on y fait l'amour si vous voulez. »

Pour La Muette, Mme de Pompadur quitta plus d'une fois sa maison de Bellevue ; lorsque la marquise eut disparu de ce monde, le château fut un moment délaissé. Marie-Antoinette y descendit la veille de son mariage.

Le dix-huitième siècle vit enfin naître sur la lisière occidentale du Bois, entre Madrid et Longchamp, le petit pavillon de *Bagatelle.*

« Trois ducs, écrivait le 27 juin 1720, Madame, duchesse d'Orléans, trois ducs qui pourtant portent la tête haute et

sont de meilleure maison que les autres, ont fait, à mon avis, quelque chose de bien laid. Ce sont le duc d'Antin, le duc-maréchal d'Estrées st le duc de la Force. Le premier a accaparé toutes les étoffes pour les vendre plus cher que les marchands. Le second, le café et le chocolat. Le troisième, qui a été le plus malpropre, s'est jeté sur le suif et a produit une vraie hausse sur les chandelles.»

De l'une de ces étranges spéculations sortit Bagatelle. C'était une galanterie du maréchal d'Estrées pour sa femme. «Cela, dit Barbier, ne fut l'affaire que de cent mille livres.»

La fidélité conjugale n'était pas, on le sait, dans les habitudes de la Régence. La maréchale d'Estées, jolie, séduisante et peu farouche, réunit à Bagatelle une société frivole et de mœurs légères. Le Régent s'invita chez elle et, le 21 août 1721, il y conduisait sa maîtresse Mme d'Arverne. «Nous les rencontrâmes, raconte l'avocat Barbier, et j'admirai la hardiesse du Régent, qui sait ou doit savoir qu'il n'a pas donné sujet de l'aimer. Néanmoins, il était dans un carrosse tout ouvert, la maréchale à côté de lui, la d'Arverne sur le devant. Deux valets de pied, sans un page ni un garde. Cela ne peut pas s'appeler avoir peur. Avant souper, ils se promenèrent sur l'eau ; nous entendîmes de la musique ; et, de là, le Regent s'en fut coucher à Saint-Cloud.»

En 1735, c'est à Bagatelle que Louis XV donna clandestinement ses premiers rendez-vous à Mme de Mailly.

La maréchale d'Estrées étant morte en 1745, la «petite maison du Bois de Boulogne» fut concédée à un conseiller au Parlement, qui s'en défit presque immédiatement en faveur de la marquise de Mauconseil.

Cécile-Therèse Rioult de Cursay, marquise de Mauconseil, était la fille de la belle Mme de Cursay, célèbre quelque trente ans auparavant par ses conquêtes : elle n'eut garde d'abord de laisser déchoir les traditions de plaisir mises en honneur par son illustre devancière et, au mois de septembre 1748, Louis XV reprit le chemin du pavillon d'Estrées. «Voici du nouveau, écrit d'Argenson (30 septembre). Le Roi aime la princesse de Robecq, fille de M. de Luxembourg. On prétend qu'au dernier voyage de la Muette, il est allé se promener à Bagatelle, que Mme de Robecq s'y est trouvée et que le souverain et la dame ont disparu un quart d'heure . . .»

Mme de Mauconseil reçut par la suite Stanislas Leszcinski en l'honneur de qui elle organisa de petites fêtes pastorales et morales qui firent oublier les folles équipées d'antan.

En 1777, le comte d'Artois acquit Bagatelle. Le domaine était loin d'avoir ses proportions d'à présent. Il ne comportait qu'une langue de terrain de quelques arpents en bordure de la route de Suresnes à Neuilly. Lorsque la chose fut connue, Versailles se moqua. Le pavillon d'Estrées, délabré, démodé, semblait ridicule et mesquin pour un prince du sang — « Quand m'y inviterez-vous à dîner ? dit, en riant, Marie-Antoinette à son beau-frère. — Mais, répliqua celui-ci, quand il plaira à Votre Majesté. — Eh bien ! repartit la reine, je vous prends au mot. J'irai vous voir dans trois mois, à mon retour de Fontainebleau. » Le comte d'inclina sans sourciller. C'était l'époque des tours de force en fait de construction. Soixante jours suffirent pour que Bagatelle se changeât en une demeure entièrement neuve qu'entoura un vaste jardin dessiné à la mode du jour par un anglais, Thomas Blaikie.

Une circonstance imprévue empêcha l'inauguration de la Folie d'Artois par la Reine. De 1780 à 1789, les enchantements s'y succédèrent sans interruption. Le prince permit au public de visiter ses jardins en son absence ; tout Paris y courut et Métra mit en chanson « une Promenade à Bagatelle ».

Aux allées et venues de la Cour à la Muette et à Bagatelle, aux chasses royales, s'ajoutait dans le Bois de Boulogne l'incroyable mouvement suscité chaque année par le pèlerinage de Longchamp. « Le Mercredi, le Jeudi et le Vendredi saints, dit Mercier, sous le prétexte de se rendre à Longchamp, petit village à quatre milles de Paris, pour y entendre l'office, tout le monde sort de la ville. C'est à qui étalera la plus magnifique voiture, les chevaux les plus fringants, la livrée la plus belle. Les femmes, couvertes de pierreries se font voir, car l'existence d'une femme consiste surtout à être regardée. Les carrosses à la file offrent tous les états, avançant, reculant, roulant sur les routes sèches ou fangeuses du Bois. La courtisane s'y distingue par un plus grand faste ; telle a orné ses cheveaux de marcassites. Les princes y montrent les dernières inventions des selliers les plus célèbres et guident quelquefois eux-mêmes les coursiers.

« Les hommes, à cheval et à pied, pêle-mêle confondus,

lorgnent toutes les femmes. Le peuple boit et s'enivre. Et c'est ainsi qu'on pleure la Passion de Jésus-Christ.»

Quelques années avant la Révolution, l'ancienne forêt de Rouvray, en dépit d'une animation mondaine toujours croissante, n'était pas encore un endroit où il eût fait bon s'aventurer à certaines heures et en dehors des sentiers battus. On y volait et on y assassinait. Les Parisiens, cependant, s'y répandaient de plus en plus en bandes joyeuses ; et puis, c'était un canton fameux pour les herborisations : il n'était pas rare d'y rencontrer Bernardin de St Pierre et Jean-Jacques Rousseau.

Louis XVI habita La Muette, qui devint sous son règne la demeure familiale de la royauté. De cette résidence, le 30 mai 1774, il fit à ses sujets remise entière du don de joyeux avènement. Le 9 août 1787, résolu à réduire les dépenses de sa maison, il ordonna la mise en vente de plusieurs châteaux appartenant au domaine de la Couronne dont La Muette et Madrid. Mais l'édit ne reçut pas de sanction immédiate et ce fut la Révolution qui se chargea de cette liquidation. Elle s'y employa à sa manière.

* * *

Le Bois de Boulogne pendant la Révolution ! Réservé d'abord et provisoirement pour la chasse du roi (22 avril 1790). Puis, avec les jours sinistres, plus de chasses, plus de carrosses, plus de cavalcades, plus de pélerinages à Longchamp. Les routes sont désertes, les taillis et les fourrés servent d'abri aux miséreux, de «caches» aux proscrits. Les arbres tombent sous la cognée : on procède à des coupes sans nombre pour le chauffage du peuple. Partout la mutilation est farouche, aveugle. Et dans les châteaux environnants, c'est un autre vandalisme. Le domaine de la Muette est morcelé. Morcelé, Madrid : le château est adjugé à un Sieur Nicolas-Jean Le Roy qui en fait l'objet d'une spéculation barbare, le dépouille de ses boiseries, de ses marbres, de ses planchers, dispersés à l'encan, de ses ornements en terre vernissée, cédés à un paveur et pulvérisés ; Madrid est livré à l'incendie qui ne peut avoir raison de ses robustes murailles et, dans cet état de délabre, de ruine noire et croulante, renvoyé aux enchères ; le domaine de Madrid est alors lotissé ; une partie des bâtiments est acquise

par l'ancien concierge du château qui y fonde un restaurant. Le couvent de Longchamp est désaffecté et rasé. Et Bagatelle, déclaré bien national, est attribué aux divertissements populaires.

Napoléon ordonna de grands travaux pour la remise en état du Bois. Il y vint quelquefois chasser et en 1806, il acheta Bagatelle, où fit ses premiers pas le roi de Rome.

Mais, en 1814 et en 1815, le Bois de Boulogne fut ravagé par les armées coalisées qui y campèrent, le saccagèrent, le brûlèrent.

La Restauration essaya de reprendre l'œuvre de Napoléon. Sous Louis XVIII et Charles X le Bois fut replanté. On y introduisit des arbres d'essence nouvelle et on y établit des pépinières. Ces améliorations furent poursuivies par Louis-Philippe. Pendant la monarchie de Juillet, l'affluence des promeneurs augmenta dans de telles proportions qu'il devint nécessaire de perfectionner l'empierrement jusque-là assez imparfait des principales voies.

En 1841, la loi des fortifications fit perdre au Bois une importante lisière du coté de Passy et d'Auteuil.

* * *

La loi du 8 juillet 1852 céda à la Ville de Paris le Bois de Boulogne que la Révolution de 1848 avait réuni au domaine de l'État.

«En 1852, dit Alphand dans son ouvrage sur les *Promenades de Paris*, le Bois de Boulogne ne répondait plus aux besoins de la capitale. Percé de routes droites, à l'instar de toutes les forêts de France, il ne présentait pas les agréments que les Parisiens étaient en droit d'attendre de lui.»

Alors furent entreprises, sous la direction de l'Empereur, secondé par le préfet Haussmann et M. Alphand, ingénieur en chef des embellissements de la Ville, ces vastes opérations qui, en deux périodes de 1852 à 1855 et de 1855 à 1858, métamorphosèrent le Bois; les lacs furent creusés, des pelouses, des allées sinueuses créées et percées. Dans la plaine de Longchamp, s'établit l'Hippodrome du champ de courses et une clôture de fossés et de grilles délimita le domaine dans ses nouvelles proportions.

Bagatelle, restitué au comte d'Artois sous la Restauration et, après la Révolution de Juillet, ajouté à la liste civile de Louis-Philippe, était devenu, en 1835, la propriété d'un Anglais domicilié à Paris, lord Richard Seymour, marquis d'Hertford. Celui-ci agrandit considérablement les jardins et fit de notables additions aux bâtiments.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des différents établissements, Villa du Préfet, Jardin d'Acclimation, corps-de-garde, chalets divers qui s'éparpillèrent en plusieurs points de la promenade.

Pendant la guerre franco-allemande, le Bois, occupé militairement, subit d'importants dégats. L'insurrection de la Commune causa de nouvelles dégradations. Sous la troisième République la ville s'employa de son mieux à remettre les choses en état. En 1873, elle concéda à la Société des Steeples-chases un emplacement déboisé en 1870, où fut créé le champ de courses d'Auteuil. En 1882, le Pavillon Chinois de l'Exposition de 1878 fut transféré à la porte Dauphine. D'autres embellissements, effectués depuis vingt ans, ont donné au Bois de Boulogne la physionomie que nous lui connaissons. En dernier lieu il faut citer l'acquisition de Bagatelle, acheté aux héritiers de Sir Richard Wallace, héritier lui-même du marquis d'Hertford.

Aujourd'hui le Bois de Boulogne, soigneusement entretenu, orné de plates-bandes, de massifs de fleurs et d'arbustes rares, est sans contredit plus beau qu'il n'a jamais été.

Des moyens de communications rapides permettent à tous les habitants de la capitale de s'y transporter facilement. Aussi, le dimanche, l'affluence y est-elle considérable. Ceux que leurs occupations laborieuses ont retenus enfermés la semaine, y viennent goûter sur l'herbe et respirer le grand air sur les pelouses et au bord des lacs. Par ailleurs, dans la célèbre avenue des Acacias (ancienne avenue de Longchamp), dans l'avenue de la Reine Marguerite, au Pré-Catelan, la riche société aime à fréquenter. Là, est le climat du luxe et de la parade et c'est là qu'en n'importe quelle saison, Paris se montre sous les dehors les plus fastueux et les plus brillants.

ROBERT HÉNARD.

LES HUSSARDS HONGROIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME

(Fin.) (4)

Après la mort de Stanislas, survenue en 1766, le vieux Berchény se retira à Luzancy et n'eut plus à s'occuper que de l'avenir de son fils (il avait perdu sa femme le 24 août 1766).

Le 20 avril 1768, il se démit du gouvernement de Commercy en faveur de François-Antoine qui épousa, le 24 janvier 1744, Anne-Louise-Adélaïde-Thomas de Pange, fille de Jean-Baptiste-Thomas, chevalier et magnat de Pange, Mont et Coligny, etc., commandeur de Saint-Louis et trésorier extraordinaire de guerre. La famille comptait dans son ascendance des princes régnants de Hongrie, Bohême, Pologne et Autriche. Ladislas de Berchény n'eut pas le bonheur de voir ses petits-fils : sa jeune bru mourut, en effet, sans laisser d'enfants en 1777. François-Antoine se remaria la même année avec la fille d'un riche planteur des Iles, Mademoiselle Thérèse Prudence-Adélaïde comtesse de Santo-Domingo.

Le maréchal de Berchény mourut le 9 janvier 1778.

Le 1er mars 1780, François-Antoine de Berchény était nommé brigadier. Le 13 octobre 1781, la comtesse donnait le jour à un fils qui reçut le nom de Ladislas.

Maréchal de camp le 1er janvier 1784, Berchény recevait le 21 juillet suivant le titre de « commandant en second dans l'intérieur du Royaume ». Il était chevalier de Saint-Louis depuis le 13 mars 1771.

Quant au comte Esterházy, nommé brigadier le 3 janvier 1770, chevalier de Saint-Louis le 12 novembre, l'intérêt que

lui porta la reine Marie-Antoinette, et qui a provoqué tant de commentaires malveillants chez certains historiens, ne semble guère avoir influé sur sa carrière militaire. Il n'eut pas, en effet, d'avancement plus rapide que celui de Berchény. Aide-maréchal général des logis surnuméraire en Bretagne et en Normandie (1er juin 1778), maréchal de camp (le 1er mars 1780, à quarante ans comme le comte de Berchény), inspecteur général des troupes pour trois années (par lettres patentes du 1er août 1780), gouverneur de Rocroi (24 avril 1780), commandant en second en Hainaut (17 décembre 1780), chevalier des ordres du roi (8 juin 1783), il était, le 9 octobre 1787, membre du Conseil de guerre. Il avait épousé Mademoiselle d'Harville. Il reçut un douaire de 12.000 livres. (1)

La faveur de la reine contribua surtout à mettre les hussards d'Esterházy à la mode. Après le sacre, le 15 juin 1775, Marie-Antoinette, accompagnée de Madame, alla passer en revue le régiment, alors installé près de Reims. Elle assista à des charges brillantes dirigées tour à tour par Monsieur, le comte d'Artois, le duc de Chartres, les princes de Condé et de Bourbon.

La correspondance de la reine et d'Esterházy, pas plus que les *Mémoires* de ce dernier, ne saurait prêter à la malignité. Mais les détracteurs de la malheureuse princesse invoquent principalement les lettres que Marie-Thérèse écrivait à son ambassadeur Mercy et à sa fille, où elle ne ménageait pas ce « freluquet d'Esterházy » (2). On comprend que l'impérieuse souveraine condamnât cette correspondance entre une reine de France et un simple officier ; Marie-Thérèse n'oublait pas non plus que cet officier était le descendant d'ennemis de la maison d'Autriche, de proscrits. Elle se rappelait sans doute aussi que Valentin-Joseph Esterházy, le père de Valentin-Ladislas, avait repoussé les offres qu'elle lui avait fait faire par ses ministres, pour le détacher du service de la France, « offres les plus avantageuses soit pour rentrer dans ses biens, soit pour des indemnités, ou des emplois con-

(1) A son second mariage, François de Berchény en eut un de 6.000 ; mais il ne faut pas oublier que la dot de Mlle de Santo-Domingo était considérable.

(2) Lettre de Marie-Thérèse à Mercy-Argenteau, 30 juin 1776.

sidérables ». (1) Cependant, les remontrances de l'impératrice n'étaient pas sans fondement ; les ennemis de la reine ne manquèrent pas d'interpréter méchamment ses relations épistolaires avec Esterházy et d'en alimenter leurs calomnies.

En juin 1789, les hussards de Berchény, de Chamborant et d'Esterházy étaient avec les troupes rassemblées autour de Paris et dont la présence, exploitée par les agitateurs du Palais-Royal, provoqua la sanglante journée de 14 juillet. L'émeute victorieuse, la Cour terrorisée, ils furent renvoyés dans leurs garnisons de l'Est. Esterházy fut un des organisateurs du fameux banquet des gardes qui devait être si fatal à la reine.

Les hussards firent encore partie de l'armée réunie par le comte de Bouillé pour la fuite du roi.

Le 1er janvier 1791, L'Assemblée Nationale rendit un décret ordonnant que les régiments de hussards ne porteraient désormais plus le nom de leurs colonels. Le régiment de Berchény devint le 1er Hussards, celui de Chamborant le 2ème Hussards, et celui d'Esterházy le 3ème Hussards.

De même que leurs pères avaient préféré abandonner leur patrie, plutôt que de la voir sous le joug, les Hongrois, qui avaient retrouvé en France une seconde patrie, pour laquelle pendant tout un siècle ils avaient versé leur sang, partirent pour l'émigration quand ils virent la royauté humiliée et vaincue.

Tous les auteurs reproduisent les adieux de Berchény à son régiment.

« Hussards, leur dit-il, j'étais venu en France pour servir le roi. Aujourd'hui la Révolution triomphe, ma mission n'est plus possible. Je ne veux pas faillir à mes serments. Je vous dis adieu. » Et piquant des deux, il franchit la frontière, suivit de tous ses officiers et de la moitié de ses hommes.

Cette mise en scène théâtrale sort tout entière de l'imagination du bon abbé Staub. L'histoire de François de Berchény, né en France, montre l'invraisemblance d'une pareille harangue.

La réalité est plus simple. Berchény, employé dans l'armée

(1) Requête de la comtesse d'Esterházy pour faire admettre sa fille à St-Cyr (1751), Manuscrits, Nouveau d'Hozier, Bibl. Nationale.

du Nord depuis novembre 1790, émigra le 24 novembre 1791. Presque tous les officiers originaires de Hongrie suivirent son exemple.

Le vandalisme révolutionnaire n'épargna pas le château de Luzancy. Le tombeau de marbre noir de Ladislas de Berchény, sa statue équestre exécutée par le sculpteur Cuby, (1) furent détruits. On ne sauva des ruines qu'un portrait du maréchal et quelques meubles. Les boiseries de la chapelle portent encore les armes (2) et la devise des Berchény : *Omnia si perdas famam servare memento.*

Le comte de Berchény se retira à Londres, et y finit sa vie dans l'abandon et la tristesse, le 25 juillet 1811. La comtesse, qui n'avait pas suivi son mari dans l'exil, mourut à Paris en 1820.

Leur fils Ladislas, lieutennt dans le régiment de son père au moment de l'émigration, prit du service en Hongrie. Fait prisonnier par les Français en 1805, Napoléon lui offrit de le réintégrer dans son grade. Il repoussa cette proposition, retourna en Hongrie, s'y maria, fut lieutenant-colonel des hussards et mourut sans enfants à Kassa, le 28 novembre 1835.

François-Antoine de Berchény avait eu aussi une fille, Valentine-Madeleine, mariée à Paris en 1796 au comte Emmanuel d'Hennezel. Par elle les familles françaises de Puységur, de Lorgeril, de Malissaye, de Gontaut-Biron, de Mailly, de Revel, du Petit-Thouars, comptent actuellement les seuls descendants des Berchény.

André-Philippe de Polleretzky s'embarqua en 1792 pour l'Amérique. Il se maria en secondes noces avec une demoiselle de Pommeurenze de St-Domingue. Une supplique que celle-ci, devenue veuve, adressa à l'ambassadeur de Louis XVIII à Vienne, afin d'obtenir une pension, expose la détresse où fut réduit l'ancien maréchal de camp.

(1) Elle avait été exposée à Paris, rue Forest, du 11 au 16juin 1781. Cf. *Journal de Paris*, N° 159.)

(2) Parti, au un de gueules à la croix pattée d'argent, cantonnée dans quatre croisettes de même, au deux d'azur, à une licorne d'argent issante d'une couronne trèflée d'or posée sur deux montagnes en figure de cœurs entrelacés d'argent, et mouvante de la pointe de l'écu. Ces armes sont rehaussées du manteau ducal, par droit octroyé par l'Empereur à Nicolas I de Bercsényi.

«Oedenburg en Hongrie, 2 décembre 1816,

»A l'époque terrible où sa Majesté Louis XVI de glorieuse mémoire fut forcée de quitter Versailles pour habiter Paris, mon époux s'étant, par son dévouement, attiré la haine des factionnaires, (1) fut obligé d'émigrer et passer en Amérique, où le lien du mariage unit mon sort au sien. Les fléaux de la Révolution française passant en Amérique, nous fûmes bientôt contraints de quitter St-Domingue où j'avais des possessions assez considérables, que je perdis par là, et me retirois avec mon époux en Autriche où je donnois le jour à une fille, puis en Hongrie, la patrie de ses ancêtres, où je donnois le jour à un fils.

«Par cette fatale Révolution, ayant perdu, mon mari et moi, toute notre fortune, la misère bientôt fut la fidèle compagne de nos jours, et ce vieux militaire, pour prix de sa fidélité, fut obligé, avec sa malheureuse, de vivre des bienfaits de quelques âmes charitables, jusqu'au moment où la mort termina ses jours et ses malheurs, ne laissant à sa veuve éplorée, pour tout héritage, que deux petits enfants et la misère qu'elle éprouve.» (2)

Esterházy avait rejoint les princes émigrés en 1790. Il fut chargé par eux de plusieurs missions importantes auprès des cours européennes. En septembre 1791, à la suite de la Conférence de Pillnitz où l'empereur et le roi de Prusse avaient arrêté, avec les frères de Louis XVI et le prince de Condé, le plan de la campagne contre le gouvernement révolutionnaire, le comte d'Artois envoya Esterházy à St-Pétersbourg pour obtenir l'adhésion de la Russie. Il sut se faire bien voir de Catherine II (trop bien, a-t-on prétendu), qui lui accorda des terres en Volhynie.

Encore dans la force de l'âge, héritiers de noms inscrits aux plus belles pages de l'histoire du siècle, doués eux-mêmes de qualités militaires signalées et appréciées par tous leurs chefs, il n'eut tenu qu'à François de Berchény et à André

(1) Factieux.

(2) Dépôt de la Guerre. — La requête de la comtesse de Polleretzky ne fut pas agréée. Une note de service datée du 4 janvier 1817 prescrit de «répondre que cette dame s'est mariée après la retraite du mari».

de Polleretzky d'occuper de hautes situations dans les armées austro-allemandes. Mais il leur eût fallu tourner les armes contre la France . . . Ils choisirent l'exil avec ses amertumes, ses humiliations, ses misères . . .

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Acte de baptême de Valentin-Ladislas d'Esterházy. (1)

Valentin Ladislas, fils de très haut, très puissant et très magnifique-seigneur Valentin-Joseph comte d'Esterházy, mestre de camp de cavalerie-hussards pour le service de Sa Majesté très chrétienne, chevalier de Saint-Louis, né à Duvignan (2) au diocèse d'Alais, le 22e jour du mois d'octobre de l'an 1740 et ondoyé à la maison paternelle le 2 novembre de la même année, a été amené aujourd'hui quatrième jour d'Avril 1752, à l'Église paroissiale de Lunéville où les cérémonies, prières, exorcismes du baptesme ont été faites par le sieur Nicolas Le Comte chanoine régulier, prieur d'Hérival, lesquelles cérémonies avoient été différées par la permission de Monseigneur l'Evêque d'Alais, comme il conste par l'extrait de l'acte de son baptesme en date du 19 Mars 1752. Il a eu pour parrain haut et puissant seigneur Messire Ladislas Comte de Berchény, grand-Ecuyer de Lorraine et Barrois, gouverneur et bailli d'épée de la Principauté de Commercy et pour marraine Dame Madame Anne-Catherine Wiet-Girart, Comtesse de Berchény.

Extrait des Lettres de Naturalité. (3)

Des sieurs André de Pollereczky, brigadier mestre de camp de cavalerie hongroise du Régiment de son nom, chevalier de Saint-Louis, depuis plus de trente-et-un ans au service de France et de Mathias son frère, lieutenant-colonel au même Régiment, depuis vingt ans au service.

Louis par la grâce de Dieu Roy de France et de Navarre, voulant donner aux dits sieurs de Pollereczky les marques de l'estime et de la confiance qu'ils méritent par la noblesse de leur naissance, par la fidélité de leur attachement à Notre service et par les actions de valeur

(1) Extrait des registres des baptêmes de la paroisse St-Jacques l'Unique de Lunéville, diocèse de Toul.

(2) Vigan.

(3) Elles sont datées d'avril 1751 et se trouvent dans une liasse de papiers de la famille Berchény, mis sous séquestre par les autorités révolutionnaires. — Archives Nationales, Dossier T. 422.

et de sagesse qui les ont distingués dans les occasions où il s'est agi de l'intérest et de la gloire de Notre État . . . Nous avons les dits sieurs André et Mathias de Pollereczky reconnus, censés, tenus et réputés et de Notre Grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, reconnaissons, censons, tenons et réputons par ces présentes signées de Nôtre main pour nos vrays et naturels sujets et regnicoles.

Inventaire des meubles du Comte et de la Comtesse de Berchény. (1)

Chez M. le Comte :

Lit rouge, la bonne grâce brodée en or.
Rideaux aux croisées rouges
1 courte pointe pareille
2 matelas
1 lit de plume et deux traversins
1 sommier de crin
1 couverture piquée en indienne
1 couverte de laine
1 couvre-pied de satin et un rouge de cramoisi
1 grande bergère et 6 fauteuils pareils brodés
1 fauteuil cramoisi de panne
2 bureaux de bibliothèque
1 autre bureau
1 petit bureau à dessus de marbre
1 petite table à dessus de marbre blanc
1 autre table à dessus vert
1 cabaret
2 tasses
1 sucrier, 1 bol
1 cuvette avec son pot et gobelet
1 écran
2 glaces
1 pupitre avec ses flambeaux
1 chaise de paille
4 rideaux de linon
1 lunette d'approche à trois pieds

* * *

47 tableaux et un cadre
1 bureau
1 autre bureau avec une pendule

(1) *Séquestre* T. 422, Archives nation. Cet inventaire comporte, en dehors de celui des appartements du Comte et de la Comtesse, que nous reproduisons, l'ameublement d'une vingtaine d'autres pièces.

1 table à cercle doré
1 table à dessus vert brodé à l'entour
1 table creuse
1 pupitre
2 bergères cramoisi de velours.
2 fauteuils de damas cramoisi et les rideaux pareils
2 fauteuils de crin et les rideaux de linon
1 chaise de paille
2 écrans
1 écritoire garniture dorée
2 flambeaux dorés
1 martinet doré
1 chinois
2 plats de cheminée dorés
1 paire de chenêts
1 tapis et 1 petit tabouret.

Garde-robe :

1 table de nuit à dessus de marbre blanc
1 pot de chambre de porcelaine
1 chaise percée, un bidet, une cruche
1 cafetière jaune
2 tables à dessus de marbre
1 autre table
1 fauteuil de paille.

Dans la bibliothèque :

1 bureau, 2 fauteuils d'indienne
Rideaux blancs
1 échelle

Dans le passage :

13 tableaux dorés
4 autres tableaux
1 baromètre doré et un autre baromètre
1 flambeau argenté

Garde-robe du salon :

1 grande table de nuit en marbre
4 pots de chambre
1 fauteuil de canne percé
1 chaise de paille
Rideaux blancs à la croisée

Chez Madame la Comtesse :

Un lit en indienne
2 grands fauteuils pareils
6 autres fauteuils pareils, et la courte pointe
Des rideaux blancs aux croisées
Matelas, lit de plume, couverture, couverte
1 couvre-pied blanc piqué de mousseline
1 commode à dessus de marbre blanc
1 autre à dessus de marbre blanc
1 secrétaire
1 petite table ronde à cercle doré, et une autre petite table
1 petite bibliothèque à dessus de marbre
1 autre petit bureau
14 tableaux grands et petits
2 flambeaux de porcelaine dorée
2 flambeaux argentés
1 petite caisse de porcelaine
1 fontaine de cuivre rouge
1 théière garnie en or
1 cabaret
1 sucrier, 2 tasses
1 écuelle, une cuvette et son pot
1 autre pot et un gobelet
2 bols
5 glaces
1 cuvette et un pot à eau de cristal et une bouteille
1 gobelet
2 fauteuils de paille et 2 chaises
1 paire de chenets jaunes
2 bras de cheminée dorés

Dans le Cabinet :

2 secrétaires à dessus de marbre
2 flambeaux de porcelaine dorée
2 bonnes têtes dorées et une autre blanche
2 vases et 4 autres pots à fleurs
31 tableaux et un médaillon
1 bergère bleue avec deux coussins
2 grands fauteuils
2 chaises
Rideaux de mousseline
2 bras de cheminée
1 écran
1 petit coussin pour le chien
1 petite table à marbre blanc.

Toilette :

30 tableaux
1 toilette
2 fauteuils garnis d'indienne
Rideaux blancs

Garde-robe :

10 tableaux
1 petit baromètre
Rideaux blancs à la porte et à la croisée
1 table de nuit
1 pot de chambre de porcelaine
1 bassinoire
1 bidet
1 cruche et un seau
1 cafetière de cuivre rouge
1 vase en verre.

On trouve dans le même fonds (cotes T 434, 1603, 1625, 1685, 1686) l'inventaire des meubles et effets du Comte et de la Comtesse Esterházy et les billets, créances, notes de fournisseurs, factures saisis chez Berchény et Esterházy.

Uniformes.

Rátlky-hussards.

Bonnet rouge, fourrure noire, plumet blanc, Veste bleu de ciel, parements rouges, ganses blanches avec fleurs de lys blanches, culotte rouge, la chausse bleu de ciel, jusqu'à mi-cuisse. Bottes noires ; ceinturon et buffleterie de sabretache jaunes, sabretache bleue bordée de blanc. Peau d'ours noire pour manteau doublée de rouge. Agrafes en argent. Fourreau de sabre jaune. Housse bleu de ciel bordée en blanc. Bride noire, avec glands rouges. Fontes en ourson noir.

Quatre étendards de soie bleue en pointe, fendus par le bas, soleil et fleurs de lys brodés et frangés d'or.

Berchény-hussards (1720—1791).

1720. — Veste et pantalon bleu clair jusqu'à mi-cuisse, le reste en rouge. Ganses et galons blancs pour les soldats, en argent pour les officiers. Parements et collets rouges, gants jaunes, bottes noires bordées de blanc pour les hussards, jaunes ou rouges bordées en argent pour

les officiers. Bonnet rouge, fourrure en renard rouge. Sabretache noire, fleur de lys blanche en argent ; housse bleu clair bordée de blanc pour les soldats, bordée en argent pour les officiers. Fontes noires. Bridon noir.

1735. — Justaucorps et pelisse de drap bleu, doublure rouge, brandebourgs de fil blanc, petits boutons en étain ronds ; culotte bleue. Bonnet de drap rouge bordé d'une peau d'ours. Manteau rouge. Echarpe de laine rouge. Cartouchière et bandoulière de cuir de Russie et une seconde bandoulière pour la carabine. Housse de drap rouge bordée de fil blanc avec neuf fleurs de lys et deux couronnes de drap blanc. Bottines noires.

1740. — Equipage de cheval rouge avec des fleurs de lys aurore, bordé de bleu.

Ordonnance du 15 mai 1752. — Pelisse, veste et culotte à la hongroise en drap bleu céleste. La pelisse est garnie d'une douzaine et demie de gros boutons ronds pour le rang du milieu, et de trois douzaines de petits demi-ronds pour les deux côtés. Manches et poches bordées d'un galon blanc. L'extrémité de la manche est retroussée dans l'épaisseur d'un pouce de drap bleu céleste. La pelisse est doublée de peau de mouton blanche et bordée tout autour d'une pareille peau noire. Bonnets ou Schakos de feutre rouge, garnis en bleu céleste et bordés d'un galon blanc. Echarpe rouge garance avec des boutons bleu céleste. Sabretache ornée d'une fleur de lys blanche, couronnée. Manteau bleu de roi avec deux envers ; collet de même. Schabraques rouges avec une fleur de lys couronnée, bordées de blanc. Housse rouge bordée de blanc, ornée de cinq fleurs de lys blanches couronnées, bordées d'un petit cordonnet bleu céleste. Ceinturon à la hongroise de cuir rouge, de 5 pieds de long et 2 pouces de large. Cartouchière de vache rouge. Bottes molles de cuir noir à la hongroise.

Ordonnance du 21 décembre 1762. Pelisse et veste vertes, culotte rouge, parements et retroussis rouge garance, bordé et cordonnets pour agrément blancs. Shako noir doublé de rouge et bordé de blanc. Sabretache rouge bordée de blanc avec une fleur de lys rouge entourée d'un cordon blanc. Equipage rouge bordé de blanc et orné à chacun des quatre coins d'une fleur de lys.

Ordonnance du 25 mars et règlement du 31 mai 1776. — Pelisse, veste et culotte bleu céleste foncé ; parements et retroussis garance ; boutons blancs. Schako noir doublé de laine rouge et bordé de noir. Sabretache de cuir noir.

Réglement du 21 février 1779. — Sabretache de drap rouge avec cuir rabattu et chiffre du Roi formé au moyen d'une ganse plate appliquée sur la palette.

Réglement du 1er octobre 1786. — Pelisse, dolman et culotte bleu céleste foncé ; parements garance. Surtout et gilet bleu céleste foncé, bordés, ganses et boutons blancs. Manteau vert. Boutonnières de la pelisse et du dolman bordées de jaune. Schako noir doublé de rouge, bordé d'un galon noir et garni d'un cordon de fil blanc. Sabretache écarlate ornée du chiffre du Roi, formé avec une ganse bleu

céleste sur fond blanc et bordé d'un galon de même couleur. Porte-manteau rouge bordé de blanc. Schabraque de peau de mouton, bordé des festons de laine bleu céleste.

Etendards. En 1735, trois guidons de gros de Tours bleus et un blanc, fendus par le bas, ayant au milieu le soleil d'or avec la devise : *Nec pluribus impar,* bordure, frange, cordons d'argent et glands de soie bleue.

Ordonnance du 21 décembre 1762. — Suppression des étendards.

Ordonnance du 9 juin 1772. — Deux étendards.

Ordonnance du 25 juillet 1784. — Un étendard de couleur distinctive dans chacun des quatre escadrons du régiment.

Hussards d'Esterházy (1735—1743.) — *Dávid* (1743—1747). — *Turpin* (1747—1761). — *Chamborant* (1761—1791).

Habit, pelisse et manteau bleus. Veste, culotte et bonnet ventre de biche. Bandoulière en cuir de Russie. Equipage ventre de biche avec le chiffre du Roi aux coins.

1744. — Dolman bleu de ciel, pelisse et culotte à la hongroise même couleur ; cinq rangées de boutons ronds et blancs. Bonnet et manteau rouges. Tresses, galons et garnitures noirs. Equipage rouge avec fleurs de lys blanches.

1747. — Bonnet de feutre blanc garni de noir. Echarpe rouge. Sabretache bleu clair avec une fleur de lys.

1752. — Sabretache rouge.

1762. — Pelisse et veste vertes ; culotte rouge, parements et retroussis noirs, cordonnet et bordé blancs. Schako noir, bordé et doublé de même. Equipage de peau d'agneau, bordé d'un feston noir.

1776. — Pelisse, culotte et dolman de drap marron, parements et retroussis rouge garance ; cinq rangées de boutons blancs. Schako noir doublé de rouge et d'un galon noir. Sabretache noire avec le chiffre du Roi.

1779. — Sabretache rouge.

1786. — Pelisse et dolman brun marron ; parements garance ; culotte bleu céleste ; bordé et ganses blancs. Surtout et gilet brun marron. Manteau vert. Schako noir doublé en bleu céleste, bordé de noir et garni d'un cordon blanc. Sabretache écarlate avec le chiffre du Roi bleu céleste sur fond blanc. Porte-manteau rouge bordé de brun marron. Schabraque de peau de mouton bordée de festons bruns.

Officiers. — Schako fond noir, bandes bleu de ciel bordées en or. Veste et pelisse brunes, pantalon bleu de ciel, ganses et galons d'or. Bottes noires galonnées en or. Porte giberne rouge avec bords dorés. Sabretache bleu de ciel galonnée en or. Ceinture amarante, coulants en or. Garniture de sabre en or, fourreau noir. Peau de tigre galonnée en or et dentée en drap bleu céleste. Bride noire ; ornements en or.

Etendards. — Deux de couleur feuille morte. Après 1778, un étendard blanc, l'autre bleu, fendus en pointe par le bas, avec un soleil et la devise du Roi : *Nec pluribus impar,* bordés et grangés d'argent.

Sous Chamborant, mêmes couleurs, avec un soleil au milieu de vernis oranger et or pour les clairs et un vernis brun et or pour les dessous ; une bordure d'argent ; cordons et glands de soie bleue.

Polleretzky-hussards (1743—1758).

Habit et pelisse bleu céleste, manteau, veste et culotte de même à la hongroise. Bonnet blanc à galon rouge. Sabretache et écharpes rouges. Equipage rouge orné de fleurs de lys.

Deux étendards rouges fendus en pointe par le bas, bordés d'or tout autour, portant 4 fleurs de lys d'or à chaque coin ; franges d'or.

Esterházy-hussards (1764—1791).

1764. — Pelisse et veste vertes, parements, retroussis et agréments blancs ; culotte blanche. Schako noir, bordé de même doublé de blanc. Sabretache rouge bordée de blanc avec une fleur de lys de même, entourée d'un cordonnet noir. Equipage de peau d'agneau, bordé de festons gris blanc.

1767. — Pelisse, veste, parements, schako, équipage non modifiés. Culotte rouge. Sabretache rouge avec le chiffre du Roi en noir.

1776. — Pelisse, veste et culotte en gris fer argentin ; parements garance ; boutons blancs. Schako noir doublé de laine rouge et bordé de blanc. Sabretache de cuir noir.

1779. — Schako noir doublé de blanc. Sabretache de drap rouge.

1786. — Pelisse, dolman, culotte, surtout et gilet gris argentin. Parements, retroussis, bordés et ganses rouges. Schako noir doublé de blanc, bordé de noir et garni d'un cordon rouge. Boutons blancs. Manteau vert. Porte-manteau rouge, galon gris argentin. Schabraque bordée de rouge. Sabretache rouge au chiffre du Roi.

Officiers. — Bonnet noir, colback bleu de ciel, ganses en or, cocarde blanche ; plumet blanc. Cheveux poudrés. Veste, pelisse et pantalon bleu de ciel argentin, ganses en or. Collets et parements amarante bordés en or. Bottes amarante galonnées en or. Sabretache bleu de ciel bordée et galonnée en or. Fourreau de sabre noir ; garniture dorée. Cravate noire ; gants jaunes. Peau de tigre galonnée en or bordée de bleu de ciel argentin.

Quatre étendards avec le soleil et la devise : *Il en vaut plus d'un.*

Cantonnements après la guerre de Sept ans.

Berchény.

1763—1764 à Landau ; — 1765, 1766, 1767 à Vaucouleurs ; — 1768, 1769 à Epinal ; — 1770 à Landau ; — 1771, 1772, 1773, 1774 à St-Avold ; — 1775 à Landau ; — 1776, 1777, 1778 à Saint-Mihiel ; — 1779 à Gray ; — 1780 à Luçon ; — 1781 à Besançon ; — 1782 à Saint-Mihiel ; — 1783, 1784, 1785, 1786 à Commercy ; — 1788, 1789, 1790 à Charleville.

Chamborant.

1763 à Avesnes ; — 1764, 1765, 1766, 1767 à Sarreguemines ; — 1768, 1769, 1770 à Haguenau ; — 1771 à Sarreguemines ; — 1772 à Bouquenon ; — 1773 à Belfort ; — 1774 à Neuf-Brisach ; — 1775, 1776 à St-Avold ; 1777, 1778, 1779 à Sarreguemines ; — 1780 à Fécamp ; 1781 à St-Avold ; — 1782, 1783 à Sarrelouis ; — 1784 à Bouquenon ; — 1785 à Marsal ; — 1786, 1787, 1788 à Bouquenon ; — 1789, 1790 à Landau.

Esterházy.

1764 à Phalsbourg ; — 1765, 1766 à Mouzon ; — 1767, 1768, 1769 à Mirecourt ; — 1770 à Stenay ; — 1771, 1772 à Verdun ; — 1773, 1774 à Joinville ; — 1775 à Saint-Mihiel ; — 1776 à Soissons ; — 1777 à Rocroy ; — 1778, 1779 à Metz ; — 1780 à 1790 à Rocroy.

Ctesse DE H. REINACH FOUSSEMAGNE.

TYPHON

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PAR M. **MELCHIOR LENGYEL.** — ADAPTÉE PAR M. **ANDRÉ ADORJÁN.**

(1)

PERSONNAGES

TOKERAMO NITOBÉ, docteur ès sciences politiques
JOSHIKAVA TOYU
KOBAYASHI YYEYASU
HIRONARI INOZÉ
OMAYI SEIKVA, docteur en droit
YOTOMO YOSHI
KITAMARU KIGHIN, docteur en médecine
HATTORI NANKVAKU
YAMOSHI ANSAY
MONOTARO MITSUKUMI
AMAMARI RASHAN
MIYAKE NAUKATA
BERNHARD BRUCK, professeur d'Université
OTHON LINDNER, écrivain
HÉLÈNE KERNER
THÉRÈSE HEMPEL
LE PRÉSIDENT à la Cour d'assises
LE PROCUREUR
LE DÉFENSEUR
L'INTERPRÈTE
LE GREFFIER
LE GARDIEN
UN JURÉ CURIEUX
JEAN BRÜNN, domestique
Mme BRUCK
PREMIER, DEUXIÈME } JOURNALISTE.

La scène se passe à Berlin, de nos jours.

ACTE PREMIER

(Vaste pièce au premier étage donnant sur une rue tranquille du quartier Ouest à Berlin. L'ameublement est tout a fait européen, avec une légère nuance de bizarrerie et d'étrangeté. Au fond, grand balcon richement décoré de fleurs. Des fleurs un peu partout dans la pièce. Au premier plan, sur une estrade, un bureau encombré de papiers, de livres, etc. Téléphone. Près du bureau, à gauche, bibliothèque et coffre-fort. Armoires. Au fond, alcôve se fermant par un large rideau rouge. Quand le rideau est levé on aperçoit un lit large et bas. Deuxième plan, à gauche, porte donnant sur l'antichambre ; à droite autre porte communiquant avec le salon et la salle de bain.)

(Au lever du rideau la scène reste vide un moment. Silence. On sonne. Court silence. Puis de l'antichambre en entend le domestique.)

SCÈNE Ire

LE DOMESTIQUE, HÉLÈNE, THÉRÈSE.

LE DOMESTIQUE *(toujours de l'antichambre)*. Impossible d'entrer, madame !

HÉLÈNE. Hé, mais va donc, à moi tout m'est permis.

LE DOMESTIQUE *(suppliant)*. Mais, madame, c'est impossible.

HÉLÈNE *(avec colère)*. Ote-toi de là ! Viens, Zézé ! *(Elle bouscule le domestique qui lui barrait le chemin, et entre en coup de vent tirant par la main son amie. Hélène est une grande blonde, svelte, élancée, très nerveuse, aux mouvements brusques ; — très élégante. Thérèse est une femme petite corpulente, bien portante, sans prétention.)*

THÉRÈSE. Nous avons peut-être eu tort . . .

HÉLÈNE. Tu es folle, pourquoi ? Je suis chez moi ici. C'est mon logement. Je commande à tout le monde. Attends, je vais commencer par une petite ronde. *(Au domestique qui, timidement, est rentré derrière elles.)* Jean, qu'est ce que monsieur a dit, quand revient-il ?

LE DOMESTIQUE *(désespéré)*. Monsieur est ici.

HÉLÈNE *(vivement, à mi-voix)*. Où ?

LE DOMESTIQUE *(indiquant la salle de bain, et respectueusement, à mi-voix)*. Là, dans son bain.

HÉLÈNE *(en plaisantant tire les oreilles au domestique)*.

Pourquoi as-tu menti ? Je vais te faire renvoyer, brigand ! Pourquoi as-tu dit qu'il n'était pas là ?

LE DOMESTIQUE *(effrayé)*. Chère mademoiselle, mille pardons, j'ai ordre de ne laisse rentrer personne ici quand monsieur n'y est pas. Aussi je vais lui annoncer, que mademoiselle l'attend. *(Il se dirige vers la salle de bain.)*

HÉLÈNE *(à mi-voix)*. Reste là. Silence ! Chut, ne parle plus. *(Elle va au bureau pour voir si les tiroirs sont fermés. Ils sont ouverts.)*

LE DOMESTIQUE *(terrifié)*. Ça aussi est défendu.

HÉLÈNE *(sort du tiroir une boîte de cigarettes, en prend une longue et fine)*. Viens ici !

LE DOMESTIQUE *(s'approche)*.

HÉLÈNE *(met la cigarette dans la bouche du garçon et l'allume)*. A vos ordres, mon prince.

LE DOMESTIQUE *(éclat de rire)*.

HÉLÈNE *(elle fourre une poignée de cigarettes dans la poche du domestique)*. Daignez, daignez, monseigneur, satisfaire vos chers souhaits ; et maintenant débarrassez-nous de votre haute présence, fiche le camp, disparais et plus vite que ça, ouste, ouste, ouste !

LE DOMESTIQUE *(à qui toute la plaisanterie a plû, sort en riant dans l'antichambre tout en jetant des regards anxieux vers la salle de bains)*.

HÉLÈNE. Na, j'ai fini avec cette brute. *(Elle prend une cigarette et la met dans la bouche de Thérèse.)* Allumez donc, vous aussi, chère mademoiselle ; puis asseyez-vous, causons doucement, et comme l'autre animal est au bain et qu'il y met le temps, examinons un peu, et s'il y a moyen, chipons-lui quelque chose et sauvons-nous. *(Elle allume une cigarette.)*

THÉRÈSE. Mais moi j'aimerais bien le voir. J'en suis curieuse. Sans cela je ne serais pas venue.

HÉLÈNE. Que veux-tu ? Il est comme les autres. C'est un homme, quoi ! Et même plus dégoûtant que les autres, avec son calme et éternel sourire.

THÉRÈSE *(rêveuse)*. Moi j'aime les hommes calmes, on peut mieux s'y fier.

HÉLÈNE. Moi ils me dégoûtent. En général je déteste la sécurité. Un homme qu'on ne peut même pas faire souffrir, qu'on ne peut pas mettre hors de lui, qui ne rage pas, n'écume

pas, qui toujours, infailliblement, sourit, qu'est-ce que ça vaut ? Pouah !

THÉRÈSE *(toujours rêveuse)*. Ça vaut de l'or !

HÉLÈNE. Evidemment, sans quoi penses-tu que je resterais avec lui ? *(Fumant par grosses bouffées.)* Dans les premiers temps, au moins, il avait quelque chose qui m'excitait : son odeur. Cette peau jaune a une odeur étrange. Pas désagréable. Tu croirais respirer une fleur exotique.

THÉRÈSE *(avec beaucoup d'intérêt)*. Vrai ?

HÉLÈNE. Mais oui, et encore . . . comment te dirais-je, il avait, quelque chose de . . . une force primitive . . . c'est curieux. Toute la chose me semblait drôle. Mais, grands dieux, voilà déjà dix mois de ça. Je n'ai jamais eu de ma vie une liaison si durable. Ah, s'il pouvait vite finir ici ses affaires et s'en retourner là *(elle rit)* d'où il est sorti.

THÉRÈSE. Qu'est-ce qu'il fait donc si longtemps à Berlin ?

HÉLÈNE *(farfouillant sur le bureau)*. Il griffonne. Tiens, regarde. C'est ce barbouillage-là qu'il fait. Il lit aussi, et prend son travail très au sérieux. Pour l'amour de Dieu il ne m'en dirait pas un mot. Cela aussi me répugne. J'aime quand on vous raconte tout. Tu sais, ça, c'est un lien, une sorte de chaîne après laquelle on peut s'accrocher pour tirailler ses bons-hommes. Par-ci, par-là. Lindner, lui, quand il veut écrire quelque chose, me raconte toujours avant son sujet. Pour savoir si ça me plaît. Et j'en suis contente.

THÉRÈSE. Au fait, qu'est ce qu'il te veut, ce Lindner ?

HÉLÈNE. Il m'aime et veut m'épouser, l'imbécile.

THÉRÈSE *(rêveuse)*. Il serait temps de se marier.

HÉLÈNE. Oui, certainement, mais pas avec un type désœuvré, pauvre et soûlard comme celui-là. Avec le singe jaune, je ne dis pas ; celui-ci j'en raffole parfois, mais lui ne voudrait jamais. Un jour il bouclera ses malles et me plantera là. Mais il ne me la fera pas comme ça. Je saurai ce qu'il faudra lui faire pour qu'il se souvienne de moi. Et puis, après tout, je le laisserai peut-être tranquille. Seulement j'aimerais bien l'aplatir une fois. Ensuite qu'il parte et que viennent les autres. A la file. *(Haussant les épaules.)* Et ils viendront. Ils sont déjà venus.

THÉRÈSE *(effrayée)*. Quoi, tu le trompes ?

HÉLÈNE. Et comment ! Pourquoi pas ? Je voudrais même qu'il le sût !

THÉRÈSE. Mais c'est affreux.

HÉLÈNE. Oui, je voudrais qu'il le sût. Pour voir son air alors. Pour savoir de quoi cet homme est doublé. Extérieurement, il est jaune, mais au dedans ? Est-il rouge ? Tiens, toi dis-lui que je le trompe. Ça porte toujours. A Lindner aussi je lui ai dit que j'avais un amant japonais.

THÉRÈSE. Qu'est-ce qu'il a dit ?

HÉLÈNE *(riant)*. Il a trépigné, sauté au plafond. C'était rigolo. Et maintenant il cherche comme un fou mon Japonais. Ah, s'ils tombaient l'un sur l'autre ! Ce serait bon de les voir. Vraiment, tu devrais dire au jaune que je le trompe avec un blanc.

THÉRÈSE *(offensée)*. Excuse-moi, mais je ne me charge pas de ces commissions. Dis-le toi même.

HÉLÈNE. De moi il ne le croirait pas, ce fou ; moi, il m'aime. *(Brusquement.)* Tiens, si je te le donnais, ce jaune ?

THÉRÈSE. Écoute, tu as parfois des plaisanteries plutôt étranges.

HÉLÈNE. Oh ! ne fais pas ta sucrée, ma petite. Il y a plus mal. Et vous iriez bien ensemble. Deux personnes sérieuses et rangées comme vous . . .

THÉRÈSE *(modestement)*. Mais c'est impossible.

HÉLÈNE. Pourquoi ?

THÉRÈSE *(triste)*. Parce qu'il t'aime ; il ne voudrait pas de moi.

HÉLÈNE *(un peu fâchée)*. Tiens, autrement, ça t'irait. Tu en serais bien capable. Je m'y attendais.

THÉRÈSE. Mais c'est toi qui me l'offres.

HÉLÈNE. Ça ne prouve rien. Bref, tu en voudrais bien. C'est ignoble.

THÉRÈSE *(presque en larmes)*. Hélène, ne me torture pas. On ne peut pas être une minute en paix avec toi.

HÉLÈNE. Voilà qu'elle pleure. Pendant ce temps sa cigarette s'est éteinte, il faut lui en donner vite une autre. *(Elle lui met une cigarette à la bouche et l'allume.)* Embrassez-moi, tendre et unique amie, et n'en parlons plus. Cherchons plutôt ce que l'on pourrait emporter. *(Elle ouvre l'un après l'autre les tiroirs.)* Regarde !

THÉRÈSE *(jetant un coup d'œil dans le tiroir.)* Tiens, de l'argent, là.

HÉLÈNE. Oh ! je m'en fiche, il m'en donne. J'aimerais mieux quelques écrits intéressants. Il serait bon de savoir ce qu'il gribouille. Je crois que ça doit être très, très drôle. Il les garde si jalousement . . . *(Elle fouille à tort et à travers dans les papiers.)* Je lui chiperais bien un papier. Lindner en profiterait. L'autre jour, je lui en ai pris un, je l'ai chez moi.

SCÈNE II.

THÉRÈSE, HÉLÈNE, TOKERAMO.

TOKERAMO *(est apparu à la porte de la salle de bains ; pendant un moment, sans être aperçu, il regarde les deux femmes. Tokeramo a le type japonais ; taille moyenne, osseux, son visage est creux et jaunâtre. Ses cheveux sont très noirs. Il porte des lunettes. Comme à la plupart des Japonais, l'habit européen ne lui sied pas bien. Son parler est posé et refléchi.)* Hélène !

HÉLÈNE *(sursautant, effrayée)*. Ah, mon Dieu !

TOKERAMO *(s'avançant)*. Je vous ai déjà dit, Hélène, de bien vouloir laisser mes papiers.

HÉLÈNE *(se ressaisissant)*. Ce n'est pas chic de votre part de faire peur comme ça au monde. Vous m'avez donné la chair de poule. Vous tombez sur les gens comme une bombe.

TOKERAMO *(souriant)*. La comparaison est bonne, mais pas juste. Car je vous ai fait mon observation doucement.

HÉLÈNE. Pas vrai, vous avez été brutal !

TOKERAMO *(à Thérèse)*. Mademoiselle pourra témoigner du contraire.

HÉLÈNE. Bien sûr, voilà qu'il a recours à toi.

TOKERAMO. Veuillez au moins me présenter à mademoiselle.

HÉLÈNE *(piquée)*. Zété ou Rerèse, comme il vous plaira.

THÉRÈSE *(offensé)*. Voyons, Hélène.

HÉLÈNE *(tendrement)*. Bon, bon, alors ma meilleure amie, — mon meilleur ami. Mais sautez-vous donc au cou, puisque vous vous entendez si bien ; . . . tous complotent contre moi, l'un nie des faits manifestes et se rapporte à l'autre qui l'approuve. Dans quel monde suis-je tombée !

THÉRÈSE. Mais, Hélène, je n'ai pas dit un seul mot.

HELÉNE. Tu n'en penses pas moins. Pourquoi regardes-tu cet homme comme ça. Singe ! Asseyez-vous. *(Ils s'assoient.)*

TOKERAMO *(qui a une nuance de timidité et de gaucherie devant les femmes)*. Quant à moi, chère Hélène, vous pouvez me dire tout ce qu'il vous plaira, cela ne m'atteint pas, mais pour votre amie, qui est là chez moi, permettez que je vous demande un peu plus d'égards.

HÉLÈNE. Vous la protégez. C'est beau ! C'est chevaleresque. *(Silence.)*

THÉRÈSE *(excusant Hélène)*. Malgré tout ça, j'aime beaucoup Hélène . . . Elle est ainsi.

HÉLÈNE. Sale hypocrite !

THÉRÈSE *(désespérée)*. Vous voyez . . .

HÉLÈNE. Quoi, ça aussi t'offense ? Alors bien, je ne parlerai plus. *(Silence.)* A vous deux de parler. *(Silence.)*

THÉRÈSE *(après le silence)*. Depuis longtemps j'aurais aimé faire votre connaissance. Vous êtes un homme si intéressant.

TOKERAMO. Mais pas du tout, je suis comme tous les Japonais.

THÉRÈSE. Que faites-vous donc tant de temps à Berlin ?

TOKERAMO. J'étudie, — si vous voulez : l'état des affaires administratives.

THÉRÈSE *(ingénument)*. Et dans quel état les avez-vous trouvées ?

TOKERAMO *(un peu blagueur)*. Les unes en bon état, les autres en mauvais état.

THÉRÈSE. Vous n'êtes même pas si jaune.

TOKERAMO *(blagueur)*. Parce que je me lave tous les jours et de temps en temps avec du savon. Alors ça me blanchit.

THÉRÈSE. Tu entends, Hélène ?

HÉLÈNE. Ce que vous êtes bêtes, mes enfants ! Que de stupidités vous dites. *(On sonne.)* Bon, maintenant quelqu'un va nous voir ici.

TOKERAMO. Ça ne fait rien.

HÉLÈNE. Non, non, je ne veux rencontrer personne. Viens, Zété ! *(A Tokeramo.)* Au revoir mon petit, je reviendrai tantôt.

TOKERAMO. Non, ne reviens pas, chérie, je serai occupé.

HÉLÈNE *(fâchée)*. Qu'est-ce que ça signifie ? Tu ne veux plus de moi ?

TOKERAMO. Quelle enfant ! J'ai à faire tantôt, j'ai une conférence, voilà tout.

HÉLÈNE *(avec une brusque colère)*. Alors, bon. Je ne viendrai pas. Adieu ! *(Elle sort vivement avec Thérèse qui salue Tokeramo par un signe de tête. A la porte elles rencontrent MM. Joshikava et Kobayashi. Joshikava est un homme âgé, Kobayashi entre deux âges. Ils s'inclinent devant les deux dames, qui sortent en riant très fort.)*

SCÈNE III.

TOKERAMO, JOSHIKAVA, KOBAYASHI.

JOSHIKAVA *(un peu cérémonieux)*. Je suis très heureux, cher ami, d'avoir pu venir te voir de nouveau.

KOBAYASHI. Et moi aussi j'ai saisi l'occasion pour venir chez toi.

TOKERAMO. Toujours heureux d'être à votre service. Asseyez-vous. *(Ils s'asseyent, Tokeramo leur offre des cigarettes.)*

JOSHIKAVA. Quoi de nouveau au Japon ? As-tu des nouvelles depuis hier ?

TOKERAMO. Quelques journaux et une lettre.

JOSHIKAVA. Et que disent-ils ?

TOKERAMO. Rien de spécial. A part un typhon près de Hokkaidé.

KOBAYASHI. Désastreux ?

TOKERAMO. 120 maisons, 40 morts. *(Petit silence ému.)* Tenez, voici le journal, je l'ai lu. *(Il prend sur le bureau un journal qu'il donne à Joshikava.)*

JOSHIKAVA. Merci. *(Il met le journal dans sa poche.)*

KOBAYASHI. Quel journal est-ce, sans indiscrétion ?

TOKERAMO. Le «Nirokku Schimbun». J'y suis abonné, car ses bêtises m'amusent.

JOSHIKAVA. Il fait beaucoup de tort. Il est très effronté. Et bien que ce soit probablement superflu, je me permets de t'indiquer une question qui mérite ta bienveillante et haute attention : comment se défendre contre les effets néfastes de cette sorte de presse vile et injurieuse.

TOKERAMO. Je te remercie beaucoup ; oui, en effet, j'étudie aussi cette question. Et même à ce propos j'ai écrit au chancelier.

JOSHIKAVA *(très respectueux)*. Sa haute Excellence le Chancelier t'aurait-elle déjà répondu ?

TOKERAMO. Oui, j'ai reçu sa lettre ce matin. Il écrit d'une façon charmante et honorifique pour nous tous.

JOSHIKAVA. } Nous le remercions humblement.
KOBAYASHI. }

JOSHIKAVA *(avec précaution)*. Parle-t-il politique ?

TOKERAMO. Très vaguement. *(Silence ; ils fument)*. Et vos travaux à vous, vont-ils bien ?

JOSHIKAVA. Très bien. Dans quelques mois d'ici j'aurai terminé. Et toi ?

TOKERAMO. Au minimum il me faut encore un an. Bien que le plus fort de mon ouvrage soit fait, j'aurai beaucoup à développer.

JOSHIKAVA *(chaleureusement)*. Ménage-toi, Tokeramo. Là-bas on compte immensément sur toi. Car ce que tu apprends ici, sera l'une des colonnes sur lesquelles le nouveau Japon s'élèvera.

KOBAYASHI. Prends garde à ta santé, Tokeramo.

TOKERAMO *(riant)*. Mais je me porte bien. Chaque jour vous avez la bonté et l'obligeance de venir me voir. Par amitié et à cause de l'intérêt que vous me portez, n'est-ce pas ?

JOSHIKAVA. } Certainement.
KOBAYASHI. }

TOKERAMO. Vous pouvez donc juger par vous-même que ma santé et ma bonne humeur restent invariables. Je me sens bien.

JOSHIKAVA. Pourtant, tu as l'air un peu fatigué. Je t'ai vu plus alerte, plus vif . . .

KOBAYASHI. Tu étais comme les rocs du mont Fuyiyama : fort et solide. Maintenant tu sembles parfois inquiet.

JOSHIKAVA. As-tu des tourments ?

TOKERAMO. Ceux que l'ouvrage vous donne, mon vieil ami. Ma tâche a mille branches. C'est à cela qu'il faut songer.

JOSHIKAVA. En effet. *(Silence.)* Me permettrais-tu de te poser une question : qui étaient ces deux dames que nous avons croisées en entrant ?

TOKERAMO. Des connaissances. Des connaissances faciles . . . et nécessaires.

KOBAYASHI. Oui, étant donné que tu es là depuis un an et demi.

JOSHIKAVA. Abstiens-toi de ces femmes, Tokeramo. Et surtout ne t'offense pas de ce petit avertissement de vieillard.

TOKERAMO. Je te suis obligé, au contraire, mais crois bien que ces choses-là n'altèrent en rien ma vie et n'enlèvent pas une parcelle de mes pensées.

JOSHIKAVA. Je sais, je sais, mon ami. Pardonne-moi de t'en avoir parlé.

TOKERAMO. Je n'ai rien à te pardonner. Travaillant tous pour le même but, nous sommes tous des camerades. Toi, tu es plus âgé et plus expérimenté.

JOSHIKAVA. Pourtant tu es le premier, le chef parmi nous ; c'est toi qui sais le plus, et c'est à toi qu'est confiée la plus grande mission.

TOKERAMO *(simple)*. Que je remplirai jusqu'au bout. *(On sonne.)* Qui est-ce ? *(Il se dirige vers la porte.)*

JOSHIKAVA *(à voix basse à Kobayashi)*. J'ignorais ces deux femmes.

KOBAYASHI *(même jeu)*. De l'une je sais tout. Je l'ai filée. Elle est inscrite dans mon rapport.

JOSHIKAVA. Quand me le passeras-tu ?

KOBAYASHI. Ce soir même.

JOSHIKAVA. Bref, dès demain matin je pourrai l'expédier.

KOBAYASHI. Parfaitement.

TOKERAMO *(au seuil de l'entrée et riant)*. Voici toute la colonie, voici tout le Japon. *(Entrent, en se précipitant, neuf japonais : Omayi, Jamoshi, Monotaro, Amamari, Miyake, Yotomo, Hironari, Kitamaru, Hattori. La plupart sont jeunes. Ils ont tous le type japonais : maigres, de petites tailles, visage jaune, cheveux très noirs. Quelques-uns d'entre eux portent des lunettes. Tous les neuf vivent depuis quelques années à Berlin ; leurs manières sont tout à fait européennes, à part certains petits traits et nuances qui donnent — même à leur parler — une légère marque exotique. Mais les acteurs ne doivent pas exagérer. Les neuf Japonais sont bruyants, joyeux comme toujours quand ils sont entre eux, mais devant un seul européen leur humeur enjouée et enfantine disparaît. — Salutations cordiales ; ils entourent Tokeramo et Joshikava avec un profond respect.)*

SCÈNE IV.

TOKERMO, JOSHIKAVA, KOBAYASHI, OMAYI, YAMOSHI, MONOTARO, AMAMARI, MIYAKE, YOTOMO, HIRONARI, KITAMARU, HATTORI.

TOKERAMO *(riant)*. Qu'arrive-t-il, mes enfants? Que signifie cette longue cavalcade.

OMAYI. Elle signifie un jour de fête, Tokeramo.

TOKERAMO. Quelle fête?

OMAYI. Nous sommes le cinq mai, Tokeramo, fête du *nobori no sekku*.

TOKERAMO *(un peu contrarié, mais heureux)*. Tiens, comme j'oublie tout! La fête des petits garçons! La fête de nos enfants, de nos chers, chers fils. *(Un peu triste.)* Et nous n'en avons aucun ici.

JOSHIKAWA. Moi j'en ai laissé quatre là-bas!

KOBAYASHI. Et moi trois.

TOKERAMO. Si seulement un seul était ici, pour que nous puissions le serrer sur nos cœurs.

OMAYI. Nous en avons amené un, Tokeramo. Ce n'est plus un enfant, c'est presque un homme, mais c'est le plus jeune parmi nous et il vient d'arriver. Hironari! *(Le groupe qui, jusqu'ici, formait un cercle, s'ouvre et laisse passer Hironari, un jeune Japonais de* 17 *à* 18 *ans. Hironari s'incline avec un profond respect devant Tokeramo et Joshikava.)*

TOKERAMO *(l'embrasse)*. Sois le bienvenu, mon cher enfant.

JOSHIKAVA *(le caresse)*. Je te connais, mon enfant. Je connais bien ta famille. Comment va ton honorable père?

KOBAYASHI. Et tes autres parents?

TOKERAMO. Et nos frères — tout le Japon?

HIRONARI. Je vous remercie de toutes vos questions qui m'honorent, — tout le monde se porte bien. On m'a chargé, de venir vous voir aussitôt après mon arrivée et de vous faire de cordiales salutations. Le mikado, devant qui j'ai eu l'honneur de paraître avant mon départ, t'envoie, Tokeramo, ses salutations particulières.

TOKERAMO *(intéressé)*. Tu as pu paraître devant le mikado?

HIRONARI. Oui, — à la grande réception qu'il a accordée à ceux qui partaient pour l'Europe.

JOSHIKAVA. Qu'a-t-il dit, le mikado ? Était-il de bonne humeur ?

HIRONARI. Il nous a dit de travailler. C'est tout, mais il l'a dit très sérieusement.

TOKERAMO. As-tu une mission spéciale ?

HIRONARI. Aucune. Je n'ai pas encore choisi de carrière. Je suivrai les cours de l'Université.

TOKERAMO. C'est sage, cher enfant. As-tu fait bon voyage ?

HIRONARI. Très bon ; merci.

TOKERAMO. Où habites-tu ?

HIRONARI. Avec les autres, dans la pension Wallen.

TOKERAMO. Tu as tort, mon enfant. A vous aussi, chers amis, je l'ai déjà dit : il n'est pas bon que vous demeuriez tous ensemble. Il faut vous disperser, faire des connaissances . . .

OMAYI. Pourtant c'est si bon de demeurer ensemble. Comme à la maison.

JOSHIKAVA. A partir du premier nous allons nous séparer.

TOKERAMO. Et toi, Hironari, mon enfant, sois bien appliqué. Observe tout. Fréquente beaucoup les églises.

HIRONARI. Les églises, — pourquoi ?

TOKERAMO. Parce que tu y entends des sermons d'un beau langage et d'une belle prononciation. Ainsi on peut bien apprendre la langue. J'ai une proposition. Restons ensemble cet après-midi ; cela vous plaît-il ? Nous boirons du thé, nous causerons, — et enfin nous célébrerons la fête. *(Il sonne le domestique.)*

LE DOMESTIQUE *(entre)*. Monsieur a sonné ?

TOKERAMO. Oui, prépare du thé dans la grande théière.

LE DOMESTIQUE. Bien, monsieur. *(Il reste immobile.)*

TOKERAMO. Eh bien, Jean, que veux-tu ?

LE DOMESTIQUE. C'est que deux messieurs attendent dans l'antichambre. Je ne les ai pas fait entrer ici, je ne savais pas si c'était permis.

TOKERAMO. Mais malheureux, depuis combien de temps les fais-tu attendre ?

LE DOMESTIQUE. A peine un petit quart d'heure.

TOKERAMO. Quelle impolitesse ! Fais-les entrer tout de suite.

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur ; voici leurs cartes. *(Il passe les cartes.)*

TOKERAMO. Bruck et Lindner. Je connais l'un des deux. Excusez-moi, mais je suis obligé de les recevoir. *(Au domestique, qui reste immobile).* Hé bien, va donc, va, va ! Prépare le thé ! *(Il va lui-même à la porte et l'ouvre vivement.)* Entrez donc, messieurs, — et pardon, j'ignorais que vous fussiez ici.

SCÈNE. V.

LES MÊMES, BRUCK ET LINDNER.

BRUCK *(est un pédant, qui se donne des airs sérieux. Il a 54 ans, il est professeur à l'Université).* Je m'en suis douté. Quelle belle et nombreuse société !

TOKERAMO. Mes amis, des compatriotes.

BRUCK. Permettez-moi de vous présenter monsieur Lindner, écrivain, qui en ce moment, dans sa littérature, s'occupe de sujets japonais et qui désirait faire votre connaissance.

TOKERAMO. Nous sommes enchantés, mes amis et moi.

LINDNER *(homme d'extérieur négligé. Colérique et cynique. Il s'incline et jette des regards soupçonneux autour de lui).*

LES JAPONAIS *(s'inclinent très profondément et montrent un respect exagéré pour les deux étrangers).*

TOKERAMO. Ayez la bonté de vous asseoir. Donnez-vous la peine de prendre place. Ces messieurs fument ? *(Ils s'asseyent, Tokeramo leur offre des boîtes de cigarettes.)*

BRUCK. Je suis bien aise d'avoir pu satisfaire au désir de monsieur Lindner, écrivain et journaliste d'un rare talent, qui écrira de très belles choses sur vous et sur le Japon.

LINDNER *(avec un geste de contrariété).* Mais voyons, monsieur le professeur.

BRUCK. Il est intéressant d'ailleurs, de voir combien les écrivains et savants célèbres s'occupent actuellement du Japon. Moi aussi, dans mon volume, je lui ai consacré tout un chapitre. Et à vrai dire, je suis venu pour vous redemander mon manuscrit, — si toutefois vous l'avez parcouru.

TOKERAMO. Je l'ai lu avec un très grand plaisir. J'en suis ravi.

BRUCK. Vraiment ? Vous l'avez déjà lu ? Attentivement ?

TOKERAMO. Jusqu'au dernier mot.

BRUCK. Colossal ! Et cela vous a plu ?

TOKERAMO. Infiniment, — vous m'avez émerveillé.

BRUCK *(sourire satisfait)*. Hein, je vous avais bien dit, qu'il serait intéressant. Et surtout la partie qui traite du Japon, n'est-ce pas? Pourtant, dans ce volume je n'arrive pas encore à mes dernières conclusions. Mes dernières conclusions je ne les exposerai qu'au quatrième volume . . . Alors permettez-moi de vous réclamer mon manuscrit.

TOKERAMO. Espérant avoir votre autorisation, j'ai pris la liberté de le passer à mon ami Omayi Seikwa, qui, bien que docteur en droit, pensait trouver dans votre œuvre des passages intéressants pour lui aussi.

BRUCK. Mais, messieurs, prenez garde, — c'est un manuscrit important — le résultat de trente ans de recherches.

OMAYI. Ouvrage merveilleux, — magnifique, — profond !

BRUCK. Vraiment, vous aussi vous l'avez déjà lu ? Entièrement ?

OMAYI *(souriant fait signe que oui)*.

BRUCK. Cela vous a plu ? En effet ?

OMAYI. J'amais encore ouvrage scientifique ne m'a tant plu.

BRUCK *(rayonnant)*. C'est vraiment merveilleux ! Incroyable ! Alors, je vous prierais beaucoup de me faire envoyer mon manuscrit chez moi aujourd'hui même. *(Il sort une carte de visite de son portefeuille et la remet à Omayi.)*

OMAYI *(prend la carte)*.

BRUCK *(confident)*. Et maintenant sérieusement, sincèrement, cher docteur, — cela vous a plu véritablement ?

OMAYI. Ç'a été pour moi une révélation. A tel point, que je me suis vu obligé de communiquer cet ouvrage à mon ami Kitamaru qui, quoique médecin, s'intéressait extraordinairement à l'affaire. Toujours avec l'espoir de votre consentement . . .

BRUCK *(abasourdi)*. Mais je vous en prie, messieurs . . . Ces recherches sont des secrets . . . Des secrets qui me sont personnels . . .

TOKERAMO. Les secrets seront bien gardés, monsieur le professeur.

KITAMARU *(à qui Omayi a passé la carte de Bruck)*. Ne supposez pas, que nous abusions de votre confiance, mais votre chef-d'œuvre nous a tant passionnés, que nous n'avons pu nous empêcher de nous le passer l'un à l'autre.

BRUCK. Vous aussi, vous l'avez lu ?

KITAMARU. Avec extase.

BRUCK. Et le manuscrit, où est-il ? Pour l'amour du ciel, chez qui est-il ?

YAMOSHI *(à qui Kitamaru a remis la carte)*. Chez moi, monsieur.

BRUCK *(énervé)*. Quand me le rendrez-vous ? — Tenez, mon adresse.

YAMOSHI. Merci, je l'ai. Et après-demain d'aurai l'honneur de vous le faire remettre.

BRUCK *(tranquillisé)*. Après-demain ? Le sept ? Alors tout va bien. *(A Lindner.)* Qu'en dites-vous ? Quel intérêt ils me portent ! Ces Japonais sont des gens merveilleux. Des gens de premier ordre. J'en raffole. Et non seulement moi, mais tous ceux qui les fréquentent. Hommes et femmes, sans exception. *(Confident à Tokeramo.)* A propos. Voilà la seconde fois que je rencontre dans l'escalier une grande dame blonde et voilée . . . *(Riant.)* Sans indiscrétion . . . Elle aussi s'intéresse au Japon ?

LINDNER *(piqué)*. Est-ce aussi une note pour votre ouvrage, monsieur le professeur ?

BRUCK. Qu'est-ce que vous entendez par là ?

LINDNER *(ennuyé)*. Rien.

BRUCK. Alors ça va bien. Car au sujet de mon livre je suis très pointilleux. Je ne le laisse pas toucher ; il m'est sacré comme le sujet même qu'il traite. Lisez ce que j'ai écrit sur les Japonais et je suis prêt non seulement à le maintenir, mais à le confirmer.

LINDNER. Allez, allez, monsieur le professeur ; ne protégez point le Japon !

TOKERAMO. Toutes les bonnes opinions qui nous concernent, nous rendent heureux.

LINDNER. Ha, vous ne me ferez pas croire ça ?

BRUCK *(indigné)*. Mais je vous en prie.

LINDNER *(emporté, à Bruck)*. Ne prenez pas la défense de ces messieurs. Ils sauront bien s'en charger. Ils peuvent supporter un peu de sincérité et sauront rendre la pareille s'ils veulent. Il est tout de même comique que nous, à Berlin, et partout en Europe nous ne cessions de considérer messieurs les Japonais comme des sortes de spécialités gentilles, qui vien-

nent par centaines et par milliers s'installer doucement et avec précaution parmi nous. Dans quel but le font-ils ? N'avez-vous jamais songé, monsieur le professeur, qu'il doit se cacher quelque chose d'extraordinaire derrière ce manège d'autant plus surprenant que ces gens adorent leur patrie et leurs familles. Ils se sentent mal là, chez nous. Et même peut-être nous détestent-ils, cependant ils restent ici opiniâtrement pendant des années. Quelle raison peuvent-ils avoir pour cela, — n'y avez-vous jamais réfléchi ?

BRUCK. Mais si ; une raison très simple : l'amour de la civilisation.

LINDNER. La civilisation ? au diable la civilisation ! En ont-ils besoin ? Ils en ont plus qu'il ne leur en faut. Ils ont déjà tout appris de ces imbéciles d'Européens, pour les flanquer ensuite hors de chez eux, et prendre leurs emplois. Il doit y avoir une autre raison qui retient là ces gens masqués. Hommes masqués ! *(Les Japonais se groupent autour de Bruck et Lindner, et écoutent ce dialogue attentivement et sans mot dire.)*

BRUCK *(désésperé)*. Je vous en supplie ? . . . Qu'est-ce qui vous prend ? . . . Je ne vous comprends pas . . . On vous introduit chez des personnes honorables et correctes, et vous les insultez, vous les traitez d'hommes masqués . . . hommes masqués . . . !

LINDNER. Bien sûr qu'ils le sont, ce sont des comédiens nés. Regardez, comme ils restent silencieux, et pourtant Dieu sait à quoi qu'ils pensent. A leur place un Européen m'aurait depuis longtemps contredit, se serait emporté, et se défendrait indigné, tandis que ces messieurs les Japonais se couvrent d'impassibilité.

TOKERAMO. Le respect que nous avons pour nos hôtes européens nous oblige à agir de la sorte.

LINDNER. Le respect ! Ne me respectez pas ! Qu'avons nous de respectable, moi ou monsieur le professeur ?

BRUCK *(très indigné)*. Mais finissez . . .

LINDNER. Est-ce que moi je vous respecte ? La maîtrise de vous-mêmes c'est quelque chose, mais ce n'est point une vertu qui vous soit naturelle. Vous y est contraints. Car dans votre pays vous habitez des baraques de bois et de papier, où chaque mot s'entend chez le voisin. De là vient ce que vous appelez maîtrise : votre parler calme, le petit nombre de vos

gestes, et vos restrictions mentales ; mais tout ça n'est que comédie !

BRUCK. Tiens, tiens ; c'est intéressant, je vais noter ça. Mais, monsieur, qu'avez-vous donc ? *(S'adressant aux Japonais.)* N'y faites pas attention.

LINDNER *(continuant sur le même ton)*. Et puis le Japon entier ne m'inspire pas de respect. Si dans l'individu l'insinuation et l'arrivisme me déplaisent déjà, que dire de toute une nation qui est ainsi faite !

BRUCK *(très indigné)*. Mais voyons ! voyons ! *(Les japonais restent toujours tranquiles.)*

LINDNER. Si, il y a une nation respectable là-bas, en Orient : c'est la Chine. Celle-là a su garder intacte toute son originalité. Loin de se conformer à nous avec cette ruse que vous possédez, elle ne craint pas de déclarer vertement, qu'elle déteste les Européens. Elle a su s'élever au-delà de tout, et arriver à la compréhension de tout. Aussi bien dans ses idées que dans ses jouissances et dans ses perversités. Ce qui donne également un peu la mesure des civilisations.

BRUCK *(outré)*. La perversité ! ? Peut-on dire une chose pareille ?

LINDNER. Mais bien sûr, la perversité marque toujours le degré de la culture. Où en sommes nous avec nos pauvres gourmandises ,nos fromages puants, en comparaison des poules qu'ils enterrent pour mieux les faire pourrir, et avec nos doux instincts de cruauté en comparaison de leurs passions sanglantes ? Et qu'est donc notre religion opprimante et celle des Japonais en comparaison avec la leur ?

BRUCK. Mais comment, voyons ! Ce que vous dites n'est pas seulement blessant, mais encore contraire à la vérité. La Chine et le Japon sont également bouddhistes.

LINDNER. Erreur, monsieur le professeur, erreur ! Le grand pessimisme du bouddhisme s'est atténué au Japon dans une sorte de doux optimisme. Ceux-ci n'ont pris que la partie la plus simple et la plus légère des choses : à savoir que c'est un amusement de mourir. Ils savent mourir pour la patrie, mais j'ignore quelle jouissance ils y trouvent. C'est leur nature, primitive qui les pousse, nature primitive, qui les rend inférieurs même à la tristesse des Russes. *(Les Japonais très irrités se groupent autour de Tokeramo qui d'un geste leur im-*

pose silence. Lindner provocant se poste en face des Japonais.) Et voulez-vous que je vous dise ? Eh bien, je ne crois pas du tout à la fameuse bravoure des Japonais. Si vous étiez si braves, il y a longtemps que vous m'auriez flanqué à la porte.

TOKERAMO *(tranquillisant d'un signe les Japonais, dit doucement).* C'est tout a fait superflu, car vous partirez bien de vous-même, n'est-ce pas ? *(Les Japonais sourient.)*

BRUCK *(à mi-voix aux Japonais).* Bravo ! *(A Joshikava.)* Je suis vraiment confus . . . je ne sais pas ce qu'il a . . .

LINDNER *(hésite une seconde, comme s'il cherchait une grosse insulte pour lancer aux Japonais, — mais il se retient et dit souriant.)* C'est vrai, je m'en vais.

TOKERAMO *(avec aménité).* Mais restez donc, vous nous intéressez beaucoup. Vous dites des choses très curieuses. Désirez-vous une tasse de thé ? Avec du rhum ?

LINDNER. Merci ; plutôt du rhum sans thé.

TOKERAMO. Alors du cognac. *(Il verse et trinque.)* A la victoire du glorieux et sublime esprit germanique ! *(Les Japonais sourient.)*

LINDNER. Vous en avez de bonnes, cher maître. *(Il boit.)*

BRUCK. Oh non, je m'y oppose. Monsieur Lindner ne représente pas la race germanique.

LINDNER *(riant).* Alors vous peut-être, — cher monsieur ! . . .

BRUCK *(prétentieux).* Oui, — peut-être moi.

TOKERAMO. Doucement, messieurs, il ne manquerait plus que ça, que dans cette demeure paisible deux européens, deux hommes qui se comprennent, se disputent.

BRUCK. Pardon, — nous ne nous comprenons pas du tout, grâce à Dieu !

LINDNER. C'est vous qui ne me comprenez pas . . . Et vous, il est impossible de vous comprendre, c'est-à-dire impossible de comprendre vos écrits.

BRUCK. Je dédaigne vos paroles et je m'en rapporte à ces messieurs qui ont lu mon volume.

LINDNER *(avec un geste de dédain).* Votre volume . . .

BRUCK *(en colère).* Est un ouvrage sérieux et scientifique. Pas comme vos sottes et languissantes élucubrations.

LINDNER *(hors de lui).* A présent prenez garde . . .

TOKERAMO. Silence, messieurs, silence. Voyez-vous, nous humbles Japonais, qui venons d'être à l'instant aplatis presque

jusqu'à terre, nous sommes au nombre de 50 millions, et pourtant nous nous accordons parfaitement, tous — tandis que vous n'êtes que deux et vous avez l'air — il me semble — d'avoir des opinions différentes. Ce n'est pas comme cela qu'on fera avancer le monde . . .

LINDNER. Je m'en fiche du monde.

TOKERAMO. Alors qu'est-ce qui vous occupe? Il faut pourtant qu'il y ait quelque chose qui vous occupe. Votre patrie?

LINDNER. Je m'en moque!

TOKERAMO. Votre dieu?

LINDNER. Il y a longtemps que je suis en mauvais termes avec lui.

TOKERAMO. Alors vous-même?

LINDNER. Je me déteste, — je suis le dernier des derniers.

TOKERAMO. Ah! pardon, c'est différent. Si vous professez de telles opinions pour votre patrie, votre dieu et vous-même, on ne pourrait en exiger de vous une meilleure sur le Japon. *(Les Japonais sourient.)*

(A suivre.)

BULLETIN POLITIQUE

Nos lecteurs savent que, par principe, la *Revue de Hongrie* se tient éloignée de toute question de politique de parti. C'est donc simplement à titre d'information que nous publions ici le résultat des dernières élections législatives du pays. Le parti gouvernemental a obtenu une majorité décisive. En effet, sur les 413 députés de la Hongrie proprement dite les résultats sont les suivants :

Gouvernementaux (parti 67)	246
Groupe d'Indépendants (parti 67)	20
Groupe Kossuth (parti 48)	48
Groupe Justh (parti 48)	35
Groupe d'Indépendants (parti 48)	16
Parti «du peuple»	13
Groupe des nationalités	8
Démocrates	2
Chrétien-socialiste	1
Ballottages	21

Le gouvernement se trouve donc, d'ores et déjà, à la tête d'un parti homogène de 246 députés, ce qui lui assure, pour les questions internes de la Hongrie proprement dite, une majorité de 100 voix que le résultat des ballottages peut, il est vrai, modifier en plus ou en moins, mais ne peut toutefois pas déplacer. La Chambre des députés comprend, outre les 413 députés de la Hongrie proprement dite, 40 députés croates, qui votent dans les questions concernant l'ensemble des pays de la Couronne de

St.-Étienne. La totalité des députés de la Chambre hongroise est donc de 453 membres.

Le Roi procédera personnellement à l'ouverture solennelle des Chambres le 25 juin et prononcera à cette occasion le «Discours du Trône» dont l'intérêt sera tout spécial cette année, tant pour les questions de politique extérieure que pour les questions d'ordre interne.

CHRONIQUE DES THÉATRES

La fin de la saison théâtrale. — Les reprises au Nemzeti Szinház. — Des Allemands au Vigszinház. — Les dernières nouveautés du Vigszinház. — Des Allemands et *Le Millionnaire* au Magyar Szinház.

La saison théâtrale touche à sa fin. Encore quelques jours et nos théâtres vont fermer leurs portes. L'agonie a déjà commencé et on voit les symptômes caractéristiques des dernières minutes : efforts extraordinaires et pourtant sans effet et une diminution constante des forces, contre laquelle rien ne prévaut. Lutte vaine pour attirer le public dans les salles de théâtre ; la chaleur envahit tout, reste maîtresse de la place et c'est le moment de se dire adieu jusqu'à l'automne.

* * *

Le théâtre qui obéit le plus vite et le plus docilement aux avis, que lui donne la saison estivale, de faire ses malles, est le Nemzeti Szinház. Car c'est ainsi qu'il entend user des prérogatives d'une institution officielle qui se soucie peu des recettes et préfère jouir du droit qu'a un théâtre suffisamment autonome de s'offrir du repos. Selon la bonne logique, c'est précisément le contraire qu'il devrait faire, ayant pour but le culte de la littérature dramatique et étant protégé par l'État pour se vouer à cette tâche : le Nemzeti Szinház non seulement pourrait se payer le luxe de rester ouvert toute l'année, mais ce serait aussi son devoir d'être au service des théâtrophiles qui croient que les mois d'été ne représentent pas une raison suffisante pour les priver des bonnes pièces et des belles représentations. Quant aux artistes, personne ne conteste leur droit au repos après leur

labeur, mais quand on a l'honneur de se nommer Théâtre National et la bonne fortune d'être à la charge de l'État, on devrait tenir ferme, même lorsqu'il fait chaud.

C'est d'ailleurs une question depuis longtemps discutée et qui est encore loin de sa solution. En attendant, le Nemzeti Szinház emploie ses dernières semaines à s'acquitter de ses devoirs envers l'ancien répertoire et à contenter les artistes plus ou moins usés, qui pendant la saison se sont vus écartés par leurs collègues plus jeunes ou plus à la mode. C'est le temps des reprises et d'un peu de dédommagement. La série a commencé avec une pièce de Sardou qui, dans la version hongroise, fut baptisée du titre de *Les nerveux ;* puis on nous a donné en reprise la comédie de M. François Szécsi : *En route vers le veuvage,* et en troisième lieu, venait encore une œuvre de Sardou : *Les vieux garçons.* Il est inutile de donner l'analyse de ces pièces. On connaît les œuvres de Sardou et quant à la comédie de M. Szécsi, elle gagnerait peu à être discutée. C'est l'œuvre d'un talent aimable, gai ; lors de sa première apparition, il y a six ans, nous la trouvions bien jolie, mais quand on la voit pour la seconde fois, on a chance de découvrir qu'elle traite d'une façon trop légère des choses qui ne le sont nullement et qu'elle est trop forcée dans les endroits, où l'on ne souhaiterait que de la finesse . . . Ces jours-ci, nous aurons encore une reprise. On va renouveler une pièce de Grégoire Csiky, qui était en quelque sorte l'Augier hongrois, *Mukányi,* et après cela viendront les vacances.

* * *

Au Nemzeti Szinház, c'est presque de bon cœur qu'on consent à ce que la saison meure, mais les autres théâtres — qui sont des établissement privés — ne se rendent pas, sans se défendre, au sort inévitable. Le Vigszinház, pour braver l'indifférence croissante du public et contrebalancer les réductions d'un autre genre, a fait venir Reinhardt de Berlin, et pendant une quinzaine environ, a prêté sa scène aux représentations allemandes. Le temps n'est pas très éloigné où les tentatives d'organisation de représentations allemandes à Budapest ont soulevé des orages et dans la presse et dans le public. Pour comprendre ces récriminations, il faut savoir que, pendant longtemps, le fond du peuple de Budapest se composait de bourgeois d'origine germanique et qu'un théâtre allemand florissait avant que les artistes hongrois aient pu trouver un foyer dans la capitale de

leur patrie. Mais les temps ont changé. Budapest, en s'agrandissant, se transforma en une ville hongroise et, lorsqu'il y a quelques dizaines d'années, le théâtre allemand fut dévoré par un incendie, on ne le rebâtit pas. Mais le souvenir du passé subsistait mêlé à la crainte qu'avec des artistes allemands on voulût servir les tendances de la germanisation et l'on regardait les représentations allemandes comme une sorte de manifestation antihongroise. Le projet échoua donc à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'on fût convaincu que le danger d'une nouvelle invasion du théâtre allemand n'était rien moins que sérieux et qu'on pouvait goûter en tout repos des représentations qui témoignent du développement de l'art dramatique allemand. Ajoutez qu'une certain réciprocité s'établit bientôt. Ces troupes allemandes nous étalaient leur répertoire et, en échange, exportaient nos pièces. Les passions devenaient tolérantes et voilà que depuis quelques années il est d'usage que le printemps, après les hirondelles, nous apporte aussi des artistes allemands.

Le Vigszinház qui introduisit cette coutume, y reste fidèle et n'a pas à se plaindre. Les réalisations scéniques de M. Reinhardt — son hôte Berlinois — sont à juste titre célèbres dans le monde entier, et le public accourt en foule les voir. Néanmoins, le succès de cette excursion est sensiblement inférieur cette année à ce qu'il était les années passées. Les artistes berlinois jouaient, outre *Le bon roi Dagobert* et quelques œuvres du répertoire allemand moderne, principalement du Shakespeare et du Hebbel et, quoiqu'il y eût lieu d'admirer et le génie fertile de Reinhardt et le talent de quelques-uns des artistes, les représentations offraient des lacunes et parmi les pièces, plusieurs sous prétexte d'être des œuvres artistiques, n'appartiennent en vérité qu'au genre ennuyeux. Et chez nous ceux même qui se plaisent le plus dans les lettres allemandes, n'ont pas une âme allemande suffisamment disciplinée pour endurer ce genre.

Reinhardt parti, le Vigszinház ne congédia pas tout de suite l'Allemagne. Après les artistes teutoniques nous avons eu une pièce allemande. Le traducteur l'a baptisée *La vie qui vaut* et les auteurs (MM. Heller et Rössler) y ont exposé les avantages de la vie oisive sur la vie des affaires. Malheureusement, ils n'ont réussi qu'à demi, c'est-à-dire que nous voulons bien croire dans la béatitude de la vie oisive, mais la manière dont la pièce en fait la peinture, n'est pas propre à nous donner confiance. Ce sont de sots pédants et de grands enfants qui s'y combattent avec une vivacité moins que médiocre et avec une innocence excessive. Il se peut que ce soient en Alle-

magne des portraits synthétiques, ils y passent peut-être pour des symboles, mais chez nous le public les a trouvés déplacés. Et c'est encore le mot le moins sévère qu'on puisse ici employer.

Déplacée aussi l'autre nouveauté du Vigszinház, qui suivait celle-ci, le *Nick Carter* de M. Bisson et qui a, sinon pour principaux acteurs, sûrement pour principal attrait des chiens de police. Sans doute, c'est très habilement arrangé, mais le public tient beaucoup trop à ses habitudes pour accepter un spectacle d'animaux dressés dans un théâtre où on l'a accoutumé à des distractions d'un ordre différent. Et c'est pour cette raison qu'en dépit de toute la popularité dont jouit le nom de Nick Carter, la pièce en question ne trouva pas grâce devant le public et ne fait que languir dans une salle vide.

* * *

Depuis deux ans le Magyar Szinház use de la même politique que le Vigszinház pour relever l'arrière-saison. Il fait venir, lui aussi, des artistes allemands et, de même que M. Reinhardt vient regulièrement au Vigszinház, M. Weisse, de Vienne, commence à rendre visite avec sa troupe chaque année au Magyar Szinház. La différence est qu'il le fait avec moins d'aplomb et qu'au lieu de marquer, comme M. Reinhardt, le commencement de l'arrière-saison, il en marque, par sa venue, la prochaine clôture. En ce moment les artistes de M. Weisse sont précisément en train de livrer bataille. Ils ont un répertoire d'un rang moins élévé que celui de la troupe berlinoise qui les a précédés, mais d'un genre plus aimable. En général ce sont des comédies burlesques ou légèrement satyriques qui font naître facilement la gaieté dans l'auditoire. Malheureusement, le temps est trop beau pour qu'on s'entasse dans des salles de théâtre et le mérite des artistes, comme celui des pièces de leur répertoire, passe, faute de spectateurs, à peu près inaperçu.

Le Magyar Szinház ne fait pas de grosses recettes avec les représentations allemandes. Il a pour se consoler la fortune inattendue que lui apporta sa dernière nouveauté qui précéda la venue de la troupe viennoise. C'est une farce anglaise : *Brewster's Millions*, représentée sous ce titre plus court et non moins expressif : *Le millionnaire*. Le héros est un jeune homme parfaitement bon enfant qui, au moment de s'installer dans un gros héritage, reçoit une dépêche, dans laquelle on lui apprend, qu'il est aussi l'héritier d'un oncle d'Amérique, qui

lui lègue cinquante millions ; mais — comme il sied à un oncle d'Amérique — sous certaines conditions. D'abord, il ne peut les toucher qu'après une année d'attente et seulement si, au bout de ce temps, il n'a plus un sou. Rien de plus facile ! dites vous, mais l'oncle était trop malin pour que l'affaire se puisse arranger si simplement. Il interdit à son neveu et le gaspillage futile et les donations, et lui prescrit, au surplus, le silence absolu sur les clauses du testament. Le jeune homme doit dépenser sa fortune selon les règles de la vie sans éclat, et comme il s'agit d'une grosse fortune : c'est une besogne peu facile ; on a l'impression que dépenser son argent est quelquefois une tâche aussi lourde que de le gagner. De ce spectacle le philosophe peut tirer la conclusion que, pour perdre sa fortune, il faut avoir autant de chance que pour l'acquérir, ou — pour étendre davantage la portée de l'œuvre — la pièce peut passer pour une sorte de confirmation de la théorie fataliste. Nous ne sommes nos maîtres ni dans le bien, ni dans le mal, mais tout dépend de l'enchaînement mystérieux des circonstances extérieures, contre lequel la volonté ne peut rien, et si vous trouvez que cette leçon manque de gaieté vous n'en pouvez pas dire autant des scènes qui, dans la piéce, lui servent de justification. Car c'est d'un comique irrésistible de voir ce pauvre millionnaire employer toute les ruses possibles à faire grossir les notes de ses fournisseurs, tandis que ses amis, qui ne savent rien de son calcul, se désespèrent de le voir courir à la ruine. Espérons qu'après le rude effort de dépenser, il goûtera le repos d'économiser et jouira en paix de ses revenus ; sort que nous trouverons certainement tous digne d'envie.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Grand Salon de Printemps. (Société Hongroise des Beaux-Arts.)

Quelle exposition ! Grand Dieu ! Quelle exposition !

Autrefois, on s'indignait, on vociférait en parcourant les salles. A présent, c'est l'ennui qui s'empare de vous, et vous n'avez qu'à courber la tête en gémissant.

Dur métier, parfois, que celui de critique d'art. Allons !

Dans la première grande salle, voici le tableau de M. Csók, intitulé *les Vampyres,* qui compte comme œuvre d'art. Exposé au Salon des Artistes Français à Paris, il y a deux ans, il fut remarqué et apprécié par la critique parisienne. La composition se distingue par sa verve spirituelle et sa souplesse. Un assemblage de belles nudités féminines en des poses de langueur, de désir, de volupté ou de fièvreuse attente. Des chairs blondes, verdâtres ou rosées. Dans le fond, le ciel, et la surface d'une mer glauque. Effet harmonieusement décoratif. Cette toile nous montre l'artiste dans le plein développement de son talent individuel et original.

L'individualité très complexe de M. Mednyánszky nous intéresse même lorsqu'il n'envoie que deux *préparations* comme celles de la *Nuit* et de l'*Hiver*.

Les deux effigies peintes par M. Stettka sont terribles à voir pour celui qui possède la moindre parcelle de sens artistique. M. Juszkó a du talent, mais il manie le pinceau avec une brutalité inouïe. Il s'imagine aussi qu'en mettant du bleu de prusse dans ses ombres, sa peinture paraîtra moderne. Il est inintelligible, il est vrai, au point que ses ombres semblent de l'eau ou de l'encre répandue. Il ferait bien, ainsi que son confrère, M. Pentelei, de se souvenir de

cette vérité qu'il n'y a pas de force sans souplesse. Il faut être souple pour être fort.

Des trois tableaux de M. Mányai c'est son esquisse de nu (N° 22) qui renferme le plus de qualités. Ily a des fautes de valeur dans les autres.

De M. Herrer nous avons vu mieux que ce Portrait d'une danseuse parfaitement immobile.

Dans la IIe salle une série de tableaux de M. Magyar-Mannheimer retient l'attention. Le petit panneau intitulé : *Impression italienne* renferme toutes les qualités de charme, et toute la richesse de ton et de matière de cet artiste. Les montagnes du fond, d'un bleu qui chante font un effet de coloration à la fois puissant et harmonieux. Nous aimons moins son travail d'après nature. Il réussit mieux quand il peut se laisser aller librement à sa fantaisie de coloriste. Ainsi, la toile représentant les environs de Budapest, ne rend guère le caractère du lieu ; la coloration y est maigre, et sans iniérêt. Nous lui préferons *Le Jardin sous la neige* quoiqu'il ne vaille pas l'*Impression italienne.*

Au sujet des cinq toiles de M. Mednyánszky qui se trouvent dans cette salle nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit plus haut.

Plusieurs marines de MM. Kacziány et Mendlik. Le premier travaille par cœur plutôt que sur observation directe et cela se voit. La surface de la mer a ses lois de construction, sa perspective, comme le terrain ou le ciel et, suivant les paroles de Bracquemond, « le roulement des vagues ne doit jamais ressembler à un plat de macaronis qu'on est en train de servir ». A part cela il y a en M. Kacziány une puissance de volonté qui fait défaut à son confrère M. Mendlik qui, avec plus d'abandon, et moins de souci et de scrupules des détails pourrait faire mieux.

MM. Aggházy et Deák-Ebner, deux représentants de la vieille garde ; M. Udvary — plus jeune — veut jouer vieux jeu. Pourquoi ?

C'est M. Olgyay qui domine dans la IIIe salle, avec ses paysages discrets, distingués, connus pour la plupart.

M. André de Székely expose également quelques paysages, frais de ton, un peu trop habile dans l'exécution.

M. Guillaume Nagy s'acharne à vouloir ressusciter la vieille peinture de genre ensevelie il y a plus d'une vingtaine d'années. Peine bien inutile.

Des paysagistes, des animaliers dans les deux salles suivantes (IV et V).

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de dire notre opinion sur la peinture de M. Góth. Peinture habile, intéressante, manquant un peu de solidité et de fond. Avec quelque recueillement, l'artiste — très doué — pourrait faire son chef-d'œuvre.

M. Edvi Illés, parti comme aquarelliste, arrive à s'affirmer aussi dans la peinture à l'huile. Un peu académique, un peu sec, il est tout désigné pour La Grande Médaille.

MM. Poll et V. Olgyai exposent des paysages au pastel. Nous reprochons l'uniformité de l'exécution au premier, qui a de vraies qualités cependant. Chez lui, la routine l'emporte sur le sentiment, — et c'est dommage. Quant à M. Olgyai, nous préférons en lui le graveur — dessinateur impeccable, au peintre et au coloriste.

Dans la salle VI rien de particulier à voir. Des natures mortes du miniaturiste M. Bachmann, des paysages d'un autre miniaturiste M. Arpád Basch. Des scènes de marchés, des vues de la Puszta de M. Pörge qui nous font soupirer en pensant à Pettenkofen.

Deux pastels de la Ctesse Alexandre Apponyi témoignent d'une âme, d'un tempérament très artiste. Le *Feuillage d'automne* est surtout intéressant par le sentiment qui y vibre.

Dans la salle VII des portraits de M. Endrey, entre autres celui de M. K. Z. qui est tout à fait bien. (N° 143). Une série de portraits de M. Szenes. Parmi les nombreuses toiles dans le genre facile du portraitiste à la mode il y en a cependant une : le Portrait de Mme W. B. (N° 165) qui retient l'attention. L'arrangement, est agréable, le coloris souple et harmonieux. Cela forme un ensemble qui ne manque pas de charme.

Quelques sculptures dans cette même salle. Des petites statuettes de femmes nues par M. Kisfaludi Strobl.

David bronze de M. Liipola. Le *Conseil des villageois* par M. Murány offert par le comitat de Nógrád à M. Mikszáth — nous amuse et nous intéresse par sa conception satirico-comique, en même temps que par le côté sérieux de l'exécution. Une statuette de femme par M. Bory, intitulée *Monna Vanna*, démontre à quel point il a peu compris l'esprit de l'œuvre de M. Maeterlinck.

Le pourtour (salle VIII) est exclusivement réservé aux sculptures.

La statue équestre en pierre de M. Simay est très osée, mais un

peu caricaturale. Il est possible que l'auteur l'ait voulu ainsi, mais alors c'est la tendance même qui est fausse. Les formes sont trop rudimentaires et la symétrie des deux côtés absolument similaires est désagréable et choquante.

M. Csiszér expose le Buste d'une Dame, intéressant de conception. Charmant, le groupe en marbre de deux enfants, *Evi et Berti*. Nous trouvons assez heureuse l'idée de M. Betlen qui a représenté un aviateur, la tête levée, et humant l'espace aérien. Nous n'aimons pas les œuvres de M. Beszédes. Tout est trop maniéré, trop extérieur chez lui. Un peintre peut encore se laisser aller à la recherche de la surface des choses, mais un sculpteur doit être constructeur avant tout. C'est avec le dessous et le dedans des choses qu'il a affaire surtout. La figure de *Rachel* est absolument disproportionnée. Il y a des fautes de construction aussi dans la statuette représentant le jeune violoniste M. Kún, assis, le violon à la main.

Un portrait buste de deux enfants par M. Lukácsy est la meilleure œuvre de cet artiste croyons-nous. Une série de plaquettes de MM. Berán, Weinberger, Istók prouve que cet art trouve parmi les artistes de plus en plus d'adhérents. Cette fois, en somme, les sculpteurs sont plus intéressants que les peintres.

Dans la salle IX, par une bienveillance extraordinaire du jury nous respirons enfin un léger souffle de tendances modernistes. Nous avons revu avec plaisir la grande nature morte de M. Iványi-Grünwald, qui est une exubérance de couleur et de fraîcheur, et par cela même un dangereux voisinage pour toutes les toiles qui l'entourent.

Nous remarquons des vues de Venise, d'une conception large, individuelle, originale, d'une tonalité très harmonieuse, par M. Zsombolya-Burghardt. Des toiles de MM. Koszta, Rubovics, Markó.

Des paysages au pastel de M. Major, d'une exécution ennuyeuse et pénible.

La jeune génération a trouvé ici un lieu de refuge. Nous avons relevé les noms de MM. Zord, Huzella, Tibor, Kató, Gebauer, etc. Rien de bien intéressant dans la salle suivante (X). Des paysages archiconnus de M. Spányi, d'autres de MM. Bosznay, A. Kacz.

Un paysage de Mlle Telkessy, représentant un coucher de soleil, avec deux figures féminines, éclairées par les rayons obliques. La meilleure œuvre de l'artiste croyons-nous.

Enfin, une étude de nu de femme, par M. B. Balogh, qui fait honneur à son auteur.

Dans la salle XI notre attention très lassée, est reveillée, fortifiée un peu à la vue des œuvres de M. Kunwald. Travail probe, honnête, dépassant le niveau de la moyenne.

On peut y voir le portrait d'un fauteuil avec personnage assis dedans, d'une gaucherie désagréable. Signé : Jobbágy.

Quelques notes de voyage rapportées d'Afrique de MM. Nadler, Gergely.

Dans la salle XII une nature morte hongroise de M. Csók. Des paysages de M. Déri. Quelques toiles de M. Krutsay faisant preuve de son assiduité dans son genre préféré : scènes de jeunes garçons et de fillettes. *La femme au masque* de M. Vajda est bien. M. Kálmán, un nouveau venu, se fait remarquer par son habileté et sa verve.

Laissons les toiles de MM. Baditz, Peske, Béla Benczur et passons dans la salle suivante (XIII).

Nous y trouvons deux natures mortes et un paysage de M. Lechner. De puissantes qualités de coloriste distinguent cet artiste. Il prend contact avec les choses qu'il peint. En cherchant à comprendre son sujet, il nous le fait comprendre à nous-mêmes. Si nous lui reprochons quelque chose, c'est le manque de goût dans la composition de certaines natures mortes. Dans la *Table mise*, par exemple, tout cet assemblage de dossiers de chaises, de pardessus, de chapeaux peut être très vrai, mais n'en est pas moins baroque. Plus de choix dans l'arrangement du sujet ferait mieux.

Un paysage assez intéressant de M. Szentgyörgyi-Király. D'autres, de MM. Szlányi, Andaházi, Papp Sándor, Berkes, etc.

La salle XIV est reservée à l'art graphique. Des gravures de MM. Erdőssy, Székely Arpád, Burghardt etc. Parmi les projets du concours d'affiches, ce sont ceux de MM. Földes (N° 415) et Tuszkay que nous trouvons les meilleurs. Mais aucun de ces artistes n'a fait une véritable trouvaille. Un dessin symbolique de M. Takách, des projets d'architecture complètent la salle. Reste à voir encore quelques paysages de MM. Mutschenbacher, Kóbor, Barsy. Un grand tableau historique de M. Borzássy : *Le rappel en Hongrie de François Rákóczi en 1703* n'exprime point ce qu'il a voulu exprimer. L'artiste a manqué de force et de savoir pour satisfaire à sa tâche (XII).

Et c'est tout. Fort heureusement.

On parle d'élargir le Műcsarnok. Quelques artistes trop acharnés à produire demandent à augmenter le nombre des salles. Pourvu qu'on ne les écoute pas !

Fermez messieurs, tout à fait si vous le voulez. Ce serait un acte d'humanité. Mais n'agrandissez point !

Quelle exposition ! Grand Dieu ! Quelle exposition !

L'École Impressionniste. (Maison des Artistes.)

On nous avait promis de nous montrer l'origine et le développement de la peinture impressionniste, en cherchant à travers les siècles les affinités de tendances, avec la manière de voir et de rendre les choses des Manet, Monet, Pissaro, etc. Cette tentative n'était pas nouvelle. Elle a été faite notamment à Vienne, il y a quelques années, et ailleurs.

Cette fois, l'occasion nous est offerte d'étudier les œuvres des impressionnistes hongrois, à côté des toiles des maîtres français.

Munkácsy (1846—1900), qui a passé sa vie à Paris, et qui là même a connu la gloire, est représenté par un paysage et deux études d'intérieurs. Toutes les qualités d'émotion et de sensibilité ardente et passionnée, fougueuse et puissante, s'y expriment à merveille. Ce n'est pas le Munkácsy du *Christ devant Pilate*, des *Mozart*, des *Milton* qui l'ont rendu si célèbre, si populaire devant la masse, et que cependant il a exécutés le plus souvent en suivant une inspiration étrangère à son génie. A mesure que s'acroissait sa renommée dans le monde et devant le public il perdait peu à peu l'estime d'une critique plus avisée. Dans les toiles exposées au Művészház, nous retrouvons le vrai Munkácsy, tel qu'il a été au fond de lui-même. Vision large et simple. Grande puissance dans le maniement des tons sombres : bruns et noirs. La touche y est toujours forte, vigoureuse, pleine d'entrain. Un vrai tempérament d'artiste. Il est à juste titre considéré comme l'un des précurseurs de la peinture moderne.

Son confrère et ami, L. de Paál (1845—1878) appartient au cercle des peintres de Barbizon. C'est avec Diaz surtout, et Rousseau, qu'il montre des affinités. Souvent ils travaillèrent ensemble dans la forêt de Fontainebleau. Le maître hongrois se distingue de ses collègues français par une conception plus ample du paysage. On remarque aussi davantage chez lui cette tendance à l'opposition des couleurs qui caractérise l'esprit des temps nouveaux. Parmi les

œuvres exposées, c'est surtout le *Paysage* (daté 1872) qui montre le côté puissant et original de son talent.

Nous ne voyons pas bien pourquoi Géza Mészöly (1844—1887) paysagiste distingué, charmant parfois, vient figurer à cette Exposition. Sa façon de voir et de rendre les choses n'a rien de commun avec la manière impressionniste. C'est par une erreur seule qu'on a pu classer ses toiles dans ce groupe. M. Paul de Szinnyei-Merse, le vrai initiateur à la peinture moderne en Hongrie est représenté par quelques toiles seulement, la plupart de ses œuvres se trouvant en ce moment à Munich. Quelques-unes de ses études et de ses ébauches sont très intéressantes. Nous avons surtout goûté la petite toile intitulée *Scène de Jardin* (app. à M. Rippl-Rónai) qui est un véritable prodige de couleurs et de tons harmonieux, puissants et sonores. La composition, pleine d'inattendu, nous fait penser à des estampes japonaises. Cependant nous savons que cela découle de la nature instinctive de son génie, et d'une observation directe de la nature. Sont représentés par quelques toiles plus ou moins significatives : MM. Hollósy *(Paysage; Porteur de drapeau)*, Ferenczy *(Descente de Croix, Sous le feuillage)*, Grünwald, Rippl-Rónai, Réthy, Thorma, Horthy, Vaszary, Csók, Fényes, Mednyánszky, Márk, Katona, Kernstock, Olgyay etc. Presque tous émules de la peinture impressioniste française.

Goya, Constable, Monticelli y sont dignement représentés. Mais ce sont les deux toiles de Courbet qui font sensation. Une petite ébauche de Delacroix *Entre les griffes du lion* montre le maître de son côté le plus vibrant. Trois toiles intéressantes de Manet : Le portrait de Clémenceau, une Étude de femme, et une nature morte des Pêches, représentent fort bien la manière du maître.

Une très belle toile de Monet : *Bord de la mer*. Un Pissaro, noirci comme la plupart de ses toiles, mais très joli tout de même.

Une marine de Boudin ; des Danseuses de Degas. Sisley est représenté par un petit paysage assez caractéristique. Une *Parisienne* de Renoir.

M. Nemes, le connaisseur très avisé et collectionneur connu, a rapporté de son dernier voyage à Paris un portrait d'Enfant, et un Portrait de Femme, qui sont des chefs-d'œuvre.

Un superbe Puvis de Chavannes (appartenant à M. Kohner) et deux Cézanne qui ne sont pas moins bien. Regardez les Cézanne surtout. Observez-les de loin, et de près, comparez-les aux autres peintures pour voir quel enseignement profond, magnifique se

dégage de ces toiles travaillées, tourmentées. Quelle âpre puissance de volonté, quel amour ardent, profond pour les choses, les êtres, les objets qui l'entourent. Non pas un amour de peintre vulgaire, aux pinceaux flatteurs, caressants. C'est le peintre qui dompte et qui domine l'objet de son amour, et qui lui imprègne le souffle vivifiant d'une âme grandiose et passionnée.

Gauguin est représenté par une grande toile intitulée l'*Appel*, d'un charme de coloris extraordinaire. Un très bon paysage de van Gogh. Maurice Denis, Matisse, Puy, van Doughen, Rouault, Cross — et jusqu'à Picasso — il y a de tout.

Quelques estampes japonaises complètent la collection. C'est la plus belle Exposition de la Saison, et nous n'avons qu'à féliciter la Direction de la maison des Artistes MM. Rózsa et Mihályi Deák.

Salon des Humoristes. (Könyves Kálmán.)

C'est probablement le grand succès du Salon des Humoristes organisé par le journal *Le Rire* à Paris qui a donné l'idée de cette Exposition.

Une cinquantaine de caricaturistes étrangers, parmi lesquels Jean Veber, Carlégle, Paul Hermann, Galanis, Guillaume, Stern, Phil May, etc., y sont représentés. La série est incomplète, évidemment. Nous avons vainement cherché les noms des maîtres français Léandre, Willette, Naudin, Poulbot, ceux de Heine, Schulz, Thöny, Gulbranson parmi les dessinateurs allemands, et bien d'autres encore. Telle qu'elle est, l'exposition est très intéressante tout de même. Peut-être même est-elle mieux ainsi. Nous connaissons les grands noms pour avoir feuilleté le *Simplicissimus*, le *Journal Amusant*, le *Rire*, l'*Assiette au Beurre*, les *Fliegende Blätter*. Le public a l'occasion de faire connaissance avec l'activité des maîtres moins connus.

Nous devons déclarer tout de suite que les Hongrois — qui sont une trentaine, — tiennent tête aux étrangers. Ils leurs sont supérieurs d'un certain point de vue. C'est que leurs œuvres sont imprégnées d'un caractère national que l'art de la caricature, cosmopolite avant tout, ne présente guère généralement.

Nous retrouvons ce caractère dans les dessins et lavis de M. Vadász, par exemple. Quel art charmant, spirituel que le sien! Son nom est bien connu à Paris, chez nous, c'est la première

fois qu'il se révèle en artiste accompli. Il y a toujours un grand sentiment de beauté qui se dégage de ses œuvres même dans les scènes les plus équivoques, et il n'en manque pas comme vous savez ! . . . Un esprit fin, distingué, cherchant l'harmonie, même là où il n'y en a point. Charmant, le dessin intitulé *Toilette* avec ce grand garçon assis paresseusement dans un fauteuil modern style et donnant des ordres à son valet. Très jolis aussi les dessins : *Lucie, Au bar Morice, Maîtresse, Devant la glace.* Nous devrions citer tout la série. L'artiste a aussi exposé quelques affiches. Il y montre tout autant de goût et de raffinement dans l'arrangement et le dessin des lettres, le choix des couleurs.

M. Pólya est très bien aussi. Son art est bien différent de celui de M. Vadász. Le crayon souple de celui-ci ne lui conviendrait point. C'est un pinceau dru et robuste qu'il préfère. Et ce n'est pas la vie érotique des salons et de la haute classe qui lui fournit ses sujets, c'est vers les scènes comiques et brutales parfois des classes inférieures qu'il dirige son attention. Le dessin : *Entrez bel homme !* est du plus haut comique. Très caractéristique : *Les faux joueurs, Donne-moi un coup ici.*

M. Hermann cultive un autre genre. Le genre mithologico-comique si vous voulez. Le *Jugement de Paris, Hercule choisissant son chemin,* sont des dessins très drôles. Ami de l'exagération, de l'outrance à l'excès, son dessin n'en est pas moins ferme. Il compose par taches de couleurs, et l'effet qu'il obtient est très décoratif et pittoresque. *Madame Putiphar,* et la *Bonne récolte* révèlent un talent de dessinateur, intéresssant, original, individuel, qui ne s'épuisera pas dans la caricature peut-être.

La gaucherie et la naïveté voulues de M. Paulini, le caractère grotesque et bizarre de ses personnages nous font rire.

La Hongrie possède vraiment une pléiade d'artistes de la caricature et du dessin satirique vaillants et spirituels.

Les caricatures militaires de M. Pajtás ne sont pas des œuvres nouvelles, et on a déjà dit à leur propos tout le bien qu'elles méritent.

M. Major est un dessinateur habile, ayant moins de verve et de tempérament que ses confrères.

Mme Molnár (Vészi) est d'une ironie âcre et mordante.

Il y a certain parisianisme en M. Kober, qui réside à Paris.

MM. Józsa, Kövér sont intéressants parfois, mais les dessins de MM. Eder, Bér, Homicskó n'intéressent plus personne.

Société des Peintres, Sculpteurs et Architectes Suisses.
(Salon National).

Décidément les petits Salons détiennent le record des bonnes Expositions. La Suisse a fait irruption au milieu de Budapest. Ce ne sont que des sommets et des chaînes de montagne, des pics et des rocs, de grandes nappes de neige qui, par cette chaleur de fin de printemps vous donnent un frisson de fraîcheur.

La plupart des exposants sont des paysagistes, un peu durs, un peu secs quelquefois, — presque tous très habiles, travaillant d'après une routine plutôt que par instinct individuel.

La vue panoramique, et le caractère particulier de la nature de la Suisse les conduisent forcément à une interprétation monotone, où la fantaisie pittoresque et le laisser-aller du peintre ont peu de choses à faire. Nous distinguons deux tendances : l'une naturaliste, l'autre décorative. La première s'attache à la formule impressioniste française sans reproduire des impressions directes.

Très joli, le petit paysage de M. Wagner le *Wetterhorn*. Les pics des montagnes se détachent avec précision sur un ciel clair et vibrant. Le gazon verdoyant et jaune du premier plan accentue le contraste des couleurs. Les *Alpes tessinoises* de M. Herzog présentent à peu près les mêmes qualités. Un paysage (N° 53) de M. Marxer est peut-être le meilleur de tous. La puissance et la souplesse de coloris le distinguent. Peinte directement devant la nature, la toile garde toute sa fraîcheur, tout en ne laissant rien à désirer au point de vue de l'exécution. Très vibrantes aussi, les toiles de MM. Francillon, Estoppey, Perrier, etc.

Parmi les paysages décoratifs, ce sont ceux de M. Hermenjat (N° 38), d'une tonalité très jaune, dorée, et ceux de MM. Bolews, Schmidt, Prochaska, etc. qui nous ont parus les meilleurs.

Les toiles de M. Thoman paraissent un peu vieillottes entre les œuvres de la nouvelle génération ardente et robuste.

Les peintres de figures ne sont pas nombreux. M. Buri est le plus connu. Il nous a envoyé une grande toile : *Les Paysans de Berne*. Des hommes et des femmes réunis autour d'une table, dans une petite chambre d'auberge. Les hommes portent des blouses bleues. C'est ce bleu intense qui domine la composition. M. Buri dessine bien, mais il est un peu sec, un peu monotone dans l'exécution picturale.

Il y a une toile de M. Hodler : *La femme et les fleurs*, qui ne peut donner qu'une idée très vague de son art.

Estampes Japonaises. (Musée des Beaux-Arts.)

Grâce au soin de M. de Takács nous avons une Exposition intéressante et instructive d'estampes japonaises, de Kakémonos, et de quelques œuvres sculptées.

C'est l'époque qui précède l'éclosion de l'école naturaliste de Hokusai et de Hiroshige qui nous est présentée cette fois. L'esprit traditionnel du passé se manifeste non seulement dans la conception, mais aussi dans la technique, très limitée au début. Les premiers tirages ont été, comme vous le savez, colorés à la main, c'est peu à peu seulement qu'on est arrivé à des tirages de deux et trois couleurs.

Il n'y a rien dans la collection, du premier grand maître que fut Moronobu, mais son disciple Masanobu est représenté par une belle épreuve à trois couleurs *Les Divinités de la fortune.* Deux estampes vraiment magnifiques de Haronobu (qui est mort en 1770), *La chambre à coucher*, et *Les Femmes jouant.* Ce sont ces harmonies de couleurs qui ont tant séduit Whistler. Entre les six épreuves de Yeishi, la *Femme debout* «nagaye» suivant le terme japonais, c'est-à-dire estampe de forme longue et étroite servant à décorer les panneaux des portes, — et les *Musiciens en canot*, sont les plus intéressantes.

Plus d'une vingtaine d'estampes nous offrent l'occasion d'admirer l'art et le large esprit synthétique d'Utamaro. Plusieurs Kakémonos anciens, très bien conservés pour la plupart, complètent l'ensemble. Les *Divinités Bouddhiques* (N° 8) sont d'un effet particulièrement saisissant.

DIDIER RÓZSAFFY.

CHRONIQUE MUSICALE

Le jubilé de Goldmark.

Le monde musical hongrois vient de célébrer, pendant une semaine, le quatre-vingtième anniversaire de la naissance de Charles Goldmark.

Non seulement l'Opéra de Budapest a exécuté brillamment les plus belles de ses œuvres symphoniques et de musique de chambre, et représenté, en plusieurs soirées de suite, les plus célèbres de ses opéras ; mais encore sa ville natale, Keszthely, avait préparé en son honneur une fête qui fut touchante. Les œuvres du compositeur formaient le programme d'un concert qui fut exécuté par les mêmes artistes, et l'on plaça sur sa maison natale une table de marbre portant son effigie.

La célébrité du vieux maître a franchi depuis longtemps les frontières de sa petite ville et de sa patrie, mais il n'a pas oublié le berceau de son enfance, et il fut très ému lorsqu'il revit la grande maison où il naquit le 18 mai 1830 ; la cour, autour de la vieille synagogue, où il jouait, tout enfant, sous la garde de son père, le vieux chantre juif, et où il fit ses premiers rêves de gloire.

Il commença de bonne heure à jouer du violon ; les airs mélancoliques de la Hongrie, ainsi que les hymnes majestueuses par lesquelles son père célébrait le dieu d'Israël se gravaient dans l'âme de l'enfant, comme des forces latentes, qui devaient en jaillir plus tard en harmonies originales et puissantes.

Mais comme le pauvre chantre n'avait pas moins de vingt-quatre enfants, le petit Charles Goldmark dut bientôt abandonner la maison paternelle et les rives mélodieuses du Balaton pour aller étudier

à Sopron, puis à Vienne. Ces études ne furent pas longues : elles furent brusquement interrompues par la révolution de 1848, qui obligea le jeune artiste à gagner péniblement sa vie, en jouant dans de petits orchestres de théâtre tantôt à Vienne, tantôt en Hongrie ; cependant il trouva le moyen de s'instruire encore tout seul, en étudiant Bach, Mozart et Beethoven.

En 1867, il se fit connaître par sa retentissante ouverture de *Sakountala*, qui eut un grand succès, et montra clairement ce que devait être sa musique. Il transportait les auditeurs dans le monde étrange et fantasmagorique des Indes, dont il savait déjà exprimer parfaitement la couleur locale. En 1875, son premier opéra, la *Reine de Saba*, montra d'une manière plus éclatante encore quel était son talent pour traduire avec des sons la nature et les âmes exotiques : nous sommes encore en Orient, à la cour du roi Salomon ; sous ce climat tropical, l'humanité est dévorée de passions ardentes, que Goldmark fait chanter comme s'il avait vécu dans ce pays et respiré dès son premier jour cet air lourd et alanguissant ; toutes ces mélodies sortent de son âme comme des sentiments sincères et spontanés.

Après ce premier chef-d'œuvre, Goldmark se reposa pendant plusieurs années : il lui fallut tout ce temps pour accomplir «son trajet de l'Orient à l'Occident», pour passer de la cour de Salomon à celle du roi Arthur, des amants voluptueux aux preux austères que nous voyons dans son second opéra, *Merlin*, joué en 1886.

Ce fut une surprise pour le monde musical quand il fit jouer, en 1896, son *Grillon du Foyer*. Il descendait des cimes héroïques pour entrer dans la cabane de simples paysans, et y écouter comment le grillon, sortant de la cendre, raconte le bonheur de John et de Dot. C'était un changement total de coloris : Goldmark montra alors qu'il pouvait être aussi un musicien de la vie d'intérieur.

Il ne resta pas longtemps dans ce monde idyllique : avec sa *Briséis*, il tenta d'exprimer les sentiments graves et solennels des héros d'Homère, puis, revenant au moyen âge, il éleva un monument musical à *Gœtz de Berlichingen*, le chevalier à la main de fer. Dans sa dernière œuvre dramatique, le *Conte d'Hiver*, c'est déjà l'hiver du vieux compositeur qui chante dans ces airs mélancoliques et d'un charme presque douloureux.

Comme compositeur de musique pure, Goldmark est aussi un maître de premier ordre ; nos salles de concert résonnent souvent de ses symphonies (les *Noces de Village*, symphonie en si majeur), de ses concertos et de ses suites pour le violon, de ses quintettes.

Rien ne montre mieux l'étendue du talent de Goldmark, que la variété de ses sujets et de son inspiration. Dans ses premières œuvres il cèda à l'influence des romantiques qui, sous l'impulsion des poètes, s'étaient tournés vers un Orient mystérieux et tout parfumé d'amour (ainsi avaient fait Weber avec son *Obéron*, Schubert et Mendelssohn avec leurs *Chansons de Suléika*, Meyerbeer avec son *Africaine*, Félicien David avec son *Désert*, Rubinstein avec son *Feramors*). Mais dans les œuvres de sa maturité il a suivi des chemins qui sont bien à lui. Il s'occupe maintenant, paraît-il, de mettre en musique la *Tragédie de l'Homme*, de Madách : nous souhaitons au vieux maître que la réalisation de ce projet ajoute à son nom une nouvelle parure de gloire.

ROBERT STIEGELMAR.

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE

M. Léon Lánczy et la question économique.

L'étranger qui s'intéresse au sort de notre pays ainsi qu'à celui de la monarchie, voudrait avant tout savoir ce que les travailleurs peuvent espérer de la nouvelle Chambre. Quelles sont les réformes économiques à l'ordre du jour ?

Tandis que le gouvernement ne se déclarera officiellement qu'après la séance d'ouverture du Parlement, M. Léo Lánczy, membre éminent du parti gouvernemental, membre de la Chambre des Magnats, directeur de la Banque Commerciale de Pest, nous donne d'ores et déjà son opinion au sujet des réformes qui ne sauraient, à son avis, souffrir aucun retard. M. Léo Lánczy estime qu'il y a lieu, avant tout, de procéder au développement du réseau des chemins de fer vicinaux et à la construction de lignes de second et de troisième ordre. Il faudrait aussi prendre une décision au sujet du canal du Danube à la Tisza, car ce canal est appelé à donner à l'agriculture de la Grande Plaine hongroise toute l'impulsion dont elle est capable et à assurer en même temps l'exportation de sa production de blé.

M. Léo Lánczy estime en outre que la prospérité du commerce de Budapest exige absolument *la solution définitive de la question des gares*. Nous rappelons avec plaisir que, dans son dernier numéro, la *Revue de Hongrie* a publié, avant tout autre journal, une interview de M. Jean Marx, le nouveau président des Chemins de Fer de l'État, qui partage entièrement l'opinion de M. Lánczy au sujet des gares de Budapest. En second lieu, un autre plan, dont la réalisation intéresse au plus haut degré le commerce et l'industrie de notre ville et qui préoccupe le public depuis plusieurs dizaines d'années, serait la création *d'un grand port de commerce*, œuvre

indispensable à la prospérité du commerce de Budapest. La règlementation des sociétés de navigation maritime ainsi que le développement intense de l'industrie sont des tâches de la première heure. Enfin, il faut remédier aux maux qui s'opposent au développement de l'industrie meunière, dont la prospérité est une question économique de premier ordre. Ces indications que M. Lánczy a bien voulu nous donner, sont certainement aptes à appeler l'attention des sphères dirigeantes sur des questions dont la solution a été retardée par les troubles de ces dernières années.

Chemins de fer privés.

L'Assemblée Générale de la Société des Chemins de Fer de Kassa-Oderberg a approuvé le 31 mai le rapport présenté par la Direction. Par suite de l'augmentation continuelle des salaires et des matériaux, les dépenses ont subi au cours de l'année 1909 une élévation sensible. Pour le paiement des intérêts et l'amortissement du capital, la Compagnie a dû recourir à la garantie de l'État pour la somme de 4 millions 126.364 couronnes ce qui, par rapport aux 3 millions 572.968 couronnes prélevés en 1908, augmente pour l'exercice 1909 la dette contractée envers l'État de 553.377 couronnes. L'Assemblée Générale a élu membre de la direction M. Rodolphe Sieghardt, gouverneur du Crédit Foncier autrichien. M. Gustave Gerhardt est réélu membre de la direction et M. Aladár Szelényi membre du Comité de Surveillance. La direction s'est ensuite réunie et a élu directeur M. *Garibaldi Pulszky*, inspecteur des chemins de fer et de la navigation, en remplacement de M. Pierre Ráth, directeur général qui prend sa retraite. M. Henri Falk, directeur général suppléant est remplacé par M. Adorján Hauser, nommé directeur général. M. Louis Samarjay est appelé aux fonctions de directeur technique et M. Nicolas Hollán est nommé chef de la section technique de la direction.

La Compagnie des Chemins de Fer du Sud, y compris les lignes d'intérêt local, les chemins de fer en location, ainsi que la partie en concession de la ligne de raccord de Vienne, annonce pour l'exercice écoulé un bénéfice net de 36,895.120 couronnes 55 heller. En ajoutant 1,277.469 couronnes 48 heller de bénéfices réalisés par les lamineries de Graz, les mines de Ganobitz, l'usine d'installations d'assurances de Vienne, les hôtels du Semmering et d'Abbazia le bénéfice net

s'élève à 38,172.590 couronnes 03 heller. Par contre, les intérêts des emprunts et l'amortissement, déduction faite de la participation du gouvernement autrichien, des sommes annuelles versées par les gouvernements hongrois et italien, donnent un total de 32,012.002 couronnes 53 hellers de dette. La solde passive des intérêts et amortissements s'élève à 1,873.531 couronnes 37 hellers. En conséquence, les pertes de l'exercice écoulé s'élèvent à 7,235.742 couronnes 58 hellers. L'année précédente le déficit était 9,072.621 de couronnes 93 hellers, il y a donc une amélioration de 1,966.878 couronnes 76 hellers.

L'augmentation du capital de la Société Anonyme Hongroise de Commerce.

La direction de la *Société Anonyme Hongroise de Commerce* a décidé de porter son capital actuel de 25 à 40 millions. Cette décision est motivée par les succès que la Société a obtenus dans ses entreprises, et dont tout le mérite revient à M. Paul de Elek, directeur général. La Société émet 37.500 nouvelles actions à valeur nominale de 400 couronnes. Ces actions participeront aux bénéfices dès le 1er janvier 1911. 12.500 seront mises à la disposition des actionnaires dans la proportion de 1 : 5 au prix de 650 couronnes. La vente des autres 25.000 est assurée. La Société convoque pour le 8 juin son assemblée générale qui est appelée à sanctionner la décision de la direction.

La Bourse des valeurs hongroises.

En ces dernières années, le commerce des valeurs hongroises a augmenté dans des proportions considérables. Ce fait a naturellement beaucoup contribué à consolider la situation financière de la Hongrie, aussi nous sommes-nous empressés de nous adresser à une des plus intéressantes personnalités de la Bourse de Budapest, M. Simon Krausz, un des fondateurs de la Société des négociants de valeurs hongroises, dont il est actuellement le vice-président.

Nous avons d'abord demandé à M. Krausz : — Quelle est la situation actuelle de la Bourse par rapport au passé ?

— Le marché financier hongrois est devenu indépendant — nous répondit-il — et, à l'étranger, on le compte comme un facteur de pre-

mier ordre. De plus, nous sommes parvenus à ce que les grands centres financiers de l'Ouest nous envoient leurs capitaux en valeur hongroise, et sans l'entremise de Vienne. C'est avec la plus grande joie que nous devons noter que le puissant marché financier français a ouvert ses portes à toutes nos émissions. On y accepte avec empressement nos émissions de rente, les emprunts de nos villes de province, les obligations de nos institutions financières, etc. Et ceci, parce que, depuis de longues années, les communications favorables de la Bourse de Budapest, ont assuré à nos valeurs la confiance des capitalistes. Nous savons mieux que quiconque, que quand une Bourse, pour un motif quelconque, est tourmentée par un mal spécifique, en admettant même que tous les autres facteurs de la vie économique soient florissants, les valeurs de ce pays ne sauraient être émises à l'étranger. Nous pouvons affirmer sans hésiter que notre pays profite amplement de cette situation favorable, car cette nouvelle source de capitaux verse dans toutes les veines de notre vie économique une bienfaisante vigueur.

— A combien évaluez-vous la valeur des papiers hongrois envoyés ces temps derniers à l'étranger?

A environ cent millions de couronnes, et les avantages de cette transaction sont les suivants : D'abord 100 millions de capitaux qui sont entre les mains de gens à l'esprit entreprenant et qui conduisent le mouvement économique. En outre, les possesseurs de ces valeurs vendues à l'étranger ont accepté d'autres papiers, ce qui a produit un mouvement de plusieurs centaines de mille couronnes. Certaines valeurs, dans lesquelles toute la fortune de quelques capitalistes était engagée, sont maintenant en circulation. Le public commence à voir et à se rendre compte que non seulement nos entreprises sont excellentes, mais aussi que le marché financier leur est ouvert.

Nous sommes enfin arrivés au point où la Bourse assume la tâche économique qui est ca véritable raison d'être. Cette prospérité du commerce des valeurs hongroises a eu lieu en même temps que la hausse de ces mêmes valeurs, de sorte qu'en un an et demi le journal de la bourse de Budapest à noté une augmentation en valeur de 200.000 couronnes.

REVUE DES REVUES PUBLIÉES EN HONGRIE

(Les analyses d'articles de revues sont absolument objectives et données ici uniquement à titre documentaire. Toute la responsabilité des articles est laissée à leurs auteurs et la Rédaction n'intervient jamais pour les apprécier ou les critiquer.)

BUDAPESTI SZEMLE. (Revue de Budapest.)

M. Albert de Berzeviczy publie le discours qu'il a prononcé dans la dernière séance de l'Académie Hongroise à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de son fondateur, *le comte Étienne Széchenyi.*

M. Victor Concha voit avec un vif regret la décadence continuelle de *la gentry,* qui est selon lui, la plus grande valeur dans la société hongroise.

Mémoire d'Étienne Széchenyi, par M. David Angyal. — La vie de Széchenyi est une puissante tragédie. Lui, qui désirait tant la réforme de la Hongrie féodale, mais qui avait horreur de tout excès, voyant la révolution de 1848, s'accusait lui-même de l'avoir provoquée, d'avoir été la cause du malheur de sa nation, et son grand esprit se troubla. Il vécut encore douze années dans la maison de santé de Döbling, où il se suicida en 1860.

M. Ladislas Négyesy écrit une longue étude sur l'écrivain hongrois *Coloman Mikszáth.*

M. Jean Dengi continue celle qu'il a entreprise sur *Honoré de Balzac* et le romancier hongrois *Sigismond Kemény.* Il fait une comparaison entre *La maison du chat qui pelote* du premier et *Homme et femme,* du second.

Voyez ensuite *Bjœrnson,* par M. Zoltán Farkas ; *La crise de la Grèce,* par M. Maurice Dercsényi ; l'analyse de l'œuvre de M. Joseph Szinnyei : *Finnisch-ungarische Sprachwissenschaft,* qui vient de paraître dans la Sammlung Göschen ; la critique du livre de M. Antoine Radó, *L'art de traduire,* par M. Gustave Heinrich ; une nouvelle, par M. Árpád Berczik et des poésies de MM. Lévay et Vargha.

HUSZADIK SZÁZAD. (Le Vingtième Siècle.)

Les problèmes de la culture de notre époque — dit M. Auguste Forel — sont de séparer l'éthique de la religion, de développer les sciences médicales et juridiques et celle de l'économie politique, d'anéantir le militarisme et le chauvinisme, de créer une langue internationale, de donner à la femme tous les droits dont l'homme jouit maintenant, de favoriser le développement du socialisme et surtout les écoles et l'éducation.

M. George D. Herron publie une étude curieuse sur *M. Théodore Roosevelt,* qui est selon lui, l'annonciateur d'un nouveau moyen âge, le type achevé du tyran le plus brutal. Le capitalisme d'Amérique a un besoin absolu de placer ses produits en Chine, c'est pourquoi une guerre sera inévitable entre les

États-Unis et le Japon. Et c'est M. Roosevelt, qui est le plus fort soutien de ce capitalisme qui fera la ruine des États-Unis ; il est en même temps l'ennemi le plus acharné du socialisme, de la libre pensée et de toute la civilisation humaine.

M. Krsta Isskruljev décrit les mœurs du *peuple albain* et cherche les causes de son *insurrection*.

M. Edmond Pór publie la première partie de son étude : *Le mouvement syndical et coopératif des verriers italiens*. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro.

On lira ensuite de M. Eugène Hárnik : *La théorie de la mutation*. — M. Charles de Méray-Horváth : *Vers l'absolutisme*. — M. Elemér de Ghyczy : *L'usure des denrées*. — Les Rédacteurs : *Chronique contemporaine*, puis des *comptes rendus* du débat sur la conférence de M. Arnauld Dániel : *Individualisme et communisme*, (1) etc.

KATHOLIKUS SZEMLE. (Revue Catholique.)

La Revue publie le discours que Mgr Jules Firczák, évêque de Munkács, a pronocé dans la dernière séance de la Société de Saint-Étienne. Il s'y occupe du socialisme, dit que l'Église seule peut secourir la misère du peuple, que «Renovare omnia in Christo» doit être la devise de tout le monde.

Le socialisme comme religion, par M. François Jehlicska. — Le socialisme n'est pas seulement une science, il est aussi une religion, ayant une bible : *Le Capital* de Marx, ayant des dogmes et même des prophètes.

Voyez ensuite : *Le romantisme musical de Chopin*, par M. Désiré Jánosy. — *La comète de Halley*, par M. Charles Székely. — *Les monuments chrétiens antiques d'une structure centrale*, par M. Henri Fieber. — *L'Abyssinie*, par M. Boniface Platz. — *Erhardt du moyen âge*, par M. Étienne Sipos.

La Revue publie outre ces articles des poésies de MM. Vértesy et Kiss, des nouvelles par MM. Ormándy et Zoltán ; la critique des expositions de printemps, la revue des Revues et la critique de plusieurs œuvres d'intérêt catholique.

(1) **Voir le numéro du 15 mai 1910 de la *Revue de Hongrie*, pag. 677.**

MÜVÉSZET. (Art.)

Nicolas Barabás, par M. Nicolas Szmrecsányi. — Barabás est né à Márkosfalva en 1810. Après avoir fait ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne, où il subit l'influence de Waldmüller, il alla à Bucarest, puis en Italie, pour s'établir à la fin à Budapest. Comme portraitiste, il y jouit d'une grande réputation jusqu'à sa mort, qui survint en 1898.

J. B. décrit *l'arrivée de Nicolas Barabás à Budapest en 1835 et ses premiers succès*.

Ede Margó, par M. Désiré Malonyay. — Margó naquit à Budapest en 1872. C'est à Paris qu'il a créé sa grande œuvre, *Hannele*, qui obtint une «mention honorable» au Grand-Palais des Champs-Elysées. Depuis ce temps il est retourné dans sa patrie, où il a construit de véritables chefs-d'œuvre, comme le monument de Rákóczi, de Kossuth, etc.

Voyez ensuite les notes suivantes : *Au Salon*, *Chronique des Beaux-Arts*, *Documents pour servir à l'histoire des arts en Hongrie* et la *Bibliographie artistique*.

La Revue est ornée de très belles gravures.

LA RENAISSANCE, revue bimensuelle de politique, de sociologie, d'art et d'économie nationale.

Le numéro du 10 mai publie des poésies de MM. Balázs, Emőd, Ligeti, Németh et de Mlle Miklós ; des nouvelles par MM. Gyulai, Révész, Strindberg ; la critique des nouveaux livres, des nouvelles pièces et des expositions récentes.

Renaissance dans la politique, par Diplomata. — Il faut que nous suivions dans la politique un nouveau but : rétablir l'accord entre la nation et la dynastie et réformer la Chambre par le suffrage universel.

La chute du cabinet Khuen, par M. Oscar Jászi. — Il est très probable que le gouvernement aura une majorité absolue, il échouera tout de même, puisque le suffrage universel ne fait pas parti de son programme.

La victoire à Katchanik, par M. Armand Sasvári. — Cette victoire de la Turquie démontre l'énergie et la bonne organisation des Jeunes-Turcs et elle nous fait espérer que la paix règnera bientôt dans les Balkans, ce qui est aussi l'intérêt de notre monarchie.

La crise du suffrage universel est la crise du dualisme, — dit M. Jules Rácz — car la nation hongroise appartiendra à celui, qui lui apportera le suffrage universel. C'est donc la Couronne qui doit l'apporter, si elle ne veut pas que la Hongrie voie son salut dans l'opposition, qui n'accepte du Compromis de 1867 que l'union personnelle.

On lira ensuite : *Le malheur du pays,* par M. Charles Méray-Horváth ; *Tolstoï et Nietzsche,* par M. Federigo da Roberto; *L'impressionnisme dans la peinture,* par M. André Cserna ; *Politique et économie nationale* et *Revue économique,* par M. Paul Garai.

Le numéro du 25 mai contient des poésies de MM. Juhász, Kosztolányi, Láng, Peterdi et Mlle Berde ; une nouvelle par M. Balázs ; le commencement d'un roman de M. Biró.

Diplomata nous présente le prince héritier comme un homme libéral, plein de bonté et d'énergie et qui fera honneur à la Hongrie.

Le bouleversement, ou bien la réforme pacifique, par M. Paul Szende. — Le suffrage universel ferait aussitôt disparaître le désaccord entre les diverses classes de la nation, comme aussi entre la nation et la Couronne. Ceux qui empêchent au contraire le suffrage universel, accroissent le mécontentement du peuple, ce qui peut conduire finalement à de graves désagréments pour le pays.

Du roi et du royaume, par M. Sigismond Kunfi. — L'auteur nous y trace le portrait du feu roi Édouard VII, et cherche les causes pour lesquelles on appelle les premières dix années de notre siècle le temps de l'impérialisme et du socialisme.

Voyez ensuite : *La physiologie de notre crise politique,* par M. Charles Méray-Horváth. — *La culture esthétique* par M. Georges Lukács. — *Le rôle de l'aviation dans le développement de la société,* par M. Ernest Bresztovszki. — *Critique sur M. Mikszáth,* par MM. Biró, Bölöni, Miklós, Nádai, Révész ; la critique théâtrale, littéraire et d'art, par MM. Bálint, Bölöni, Cserna, Gyulai, Lázár, Németh. etc.

NYUGAT. (Occident.)

Le numéro du 1er mai publie des poésies de MM. Ignotus, Gellért, des nouvelles par MM. Ady, Csáth, la suite du roman de M. Móricz, la critique des nouveaux livres, celle de l'exposition internationale des peintres impressionnistes à «Művészház», les opinions de MM. Schöpflin, Halász, Pásztor sur Mark Twain.

Sur les traces de Széchenyi, par M. Émeric Halász. — En considérant la vie de Széchenyi, nous devons donner raison à Csengeri, qui l'a dit le plus malheureux des hommes. Outre cela, il fut, dit l'auteur, entièrement méconnu par ses contemporains, sa sensibilité maladive lui fit croire que son œuvre était la cause de la révolution hongroise et de sa triste fin. Il n'était pas assez objectif pour voir que la révolution est sortie du développement naturel des choses et qu'elle serait arrivée sans lui. Cette pensée l'a tourmenté sans cesse et l'a jeté à la fin dans les bras de la mort.

Sous le titre : *Les morts de la littérature,* M. Michel Babits fait la critique du livre de M. Sikabonyi sur le poète hongrois *Eugène Komjáthy,* qui mourut inconnu et qui fut découvert de nos jours par M. Eugène Rákosi. Les traits caractéristiques de la poésie de Komjáthy sont le panthéisme, le mysticisme et l'enthousiasme : le poète anglais Shelley est donc son frère aîné.

Ignotus publie des aperçus sur les événements politiques et littéraires de nos jours, sous les titres : *L'empereur Roosevelt, Le libéralisme juif, Mark Twain* et *La tzarine des Balkans.*

Le numéro du 16 mai contient des poésies de MM. Ady, Gellért, Ignotus ; une nouvelle par Mlle Wanda Tóth ; la critique du nouveau livre (*Têtes de Rembrandt*) de M. Alexandre Bródy, par M. Louis Hatvany ; la suite du roman de M. Sigismond Móricz et sa traduction de quelques psaumes ; les aperçus d'Ignotus sous les titres : *Le tragique du dualisme* et *Edouard VII.,* la critique de l'exposition internationale des peintres caricaturistes chez Könyves Kálmán, par M. Géza Feleki, etc.

Sous le titre : *Le modernisme,* M. Jules Halász nous fait connaître le mouvement, qui a pour but de réformer l'Église et dont les représentants principaux sont MM. Newman, Hecker, Döllinger, Loisy, Tyrell et Murri.

TERMÉSZETTUDOMÁNYI KÖZLÖNY. (Bulletin des Sciences naturelles.)

Voici les principaux articles des numéros de mai :

La langue des sciences naturelles, par M. Coloman Szily. — *Le champignon Oïdium qui détruit les chênes*, par par M. François Kövessi. — *Le travail de l'esprit*, par M. Rodolphe Leszner. — *Les maladies contagieuses des oiseaux*, par M. Étienne Rácz. — *Les nouveaux problèmes de la chimie dans l'aérostation*, par M. Hugues Erdmann.

URANIA, revue mensuelle populaire littéraire et scientifique, organe de la Société Scientifique Hongroise Uránia.

Le numéro de mai contient : *Széchenyi*, par M. Moïse Gaal. — *La formation de l'idée de l'espace et du temps*, par M. Alexandre Micola. — *Les truffes*, par M. Alexandre Sajó. — *Nietzsche et l'optimisme*, par M. Gerő Bárány. — *Le mouvement des pôles de la terre*, par S. A. — *Le culte des astres chez les Germains*, par M. Louis Kolacskovszky. — *L'histoire et la physique des comètes*, par M. — *La comète de Halley près de la terre*, par M. Antoine Tass. — *Chronique de l'astronomie*. — *Les comètes perdues*. — *Nouvelles recherches du spectre solaire*, par M. Antoine Tass. — *Chronique de l'aviation*. — *Revue littéraire*.

Mikszáth comme écrivain, par M. Alexandre Nagy. — Les traits caractéristiques du style de Mikszáth sont : les fréquents contrastes, l'emploi des anecdotes, les descriptions, les comparaisons et avant tout l'*humour*.

XXXVIIÈME BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST

JUIN

Tableau des cours gratuits, à partir du 1er octobre 1909 jusqu'au 30 avril 1910.

Jeunes gens. (École : Nagydiófa-utca 8.)

		Élèves ayant suivi les cours durant toute l'année scolaire
Cours élémentaire :		
M. Albert Kessler :	5—7 lundi, mercredi, vendredi	11
M. Maxime Beaufort :	7—8 mardi, jeudi, samedi	18
M. Aladár de Kiss :	8—9 » » »	14
M. Alexandre Bürner :	8—9 » » »	12
Cours moyen :		
M. Albert Kessler :	7—8 lundi, mercredi, vendredi	18
M. Maxime Beaufort :	8—9 mardi, jeudi, samedi	15
Cours supérieur :		
M. André Duboscq :	8—9 lundi, vendredi	12

		Élèves ayant suivi les cours durant toute l'année scolaire
Jeunes filles. (Váczi-utca 43.)		
Cours élémentaire :		
Mlle Plassiard :	$6^1/_2$—$7^1/_2$ mardi, jeudi, samedi	18
Mlle Plassiard :	$7^1/_2$—$8^1/_2$ » » »	8
Cours moyen :		
M. Léon Bussat :	7—8 lundi, mercredi, vendredi	34
Cours supérieur :		
M. André Duboscq :	$6^1/_2$—$7^1/_2$ lundi, vendredi	9
7 professeurs	31 leçons par semaine	169

Le rédacteur en chef et gérant,
GUILLAUME HUSZÁR.

M. Kir. Horthy Miklós-Tudományegyetem KÖNYVTÁRA SZEGED